

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE,

CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE.



DICTIONNAIRE HISTORIQUE,

CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE,

CONTENANT

LES VIES DES HOMMES ILLUSTRES, CÉLÈBRES OU FAMEUX DE TOUS LES PAYS ET DE TOUS LES SIÈCLES,

SUIVI

D'UN DICTIONNAIRE ABRÉGÉ DES MYTHOLOGIES,

ET

D'UN TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DES ÉVÉNEMENS LES PLUS REMARQUABLES QUI ONT EU LIEU DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

TOME DIX-HUITIÈME.

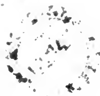




A PARIS,
CHEZ MÉNARD ET DESENNE, LIBRAIRES,
RUE GIT-LE-COEUR, N° 8.

1822.





NOUVEAU

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE



MARAT (JEAN-PAUL), né en 1744, à Baudry, dans la principauté de Neufchâtel en Suisse, de parens calvinistes. Entraîné par une imagination ardente, un caractère violent, un cœur fait pour la cruauté, à quitter sa famille et sa patrie, il vint à Paris sans moyens d'existence, étudia les premiers principes de la médecine et de la chirurgie, se fit charlatan, monta sur un tréteau, et vendit publiquement des herbes au peuple. Bientôt son ambition s'accrut; il composa une eau qu'il prétendit souveraine contre tous les maux, et en remplit de petites bouteilles, qu'il vendait deux louis. Ce prix excessif ne lui en procura pas un grand débit. Resté dans la misère, il chercha bassement à flatter les grands pour obtenir un regard, et parvint, à force de sollicitations, à se faire nommer médecin des gardes-du-corps du comte d'Artois; quelques ouvrages écrits avec assez de force, et où il soutenait en médecine et en physique des principes singuliers, le firent connaître. Il eut l'audace, étant à la Bibliothèque royale, de dire qu'il s'occupait d'un livre qui ferait jeter au feu tous les ouvrages de Newton; il voyagea en Angleterre, eut des liaisons très-étroites avec le duc d'Orléans qui se trouvait à Londres, et revint à Paris au commencement de la révolution. Il publia quelques brochures en faveur du comte d'Artois, puis pour Monsieur, frère du roi, et, après leur départ de France, il se livra entièrement à la faction d'Orléans. Son premier journal, le *Publiciste parisien*, commença à attaquer les hommes en place, et particulièrement Necker, qu'il appelait chevalier d'industrie. A ce journal succéda l'*Ami du peuple*, où l'auteur prêcha chaque jour le meurtre, le pillage et la révolte, avec une audace dont on n'avait point eu encore d'exemple. Il chercha à exciter des rixes entre les citoyens et la garde constitutionnelle du roi; il poursuivait le général La Fayette, ennemi du duc d'Orléans; il invitait les armées à égorger leurs généraux, les pauvres à envahir la fortune des riches. Son journal fut la cause de l'assassinat de Belsunce, commandant de la ville de Caen. Marat fut plusieurs fois dénoncé et décrété d'accusa-

tion; il échappa à toutes les autorités, à toutes les recherches, tantôt par la fuite, tantôt à force d'audace et d'impudence. Dès 1789, il réclama auprès de l'Assemblée nationale, contre les violences exercées, disait-il, contre lui pour l'émission de son journal. En 1790, la commune de Paris le poursuivit, et le district des Cordeliers le mit sous sa protection. Quelque temps après, La Fayette fit faire le siége de sa maison, pour s'emparer de sa personne; il se sauva chez la Fleury, actrice du théâtre Français, ensuite chez un prêtre nommé Basset. Le 1er août 1790, il présenta à l'Assemblée un plan de législation criminelle; le 22, il fut dénoncé par Malouet, pour avoir dit «qu'il fallait élever huit cents potences dans les Tuileries, et y pendre tous les traîtres, à commencer par Mirabeau l'aîné.» Mais celui-ci, par mépris, fit passer à l'ordre du jour. En mai 1792, plusieurs députés du parti girondin dénoncèrent les provocations au meurtre qui remplissaient les feuilles de Marat. C'est de cette époque qu'il conçut la haine la plus implacable contre la Gironde, et ceux qu'il appelait les hommes d'état. La maison (non la cave, comme l'ont rapporté plusieurs écrivains) du boucher Legendre, et le souterrain de l'église des Cordeliers, lui servirent successivement de refuge, pour se soustraire aux poursuites qu'on dirigeait contre lui. Ce fut de là qu'il continua à lancer ses feuilles. La protection de Danton, qui l'appelait son bouledogue, et le club des Cordeliers, le firent toujours reparaître triomphant. En vain la municipalité fit enlever ses presses, il obtint un ordre pour s'en procurer quatre de l'imprimerie royale. Bientôt il se signala de nouveau dans la journée du 10 août 1792, qui décida de la monarchie. Marat devint alors membre de la municipalité dite du 10 août, et président de ce terrible comité de surveillance de la commune, qui, composé en partie d'étrangers, s'empara de tous les pouvoirs, et organisa le massacre des prisons. Ce fut Marat qui, le premier, ouvrit le conseil des horribles massacres des 2 et 3 septembre 1792. Il proposa et signa une circulaire que le comité de la commune adressa le 7 septembre à toutes les municipalités de France, pour les inviter à imiter ces massacres. Marat était alors chargé de deux décrets d'accusation; il n'en fut pas moins nommé député de Paris à la Convention, où il prit aussitôt séance. Ayant voulu paraître à la tribune le 25 septembre, il fut interrompu et traité comme il le méritait par plusieurs membres; mais, soutenu par d'autres, il conserva toute son audace, prononça un discours dans lequel il attaqua ses ennemis; et se glorifiant d'être encore tout couvert de décrets de prise de corps, il justifia Danton et Robespierre, accusés d'avoir demandé une dictature, avoua que c'était lui qui l'avait sollicitée, et brava avec un front d'airain les huées et les mépris dont l'accabla la presque totalité de la Convention: «Ne comptez plus, dit-il, sur l'Assemblée telle qu'elle est formée; cinquante ans d'anarchie vous attendent, et vous n'en sortirez que par un dictateur, vrai patriote et homme d'état.» Le 4 octobre, il défia tous les décrets de

l'Assemblée « d'empêcher un homme comme lui de percer dans l'avenir, de préparer l'esprit du peuple, et de dévoiler les événemens qu'amenaient l'impéritie et la trahison des ministres. » Le 24 octobre, il fut accusé de prêcher sans cesse l'anarchie, et d'avoir demandé encore deux cent mille têtes. Loin de nier ce propos atroce, il avoua publiquement l'avoir tenu, ajoutant que c'était là son opinion. Le 6 décembre, il fit la motion « que le roi fût jugé par appel nominal, et le tableau affiché, afin que le peuple connût les traîtres qui se trouvaient dans la Convention. » Il dénonça en même temps l'existence d'une grande conspiration pour sauver le roi, « et dont les chefs étaient, dit-il, des constituans, des ministres, des folliculaires, des nobles, et même des conventionnels. » Le 10, peu satisfait du rapport présenté par un député contre Louis XVI, il monta à la tribune, vomit contre le roi les injures les plus grossières; il s'opposa le lendemain à ce qu'il lui fût accordé des conseils, et ajouta : « Je demande que le jugement et l'exécution à mort ne fassent pas perdre plus de 24 heures. » Dans un des numéros de son journal du mois de décembre, il parlait de sa répugnance pour la place de député, annonçant « qu'il l'aurait déjà quittée, sans la certitude d'événemens qui ne pouvaient tarder à avoir lieu. « Massacrez, disait-il au peuple, massacrez deux cent mille partisans de l'ancien régime, et réduisez au quart les membres de la Convention. » Le 6 janvier 1793, voulant, mais en vain, faire décréter la permanence des sections, il traita la majorité de coquins, de gueux éhontés, de rolandistes, etc. Le 26 février, les députés girondins l'accusèrent d'avoir provoqué le pillage, et poursuivirent avec chaleur le décret d'accusation contre lui. Selon sa coutume, il se glorifia de son crime, et injuria ses adversaires de la manière la plus grossière. Le 12 mars, on le vit avec étonnement défendre Dumouriez, dont une des sections de Paris réclamait l'accusation. Le 21 du même mois, il dénonça tous les généraux comme traîtres, et toutes les armées comme incapables de résister à l'ennemi; un député demanda alors qu'il fût déclaré en état de démence. Le 4 avril, il pressa la formation du comité de sûreté générale pour arrêter les suspects, reprocha à l'Assemblée de n'avoir pas voulu le croire, quand il avait désigné, le 26 mars précédent, Dumouriez comme un intrigant, et finit par dire à ses collègues, qu'ils se conduisaient comme des échappés des Petites-Maisons. Le 6, il demanda que cent mille parens des émigrés fussent gardés en ôtages pour la sûreté des commissaires de la Convention, livrés par Dumouriez, et que Sillery et d'Orléans se constituassent prisonniers, pour se justifier du soupçon d'intelligence avec ce général. Le 11, il sollicita la mise à prix de la tête d'Orléans fils, et celles des Bourbons fugitifs; proposition qu'il renouvela encore par la suite. Bientôt après, il présida la société des Jacobins, et signa, en cette qualité, la fameuse adresse qui provoquait l'insurrection du peuple contre la majorité de la Convention. Attaqué à ce sujet par les girondins, il avoua la signature et les principes de cette

adressé, et prétendit qu'en le poursuivant, la faction des hommes d'état voulait se défaire d'un censeur incommode; en effet, le 13, la faction girondine l'emporta un moment, et le fit décréter d'accusation. Il se cacha alors, et écrivit à la Convention pour lui annoncer « qu'il ne se soumettait pas à son décret; que déjà 47 départemens avaient demandé l'expulsion des députés qui avaient voté l'appel au peuple; que les autres ne tarderaient pas à faire la même demande, et que bientôt la nation ferait justice de ses ennemis. » Cependant, après avoir endoctriné ses bandes et préparé tous ses moyens, il parut le 18 devant le tribunal, fut acquitté, porté en triomphe à la Convention, et reparut à la tribune couronné de lauriers. Le 10 mai, il demanda que la Convention décrétât la liberté des opinions, « afin, ajouta-t-il, de pouvoir envoyer à l'échafaud la faction des hommes d'état qui m'a décrété d'accusation. » Le 1er juin, il se rendit au conseil général de la commune, et le pressa d'envoyer une députation à la barre, pour demander, au nom du peuple souverain, qu'on répondît d'une manière satisfaisante et sans désemparer, à la pétition dans laquelle on proscrivait 27 députés; et, le lendemain, ces membres furent en effet décrétés d'arrestation et par suite décapités. Malade depuis un mois, Marat fut assassiné dans sa baignoire, le 13 juillet 1793, par Charlotte Corday. (*Voyez* CORDAY D'ARMANS.) Après sa mort, on lui décerna des honneurs presque divins; dans toutes les places publiques de Paris on lui érigea des arcs de triomphe, des mausolées; sur celle du Carrousel, on bâtit à sa gloire, une espèce de pyramide, dans l'intérieur de laquelle on plaça son buste, sa baignoire, son écritoire, sa lampe, et on y posa une sentinelle. Deux mois après, on lui décerna les honneurs du Panthéon. Les poètes le célébraient au théâtre et dans leurs ouvrages; mais la France indignée brisa ses bustes, son mannequin fabriqué par des jeunes gens de Paris fut brûlé, et les cendres déposées dans un pot de chambre, furent jetées dans l'égoût Montmartre. La Convention décréta que ses restes déposés au Panthéon en seraient enlevés. Marat n'avait pas cinq pieds de hauteur; sa tête était monstrueusement grosse, son regard farouche, sa figure hideuse. Il parlait avec véhémence, et toujours avec une sorte d'énergie: ses expressions étaient incorrectes, mais elles peignaient la mauvaise foi et la noirceur de ses projets. Il se croyait le premier homme du monde, seul capable de gouverner la France; ce surnom d'*Ami du peuple* qu'il s'appropria, ses vêtemens sales, ses cheveux gras, tout servit à établir sa popularité. On ne saurait nier que Marat fût sans moyens naturels, ni même sans une instruction assez étendue; les ouvrages qu'il a laissés en sont une preuve; il écrivait avec facilité. Il a publié les ouvrages suivans: I. De *l'Homme*, ou des *principes de l'influence de l'ame sur le corps*, et *du corps sur l'ame*, 1775, 2 vol. in-12. Voltaire daigna faire la critique la plus amère de cet ouvrage et de l'amour-propre extrême de son auteur. II. *Découverte sur le feu, l'électricité et la lumière*, 1779, in-8°. Dans cet

écrit, Marat prétend que le feu n'est point une émanation du soleil, ni la chaleur un attribut de la lumière. A l'aide du microscope solaire, il a fait des expériences pour prouver que la matière ignée n'était ni la matière électrique, ni celle de la lumière; que les rayons solaires ne produisent la chaleur qu'en excitant dans le corps le mouvement du fluide igné; que la flamme est beaucoup plus ardente que le brasier, et d'autant plus qu'elle acquiert plus de légèreté; en sorte que l'esprit de vin très-rectifié, qu'on regardait comme ayant à peine quelque chaleur, tient, suivant lui, le premier rang. III. *Recherches physiques sur le feu*, Paris, 1780, in-8°. IV. *Découvertes sur la lumière*, 1780, in-8°. Il y attaque le système de Newton, que l'Académie de Lyon avait mis en problème pour le sujet de l'un de ses prix. V. *Recherches sur l'électricité*, 1782, in-8°. VI. *Mémoire sur l'électricité médicale*, 1784, in-8°. VII. *Observation de l'amateur* Avec *à l'abbé* Sans, 1783, in-8°. VIII. *Notions élémentaires d'optique*, 1783, in-8°. IX. *Nouvelles découvertes sur la lumière*, 1788, in-8°. Il a aussi traduit en français l'*Optique de Newton*, Paris, 1787, 2 vol. in-8°. Ce fut Bauzée qui la publia. Les pamphlets révolutionnaires qu'il publia, sont : I. *Plan de législation criminelle*, 1787, in-8°. II. *Complot d'une banqueroute générale de la France, de l'Espagne, et, par contre-coup, de l'Angleterre et de la Hollande*, in-4°. III. *Dénonciation faite au tribunal du public par M. Marat, l'Ami du peuple, contre M. Necker*, in-8°. IV. *Nouvelle dénonciation de M. Marat, l'Ami du peuple, contre M. Necker*, in-8°. V. *Appel à la nation*, 1790, in-8°. VI. *Opinion sur le jugement de l'ex-monarque*, 1792, in-8°. VII. *Profession de Marat, l'Ami du peuple, adressée aux Français*, in-8°.

MARATTI (Carle), peintre et graveur, né en 1625 à Camerino dans la Marche-d'Ancône, exprimait, dès l'enfance, le suc des herbes et des fleurs, pour peindre les figures qu'il dessinait sur les murs de la maison de son père. Envoyé à Rome à onze ans, il fut l'élève d'André Sacchi, et devint un maître dans cette école. Il étudia les ouvrages de Raphaël, des Carrache et du Guide, et se fit, d'après ces grands hommes, une manière qui le mit dans une haute réputation. Le pape Clément XI lui accorda une pension et le titre de chevalier du Christ. Louis XIV le nomma son peintre ordinaire. Il mourut comblé d'honneurs à Rome, le 15 décembre 1713. Une extrême modestie, beaucoup de complaisance et de douceur, formaient son caractère. Non content d'avoir contribué à la conservation des peintures de Raphaël au Vatican, et de celles des Carrache dans la galerie du palais Farnèse, qui menaçaient d'une ruine prochaine, il leur fit encore ériger des monumens dans l'église de la Rotonde. Ce peintre a su allier la noblesse avec la simplicité dans ses airs de tête; il avait un grand goût de dessin. Ses expressions sont ravissantes, ses idées heureuses et pleines de majesté, son coloris d'une fraîcheur admirable. Il a parfaitement traité l'histoire et l'allégorie. Il était très-instruit de ce qui con-

cerne l'architecture et la perspective. On admire à Pétersbourg, dans le palais Michaëlow, un beau *tableau* de ce peintre, représentant une femme qui pleure à côté d'un mort, et un ange à côté d'elle qui lui montre du doigt le ciel. On a de lui un grand nombre de planches gravées à l'eau-forte, où il a mis beaucoup de goût et d'esprit. On a aussi gravé d'après cet habile maître. Il a fait plusieurs élèves; les plus connus sont Chiari, Berettoni et Passori. Ses principaux ouvrages sont à Rome. Le Musée du Louvre possède quatre tableaux de ce maître: *Une Nativité*, gravée par J. B. de Poilly et F. Juvenis; *La Vierge, l'Enfant Jésus endormi; Ste. Catherine et trois anges; Saint Jean dans le désert*, et le *mariage mystique de Sainte Catherine*.

MARBACH (JEAN), ministre protestant d'Allemagne, né Lindaw en 1521, mort à Strasbourg en 1581, auteur d'un livre peu commun et singulier, qui parut en 1578, sous ce titre: *Fides Jesu et Jesuitarum; hoc est, Collatio doctrinæ Domini nostri Jesu-Christi cum doctrinâ Jesuitarum.* Il n'était point ami de cette société, et il écrivit aussi contre le savant Père Canisius.

MARBODE, évêque de Rennes, né à Angers, dans le 11e. siècle, et selon dom Beaugendre, de l'illustre maison de Marbœuf, enseigna d'abord la rhétorique à Angers, et obtint ensuite l'évêché de Rennes en 1091. Il fut aussi chargé de la conduite de celui d'Angers, pendant l'absence de Rainaud, évêque de cette ville. Son esprit brilla beaucoup au concile de Tours en 1096, et, en 1114, à celui de Troyes. Marbode quitta son évêché sur la fin de sa vie, pour prendre l'habit monastique dans l'abbaye de Saint-Aubin d'Angers. Il mourut dans cette retraite le 11 septembre 1123, à 88 ans. On a de lui six lettres et plusieurs ouvrages recueillis par dom Beaugendre, et imprimés à Rennes, 1708, à la suite de ceux d'Hildebert, in-fol. Ils furent estimés dans leur temps; on y trouve l'éclaircissement de quelques points de doctrine. On peut distinguer un poème *de Gemmis*, qui fut traduit par un poète de la fin du 12e siècle, ou du commencement du suivant, sous le nom de Lapidaire; il se trouve dans plusieurs manuscrits de la bibliothèque royale, et il a été imprimé à la suite du texte latin. Il a aussi écrit la vie de *S. Lezin*, évêque d'Angers, et celle de plusieurs autres saints personnages. On les trouve dans le Recueil des Bollandistes.

MARBOEUF (PIERRE DE), sieur de Sahurs, poète qui, dans ses ouvrages, se qualifie de *chevalier*, naquit en Normandie vers la fin du 16e siècle, fit ses études au collège de la Flèche, et les continua à Orléans; il était encore dans cette dernière ville en 1619, lorsqu'il y fit connaissance d'une jeune parisienne dont il devint amoureux. Ces premières amours lui firent, dit-il lui-même, négliger ses dernières études. L'amour le rendit poète; il chanta son Hélène; mais elle ne fut pas la seule qui reçut le tribut de ses vers. Jeanne, Madeleine, Gabrielle, Philis, qu'il nomme miracle d'amour, et Amaranthe, qui était princesse, eurent la gloire de féconder son cerveau poétique. Il a chanté cette dernière avec prédilection. Marbœuf séjourna en

Lorraine et reçut des bienfaits des princes de cette maison. Il obtint une place dans les eaux et forêts, qui le fixa dans la ville de Pont-de-l'Arche en Normandie. Cet emploi le porta sans doute à prendre dans ses vers le nom de Silvandre. Il a composé des vers latins, des vers adulateurs et satiriques, des vers galans et pieux. Sa pièce la plus considérable, en français, est intitulée *Procès d'amour*, dédiée au roi. Parmi ses poésies latines on distingue celle qui a pour titre *Flos Narcissi*, qu'il dédia à Angelo Cantareno, membre du sénat de Venise, et ambassadeur en France. Marbœuf avait été marié dans sa jeunesse; il ne fut pas heureux en mariage; sa femme étant morte, il composa une pièce intitulée *Misogine*, dans laquelle il la qualifie de Mégère et d'Alecton, traite de sottise l'action d'Orphée qui descendit aux enfers pour en ramener son épouse Euridice, et dit que, s'il y descend, ce sera pour empêcher que sa femme n'en revienne. On ignore l'époque de la mort de Marbœuf, mais il vivait encore au commencement du règne de Louis XIV. Ses premières productions furent imprimées en 1629. Ses Œuvres complètes furent imprimées sous ce titre : *Recueil des vers de M. de Marbœuf, chevalier, sieur de Sahurs*, Rouen, in-8°, 1628. En 1633, Marbœuf publia une Ode intitulée *Le portrait de l'homme d'état*, Paris, in-4°.

MARBOEUF (Yves-Alexandre de), prêtre, né dans le diocèse de Rennes en 1734, d'une famille distinguée par ses services militaires, devint chanoine et comte de Lyon, évêque d'Autun en 1767, archevêque de Lyon, enfin il fut appelé au conseil et à la direction de la feuille des bénéfices, en 1788. Il se retira dans les pays étrangers pendant les orages de la révolution, et y mourut regretté pour son aménité, ses vertus et ses connaissances. On lui doit des *Mandemens* et des *Instructions pastorales*, très-bien écrites, que plusieurs personnes croient cependant n'être pas de lui. On lui reproche de n'avoir jamais visité son diocèse.

MARBOT (Antoine), général républicain, d'abord administrateur du département de la Corrèze, dans lequel il était né, fut ensuite député de ce département à l'Assemblée législative. Le 5 avril 1792, il fit un rapport sur les finances, et proposa un plan d'emprunt national, tendant à réduire la masse des assignats en circulation à 12 millions, afin de forcer les acquéreurs de biens nationaux à payer les dernières annuités en valeurs métalliques. N'ayant point été réélu à la Convention nationale, et les Espagnols ayant porté le théâtre de la guerre dans son pays, il embrassa le parti des armes, et se signala dès 1793, sous Dagobert, à la conquête de la Cerdagne espagnole. Il continua d'être employé à l'armée des Pyrénées occidentales, en 1794 et 1795, et s'y distingua, notamment le 12 août 1794, à l'attaque de Saint-Angrace et Alloqui. Il fut destitué quelque temps après, et ensuite rétabli dans son grade de général de division, peu de jours avant le 13 vendémiaire an 4 (5 octobre 1795). A cette époque, son département le nomma au conseil des Anciens, où il se prononça vivement contre le parti de Clichi, qu'il accusa plusieurs fois

de conspirer contre la république. Le 20 juin il fut réélu président, et prononça, en cette qualité, un discours commémoratif du 14 juillet. Il accusa, en 1799, le ministre de l'intérieur, d'avoir, comme poète, chanté Marat, Châlier et Robespierre, et termina en demandant que la responsabilité des ministres ne fût plus un vain mot, et que tout cédât devant la représentation nationale. Sorti du conseil à cette époque, il remplaça Joubert au commandement de Paris et de la 17e division militaire, lorsque ce général partit pour l'Italie; mais, devenu suspect par ses opinions et ses liaisons avec le parti de l'opposition, il fut envoyé dans son grade à l'armée d'Italie, et mourut à Gênes à la fin de 1799, de l'épidémie qui ravageait alors cette ville.

MARC (Saint), évangéliste, converti à la foi après la résurrection de Jésus-Christ, fut le disciple et l'interprète de Saint Pierre. On croit que c'est lui que cet apôtre appelle son fils spirituel, parce qu'il l'avait engendré à J.-C. Lorsque Saint Pierre alla à Rome pour la seconde fois, Marc l'y accompagna. Ce fut là qu'il écrivit son *Evangile*, à la prière des fidèles, qui lui demandèrent qu'il leur donnât par écrit ce qu'il avait appris de la bouche de Saint Pierre. On est fort partagé sur la langue dans laquelle il l'écrivit : plusieurs soutiennent qu'il le composa en grec, d'autres en latin. On montre à Venise quelques cahiers que l'on prétend être l'original de la main de Saint Marc. La question serait bientôt décidée, si l'on pouvait lire le manuscrit et en prouver l'authenticité; mais le temps l'a si peu épargné, qu'à peine en peut-on discerner une seule lettre; il faudrait d'ailleurs encore prouver que c'est véritablement l'original de Saint Marc. Montfaucon prétend que cette opinion est ridicule, mais que le manuscrit, étant du 4e siècle, est le plus ancien de tous ceux qui existent. Il est sur papier d'Egypte, tellement pourri qu'on ne peut en tourner un feuillet qu'il ne tombe en poussière. Cet évangile n'est presque qu'un abrégé de celui de Saint Matthieu. L'auteur emploie souvent les mêmes termes, rapporte les mêmes histoires, et relève les mêmes circonstances. Il ajoute quelquefois de nouvelles particularités, qui donnent un grand jour au texte de Saint Matthieu. Son caractère distinctif est d'avoir marqué la royauté de J.-C.; ce qui a fait attribuer à cet évangéliste le lion, l'un des quatre animaux de la vision du prophète Ezéchiel..... Saint Jérôme rapporte que le dernier chapitre de l'Evangile de Saint Marc, depuis le verset 9, ne se trouvait point, de son temps, dans les exemplaires grecs; mais il n'en est pas moins authentique, puisqu'il est reconnu par Saint Irénée, et par plusieurs anciens Pères, et que d'ailleurs il se trouve dans d'autres exemplaires. Pour ce qui est de *la Vie de S. Barnabé*, qu'on a attribuée à cet écrivain sacré, il est certain que ni l'une ni l'autre ne sont de lui. L'empereur Claude ayant chassé de Rome tous les Juifs, Saint Marc alla en Egypte pour y prêcher l'Evangile, et fonda l'église d'Alexandrie. On a attribué à Saint Marc une *Liturgie* qui de temps immémorial a été en usage à Alexandrie. Le savant Assemanni ne doute pas qu'elle soit de lui. Voilà ce qu'une

tradition ancienne et constante nous apprend; les autres circonstances de la vie et de la mort de cet évangéliste, rapportées dans ces actes, sont incertaines et fabuleuses. Saint Marc est le patron de l'ancien état de Venise. *Voy.* GRADENIGO.

MARC (SAINT), Romain, succéda au pape Silvestre Ier, le 18 janvier 336, et mourut le 6 octobre de la même année. On lui attribue une *Epître* adressée à Saint Athanase et aux évêques d'Egypte; mais les critiques la mettent au nombre des ouvrages supposés. Il eut pour successeur S. Jules Ier.

MARC, évêque d'Aréthuse, sous Constantin-le-Grand, sauva la vie à Julien, qui fut depuis empereur. Il assista au concile de Sardique en 347, et à celui de Sirmium, en 351. Il fut persécuté sous le règne de Julien-l'Apostat, parce qu'il avait détruit un temple magnifique consacré aux idoles. Marc employa le reste de ses jours à convertir les païens. Il mourut sous Jovinien ou sous Valens. Saint Grégoire de Nazianze fait de lui un grand éloge. L'Église grecque honore publiquement sa mémoire le 23 mars.

MARC, surnommé l'*Ascétique*, célèbre solitaire du 4e siècle, dont il se trouve neuf *Traités* dans la *Bibliothèque des Pères*.

MARC, hérésiarque du 2e siècle, et disciple de Valentin, réforma, en quelques points, le système de son maître. Valentin supposait dans le monde un esprit éternel et infini, qui avait produit la pensée; celle-ci avait produit un esprit. Alors l'esprit et la pensée avaient produit d'autres êtres qu'il nommait Eons: en sorte que, pour la production de ses Eons, Valentin faisait toujours concourir plusieurs Eons, et ce concours était ce qu'on appela le mariage des Eons. Marc, dit Pluquet, jugea que l'Etre-Suprême, étant seul, n'avait produit d'autres êtres que par l'impression de sa volonté. C'est ainsi que la Genèse nous représente Dieu créant le monde; il dit: «Que la lumière se fasse, et la lumière se fit.» C'était donc par sa parole, et en prononçant pour ainsi dire certains mots, que l'Etre-Suprême avait produit des êtres distingués de lui. Ces mots n'étaient point des sons vagues, et dont la signification fût arbitraire; car alors il n'aurait pas produit un être plutôt qu'un autre. Les mots que l'Etre-Suprême prononça pour créer les êtres hors de lui, exprimaient donc des êtres, et la prononciation de ces mots avait la force de les produire. Ainsi l'Etre-Suprême, ayant voulu produire un être semblable à lui, avait prononcé le mot qui exprime l'essence de cet être; et ce mot est *arché*, c'est-à-dire principe. Comme les mots avaient une force productrice, et que les mots étaient composés de lettres, les lettres de l'alphabet renfermaient aussi une force productrice, et essentiellement productrice. Enfin, comme tous les mots n'étaient formés que par les combinaisons des lettres de l'alphabet, Marc concluait que les vingt-quatre lettres renfermaient toutes les forces, toutes les qualités et toutes les vertus possibles, et que c'était pour cela que J.-C. avait dit qu'il était l'*Alpha* et l'*Oméga*. Puisque les lettres avaient chacune une force productrice, l'Etre-Suprême avait produit immédiatement autant d'êtres qu'il

avait prononcé de lettres. Marc prétendait que, selon la Genèse, Dieu avait prononcé quatre mots qui renfermaient trente lettres; après quoi il était, pour ainsi dire, rentré dans le repos, d'où il n'était sorti que pour produire des êtres distingués de lui. De là, Marc concluait qu'il y avait trente Eons produits immédiatement par l'Etre-Suprême, et auxquels cet Être avait abandonné le soin du monde. Voilà, selon Saint Irénée, quels étaient les sentimens du Valentinien Marc. » Il s'attachait particulièrement à séduire les femmes, surtout celles qui étaient puissantes, riches et belles. Il possédait l'art d'opérer quelques phénomènes singuliers, qu'il fit passer pour des miracles. Il paraît qu'il vivait encore vers l'an 180 ou 190.

MARC-ANTOINE, triumvir. *Voyez* ANTOINE, CALENUS, JULIE, NONIUS, RAIMONDI et VOLUMNIUS.

MARC-AURELE ANTONIN, *le Philosophe*, né dans le jardin du Capitole, le 26 avril 121, l'un des meilleurs empereurs de l'antiquité païenne, de l'ancienne famille des Annius, fut adopté par Antonin-le-Pieux, qui l'associa à l'empire avec Lucius-Verus, cousin de cet empereur. Après la mort d'Antonin, l'an 161, on proclama d'une voix unanime Marc-Aurèle, qui, quoique le trône eût été déféré à lui seul, en partagea les honneurs et le pouvoir avec Lucius-Verus, et lui donna sa fille Lucille en mariage. Rome vit alors ce qu'elle n'avait point encore vu, deux souverains à la fois; et deux souverains qui, avec des mœurs bien différentes, n'avaient qu'un cœur et qu'un esprit. Marc-Aurèle avait pris, dès l'âge de douze ans, le manteau de philosophie. Sa vie avait été depuis austère. Il couchait sur son manteau, et ce ne fut qu'à la prière de sa mère qu'il prit un lit couvert d'une simple peau. Ses maîtres de philosophie ne lui avaient point appris à faire des déclamations et des syllogismes, ou à lire dans les astres, mais à cultiver la vertu. Devenu empereur, il régla l'intérieur de l'état, et le fit respecter au dehors. Il remit en vigueur l'autorité du sénat, et assista à ses assemblées avec l'assiduité du moindre sénateur. Marc-Aurèle délibérait de toutes les affaires militaires, civiles et politiques, avec les plus sages de la ville, de la cour et du sénat; et déférait souvent à leurs avis plutôt qu'au sien. « Il est plus raisonnable, disait-il, de suivre l'opinion de plusieurs personnes éclairées, que de les obliger à se soumettre à celle d'un seul homme. » S'il était attentif à consulter, il ne l'était pas moins à faire exécuter. Il disait « qu'un empereur ne devait rien faire ni lentement, ni à la hâte; et que la négligence dans les plus petites choses influait dans les plus grandes. » Sa circonspection pour le choix des gouverneurs de provinces et des magistrats fut extrême. C'était une de ses maximes, « qu'il n'était pas au pouvoir d'un prince de créer les hommes tels qu'il les voulait, mais qu'il dépendait de lui de les employer tels qu'ils étaient, chacun selon son talent. » Persuadé que le prince est au-dessous des lois, il ne se regardait que comme l'homme d'affaires de la république. « Je vous donne cette épée, dit-il au chef du prétoire, pour me défendre tant que je m'acquitterai fidèlement de mon devoir; mais

elle doit servir à me punir, si j'oublie que ma fonction est de faire le bonheur des Romains. » Il demandait au sénat permission de prendre de l'argent dans l'épargne, « car, disait-il, rien ne m'appartient en propre, et la maison même que j'habite est à vous. » Un gouvernement tel que le sien ne pouvait manquer de lui concilier l'amour et l'estime du sénat et du peuple. L'un et l'autre cherchèrent à lui en donner des marques par les nouveaux honneurs qu'ils voulurent lui rendre; mais il refusa les temples et les autels. « La vertu seule, dit-il, égale les hommes aux dieux. Un roi juste a l'univers pour son temple, et les gens de bien en sont les prêtres et les ministres. » Une peste générale ravagea l'empire sous son règne. A ce fléau si funeste, succédèrent les tremblemens de terre, la famine, les inondations, les chenilles; et tout cela ensemble devint si terrible, que, sans la vigilance de Marc-Aurèle, l'empire romain allait devenir la proie des barbares. Les Germains, les Sarmates, les Quades, et les Marcomans, prenant occasion de ces calamités, firent irruption dans l'empire l'an 170, pénétrèrent en Italie, et ne furent repoussés qu'après avoir fait beaucoup de ravages. La persécution des chrétiens parut un acte de religion propre à calmer le courroux du ciel; et Marc-Aurèle, cruel par piété, souffrit qu'on les persécutât. Les barbares ayant fait une nouvelle irruption dans l'empire, l'empereur les défit, les chassa, et procura la paix à ses sujets par des victoires. Il employa ses momens de tranquillité à réformer les lois, et à en donner de nouvelles en faveur des orphelins et des mineurs. Il désarma la chicane, fit des règlemens contre le luxe, et mit un frein à la licence générale. Une nouvelle ligue de Marcomans et des Quades jeta l'empereur dans de nouveaux embarras. Pour ne pas charger le peuple d'impôts, il fit vendre les plus riches meubles de l'empire, les pierreries, les statues, les tableaux, la vaisselle d'or et d'argent, les habits même de l'impératrice et ses perles. Cette guerre fut plus longue et d'un succès plus douteux que les premières. Ce fut durant son cours que Marc-Aurèle se trouvant resserré par les ennemis dans une forêt de Bohême, obtint, s'il faut en croire Tertulien, par les prières de la légion Mélitane, qui était chrétienne, une pluie abondante qui désaltéra son armée près de périr de soif. Les païens attribuèrent ce miracle à Jupiter pluvieux; mais on assure que Marc-Aurèle, persuadé qu'il en était redevable au Dieu des chrétiens, défendit depuis de les accuser et de les persécuter. Les barbares, vaincus par les manières généreuses de ce héros bienfaisant, autant que par ses exploits militaires, se soumirent un an après, en 175, la même année qu'Avidius-Cassius se fit proclamer empereur. Marc-Aurèle fit des préparatifs pour marcher contre lui; mais ce rebelle fut tué par un centenier de son armée. On envoya sa tête à l'empereur, qui refusa de la voir, et qui brûla toutes ses lettres pour ne pas être obligé de punir ceux qui avaient trempé dans sa révolte. Il fit même entendre, que, « si Cassius avait été en son pouvoir, il ne s'en serait vengé qu'en lui laissant la vie », et pardonna à

toutes les villes qui avaient embrassé son parti. Marc-Aurèle passa ensuite à Athènes, y établit des professeurs publics, auxquels il donna des pensions et des immunités. De retour à Rome, après huit ans d'absence, il donna à chaque citoyen huit pièces d'or, leur fit une remise générale de tout ce qu'ils devaient au trésor public; et à l'imitation de Trajan, brûla devant eux dans la place publique les actes qui les constituaient débiteurs. Il éleva aussi un grand nombre de statues aux capitaines de son armée, morts dans la dernière guerre. Les arts, les sciences et le goût déchurent sous Marc-Aurèle, qui, exclusivement dévoué aux stoïciens, et ne se réglant que sur l'exemple de cette secte orgueilleuse, les traitait avec mépris ou indifférence. Pour se décharger un peu du poids de l'empire, il désigna pour son successeur son fils Commode, et se retira pour quelque temps à Lavinium. Là, dans le sein de la philosophie qu'il appelait *sa Mère*, par opposition à la cour qu'il nommait *sa Marâtre*, il répétait souvent ces paroles de Platon : «Heureux les peuples dont les rois sont philosophes, et dont les philosophes sont des rois !» Ce bon prince croyait jouir d'une tranquillité honorable. Une nouvelle irruption des peuples du Nord le força de reprendre les armes. Il marcha contre eux, et, deux ans après son départ de Rome, il tomba malade à Vienne en Autriche, et mourut à Sirmium, le 17 mars 180. On attribua sa mort à l'art funeste des médecins gagnés par Commode; mais ces bruits peuvent bien n'avoir d'autre fondement que les regrets de la perte de Marc-Aurèle, et la haine de la tyrannie de Commode. Il paraît que la peste s'était mise dans l'armée, et que l'empereur en fut attaqué. Le sixième jour de sa maladie se sentant défaillir, et moins affligé de sa mort prochaine que des maux qu'il prévoyait devoir la suivre, il voulut faire un dernier effort pour inspirer à son fils une conduite sage et un gouvernement vertueux. L'ayant fait appeler auprès de son lit, avec ses amis et ses plus fidèles conseillers, il parla en ces termes. «Mes amis, voici le temps de recueillir le fruit des bienfaits dont je vous ai comblés depuis tant d'années, et de m'en témoigner votre reconnaissance. Mon fils a besoin de vous; c'est vous qui l'avez élevé jusqu'ici. Mais vous voyez à quels dangers sa jeunesse est exposée, et combien dans un âge qu'on peut justement comparer à l'agitation des flots et de la tempête, lui est nécessaire le secours d'habiles pilotes qui le gouvernent sagement, et qui empêchent que l'inexpérience ne l'entraîne vers mille écueils, et ne le livre à la séduction du vice. Servez-lui de modérateurs, dirigez-le par vos conseils, et faites qu'il retrouve en vous plusieurs pères, au lieu d'un que la mort lui enlève. Car, mon fils, vous devez savoir qu'il n'est point de richesses qui suffisent à remplir le gouffre insatiable de la tyrannie; point de garde, si nombreuse qu'elle soit, qui puisse assurer la vie du prince, s'il n'a pas soin d'acquérir l'affection de ses sujets. Ceux-là seuls ont droit à une longue et heureuse jouissance du souverain pouvoir, qui travaillent non à effrayer par la cruauté, mais à régner sur les cœurs par l'amour qu'inspire leur

bonté. » Ce n'était pas assez d'un pareil discours, il fallait que Marc-Aurèle, qui connaissait toutes les mauvaises qu[illegible] de Commode, le privât de l[illegible]. Mais Marc-Aurèle n'agissait [illegible] avec la même force qu'il pensait, et sa douceur tint quelquefois de la faiblesse. On a de ce prince douze livres de *Réflexions morales*, en grec, Londres, grec et latin, 1707, in-8°, traduits du grec en français par Dacier, avec des remarques et des prolégomènes dont on fait beaucoup de cas, Paris, 1691, 2 vol. in-12. Joly a donné une nouvelle édition, Paris, 1742, in-12, de cet excellent livre. (*Voyez* Joly.) Cet empereur y a renfermé ce que la morale offre de plus beau pour la conduite de la vie. C'était l'évangile des païens. Le style en est d'une simplicité noble et touchante. « L'ame vraiment grande et élevée, dit-il, est celle qui reçoit sans répugnance ce que le ciel lui envoie et de bien et de mal...... qui se remet entièrement et de toute sa volonté, pour ce qui concerne sa destinée et sa conduite, entre les mains de la divinité;..... qui ne demande qu'à marcher dans le chemin de sa loi; qu'à suivre Dieu, dont toutes les voies sont droites et tous les jugemens sont justes. » On trouve aussi plusieurs lettres de ce prince dans la Vie d'Av. Cassius et de Pescenius-Niger, par Spartien. M. Aug. Mai a publié, en 1819, une partie considérable de sa correspondance avec Fronton, découverte dans la bibliothèque du Vatican. La philosophie de Marc-Aurèle se rapprochait presque en tout de celle de Socrate, qu'il semblait avoir sans cesse devant les yeux. Personne ne la peint d'une manière plus fidèle ni plus précise que Julien, dans cette critique ingénieuse où il trace en peu de mots les portaits des empereurs. Mercure demande à Marc-Aurèle qu'elle fin il s'était proposée pendant sa vie? « De ressembler aux dieux, répondit-il.— Eh quoi! lui-dit Silène, prétendais-tu te nourrir d'ambroisie et de nectar, au lieu de pain et de vin?— Non, ce n'est pas par là que je prétendais leur ressembler.—En quoi consiste donc cette ressemblance? —A avoir peu de besoins, et à faire aux autres tout le bien possible. » Tel fut en effet le plan de vie de Marc-Aurèle: il allait quelquefois au-delà des idées systématiques du philosophe grec qu'il avait pris pour modèle. Socrate supposait dans le monde de bons et de mauvais génies, qui s'attachaient aux mortels suivant leurs caractères et leurs penchans; de là les hommes heureux ou malheureux, conformément aux décrets de la justice divine, dont ces dieux subalternes étaient les ministres. C'est ainsi que Scipion, suivant Cicéron, avait conçu le système de l'univers; mais Marc-Aurèle paraît l'envisager sous un point de vue plus consolant et plus élevé. Loin de supposer, ainsi que Socrate, de bons et de mauvais génies, il regardait l'être spirituel que nous possédons en nous, comme une pure émanation de l'Être-Suprême. Il croyait qu'il suffisait à l'homme, pour être heureux, de bien servir ce génie qui habitait en lui; et ce qu'il entendait par le bien servir, c'était de dégager son ame de tous les faux jugemens qui l'abusent et des passions qui l'avilissent. Rien n'était plus beau que le discours qu'il conseillait à chaque homme de se tenir en mourant: « Tu t'es

embarqué, tu as fait ta course; tu abordes au lieu où tu devais aller, sors courageusement du vaisseau. Si tu en sors pour arriver à une autre vie, tu y trouveras des dieux rémunérateurs; et si tu es privé de tout sentiment, tu cesseras d'être sous le joug des passions et de servir à un corps qui est si fort au-dessous de ton ame. » Ce langage était celui des stoïciens les plus rigides. Marc-Aurèle, croyant avec eux que toutes les ames étaient des écoulemens de la divinité, pensait qu'après la mort elles s'y rejoignaient intimement. « Cela posé, ajoutait-il, combien les hommes ne doivent-ils pas s'aimer, se secourir, et même se respecter les uns les autres? Ils sont parens, avant de naître de telle ou telle famille. » La bonté formait réellement le fond du caractère de Marc-Aurèle, il chérissait tellement cette vertu, qu'il en fit une divinité, à laquelle il éleva un temple. Il la pratiqua constamment envers les étrangers comme envers ses proches, envers ses ennemis comme envers ses amis. On lui reprochait comme une faiblesse de pleurer la mort de celui qui avait élevé son enfance: « Permettez-moi d'être homme, répondit-il, car ni le rang suprême, ni la philosophie n'étouffent le sentiment. » L'homme le plus vertueux de l'empire, le plus sévère pour lui-même, était en même temps le plus indulgent pour les autres. Il répétait souvent: « Nous ne pouvons rendre les hommes tels que nous le voudrions; il faut donc les supporter tels qu'ils sont, et en tirer le meilleur parti possible. » Écoutant avec douceur les plus libres remontrances; toujours prêt à pardonner les offenses personnelles, il porta quelquefois jusqu'à l'imprudence l'oubli des injures et de la trahison. Le mot d'Adri[illegible]u, « personne n'a jamais tu[illegible]uccesseur », était sa répo[illegible]inaire à ceux qui l'exhorta[illegible] pourvoir à sa sûreté par des exemples de sévérité. « Telle est, ajoutait-il, la nature des crimes d'état, que ceux mêmes que l'on vient à bout d'en convaincre passent toujours pour opprimés. » On sent en soi-même, dit Montesquieu, un plaisir secret, lorsqu'on parle de Marc-Aurèle, on ne peut lire sa vie sans une espèce d'attendrissement: tel est l'effet qu'elle produit, qu'on a meilleure opinion de soi-même, parce qu'on a meilleure opinion des hommes. » Il existe de Marc-Aurèle des médailles en or, en argent et en bronze. Il y en a de plusieurs empreintes; les plus rares sont celles où les têtes de Commode Jeune, de Verus et Faustine sont au revers. On a une Vie de Marc-Aurèle, par Gautier de Sibert, Paris, 1769, in-12. Tout le monde connaît le bel éloge de Marc-Aurèle, par Thomas.

MARC-EUGENIQUE, archevêque d'Éphèse, envoyé en 1439 au concile de Florence au nom des évêques grecs, y soutint leur cause avec beaucoup de force et de subtilité, et ne voulut point signer le décret d'union. De retour à Constantinople, il s'éleva contre le concile de Florence. On a de lui plusieurs écrits composés à ce sujet, qui sont insérés dans la collection des conciles; et d'autres ouvrages dans lesquels on trouve de l'érudition et de la chaleur. Cet archevêque avait professé l'éloquence avec succès. Il mourut peu de jours après sa dispute avec Barthélemi de Florence, en protestant qu'il ne vou-

lait pas qu'aucun de ceux qui avaient signé l'union assistât à ses funérailles, ni qu'ils priassent Dieu pour lui. Marc d'Éphèse avait un frère appelé Jean, qui vint avec lui à Florence, et qui publia un écrit sur le concile tenu dans cette ville.

MARC-PAUL. *Voyez* Polo.

MARC. *Voy.* March et Marck.

MARCA (Pierre de), né à Gant en Béarn, le 24 janvier 1594, d'une famille ancienne, originaire d'Espagne, se distingua de bonne heure par son esprit et son zèle pour la religion catholique; il travailla à la faire rétablir dans le Béarn, et eut le bonheur de réussir. C'est en reconnaissance de ses soins qu'il obtint la charge de président au parlement de Pau en 1621, et celle de conseiller d'état en 1639. Après la mort de son épouse, il entra dans les ordres, et fut nommé à l'évêché de Couserans. Mais la cour de Rome, irritée de ce qu'il avait donné quelque atteinte aux prérogatives du Saint-Siége, dans son livre de la *Concorde du sacerdoce et de l'empire*, dont la première partie parut en 1641, lui refusa long-temps ses bulles; et il ne les obtint qu'après avoir interprété ses sentimens d'une manière plus favorable aux opinions ultramontaines, dans un autre *Livre*, qu'il fit imprimer à Barcelonne en 1646, in-4°. L'habileté avec laquelle il remplit une commission qu'on lui donna en Catalogne, lui mérita l'archevêché de Toulouse, en 1652. Il s'était tant fait aimer en Catalogne, qu'ayant été attaqué d'une maladie qui le mit à l'extrémité, la ville de Barcelonne, entre autres, fit un vœu public à Notre-Dame de Montserrat, qui en est éloignée d'une journée, et y envoya, en son nom, douze capucins nu pieds sans sandales, et douze jeunes filles aussi pieds nus, les cheveux épars, et vêtues de longues robes blanches. Marca se disposait à se rendre à Toulouse, lorsque le roi le fit ministre d'état en 1658. Ses premiers soins furent d'écraser le jansénisme. Il s'unit avec les jésuites contre le livre du fameux évêque d'Ypres, et, le premier il dressa le projet d'un *Formulaire*, où l'on condamnait les cinq propositions dans le sens de l'auteur. Son zèle fut récompensé par l'archevêché de Paris; mais il mourut le jour même que ses bulles arrivèrent, le 29 juin 1662. Sa mort donna occasion à François Colletet de lui faire cette épitaphe badine:

> Ci-gît monseigneur de Marca,
> Que le roi sagement marqua
> Pour le prélat de son église:
> Mais la mort qui le remarqua,
> Et qui se plaît à la surprise,
> Tout aussitôt le démarqua.

Ce prélat réunissait plusieurs talens différens: l'érudition, la critique, la jurisprudence, mais surtout la politique et l'intrigue. Dans les disputes de l'Église, il parla en homme persuadé; mais il n'agit pas toujours de même. Il savait se plier au temps et aux circonstances. Il ne craignait pas de donner aux faits la tournure qui lui plaisait, lorsqu'ils pouvaient favoriser son ambition ou ses intérêts. « Quand Marca dit mal, c'est, suivant l'abbé de Longuerue, qu'il est payé pour ne pas bien dire, ou qu'il espère l'être. Quelques mois avant sa mort, il dicta à Baluze un *Traité de l'infaillibilité du pape. Ex ore ejus excepi*, dit Baluze; il voulait se faire cardinal. Son style est ferme et mâle, assez pur, sans

affectation et sans embarras. Ses principaux ouvrages sont : I. *Dissertationes de concordiâ sacerdotii et imperii*, dont la meilleure édition est celle qui fut donnée après sa mort par Baluze, Paris, 1704, in-fol. Cet ouvrage, le plus savant que nous ayons sur cette matière, a été réimprimé à Francfort en 1708, in-fol., avec des augmentations, par Boehmer. II. *Histoire du Béarn*, in-fol., Paris, 1640. On y trouve tout ce qui concerne cette province, et l'on y prend une grande idée de l'érudition de l'auteur. Cette histoire est devenue très-rare, surtout en grand papier. III. *Marca Hispanica*, Paris, 1680, in-8°, publiée par les soins de Baluze, qui y ajouta un 4e livre. C'est une description savante et curieuse de la Catalogne, du Roussillon, et des frontières. La partie historique et géographique y est traitée avec exactitude. IV. *Dissertatio de primatu Lugdunensi*, 1644, in-8°; très-savante. V. *Relation de ce qui s'est fait depuis 1653, dans les assemblées des évêques, au sujet des cinq propositions*, Paris, 1657, in-4°. C'est contre cette relation, peu favorable au jansénisme, qui Nicole publia son *Belga percontator*, 1657, in-4°, dans lequel il expose les scrupules d'un prétendu théologien flamand sur l'assemblée du clergé de 1656. VI. Des *Opuscules*, publiés par Baluze en 1669, in-8°. VII. D'autres *Opuscules* mis au jour par le même, en 1681, in-8°. Ces *Opuscules*, renferment plusieurs dissertations intéressantes, entre autres : *De Tempore susceptæ in Galliis fidei; De eucharistiâ et missâ; De pœnitentiâ; De matrimonio; de patriarchatu Constantinopolitano; De stemmate Christi; De magorum adventu; De singulari primatu Petri; De discrimine clericorum et laïcorum ex jure divino; De veteribus collectionibus canonum*; et une autre *Dissertation* sur un reliquaire de Saint Jean-Baptiste, orné de vers grecs, et qui était conservé chez les dominicains de Perpignan. VIII. Un *Recueil* de quelques *Traités théologiques*, les uns en latin, les autres en français, publiées en 1668, in-4°, par l'abbé de Faget, cousin-germain du savant archevêque. L'éditeur augmenta cette collection d'une Vie en latin de son illustre parent : elle est étendue et curieuse. Il s'éleva, à l'occasion de cette Vie entre Baluze et l'abbé de Faget, une dispute fort vive, qui fit peu d'honneur à l'un et à l'autre. Ils s'accablèrent d'injures dans les lettres imprimées à la fin d'une nouvelle édition de ce Recueil, 1669, in-12. Cette édition est préférable à la première. L'abbé Bombart est auteur d'un *Éloge de Marca*, Paris, 1762, in-8°, qui fut couronné par l'Académie de Pau.

MARCA (JACQUES-CORNEILLE), bénédictin de l'abbaye du Mont-Blandin, bon orateur et encore meilleur poète, né à Gand, en 1570, cultiva avec succès les belles-lettres, et mourut à Douai l'an 1629. Les bibliographes flamands lui prodiguent des éloges. Une partie de ses Opuscules a été imprimée à Louvain, 1613, in-8°. Ce recueil contient des harangues, des tragédies, et un éloge des ducs de Bourgogne. On a encore de lui, *Diarium sanctorium*, en vers ïambes, Douay, 1628, in-4°, et *Musæ*

lacrymantes, 1628, in-4°. Ce sont sept tragédies dont les sujets sont tirés de l'Ecriture Sainte.

MARCANOVA (Jean), né à Padoue, ou à Venise, selon l'opinion de quelques écrivains, dans le 15e siècle, fut agrégé au collége des médecins de Padoue, où il vécut jusqu'à sa mort, arrivée en 1445. Il se livra à l'étude de l'antiquité, et fut un des premiers qui recueillirent d'anciennes inscriptions. On a de lui, *De dignitatibus Romanorum*; *De triumpho*; *De rebus militaribus*, etc.

MARCAR, savant religieux arménien, ecclésiastique vertueux et charitable, vivait vers la fin du 13e siècle. Son père lui laissa en mourant des terres et des richesses considérables : il les convertit en numéraire, et distribua tout aux pauvres, excepté un écu seul, qu'il garda pendant toute sa vie, pour montrer à ses amis que la fortune de son père était bien employée, et non pas dissipée entièrement. Il laissa à sa mort un ouvrage de morale, intitulé : *Le Trésor des vertus*.

MARCASSUS (Pierre de), poète et romancier, né à Gimont, en Gascogne, vers 1584, professeur de rhétorique au collége de la Marche, à Paris, où il mourut en 1664, à 80 ans. On a de lui des Histoires, des Romans et des Pièces de théâtre, indignes de paraître même sur un théâtre de collége. Ses principaux romans sont : I. La *Clorimène*, Paris, 1626, in-8°. II. Le *Timandre*, in-8°. III. L'*Amadis de Gaule*, ibid., 1629, in-8°. Ses autres ouvrages ne sont pas meilleurs. On a encore de lui des Traductions qui ne valent rien, et parmi lesquelles on remarque celle de l'Argénis de Jean Barclai, Paris, 1633, in-8°.

MARCÉ (Roland), Angevin, lieutenant-général du bailliage de Baugé, donna, en 1601, une tragédie d'*Acham*, imprimée la même année à Paris.

MARCEAU (François-Severin Desgraviers), né à Chartres, en 1769, fils d'un procureur au bailliage de cette ville. Son père l'avait destiné à l'étude des lois; mais ses inclinations militaires ne lui permirent pas de suivre longtemps cette carrière; à 15 ans, il s'engagea dans le régiment de Savoie-Carignan, et fut bientôt nommé sergent. De retour par congé dans sa patrie, Marceau vint à Paris lorsque la révolution éclata, marcha le 14 juillet à la tête d'un détachement de la section de Bon-Conseil, pour s'opposer à l'approche des troupes que la cour faisait avancer à Paris, et mérita par cette action son congé absolu. De retour à Chartres, il s'enrôla dans le premier bataillon d'Eure-et-Loir, et en fut nommé commandant. Il se trouva ensuite dans la place de Verdun, et fut chargé d'en porter les clefs au roi de Prusse, comme le plus jeune officier. De là il passa dans la Vendée, comme lieutenant-colonel de la légion germanique; fut dénoncé et arrêté comme complice de Westermann : il obtint ensuite sa liberté. Quelque temps après, comme il marchait au secours de Saumur, attaqué par les royalistes, il rencontra le représentant Bourbotte, entraîné par une troupe de Vendéens. Il fond sur eux lui-même, le délivre, lui donne son cheval, et lui dit : « Il vaut mieux qu'un soldat comme moi périsse qu'un

représentant du peuple. » Devenu aussitôt général de brigade, il prit par *interim* le commandement en chef, et gagna, le 12 décembre, secondé par Kléber, la terrible bataille du Mans, où périrent dix mille républicains et vingt mille vendéens; on le vit charger lui-même, à la tête des bataillons, et enfoncer l'ennemi. Avant le combat, les députés en mission dans la Vendée lui remirent la destitution de Westermann, et lui ordonnèrent de l'éloigner sur-le-champ de l'armée. Marceau garda la destitution dans sa poche, et après le gain de la bataille, il publia hautement les obligations qu'il avait au général Westermann, et le fit conserver. Ce fut dans cette circonstance qu'une Vendéenne, jeune et belle, le casque en tête et la lance à la main, poursuivie par des soldats, tombe aux pieds de Marceau. « Sauvez-moi, s'écrie-t-elle. » Il la relève, la rassure, fixe ses regards sur les traits enchanteurs de cette femme, et se détermine à la sauver; mais une loi punissait de mort le représentant qui faisait grace à un Vendéen pris les armes à la main; Marceau, dénoncé, allait être conduit au supplice; Bourbotte accourt de Paris, et l'arrache à la mort, en anéantissant la pièce de la procédure; mais ni la protection de ce député, ni les larmes de Marceau ne purent sauver la jeune vendéenne. Elle fut décapitée. Après la défaite du Mans, Marceau poursuivit les Vendéens avec la plus grande vigueur, les atteignit à Savenai, où, secondé encore par Kléber et Westermann, il anéantit leur armée, dont les malheureux débris furent envoyés par centaines à Nantes, pour y être noyés et fusillés. Ce fut alors que Marceau quitta cette terre arrosée du sang des Français, et fut envoyé contre les ennemis extérieurs, à l'armée des Ardennes, puis à celle de Sambre-et-Meuse, où il continua à se distinguer par sa bravoure, ses talens et son humanité. Ces qualités le rendirent cher au soldat français, et même aux armées ennemies. A Fleurus, il commandait l'aile droite de l'armée, et eut deux chevaux tués sous lui, sa division fut presque détruite; il combattit alors comme un simple soldat, à la tête de quelques bataillons : aux batailles de l'Ourte et de la Roër, il guidait l'avant-garde. En octobre 1794, il s'empara, à la tête de sa division, du camp retranché et de la ville de Coblentz, et servit de la même manière durant la campagne de 1795. Dans le Hundsruch, il battit partout l'ennemi, malgré les obstacles de la nature. En 1796, il fut chargé de bloquer Mayence, et de couvrir la frontière de France, tandis que Jourdan s'avançait en Franconie; et le 24 juillet, il se rendit maître de la forteresse de Kœnigstein. Jourdan ayant été ensuite repoussé par l'archiduc Charles, Marceau prit le commandement d'une des divisions chargées de couvrir la retraite de cette armée en déroute; et vint constamment à bout de contenir l'ennemi sur les points où il se trouva. Dans deux combats qu'il livra alors près de Limbourg, il déploya sa valeur et ses talens ordinaires; mais, le 19 août, tandis qu'il arrêtait l'ennemi pour donner le temps à l'armée française de passer les défilés d'Altenkirchen, il reçut un coup de feu dont il mourut quelque temps après. A l'instant où il fut blessé,

les officiers et les soldats l'environnèrent les larmes aux yeux; il les consola lui-même avec le plus grand courage, et refusa d'être transporté au-delà du Rhin; ce qui fut cause qu'il se trouva le lendemain en la puissance des Allemands, qui entrèrent dans Altenkirchen. Les généraux Kray et Haddick se rendirent aussitôt auprès de lui, et lui prodiguèrent toutes les marques d'estime et d'intérêt. L'archiduc Charles lui envoya son chirurgien; mais sa blessure était mortelle, et il succomba le 21 septembre, âgé de 27 ans. Son corps ayant été redemandé par les Français, l'Archiduc le rendit, à condition qu'on l'informerait du jour où il serait inhumé, afin que l'armée autrichienne pût s'unir à l'armée française pour lui rendre les honneurs militaires. En effet, il fut enterré le 25 septembre, au bruit de l'artillerie des deux armées, dans le camp retranché de Coblentz, dont il s'était emparé en 1794. Ses restes furent unis, en 1799, à ceux de Hoche et de Chérin; et la ville de Chartres, sa patrie, lui vota, en 1801, l'érection d'un monument public. Celui où ses cendres reposent fut construit sur les dessins de Kléber. On lui a aussi érigé une pyramide à la place où il reçut le coup mortel, et un troisième monument dans les champs de Messenheim. Ce brave officier était généreux, humain et désintéressé, ses mœurs étaient pures, et ses manières annonçaient une bonne éducation. Voici un extrait de l'éloge qui fut prononcé après sa mort en son honneur, par le maire de Coblentz : « Il ne séduisit point nos filles; il n'outragea point les époux, et, au sein de la guerre, il soulagea le peuple, préserva les propriétés, protégea le commerce et l'industrie des provinces conquises. »

MARCEL Ier (Saint), Romain, successeur du pape Marcellin, en 308, se signala par son zèle et par sa sagesse. La sévérité dont il usa envers un apostat le rendit odieux au tyran Maxence, qui le bannit de Rome. Marcel, mort le 16 janvier 310, est appelé martyr dans les Sacramentaires de Gélase Ier, et dans Saint Grégoire, ainsi que dans les Martyrologes attribués à Saint Jérôme et à Bède. Le pape Saint Damase a composé son épitaphe en vers. Il eut pour successeur Saint Eusèbe.

MARCEL II (Marcel-Cervius), fils d'un receveur-général des revenus du Saint-Siége à Alfano, né à Montepulciano, fit ses études avec distinction, et plut au pape Paul III, qui le nomma son premier secrétaire. Marcel accompagna en France le cardinal Farnèse, neveu de ce pontife, et s'y fit estimer par ses mœurs et par son savoir. De retour à Rome, il obtint de son bienfaiteur le chapeau de cardinal, et fut choisi pour être un des présidens du concile de Trente. Il succéda, sous le nom de Marcel, au pape Jules III, le 9 avril 1555. Quand on lui avait présenté dans le conclave certains articles que tous les cardinaux avaient accoutumé de signer : « Je les ai jurés plusieurs fois, leur dit-il, et je prétends bien les exécuter. » Il commença par établir une congrégation de six cardinaux, pour travailler à la réformation. « Quelques-uns de mes prédécesseurs, dit-il, s'imaginaient que la réformation diminuerait leur autorité;

c'est par là qu'il faut commencer de fermer la bouche aux hérétiques. » Il donna ordre aux nonces qui étaient auprès de l'empereur et du roi très-chrétien, de les presser de faire la paix, et de leur dire que s'ils ne la faisaient, il irait lui-même les conjurer de la faire. Il ne voulut recevoir aucune requête qui ne fût juste, semblable à Caton, qui s'écriait souvent : « Heureux celui à qui personne n'oserait demander une injustice! » Ce pontife, si ennemi du népotisme, qu'il ne voulut pas même permettre à ses neveux de venir à Rome, mourut vingt-un jours après son élection. Paul IV lui succéda.

MARCEL ou MARCEAU (Saint), célèbre évêque de Paris, né dans cette ville, au 4e siècle, mort au milieu du 5e, le premier novembre. Il succéda à Prudence dans l'épiscopat. Les suffrages s'étaient réunis sur lui, et ses vertus répondirent à l'attente de l'Église, qui l'avait élevé à la suprême dignité. — Il y a eu plusieurs autres Saints de ce nom : Saint Marcel, martyrisé à Châlons-sur-Saône, l'an 179; Saint Marcel, capitaine dans la légion Trajane, qui eut la tête tranchée pour la foi de Jésus-Christ, à Tanger, le 30 octobre, vers l'an 298; et Saint Marcel, évêque d'Apamée, et martyr en 585. *Voyez* ci-après.

MARCEL, fameux évêque d'Ancyre, dès l'an 314, signala son éloquence au concile de Nicée, en 325, contre l'arianisme. Il s'opposa à la condamnation de Saint Athanase, au concile de Tyr, en 335, et à celui de Jérusalem, où il s'éleva avec zèle contre Arius. Les ariens, irrités, le persécutèrent avec fureur : ils le déposèrent à Constantinople, en 336, et mirent à sa place Basile, qui s'était acquis de la réputation par son éloquence. Marcel d'Ancyre alla à Rome trouver le pape Jules, qui le jugea innocent dans un concile tenu en cette ville, et le reçut à sa communion. Il fut encore absous et rétabli au concile de Sardique, en 347, et mourut dans un âge très-avancé, en 374. Il ne nous reste de lui qu'une *Lettre* écrite au pape Jules; deux *Confessions de foi*, et quelques fragmens de son *Livre* contre Astère, dans la réfutation qu'en a faite Eusèbe. C'est une grande question entre les Saints Pères et les théologiens de savoir si les *écrits* de Marcel d'Ancyre sont orthodoxes ; mais on présume que cet examen serait assez inutile.

MARCEL (Saint), natif d'Apamée, d'une famille noble et riche, distribua tous ses biens aux pauvres, pour se retirer auprès de Saint Alexandre, instituteur des acémètes. Saint Marcel fut abbé de ce monastère après Jean, successeur d'Alexandre, vers 447, et mourut après l'an 585, réputé dans l'Orient par sa sainteté et par ses miracles.

MARCEL (Étienne). *Voyez* le roi Jean.

MARCEL (Christophe), Vénitien, chanoine de Padoue et de Corfou, eut le malheur d'être pris au sac de Rome, en 1527. Comme il n'avait pas le moyen de payer sa rançon, les soldats l'attachèrent à un arbre auprès de Gaëte, en pleine campagne, et lui arrachaient un ongle chaque jour. Il mourut de l'excès des douleurs et de l'intempérie de l'air. On a de lui un Traité *de Animâ*, 1508, in-fol.; et une *Édition* des *Ri-*

tus ecclesiastici, 1516, in-fol.

MARCEL (GUILLAUME), avocat au conseil, né en 1647, à Toulouse, mort à Arles, en 1708, commissaire des classes, à 61 ans, est auteur : I. De l'*Histoire de l'origine et des progrès de la monarchie française*, Paris, 1686, 4 vol. in-12. C'est moins un corps d'histoire, qu'une sèche chronique. Cependant Anquetil y a trouvé le même ordre chronologique et le même plan que ceux de l'abrégé du président Hénault. « Si celui-ci, dit-il, l'emporte par le style et la multiplicité des anecdotes, Marcel a l'avantage de joindre aux principaux événemens des preuves tirées des auteurs originaux et des actes authentiques ; du reste c'est presque le même ouvrage, sinon pour l'exécution, du moins pour l'idée. II. Des *Tablettes chronologiques pour l'Histoire profane*, Paris, 1682, in-12, qu'on lit moins depuis celles de l'abbé Lenglet du Fresnoy, mais qui n'ont point été inutiles à celui-ci. III. Des *Tablettes chronologiques pour les affaires de l'Église*, Paris, 1682, 1687-90, 1714, in-8°; ouvrage estimé, et qu'on pourrait rendre meilleur, en consultant l'*Art de vérifier les dates*. Marcel avait le génie de la négociation. Ce fut lui qui conclut la paix d'Alger avec Louis XIV, en 1677, et qui fit fleurir le commerce de France en Égypte. Suivant D. Martène et Durand, Marcel avait laissé en manuscrit, entre autres ouvrages, un *Dictionnaire* pour apprendre plusieurs langues, et un *Livre de Signaux*, dont sa femme et un de ses amis avaient seuls la clef.

MARCEL (GUILLAUME), né près de Bayeux, entré chez les pères de l'Oratoire, professa à Rouen, en 1640. Il sortit quelque temps après de l'Oratoire, pour remplir la place de professeur d'éloquence au collége des Grassins à Paris. Ce fut dans ce collége que lui arriva l'aventure rapportée dans le Dictionnaire de Bayle, au mot *Godefroi Hermant*. Il était près de réciter en public l'oraison funèbre du maréchal de Gassion, quand sur la plainte d'un vieux docteur, il lui fut défendu, de la part du recteur, de prononcer dans une université catholique l'éloge d'un homme mort dans la religion protestante. Le goût de la patrie le rappela à Bayeux, pour être chanoine et principal du collége de cette ville. Enfin, voulant se reposer des fatigues de ce pénible emploi, il se retira, en 1671, dans la cure de Basly, près Caen, et y mourut, en 1702, âgé de 90 ans. C'est par ses conseils que le poète Brébeuf, son ami, entreprit la traduction de la *Pharsale* de Lucain. Marcel a laissé un grand nombre d'écrits en prose et en vers latins et français; on peut en voir la liste dans Moreri, édition de 1759. — Un auteur dramatique du même nom fit représenter, en 1671, une comédie en cinq actes, intitulée *Le Mariage sans mariage*.

MARCEL (........), fameux maître à danser, et plein d'enthousiasme pour son art. On connaît son mot devenu célèbre, lorsqu'étudiant profondément les pas d'une danseuse, il s'écria : « Que de choses dans un menuet! » « A la démarche, à l'habitude du corps, dit Helvétius, ce danseur prétendait connaître le caractère d'un homme. » Un étranger se présente un jour dans sa salle : « De quel pays êtes-vous? lui demande Marcel. —

Je suis Anglais.—Vous Anglais! lui répliqua Marcel : Vous seriez de cette île où les citoyens ont part à l'administration publique, et sont une portion de la puissance souveraine! Non, monsieur; ce front baissé, ce regard timide, cette démarche incertaine, ne m'annoncent que l'esclave titré d'un électeur. » Et en effet l'étranger était le fils du grand-chambellan d'une petite cour d'Allemagne. Une autre fois un célèbre danseur de Londres ayant voulu commencer ses visites à Paris, par celle du plus fameux maître de la capitale : « Je viens, lui dit-il en entrant, vous rendre un hommage que vous doivent tous les gens de notre art. Souffrez que je danse devant vous, et que je profite de vos conseils. » D'après un signe d'approbation de Marcel, l'Anglais exécute avec précision des pas difficiles et fait mille entrechats. Marcel le regarde, et s'écrie aussitôt : « Monsieur, on saute dans les autres pays, on ne danse qu'à Paris. Marcel chantait agréablement, mais il était danseur médiocre. Il était grand, bien fait, sa physionomie était noble; mais, comme maître de danse, sa supériorité était incontestable. On doit à Marcel, les airs du *Tour du Carnaval*, opéra de d'Allainval.

MARCELLE (Sainte), dame romaine. Devenue veuve après sept mois de mariage, elle embrassa la vie monastique. Plusieurs vierges de qualité se mirent sous sa conduite, et la ville de Rome fut bientôt remplie de monastères, où on imitait la vie des solitaires d'Orient. Marcelle consultait souvent Saint Jérôme dans ses doutes, et nous avons les réponses de ce saint docteur, dans les onze lettres qu'il lui écrivit. Elle eut beaucoup à souffrir durant le sac de la ville de Rome, l'an 410 : les barbares voulaient lui faire découvrir des trésors qu'elle avait cachés, à l'imitation de Saint Laurent, dans le sein des pauvres. Alarmée du danger que courait l'innocence de Principie, une de ses religieuses, elle se jeta aux pieds des soldats, et les conjura de l'épargner; ceux-ci, oubliant leur férocité, conduisirent Marcelle et Principie dans l'église de Saint-Paul, qui, selon les ordres d'Alaric leur chef, devait servir d'asile, de même que celle de Saint-Pierre. Elle survécut peu aux désastres de sa patrie, et mourut en 410. Saint Jérôme a écrit élégamment sa vie dans la lettre à Principie, liv. III, épit. 9, édition de Pierre Canisius.

MARCELLIN (Saint), dont le nom était *Project*, successeur du pape Saint Caïus, en 295, se signala par son courage durant la persécution, selon les uns, et sacrifia aux idoles, selon les autres. Du moins les donatistes l'en ont accusé. Saint Augustin nie ce fait, sans apporter aucune preuve justificative, dans son livre *De unico baptismo*, contre Pétilien. Les actes du concile de Sinuesse contiennent la même accusation: mais ce sont des pièces supposées, qui n'ont été fabriquées que longtemps après. Cependant le *Martyrologe* et le *Bréviaire romain* rapportent que Marcellin se laissa persuader par l'empereur païen d'offrir de l'encens aux dieux du paganisme; et Baronius, Bellarmin, et d'autres canonistes italiens, s'appuient de Marcellin, qui, malgré sa chute, continua d'être pape, pour prouver que le chef de l'Église ne peut être soumis à

aucun tribunal de la terre. La constance de Marcellin peut donc être rangée au rang des problèmes historiques ; mais son repentir ne put être douteux. L'*Art de vérifier les Dates* dit : « Il est étonnant qu'on ait conservé ce fait comme véritable dans le *Bréviaire romain.* » Ce pontife occupa le siége un peu plus de huit ans, mourut le 24 octobre 304, également illustre par sa sainteté et par ses lumières. Il est honoré comme martyr, quoiqu'il n'ait point terminé sa vie dans les supplices. Après sa mort, la chaire de Rome vaqua jusqu'en 308. St. Marcel Ier fut son successeur.

MARCELLIN (Saint), regardé comme le premier évêque d'Embrun, mourut vers 353. Les actes de sa vie sont fort incertains, et sentent bien la *Légende*. *Voyez* Baillet, *Vies des Saints*, 26 d'avril. — Il faut le distinguer de Saint Marcelin, prêtre, martyr à Rome avec Saint Pierre Exorciste, l'an 304.

MARCELLIN. *Voy.* Ammien-Marcellin.

MARCELLIN, officier de l'empire, et comte d'Illyrie, du temps de l'empereur Justinien, auteur d'une *Chronique*, qui commence où celle de Saint Jérôme se termine, en 379, et qui finit en 534. L'édition la plus correcte de cet ouvrage est celle que le P. Sirmond donna en 1619, in-8°. On l'a continuée jusqu'en 566. Cassiodore, qui en parle avec éloge, dit (*Divin. lect. cap.* 17) que Marcellin avait encore donné deux ouvrages, l'un, intitulé : *De temporum qualitatibus et positionibus locorum;* l'autre, *De urbibus cœli et Hierosolymis*. Ils ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

MARCELLIN (Pancrace), doyen du collége de médecine de Lyon, dans le dernier siècle, publia des *Notes* sur Mercuriali, et un *Traité de la peste.*

MARCELLIN, évêque d'Arezzo. *Voy.* Innocent IV.

MARCELLIN (Jean-Philippe-Guillaume), médecin de Nordhausen, mort le 3 octobre 1799, a écrit en allemand une *Notice* raisonnée de tous les personnages plus ou moins célèbres qui ont porté le nom de Marcellus, Marcel, Marcellin ou Martel, Quedlimbourg, 1786, in-8°.

MARCELLINE (Sainte), sœur aînée de Saint Ambroise, et fille d'un préfet des Gaules, suivit sa mère à Rome, après la mort de son père. Elle présida à l'éducation de ses frères, prit le voile des mains du pape, en 352, et mourut quelque temps après. L'Église célèbre sa fête le 17 juillet.

MARCELLINUS. *Voy.* Fabius-Marcellinus.

MARCELLIS (Otho), peintre de l'école hollandaise, né en 1613, mort en 1673, a prouvé qu'il n'est aucun genre qui ne puisse conduire à la gloire ceux qui le cultivent avec succès. Les reptiles et les insectes furent les seuls objets de ses études. Il en nourrissait chez lui pour les mieux observer, et ne laissait rien échapper de ce qui, dans la nature, est sensible à la vue. Marcellis vit ses travaux estimés et recherchés à Florence, à Amsterdam, à Rome et à Paris, où la reine, mère de Louis XIII, lui donnait la table et le logement, et un louis pour quatre heures de travail, traitement alors très-considérable.

MARCELLO (Nicolas), doge

de Venise, succéda, le 13 août 1473, à Nicolas Tron. Il était alors âgé de 76 ans, et la république se trouvait en guerre contre les Turcs. Il ne fut à la tête des affaires que quinze mois, étant mort le 4 décembre 1474. Pierre Mocenigo lui succéda.

MARCELLO (BENEDETTO), célèbre compositeur, et excellent poète, né à Venise, d'une famille noble, le 24 juillet 1686, a donné des motets, des cantates, et autres ouvrages, que les amateurs mettent au rang des meilleures productions musicales de l'Italie. « C'est exactement, dit M. de La Borde, le *Pindare* de la musique. Il en est aussi le *Michel-Ange* par la force et la correction du dessin. On trouve dans l'analyse de ses ouvrages, une science profonde et une adresse ingénieuse; mais l'exécution de son chant est d'une difficulté presque insurmontable; il exige des voix d'une grande étendue, et qui ne craignent pas les intervalles les plus extraordinaires. » Ce savant compositeur est un des plus beaux génies qui aient honoré, non-seulement l'école vénitienne, mais celle d'Italie et l'art en général. Il fut en même temps écrivain éloquent, poète distingué et compositeur sublime. Le nombre de ses ouvrages en tout genre, est considérable. Parmi ses écrits on remarque une comédie de *Dorinda*, qu'il fit jouer à l'âge de 21 ans, et qui eut le plus grand succès; ses cantates et son *Teatro alla moda*, satire ingénieuse du théâtre lyrique d'Italie. On distingue encore parmi ses écrits : I. *Estro poetico armonico, paraphrasi sopra i primi XXV salmi, poesia di Girolamo Ascanio Giustiniani, musica di Benedetto Marcello, patrizi veneziani*, Venise, 1724, 2 vol. in-folio. II. *Estro poetico armonico, parafrasi sopra i secundi XXV salmi, poesia di Girolamo Ascanio Giustiniani, musica di Benedetto Marcello, patrizi veneziani*, Venise, 1726 et 1727, 4 vol. in-folio. III. *A Dio, sonetti*, Venise, 1731, 1738. IV. *Sonetti di Benedetto Marcello*, etc. Venise, 1718. V. *Il Toscanismo, e la Crusca, ossia il cruscante impazzito tragi-commedia gio cosa e novissima*, Venise, 1739; Milan, 1740. VI. *Il Buffone di nuova invenzione in Italia, ossia i viaggj del vagabondo Salciccia Salisburghese dal tedesco portati nell' italiano linguaggio, e descritti in ottava rima*, Venise, 1740, en treize chants. VII. *Teatro alla modá, ossia metodo sicuro e facile per ben comporre, ed eseguire opere italiane in musica, nel quale si danno avvertimenti utile e necessarj a' poeti di musica, musici dell' uno et dell' altro sesso, impresari, suonatori*, etc., in-8°. Cet ouvrage est une satire contre les abus introduits sur les théâtres. VIII. *La fede riconosciuta, dramma per musica*, Vicence, 1708. IX. *Canzoni madrigalesche; ed arie per camera a due, a tre, a quattro voci*, etc., etc., Bologne, 1717. X. *Concerti a cinque instrumenti al basso, opera prima*, Venise, 1701. IX. *Sonate a cinque, flauto solo col basso continuo*, Venise, 1712. — Alexandre MARCELLO, un de ses frères, cultivait la musique et la poésie; il mourut en 1750. On a de lui douze

tes *cantates* à une voix, avec e continue, Venise 1708, et ze *solo* pour violon, Augsrg, 1737. Marcello mourut escia, où il exerçait la charge ésorier, le 25 juin 1739.

ARCELLUS (Marcus-Clau-), *le Grand* ou *l'Ancien*, d'une famille consulaire, un des plus célèbres capitaide l'ancienne Rome, fit la re avec succès contre les lois, et tua de sa propre main i Viridomare. Virgile a décrit i son triomphe :

e ut insignis spoliis Marcellus opimis
ditur, victorque viros supereminet om-
nes
m Romanam, magno turbante tumultu,
eques : sternet Pœnos Gallumque re-
ellem,
que arma patri suspendet capta Qui-
ino.

it eu ordre de passer en e, et n'ayant pu ramener yracusains à l'obéissance par ie de la douceur, Marcellus ssiégea par terre et par mer. imède retarda la prise de la pendant trois ans, par des ines qui détruisaient de fond omble les ouvrages des asans ; mais ils furent enbligés de se rendre. (*Voyez* imède.) Marcellus avait orié qu'on épargnât l'illustre nieur qui les avait si bien déus, et il n'apprit sa mort ec une douleur extrême. général emporta de la Sicile atues, les tableaux, les meuprécieux, et les autres rares sités dont les arts de la e avaient enrichi Syracuse ; en décora Rome. Il apprit emier aux Romains, à es- les beautés et les graces s chefs-d'œuvre, qu'aupait ils ne connaissaient pas. Rome jusqu'alors n'avait été pour ainsi dire qu'un vaste arsenal ; elle offrit depuis des spectacles à la curiosité des citoyens. Marcellus en fut plus agréable au peuple. Les citoyens sensés le blâmèrent d'avoir introduit un genre de luxe qui traîne à sa suite la mollesse, en favorisant l'oisiveté. Fabius, qui, après la prise de Tarente, n'avait pas voulu emporter les tableaux et les statues des dieux, avait dit à cette occasion : « Laissons aux Tarentins leurs dieux irrités. » Marcellus ne signala pas moins sa valeur dans la guerre contre Annibal. Il eut la gloire de le vaincre deux fois sous les murs de Nola, et mérita qu'on l'appelât l'*Épée de la République*, comme Fabius, son collègue dans le consulat et dans le généralat, en avait été appelé *le Bouclier*. La prudente lenteur de Fabius sut arracher à Annibal le prix de ses victoires, en évitant les batailles ; l'audace et l'activité de Marcellus, après de nouveaux désastres, relevèrent les courages abattus ; il inspira aux troupes assez de confiance pour les empêcher de craindre l'ennemi. Ses succès lui suscitèrent des envieux ; il fut accusé devant le peuple par un tribun jaloux de sa gloire. Ce grand homme vint à Rome, et s'y justifia par le seul récit de ses exploits ; le lendemain, il fut élu consul pour la cinquième fois, et partit aussitôt pour continuer la guerre. Sa mort ne fut point digne d'un si grand général. Quoique âgé de 60 ans, il avait la vivacité d'un jeune homme. Cette vivacité l'emporta au point d'aller lui-même, presque sans escorte, à la découverte d'un poste qui séparait le camp

des Romains de celui d'Annibal. Le général carthaginois y avait fait cacher un détachement de cavalerie numide : il fondit à l'improviste sur la petite troupe des Romains, qui fut presque entièrement taillée en pièces. Marcellus fut tué d'un coup de lance dans cette embuscade, l'an 208 avant J.-C. (546 de Rome). Annibal le fit enterrer avec pompe, et honora sa mort de ses regrets. Marcellus est le dernier capitaine romain qui ait eu la gloire de remporter des dépouilles opimes.

MARCELLUS (Marcus-Claudius), descendait du précédent. Il joua un rôle dans les guerres civiles, et prit le parti de Pompée contre César. Celui-ci, ayant été vainqueur, exila Marcellus, et le rappela ensuite à la prière du sénat. C'est pour lui que Cicéron prononça la harangue *pro Marcello*, l'une des plus belles de cet orateur. Marcellus s'était appliqué avec succès à l'éloquence, et Cicéron le cite avec éloge dans son livre de *Claris oratoribus*.

MARCELLUS, le jeune (Marcus-Claudius), petit-fils du précédent, et fils de Marcellus et d'Octavie, sœur d'Auguste, épousa Julie, fille de cet empereur. Le sénat le créa édile. Marcellus se concilia, pendant son édilité, la bienveillance publique. Rien ne flattait davantage les Romains, que la pensée qu'il succéderait un jour à Auguste. Sa mort prématurée fit évanouir ces espérances : ce qui fit dire à Virgile, « que les destins n'avaient fait que le montrer au monde. » Le *Tu Marcellus eris*, que ce grand poète sut employer avec tant d'art au 6e livre de son Énéide, fit verser bien des larmes aux Romains, surtout à sa mère et à sa famille.

MARCELLUS (Ulpius), jurisconsulte romain, contemporain d'Antonin-le-Pieux et de Marc-Aurèle, fut propréteur de la Pannonie-Inférieure. On croit qu'il vivait encore sous Commode. On trouve dans les *Pandectes* de nombreux fragmens d'un ouvrage, dans lequel Marcellus attaqua avec chaleur les opinions de Sabinius. Il avait aussi publié un *Digeste* en 31 livres, et un *Commentaire* sur la loi Julia et Papia. On trouve aussi, dans les *Pandectes*, des *Fragmens* de ces divers ouvrages, qui sont souvent cités par les anciens jurisconsultes.

MARCELLUS, médecin de Side en Pamphilie, sous l'empereur Marc-Aurèle, composa deux poèmes en vers héroïques ; l'un sur la *lycantrophie*, espèce de mélancolie qui frappait ceux qui en étaient attaqués de l'idée qu'ils sont changés en loups : c'est une maladie qui s'est perdue sans doute ; car il n'en est plus question : l'autre, sur les poissons. On trouve des fragmens du premier dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

MARCELLUS, surnommé *Empyricus* ou l'*Empirique*, était né à Bordeaux. Il fut archiâtre et magister-officiorum, sous l'empereur Théodose-le-Grand, en 388. On a de lui : *De medicamentis empiricis, physicis et rationalibus*, Bâle, 1536, in-fol ; Venise, Alde, 1547, in-folio, réimprimé avec les *Medici antiqui*, et plusieurs autres ouvrages de médecine. C'est une compilation écrite en style barbare, et pleine de choses bizarres.

MARCELLUS (Cumanus), mé-

decin du 15e siècle, né à Cumes, ville de Campanie au royaume de Naples, connu sous le nom de Marcellus Cumanus, servit en qualité de médecin et de chirurgien dans l'armée de Venise, contre Charles VIII, roi de France, qui la défit à la bataille de Fornoue, le 6 juillet 1495. Marcellus a laissé un ouvrage intitulé : *Curationes et observationes medicæ*, réimprimées à Augsbourg, par les soins de Jérôme Velschius, en 1668, in-4°. C'est dans cet ouvrage que l'on trouve les premiers symptômes de la maladie vénérienne. Mais l'auteur ne connaissait véritablement ni le caractère, ni les remèdes de ce mal, qui ne faisait que de paraître dans le royaume de Naples, d'où il s'est ensuite communiqué à toute l'Europe.

MARCELLUS (DONATUS), médecin du 16e siècle, après avoir exercé son art avec distinction, devint secrétaire du duc de Mantoue, sa patrie. On a de lui six livres *de Historiâ medicâ mirabili*, Mantoue, 1586, in-4°, et Venise, 1588 et 1597, même format. Ce recueil, composé d'observations tirées des ouvrages des médecins grecs, arabes, latins, etc., est regardé par Haller comme le premier parvenu à sa connaissance, concernant les histoires médicinales; et Grégoire Horstius en a jugé si favorablement, qu'on lui en doit deux éditions publiées à Francfort, in-8°, avec un septième livre sur les maladies réputées *magiques*, et sur les abstinences extraordinaires. Marcellus est encore auteur d'un traité *de Variolis et morbillis*, Mantoue, 1569, in-4°, et 1597, in-8°; et d'un autre, intitulé : *De radice purgante quam vocant mekoakam*.

MARCELLUS. *Voyez* NONIUS MARCELLUS.

MARCH (AUSIAS), poète de Valence en Espagne, célébra dans ses vers une de ses compatriotes, nommée Thérèse Bou. Ce poète, à l'exemple de Pétrarque qu'il pilla, chanta son amante pendant sa vie et après sa mort. La vérification des temps auxquels ces deux poètes ont vécu justifie le poète italien de l'imputation de plagiat, qui retombe sur le poète espagnol; à moins qu'on aime mieux dire qu'ils ont puisé tous deux dans les poésies de Messen-Jordy (*voyez* MESSEN), qui les avait précédés. Il y a apparence que March fut moins fidèle à sa Thérèse, que Pétrarque à sa Laure, puisqu'il a célébré aussi Naclette de Borgia, nièce de Calixte III. Le recueil des *Vers* de March fut imprimé à Valladolid, en 1555.

MARCH (GASPARD), médecin, né à Stettin, en 1629, mort en 1677; d'abord professeur de mathématiques, puis de chimie à Gripswald, le fut ensuite de médecine à Rostock, d'où il vint à Kiel sur l'invitation que l'université lui en fit : il y enseigna avec tant de distinction, qu'il fut successivement médecin du duc de Holstein-Gottorp et de Frédéric Guillaume, électeur de Brandebourg. On a de March beaucoup d'observations intéressantes dans les Mémoires de l'Académie des Curieux de la nature.

MARCH (GASPARD), fils du précédent, né à Gripswald, ou à Berlin, en 1654, mort à Hambourg, en 1706, après s'être distingué dans les écoles de la faculté de médecine, suivit son père à l'armée de Brandebourg et

profita pendant deux ans de ses instructions. Reçu docteur à Kiel, il voyagea pour perfectionner ses connaissances, vit la Hollande, la France, l'Italie, l'Angleterre où il fut reçu membre de l'Académie royale, et partout on l'accueillit avec la distinction qu'on n'accorde qu'au vrai mérite. De retour à Berlin, l'électeur le nomma premier médecin et directeur du laboratoire de chimie, emplois qu'il remplit pendant dix ans avec honneur.

MARCHAIS ; célèbre accoucheur, distingué par son habileté et son expérience dans un art si utile à l'humanité, membre de l'ancien collége de chirurgie, mort à Paris, en 1807. Quoiqu'il n'ait pas publié d'ouvrages, il n'en laisse pas moins un nom très-recommandable par quarante ans d'une pratique aussi savante que sage.

MARCHAND (Marc), écrivain du 16e siècle, né à Salins, embrassa l'état ecclésiastique, et fut pourvu de la chapellenie de l'hôpital de Montaigu près de Lons-le-Saulnier. On a de lui : I. *Orationes duæ*, Lyon, 1551, in-8°. II. *Saturnini Tyrani vita.* III. *De viris Illustribus.* Gilber Cousin, son intime ami, parle souvent de lui avec éloge. — Louis Marchand, son frère, fut secrétaire du cardinal de Granvelle, qui lui procura un emploi avantageux à la cour de Flandre. On a de lui : *la Vie de Caton le jeune*, traduite de Plutarque, Lyon, 1554, in-16, très-rare.

MARCHAND (Prosper), savant bibliographe, né à Guise en Picardie, en 1675, fut élevé à Paris, dès sa jeunesse, dans la librairie. Il eut etint une correspondance réglée avec plusieurs savans, entre autres avec Bernard, continuateur des *Nouvelles de la république des lettres*, et lui fournit les anecdotes littéraires de France, qui sont dans la bibliothèque publique de Lyon. Marchand alla le joindre en Hollande, pour y professer en liberté la religion protestante qu'il avait embrassée, et pour laquelle il était fort zélé. Il y continua quelque temps la librairie ; mais il quitta ensuite le commerce, pour se consacrer uniquement à la littérature. La connaissance des livres et de leurs auteurs, et l'étude de l'Histoire de France, fut toujours son occupation favorite. Il s'y distingua tellement qu'il était consulté de toutes les parties de l'Europe. Il n'établissait que trois classes fondamentales pour la classification des livres : 1° La science humaine, ou philosophie ; 2° La science divine, ou théologie ; 3° La science des événemens, ou histoire. Il fut aussi un des principaux auteurs du *Journal Littéraire*, l'un des meilleurs ouvrages périodiques, qui aient paru en Hollande, et fournit d'excellens *extraits* dans la plupart des autres journaux, depuis 1713 jusqu'en 1732. Ce savant estimable mourut dans un âge avancé, le 14 juin 1756. Il légua le peu de bien qui lui restait à une société fondée à La Haye pour l'éducation et l'instruction d'un certain nombre de pauvres. Sa bibliothèque, l'une des mieux composées pour l'histoire littéraire, est restée par son testament avec ses manuscrits, à l'université de Leyde. On a de lui : *Histoire de l'Imprimerie.* Cet ouvrage, rempli de discussions et de notes, parut en 1740, à La Haye, in-4°. L'érudition y est tellement prodi-

iée, l'auteur a si fort accumulé s remarques et les citations, que, iand on est à la fin de ce chaos, i ne sait guère à quoi s'en tenir r les points qu'il discute. L'abbé ercier, abbé de Saint-Léger de ›issons, a donné en 1775, in-4°, i supplément aussi curieux 'exact à cette Histoire. II. *Dicmnaire historique*, ou *Méoires critiques et littéraires*, Haye, 1758-59, 2 tom. en 1 l. in-fol. On y trouve des sinlarités historiques, des anectes littéraires, des points de ›liographie discutés, mais trop minuties; le style n'en est pas r, et l'auteur se livre trop à nportement de son caractère. est difficile d'entasser plus rudition sur des choses si peu éressantes, du moins pour le nmun des lecteurs. Aussi tous ouvrages où il a eu part sonttrès-recherchés; c'est pour›i nous nous faisons un devoir les rapporter. Il a donné ou a part aux éditions suivantes : I. *iti-Cotton*, ou *Réfutation la Lettre déclaratoire du Cotton, avec une Dissertan*, La Haye, 1738, à la suite l'*Histoire de don Inigo de ipuscoa*. II. *Chef-d'œuvre in inconnu*, réimprimé pluırs fois. Cet ouvrage n'est pas lui seul. III. *Cymbalum mun-* par Bonaventure des Perriers, ısterdam, 1732, in-12. IV. *rection pour la conscience in roi*, par Fénélon, La Haye, 17, in-8° et in-12. V. *Hisre des révolutions de Ilone*, par l'abbé Brenner, La ye, 1739, 2 vol. in-4°, ou 6 in-12. VI. *Lettres, Mémoi- et Négociations du comte Estrades*, Londres (La Haye), 13, 9 vol. in-12. VII. *Nouvelle Histoire de Fénélon*, La Haye, 1747, in-12. VIII. *Œuvres de Brantôme*, La Haye, 1740, 15 vol. in-12. IX. *Les Œuvres de Villon*, La Haye, 1742, in-8°. X. *Satire Ménippée*, Ratisbonne (Bruxelles), 1714, 3 vol. in-8°. XI. *Lettres choisies de Bayle*, avec des remarques, Rotterdam, 1714, 3 vol. in-12. XII. *Les catalogues de plusieurs bibliothèques particulières.*

MARCHAND (Henri), religieux du tiers-ordre de Saint-François, sous le nom de P. Grégoire, né à Lyon, en 1674, mort à Marseille en 1750, construisit les deux globes de six pieds de diamètre qui sont dans la bibliothèque de Lyon.

MARCHAND (Louis), habile organiste, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, né à Lyon, le 2 février 1669. Il partage, avec le célèbre d'Aquin la gloire d'avoir porté l'art de l'organiste au plus haut degré de perfection. Marchand vint fort jeune à Paris, et s'étant trouvé, comme par hasard, dans la chapelle du collége de Louis-le-Grand, au moment qu'on attendait l'organiste pour commencer l'office divin, il s'offrit pour le remplacer. Son jeu plut tellement, que les jésuites le retinrent dans le collége, et fournirent tout ce qui lui était nécessaire pour perfectionner ses talens. Marchand conserva toujours l'orgue de leur chapelle, et refusa constamment les places avantageuses qu'on lui offrit. La reconnaissance n'eut pas seule part à ce désintéressement : il était d'un esprit si fantasque et si indépendant, qu'il négligea autant sa réputation que sa gloire. (*Voyez* Rameau.) Il mourut à Paris en 1732, à 63 ans. On a de lui : I.

deux livres de *Pièces de clavecin*, estimées des connaisseurs. II. Un *Livre de musique* pour le clavecin, Paris, Ballard, 1705, in-4°. III. *Douze Sonates* à une flûte traversière et basse continue. IV. La Musique de l'opéra de *Pyrame et Thisbé*, paroles de Morfontaine.

MARCHAND (Jean-Henri), avocat et censeur royal, a publié dans les journaux plusieurs pièces de vers agréables. On trouve quelques-unes de ses chansons, dans le tome 2 de l'*Anthologie française*. Sa gaîté et une plaisanterie assez fine. ont donné du succès à plusieurs de ses opuscules en prose. On a de lui : I. *Requête du curé de Fontenoi*, 1745. C'est une plaisanterie en vers, où il y a des traits contre Voltaire, dont le bulletin était sec et insignifiant. Le curé disait :

Un fameux monsieur de Voltaire
M'a fait surtout les plus grands torts,
En donnant l'extrait mortuaire
De tous les seigneurs qui sont morts !

II. Autre des *sous-fermiers du domaine du roi, pour le contrôle des billets de confession*, 1752, in-12. III. *Mémoire pour M. de Beaumanoir, au sujet du pain bénit*, 1756, in-8°. IV. *L'Encyclopédie perruquière*, 1751, in-12. V. *Mon radotage*, 1759, in-12. VI. *Hilaire*, critique *du Bélisaire* de Marmontel, 1759. 1767, in-12. VII. *L'Esprit et le cœur*, 1768, in-12. VIII. *Les Fruits de l'automne*, 1781, in-8°. IX. *Les Giboulées de l'hiver*, 1781, in-8°. X. *Les Poissons de l'été*, 1782, in-8°. XI. *Requête des fiacres*; les *Panaches ou les coiffures à la mode*; *l'Egoïste*, *Testament politique*, *de Voltaire*. On lui doit deux écrits plus sérieux, un *Eloge* de Stanislas, roi de Pologne, Paris, 1766, in-4°, et Bruxelles, 1766, in-8°; et les *Délassemens champêtres*, 1768, 2 vol. in-12. L'auteur est mort vers 1785.

MARCHAND (Etienne), navigateur du dix-huitième siècle, né à l'île de la Grenade, le 13 juillet 1755, fit d'abord plusieurs voyages aux Antilles, sur des bâtimens de commerce et se rendit ensuite au Bengale, comme second capitaine d'un navire expédié de Livourne, sous pavillon toscan. Il partit de Marseille, le 14 décembre 1790, pour aller faire une tentative vers la côte Nord-Ouest de l'Amérique pour la traite des pelleteries. Cette entreprise fut couronnée du succès; on découvrit plusieurs terres et îles qui n'existaient encore sur aucune carte, et on trouva plusieurs ports où l'on peut traiter des pelleteries. Marchand revint en France en 1792, et débarqua le 14 août. Il obtint le commandement d'un bâtiment destiné pour l'Ile-de-France, et partit pour cette destination, où il mourut le 15 mai 1793. La *relation du voyage de Marchand au Nord-Ouest de l'Amérique* a été publiée par Fleurieu, Paris, 1798. 4 vol., in-4°. Ce voyage est le second que les Français aient fait autour du monde. Bougainville avait fait le premier.

MARCHAND DE BARBURE (François-Roger-Fidel), physicien, né à Béthune, en Artois, vers 1734, fut d'abord dans les gardes-du-corps, ensuite dans la maréchaussée, puis dans la gendarmerie, et enfin dans les vétérans nationaux. Buffon et Dolomieu en faisaient beaucoup de cas. Il était membre des Académies de Châlons-sur-Marne et

lans. Il mourut à La Flèche, 7 octobre 1802. On a imé, après sa mort, ses *Essais oriques sur la ville et le ·ge de la Flèche*, Angers, , in 8° de 350 pages. Il a é en manuscrit plusieurs oues, entre autres: I. *Les Phénes de la nature*. II. *Mitlogie du département de Sarte*. II. *La médecine enée à ses premiers prins*, etc., etc.

ARCHANT (Pierre), né à vin, dans l'Entre-Sambre-et se, principauté de Liége, 585, se fit récollet. En 1639, t fait commissaire général on ordre, avec plein pouvoir les provinces d'Allemagne, Pays-Bas, etc. Il est le prin- auteur de la réforme des iscaines, avec la vénérable Jeanne de Jésus, nommée ing, de Gand. Cette congrén, connue sous le nom de *rme des sœurs francises de la pénitence de Limg*, fut approuvée par Urbain , l'an 1634. Marchant mourut nd, le 11 novembre en 1661. de lui : I. *Expositio littes in regulam Sancti Fran-*, Anvers, 1631, in-8°. II. *unal sacramental*, Gand, , 2 vol. in-folio; et un troie, à Anvers, 1650; théologie ird'hui oubliée, qui renferplusieurs choses plus pieuses solides, entre autres le traité llé *Sanctificatio Sancti Joi in utero*. III. Les *Consions de la congrégation eligieuses* qu'il a établie, — Son frère, Jacques Mart. doyen et curé de Couvin, distingué aussi par sa scienn estime son *Hortus pasto-*, et plusieurs autres ouvrages recueillis à Cologne, in-fol., 1635.

MARCHANT (Nicolas), docteur en médecine de la faculté de Padoue, et habile botaniste, mort à Paris, en 1678. Reçu membre de l'Académie des sciences de cette ville en 1666, au moment où cette société fut fondée, Marchant l'honora par la connaissance qu'il avait des plantes, ce qui lui valut le titre de premier botaniste de Gaston de France, et la direction du jardin royal; il enrichit ce jardin d'une belle collection de plantes étrangères. Il a laissé un ouvrage en français, contenant la *Description des plantes données par l'Académie*, Paris, 1676, in-fol.

MARCHANT (Jean), fils du précédent, aussi membre de l'Académie des sciences, en 1678, mort en 1738, a donné à cette compagnie divers *Mémoires* sur la botanique, et principalement une *Dissertation sur la préférence que nous devons donner aux plantes de notre pays, par dessus les plantes étrangères*, Mémoires de l'Académie, 1701. Cet habile botaniste a reconnu que l'yquétaia, plante du Brésil, qui sert de correctif au séné, n'est que la grande scrophulaire aquatique.

MARCHANT (François), né vers 1761, à Cambrai, où il est mort, le 27 décembre 1793, à l'âge de 32 ans, voulut se mettre dans les ordres, après avoir fait de bonnes études; mais, la révolution lui enlevant son état, le força d'avoir recours à ses talens pour assurer sa subsistance. On a de lui : I. La *Jacobinéide, poème héroï-comi-civique*, Paris, 1792, in-8°. II. Les *Sabbats jacobites*, Paris, 1791, 3 vol.

in-8°. III. *Chronique du Manége*, journal in-8°, qui parut pendant deux ou trois ans. IV. La *Constitution en vaudevilles*, Paris, 1791, in-8°. V. *Fénélon*, poème in-8°. VI. l'A. B. C. national, 1793, in-8°. VII. Les *Bienfaits de l'Assemblée nationale*, 1792, in-8°. VIII. La *Révolution en vaudevilles*. Tous ces ouvrages sont agréables à la lecture : cet auteur, qui était d'un caractère naturellement triste, est fort amusant dans ses productions, la plupart marquées au coin de l'originalité.

MARCHE (Blanche, comtesse de la) fille d'Othon IV, comte Palatin de Bourgogne, épousa Charles-le-Bel, second fils de France, qui possédait le comté de la Marche. Cette princesse, jetée jeune au milieu d'une cour corrompue, vécut dans les plus honteux désordres; ayant été convaincue d'adultère, elle fut tondue et renfermée au château Gaillard, près d'Andely. Elle y resta sept ans, fut ensuite répudiée par son mari, et forcée de prendre le voile à l'abbaye de Maubuisson, où elle mourut en 1340.

MARCHE (Olivier de la), chroniqueur célèbre, naquit en 1426, dans la terre de la Marche, près Saint-Laurent, qui alors était dans le comté de Bourgogne. Il était fils d'un gentilhomme de cette province, et devint page, puis gentilhomme de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne. Louis XI, mécontent de la Marche, voulut que Philippe lui livrât ce fidèle serviteur; mais ce prince lui fit répondre, que, « si le roi ou quelqu'autre attentait sur lui, il en ferait raison. » Devenu ensuite maître-d'hôtel et capitaine des gardes de Charles-le-Téméraire, il le servit avec zèle. Après la mort de ce prince, tué à la bataille de Nanci, en 1477, il eut la charge de grand-maître-d'hotel de Maximilien d'Autriche, qui épousa l'héritière de Bourgogne. Il posséda la même charge sous l'archiduc Philippe, et fut envoyé en ambassade à la cour de France après la mort de Louis XI. Marche mourut à Bruxelles, le 1er février 1501. On a de lui : I. Des *Mémoires ou Chroniques* (de 1435 à 1492), imprimés à Bruxelles en 1616, in-4°. Ces Mémoires, inférieurs à ceux de Commines pour le style, leur sont peut-être supérieurs pour la sincérité. On y trouve des anecdotes curieuses sur la cour des deux derniers ducs de Bourgogne, auxquels l'auteur avait été attaché. Les faits y sont racontés d'une manière plate et confuse; mais ils respirent la franchise : ils ont été réimprimés dans la collection des Mémoires relatifs à l'Histoire de France, tomes 8 et 9. II. *Traité sur les duels et gages de bataille*, in-8°. III. *Triomphe des dames d'honneur*, 1520, in-8°. C'est un ouvrage moral, plein de longues trivialités et de choses grotesques. Il veut faire présent à sa maîtresse « de pantoufles d'humilité, de souliers de bonne diligence, de chausses de persévérance, de jarretières de ferme propos, etc. IV. Le *Chevalier délibéré*, poème plusieurs fois réimprimé, et traduit en espagnol par Hernando de Acuno. Plusieurs autres ouvrages, imprimés et manuscrits, qui ne méritent ni d'être lus, ni d'être cités.

MARCHE (Jean-François de la), évêque de Saint Pol de Léon, né dans le diocèse de Quimper, en 1629, fut d'abord militaire, et fit plusieurs campagnes. Il en-

ensuite dans un séminaire, ut les ordres sacrés, et de- t chanoine écolâtre et grand- iire de Tréguier, puis abbé de nt-Aubin-des-Bois. Il fut nmé à l'évêché de Saint-Pol-de m, en 1772, et s'occupa avec eur du soin de son troupeau. ; de la révolution, son siége supprimé, mais il n'en conti- pas moins à remplir les de- rs de pasteur. Il n'émigra qu'en ı, et passa en Angleterre, où :ndit de très-grands services à grand nombre de prêtres fran- qui partageaient son exil. pieux évêque mourut le 25 embre 1806. Il était du nom- des évêques qui avaient ré- né contre le concordat de ı.

IARCHEBRUSC (Dame Cha- de), d'une ancienne maison 'oitou, se maria en Provence, y rendit célèbre par son esprit :s poésies ; elle établit dans ille d'Avignon, où elle rési- , une cour d'amour qu'elle jda, et où elle prononçait sur es les contestations amoureu- jui lui étaient soumises par dames, les seigneurs et les badours. Cette femme aima- :omposa un petit ouvrage en e, intitulé *De la nature de iour*. Son fils fut aussi poète, iblia *Las Taulas d'amor*; Tableaux d'amour. L'un et re vivaient sous le pontificat lément VI, et en 1346. Nos- me, gothique historien de ence, croit que Pétrarque a ı attaquer, dans quelques- de ces sonnets la dame de hebrusc, qu'il appelle *Mère jlone, Fontaine de dou- et Nid de trahisons.*

ıRCHE-COURMONT (Igna- ugari de la), ancien cham- bellan du margrave de Bareith, et capitaine au service de France, dans les volontaires de Wurmser, naquit à Paris, en 1728, et mourut à l'île de Bourbon, en 1768. Il avait beaucoup voyagé en Italie, en Allemagne, en Pologne, et s'était fait aimer d'un grand nombre de personnes d'un vrai mérite. Il avait de l'esprit, et il en mettait dans la société et dans ses ouvrages. Les principaux sont : I. *Lettres d'Aza*, pour servir de suite aux *Lettres péruviennes*, in-12 ; roman médiocre. On voit que l'auteur veut se monter au ton métaphysique de madame de Graffigny, à peu près comme certains auteurs de nos jours se sont efforcés d'imiter le style de Marivaux. II. *Essai politique sur les avantages que la France peut retirer de la conquête de Minorque*, brochure qui n'est plus lue aujourd'hui. III. *Le Littérateur impartial*, journal qui n'eut point de suite. La littérature lui est redevable de la première idée du *Journal étranger*.

MARCHESINI (......), né à Reggio, religieux dans l'ordre de Saint-François, selon Sixte de Sienne, Possevin et Oudin, vivait vers 1450 ; et, selon Wadding et du Cange, vers 1300. Ce religieux est particulièrement connu par un ouvrage intitulé *Mammotractus, sive expositio in singula Bibliæ capitula*, publié par Hélin de Lauffen, chanoine de la collégiale de Lucerne, et imprimé à Mayence par Pierre Schœffer de Gernsheim, en 1470, in-folio, édition très-rare. Le même ouvrage a été imprimé plusieurs fois depuis sous les différens titres de *Mammotractus*, *Mammetrytus* et *Mammotrep-*

ton. Sixte de Sienne dit que l'auteur a donné ce titre à son ouvrage pour signifier que c'était comme une mamelle qu'il présentait aux jeunes clercs qui n'étaient point versés dans les sciences. Du reste, le style en est peu soigné. Wadding attribue à ce religieux d'autres ouvrages restés manuscrits, et conservés à Assise et à Rome.

MARCHETTI (Alexandre), célèbre traducteur de Lucrèce, né à Pontormo, en Toscane, sur la route de Florence à Pise, en 1633, d'une famille illustre, montra, dès ses premières années, des talens et du goût pour la poésie et les mathématiques. Il succéda, en 1679, au savant Borelli, dans la chaire de mathématiques, à Pise, mourut au château de Pontormo, le 6 septembre 1714. On a de lui des Poésies, sous ce titre: *Saggio delle rime eroiche*, Florence, 1704, in-4°; et des Traités de physique et de mathématiques estimés, parmi lesquels on distingue celui *De resistentiâ fluidorum*, 1669, in-4°. Crescimbeni a inséré un de ses *sonnets* dans son Histoire de la poésie italienne, comme le plus parfait qu'il eût encore vu. On fait cas de sa Traduction en vers italiens de *Lucrèce*, Londres, 1717, in-8°; et Amsterdam (Paris), 1754, en 2 vol. in-8°. Cette dernière édition, publiée par Gerbault, a plus d'éclat que de correction. Sa version est estimable par la fidélité et la précision, et surtout par la facilité, la finesse et la douceur de la versification. On ne fait pas autant de cas de sa traduction en vers libres des *Œuvres d'Anacréon*, Lucques, 1707, in-4°, Venise; 1736. Elle fut supprimée par ordre de l'inquisition; mais on la trouve dans le recueil des traductions italiennes de ce poète grec. Sa Vie est à la tête de ses Poésies, réimprimées à Venise, 1755, in-4°.

MARCHETTI (Annibal), né d'une famille noble, à Macerata, en 1638, entré dans l'ordre des jésuites, le 2 juin 1656, s'y distingua par ses vertus et son savoir, fut professeur, supérieur, et directeur des consciences, et mourut à Florence, le 20 janvier 1709. On lui doit plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue: I. *De vitâ in terris beatâ*, Maceratæ, 1696. II. *Vita Sancti Aloysii Gonzagæ, societ. Jesu*, qu'il traduisit en italien. III. *Iddio rintracciato per le sue orme*.

MARCHETTIS (Pierre de), docteur en médecine, né à Padoue, mort en cette ville, en 1673, où il professa l'anatomie avec une distinction qui le fit nommer chevalier de Saint-Marc; mais, comme il excellait encore dans la connaissance et la pratique de la chirurgie, il en obtint la première chaire, et s'y distingua jusqu'à l'âge de 80 ans. On a de lui: I. *Anatomia*, Venetiis, 1654, in-4°. II. *Sylloge observationum medico-chirurgicarum rariorum*, Patavii, 1664, 1685, in-8°; Amstelodami, 1665, in-12, 1675, in-4°; Londini, 1729, in-8°. On trouve dans cet ouvrage 53 *Observations*, la plupart intéressantes, et trois traités; l'un sur les ulcères, l'autre sur les fistules de l'urètre, et le dernier sur le *Spina ventosa*. III. *Tendinis flexoris pollicis ab æquo evulsi observatio*, Padoue, 1654, in-4°.

MARCHETTIS (Dominique de), fils du précédent, né à Padoue,

n 1626, se distingua dans l'anatomie. Le célèbre Veslingius, devenu vieux, l'associa à ses travaux, et les leçons de cet habile maître, jointes à celles qu'il recevait de son père, lui firent acquérir une grande réputation. On le fit successivement professeur de chirurgie, professeur extraordinaire de pratique, chargé des dissections, et enfin il était premier professeur d'anatomie, lorsqu'il mourut à Padoue, en 1688. Dominique défendit avec énergie les principes de Veslingius contre les attaques de Riolan, par des notes imprimées à la suite de l'anatomie de son père, sous ce titre : *Anatomia, seu responsiones ad Riolanum, anatomicum Parisiensem, in ipsius animadversionibus contra Veslingium, additæ sunt*, Patavii, 1652, 1654, in-4° ; Harderwijk, 1656, in-12 ; Lugduni-Batavorum, 1688, in-12. Cet ouvrage, suivant Haller, est trop peu connu. — MARCHETTIS (Anne de), frère de Dominique, aida long-temps son père dans ses travaux anatomiques. Il fut nommé professeur de chirurgie en 1683, et mourut le 22 octobre 1690, à l'âge de 90 ans.

MARCHETTO, philosophe et musicien du 14e siècle, né à Padoue, fut le premier qui, après la renaissance des lettres en Italie, écrivit deux traités sur la musique ; l'un sous ce titre : *Pomerium*, et l'autre intitulé *Lucidarium*. Il les dédia à Robert, roi de Naples, protecteur des gens de lettres, qui l'admit dans sa cour, et le traita d'une manière honorable. Ce sont les traités les plus anciens où il soit fait mention des *dièzes*, de *contrepoint chromatique* et de *dissonnances*.

MARCHETTY (FRANÇOIS), oratorien, né à Marseille, mort dans cette ville, en 1688, est auteur de plusieurs ouvrages, entre autres : I. *Paraphrase sur les épîtres de Saint Pierre*, 1659. II. *Traité sur la messe*, avec l'explication de ses cérémonies, en latin et en français. III. *Vie de M. J.-B. Gault, évêque de Marseille*, 1650 ; elle est exacte et pleine de détails intéressans. IV. *Coutume sacrée de Marseille*, etc.

MARCHI (FRANÇOIS DE'), gentilhomme italien, un des plus habiles ingénieurs de son temps, né à Bologne, dans le 16e siècle, est auteur d'un ouvrage curieux, intitulé *Della architettura militare*, imprimé à Brescia, en 1599, grand in-folio, orné de 161 figures. Ce livre est très-rare ; et, s'il en faut croire les Italiens, cette grande rareté provient moins de ce qu'il n'a pas été réimprimé, que de ce que plusieurs ingénieurs français qui se sont approprié beaucoup d'inventions de Marchi, en ont retiré du commerce autant d'exemplaires qu'il leur a été possible. On en trouve un extrait dans le 2e vol. des *Travaux de Mars*, de Manesson Mallet, avec quelques figures tirées de l'auteur italien. *Voy.* pour de plus grands détails une notice très-exacte sur Marchi, insérée dans le tome 6 des *Scrittori Bolognesi*, par le comte Fantuzzi.

MARCHIALI. *Voy.* dans l'art. MASQUE-DE-FER.

MARCHIN ou MARSIN (FERDINAND, comte DE), d'une famille liégeoise, fils de Jean-Gaspard-Ferdinand, qui, après avoir servi dans les troupes françaises, passa au service d'Espagne et de l'Empire, et mourut en 1673. Son fils

Ferdinand vint alors en France. Il n'avait que dix-sept ans ; mais il montrait beaucoup d'envie de se signaler. Nommé brigadier de cavalerie, il servit en 1690 en Flandre, et fut blessé à la bataille de Fleurus. En 1693, il se trouva à la bataille de Nerwinde, à la prise de Charleroi, et passa ensuite en Italie. Dans la guerre de la Succession, il fut employé comme négociateur et comme guerrier. Il était également propre à ces deux emplois, parce qu'il avait du courage, de l'esprit, et un sens droit. Louis XIV le nomma, en 1701, ambassadeur extraordinaire auprès de Philippe V, roi d'Espagne, qui lui donna sa première audience dans le vaisseau qui le transportait en Italie. A la fin de son ambassade, il donna un bel exemple de désintéressement. Philippe V lui offrant la grandesse, il la refusa. « Étant absolument nécessaire, écrivait-il à Louis XIV, que l'ambassadeur de V. M. en Espagne ait un crédit sans bornes auprès du roi son petit-fils, il est aussi absolument nécessaire qu'il n'en reçoive jamais rien sans exception, ni biens, ni honneurs, ni dignités, parce que c'est un des principaux moyens pour faire recevoir au conseil du roi catholique toutes les propositions qui viendront de la part de V. M. » Il ajouta modestement que, n'ayant point de famille, et n'ayant pas dessein d'en avoir, ce sacrifice apparent ne devait lui être compté pour rien. » Un autre aurait mis son adresse à le faire compter pour beaucoup. « Quoique je ne sois pas surpris de votre désintéressement, lui répondit le roi, je ne le loue pas moins ; et plus il est rare, plus j'aurai soin de faire voir que j'en connais le prix, et que je suis sensible aux marques d'un zèle aussi pur que le vôtre. » Ce prince lui donna, peu de temps après, le cordon bleu. Marchin alla ensuite commander en Allemagne, où il remplaça Villars auprès de l'électeur de Bavière : en y arrivant, il reçut les patentes de maréchal, en 1703. Il commanda la retraite de la bataille d'Hochstett, en 1704, et y parut plutôt bon officier qu'habile général. Enfin, ayant été envoyé en Italie pour diriger les opérations du duc d'Orléans, suivant les ordres de la cour, il fut si chagrin d'avoir donné lieu, malgré lui, à la bataille de Turin, livrée le 7 septembre 1706, et qui fut perdue, qu'il s'exposa au péril en homme qui voulait finir sa vie sur le champ de bataille. Blessé à mort, il fut fait prisonnier. Un chirurgien du duc de Savoie lui coupa la cuisse, et il mourut quelques momens après l'opération. En partant de Versailles pour l'armée, il avait représenté au roi « qu'il fallait aller aux ennemis, en cas qu'ils parussent devant Turin. » Chamillart fut d'un avis contraire, et une armée fut la victime du protégé de madame de Maintenon, qui craignait que, si les Français sortaient de leurs lignes, le duc d'Orléans ne déployât une valeur que Louis XIV voyait peut-être avec quelque peine dans son neveu. L'abbé de Saint-Pierre parle de Marchin comme d'un homme ardent, généreux, médiocre général, dérangé dans ses affaires. En lui finit la postérité mâle des Marchin, qui n'étaient connus que depuis le 15e siècle. *Voyez* ALBSIO.

MARCHION (N.....), archi-

tecte et sculpteur d'Arezzo, florissait dans le 13ᵉ siècle, sous le pontificat d'Innocent III. Il fut employé à Rome et dans sa patrie. Comme il vivait dans un siècle qui ignorait les règles judicieuses des Anciens dans l'architecture, il ne faut pas s'étonner si la plupart de ses ouvrages sont surchargés de sculptures sans goût et sans choix.

MARCHIONI (Charles), architecte et sculpteur, né à Rome en 1704, fit le *tombeau de Benoît XIII* dans l'église de la Minerve, et d'autres ouvrages à Rome et à Sienne. On lui doit encore le palais de la Villa-Albani, le nouveau bras du port d'Ancône, et la nouvelle sacristie de Saint-Pierre-du-Vatican. Il dessinait aussi très-bien des *bambochades* à la plume. Il mourut vers 1780.

MARCI DE KRONLAND (Jean-Marc), né en Bohême en 1595, professa avec distinction la médecine à Prague, où il se fit connaître encore par ses connaissances dans les langues, principalement dans l'hébraïque, la syriaque et la grecque. Marci, mort en 1667, a laissé des ouvrages qui attestent son goût et son amour pour le travail : les principaux sont : I. *Idearum operatricium idea*, Pragæ, 1635, in-4°; Francofurti, 1676, in-4°. II. *De proportione motûs, seu regula sphygmica ad celeritatem et tarditatem pulsuum, ex illius motu ponderibus geometricis librato, absque errore metiendam*, Pragæ, 1639, in-4°. III. *Philosophia vetus restituta, partibus quinque comprehensa*, etc.

MARCI. *Voyez* Marsy.

MARCIA-OTACILIA-SEVERA, impératrice romaine, femme de Philippe, paraît avoir participé au meurtre de l'empereur Gordien, assassiné par son époux, puisqu'elle subit la pénitence publique qui lui fut imposée par Babylas, évêque d'Antioche. Ses médailles lui donnent un air tout à la fois noble et modeste. Elle vivait l'an 244. — On connaît une autre impératrice romaine de ce nom ; c'est Marcia-Furnilla, femme de l'empereur Titus, qu'il répudia par amour pour Bérénice, reine de Judée.

MARCIA-PROBA, femme de Guithelind, souverain des anciens Bretons, prit le gouvernement de ses états après la mort de son époux, et rendit ses peuples heureux. On recueillit ses lois, sous le titre de *Leges Marcianæ*, que Gildas, surnommé *le Sage*, traduisit en latin, et que le roi Alfred fit traduire en saxon.

MARCIANA, sœur de l'empereur Trajan, modèle de vertu et de grandeur d'ame, morte vers l'an 113 de J.-C. Son frère la fit déclarer Auguste. Elle vécut dans une intelligence parfaite avec Plotine sa belle-sœur, et cette union charma la cour. Marciana était veuve, mais on ignore le nom de son mari.

MARCIEN, empereur romain, né en Thrace, vers l'an 391, d'une famille de Thrace, peu illustrée, et destiné à la pourpre impériale, fut d'abord simple soldat. Comme il voyageait pour aller s'enrôler, il rencontra dans le chemin le corps d'un homme qui venait d'être tué. Il s'arrêta pour considérer ce cadavre ; il fut aperçu : on le crut auteur de ce meurtre, et on allait le faire périr par le dernier supplice, lorsqu'on découvrit le coupable. Enrôlé dans la milice, il parvint de grade en grade us-

qu'aux premières dignités de l'empire. Le trône de Constantinople, déshonoré par la faiblesse de Théodose II, l'attendait, et ses vertus l'y portèrent après la mort de cet empereur, en 450. Pulchérie, sœur de Théodose, devenue maîtresse de l'Empire, offrit à Marcien de partager son trône avec lui, s'il consentait à l'épouser, et à ne pas violer son vœu de chasteté. Elle avait 52 ans, et Marcien était sexagénaire. Tout l'Orient changea de face dès qu'il eut la couronne impériale. Attila envoya demander au nouvel empereur le tribut annuel que Théodose II lui payait. Marcien lui répondit d'une manière digne d'un ancien Romain : « Je n'ai de l'or que pour mes amis, et je garde le fer pour mes ennemis. » Les orthodoxes triomphèrent, et les hérétiques furent accablés. Il publia une loi rigoureuse contre ces derniers, rappela les évêques exilés, fit assembler, en 451, un concile général à Chalcédoine, et donna plusieurs édits pour faire observer ce qui y avait été décidé. Sous ce règne, appelé l'*âge d'or*, les impôts excessifs furent abolis, le vice puni, et la vertu récompensée. Il se préparait à marcher contre Genséric, usurpateur de l'Afrique, lorsque la mort l'enleva le 26 janvier 457, après un règne de six années, qui fut pour l'Orient un temps de bonheur, de paix et de justice. Léon Ier fut son successeur à l'Empire. Les médailles de ce prince sont fort rares. *Voyez* PULCHÉRIE.

MARCIEN, fils d'Anthemius, empereur d'Orient, tenta d'enlever la couronne à Zénon, vers l'an 479. Marcien avait épousé Léontia, fille de l'empereur Léon, et née depuis que ce prince était monté sur le trône ; il prétendait y avoir plus de droit que Zénon, dont la femme était née avant le couronnement de Léon. Il assiégea l'empereur dans son palais. Mais ayant manqué d'activité et de prévoyance, Zénon profita des délais qu'il lui donna, pour faire sortir, à la faveur des ténèbres, quelques serviteurs fidèles, qui gagnèrent les principaux de Constantinople à force de présens et de promesses. Le parti des rebelles fut attaqué par les partisans de Zénon, et mis en fuite. Leur chef se sauva en Cappadoce, et prit l'habit religieux dans un couvent où il était inconnu. Zénon, l'ayant découvert dans cet asile, se contenta de l'exiler à Tarse en Cilicie. Il se fit ordonner prêtre, et finit tranquillement une vie qui avait d'abord été très-orageuse. — Il y a eu du nom de MARCIEN, dans le 5e siècle, un patriarche de Constantinople, qui fit réparer toutes les églises de la ville, et en bâtit de nouvelles. Il était si charitable, qu'un jour, étant près de monter à l'autel, et ayant vu dans la sacristie un pauvre presque nu, il se dépouilla de son habit pour l'en revêtir, et se couvrit de son aube pour assister à la cérémonie de la dédicace d'une église, qui se fit d'abord après. Les églises d'Orient et d'Occident célèbrent la mémoire de ce patriarche, le 10 janvier.

MARCIEN, géographe grec de la ville d'Héraclée, sur le Pont-Euxin, vivait, à ce qu'on croit, au commencement du 4e siècle. Il écrivit un *Périple* entier du monde, que nous ne connaissons que par les fragmens qui nous en restent. Ses principaux guides sont Ptolomée et Artémidore d'Éphèse. Il cite un grand nombre

uteurs, entre autres, Strabon Menippe de Pergame. On trouve fragmens de Marcien avec une duction latine, et une disserta- n de Dodwel, dans le tome 1er s *Geographiæ veteris scrip- es græci minores.*

MARCILE (Théodore), *Mar- ius*, savant philologue, né 1548 à Arnheim, dans la eldre, ou, selon d'autres, à ves, avec des dispositions heu- ses, acheva ses études à Lou- n, et vint à Paris, où il fut professeur royal en éloquence. mourut le 15 mars 1617. Mar- était si charitable qu'il ne re- ait jamais l'aumône, et si atta- à l'étude, qu'il fut, dit-on, s de dix ans sans sortir du col- e du Plessis, où il avait d'abord eigné. Quoiqu'il ne fût pas un ique du premier rang, il ne ritait pas les termes méprisans it Scaliger s'est servi en par- t de ses ouvrages. Les princi- ix sont : I. *Historia strena- n*, 1596, in-8°. Ce recueil ferme deux discours ; l'un *Con- usum strenarum*, et l'au- , *Pro usu strenarum.* Le P. Tournemine en a profité dans *Dissertation sur les étrennes.* *Lusus de nemine*, avec *Pas- atii nihil*, et *Guillimanni quid*. Paris, 1597, et Fri- urg, 1611, in-8°. III. Des *No-* et des *Remarques* savantes les *Satires de Perse*, sur *Ho- e*, sur *Martial*, *Catulle*, *Sué- e*, *Aulu-Gelle*, sur les *lois des zze tables*, in-8°, et sur les *titutes de Justinien.* IV. Des *sertations.* V. Des *Haran- s*, des *Poésies*, et d'autres rages en latin, qui ne sont fort au-dessus du médiocre. donné une édition grecque et ne des vers dorés de Pytha- gore, avec des commentaires, Paris, 1585, dont J. A. Fabri- cius parle avec éloge. Il avait at- taqué Porphire dans un écrit in- titulé : *Series nova proprii et ac- cidentis logici*, Paris, 1601, in-8°. Un pédant, nommé Behot, défendit Porphire. Marcile lui ré- pondit par un écrit intitulé : *Dilu- dium*, auquel Behot répliqua par un autre, intitulé *Diluvium*, qui est réellement un déluge d'inju- res. L'abbé Goujet a publié la liste complète de ses ouvrages, dans l'*Histoire du collége de France.*

MARCILLAC (Silvestre), évêque de Mende, en 1627, se mon- tra un ardent ennemi du parti pro- testant ; on le vit, à l'exemple du cardinal de Richelieu, quitter la crosse pour prendre l'épée contre cette secte naissante. En 1628 et 1629, à la tête de la noblesse du Gévaudan, il réduisit la ville de Florac, et d'autres forts occupés par les religionnaires. Avec les mêmes forces, il s'opposa, en 1632, au passage de Monsieur, frère du roi Louis XIII, et de ses troupes rebelles. Ce prélat établit beaucoup de couvens dans son diocèse, et termina sa carrière à Paris, en 1649.

MARCILLY. *Voy.* Cipierre.

MARCION, hérésiarque, né dans le 2e siècle, à Sinope dans le Pont, ville dont son père était évêque, s'attacha d'abord à la phi- losophie stoïcienne, et montra quelques vertus. Mais ayant été convaincu d'avoir corrompu une vierge, il fut chassé de l'Église par son père. Le désespoir l'obli- gea de quitter sa patrie, et de se rendre à Rome, où il prit Cerdon pour son maître, l'an 143 de Jé- sus-Christ. Cet enthousiaste ini- tia son disciple dans la doctrine des deux principes, l'un bon,

l'autre mauvais, auteurs du bien et du mal, et partageant entre eux l'empire de l'univers. Pour mieux soutenir ce dogme, il s'adonna tout entier à l'étude de la philosophie, principalement de la dialectique. L'élève de Cerdon ajouta de nouvelles rêveries à celles de son maître. Il condamna tous les plaisirs qui n'étaient pas purement spirituels, et fit de la continence un devoir essentiel et indispensable. Le mariage était un crime, et il donnait plusieurs fois le baptême. Marcion prétendait prouver la vérité de son système par les principes mêmes du christianisme. Il prétendait faire voir une opposition essentielle entre l'Ancien et le Nouveau Testament, et prouver que ces différences supposaient qu'en effet l'Ancien et le Nouveau Testament avaient deux principes différens, dont l'un était essentiellement bon, et l'autre essentiellement mauvais. « Il avait, dit-on, fait un livre, intitulé *Les antithèses*, pour établir les contrariétés qu'il trouvait dans les deux Testamens. Il ajouta, retrancha et changea dans le Nouveau Testament ce qui paraissait combattre son hypothèse des deux principes. Son hérésie, adoptée par plusieurs disciples célèbres et partagés en plusieurs sectes particulières, se répandit en peu de temps dans les deux Églises orientale et occidentale. Les marcionites s'abstenaient de la chair, n'usaient que d'eau, même dans les sacrifices, et faisaient des jeûnes fréquens. Ils étaient tellement persuadés de la dignité de leur ame, qu'ils couraient au martyre, et recherchaient la mort comme la fin de leur avilissement, et le commencement de leur gloire et de leur liberté. Pendant que Marcion était à Rome, où il rencontra Polycarpe de Smyrne, il lui demanda s'il ne le reconnaissait pas pour frère? « Je vous reconnais, dit le saint évêque avec indignation, pour le fils aîné de Satan. » Tertullien rapporte qu'à la longue Marcion se repentit de ses erreurs, et qu'il avait offert d'en faire la rétractation publique, pourvu qu'on voulût le recevoir dans le sein de l'Église. On le lui promit sous la condition qu'il ramènerait ceux qu'il en avait éloignés. Il mourut avant d'avoir pu remplir cet engagement. On ignore également l'époque précise de sa mort, et le temps où il vint à Rome. Il est certain que son hérésie avait déjà fait beaucoup de progrès sous Adrien, et qu'il vivait encore sous Antonin-le-Pieux. C'est d'après cela que Tertullien l'appelle *Marcio Antonianus*, et ailleurs *Antoninianus hereticus sub Pio Antonino impius*. Justin, martyr, a décidé la question dans sa première apologie des chrétiens, présentée à Antonin-le-Pieux, vers l'an 140, où il dit, en termes exprès, que Marcion de Pont vivait alors, et enseignait à Rome.

MARCIUS (CAIUS), consul romain, vainqueur des Privernates, des Toscans et des Falisques, fut le premier des plébéiens qui fut honoré de la charge de dictateur, vers l'an 354 avant Jésus-Christ.

MARCK (GUILLAUME DE LA), d'une maison illustre et féconde en grands hommes, qui tirait son origine des comtes d'Aremberg, dans le 13ᵉ siècle, ne dut sa célébrité particulière qu'à ses forfaits. Il était né vers 1440. Dominé par l'ambition et la haine, il conçut le projet de s'emparer de la ville

de Liége, et chercha les moyens de se défaire de Louis de Bourbon, qui en était l'évêque. Louis XI, qui haïssait mortellement ce prélat, parce qu'il était dans les intérêts de l'archiduc d'Autriche, avait donné à Guillaume des soldats et de l'argent pour exécuter cette entreprise. Il assembla ses gens, qu'il fit habiller de rouge, portant sur leur manche gauche la figure d'une hure de sanglier (il fut surnommé, par les Liégeois le *Grand Sanglier des Ardennes*), et les conduisit jusqu'au pays de Liége. La Marck avait des intelligences avec quelques habitans de la ville. Ceux-ci persuadèrent à leur évêque d'aller au-devant de son ennemi, et de ne point attendre qu'il vînt assiéger la place, promettant de le suivre et de le défendre au péril de leur vie. Le prélat, peu en garde contre ces protestations perfides, sort de la ville, et va au-devant de la Marck. A peine les deux armées furent-elles en présence, que les traîtres abandonnèrent Louis, pour se ranger du côté de son ennemi. Il s'en saisit, le massacra lui-même, et fit traîner dans Liége son corps, qui fut exposé à la vue du peuple, devant la porte de l'église St.-Lambert. Ensuite il fit, par violence, élire son fils à la place de celui dont sa main venait de verser le sang. Mais son crime ne demeura pas impuni. Peu de temps après il fut excommunié par le pape, et pris par le seigneur de Horn, frère de celui que le chapitre de Liége avait élu canoniquement pour succéder à Louis de Bourbon. De Horn fit trancher la tête au meurtrier de Louis dans la ville de Maëstricht, selon Mézeray, ou à Utrecht, suivant Sponde. Ces événemens doivent être rapportés à l'année 1482, ou 1485.

MARCK (Robert de la), second du nom, duc de Bouillon, prince de Sedan, parent du précédent, servit sous le roi Louis XII, et se trouva, l'an 1513, à la bataille de Novarre, avec deux de ses fils, Fleurange et Jametz. Instruit qu'ils sont restés blessés dans un fossé, il oublie les ordres du général, prend cent hommes d'armes, vole au lieu indiqué, malgré les obstacles fréquens d'un terrain entrecoupé, et l'impossibilité apparente de les secourir, perce six ou sept rangs de Suisses victorieux, les écarte, trouve ses deux fils couchés par terre, charge l'aîné sur son cheval, met le jeune sur celui d'un des siens, fait sa retraite, rejoint la cavalerie française, malgré les Suisses qui s'étaient avancés pour l'en empêcher, et donne une seconde fois la vie à ses enfans. Quel brave père, dit Brantôme, mais aussi ses enfans étaient braves comme lui. *Voy*. Fleurange. Gagné par son frère, Robert passa dans le parti de Charles-Quint, avec lequel il ne tarda pas à se brouiller. Il se raccommoda alors avec la France, et, sûr d'en être secouru, il fut assez téméraire pour envoyer à l'empereur un cartel de défi. Cet homme intrépide, mais non moins cruel, portait aussi le surnom de *Grand Sanglier des Ardennes*, à cause des maux infinis qu'il causa sur les terres de l'empereur et de ses voisins: « De même qu'un sanglier, dit Brantôme, qui ravage les blés et les vignes des pauvres bonnes gens. » Il portait, ainsi que ses ancêtres, cette étrange devise: *Si Dieu ne me veult, le Diable me prye.* Robert mourut vers l'an 1535.

MARCK (Évrard de la), frère puiné du précédent, nommé par quelques auteurs le cardinal de Bouillon, fut élu évêque de Liége en 1505. Attaché d'abord aux intérêts de la France, Évrard les abandonna, pour se lier avec Charles d'Autriche, roi d'Espagne, et contribua à le faire monter sur le trône impérial. Ce prince lui donna l'archevêché de Valence, et lui obtint le chapeau de cardinal du pape Léon X, l'an 1521. Le cardinal Polus, envoyé en Angleterre par Paul III, pour y travailler à faire rentrer ce royaume dans le sein de l'Eglise, ayant appris que Henri VIII avait mis sa tête à prix, trouva un asile sûr auprès d'Evrard, qui le reçut avec distinction. Le pape l'en récompensa en le créant légat *à latere*. Il mourut le 15 février 1538. On voit dans la capitale, et dans tout le pays de Liége, un grand nombre de monumens de sa munificence. On admire surtout dans le pays de Liége le vaste palais des évêques, et dans la cathédrale son tombeau de bronze doré, fait de son vivant. Il enrichit d'un grand nombre de pièces rares et précieuses le trésor de son église. Sleydan a dit beaucoup de mal de ce prélat, qui ne fut pas favorable aux nouvelles opinions. Malgré sa vigilance extrême, l'hérésie s'étant glissée dans ses états, il employa la rigueur pour l'extirper. Ceux qui refusèrent de se rétracter furent bannis, et les plus obstinés à propager la nouvelle doctrine punis du dernier supplice. Ces exécutions le rendirent odieux aux luthériens, qui n'ont pas ménagé sa mémoire, et qui l'ont peint comme un prélat intrigant et ambitieux. Le Courayer, traducteur de Sleydan, n'a pas partagé leur animosité. « Il faut avouer, dit-il, à l'honneur de ce prélat, qu'il fit beaucoup d'actions pleines de noblesse et de générosité. Sa conduite à l'égard du cardinal Polus, dans le séjour qu'il fit dans son diocèse de Liége, montre beaucoup de grandeur d'ame et un cœur digne d'un prince. Vie du cardinal Polus, par M. Philips, tom. 1, p. 297. » Un oncle de l'évêque de Liége eut de la postérité, qui subsiste sous le nom de comte de la Marck.

MARCK (Robert de la), quatrième du nom, fils de Robert de la Marck, seigneur de Fleurange, et connu sous le nom de ***maréchal de Bouillon***, obtint le bâton, l'an 1547, en épousant une des filles de la duchesse de Valentinois, maîtresse de Henri II. Il servit à la prise de Metz, en 1552, et fut fait lieutenant-général en Normandie. Les Impériaux ayant assiégé Hesdin l'année d'après, il le défendit tant qu'il put, et fut pris en capitulant. Il mourut en 1556, de poison, à ce qu'il disait : il se flattait que les Espagnols le craignaient assez pour s'être défaits de lui. Il avait épousé une fille de Diane de Poitiers et de Louis de Brezé. — Son fils, Henri-Robert, duc de Bouillon, lui succéda dans le gouvernement de Normandie, y favorisa les protestans dont il suivait les opinions en secret, et ne laissa qu'une fille, morte en 1591. Elle avait épousé Henri de Latour d'Auvergne, qu'elle fit son héritier, quoiqu'elle n'en eût point d'enfans.

MARCK (Robert de la). *Voy.* Fleurange.

MARCK (Jean de), *Marckius*, ministre protestant, né à Sueck,

dans la Frise, en 1655, fut professeur en théologie à Franeker, puis ministre académique, professeur en théologie et en histoire ecclésiastique à Groningue, et passa, en 1689, à Leyde, où on lui confia les mêmes emplois. Il y mourut le 30 janvier 1731. On a de lui : I. Des *Dissertations* contre celles du P. Crasset sur les *Sybilles*, Franeker, 1682, in-8°. II. *Compendium theologiæ*, Amsterdam, 1722, in-4°. III. Des *Commentaires* sur divers livres de l'Écriture Sainte. IV. *Exercitationes Biblicæ*, en 8 volumes, imprimées séparément et en différens lieux. V. *Exercitationes miscellaneæ*, Amsterdam, 1690. Elles roulent sur les hérésies tant anciennes que modernes. Entre celles-ci, il compte celles des enthousiastes et des sociniens, et se garde bien, en bon protestant, d'oublier le papisme. On a rassemblé quelques-uns de ses ouvrages philologiques, en 2 vol. in-4°, Groningue, 1784. Jean de Marck était versé dans la science de l'Écriture Sainte, des antiquités sacrées; mais il n'avait pas assez de jugement. Il se plaisait à les charger d'un vain étalage d'érudition; sa haine contre les catholiques lui sert souvent de raison. Son style est obscur et entortillé.

MARCKLAND. *V.* MARKLAND.

MARCO BENEVENTANO, religieux célestin, né à Bénévent, dans la seconde moitié du 15e siècle, fut le principal éditeur de l'édition latine de la *Géographie de Ptolomée*, publiée à Rome en 1507, et avec un nouveau titre en 1508. Il y ajouta le nouveau planisphère dressé par Jean Ruisch, et six cartes modernes.

MARCO-POLO. *Voy.* POLO.

MARCONVILLE ou MARCOUVILLE (JEAN DE), seigneur de Montgoubert, né dans le Perche, vers 1540, n'est guère connu que par un *Traité* moral et singulier, assez bon pour son temps, et recherché encore par les bibliomanes. Il est intitulé *De la bonté et de la mauvaistié des femmes*, 1 vol. in-8°, Paris, 1564 et 1576. On a encore de lui : I. *De l'heur et malheur du mariage*, Paris, 1564, in-8°. II. *De la bonne et mauvaise langue*, Paris, 1573, in-8°. III. *Chrétiens avertissemens aux refroidis et écartés de la vraie et ancienne Église catholique*, 1571, in-8°. IV. *De la dignité et utilité du sel, et de la grande cherté et presque famine d'icelui en l'an présent*, 1574, in-8°, curieux et peu commun. On ignore les détails de la vie de cet auteur.

MARCOT (EUSTACHE), professeur de médecine, né à Montpellier en 1686, concourut en 1732 avec Fizes et Ferrein, pour la chaire qu'Astruc quittait pour aller se fixer dans la capitale. Quelque temps après, il fut nommé premier médecin ordinaire du roi, et médecin des Enfans de France. Il mourut en 1755, après avoir fait brûler tous ses papiers. On trouve deux Mémoires curieux de cet habile praticien dans la Collection de l'Académie des sciences. Ils font regretter la perte des autres écrits de Marcot.

MARCOUL (SAINT), *Marculphus*, né à Bayeux de parens nobles, devint un célèbre prédicateur. Marcoul fonda un monastère à Nanteuil près de Coutances, et y mourut saintement, l'an 558. Il y a sous son nom une église célèbre à Corberi, au diocèse de Laon, dépendante de

Saint-Remi de Reims, où l'on conserve une partie de ses reliques. C'est là que les rois de France allaient faire une neuvaine après avoir été sacrés à Reims, avant de toucher les malades des écrouelles.

MARCULFE, moine français, qui vivait vers le milieu du 7e siècle, fit, à l'âge de 70 ans, un recueil des *Formules* des actes les plus ordinaires. Si ces formules sont dans un style barbare, ce n'est pas la faute de l'auteur; on ne parlait pas mieux alors. Son ouvrage, très-utile pour la connaissance de l'antiquité ecclésiastique et de l'histoire des rois de France de la première race, est divisé en deux livres. Le premier contient les chartres royales, *Præceptiones regales*, et le second, les actes des particuliers, *chartæ pagenses*. Outre les formules des actes existans, l'auteur en dressa plusieurs de sa façon, qui étaient applicables à différens cas non prévus. Jérôme Bignon publia cette collection en 1613, in-8°; avec des remarques pleines d'érudition, qui répandent beaucoup de clarté sur le texte souvent obscur de Marculfe. Il y joignit des anciennes formules d'un auteur anonyme, qu'il éclaircit d'une manière non moins lumineuse. Baluze en donna une nouvelle édition dans le recueil des capitulaires, 1677, 2 vol. in-fol., qui est la plus exacte et la plus complète. Launoy prétend que Marculfe vivait dans le 8e, et non dans le 7e siècle. On ne sait rien de positif sur le temps dans lequel il a fleuri.

MARCUORI (ADAMO), célèbre musicien et compositeur italien, maître de chapelle à Pise, né à Arezzo, se distingua par des ouvrages d'une beauté naturelle et expressive, qui aurait encore pu être relevée par une harmonie pure et énergique, s'il eût voulu s'asservir davantage aux règles de la composition. Il est mort à Montenero, le 5 avril 1808.

MARCUS-GRÆCUS, personnage qui ne nous est connu que comme auteur d'un ouvrage sur l'art d'exterminer les ennemis par le feu. La bibliothèque du Roi possède deux exemplaires d'un manuscrit intitulé: *Liber ignium ad comburendos hostes, auctore Marco-Græco*. Ces exemplaires sont cotés 7156 et 7158, et paraissent être, l'un du 14e siècle, l'autre du 15e. Du reste on ne connait aucunement l'époque à laquelle a vécu Marcus-Græcus. On conjecture seulement que l'ouvrage cité est purement une abbréviation d'un ouvrage grec. Les savans croient avec quelque fondement que l'auteur était grec, attendu que son nom s'écrit *Malchus*, singularité dont aucun nom purement latin ne présente l'analogue. On conjecture que l'art de détruire par le feu, dont il est question dans le livre cité, consiste uniquement dans le feu grégeois.

MARCUZZI (SÉBASTIEN), littérateur et ecclésiastique, né à Trévise, le 20 septembre 1725, exerça d'abord l'état de son père, qui était professeur de musique et excellent organiste; mais ensuite il se livra à l'étude des belles-lettres et des langues savantes, sans négliger celle des arts agréables. Il écrivit sous le nom de Retillo Elimio, plusieurs petits poèmes en langues latine et vulgaire, qui furent insérés dans différens recueils. En 1757, il devint chapelain et organiste de la collégiale de Cividad dans le Frioul, revint

dans sa patrie pour y professer le droit canon, et mourut le 19 février 1790. On a de lui : I. *Dissertatio in Matthæi XIX. 9. Quicumque dimiserit*, etc., *in quâ hic locus ex Hebræorum antiquitatibus illustratur, et catholicæ sententiæ auctoritas vindicatur*, Tarvisii, 1752. II. *Dissertazione sopra i miracoli*, Trevigi, 1761. III. *Reflessioni e pratiche per le differenti feste, e tempi dell' anno, nuovâ traduzione dal francese*, Castelfranco, 1762. IV. *Discorso sopra la Passione di N. S. con un breve ragionamento intorno all' eloquenza sacra*, Treviso, 1763. V. *Epistola pastoralis Hieronymi Henrici Beltramini Miazzi, episcopi Feltrensis*, Tarvisii, 1778. VI. *Hieronymi Henrici Beltramini Miazzi, episcopi Feltrensis elogium*, Tarvisii, 1779. VII. *Notizie intorno a monsignor Girolamo Enrico Beltramini Miazzi*, etc., *arrichite con note*, etc., Venise, 1780, etc.

MARCY. *Voy.* MARSY.

MARD (SAINT-). *Voy.* REMOND.

MARDAWIDJ, fils de Zaïar, fondateur de la dynastie des Zaïarides dans la Perse septentrionale, fut d'abord général au service d'Asfar, prince persan, qui avait secoué le joug des Alydes ; mais ensuite il se révolta contre son maître, le vainquit, lui fit couper la tête l'an 318 (930), et s'empara de la souveraineté de ses états. Il battit le calife Moctader, et conquit une grande partie de la Perse. Il fut assassiné l'an 323 (935) par des Turcs qui étaient dans son armée, et qu'il avait accablés de traitemens humilians. Il était l'ennemi déclaré de l'islamisme.

MARDOCHÉE, oncle, ou plutôt cousin-germain d'Esther, femme d'Assuérus, roi de Perse. Ce prince avait un favori nommé Aman, devant qui il voulait que tout le monde fléchît le genou. Le seul Mardochée refusa de se soumettre à cette bassesse. Aman, irrité, obtint une permission du roi de faire massacrer tous les Juifs en un seul jour. Il avait déjà fait élever devant sa maison une potence de 50 coudées de haut, pour y faire attacher Mardochée. Celui-ci donna avis à la reine, sa nièce, de l'arrêt porté contre sa nation. Cette princesse profita de la tendresse que le roi lui témoignait pour lui découvrir les noirceurs de son favori. Le roi, heureusement détrompé, donna la place d'Aman à Mardochée, et obligea ce ministre à mener son ennemi en triomphe, monté sur un cheval, couvert du manteau royal, et le sceptre à la main, dans les rues de la capitale, en criant devant lui : « C'est ainsi que le roi honore ceux qu'il veut honorer. » Aman fut pendu ensuite, avec sa femme et ses enfans, à ce gibet même qu'il avait destiné à Mardochée. Plusieurs critiques croient que Mardochée est auteur du livre canonique d'Esther. On lui attribue aussi un *Traité des rits* ou *coutumes des Juifs*, qui est entre les Talmudiques ; mais il est incontestable que ce dernier livre est d'un temps fort postérieur à Mardochée ; il peut avoir été composé par quelques Juifs du même nom. *Voy.* ESTHER et AMAN.

MARDOCHÉE, rabbin, fils d'Eliezer Comrino, juif de Constantinople, est auteur d'un *Commentaire* manuscrit sur le Pentateuque. Simon, qui parle de

cet ouvrage, ne marque pas le temps où son auteur a vécu. *Voy.* aussi NATHAN.

MARDOCHÉE. En 1682, il parut un faux Messie de ce nom, Allemand de naissance. Il menait une vie austère, censurait fortement les vices, et se glorifiait d'entretiens secrets avec la divinité. Il acquit une grande autorité dans sa nation; mais il disparut bientôt après, et l'on ignore ce qu'il est devenu.

MARDOCHÉE, *Japhe* ou *le Beau*, prince des Synagogues de Posnanie, de Lublin, de Cremniz et de Prague, était fils de Rabbi Abraham. Il était très-savant, et mourut en 1611, laissant un ouvrage intitulé *Lebusch Malchut*, ou *le vêtement royal*. Il est divisé en dix traités, ou habits royaux, qui ont été publiés à Cracovie, 1594-99, 4 vol. in-fol., Prague, 1609, 1623, 1688 et 1701.

MARDOCHÉE, fils de Nisan, célèbre rabbin de la secte des Caraïtes, florissait vers la fin du 17ᵉ siècle à Crosni-Ostro dans la Gallicie; il écrivit un ouvrage intitulé, *Dod Mardochaï* (ami de Mardochée) qui fut d'une grande utilité à Trigland, professeur d'hébreu à Leyde, pour la composition de sa diatribe *de Sectâ Karæorum*, inséré dans le tome 10 des *Syntagma de tribus Judæorum sectis*, Delft, 1703, in-4°.

MARDONIUS, général persan, fils de Gobryas, gendre de Darius, successeur de Cambyse, roi des Perses. Ce prince, lui ayant confié le commandement de ses troupes, s'en repentit peu après, à cause des pertes qu'il fit sous la conduite d'un général si jeune et sans expérience. Il le rappela, et en envoya d'autres qui furent plus heureux. Aussitôt que Xerxès fut monté sur le trône de son père, il choisit Mardonius pour son général, et lui confia le soin de faire la guerre aux Grecs. Ainsi, après la bataille de Salamine, il le laissa avec une armée de trois cent mille hommes pour réduire la Grèce. Mardonius entra dans Athènes, et acheva de la détruire; mais, peu après, ayant livré bataille aux Grecs, près de la ville de Platée, il y fut tué, et son armée entièrement défaite, l'an 79 avant J.-C. Cette victoire donna lieu à l'institution des Eleuthéries, fêtes solennelles de Platée, qui se célébraient tous les cinq ans par des combats gymniques et des courses de chars.

MARDUEL (JEAN), né près de Lyon, en 1699, d'une famille distinguée dans le commerce, fut vicaire de la paroisse de Saint-Louis-en-l'Ile à Paris, pendant vingt ans, et curé de celle de Saint-Roch pendant quarante. Son zèle infatigable, sa bienfaisance continuelle, lui acquirent des droits à la reconnaissance publique. Il s'appliqua spécialement à l'instruction de la jeunesse, pour laquelle il fonda des écoles chrétiennes, et assura des secours pour payer des apprentissages dans les arts mécaniques, analogues au goût des élèves ou de leurs parens. Il se plut à consacrer une partie de sa fortune à orner son église, à la réparer, et à en faire l'une des plus belles basiliques de la capitale. Il mourut en 1787, laissant les pauvres pour ses uniques héritiers. En 1803, M. Bossut, curé de Saint-Eustache, a consacré un juste éloge à celui de Saint-Roch. Caraccioli lui fit cette épitaphe :

Ici la piété pleure un pasteur fidèle
Dont les murs de ce temple attestent les vertus,
Et dont les indigens, tendre objet de son zèle,
Reçoivent des secours lors même qu'il n'est plus.

MARE (Guillaume de la), en latin *Mara*, poète latin, né d'une famille noble du Cotentin en Normandie, secrétaire de plusieurs chanceliers successivement. Dégoûté de la cour, il se retira à Caen, où l'université lui décerna le rectorat : puis il fut nommé, vers 1510, trésorier et chanoine de l'église de Coutances, et il y mourut dans ces dignités. On a de lui deux *poèmes* qui traitent à peu près de la même matière, l'un intitulé *Chimæra*, Paris, 1514, in-4°; l'autre, *De tribus fugiendis, venere, ventre et plumâ*, Paris, 1512, in-4°.

MARE (Philibert de la), savant littérateur, conseiller au parlement de Dijon, où il naquit le 11 décembre 1615, très-versé dans la littérature et dans l'histoire, écrivait en latin presque aussi bien que le président de Thou, sur lequel il s'était formé. Il mourut le 16 mai 1687, après avoir publié plusieurs ouvrages. Le plus connu est le *Commentarius de Bello Burgundico*, Dijon, 1641, in-4°. C'est l'histoire de la guerre de 1635 : elle fait partie de son *Historicorum Burgundiæ conspectus*, in-4°, 1689. Ce recueil a été publié par Philippe Lamare son fils. L'auteur donne dans cet ouvrage un catalogue des pièces relatives à l'Histoire de Bourgogne, qu'il se proposait de composer. On a encore de lui : I. *Huberti Langueti vita, edente J. P. Ludwig*, Halle, 1700, in-12. II. *Elenchus operum Leonardi Aretini*, Dijon, 1653, in-4°.

MARE (Nicolas de la), né à Nuisy-le-Grand, près de Paris, le 23 juin 1639, doyen des commissaires du châtelet de Paris, fut chargé de plusieurs affaires importantes sous le règne de Louis XIV. Ce monarque l'honora de son estime et lui fit une pension de deux mille livres. La Mare mourut le 15 avril 1723, âgé d'environ 84 ans. On a de lui un excellent *Traité de la police*, en 3 volumes in-folio, auxquels Le Clerc du Brillet en a ajouté un quatrième, au commencement duquel il a donné un éloge de la Mare. Cet ouvrage est trop vaste pour qu'il ne s'y soit pas glissé quelques fautes; mais ces inexactitudes ne doivent pas fermer les yeux sur la profondeur des recherches et la solidité du jugement, qui en font le caractère. On y trouve, dans un grand détail, l'histoire de l'établissement de la police, les fonctions et les prérogatives de ses magistrats, et les règlemens qui la concernent. Les deux premiers volumes doivent avoir des supplémens, qui sont refondus dans la seconde édition de 1722; le troisième est toujours de 1719, et le quatrième de 1738, in-folio.

MARE (L. H. de la), agronome, né en Normandie vers 1730, est auteur des ouvrages suivans : I. *Défense de plusieurs ouvrages sur l'agriculture*, en réponse au *Manuel d'agriculture* (par Lasalle de l'Etang), Paris, 1765, in-12. II. Une bonne édition du *Dictionnaire Agronomique* de Chomel, Paris, 1767, 3 volumes in-folio. III. Il a eu part au *Traité des pêches*, de Duhamel du Monceau. On ignore l'époque de la mort de la Mare.

MARE (Pierre-Bernard la), né

à Barfleur, en Normandie, en 1753, successivement nommé par Louis XVI, en 1792, commissaire civil aux Iles-du-Vent, secrétaire-général du ministre des relations extérieures, secrétaire d'ambassade à Constantinople, consul de France à Varna, mourut à Bucharest le 16 avril 1809, emportant l'estime et les regrets de tous ceux qui l'ont connu. La Mare, profondément versé dans les langues anglaise et allemande, a traduit dans la nôtre une foule d'histoires, de voyages, de romans et d'ouvrages politiques. *Voyages de Sparrman au cap de Bonne-Espérance* (sous le nom de Le Tourneur), 3 vol.; *Voyages de Kiesbek en Allemagne*, 3 vol.; les *Mémoires de Beniouski*, 2 vol.; *Vie du baron de Trenk*, 2 vol. (sous le nom de Le Tourneur); *Défense des constitutions américaines*, par Adams, 2 vol. in-8°. En commun avec Le Tourneur, une partie du *Théâtre de Shakespeare*, de l'*Histoire universelle*, du *Fédéraliste américain* et de *Clarisse Harlow*; les Ouvrages d'Arthur Young; le *Moine*, 3 volumes; le *Sylphe*, 2 volumes; *Herbert, ou Adieu richesse*, 1787, 5 v. in-12; les *Quatre âges d'Alcibiade*, imité de l'allemand; *Herman et Ulric*, etc. Il a fait aussi l'*Equipondérateur*, qui fut envoyé dans tous les départemens par ordre du gouvernement. Il a laissé en manuscrit la traduction des Patentes, ou brevets d'inventions en Angleterre; ouvrage important qui formerait 8 vol. in-8°, et dont les amis des arts et de l'industrie nationale desirent la publication.

MARE ou MARRE (..... l'abbé LA), naquit à Quimper, en Bretagne, vers 1708, mort en 1746, à Egra, où il se jeta par la fenêtre dans un accès de fièvre, en l'absence de sa garde. Ce poëte n'était ni sans esprit, ni sans talens, mais une vie dissipée ne lui permit pas de s'élever au-dessus de la médiocrité. On remarque dans son opéra buffa de *Zaïde, reine de Grenade*, de l'ordre dans le plan, de l'intelligence dans la distribution des scènes, du naturel et de la vivacité dans les idées, du sentiment et du pathétique dans les expressions. Le ballet de *Titon et l'Aurore*, mis en musique par Mondonville, est une production posthume de la Mare. Le musicien y a fait des changemens qui l'ont rendu un des tableaux les plus pompeux de notre théâtre lyrique. On a encore de cet abbé: *Momus amoureux*, *l'Ennui d'un quart d'heure*, des Pièces fugitives assez médiocres. Ses œuvres diverses ont vu le jour à Paris, en 1763, 1 vol. in-12.

MARECHAL (ANTOINE), avocat au parlement de Paris, auteur de plusieurs pièces représentées au théâtre Français, mais qui n'y sont pas restées. Leurs titres sont: *l'Inconstance d'Hylas*, pastorale en cinq actes; *La sœur valeureuse*; *Le Railleur fanfaron*; *Lisidor*; *Le Mausolée*. Ces comédies sont en cinq actes. Maréchal donna aussi deux tragédies, *Charles-le-Hardi*, et *Papyrius*. Il termina sa carrière dramatique en 1645.

MARECHAL (GEORGE), premier chirurgien des rois Louis XIV et Louis XV, né à Calais en 1658, d'un pauvre officier. Ses talens pour les opérations de la chirurgie, et surtout pour cel-

les de la chirurgie, et surtout pour celles de la taille au grand appareil, lui firent un nom dans Paris. Il fut appelé à Versailles pour être consulté sur une maladie de Louis XIV. En 1703, il succéda à Félix dans la place de premier chirurgien du roi, et trois ans après, il obtint une charge de maître-d'hôtel et des lettres de noblesse. Maréchal mourut à 78 ans, dans son château de Bièvre, que Louis XIV avait érigé en marquisat en 1706. La société académique de chirurgie a dû beaucoup à ses soins et à son zèle pour la perfection de cet art. Il était d'ailleurs d'un commerce sûr et d'un caractère généreux. Ayant fait l'ouverture d'un abcès au foie à Le Blanc, ministre de la guerre, Morand, alors très-jeune, lui indiqua l'endroit où il fallait ouvrir; et ce n'était pas celui sur lequel Maréchal avait d'abord porté le bistouri. Le ministre, rétabli, dit dans un repas où était Maréchal et Morand, en s'adressant au premier: «Voilà celui à qui je dois la vie.—Vous vous trompez, monseigneur, répondit Maréchal : c'est à ce jeune homme (en montrant Morand) ; car, sans lui, vous seriez mort.» On ne lira pas non plus sans quelque satisfaction ce que Palaprat raconte de cet habile et aimable praticien dans la préface de la comédie de l'Empirique : « J'étais depuis 10 à 12 ans, nouveau Siziphe, condamné à rouler une grosse pierre, quand M. Maréchal, prince des chirurgiens, me fit l'opération, et je suis persuadé que, si son habileté et la légèreté de sa main commencèrent ma guérison, sa douceur et la gaîté de son humeur la perfectionnèrent. Il ne m'approcha jamais qu'avec un visage riant et un bon mot, et moi je le reçus toujours avec un nouveau couplet de chanson sur quelque sujet réjouissant. » Il fut le grand-père du marquis de Bièvre. (*Voyez* ce nom.) Maréchal a fourni des observations intéressantes au recueil précieux connu sous le nom de *Mémoires de l'Académie royale de chirurgie*. On y trouve aussi son éloge.

MARECHAL (Lord). *Voyez* Keith.

MARÉCHAL (Pierre-Sylvain), né à Paris le 15 août 1750, embrassa d'abord la profession du barreau, qu'il quitta pour la littérature. Il devint garde des livres de la bibliothèque du collége Mazarin, et publia plusieurs ouvrages qui sont lus avec intérêt, et qui ne manquent ni d'esprit : ni de graces, on y trouve surtout de l'érudition et de la fécondité, l'auteur, extrêmement laborieux, travaillait quinze heures par jour. Dans son intérieur, il fut modeste, bon, ne sachant rien demander. Sa taille peu imposante et un bégaiement assez fatigant ne prévenaient point en sa faveur. Il aimait la campagne; et sur la fin de sa vie, il s'était retiré à Mont-Rouge, « afin, disait-il, de jouir du soleil plus à son aise. » Il mourut le 18 janvier 1803, âgé de 53 ans. Quelques momens avant d'expirer, il dit à ceux qui l'entouraient : « Mes amis, la nuit est venue pour moi. » Sylvain Maréchal afficha la plus épouvantable des doctrines, celle qui tend à désorganiser la société des hommes, à dépeupler le globe ou à transformer sa surface en un repaire de brigands; je veux parler de ses principes d'athéisme. Son *Code d'une société d'hommes*

sans Dieu fut le fruit de son intimité avec le trop fameux Chaumette, et du culte qu'il rendit à cette Raison qu'on honora en France au moment même où elle en était bannie. Peut-être aussi les longues douleurs qui avaient affaibli ses organes, à l'époque où il écrivit cet ouvrage, contribuèrent-elles à le lui inspirer. Peut-être encore doit-on attribuer ces maximes au desir de se singulariser; car Maréchal n'était point méchant ni pervers : il ne persécuta point pendant la terreur ceux qui ne partageaient point son opinion. Il obligea, il sauva même des amis du trône et de la religion, et parut s'indigner le premier des crimes de cette funeste époque. Ses ouvrages les plus remarquables sont : I. *Des Bergeries*, 1770, in-12. Depuis la publication de cet écrit, l'auteur se plaisait à s'appeler *Le berger Sylvain*. II. Le *Temple d'Hymen*, 1771, in-12. III. *Bibliothèque des amans*, 1777, in-16. IV. *Tombeau de J. J. Rousseau*, 1779, in-8°. V. Le *Livre de tous les âges*, 1779, in-12. VI. *Fragmens d'un poème moral sur Dieu*, ou *Nouveau Lucrèce*, 1781. Ce poème n'est ni moral, ni religieux. VII. *L'Age d'or*, 1782, in-12. C'est un recueil agréable d'historiettes en prose. VIII. *Prophétie d'Arlamek*, in-12. IX. *Livre échappé au déluge*, 1784, in-12. Cet opuscule offre des psaumes en style oriental, dont la morale est douce et pure : cependant ses ennemis s'en servirent pour lui faire perdre sa place à la bibliothèque Mazarine. X. *Recueil des poètes moralistes français*, 1784, 2 volumes in-18. C'est un choix de quatrains. XI. *Costumes civils actuels de tous les peuples*, 1784, in-4°. XII. *Tableaux de la fable*, 1787. XIII. *Paris et la Province*, ou *Choix des plus beaux monumens d'architecture en France*, 1787. XIV. *Catéchisme du curé Meslier*, 1789, in-8°. XV. *Dictionnaire d'Amour*, 1789, in-16. XVI. *Le Panthéon*, ou *les figures de la fable, avec leurs histoires*, 1791, in-8°. XVII. *Almanach des honnêtes gens*, 1788. L'auteur y plaça Jésus-Christ à côté de Spinosa et de Ninon. L'avocat-général Séguier requit au parlement la suppression du livre et l'arrestation de l'auteur, qui fut pendant quelque temps renfermé à Saint-Lazare. XVIII. *Décades du cultivateur*, 2 vol. in-18. XIX. *Voyage de Pythagore en Egypte*, 1798, 6 volumes in-8°. C'est une imitation des Voyages d'Anacharsis, par Barthélemi; mais imitation très-faible; et qui n'approche ni de l'érudition ni de la force du style de son modèle. Dans l'ouvrage de Maréchal, Pythagore parcourt l'Egypte, la Chaldée, l'Inde, la Sicile, la Crète, Sparte, Rome, Carthage, Marseille et les Gaules. Le sujet commence vers l'an 600 avant l'ère vulgaire, et remonte ainsi deux siècles avant l'époque du Voyage d'Anacharsis. Une bonne topographie de notre continent, et plusieurs fragmens d'anciens auteurs rétablis en font le principal mérite. XX. *Lucrèce Français*. C'est un recueil de poésies détachées et de maximes de morale. XXI. *Dictionnaire des athées*, 1800, in-8°, ouvrage qui a fait tort à son auteur. Le gouvernement d'alors prohiba la circulation de cet ouvrage, l'auteur y représentait comme des hommes dissimulés et

hypocrites, Saint Chrysostôme, St. Augustin, Pascal, Bossuet, Fénélon, Labruyère, Leibnitz et autres grands hommes. XXII. Le *Code d'une société d'hommes sans Dieu*, 1797. XXIII. *Projet de loi portant défense aux femmes d'apprendre à lire*, Paris, 1801, in-8°. XXIV. *Histoire universelle en style lapidaire*, Paris, 1800, grand in-8°. XXV. *Pour et contre la Bible*, Paris, 1801. XXVI. *Histoire de Russie, réduite aux seuls faits importans*, ibid., 1802, in-8°. Il a encore publié les *Précis historiques* qui accompagnent divers recueils de gravures, tels que l'Histoire de la Grèce, l'Histoire de France en figures, 1796, 5 volumes in-4°; le *Muséum de Florence*, 6 vol. in-4°, etc. Il a payé aussi son tribut à la révolution par plusieurs brochures de circonstances, et un assez mauvais roman intitulé *la Femme abbé*. Lalande, sur l'invitation de qui Maréchal avait publié son *Dictionnaire des athées*, ajouta à cet ouvrage un double supplément de 120 pages.

MARÉCHAL D'ANVERS (le). *Voyez* MESSIS.

MARELIUS (NILS), géographe suédois, né en 1706, fit plusieurs voyages scientifiques depuis la Scanie jusqu'en Laponie. La plupart de ses observations ont été insérées dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Stockholm, dont il était membre. Il mourut le 25 octobre 1791, âgé de 85 ans. Il avait été directeur du bureau d'arpentage de Stockholm. On trouvera dans les *Archives générales de la littérature suédoise*, par Lindeke, quatrième partie (en allemand), le détail des travaux de ce géographe.

MARENNES (la comtesse DE), *Voyez* PARTHENAY.

MAREOTTI (TRÉBAZIO), né à la Penna di S. Giovanni, dans l'Abruzze ultérieure, frère mineur dans le 16° siècle, a laissé les ouvrages suivans : *Pantelogium peripateticum in aliquot Averroistas, de formâ novissimâ, et hominis specificâ; Discorsi spirituali*, etc.

MARES. *Voyez* CHAMPMESLÉ et DESMARES.

MARESCALCO. *Voyez* BUONCONSIGLIO.

MARESCOT (MICHEL), né à Lisieux, en 1539, fit à Paris, dans ses études, des progrès si rapides, qu'à 18 ans il professait la philosophie au collége de Bourgogne, et qu'à 26 l'université l'élut recteur. Mais son goût l'ayant déterminé pour la médecine, il fut, en 1556, reçu docteur en cette faculté, s'acquit la confiance des seigneurs de la cour, et mourut en 1606, premier médecin de Henri IV. On attribue à Marescot deux ouvrages; l'un, *Discours véritable sur le fait de Marthe Broissier de Romorantin, prétendue démoniaque*, Paris, 1599, in-8°; l'autre, *De curatione per sanguinis missionem*.

MARESCOTTI (MARGUERITE), de Sienne, vivait en 1588, et cultiva la poésie avec succès. Le recueil intitulé : *La Guirlande*, publié par Angela Beccaria, renferme quelques pièces de Marescotti. — Une Romaine de même nom, tante d'un cardinal, religieuse à Viterbe, où elle mourut en 1640, a été béatifiée, en 1726, par Benoît XIII. Sa Vie a été publiée en Italie.

MARESCOTTI (Annibal), né d'une famille illustre, à Bologne, en 1623, se livra dès l'enfance à l'étude des sciences, et particulièrement de la politique, de la philosophie et des mathématiques, tempérant l'aridité des études abstraites par la culture de la poésie. Marescotti fut protecteur très-libéral des gens de lettres, et mourut, en 1647 à l'âge de 24 ans. On a de lui des Lettres et des Poésies.

MARESCOTTI (Barthélemi), littérateur, né à Maradio, château de la juridiction de Faenza, florissait vers le milieu du 16ᵉ siècle. L'évêque de cette ville l'employa dans plusieurs affaires, et le députa, en 1565, au synode de Faenza, où il prononça un discours intitulé : *De utilitate concilii Tridentini*, imprimé à Florence, in-4°. Il a laissé aussi manuscrite la Traduction des *sept Psaumes Pénitenciaux* de David.

MARESCOTTI (César), né à Bologne, en 1671, fit ses humanités et sa philosophie sous les jésuites, puis étudia la médecine avec tant de succès, qu'à 19 ans on le crut capable de diriger l'hôpital de la Mort à Bologne. Reçu docteur, il occupa diverses chaires et se distingua dans toutes. Marescotti publia, en 1723, un Traité fort estimé sur la petite vérole. Il se proposait de mettre sous presse : I. *Dialogus de tuenda medicorum dignitate.* II. *Historia philosophica et medica nitri.* III. *De ratione comparandi nobilitatem*; mais les bibliographes ne disent point que ces ouvrages aient été rendus publics.

MARESIUS. *Voy.* Desmarets.

MARET (Hugues), célèbre médecin, secrétaire perpétuel de l'Académie de Dijon, correspondant de l'Académie des sciences de Paris, membre des Académies de Clermont-Ferrand, de Bordeaux, Caen, Besançon, et Lyon, l'un des premiers inoculateurs de sa province, enfin un de ces hommes rares, dont le zèle ardent et éclairé n'a d'autre objet que l'avantage public, naquit à Dijon, en 1726, et fut enlevé, le 11 juin 1785, à 56 ans, par une mort prématurée et digne d'un bon citoyen. Chargé d'empêcher les ravages d'une fièvre pestilentielle qui s'était déclarée dans le village de Fresne-Saint-Mamez, il parvint à l'arrêter; mais il périt victime du fléau auquel il s'était opposé. On a de lui divers écrits *sur l'innoculation*; l'*usage des bains*, des *eaux minérales*, et *sur la principale branche de la médecine et de la chimie.* Il est l'éditeur du premier volume des Mémoires de l'Académie de Dijon, dans lequel il a inséré l'histoire de cette société littéraire, et un grand nombre de Mémoires de sa composition. On a encore de lui : *Tableau de la fièvre pétéchiale*, Dijon, 1761.1762, in-4°; *Moyens d'arrêter la variole*, 1780, in-8°. *Essai sur les fièvres épidémiques*, Dijon, 1775, in-8°. Il a aussi travaillé au *Nécrologe des hommes célèbres de France*. Paris, 1782, 17 vol. in-12, et aux *Élémens de chimie théorique et pratique*, Dijon, 1777, 3 vol. in-12. Maret est un des premiers qui ait écrit sur *le danger des inhumations dans les églises.* Il publia un *Mémoire* à ce sujet en 1773. Quand, en 1775, les États de Bourgogne fondèrent à Dijon un cours de chimie, Maret ne tarda pas à être nommé

pour conduire les travaux du laboratoire. Il y fit plusieurs expériences délicates, qu'aucun chimiste n'avait tentées avant lui. Ce savant médecin joignait des lumières étendues à un zèle infatigable. Il a laissé deux enfans, dont l'un a rempli en France, sous le gouvernement impérial, les fonctions éminentes de secrétaire d'état, et de ministre des relations extérieures; l'autre est M. Maret, ancien conseiller d'état. — Son oncle, Jean-Philibert MARET, chirurgien-major de l'hôpital-général, et pensionnaire de l'Académie de Dijon, sa patrie, mort le 14 octobre 1780, a laissé des Observations et des Mémoires insérés dans le recueil de l'Académie de Dijon. Son neveu fit son éloge

MARETS (DES). *V.* DESMARETS. — MAILLEBOIS. — REGNIER.

MARETTES (DES). *Voyez* LEBRUN.

MAREUIL (PIERRE DE), et MARGAT (JEAN-BAPTISTE DE), jésuites. On a du premier : I. *Devoirs des personnes de qualité*, traduits de l'anglais, Paris, 1728; réimprimés en 1751, 2 vol. in-12. II. Les *Œuvres de Salvien*, prêtre de Marseille, traduites en français, Paris, 1734, in-12. III. Le *Paradis reconquis*, de Milton, à la suite de la traduction de l'abbé de Boismorand, sous le nom de Dupré de Saint-Maur, Paris, 1765, 4 vol. in-12. On a du second, *Histoire de Tamerlan*, empereur des Mogols, Paris, 1739, 2 vol. in-12, publiée par le P. Brumoy.

MARGARIT. *Voyez* MARGUERIT.

MARGARITONE, né à Arezzo, en 1212, peintre, sculpteur et architecte, célèbre par des ouvrages dont le principal est la cathédrale de cette ville, mourut dans sa patrie, en 1289, à l'âge de 77 ans. Il se distingua aussi comme peintre. Le pape Urbain IV le choisit pour orner de quelques tableaux l'église de Saint-Pierre de Rome, et dans la suite il fut chargé par ses concitoyens d'ériger dans leur cathédrale le tombeau de Grégoire X, qui avait donné trente mille écus pour achever de la bâtir. Margaritone fit en marbre la statue du pontife, et embellit de ses peintures la chapelle où cet ouvrage fut placé.

MARGERET, servait dans la guerre de la Ligue, sous Henri IV. Après la conclusion de la paix, il alla servir en Transylvanie, en Hongrie et en Pologne. Il passa ensuite en Moscovie, au service du czar Boris Godounof. De retour en France, il publia, sur l'invitation de Henri IV : *État présent de l'empire de Russie et grand-duché de Moscovie, avec ce qui s'y est passé de plus mémorable, depuis l'an* 1590, *jusqu'en* 1606, Paris, 1607, 1 vol. in-8°; ibid., 1669, 1 vol. in-12.

MARGERY-KEMPE, n'est connu que par le titre d'un ouvrage dont il n'y a que deux exemplaires, l'un dans la bibliothèque de Norwich, l'autre à Cambridge, et qui paraît formé de lambeaux de ses manuscrits. Ce sont des Discours prêtés au Rédempteur, lorsqu'il apparut aux femmes qui étaient allées pleurer sur son tombeau. Mais quoique ces discours aient été révélés par lui-même, on y chercherait inutilement la touchante simplicité de ceux que l'Évangile met dans sa bouche, et les paraboles qui leur donnent tant de prix. Il ne fait que dogmatiser sur la perfection spirituelle des quiétistes, et son lan-

dant l'honneur de cette découverte n'en est pas moins restée à Marggraff. Une suite d'expériences sur l'urine lui fit trouver, dans les sels que contient ce liquide, l'acide phosphorique qu'on ne connaissait pas auparavant. Il analysa successivement l'alumine, la magnésie, le sulfate de soude, et le lapis-lazuli, qui fournit une couleur bleue d'une beauté et d'une rareté remarquables, appelé communément cendres d'Outremer. La chimie minérale ne lui a pas de moindres obligations, il sut extraire le zinc de la mine nommée calamine, par le moyen de la sublimation; il prouva que le platine augmente de poids, et s'oxide à sa surface quand on le tient dans un feu violent de forge avec le contact de l'air; il prouva également qu'on pouvait retirer du sucre de la betterave et des carottes; mais il ne sut pas tirer parti de cette découverte importante, qui ne fut mise à exécution que dans ces derniers temps. Marggraff mourut à Berlin, le 7 août 1782. L'histoire de l'Académie des sciences de Paris, dont il fut membre, renferme une longue notice sur la vie de cet estimable savant. Ses opuscules chimiques, écrits en français, ont été publiés par Demachy, Paris, 1762, 2 vol. in-12, et traduits en allemand dans les *Récréations minéralogiques*, Leipsick, 1768, in-8°, t. 1er.

MARGON (Guillaume Plantavit de la Pause, abbé de), littérateur, né dans le diocèse de Béziers, vint de bonne heure à Paris, et s'y fit rechercher pour la vivacité de son esprit. Les jansénistes et les molinistes se le disputèrent; l'abbé de Margon donna la préférence à ceux-ci. Les jésuites étaient alors le canal de toutes les graces, et il prétendait à la fortune. Il débuta, en 1715, par une brochure in-12 de 112 pages, intitulé: *Le jansénisme démasqué*, dans une réfutation complète du livre de l'*Action de Dieu*. L'abbé de Margon, d'autant plus sensible à la critique qui avait été faite de ses ouvrages dans le *Journal de Trévoux*, qu'il l'exerçait avec plaisir sur ceux des autres, lança plusieurs Lettres contre le journaliste et contre ses confrères. De nouvelles *Satires* contre des personnes accréditées suivirent ces premières productions de sa malignité. La cour se crut obligée de le reléguer aux îles de Lérins, d'où il fut transféré au château d'If, lors de l'occupation de ces îles par les Impériaux. Enfin, en 1746, la liberté lui fut rendue, à condition qu'il se retirerait dans quelque maison religieuse; il choisit un monastère de bernardins, où il mourut en 1760. L'abbé de Margon appartenait à une famille respectable, alliée, dit-on, au cardinal de Fleury. Sa vie n'en fut pas plus heureuse; le funeste abus qu'il fit de son esprit empoisonna ses jours. Il était d'une taille au-dessous de la médiocre, et fort gros; il avait une physionomie méchante, pleine de fiel et d'impétuosité, et son caractère était comme sa physionomie. Naturellement porté à augmenter le mal et à atténuer le bien, il ne voyait les choses que par le côté difforme. Son cœur était aussi méchant que son esprit était malin. L'amitié, cette vertu des ames sensibles, lui fut entièrement inconnue: il ne sut ni la goûter, ni l'inspirer. On le connaissait dès les premiers instans comme un homme caustique,

frondeur, bouillant, faux, tracassier, et toujours prêt à brouiller les personnes les plus unies, si leur désunion pouvait l'amuser un moment : du moins c'est ainsi qu'il était connu dans son exil ; il est vrai que la solitude n'avait pas peu contribué à aigrir son caractère. On rapporte qu'ayant reçu une gratification de 30,000 liv., il imagina de la manger dans un souper singulier, qu'il pria M. le duc d'Orléans de lui laisser donner à Saint-Cloud. Il en fit la disposition, Pétrone à la main, et exécuta, avec toute la régularité possible, le repas de Trimalcion. On surmonta toutes les difficultés à force de dépenses. Le régent eut la curiosité d'aller surprendre les acteurs, et il avoua qu'il n'avait rien vu de si original. On a de l'abbé de Margon plusieurs ouvrages écrits avec chaleur : I. *Mémoires du duc de Villars*, La Haye, 1734, 3 vol. in-12 ; les deux premiers sont du héros lui-même. II. *Mémoires de Berwick*, Rouen, 1737, 3 vol. in-12. III. Ceux de *Tourville*, Amsterdam, 1743, 3 vol. in-12, peu estimés. IV. *Lettres de Fitz-Moritz*, Rotterdam, 1718 ; il les fit paraître comme traduites de l'anglais par un M. de Garnesai. V. Une mauvaise brochure contre l'Académie française, intitulée : *Première séance des États calotins*, contenant l'Oraison funèbre de Torsac, 1724, in-4°. VI. Plusieurs *Brevets de la calotte*. L'abbé de Margon eut beaucoup de part aux *Satires* publiées sous ce nom, ainsi qu'à l'édition de 1739, 4 vol. in-16. VII. Quelques Pièces de poésie, manuscrites qui valent beaucoup moins que sa prose.

MARGOS, docteur, natif de Van, vivait du temps de Tamerlan. Il est auteur d'une *Histoire sur l'expédition de ce conquérant en Arménie, et des malheurs qu'éprouvèrent alors ce pays et toute l'Asie Mineure.* Lors de l'entrée des troupes de Tamerlan dans sa patrie, Margos, pour se sauver du massacre, gagna le haut d'un gros arbre, et il y resta pendant trois jours et trois nuits.

MARGOTTI (LANFRANC), né à Parme, cardinal, fut secrétaire de deux papes, Clément VIII et Paul V. On a de lui : *Lettere scritte per lo più ne' tempi di papa Paolo V a nome del cardinal Borghese*, Rome, 1627, in-4° ; et Venise, 1633. Ces lettres furent réimprimées à Bologne en 1697, in-12, avec l'augmentation de quelques autres lettres inédites.

MARGUENAT. *Voyez* LAMBERT.

MARGUERIN DE LA BIGNE. *Voyez* BIGNE.

MARGUERIT ou MARGUARIT (BÉRENGER), appelé *le Roi de la Mer* et *le Nouveau Neptune*, par l'historien de Saladin, était en 1188, un des généraux espagnols chargés de faire lever le siége de Tyr, à la tête d'une flotte envoyée par Guillaume II, roi de Sicile. Il attaqua les infidèles, et répandit le désordre dans leurs troupes. Pendant ce temps-là, Conrad qui commandait dans Tyr, fit une sortie, et fit un grand carnage des Turcs. Saladin lui-même, n'eut que le temps de regagner quelques navires qui lui restaient. — Jean MARGUERIT, évêque d'Elue, près de Girone, et de Patti, en Sicile, fut élu cardinal, en 1483. Il fut ensuite chancelier d'Aragon, et mourut le 22 novembre 1484, à Rome ;

où il était pour l'élection du pape Innocent VIII. Il a laissé une histoire d'Espagne intitulée : *Paralipomenon Hispaniæ*, Grenade, 1545. — Un autre Marguerit fut évêque de Girone, en 1534; il mourut dans cette ville, le 21 octobre 1544. — Cette famille a fourni plusieurs autres hommes remarquables. — Pierre Marguerit, neveu du cardinal, fut un des compagnons de Christophe Colomb, et l'on prétend qu'il découvrit l'île Marguerite, à laquelle il donna son nom. — Joseph Marguerit, marquis d'Aguilar, fut lieutenant-général des armées du roi Louis XIII, et se distingua dans plusieurs occasions. Il mourut en 1685.

MARGUERITE (Sainte), vierge qui reçut le martyre, à ce qu'on croit, à Antioche, l'an 275. On n'a rien d'assuré sur le genre de sa mort. Son nom ne se trouve point dans les anciens martyrologes, et elle n'est devenue célèbre que dans le 11ᵉ siècle. Ce qu'on dit de ses reliques et de ses ceintures n'a pas plus de fondement que les actes de sa vie. Cependant on célèbre sa fête le 20 de juillet. (*Voyez* les Vies des Saints de Baillet.) « Ses actes, dit cet auteur, ont été si corrompus, au jugement même de Métaphraste, que l'Église romaine n'en a rien voulu insérer dans son bréviaire. Voici un précis de ces actes qui peut servir à l'intelligence des tableaux de Sainte Marguerite. Le gouverneur d'Antioche, Olibrius, l'ayant vue, en devint amoureux, et voulut en faire son épouse. La Sainte lui répondit qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que Jésus-Christ. Le gouverneur, furieux, la fit mettre en prison, après l'avoir fait déchirer à coups de fouet. Le démon lui apparut sous la forme d'un horrible dragon; mais Marguerite ayant fait un signe de croix, le monstre disparut à l'instant. La prison fut alors remplie d'une lumière céleste, et les plaies de la Sainte furent entièrement guéries. Le cruel Olibrius, peu touché de ces miracles, la soumit à de nouvelles tortures, et finit par lui faire trancher la tête. Les Orientaux honorent Sainte Marguerite sous le nom de Sainte Pélagie ou de Sainte Marine, et les Occidentaux, sous ceux de Sainte Gemme ou de Sainte Marguerite. »

MARGUERITE (Sainte), reine d'Écosse, petite-nièce du roi Saint Édouard-le-Confesseur, et sœur d'Edgar-Atheling, qui devait succéder au saint roi. Guillaume-le-Conquérant les obligea de chercher leur salut dans la fuite. Ils abordèrent en Écosse, et furent accueillis par Malcolm III, qui soutint en leur faveur une guerre sanglante contre les généraux de Guillaume. Marguerite donna à l'Écosse le spectacle de toutes les vertus. Malcolm lui demanda sa main, et la fit couronner reine l'an 1070. Elle ne se servit de l'ascendant qu'elle eut sur son époux, que pour faire fleurir la religion et la justice, et pour assurer le bonheur des Écossais. Buchanan dit que Marguerite fit supprimer le droit odieux, par lequel les seigneurs remplaçaient la première nuit des noces leurs vassaux, auprès de leurs épouses. Ils eurent des enfans dignes d'eux, Edgar, Alexandre et David, leurs fils, illustrèrent successivement le trône d'Écosse par leurs vertus. Mathilde, leur fille, épousa Henri Iᵉʳ

roi d'Angleterre. (*Voyez* MATHILDE.) Ce qui distingua surtout ce couple heureux, fut leur charité. Malcolm fit bâtir la cathédrale de Durham, et fonda les évêchés de Murray et de Cathness, réforma sa maison, et porta des lois somptuaires. Marguerite, affligée de la mort de son mari et de son fils, tués tous deux au siége du château d'Alnwich, dans le Northumberland, ne survécut pas long-temps à cette perte. Elle mourut le 16 novembre 1093, dans la 47e année de son âge, et fut canonisée en 1251 par Innocent IV. Sa Vie a été écrite par Thierry, moine de Durham, son confesseur, et par Saint Alfred. Sa fête se célèbre le 10 juin.

MARGUERITE, fille aînée de Raimond Bérenger III, comte de Provence, épousa Louis IX, en 1234. La reine Blanche, jalouse à l'excès de l'affection de son fils, voyait avec une espèce de chagrin ses vifs empressemens pour sa femme. Si la cour voyageait, elle les faisait presque toujours loger séparément. Aussi la jeune reine n'aimait pas beaucoup sa belle-mère. Saint Louis n'osait même aller chez cette épouse chérie sans prendre des précautions, comme s'il se rendait chez une maîtresse. Un jour qu'il tenait compagnie à sa femme, parce qu'elle était dangereusement malade, on vint lui dire que sa mère arrivait. Son premier mouvement fut de s'enfoncer dans la ruelle de son lit. Blanche l'aperçut néanmoins. «Venez-vous-en, lui dit-elle, en le prenant par la main; vous ne faites rien ici... — Hélas! s'écria Marguerite désolée, ne me laisserez-vous voir mon seigneur ni en la vie, ni à la mort?». Elle s'évanouit à ces mots; tout le monde la crut morte. Le roi le crut lui-même, et retourna sur-le-champ auprès d'elle. Sa présence la fit revenir de son évanouissement; et les deux époux toujours surveillés, s'en aimèrent davantage. (*Voyez* l'Histoire de Saint Louis, par Joinville, et l'Histoire de France, par l'abbé Velly.) Marguerite suivit Louis en Égypte, l'an 1248, et accoucha à Damiette, en 1250, d'un fils, surnommé *Tristan*, parce qu'il vint au monde dans de fâcheuses conjonctures. Trois jours auparavant, elle avait reçu la nouvelle que son époux avait été fait prisonnier; elle en fut si troublée que croyant voir à tous momens sa chambre pleine de Sarrasins, elle fit veiller auprès d'elle un chevalier de 80 ans, qu'elle pria de lui couper la tête s'ils se rendaient maîtres de la ville. Le chevalier le lui promit, et lui dit bonnement qu'il en avait eu la pensée avant qu'elle lui en parlât (1). Les Sarrasins ne purent surprendre Damiette; mais le jour même qu'elle accoucha, les troupes pisanes et génoises, qui y étaient en garnison, voulurent s'enfuir parce qu'on ne les payait pas. Cette princesse, pleine de courage, fit venir au pied de son lit les principaux officiers, et les harangua, non pas les larmes aux yeux; mais d'un ton si ferme et si mâle, qu'elle obligea ces lâches à ne point sortir de la place. De retour en France, elle fut le conseil de son époux, qui prenait ses avis en tout, quoiqu'il ne les suivît pas toujours. Elle mourut à Paris, en 1285, à 76 ans, et fut inhumée

(1) Cette circonstance a fourni à M. Ancelot une belle scène dans la tragédie de Louis IX.

dans le couvent des Filles de Sainte-Claire, au faubourg Saint-Marcel. Comme aînée de sa sœur Béatrix, qui avait épousé le comte d'Anjou, frère du roi, elle voulut prétendre à la succession de la Provence; mais elle n'y réussit pas, la coutume du pays étant que les pères ont droit de se choisir un héritier. Son douaire était assigné sur les juifs, qui lui payaient par quartier 219 liv. 7 s. 6 den. C'était une des plus belles femmes de son temps, et encore plus sage que belle. Un poëte provençal lui ayant dédié une pièce de galanterie, la reine sans égard pour les libertés et hardiesses de la poésie, l'exila aux îles d'Hières. Son esprit était si judicieux, que des princes la prirent plusieurs fois pour arbitre de leurs différends. Quoiqu'elle n'eût pas trop lieu, dit le P. Fontenay, d'aimer la reine Blanche, elle pleura beaucoup à la nouvelle de sa mort, qu'elle apprit dans la Palestine. Joinville lui dit avec sa liberté naïve, «qu'on avait bien raison de ne pas *mie croire femme à pleurer.*» Marguerite lui répondit avec non moins de franchise : «Sire de Joinville, ce n'est pas aussi pour elle que je pleure; mais c'est parce que le roi est très-affligé, et que ma fille Isabelle est restée en la garde des hommes.»

MARGUERITE D'ÉCOSSE, première fille de Jacques Ier, femme de Louis XI, roi de France, quand il n'était encore que dauphin, avait beaucoup d'esprit et aimait les gens de lettres. Marguerite mourut de chagrin, à Châlons, en 1443, à 26 ans, et se trouvait si malheureuse qu'elle dit à ceux qui voulaient lui faire espérer de plus longs jours : «*Fi de la vie, qu'on ne m'en parle plus !*» Il paraît que son mari n'avait pour elle ni égards ni affection. Elle avait été indignement calomniée par Jean du Tillay, qui l'avait vue un soir sans lumière dans son appartement. Ce fut elle qui donna un baiser à Alain Chartier. (*Voyez* l'article de ce poëte.)

MARGUERITE DE VALOIS, qui s'appelait d'abord Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre, sœur de François Ier, et fille de Charles d'Orléans, duc d'Angoulême, et de Louise de Savoie, née à Angoulême, le 11 avril 1492, épousa, en 1509, Charles, dernier duc d'Alençon, premier prince du sang, et connétable de France, mort à Lyon après la prise de Pavie, en 1525. La princesse Marguerite, affligée de la mort de son époux et de la prise de son frère, qu'elle aimait tendrement, fit un voyage à Madrid pour y soulager le roi durant sa maladie. «Quiconque, dit-elle, viendra à ma porte m'annoncer la guérison du roi, tel courrier, fût-il las, harassé, malpropre et fangeux, j'irai l'embrasser et l'accoler comme le plus aimable gentilhomme.» La fermeté avec laquelle elle parla à Charles-Quint et à ses ministres les obligea de traiter ce monarque avec les égards dus à son rang. François Ier, de retour en France, lui témoigna sa gratitude en prince sensible et généreux. Il l'appelait ordinairement *sa mignonne*, et *la Marguerite des Marguerites*; il lui fit de très-grands avantages lorsqu'elle se maria à Henri d'Albret, roi de Navarre. Jeanne d'Albret, mère de Henri IV, fut l'heureux fruit de ce mariage. Ses soins sur le trône furent ceux d'un grand

prince. Elle fit fleurir l'agriculture, encouragea les arts, protégea les savans, embellit ses villes et les fortifia. L'ardeur qu'elle avait de tout apprendre lui fit écouter quelques théologiens protestans, qui lui donnèrent leurs opinions. Elle les déposa, en 1533, dans un petit ouvrage de sa façon, intitulé le *Miroir de l'ame pécheresse*. Ce fut à sa recommandation que François Ier écrivit au parlement en faveur de quelques hommes de lettres poursuivis comme favorables aux nouveautés religieuses. Enfin, sur la fin de ses jours, elle revint à la religion catholique. Elle mourut, le 2 décembre 1549, à 57 ans, au château d'Odos en Bigorre. Cette princesse joignait un esprit mâle à une bonté compatissante, et des lumières très-étendues à tous les agrémens de son sexe. Elle était douce sans faiblesse, magnifique sans vanité, capable d'affaires sans négliger les amusemens de la société, attachée à François Ier comme une tendre sœur, et aussi respectueuse à son égard que le moindre de ses sujets. Amie de tous les arts, elle en cultivait quelques-uns avec succès. Elle écrivait facilement en vers et en prose. Ses poésies et sa beauté lui acquirent le surnom de dixième Muse et de la quatrième Grace. Nous citerons la petite pièce qu'elle adressa à Marot, en répondant, pour Hélène de Tournon, à ce poète qui s'était plaint dans une épigramme du nombre de ses créanciers.

Si ceux à qui devez comme vous dites,
Vous cognoissoient comme je vous cognois,
Quitte seriez des debtes que vous fîtes
Au temps passé, tant grandes que petites,
En leur payant un dizain toutefois,
Tel que le vostre, qui vaut mieux mille fois
Que l'argent deu par vous en conscience:
Car estimer on peult l'argent au poix;
Mais on ne peut (et j'en donne ma voix)
Assez priser votre belle science.

On célébra Marguerite en vers et en prose. On a dit d'elle «que c'était une Marguerite qui surpassait les perles de l'Orient. La reine Marguerite avait, dit-on, la vertu que l'antiquité suppose aux muses; mais on ne le jugerait pas en lisant ses ouvrages, très-souvent obscènes, malgré la pureté de ses mœurs. Les jeunes gens les lisent encore aujourd'hui avec trop de plaisir. On y trouve de l'esprit, de l'imagination, de la naïveté, et La Fontaine y a puisé le fond, et même les ornemens de plusieurs de ses contes, entre autres, celui de la Servante justifiée. On a d'elle: I. *Heptaméron*, ou *les Nouvelles de la reine de Navarre*, 1558, in-4°, et 1574, in-8°; et Amsterdam, 1698, 2 vol. in-8°, avec figures de Romain de Hooghe. Ce sont des contes dans le goût de ceux de Boccace, qui ont été imprimés de même à Amsterdam, 1697, 2 vol. in-8°, figures. Brantôme raconte, au sujet de ces Nouvelles, que la reine-mère et la princesse de Savoie, qui en avaient aussi composé, les brûlèrent de dépit en voyant celles de Marguerite. Il ajoute: « C'est grand'dommage, car, étant toutes spirituelles, il n'y pouvait avoir rien que de très-beau, très-bon et très-plaisant, venant de telles grandes qui savaient de bons contes. On y joint les *Cent nouvelles nouvelles*, Amsterdam, 1701, 2 vol. in-8°, figures; et les Contes de La Fontaine, Amsterdam, 1685, 2 volumes in-8°, fig. Ces quatre recueils ont été agréablement réimprimés sous le titre de Recueil de Contes, à Chartres, sous le nom de La Haye, 1733,

8 vol. petit in-12. Des aventures galantes, des séductions de filles encore novices, des stratagèmes plaisans employés pour tromper les tuteurs et les jaloux : voilà les pivots sur lesquels roulent tous ces contes, d'autant plus dangereux pour la jeunesse, que les images obscènes y sont cachées sous un air de simplicité et de naïveté piquante. (*Voyez* Louis XI.) II. Les *Marguerites de la Marguerite des princesses*, recueillies en 1547, Lyon, 2 vol. in-8°, par Jean de La Haye, son valet-de-chambre. On trouve dans ce recueil de poésies, 1° Quatre *Mystères* ou *Comédies* pieuses, et deux *Farces*. Ces pièces singulières, où le sacré est mêlé avec le profane, sont sans élévation, et n'offrent que beaucoup de naïveté, parce que le naïf est une nuance du bas; 2° Un poème fort long et fort insipide, intitulé *Le Triomphe de l'Agneau*; 3° La *Complainte pour un prisonnier*, apparemment pour François Ier, est un peu moins mauvaise. Marguerite avait une facilité singulière pour faire les devises. La sienne était la fleur de souci qui regardait le soleil, avec ces mots, *Non inferiora secutus*. Elle en avait une autre; c'était un lis à côté de deux marguerites, et ces paroles à l'entour, *Mirandum naturæ opus*. On a l'*Histoire de Marguerite de Valois* (par Mlle de La Force), Amsterdam, 1696, 2 vol. in-12; Paris, 1709, 4 vol. in-12. C'est plutôt un roman, qu'un morceau historique.

MARGUERITE DE FRANCE, fille de Henri II, née le 14 mai 1552, épousa en 1572 le prince de Béarn, si cher depuis à la France sous le nom de Henri IV. Ce mariage, célébré avec pompe, fut l'avant-coureur de la funeste journée de la Saint-Barthélemi, concertée au milieu des réjouissances des noces. La jeune princesse avait alors tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté; mais son mari n'eut pas son cœur; le duc de Guise le possédait. (*Voy.* Faur.) Henri loin de travailler à le gagner, donna le sien à différentes maîtresses. Deux époux de ce caractère ne pouvaient guère vivre en bonne intelligence. Marguerite, étant venue à la cour de France, en 1582, s'abandonna librement à la galanterie. Le roi Charles IX, son frère, la fit rentrer pour quelque temps en elle-même par un traitement ignominieux. Ce prince avait dit, après avoir signé son contrat de mariage : « En donnant ma sœur Margot au prince de Béarn, je la donne à tous les huguenots du royaume... » Henri, obligé de vivre avec cette femme voluptueuse, lui témoigna des mépris. Marguerite, prétextant l'excommunication lancée par Sixte-Quint contre son époux, s'empara de l'Agénois et s'établit à Agen, d'où sa mauvaise conduite et ses vexations la firent chasser. Contrainte de se sauver en Auvergne, elle s'y conduisit en courtisane et en aventurière. Sa vie fut très-agitée, jusqu'au moment où elle fut enfermée au château d'Usson, dont elle se rendit maîtresse après avoir assujetti le cœur du marquis de Canillac, qui l'y avait renfermée. Henri IV, devenu roi de France, et n'ayant point eu d'enfant d'elle, lui fit proposer, pour le bien de l'état, de faire casser leur mariage. Elle s'y refusa constamment, tant que Gabrielle d'Estrées lui donna de l'ombrage;

mais, après la mort de la duchesse de Beaufort, elle y consentit avec autant de noblesse que de désintéressement. Loin d'exiger plusieurs conditions auxquelles ce prince aurait été obligé de souscrire, elle demanda seulement qu'on payât ses dettes, qui étaient considérables, et qu'on lui assurât une pension convenable. Leurs nœuds furent rompus, en 1599, par le pape Clément IX. Marguerite quitta son château d'Usson, en 1605, et vint fixer sa résidence à Paris, où elle fit bâtir un beau palais, rue de Seine, avec de vastes jardins qui régnaient le long de la rivière. Elle y vécut dans le commerce des gens de lettres et dans les exercices de piété. Elle mourut à Paris, le 27 mars 1615, à l'âge de 63 ans. Cette princesse joignait à une ame noble, compatissante et généreuse, beaucoup d'esprit et de beauté. Elle écrivait et parlait mieux qu'aucune femme de son temps. Personne en Europe ne dansait si bien qu'elle. Don Juan d'Autriche, gouverneur des Pays-Bas, partit exprès en poste de Bruxelles, et vint à Paris *incognito* pour la voir danser à un bal paré. Sa maison était l'asile des beaux-esprits. Elle les honora de ses bienfaits; mais elle fit passer souvent la générosité avant la justice: elle empruntait beaucoup, et rendait rarement; aussi mourut-elle accablée de dettes. Elle fonda un monastère avec ses dépendances pour les augustins réformés, qu'elle fit construire à ses frais au bord de la rivière de Seine, sur un terrain que l'on appelait alors le Pré aux Clercs. Les religieux qui s'y retirèrent prirent le nom de Petits-Augustins de la reine Marguerite. Après la mort de cette princesse, son cœur fut déposé dans l'église de cette maison, seulement illustrée par les bienfaits de la reine. Le couvent des Petits-Augustins fut converti pendant la révolution en un Musée, qui prit le nom de *Musée des monumens Français*. Le couvent a été démoli, en 1820. On y voyait un marbre noir sur lequel est gravée une pièce de vers de la reine Marguerite, formant épitaphe, dans laquelle cette princesse retrace elle-même tous ses malheurs, la voici :

Cette brillante fleur de l'arbre des Valoys,
En qui mourust le nom de tant de puissans roys,
Marguerite, pour qui tant de lauriers fleurirent;
Pour qui tant de bouquets chez les muses se firent,
A vu fleurs et lauriers sur sa tête sécher,
Et par un coup fatal les lys s'en détacher.
Las! le cercle royal dont l'avoit couronnée
En tumulte et sans ordre un trop prompt hyménée,
Rompu du mesme coup devant ses pieds tombant,
La laissa comme un tronc dégradé par le vent:
Espouse sans espoux, et royne sans royaume,
Vaine ombre du passé, grand et noble fantosme,
Elle traisna depuis les restes de son sort,
Et vit jusqu'à son nom mourir avant sa mort.

Ce morceau, rempli de force, d'éloquence et de philosophie, attribué, du temps même de la reine Marguerite, au P. Lemoine, son confesseur, s'est trouvé à la bibliothèque du Roi, avec des réflexions sur le néant des grandeurs humaines, écrites de la main de cette malheureuse princesse. Ce fut la dernière princesse de la maison de Valois, dont tous les princes étaient morts sans postérité. Quelques historiens ont prétendu que, pendant son mariage avec Henri IV, elle accoucha secrètement de deux enfans; mais on n'a jamais apporté la moindre preuve de ce conte scandaleux. On a

d'elle : I. Des *Poésies*, parmi lesquelles il y a quelques vers heureux. II. Des *Mémoires* depuis 1565 jusqu'en 1582, publiés en 1628, par Auger de Mauléon. Marguerite s'y peint comme une vestale. Elle les avait écrits pendant son séjour en Auvergne ; ils sont curieux. Le style en est naïf et agréable, et les anecdotes piquantes et amusantes. Godefroi en a donné une bonne édition à Liége, in-8°, 1713.... *Voyez* l'*Histoire* de cette princesse par Mongez, ancien chanoine régulier, 1777, in-8°.

MARGUERITE D'ANJOU, née en 1425, fille de René, dit *le Bon*, roi titulaire de Sicile. Lorsque Henri VI, roi d'Angleterre, prince d'un caractère faible et d'un esprit borné, eut atteint sa vingt-troisième année, un parti puissant, qui voulait soustraire ce prince à la tutelle du duc de Glocester, oncle du jeune monarque, et qui, jusqu'alors, avait gouverné sous son nom, songea à lui choisir une épouse. On savait que Marguerite, par l'ascendant de son caractère, le gouvernerait entièrement, et Henri l'épousa en 1443. Cette princesse, d'une rare beauté, joignait un courage mâle à un esprit vif et solide. Elle eut tous les talens du gouvernement et toutes les vertus guerrières. La nouvelle reine se lia étroitement avec le parti qui l'avait appelée au trône : elle fut ennemie du duc de Glocester, et fut même soupçonnée d'avoir consenti au meurtre de ce prince, en 1447. Une condition secrète du mariage de Marguerite, avait été que Charles d'Anjou, son oncle, serait remis en possession du comté du Maine, dont les Anglais étaient maîtres. Cette clause fut mise à exécution aussitôt après la mort du duc de Glocester, et la facilité qu'elle donna aux Français de pénétrer dans la Normandie, causa, deux ans après, la perte de cette province. Les officiers et les soldats qui avaient été employés à la défendre, refluèrent en Angleterre, mécontens de n'avoir reçu aucun secours. Ils attribuaient à la faiblesse du roi et à l'empire que Marguerite exerçait sous son nom, la perte de la Normandie, et le plus grand nombre de leurs compatriotes partagea cette opinion. Cette disposition des esprits rappela l'usurpation de la maison de Lancastre, de laquelle descendait Henri VI, et réveilla le souvenir des droits incontestables que Richard, duc d'York, avait à la couronne. Elle porta les communes à accuser de trahison le duc de Suffolk, ministre favori de Marguerite, et qui avait été le négociateur de son mariage : le roi évoqua la cause à son conseil, et bannit Suffolk pour quelque temps ; mais le duc fut assassiné avant d'avoir quitté l'Angleterre, et sa mort resta sans vengeance. La révolte qui eut lieu en 1450, effraya le conseil qui gouvernait sous le nom de Henri, et lui inspira quelques soupçons contre le duc d'York ; et néanmoins, en 1454, il fut créé lieutenant du royaume, dans un moment où la faiblesse d'esprit du roi se trouvait encore augmentée par l'effet d'une maladie. L'année suivante, Henri, rétabli, révoqua les pouvoirs donnés au duc d'York. Celui-ci prit les armes, défit les troupes du roi, le fit prisonnier lui-même, et l'obligea de remettre l'autorité entre ses mains. Ce fut-là le com-

mencement des guerres fameuses de la rose blanche et de la rose rouge ; la première était l'enseigne des partisans de la maison d'York ; ceux de la maison de Lancastre avaient adopté la seconde. En 1456, Marguerite, profitant de l'absence du duc, conduisit le roi à la chambre des pairs ; il y annula de nouveau les pouvoirs dont le duc d'York était revêtu, et la guerre se ralluma avec des succès divers. Enfin, en 1460, les lancastriens furent battus à Northampton, par le fameux comte de Warwick, et Henri VI fut encore fait prisonnier. Marguerite se réfugia, avec son fils, encore enfant, dans le nord de l'Angleterre. Son adresse, l'enthousiasme qu'elle savait inspirer, et la compassion qu'excitaient ses malheurs, lui gagnèrent tous les seigneurs de cette contrée, quoique Londres et le parlement lui fussent opposés. Elle se vit bientôt à la tête d'une armée de vingt mille hommes. Le duc d'York marcha contre elle, avec cinq mille hommes seulement, et se trouva enveloppé à Wakefield. Son armée fut taillée en pièces ; il fut tué lui-même dans l'action, et Marguerite fit placer sa tête, couronnée de papier, sur les portes d'York. En 1461, elle défit le comte de Warwick, à la seconde bataille de Saint-Albans, et délivra Henri VI son époux ; mais elle ternit l'éclat de sa victoire, en la faisant suivre de sanglantes exécutions. Cependant Édouard, fils aîné du duc d'York, fut proclamé roi à Londres, sous le nom d'Édouard IV, malgré la défaite de son parti, et Marguerite fut contrainte de se retirer dans le nord de l'Angleterre. La licence qu'elle était forcée de laisser régner parmi ses troupes, attira sous ses drapeaux une foule de soldats ; en peu de temps, elle se vit à la tête de soixante mille hommes ; mais cette armée fut anéantie à la bataille de Towtown. Marguerite et son époux s'étant réfugiés en Écosse, Édouard convoqua un parlement, y fit reconnaître ses droits à la couronne, et proscrire Henri VI, son épouse, le prince leur fils, et tous les partisans de la maison de Lancastre. L'infatigable Marguerite, ne pouvant obtenir aucun secours en Écosse, passa en France. En promettant à Louis XI de lui livrer Calais, elle en obtint un corps de vingt mille hommes, auxquels se réunirent quelques Écossais, et ceux qui tenaient encore à son parti en Angleterre. Cette armée fut mise en déroute en 1464, à Exham. Marguerite, abandonnée, s'enfonça avec son fils dans une forêt. Elle y fut arrêtée par des voleurs, qui lui enlevèrent ses diamans et ce qu'elle pouvait avoir de précieux. Le partage du butin excita entre eux une querelle assez vive ; la reine en profita pour s'échapper avec son fils, et s'enfoncer dans la forêt. Elle allait succomber à la faim et à la fatigue, lorsqu'elle vit un autre voleur s'avancer l'épée à la main. Prenant sur-le-champ son parti, elle va au-devant de lui, et lui présente le prince, qu'elle tenait entre ses bras : « Je vous confie, lui dit-elle, le fils de votre roi. » Le voleur, surpris et touché, se dévoua dès ce moment à son service, lui procura les moyens de se tenir cachée, et celui de quitter l'Angleterre pour se réfugier en Flandre. Henri VI, moins heureux, fut livré à Édouard IV, et

renfermé dans la tour de Londres. Quelque temps après, le mariage d'Édouard avec Élisabeth Gray, et la faveur qu'il accorda aux parens de son épouse, excitèrent le mécontentement du comte de Warwick et du duc de Clarence, son gendre, et frère d'Édouard. Ils se révoltèrent en 1470 ; mais se voyant abandonnés, ils se réfugièrent en France, où ils furent accueillis avec égard par Louis XI. Il ménagea entre eux et Marguerite un traité d'union, par lequel le comte s'engagea à faire tous ses efforts pour rétablir Henri VI sur le trône. Warwick, accompagné du duc de Clarence, débarqua la même année en Angleterre, et s'en rendit maître en 11 jours. Edouard IV se réfugia en Hollande. Henri VI, conformément au traité, fut remis sur le trône, et la régence fut confiée à Warwick et au duc de Clarence; mais, six mois après, à l'aide de quelques secours fournis par le duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire, Édouard reparut en Angleterre, rentra dans Londres, et se rendit encore maître du malheureux Henri VI. Le comte de Warwick, jaloux de vaincre avant l'arrivée des secours que Marguerite lui amenait de France, livra bataille à Édouard auprès de Barnet; mais, trahi par le duc de Clarence, il fut vaincu, périt dans la mêlée, et son armée fut mise en déroute. Le même jour, Marguerite et son fils, âgé de dix-huit ans, débarquèrent à Weymouth. La nouvelle de la défaite et de la mort de Warwick abattirent pour la première fois son courage. Il se ranima cependant, lorsqu'elle vit les débris de son parti se rallier autour d'elle; mais Édouard la poursuivit avec activité, et anéantit son armée à la bataille de Tewkesbury. Marguerite et son fils furent faits prisonniers: le jeune prince fut poignardé, presque sous ses yeux, par les frères d'Édouard. Sa malheureuse mère fut confinée dans la tour de Londres, où quelques jours après, Henri VI, son époux, fut assassiné. Marguerite fut mise en liberté, quatre ans après, par le traité de Pecquigny. Louis XI paya cinquante mille écus pour sa rançon. Elle revint en France, où, obligée de dévorer ses chagrins, après avoir soutenu, dans douze batailles, les droits de son mari et de son fils, elle mourut le 25 août 1482, à 59 ans, ayant été la reine, l'épouse et la mère la plus malheureuse de l'Europe. L'histoire de cette reine infortunée, a été écrite par l'abbé Prévost, Amsterdam, 1740, en 2 volumes in-12. C'est plutôt un roman qu'une histoire. Quoique l'on puisse reprocher à cette princesse de s'être ressentie de la barbarie et de la férocité du siècle où elle a vécu, et d'avoir manqué de modération dans la prospérité, la fermeté qu'elle fit paraître dans ses malheurs, sera toujours un sujet d'admiration. Cette reine célèbre occupe un rôle brillant dans la tragédie de *Warwick*, par Laharpe.

MARGUERITE D'YORK, sœur d'Édouard IV et de Richard III, seconde femme de Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, n'eut point d'enfans de son mariage. Elle survécut à son époux, et fixa son séjour en Flandre, où elle se fit adorer. Elle adopta et aima tendrement sa belle-fille, Marie de Bourgogne, et ses enfans, dont elle soigna l'éducation. Henri VII, usurpateur du

trône d'Angleterre, s'y était affermi, en épousant la nièce de Marguerite; néanmoins il traitait son épouse avec une dure ingratitude. Les fâcheuses affaires que lui suscita Marguerite, firent donner à cette princesse le surnom de *Junon* du roi d'Angleterre. *Voy.* les articles d'ÉDOUARD PLANTAGENET, de PERKINS et de STANLEY.

MARGUERITE D'AUTRICHE, née à Gand, en 1480, princesse illustre par la fermeté de son caractère et par ses malheurs, était fille unique de l'empereur Maximilien Ier, et de Marie de Bourgogne. Après la mort de sa mère, on l'envoya en France, pour y être élevée avec les enfans du roi Louis XI. Peu de temps après, elle fut fiancée au dauphin, qui monta depuis sur le trône, sous le nom de Charles VIII; mais ce monarque, ayant épousé, en 1491, Anne, héritière de Bretagne, renvoya Marguerite à son père. Ferdinand et Isabelle, rois de Castille et d'Aragon, la firent demander, en 1497, pour leur fils unique Jean, infant d'Espagne. Comme elle allait joindre son époux, son vaisseau fut battu d'une furieuse tempête, qui la mit sur le point de périr. Ce fut dans cette extrémité qu'elle composa cette épitaphe badine :

Ci-gît Margot, la gente demoiselle,
Qu'eut deux maris, et si mourut pucelle.

Si Marguerite fit effectivement cette plaisanterie au milieu du naufrage, on ne doit pas avoir une faible idée de la fermeté de son ame. L'infant son époux étant mort peu de temps après, elle épousa, en 1508, Philibert-le-Beau, duc de Savoie. Veuve trois ans après, et n'ayant pas d'enfans, elle se retira en Allemagne, auprès de l'empereur son père. Ce fut alors qu'elle prit pour devise ces mots, qui ont tant exercé la patience des curieux : *Fortune, infortune fors une.* Elle fut dans la suite gouvernante des Pays-Bas, et s'y acquit l'estime publique. Marguerite mourut à Malines, le premier septembre 1530, et laissa divers ouvrages en prose et en vers, entre autres le *Discours de ses infortunes et de sa vie.* Le recueil de ses *Chansons* existe à la bibliothèque du roi. Jean Le Maire composa à sa louange la *Couronne margaritique,* imprimée à Lyon en 1549. Toutes les fleurs de cette couronne ne sont pas également vives; mais on trouve dans ce recueil des choses assez curieuses sur cette princesse, et plusieurs de ses saillies.

MARGUERITE DE BOURGOGNE, reine de Navarre, fille de Robert II, duc de Bourgogne, petite-fille, par sa mère, de Saint Louis, et fiancée à Louis-le-Hutin, roi de France, en 1299. Cette princesse, belle, vive et galante, ne fut unie au prince, à raison de son âge, qu'en 1305. L'amitié l'unissait à Blanche de Bourgogne, femme de Charles, comte de la Marche, frère du roi. Ces deux princesses avaient les mêmes goûts, et leurs désordres éclatèrent bientôt. En 1314, l'une et l'autre furent convaincues d'adultère avec deux frères, l'un appelé Philippe, l'autre, Gauthier d'Aunay ou de Launay, gentilshommes normands. Ils avaient intéressé dans leurs débauches, un huissier de la chambre de la reine de Navarre, confident et complice de ces désordres. Philippe passait pour l'amant de

Marguerite ; Gauthier pour celui de Blanche. C'était à l'abbaye de Maubuisson que se passaient les scènes honteuses du libertinage des princesses. Philippe-le-Bel fit faire le procès aux deux gentilshommes, comme à des traîtres et à des scélérats coupables du crime de lèse-majesté. L'huissier qui favorisait ces criminelles galanteries, fut condamné au gibet; mais Philippe et Gauthier furent traités plus sévèrement. Ils furent tous les deux mutilés, puis écorchés vifs. Ils eurent ensuite la tête coupée, et leurs corps furent pendus par-dessous les bras, et leurs têtes placées sur des piliers. Cette exécution se fit en 1315, à Pontoise. A l'égard de Marguerite et de Blanche, elles furent renfermées au château Gaillard ; et, soit que Marguerite fût la plus coupable, soit que Louis Hutin fût le plus sévère, son épouse éprouva le plus rude châtiment ; elle fut étranglée quelques mois après, avec une serviette. Ces scènes affreuses de barbarie et de cruauté, n'ont été que trop souvent renouvelées dans le quatorzième et quinzième siècles.

MARGUERITE, fille de Waldemar III, roi de Danemarck, et femme de Haquin, roi de Norwège, surnommée la *Sémiramis du Nord*, fut placée, l'an 1387, sur le trône de Danemarck et sur celui de Norwège, par la mort de son fils Olaüs, qui avait uni dans sa personne ces deux royaumes. Albert, roi de Suède, qui ne ménageait point ses sujets nobles, les souleva contre lui; ils offrirent la couronne à Marguerite, dans l'espérance qu'elle les délivrerait de leur roi. Ce prince succomba, après sept ans d'une guerre aussi cruelle qu'opiniâtre, et se vit forcé de renoncer au sceptre, en 1394, pour recouvrer sa liberté, qu'il avait perdue dans la bataille de Falcoeping. Marguerite, maîtresse de trois couronnes par ses victoires, forma le projet d'en rendre l'union perpétuelle. Les états-généraux de Danemarck, de Suède et de Norwège, convoqués à Calmar, en 1397, rendirent une loi solennelle, qui ne faisait qu'une seule monarchie des trois royaumes. Cet acte célèbre, connu sous le nom de l'*Union de Calmar*, portait sur trois bases. La première, que le roi continuerait d'être électif; la seconde, que le souverain serait obligé de faire tour à tour son séjour dans les trois royaumes ; la troisième, que chaque état conserverait son sénat, ses lois, ses priviléges. Cette union des trois royaumes, si belle au premier coup-d'œil, fut la source de leur oppression et de leurs malheurs. Marguerite elle-même viola toutes les conditions de l'union. Les Suédois ayant été obligés de lui rappeler ses sermens, elle leur demanda s'ils en avaient les titres ? On lui répondit en les lui montrant. « Gardez-les donc bien, répliqua-t-elle ; et moi je garderai encore mieux les villes, les places fortes et les citadelles du royaume. » Marguerite ne traita guère mieux les Danois que les Suédois, et mourut, peu regrettée des uns et des autres, en 1412, à 59 ans, dans le port de Flensbourg, à bord d'un vaisseau sur lequel elle était venue chercher un refuge contre une maladie contagieuse qui régnait alors. Le duc de Poméranie, son neveu, qu'elle avait associé au gouvernement des trois royau-

mes, lui succéda sous le nom d'Éric XIII. Marguerite eut les talens d'une héroïne, et quelques qualités d'une princesse. Lorsque ses projets n'étaient pas traversés par la loi, elle la faisait observer avec une fermeté louable, et l'ordre public était ce qu'elle aimait mieux, après ses intérêts particuliers. Ses mœurs n'étaient pas trop régulières; mais elle tâchait de réparer cette irrégularité dans l'esprit des peuples par les dons qu'elle faisait aux églises. Son esprit aurait été plus loin, s'il avait été cultivé. Elle parlait avec force et avec grace, et se servit avantageusement de l'union que la nature avait faite en elle des agrémens d'un sexe et du courage de l'autre. Cette reine, magnifique dans ses plaisirs et superbe dans sa cour, eut bien plus les qualités qui font les grands rois que celles qui font les rois vertueux. Sa politique était adroite, et souvent astucieuse. Son intérêt dirigeait toutes ses actions, et toutes ne furent pas irréprochables. Le roi Waldemar, démêlant dans sa fille encore jeune la fierté de son ame et les ressources de son esprit, disait que la nature s'était trompée en la formant, et qu'au lieu d'une femme, elle avait voulu faire un héros. On trouve une Biographie succincte de Marguerite, dans l'*Histoire des Femmes célèbres*, de Holberg.

MARGUERITE DE FRANCE, fille de François Ier, née en 1523, mariée en 1559, avec Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, cultiva les lettres, et répandit ses bienfaits sur les savans, à l'exemple du roi son père. Ce prince connut tout le bonheur de posséder une telle épouse, et ses sujets la nommèrent de concert la *Mère des Peuples*. Henri III ayant passé à Turin, à son retour de Pologne, elle se donna tant de mouvement pour que ce monarque et sa suite fussent bien traités, qu'elle en contracta une pleurésie dont elle mourut, le 14 septembre 1574, à 51 ans. Cette princesse savait le grec et le latin. Elle protégeait les poètes et les littérateurs, qui célébrèrent à l'envi ses louanges. Ronsard, Du Bellay, Jodelle, Dorat, Remi Belleau eurent part à ses libéralités.

MARGUERITE DE SAVOIE, vice-reine de Portugal. *Voy.* JEAN IV, dit *le Fortuné*.

MARGUERITE-MARIE ALACOQUE. *Voy.* ALACOQUE.

MARGUERITE, comtesse de Richmond et de Derby, née à Bletsoe, dans le comté de Bedford, en 1441, épousa, étant encore très-jeune, Edmond, comte de Richmond, beau-frère de Henri VI, dont elle eut un fils, qui régna sous le nom de Henri VII. Edmond mourut le 3 novembre 1456, laissant son fils à peine âgé de trois mois. Marguerite épousa, quelque temps après, sir Henri Staford, second fils du duc de Buckingham, dont elle n'eut point d'enfans, et que la mort lui enleva en 1482. Elle s'unit en troisièmes noces à lord Thomas Stanley, qui fut créé comte de Derby en 1485, la première année du règne de son fils. Stanley mourut encore avant elle, en 1504. Lady Stanley se rendit célèbre par sa fervente piété et par sa grande humilité; on lui a souvent entendu dire que si les princes chrétiens voulaient s'unir et marcher contre les Turcs, leur ennemi commun, elle suivrait l'armée en qualité de vivandière,

Elle attachait tant de prix à la chasteté, que, quelque temps avant de perdre son troisième époux, elle lui demanda et obtint de lui la permission de vivre dans une continence absolue, et fit, entre les mains de l'évêque Fisher, le vœu de garder le célibat. C'est d'après ce vœu que, dans plusieurs de ses portraits, elle est peinte en habit de religieuse. Lady Marguerite, née avec du goût pour les sciences et les lettres, avait reçu une éducation beaucoup plus soignée que ne semblait l'exiger le temps où elle a vécu. Elle a traduit, d'après une traduction française, le livre intitulé : *Speculum aureum peccatorum*, et une traduction du 4ᵉ livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, qui, depuis, a été imprimée en 1504, à la suite des trois premiers, traduits par le directeur William Atkinson. On a aussi de cette princesse un *Règlement de costumes et d'étiquettes pour les dames de la cour.* Marguerite se plut à protéger les sciences, et s'est illustrée par les donations et les fondations qu'elle a faites en leur faveur; l'université de Cambridge lui est redevable de la fondation de deux colléges et d'une chaire de théologie; l'université d'Oxford lui dut aussi cette dernière faveur. La vie de lady Marguerite fut un mélange continuel des vicissitudes de la fortune : elle ne s'éleva point dans la prospérité, et ne se laissa jamais abattre par l'adversité; elle était tendrement attachée à son fils, et l'affection qu'elle lui portait fut pour elle la source de beaucoup d'inquiétudes et de chagrins; elle le vit, par un coup du sort, transporté, à la suite de son exil, sur le trône d'Angleterre, où il ne se soutint qu'avec beaucoup de travaux, de difficultés, et, à l'âge de 51 ans, après un règne de 23, elle eut la douleur de le voir descendre au tombeau. Elle ne lui survécut que de trois mois, et mourut à Westminster, le 29 juin 1509. Par son mariage avec le comte de Richmond, et par sa naissance, dit l'évêque Fisher, elle était alliée à trente rois ou reines au 4ᵉ degré d'affinité ou de consanguinité.

MARGUERITE DE HOLLANDE. *Voyez le Dictionnaire des Mythologies.*

MARGUERITE, fille de Frédéric II. *Voy.* FRÉDÉRIC.

MARGUERITTES (JEAN-ANTOINE TEISSIER, baron DE), né à Nîmes, le 30 juillet 1744, d'un ancien secrétaire du roi, se livra dès son enfance à la culture des lettres et des arts. Il fut député de sa province aux États-généraux de 1789, et s'y montra constamment fidèle à la monarchie. Il périt sur l'échafaud révolutionnaire, le 20 mai 1794, comme auteur ou complice des conspirations du Midi. On a de lui : I. *Discours sur l'avénement du roi* (Louis XVI) *à la couronne*, Amsterdam, 1775, in-8°. II. *La Révolution de Portugal*, tragédie, 1775, in-8°. III. *Opuscules sur l'amphithéâtre de Nîmes.* IV. *Instruction sur l'éducation des vers à soie*, et plusieurs ouvrages manuscrits.

MARGUNIO (EMMANUEL), fils d'un maréchal de Candie, vint à Venise, avec son père, en 1547, et y établit une imprimerie grecque, de laquelle sont sortis beaucoup d'ouvrages. Sa maison ayant été consumée par un incendie, il retourna dans sa patrie, et devint évêque de Cérigo. Il mourut dans

l'ile de Candie, en 1602, à 80 ans. Il a laissé, en grec, des *Hymnes anacréontiques*, estimées, et publiées à Augsbourg, en 1592, et en 1601, in-8°, par Hœschelius. On a encore de lui d'autres *Poésies* dans le *Corpus Poëtarum græcorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol.

MARIA (Della). *Voyez* Dellamaria.

MARIALES (Xantes), dominicain vénitien, d'une famille noble, enseigna quelque temps la philosophie et la théologie. Il se renferma ensuite dans son cabinet, sans vouloir aucun emploi dans son ordre, afin de se livrer entièrement à l'étude. Il mourut à Venise en 1660, à plus de 80 ans. On a de lui : I. Plusieurs gros ouvrages de théologie, dont le plus connu est en 4 vol. in-fol. Il parut à Venise en 1669, sous le titre de *Bibliotheca interpretum ad universam Summam D. Thomæ*. II. Plusieurs *Déclamations* en italien contre la France, qui attirèrent de fâcheuses affaires à l'auteur, et le firent chasser deux fois des états de Venise.

MARIALVA (don Jean Coutiano, comte de), issu des anciens seigneurs du comté de Léomil, en Portugal, embrassa l'état militaire, dans lequel son père Gonzalo Coutinho s'était illustré, et alla servir en Afrique sous les ordres d'Alphonse V. Il s'y couvrit de gloire, et périt à la prise d'Arzile, à laquelle il avait eu une très-grande part. Il mourut le 24 août 1471, et Alphonse lui fit rendre les plus grands honneurs. — Don François Coutinho, son frère, lui succéda dans tous ses fiefs, et augmenta encore la splendeur de sa maison. Il servit avec distinction dans les guerres d'Alphonse V, avec Ferdinand et Isabelle de Castille. Il parvint à un âge très-avancé, et mourut en 1529.

MARIAMNE, l'une des plus belles et des plus illustres princesses de son temps, épousa Hérode-le-Grand, dont elle eut quatre enfans, dont Alexandre et Aristobule. Le roi l'aimait éperdûment. Sa beauté et sa faveur excitèrent l'envie. Ses ennemis vinrent à bout de la perdre dans l'esprit de son mari. Elle fut accusée faussement de lui avoir manqué de fidélité. (*Voyez* Josephe.) Ce prince trop crédule la fit mourir l'an 28 avant J.-C., et en conçut ensuite un repentir si vif, qu'il en perdait l'esprit dans certains momens, jusqu'à donner ordre à ceux qui le servaient d'aller quérir la reine, pour le venir voir et le consoler dans ses ennuis. Il fit construire en sa mémoire à Jérusalem une tour de marbre, à laquelle il donna son nom, et qui est souvent citée dans le siége de cette ville. Hérode se remaria à une princesse, nommée aussi Mariamne, fille de Simon, grand-sacrificateur des Juifs; mais cette princesse ayant été accusée d'avoir conspiré contre le roi son époux, fut envoyée en exil. Mariamne est le sujet d'une des tragédies de Voltaire.

MARIANA (Jean de), célèbre historien, né en 1537 à Talavera, diocèse de Tolède, de Jean Martinez de Mariana, qui depuis fut doyen et chanoine de l'église collégiale de cette ville, et de dona Bernardina Rodriguez, fut envoyé à l'université d'Alcala, alors si célèbre, pour y faire tous ses cours : là il puisa ce goût pur, cette éloquence et cette précision qui forment le principal caractère de ses

écrits; ces qualités se fortifièrent en lui par la fréquentation des écoles de plusieurs savans distingués, entre autres du P. Cyprien de Huerga, religieux de l'ordre de Cîteaux, qui possédait au plus haut degré la science des langues orientales. Mariana enseigna la théologie avec beaucoup de succès à Rome, en Sicile et à Paris. Mais la température de cette dernière ville, peu favorable à sa constitution, ou plutôt le travail et l'application auxquels ses fonctions l'assujettissaient, altérèrent tellement sa santé, qu'il fut forcé de les abandonner, et de se retirer en Espagne en 1574 : il y fixa sa résidence dans la maison professe de Tolède, après avoir consacré treize années de sa vie à l'enseignement public dans les pays étrangers. Mariana fit l'*Histoire générale de l'Espagne;* ouvrage qui manquait à cette nation, et l'écrivit d'abord en latin, afin que la renommée des grandes actions des Espagnols s'étendît chez tous les peuples. L'ouvrage, imprimé la première fois à Tolède, en 1592, était composé de 20 livres : dans les deux éditions suivantes, il fut augmenté de 10 autres livres; ainsi, la troisième, qui fut faite à Mayence, en 1605, était de 30 livres, avec toutes les additions qui rendirent l'ouvrage complet. L'accueil favorable qu'il reçut généralement, les instances réitérées qui furent adressées de toutes parts à l'auteur, pour l'engager à écrire cette histoire en espagnol, la crainte qu'il eut qu'on la traduisit mal, toutes ces considérations déterminèrent Mariana à se charger de son nouveau travail, qui fut imprimé à Tolède, en 1608. Quatre éditions en furent faites du vivant de l'auteur, et chacune avec de nouveaux changemens, des augmentations et des corrections. Les principales éditions de cet ouvrage sont celles de Madrid, 1669 ou 1679, 2 vol. in-fol.; Madrid, 1780, 2 vol. in-fol., et Valence, 1783-96, 9 vol. petit in-fol.; Madrid, 1819. Ses autres écrits sont : I. Le fameux Traité *De rege et regis institutione, libri tres,* imprimé en 1598, ouvrage condamné à être brûlé comme séditieux par arrêt du parlement de Paris, 11 ans après sa publication, et dont la doctrine ne lui attira pas peu de chagrins en Espagne. Mariana soutient dans cet ouvrage, « qu'il est permis de se défaire d'un tyran, » et ne craint pas d'admirer le crime de Jacques Clément : aussi l'édition originale de ce livre est-elle devenue fort rare, parce que la cour de France en sollicita et en obtint la suppression auprès de celle d'Espagne. II. *De ponderibus et mensuris,* qu'il publia à Tolède, 1599, in-8°; Mayence, 1609, in-8°. III. *Les sept Traités,* collection imprimée à Cologne, en 1609, 1 vol. in-fol. Mariana consacra les dernières années de sa vie à ses *Scolies* sur l'Ancien et le Nouveau Testament, ouvrage que ses infirmités et son âge déjà avancé ne lui permirent point d'achever; cependant il le fit imprimer à Madrid, en 1619. Il fut réimprimé deux fois, l'une à Paris, et l'autre à Anvers. Il survécut peu de temps aux dernières éditions de ses *Œuvres*, et mourut le 17 février 1624, dans la maison professe de Tolède, à l'âge de 87 ans accomplis. Tous les ouvrages qu'il a laissés prouvent un génie fécond.

MARIANI (Antoine-François),

né à Bologne, le 23 août 1680, entra dans la compagnie de Jésus, et se distingua par son savoir : et la pureté et l'élégance de son style l'ont mis au rang des bons écrivains dont s'honore sa patrie. Il est regardé par le P. Corticelli, barnabite, comme un des auteurs modernes dont l'autorité peut être invoquée au défaut de celle des Anciens. On lui doit vingt Novènes à l'honneur de Jésus-Christ, de Marie et des Saints ; les *Vies* de Sainte Anne, de Sainte Marguerite de Cordoue, etc. L'ouvrage qui fait le plus d'honneur à Mariani, est la *Vie* de Saint Ignace de Loyola, écrite très-élégamment, et publiée à Bologne, en 1741.

MARIANI (André-François), né à Viterbe, le 31 juin 1684, très-versé dans les langues grecque et hébraïque, se livra avec succès à l'étude des sciences. Il mourut à Rome, le 14 mai 1758. On a de lui : I. *De Etruriâ metropoli*, etc., *additur de episcopis Viterbiensibus parergon*, Romæ, 1728. II. *Breve notizia delle antichità di Viterbo*, Romæ, 1730. III. *Oratio pro Joanne Annio Viterbiensi, sacri palatii magistro*, Romæ, 1732. IV. *De Etruriâ civitate*, etc. ; *de thermis Taurianis*, etc. ; *de antiquis Vejis et Vejente coloniâ*, etc. Ces trois opuscules se trouvent dans le journal de Rome, année 1755. V. *De hellenestis in actis Apostolorum contrà Salmasium*, etc. Cette dissertation est dans le même journal, année 1756. On doit encore à Mariani un écrit contre les habitans de Camerino, et une dissertation intitulée : *Utrum Cortona fuerit Coritus?* Quelques-unes de ses Poésies grecques et latines se trouvent dans l'*Arcadum carmina pars altera*, page 57, Romæ, 1756.

MARIANO-SANTO, médecin du 16e siècle, appelé par Gessner, *Sancti Barolitani*, par Justus et Vander Linden, *M. Sanctus Barolitanus*, du nom de Barletta, sa ville natale, au royaume de Naples, paraît être le premier qui ait pratiqué dans ce pays la lithotomie avec autant de succès que le permettait la nouveauté de l'opération. Il s'y était exercé sous Jean des Romains, professeur de Crémone. Mariano dut être plus attaché à la pratique de la chirurgie qu'à celle de la médecine, si l'on en juge par le titre de quelques-uns de ses ouvrages. Il a laissé : I. *Commentaria in Avicennæ textum de apostematibus callidis, de contusione et attritione, de casu et offensione, de calvariæ curatione*, Romæ, 1526, in-4°. II. *De lapide renum liber, et de lapide vesicæ excidendo*, Venetiis, 1535, in-8° ; Parisiis, 1540, in-4°. III. *De putredine digressio*, Venetiis, 1535, in-8°. IV. *De ardore urinæ et difficultate urinandi libellus*, ibidem, 1558, in-8°.

MARIANUS-SCOTUS, historien et chronologiste écossais du 11e siècle, né en 1028, retiré en 1059, dans l'abbaye de Saint-Martin de Cologne, et de là dans celle de Fulde, et mort à Mayence, en 1086, à 58 ans, a donné une chronique estimée. Elle va depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'en 1083, et a été continuée jusqu'en 1200, par Dodéchim, abbé au diocèse de Trèves. Elle est intitulée : *Mariani Scoti Chronicon universale à creatione mundi, libris tribus, per ætates sex usque ad annum*

Christi 1083; et elle a été publiée à Bâle, 1559, in-fol., par Basile-Jean Herold. On cite aussi de lui, *Breviarium in Lucam; annotationes scripturarum, symbolæ ad psalmos*, etc. etc. *Voyez* VÉRONIQUE.

MARIANUS (ANDRÉ), né à Bologne, y enseigna, ainsi qu'à Pise et à Mantoue, la médecine avec distinction, et, après quarante ans de travail, vint mourir dans sa patrie, en 1661. Quoiqu'on sache que ce médecin a écrit sur divers sujets, on n'a de lui qu'un seul ouvrage, intitulé *De peste anni* 1630, *cujus generis fuerit, et an ab aere*, Bononiæ, 1631, in-4°.

MARIBAS-CATHINA, nom qui signifie *subtil*, et qu'il dut sans doute à son éloquence, le plus ancien des historiens arméniens, Syrien d'origine, savant versé dans les langues grecque, chaldaïque, arménienne et persane, vivait 150 ans avant Jésus-Christ. Valarsace Ier, roi d'Arsacide en Arménie, le nomma son secrétaire particulier, et l'envoya en 143 avant J.-C., auprès de son frère Arsace-le-Grand, pour consulter les archives de Ninive, et extraire les monumens qui concernaient le royaume d'Arménie. Maribas revint auprès de son souverain avec un corps d'histoire qu'il trouva dans cette bibliothèque, et qui contenait l'histoire d'Arménie, depuis son origine jusqu'au temps du grand Cyrus. Il continua ensuite cet ouvrage jusqu'à son temps sur d'autres monumens anciens. Il écrivit aussi *la Vie de Valarsace, celle de son fils Arsace, et sur plusieurs événemens arrivés en Arménie et en Parthie*. Ces écrits sont perdus pour la postérité. Moyse de Korène et Jean, catholicos qui vivaient dans le 10e siècle, les avaient lus, et en ont fait usage pour leurs histoires.

MARIE, sœur aînée de Moyse et d'Aaron, fille d'Amram et de Jocabed, naquit vers l'an 1578 avant Jésus-Christ. Lorsque la fille de Pharaon trouva Moyse exposé sur le bord du Nil, Marie, qui était présente, s'offrit pour aller chercher une nourrice à cet enfant. La princesse ayant agréé ses offres, Marie courut chercher sa mère, à qui l'on donna le jeune Moyse à nourrir. On croit que Marie épousa Hur, de la tribu de Juda; mais on ne voit pas qu'elle en ait eu des enfans. Après le passage de la mer Rouge et la destruction entière de l'armée de Pharaon, Marie se mit à la tête des femmes de sa nation, et entonna avec elles le fameux cantique *Cantemus Domino*, pendant que Moyse le chantait à la tête du chœur des hommes. Lorsque Séphora, femme de ce dernier, fut arrivée dans le camp, Marie eut quelques démêlés avec elle, et intéressa dans son différend son frère Aaron. L'un et l'autre murmurèrent contre Moyse: Dieu, dit l'Écriture, en fut irrité; il frappa Marie d'une lèpre fâcheuse, dont il la guérit à la prière de Moyse, après l'avoir cependant condamnée à demeurer sept jours hors du camp. Elle mourut vers l'an 1452 avant J.-C., âgée d'environ 126 ans.

MARIE (*Étoile de la mer*), mère de Jésus-Christ, de la tribu de Juda, et de la famille royale de David, épousa Saint Joseph, qui, suivant l'Écriture, ne fut que le gardien de sa virginité. L'ange Gabriel lui annonça à Nazareth

qu'elle concevrait le fils du Très-Haut. La Vierge, surprise du discours de l'ange, lui demanda humblement : « Comment ce qu'il disait pourrait s'accomplir, puisqu'elle ne connaissait point d'homme ? L'ange Gabriel l'assura qu'elle concevrait par l'opération du Saint-Esprit. » Alors la Vierge témoigna sa soumission par ces paroles : « Je suis la servante du Seigneur : qu'il me soit fait selon votre parole. » Le fils de Dieu s'incarna dès-lors dans son chaste sein. Quelque temps après, elle alla visiter Sainte Élisabeth, sa cousine, qui était enceinte de Saint Jean-Baptiste. L'enfant d'Élisabeth tressaillit dans les flancs de sa mère, sentant approcher celui dont il devait être le précurseur. Ce fut en cette occasion que Marie prononça cet admirable cantique (*Magnificat*), monument éternel de sa reconnaissance et de son humilité. La même année, elle se rendit à Bethléem, d'où leur famille était originaire, pour se faire inscrire sur le rôle public, suivant les ordres de l'empereur Auguste. Il se trouva alors dans cette petite ville une telle affluence de peuple, qu'ils se virent forcés de se retirer dans une étable. C'est là que Jésus-Christ sortit du sein de sa très-sainte mère, sans rompre le sceau de sa virginité, qu'il consacra par sa naissance. Marie vit avec admiration la visite des pasteurs et l'adoration des mages; et, quarante jours après, la naissance de son fils, elle alla le présenter au temple, et observa ce qui était ordonné pour la purification des femmes. Marie suivit ensuite Joseph, qui avait eu ordre de se retirer en Égypte, pour soustraire l'enfant à la fureur d'Hérode. Ils ne revinrent à Nazareth qu'après la mort de ce prince. Ils demeurèrent dans cette ville, et n'en sortaient que pour aller tous les ans à Jérusalem, à la fête de Pâques. Ils y menèrent Jésus quand il eut atteint sa douzième année; et, l'ayant perdu, ils le retrouvèrent le troisième jour au Temple, assis au milieu des docteurs. Il n'est plus parlé de la Vierge dans l'Évangile, jusqu'aux noces de Cana, où elle se trouva avec Jésus, qui y fit son premier miracle, à la prière de sa mère. Marie suivit son fils à Capharnaüm, et le voyant accablé par la foule de ceux qui venaient pour l'entendre, elle se présenta pour l'en tirer. L'Évangile dit encore qu'elle assista au supplice de son fils sur la croix, et que Jésus-Christ la recommanda à son disciple bien-aimé, qui la reçut chez lui. On croit qu'après l'Ascension, dont elle fut témoin, cet apôtre la mena à Éphèse, où elle mourut dans un âge avancé (environ 72 ans), sans qu'on sache aucune particularité de sa mort. D'autres écrivains, et en plus grand nombre, assurent qu'elle mourut à Jérusalem, avant la dispersion des apôtres, et que son tombeau se voit à Gethsémani. (*Voy.* Godescard, 15 août). Ainsi, tout ce qu'on en a dit n'est fondé que sur des monumens peu certains ; il n'y a pas même de conjectures probables pour déterminer l'année de cette mort. (*Voyez* ce qu'en dit le savant Tillemont, dans le premier volume de ses *Mémoires pour servir à l'Histoire de l'Église.*) L'Assomption de la Vierge, c'est-à-dire son enlèvement de la terre au ciel, n'est point dans le christianisme. L'Église a institué un grand nombre de fêtes en son

honneur, mais n'a rien décidé à cet égard. Les Pères des quatre premiers siècles n'ont rien écrit de précis sur cette matière. Les protestans ne lui rendent aucun culte. Un grand nombre d'écrivains ont composé des ouvrages en prose et en vers en son honneur.

MARIE, sœur de Marthe et de Lazare, était de Béthanie, bourgade voisine de Jérusalem. Jésus-Christ avait une considération particulière pour cette famille. Après la mort de Lazare, Marie se jeta aux pieds de Jésus, et lui dit : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. » Jésus voyant qu'elle pleurait, et que les Juifs qui étaient venus avec elle pleuraient aussi, frémit en son esprit, et se troubla lui-même; sur-le-champ il alla au monument, et ressuscita Lazare. C'est cette même Marie qui parfuma les pieds de Jésus, et les essuya avec ses cheveux, lorsqu'il était chez Simon le lépreux. Quelques écrivains la confondent avec Marie Madeleine, et la femme pécheresse, qui parfuma les pieds du Sauveur chez Simon le pharisien.

MARIE DE CLÉOPHAS, ainsi nommée parce qu'elle était épouse de Cléophas, autrement Alphée, appelée dans l'Évangile sœur de la mère de Jésus, avait pour fils Saint Jacques-le-Mineur, Saint Simon et Saint Jude, et un nommé Joseph, frères, c'est-à-dire cousins-germains du Seigneur. Elle crut de bonne heure en Jésus-Christ, l'accompagna dans ses voyages pour le servir, le suivit au Calvaire, et fut présente à sa sépulture. Étant allée à son tombeau le dimanche de grand matin avec quelques autres femmes, elles apprirent de la bouche des anges que Jésus-Christ était ressuscité, et elles coururent en porter la nouvelle aux apôtres. Jésus leur étant apparu en chemin, elles lui baisèrent les pieds et l'adorèrent. On ne sait aucune autre particularité de la vie de Marie. (*Voy.* MADELEINE.)

MARIE-ÉGYPTIENNE (SAINTE), quitta son père et sa mère à l'âge de 12 ans, et mena une vie déréglée à Alexandrie, jusqu'à l'âge de 17. La curiosité l'ayant conduite à Jérusalem avec une troupe de pèlerins, pour assister à la fête de l'Exaltation de la croix, elle s'y livra aux derniers excès de la débauche. S'étant mêlée dans la foule pour entrer dans l'église, elle se sentit repousser trois ou quatre fois sans pouvoir y entrer : frappée d'un tel obstacle, elle résolut de changer de vie, et d'expier ses désordres par la pénitence. Puis, étant retournée à l'église, elle y entra facilement et adora la croix. Le jour même elle sortit de Jérusalem, passa le Jourdain, et se retira dans la vaste solitude qui est au-delà de ce fleuve. Elle y passa 47 ans, sans voir personne, vivant de ce que produisait la terre. Un solitaire, nommé Zozime, l'ayant rencontrée, elle lui raconta son histoire, et le pria de lui apporter l'eucharistie. Zozime l'alla trouver l'année suivante, le jour du jeudi saint, et lui administra ce sacrement. Il y retourna l'année d'après, et trouva son corps étendu sur le sable, avec une inscription tracée sur la terre : « Abbé Zozime, enterrez ici le corps de la misérable Marie. Je suis morte le même jour que j'ai reçu les saints mystères. Priez pour moi. » On ajoute que Zozime,

étant embarrassé pour creuser une fosse, un lion vint se charger de ce travail. L'histoire de Marie a été écrite, à ce que l'on croit, par un auteur contemporain; mais comme elle contient bien des circonstances extraordinaires, plusieurs critiques la révoquent en doute. On place la mort de Marie l'an 378; l'Église célèbre sa fête le 1er mars.

MARIE (Sainte), nièce du saint solitaire Abraham, perdit sa mère dès son enfance, et fut recueillie par son oncle, qui lui fit bâtir une cellule près de la sienne, et prit soin de l'instruire par une petite fenêtre qui servait de communication. Parvenue à l'âge des passions, Marie s'ennuya de sa solitude, et s'enfuit avec un amant. Abraham resta deux ans sans savoir ce qu'elle était devenue. Apprenant enfin qu'elle s'était cachée sous un faux nom dans une ville voisine, il alla la chercher, et la ramena dans sa cellule, où elle fit pénitence jusqu'à la fin de ses jours. Marie mourut à l'âge de 45 ans, à la fin du 4e siècle. L'Église fait sa fête le 29 octobre.

MARIE (Sainte), esclave et martyre, servait dans la maison d'un officier romain nommé Tertulle, qui, pour l'obliger à renoncer à la religion chrétienne, la fit battre de verges et emprisonner. Marie trouva moyen de s'échapper, et se retira parmi d'affreux rochers, où elle mourut vers la fin du 4e siècle, ou au commencement du cinquième.

MARIE (Sainte), surnommée *la Consolatrice*, parce que le principal soin de sa vie fut de consoler les affligés, était de Vérone, et fut souvent recherchée en mariage pour ses vertus et sa grande beauté ; mais elle préféra l'état de vierge et la pratique austère de la pénitence. Elle mourut dans le 6e siècle.

MARIE (Sainte) et Sainte GARCIE, martyres, naquirent à Carlette, dans le royaume de Valence, de parens mahométans. Leur frère Bernard se fit chrétien, s'enfuit de la maison paternelle, et vint en France prendre l'habit religieux de l'ordre de Cîteaux dans le monastère de Poblèse. Bientôt le zèle de la religion le fit retourner en Espagne, où il convertit et baptisa ses deux sœurs. Il leur persuada de l'accompagner en France ; mais le frère aîné, furieux de leur fuite, et de ce qu'elles avaient abandonné le mahométisme, les poursuivit, et les ayant atteintes près de la ville d'Alcyre, il les tua le 22 août 1280.

MARIE DE CLEVES, femme de Henri, premier du nom, prince de Condé, inspira l'amour le plus violent au duc d'Anjou, depuis Henri III. Ce prince était dans tout le feu de sa passion, lorsqu'il fut appelé au trône de Pologne ; il ne cessa de lui écrire de ce pays, signant de son sang toutes ses lettres. Il pensa même, à son retour en France, à faire rompre le mariage du prince de Condé, et à épouser Marie. Mais Catherine de Médicis, craignant l'ascendant qu'elle aurait sur son fils, prit si bien ses mesures, que Marie mourut presque subitement, le 30 octobre 1574, à 18 ans. Henri III, au désespoir, se refusa toute nourriture pendant trois jours ; et rougissant ensuite de l'excès de sa douleur, il publia lui-même qu'il avait été ensorcelé par une croix et un pendant d'oreille. C'était vouloir s'excuser d'une faiblesse par un acte de su-

perstition encore plus blâmable.

MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE, impératrice d'Allemagne, reine de Hongrie et de Bohême, née le 13 mai 1717, de l'empereur Charles VI et d'Élisabeth-Christine de Brunswick-Wolfenbuttel. L'empereur, ayant perdu l'archiduc Léopold, son fils unique, avait destiné à sa fille aînée, Marie-Thérèse, l'héritage de ses vastes états. Dès 1713, il avait fait la fameuse Pragmatique-Sanction, par laquelle, au défaut d'enfans mâles, sa succession devait passer à l'aînée de ses filles; disposition à laquelle il travailla, pendant près de 30 ans, à donner un caractère sacré, en la faisant ratifier par presque toutes les puissances de l'Europe. Marie-Thérèse, mariée le 12 février 1736, à François-Étienne de Lorraine, depuis empereur sous le nom de François Ier (*Voyez* son article), monta sur le trône après la mort de Charles VI, arrivée le 20 octobre 1740. Les événemens qui suivirent cette mort firent bientôt voir que le prince Eugène avait eu raison de dire, « qu'une armée de cent mille hommes garantirait mieux la Pragmatique-Sanction que cent mille traités. » L'Europe fut inondée de manifestes, avant-coureurs de l'orage formé contre cette princesse. Le roi de Prusse envahit la Silésie, et reçut à Breslaw l'hommage des états de cette belle province; à cette conquête il joignit celle de la Moravie. D'un autre côté, l'électeur de Bavière, Charles-Albert, aspirant aux couronnes de Bohême et de l'empire, obtint des secours de la France. Les premiers efforts de Charles-Albert furent suivis des succès les plus brillans. Il se fit couronner archiduc d'Autriche à Lintz, roi de Bohême à Prague, et empereur, sous le nom de Charles VII (*Voyez* cet article); à Francfort, en 1742. Marie-Thérèse ne se trouvant pas en sûreté à Vienne, fut obligée de prendre la fuite dès 1741. Elle va se jeter entre les bras des Hongrois, assemble les états de ce royaume, se présente à eux, tenant sur ses bras son fils aîné, depuis Joseph II, et leur adresse en latin ces paroles : « Abandonnée de mes amis, persécutée par mes ennemis, attaquée par mes plus proches parens, je n'ai de ressource que dans votre fidélité, dans votre courage et ma constance. Je remets entre vos mains la fille et le fils de vos rois, qui attendent de vous leur salut. » A ce spectacle, les Hongrois, ce peuple fier et belliqueux, qui depuis deux cents ans n'avait cessé de repousser le joug de la maison d'Autriche, passant tout-à-coup de l'aversion au dévouement le plus sincère, tirent leurs sabres et s'écrient d'une voix unanime : *Moriamur pro rege nostro Mariâ-Theresiâ.* Il paraissait que la maison d'Autriche allait être ensevelie dans le tombeau de son dernier empereur; à peine restait-il à Marie-Thérèse une ville pour y faire ses couches, comme elle l'écrivit, étant enceinte, à la duchesse de Lorraine, sa belle-mère, dans un moment d'une amertume profonde; mais c'était là le terme de ses malheurs. Au milieu de tant de revers, Marie-Thérèse eut pour elle ses grands talens, sa fermeté et l'amour de ses peuples. Des bords de la Drave et de la Save il sort des peuples inconnus jusqu'alors, qui se joignent aux Hongrois. Leur ardeur martiale, leur costume singulier,

leur air farouche, sont encore gravés dans la mémoire de leurs ennemis, avec le souvenir de leurs actions. Le comte de Kevenhuller, à leur tête, recouvre l'Autriche; Lintz, Passau, Munich ouvrent leurs portes aux Autrichiens; Marie-Thérèse ménage une alliance avec l'Angleterre, qui lui fournit des secours d'argent et de troupes, tâche d'ébranler le roi de Sardaigne, et détache le roi de Prusse de la ligue, en lui cédant, le 11 juin 1742, presque toute la Silésie et le comté de Glatz. (*Voyez* les divers événemens de ces guerres, aux art. FOUQUET, CHARLES de Lorraine, BROWN, CHARLES-EMANUEL de Savoie.) Marie-Thérèse se fait couronner reine de Bohême à Prague le 11 mai 1743. Seize mille Anglais traversent la mer, se joignent aux Autrichiens, Hanovriens, Hessois, et marchent vers Francfort. George II et son fils, le duc de Cumberland, se rendent au camp. La bataille d'Ettingen se donne le 27 juin 1743; la victoire se déclare pour les armes de Marie-Thérèse, et ôte à l'électeur de Bavière (*Voyez* CHARLES VII) tout espoir de conserver l'empire. Le roi de Sardaigne, à qui on avait cédé la propriété du Pavesan et du Vigevanasque, se déclara pour la reine de Hongrie. Ses armes furent souvent victorieuses, et procurèrent à la maison d'Autriche des avantages qui compensèrent bien les sacrifices qu'elle lui avait faits. Le traité de Breslaw n'arrêta que pour un temps le roi de Prusse. Il fit une nouvelle irruption en Bohême en 1744, pendant que l'électeur de Saxe, roi de Pologne, concluait un traité d'alliance à Varsovie avec Marie-Thérèse. En 1745, le foyer de la guerre fut transporté dans les Pays-Bas. Presque toutes les villes ouvraient leurs portes aux armes victorieuses de Louis XV. (*Voy.* son article.) Les plaines de Fontenoi, de Rocoux, de Lawfeldt, furent témoins de la valeur des Français. Au milieu des revers et des succès qui se balançaient, Marie-Thérèse a la consolation de placer, le 4 octobre 1745, la couronne impériale sur la tête de son époux; la cérémonie se fit à Francfort comme en temps de paix. Sur ces entrefaites, le roi de Prusse remportait de nouveaux avantages à Friedberg et à Praudnitz. Elle se délivra de nouveau de cet ennemi par le traité de Dresde, le 25 décembre de la même année. Enfin, après huit ans de guerre, une paix universelle fut accordée à l'Europe par le traité d'Aix-la-Chapelle, signé le 18 octobre 1748, et Marie-Thérèse, qu'on avait cru opprimée, obtint presque tout ce qu'elle demanda. Ses soins furent alors uniquement employés à réparer les maux de la guerre et à faire fleurir ses états. A l'imitation de Frédéric, elle voulut conserver un grand nombre de troupes, qu'elle fit exercer à de nouvelles manœuvres; on construisit des casernes dans les villes de garnison; on établit des Académies militaires à Vienne, à Neustadt, à Anvers. Les arts furent encouragés, et le commerce prit un nouvel essor. Les ports de Trieste et de Fiume furent ouverts à toutes les nations. Livourne étendit son commerce dans le Levant et dans les Indes orientales. Le port d'Ostende reçut des navires chargés des productions de la Hongrie. Des canaux ouverts dans les Pays-

Bas y apportèrent au sein des villes les richesses des deux Indes. Vienne fut agrandie et embellie; des manufactures de draps, de porcelaine, de glaces, d'étoffes de soie, etc., s'établirent dans ses vastes faubourgs. Pour faire fleurir les sciences, Marie-Thérèse érigea des universités et des colléges, parmi lesquels on admire celui qui porte son nom à Vienne. Elle fonda des écoles pour le dessin, la peinture, l'architecture. Elle forma des bibliothèques publiques à Prague, à Inspruck. Des observatoires magnifiques s'élevèrent à Vienne, à Gratz, à Tyrnau, et furent enrichis de télescopes qui découvraient le secret des cieux aux Hell, aux Boscovich, aux Halley. (*Voy.* VANSVIETEN et MÉTASTASE.) Ses soins s'étendirent sur toutes les classes de citoyens de l'état. Les soldats blessés, vieux et infirmes, trouvèrent des asiles dans des hôpitaux propres et salubres. Les veuves d'officiers, les demoiselles nobles, etc., eurent des ressources dans divers établissemens formés par l'humanité. Jamais les états de la maison d'Autriche ne virent luire de plus beaux jours, surtout après que la France, long-temps sa rivale, eut fait une alliance avec elle, le 1er mai 1756. Mais ce calme heureux fut troublé par une irruption subite que fit le roi de Prusse en Saxe pendant le mois d'octobre de la même année. Il marcha vers la Bohême; Brown l'arrêta par la bataille de Lowositz, où les deux partis s'attribuèrent la victoire. Au printemps de l'an 1757, Frédéric parait à la tête de cent mille combattans sur les hauteurs de Prague. Le combat s'engage sous les murs de cette capitale; Brown, blessé, est obligé de céder et de se retirer dans la ville; le vainqueur la bloque et la bombarde. Daun arrive, repousse et culbute les Prussiens à Chotzemitz, fait lever le siége, sauve la Bohême par cette victoire, et rend aux troupes le courage et cette confiance que la réputation des victoires de Frédéric semblait leur avoir fait perdre. C'est à l'occasion de cette victoire que Marie-Thérèse établit l'ordre militaire de son nom, le 18 juin 1757. Cette guerre fut sanglante; jamais on ne livra tant de combats. Les Autrichiens furent aussi souvent vainqueurs que vaincus. Ils triomphèrent à Hochkirchen, à Kunnersdorf, à Maxeu, à Landshut, à Siplitz. Le prince Charles s'empara de Breslaw, Nadasti, de Schweidnitz, Haddick et Lascy, de Berlin. On admira surtout l'expédition de Laudon contre Schweidnitz, par laquelle il enleva, le 1er octobre 1761, cette ville en une nuit, et avec la ville une nombreuse garnison, une artillerie formidable, et des magasins immenses. Les armes de Marie-Thérèse ne parurent essuyer qu'un revers considérable pendant cette guerre; ce fut à Lissa: cette déroute fut suivie de la prise de Breslaw et de dix-sept mille Autrichiens. Enfin le traité de Hubertsbourg, conclu le 15 février 1763, remit l'Allemagne sur le pied où elle était avant la guerre. Le seul fruit qu'en retira Marie-Thérèse fut de faire élire Joseph, son fils, roi des Romains, l'an 1764. François Ier lui fut enlevé par une mort inopinée le 18 août 1765. Depuis ce moment, elle ne quitta point le deuil, et elle ne soulagea sa douleur qu'en fondant

à Inspruck un chapitre de chanoinesses, dont la fonction est de prier pour le repos de l'ame de cet époux cheri. Vienne l'a vue tous les mois arroser de ses pleurs le tombeau de ce prince, qui avait été pendant trente ans son soutien et son conseil. En 1772, elle fit une convention avec le roi de Prusse et l'impératrice de Russie, pour démembrer la Pologne. Ce traité lui donna presque toute la Russie Rouge; Lemberg devint la capitale de ses nouveaux états, qui furent appelés *Lodomerie* et *Gallicie*; les riches mines de sel de Wieliska en firent partie. Cette acquisition donna lieu à bien des raisonnemens; un auteur célèbre ne l'a envisagée que comme une imitation forcée de ce qu'avaient fait deux puissans voisins. Par la mort de Maximilien Joseph, électeur de Bavière, arrivée en 1777, la guerre se ralluma entre la Prusse et l'Autriche; mais elle fut terminée par la paix de Teschen, le 13 mai 1779, qui augmenta les états de la maison d'Autriche d'une petite portion de la Bavière. Après un règne long et heureux, Marie-Thérèse mourut à Vienne, le 29 novembre 1780, âgée de 63 ans, avec la consolation de laisser tous ses enfans sur le trône, ou près du trône. Antoinette était assise sur celui de France; Caroline, reine de Naples; Marie-Amélie, alliée au duc de Parme; Joseph II lui succédait dans tous les états héréditaires d'Autriche; Léopold portait la couronne des Medicis; Ferdinand était gouverneur de la Lombardie; Maximilien, décoré de la grande maîtrise de l'ordre teutonique, et coadjuteur de l'électorat de Cologne et de l'évêché de Munster: enfin, Marie-Christine, unie au duc de Saxe-Teschen, gouvernait les Pays-Bas. Tel était l'éclat de la maison d'Autriche lorsque Marie-Thérèse descendit dans le tombeau, après avoir mérité le nom de *Mère de la Patrie*. Ses derniers momens ne furent employés qu'à répandre des bienfaits sur les pauvres et les orphelins. Parmi les paroles qu'elle dit quelques heures avant sa mort, on n'oubliera pas celles-ci: « S'il s'est fait quelque chose de répréhensible pendant mon règne, ç'a été certainement à mon insu, car j'ai toujours eu le bien en vue. L'état où je suis, dit-elle à son fils, est l'écueil de ce qu'on appelle grandeur et force: tout disparait dans ces momens. La tranquillité où vous me voyez vient de celui qui sait la pureté de mes vues. Pendant un règne pénible de quarante années, j'ai aimé et recherché la vérité, peut-être ai-je été trompée dans mon choix; mes intentions ont, peut-être été mal comprises, encore plus mal exécutées. Mais celui qui sait tout, a vu le fond de mon cœur. La tranquillité dont je jouis est la première grace de sa miséricorde, qui m'en fait espérer d'autres. Je n'ai jamais fermé le cœur aux cris des malheureux: c'est la plus consolante idée que j'aie dans mes derniers momens. » Marie-Thérèse était entrée, dès l'âge de 14 ans, au conseil de Charles VI son père. Comme elle ne cessait de demander des graces: « Je vois bien, lui dit un jour l'empereur, que vous ne voudriez être reine que pour faire le bien. — Il n'y a que cette manière de régner, répondit-elle, qui puisse faire supporter le poids d'une couronne..... » Chaque jour de son règne fut marqué par quel-

que bienfait. Ayant aperçu un soldat malade, qui était en faction à la porte d'une de ses maisons de plaisance, elle le fit relever tout de suite, et conduire dans une voiture jusqu'à l'hôpital. On lui dit que la maladie de ce jeune homme n'avait d'autre cause que l'indigence, et l'éloignement d'une mère qu'il ne pouvait plus faire vivre du travail de ses mains. Elle envoya chercher cette femme jusqu'à Brinn en Moravie, distante de 40 lieues, pour la réunir à son fils. « Je suis charmée, lui dit Marie-Thérèse, de vous remettre moi-même un enfant qui vous est si tendrement attaché. Je vous donne une pension pour suppléer à son travail, et je vous recommande à tous les deux de vous aimer toujours. Ce sont là mes récréations, dit-elle. » Marie-Thérèse, sans autre garde que le cœur de ses sujets, se rendait accessible aux petits comme aux grands. « Je ne suis qu'un gueux de paysan, disait un pauvre laboureur de la Bohême, mais je parlerai à notre bonne reine quand je voudrai, et elle m'écoutera comme si j'étais un monseigneur..... » L'impératrice, rentrant un jour dans son palais, aperçoit une femme et deux enfans qui se traînaient à ses pieds. La faim les arrachait à leur chaumière. « Qu'ai-je donc fait à la Providence, s'écria-t-elle, pour qu'un semblable malheur arrive sous mes yeux ? » Marie-Thérèse assure qu'on va les soulager, et, dans l'instant même, leur faisant apporter des mets de sa table, elle ne se nourrit que des larmes qu'elle répand, sans pouvoir se résoudre à manger. « Ce sont mes enfans, dit-elle, ils ne seront plus réduits à mendier...... » « Je me reproche, disait-elle un jour, le temps que je donne au sommeil, parce que c'est autant de dérobé à mon peuple..... » Quelque temps après la mort de l'empereur François Ier, elle fit faire son propre cercueil, et fit elle-même, dans le plus grand secret, son habit mortuaire ; et c'est dans cette robe funèbre qu'elle a été ensevelie. L'auteur des Anecdotes sur Frédéric-le-Grand peint à peu près ainsi Marie-Thérèse. « Ce fut la plus grande princesse et la plus aimable femme de son siècle. Son esprit était aussi excellent que son cœur. La simple nature l'avait formé. Elle s'était fait un style qui ne ressemblait à aucun autre. Sans avoir jamais étudié les langues par principe, la justesse de son esprit lui présentait toujours le mot propre. Peu de femmes, peu de ministres même ont eu ce coup-d'œil lumineux qui apprécie dans un instant tout ce qu'on propose. Cet avantage n'était pas le seul qui distinguât Marie-Thérèse. Sa figure, l'une des plus belles qu'on ait vues, respirait la franchise et la bonté. Elle écoutait tout le monde, sans être préparée à faire une réponse arrangée dans son cabinet avec ses ministres : elle la prenait dans le discours qu'on lui adressait, discours qui fixait toute son attention. Jamais de défaites, jamais de promesses illusoires : un refus motivé, ou une grace prompte. » « Les défauts de cette princesse, dit Rulhière, dans son *Histoire de l'anarchie de la Pologne*, ne furent, pour la plupart, que des excès de vertus. Une bienfaisance trop prodigue, un trop facile abandon de sa confiance à ceux dont l'attachement ne pouvait lui être suspect, quelque

penchant à l'indiscrétion, parce qu'elle n'avait rien dans le cœur qu'elle eût à dissimuler; enfin, un attachement scrupuleux aux règles de la justice en politique même. » Elle surmonta apparemment ce dernier devant, lors du premier partage de la Pologne en 1772, et cette occasion fit voir que sa piété même, quoique sincère, pouvait quelquefois céder à la raison d'état. Le traité d'alliance fait en 1756 avec la France est un des événemens les plus marquans du règne de Marie-Thérèse.

MARIE DE BRABANT, fille de Henri III, duc de Brabant, mariée à Philippe-le-Hardi, roi de France, en 1274, fut accusée, deux ans après, d'avoir fait mourir par le poison l'aîné des fils que son mari avait eus d'Isabelle d'Aragon, sa première femme. Elle aurait couru risque d'être punie de mort, tant les indices étaient forts, si son frère Jean, duc de Brabant, n'eût envoyé un chevalier pour justifier par le combat en champ clos l'innocence de cette reine. La Béguine de Nivelle en Brabant, ayant déclaré que Marie était innocente, l'accusateur suscité par La Brosse, fut pendu. Marie survécut à Philippe III 36 ans, et ne mourut que l'an 1321. Son corps était aux Cordeliers de Paris, et son cœur aux Jacobins. Ces deux couvens, qui ont été démolis, se partageaient alors les tristes restes des princes, comme pendant leur vie ils se disputaient leurs faveurs. Menegaud a publié un roman intitulé: *Marie de Brabant*, Paris, 1808, 2 vol. in-8°.

MARIE D'ANGLETERRE, fille de Henri VII, née en 1497, troisième femme de Louis XII, fut reçue à Boulogne, à la descente du vaisseau, en 1514, par François, comte d'Angoulême, héritier présomptif et premier gendre de Louis XII. Le comte fut si enchanté de ses attraits, et la reine, de son côté, parut si touchée des manières gracieuses du jeune prince, qu'ils se fussent peut-être trop aimés, si Duprat, gouverneur de François, ne l'eût, avec une hardiesse dictée par le dévouement, empêché de s'abandonner à une passion irréfléchie. *Voy.* DUPRAT. Louis XII avait changé pour elle sa manière de vivre. Il avait trop cherché à lui plaire. « Il avait voulu, dit » Fleurange, faire du gentil com» pagnon avec sa femme; mais il » n'était plus homme pour ce » faire. » Brantôme dit d'elle une chose si extraordinaire, qu'aucun de nos historiens de quelque nom, pas même le romancier Varillas, ne l'a suivi. Il assure « qu'il ne tint pas à elle d'être reine-mère; que n'ayant pas eu le temps d'y parvenir, elle fit courir le bruit, après la mort du roi, qu'elle était grosse, et que, pour le faire croire, elle avait eu recours à des linges, dont elle s'enflait peu à peu; et que, son terme arrivant, elle avait un enfant supposé, que devait avoir une autre femme grosse, et qu'elle devait produire dans le temps de son accouchement. Mais, ajoute-t-il, madame la régente, qui était une Savoisienne, qui savait ce que c'est que de faire des enfans, et qui voyait qu'il y allait trop de bon pour elle et pour son fils, la fit si bien éclairer et visiter par médecins et sages-femmes, et par la vue découverte de ces linges et drapeaux, qu'elle fut découverte et faillie en son dessein, et point reine-mère; et renvoyée en son pays. » Il faut avouer que les

idées ordinaires ne s'accordent guère avec la supposition dont parle Brantôme; et, dans les circonstances particulières où Marie était, cette supposition ne parait pas admissible. Cependant, suivant Mézerai, on crut que Marie était grosse; « mais, dit-il, on fut incontinent assuré du contraire par le rapport qu'elle en fit elle-même. » Il pourrait donc bien se faire qu'en effet cette princesse eût eu quelque dessein d'avoir recours au stratagème dont parle Brantôme; mais que la difficulté de l'exécution, et les menaces d'un examen sérieux du fait par les voies d'usage, eussent déterminé la jeune reine à faire une déclaration précise. Elle la fit, et elle ne pensa plus qu'à former un nouvel engagement avec un homme qu'elle avait aimé. C'était Charles Brandon, duc de Suffolk, fils de sa nourrice, et son premier amant, qui était venu à sa suite avec le titre d'ambassadeur. Ce seigneur, né simple gentilhomme, était parvenu peu à peu aux plus hautes dignités, autant par son mérite que par la faveur de Henri VIII. Marie l'épousa dès qu'elle fut veuve, le 31 mars 1515. Leur mariage fut tenu secret jusqu'à ce qu'on eût préparé Henri VIII à l'approuver. Elle en eut une fille qui fut mariée à Henri Grey, duc de Suffolk, père de l'infortunée Jeanne Grey. La duchesse Marie termina ses aventures et sa vie en Angleterre, l'an 1534, dans sa 37ᵉ année. C'était la femme la plus belle et la mieux faite de son temps. Son caractère était doux, gai, plus vif que ne l'est ordinairement celui des Anglaises; et son cœur était plus porté à la tendresse, qu'à l'ambition.

MARIE DE MÉDICIS, fille de François II de Médicis, grand-duc de Toscane, née à Florence l'an 1573, fut mariée en 1600 à Henri IV, après qu'il eut fait dissoudre son mariage avec Marguerite de Valois. Le cardinal Aldobrandini, neveu de Clément VIII, qui en avait fait la première cérémonie à Florence, lorsque le duc de Bellegarde remit la procuration pour l'épouser, étala une grande magnificence. Le duc de Florence donna des fêtes somptueuses. La représentation d'une seule comédie coûta plus de 60 mille écus. Marie de Médicis fut nommée régente du royaume en 1610, après la mort de Henri IV. Le duc d'Epernon, colonel-général de l'infanterie, força le parlement à lui donner la régence: droit qui jusqu'alors n'avait appartenu qu'aux états-généraux. Marie de Médicis, à la fois tutrice et régente, acheta des créatures avec l'argent que Henri-le-Grand avait amassé. L'état perdit sa considération au dehors, et fut déchiré au dedans par les princes et les grands seigneurs. Les factions furent apaisées par un traité, en 1614, par lequel on accorda aux mécontens tout ce qu'ils voulurent; mais elles se réveillèrent bientôt après. Marie, entièrement livrée au maréchal d'Ancre et à Galigaï son épouse, les favoris les plus insolens qui aient approché du trône, irrita les rebelles par sa conduite. *Voy.* LUDE. La mort de ce maréchal, assassiné par l'ordre de Louis XIII, éteignit la guerre civile. Marie fut reléguée à Blois, d'où elle se sauva à Angoulême avec l'aide de son favori le duc d'Epernon qui la fit descendre par une fenêtre, à l'aide d'une échelle, pendant la nuit du 21 au 22 février 1619. Richelieu,

alors évêque de Luçon, et depuis cardinal, réconcilia la mère avec le fils, en 1619. Mais Marie, mécontente de l'inexécution du traité, ralluma la guerre, et fut bientôt obligée de se soumettre. Après la mort du connétable de Luynes, son persécuteur, elle fut à la tête du conseil; et, pour mieux affermir son autorité naissante, elle y fit entrer Richelieu, son favori et son surintendant. Ce cardinal, élevé au faîte de la grandeur, à la sollicitation de sa bienfaitrice, affecta de ne plus dépendre d'elle lorsqu'il n'en eut plus besoin. Marie de Médicis, indignée, fit éclater son ressentiment après la guerre d'Italie, en 1629. Richelieu, en arrivant à la cour, fut mal reçu par la princesse, dirigée alors par le cardinal de Bérulle, qui ne la disposait pas favorablement pour le ministre. Quand il parut, Marie de Médicis lui demanda froidement des nouvelles de sa santé. « Je me porte mieux, répondit-il en présence de Bérulle, que ceux qui sont ici ne voudraient. » Depuis, la reine n'oublia rien pour le perdre. Louis XIII étant tombé dangereusement malade à Lyon, ses importunités lui arrachèrent la promesse de renvoyer le cardinal. A peine le roi fut il guéri, qu'il tâcha d'éluder cette promesse, en s'efforçant de réconcilier sa mère et son ministre. Richelieu se mit plusieurs fois aux pieds de la reine sans pouvoir la fléchir. « Je me donnerai plutôt au diable, disait-elle, que de ne pas me venger. » Son inflexibilité déplut au roi, qui avait sacrifié le cardinal par faiblesse, et qui sacrifia sa mère à son tour par une autre faiblesse. Cette rigueur fut amenée par des manœuvres. On assembla d'abord un conseil secret, où le cardinal de Richelieu était le mobile de tout. Il y prononça un discours plus long que bien écrit et bien raisonné; il proposait, pour faire cesser les cabales et les factions qui agitaient la cour, qu'on apaisât la tempête en le jetant dans la mer comme un autre Jonas, c'est-à-dire, qu'il quittât le ministère, ou que la reine qui fomentait les divisions, fût éloignée de la cour et des personnes qui subjuguaient son esprit. Pour n'être pas jeté dans la mer, il fit ensuite une exposition si adroite des dangers que courait la France, par les ennemis du dehors et par les intrigues du dedans, que Louis XIII se serait cru perdu s'il n'avait plus eu l'appui de son premier ministre. Tous ceux qui opinèrent dans le conseil, soit flatterie, soit crainte de Richelieu, fortifièrent le roi dans son opinion; et il y persista d'autant plus, que le cardinal lui avait insinué que sa mère voulait mettre Gaston, son second fils sur le trône. Il se décida donc à la faire détenir au château de Compiègne, le 23 février 1631, en lui donnant pourtant le choix de Moulins, de Nevers, ou du château d'Angers pour le lieu de son exil. Marie refusa d'être transportée ailleurs. Elle craignait qu'on ne voulût la renvoyer à Florence sa patrie, et elle espérait peut-être que le voisinage de Paris lui ménagerait des moyens de se procurer de nouveaux amis, ou de susciter des ennemis au premier ministre. Cependant toutes les femmes, tous les courtisans qui lui étaient attachés, et même son médecin, furent ou exilés ou mis à la Bastille. On fit défense à Anne d'Autriche, sa bru, de la voir. Louis XIII donna une dé-

claration adressée aux parlemens et aux gouverneurs des provinces, pour justifier sa conduite et celle de son ministre. Des écrivains mercenaires vinrent à l'appui, et augmentèrent ou diminuèrent les imputations et les invectives contre la reine-mère, selon qu'ils furent bien ou mal payés. Cette princesse ne tarda pas de se lasser du séjour de Compiègne, qui était pour elle une véritable prison. Elle s'évada et se retira à Bruxelles en 1631. Depuis ce moment elle ne revit ni son fils ni Paris, qu'elle avait embelli de ce palais superbe appelé Luxembourg, de l'aqueduc d'Arcueil, et de la promenade publique qui porte encore le nom de *Cours-la-Reine*. Du fond de sa retraite elle demanda justice au parlement de Paris, dont elle avait tant de fois rejeté les remontrances. On voit encore aujourd'hui sa requête : « Supplie Marie, reine de France et de Navarre, disant que depuis le 23 février aurait été prisonnière au château de Compiègne, sans être ni accusée ni soupçonnée...... » Elle mourut dans l'indigence à Cologne, le 3 juillet 1642. L'abbé Fabio Chighi, alors internonce, depuis pape sous le nom d'Alexandre VII, qui l'assistait à sa mort, lui demanda si elle pardonnait à ses ennemis, et particulièrement au cardinal de Richelieu. Elle répondit : « Oui, de tout mon cœur. — Madame, ajouta l'internonce, ne voudriez-vous pas, pour marque de réconciliation, lui envoyer ce bracelet que vous avez à votre bras. » La reine, à ces mots, tourna la tête et dit : *Questo è pur troppo*. Ah! c'en est trop. La source des malheurs de cette princesse, née avec un caractère jaloux, opiniâtre et ambitieux, fut d'avoir reçu un esprit trop au-dessous de son ambition. Elle n'avait pas été plus heureuse sous Henri IV que sous Louis XIII. Les maîtresses de ce prince lui causaient les plus grands chagrins, et elle ne les dissimulait pas. Le Florentin Concini et sa femme semaient la défiance dans son esprit. L'aigreur était quelquefois si forte, que Henri IV ne put s'empêcher de dire, en parlant des confidens de cette princesse : « Ces étrangers sont venus jusqu'à lui persuader de ne manger de rien de ce que je lui envoie. » Naturellement violente, elle excédait le roi de ses reproches, et elle poussa même un jour la vivacité au point de lever le bras pour le frapper. Elle ne pouvait souffrir ni remontrances ni contradictions. Le dépit la rendait capable de tout; et quand quelque intérêt secret la portait à se contraindre, la violence qu'elle se faisait se voyait à l'altération de son visage et de sa santé. Ses passions étaient extrêmes; l'amitié chez elle était un dévouement aveugle, et la haine une exécration indomptable. Cependant elle était dévote, ou affectait de l'être. Elle avait fondé, en 1620, le monastère des religieuses du Calvaire. « Marie de Médicis, dit un historien, avait, comme beaucoup d'autres femmes, un caractère faible et des passions vives. La vanité la rendit ambitieuse, et son ambition fut ce qu'elle était elle-même, violente, jalouse et tracassière. Confiante par défaut de lumières, vindicative par entêtement, avide de crédit plus que de puissance, elle n'aspirait à l'autorité que pour jouir du plaisir de la soumission. Quand on lit avec attention l'histoire de cette princesse, on est

bien tenté de pardonner à Richelieu l'ingratitude dont il paye ses bienfaits. » *Voy.* sa Vie, publiée à Paris en 1774, 3 vol. in-8°, par Mme la présidente d'Arconville. On peut aussi consulter les *Mémoires d'état sous la régence de Marie de Médicis*, par le maréchal d'Estrées.

MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE, fille de Philippe IV, roi d'Espagne, née à Madrid en 1638, épousa, en 1660, Louis XIV, et mourut en 1683. Son époux la pleura, et dit : « Voilà le seul chagrin qu'elle m'ait donné. » C'était une sainte ; mais il fallait à Louis XIV une femme qui l'attachât à elle, et qui le détachât de ses maîtresses. Sa dévotion, dirigée par un confesseur espagnol peu éclairé, la faisait souvent aller à l'église lorsque le roi la demandait. Cette princesse avait d'ailleurs des sentimens très-élevés, témoin la réponse qu'elle fit, dit-on, un jour à une carmélite qu'elle avait priée de lui aider à faire son examen de conscience pour une confession générale. Cette religieuse lui demanda si, avant son mariage, elle n'avait pas cherché à plaire aux jeunes gens de la cour du roi son père ! « Oh non ! ma mère, répondit-elle ; il n'y avait point de rois. »

MARIE-LECZINSKA, reine de France, fille de Stanislas, roi de Pologne, duc de Lorraine, et de Catherine Opalinska, née le 23 juin 1703, suivit son père et sa mère à Weissembourg en Alsace, quand ils furent obligés de quitter la Pologne. Elle y demeurait depuis six ans, lorsqu'elle fut demandée en mariage par le roi Louis XV. Ce fut par une lettre particulière du duc de Bourbon que Stanislas, son père, apprit ce bonheur inespéré. Il passe à l'instant dans la chambre où étaient sa femme et sa fille, et dit en entrant : « Mettons-nous à genoux, et remercions Dieu. — Ah ! mon père, s'écria Marie, vous êtes rappelé au trône de Pologne. — Ah ! ma fille, répond le monarque déchu, le ciel nous est bien plus favorable ; vous êtes reine de France ! » A peine concevaient-elles que ce ne fût pas un songe. Stanislas se rendit à Strasbourg, où la demande en forme fut faite par les ambassadeurs avec plus de dignité que dans les masures de Weissembourg. Sa fille, qui l'accompagnait, ayant entendu tous les éloges qu'on donnait à la figure et aux graces du roi, s'écria : « Hélas ! vous redoublez mes alarmes. » Enfin elle partit pour Fontainebleau, où elle épousa le 5 septembre 1725, Louis XV, dont elle eut deux fils et huit filles. Elle fut, sur le trône, le modèle des vertus chrétiennes, ne s'occupant qu'à mériter la tendresse du roi, à inspirer des sentimens de religion à ses enfans, et à répandre des bienfaits sur les églises et dans le sein des malheureux. La Providence lui fournit une occasion bien propre à signaler sa magnanimité, lorsque les intérêts politiques, qui président au mariage des rois, firent choisir pour l'épouse du dauphin la fille du prince même qui avait renversé son père du trône ; mais la vertu généreuse de la reine de France, et l'ingénieuse délicatesse de la jeune dauphine, triomphèrent des vains murmures de la nature, et elle la regarda toujours comme sa fille chérie. Le troisième jour après son mariage, madame la dauphine devait, suivant l'étiquette, porter en bracelet le

portrait du roi son père. La fille de Stanislas devait redouter de voir le portrait d'Auguste III, qui l'avait détrôné. Cependant, tournant les yeux sur le bracelet, elle dit : « Voilà donc, ma fille, le portrait du roi votre père.—Oui, maman, répondit la dauphine, en présentant son bras : Voyez comme il est ressemblant. » C'était le portrait de Stanislas. Ennemie des intrigues de cour, la reine coulait des jours tranquilles au milieu de ses exercices de piété. Mais la mort prématurée du dauphin son fils, père de Louis XVI, suivie, bientôt après, de celle du roi son père, la pénétra de la plus vive douleur. Elle y succomba le 24 juin 1768. Dans les derniers jours de sa maladie, les médecins s'empressaient d'y chercher des remèdes. « Rendez-moi, leur dit-elle, mon père et mes enfans, et vous me guérirez. » Elle fut constamment la mère des pauvres. Cette princesse avait de l'esprit et l'aimait dans les autres. Elle jugeaitsainement. Un acteur ayant joué devant elle le rôle d'Auguste dans Cinna, et ne lui ayant donné que le ton d'un bourgeois qui pardonne, en prononçant ces mots : « Soyons amis, Cinna. » La reine dit : « Je savais qu'Auguste était clément; mais je ne savais pas qu'il fût bonhomme. » Le président Hénault venait de lui lire une pièce de vers que Fontenelle, âgé de 92 ans, avait composée sur le respect que Sparte portait aux vieillards. Il me semble, dit la reine au président, que l'auteur de cette pièce doit trouver Sparte partout. » Le cardinal de Fleury lui disait un jour qu'accablé par le travail, il perdrait la tête. « Gardez-vous bien de la perdre, lui dit Marie, car je doute que celui qui trouverait un si bon meuble voulût s'en dessaisir. » Ayant appris qu'une dame de sa suite était malade, elle monta dans l'appartement de celle-ci par un escalier étroit et très-dangereux. La malade lui en témoigna ses regrets. « Vous ne savez donc pas, lui répondit la reine, que l'escalier le plus rude devient pour moi le chemin le plus doux, lorsqu'il me conduit vers ce que j'aime. » Ses lettres au roi Stanislas, son père, sont pleines de raison et de sensibilité. « Mon fils, lui écrivait-elle, nous contait que vous étiez le meilleur dictionnaire qu'il connût, et que tout son regret était de n'avoir pas assez de temps pour pouvoir vous feuilleter tout à son aise. Pour moi, cher papa, qui n'ai pas besoin de science comme mon fils, je lui abandonnerai le reste du dictionnaire pour me réfugier à l'article *cœur*, où je trouverai tout ce qu'il me faudra. » Elle possédait six langues, le polonais, l'italien, l'allemand, le suédois, le latin et le français. L'abbé Pruyart a publié sa Vie en 1802, in-12. L'abbé de Boismont prononça son oraison funèbre devant l'Académie française, le 22 novembre 1768.

MARIE-ANTOINETTE-JOSEPHE D'AUTRICHE, reine de France, née à Vienne, le 2 novembre 1755, de l'empereur François-Étienne, et de Marie-Thérèse, reine de Hongrie et de Bohême, reçut une éducation soignée, dont elle profita pour acquérir des connaissances variées. La nature lui accorda les grâces et la beauté. Grande, bien faite, avec un teint éclatant, un sourire enchanteur, elle captivait autour d'elle la cour de sa mère, lorsqu'elle la quitta pour s'unir au

jeune duc de Berri, devenu dauphin, et depuis Louis XVI. Ce fut le duc de Choiseul qui conçut l'idée de cette alliance, et qui fut chargé du soin de la négocier; aussi Marie-Antoinette le défendit-elle toujours contre ses ennemis, et chercha-t-elle plusieurs fois, mais inutilement, à le faire rappeler au ministère. La jeune archiduchesse arriva à Strasbourg dans les premiers jours de mai 1770. Des fêtes continuelles l'accompagnèrent depuis les frontières jusqu'à la capitale; partout on lui prodigua les témoignages de la joie que sa vue inspirait; on la complimenta deux fois en latin, et elle répondit sur-le-champ dans la même langue. L'accueil qu'elle reçut de la cour de Louis XV, ne fut pas moins flatteur pour elle. Le 16 mai elle s'unit au prince malheureux dont elle devait adoucir et partager les infortunes. On observa qu'aussitôt après la cérémonie le ciel se couvrit de nuages épais, et que deux orages mêlés de tonnerre empêchèrent le peuple de jouir, à Paris et à Versailles, du spectacle du feu d'artifice et des illuminations. Les rues furent désertes; et ceux qui aiment à croire aux présages purent en former un bien sinistre, en contemplant la profonde obscurité de l'atmosphère de la France. Bientôt la fête donnée le 30 du même mois par la ville de Paris fut marquée par un affreux désastre. Un emplacement mal choisi, où de larges fossés n'avaient point été comblés, vit périr plus de 1200 spectateurs; plusieurs autres, montés sur le parapet du Pont-Royal pour se dégager de la foule, tombèrent dans la Seine et y furent engloutis. La dauphine, désespérée de ce cruel événement, imitant la bienfaisance de son époux, envoya au lieutenant de police tout l'argent qu'elle possédait. On la vit ensuite accorder des secours aux personnes peu opulentes employées dans sa maison, et aux prisonniers détenus pour paiement de mois de nourrice. Se trouvant dans la forêt de Fontainebleau, où elle avait suivi le roi à la chasse, elle entendit une femme pousser des cris de désespoir; celle-ci lui ayant appris que son mari venait d'être dangereusement blessé par un cerf, Marie-Antoinette lui donna aussitôt tout l'or qu'elle avait sur elle, la força de monter dans sa voiture avec le jeune enfant qu'elle conduisait, et obtint de Louis XV, sur le lieu même, une pension pour cette famille. Le peintre Dagoti a fait de cet acte d'humanité le sujet d'un de ses tableaux les plus intéressans. La dauphine, instruite qu'un officier dont le corps avait été réformé, se trouvait sans emploi et dans l'indigence, commande un uniforme d'un régiment en activité, se le fait apporter, met dans l'une des poches un brevet de capitaine, cent louis dans l'autre, une boîte d'or et une montre d'or dans la veste, et ordonne d'en revêtir l'officier. Un grand nombre d'autres actions généreuses marquaient honorablement ses jours, et la faisaient aimer tant qu'elle fut dauphine; elle obtint bien moins de bonheur lorsqu'elle fut reine. En montant sur le trône, on la vit renouveler l'exemple de Louis XII. M. de Pontécoulant, major des gardes-du-corps, lui avait déplu; aussi dès qu'elle fut reine, il donna sa démission. Marie-Antoinette l'apprit; sur-le-champ elle fit appeler le prince de Beauveau: « Allez, lui dit-elle, annoncer à M. de Pon-

técoplant que la reine ne venge pas la dauphine, et qu'elle le prie d'oublier entièrement le passé, en restant près d'elle à son poste.» A la mort du monarque, les peuples étaient dans l'usage de payer un droit connu sous le nom de *ceinture de la reine* : elle sollicita l'exemption de cet impôt, et l'obtint. On lui adressa alors le quatrain suivant :

Vous renoncez, aimable Souveraine,
Au plus beau de vos revenus ;
Mais que vous servirait la ceinture de reine ?
Vous avez celle de Vénus.

Bientôt après elle eut le plaisir de recevoir ses frères à Versailles. L'archiduc Maximilien y parut en 1775, sous le nom de comte de Burgaw, et l'empereur Joseph, en 1781, sous celui de comte de Falckenstein. Dans le cruel hiver de 1788, on la vit montrer une ame aussi compatissante que généreuse. Après avoir destiné 500 louis de sa cassette à être distribués aux plus indigens, elle écrivit au lieutenant de police : «Jamais dépense ne m'a été plus agréable.» Les Parisiens, reconnaissans, se plurent alors à élever une pyramide de neige près de la rue Saint-Honoré, et à y tracer ces vers :

Reine dont la bonté surpasse les appas,
Près d'un roi bienfaisant occupe ici ta place :
Si ce monument frêle est de neige ou de glace,
Nos cœurs pour toi ne le sont pas.

Ils allaient bientôt changer. A cette époque, la calomnie commençait à répandre de la défaveur sur Marie-Autoinette, en attaquant ses mœurs et son caractère. Des libelles obscurs l'accusèrent de faire succéder les intrigues aux intrigues ; mais l'histoire doit rejeter ces imputations, dont aucune n'a jamais été prouvée, et dont plusieurs parurent même invraisemblables. La vérité, qui ne peut se taire, est forcée cependant d'avouer que la reine eut des torts. Une grande mobilité dans l'imagination la fit paraître souvent légère, et quelquefois dissimulée; une inquiétude naturelle, la haine du repos, la portaient au déplacement, aux modes nouvelles, à la variété des plaisirs. Trop de profusion dans sa dépense lui firent prodiguer pour des objets de luxe des sommes qui eussent pu trouver un emploi plus utile. L'oubli de toute étiquette dans l'intérieur de sa maison, de tout cérémonial dans ses fêtes, tendirent à altérer le respect dû à son rang ; et son goût à s'environner de bouffons, à jouer la comédie, à y remplir des rôles subalternes, contribuèrent aussi à le diminuer. Trompée par sa naissance, voyant sa mère gouverner par elle-même, elle put difficilement se persuader qu'en France la reine n'était que l'épouse du roi. Née dans une contrée où la féodalité règne avec tous ses priviléges, la distance du peuple aux nobles y est immense; en France, au contraire, où la noblesse suivait souvent les places, où les rangs se touchaient, et cherchaient sans cesse à se confondre, tout devait tendre, du moins de la part des Souverains, à conserver des formes plus respectueuses, plus capables d'assurer leur tranquillité et la sûreté de leur personne. Les premiers reproches faits à la reine lui donnèrent de l'humeur ; elle eut la maladresse de le témoigner; et dès-lors des méchans s'attachèrent à répandre que, restée dans le cœur entièrement Autrichienne, fière, et ennemie naturelle des Français, elle ne pourrait jamais faire leur bonheur. Un événement

fâcheux servit leur haine, en compromettant le nom de Marie-Antoinette dans un procès scandaleux. C'est celui qui fut intenté pour le paiement d'un collier de diamans, acheté sous le nom de la reine, et dont le prix énorme fut réclamé par deux joailliers. Il fut prouvé que Marie-Antoinette ne les connaissait pas, et n'avait jamais donné l'ordre de cette acquisition. Mais une femme ayant sa taille et son maintien, eut la hardiesse de se faire passer pour elle, de donner un rendez-vous à minuit, au milieu du parc de Versailles, à un cardinal; et cette audace extraordinaire resta impunie par l'arrêt. Cette affaire répandit un nuage sur la conduite de la reine, et dut empoisonner ses jours. Lorsque le contrôleur-général Calonne eut annoncé qu'il existait un vide considérable dans les finances de l'état, la malveillance en accusa sourdement les profusions de la reine. La dette publique augmentant de jour en jour, et le crédit national s'évanouissant, on proposa de convoquer les États-généraux, pour éteindre l'une et faire renaître l'autre. Marie-Antoinette pressentit les malheurs qu'ils devaient répandre sur elle; aussi s'efforça-t-elle d'en retarder la convocation. C'est à cette époque que ses peines intérieures blanchirent entièrement ses cheveux, quoiqu'elle n'eût que 34 ans. Elle se fit peindre alors, et, donnant ce portrait à son amie madame de Lamballe, elle mit au bas ces mots de sa main. « Ses malheurs l'ont blanchie. » Dès la procession pour l'ouverture des États, où elle assista, ses traits, que le sourire animait d'ordinaire, prirent un caractère de mélancolie qu'ils ne quittèrent plus. Elle parut dans la première séance, debout et vêtue avec une grande simplicité. Sans cesse on l'entendit répéter alors: « Que le roi soit tranquille et respecté! pour moi, je serai toujours heureuse de son bonheur. » Les événemens désastreux qui suivirent développèrent en elle le courage le plus réfléchi. Le 6 octobre 1789, des cannibales furieux faisaient retentir partout la menace de la mettre en lambeaux, et de déchirer ses entrailles; sa paisible assiduité auprès de ses enfans n'en fut point interrompue. Au milieu de la nuit, un ministre lui adressa ce billet: « Madame, prenez promptement vos mesures; demain matin à six heures, vous serez assassinée. » Son front conserva sa sérénité à cette lecture, et elle cacha ce billet. Bientôt les portes du château brisées, les gardes-du-corps égorgés, les cris des victimes, les mugissemens de la multitude, rendirent la fin de cette nuit affreuse. A l'aube du jour, des assassins pénétrèrent dans l'appartement de la reine, et mirent son lit en lambeaux à coups de sabre. Elle venait de le quitter pour se réfugier chez le roi. Cependant les meurtres continuaient; pour les faire cesser, Louis XVI, et la reine tenant ses deux enfans par la main, parurent sur le balcon du château, et vinrent crier grace pour leurs gardes. Cet aspect étonna les forcenés. Bientôt ce cri universel et redoutable se fit entendre: « *La reine seule et point d'enfans.* » Celle-ci jugeant que l'instant de sa mort est arrivée, pousse son fils et sa fille dans l'appartement, les jette dans les bras de leur père, et sans laisser à ceux qui l'entourent le temps de la réflexion, elle

reparaît seule sur le balcon, présentant courageusement sa tête au coup mortel. Sa contenance hardie et fière, son mépris de la mort, arrêtent l'effet des menaces, et forcent les applaudissemens de la multitude furieuse. Marie-Antoinette, conduite dans la même journée à Paris avec son époux, eut à supporter, pendant un trajet qui dura six heures, le spectacle le plus effroyable. Devant sa voiture, au bout de deux piques, on portait les têtes de deux gardes-du-corps égorgés à Versailles; autour d'elle, des furies ivres et dégouttantes de sang faisaient retentir l'air d'imprécations. Bientôt le châtelet, instruisant la procédure contre les meurtriers, lui fit demander des renseignemens sur les attentats dont elle avait manqué d'être victime; elle répondit aux députés : « Je ne serai jamais la délatrice d'aucun des sujets du roi ; » et sur les instances d'autres commissaires, elle dit : « Messieurs, j'ai tout vu, tout entendu, et tout oublié. » Dans les premiers mois de son arrivée, elle employa 300 mille livres de ses épargnes à retirer du Mont-de-Piété les vêtemens qui y avaient été déposés par des indigens; mais ses bienfaits ne calmèrent point l'effervescence excitée contre elle. Aussi, lorsque Louis XVI résolut de fuir, elle s'empressa de le suivre, quoiqu'elle répétât souvent : « Ce voyage ne nous réussira pas; le roi est trop malheureux. » Marie-Antoinette, arrêtée comme son époux à Varennes, rentra aux Tuileries, où des commissaires vinrent recevoir sa déclaration, qui fut ainsi conçue : « Le roi desirant partir avec ses enfans, rien dans la nature n'aurait pu m'empêcher de le suivre. J'ai assez prouvé depuis deux ans que je ne le quitterai jamais. Ce qui m'y a encore plus déterminée, c'est l'assurance positive que j'avais que le roi ne voulait point quitter la France; s'il en avait eu le desir, toute ma force eût été employée pour l'en empêcher. » Un moment de calme succéda à cet orage ; il ne fut pas de longue durée : les journées du 20 juin et du 10 août 1792 arrivèrent. Dans la première, Marie-Antoinette, placée derrière la table du conseil, entre ses deux enfans, ne donna pas la plus légère marque de crainte. Elle soutint pendant plus de quatre heures le spectacle hideux d'une populace sans frein, armée de mille instrumens de mort, brisant les portes, menaçant tout ce qu'elle aurait dû respecter. Le vendredi 10 août le château fut cerné par les bataillons arrivés de Marseille, et réunis aux rassemblemens des faubourgs. On avait d'abord cherché à encourager les soldats de garde à le défendre; la reine voulait y périr, et fit tous ses efforts pour décider Louis XVI à combattre et à mourir les armes à la main ; mais, entraînée par la retraite du monarque au sein de l'assemblée, elle y conduisit ses enfans. Le trajet fut extrêmement périlleux pour elle. Le peuple, animé, lui adressait de toutes parts les invectives les plus atroces et les menaces les plus effrayantes ; un instant il parut déterminé à lui fermer le passage et à la séparer de son époux ; mais après une harangue énergique du procureur-général du département, les rangs s'ouvrirent devant elle. Renfermée dans la loge des logographes de l'assemblée, elle y entendit prononcer la déchéance

du monarque, l'appel de la Convention qui devait le juger, et en sortit bientôt pour l'accompagner au Temple. On ne permit à aucune de ses femmes de partager sa captivité; madame de Lamballe, qui le demandait, fut jetée aussitôt dans une autre prison. La reine, logée dans le second étage de la tour, avec sa fille et madame Élisabeth, occupa la seule chambre qui eût une cheminée. On n'y voyait jamais le soleil; des soupiraux, au lieu de fenêtres, étaient garnis d'épais barreaux de fer, et ne procuraient qu'une clarté triste et un faux jour. C'est là que Marie-Antoinette développa un caractère plus grand que dans aucun autre temps de sa vie. Toujours calme au milieu des siens, elle leur inspira la résignation, l'oubli des outrages et de tous les maux. Lorsque Louis XVI lui apprit qu'il était condamné, elle le félicita de la fin d'une existence si pénible pour lui, et sur le prix immortel qui devait la couronner. A la mort de son époux, la seule demande qu'elle présenta à la Convention fut de réclamer des vêtemens de deuil; elle les porta jusqu'à la fin de ses jours, qui n'était pas bien éloignée. Le 4 juillet 1793, on la sépara de son fils; cette séparation fut pour elle le moment le plus douloureux de sa vie, et elle y déploya l'héroïsme de l'amour maternel. Le 5 août suivant, des hommes armés vinrent au milieu de la nuit enlever Marie-Antoinette pour la conduire à la Conciergerie. La chambre basse, appelée *salle du conseil*, sombre et humide, et que depuis la restauration on a érigée en chapelle, y devint son dernier asile. Le jeudi, 3 octobre, la Convention ordonna qu'elle serait mise en jugement; l'acte d'accusation portait qu'elle avait dilapidé les finances, épuisé le trésor public en faisant passer des sommes à l'*homme qualifié de roi de Bohême et de Hongrie*, entretenu des correspondances avec les ennemis de la France, et favorisé les troubles de l'intérieur. Malgré le grand nombre de témoins entendus, on ne put acquérir contre elle la moindre preuve; aussi son défenseur, M. Chauveau-la-Garde, s'écria-t-il avec raison: « Je ne suis, dans cette affaire, embarrassé que d'une seule chose, ce n'est pas de trouver des réponses, mais une seule accusation vraisemblable. » Parmi les témoins appelés, Bailly, ancien maire de Paris, eut le courage, non-seulement de ne rien reprocher à l'accusée, ni à la mémoire de Louis XVI; mais encore de blâmer le féroce accusateur Fouquier-Tainville, d'avoir rédigé son acte d'accusation sur des faits notoirement faux et calomnieux. Manuel lui-même, procureur de la commune, qu'on croyait altéré du sang de Marie-Antoinette, lui rendit justice, et plaignit hautement sa destinée. On la vit répondre à tous les interrogatoires avec autant de précision que de fermeté. Hébert lui ayant reproché d'avoir cherché à dépraver les mœurs de son fils, elle répondit par ces paroles sublimes, après s'être tournée vers le public: « J'en appelle à toutes les mères qui sont ici, et je leur demande si cela est possible. » Son ton noble, son indignation majestueuse, se communiquèrent bientôt à tous les auditeurs. Robespierre accusa Hébert lui-même d'avoir voulu, par une infâme inculpation, rendre l'accusée plus intéressante; et dès

cet instant sa perte fut résolue. En attendant son dernier moment, Marie-Antoinette ne laissa paraître aucun signe d'émotion. Retirée dans la prison, après une séance de dix-huit heures, transie de froid, elle s'enveloppa les pieds d'une couverture, et s'endormit tranquillement. Le lendemain, à onze heures du matin, elle monta, vêtue de blanc, sur la charrette qui la conduisit à l'échafaud. « Voici, madame, lui dit-on alors, l'instant de vous armer de courage. — De courage! reprit-elle, il y a si long-temps que j'en fais apprentissage, qu'il n'est pas à croire que j'en manque à cette heure. » Ici on ne peut nier que le peuple de Paris ne se soit livré aux plus dégoûtans systèmes contre une princesse infortunée, et qu'il n'ait mérité la dure apostrophe que lui a adressé le poète Delille. A midi, le cortége arriva sur la place de Louis XV. Marie-Antoinette jeta un long regard sur les Tuileries, et monta avec précipitation sur l'échafaud. Lorsqu'elle y fut parvenue, elle se mit à genoux, et dit : « Seigneur! éclairez et touchez mes bourreaux; adieu pour toujours, mes enfans, je vais rejoindre votre père. » Elle leva les yeux au ciel, et les ferma aussitôt à la lumière, le mercredi, 16 octobre 1793, à l'âge de 38 ans moins quelques jours. Son corps, déposé au cimetière de la Madeleine, fut confondu dans la même fosse où avait été inhumé son époux, et recouvert de chaux vive, afin d'en consumer bientôt les restes. On a pu cependant en découvrir quelques ossemens en 1815, qu'on a transférés à Saint-Denis. Les chagrins avaient flétri ses traits; elle avait même presque entièrement perdu un œil par l'air humide et malsain dans lequel elle avait vécu depuis si long-temps. Marie-Antoinette parlait le français avec pureté, et l'italien comme sa langue naturelle. Elle savait le latin, et possédait parfaitement la géographie et l'histoire. Elle jugeait avec goût des productions de tous les arts, et surtout de celles de la musique. Elle se distingua par l'affabilité dans ses manières, par la force et la constance dans les sentimens. Elle fut généreuse, et sut donner avec ces graces affectueuses qui doublent le prix du bienfait. M. de Bésenval, dans ses Mémoires, la peint ainsi : « L'éclat du teint de cette princesse, beaucoup d'agrément dans le port de sa tête, une grande élégance dans toute sa personne, la mettaient dans le cas de l'emporter sur beaucoup d'autres femmes qui avaient reçu plus d'avantages de la nature. Son caractère était doux et prévenant : facilement touchée par les malheureux, aimant à les protéger, à les secourir en toute occasion, elle montrait une ame sensible, bienfaisante, et réunissait deux qualités assez rares à rencontrer ensemble, celles de se plaire à rendre service, et de jouir du bien qu'elle avait fait. Un grand attrait pour le plaisir, peu de gaîté naturelle, rien absolument de déterminé dans sa façon de penser, l'empêchaient d'être aussi bien dans la société, que ses qualités personnelles, et son extérieur l'annonçaient. Sa familiarité nuisait à sa considération; et le maintien que les circonstances ou les conseils lui faisaient prendre choquait dans la femme aimable, acception sous laquelle on était trop accoutumé à la considérer. De là venait que chacun en était quelque-

fois mécontent, et qu'on en disait souvent du mal, en s'étonnant d'en dire. » Marie-Antoinette eut quatre enfans, 1° Marie-Thérèse-Charlotte, née le 19 décembre 1778, aujourd'hui MADAME, duchesse d'Angoulême; 2° Louis, né le 22 octobre 1781, mort le 4 juin 1789, dans sa neuvième année; 3° Charles-Louis, né au mois de mars 1785, nommé duc de Normandie, jusqu'après la mort de son frère aîné, et qui succéda aux droits de son père. *Voy.* LOUIS XVII; 4° une fille morte en bas âge. Sa mère s'affligeait sans modération de cette perte; on lui observa que sa douleur n'avait pour objet qu'un enfant, dont elle n'avait rien pu voir encore qui pût justifier des regrets si vifs. « Ah! s'écria-t-elle, n'eût-elle pas été ma plus tendre amie? » Les ouvrages, publiés sur cette reine infortunée, sont: I. *Histoire de Marie-Antoinette*, (par Montjoie), 1 vol. in-8°, Paris, 1797; 1814, 2 vol. in-8°. II. *Vie de Marie-Antoinette*, 3 vol. in-12. Paris, 1802 (attribuée à Babié). III. *Mémoires concernant Marie-Antoinette*, par J. Weber, frère de lait de cette princesse, Londres, 1806, 3 vol. in-8°. IV. *Réflexions sur le procès de la Reine*, par une femme (madame de Staël), in-8° de 37 pages; réimpr. en 1814. *Voyez* aussi l'*Histoire complète de la captivité de Louis XVI et de la famille royale*, Paris, 1817, in-8°.

MARIE-ANNE-CHRISTINE-VICTOIRE DE BAVIÈRE, fille de Ferdinand, électeur de Bavière, née à Munich, en 1660, mariée en 1680, à Châlons en Champagne, à Louis, dauphin, fils de Louis XIV, mourut en 1690, des suites de l'enfantement du duc de Berri. Près d'expirer, elle embrassa son fils, en lui disant: « C'est de bon cœur, quoique tu me coûtes bien cher! » Elle dit au duc de Bourgogne: « N'oubliez jamais, mon fils, l'état où vous me voyez; que cela vous excite à la crainte de Dieu, à qui je vais rendre compte de mes actions. Aimez et respectez toujours le roi, et monseigneur votre père; chérissez vos frères, et conservez de la tendresse pour ma mémoire. » C'est à cette occasion que Louis XIV dit au dauphin, en le tirant du chevet du lit de son épouse mourante: « Regardez, mon fils, voilà ce que deviennent les grandeurs!.... » Cette princesse avait de l'esprit, aimait les arts, s'y connaissait, et les protégeait. On se souvient de plusieurs de ses reparties ingénieuses ou délicates. Le roi lui disant: « Vous ne m'aviez point dit, Madame, que la duchesse de Toscane, votre sœur, était extrêmement belle. — Puis-je me ressouvenir, répondit-elle, que ma sœur a toute la beauté de la famille, lorsque j'en ai tout le bonheur? » Elle eut d'abord cette envie de plaire, qui, dans une femme ordinaire, est quelquefois taxée de coquetterie, et qui, dans une princesse, supplée ou ajoute aux agrémens de la figure. Cette envie se dissipa bientôt. Madame la dauphine, livrée à ses favorites, n'aimait que la retraite; et, après les premières fêtes, sa maison eut plutôt l'air d'un monastère que d'une cour: aussi elle ne fut pas autant regrettée qu'elle le méritait. Fléchier prononça l'*Oraison funèbre* de cette princesse, et c'est un des chefs-d'œuvre de cet orateur.

MARIE-ADÉLAIDE DE SA-

VOIE, mère de Louis XV, fille aînée de Victor-Amédée II, née à Turin, en 1685, fut promise au duc de Bourgogne, depuis dauphin, par le traité de paix conclu dans cette ville en 1696. Ce mariage se célébra l'année d'après. La princesse était propre à faire le bonheur de son époux par son esprit, ses graces et sa sensibilité. Le peuple, dans la joie de voir finir la guerre par cette alliance, l'appela la *Princesse de la paix*. En 1702, le duc de Bourgogne, nommé généralissime des armées en Flandre, ayant d'abord eu quelque désavantage, la duchesse, qui entendit à Versailles blâmer la conduite de son époux, ne put retenir ses larmes, et s'abandonna à une douleur amère. Madame de Maintenon, qui était présente, recueillit ses précieuses larmes sur un ruban qu'elle envoya au prince, et ranima ainsi dans son cœur l'amour de la gloire. La victoire de Nimègue en fut l'effet. La France perdit cette princesse en 1712, tandis qu'elle annonçait à ce pays les plus beaux jours. «Je sens, disait-elle quelque temps avant sa mort, que mon cœur grandit à mesure que ma fortune m'élève.» Pendant la guerre de la Succession, on lui proposait une partie de jeu. «Avec qui voulez-vous que je joue? répondit-elle, je suis entourée de femmes qui tremblent pour leurs maris et leurs enfans, et moi je tremble pour l'état.» Cependant on l'accusa d'avoir été la cause d'une partie de nos malheurs, par l'inclination qu'elle avait conservée pour son pays. Duclos prétend qu'elle instruisait le roi son père de tous nos projets militaires, et qu'après sa mort, Louis XIV, en ayant eu la preuve par les lettres trouvées dans sa cassette, dit à madame de Maintenon : «La petite coquine nous trompait.» Une fièvre ardente l'emporta en peu de jours. Cette princesse expirante fit appeler ses dames, et dit à la duchesse de Guise : «Adieu, ma belle duchesse; aujourd'hui dauphine, et demain rien!» La maladie qui l'emporta fut attribuée au poison. «Le rapport de l'ouverture du corps, dit le duc de Saint-Simon, n'eut rien de consolant; nulle cause naturelle de mort, mais d'autres vers les parties intérieures de la tête, [illegible]iues de cet endroit fatal où elle avait tant souffert. Fagon et Bourdin ne doutèrent point du poison, et le dirent nettement au roi, en présence de madame de Maintenon seule. Boulduc, et le peu des autres à qui le roi avait parlé et qui avaient assisté à l'ouverture, le confirmèrent par leur morne silence.» Sa conversation était vive et animée, et il lui échappait des réflexions d'un grand sens. Elle disait un jour à madame de Maintenon, en présence de Louis XIV : «Savez-vous, ma tante, pourquoi les reines d'Angleterre gouvernent mieux que les rois? C'est que les hommes gouvernent sous le règne des femmes, et les femmes sous celui des hommes.» Sa vivacité l'emportait quelquefois trop loin; mais elle saisissait bien les momens. Un jour qu'elle remarqua que Louis XIV était importuné de la dévotion du duc de Bourgogne, son époux : «Je desirerais, disait-elle, de mourir avant mon mari, et revenir ensuite, pour le trouver marié avec une sœur grise ou une tourière de Sainte-Marie.» (*Mém.* de Duclos.) Nous terminerons l'article

de la duchesse de Bourgogne par le portrait qu'en a tracé le duc de Saint-Simon. « Douce, timide, mais adroite, bonne jusqu'à craindre de faire le moindre mal à personne, et, toute légère et vive qu'elle était, capable de vues et de suite. La contrainte jusque dans la gêne, dont elle sentait tout le poids, semblait ne lui rien coûter. Quant à la figure, elle était régulièrement laide. Les joues pendantes, le front avancé, le nez qui ne disait rien, de grosses lèvres tombantes, des cheveux et des sourcils châtains-bruns, fort bien plantés, des yeux les plus parlans et les plus beaux du monde, le plus beau teint et la plus belle peau, le cou long avec un soupçon de goître qui ne lui seyait point mal, un port de tête galant, gracieux, majestueux, et le regard de même; le sourire le plus expressif, une taille longue, ronde même, aisée, parfaitement coupée; une marche de déesse sur les nues; elle plaisait au dernier point. Les graces naissaient d'elles-mêmes de tous ses pas, de toutes ses manières, et de ses discours les plus communs. Un air simple et naturel, toujours naïf, mais assaisonné d'esprit, charmait avec cette aisance qui était en elle jusqu'à la communiquer à tout ce qui l'approchait. Elle ornait tous les spectacles, était l'ame des fêtes, des plaisirs, des bals, et y ravissait par les graces, la justesse et la perfection de la danse. Elle aimait le jeu, s'amusait au petit jeu; car tout l'amusait. Elle préférait le gros jeu, y était juste, exacte, la plus belle joueuse du monde, et dans l'instant faisait le jeu de chacun. En public, sérieuse, mesurée, respectueuse avec le roi, et en timide bienséance avec madame de Maintenon. En particulier, causant, voltigeant autour d'eux; tantôt penchée sur le bras du fauteuil de l'un ou de l'autre, tantôt se jouant sur leurs genoux, elle leur sautait au cou, les embrassait, les baisait, les caressait, les chiffonnait. Admise à tout, à la réception des courriers qui apportaient les nouvelles les plus intéressantes, entrant chez le roi à toute heure, même pendant le conseil. Utile et fatale aux ministres mêmes; mais toujours portée à obliger, à servir, à excuser, à bien faire, à moins qu'elle ne fût violemment poussée contre quelqu'un, comme elle le fut contre Pontchartain, qu'elle nommait quelquefois au roi, *votre vilain borgne*, ou par quelque cause majeure, comme elle le fut contre Chamillart. — Sa sœur, Marie-Louise de Savoie, mariée à Philippe V, roi d'Espagne, se fit aimer de ses sujets par le soin qu'elle prenait de leur plaire, et par une intrépidité au-dessus de son sexe. Philippe ayant pris le parti de se rendre en Italie pour se mettre à la tête de ses armées, les Espagnols demandèrent unanimement que leur jeune reine, quoique n'ayant pas encore quatorze ans, fût nommée régente pendant l'absence de son époux. En vain elle voulut s'y opposer, il fallut se rendre aux vœux de ses peuples. Elle gouverna avec autant de sagesse que de dextérité. Au milieu des cruels revers qui plus d'une fois mirent Philippe à la veille d'être forcé de descendre du trône, Marie-Louise allait elle-même de ville en ville animer les cœurs, exciter le zèle, et recevoir les dons que lui rappor-

taient les peuples. Elle fournit ainsi à son mari plus de 200 mille écus en trois semaines. Si elle eût perdu la couronne d'Espagne, elle était déterminée à passer dans les Indes. Philippe ne jouit pas long-temps de tant de vertus réunies. L'Espagne perdit cette illustre princesse le 14 avril 1714; elle n'était encore âgée que de 26 ans. Des humeurs froides de la plus cruelle espèce avaient ruiné sa santé.

MARIE-JOSEPHE DE SAXE, née à Dresde, le 4 novembre 1731, de Frédéric-Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne, fut mariée, en 1747, à Louis, dauphin de France, mort à Fontainebleau en 1765. La tendresse qui unissait ces deux époux était d'autant plus forte, que la vertu la plus pure en resserrait les liens. (*Voy.* MARIE.) Les soins pénibles et assidus qu'elle donna à monseigneur le dauphin pendant sa dernière maladie, et les larmes qu'elle ne cessa de répandre depuis la mort de ce prince, hâtèrent la sienne. Une maladie de langueur, qui la consumait depuis plus d'un an, l'emporta le 13 mars 1767. Son amour pour ses enfans, l'attention qu'elle donna, jusqu'aux derniers momens de sa vie, à toutes les parties de leur éducation, causèrent de vifs regrets à la cour et à la France. Louis XV l'aimait et l'estimait. Consulté, après la mort du dauphin, sur le rang qu'elle tiendrait désormais à la cour, il répondit : « Il n'y a que la couronne qui puisse décider absolument du rang. Le droit naturel le donne aux mères sur leurs enfans; ainsi, madame la dauphine l'aura sur son fils, jusqu'à ce qu'il soit roi. » Sa Vie a été écrite par l'abbé Proyart ; on la trouve à la suite de celle du dauphin, père de Louis XVI.

MARIE Ire, reine d'Angleterre, née le 11 février 1515, de Henri VIII et de Catherine d'Aragon. Son règne, quoique court, fait époque dans l'histoire de la nation anglaise. Marie fut élevée dans le malheur. Fille d'une reine persécutée, elle se vit elle-même privée des droits de sa naissance, et vécut dans une sorte de proscription sous les règnes de son père et de son frère. Catherine d'Aragon, toute catholique, comme espagnole, était en outre très-attachée à la cour de Rome, qui s'était déclarée pour elle dans la contestation de son divorce. Il était naturel que Marie eût la religion et les sentimens de sa mère; qu'elle haït aussi la religion de Henri, leur persécuteur. Marie tenait de son père un caractère sombre, soupçonneux, sanguinaire. Telle était Marie, âgée de 37 ans, à son avénement au trône. A la mort d'Édouard, quatre princesses prétendaient à sa couronne; la catholique Marie, fille aînée de Henri VIII; Elisabeth, sa seconde fille, protestante; et dans la ligne de Henri VII, Jeanne Grey, et Marie Stuart, la première protestante, et la seconde catholique. Marie, qui avait le meilleur droit au trône, n'y monta qu'en s'engageant à soutenir la religion protestante. Les premiers actes de son pouvoir furent d'enfermer Élisabeth, sa sœur, et d'immoler à sa vengeance ou à sa sûreté Jeanne Grey et ceux qui avaient mis la couronne sur la tête de cette infortunée qui l'avait reçue malgré elle, et ne l'avait portée que dix jours. Les autres actes de l'autorité de Marie

furent d'ouvrir les prisons aux catholiques, ce qui était juste, ainsi que de leur rendre la liberté de conscience. Elle rétablit ensuite la religion romaine, ce qui était contre ses engagemens, contre l'intérêt politique, et affreux par les moyens qu'elle employa. On a dit qu'il y avait eu, sous ce règne, autant de sang répandu en Angleterre par les bourreaux que par le fer du soldat. On a porté à environ huit cents les suppliciés, non compris les condamnés au fouet, aux amendes, à la prison, au bannissement. Hume réduit à 277 le nombre des personnes brûlées pendant trois ans. Les gens d'église auxquels se livrà Marie, l'exemple de Charles-Quint en Flandre, et l'influence de Philippe II, qu'épousa cette princesse, doivent partager les reproches de la postérité. Son mariage avec Philippe II n'était ni dans les intérêts de la nation, ni dans ceux de l'Europe, ni dans les convenances personnelles, Marie étant plus âgée de 12 ans que ce prince. Philippe, faisant brûler des protestans en Flandre, devait augmenter l'ardeur de la persécution qu'il trouva commencée contre eux en Angleterre. Marie épuisa d'argent son royaume pour Philippe. Elle fit partout des emprunts, en imposa de forcés, exerça sur des marchands et des compagnies les plus révoltantes exactions, pour en envoyer le produit en Flandre, où Philippe était repassé dès 1554. Cette reine employait une partie de son temps « à lui écrire des élégies passionnées, à verser des larmes sur son absence et ses froideurs. » Philippe, qui n'était pas resté un an avec Marie, lui accordait rarement la faveur d'une réponse, et daignait à peine feindre quelque attachement pour elle. Marie mourut sans avoir été mère, en 1558, dans sa quarante-troisième année. Calais lui fut enlevé par le duc de Guise, et la flotte qu'elle envoya n'arriva que pour voir les étendards français arborés sur le port. « En moins de trois semaines, dit le P. Fabre, les Anglais perdirent tout ce qu'ils avaient conservé en France de leurs anciennes conquêtes, par l'incapacité d'une reine qui n'avait en tête que la destruction des protestans, et par la négligence de son conseil. » On a attribué sa mort à la perte de Calais, d'après ce mot : « Qu'on m'ouvre le cœur, on y trouvera Calais. » (*Voyez* Haviel.) Il est probable que ce ne fut que son dernier chagrin.

MARIE II, reine d'Angleterre, épouse de Guillaume III, dont elle partagea le trône, née au palais de Saint-James, le 30 avril 1662, de Jacques II, et de sa première femme Anne Hyde, la fille du lord Clarendon, que ce prince avait épousée en secret pendant l'exil de la famille royale, joignit aux charmes de la beauté et aux agrémens de l'esprit un excellent caractère, et un grand fonds de piété et de vertus. Elle parut supérieure à tout ce qui l'entourait, soit dans les amusemens de la cour, soit dans les jours de représentation qui exigeaient de la dignité. Le prince d'Orange, depuis roi d'Angleterre, lui fit sa cour en personne, lorsque elle n'était encore âgée que de 15 ans, et l'épousa. Plusieurs personnes ont supposé que la prévoyance de ce prince lui avait fait entrevoir les évènemens à venir, et que des vues de politique l'avaient porté à cette alliance.

S'il en était ainsi, il eut l'art de les cacher avec beaucoup d'habileté. On peut en juger par la franchise avec laquelle il déclara ses intentions à sir William Temple, alors ambassadeur à La Haye, auquel il dit « que les premiers motifs qui le déterminaient étaient les dispositions et le caractère de la jeune princesse; que telle était sa manière de voir et de sentir, que cette considération l'emportait auprès de lui sur toutes les convenances d'intérêt ou de fortune; que parmi les princesses existantes il en était peut-être peu qui trouvassent dans lui un époux avec lequel elles pussent vivre agréablement; que s'il en rencontrait une qui ne se plût pas avec lui, il ne se croyait pas en état de le supporter, et qu'étant dans l'intention de vivre avec son épo se d'une manière qui la rendît heureuse, il en desirait une qui fût animée par les mêmes vues; ce qu'on ne pouvait entendre essentiellement que de ses dispositions et de son éducation. » Ce fut le 4 novembre 1677 que les noces se célébrèrent au palais de Saint-James, et, quinze jours après, les nouveaux époux firent leur entrée solennelle à La Haye avec la plus grande magnificence. La princesse Marie embellit la cour de son nouvel époux par ses vertus et l'accomplissement de tous ses devoirs, jusqu'au moment où, à l'invitation des États, elle vint le trouver en Angleterre, et aborda à Whitehall le 12 février 1689. Le prince, son époux, l'y avait précédée dès le 5 novembre 1688, et le roi Jacques ayant été déchu par un bill de la *Convention nationale* qui plaçait la couronne sur la tête du prince son époux, et de la princesse, elle y fut posée le 11 avril suivant. Ils régnèrent ensemble jusqu'au 28 décembre 1694, époque à laquelle la reine mourut de la petite vérole dans son palais de Kensington, laissant après elle de longs regrets, et l'exemple de toutes les vertus de son sexe.

MARIE DE LORRAINE, reine d'Écosse, née le 22 novembre 1515, était l'aînée des enfans de Claude, duc de Guise. Elle épousa, le 4 août 1534, Louis d'Orléans, duc de Longueville, qui la laissa veuve au bout de trois ans. Elle épousa en secondes noces, le 9 mai 1538, Jacques Stuart, roi d'Écosse, qui mourut en 1542. Marie, son épouse, exerça la régence, et rendit en 1559, un édit contre les protestans. Le peuple se souleva, et courut aux armes. Marie fit venir des troupes de France, pour apaiser la révolte qui était excitée en grande partie par la reine Élisabeth. Marie tomba malade avant l'arrivée des troupes, et mourut au château d'Édimbourg, le 10 juin 1560, à l'âge de 45 ans. Son corps fut rapporté en France, et inhumé dans l'église de Saint-Pierre de Reims. Son *Oraison funèbre* fut prononcée par Claude d'Espence, Paris, 1561, in-8°.

MARIE STUART, reine de France et d'Écosse, fille de Jacques V, roi d'Écosse, et de Marie de Lorraine, née le 7 décembre 1542, hérita du trône de son père huit jours après sa naissance. Henri VIII, roi d'Angleterre, dont elle était la petite-nièce, voulut la marier avec le prince Édouard son fils, afin de réunir les deux royaumes. Mais ce mariage n'ayant pas eu lieu, elle épousa, en 1558, François, dauphin de France, fils et successeur de

Henri II. Quelle destinée semblait alors devoir être plus heureuse que celle de Marie Stuart, comblée des faveurs de la nature et de celles de la fortune, portant à 17 ans, la double couronne de France et d'Écosse, et pouvant disputer à Élisabeth celle d'Angleterre et d'Irlande; unissant aux charmes d'une beauté parfaite ceux d'un esprit cultivé, d'une ame noble et généreuse; adorée de son époux, admirée des Français, et l'objet des hommages d'une cour qui conservait encore avec le goût des lettres, la politesse des mœurs et le ton de la galanterie que François Ier y avait introduits! L'illustre l'Hôpital, Ronsard, du Bellay, et tous les poètes du temps, célébrèrent à l'envi les graces enchanteresses, les douces vertus, l'esprit et les talens de la jeune reine, et ne virent pour elle dans l'avenir qu'un long enchaînement de prospérités. Ces séduisantes illusions s'évanouirent au bout de dix-huit mois. François II termina sa carrière; Charles IX lui succéda, et Catherine de Medicis reprit toute l'autorité. Marie Stuart s'aperçut bientôt qu'elle n'était plus reine qu'en Écosse, et fut forcée d'y retourner. Elle avait exhalé sa douleur dans une élégie touchante sur la mort de son époux; en partant, elle exprima ses regrets et ses tristes pressentimens dans ces vers si connus :

Adieu, plaisant pays de France :
O ma patrie,
La plus chérie,
Qui as nourri ma jeune enfance :
Adieu France ! adieu mes beaux jours !
La nef qui disjoint nos amours,
N'a eu de moi que la moitié ;
Une part te reste, elle est tienne :
Je la fie à ton amitié,
Pour que de l'autre il te souvienne.

De retour en Écosse, elle se maria en secondes noces à Henri Stuart Darnley, son cousin. Ce prince avait tous les agrémens extérieurs capables de séduire une jeune personne. Marie, dans les premiers transports de son amour, lui donna le titre de roi, et joignait son nom au sien dans tous les actes publics. Mais elle découvrit bientôt dans son époux un homme insolent, violent, irrésolu, crédule, bas, grossier, brutal dans ses plaisirs, et qui, gouverné par les plus vils flatteurs, croyait toujours mériter au-delà de ce qu'on faisait pour lui. Elle voulut alors user de plus de réserve; il en fut indigné, et prit en aversion tous ceux qui avaient la confiance de la reine. Un musicien italien, nommé David Rizzio, était alors le conseil de cette princesse. Henri, qui n'avait que le nom de roi, méprisé de son épouse, aigri et jaloux, quoique Rizzio fût un vieillard dégoûtant, entre par un escalier dérobé, suivi de quelques hommes armés, dans la chambre où sa femme soupait, n'ayant auprès d'elle que le musicien et la comtesse d'Argyle. On renverse la table, et on tue Rizzio aux yeux de la reine, enceinte alors de cinq mois, et qui se mit en vain audevant de lui. « Je ne pleurerai plus, dit-elle, après cette scène horrible, je ne songerai qu'à la vengeance. » Rizzio n'avait été probablement que le confident et le favori de Marie. Un homme plus dangereux lui succéda auprès de cette princesse; ce fut le comte de Bothwell. Cette nouvelle liaison avec un homme ardent et vicieux occasiona la mort du roi, assassiné à Édimbourg dans une maison isolée, que ses meurtriers firent sauter par une

mine. Marie épouse alors son amant, regardé universellement comme l'auteur de la mort de son époux. (*Voyez* Hesburn, comte de Bothwell.) Cette union malheureuse souleva l'Écosse contre elle. Abandonnée de son armée, elle fut obligée de se rendre aux confédérés, et de céder la couronne à son fils. On lui permit de nommer un régent, et elle choisit le comte de Murray, son frère naturel, qui ne l'en accabla pas moins de reproches et d'injures. L'humeur impérieuse du régent procura un parti à la reine. Elle se sauva de prison, leva 6000 hommes; mais elle fut vaincue et obligée de chercher un asile en Angleterre, où elle ne trouva qu'une prison, et enfin la mort, après 18 ans de captivité. Elisabeth la fit d'abord recevoir avec honneur dans Carlisle; mais elle lui fit dire, « qu'étant accusée par la voix publique du meurtre de son époux, elle devait s'en justifier. » On nomma des commissaires, et on la retint prisonnière à Tewksbury, pour instruire ce procès. Le grand malheur de la reine Marie fut d'avoir des amis dans sa disgrace. Il se formait, ou l'on disait qu'il se formait tous les jours des complots contre la reine d'Angleterre, dans le dessein de rétablir celle d'Écosse. (*Voy.* l'art. Parr.) Un prêtre, nommé Jean Ballard, fut accusé d'avoir conseillé à un jeune gentilhomme, nommé Babington, de travailler à l'exécution de ce projet. Quelques autres entrèrent dans le complot. Leur procès fut instruit sur-le-champ, et il y en eut sept de pendus et écartelés. Cette conspiration servit à accélérer le jugement de Marie. On faisait courir tous les jours des bruits alarmans. Une flotte espagnole, disait-on, était arrivée pour la délivrer; les Écossais avaient fait une irruption; une armée conduite par le duc de Guise (*Voyez* Fitz-Moritz), avait débarqué dans la province de Sussex. Elisabeth alarmée, ou feignant de l'être, fit juger Marie, son égale, comme si elle avait été sa sujette. « Quarante-deux membres du parlement, et cinq juges du royaume, allèrent l'interroger dans sa prison à Fotheringay. Elle protesta, mais elle répondit. Jamais jugement ne fut plus incompétent, et jamais procédure ne fut plus irrégulière. On lui représenta de simples copies de ses lettres, et jamais les originaux; on fit valoir contre elle les témoignages de ses secrétaires, et on ne les lui confronta point; on prétendit la convaincre sur la déposition de trois conjurés qu'on avait fait mourir, dont on aurait pu différer la mort pour les examiner avec elle. Enfin, quand on aurait procédé avec les formalités que l'équité exige pour le moindre des hommes, quand on aurait prouvé que Marie cherchait partout des secours et des vengeurs, on ne pouvait la déclarer criminelle. Élisabeth n'avait d'autre juridiction sur elle que celle du puissant sur le faible et sur le malheureux. » Histoire générale, tom. 2. (*Voy.* Élisabeth.) Mais sa politique cruelle exigeait le sacrifice de cette illustre victime. Marie fut condamnée à mort, et elle la reçut avec un courage dont les plus grands hommes ne sont pas toujours capables. « La mort qui doit mettre fin à mes malheurs, me sera, dit-elle, très-agréable. Je regarde comme indigne de la félicité céleste une

ame trop faible pour soutenir le corps dans ce passage au séjour des bienheureux. Dans ses derniers jours, elle joignit aux exercices d'une piété courageuse les soins les plus tendres à l'égard de ses domestiques. Après leur avoir distribué des récompenses, et avoir écrit en leur faveur à Henri III et au duc de Guise, elle demanda qu'ils fussent témoins de son supplice. Le comte de Kent le refusait avec dureté. Touchée d'un tel refus, elle s'écria : « N'oubliez pas que j'ai été reine de France, et que je suis petite-fille de Henri VIII et cousine de votre reine ; » paroles bien frappantes dans une telle conjoncture ! Au lieu de lui donner un confesseur catholique qu'elle demandait, on lui envoya un ministre protestant, qui la menaçait de la damnation éternelle, si elle ne renonçait pas à sa religion. « Ne vous tourmentez pas sur ce point, lui dit-elle plusieurs fois avec vivacité : je suis née dans la religion catholique, j'y ai vécu, je veux y mourir. » Un crucifix qu'elle avait entre les mains lui attira un autre reproche. Le comte de Kent voulut lui dire « qu'il fallait avoir le Christ dans le cœur et non dans les mains ; » elle répliqua « qu'il était difficile d'avoir son Sauveur dans les mains, sans que le cœur en fût vivement touché. » On ne lui permit d'être accompagnée que d'un petit nombre de domestiques. Elle fit choix de quatre hommes et de deux de ses femmes. « Adieu, mon cher Melvil, dit-elle à l'un d'eux. Tu vas voir le terme lent et desiré de mes malheurs. Publie que je suis morte inébranlable dans la religion, et que je demande au ciel le pardon de ceux qui ont été altérés de mon sang. Dis à mon fils qu'il se souvienne de sa mère. Adieu encore une fois, mon cher Melvil, ajouta-t-elle en l'embrassant ! Ta maîtresse, ta reine se recommande à tes prières. » ..... Le 18 février 1587, s'étant levée deux heures avant le jour, pour ne pas retarder l'heure de l'exécution de l'arrêt, elle s'habilla avec plus de soin qu'à l'ordinaire ; et ayant pris une robe de velours noir : « J'ai gardé, dit-elle, cette robe pour ce grand jour, parce qu'il faut que j'aille à la mort avec un peu plus d'éclat que le commun. » Elle rentra ensuite dans son oratoire, où, après quelques prières, elle se communia elle-même d'une hostie consacrée que le pape Pie V lui avait envoyée. Lorsque les commissaires entrèrent, elle les remercia de leurs soins, en ajoutant : « Les Anglais ont trempé plus d'une fois leurs mains dans le sang de leurs rois. Je suis de ce même sang ; ainsi il n'y a rien d'extraordinaire dans ma mort et dans leur conduite. » On la conduisit dans une salle où l'on avait élevé un échafaud tendu en noir. Les spectateurs qui la remplissaient, furent frappés en voyant le maintien assuré de cette reine, qui avait conservé une partie de ses charmes et de ses graces. Quand il fallut quitter ses habits, elle ne voulut point que le bourreau fît cette fonction, disant « qu'elle n'était pas accoutumée à se faire servir par de pareils gentilshommes. » Après avoir fait quelques prières, elle tendit sa tête, sans montrer la moindre frayeur. Sa tête ne fut séparée du corps qu'au troisième coup ; et le bourreau montra cette tête, qui avait porté deux couronnes,

aux quatre coins de l'échafaud, comme celle d'un scélérat. Telle fut la fin tragique d'une des plus belles princesses de l'Europe. (*Voy.* LAMBARN.) Elle passa près de la moitié de sa vie dans les chaînes, et mourut d'une mort infâme. Son attachement à la religion catholique, et ses droits sur l'Angleterre, firent aux yeux d'Élisabeth, une partie de ses crimes. Sa beauté, selon l'expression de Mme de Staël, excita la coquetterie sanguinaire d'Élisabeth. Ses talens, la protection dont elle honora les lettres, le succès avec lequel elle les cultiva, sa fermeté dans ses derniers instans, son attachement à la religion de ses pères, ont un peu fermé les yeux sur ses fautes, et on ne se souvient plus aujourd'hui que de ses malheurs. On a donné un Recueil des écrivains contemporains qui ont écrit sa Vie, Londres, 1725, 2 vol. in-fol. Nous n'avons suivi dans cet article, ni le partial Buchanan, ni le partial Rapin de Thoiras; mais le véridique de Thou, et le judicieux Hume, qui ont examiné avec soin les raisons des apologistes et des accusateurs de Marie. Nous ajouterons que l'abbé de Choisi, dans son Histoire ecclésiastique, où il ne devait montrer Marie Stuart que par le bon côté, finit pourtant ainsi son portrait : « Il faut avouer que sa bonté mal entendue, sa faiblesse et son inconstance lui attirèrent la plupart de ses malheurs. » La fin de la reine d'Écosse fut d'une héroïne chrétienne; mais plusieurs traits de sa vie ne sont pas d'une femme chrétienne. « L'humanité, dit Dreux du Radier, ne saurait refuser des larmes à sa fin malheureuse. » Mais jusqu'à ce qu'on ait réfuté les écrits du président de Thou, et opposé une juste apologie à ce qu'il dit de la mort de Henri Stuart, comte Darnley; de la familiarité de Marie avec David Rizzio, de son mariage avec Bothwell, meurtrier du comte Darnley, on ne saurait accuser les historiens d'avoir employé, comme le dit le président Hénault des couleurs affreuses pour peindre toutes les actions de sa vie. Ce sont les couleurs que présente la vérité. Nous voulons bien ne pas lui faire un crime de son humeur galante, de l'amour qu'eut pour elle Damville, fils du connétable de Montmorency, qui la suivit en Ecosse; de l'aventure de Chastelard, à qui elle avait pardonné une hardiesse criminelle, puisqu'il avait été jusqu'à se cacher la nuit dans sa chambre pour satisfaire sa passion, et qu'elle ne le sacrifia à sa réputation que parce qu'elle ne put s'en dispenser. Enfin, nous ne lui imputons point les poésies galantes qu'on lui attribue sur son commerce avec ce gentilhomme, non plus que les lettres que les protestans ont publiées, et qu'elle écrivait, disent-ils, à Bothwell, avant la mort du comte Darnley. Mais, encore une fois, écartant les faits faux ou douteux, Marie n'est point justifiée aux yeux de la postérité, et il n'y aura que l'éclat de sa mort qui puisse faire oublier les reproches qu'on peut faire à sa vie. Elle eut de Henri Stuart, son second mari, Jacques Ier, roi d'Angleterre; on a dit faussement qu'elle avait eu de Bothwell, son troisième époux, une fille qui se fit religieuse à Notre-Dame de Soissons. On trouve, dans le recueil intitulé *Cambdeni et illus-*

trium virorum Epistolæ, une lettre que l'illustre président de Thou écrit à Campden, pour justifier ce qu'il a dit de Marie Stuart dans son Histoire. Il assure qu'il s'est instruit à fond des particularités de sa vie et de la source de ses malheurs; mais il exprime aussi le regret d'avoir pris pour guide les écrits de Buchanan. Cependant le crime qu'on lui impute (la mort de son mari) est encore peut-être un problème historique. Cette question a été traitée par Gaillard, dans son *Histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre*, et il la résout en faveur de Marie Stuart. On trouvera de plus grands détails dans un ouvrage plus récent, intitulé: *Histoire de Marie Stuart, rédigée d'après des actes authentiques, et enrichie de pièces inédites, par M. L. de Sévelinges*, 2 vol. in-8°. Les infortunés de Marie Stuart ont fourni le sujet d'un grand nombre de pièces de théâtre. La plus célèbre est la tragédie de *Marie Stuart* de Schiller. M. Lebrun en a donné en 1820, sur notre théâtre Français une traduction presque littérale, qui a eu un brillant succès.

MARIE-CAROLINE, reine de Naples. *Voyez* CAROLINE.

MARIE-CLOTILDE-ADÉLAIDE-XAVIÈRE de France, reine de Sardaigne, née à Versailles, le 23 septembre 1759, était fille du dauphin, fils de Louis XV, et de Marie-Joséphine de Saxe. Elevée par Mme la comtesse de Marsan et sous les yeux de son vertueux frère, la jeune princesse prit de bonne heure le goût et l'habitude des pratiques de la religion. Elle fut mariée, par procureur, à Versailles, le 27 août 1775, au prince de Piémont, fils aîné du roi de Sardaigne. La cérémonie du mariage fut célébrée à Chambéry, en présence de toute la cour de Sardaigne. Mme Clotilde ne changea rien à ses habitudes, et se livra entièrement aux œuvres de piété et de charité. Son époux parvint au trône le 16 octobre 1796, sous le nom de Charles-Emanuel IV, et Mme Clotilde, devenue reine, ne se servit de son autorité, que pour protéger la religion et les malheureux. Le Directoire français ayant déclaré la guerre à Charles-Emanuel, ce prince fut forcé de quitter sa capitale et ses états, et son épouse le suivit dans cette espèce d'exil. Elle mourut à Naples, le 7 mars 1802, dans les plus vifs sentimens de piété. Le pape Pie VII la déclara vénérable par décret du 10 avril 1808.

MARIE D'ARAGON, reine de Sicile, fille de Frédéric II, surnommé le *Simple*, lui succéda en 1372. Pierre IV, roi d'Aragon, et aïeul de Marie, lui disputa la couronne; et, d'un autre côté, il se forma un parti qui refusait d'obéir à une femme, et qui retint Marie enfermée dans le château de Catane, voulant lui faire épouser Jean Galeas Visconti, seigneur de Milan. Marie resta captive jusqu'en 1382, et fut ensuite transférée à Cagliari, puis en Catalogne comme prisonnière de son aïeul. Elle épousa, en 1391, Martin, fils de Pierre IV, qui s'était fait proclamer roi de Sicile. Les deux époux ne purent être reconnus de leurs sujets qu'en 1399. Mais Marie ne jouit pas long-temps du repos. Elle mourut en 1401.

MARIE-ÉLÉONORE DE BRANDEBOURG, reine de Suède,

épouse de Gustave-Adolphe-le-Grand, et mère de Christine, était fille de l'électeur Jean-Sigismond. Après la mort de son époux, qu'elle aimait tendrement, elle se fit remettre son cœur, et ne cessa de l'arroser de ses larmes. Peu de temps après, elle institua un ordre dont les insignes étaient un cœur couronné, ayant d'un côté un cercueil et de l'autre une devise en vers allemands. Elle porta toujours cet ordre et le distribua entre les personnes de sa famille. Cette reine n'aimait pas la Suède. Elle mourut en 1655, dans une retraite absolue.

MARIE DE BOURGOGNE, fille de Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, naquit à Bruxelles en 1457. Charles ayant été tué au siége de Nanci en 1477, Marie hérita, dès l'âge de vingt ans, de tous les états de son père. Louis XI, à qui les ambassadeurs de Bourgogne la proposèrent pour son fils, la refusa. Marie épousa Maximilien, fils de l'empereur Frédéric, et porta tous ses états des Pays-Bas à la maison d'Autriche. (*Voyez* MARGUERITE.) On dit que ce prince était si pauvre, qu'il fallut que sa femme fît la dépense des noces, de son équipage et de ses gens. Cette princesse mourut à Bruges en 1482, d'une chute de cheval. Elle en eut la cuisse cassée, et elle aurait pu en guérir, si son extrême pudeur lui avait permis de montrer sa blessure aux chirurgiens. Ce scrupule montre assez quelle était sa vertu. Marie fut regrettée des Flamands, qui cependant lui avaient donné de grands désagrémens, jusqu'à faire le procès à ses ministres Hugonet et Imbercourt, et à les faire décapiter en sa présence. On voit à Bruges, dans l'église de Notre-Dame, son mausolée, et celui du duc son père, en bronze doré; c'est un des plus beaux ouvrages de ce genre. Louis XV, après la prise de Bruges de 1745, en considérant ce double monument, dit en parlant de celui de Marie: *Voilà le berceau de toutes nos guerres.* Cette princesse était une des plus belles femmes de son temps. Gaillard a écrit l'histoire de *Marie de Bourgogne*, 1757.

MARIE D'AUTRICHE, petite-fille de la précédente, reine de Hongrie et de Bohême, fille de Philippe, archiduc d'Autriche et roi d'Espagne, et de Jeanne d'Aragon, et sœur des empereurs Charles V et Ferdinand Ier, née à Bruxelles le 13 septembre 1503, épousa, en 1521, Louis II, roi de Hongrie, qui périt, l'an 1526, à la bataille de Mohacz. Cette mort toucha sensiblement la reine, qui depuis ne voulut jamais songer à de secondes noces; quoiqu'elle fût recherchée par plusieurs princes. Son frère, Charles-Quint, lui donna le gouvernement des Pays-Bas, dont elle se chargea en 1531. Elle fit la guerre au roi Henri II; et dans le temps que l'empereur assiégeait Metz, l'an 1552, elle fit diversion d'armes en Picardie. Sa prudence la rendit chère aux peuples, qu'elle gouverna pendant 24 ans. Elle passa en Espagne en 1556, et y mourut en 1558, peu de jours après la mort de Charles-Quint. Elle fonda, en 1542, la ville de Marienbourg dans les Ardennes.

MARIE DE GONZAGUE. *Voy.* GONZAGUE.

MARIE D'ANJOU, fille aînée de Louis XII, roi titulaire de Naples, et femme de Charles VII, roi de France, morte en revenant

de Saint-Jacques en Galice, à l'abbaye de Châteliers en Poitou, l'an 1465, à 59 ans, était une princesse d'un rare mérite, aimant son mari, qui ne l'aimait point, et travaillant à le faire roi, tandis qu'il ne songeait qu'à ses plaisirs, et qu'il poussait l'indifférence jusqu'à refuser de lui adresser la parole. C'est cette princesse qui lui assura la couronne par son adresse, par ses conseils et par son intrépidité.

MARIE-JOSÉPHINE, épouse de Frédéric-Auguste II, roi de Pologne. *Voyez* Frédéric-Auguste II.

MARIE, fille d'Éléazar, née au bourg de Bâthécort, et réfugiée avec son mari dans Jérusalem, s'y trouva pendant le siége de cette ville par Titus. Une horrible famine réduisit les habitans à se nourrir de corps morts. Un jour, les soldats, après lui avoir volé tous ses bijoux, lui prirent encore tout ce qui était nécessaire à sa subsistance. Cette femme, mourant de faim, arracha de sa mamelle son fils, le tua, le fit cuire, en mangea une partie, et garda le reste pour une autre fois. Les soldats entrèrent, à l'odeur de ce mets cruel, et la forcèrent de leur montrer ce qu'elle avait fait cuire. Elle leur offrit d'en manger; mais ils en eurent tant d'horreur, qu'ils se retirèrent en frémissant. Personne n'ignore que l'auteur de la *Henriade* a fait entrer cette scène terrible dans le 10e chant de son poëme.

MARIE, autrement Salomé. *Voyez* ce dernier mot.

MARIE de l'INCARNATION, institutrice et première supérieure des Ursulines de la Nouvelle-France, dont le nom était Marie Guyard, née à Tours, le 18 octobre 1599, entra, à l'âge de 32 ans, après la mort de son mari, chez les Ursulines de cette ville, où elle composa, pour l'instruction des novices, un assez bon livre, intitulé l'*École chrétienne*, 1684, in-12. Voulant convertir les peuplades sauvages du Canada, elle passa à Québec en 1639, où elle établit un couvent de son ordre, dont elle fut supérieure. Elle y mourut, le 30 avril 1672. Outre son *Ecole chrétienne*, on a d'elle un volume in-4° de *Retraites*, Paris, 1682, in-12, et de *Lettres*, Paris, 1677, 1681, in-4°. Dom Claude-Martin, son fils, a publié sa Vie; le P. de Charlevoix, jésuite, en a aussi donné une, 1724, in-12. Tous les écrits de cette religieuse sont pleins d'onction.

MARIE de FRANCE. *Voyez* France.

MARIE de l'INCARNATION, fondatrice des carmélites réformées en France. *Voyez* Avrillot.

MARIE de la VISITATION (Sœur), religieuse de l'Annonciade à Lisbonne, fut célèbre dans cette ville par ses extases et ses révélations. Ambitionnant de fixer l'attention publique, elle se fit cinq blessures semblables aux cinq plaies de Jésus-Christ. Ces stigmates firent un grand éclat à Lisbonne; tout le monde voulait les voir. L'inquisition nomma des commissaires, et la fourberie fut découverte en 1588. Marie fut punie, et mourut dans l'obscurité. (*Voyez* Louis de Paramo, *De origine et progressu inquisitionis*, Madrid, 1598.) L'Espagne était remplie alors d'*alumbrados* ou d'illuminés, qui faisaient consister la plus haute sainteté dans l'oraison mentale,

et dans des pratiques de dévotion, qui n'excluaient pas chez eux des débauches cachées. Ils commencèrent à paraître en 1575, et formèrent une secte nombreuse vers 1623. Ce furent les pères des quiétistes.

MARIE-MADELEINE DE LA TRINITÉ, fondatrice de l'ordre de la Miséricorde, avec le père Yvan, prêtre de l'Oratoire, née à Aix en Provence, en 1616, d'un père soldat, fut élevée avec grand soin par sa mère, et fut demandée en mariage, à l'âge de quinze ans, par un homme fort riche, dont elle refusa la main. Elle se mit sous la direction du père Yvan qui composa pour elle un livre intitulé: *Conduite à la perfection chrétienne.* Une maladie dont elle fut affligée en 1632, lui fit prendre la résolution de fonder l'ordre de la Miséricorde, pour y recevoir les filles de qualité sans biens et sans dot. Marie-Madeleine exécuta heureusement ce pieux dessein. Cette sainte fondatrice établit à Aix, en 1637, la première maison de son institut, dont elle fut la première supérieure. Elle mourut à Avignon, le 20 février 1678, après avoir fondé plusieurs maisons de son ordre. *Voyez* sa Vie par le P. Croiset, jésuite, Lyon, 1696, in-8°.

MARIE D'ARAGON, fille de Sanchez II, roi d'Aragon, et prétendue femme de l'empereur Othon III, périt par une mort aussi honteuse que sa vie, si l'on en croit plusieurs historiens, qui racontent que cette princesse, ayant en vain sollicité un comte de Modène de satisfaire ses desirs, l'accusa du crime qu'il n'avait point voulu commettre. L'empereur, trop crédule, fit trancher la tête à cet innocent cru coupable. La femme du comte, ayant appris la vérité de son mari mourant, offrit de prouver l'innocence de cet infortuné, par l'épreuve du feu. On apporta un fer dans un grand brasier, et lorsqu'il fut tout rouge, la comtesse le prit sans s'émouvoir, et le tint entre ses mains sans se brûler. L'empereur fit jeter l'impératrice dans un bûcher en 998. Voilà ce que plus de vingt historiens, entre autres Maimbourg et Moréri, ne craignent pas de rapporter comme une vérité, quoique ce soit une fable dénuée de tout fondement. Muratori a détruit ce roman.

MARIE D'AGREDA. *Voyez* AGREDA.

MARIE D'ESCOBAR, femme de Diego de Chaves, porta la première quelques grains de froment à la ville de Lima, appelée alors *Rimac.* Le produit des récoltes qu'elle obtint de ces grains fut distribué, pendant trois ans, entre les nouveaux colons; de manière que chaque fermier en reçut 20 ou 30 grains. Garcilasso s'est plaint de l'ingratitude de ses compatriotes qui connaissent à peine le nom de Marie d'Escobar. Nous ignorons l'époque précise à laquelle commença la culture des céréales au Pérou, mais il est certain qu'en 1547, on ne connaissait point encore le pain de froment à la ville de Cusco. A Quito le premier blé européen a été semé près du couvent de Saint-François, par le P. Jos. Rixi, natif de Gand en Flandre. Les moines y montrent encore avec intérêt le vase de terre dans lequel le premier froment est venu d'Europe, et qu'ils gardent comme une relique précieuse. Que n'a-t-on conservé partout le

nom de ceux qui au lieu de ravager la terre, l'ont enrichie les premiers de plantes utiles à l'homme. (*Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne*); tom. 3, liv. 4, c. 9, pag. 68 et 69, Paris, 1811, in-8°.)

MARIE (JOSEPH-FRANÇOIS), docteur de Sorbonne, né à Rhodès, en 1738, annonça de bonne heure des talens pour l'instruction publique; et, après s'être fait recevoir dans la maison de Sorbonne, il fut nommé professeur de philosophie au collége du Plessis. Le célèbre astronome Lacaille, étant mort en 1762, l'abbé Marie lui succéda dans la place de censeur royal et dans la chaire de professeur de mathématiques au collége Mazarin. En 1770, il présenta à l'Académie des sciences une édition nouvelle des *Leçons de mathématiques* de son prédécesseur, où l'on trouve des additions qui n'ont pas moins de précision que l'ouvrage principal. Sur le rapport de Lalande et de Bailly, l'Académie permit que cette nouvelle édition parût sous son privilége, comme la précédente. Il fit aussi réimprimer les *tables de logarithmes* de Lacaille, avec des additions si nombreuses que l'ouvrage prit un nouveau format. Il donna aussi une nouvelle édition des *Leçons d'optique* du même auteur. Il aida aussi l'abbé Godescard dans la traduction des *Vies des Saints* de Buttler. En 1771, Marie fut nommé conseiller-clerc au parlement; en 1774, il passa au grand-conseil, lors du rappel de l'ancienne magistrature. Depuis long-temps l'abbé Marie s'occupait de la traduction des *Lettres d'Euler à une princesse d'Allemagne*. On assure que Condorcet, craignant les effets que pourrait produire cette traduction, en fit faire une par plusieurs jeunes gens, dont chacun fut chargé d'un certain nombre de lettres: qu'il y retrancha tout ce qui lui déplaisait, et qu'il parvint à la faire imprimer avant que le premier traducteur eût pu terminer son travail, dont il empêcha ainsi la publication. En 1776, l'abbé Marie fut nommé sous-précepteur des enfans du comte d'Artois. Deux ans après, il fit un voyage en Italie avec M. et Mme de Rohan-Chabot. Lors de l'émigration, il suivit ses élèves, et quitta la France. En 1792, il fut décrété d'accusation par la Convention. Depuis cette époque il n'est point rentré en France. Avant la révolution, il avait perdu un frère qui s'était tué lui-même, dans les accès d'une démence ancienne et complète; il paraît que cet abbé ayant éprouvé une atteinte de cette maladie, se retira un soir dans sa chambre, ayant l'air fort sombre: il y fut trouvé le lendemain tué d'un coup de couteau, le 25 février 1801.

MARIESCHI (MICHEL), peintre et architecte, né à Venise, en 1697, mort en 1744, travailla beaucoup en Allemagne. De retour dans sa patrie, il peignit les plus belles vues de Venise et les grava à l'eau-forte.

MARIETTE (JEAN), dessinateur, graveur à la pointe et au burin, et imprimeur, né à Paris en 1654, mort en cette ville en 1742, âgé de 84 ans, étudia avec de grands succès la peinture sous Jean-Baptiste Corneille, son beau-frère; mais les conseils de Lebrun, son ami, lui firent donner la préférence à la gravure. Il s'y distingua par des ouvrages finement dessinés, et par une con-

naissance fort étendue des estampes. On a de lui divers morceaux pleins d'esprit et de goût, entre autres on remarque *Saint Pierre délivré de prison* d'après Le Dominiquin ; *Moyse trouvé sur le Nil*, d'après Le Poussin ; *Jésus-Christ dans le désert, servi par les anges*, d'après Lebrun; une *Descente de croix*; *Narcisse* ; beau paysage, gr. in-fol. Mariette en a gravé plusieurs d'après ses propres dessins. Son œuvre se compose de 860 pièces.

MARIETTE (Pierre-Jean), fils du précédent, né à Paris, en 1694, et mort dans cette ville en 1774, âgé de 80 ans, avait reçu de son père le goût de la gravure, et s'était perfectionné dans ses voyages en Allemagne et en Italie. Il vendit son fonds de librairie en 1750, et acheta une charge de secrétaire du roi et de contrôleur de la chancellerie. Alors il fut uniquement occupé du recueil de ses estampes, qu'il augmentait et perfectionnait sans cesse. On a de lui : I. *Traité des pierres antiques gravées du cabinet du roi*, Paris, 1750, 2 vol. in-fol., rempli de savantes recherches. II. *Lettres à M. de Caylus*. III. *Lettres sur la fontaine de la rue de Grenelle*. IV. Les *Descriptions* qui se trouvent dans le recueil des planches gravées d'après les tableaux de M. Crozat, 1729, 2 vol. in-fol. V. *Description sommaire des statues, figures, vases*, etc., du même cabinet, Paris, 1750, in-8°. VI. La *Description du recueil d'estampes de M. Boyer d'Aguilles*, Paris, 1744, in-fol. Les talens et l'amabilité du caractère de Mariette l'avaient mis en rapport d'affaires, ensuite d'amitié, avec le comte de Caylus, l'abbé Barthélemy, et de La Borde, par lesquels il fut chargé de présider à l'édition du *recueil des peintures antiques*, d'après les dessins de Pietro Sante-Bartoli. (*V.* Borde.) On doit encore à Mariette les éditions de plusieurs ouvrages intéressans, entre autres la *Description* des travaux qui ont précédé, accompagné et suivi la fonte en bronze d'un seul jet de la statue équestre de Louis XV, dressée sur les Mémoires de Lempereur, Paris, 1768, in-folio. Le catalogue des estampes de Mariette a été dressé par Basan : il a paru en 1775, in-8°. C'est un des plus complets en ce genre. *Voy.* Fusth.

MARIETTE (François-de-Paule), oratorien, né à Orléans, le 31 mars 1684, s'attacha au parti de l'appel, et prit part aux controverses agitées entre les théologiens de ce parti. Il mourut à Paris, le 15 avril 1767. Ses principaux écrits sont : I. *Examen des éclaircissemens* (de l'abbé d'Etemare) *sur la crainte servile et la confiance*. II. *Réflexions tirées des ouvrages d'Arnauld et de Nicole*, 1739. III. Plusieurs écrits sur les jubilés, à l'approche du jubilé de 1759, etc., etc.

MARIGNAN (Jean-Jacques), Medichino, marquis de), célèbre capitaine du 16e siècle, naquit à Milan, de Bernardin de Médicis ou Medichino, amodiateur des fermes ducales. Ayant donné dans sa jeunesse diverses preuves de valeur, il s'acquit la protection de Jérôme Morone, chancelier et principal ministre de François Sforce, duc de Milan. Ce prince voulant se défaire d'Hector Visconti, seigneur milanais, Medichino fut choisi, par le conseil de

Monone, avec un autre officier pour l'assassiner. Mais le meurtre ne fut pas plutôt exécuté, que le duc résolut d'en sacrifier les instrumens à la crainte de passer pour l'auteur d'un si lâche assassinat. Pozzino, compagnon de Medichino, fut le premier immolé; et la mort de l'un fut un avis pressant pour l'autre de mettre sa vie en sûreté. Ayant été chargé d'une lettre par le commandant de Muzzo, place forte du duché de Côme, qui renfermait l'ordre de le mettre à mort, il l'ouvrit dans le trajet, et en substitua une autre qui portait injonction de lui remettre cette place à son commandement. Il obligea ainsi le duc à en faire le siége, qu'il soutint pendant huit mois contre tous les efforts du duc. Il entra au service de l'empereur en 1528, et reçut en échange de Muzzo la ville de Marignan, d'où il prit le nom de marquis de Marignan. Dès-lors, chargé des emplois militaires les plus considérables, il acquit la réputation d'un grand capitaine. Il défit, en 1554, à la bataille de Marciano en Toscane, l'armée française commandée par le maréchal Strozzi, et s'empara, l'année suivante, après un siége de huit mois de la ville de Sienne, qui s'était révoltée contre l'empereur. Le marquis de Marignan avait autant d'esprit que de talent pour la guerre; mais sa fourberie, son avarice et surtout sa cruauté, ternirent la gloire de ses exploits militaires. Irrité de la longue résistance des Siennois, il tourna sa rage contre les malheureux habitans de la campagne, et en fit pendre aux arbres plus de cinq mille, de tout sexe et de tout âge. Il prit pour prétexte de ses barbaries les contraventions à la défense qu'il avait fait publier, sous peine de la vie, de porter dans la ville aucune espèce de vivres. Il se plaisait quelquefois à les tuer lui-même avec une béquille armée d'un fer pointu, dont il se servait pour marcher à cause de la goutte. Il s'empara de Porto-Ercole en 1555, et mourut la même année à Milan, âgé d'environ 60 ans. Jean-Ange de Médicis, qui fut pape sous le nom de Pie IV, était son frère. Tous les historiens qui ont parlé du marquis de Marignan, s'accordent à dire qu'il n'était point de la maison des Médicis de Florence, dont il n'avait pris le nom que par vanité, à la faveur de la ressemblence avec le sien; mais ce qui doit rendre la chose au moins problématique, c'est le témoignage de l'auteur de sa Vie, qui le dit vraiment issu d'une branche de Médicis, établie à Milan, et qui en donne des raisons plausibles. Les preuves sur lesquelles il se fonde sont: 1° que, du vivant même du marquis, c'est-à-dire avant que son frère fût pape, Alexandre et Côme de Médicis, grands-ducs de Florence, l'avaient reconnu pour leur parent; et il cite à ce sujet une lettre du premier, par laquelle il le recommandait comme tel au marquis du Guast, général de l'empereur; 2° qu'il a vu les armes de Médicis, sculptées dans une maison très-ancienne des aïeux du marquis à Milan; 3° enfin il dit avoir vu une description, imprimée à Florence, des fêtes données en cette ville pour l'arrivée de Jeanne d'Autriche; ouvrage qui fait mention d'une salle où se voyaient peintes les tiares des trois papes is-

sus de la maison des Médicis; Léon X, Clément VII, et Pie IV, frère du marquis de Marignan. On a la Vie de Marignan, par Marc-Antoine Misuglia, en italien, Milan, 1605, in-4°.

MARIGNER (..........), a travaillé à plusieurs opéras comiques avec Pannard et Pontau. Il a donné seul ceux de *Cydippe* et de la *Pantoufle*. Il est mort vers 1760.

MARIGNY (Enguerrand de), comte de Longueville, d'une famille noble de Normandie, grand-chambellan, principal ministre et coadjuteur du royaume de France sous Philippe-le-Bel, s'avança à la cour par son esprit et par son mérite. Devenu châtelain du Louvre, intendant des finances et bâtimens, sa rapide fortune lui suscita de puissans ennemis. Le plus implacable de tous fut le comte de Valois, oncle de Louis X. Il accusa Marigny d'avoir pillé les finances, accablé le peuple d'impôts, altéré les monnaies, dégradé les forêts du roi, et ruiné plusieurs particuliers par des vexations inouïes. Le comte de Valois, à qui il avait donné un démenti en plein conseil, profita de la haine de tous les courtisans contre ce ministre, pour le faire condamner au dernier supplice, après la mort de Philippe-le-Bel. La veille de l'Ascension, en 1315, avant le point du jour, comme c'était alors la coutume, il fut pendu au gibet qu'il avait fait lui-même dresser à Montfaucon, « et comme maître du logis, dit Mézerai, qui peint Marigny sous des couleurs très-fausses, il eut l'honneur d'être mis au haut bout, au-dessus de tous les autres voleurs. » Le confesseur du comte de Valois lui inspira des remords sur la condamnation de ce ministre, dont le procès n'avait pas été instruit selon toutes les formalités requises. Sa mémoire fut réhabilitée; mais cette réhabilitation ne l'a cependant pas entièrement lavé dans l'esprit de la postérité. Si on en croit tous les historiens, ce ministre fut un grand homme d'état, injustement maltraité par Mézerai, et par les autres historiens qui l'ont suivi sans examen. « Il y eut, dit un autre écrivain, de la passion dans le comte de Valois, cela est certain. La procédure fut violente et irrégulière. Marigny avait rendu de très-grands services à son maître; cela est encore vrai. Mais tout cela ne prouve pas que sa conduite fût irréprochable, et ses mains pures; il avait été l'auteur de très-grandes violences. L'excuse qu'il portait d'avoir délivré au comte de Valois de très-grandes sommes, méritait un examen : *Voyez* les *Favoris* de Dupuy, les *Annales* de Touchet. On trouve dans les œuvres du comte de B****** (Beaumanoir), Lausanne, 1770, 2 vol. in-12, les *Mémoires pour la justification d'Enguerrand*, etc.

MARIGNY (Jacques Carpentier de), fils du seigneur du village de ce nom, près de Nevers, (et non comme le prétend Titon du Tillet, d'un marchand de fer), né vers la fin du 16e siècle, se fit ecclésiastique, et vécut en épicurien. De retour d'un voyage en Suède, il s'attacha au cardinal de Retz, et entra dans toutes les intrigues de la Fronde. Il fut l'un des principaux auteurs des plaisanteries qu'on publia contre Mazarin. Le parlement ayant mis à prix la tête de ce ministre, Marigny fit une répartition de la somme assignée,

tant pour une oreille, tant pour un œil, tant pour le faire eunuque; et ce ridicule fut tout l'effet de la proscription. Après la détention du cardinal de Retz, Marigny suivit le prince de Condé en Flandre, et le divertit parses bons mots, et par le récit vrai ou faux de ses voyages. Il mourut en 1670. On aimait sa conversation, parce qu'il contait agréablement les choses rares et curieuses qu'il avait remarquées en ses différens voyages, et qu'il flattait la malignité par ses médisances continuelles. Ce penchant dangereux lui attira des corrections fâcheuses en Hollande, en Allemagne et en Suède. Sa langue s'étant exercée à Bruxelles sur les amours d'un gentilhomme, on lui donna un rendez-vous un peu éloigné de la ville, où des gens apostés répondirent cruellement à ses propos satiriques. Quand Marigny fut de retour à Bruxelles, il porta ses plaintes à M. le prince de Condé, qui ne daigna pas les écouter. Marigny, loin de cacher l'affront qu'il avait reçu, fit imprimer lui-même son aventure dans une lettre à la reine de Bohême, qui était alors à La Haye. Il y avait au bas de la lettre: « Madame, de Votre Majesté, le très-humble, très-obéissant et très-bâtonné serviteur, Marigny.....» Il disait quelquefois en plaisantant des choses très-sensées. Dans une maladie qu'il eut en Allemagne, et dont il pensa mourir, l'évêque luthérien d'Osnabruck lui ayant demandé si la crainte d'être enterré avec les luthériens n'ajoutait pas à l'inquiétude que lui donnait son état? « Monseigneur, lui répondit Marigny mourant, il suffira de creuser deux ou trois pieds plus bas, et je serai avec des catholiques. » On a de lui: I. Un *Recueil de Lettres* en prose et en vers, imprimées à La Haye en 1658, in-12. On y trouve quelques bonnes plaisanteries et quelques traits d'esprit. II. Un *Poëme sur le pain bénit*, 1673, in-12, dans lequel il y a plus de naturel que de finesse, et plus d'équivoques que de véritables saillies. Son humeur satirique lui attira des éloges et des coups de canne. Gui Patin lui attribue un libelle devenu rare. Il est intitulé, *Traité politique....., où il est prouvé par l'exemple de Moyse, et par d'autres tirés de l'Écriture, que tuer un tyran* (titulo vel exercitio), *n'est pas un meurtre*, Lyon, 1658, in-12, publié comme étant de l'anglais Williams Allen. (*Voyez* ALLEN.) On prétend que l'auteur de cette mauvaise production en voulait à Olivier Cromwel lorsqu'il la mit au jour.

MARIGNY (l'abbé AUGIER DE), écrivain obscur et fort médiocre, mort à Paris, en 1762. Nous avons de lui: I. Une *Histoire du douzième siècle*, cinq vol. in-12, 1750. II. Une *Histoire des arabes sous le gouvernement des Califes*, 1750, 4 vol. in-12. *Histoire des révolutions de l'empire des Arabes*, Paris, 1750-52, 4 vol. in-12. Ces ouvrages offrent des recherches; mais le style manque d'agrément et de pureté. Les deux derniers sont remplis de contes orientaux et d'anecdotes puériles, parmi lesquelles il y en a peu d'intéressantes.

MARIGNY (ABEL-FRANÇOIS POISSON marquis de Ménars et DE), frère de la marquise de Pompadour, à qui il dut son avancement, naquit en 1727. Il avait ac-

quis dès sa jeunesse des connaissances assez approfondies en géométrie et en architecture. Designé pour remplacer M. Tournehem, ordonnateur général des bâtimens du roi, il voyagea en Italie, et s'y fit accompagner par l'architecte Soufflot, le graveur Cochin et l'abbé Leblanc. De retour de ce voyage, il obtint la surintendance des bâtimens. Alors il augmenta les prix des tableaux d'histoire à l'Académie de peinture, fixa une somme annuelle pour faire sculpter les statues des grands hommes français, régénéra l'architecture publique, et fit venir Soufflot de Lyon pour lui confier la construction de Sainte-Geneviève. En 1755, Marigny reçut le cordon bleu, et fut nommé secrétaire de l'ordre. Il dit à cette occasion à Marmontel, qu'il avait nommé secrétaire des bâtimens, et qui était allé lui faire son compliment : *le roi me décrasse*. On dit alors aussi malicieusement que c'était un *poisson* trop petit pour le mettre au *bleu*, faisant allusion à son nom de famille. Il voulut achever le Louvre; mais les dépenses nécessaires pour la guerre de 1756, ne le lui permirent pas. La seule construction qu'il y put le faire, c'est le guichet qui porte son nom, et qui conduit du Carousel au Pont-Royal. Dégoûté des tracasseries que lui suscita l'abbé Terray, il se retira, en 1773, dans une de ses terres, où il mourut en 1781, âgé de 54 ans. Cochin fit insérer son Éloge dans le *Journal de Paris*.

MARIGNY (Augustin-Étienne-Gaspard de Bernard de), né à Luçon, en 1754, l'un des chefs de la Vendée, et membre du conseil supérieur. Il était neveu du chef d'escadre de ce nom, qui commanda quelque temps à Brest au commencement de la révolution. Ayant été emprisonné à Bressuire, il fut délivré par Laroche-Jacquelein, le 14 mars 1792, se joignit à lui, et eut long-temps beaucoup de crédit dans l'armée vendéenne; il la suivit dans son expédition d'outre-Loire, en qualité de commandant d'artillerie. Lorsque la guerre commença en 1794, il commanda la cavalerie à Cerisaye en Poitou. Soupçonné de trahison, il fut condamné à être fusillé par le conseil-général de l'armée catholique et royale de la Vendée; Charette fit dans cette occasion les fonctions de procureur du roi. Bernard de Marigny fut effectivement fusillé près Cérisaye, peu de jours après sa condamnation. Sa mort fut reprochée à Stofflet ainsi qu'à Charette, et on l'attribua à des considérations d'ambition et d'animosité personnelles, plutôt qu'à un motif d'intérêt public. Mais la chose est restée jusqu'à ce jour un problème.

MARIGNY (Charles-René-Louis de Bernard, vicomte de), parent du précédent, né à Séez en Normandie, le 1er février 1740, entra dans les gardes de la marine à l'âge de 14 ans, fut nommé enseigne en 1757, et fit plusieurs campagnes à Saint-Domingue, à la côte d'Afrique et dans l'Inde. Il devint successivement premier aide-major de marine à Brest, et commandant de la corvette *la Serin*. Il commandait en 1778, *la Belle Poule*; chargé de ramener Francklin aux États-Unis, lorsqu'il fut rencontré par des vaisseaux anglais, qui le sommèrent de se laisser visiter : *Apprenez à votre commandant*, dit Marigny à l'officier qu'on lui

avait envoyé, *que les vaisseaux du roi de France, ne se faissent jamais visiter*. Peu après, il prit part au combat d'Ouessant, et fut nommé capitaine de vaisseau, le 13 mars 1779. Au mois d'août 1784, il fut nommé major des canonniers matelots, et, deux ans après, chef de division et major de la première escadre. Il se trouvait à Cherbourg, lorsque le roi visita les travaux de ce port; Louis XVI ayant fait un faux pas, Marigny le saisit dans ses bras, et, malgré l'embonpoint du monarque, le porta jusque dans la chambre du canot : « Mon Dieu, M. de Marigny, lui dit Louis XVI, que vous êtes fort ! — Sire, reprit-il, un français est toujours fort lorsqu'il tient son roi entre ses bras. » Au commencement de la révolution, le vicomte de Marigny, courut de grands dangers à Brest, où il se trouvait, en qualité de major-général de la marine. Il demeura fidèle à la monarchie, ne voulut point émigrer, et donna de grandes preuves de dévouement à la personne du roi. Ayant appris qu'on accusait ce monarque d'avoir commandé et autorisé l'émigration, il se rendit à Paris, se présenta à M. de Malesherbes, lui communiqua une lettre du roi qui lui défendait expressément de quitter la France, et demanda à la lire lui-même à la barre de la Convention. Louis XVI, instruit de cette démarche, défendit à M. de Malesherbes d'accepter l'offre de ce brave homme ; Marigny fut jeté en prison quelque temps après, et ce fut par une sorte de miracle qu'il échappa à la mort. Il vécut ensuite dans la retraite jusqu'en 1814, et fut nommé à cette époque vice-amiral, et commandant du port de Brest. Il mourut dans cette ville, le 25 juillet 1816.

MARIKOWSZKY (Martin), médecin, né à Rosenan en Hongrie, en 1728, mort en 1772 à Sirmich, dans l'Esclavonie où il s'était retiré, était un homme plein d'humanité, qui s'attacha surtout à examiner les causes des épidémies, qui avaient fait périr en Hongrie plus de soldats que les armes des Turcs. Il consigna ses observations dans ses *Ephemerides Sirmienses*, espèce de journal qui commença à paraître à Vienne en 1763. On a de lui une traduction hongroise de l'*Avis au peuple*, de Tissot.

MARILLAC (Charles de), le plus habile négociateur de son siècle, fils de Guillaume de Marillac, contrôleur-général des finances du duc de Bourbon, né en Auvergne, vers 1510, fut d'abord avocat au parlement de Paris, et s'y signala tellement par son éloquence et par son savoir, que le roi François Ier le chargea de diverses ambassades importantes. Marillac devint abbé de Saint-Pierre de Melun, maître des requêtes, évêque de Vannes, puis archevêque de Vienne, et chef du conseil privé. Député par Henri II, en 1559, avec Imbert de la Platière, à la diète d'Augsbourg, pour remettre la bonne intelligence entre l'empereur Ferdinand et le roi, ses discours furent très-applaudis. Dans l'assemblée des notables, tenue à Fontainebleau en 1560, il se fit encore admirer par une belle harangue. Elle roula entièrement sur la réformation des désordres de l'état, et sur les moyens propres à prévenir les troubles qui menaçaient le royau-

me. La douleur que lui causa la vue des maux qui allaient inonder la France le mit au tombeau, le 2 décembre 1560. On a de lui des *Mémoires* manuscrits qu'on trouve dans plusieurs bibliothèques. Le chancelier de l'Hôpital, son ami intime, lui adressa un poème, monument éternel de leurs liaisons. On trouve un grand nombre de ses dépêches dans le recueil de Fontanieu à la bibliothèque du Roi.

MARILLAC (MICHEL DE), garde-des-sceaux de France, né à Paris, en 1563, neveu du précédent, avait été dans sa jeunesse un des plus passionnés ligueurs. Comme il était fort dévot, il se fit faire un appartement dans l'avant-cour des carmélites du faubourg Saint-Jacques, afin de passer dans leur église quelques heures la nuit et le jour. Devenu maître des requêtes, il continua à prendre soin des édifices et des affaires du couvent. C'est ce qui le fit connaître de Marie de Médicis, qui y allait souvent, parce qu'elle en était fondatrice. Cette princesse le recommanda au cardinal de Richelieu, qui le fit directeur des finances en 1624, et garde-des-sceaux deux ans après. On verra dans l'article suivant la cause de sa disgrace auprès de ce ministre, qui le fit enfermer au château de Caen, puis dans celui de Châteaudun. Il y mourut le 7 août 1632, dans la pauvreté, quoiqu'il eût été pendant quelque temps à la tête des finances. Marillac ne subsista dans sa prison que des libéralités de Marie de Creil, sa belle-fille. Ce magistrat, se croyant un autre Tribonien, publia en 1628 une *Ordonnance* qui réglait presque tout. Mais ce code, appelé par dérision le *Code Michau*, du nom de baptême de Marillac, fut rejeté par le parlement, et tourné en ridicule par les plaisans du barreau. Comme ce n'était qu'un recueil des anciennes ordonnances et de celles qui avaient été faites aux derniers États-généraux, on voyait bien que le mépris des officiers du parlement tombait moins sur l'ouvrage que sur son auteur. Marillac, homme vif, austère, hautain, opiniâtre, fut offensé de leurs railleries; il avait résolu d'humilier cette compagnie. C'était un magistrat d'une intégrité, d'une probité à toute épreuve, et d'une candeur admirable. Le prince de Condé lui appliqua ces paroles de l'Ecriture: *Innocens manibus et mundo corde*. (*Voyez* THOMAS.) On a encore de lui: I. Une traduction des *Psaumes*, 1630, in-8°, en vers français, qui ne rendent que faiblement l'énergie de l'hébreu. II. D'autres poésies assez médiocres. III. Une *Dissertation sur l'auteur du livre de l'Imitation*. Elle se trouve jointe à une traduction de cet ouvrage, Paris, 1621, in-12, 1630. IV. De *l'Erection des religieuses du Mont-Carmel en France*, 1617, 1622, in-8°. V. *Relation de la descente des Anglais dans l'île de Rhé*, Paris, 1628, in-8°, etc. — Jean-François de MARILLAC, brigadier des armées du roi, gouverneur de Béthune, tué à la bataille d'Hochstet, en 1704, un an après son mariage, a été le dernier rejeton de la famille de Michel.

MARILLAC (LOUIS DE), frère du précédent, maréchal de France, né en Auvergne, en juillet 1572, gentilhomme ordinaire de la chambre de Henri IV, avait épousé Catherine de Médicis, de-

moiselle italienne, issue d'une branche de cette maison, différente de celle du grand-duc. Ce mariage lui procura la protection de Marie de Médicis; il dut à cette protection et à ses services militaires le bâton de maréchal de France, que Louis XIII lui accorda en 1629. — Son frère, Michel DE MARILLAC, s'était élevé, comme nous l'avons dit, de la charge de conseiller au parlement de Paris, à celle de garde-des-sceaux et d'intendant des finances. Ces deux hommes, qui devaient leur fortune au cardinal de Richelieu, se flattèrent, à ce qu'on a prétendu, de le perdre, et de succéder à son crédit. Le maréchal fut un des acteurs de la *journée des dupes*. Il offrit, dit-on, de tuer de sa propre main son bienfaiteur. Richelieu, feignant d'ajouter foi à ce complot qui ne fut jamais prouvé, fit arrêter, en 1630, le maréchal au milieu de l'armée qu'il commandait en Italie, pour le conduire en France, où il lui préparait un supplice ignominieux. Son procès dura près de deux années, et ce procès fit bientôt voir que Richelieu le ferait traiter avec rigueur. « Le cardinal ne se contenta pas, dit l'auteur de l'Histoire générale, de priver le maréchal du droit d'être jugé par les chambres du parlement assemblées, droit qu'on avait déjà violé tant de fois. Ce ne fut pas assez de lui donner dans Verdun des commissaires dont il espérait de la sévérité. Ses premiers juges ayant, malgré les promesses et les menaces, conclu que l'accusé serait reçu à se justifier, le ministre fit casser l'arrêt. Il lui donna d'autres juges, parmi lesquels on comptait les plus violens ennemis de Marillac, et surtout ce Paul Hay du Châtelet, connu par une satire atroce contre les deux frères. Jamais on n'avait méprisé à ce point les formes de la justice et les bienséances. Le cardinal leur insulta au point de transférer l'accusé, et de continuer le procès à Ruel, dans sa propre maison de campagne..... Il fallut rechercher toutes les actions du maréchal. On déterra quelques abus dans l'exercice de sa charge, quelques anciens profits illicites et ordinaires, faits autrefois par lui ou par ses domestiques dans la construction de la citadelle de Verdun : « Chose étrange, disait-il à ses juges, qu'un homme de mon rang soit persécuté avec tant de rigueur et d'injustice ! Il ne s'agit dans mon procès que de foin, de paille, de pierres et de chaux...... » Cependant ce général chargé de blessures et de quarante années de service, fut condamné à mort. Les lois de l'Église défendaient à un ecclésiastique d'instruire un procès criminel, et ce fut le sous-diacre Châteauneuf, garde-des-sceaux, le même qui avait recueilli la dépouille de l'un de ses frères, qui prononça la sentence de mort contre l'autre. Les parens du maréchal coururent se jeter aux pieds du roi, pour demander sa grace ; mais le cardinal de Richelieu, importuné de la présence de quelques-uns, les fit retirer. Lorsque le greffier de la commission lut l'arrêt au condamné, et qu'il en fut à ces paroles : « Crime de péculat, Concussions, Exactions. — Cela est faux, dit-il. Un homme de ma qualité accusé de péculat ! » Il était dit dans le même arrêt qu'on leverait cent mille écus sur ses

biens, pour les employer à la restitution de ce qu'il avait extorqué. « Mon bien ne les vaut pas, s'écria-t-il, on aura bien de la peine à les trouver. » Le chevalier du Guet qui l'accompagna à l'échafaud, et qui lui voyait les mains liées derrière le dos, lui dit : « J'ai très-grand regret, monsieur, de vous voir dans cet état! (Le bourreau venait de lui lier les mains.) — Ayez-en regret pour le roi et non pour moi, répondit le maréchal. » Il eut la tête tranchée en place de Grève, à Paris, le 10 mai 1632. L'arrêt du parlement, qui avait voulu prendre connaissance de cette affaire, fut cassé par un arrêt du conseil ; le procureur-général Molé, décrété d'ajournement personnel, et interdit. Mais sa présence et la gravité naturelle dont il ne rabattit rien, lui firent bientôt obtenir un arrêt de décharge Plusieurs des amis de Marillac lui avaient offert de le tirer de prison; il avait refusé, parce qu'il se reposait sur son innocence. L'histoire de son jugement et de son exécution, se trouve dans le Journal du cardinal de Richelieu, ou dans son Histoire, par Leclerc, de l'édition de 1753, 5 vol. in-12. Quelque temps après, le cardinal, promoteur de cette exécution rigoureuse, railla les magistrats qui avaient condamné Marillac. « Il faut avouer, leur dit-il, que Dieu donne aux juges des lumières qu'il n'accorde pas aux autres hommes, puisque vous avez condamné le maréchal de Marillac à mort! Pour moi, je ne croyais pas que ses actions méritassent un si rude châtiment. » La mémoire du maréchal, coupable de quelques légères concussions trop sévèrement punies, et regardé par la plus grande partie du public comme une des victimes de la vengeance d'un ministre puissant, fut rétablie par arrêt du parlement, après la mort de son persécuteur. On peut consulter, mais avec circonspection, *les Observations sur la Vie et la condamnation du maréchal de Marillac*, publiée dans le recueil de Duchastelet.

MARILLAC (Louise de). *Voy.* Legras.

MARILLIER (Clément-Pierre), dessinateur et graveur à l'eau forte, né à Dijon, en 1740, développa de bonne heure son goût pour le dessin, dans lequel il fit des progrès rapides. Arrivé à Paris en 1760, il se mit, pour se perfectionner dans la peinture, sous la direction de Hallé, qui avait alors beaucoup de réputation. Contrarié par la fortune, obligé de venir au secours de sa famille, il se vit forcé de s'écarter de la grande route des arts, et de se livrer entièrement à la composition de petits sujets relatifs à la librairie, comme étant plus lucratifs. Mais enfin il se distingua dans ce genre, autant par la diversité que par l'esprit des sujets qu'il traita. Dans le grand nombre d'ouvrages qu'il a produits, on remarque toujours les *figures de la Bible*, et celles des *illustres Français*, gravées par M. Ponce ; celles des *Œuvres de l'abbé Prévost*, et surtout les 200 *figures des Fables de Dorat*, productions remplies d'esprit et de goût. Marillier a aussi gravé à l'eau-forte, d'après ses propres dessins. Il est mort à Melun, où il s'était retiré, le 11 août 1808.

MARIN (Saint), ermite, né en Dalmatie, était un simple ou-

vrier employé à reconstruire le pont de Rimini. Saint Gaudence, évêque de Brescia, remarqua sa piété, et l'ordonna diacre. Marin se retira sur le mont Titano, à douze milles de Brescia, et y passa le reste de sa vie dans les pratiques de la piété. On croit qu'il mourut vers la fin du 4ᵉ siècle. Il se fit sur son tombeau un grand nombre de miracles, qui y attirèrent une foule de pèlerins. Les maisons qu'on y bâtit, devinrent peu à peu une ville, qui prit le nom de *San-Marino*.

MARIN. *Voyez* MARTIN II et MARTIN III, papes.

MARIN, de Tyr, géographe, florissait, à ce que l'on croit, vers l'an 100 de l'ère chrétienne. D'après ce que dit de lui Ptolomée, il paraît qu'il était son devancier immédiat. On ne sait pas précisément de quelle nation il était. Son nom fait seulement conjecturer que c'était un Romain établi à Tyr. Il ne nous reste rien de ses écrits; mais Ptolomée, à qui ils ont été fort utiles, dit qu'il avait composé un corps complet de géographie. Cela n'empêche pas Ptolomée de blâmer la rédaction de l'ouvrage: il avoue néanmoins que ses tables sont une copie de celles de Marin, sauf quelques corrections. On peut consulter sur le système de Marin, de Tyr, le Mémoire savant et ingénieux que M. Gosselin a donné sur cet auteur.

MARIN, de Naples, disciple de Proclus, dans le 5ᵉ siècle, donna une *Vie* de son maître, publiée par J. A. Fabricius, à Hambourg, en 1700, in-4°. Elle est marquée au coin de la superstition et de l'enthousiasme. La bibliothèque du Roi possède encore un manuscrit des leçons que Marin dictait à ses disciples, sur l'écrit de Proclus, sur les Élémens d'Euclide.

MARIN, bourgeois de Lisieux, habile musicien, inventa le fusil à vent, dont les expériences furent faites en présence de Henri IV et de Ruzé, secrétaire d'état. Sans avoir rien appris d'aucun maître, il était bon peintre, statuaire, musicien et astronome, et excellait dans toutes sortes d'arts et métiers. On peut voir la description du fusil de Marin dans les *Elémens d'artillerie* de Flurance Rivault, Paris, 1608, in-8°.

MARIN (MICHEL-ANGE), religieux minime, naquit à Marseille, en 1697, d'une famille noble, originaire de Gênes, et fixée à Toulon dès le 12ᵉ siècle, qui s'était établie à Marseille, vers la fin du 16ᵉ, et qui y fut distinguée. On a de lui, *Vies des Pères du désert*, Avignon, 1761, 1764, 9 vol. in-12, ou 3 vol. in-4°. Marin fut employé de bonne heure par son ordre dans les écoles, dans les chaires et dans la direction. Il fut quatre fois provincial. Établi dès sa jeunesse à Avignon, il y fit imprimer différens ouvrages qui lui firent une réputation distinguée parmi les écrivains ascétiques. Le pape Clément XIII le chargea de recueillir en un seul corps d'ouvrage les *Actes des martyrs*. Il en avait déjà composé 2 vol. in-12, lorsqu'il mourut, le 3 avril 1767. Ses principaux ouvrages sont: I. *Conduite de la sœur Violet, décédée en odeur de sainteté*, Avignon, in-12. II. *Adélaïde de Witzbury*, ou *la pieuse Pensionnaire*, in-12. III. *La parfaite religieuse*, ouvrage solide et sagement écrit, in-12. IV. *Virginie*, ou *la Vierge chré-*

tienne, roman pieux, très-répandu, 1752, 2 vol. in-12. V. *La Vie des solitaires d'Orient*, 9 vol. in-12, ou 3 vol. in-4°. VI. *Le baron de Van-Hesden*, ou *la République des incrédules*, 5 vol. in-12. VII. *Théodule*, ou *l'Enfant de bénédiction*, in-16. VIII. *Farfalla*, ou *la Comédienne convertie*, in-12. IX. *Agnès de Saint-Amour*, ou *la Fervente Novice*, 2 vol. in-12. X. *Angélique*, ou *la Religieuse selon le cœur de Dieu*, 2 vol. in-12. XI. *La Marquise de Los-Valientes*, ou *la Dame chrétienne*, Paris, 1765, 2 vol. in-12. XII. *Retraite pour un jour de chaque mois*, 1763, 2 vol. in-12. XIII. *Lettres spirituelles*, 3 vol. in-12, 1769. Le P. Marin, marchant sur les traces du célèbre Camus, évêque de Belley, a su, dans ses histoires romanesques, conduire ses lecteurs à la vertu par les charmes de la fiction. Son style est un peu diffus, et quelquefois lâche et incorrect, sans être tout-à-fait dénué d'élégance. *Voyez* son *Éloge historique*, imprimé à Avignon en 1769, in-12.

MARIN (François-Louis-Claude Marini, dit), littérateur, né à la Ciotat, en Provence, le 6 juin 1721, venu de bonne heure à Paris, pour y achever ses études, et terminer son droit, fut revêtu de différens emplois, et à la fois avocat au parlement de Paris, censeur royal, secrétaire-général de la librairie et de la police, l'un des rédacteurs de la *Gazette de France*, enfin lieutenant-général au siége de l'amirauté à la Ciotat, et membre des Académies de Nanci, de Dijon, de Lyon, de Marseille, etc. Né avec de la facilité et du goût pour les beaux-arts, il fut l'un des acteurs de la guerre musicale de 1750 à 1760, et publia plusieurs brochures assez plaisantes, parmi lesquelles on recherche celle intitulée : *Ce qu'on a dit, ce qu'on a voulu dire, Lettre à madame Folio*, in-8°, Paris, 1752. Les disputes sur les écrits de J.-J. Rousseau lui procurèrent également l'occasion de se distinguer. La *Lettre de l'homme civil à l'homme sauvage*, Amsterdam (Paris), 1763, in-12, fit du bruit lorsqu'elle parut. On a de lui : I. *Histoire de Saladin*, Paris et La Haye, 1758, 2 vol. in-12. II. *Mémoire sur l'ancienne ville de Taurentum*, auquel il a joint une *Histoire de la ville de la Ciotat*, et un *Mémoire sur le port de Marseille*, Avignon, Paris et Marseille, 1782, in-12, avec cartes et plans. III. *L'Homme aimable, avec des Pensées sur divers sujets*, Paris, 1751, et Leipsick, 1752, in-12. IV. *Œuvres dramatiques*, in-8°, dans lesquelles se trouvent des comédies fort agréables, entre autres *Julie*, ou *le Triomphe de l'amitié*, qui fut représentée et n'eut aucun succès. V. Plusieurs Traductions, parmi lesquelles on remarque *Carthon*, poème de Macpherson, rédigé et traduit avec la duchesse d'Aiguillon, mère du ministre, Londres, 1762, in-12; choix de poésies d'Ossian; quatre Eglogues de Virgile, etc., etc. VI. *Abrégé de la vie d'Abailard*, en tête d'une traduction en prose de la lettre d'Héloïse à Abailard, par Pope, Paris, 1758 et 1765. VII. Des éditions du *Testament politique du cardinal de Richelieu*, avec des notes et une préface; des *Œuvres de Stanislas-*

le-Bienfaisant (le roi Stanislas), dont il a fait l'éloge, Paris, 1763, 4 vol. in-8°. VIII. Un grand nombre de bruchures en prose et en vers, remplies d'érudition ou de littérature, imprimées séparément ou dans divers recueils. Marin est mort à Paris, le 7 juillet 1809.

MARIN (LOUIS), successivement professeur de belles-lettres aux colléges de Beauvais et du Plessis. On connait de lui deux discours latins, et un assez grand nombre de vers dans la même langue. On les trouve dans les *Selecta carmina orationesque clariss. in universitate Paris. professorum*. Le genre d'écrire auquel il s'est le plus appliqué est celui d'Horace, dans ses satires et ses épîtres; témoins ses pièces *Ad Grenanum, de pulchro*, 1722; *ad Boevinum, de festivo*, 1723; *ad Culturium, de laudativo*, 1726. Son ode alcaïque, intitulée *Cartesius*, 1720, n'est rien moins encore qu'une production commune. Dans un de ses discours en prose, il traite *De hilaritate magistris in docendo necessariâ*.

MARIN (FRANÇOIS), cuisinier distingué dans sa profession, publia, en 1739, in-12, *les Dons de Comus*, ou *les Délices de la table*. Les PP. Brumoy et Bougeant rédigèrent cet ouvrage, et l'ornèrent d'une préface. Ce cuisinier auteur, ne voulant point rester en si beau chemin, donna *la Suite des Dons de Comus*, Paris, 1742, 3 vol. in-12, avec une nouvelle préface par de Querlon, qui, en 1750, refondit les deux préfaces et les deux éditions. Cette dernière est en 3 vol. in-12.

MARIN Y MENDOZA (don JOAQUIN), savant espagnol, professeur de droit à Madrid, et membre de l'Académie d'histoire, mourut vers l'année 1776. On a de lui : I. *Histoire de la Milice espagnole*, Madrid, 1780, in-4°. II. *Histoire du droit naturel et des gens*, Madrid, 1776. Cet ouvrage renferme une critique des auteurs les plus célèbres qui ont écrit sur le même sujet, tels que Hobbes, Puffendorff, Grotius, Selden, Thomasius, Heineccius, Wolf, Burlamaqui, Montesquieu, Rousseau et Linguet. Il a donné encore une édition de Heineccius avec des notes très-estimées, sous ce titre: *Joan Gottlieb. Heineccii Elementa juris naturæ et gentium, castigationibus ex catholicorum doctrinâ et juris historiâ aucta*, Madrid, 1776, in-4°.

MARIN (le cavalier). *Voyez* MARINI.

MARINA, Mexicaine, née à Paiualla, village de la province de Coatzacoalco, au commencement du 16e siècle, était fille d'un cacique de plusieurs cantons. Elle fut livrée, jeune encore, à des marchands, qui la vendirent au cacique de Tabasco, lequel en fit présent à Fernand Cortez. Douée d'un esprit pénétrant et d'une beauté rare, Marina acquit sur Cortez un ascendant qu'elle sut conserver : elle fut l'instrument de toutes ses négociations, et l'accompagna dans toutes ses expéditions, comme interprète, comme conseiller et comme maîtresse. Après la conquête du Mexique, elle épousa Juan de Xaramillo, gentilhomme espagnol. Elle avait eu de Cortez un fils, qui fut nommé Don Martin.

MARINARIO (ANTOINE), né aux Grottaglies, dans le 17e siècle, de l'ordre des carmélites, fut

évêque de Tagaste, et théologien du cardinal Barberin ; il publia les ouvrages suivans : *In materiâ de gratiâ vetus Augustinus adversùs opus, cujus titulus est : Augustinus Cornelii Jansenii, episcopi Iprensis, triplici tomo divisus.*

MARINAS (Henri, dit Las), de l'école espagnole, né à Cadix, en 1620, mort à Rome, en 1680, fut ainsi nommé du genre qu'il adopta exclusivement. Il ne peignait que des Marines très-estimées pour les couleurs, la légèreté et la finesse du pinceau. On admirait surtout l'exactitude et la vérité avec lesquelles il rendait les manœuvres des gens de mer, le mouvement des vagues, la limpidité, la transparence des eaux, et les diverses formes de bâtimens. On voit aussi au Musée du Louvre un dessin de ce maître, à la plume et lavé, représentant une *Marine et des vaisseaux de différentes constructions.*

MARINCOLA (Dominique), gentilhomme de Taverna, mathématicien et ingénieur, dans le 17e siècle, est auteur de l'ouvrage suivant : *Trattato dell' ordinanze di squadroni, e altre cose appartenenti al soldato.*

MARINE (Sainte), vierge de Bithynie, vivait, à ce qu'on croit, vers le 8e siècle. Son père, nommé Eugène, se retira dans un monastère, et la laissa presque livrée à elle-même dans l'âge de la dissipation et des plaisirs. Cette conduite imprudente lui causa des remords. Son abbé lui ayant demandé le sujet de sa tristesse, il lui dit qu'elle venait du regret d'avoir laissé son enfant. L'abbé, croyant que c'était un fils, lui permit de le faire venir dans le monastère. Eugène alla quérir sa fille, lui coupa les cheveux, et la revêtit d'un habit de garçon, en lui recommandant le secret de son sexe jusqu'à sa mort. Elle fut reçue dans le monastère sous le nom de frère Marin, et y vécut d'une manière exemplaire. On dit qu'ayant été accusée d'avoir abusé de la fille de l'hôtel où elle allait quérir les provisions pour le monastère, elle aima mieux se charger de cette faute que de déclarer son sexe. On la mit en pénitence à la porte du monastère, et on la chargea de l'éducation de l'enfant. Enfin, elle mourut environ trois ans après. L'abbé ayant reconnu, après sa mort, ce qu'elle était, eut beaucoup de douleur de l'avoir traitée avec tant de rigueur. On ne sait point au vrai, dans quel temps ni dans quel pays cette vierge a vécu ; et cette incertitude semble autoriser l'incrédulité des critiques qui rejettent une partie de cette histoire. *Voyez* une histoire à peu près semblable dans l'article de Sainte Hildegonde. *Voyez* aussi Euphrosine.

MARINELLI (Jean), médecin et philosophe, né à Modène, dans le 16e siècle, mort à Venise, où il exerça long-temps la médecine, possédait les langues grecque et latine. On a de lui : *Della copia delle parole*, Venise, 1562. II. *Ornamenti delle donne*, Venise, 1562 et 1574. III. *Le medicine pertinenti alle infermità delle donne*, Venise, 1574 et 1610. IV. *Commentaria in Hippocratis Coi opera*, Venetiis, 1573 et 1619. V. *Hippocratis aphorismi, Nicolao Leoniceno interprete, Joannis Marinelli in eosdem commentarii*, etc., Venetiis, 1583. VI.

De peste et pestilenti contagio, Venetiis, 1577. VII. *Scholia in Joannis Arculani practicam*, Venetiis, 1560.

MARINELLI (Lucrèce), fille de Jean, et sœur de Curtius, née à Venise, vers 1571, donna de bonne heure des preuves de son talent pour la poésie. Elle mourut dans cette ville, le 9 octobre 1653, après avoir publié les ouvrages suivans: I. *La Colomba, sacra, poema*, Venise, 1595. C'est la vie de Sainte Colombe mise en vers. II. *Maria vergine imperatrice dell'universo, descritta in ottava rima, colla vita della medesima in prosa*, Venise, 1602 et 1617. III. *Vita del glorioso et serafico S. Francisco descritta in ottava rima*, Florence, 1606. IV. *Vita di S. Giustina in ottava rima*, Florence, 1606. V. *Le lagrime di S. Pietro di Luigi Tansillo cogli argumenti e celle allegorie di Lucrezia Marinella*, Venise, 1606. VI. *Amore innamorato, e impazzato, poema in ottava rima*, Venise, 1598 et 1618. VII. *L'Enrico, ovvero Bisanzio acquistato, poema eroico in ottava rima*, Venise, 1635. VIII. *La nobiltà, ed eccellenza delle donne, ed i difetti e mancamenti degli uomini, discorso*, Venise, 1600. IX. *Rime di Lucrezia Marinella, Veronica Gambara, ed Isabella della Marra, date in luce da Antonio Bulifon*, Naples, 1693.

MARINEUS (Luc), Sicilien, florissait dans le 16e siècle. Il enseigna les belles-lettres à Salamanque avec réputation. Charles-Quint le fit chapelain de la cour. On a de lui : I. *De laudibus Hispaniæ lib. VII*. II. *De Aragoniæ regibus et eorum rebus gestis lib. V*. III. *De regibus Hispaniæ memorabilibus lib. XXII*. IV. Des *Epîtres familières*, Valladolid, 1514, in-fol., très-rare ; un grand nombre de *Harangues*, et *Obra de las cosas memorables de Espana*, Alcala, 1533, in-fol. ; ouvrage historique qui eut du succès et qu'on consulte encore.

MARINI (J.-B.), fameux poète connu en France sous le nom de *Cavalier Marin*, naquit à Naples, le 18 octobre 1569. Son père, jurisconsulte habile, le destinait à la magistrature ; mais la nature l'avait fait poète. Obligé de fuir de la maison paternelle, il devint secrétaire du grand-amiral de Naples, et passa ensuite à Rome. Il s'y lia d'amitié avec Le Poussin, trop jeune encore pour avoir lu les auteurs qui seuls pouvaient développer et agrandir son génie; Marini les lui fit connaître; mais bientôt il fut obligé de partir avec le cardinal Aldobrandini, neveu du pape Clément VIII, qui le mena avec lui dans sa légation de Savoie. Marini avait l'humeur fort satirique ; il se fit quelques partisans à la cour de Turin, et beaucoup plus d'ennemis. La haine qu'il inspira au poète Murtola, par sa *Murtoleïde*, satire sanglante, fut si vive, que ce rimeur tira sur lui un coup de pistolet, qui porta à faux, et blessa un des favoris du duc. Murtola fut arrêté; mais Marini, sachant de quoi est capable l'amour-propre d'un poète humilié, demanda sa grace et l'obtint. Les autres ennemis du poète italien vinrent enfin à bout de le perdre à la cour de Savoie. Marini, appelé en France par la reine Marie de Médicis, se rendit à Paris, et mit au jour son

poème d'*Adonis*, qu'il dédia au jeune roi Louis XIII. On y trouve des peintures agréables, des allégories ingénieuses. Le style a une mollesse voluptueuse ; mais cet ouvrage, qui manque de suite et de liaison, est semé de concetti et de pointes. Son style, appelé *Marinesco*, corrompit la poésie italienne, et fut le germe d'un mauvais goût qui régna pendant tout le 17e siècle. Le cavalier Marini mourut à Naples le 21 mai 1625, à 56 ans, dans le temps qu'il se disposait à revenir à Rome sous le pontificat d'Urbain VIII, protecteur des gens de lettres. Lorsqu'il vit approcher sa dernière heure, il voulut qu'on brûlât devant lui toutes ses poésies licencieuses ; « et quoique les religieux qui l'assistaient, moins scrupuleux que lui, lui dissent qu'il pouvait conserver les amoureuses dans lesquelles il n'y avait rien de licencieux, il fut inexorable à cet égard... » Ses principaux ouvrages sont : I. Le poème de *Strage degli innocenti*, Naples (sans date), in-8° ; Venise, 1653, in-4°. II. *Rime amorose*, Venise, 1602, 3 parties in-16. III. *La Zampogna*, 1620, in-12. IV. La *Murtoleide*, 1626, in-4°, et depuis in-12. V. *Lettere*, 1627, in-8°. VI. *Adone, poema in XX canti.* Fréron et le duc d'Estouville ont imité le 8e chant de ce dernier poème dans une brochure intitulée : *Les vrais plaisirs*, ou *les amours de Vénus et Adonis*, Amsterdam, 1755, in-12 ; réimprimées, en 1775 in-8°. Il y a eu plusieurs éditions de l'original italien. On distingue celles de Paris, 1623, in-fol. ; de Venise, 1623, in-4° ; d'Elzévir, 1651, en deux vol. in-12 ; d'Amsterdam, 1678, quatre vol. in-24, avec les figures de Sébastien Leclerc. Celle de Londres (Livourne), 1789, 4 vol. in-12, est la plus complète. VII. *Diceri sacre*, Venise, 1628, in-24. Plusieurs littérateurs italiens écrivirent la Vie du cavalier Marini. On peut voir les titres de leurs ouvrages dans le tome 32 des Mémoires de Nicéron. *V.* POUSSIN.

MARINI (P. D. MARC), chanoine régulier de Saint-Sauveur, et très-versé dans la connaissance de la langue hébraïque, naquit à Brescia, et mourut dans la même ville en 1594. La réputation qu'il se fit d'homme très-savant le fit appeler à Rome par Grégoire XIII, qui lui donna l'emploi de corriger les livres des Rabbins, et lui offrit plusieurs évêchés, qu'il refusa constamment. On a de lui une *Grammaire hébraïque*, imprimée à Bâle en 1580, et un volumineux lexique, très-estimé des savans, intitulé *Arca Noë*, publié en 1593.

MARINI (JEAN-AMBROISE), romancier italien, né à Gênes d'une famille noble, vers la fin du 16e ou le commencement du 17e siècle, fut le premier Italien qui retraça en prose dans ses compositions les usages, les mœurs, les dangers et les exploits de l'ancienne chevalerie. Avant lui, le Dante, l'Arioste et le Tasse avaient appelé la poésie pour les peindre. On ignore quel fut le sort de Marini, s'il jouit des faveurs de la fortune et de la considération due à ses talens. Aucun biographe, même d'Italie, n'en fait mention. On présume qu'il est mort à Venise, vers 1650. On lui doit : I. *Il Caloandro fedele.* Ce roman parut tantôt sous le nom de *Giovan Maria Indris Boemo*, tantôt sous celui de *Dario Gri-*

simani, qui sont l'un et l'autre des anagrammes du véritable nom de l'auteur. L'ouvrage fut publié à Venise en 1641, in-8°. Il y fut réimprimé en 1652; en 1664, en 4 vol. in-24; en 1726, en 2 vol. in-8°. Une autre édition plus soignée parut chez Capellato en 1746. Le *Caloandre* a été traduit en français en 1668, 5 vol., in-8°, par Scudéry, et en 1740, par le comte de Caylus, Amsterdam, 3 vol. in-12. Vimpius, allemand, l'a fait connaître à sa nation en 1787. Ce dernier traducteur ne s'est pas sévèrement astreint à suivre Marini. Il a changé plus d'une fois le plan de l'auteur, en conservant les principaux faits. Ceux-ci offrent une imagination riche, une intrigue qui se développe avec art, et des caractères assez habilement diversifiés. C'est dans ce roman que Thomas Corneille a pris le sujet de sa tragédie de Timocrate; et La Calprenède, adoptant l'idée principale, l'étendit dans l'histoire d'Alcamène, prince des Scythes, l'épisode le plus attachant de son roman de Cléopâtre. II. Le *Gare de' desperati*, Milan, 1644, in-8°. Dix éditions successives accueillirent ce nouveau roman. Celui-ci est plus court que le Caloandre, et cependant plus compliqué. Il semble que, dans cet ouvrage, l'auteur ait voulu sacrifier au goût de son siècle, et surtout à celui de sa nation. Des hommes habillés en femmes, des femmes travesties en hommes, forment le nœud de l'intrigue, et rappellent naturellement à l'esprit les mascarades et le célèbre carnaval de la ville où Marini faisait imprimer ses productions. Le rédacteur de la bibliothèque des romans a donné un long extrait de celui-ci avec les vrais noms de chaque personnage, et la clef de chacune de leurs actions. Le roman des Désespérés fut traduit en français, et imprimé à Paris en 1682, 2 vol. in-12, par de Serré, auteur d'un poème sur la musique et sur la chasse. Sa traduction, imprimée en 1732, 2 vol. in-12, ne manque ni de correction, ni d'élégance, quoiqu'elle soit ancienne; on y desirerait seulement plus de concision. En 1788, on a publié à Lyon les romans héroïques de Marini, 4 vol. in-12. Ce recueil est précédé d'un discours sur les romans de chevalerie; et d'une notice sur ceux dont nous venons de parler.

MARINI (Jean-Philippe), missionnaire jésuite, né en 1608, à Toggia, dans l'état de Gênes, s'embarqua en 1658 pour les Indes, où il prêcha l'Évangile pendant 14 ans, et fut nommé recteur de Macao. Il revint à Rome pour les affaires de sa compagnie, et passa ensuite en qualité de provincial dans une des missions du Japon. On ignore l'époque de sa mort. On a de lui un ouvrage *sur la mission du Japon, et principalement sur celle de Tonking*, Rome, 1657, 1663, in-4°.

MARINI (Gaetan-Louis), habile antiquaire, naquit le 10 décembre 1740, à Sant-Arcangelo, d'une famille originaire d'Urbin, et embrassa l'état ecclésiastique. Son mérite l'éleva en 1782 à l'emploi important de préfet des archives du St.-Siége; en 1808, ses connaissances en archéologie le firent nommer correspondant de l'Institut de France, et en 1809, lors de la déportation du pape, il reçut ordre de se rendre à Paris, quand on y transporta les archi-

ves du Vatican. Il y vécut dans la retraite, et n'assista jamais aux séances de l'Institut. Il mourut le 17 mai 1815. Pie VII lui avait envoyé de Rome le titre de premier garde de la bibliothèque du Vatican. Ses principaux ouvrages sont : I. *Degli archiatri pontifici*, Rome, 1784, 2 vol. in-4°. II. *Iscrizioni antiche delle ville e de palazzi Albani*. ibid., 1785, in-4°. III. *Papiri diplomatici descritti ed illustratti*, ibid., 1805, in-fol., avec 22 planches. Il a laissé plusieurs autres ouvrages en manuscrit.

MARINI (Jean-Baptiste), archi-prêtre de Ginestreto, au diocèse de Pesaro, est auteur des ouvrages suivans : *De episcopatu Feretrano apologeticon*. II. *Saggio di ragioni della città di san Leo detta gia monte Feretro*, Pesaro, 1758, in-4°.

MARINI. *Voyez* Marin.

MARINIANA, seconde femme de l'empereur Valérien, et mère de Valérien-le-Jeune, femme aussi vertueuse que belle, suivit son époux en Asie l'an 258, et fut faite prisonnière en même temps que lui par Sapor, roi de Perse. Spectatrice des affronts inouïs que ce prince barbare faisait souffrir à Valérien, elle fut elle-même exposée aux insultes de Sapor et à la risée d'un peuple insensé. Elle succomba à tant de malheurs, et mourut dans la prison où elle avait été enfermée. On la mit au rang des divinités.

MARINIER (...), dont les biographes n'indiquent ni le lieu ni l'époque de la naissance, mort en 1777, a publié : I. *Aphorismes de Boerhaave*, avec les *commentaires de Van Swieten*, traduits du latin en français, 1755, 3 vol. in-12. II. *Essai sur les fièvres*, par J. Huxham, avec la méthode de guérir les fièvres, continuée, par J. Clutton, traduit de l'anglais.

MARINIS (Léonard de), dominicain, fils du marquis de Casal-Maggiore, d'une noble famille de Gênes, né dans l'île de Chio en 1509. Le pape Jules III l'envoya en qualité de nonce en Espagne. Il y plut tellement au roi Philippe II, par son esprit de conciliation, que ce prince le nomma archevêque de Lanciano. Il parut avec éclat au concile de Trente, et ce fut lui qui dressa les articles relatifs au sacrifice de la messe dans la 22ᵉ session. Les papes Pie IV et Pie V, lui conférèrent divers affaires importantes. Il mourut évêque d'Albe le 11 juin 1573. Les barnabites lui doivent leurs constitutions. C'est l'un des évêques qui travaillèrent par ordre du concile de Trente à dresser le *Catechismus ad parochos*, Rome, 1566, in-folio, Paris, 1567, in-8°, et souvent réimprimé depuis, et à rédiger les Bréviaire et Missel romains.

MARINIS (Jean-Baptiste de), petit-neveu du précédent, né à Rome, le 28 novembre 1597, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, où après avoir rempli plusieurs emplois honorables, il fut fait secrétaire de la congrégation de l'*Index;* emploi qu'il exerça long-temps, et qui lui attira de vifs reproches de Théophile Rainaud, dans son livre *de Immunitate Cyriacorum :* ces reproches n'étaient pas sans fondement; car on sait que la plupart de ceux qui, à la cour de Rome, étaient chargés de la censure des livres, n'y apportaient pas toujours l'impartialité qui doit caractériser un juge. Cette cour, tou-

jours occupée du soin de conserver ses prérogatives, frappait de prohibition tous les livres où étaient professées des doctrines qui pouvaient y porter atteinte ; mais les hommes chargés de les signaler d'autorité, ont souvent exercé cette censure avec un rigorisme exagéré : on a vu plusieurs fois des ouvrages qui ne respiraient que les principes les plus sains et la morale la plus pure, mis à l'Index, sans qu'on expliquât les motifs de cette défense, parce qu'en effet il n'y en avait pas de justes et de légitimes à apporter. Ce fut à l'époque où parut le livre de Rainaud que Marinis publia l'index de tous les livres censurés depuis Clément VIII. Il mourut général de son ordre le 6 mai 1669. On a de lui quelques *Lettres* manuscrites, et un *Traité de la Conception de la Sainte Vierge*, qui n'a pas vu le jour. Plusieurs ecclésiastiques, dans les 14, 15 et 16ᵉ siècles, ont traité ce sujet, et ce serait une chose curieuse que la collection de tous ces traités, où le moindre défaut est l'absence du bon sens ; Bayle, dans son Dictionnaire, a démontré plusieurs fois l'inconvenance d'un pareil sujet ; ce qui n'a pas empêché qu'après lui on se soit exercé sur la même matière.

MARINIS (HUBERT DE), né à Palerme, mort en 1434, exerça pendant quelques années la profession d'avocat, et parvint par son savoir à la place de conseiller et vice-chancelier de Sicile. Mais ayant ensuite embrassé l'état ecclésiastique, il parvint, en 1414, à l'archevêché de Palerme, et fut un des Pères du concile de Constance. Il écrivit plusieurs ouvrages: *Interpretatio ad caput volentes 28 regis Friderici de alienatione feudorum ; Allegationes super intellectum C. 38 regis Jacobi, quod incipit ad novas communantias; Concilium contrà Baronem Castriveterani;* ouvrages entièrement oubliés aujourd'hui, et qu'on ne doit pas regretter de ne pas connaître.

MARINIS (THOMAS DE), jurisconsulte, né à Capoue dans le 16ᵉ siècle, publia un Traité sur les fiefs, intitulé *Tractatus de generibus et qualitate feudorum*, Coloniæ-Agrippinæ, 1582.

MARINIS (DOMINIQUE DE), petit-neveu de Léonard, dominicain, devenu archevêque d'Avignon, y fonda deux chaires pour son ordre, et mourut dans cette ville, en 1669. On a de lui des *Commentaires* sur la Somme de Saint Thomas, imprimés à Lyon en 1663, 1666 et 1668, 3 vol. in-folio.

MARINIUS. *Voyez* SACHS.

MARINO (GRÉGOIRE), prêtre régulier de Saint-Nicolas de Venise, église appelée vulgairement des Pères Théatins, vivait dans le 16ᵉ siècle. On a de lui une Traduction, ou plutôt une ancienne traduction retouchée, du *Mépris du monde et de ses vanités*, de Saint Laurent-Justinien, imprimée par Alde en 1569, et non en 1597, comme le prétend Fontanini.

MARINO (JEAN), né en 1654, à Ocana, petite ville du diocèse de Calahorra, se fit jésuite en 1671, et passa une grande partie de sa vie à expliquer l'Ecriture sainte et à enseigner la théologie. Il fut choisi pour confesseur du prince Louis-Philippe, depuis roi d'Espagne, et mourut à Madrid,

le 20 juin 1725. Marino est auteur d'un grand nombre d'ouvrages ascétiques et théologiques, entre autres d'une *Théologie* en 3 vol. in-fol., peu connue hors de l'Espagne.

MARINO (J.-B.), peintre en porcelaine, né à Sceaux, près Paris, fut l'un des membres de la fameuse commune de Paris en 1792. On l'employa successivement comme administrateur de police dans la section de la Montagne, dans celle de Bonne-Nouvelle, et dans le conseil général de la commune. En 1793 on l'envoya présider la commission temporaire qui s'établit à Lyon après le siége de cette ville, et il s'y conduisit en digne agent de Robespierre; mais s'étant brouillé avec Collot-d'Herbois, il ne tarda pas à devenir sa victime. Il eût néanmoins le temps de commettre de nouvelles horreurs dans les prisons de Paris, à la police desquelles il fut employé. Chargé de l'inspection des filles publiques, il arrêtait, sous ce prétexte, toutes les femmes qui lui plaisaient, enceintes ou vierges encore, et les entraînait pour en faire la visite. Dénoncé en avril 1794, pour avoir outragé la représentation nationale en la personne de M. Pons de Verdun, lors d'une visite dans les maisons garnies, dont il était aussi inspecteur, il fut aussitôt destitué, arrêté et traduit devant le tribunal révolutionnaire. Un premier jugement ne le condamna qu'à la détention jusqu'à la paix; mais, enveloppé ensuite dans la conspiration de l'étranger, il fut jugé de nouveau et condamné à mort, comme complice de l'assassinat de Collot-d'Herbois : on le conduisit à l'échafaud avec une chemise rouge. Il était âgé seulement de 37 ans.

MARINONI (Jean-Jacques), né à Udine, dans le Frioul, vers la fin du dernier siècle, mourut à Vienne en Autriche en 1755. Le génie, l'architecture et l'astronomie remplirent son temps et ses études. Ses succès lui méritèrent une place dans l'Académie de Berlin, et le firent appeler à la cour d'Autriche, qui l'employa à réparer des ouvrages de fortification. La république des lettres lui doit plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Specula domestica de re ichnographicâ*.

MARINUS (nommé aussi P. *Carvilius* d'après une médaille peu authentique), prit la pourpre impériale dans la Mœsie, à la fin du règne de l'empereur Philippe. Il s'était distingué contre les Goths; c'est ce qui lui fit donner le titre de César par les troupes, l'an 249; mais il n'en jouit pas longtemps. Les soldats, indignés de sa mauvaise conduite, le massacrèrent, dans le temps que Philippe envoyait une armée pour dissiper son parti; et pour s'assurer leur pardon, ils mirent à sa place Dèce, qui commandait l'armée envoyée par Philippe.

MARINUS, philosophe platonicien, né à Naplouse de Samarie, autrefois Sichem, étudia la philosophie à Athènes, et fut le disciple chéri de Proclus, auquel il succéda l'an 485. Il mourut à Athènes vers la fin du 5e siècle, le seul ouvrage que nous ayons de lui est *la Vie de Proclus* son maître, publiée par Fabricius à Hambourg, 1700, in-4°, et à Leipsick, 1814, in-8°, par M. Boissonade. On trouve dans l'*Anthologie*, quelques épigrammes attribuées à Marinus.

MARINUS (IGNACE), habile graveur flamand, né en 1627, mort à Anvers, en 1701. Ses estampes les plus estimées sont une *Fuite en Egypte*, d'après Rubens; *Saint Ignace guérissant des possédés*, d'après le même; *Saint François-Xavier ressuscitant un mort*, idem; une *Adoration des bergers; Jésus-Christ devant Caïphe*, et le *Martyre de Sainte Apolline*, d'après Jordaens; des *Enfans de village formant un concert grotesque*, d'après Sachleeven, et plusieurs autres pièces d'après Le Caravage, Van Dyck, etc.

MARIO - BETTINO, de Bologne, entra dans la compagnie des jésuites l'an 1595, à l'âge de 17 ans, enseigna pendant dix ans la morale et les mathématiques à Parme, et mourut à Bologne le 17 novembre 1657. On a de lui: I. *Rubenus, tragædia pastoralis*, Parme, 1614, in-4°. II. *Clodoveus, seu Ludovicus, tragicum silviludium*, imprimé plusieurs fois en Italie et en France, en italien et en français. III. *Lycæum è moralibus politicis et poeticis*, Venise, 1626, in-4°, en prose. La seconde partie, qui contient une variété singulière de poésies, est intitulée *Euterpiliarum seu urbanitatum poeticarum libri*. IV. *Apiarium philosophiæ mathematicæ*, Bologne, 1642, 1645, 2 v. in-fol.; ouvrages pleins de recherches. Il y montre que la physique et la géométrie renferment des paradoxes. On y trouve celui-ci: « Le contenu est plus grand que le contenant. » *Voyez* MALÉZIEU.

MARIO DE CALASIO. *Voyez* CALASIO.

MARIO - NUZZI, peintre, né l'an 1603 à Penna, dans le royaume de Naples, est plus connu sous le nom de *Mario di Fiori*, parce qu'il excellait à peindre les fleurs. On admire dans ses tableaux un beau choix, une touche légère, un coloris brillant. Son pinceau lui acquit une grande réputation, des amis puissans, et une fortune considérable. Il mourut à Rome, en 1673, à 70 ans.

MARION (SIMON), avocat-général au parlement de Paris, né à Nevers, en 1540, plaida pendant 35 ans avec une réputation extraordinaire. Henri III le chargea du règlement des limites d'Artois avec les députés du roi d'Espagne. Des lettres de noblesse furent la récompense de ses services. Marion devint ensuite président aux enquêtes, puis avocat-général au parlement de Paris, et mourut dans cette ville le 15 février 1605, à 65 ans. On a de lui des *Plaidoyers*, qu'il fit imprimer en 1594, sous le titre d'*Actiones forenses*. Ils eurent beaucoup de succès dans leur temps. L'auteur fut respecté de tous les bons citoyens, par son zèle pour les droits du roi, pour la liberté publique, et pour la gloire de la France. — Catherine MARION, sa fille, mariée à Antoine Arnauld, eut vingt enfans, illustres par leurs talens et par leurs vertus. Après la mort de son époux, elle se fit religieuse à Port-Royal, dont sa fille Marie-Angélique Arnauld était abbesse. Elle y mourut en 1641, à 68 ans, au milieu de ses filles et de ses petites-filles, qui s'y étaient renfermées comme elle, et qui formaient la moitié de la communauté. *Voyez* ARNAULD.

MARION DE L'ORME. *Voyez* DELORME.

MARION (SIMON-ANTOINE), littérateur, né le 11 juillet 1686,

à Villeneuve, en Franche-Comté, embrassa l'état ecclésiastique, fut d'abord bibliothécaire de l'abbé d'Estrées, puis employé à la bibliothèque du Roi, et enfin chef du bureau des affaires étrangères. Il possédait l'hébreu, l'italien, l'espagnol, l'allemand, le portugais et l'anglais, et était très-versé dans l'histoire et dans les antiquités. Il mourut à Cambrai le 6 mars 1758. Il est l'éditeur du Recueil des statuts synodaux du diocèse de Cambrai, Paris, 1739, 2 parties, in-4°. On a encore de lui : I. Un *Pouillé* de ce diocèse. II. Un Recueil de titres, concernant le Saint-Siége. III. Une *Lettre critique sur la nouvelle histoire de France*, insérée dans le *Journal de Verdun*, avril 1755.

MARION DU FRESNE, navigateur français, était capitaine de brûlot, en 1766. Il partit de l'Ile-de-France le 18 octobre 1771, avec le *Mascarin* et le *Castries*, afin de faire des découvertes au Sud. Il aperçut, par le 46° degré de latitude australe une terre embrumée qu'on nomma la *Terre d'Espérance*. On aperçut ensuite de nouvelles terres, qui reçurent les noms d'*Ile froide* et d'*Ile aride*. Marion mouilla le 28 avril dans la baie des îles, mais il fut victime de sa trop grande confiance dans les insulaires, qui paraissaient d'un naturel très-doux. Le 12 juin, étant descendu à terre, avec douze matelots et quatre autres personnes, ils furent tous assassinés et dévorés par ces cannibales. Après cet événement, le commandement de l'expédition fut dévolu à Duclesmeur, capitaine du *Castries*. La relation en a été publiée par Rochon, Paris, 1783, 1 vol. in-8°.

MARIONI (AQUILINA), née à Gubbio en Italie, se distingua par ses Poésies, vers l'an 1440. Bonaventure Fondi, moine olivétain, en a fait l'éloge.

MARIOTTE (EDME), célèbre physicien, né en Bourgogne, fut prieur de Saint-Martin-sous-Beaune, fut reçu à l'Académie des sciences, en 1666, et mourut le 12 mai 1684, après avoir publié plusieurs écrits qui sont encore estimés. Ce savant avait un talent particulier pour les expériences. Il réitéra celles de Pascal sur le mouvement des corps, et sur l'hydrostatique, ou science de l'équilibre des liqueurs, et fit des observations qui avaient échappé à ce vaste génie. Il enrichit l'hydraulique d'une infinité de découvertes sur la mesure et sur la dépense des eaux, suivant les différentes hauteurs des réservoirs. Il examina ensuite ce qui regarde la conduite des eaux, et la force que doivent avoir les tuyaux pour résister aux différentes charges. C'est une matière assez délicate, qui demande beaucoup de sagacité dans l'esprit, et une grande dextérité dans l'exécution. Mariotte fit la plupart de ses expériences à Chantilly et à l'Observatoire, devant de bons juges. Ses ouvrages sont plus connus que l'histoire de sa vie. On a de lui : I. *Traité du choc des corps*. II. *Essai de physique*. III. *Traité du mouvement des eaux*, publié par La Hire. IV. *Nouvelles découvertes touchant la vue*. V. *Traité du nivellement*. VI. *Traité du mouvement des pendules*. VII. *Expérience sur les couleurs*. Tous ces ouvrages furent recueillis à Leyde, en 1717, La Haye, 1740, en 2 vol. in-4°. On lui attribue le distique latin sur les conquêtes de Louis XIV, rapporté à l'article de ce monarque.

On l'a rendu ainsi en vers français :

Un seul jour a conquis la superbe Lorraine;
La Bourgogne te coûte à peine une semaine;
Une lune en son cours voit le Belge soumis ...
Que promet donc l'année à tous tes ennemis ?

Condorcet a fait l'éloge de Mariotte, dans les éloges des académiciens morts depuis 1666.

MARITI (JEAN), voyageur, né à Florence, embrassa l'état ecclésiastique, et alla dans l'île de Chypre, qu'il habita de 1760 à 1768. Il fit ensuite des voyages en Syrie et en Palestine. On croit qu'il vivait encore en 1797. On a de lui, en italien : I. *Voyage dans l'île de Chypre, la Syrie et la Palestine*, Lucques et Florence, de 1769 à 1776, 9 vol. in-8°. Cette relation est très-curieuse. II. *Histoire de la campagne d'Ali-Bey dans la Syrie*, en 1771, Florence, 1772, 2 vol. in-8°. III. *Histoire du Temple de la Résurrection ou de l'église du Saint-Sépulcre*, Livourne, 1784, 1 vol. in-8°, etc.

MARITZ (JEAN), habile fondeur et mécanicien, né à Berne, en 1711, d'une famille de fondeurs connus par leurs talens, se livra de bonne heure à l'étude de la mécanique. Il voyagea en Hollande et en Allemagne, et vint ensuite en France, où il obtint la direction de la fonderie de Lyon. Il y fit, en 1740, la première application de la machine de son invention destinée à forer et tourner les canons. Son procédé par lequel on coulait les canons pleins, fut accueilli avec empressement en France, et bientôt dans toute l'Europe. (*Voyez* la *Description de l'art de fabriquer les canons*, par Monge, pag. 87.) Maritz passa successivement aux fonderies de Strasbourg et de Douai, fut nommé inspecteur-général des fontes de l'artillerie de terre et de mer, et reçut, en 1758, le cordon de Saint-Michel et des lettres de noblesse. Maritz passa ensuite en Espagne, et y établit à Séville et à Barcelonne, ses procédés relatifs à la fonte et au forage du canon. Le roi d'Espagne le récompensa de ses services par le grade de maréchal-de-camp. La Russie lui fit en vain des offres avantageuses pour l'attirer à son service. Il revint en France, où il mourut le 16 mai 1790. Louis XV lui avait donné, en 1768, une pension de 12,000 liv. Les petits-fils et les élèves de Maritz dirigent encore aujourd'hui les principales fonderies de France.

MARIUS (CAÏUS), célèbre général romain, né d'une famille obscure, à Cerrétinum, dans le territoire d'Arpino, et occupé dans sa jeunesse à labourer la terre, embrassa la profession des armes pour se tirer de son obscurité, et fut sept fois consul. Marius se signala sous Scipion l'Africain, qui vit en lui un grand homme de guerre. Sa valeur et ses brigues l'élevèrent aux premières dignités de la république. Étant lieutenant du consul Métellus en Numidie, il travailla d'abord à le décrier dans l'esprit des soldats ; et devenu bientôt l'ennemi déclaré de son général, il se rendit à Rome, où il vint à bout, par ses intrigues et ses calomnies, de le supplanter et de se faire nommer à sa place, pour terminer la guerre contre Jugurtha. En effet, Marius, après avoir dépouillé ce prince de ses états, l'an 107 avant J.-C., et l'avoir réduit à s'enfuir chez Bocchus, roi de Mauritanie, son beau-père, menaça Bocchus de le traiter de même, s'il ne lui li-

trait son gendre. Le roi de Mauritanie, qui redoutait la puissance des Romains, écrivit secrètement à Marius de lui envoyer un homme de confiance pour traiter de cette affaire avec lui. Sylla parut propre à cette négociation, et fut envoyé vers le roi. Les conditions du traité étant arrêtées, Bocchus livra Jugurtha au député, qui le conduisit à Marius; et peu après à Rome pour servir d'ornement au triomphe du consul. Cette guerre, si heureusement terminée, donna au peuple romain une si haute opinion de la valeur de Marius, qu'alarmé de l'irruption des Cimbres et des Teutons, qui menaçaient l'Italie, il lui continua le consulat pendant cinq ans, honneur que personne n'avait reçu avant lui. Marius se prépara donc à la guerre contre ces peuples à demi barbares. On dit qu'il en tua 200,000 en deux batailles et qu'il en prit 80,000. En mémoire de ce triomphe, le vainqueur fit élever une pyramide, dont on voit encore les fondemens sur le grand chemin d'Aix à Saint-Maximin. Les femmes des Teutons, se voyant privées de leurs défenseurs, avaient envoyé à Marius une députation pour le prier de conserver au moins leur chasteté et leur liberté. Le barbare, les ayant refusées, ne trouva, quand il entra dans leur camp, que des monceaux de cadavres sanglans. Les mères, désespérées, s'étaient poignardées, elles et leurs enfans, pour prévenir leur déshonneur. L'année suivante, 108 avant J.-C., fut marquée par la défaite des Cimbres. Il y en eut, dit-on, 100,000 de tués; et 60,000 faits prisonniers. Plutarque rapporte qu'ayant eu d'abord quelques désavantages contre les Cimbres, Marius fut averti en songe d'immoler aux dieux sa fille Calpurnie, et qu'il fit ce barbare sacrifice. Devenu consul pour la sixième fois, l'an 100 avant l'ère chrétienne, il eut Sylla pour compétiteur et pour ennemi. Ce général vint à Rome, à la tête de ses légions victorieuses, en chassa Marius avec ses partisans, et les fit déclarer ennemis de la patrie. Marius, âgé de plus de soixante-dix ans, se vit réduit à s'enfuir, seul, sans amis, sans domestiques, et obligé, pour échapper aux poursuites de son ennemi, de se cacher dans un marais appelé Matica, où il passa une nuit entière enfoncé dans la boue jusqu'au cou. En étant sorti au point du jour, pour tâcher de gagner le bord de la mer, il fut reconnu par des habitans de Minturne, et conduit, la corde au cou, dans cette ville, où il fut enfermé dans un cachot. Alors le magistrat, obéissant aux ordres qu'il avait reçus de Rome, lui envoya un Cimbre pour le tuer. Marius, voyant entrer cet esclave dans sa prison, lui lança un regard terrible, et s'écria : Soldat, oserais-tu bien tuer Caïus Marius ? » Le meurtrier, effrayé, jeta son épée et sortit de la prison, jurant qu'il n'attenterait point à la vie de ce grand capitaine. Marius le suivit, et, trouvant les portes ouvertes, se jeta dans une barque qui le porta en Afrique, où il rejoignit son fils aux environs du lieu où fut Carthage. Là il reçut quelque consolation à la vue des ruines d'une ville autrefois si redoutée, qui avait éprouvé comme lui les cruelles vicissitudes de la fortune; mais bientôt il fut contraint de quitter cette triste retraite. Sextilius, préteur d'Utique, vendu à Sylla, résolu de le

sacrifier à ce général, lui fit commander de quitter la province soumise à son gouvernement. « Retourne, répond Marius à l'officier porteur de cet ordre, retourne dire à ton maître que tu as vu Marius fugitif assis sur les ruines de Carthage. Marius, après avoir échappé à divers périls, fut rappelé à Rome par Cornélius Cinna, qui, privé par le sénat de la dignité consulaire, ne crut pouvoir mieux se venger qu'en faisant révolter les légions et en mettant Marius à leur tête. Rome fut bientôt assiégée et obligée de se rendre. Cinna y entra en triomphateur, et fit prononcer l'arrêt du rappel de Marius. Des ruisseaux de sang marquèrent son retour. On tua sans pitié tous ceux qui venaient le saluer et auxquels il ne rendait pas le salut : tel était le signal dont il était convenu. Les plus illustres sénateurs périrent par les ordres de ce cruel vieillard ; on pilla leurs maisons, on confisqua leurs biens. Les satellites de Marius, choisis parmi tout ce qu'il y avait de plus détestables bandits en Italie, se portèrent à des excès si épouvantables, qu'il fallut enfin prendre la résolution de les exterminer. On les enveloppa de nuit dans leur quartier, et on les tua tous à coups de flèches. Cinna se désigna consul pour l'année suivante, et se donna Marius, de sa propre autorité, pour collègue. C'était le septième consulat de celui-ci, il ne l'exerça que 16 ou 17 jours. Une maladie, causée par la grande quantité de vin qu'il prenait pour s'étourdir sur ses remords, et peut-être sur la crainte du prochain retour de Sylla, l'emporta l'an 86 avant Jésus-Christ, et 668 de Rome. Marius, élevé parmi des pâtres et des laboureurs, conserva toujours quelque chose de sauvage et même de féroce. Son air était grossier, le son de sa voix dur et imposant, son regard terrible et farouche, ses manières brusques et impérieuses. Sans autre qualité que celle d'excellent général, il parut longtemps le plus grand des Romains, parce qu'il était le plus nécessaire contre les barbares qui inondaient l'Italie. Dès qu'il ne marcha plus contre les Cimbres et les Teutons, il parut toujours déplacé, fut toujours cruel, et le fléau de sa patrie et de l'humanité. S'il se montra sobre, austère dans ses mœurs, il le dut à la rusticité de son caractère ; s'il méprisa les richesses, s'il préféra les travaux aux plaisirs, c'est qu'il sacrifiait tout à la passion de dominer, et ses vertus prirent leur source dans ses vices. L'action du Cimbre venu pour l'assassiner, et fuyant à sa voix, a été mise sur la scène française avec succès, dans la tragédie de *Marius à Minturne*, par M. Arnault. L'histoire place Marius au rang de ces grands criminels dont on peut admirer les talens et l'inflexible courage, mais dont on hait la mémoire. — MARIUS le jeune, son neveu et son fils adoptif, avait la même férocité dans le caractère. Après avoir usurpé le consultat à l'âge de 25 ans, l'an 82 avant Jésus-Christ, il assiégea le sénat qui s'opposait à ses entreprises, et fit périr tous ceux qu'il croyait ses ennemis. Battu par Sylla, il s'enfuit à Préneste, où il se tua de désespoir. Marius le jeune est le sujet d'une tragédie de l'abbé Boyer, représentée en 1669.

MARIUS (MARCUS-AURÉLIUS-MARIUS-AUGUSTUS), l'un des trente tyrans des Gaules, sous le règne

de Gallien, homme d'une force extraordinaire, qui avait été ouvrier en fer. Marius quitta sa forge pour porter les armes, s'avança par degrés, et se signala dans les guerres contre les Germains. Après la mort de Victorin, il fut revêtu de la pourpre impériale par le crédit de Vittorina, mère de cet empereur. Il n'y avait que trois jours qu'il la portait, lorsqu'un soldat, son compagnon dans le métier d'armurier ou de forgeron, l'assassina. Ce qui ferait penser cependant qu'il régna plus long-temps, c'est qu'on a de lui un grand nombre de médailles. On a prétendu que son assassin, en lui plongeant son épée dans le sein, lui dit ces paroles outrageantes : « Tiens, c'est toi qui l'as forgée ! » Parmi les preuves de sa force extrême, on rapporte qu'il arrêtait, avec un de ses doigt, un charriot dans sa course la plus rapide; ce qui paraît peu vraisemblable.

MARIUS (le B.), évêque d'Avenches, en Suisse, né vers 532, à Autun, d'une famille noble, transféra le siége de son évêché à Lausanne, en 596, et mourut la même année, à 64 ans. Il est auteur d'une *Chronique* que l'on trouve dans le Recueil des historiens de France de Duchesne. Cette *Chronique,* qui commence à l'an 445, et qui finit à l'an 581, pèche quelquefois contre la chronologie. On a encore de lui la *Vie de Sigismond, roi de Bourgogne,* insérée dans le Recueil des Bollandistes. Le style est tout-à-fait ressemblant à celui de la Chronique.

MARIUS (Adrien-Nicolaius), chancelier du duc de Gueldre, né à Malines, frère du poète Jean Second, mort à Bruxelles, en 1568, dans un âge avancé, se fit un nom par son talent pour la poésie latine. On trouve ses vers dans le Recueil de Grudius de 1612. On a encore de lui, *Cymba amoris*, parmi les poésies de Jean Second.

MARIUS (Simon-Mayer, connu sous le nom de), astronome, né en 1570, à Guntzenhausen, dans la Franconie, fut d'abord attaché comme musicien à la chapelle du marquis d'Anspach. Il apprit les élémens de l'astronomie sous le célèbre Ticho-Brahé, et alla ensuite demeurer trois ans en Italie. Il y eut de grands différens entre lui et Galilée, qui l'accusa de plagiat. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a fait un grand nombre d'emprunts à ce célèbre astronome. Il mourut en 1624, à Nuremberg, étant astronome de l'électeur de Brandebourg. On a de lui : I. *Tabulæ directionum novæ universæ Europæ inservientes*, Nuremberg, 1599, in-4°. II. *Mundus Jovialis anno* 1609, *detectus ope perspicilli Belgici*, ibid., 1614, in-4°. III. *Discours sur la Comète de* 1618, en allemand, ibid., 1619, in-4°. Marius avait traduit en allemand les *six premiers livres d'Euclide*, Anspach, 1610, in-fol.

MARIUS-ÆQUICOLA, ainsi nommé, parce qu'il était né à Alvète, bourg de l'Abruzze, qu'il croyait être le pays des anciens Æques, fut un des plus beaux esprits de la cour de François de Gonzague, duc de Mantoue. Il mourut vers l'an 1526. On a de lui un livre, *De la nature de l'Amour*, in-8°, en italien, traduit en français par Chappuys, aussi in-8°; et d'autres ouvrages en latin et en italien, parmi lesquels on distingue son *Histoire de*

Mantoue, in-4°, qui a été réimprimée plusieurs fois, et dans laquelle il s'étend beaucoup sur ce qui concerne l'illustre maison de Gonzague.

MARIUS (Léonard), né à Groës, en Zélande, docteur et professeur en théologie à Cologne, vicaire-général du chapitre de Harlem, et pasteur à Amsterdam, habile dans les langues grecque et hébraïque, et dans l'Écriture Sainte, laissa en latin un bon *Commentaire sur le Pentateuque*, Cologne, 1621, in-fol.; et la *Défense catholique de la hiérarchie ecclésiastique*, contre Antoine de Dominis, Cologne, 1619. Marius mourut le 18 octobre 1652.

MARIUS-MERCATOR. *Voy.* Mercator.

MARIUS-NIZOLIUS. *Voyez* Nizolius.

MARIVAUX (Pierre-Carlet de Chamblain de), né à Paris, en 1688, d'un père ancien directeur de la monnaie à Riom, en Auvergne, et d'une famille ancienne dans le parlement de Normandie. La finesse de son esprit, soutenue par une bonne éducation, lui fit un nom dès sa jeunesse. Le théâtre fut son premier goût, mais voyant ou croyant que tous les sujets des comédies de caractère étaient épuisés, il se livra à la composition des Pièces d'intrigue. Il se fraya une route nouvelle dans cette carrière si battue, en analysant les replis les plus secrets du cœur humain, et en mêlant le jargon métaphysique du sentiment à l'épigramme. Marivaux soutint seul et longtemps la fortune des Italiens; il leur donna 21 Pièces de théâtre, dont plusieurs y sont restées. Le succès de ses pièces et de ses autres ouvrages lui procura l'entrée de l'Académie française, qui devait le rechercher autant pour ses talens que pour les qualités de son cœur. Il était dans le commerce de la vie ce qu'il paraissait dans ses écrits. Doué d'un caractère tranquille, quoique sensible, fort vif, et trop susceptible, il possédait d'ailleurs tout ce qui rend la société sûre et agréable. A une probité exacte, à un noble désintéressement, il réunissait une candeur aimable, une ame bienfaisante, une modestie sans fard et sans prétention. Il avait une attention scrupuleuse à éviter dans la société tout ce qui pouvait offenser ou déplaire. Il disait « qu'il aimait trop son repos pour troubler en rien celui des autres. » Ce qui régnait principalement dans sa conversation, dans ses comédies et dans ses romans, était un fonds de philosophie, qui, caché sous le voile de l'esprit et du sentiment, avait presque toujours un but utile et moral. « Je voudrais rendre les hommes plus justes et plus humains, disait-il; je n'ai que cet objet en vue. » Son indifférence pour les richesses et les distinctions égala son amour pour les hommes. Il ne sollicita jamais les graces des grands; jamais il ne s'imagina que ses talens dussent les lui mériter. Il ne refusa pas pourtant les faveurs de la fortune, lorsqu'elle les lui fit offrir par l'estime et l'amitié, ou par des protecteurs désintéressés des arts et des lettres. (*Voyez* Helvétius.) Marivaux aurait pu se faire une situation aussi aisée que commode, s'il eût été moins sensible aux malheurs d'autrui et moins prompt à les secourir. On n'a jamais poussé plus loin la vraie sensibilité. On l'a vu plus

d'une fois sacrifier jusqu'à son nécessaire pour rendre la liberté, et même la vie, à des particuliers qu'il connaissait à peine, mais qui étaient ou poursuivis par des créanciers impitoyables, ou réduits au désespoir par l'indigence. Il avait autant d'attention à recommander le secret à ceux qu'il obligeait, qu'à cacher à ses intimes amis ses chagrins domestiques et ses propres besoins. Il ne concevait pas que le même homme pût être incrédule en fait de religion, et en même temps d'une crédulité extrême sur d'autres objets. Il dit un jour à Milord Bolyngbroke, qui était de ce caractère : « Si vous ne croyez pas, ce n'est pas du moins faute de foi. » Il mourut à Paris, le 11 février 1763, à 75 ans. Ses ouvrages sont : I. Des Pièces de Théâtre, recueillies en 1758, 5 vol. in-12, et qui ont eu plusieurs éditions, parmi lesquelles ont distingue la *Surprise de l'Amour*, les *Fausses confidences*, le *Dénouement imprévu*, le *Petit-maître corrigé*, la *Dispute*, le *Legs*, et le *Préjugé vaincu*, au théâtre français; le *Triomphe de l'Amour*, la *Double Inconstance*, le *Jeu de l'Amour et du Hasard*, la *Mère confidente*, l'*Heureux stratagème*, la *Méprise*, la *Fausse suivante*, la *Nouvelle colonie*, et l'*Épreuve*, au théâtre italien. Cette dernière pièce est appelée le plus souvent l'*Épreuve nouvelle*; la *Surprise de l'Amour*; cette pièce est différente de celle que nous avons déjà citée, et lui est même préférée. II. L'*Homère travesti*, Paris, 1716, 2 vol. in-12 : ouvrage qui ne fit pas honneur à son goût, et qui ne paraît avoir échappé à la censure que par l'espèce d'oubli où il est tombé dès sa naissance. III. *Le Spectateur français*, 2 vol. in-12, écrit d'un style maniéré et très-inférieur au *Spectateur anglais*, dont il avait cru se rendre l'émule ; mais estimable d'ailleurs par un grand nombre de pensées fines et vraies. IV. *Le Philosophe indigent*, Paris, 1728, 2 vol. in-12. Il offre de la gaîté et de la philosophie. V. *Vie de Marianne*, 3 vol. in-12; un des meilleurs romans que nous ayons dans notre langue, pour l'intérêt des situations, la vérité des peintures, et la délicatesse des sentimens. Marianne a bien de l'esprit, mais trop de babil ; une imagination vive, mais quelquefois peu réglée. Les scènes attendrissantes qu'on y trouve peuvent faire des impressions trop fortes sur de jeunes cœurs. La dernière partie de ce roman n'est pas de lui. VI. *Le Paysan parvenu*, 3 vol. in-12. S'il y a plus d'esprit et de gaîté dans ce roman que dans celui de Marianne, il y a aussi moins de sentiment et de réflexions, et on y trouve un peu de peintures dangereuses. Par une inconstance qui était particulière à Marivaux, il quitta le roman de Marianne pour commencer celui-ci, et n'acheva aucun des deux. VII. *Les effets surprenans de la Sympathie*. VIII. *Pharsamon*, en 2 vol.; autre roman fort inférieur aux précédens. C'est le même qui a reparu sous le titre de *Nouveau Don Quichotte*. On y aperçoit, ainsi que dans les autres écrits de Marivaux,

Une métaphysique où le jargon domine,
Souvent imperceptible, à force d'être fine ;

mais cette métaphysique ne doit pas fermer les yeux sur les pein-

tures du cœur humain, et sur la vérité des sentimens qui caractérisent la plupart de ses ouvrages. Ses romans sont, suivant d'Alembert, supérieurs à ses comédies, par l'intérêt, par les situations, par leur but moral. Ils ont surtout le mérite de ne pas tourner, comme ses pièces de théâtre, dans le cercle étroit d'un amour qui se cache, ce qui a fait dire assez plaisamment « que, si les comédiens ne jouaient que ses comédies, ils auraient l'air de ne pas changer de pièces. » Ses bons romans ont plus de variété. On y voit des raffinemens de la coquetterie, même dans une ame neuve et honnête; les replis de l'amour-propre jusque dans le sein de l'humiliation; la dureté révoltante des bienfaiteurs, ou leur pitié plus révoltante encore; le manége de l'hypocrisie et sa marche tortueuse; l'amour concentré dans le cœur d'une dévote avec toute la violence et la fausseté qui en sont la suite; enfin, ce que Marivaux a surtout tracé d'une manière supérieure, la fierté noble et courageuse de la vertu dans l'infortune. L'auteur n'a pas dédaigné de peindre jusqu'à la sottise du peuple, sa curiosité sans objet, sa charité sans délicatesse, son inepte et offensante bonté, sa dureté compatissante. Il faut pourtant convenir qu'en voulant mettre dans ses tableaux populaires trop de vérité, il s'est permis quelques détails ignobles. Nous avouerons en même temps que les tableaux qu'il fait des passions ont en général plus de délicatesse que d'énergie, que le sentiment y est plutôt peint en miniature qu'à grands traits, et que si Marivaux, comme l'a très-bien dit un écrivain célèbre, « connaissait tous les sentiers du cœur, il en ignorait les grandes routes. » Une femme d'esprit, ennuyée par la recherche minutieuse de tous ces sentiers, disait de lui : « C'est un homme qui se fatigue et qui me fatigue moi-même, en me faisant faire cent lieues sur une feuille de parquet. » Cependant les lignes que Marivaux trace dans ce petit espace, quoique très-rapprochées les unes des autres, sont très-distinctes pour qui sait les démêler. Malgré ces défauts, on est fâché que *Marianne* ni le *Paysan parvenu* n'aient pas été achevés par leur auteur. La vivacité de son esprit s'attachait promptement à tout ce qui se présentait à lui; et sa facilité à écrire lui fournissait le moyen de le peindre. Dès qu'il avait saisi dans un objet nouveau le côté piquant, l'objet ancien l'intéressait moins et lui était sacrifié sans regret. Indépendamment d'une uniformité de moyens, de caractères, de ton et d'effets, qui fatigue et ennuie, on reproche à Marivaux le langage précieux, ou plutôt le jargon qu'il substitua au style naturel de la comédie, et que l'on a désigné de son vivant sous le nom de marivaudage. C'est le mélange le plus bizarre d'une métaphysique subtile et de locutions triviales, de sentimens alambiqués et de dictons populaires; c'est surtout un néologisme recherché, qui choque également la langue et le goût. En écrivant de la sorte, Marivaux prétendait saisir le langage de la conversation et la tournure des idées familières. Tous ces défauts se retrouvent dans les romans du même auteur; mais ils y sont rachetés par beaucoup d'intérêt, par des situations piquantes, par un but

moral bien indiqué, par des tableaux vrais, fins et quelquefois touchans, par une peinture fidèle du cœur humain dans toutes les situations de la vie, dans tous les ordres de la société. Le Paysan parvenu et surtout Marianne ont assigné à Marivaux une des premières places parmi les romanciers modernes. « Marivaux, dit M. de Barante, observateur minutieux du cœur humain, s'était fait une étude particulière de reconnaître les plus petits motifs de nos sentimens et de nos déterminations. C'était là son talent, et l'on ne peut disconvenir de la vérité de ses observations; mais il ne faut pas se laisser abuser par ce genre de mérite, et l'on doit remarquer qu'en en faisant parade, on en diminue l'effet. Marivaux ne nous donne pas le résultat de son observation, mais l'acte même de l'observation. Les paroles de chaque personnage sont toujours arrangées de façon à montrer que la théorie de son cœur était bien connue de l'auteur. Une scène de Molière est une représentation de la nature; une scène de Marivaux est un commentaire sur la nature. Avec une telle manière de procéder, il ne reste plus que peu de place pour l'action et pour le sentiment. L'auteur a attaché tant d'importance à expliquer les causes, que le résultat demeure sans effet. De là vient aussi que les comédies de Marivaux se ressemblent toutes, au point qu'on peut à peine distinguer l'une de l'autre; c'est toujours un passage insensible d'un sentiment à un autre, décrit dans ses nuances successives. Il en résulte un défaut de plus, c'est qu'un développement, fait ainsi lentement, et pas à pas, ne peut s'accorder avec la mesure de temps et d'événemens contenus dans une comédie; et cette progression, si bien ménagée, conduit justement à ce qu'elle voulait éviter, à l'invraisemblance. Le cours plus lent et plus gradué d'un roman, se prête mieux à ce genre de composition. En renonçant aux effets que produisent les mouvemens rapides et passionnés, en se bornant à peindre des sentimens doux, dont l'analyse fait sentir le charme en donnant assez peu de rapidité aux événemens pour décrire leurs plus petits résultats, Marivaux est arrivé à faire un roman plein d'agrément, et qui a même de l'intérêt. (*De la littérature française, pendant le 18e siècle.*) *Voyez* sa Vie, à la tête de l'Esprit de Marivaux, 1769, Paris, in-8°. *Voyez* aussi Holberg et Kruger.

MARIVAULT (Jean de Lisle de), d'une famille ancienne qui subsiste. *Voyez* Marolles.

MARIVETZ (Etienne-Claude, baron de), écuyer de Louis XVI, né à Langres, en 1728, connu dans le monde savant par plusieurs ouvrages estimés. Il fut décapité à Paris, le 25 février 1794, à 73 ans, comme *ayant conspiré contre le peuple français, en participant aux trames de Capet et de sa femme.* Marivetz était domicilié à Langres, jouissant de l'estime générale. On lui doit: I. *Prospectus d'un traité de géographie physique du royaume de France*, Paris, 1779, in-4°. II. *Lettre à Bailly, sur un paragraphe de l'histoire de l'astronomie ancienne*, 1782, in-4°. III. *Lettre à M. Lacépède, sur l'élasticité*, 1782, in 4°. IV. *Réponse à l'examen de la physique du monde*, 1784, in-4°. V. *Observations*

sur quelques objets d'utilité publique, 1786, grand in-8°. VI. *Système générique, physique et économique des navigations naturelles et artificielles de l'intérieur de la France*, 1788, grand in-8°. VII. *Physique du monde* (avec Goussier), Paris, 1780-87, 5 tomes en 7 parties in-4°. Cet ouvrage est fort rare; suivant Lalande, il n'est pas ce qu'il aurait été si l'auteur s'en fût occupé dans sa jeunesse.

MARKHAM (Gervais), écrivain anglais, né à Gotham dans le comté de Nottingham, vécut sous les règnes d'Élisabeth, de Jacques Iᵉʳ et de Charles Iᵉʳ, eut pendant les guerres civiles un brevet de capitaine au service de son roi, et se fit distinguer par sa bonne conduite. Markham débuta en 1622 par une tragédie qui parut sous le titre d'*Hérode et Antipater*, et s'appliqua ensuite à publier beaucoup d'ouvrages utiles en divers genres. Il a donné différens ouvrages sur le manége, sur l'agriculture, et perfectionné la *Maison Rustique* de Liébeault, d'abord traduite en anglais, par Richard Surfleit; il l'enrichit de nombreuses *additions* puisées dans Olivier de Serres, dans Vinet, dans l'espagnol Albiterio et l'italien Grilli. On a encore de lui, *l'Art de la chasse aux oiseaux*, 1621, in-8°; *la Grammaire ou les Rudimens du soldat*, 1635; *l'Art de l'arquebuse*, in-8°, 1634; les *Satires de l'Arioste*, 1608, in-4°. On lui attribue le second livre de la première partie de l'*Arcadie anglaise*. Markham possédait plusieurs langues vivantes dont il a donné des leçons avec succès.

MARKLAND (Jérémie), savant critique anglais, né en 1693, a donné une édit. des *Sylves de Stace*, 1728, in-4°; des *Notes* sur Maxime de Tyr, en 1745; des *Remarques sur les Epîtres de Cicéron à Brutus, et de Brutus à Cicéron*, avec une *Dissertation* sur quatre Oraisons attribuées à ce grand orateur, savoir: *Ad quirites post reditum*, — *Post reditum in senatu*, — *Pro domo suâ ad pontifices*, — *De haruspicum responsis*. Markland prétend qu'elles sont supposées, et l'ouvrage de quelque sophiste. Cette opinion, appuyée sur des raisons assez spécieuses, a été attaquée et défendue par des savans respectables, et reste encore indécise; *Epistola critica, in quâ Horatii loca aliquot et aliorum veterum emendantur*, Cambridge, 1723, in-8°. Cette lettre a été copiée en grande partie par l'abbé Valart, en tête de son édition d'Horace. Beauzée fit insérer à ce sujet une lettre dans le Journal des Savans, année 1771, p. 425. En 1761 il fit imprimer, au nombre de quarante exemplaires seulement, un petit ouvrage intitulé: *De Græcorum quintâ declinatione impari syllabicâ et indè formata Latinorum tertia, quæstio grammatica*, qui depuis a été réimprimé deux fois avec les *Suppliantes d'Euripide*, en 1763, in-4°, et en 1775, pour le collége d'Eaton. Markland a donné des *Notes* estimées sur les deux *Iphigénies* du même auteur en 1771, et a aidé le docteur Taylor dans son édition de Lysias et de Démosthènes, le docteur Musgrave, dans celle de son Hippolyte, en 1755, et Bowyer, en 1758, dans celle qu'il a donnée de Sophocle. On a peu de détails sur la vie privée de Markland;

on sait que, comme le docteur Clarke, il aimait beaucoup le wist, et que, long-temps affligé de la goute, loin de se plaindre de cet ennemi domestique, il le regardait comme un des moyens que la nature se réservait pour prolonger sa vie et éloigner toute autre maladie. Il mourut le 7 juillet 1776, âgé de 83 ans.

MARLBOROUGH (Jean Churchill, duc de), l'un des plus célèbres généraux anglais, fils de Winston Churchill, né à Ash, dans le Devonshire, le 24 juin (5 juillet), 1650, commença à porter les armes en France sous Turenne. On ne l'appelait dans l'armée que *le bel Anglais;* « mais le général français, dit un historien, jugea que le bel Anglais serait un jour un grand homme. » Ses talens militaires éclatèrent dans la guerre de 1701. Il n'était pas comme ces généraux auxquels un ministre donne par écrit le projet d'une campagne. Il était alors maître de la cour, du parlement, de la guerre et des finances, plus roi que n'avait été Guillaume, aussi politique que lui, et beaucoup plus grand capitaine. Il avait cette tranquillité de courage au milieu du tumulte, ce coup-d'œil qui sait profiter de la moindre faute de l'ennemi, et cette sérénité d'ame dans le péril, premier don de la nature pour le commandement. Guerrier infatigable pendant la campagne, Marlborough devenait un négociateur aussi agissant durant l'hiver; il allait dans toutes les cours susciter des ennemis à la France. Dès qu'il eut le commandement des armées confédérées, il forma d'abord des soldats et gagna du terrain, prit Venloo, Ruremonde, Liége, et obligea les Français qui avaient été jusqu'aux portes de Nimègue de se retirer derrière leurs lignes. Le duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, que son aïeul avait envoyé contre lui, se vit forcé de revenir à Versailles sans avoir remporté aucun avantage. La campagne de l'année 1703 ne fut pas moins glorieuse; il prit Bonn, Hui, Limbourg, se rendit maître du pays entre le Rhin et la Meuse. L'année 1704 fut encore plus funeste à la France. Marlborough, après avoir forcé un détachement de l'armée de Bavière, s'empara de Donawert, passa le Danube, et mit la Bavière à contribution: la bataille d'Hochstet se donna dans le mois d'août de cette année. Le prince Eugène et Marlborough remportèrent une victoire complète qui ôta cent lieues de pays aux Français, et du Danube les jeta sur le Rhin. Les vainqueurs y eurent près de cinq mille morts et environ huit mille blessés; mais l'armée des vaincus y fut presque entièrement détruite. L'Angleterre érigea à la gloire du général un palais immense qui porte le nom de *Blenheim*, parce que la bataille d'Hochstet était connue sous ce nom en Allemagne et en Angleterre. Une grande partie de l'armée française ayant été faite prisonnière à Blenheim, la qualité de prince de l'empire, que l'empereur lui accorda, fut une nouvelle récompense de sa victoire. Les succès d'Hochstet furent suivis de ceux de Ramillies en 1706, d'Audenarde en 1708, et de Malplaquet en 1709. Enfin Marlborough, s'étant trop ouvertement opposé à la paix avec la France, perdit tous ses emplois, fut disgracié, et se retira à Anvers. » Le peuple, dit un

historien; ne regretta point un citoyen dont l'épée lui devenait inutile et les conseils pernicieux.» Les sages se souvinrent que Marlborough avait été l'ami de Jacques II, au point d'en favoriser les amours pour mademoiselle Churchill, sa sœur, et qu'il l'avait trahi plutôt que quitté; qu'il avait perdu la confiance de Guillaume, et avait mérité de la perdre; et que, comblé d'honneurs par la reine Anne, il avait toujours cabalé contre elle. A l'avénement du roi George à la couronne en 1714, il fut rappelé et rétabli dans toutes ses charges. Quelques années avant sa mort il se déchargea des affaires publiques, et après une attaque d'apoplexie qui le priva presque de sa raison, et devenu paralytique, il mourut en 1722, âgé de 72 ans, à Windsorlodge. On vit le vainqueur d'Hochstet jouer au petit palet avec ses pages dans ses dernières années. Guillaume III l'avait peint d'un seul mot, lorsqu'en mourant il conseilla à la princesse Anne de s'en servir comme d'un homme qui avait la tête froide et le cœur chaud. Ses succès ne l'empêchèrent pas de convenir de ses fautes. Il dit à un seigneur français qui lui faisait compliment sur ses campagnes de Flandre : « Vous savez ce que c'est que les succès de la guerre; j'ai fait cent fautes, et vous en avez fait cent et une. » On raconte quelques anecdotes qui prouvent qu'il aimait l'argent, et que cette passion influait sur son intégrité; aussi possédait-il 1,500,000 liv. tournois de revenu lorsqu'il mourut. On dit qu'un pauvre demandant un jour l'aumône au célèbre comte Pétersborough, en l'appelant milord Marlborough, le comte donna une guinée au mendiant en disant : « Voilà pour te prouver que ce n'est pas là mon nom. La destinée de la gloire de ce héros après la mort, fut assez singulière. Il fut décidé que l'on ferait écrire l'histoire de Marlboroug, et ses papiers furent remis, à cet effet, entre les mains de Molesworth, son favori pendant ses campagnes de Flandre. Molesworth meurt sans avoir rempli cette tâche. Les papiers de Marlborough passent à Richard Steele: celui-ci un jour s'avise de les engager pour se débarrasser d'un créancier importun. La vieille duchesse de Marlborough désigne, par son testament, Glover et Mallet, pour transmettre à la postérité les faits héroïques de son mari. Elle y attache une récompense de mille livres sterling, et la condition, assez singulière, qu'il ne serait inséré dans cette histoire aucun vers. Grover refuse: la commission reste toute entière à Mallet; l'héritière du nom de *Marlborough* lui fait encore une pension pour mieux l'engager à la remplir. Mallet, à sa mort, ne laisse pas une ligne sur le vainqueur d'Hochstet et de Ramillies; dans *les lettres historiques, politiques, philosophiques et particulières* de Bolingbroke, (3 vol. in-8°, Paris, 1808), se trouve un *Essai historique* sur la vie de ce lord, qui peut servir en même temps à faire mieux connaître lord Marlborough. Parmi les écrits relatifs à ce grand capitaine, nous citerons : I. *Abrégé de la vie du prince et duc de Marlborough*, Amsterdam, 1714, in-12. II. *Histoire du duc de Marlborough*, par Thomas Ledyard, 3 vol. in-4°, fig. et planches. III. *Histoire de Jean*

Churchill, duc de Marlborough, Paris, 1806, 3 vol. in-8°. IV. *Mémoires de Jean, duc de Marlborough*, recueillis par W. Coxe (en anglais), Londres, 1818, 3 vol. in-4°.

MARLBOROUGH (Sarah-Jennings, duchesse de), femme du précédent, née le 29 mai 1660, le jour même du rétablissement de Charles II, parut à la cour de de la duchesse d'York dès l'âge de douze ans. Elle s'y lia très-étroitement avec la princesse Anne, et toute distinction d'étiquette fut bannie entre elles. Elle épousa lord Churchill au mois d'avril 1678, et devint ensuite l'une des dames d'honneur de la princesse Anne, après son mariage avec le prince George de Danemarck. Ce fut lady Churchill qui décida Anne à céder à Guillaume ses droits éventuels à la couronne. Elle eut une très-grande part à l'élévation de son mari, et elle avait une telle capacité, que le duc ne faisait jamais rien sans la consulter. Sa faveur auprès d'Anne dura jusqu'à l'avénement de cette princesse au trône; mais ensuite la reine se refroidit à son égard à cause de la différence de leurs opinions, et des hauteurs déplacées de lady Churchill. Celle-ci se démit de tous ses emplois auprès d'Anne, qui avait donné toute son amitié à Mme Masham, cousine de la duchesse de Marlborong, qui l'avait elle-même placée auprès d'elle. Lady Marlborong, après la mort de son mari, qu'elle aimait à l'adoration, ne voulut pas se remarier, quoiqu'elle le trouvât des partis avantageux. Elle mourut le 29 octobre 1744, âgée de 85 ans, laissant une fortune énorme de 3 millions sterling. Elle a laissé des Mémoires sur sa vie; Londres, 1742, in-8°. Ils ont été traduits en français et publiés à La Haye la même année. (*Voyez* Anne.)

MARLET (Jérôme), sculpteur, conservateur du musée de Dijon, mort dans cette ville au mois de novembre 1810, a beaucoup travaillé pour les églises; ses ouvrages consistent en bas-reliefs, en arabesques et en décors. On remarque une grande correction et un goût pur de dessin dans ses ouvrages.

MARLIANI (Barthélemi), antiquaire et littérateur, né à Milan vers la fin du 15e siècle. Les fastes consulaires découverts à Rome occupèrent la plume d'un grand nombre d'écrivains savans. Marliani fut le premier à les publier en 1549; il les accompagna d'amples Commentaires, et décrivit aussi l'ancienne topographie de Rome, qu'il accompagna de Dissertations sur divers points d'antiquité, Lyon, 1534, in-8°; Berne, 1539, in-fol. On a encore de lui: *In annales consulum et triumphos commentaria*, Rome, 1560, in-fol. II. *De legionibus Romanorum eorumque stationibus*, Rome, 1543, in-fol.

MARLIANI (le chevalier Bernardin), célèbre littérateur mantouan du 16e siècle, secrétaire de Vincent Ier de Gonzague, et de Marguerite de Gonzague, duchesse de Ferrare, dont il fut singulièrement estimé. Devenu membre de l'Académie des Invaghiti, fondée à Mantoue en 1562 par César-Louis Gonzague, seigneur de Guastalla, il en fut recteur pendant les années 1574 et 1589. L'édition des *Lettres* de cet écrivain, faite à Venise en 1601, est très-rare. Il a écrit aussi

la *Vie de Balthazar Castiglione*, qu'on trouve en tête de la belle édition de Cortiglano faite à Padoue en 1733.

MARLIANUS (Jean), mathématicien et médecin du 15e siècle, né à Milan, mort en 1485, pratiqua et enseigna avec distinction la médecine à Pavie. En récompense des services qu'il avait rendus à l'humanité, les ducs de Milan le comblèrent de bienfaits, dont il jouit pendant le cours d'une très-longue vie. Marlianus a laissé, *De caliditate corporum humanorum tempore hiemis et æstatis; de antiperistasi*, Venetiis, 1501, in-fol.

MARLIEN (Raimond), en latin, *Marlianus*, vivait sous le règne de Louis XII. On a de lui une description alphabétique, *Veterum Galliæ locorum, populorum, urbium, montium ac fluviorum, eorum maximè quæ apud Cæsarem in Commentariis sunt et apud Cornelium Tacitum*, que l'on a coutume d'imprimer à la fin des Commentaires de Jules-César.

MARLOE ou MARLOU (Christophe), auteur dramatique anglais, né sous Edouard VI, vers l'an 1562, fut élevé dans l'université de Cambridge. Marloe s'adonna au théâtre, et, au rapport de Langbaine, il fut regardé dans son temps comme un excellent poète. Son génie le portait à la tragédie, et il a laissé sept pièces, dont l'une intitulée, l'*Empire du libertinage*, a été retouchée par mistriss Behn, et jouée sous le titre d'*Abdelazer*, ou *la Vengeance du Maure*. Marloe fut, dit Wood, un impie déclaré, qui fit ouvertement profession d'athéisme, et finit ses jours malheureusement. Il était devenu éperdûment amoureux d'une fille de la dernière classe, et eut pour rival un laquais d'une mauvaise conduite; Marloe, transporté de jalousie, s'élança sur lui pour le frapper d'un poignard, mais son antagoniste, ayant détourné le coup, désarma Marloe et le frappa du même poignard au cœur. Il mourut de sa blessure vers 1593. Les ouvrages qu'il a laissés sont : I. *Tamerlane the Great, or the Scythian shepherd*, en 2 parties, Londres, 1590 et 1593, in-8°, caractères gothiques. II. *Le Massacre de Paris*, tragédie, sans date et sans division d'actes. III. *The troublesome reign and lamentable death of Edward II*, Londres, 1598, in-4°, en vers blancs. IV. *Docteur Faustus, histoire tragique*, Londres, 1604 ou 1616, in-4°. V. *Luts Dominion; c'est l'Empire du libertinage*, dont nous avons parlé; 1657, in-12. VI. *Le Juif de Malte*, tragédie, Londres, 1633. VII. *Didon, reine de Carthage*, tragédie à laquelle Nash a eu quelque part. VIII. *Héro et Léandre*, poème, Londres, 1606, in-8°, fini par Chapmann (Londres, 1616, in-8°). IX. *Edouard II*, trag., in-4°, 1598.

MARLORAT (Augustin), né en Lorraine l'an 1506, entré jeune chez les augustins, sortit de cet ordre pour embrasser le calvinisme, et s'acquit beaucoup de réputation dans son parti, par ses prédications et par son savoir. Marlorat parut avec éclat au colloque de Poissy, en 1561. Les guerres de religion ayant commencé l'année suivante, le roi prit Rouen sur les calvinistes. Marlorat, qui était ministre en cette ville, y fut pendu le 30 octobre 1562. On a de lui des commen-

taires peu estimés sur l'Écriture Sainte, et un livre intitulé *Thesaurus locorum communium sanctæ Scripturæ*, Londres, 1574, in-folio, et Genève, 1624, qui a été plus consulté que ses Commentaires. Il a aussi traduit en français, Traité de Bertram Prestre, *du corps et du sang de Jésus-Christ*, Paris, 1561, in-16.

MARLOT (don GUILLAUME), né à Reims, en 1596, bénédictin, grand-prieur de Saint-Nicaise, en cette ville, et mort en 1667, au prieuré de Fives, près de Lille en Flandre, a donné : I. *Métropolis Remensis Historia*, Lille, 1666, et Reims, 1679, 2 vol. in-folio. II. *Le Théâtre d'honneur et de magnificence préparé au sacre des rois*, 1654, in-4°. III. *Oraison funèbre de Gabriel de Sainte-Marie* (Guillaume Giffort, arch. de Reims), Reims, 1629, in-4°. IV. *Le Tombeau du Grand Saint Remy*, Reims, 1617, in-8°. V. *Monasterii Sancti-Nicasei Remensis initia et ortus*, dans l'*appendice* des *œuvres* de Guibert de Nogent, Paris, 1655, in-fol. VI. *Dissertation en latin sur l'ancienne ville de Tournay*, Lille, 1662, in-4°.

MARMARES, nom d'un prince scythe qui périt avec grand nombre de ses sujets massacrés en trahison par les Mèdes, sous le roi Cyaxare. *Voy.* ce mot.

MARMI (ANTOINE-FRANÇOIS), savant Florentin, chevalier de Saint-Étienne, vivait dans le 17e siècle. Il fut, dit-on, un des collaborateurs les plus actifs dans la rédaction de l'ouvrage intitulé : *Notizie d'uomini illustri dell' accademia Fiorentina*.

MARMION (SHAKERLEY), écrivain anglais, né en 1602 dans le comté de Northampton, ayant dissipé tout son bien, prit le parti des armes, et servit dans les Pays-Bas; mais n'ayant, après trois campagnes, obtenu aucun avancement, il revint en Angleterre, et entra dans les troupes qui furent levées par Charles Ier, pour son expédition contre l'Écosse. Il tomba malade à York, et fut obligé de revenir à Londres, où il mourut en 1639. Marmion écrivit pour le théâtre, et n'a laissé que quatre pièces, 1° *le Ligueur hollandais*, 1632, in-4°; 2° *le Bon Compagnon*, 1633, in-4°; 3° *l'Antiquaire*, in-4°, 1641, réimprimé dans la collection de Dodsley; 4° *le Rusé marchand*, pièce qui n'a point été imprimée. L'auteur de la *Biographie dramatique* parle de Marmion comme de l'un des meilleurs auteurs comiques de son temps. « Ses plans, dit-il, sont ingénieux, ses caractères bien dessinés, son style, non-seulement est aisé et naturel, mais plein d'esprit et de sens. » On a aussi de lui un poëme, intitulé *Cupidon et Psyché*.

MARMITTA (GELLIO-BERNARDINO), né à Parme, professeur de belles-lettres dans sa patrie; en 1486, y occupa plusieurs emplois; mais il la quitta bientôt, et se rendit en France, où il obtint la protection du chancelier Guillaume de Rochefort. Marmitta y publia, sous les auspices de ce seigneur, des Commentaires sur les *tragédies de Sénèque*, qu'il lui dédia. En 1497, étant à Avignon, il dédia au vice-légat, Clément de La Rovère, quelques ouvrages de Lucien. On ignore l'année de sa mort, et s'il retourna dans sa patrie. Voici ses ouvrages : I. *Tragœdiæ Senecæ*

cum commento, etc., Lugduni, 1491, in-4°; Venetiis, 1492 et 1493. Elles ont été réimprimées postérieurement. II. *Luciani Palinurus*, *Scipio Romanus*, *Carmina heroïca in amorem*, *Asinus aureus*, *Bruti et Diogenis epistolæ*, Avignon, 1497, in-4°.

MARMITTA (François), né à Parme, se livra dans sa patrie à la peinture, et ensuite à la gravure en pierres fines; il parvint à une imitation parfaite des Anciens.

MARMITTA (Jacques), de Parme, secrétaire du cardinal Jean Ricci, fut un des disciples de Saint Néri, entre les bras duquel il mourut, en 1561. Ses Poésies furent imprimées à Parme en 1564, in-4°, par les soins de Louis Marmitta, son fils adoptif. On attribue à Jacques Marmitta un poëme, intitulé la *Guerre de Parme*, divisé en 7 chants, et qui fut imprimé pour la première fois, dans cette ville, en 1552. Mais, suivant Mazzucchelli, et plusieurs écrivains italiens, ce poëme n'est point de la composition de Marmitta, mais de Joseph de Seggiadro de Gallani.

MARMITTA (Louis), fils et élève du précédent, surpassa de beaucoup son père dans l'art qu'il en avait appris. Le cardinal Jean Salviati se l'étant attaché, le conduisit à Rome, où il se distingua par d'excellens ouvrages, et à cette époque l'on n'y souffrait rien de médiocre. Un de ses camées, représentant une tête de Socrate, fit surtout l'admiration des connaisseurs. Il est à regretter que l'aisance où le mit son adresse à contrefaire les médailles antiques lui ait fait quitter trop tôt un art qu'il honorait.

MARMOL-CARVAJAL (Louis), célèbre écrivain du 16e siècle, historien et voyageur, né à Grenade vers 1520, mort vers la fin du 16e siècle, a laissé plusieurs ouvrages. Le principal, et le plus connu, est la *Description générale de l'Afrique*, 2 vol. in-fol.; le premier imprimé à Grenade en 1573; le second à Malaga, en 1599. Perrot d'Ablancourt l'a traduite en français. Cet ouvrage, peu exact, n'a été estimé pendant long-temps, que parce qu'on n'avait rien de mieux sur cette matière. (*Voyez* Léon.) La version française parut à Paris, en 1667, en 3 vol. in-4°. L'original espagnol fut imprimé à Grenade, en 1573, en trois parties, 1 vol. in-folio. Cette première édition, fort rare, a été réimprimée à Malaga en 1599, même format. L'auteur s'était trouvé au siége de Tunis, en 1536, et avait été huit ans prisonnier en Afrique. On a encore de Marmol-Carvajal, *Historia del rebelion y castigo de los Moriscos, del reyno de Grenada*, Malaga, 1600, in-folio; réimprimée à Madrid, 1797, 2 vol. in-4°. Cette histoire de la chute des Maures est fort estimée chez les Espagnols. On cite aussi la traduction des *Révélations de Sainte Brigitte, et des rubriques du Bréviaire romain.*

MARMONT DU HAUCHAMP (Barthélemi), fils d'un procureur au Châtelet d'Orléans, sa patrie, né vers l'an 1682, devint fermier des domaines de Flandre. On ignore l'époque de sa mort. On sait qu'il vivait encore en 1754. Il employait ses momens de loisir à la culture des lettres, et composa plusieurs romans. On a de lui: I. *Rethima*, ou *la belle Georgienne*, 1723, in-12. II.

Mizivida, ou *la princesse de Firando*, 1738, in-12, 3 vol. III. *Histoire du système des finances, sous la minorité de Louis XV*, La Haye, 1739, in-12, 6 vol. en 3 tomes; livre curieux. IV. *Histoire générale et particulière du visa fait en France, pour la réduction et l'extinction des papiers royaux, et des actions de la compagnie des Indes*, La Haye, 1743, 2 vol. in-12.

MARMONTEL (JEAN-FRANÇOIS), de l'Académie française, né à Bort, petite ville du Limousin, le 11 juillet 1723. « J'ai eu, dit-il, l'avantage de naître dans un lieu où l'inégalité de condition et de fortune ne se faisait pas sentir. Un peu de bien, quelque industrie, ou un petit commerce, formaient l'état de presque tous les habitans. Ainsi, la fierté, la franchise du caractère, n'y étaient altérées par aucune sorte d'humiliation. Je puis donc dire que, durant mon enfance, quoique né dans l'obscurité, je n'ai connu que mes égaux; de là peut-être un peu de roideur que j'ai eue dans le caractère, et que la raison même, et l'âge, n'ont jamais assez amollie. » Son père était tailleur, et possédait une maison de campagne, où son fils passa son enfance, et apprit à aimer la nature. Ses heureuses dispositions engagèrent ses parens à demander pour lui une bourse, qu'ils obtinrent au collége de Mauriac, où il fit ses humanités depuis la quatrième jusqu'à la rhétorique. Au sortir de ses classes, il se rendit à Toulouse avec le projet d'entrer dans la société des jésuites de cette ville. Avant l'âge de 18 ans, Marmontel suppléa le professeur de philosophie, et se distingua par un raisonnement précis, et la justesse de ses idées; mais il y contracta un ton roide et pédantesque, que l'usage du grand monde, et son long séjour dans la capitale, ne parent jamais lui faire entièrement perdre. Après avoir remporté quelques prix aux jeux floraux de Toulouse, et avoir pris pour quelque temps l'habit d'abbé, il vint à Paris, en 1745, appelé par Voltaire, qui lui avait promis de l'aider, et y vécut dans la médiocrité. Logé en commun avec quelques littérateurs peu riches, chacun avait son jour pour fournir à la dépense. Madame de Pompadour fit donner au jeune poète la place de secrétaire des bâtimens, sous M. de Marigny, son frère, qui en avait la surintendance, et pendant deux ans il eut le privilége du Mercure. Ce journal rapportait beaucoup, et ces deux ans valurent au rédacteur quarante mille livres. Une parodie très-plaisante d'une scène de Cinna, dans laquelle le duc d'Aumont était attaqué, lui fut faussement attribuée; et, pour l'en punir, on lui ôta son privilége, et on le retint (pendant onze jours à la Bastille. Il avait débuté dans la carrière littéraire par des tragédies et des opéras. Ses *Contes moraux*, qui parurent bientôt après, lui acquirent de la réputation; il la soutint par d'autres ouvrages. L'Académie française l'accueillit, et il en était secrétaire perpétuel en 1789, lorsque la révolution arriva. Pendant ses premiers orages, il se retira dans une maison de campagne aux environs d'Évreux, puis au hameau d'Ableville, près de Gaillon, où son ame honnête et douce gémit long-temps des maux dont il fut témoin. La fortune qu'il avait ac-

quise par ses travaux, s'évanouit par des remboursemens en assignats. Son mariage avec une Lyonnaise aimable et sensible, nièce de l'abbé Morellet, adoucit un peu son humeur chagrine, et lui fit trouver de nouvelles douceurs dans sa retraite. Au mois de mars 1797, il fut nommé député au conseil des Anciens par le département de l'Eure. Marmontel avait été philosophe; il parut religieux. Après la catastrophe du 18 fructidor, son élection fut cassée, et peut-être dut-il à son grand âge et à sa réputation, de n'être pas porté sur la liste de proscription. Il mourut d'apoplexie dans son humble retraite, le 31 décembre 1799. C'était une espèce de chaumière qu'il avait achetée, et où il vivait solitaire, pauvre et oublié. Ses principaux ouvrages sont: I. Des *Tragédies*; la première, donnée, en 1748, est *Denys-le-Tyran*. La jeunesse de l'auteur fit le succès de la pièce, où l'on trouva quelques beaux vers; elle n'a pas reparu au théâtre depuis sa nouveauté. *Aristomène*, jouée en 1750, fut aussi applaudie; mais sans survivre de même aux premières représentations. *Cléomène* parut en 1751; les *Héraclides*, la même année; *Egyptus*, en 1753; *Venceslas*, en 1759: cette dernière pièce est de Rotrou; Marmontel s'est contenté de la retoucher, et d'en supprimer quelques longueurs. Avec ces corrections, elle se soutint au théâtre. *Hercule mourant* fut représenté en 1767. L'auteur, à l'âge de 60 ans, publia *Numitor* et *Cléopâtre*: cette dernière tragédie avait déjà paru en 1751. Marmontel, plus de trente ans après la disparition de cette pièce, la refit sur un plan nouveau, mais qui n'eut pas plus de réussite que le premier; le sujet, reconnu pour impraticable, lui offrit cependant quelques détails heureux dans les trois premiers actes; les deux derniers entraînèrent la chute complète de l'ouvrage. La Harpe a exprimé le vœu de voir représenter *Numitor*, et de voir reprendre les *Héraclides*. II. Des *Opéras comiques*; la plupart ont obtenu, au théâtre Italien, de grands succès. Les intrigues sont simples et naturelles, et le poète y possède à un très-haut degré la coupe des ariettes, et le dialogue musical. On cite, entre autres pièces, la *Bergère des Alpes*, *Annette et Lubin*, *le Huron*, *Sylvain*, *l'Ami de la maison*, et *la Fausse Magie*: cette dernière offre plus de gaîté que les autres, qui, à leur tour, présentent plus de sentiment et d'intérêt. L'opéra de *Lucile* surtout est purement écrit, sagement conduit, et peut passer pour un petit chef-d'œuvre en son genre; *Zémire et Azor* offre d'agréables situations, un merveilleux que l'imagination adopte aisément, parce qu'il est bien ménagé, et les plus heureux motifs de chant. III. Des *Tragédies lyriques*; l'auteur eut l'ambition d'occuper les trois théâtres de la capitale. Il donna à l'Opéra *Céphale et Procris*, en 1775, musique de Grétry: cet ouvrage fut composé pour le mariage de Louis XVI. *Démophoon*, en 1789, musique de Cherubini. *Pénélope*, 3 actes, 1785. *Acanthe et Céphise*, pastorale héroïque, représentée pour la naissance du duc de Bourgogne, 1751. *Didon*, représentée quatre ans auparavant, se soutient avec éclat. Les situations du troisième acte, indiquées par Vir-

gile, sont dessinées avec art et intelligence ; les airs y sont bien coupés pour la musique : celle de Piccini, et le jeu brillant et passionné de madame Saint-Huberti, assurèrent le succès de cet ouvrage. Cependant le personnage d'Énée n'y est pas moins froid que dans le poète latin, et dans la Didon de Métastase, que Marmontel a imitée. L'opéra de *Roland*, joué en 1778, produisit, entre Marmontel et l'abbé Arnaud, la guerre la plus vive. Le premier préférait la musique de Piccini, le second, celle de Gluck ; le premier, en retranchant plusieurs scènes du Roland de Quinault, l'avait donné, ainsi refait, à son musicien favori, tandis que Gluck travaillait sur le Roland, sans corrections. « Eh bien ! dit Arnaud, nous aurons un Orlando et un Orlandino. » Ce mot, rapporté à Marmontel, le mit en colère ; il lança diverses épigrammes contre son adversaire, qui lui répondit par celle-ci :

Certain conteur, d'amour-propre gonflé,
Quoiqu'aux Incas tout lecteur ait ronflé
Se croit pétri d'une divine pâte :
Ce monsieur-là dont, pour peu que l'on tâte,
On a bientôt plus que satiété ;
Dont les marais de Vannes nous embâte,
Refait Quinault, joint le mort au vivant,
Le lit partout, et puis tout bonnement
Croit qu'il a fait les opéras qu'il gâte. »

Dans cette guerre d'esprit, Marmontel fut en butte aux pamphlets satiriques les plus grossiers et les plus virulens, sans avoir eu d'autre tort que d'énoncer son avis avec modération, et de travailler pour Piccini ; aussi le sage Turgot disait-il à cette occasion : « Je conçois qu'on aime la musique de Gluck, mais il me paraît difficile d'aimer les gluckistes. » IV. *Mysis* et *Délie*, 1745. V. *L'Observateur littéraire*, 1746, in-12. VI. La *Boucle des cheveux enlevée*, 1746, in-8° : traduction en vers français du poème de Pope. VII. *L'Établissement de l'École militaire*, poème, 1757, in-8°. VIII. Les *Charmes de l'étude*, épître, 1761, in-8° : elle remporta le prix de poésie à l'Académie française. IX. *Discours* de réception à l'Académie française, 1763, in-4°. X. *Adieux d'un Danois à un Français*, 1768, in-8°. XI. *Contes Moraux*, 3 vol. in-12, traduits dans toutes les langues ; offrant aux poëtes des sujets de pièces pour tous les théâtres : pleins de finesse, de portraits agréables, ils eurent un grand nombre d'éditions, et des lecteurs dans toutes les classes. En ce genre, Marmontel a eu des imitateurs, et non des rivaux. La *Bergère des Alpes*, partout est un modèle de style, d'intérêt et d'une noble simplicité. L'auteur a annoncé qu'il avait tracé le portrait de son héroïne, d'après la figure, l'esprit et le caractère de mademoiselle Gaucher, son amie, belle, spirituelle et pleine de goût. « Cet auteur, a dit un critique un peu sévère, fut un littérateur distingué, mais paradoxal ; un poëte dramatique froid ; un écrivain souvent plus déclamateur qu'éloquent ; un versificateur dur, mais quelquefois piquant et original. Une foule d'ouvrages médiocres, dans différens genres, prouvent les ressources de son esprit ; ce n'est que dans ses *Contes* qu'il a montré un vrai talent, et sa conduite dans les dernières années de sa vie lui fit encore plus d'honneur que ses *Contes.* » Marmontel publiait ses contes dans le *Mercure*, dont ils n'étaient pas le moindre ornement. XII. *Bélisaire*, 1767, in-8°. « Cet ouvra-

ge, dit Laharpe, est d'un genre élevé : il est trop long, et a le grand défaut de commencer par être un roman, et de finir par être un sermon : mais, malgré ses défauts, c'est là que se trouve ce que l'auteur, à mon gré, a fait de plus réellement beau. » Le sujet était bien choisi ; les six premiers chapitres sont remplis d'intérêt, et très-dramatiques. Il est fâcheux que dans les suivans l'auteur devienne un froid pédagogue. Les principes philosophiques de cet ouvrage le firent censurer et condamner par la Sorbonne. Marmontel le desirait fort ; une censure théologique était alors un des grands moyens de faire vendre une édition. La Sorbonne puisa dans le 15me chapitre, qui traite de la tolérance, 32 propositions qui lui parurent dangereuses, et les condamna dans un jugement, intitulé *Indiculus*, auquel Voltaire ajouta assez plaisamment l'épithète de *ridiculus*. La critique vigoureuse et bien écrite du professeur Coger, fit plus de tort à *Bélisaire*, que l'écrit de la Sorbonne. Cet ouvrage a été traduit en grec vulgaire, et imprimé à Vienne en Autriche, 1785, in-12. XIII. *Pharsale de Lucain*, traduite en français, 1766, 2 vol. in-8°. Il en a été fait une seconde édition en 1772. XIV. *Poétique française*, 1763, 2 vol. in-8°. On y trouve une raison perfectionnée par les lettres, par la lecture des bons auteurs, et l'étude profonde de la langue. Ses préceptes sont judicieux ; en les suivant, on goûte les charmes de la bonne poésie, et on peut acquérir ce tact délicat, ce goût qui sait apprécier avec justesse les beautés. XV. *Essai sur les révolutions de la musique*, 1777, in-8°. Les admirateurs passionnés de la musique de Gluck soutenaient qu'elle était seule convenable à la poésie dramatique et à l'opéra ; l'auteur s'élève contre cette opinion, et prononce qu'on ne peut bannir de la scène lyrique les airs des Piccini, des Sacchini et des Trajetta. Il prouve que la nation française a toujours passé d'enthousiasme en enthousiasme, de Lully à Rameau, de Rameau à Grétry, de Grétry à Gluck. Sa conclusion est, qu'il faut admettre sur notre théâtre lyrique le chant italien, le seul qui lui paraisse véritablement musical, tandis que les Italiens, de leur côté, devraient quitter leurs plates rapsodies, sans intérêt et sans bon sens dans les paroles, pour adopter notre système dramatique, plus sévère et plus judicieux. XVI. Les *Incas*, ou la *Destruction de l'empire du Pérou*, 1777, 2 vol. in-8°. Le fond de ce roman, ou de cette espèce de poëme en prose, est historique ; mais, malgré ses ornemens et ses épisodes, il intéresse moins que l'histoire. On y trouve des mouvemens éloquens, un beau tableau du fanatisme, et un éloge attachant de Las Casas. On a observé que le style trop uniforme de cet écrit offrait une continuité singulière de vers de huit syllabes, non rimés. L'Épître dédicatoire au roi de Suède a de la noblesse sans affectation, et de la force sans enflure. XVII. De l'*Autorité et de l'usage de la langue*, 1785, in-4°. XVIII. *Élémens de littérature*, 1787, 6 vol. in-12. C'est l'un des meilleurs ouvrages didactiques que nous possédions dans notre langue. Marmontel y a déposé le fruit des longues méditations de sa vie sur l'art oratoire, la poésie et les ouvrages les

plus célèbres. XIX. Les *Déjeûners de village*, 1791, in-12. XX. *Polymnie*, poëme en douze chants, pour la défense de Piccini contre les partisans de Gluck. XXI. *Nouveaux Contes moraux*, 1792, 2 vol. in-12. Quoiqu'agréables, ils n'eurent pas la réputation des premiers. « En écrivant ceux-ci, dit Morellet, Marmontel vivait dans une grande dissipation, au milieu de sociétés bruyantes, où l'on cherchait le plaisir sous toutes les formes, et l'esprit dans toute sa parure. Il a composé les derniers lorsque son mariage lui avait fait connaître une vie intérieure, moins agitée et plus morale. Ses anciens contes, fruits d'une imagination jeune et vagabonde, se ressentent d'une sorte de libertinage de l'esprit. Les nouveaux, écrits dans une situation plus calme, auprès de sa femme, et au bruit des jeux de ses enfans, sont plus près de la nature, qui se fait mieux entendre à la maturité de l'âge, et dans le silence des passions. » XXII. Des *Mélanges*, parmi lesquels on remarque des discours *sur la force et la faiblesse de l'esprit humain*, sur l'*Eloquence*, sur l'*Histoire*, sur l'*Espérance de se survivre*, etc.; l'*Eloge de Colardeau*; l'*Apologie du Théâtre*; un *Essai sur les Romans*, une *Epître au Roi sur l'incendie de l'Hôtel-Dieu de Paris*, et un poëme *sur le dévouement du prince Léopold de Brunswick*. XXIII. *Apologie de l'Académie française*. 1792. XXIV. Divers morceaux de saine critique, fournis à l'*Encyclopédie*, dont il revit tous les articles de littérature, dans l'édition de Bouillon; un grand nombre de *poésies*, insérées dans l'*Almanach des Muses* et les Journaux. On a publié quelques ouvrages posthumes de Marmontel, une *Logique*, une *Grammaire*, un *Traité de Morale*, une *Histoire de la Régence*, 2 vol. in-12, et des *Mémoires d'un père*, *pour servir à l'instruction de ses enfans*, 4 vol. in-8°, 1804. Ceux qui voudront le connaître très en détail, pourront l'apprécier dans ce dernier ouvrage, où il s'est peint d'une manière aussi fidèle que piquante. En 1787, on a recueilli les œuvres de Marmontel, en 32 vol. in-8°. ou in-12, 1787-1806. La dernière édition des œuvres de Marmontel, a paru à Paris en 1820, 7 vol. in-8°. Marmontel eut beaucoup de talent, un talent souple, une vaste littérature, et cependant il ne s'est placé au premier rang dans aucun genre, parce qu'il manquait de génie, qui seul peut mettre hors de page.

MARNE (Louis-Antoine de), architecte et graveur du roi, né en 1673, mort à Paris en 1755, a dessiné et gravé 101 statues, les plus belles de l'antiquité, et 500 planches insérées dans trois volumes in-folio, sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament, d'après différens maîtres : il dédia cette collection à la reine, en 1729. Elle parut sous ce titre : *Histoire sacrée de la Providence*, etc. Il a aussi donné une édition du *Nouveau système sur la manière de défendre les places par le moyen des contremines*, par Dazin, Paris, 1731, in-12.

MARNE (Jean-Baptiste de), né à Douai, le 26 novembre 1699, jésuite en 1716, devint confesseur de Jean-Théodore de Bavière, cardinal, évêque et prince de Liége, et mourut dans cette ville en 1755.

Nous avons de lui : I. La *Vie de Saint-Jean Népomucène*, Paris, 1741, in-12. II. *Histoire du comté de Namur*, Liège, 1754, in-4°, enrichie de plusieurs dissertations critiques. En 1780, on en a donné une nouvelle édition, en 2 vol. in-8°, Bruxelles, augmentée de la Vie de l'auteur et de notes par M. Paquot, qui dit que cette histoire est sans contredit la mieux écrite que nous ayons parmi toutes celles des provinces belgiques, et presque la seule qui mérite le nom d'histoire. »

MARNÉSIA. *Voy.* LEZAY.

MARNIX (PHILIPPE DE), baron de Saint-Aldegonde, né à Bruxelles en 1538, disciple de Calvin à Genève, se rendit très-habile dans les langues, dans les sciences et dans le droit. A peine de retour dans les Pays-Bas, il fut contraint d'en sortir, et se retira dans le Palatinat, où il fut conseiller ecclésiastique de l'électeur. Mais Charles-Louis-Guillaume, prince d'Orange, l'ayant redemandé quelque temps après, l'employa avec utilité dans les affaires les plus importantes. Ce fut lui qui dressa le formulaire de l'alliance, par laquelle plusieurs seigneurs des Pays-Bas s'opposèrent en 1566 au tribunal de l'inquisition. Élu consul d'Anvers, il défendit cette ville contre le duc de Parme en 1584, et mourut à Leyde, en 1598, dans le temps qu'il travaillait à une traduction flamande de la Bible. On a de lui : I. *Des Thèses de controverse*, Anvers, 1580, in-fol. II. Une *Épître circulaire aux protestans*. III. *Apiarium, sive Alvearium romanum*, Bois-le-Duc, 1571 ; ouvrage où l'on trouve des germes d'athéisme, réfuté victorieusement par Jean Coens, curé à Courtrai. IV. *Tableau où on montre la différence entre la religion chrétienne et le paganisme*, Leyde, 1599, in-8°. La haine contre l'Église catholique fait le caractère de tous ces ouvrages. De Thou reproche à Marnix d'avoir *mis la religion en rabelaiseries*. Il faut encore distinguer au nombre de ses ouvrages sa traduction en vers hollandais des *Psaumes de David*. « Cet homme, d'un mérite vraiment rare, écrivait avec une pureté peu commune son idiome natal. La versification hollandaise ne lui a pas moins d'obligation que la langue. »

MARNIX (JEAN DE, baron DE POTES), né vers 1580, et mort après 1631, est connu par un ouvrage intitulé : *Résolutions politiques*, ou *Maximes d'estat*, qu'il fit imprimer à Bruxelles en 1612, in-4°, et qui contient d'assez bonnes choses, surtout aux marges. Il le dédia à l'archiduc Albert, souverain des Pays-Bas, dont il se dit vassal. Il en donna une seconde édition fort augmentée quelques années après, et la dédia à l'infante Isabelle-Claire-Eugénie, veuve de cet archiduc. On a encore de lui un ouvrage intitulé : *Représentations*, dont le catalogue d'Oxford marque l'édition de Bruxelles, 1622, in-4°.

MAROLLES (CLAUDE DE), gentilhomme de la province de Touraine, mérita, par sa valeur, son adresse et sa probité, d'être fait gentilhomme ordinaire du roi, lieutenant des cent-suisses, et maréchal-de-camp. Il porta les armes de bonne heure, et se signala dans diverses occasions, surtout dans un combat singulier contre Marivault, en 1589. Celui-ci ayant défié Marolles, le

combat se donna avec grand appareil aux portes de Paris, le lendemain de l'assassinat du roi Henri III. Marivault, capitaine des gardes de ce prince, cherchait à en venger la mort, en défiant au combat quelqu'un de ses ennemis. Marolles, zélé ligueur, se présenta. Marivault rompit sa lance dans la cuirasse de son adversaire, qui en fut faussée; et l'autre porta si adroitement son coup dans l'œil de son ennemi, qu'il y laissa le fer de sa lance avec le tronçon, pénétrant jusqu'au derrière de la tête. Le royaliste, renversé par terre, expira dans un demi-quart d'heure, en proférant ces généreuses paroles : « Que le plaisir de vaincre aurait été contrebalancé par la douleur de survivre au roi son maître. » Marolles n'exigea d'autre marque de sa victoire que l'épée et le cheval du vaincu. On le ramena à Paris en triomphe, au son des trompettes et au milieu des acclamations publiques. Les fanatiques prédicateurs de la Ligue firent son panégyrique en chaire, et ne craignirent pas de le comparer à David, vainqueur de Goliath. Marolles signala son courage en France, en Italie, en Hongrie et ailleurs, et mourut en 1633, à 67 ans, regardé comme un héros qui joignait la rodomontade à la bravoure. Il ne se faisait saigner que debout et appuyé sur sa pertuisane, sous prétexte qu'un homme de guerre ne doit répandre son sang que les armes à la main.

MAROLLES (Michel de), fils du précédent, traducteur médiocre et infatigable, né au bourg de Génillé en Touraine, entré de bonne heure dans l'état ecclésiastique, obtint par le crédit de son père, deux abbayes, celle de Beaugerais et celle de Villeloin. Né avec une ardeur extrême pour l'étude, de Marolles la conserva jusqu'à sa mort. Depuis l'année 1619, qu'il mit au jour la traduction de *Lucain*, jusqu'en 1681 qu'il publia, in-4°, l'*Histoire des comtes d'Anjou* (*Voyez* Fourques), il ne cessa de travailler avec une application infatigable. Il s'attacha surtout à faire passer les auteurs anciens dans notre langue; mais il les travestit en moderne qui n'a ni le goût, ni les graces de l'antiquité. Les fleurs les plus brillantes des poètes se fanèrent entièrement entre ses mains. S'il ne fut ni le plus élégant ni le plus fidèle des traducteurs, on lui a du moins l'obligation d'avoir frayé le chemin à ceux qui vinrent après lui. La plupart le traitèrent avec indécence dans leurs préfaces, après avoir profité de son travail. L'abbé de Marolles avait beaucoup d'érudition, et il se signala dans tout le cours de sa vie par son amour pour les arts. Il fut un des premiers qui recherchèrent avec soin les estampes. Il en fit un Recueil de 123,400 provenant de plus de 6000 maîtres. Cette collection fut achetée en 1667, par Colbert, qui en enrichit le cabinet des estampes de la bibliothèque du Roi, où elle forme 224 volumes, reliés en maroquin et déposés selon la classification adoptée par l'abbé. Il se mêla d'être poète, et enfanta, en dépit d'Apollon, 133,124 vers, parmi lesquels il y en a deux ou trois de bons. Il disait un jour à Linière : « Mes vers me coûtent peu. — Ils vous coûtent ce qu'ils valent, lui répondit ce satirique.....» L'abbé de Marolles prétendait que la multitude des mauvaises versions

qu'il avait faites devait le mettre au niveau de ceux qui n'en avaient faits que peu, mais bonnes. On aimerait autant la vanité d'un manœuvre, qui prétendrait avoir droit de prendre place parmi les habiles architectes, parce qu'il aurait bâti un grand nombre de chaumières. Son ame était mâle, autant que son style était rampant. Il écrivait pour le plaisir d'écrire, sans penser à aller par cette voie à la fortune. Dans l'Épître dédicatoire de ses *Mémoires* il détourne ses parens et ses amis de s'appliquer comme lui à l'étude, s'ils pensent qu'elle serve à leur gloire et à leur avancement. « Croyez-moi, leur dit-il, messieurs, pour prétendre aux faveurs de la fortune, il ne faut que se rendre utile et complaisant à ceux qui ont beaucoup de crédit et d'autorité; être bien fait de sa personne, flatter les puissans; souffrir de leur part, en riant, toutes sortes d'injures et de mépris, quand ils trouvent bon d'en agir de la sorte; ne se rebuter jamais de mille obstacles qui se présentent, avoir un front d'airain et un cœur de rocher; insulter les gens de bien, injustement persécutés; dire rarement la vérité, et paraître dévot, même avec scrupule, quoique l'on abandonne toutes choses pour ses intérêts: après cela, tout le reste est presque inutile. Mais quoi qu'il en soit, ne faisons pas le mal, afin qu'il en arrive du bien. Révérons les puissances souveraines avec tous les respects qui leur sont dus; souvenons-nous que la courte durée de notre vie nous défend de concevoir ici-bas de longues espérances, et que nos jours s'écoulent tandis que nous parlons. » Ces réflexions marquent assez la façon de penser de l'abbé de Marolles et la trempe de son caractère. Il mourut à Paris, le 6 mars 1681, à 81 ans. Il avait eu soin de faire imprimer avant sa mort, à l'imitation du président de Thou, ses *Mémoires*, publiés en 1755 à Amsterdam (Paris), par l'abbé Goujet, en 3 vol. in-12. C'est un mélange de quelques faits intéressans, et une infinité d'anecdotes minutieuses. Mais, quoique faiblement et même platement écrits, on ne les lit pas sans plaisir, parce que ces petites choses peignent l'homme et les hommes. On a encore de l'abbé de Marolles: I. Des *Traductions* plates, alongées, et souvent peu fidèles, *de Plaute, de Térence, de Lucrèce*, Paris, 1650, in-8°; *de Catulle et de Tibulle*, Paris, 1653, in-8°; *de Virgile, d'Horace, de Juvénal, de Perse, de Martial*, 1655, 2 vol. in-8°. C'est à la tête de cette traduction que Ménage mit: *Epigrammes contre Martial*. On doit au même auteur d'autres *Traductions*, *de Stace, d'Aurelius-Victor, d'Ammien-Marcellin, de Grégoire de Tours*, 2 vol. in-8°; *d'Athénée*, Paris, 1680, in-4°: celle-ci est très-rare et se vend très-cher. Les moins estimées de ces versions sont celles des poètes, quoiqu'elles lui aient beaucoup plus coûté. Lestang, dans ses *Règles de bien traduire*, maltraita un peu l'abbé de Marolles, qui s'en plaignit vivement. Le censeur prit le moment où il allait faire ses Pâques pour l'apaiser. Marolles ne put s'empêcher de lui accorder son pardon; mais quelques jours après, il lui dit « qu'il le lui avait extorqué. — Monsieur l'abbé, lui répliqua Les-

tang, ne faites pas tant le difficile; on peut bien, quand on a besoin d'un pardon général, en accorder un particulier. » II. Une *Suite de l'Histoire romaine* de Coeffeteau, in-fol. C'est Virgile continué par Stace. III. Une mauvaise version du *Bréviaire romain*, 4 vol. in-8°. IV. Les *Tableaux du temple des muses*, tirés du cabinet de Favereau, sont prisés des curieux. Ils virent le jour à Paris, en 1655, in-fol.; mais cette édition a été effacée par celle d'Amsterdam, 1733, in-fol. Les planches de la première furent dessinées par Diepenbeck, et gravées la plupart, par Bloëmaert. V. Cet infatigable écrivain avait commencé à traduire la *Bible*. Il inséra dans sa *Version* les notes du fameux Isaac La Peyrère. Le chancelier Séguier en fit suspendre l'impression, et l'archevêque de Paris, de Harlay, en fit saisir et brûler tous les exemplaires. C'est pour cela qu'il ne nous reste que la traduction des livres de la *Genèse*, *de l'Exode*, et des 23 premiers chapitres *du Lévitique*. Cette version imprimée à Paris, en 1671, in-fol., est fort rare. VI. Deux *Catalogues d'Estampes*, curieux et recherchés, publiés en 1666, in-8°, et 1672, in-12. VII. *Catalectes*, ou *Pièces choisies des anciens poëtes latins*, *depuis Ennius et Varron jusqu'au siècle de l'empereur Constantin*, Paris, 1667, in-8°, et 1675, in-4°. Le plus grand mérite de ce recueil est la rareté : l'abbé de Marolles le fit imprimer pour le donner à ses amis. On trouve dans le 32ᵉ vol. des Mémoires de Nicéron, la liste complète des ouvrages de Marolles.

MAROLLES (Claude de), neveu du précédent, jésuite, né le 23 août 1712, et mort à Paris, le 15 mai 1792, se brûla dans son lit, où il avait la dangereuse habitude de lire avant de s'endormir. On a de lui : I. *Discours sur la Pucelle d'Orléans*, 1759, in-8°. II. *Sermons pour les principales fêtes de l'année*, 1786, in-12. III. *Sermons sur la lecture des livres contraires à la religion*, 1783, in-8°. IV. *Discours sur la délivrance d'Orléans*, 1760, in-12. V. *Mélanges et fragmens poétiques en français et en latin par M. de Marvielles*, 1777, in-12, suivant Mercier de Saint-Léger, Marvielles est un masque sous lequel s'est caché Marolles. M. Beuchot est aussi du même avis.

MAROLLES (G.-F. Magné de), d'une autre famille que les précédens, servit d'abord dans un des corps de la maison du roi; il se retira ensuite du service, se fixa à Paris, et y mourut, vers 1792. On a de lui entre autres ouvrages: I. *Observations sur la traduction de Roland le furieux par de Tressan*, in-12 de 68 pag., sans date, mais imprimée en 1780. II. *Essai sur la chasse au fusil*, 1781, in-8°. III. *La chasse au fusil*, ouvrage divisé en deux parties, 1788, in-8°. IV *Bibliographie instructive*, *tome* II, *partie estimative des livres rares et précieux*. Il n'en a paru que le prospectus. V. *Tableau bibliographique*, in-8°. On en trouve le manuscrit à la bibliothèque du Roi. VI. *Recherches sur l'origine et le premier usage des registres*, 1783, in-8°, petit ouvrage curieux.

MARON (Jean), patriarche syrien, fondateur du monastère de Saint-Maron, près d'Apamée, à la fin du 7ᵉ siècle, selon le senti-

ment d'Assemani. Fauste Naironi, savant maronite à Rome, fait remonter l'origine des chrétiens du rit syrien, soumis à l'Église romaine, à un célèbre anachorète, St. Maron, qui vivait à la fin du 4e siècle. Cette opinion est moins probable que la précédente. Quoi qu'il en soit, les maronites sont des chrétiens du Mont Liban en Syrie, distingués par leurs vertus, par leur charité, et par les bons traitemens qu'ils font éprouver aux étrangers qui voyagent chez eux. Ils habitent un grand nombre de villages, gouvernés par un prêtre pour le spirituel, et par un chef pour le civil. Leurs prêtres sont mariés; mais ils n'en sont pas moins attachés pour le dogme à l'Église catholique, qu'ils ont souvent défendue contre les schismatiques grecs. L'union des maronites avec l'Église romaine se refroidit cependant depuis la ruine des affaires des latins en Orient; mais depuis elle s'est renouvelée; car l'an 1445, sous le pontificat d'Eugène IV, André, archevêque de Colossa en Hongrie, fut envoyé par ce pape en l'île de Cypre, et y réduisit à l'obéissance de l'Église romaine Timothée, métropolitain des maronites, qui ne pouvant se rendre à Rome comme l'autre, pour faire cette réunion d'une manière plus solennelle, y envoya un prêtre nommé Isaac. En 1469, Paul II envoya encore des instructions aux maronites, à la prière du patriarche qui les avait demandées. En 1516, le patriarche assista au 5e concile de Latran. On voit encore des marques d'union des maronites avec les papes Clément VII, en 1526 et 1531, avec Grégoire XIII, en 1577 et 1584, avec Clément VIII, en 1596, avec Paul V, en 1612. Clément VIII envoya, en la même année 1506, le père Jérôme Dandini, jésuite, en qualité de nonce, aux maronites du Mont Liban, dont il a donné une relation. La langue dont se servent les maronites, tient un peu de la langue syriaque.

MARON (Thérèse de), sœur du célèbre Raphaël Mengs, apprit l'art de la peinture, et excella dans les ouvrages d'émail, de miniature et de pastel. Elle travailla jusqu'à sa mort arrivée le 10 octobre 1806. Les cours de Pologne et de Russie lui avaient fait des pensions. Ses tableaux sont recherchés.

MARONE (André), célèbre improvisateur, né en 1474, à Pordenone dans le Frioul, mais originaire de Brescia, fut d'abord maître d'école à Venzone, passa ensuite à la cour d'Alphonse Ier, duc de Ferrare, et enfin à celle de Léon X, qui lui ouvrit un champ vaste et digne de son talent. Giraldi, Valeriano, et d'autres écrivains de son temps qui l'ont connu et entendu, rapportent des choses extraordinaires de sa facilité à improviser en latin sur le premier sujet donné. Au son de la viole dont il jouait, il commençait à faire des vers, et plus il avançait, plus augmentaient en lui la grace, la facilité, la verve et l'élégance. La vivacité de son regard, la sueur qui l'inondait, le gonflement de ses veines, le feu intérieur qui les brûlait, tenaient les auditeurs dans l'anxiété et l'étonnement, et leur faisait croire que Marone leur disait des choses depuis long-temps méditées. Il donna des preuves fréquentes de son talent devant Léon X, qui le récompensa par

le don d'un bénéfice situé dans le diocèse de Capoue. Il avait réuni un jour à un festin, les ambassadeurs étrangers et les premiers personnages de Rome. Il fit appeler Marone, et lui ordonna d'improviser un poème sur la ligue nouvellement formée contre les Turcs. Marone aussitôt commença un long poème par ce vers :

Inclyta Europa diu quassata tumultu bellorum

Il fut plusieurs fois interrompu par des applaudissement unanimes, qui redoublèrent après qu'il eut fini. Marone vécut honoré et respecté à la cour de Léon X; mais, sous le pontificat d'Adrien VI, qui regardait les poètes comme des idolâtres, il fut chassé du Vatican, et n'y revint que sous le règne de Clément VII. Il était à Rome en 1527, époque du sac de cette ville; il y supporta les traitemens les plus cruels, et n'obtint la liberté qu'à force de sacrifices. Il pensait à se retirer à Capoue pour y vivre de son bénéfice ; mais le desir de recouvrer ses livres l'arrêta à Rome : il y traîna pendant plusieurs mois une existence misérable, fut abandonné de tout le monde, et mourut de besoin dans une pauvre hôtellerie, en 1527, à l'âge de 53 ans. On trouve un catalogue du petit nombre d'ouvrages que Marone a fait imprimer, dans les *Notizie de' letterati del Friuli* de Liruti, t. 2, pag. 98. Paul Jove l'a célébré dans ses Éloges (p. m. 135. *Viror. Doct.*); Add. Pier. Valer. *De litterat. infelic.*, liv. 2, p. 348. Octavio Rossi, *Elog. Histor. di Bresciani*, page 308.

MARONI. *Voyez* LITOLFI MARONI.

MAROSIE. *Voyez* MAROZIA.

MAROT (JEAN ou JEHAN), né à Matthieu, village près de Caen, en Normandie, l'an 1457, ou en 1463, selon l'abbé Goujet, fut père de Clément Marot. Son éducation fut si négligée, qu'on ne lui fit pas seulement apprendre le latin ; mais son penchant le portant aux belles-lettres et à la poésie, il y fit par l'heureuse disposition de son naturel, des progrès que d'autres n'auraient pu faire qu'avec beaucoup de travail et d'art. Ce poète vécut pauvre, et n'eut de biens que ceux qu'il reçut de la cour, et particulièrement de la duchesse Anne de Bretagne, depuis femme de Louis XII et reine de France, qui se l'attacha en qualité de secrétaire. Aussi, en tête de ses écrits, prend-il le titre *d'écrivain et de poète de la royne*. Marot vécut sous les règnes de Louis XII, et de François Ier, qui le nomma son valet de chambre, et mourut vers 1517 ou 1523, âgé de 60 ans, après s'être marié à Cahors, où il se retira sur la fin de ses jours. Ses poésies furent fort goûtées de son temps ; ses ouvrages en vers sont: *Description des deux voyages de Louis XII à Gênes et à Venise*, Paris, 1532, in-8° ; *Doctrinal des princesses et nobles dames*, en 24 rondeaux ; *Deux Épîtres des dames de Paris, l'une au roi François Ier, étant au-delà des monts ; l'autre aux courtisans de France étant pour lors en Italie; Chant royal de la Conception de Notre-Dame*, cinquante rondeaux, etc. etc. Ces ouvrages ont été réimprimés à Paris, en 1723, in-8°, dans la collection de Coustelier ; ou à la suite des œuvres de son fils, La Haye, 1731, 4 vol. in-4° et 6 vol. in-12. Ma-

rot avait de l'imagination, sans avoir ni l'enjouement ni la facilité de son fils. Il peint assez bien, et s'exprime quelquefois avec force: mais souvent aussi il se néglige trop; le tour de sa phrase en devient obscur, et l'on trouve chez lui plusieurs vers où le mauvais arrangement des mots détruit absolument la versification. Un autre défaut c'est qu'il emploie des rimes inexactes, par exemple : il fait rimer *genre* et *guerre*, *Hercule* avec *Achille*, et qu'il se sert de proverbes bas dans les sujets relevés. Il est néanmoins exempt de ces pointes et de ces jeux de mots dont les poètes de son temps faisaient tant d'usage. La plupart de ses *rondeaux* sont bons, et il y en a quelques-uns d'excellens.

MAROT (Clément), fils unique du précédent, né à Cahors en Querci, l'an 1495, fut amené à Paris, à l'âge de dix ans. Son père le fit étudier, et ne négligea point de lui faire apprendre la langue latine, ayant dessein de le placer chez un praticien. Mais ce fut en vain, Clément, entraîné par le démon des vers et par l'amour du plaisir, abandonna l'étude des lois pour suivre ses penchans. Après avoir été page chez Nicolas de Neufville, seigneur de Villeroy, il fut ainsi que son père, valet de chambre de François I[er], et page de Marguerite de France, sœur du roi et femme du duc d'Alençon. Il suivit le roi en Italie en 1625, où il fut blessé et fait prisonnier à la bataille de Pavie. Clément Marot s'appliqua avec ardeur à la poésie, et s'y rendit infiniment supérieur à son père; de retour à Paris, il fut accusé d'hérésie, de suivre les erreurs de Luther, et mis en prison. On lit dans les registres du parlement de Paris que, le 18 mars 1531, cette cour commit MM. Nicolle Hennequin et Jean Tronsson, conseillers, pour faire et instruire le procès de MM. Laurent et Louis Meygret, Mery Deleau, André Le Roy, Clément Marot, Martin de Villeneuve, et leurs complices, accusés d'avoir mangé de la chair de porc pendant le temps du carême et autres jours prohibés. Il avait été dénoncé par une dame comme on le voit dans les vers suivans :

Un jour j'écrivis à ma mie
Son inconstance seulement ;
Mais elle ne fut endormie
A me le rendre chaudement ;
Car dès l'heure tint parlement
A je ne sais quel papelard,
Et lui a dit tout bellement :
Prenez-le, il a mangé le lard.

Lors six pendards ne faillent mie
A me surprendre finement,
Et de jour pour plus d'infamie
Firent mon emprisonnement.
Ils vinrent à mon logement.
Lors se va dire un gros paillard :
Par la morbleu ! voilà Clément,
Prenez-le, il a mangé le lard.

Deux jours après, Étienne Clavier, secrétaire du roi et de la reine de Navarre vint au parlement cautionner Clément Marot, *sub pœnâ convicti*, et il promit de ne partir de la ville sans en avertir la cour un ou deux jours auparavant. Clément Marot avait déjà été mis en prison et accusé d'hérésie pour avoir traduit en vers français les *Psaumes de David*, et parlé avec irrévérence des moines de son temps. Tout ce qu'il obtint, après bien des sollicitations, fut d'être transféré, en 1526, des prisons obscures et malsaines du Châtelet dans celles de Chartres. C'est là qu'il écrivit son *Enfer*, qui est une satire sanglante contre les gens de justice, et qu'il retoucha

le roman de la *Rose*, dont on recherche les éditions de Galiot du Pré, Paris, 1529, in-12, et 1531, petit in-fol. Il ne sortit de sa prison qu'après la délivrance de François Ier. A peine fut-il libre, qu'il reprit son ancienne vie. Une nouvelle faute lui causa des chagrins, non moins cuisans; quelques-uns disent qu'il aima la célèbre Diane de Poitiers; d'autres le contestent. Quoi qu'il en soit, toujours fougueux, toujours imprudent, il s'avisa en 1550 de tirer un criminel des mains des archers. Il fut mis en prison, obtint son élargissement; mais, toujours soupçonné de suivre le luthéranisme, il fut obligé de s'enfuir à Genève; de cette ville, il passa à Turin, où il mourut dans l'indigence, en 1544, à 50 ans. Voici l'épitaphe que lui fit Jodelle, et qui est bien dans le goût du siècle :

Querci, la cour, le Piémont, l'Univers,
Me fit, me tint, m'enterra, me connut.
Querci, mon los, la cour tout mon temps eut,
Piémont mes os, et l'Univers mes vers.

Ce poète avait un esprit enjoué et plein de saillies, sous un extérieur grave et philosophique : il a surtout réussi dans le genre épigrammatique. Brossette écrivait à J.-B. Rousseau : « Je ne connais, après Marot, que trois personnes en France qui aient parfaitement réussi dans le genre épigrammatique. Ces trois personnes sont : Despréaux, Racine et vous. Je suis seulement fâché que Despréaux en ait fait quelques-unes de trop, que Racine n'en ait point fait assez, et que vous n'en fassiez plus. » Marot avait beaucoup d'agrément et de fécondité dans l'imagination. Le nom de Marot, dit Laharpe, est la première époque vraiment remarquable dans l'histoire de notre poésie, bien plus par le talent qui lui est particulier, que par les progrès qu'il fit faire à notre versification. Ce talent est infiniment supérieur à tout ce qui l'a précédé, et même à tout ce qui l'a suivi jusqu'à Malherbe. La nature lui avait donné ce qu'on n'acquiert point : elle l'avait doué de grâces. Son style a vraiment besoin du charme, et ce charme tient à une naïveté de tournures et d'expressions, qui se joint à la délicatesse des idées et des sentimens : personne n'a mieux connu que lui, même de nos jours, le ton qui convient à l'épigramme, soit celle que nous appelons ainsi proprement, soit celle qui a pris depuis le nom de Madrigal, en l'appliquant à l'amour et à la galanterie. Personne n'a mieux connu le rythme du vers de cinq pieds, et le vrai ton du genre épistolaire, à qui cette espèce de vers sied si bien. Son chef-d'œuvre en ce genre est l'épître, où il raconte à François Ier qu'il a été volé par son valet; c'est un modèle de narration, de finesse et de bonne plaisanterie. » On a de lui des *Épîtres, des Élégies, des Rondeaux, des Ballades, des Sonnets, des Épigrammes*. Celui de ses ouvrages qui fit le plus de bruit fut sa *Traduction* en vers des psaumes, chantée à la cour de François Ier, et censurée assez mal à propos par la Sorbonne. Cette faculté porta des plaintes au roi, au sujet de cette version; mais François Ier n'y eut aucun égard, et engagea même le poète à continuer. Sa version est bien loin d'approcher de l'original. Il chante les louanges de l'Être Suprême du même ton dont il avait célébré les charmes d'Alix. Le style des

psaumes de Marot plût aux Français, parce que celui de ses épigrammes leur avait plu. Il eut des imitateurs; on écrivit en style marotique, les tragédies, les poëmes, l'Histoire, les livres de morale. Lafontaine, dans le 17e siècle, et J.-B. Rousseau dans le 18e, ne contribuèrent pas peu à le répandre. Tous les genres de la littérature furent remplis par cette bigarrure de termes bas et nobles, surannés et modernes. Le bon goût a dissipé cette barbarie, supportable dans un conte et dans le temps de François Ier, mais détestable dans un ouvrage noble et sous le règne de Louis XIV et les suivans. MAROT eut un fils, nommé Michel, dont l'article suit. Les œuvres des trois Marot ont été recueillies et imprimées ensemble à La Haye, en 1731, en 4 volumes in-4°, et en 6 vol. in-12. *Voyez* LENGLET.

MAROT (MICHEL), fils unique de Clément, fut aussi poëte, mais fort médiocre, et il nous reste des productions de ce fils, presque inconnu, d'un très-illustre père. On ignore quelle était sa mère, le lieu où il naquit, ce qu'il a fait pendant son enfance, à quel âge, en quel lieu il est mort. Tout ce que l'on sait, c'est qu'il a été page de Marguerite de France, qu'il a fait quelque séjour à Ferrare, et que le petit nombre de ses poésies a été imprimé pour la première fois, avec les *Contredicts à Nostradamus*, composés par Antoine Couillard, seigneur du Pavillon, près Lorris, en Gâtinois, puis à la suite des œuvres de Jean Marot, Paris, 1723, édition de Coustelier, et enfin dans le Recueil de l'abbé Lenglet du Fresnoy, sous le nom du chevalier Gordon de Percel. Il avait pris pour devise *Triste et Pensif*.

MAROT (FRANÇOIS), peintre, né à Paris, de la même famille que le poëte, fut l'élève de La Fosse, et personne n'approcha plus de son maître. On voyait plusieurs de ses ouvrages à Notre-Dame de Paris, qui prouvent son habileté. L'Académie de peinture se l'associa en 1702; il fut ensuite professeur, et mourut en 1719, à 52 ans. — Il ne faut pas le confondre avec Jean MAROT, très-bon architecte, dont les dessins ont été gravés par son fils, et dont on a: I. *L'Architecture française, ou Recueil des plans etc. des églises, palais, hôtels et maisons particulières de Paris*, Paris, 1727 ou 1751, in-fol. II. *Le magnifique château de Richelieu, ou plans, profils, élévation dudit château*, gravés par Jean Marot, in-fol. oblong. *Plans et élévations du château de Madrid*, grand in-fol. du Louvre, 1676-78; de Vincennes, en 3 planches, in-fol. *Le petit Marot, ou Recueil de divers morceaux d'architecture*, en 220 planches, Paris, 1764, 1 vol. grand in-4°.

MAROT (DANIEL), architecte, fils du précédent, né à Paris, vers 1660, fut l'élève et le collaborateur de son père. Il passa en Hollande, et devint architecte du prince d'Orange, qu'il suivit à Londres lorsque ce prince monta sur le trône d'Angleterre. On ignore le lieu et l'époque de sa mort. On a de lui un recueil d'architecture, Amsterdam, 1712. — Louis MAROT, pilote réal des galères de France, a publié la relation de ses *Aventures maritimes*, Paris 1673, in-4°.

MAROT (TOUSSAINT). *Voyez* GARAYE.

MAROTTA (Jacques), né à Marigliano, ecclésiastique, professeur de théologie à l'université de Naples, publia l'ouvrage suivant : *In Porphyrii Isagogen, sive quinque prædicabilia.* — Il ne faut pas le confondre avec Jean-François Marotta, de Tarente, jurisconsulte napolitain, et doyen du collège des docteurs dans le 17ᵉ siècle, à qui on doit *Disceptationum forensium juris communis, et regni Neapolitani juris responsum super exclusione jurisconsultorum Neapolitanorum in religione existentium à sacro Neapolitano doctorum collegio.* — Nicolas-Antoine Marotta, de la famille du précédent, et né à la même époque, a fait imprimer un traité, *De collectâ, seu bonâ tenentiâ in regno Neapolitano.*

MAROUF CARKHI, l'un des fondateurs des sofis ou mystiques musulmans, était né de parens chrétiens, et l'on conjecture qu'il était persan. Il exerçait les fonctions de portier chez l'Iman Ali Riza, qui lui fit embrasser la religion musulmane. Il mourut en l'an 200 (815-16 de J.-C.), écrasé dans la foule, un jour que l'Iman donnait audience. Il fut inhumé à Bagdad. Son tombeau est un lieu de pélerinage très-renommé.

MAROUF (Mohammed ben), auteur arabe, né dans la province persane de Guilan, près de la mer Caspienne, descendait par la branche de Noman, d'un des anciens rois de l'Arabie, appelé Moundyr, a laissé un ouvrage de grammaire, sous le titre de *Trésor de la langue.* C'est un lexique arabe et persan en deux parties et en plusieurs volumes. Golius s'est aidé de cette compilation fort estimée et surtout très-étendue, dans la composition de son dictionnaire arabe et latin, imprimé chez les Elzévirs, et il n'est pas le seul qui ait mis à contribution l'ouvrage de l'auteur arabe. Dans ces sortes de compilations, il est essentiel de bien choisir ses matériaux ; et on doit de la reconnaissance à ceux qui y apportent de l'exactitude, de l'intelligence, et surtout du jugement, qui a souvent manqué aux compilateurs de profession. La bibliothèque du Roi possède manuscrite la 2ᵉ partie du *Trésor de la langue.*

MAROUTHA, écrivain syrien du 5ᵉ siècle, était évêque de Martyropolis (ou Tagrit), capitale de la Sophène, et dont le nom aujourd'hui est Miafarakin. On ignore l'époque de sa mort. On croit que ce fut vers l'an 414. Les Syriens l'honorent comme un Saint. On a de lui : I. Une *Liturgie* manuscrite. II. Un *Commentaire sur les Évangiles.* III. Une *Histoire du concile de Nicée*, avec une traduction syriaque des canons. IV. Une *Histoire des martyrs de Perse.*

MAROZIA, dame romaine, fille de Théodora, et sœur d'une autre Théodora, monstre d'impudicité et de scélératesse, ne lui fut pas inférieure en méchanceté. Sa beauté, ses charmes et son esprit lui soumettant les cœurs des plus grands seigneurs de Rome, elle s'en servit pour faire réussir ses desseins ambitieux, s'empara du château Saint-Ange, et destitua les papes à sa fantaisie. Elle fit déposer et périr Jean X en 928, et plaça, en 931, sur le trône pontifical, Jean XI, qu'elle avait eu du duc de Spolette. Marozia avait d'abord épousé Adelbert ;

et, après la mort de son époux, elle se maria à Gui, fils du même Adelbert. Gui étant mort, elle contracta un troisième mariage avec Hugues de Provence, beau-frère de Gui. Albéric, son fils, qu'elle avait eu d'Adelbert, ayant reçu un soufflet de ce Hugues, assembla la jeunesse de Rome en 932, le chassa de cette ville, et mit Jean XI, son frère utérin, en prison avec sa sœur, laquelle mourut misérablement.

MARPERGER (Paul-Jacques), écrivain économiste, né à Nuremberg, en 1656, voyagea dans les divers états de l'Europe pour se perfectionner dans la connaissance des diverses branches d'industrie. Il devint en 1724, conseiller aulique et commercial de l'électeur de Saxe, et fut admis à l'Académie de Berlin. Il mourut le 27 octobre, à Dresde, laissant un grand nombre d'ouvrages, dont nous citerons les principaux : I. *Description commerciale de la Suède*, 1706. II. *L'art du marchand de laine*, Noremberg, 1715. III. *L'art du chapelier*, Altenbourg, 1719. IV. *Le secrétaire commercial*, Hambourg, 1706, souvent réimprimé. V. *Sur les banques*, ibid., 1717. VI. *Sur les Colonies*, 1722, etc. etc.

MARPURG (Frédéric-Guillaume), né en 1718, à Seehausen, dans la Vieille-Marche de Brandebourg, fut directeur des loteries de Berlin et conseiller de guerre. Il voyagea en France, et s'y lia avec Rameau et plusieurs autres artistes. De retour dans sa patrie, il s'appliqua au perfectionnement des méthodes musicales, et composa un grand nombre d'ouvrages sur cette matière. Il mourut le 22 mai 1795. Les ouvrages sortis de sa plume, sont : I. *Manuel de la basse continue*. II. *Traité de la fugue*. III. *Lettre sur la musique*. IV. *Pièces de clavecin pour les commençans*, 3 vol., Berlin, 1762. Tous ces écrits sont en allemand.

MARQUART-FREHER. *Voy.* Freher.

MARQUEMONT (Denis-Simon de), cardinal, archevêque de Lyon, en 1612, né à Paris, célèbre par ses diverses ambassades, et par l'étendue de son zèle, avait établi une congrégation de docteurs qui s'assemblaient une fois la semaine dans son palais, pour traiter de toutes les affaires du diocèse dont il était chargé. Ce fut par son conseil que Saint François de Sales mit en clôture les religieuses de la Visitation, qu'il avait fondées. Ce cardinal mourut à Rome, en 1626, à 54 ans.

MARQUES (Jacques de), habile chirurgien, né à Paris, d'une famille originaire de Nantes, mort dans cette capitale, en 1622, a donné une excellente *Introduction à la chirurgie*, qu'il composa en faveur des jeunes élèves ; et un *Traité des bandages de chirurgie*, à Paris, 1618 et 1662, in-8°. La clarté et la solidité étaient le caractère de son esprit, et sont celui de ses ouvrages.

MARQUET (François-Nicolas), botaniste, né à Nanci, en 1687, pratiqua la médecine dans sa patrie, et s'occupa toute sa vie de l'étude de la botanique. Les fruits de ses recherches sur cette science, sont consignés dans trois volumes in-fol., forme d'atlas. Son gendre, Buc'hoz, entre les mains duquel ils étaient, les a fait passer en grande partie dans un ouvrage publié à Paris, 1762, inti-

tulé *Traité historique des plantes qui croissent dans la Lorraine et les Trois-Evêchés*, 10 vol. in-8°. Marquet est encore auteur : I. De la *Méthode pour apprendre, par les notes de la musique, à connaître le pouls de l'homme et les différens changemens qui lui arrivent depuis sa naissance jusqu'à sa mort*, Nanci, 1747, in-4° ; Paris, 1768, in-12. II. Des *Observations sur la guérison de plusieurs maladies notables*, 2 vol. in-12. III. *Traité pratique de l'hydropisie et de la jaunisse*, Paris, 1770, in-8°. IV. *Médecine moderne*, avec Buc'hoz, Paris, 1777, in-8°. Il mourut le 29 mai 1759. *Voyez* Buc'hoz.

MARQUETS. *Voyez* Desmarquets.

MARQUETTE (Joseph), jésuite, né à Laon, fut missionnaire au Canada, qu'il parcourut dans tous les sens. Il fut chargé avec Jolyet, bourgeois de Quebec, d'aller reconnaître de quel côté le fleuve Mississipi dirigeait son cours. Le résultat de ce voyage fut que ce fleuve avait son embouchure dans le golfe du Mexique. Marquette se retira chez les Miamis, où il mourut, le 18 mai 1675. On trouve dans le *Recueil des Voyages*, 1 vol. in-8°, Paris, 1681, le *Voyage et la découverte du P. Marquette et du sieur Jolyet* dans l'Amérique septentrionale.

MARQUEZ (le père Jean), écrivain espagnol, né à Madrid, en 1564, était de l'ordre de Saint-Augustin, et professa avec succès en 1607, la théologie dans l'université de Salamanque, où, après avoir occupé les premières charges de son ordre, il mourut le 17 janvier 1621. Les ouvrages qu'il nous a laissés sont : I. *Les deux situations de la Jérusalem spirituelle sur les Psaumes* 136 *et* 125, qu'il dédia à Gomez Christophe de Sandoval, marquis de Cea. Cet ouvrage, imprimé in-4°, en premier lieu à Medina del Campo, en 1603, et ensuite à Salamanque, en 1610, fut depuis divisé en deux parties. II. *L'Origine de l'ordre de Saint Augustin*, imprimé à Salamanque, 1618, in-fol., et à Turin, en 1621. III. *La Vie du P. François de Orozco*, que publia François-Thomas de Herrera, en 1648. L'ouvrage qui a donné le plus de célébrité au P. Marquez est *Le Gouverneur chrétien, tiré des vies de Moyse et de Josué, princes du peuple de Dieu*. Cet écrit fut d'abord imprimé à Salamanque, en 1612, et ensuite en 1619, tous deux in-fol. La troisième édition parut à Alcala de Henarès, en 1634 ; la quatrième à Madrid, en 1640 ; et la cinquième à Bruxelles, en 1664. Cet ouvrage avait été déjà traduit en français, et publié à Nanci, en 1621, depuis à Naples, en langue italienne, en 1646.

MARQUIS (Guillaume), médecin, né à Anvers, florissait au 17° siècle. Il exerça sa profession à Hulst en Flandre ; mais la direction de l'hôpital d'Anvers lui ayant été proposée, il l'accepta, et mourut dans sa ville natale. On a de Marquis : I. *Decas pestifuga, seu decem quæstiones problematicæ de peste, unà cum exactissimâ instructione purgandarum ædium infectarum*, Antverpiæ, 1622, 1627, in-4°. II. *Aloë morbifuga in sanitatis conservationem concinnata*, ibidem, 1633, in-8°.

MARQUIS (Joseph-Benoît),

né à Herny, près Delme, diocèse de Metz, nommé, en 1767, curé de Richecourt-le-Château, près Blamont, mérite une place dans les annales de la vertu. Jaloux du bonheur de son troupeau et du maintien des bonnes mœurs, il crut que le moyen d'atteindre ce but, serait de décerner annuellement à la vertu une pompe triomphale, dont l'attente et ensuite le souvenir agiraient puissamment sur les cœurs. En conséquence, il institua une Rosière, et consacra un fonds pour subvenir aux dépenses de la fête, dont il régla tous les détails. L'évêque de Metz autorisa cette fondation en 1778, et le parlement l'année suivante. Marquis étant mort en 1781, la fête qu'il avait établie fut maintenue avec dignité, et même perfectionnée par son successeur; mais la persécution la plus féroce dont les fastes de l'Église aient conservé la mémoire, ayant fermé les temples qu'elle n'avait pas démolis, et dévoré les capitaux dont la rente était destinée aux frais de ces institutions, détruisit ou suspendit les fêtes des Rosières. Cependant le zèle religieux qui a perpétué celle de Salency et ressuscité celle de Suresnes, a rétabli pareillement depuis quelques années celle de Richecourt-le-Château, où, malgré la disette de fonds, elle est soutenue par l'activité d'une vertueuse émulation. Marquis a publié les deux ouvrages suivans : *Le prix de la rose de Salency aux yeux de la religion, avec le véritable esprit de celle de Richecourt-le-Château, instituée sur le modèle de la première*, in-8°, Metz, 1780. II. *Idée de la vertu chrétienne, tirée de l'Écriture, et suivie de conférences sur la fête de la rose exécutée à Richecourt*, en 1779 et 1780, in-8°; Dieuze, 1781.

MARRACCI (Hippolyte), bibliographe, né à Lucques, le 19 janvier 1604, était religieux de la congrégation des clercs de la Mère de Dieu. Il mourut le 18 mai 1675. Parmi ses écrits, qui sont assez nombreux, on remarque principalement : I. *Bibliotheca Mariana*, 2 vol. in-8°. C'est une notice biographique et bibliographique de tous les auteurs qui ont écrit sur quelques-uns des attributs ou des perfections de la Sainte Vierge. II. *Pontificis maximi Mariani*, Rome, 1642, in-8°. III. *Reges Mariani*, ibid., 1654. IV. *Purpura Mariana*, ibid., 1654, in-8°, etc. etc.

MARRACCI (Louis), savant orientaliste, membre de la congrégation des clercs réguliers de la Mère de Dieu, né à Lucques, l'an 1612, mort en 1700, s'est fait un nom célèbre dans la république des lettres, par un ouvrage estimé et peu commun en France, intitulé *Alcorani textus universus, arabicè et latinè*, Padoue, 1698, in-fol., 2 vol. L'auteur a joint à cette traduction de l'Alcoran, des *Notes*, une *Réfutation*, et une *Vie de Mahomet* : il avait travaillé pendant quatre ans à cet ouvrage. Les savans en langue arabe y ont trouvé plusieurs fautes qui n'ôtent rien au mérite de son travail. Sa réfutation du mahométisme n'est pas toujours assez solide. On y reconnaît qu'il était plus versé dans la lecture des auteurs musulmans que dans la philosophie et la théologie. C'est le jugement qu'en porte Richard Simon dans sa Bibliothèque choisie..... Marracci eut une grande part à l'édition de

la *Bible arabe*, Rome, 1671, in-fol., 3 vol. Ce savant professa l'arabe dans le collége de la Sapience avec beaucoup de succès. Innocent XI, qui respectait autant ses vertus qu'il estimait son savoir, le choisit pour son confesseur, et l'aurait honoré de la pourpre, si l'humilité de Marracci ne s'était opposée à cet honneur. On a aussi de lui une *Vie*, en italien, de Leonardi, instituteur de sa congrégation. (*Voy.* l'ouvrage du P. Frédéric Sarteschi, *De Scriptoribus congregationis clericorum regularium Matris Dei*, Rome, 1754, in-8°; les Mémoires du P. Nicéron, tom. 41, qui donnent un long catalogue de ses ouvrages.) — Louis MARRACCI, neveu du précédent, et de la même congrégation, se fit une grande réputation comme prédicateur. On a de lui, en langue italienne, vingt-un ouvrages ascétiques.

MARRE (JEAN DE), poète hollandais, né à Amsterdam, en 1696, et mort en cette ville, en 1763, voyagea aux Indes orientales. Il y commença un poème hollandais intitulé *Batavia*, qu'il acheva à son retour dans sa patrie, et qui parut en 1740. Dans ce poème en six livres, il donne l'origine et les progrès de la compagnie des Indes hollandaises, et la description de la ville de *Batavia*. On a encore de lui un recueil de *Poésies champêtres, mêlées de considérations poétiques sur la sagesse de Dieu dans le gouvernement de ses créatures*; deux tragédies, *Marcus Curtius* et *Jacqueline de Bavière*, et une pastorale intitulée *la Fête de l'Amour*, 1741. *Voyez* Wagenaer, Histoire d'Amsterdam, tom. 3, pag. 257.

MARRIER (Dom MARTIN), savant bénédictin, religieux de Cluni pendant quinze ans, prieur de Saint-Martin-des-Champs, était né à Paris, en 1572, et mourut dans la même ville, en 1644. On lui doit un recueil curieux et utile aux historiens ecclésiastiques; il le publia in-fol., en 1614, sous le titre de *Bibliotheca Cluniacensis*, avec des notes que lui fournit André Duchesne, son ami. C'est une collection de titres et de pièces concernant les abbés de l'ordre de Cluni. On a encore de lui *Martiniana, id est, litteræ, tituli, chartæ et documenta monasterii san Martini à Campis*, Paris, 1606, in-8°; l'*Histoire latine du monastère de l'ordre de Saint-Martin-des-Champs*, où il avait fait profession, in-4°, Paris, 1637.

MARRON (MARIE-ANNE CARRELET, madame DE), femme peintre et poète, née à Dijon, en 1725, épousa, en 1752, à Bourg, M. de Marron, baron de Meillonaz, et mourut dans cette ville, le 14 décembre 1778. On voyait d'elle dans l'église de Notre-Dame de Dijon un grand tableau de sa composition, et on en conservait plusieurs autres dans sa famille. Elle cultivait la poésie dramatique, et Lalande assure qu'elle avait composé huit tragédies, de quinze à dix-huit cents vers chacune, et deux comédies. Une seule de ces pièces a vu le jour, c'est *la Comtesse de Fayel*, Lyon, 1770. Voltaire était en correspondance avec cette dame, de laquelle il disait qu'*il n'avait jamais vu en femme rien de plus extraordinaire.*

MARSAIS (DU.) *Voyez* DUMARSAIS.

MARSAN (ARNAUD DE), trou-

badour, dont le surnom indique la patrie, et qui florissait dans le 14e siècle, a laissé des *Conseils*, en vers, à un chevalier, sur la manière de se bien conduire dans le monde.

MARSH (ÉBENEZER GRANT), professeur de langues et d'histoire ecclésiastique au collége d'Yale, était fils de Jean MARSH de Wethersfield, gradué à New-Haven, en 1795. Il fit ses études au collége de cette ville, et, en 1796, y fut nommé maître d'hébreu, puis en 1799 l'un des sous-maîtres du collége. En 1802, il obtint une chaire; mais sa mort, arrivée à 27 ans, détruisit les espérances qu'on avait fondées sur ses talens. Il prêchait déjà avec beaucoup de succès. Il était très-versé dans la littérature orientale, possédait parfaitement l'hébreu, le grec, le latin, la théologie et l'histoire. Marsh a publié : I. Un *Catalogue de tous les auteurs d'Amérique qui ont écrit l'histoire*, 1801. II. Un *très-beau discours prononcé devant l'Académie des arts et sciences d'Amérique*, 1802. Il y confirmait la vérité de l'Écriture par le témoignage des auteurs orientaux. On croit qu'il y en a eu après sa mort une seconde édition très-augmentée.

MARSH (NARCISSE), prélat irlandais, né en 1638, à Heunington, dans le comté de Wilt, d'une famille ancienne, fut nommé principal du collége de Saint-Albans à Oxford, en 1673; quelques années après prévôt du collége de Dublin, et successivement à l'évêché de Leighlin et Ferns, archevêque de Cashel, en 1690, de Dublin, en 1699, et enfin d'Armagh, en 1703. Pendant qu'il occupait le siége de Dublin, il y fit construire une bibliothèque, qu'il forma de ses propres livres, et de la riche collection du lord Stillingfleet, dernier évêque de Worcester, qu'il avait achetée dans cette intention. Il la rendit publique, et la dota pour y entretenir un bibliothécaire, et un sous-bibliothécaire. A ce bienfait il ajouta la fondation d'une maison de retraite à Drogheda, pour l'entretien de douze veuves de pauvres ecclésiastiques, auxquelles il assigna leur logement, et une rente anuuelle de 20 liv. (environ 440 fr.) La bibliothèque de Boldey lui fut redevable d'une quantité de manuscrits en langues orientales, que ce digne prélat s'était procurés à la vente de la bibliothèque du célèbre Golius. Marsh mourut, le 2 novembre 1713, âgé de 75 ans. On a de lui : I. *Manuductio ad logicam*, ouvrage de Philippe de Trien, auquel il joignit des tables, des plans, et le texte grec d'Aristote, Oxford, 1678. II. *Institutiones logicæ ad usum juventutis*, Dublin, 1681. III. *Essai sur la doctrine des sons*, Dublin, 1683, imprimé dans les Transactions philosophiques.

MARSHALL ou MARESCHAL (THOMAS), théologien anglais, né à Borkeby, comté de Leicester, vers 1621, fit ses études à Oxford, et s'attacha si fort à l'archevêque Usher, qu'il voulut le prendre pour modèle. Lorsqu'on mit garnison dans cette ville, au moment où les troubles civils éclatèrent, il prit les armes pour le parti du roi, et voulut servir à ses propres frais. Les suites de la guerre civile l'ayant forcé de s'éloigner d'Oxford, il reprit ses fonctions ecclésiastiques auprès de la compagnie des négocians an-

glais établie à Rotterdam et à Dordrecht. Dans la suite, il fut nommé chapelain ordinaire de S. M., et promu au doyenné de Glocester, en 1681. Il mourut au collége de Lincoln, en 1685, et légua à la bibliothèque publique d'Oxford tous les livres qu'il possédait, imprimés ou manuscrits, qui ne se trouveraient pas déjà dans cette même bibliothèque. Marshall a publié: I. *Observationes in Evangeliorum versiones per antiquas duas gothicas scilicet et Anglo-Saxonicas*, Dordrecht, 1665. II. *Des notes sur le catéchisme, tirées des Saintes Ecritures.* III. Un *Discours préliminaire pour la traduction des quatre Evangélistes, en langue malaye*, par le docteur Hyde.

MARSHALL (Gauthier), ministre anglais non-conformiste, élève du nouveau collége à Oxford, mort vers 1690, avait obtenu la cure de Hursley, au comté de Hampt, qu'il perdit en 1662, comme non-conformiste. Il desservit une congrégation de dissidens à Gosport. On a de lui l'*Evangile, mystère de sanctification.* Cet ouvrage, imprimé pour la première fois, en 1692, in-8°, a été réimprimé, avec une préface par Hervey, auteur des *Méditations.*

MARSHALL (Nathanael), théologien anglais, distingué par sa prédication au commencement du siècle dernier, fut chapelain du roi. On lui doit: I. Une *Edition* des *Œuvres de Saint Cyprien*, 1717, in-fol. assez estimée. II. *Défense de la constitution ecclésiastique et civile d'Angleterre*, 1717, in-8°. III. Des *Sermons sur divers sujets*, 1730, in-8°, 3 vol., publiés après sa mort, et dédiés à la reine Caroline par la veuve de l'auteur.

MARSHAM (Jean), écrivain anglais, chevalier de la Jarretière, né à Londres, en 1602, après avoir fait de bonnes études en Italie, en France et en Allemagne, se perfectionna, par la vue des différens monumens antiques, dans l'histoire ancienne et dans la chronologie. De retour à Londres, il devint, en 1638, l'un des six clercs de la cour de la chancellerie. Le parlement le priva de cette place, parce que dans le premier feu de la guerre civile, il suivit le roi et le grand sceau à Oxford. Sur le déclin des affaires de l'infortuné Charles Ier, il retourna à Londres. Ne pouvant, comme la plupart des autres royalistes, avoir aucun emploi, il se renferma dans son cabinet, et se livra tout entier à l'étude jusqu'à sa mort, arrivée à Londres, le 25 mai 1685, à l'âge de 83 ans. Charles II honora ce bon citoyen du titre de chevalier et de baronnet. Marsham laissa deux fils, dont l'un (Jean) était très-savant, et l'autre (Robert) lui succéda dans son office de clerc de la chancellerie. On a de Marsham: I. *Diatriba chronologica*, in-4°, Londres, 1645. L'auteur y examine assez légèrement les principales difficultés qui se rencontrent dans la chronologie de l'Ancien Testament. II. *Canon chronicus ægyptiacus, hebraicus, græcus, et disquisitiones*, in-fol. 1672, Londres: ouvrage recherché. L'auteur y a fondu une partie du livre précédent. On sait quelle obscurité couvre le commencement de la monarchie des Égyptiens. Le chevalier Marsham, en tâchant de débrouiller ce chaos, montre que les dynasties étaient

non pas successives mais collatérales. Il a éclairci, autant qu'on le peut faire, l'histoire de l'antiquité la plus reculée. Il prétend que les Juifs ont emprunté des Égyptiens la circoncision et les autres cérémonies, et que l'accomplissement des 70 semaines de Daniel finit à Antiochus-Épiphanes. Ces faits ont été réfutés par Prideaux. Le *Canon chronicus* a été réimprimé à Leipsick en 1679, in-4°, et à Franeker, 1696, in-4°, avec une préface, dans laquelle Monckenius, qui en fut l'éditeur, tâche de réfuter l'auteur. L'édition de Leipsick, très-inférieure pour la beauté à celle de Londres, est annoncée comme plus correcte. Il est certain qu'à cet égard elle est préférée à celle de Franeker. Marsham a laissé en mourant plusieurs ouvrages commencés et qu'il n'a pu achever. I. *Canonis chronici liber quintus, sive imperium persicum.* II. *De provinciis et legionibus romanis.* III. *De re numerariâ.* C'est à son instigation que son savant neveu Thomas Stanley a écrit son Histoire de la philosophie. On doit encore à Marsham la savante *préface* qui est à la tête du *Monasticon anglicanum*, Londres, 1655, in-fol.

MARSI. *Voyez* Marsy.

MARSIGLI-COLONNA (Marc-Antoine), né à Bologne, en 1542, embrassa l'état ecclésiastique, et fut envoyé pour quelques affaires à la cour d'Espagne, où Philippe II le nomma son chapelain et son conseiller. De retour à Rome, le cardinal Marc-Antoine Colonne, son cousin, lui résigna, en 1574, l'archevêché de Salerne. Ce prélat très-distingué par son savoir en théologie et en philosophie, par l'élégance de son style dans ses ouvrages latins, et par sa profonde connaissance des langues grecque et hébraïque, fut, au milieu des occupations multipliées de son ministère, appelé à Rome par Sixte V, et envoyé ensuite à la préfecture de Camerino, où il mourut le 15 avril 1589, âgé de 47 ans. On a de lui : I. *De ecclesiasticorum redituum origine ac jure*, Venetiis, 1575. II. *De gestis B. Matthæi apostoli et evangelistæ*, Neapoli, 1580. III. *Hydragiologia seu de aquâ benedictâ*, Romæ, 1566, Venetiis, 1603. IV. *Constitutiones aditæ in diœcesanâ synodo*, anno 1579.

MARSIGLI (Antoine-Félix), évêque de Pérouse, d'une ancienne famille patricienne de Bologne, né dans cette ville en 1649, mort en 1710; il est auteur d'un Traité *De ovis cochlearum*, 1684, in-4°, etc.

MARSIGLI (Louis-Ferdinand, comte de), géographe et naturaliste, frère du précédent, né à Bologne, en 1658, fut dès sa première jeunesse, en relation avec les plus illustres savans d'Italie, dans toutes les sciences. Un voyage qu'il fit à Constantinople, en 1679, avec le baile de Venise, lui donna le moyen de s'instruire par lui-même de l'état des forces ottomanes. Après onze mois de séjour en Turquie, il revint à Bologne, et ramassa les différentes observations faites dans ses courses. L'empereur Léopold était alors en guerre contre les Turcs. Marsigli entra à son service, et montra par son intelligence dans les fortifications et dans la science de la guerre combien il était au-dessus du simple officier. Blessé et fait prisonnier au passage de Raab, en 1683, il se crut heu-

reux d'être acheté par deux Turcs, avec qui il souffrait beaucoup, mais plus, dit Fontenelle, par leur misère que par leur cruauté. La liberté lui ayant été rendue l'année d'après, au moyen d'une somme d'argent que fournit sa famille, qu'il avait pu instruire de son sort, il fut fait colonel en 1684. Ce fut dans la même année qu'il fut envoyé deux fois à Rome, pour faire part aux papes Innocent XI et Alexandre VIII des grands succès des armes chrétiennes. Lorsque les puissances belligérantes songèrent à terminer une guerre cruelle par une paix durable entre l'empereur et la république de Venise d'une part, et la Porte ottomane de l'autre, le comte de Marsigli fut employé comme homme de guerre, et comme négociateur, pour établir les limites entre ces trois puissances. Cette négociation l'ayant obligé de se rendre dans le pays où il avait été esclave, il demanda si ses patrons vivaient encore, et fit donner à l'un d'eux un timar, espèce de bénéfice militaire. Le grand-visir, charmé de sa générosité, lui en accorda un beaucoup plus considérable qu'il n'eût osé l'espérer, et avec la même ardeur qu'aurait pu avoir le premier ministre de la nation la plus civilisée. La succession d'Espagne ayant rallumé, en 1701, une guerre qui embrasa l'Europe, l'importante place de Brisach se rendit par capitulation au duc de Bourgogne, après 13 jours de tranchée ouverte, le 6 septembre 1703. Le comte d'Arco y commandait, et sous lui Marsigli, parvenu alors au grade de général de bataille. Une si prompte capitulation surprit l'empereur; il nomma des juges, qui condamnèrent le comte d'Arco à être décapité, et Marsigli à être déposé de tous les honneurs et charges, avec la rupture de l'épée. Un coup si terrible eût dû lui faire regretter son esclavage chez les Tartares, si cette flétrissure avait pu ternir sa réputation dans l'Europe. On pensa en général que ce jugement n'était qu'un effet de la politique de la cour royale, qui voulait sauver l'honneur du prince de Bade, commandant en chef. Ce général, qui avait fait la faute de laisser une nombreuse artillerie dans une mauvaise place avec une garnison très-faible, fut récompensé, et les subalternes furent punis. Louis XIV rendit plus de justice au comte de Marsigli; l'ayant vu à sa cour sans épée, il lui donna la sienne, et l'assura de ses bonnes graces. Le comte de Marsigli ne se crut pas flétri, parce que la voix publique le rassurait. A la tête de ses apologies, il mit pour vignette une espèce de devise singulière, qui avait rapport à son aventure. C'était une M., première lettre de son nom, qui portait de part et d'autre entre ses deux jambes les deux tronçons d'une épée rompue, avec ces mots: *Fractus integro*. Eût-il imaginé cette représentation affligeante, l'eût-il publiée, s'il se fût cru coupable? Le comte de Marsigli chercha dans les sciences la consolation que les agitations du monde ne lui avaient pas procurée. Il avait étudié, les armes à la main, au milieu des fatigues et des périls; il étudia en simple particulier, et n'en fit que plus de progrès. Il parcourut la Suisse pour connaître les montagnes; il passa ensuite à Marseille pour étudier la mer. Étant un jour sur le port, il y trouva le galérien turc

qui l'attachait à un pieu pendant son esclavage ; et il obtint sa liberté de la cour de France. On le renvoya à Alger, d'où il écrivit à son libérateur qu'il avait obtenu du bacha des traitemens plus doux pour les esclaves chrétiens. « Il semble, dit Fontenelle, que sa fortune imitât un auteur de roman, qui aurait ménagé des rencontres imprévues et singulières en faveur de son héros. » Le pape Clément XI le rappela de Marseille, en 1709, pour lui donner le commandement d'une armée qu'il devait opposer aux troupes de l'empereur Joseph. Il comptait finir ses jours en Provence, où il était retourné en 1728; mais des affaires domestiques l'ayant rappelé à Bologne, il y mourut d'aploplexie le premier novembre 1730. Sa patrie lui doit l'établissement d'une Académie des sciences et des arts, avantageusement connue dans l'Europe sous le nom d'Institut. Cette compagnie prit naissance en 1710, et s'ouvrit en 1714. Ses professeurs donnent des leçons réglées. Elle a un riche cabinet et une belle imprimerie. L'Académie des sciences de Paris s'associa le fondateur, ainsi que la Société royale de Londres, et l'Académie des sciences de Montpellier. Ces honneurs l'immortaliseront moins que sa bienfaisance. Se souvenant de ses malheurs utilement pour les autres malheureux, il fit établir un tronc dans la chapelle de son Institut, pour le rachat des chrétiens, et principalement de ses compatriotes, esclaves en Turquie. On a de lui : I. *Essai physique de l'histoire de la mer*, Venise, 1711, in-4°, traduit en français par Le Clerc, et publié par Boerhaave, Amsterdam, en 1725, in-fol. avec quarante planches. II. *Danubius Pannonico-Mysicus, cum observationibus geographicis, astronomicis*, etc., La Haye, 1726, en 6 vol. in-fol. C'est la description du Danube, depuis la montagne de Kalemberg en Autriche, jusqu'au confluent de la rivière Jantra dans la Bulgarie. Le premier volume contient, en une carte générale, le cours du Danube depuis sa source jusqu'à son embouchure; cette carte est divisée en dix-neuf autres particulières, qui renferment les villes, villages, châteaux, îles, etc., qui sont sur le Danube; on y trouve la description géographique du royaume de Hongrie, des observations astronomiques et hydrographiques, avec la table de toutes les rivières qui se jettent dans le Danube, etc.; le second volume renferme les antiquités qui se trouvent aux environs du Danube; dans le troisième, on décrit les minéraux des environs de ce fleuve et ceux que les eaux y ont entraînés; le quatrième renferme les poissons du Danube et ceux que la douceur de ses eaux y attire, qui sont divisés en poissons de rivière, de mer, d'eau douce, de marais, etc., avec leurs figures et non gravés, etc.; le cinquième donne la description des oiseaux qui fréquentent les bords du Danube, en 74 planches gravées; le sixième contient des observations mêlées sur la source de ce fleuve, des observations anatomiques sur les oiseaux et les autres animaux dont il est parlé dans le cours de l'ouvrage, des expériences pour mesurer la vitesse de l'eau du Danube et de la Téiss (*Tibiscus*), un catalogue des plantes qui croissent aux bords du Danube, des quadrupèdes qui fréquentent ses

rives, etc., etc., etc. Cet ouvrage curieux et cher, a été traduit en français, et imprimé à La Haye, 1744, 6 vol. in-fol. III. *De potione Asiatică Café*, Vienne, 1685, in-12. IV. *De fungorum generatione*, Romæ, 1714, in-fol. V. *Etat militaire de l'empire ottoman, ses progrès et sa décadence*, La Haye, 1732, in-fol., en français et en italien; cet ouvrage curieux et intéressant est recherché par les renseignemens précieux qu'il contient sur cet empire. VI. *Traité de Bosphore*, in-4°, qu'il composa en italien, et qu'il dédia, en 1681, à la reine Christine de Suède. On trouvera la liste complète de ses ouvrages, dans les *Mémoires* de Nicéron, tome 26.

MARSILE de INGHEN, ainsi nommé d'un bourg dans le duché de Gueldre, lieu de sa naissance, chanoine et trésorier de Saint-André de Cologne, et fondateur du collége d'Heidelberg, mourut dans cette ville, en 1394, après avoir mené une vie extrêmement pénitente. On a de lui des *Commentaires* sur le *Maître des Sentences*, imprimés à Strasbourg, en 1501, in-fol.

MARSILE-FICIN. *Voyez* Ficino et Marcille.

MARSILIO de PADOUE, surnommé *Menandrino*, recteur de l'université de Paris, dans laquelle il avait étudié et professé en 1312 la théologie, a donné plusieurs ouvrages sur les droits du *Sacerdoce* et de l'*Empire*; mais en voulant défendre les empereurs contre les entreprises des papes, il tombe quelquefois dans l'extrêmité opposée, et il écrit plutôt en jurisconsulte passionné qu'en théologien. Ses principales productions sont: I. *De Translatione imperii Romani*. II. Un Traité *De jurisdictione imperiali in causis matrimonialibus*, in-fol. III. *Defensor pacis*, en faveur de Louis IV de Bavière, contre le souverain pontife, 1599, in-8°. Jean XXII condamna cet écrit, où, sous le titre de défenseur de la paix, on déclarait la guerre au pontife romain. Le pape réduit ses erreurs à cinq principales. Les voici: Quand J.-C. paya le tribut de deux drachmes, il le fit parce qu'il y était obligé; et par conséquent, les biens temporels sont soumis à l'empereur. 2° Saint Pierre ne fut pas plus chef de l'Église que les autres apôtres; il n'eut pas plus d'autorité qu'eux, et J.-C. n'en fit aucun, en particulier, ni son vicaire, ni chef de l'Église. 3° C'est à l'empereur de corriger et de punir le pape, de l'instituer ou le destituer. 4° Tous les prêtres, le pape, l'archevêque, le simple prêtre, ont une égale autorité, par l'institution de J.-C. même, pour la juridiction; et ce que l'un a de plus que l'autre, vient de la concession de l'empereur, qui peut la révoquer. 5° Le pape, ni toute l'Eglise ensemble, ne peut punir personne, quelque méchant qu'il soit, de peine coactive, si l'empereur ne lui en donne l'autorité. Le pape condamna ces cinq articles comme hérétiques, et Marsile comme hérésiarque. Fleury remarque que la condamnation du dernier article tend à la confusion des deux puissances, spirituelle et corporelle. Les peines coactives appartiennent à la puissance temporelle que J.-C. n'a point donnée à son Église. Jean de Jandun fut le collaborateur de Marsile pour le *Defensor pacis*. Marsile avait aussi exercé la médeci-

ne; il mourut dans l'année 1328.

MARSILLAC. *Voy.* ROCHEFOUCAULT (François VI).

MARSIN. *Voyez* MARCHIN.

MARSO (PAUL), né à Pisana dans l'Abruzze citérieure, dans le 15e siècle, a écrit des *Commentaria in Ovidii Fastis et Silii Italici.*—Il ne faut pas le confondre avec Pierre MARSO, né à Cesa dans la campagne de Rome, homme savant, et chanoine de Saint-Laurent in Damaso, à Rome. On a de lui : I. Un *Commentaire* sur le troisième livre de Cicéron, *De naturâ Deorum*, imprimé à Bâle en 1544. II. Des commentaires latins sur les *Offices* de Cicéron, Paris, 1498, in-fol. III. Des notes sur *Silius Italicus*, Venise, 1483. IV. Des notes sur *Térence*, Strasbourg, 1506.

MARSOLLIER (JACQUES), historien, né à Paris en 1647, d'une bonne famille de robe, chanoine régulier de Sainte-Geneviève, fut envoyé à Uzès pour rétablir le bon ordre dans le chapitre de cette ville, pour lors régulier. Marsollier s'y établit et en fut prévôt, dignité dont il se démit et fut fait archidiacre. En 1697 il remporta le prix d'éloquence de l'Académie française, dont le sujet était : *Dans la haute fortune on ne sait si on est aimé.* Il mourut dans cette ville le 30 août 1724, à 78 ans, après avoir publié plusieurs Histoires qu'on lit encore avec plaisir. Son style est, en général, assez vif et assez coulant. Quoiqu'il emploie quelquefois des expressions très-familières et même basses, il est pourtant facile de sentir qu'il cherche l'ornement. Il y a un air trop oratoire dans la plupart de ses discours; extrêmement long dans ses récits, il ne les finit qu'à regret, et y mêle souvent des circonstances minutieuses. Ses digressions sont trop fréquentes et trop prolixes. Ses portraits ont une espèce d'uniformité ennuyeuse, et plus de vérité que de finesse. Il a encore le défaut d'annoncer fréquemment ce qu'il doit dire dans la suite de son Histoire; et ces annonces interrompent la narration, et enlèvent le plaisir de la surprise. On a de lui : I. *Histoire du ministère du cardinal Ximenès*, Toulouse, 1693, 2 vol. in-12, réimprimée plusieurs fois depuis. L'auteur s'attache trop à l'homme public, et ne parle pas assez de l'homme privé. Quoique la guerre des Maures soit un épisode intéressant, le récit en est trop long, et Ximenès n'y avait pas en assez de part pour occuper si longtemps la plume de l'historien. *Voy.* FLÉCHIER. II. *Histoire de Henri VII*, roi d'Angleterre, réimprimée en 1727, en 2 vol. in-12. C'est, suivant quelques critiques, le chef-d'œuvre de l'auteur. III. *Histoire de l'Inquisition et de son origine*, in-12, Cologne, 1693. Cet ouvrage, curieux et assez bien traité, et dans lequel l'auteur parle assez librement, a été reproduit par l'abbé Goujet, Cologne, Paris, 1759, avec des augmentations, en 2 vol. in-12. IV. La *Vie de Saint François de Sales*, 1701, en 2 vol. in-12, réimprimée plusieurs fois, et traduite en italien par l'abbé Salvini. V. *Vie de madame de Chantal*, 1715, 1717, 2 vol. in-12. VI. *Vie de dom Rancé, abbé et réformateur de la Trape*, 1703, 2 vol. in-12. La vérité n'a pas toujours conduit sa plume, comme dom Gervaise le prouve dans un jugement critique, etc., impri-

mé à Troyes en 1744, in-12. *V.* GERVAISE. La conduite de l'abbé Marsollier est peinte d'une manière peu avantageuse dans la préface de cet ouvrage. Mais comme dom Gervaise était fort satirique, il ne faut pas prendre à la lettre tout ce qu'il dit. Nous nous contenterons de rapporter le parallèle que les journalistes de Trévoux firent de la Vie de l'abbé de Rancé par Marsollier, avec celle que Maupeou avait donnée peu de temps auparavant : « L'un et l'autre auteur, disent-ils, a suivi son caractère. Marsollier paraît plus historien, et Maupeou plus orateur. Celui-ci prêche la vie de M. de la Trape, et celui-là la raconte. L'un insiste sur tous les reproches qu'on a faits au vertueux abbé; l'autre les dissimule ou les enveloppe. Marsollier a beaucoup de politesse; Maupeou beaucoup de franchise. Celui-ci prend feu pour son ancien ami; et celui-là narre de sang-froid et sans émotion. » VII. *Entretiens sur plusieurs devoirs de la vie civile*, in-12, 1715. Sa morale est verbeuse. Le fonds de quelques-uns de ces Entretiens est tiré d'Erasme, qui lui avait servi de modèle. VIII. *Histoire de Henri de La Tour-d'Auvergne, duc de Bouillon*, Amsterdam, Paris, 1718, 1726, 3 vol. in-12; peu estimée. IX. Une *Apologie d'Erasme*, in-12, Paris, 1713, dont les jésuites parlèrent dans leurs Mémoires de Trévoux, juin 1714, et firent suivre l'extrait d'une réfutation très-vive. L'auteur entreprend d'y prouver la catholicité d'Erasme, non par des raisonnemens, mais par des faits et des passages tirés de ses œuvres. Erasme avait la tête remplie de problèmes, d'argumens pour et contre les diverses matières de controverse. Il raisonna quelquefois en homme indécis, en docteur qui ménage tous les sentimens. Mais quand il défendit la doctrine de l'Église contre Luther, il s'expliqua en théologien très-orthodoxe. X. *Histoire de l'origine des dîmes, et autres biens temporels de l'Eglise*, Lyon, 1689, in-12, ou Paris, 1694. C'est le moins commun et le plus curieux de tous les ouvrages de Marsollier. On lui attribue aussi la traduction de plusieurs opuscules d'Erasme. *Voy.* les Mémoires de Nicéron, tom. 7 et 10.

MARSOLLIER DES VIVETIÈRES (BENOÎT-JOSEPH), aimable et fécond auteur dramatique, né à Paris en 1750, était avant la révolution payeur des rentes à l'Hôtel-de-Ville. Passionné pour le théâtre, il s'occupa de bonne heure de compositions dramatiques. On dit que les vingt-deux premières pièces qu'il présenta aux comédiens, furent refusées, et que ces contre-temps fâcheux, loin de le rebuter, ne firent que lui inspirer une nouvelle ardeur pour son art, tant était prononcée sa vocation pour le théâtre. Ce fut en 1774 qu'il fit jouer son premier opéra comique; il donna aussi quelques comédies en prose au théâtre italien. *Nina ou la Folle par amour*, représentée pour la première fois en 1786, fixa sa réputation. Cette pièce écrite avec une sensibilité profonde et attendrissante, et de plus appuyée par le beau talent de Dalayrac qui en avait fait la musique, obtint le plus brillant succès. La malheureuse et intéressante situation de Nina, son délire mélancolique, la bonté de son caractère, ses vœux conti-

nuels pour le retour de Germenil que l'on croit mort, et qu'elle seule, par un effet de sa folie, s'imagine devoir bientôt revenir d'un long voyage, ses espérances toujours trompées et toujours renaissantes ; la scène, où elle revient par degré à la raison, et se trouve dans les bras de son père et de son amant ; tout enfin, dans cette pièce est fait pour émouvoir les spectateurs, et pour leur arracher des larmes, et elle ne manque jamais son effet. Elle est toujours au courant du répertoire, et est toujours revue avec plaisir. Marsollier obtint encore beaucoup de succès trois ans après, par un autre opéra comique, *Les deux petits Savoyards*, qui est connu de tout le monde. Marsollier ayant perdu sa fortune pendant la révolution, fut obligé de faire servir à ses besoins le talent qui jusqu'à ce moment ne lui avait offert que des distractions agréables. Ses nombreuses compositions ne contribuèrent pas peu à la prospérité du théâtre de l'opéra comique. Il fut enfermé au Temple pendant quelques jours sous le gouvernement consulaire. Louis XVIII lui donna la croix de la légion d'honneur en 1814. Il mourut à Versailles, le 22 avril 1817, âgé de 66 ans, et fut regretté de tous ceux qui le connaissaient. Doué des plus heureuses qualités de l'esprit et du cœur, Marsollier faisait le bonheur de tous ceux qui l'entouraient ; sa conversation était pleine d'attraits ; il s'intéressait au succès des jeunes poètes et leur donnait de sages conseils. Il employait une partie de ses moyens pécuniaires à secourir ceux de ses amis qu'il savait être dans le malheur. Le nombre de ses compositions dramatiques s'élève à cinquante. Nous allons citer les plus remarquables: *Camille* ou *le Souterrain; Alexis; Adolphe et Clara; Le Connaisseur*, comédie en trois actes et en prose, Paris, 1771, in-8°; *Richard et Sara*, 1772, in-8°; *Le trompeur trompé; Le Vaporeux*, 1782; *Céphise*, en deux actes et en prose, 1783; *Norac et Javolci*, en trois actes, jouée à Lyon, le 3 mars 1785, et imprimé au profit des pauvres nourrices; *Gulnare* ou *l'Esclave persane; Laure*, ou *l'Actrice chez elle; La Maison isolée*, ou *le Vieillard des Vosges; Une matinée de Catinat; l'Irato*, musique de Méhul; *Léonce* ou *le fils adoptif; Cange; La pauvre femme*. Ces deux dernières pièces, données pendant la révolution, et consacrées à la défense des principes de la morale, attirèrent tout Paris; *l'Ami Clermont*, comédie posthume, a été jouée au Théâtre Français avec un demi-succès, en 1819; *Edmond et Caroline*, opéra comique, aussi posthume, représenté en 1820, a été bien accueilli du public, et s'est maintenu au répertoire. Toutes les pièces de Marsollier ne sont pas également bonnes; il en est beaucoup où la négligence et la précipitation se font sentir; mais en général elles sont toutes pleines d'intérêt, de jolies scènes, et de mots heureux et naturels; en un mot, il est peut-être, de tous les auteurs d'opéras comiques, celui qui a imité le plus heureusement le genre de Sédaine.

MARSTON (Jean), auteur dramatique anglais sous Jacques Ier. On a de lui huit pièces de théâtre, qui toutes ont eu du succès. On en a rassemblé six, dont on a formé un volume en 1633,

qui a été dédié à lady vicomtesse Falkland. Il avait donné, en 1604, *le Mécontent*, tragi-comédie, que Dodsley a depuis réimprimée dans sa collection. *La Courtisane hollandaise* a reparu depuis la restauration, sous le titre de *la Revanche*. Parmi ses autres pièces, on remarque *Antoine et Mélide*, drame; *la Vengeance d'Antoine*, tragédie, et *le Parasite*, comédie. Il a aussi paru de lui, en 1599, trois livres de *Satires* qui ont été réimprimés en 1764. On n'a aucun détail sur la vie, sur le lieu de la naissance et sur l'époque de la mort de Marston.

MARSUPPINI (Charles), vulgairement appelé *Charles Arétin*, né à Arezzo vers 1399, fut très-versé dans les lettres grecques et latines, et professeur d'éloquence à Florence, où il fut nommé secrétaire de la république. Il mourut le 24 avril 1453. On a de lui la Traduction en vers de la *Batrachomyomachie*, Parme, 1492, in-4°, et un *Recueil de vers*, dont on conserve une ancienne copie dans la bibliothèque Laurentienne.

MARSUS (Domitius), poète latin, qui vivait sous le règne d'Auguste, et qui est souvent cité par Martial, pour ses épigrammes, que ce poète compare à celles de Catulle. Marsus avait été ami de Virgile et de Tibulle. Il fit sur leur mort ces quatre vers :

Te quoque Virgilio comitem non æqua, Tibulle,
Mors juvenem campos misit ad Elysios,
Ne foret aut elegis molles qui fleret amores,
Aut caneret forti regia bella pede.

Marsus avait composé un poème épique intitulé l'*Amazonide*, et des Fables. Ces ouvrages ne nous sont pas parvenus. On conjecture aussi qu'il s'était exercé dans le genre élégiaque. Il ne nous reste de lui qu'un seul ouvrage intitulé *la Ciguë* ou *la Flûte* (*cicuta*); il nous a été conservé par Philargyrius, et Burmann l'a inséré dans son *Anthologie latine*.

MARSY (Gaspar), sculpteur célèbre, né à Cambrai en 1624, travaillait en commun avec son frère Balthasar, né dans la même ville en 1628. Les frères Marsy, dont les grands talens se firent remarquer de bonne heure, furent employés aux embellissemens du château de Versailles, où l'on remarque surtout *deux Chevaux* et *deux Tritons* qu'ils exécutèrent pour les bains d'Apollon, et qui furent transportés depuis au rocher. Ils ont également sculpté les *Caryatides* de la galerie d'Apollon au Louvre; le groupe en marbre d'*Orythie*, au jardin des Tuileries, et le *Mausolée de Casimir*, roi de Pologne, que l'on voyait dans l'église de Saint-Germain-des-Prés, et que l'on a transporté depuis la révolution au Musée des monumens français. Gaspar Marsy mourut en 1681, et Baltasar en 1674. Ce dernier était bien supérieur à son frère.

MARSY (François-Marie de), né à Paris en 1714, entré de bonne heure chez les jésuites, où il cultiva la littérature, avait à peine vingt ans qu'il publia de petits poèmes latins, qui lui firent un nom dans les collèges de la société. Obligé de quitter l'habit de jésuite, il n'abandonna pas la carrière des lettres. Il publia en 1755 une *Analyse des Œuvres de Bayle*, en 4 vol. in-12, et qu'on a depuis réimprimée en Hollande, avec une suite de quatre autres volumes, par Robinet,

qui parurent en 1773. Cette compilation des gravelures et des opinions irréligieuses répandues dans les ouvrages du philosophe protestant, fut proscrite par le parlement de Paris, et l'auteur enfermé à la Bastille. Dès qu'il eut obtenu sa liberté, il continua l'*Histoire moderne des Chinois, des Japonais, des Indiens*, etc., dont il avait déjà publié plusieurs volumes. Il travaillait au douzième lorsqu'une mort précipitée l'enleva en décembre 1763. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui : I. *Histoire de Marie Stuart*, 1742, 3 vol. in-12. Fréron travailla avec lui à cet ouvrage élégamment écrit, et qui est en général exact et impartial. II. *Mémoires de Melvill*, traduits de l'anglais, Edimbourg, Paris, 1745, 3 vol. in-12. *Voy.* MELVILL; traduction faite avec soin. III. *Dictionnaire abrégé de peinture et d'architecture*, Paris, 1746, 2 vol. in-12; assez bien fait. IV. Le *Rabelais moderne*, ou les *Œuvres de Rabelais mises à la portée de la plupart des lecteurs*, Amsterdam, Paris, 1752, 8 vol. in-12. Dès que l'abbé de Marsy voulait réformer Rabelais, il ne fallait pas tant de volumes pour des turlupinades. Toutes ses corrections consistent dans l'abréviation ou la suppression des endroits obscurs de son auteur. Il a aussi ajouté quelques mots plus intelligibles dans le texte, et corrigé un peu l'orthographe. « Quel dommage, dit Clément de Genève, qu'un élève de Virgile ait été chercher quelques paillettes d'or dans ce tas d'ordures! V. *Le Prince*, traduit de Fra-Paolo, Berlin, 1751, in-12. VI. L'*Histoire moderne*, en 30 vol. in-12, écrite avec ordre, mais avec peu d'élégance, pour servir de suite à l'Histoire ancienne de Rollin. Richer, continuateur de l'abbé de Marsy, s'est quelquefois écarté de son plan. Il écrit avec moins de précision; mais ses recherches, surtout dans ce qui regarde la Russie et l'Amérique, sont plus approfondies. Au reste, le livre de l'abbé de Marsy est moins une histoire qu'une description géographique et historique. VII. *Pictura*, 1736, in-12. Clément de Dijon, qui a comparé ce poëme à celui de Dufresnoy, donne la préférence à celui-ci. Ce poëme a été traduit en français par de Querlon, qui le fit paraître à la suite de celui de Dufresnoy, Paris, 1753, in-8°. « L'abbé de Marsy, dit ce judicieux critique, a su rendre la lecture moins difficile, en écartant les préceptes qui tiennent à l'art mécanique de la peinture. Otez-en deux ou trois endroits qui regardent particulièrement cet art, le reste peut s'appliquer également à la poésie. Il a fait une galerie de tableaux, mais il n'a pas fait de poëme proprement dit. Aussi *l'art de peindre* de Dufresnoy, malgré sa sécheresse, est-il un ouvrage plus original, plus dans le genre de la poésie didactique. Son style est aussi plus convenable à ce genre. Il manque quelquefois de grace et de souplesse; mais il est soigné, précis, sobrement poétique; il fait penser. Celui de l'abbé de Marsy est chargé d'ornemens ambitieux. Son élégance est trop pompeuse; ses fleurs trop recherchées; il ne vous laisse guère que des mots dans la tête. Le style de Dufresnoy est à lui : il s'est formé sur Lucrèce et sur Horace; mais il ne les met pas à contribution. L'abbé de Marsy

à le style de tous les poëtes latins de collége; ce sont des membres pris çà et là dans Virgile, dans Ovide : voilà pourquoi il a préféré les descriptions et les tableaux au raisonnement et à la critique. Avec les secours des anciens poëtes, il est facile de faire des images dans leur langue; mais, pour raisonner et pour donner des leçons de goût, il faut se renfermer plus en soi-même, et tirer davantage de son propre fonds, puisqu'il n'y a qu'Horace qui ait écrit en vers sur ces matières, et qu'il n'est pas facile de prendre la manière simple et aisée d'Horace. Le poëme de l'abbé de Marsy ne peut donc plaire qu'aux jeunes gens, qui font comme lui des vers, sans songer dans quel genre ils travaillent; qui courent après les tirades, mais qui ne recherchent point l'ensemble d'un ouvrage; qui effleurent tout, et n'ont rien à eux. Si le poëme de Dufresnoy est lu de peu de gens, au moins sera-t-il étudié avec fruit de ce petit nombre d'artistes et de connaisseurs, il leur laissera dans l'esprit des réflexions utiles. Mais le poëme de l'abbé de Marsy ne sera goûté que par des lecteurs très-superficiels, et ne peut être utile à personne. Si vous voulez entrer un peu dans le détail de son poëme, vous verrez qu'il n'a pas de marche à lui : point d'idées neuves, rien qui lui appartienne et qui lui soit propre. » Cette critique est motivée, mais elle a paru sévère à plusieurs égards ; et si les peintres étudient avec plus de fruit le poëme de Dufresnoy, les amateurs des muses latines lisent avec plus de plaisir celui de l'abbé de Marsy, dont plusieurs tableaux sont d'un coloris brillant et respirent les grâces. Le poëme de Marsy a été imité en grande partie par Lemierre. On a encore de cet exjésuite un poëme latin sur la tragédie, Paris, 1734, in-12.

MARSY (Claude-Sixte-Sautreau de), littérateur, né à Paris, en 1740, s'est surtout fait connaître par la part qu'il eut à la rédaction de divers journaux. Il entreprit, en 1765, avec Maton de la Cour, un recueil de poésies connu sous le nom d'*Almanach des Muses*. Ce recueil se continue encore de nos jours. Marsy mourut en 1815, le 5 août. Il a donné de nombreux articles à l'*Année Littéraire*, au *Journal des Dames*, et à celui de *Paris*. Il est éditeur des ouvrages suivans : I. La *Nouvelle Anthologie française*, 1767 ou 1787, 2 vol. in-12 ; ouvrage estimé. II. Les *Annales poétiques* (avec Imbert), 1778-88, 4 vol. in-12. III. La *Nouvelle Bibliothèque de société*, 1782, 4 vol. petit in-12. IV. Les *Poésies satyriques du 18e siècle*, Londres, 1782, 2 vol. in-18. V. Les *Poésies de Dorat*, 1786, 3 v. in-12. VI. *Tablettes d'un curieux*, 1789, 2 v. in-12. VII. Les *Poésies du chevalier de Bonnard*, 1791, in-8°.

MARSYAS, de Pella, frère d'Antigone, qui fut depuis roi, se livra d'abord à la culture des lettres, et ensuite au métier des armes. Il composa, en dix livres, l'*Histoire des rois de Macédoine, depuis leur origine jusqu'à la fondation d'Alexandrie*, et il écrivit aussi un ouvrage, qu'on ne peut trop regretter, sur l'éducation d'Alexandre, avec lequel il avait été élevé.

MARTA (Horace), né à Naples dans le 17e siècle, avocat à Rome,

et professeur de droit à Pise, a donné *le Rime en prose; Tractatus de juridictione per et inter judicem ecclesiasticum et secularem exercendâ in omni foro; Compilatio totius juris controversi; De omnibus decisionibus universi orbis; Horis vespertinis repetitiones in rubricam et L. 1. ff. soluto matrimonio; Memoria locale.*

MARTANGE (le général Bonnet de), né en Beauce, en 1722, se destina d'abord à l'état ecclésiastique, et devint professeur de philosophie en Sorbonne. Le maréchal de Lowendal assistant à un de ses examens, fut frappé de sa tournure, et lui dit gaîment : « En vérité, notre uniforme vous irait mieux que votre robe et votre bonnet carré. » Martange dit qu'il changerait volontiers, et le maréchal lui donna une lieutenance dans son régiment. Il se distingua au siége de Berg-op-Zoom, et obtint une compagnie dans le régiment de la Dauphine. Le maréchal de Saxe, qui l'avait pris en affection, le chargea de plusieurs missions, qu'il remplit avec beaucoup d'habileté. Il fut fait maréchal-de-camp en 1765, et ensuite lieutenant-général, en dépit du ministre Choiseul, qui ne l'aimait pas. Sous le ministère du duc d'Aiguillon, il fut nommé secrétaire-général des régimens suisses. Pendant la révolution, il fit partie de l'armée des princes, où il avait un commandement. Il mourut à Londres en 1806, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Il cultivait les lettres, et composa plusieurs ouvrages historiques, entre autres l'*Olympiade*, et des poésies fugitives.

MARTEL. *V.* Charles Martel.

MARTEL (François), chirurgien de Henri IV, vers l'an 1590, suivit ce prince dans les guerres du Dauphiné, de Savoie, du Languedoc et de Normandie, et lui sauva la vie à La Mothe-Frélon. Henri avait secouru une place de son parti, appelée La Ganache, que ses ennemis assiégeaient. Il essuya tant de fatigues, que le soir il eut une forte douleur de côté, accompagnée d'une fièvre violente, qui rendait sa respiration difficile. Martel sut le saigner à propos, et, le septième jour, il n'avait plus de fièvre. Cette guérison lui attira la confiance de Henri IV, dont il devint le premier chirurgien, après la mort d'Antoine Portail. François Martel est auteur de l'*Apologie pour les chirurgiens, contre ceux qui publient qu'ils ne doivent se mêler que de remettre les os rompus et démis.* Dans cet ouvrage, il rapporte plusieurs guérisons qu'il avait faites à la cour, sous les yeux des médecins et chirurgiens que le roi avait nommés pour examiner son habileté. Il a encore écrit des *Paradoxes sur la pratique de chirurgie*, où l'on trouve beaucoup de choses que les chirurgiens modernes ont introduites dans leur art, comme les pansemens à froid, l'abus des sutures, les bandages, etc. Lacroix du Maine cite de lui un *Discours sur la curation des arquebusades.* Ses Œuvres ont été publiées à Paris, in-12, 1635, avec la chirurgie de Philippe de Flesselles, médecin.

MARTEL (Gabriel), jésuite, né au Puy en Velay; le 14 avril 1680, mort le 14 février 1756, est connu par un ouvrage intitulé : *Le Chrétien dirigé dans les*

exercices d'une retraite spirituelle, 2 vol. in-12. Ce livre a été réimprimé en 1764, avec des augmentations considérables. On a encore de lui : *Exercices de la préparation à la mort*, 1725, in-12.

MARTEL (Pierre), né à Genève, en 1718, mort ingénieur à la Jamaïque, a publié une foule de plans à Londres ; il a encore décrit, en anglais, un *Voyage* qu'il fit avec le chevalier Windham aux glaciers de la Savoie, Londres, 1744.

MARTEL (Étienne-Ange), jésuite et architecte, nommé communément *Martel-l'Ange*, naquit à Lyon en 1559, où il fit d'assez bonnes études. Un goût naturel pour la peinture et pour l'architecture le conduisit à Rome avec François Prella, dont le fils est connu dans les fastes de la peinture. Martel y cultiva ces deux arts, et y fit de grands progrès. Ce fut à l'âge de 21 ans qu'on l'admit, suivant ses desirs, dans la compagnie de Jésus. Il y a vécu cinquante-un ans. Sa profonde humilité lui fit choisir le degré de coadjuteur temporel, et refuser l'honneur du sacerdoce, auquel ses supérieurs voulurent l'élever. Un des premiers essais de ses talens pour l'architecture, fut l'église du collége de la Trinité de Lyon. Plusieurs maisons de sa compagnie les exercèrent successivement. Il travailla, avec le père François Derrand, au plan de leur église de la rue Saint-Antoine, à Paris (aujourd'hui l'église Saint-Paul). La dignité de ce dernier fit sans doute trouver dans son dessin des beautés qui n'existaient que dans celui de son concurrent, et lui mérita la préférence. On lui rendit plus de justice, en 1630, lorsque M. Desnoyers fit bâtir l'église du Noviciat des jésuites, à Paris, qu'il destinait pour sa sépulture. Martel-Ange fut choisi pour donner le plan de cette église, très-estimée à bien des égards. Le portail est orné d'un ordre dorique en pilastres, surmonté de l'ionique, dont les proportions sont fort justes. Les connaisseurs desireraient que les parties de sa décoration eussent plus de saillie, et fussent moins subdivisées. Ils trouvent aussi que les pilastres doriques pliés, rendent irrégulière la distribution du plafond de la corniche. Le même ordre règne dans l'église, et les métopes présentent des instrumens employés dans les cérémonies du service divin. Le caractère de Martel-Ange était fort obligeant. Tous ceux qui le consultaient pour la construction de leurs édifices, l'éprouvaient journellement. Des communautés religieuses, et plusieurs personnes de la première distinction, l'honoraient de leur confiance et de leur estime. Il en reçut des témoignages bien flatteurs, en 1633. Les douleurs de la pierre, qui l'incommodaient depuis quelques années, le déterminèrent à se faire tailler. On fit alors pour lui des prières dans beaucoup de communautés, et nombre de personnes s'intéressèrent à sa conservation. Après cette douloureuse opération, il ne s'occupa plus que de petits ouvrages de peinture jusqu'à sa mort, arrivée en 1641, à l'âge de 72 ans. On a long-temps conservé, dans la maison du Noviciat, quelques dessins de sa composition. Le cardinal de la Rochefoucault les admirait, et disait que les peintres

de Paris devaient les prendre pour modèle.

MARTELIÈRE (Pierre de la), célèbre avocat au parlement de Paris, et ensuite conseiller d'état, fils d'un lieutenant-général au bailliage du Perche, et mort en 1631, eut une grande réputation dans le barreau, et y parut avec éclat, surtout dans la cause de l'université de Paris contre les jésuites, qui sollicitaient leur rétablissement. Après ce que les Pasquier et les Arnauld avaient dit contre la société, il semblait que la satire devait être épuisée; mais La Martelière montra qu'ils avaient été ménagés. Il appelle les jésuites faux, ambitieux, politiques, vindicatifs, assassins des rois, corrupteurs de la morale, perturbateurs des états de Venise, d'Angleterre, de Suisse, de Hongrie, de Transylvanie, de Pologne, de l'univers entier. Il les peint tous comme des Châtel et des Barrière, portant le flambeau de la discorde depuis trente ans dans la France, y allumant un feu qui ne devait jamais s'éteindre. Son plaidoyer, extrêmement applaudi au barreau, le fut également à l'impression, lorsqu'il vit le jour, en 1612, in-4°. On le mit à côté des Philippiques de Démosthènes et des Catilinaires de Cicéron; mais il n'est comparable aux ouvrages de ces grands hommes, que pour l'emportement. C'est un amas de toutes les figures de la rhétorique, rassemblées sans beaucoup de choix, avec tous les traits de l'histoire ancienne et moderne que sa mémoire put lui fournir. Les accusations qu'il intente contre les jésuites, sont pour la plupart sans preuves.

MARTELLI (Louis), poète italien, né à Florence en 1499, d'une famille noble, mort à Salerne, dans le royaume de Naples, en 1527, fit des vers sérieux et bouffons. Les premiers furent imprimés à Florence, 1548, in-8°; les autres se trouvent dans le second tome des poésies à la Berniesque. Cet auteur fut compté parmi les princes du théâtre italien. Sa tragédie de *Tullia*, fameuse parmi ses compatriotes, se trouve dans le recueil de ses *Œuvres poétiques*, de l'édition de Florence et de Rome, 1533, in-8°. —Vincent Martelli, son frère, se fit aussi connaître par le talent de la versification. On a le recueil de ses Lettres et ses poésies italiennes, Florence, 1563, in-4°; *ibid.*, 1606, même format.

MARTELLI (Ugolin), de Florence, fut amené en France par la reine Catherine de Médicis, et nommé, en 1572, évêque de Glandève. On a de lui: I. *De anni integrâ in integrum restitutione*, Florence, 1578. Ce livre est divisé en 34 petits articles, et ne contient en tout que 43 pages; il le fit réimprimer à Lyon, en 1582, avec des augmentations et y ajouta le traité suivant: II. *Sacrorum temporum assertio*. III. *La chiave del calendario gregoriano*, Lyon, 1583, in-8° de 362 pages.

MARTELLI ou MARTELLO (Pierre-Jacques), excellent poète italien, secrétaire du sénat de Bologne, et professeur de belles-lettres dans l'université de cette ville, où il naquit le 28 avril 1665, et où il mourut en 1729, a écrit, en prose et en vers, avec un très-grand succès. Ses *Versi* et *Prose* ont été réunis à Bologne, en 1729, en 7 vol. in-8°.

Ce recueil renferme diverses tragédies, qui furent applaudies, et quelques romans. Martelli est placé, par le marquis Maffei, dans la classe des meilleurs poètes italiens. Ses principales sont : *Iphigénie en Tauride ; Alceste*, et *Cicéron*. Il eut part au poème des *Fastes de Louis XIV*, et le mois d'octobre lui échut en partage. Martelli voulut mettre à la mode, en Italie, les vers alexandrins (qu'on appela *Martelliani*, de son nom) rimés de deux en deux. Cet exemple eut quelques imitateurs ; mais la plupart de ses confrères s'élevèrent contre lui, et cette innovation ne fit pas fortune en Italie. Cet auteur substitua trop de négligence au ton guindé qui existait de son temps, et fut quelquefois prosaïque. Marin a donné, dans sa *Fleur d'Agathon*, une traduction ou imitation d'une petite pastorale insérée dans l'*Euripide lacerato* de Martelli.

MARTENE (Dom Edmond), bénédictin de Saint-Maur, né en 1654, à Saint-Jean-de-Losne, au diocèse de Langres, distingué dans sa congrégation par des recherches laborieuses, fut enlevé aux lettres âgé de 85 ans, le 20 juin 1739. La recherche des monumens ecclésiastiques avait été l'objet de presque toutes ses études. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, aussi savans qu'exacts. Les principaux sont : I. Un *Commentaire* latin sur la Règle de Saint-Benoît, in-4°, Paris, 1690. Cette compilation est bien faite ; et c'est en partie dans ce livre que dom Calmet a puisé le sien sur la même matière. Dom Martène a inséré dans le corps de l'ouvrage plusieurs savantes Dissertations sur l'usage de la volaille, sur la juste mesure de l'hémine, sur le travail des mains, sur les études monastiques. Il y réfute le réformateur de la Trape. II. Un Traité *De antiquis monachorum ritibus*, 2 vol. in-4°, Lyon, 1690 ; et 1738, in-fol. Quoique ce livre paraisse se borner aux usages monastiques, on y trouve une infinité de choses qui peuvent servir à l'intelligence des anciens historiens ecclésiastiques, et même des historiens profanes. III. Un autre *Traité sur les anciens rits ecclésiastiques, touchant les sacremens*, intitulé : *De antiquis Ecclesiæ ritibus*, 3 vol. in-4°, Rouen, 1700 et 1701. Il y a un tome publié en 1706 ; et le tout fut réimprimé à Milan, en 1736, 3 volumes in-folio, en société avec Dom Ursin Durand. Ce livre ne se borne pas au détail et à l'histoire des cérémonies observées dans les sacremens ; les théologiens y trouveront encore avec plaisir plusieurs éclaircissemens relatifs au dogme, et qui servent à l'établir et à le défendre. IV. Un *Traité* latin *sur la discipline de l'Eglise dans la célébration des offices divins*, Lyon, 1706, in-4°. V. Un *Recueil d'écrivains et de monumens ecclésiastiques*, pouvant servir de continuation au *Spicilége* de D. d'Achery ; il parut en 1717 et 1724, sous ce titre : *Thesaurus novus anecdotorum*, 5 vol. in-fol. VI. *Voyages littéraires*, Paris, 1717, 1724, en 2 v. in-4°. VII. *Veterum scriptorum et monumentorum moralium, dogmaticorum ad res ecclesiasticas, monasticas et politicas illustrandas amplissima collectio*, Paris, 1724, 1733, 9 vol. in-fol., etc. Cet ouvrage con-

tient des détails fort singuliers et peu connus sur les pratiques anciennes de l'Église. Tous ces ouvrages sont des trésors d'érudition. L'auteur y ramasse avec beaucoup de soin tout ce que les recherches laborieuses et une lecture immense ont pu lui procurer; mais il se borne à recueillir, et ne se pique pas d'orner ce qu'il écrit. VIII. *Thesaurus novus anecdotorum*, Paris, 1717, 5 vol. in-fol. (avec D. U. Durand). Il a laissé en manuscrit des *Mémoires* pour servir à l'Histoire de sa congrégation; une *Histoire de l'abbaye de Marmoutiers*, 2 volumes in-fol.; une *Histoire de la congrégation de Saint-Maur*; et il avait publié, en 1697, in-8°, la *Vie de dom Claude Martin*, son confrère, où il entre dans des détails puérils. Elle contient cependant quelques particularités curieuses sur l'édition de Saint Augustin.

MARTENS ou MERTENS (THIERRI), né à Asch, gros village près d'Alost, petite ville située près de Bruxelles, un des premiers qui cultivèrent l'art de l'imprimerie dans les Pays-Bas, et en particulier à Alost et à Louvain, exerça aussi cette profession à Anvers, et mourut à Alost en 1534. On a de lui, outre les impressions de plusieurs livres, quelques ouvrages de sa composition, moins estimés que ceux qui sont sortis de ses presses. Prosper Marchand cite cinquante-quatre ouvrages imprimés par lui, dont le premier est le *Speculum conversionis peccatoris*, imprimé à Alost en 1473. Maittaire et Meermann croient que Martens fut le premier qui apporta l'imprimerie d'Italie dans la Belgique. Cette opinion a été combattue savamment dans une Dissertation de Lambinet, ayant pour titre: *Recherches historiques sur l'origine de l'imprimerie, et particulièrement sur son établissement dans la Belgique*, Bruxelles et Paris, 1810. Sur la fin de sa vie, il se retira dans un monastère de sa patrie, et lui légua sa bibliothèque et ses autres biens. Les écrits qui sont de lui, sont: *Hymni in honorem sanctorum*; — *Dialogus de virtutibus*; — *Alia quædam opuscula*; — *Dictionarium hebraïcum*, in-4°, sans date et sans nom d'imprimeur. On en trouve un exemplaire à la bibliothèque du roi.

MARTENS (FRÉDÉRIC), chirurgien allemand, parcourut plusieurs fois les mers de l'Europe, et alla, en 1671, au Spitzberg, sur un navire destiné à la pêche de la baleine. Il publia le récit de ce voyage sous ce titre: *Voyage au Spitzberg ou Groenland, fait en 1671, écrit d'après les observations de l'auteur, et accompagné de figures, qu'il a dessinées*, Hambourg, 1675, 1 vol. in-4°, avec figures. C'est le premier ouvrage qui ait été publié sur le Spitzberg. Il a été traduit en anglais, Londres, 1695, et en français, dans le second tome des *Voyages au Nord*.

MARTHE, sœur de Lazare et de Marie. C'était elle qui recevait ordinairement Jésus-Christ dans sa maison de Béthanie. Un jour qu'elle se donnait bien de la peine pour lui préparer à manger, elle fut jalouse de ce que sa sœur était aux pieds de Jésus-Christ, et n'était occupée qu'à l'écouter, au lieu de la seconder dans son travail. Marthe s'en plaignit à Jésus-Christ, qui lui ré-

pondit « qu'elle avait tort de s'inquiéter; que Marie avait choisi la meilleure part. » Les anciens auteurs grecs et latins ont toujours cru qu'elle mourut à Jérusalem avec son frère et sa sœur, et qu'ils y furent enterrés. Ce n'est qu'au 10ᵉ siècle qu'on imagina le roman de leur arrivée en Provence. On prétendit qu'après la mort de Jésus, Marthe, Marie et Lazare furent exposés dans un vaisseau sans voile, qui aborda heureusement à Marseille, dont Lazare fut évêque; que Marthe se retira près du Rhône, dans un lieu où est présentement la ville de Tarascon, et qu'enfin Madeleine, que l'on confondait avec Marie, passa le reste de ses jours dans un désert appelé aujourd'hui Sainte-Baume. Mais rien n'est plus apocryphe. Il n'est plus permis de le croire, qu'à ceux qui gardent les prétendues reliques de la Madeleine.

MARTHE (Scévole de Sainte). *Voyez* Sainte-Marthe.

MARTI (Emmanuel), né l'an 1663 à Oropesa, ville de la Nouvelle-Castille, réussit de bonne heure dans la poésie, et fit paraître ses *Essais*, l'an 1682, en un volume in-4°. Cet heureux début fit naître dans le cœur d'une dame de très-haut rang des sentimens trop tendres pour ce jeune poète. Il fit, pour s'y soustraire, un voyage à Rome, et y fut reçu membre de l'Académie des Arcadiens. Innocent XII, charmé de son esprit, le nomma au doyenné d'Alicante, où il mourut le 18 décembre 1737, à 74 ans. Marti avait aidé le cardinal d'Aguirre à faire la collection des conciles d'Espagne. On a de lui: I. *Epistolæ de theatro Saguntino*, Amstelodami, 1738, in-4°. II. *Oratio pro crepitu ventris habita ad patres crepitantes ab Emanuele Martino ecclesiæ Alonensis decano*, Cosmopoli, *ex typographiâ societatis patrum crepitantium*, 1684, traduit en italien, et imprimée à Venise, en 1787. III. *Almathea geographica*, Rome, 1686, in-8°. C'est un recueil d'élégies. IV. *De Tiberis alluvione Sylva*, ibid., 1688, in-4°.

MARTIA, fille de Caton l'Ancien, était une dame très-vertueuse. Quelqu'un lui demandait un jour pourquoi, étant veuve et jeune, elle ne se remariait pas? « C'est, dit-elle, parce que je ne trouve point d'homme qui m'aime plus que mon bien. »

MARTIA, femme de Caton d'Utique qui la céda à Hortensius, quoiqu'il en eût plusieurs enfans, et la reprit après la mort de son ami, qui arriva vers le commencement de la guerre civile. Les ennemis de Caton lui reprochèrent d'avoir renvoyé sa femme pauvre et sans bien, pour la reprendre lorsqu'elle s'était enrichie par le testament de son second mari. *Voyez* Caton.

MARTIA, dame romaine, femme d'un certain Fulvius, favori d'Auguste. Son mari étant venu lui dire qu'il avait encouru la disgrace de l'empereur, pour avoir laissé transpirer un secret important, et qu'il était résolu de se donner la mort: « Tu as raison, lui répondit-elle, puisque, ayant éprouvé souvent l'intempérance de ma langue, tu t'es confié à moi; mais je dois mourir la première »: et à l'instant même elle se poignarda.

MARTIA. *Voyez* Commode.

MARTIAL (Marcus - Valerius Martialis), de Bilbilis, en

Celtibérie, dans le royaume d'Aragon en Espagne, vers l'an 40 de J.-C., venu à Rome à l'âge de vingt-trois ans, y demeura trente-cinq ans sous le règne de Galba et des empereurs suivans, qui lui donnèrent des marques d'amitié et d'estime. Domitien le créa tribun; Martial fit un dieu de cet empereur pendant sa vie, et le traita comme un monstre après sa mort. On trouve une de ses épigrammes dans les notes d'un ancien interprète de Juvénal, où il effacé d'un trait de plume tout ce qu'il en avait dit de bien.

Flavia gens quantùm tibi tertius abstulit hæres,
Pænè fuit tanti non habuisse duos.

Trajan, ennemi des satiriques, ne lui ayant pas témoigné les mêmes bontés, il se retira dans son pays. Martial passant de Rome, centre des arts, à une petite ville où il n'y avait ni goût ni génie, n'y trouva que de l'ennui, des jaloux, et des censeurs. Pline-le-Jeune, qu'il avait célébré dans ses vers, lui donna une somme d'argent lorsqu'il quitta la capitale de l'empire. Martial avait besoin de ce secours : il était peu riche. Il dit lui-même qu'il fut toujours pauvre :

Sum, fateor, semperque fui, Callistrate, pauper.

Il le fut du moins jusqu'au mariage qu'il contracta un peu tard avec une dame espagnole, qui lui apporta en dot un palais, de superbes jardins, et de grandes richesses,

Has Marcella domos, parvaque regna dedit.

On conteste cependant que cette Marcella, que Jules Scaliger appelle encore Clodia, ait été son épouse. Cette présomption n'est appuyée que sur le titre de l'épigramme que nous venons de citer ainsi conçue :

De hortis Marcellæ uxoris.

mais tous les titres des épigrammes de Martial sont d'un ancien copiste et non de lui, excepté celle des livres XIII et XIV. Quoi qu'il en soit, il paraît qu'il jouissait à Rome d'une grande réputation. Un patricien, nommé Stertinius, fit faire sa statue, qu'il plaça dans sa bibliothèque, honneur qui n'était accordé aux plus grands hommes qu'après leur mort, mais que Martial ne dut vraisemblablement qu'à l'engouement d'un homme riche et non à l'admiration sentie d'un homme de goût. Ce qui pouvait flatter davantage l'amour-propre du poète, c'est que l'empereur Verus, associé à l'empire par le philosophe Antonin, l'appelait son Virgile. Nous avons de la peine à trouver aujourd'hui dans les épigrammes de Martial ce qui pouvait le faire comparer à Virgile; mais les jugemens des contemporains étonnent souvent la postérité. Ce poète mourut vers l'an 100 de J.-C. Il est principalement connu par ses Épigrammes, dont il a dit lui-même avec raison :

Sunt bona, sunt quædam mediocria, sunt mala plura.

Par un faux goût, suite de la décadence des belles-lettres, il chercha dans le contraste des mots de quoi faire une pointe. Cette chute à laquelle on ne s'attend pas, et qui présente un sens double à l'esprit, fait toute la finesse de ses saillies. Quelques Anciens l'ont appelé un sophisme agréable, nos gens de goût modernes lui ont donné le nom de jeux de mots, et

les Italiens celui de concetti. C'est l'ornement de la plupart de ses Épigrammes. (*Voyez* Fannius, Tyron, Silius.) On en trouve quelques-unes, mais en plus petit nombre, pleines de graces et d'esprit, assaisonnées d'un sel véritablement attique. L'auteur n'y respecte pas toujours la pudeur, et en peignant des mœurs vicieuses, il peut enseigner le vice aux jeunes gens. Fréron a fait un parallèle de ce poète avec Catulle. « Martial, dit-il, se sert, avec une affectation continue, de mots extraordinaires et recherchés. Il faut plus d'étude et de mystère pour l'entendre lui seul, que pour expliquer tous les poètes du siècle d'Auguste. Catulle excelle dans le même genre (de l'Épigramme): il a du sentiment, de la finesse, de l'aménité. Son ouvrage n'est pas considérable, mais il est exquis, élégant, varié; c'est la nature qui lui dicte des vers; il a de l'ame et du goût. Martial n'a que de l'esprit et de l'art. En un mot, Martial serait peut-être plus admiré dans notre siècle, où règne le bel-esprit: Catulle aurait été plus applaudi sous Louis XIV, où régnait le génie. » (*Voyez* Navagero.) Les meilleures éditions des quatorze livres d'Épigrammes de Martial sont, celle de Venise, par Vendelin de Spire, 1470, in-fol., c'est l'édition *princeps*; celle *cum notis variorum*, Leyde, 1670, in-8°; celle *ad usum Delphini*, 1680, in-4°; celle d'Amsterdam, 1701, in8°.-L'abbé Lemascrier en donna une élégante en 1754, in-12, 2 vol., chez Coustelier, avec plusieurs corrections. On attribue divers ouvrages à Martial qui ne sont pas de lui. L'abbé de Marolles a publié dans notre langue deux traductions de ses Epigrammes, l'une en prose, en 1655, 2 vol. in-8°, l'autre en vers, 1675, in-4°; et, comme il a rendu cet auteur fort platement, Ménage appelait cette version: *des Epigrammes contre Martial*.... En 1807, il a paru une édition des Epigrammes de Martial, latines et françaises, 3 vol. in-8°, faites par des anonymes qui se disent de jeunes militaires. On a encore de Martial le *Livre des spectacles*, qui a pour objet de célébrer les Jeux publics que Titus donna l'an 81; on le trouve en tête de ses œuvres. *Voyez* Ponçol et Marolles.

MARTIAL (Saint), évêque et apôtre de Limoges sous l'empire de Dèce, plus connu par la tradition que par les anciens historiens. On a agité dans le 11e siècle une controverse sérieuse, s'il fallait ranger Saint Martial au nombre des apôtres ou dans celui des confesseurs. On lui attribue deux *Epîtres*, qui ne sont pas de lui.

MARTIAL d'Auvergne, en latin, *Martial Avernus, dictus Parisiensis*, né à Paris vers l'an 1440, suivit la carrière du barreau et fut pendant cinquante ans procureur au parlement, et notaire au châtelet de Paris. En 1466, il fut atteint d'une fièvre chaude. Dans un accès, il se jeta par la fenêtre de sa chambre dans la rue, se rompit une cuisse, se froissa tout le corps, et fut en grand danger de mourir, dit l'auteur de la *Chronique de Louis XI*. Les emplois qu'il remplit, ni cet événement ne forment point ses titres à la célébrité. Il a composé plusieurs ouvrages en vers et en prose, qui ont eu plusieurs éditions et qui sont encore recher-

chés. « Il était, dit l'abbé Goujet, l'homme de son siècle qui écrivait le mieux et avec le plus d'esprit. » Son premier ouvrage est : I. *Arresta amorum*, ou *les Arrêts d'amours*, Paris, 1528 ; Lyon, 1533, in-4°. Les cours d'amour qui existaient long-temps avant Martial d'Auvergne, lui ont donné l'idée de cet ouvrage. On y voit des amans qui viennent exposer leurs plaintes réciproques au tribunal de l'Amour, lequel prononce ensuite ses arrêts. Ces plaidoyers et arrêts sont tous écrits en prose ; mais l'ouvrage commence et finit par quelques vers. Ces arrêts étaient originairement au nombre de 51. Benoît-de-Court, habile jurisconsulte, né à Saint-Symphorien, près de Lyon, joignit à ces arrêts un ample commentaire. Ce commentaire latin, qui est presque toujours sérieux, qui contient l'exposé exact des opinions des jurisconsultes et des règles de la procédure, forme un contraste assez plaisant avec le texte français, qui n'est qu'un vrai badinage, une œuvre de gaîté et de galanterie. Cependant le grave commentateur ne néglige point, lorsque l'occasion s'en présente, d'autoriser les pratiques galantes décrites dans le texte, par des passages des poètes érotiques de l'antiquité. La plus ancienne édition que l'on connaisse des *Arrêts d'Amours* est de 1528. Celle qui fut publiée en 1533 est la première qui parut avec les Commentaires de Benoît-de-Court. Il y a eu depuis un grand nombre d'éditions ; celle de Paris, en 1541, porte ce titre : *Droits nouveaux et Arrêts d'Amours, publiés par messieurs les sénateurs du parlement de Cupido, sur l'estat et police d'amour, pour avoir entendu le différend de plusieurs amoureux et amoureuses.* Une édition de Lyon de 1581, est intitulée : *Les Déclamations, Procédures et Arrêts d'Amour, donnés en la cour et parquet de Cupido, à cause d'aucuns différends entendus sur cette police.* Dans l'édition de Lyon, imprimée chez Griphe en 1546, ainsi que dans les éditions postérieures, on a ajouté un arrêt de plus, qui est le 52ᵉ, qui n'a point de commentaires. Gilles d'Origny, dit *le Pamphile*, avocat au parlement de Paris, en est l'auteur. On y a joint en outre une autre pièce, intitulée *Ordonnance sur le fait des masques.* La dernière édition, augmentée d'un avertissement, d'un glossaire et d'autres pièces, a été imprimée en 1731, 2 vol. in-12, à Amsterdam. Dans cette édition on a joint un autre ouvrage attribué à Martial d'Auvergne, intitulé : *l'Amant rendu cordelier à l'observance d'Amours.* C'est un poème allégorique composé de 234 stances. L'auteur met en scène un amant maltraité de sa dame, qui raconte sa peine, et un prieur des cordeliers qui se montre plus habile que lui dans les ruses d'amour, lui donne des conseils et le détermine à entrer dans son ordre. III. *Les Vigiles de la mort du roy Charles VII, à neuf psaumes et neuf leçons, contenant la chronique et les faits advenus durant la vie dudit roy.* Cet ouvrage, qui a fait dans le temps le plus de réputation à son auteur, est un poème historique de six à sept mille vers de différentes mesures. C'est de la prose rimée ; mais Martial d'Auvergne y fait paraître quelquefois de l'invention et beaucoup de ju-

gement. Il offre, sous la forme singulière de l'office de l'Eglise, appelé *Vigiles*, une histoire très-circonstanciée, suivie année par année, et où les faits sont fidèlement rapportés. Il donne des particularités qui ne se trouvent point ailleurs. Nous ne citerons que celle-ci : un moine augustin, confesseur de l'anglais Talbot, se fit porter de Paris à Orléans sur les épaules d'un prisonnier français. Les psaumes sont des récits historiques, et les leçons, des complaintes sur le triste état de la France et sur la mort du roi. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions; la première, en 1493, la dernière, donnée par Coustelier, en 1724, 2 vol. in-12. L'éditeur a laissé échapper plusieurs fautes. IV. *Dévotes louanges à la Vierge Marie.* C'est une histoire en vers de la Vierge, elle est pleine de fables. L'auteur était vieux quand il composa cet ouvrage, dont on connaît deux éditions; la première, en 1492, la seconde, en 1509. Martial d'Auvergne mourut le 13 mai 1508, ainsi qu'il résulte de l'épitaphe ci-dessous, que rapporte Joly :

Sous Jésus-Christ en bon sens pacifique
Parlement rendit son esprit:
En mai treize, ce jour là sans réplique
Qu'on disait lors mil cinq cent et huit.

Il laissa un fils, nommé aussi Martial d'Auvergne, reçu procureur au parlement le 10 juillet 1500, comme on le voit dans les registres de cette cour.

MARTIAL de BRIVES (le P.), capucin, natif de la ville de ce nom en Limousin, mort en 1656. Son nom de famille était *Dumas;* mais, selon l'usage de son ordre, il n'est connu que par celui de sa patrie. Il sut allier le commerce des muses à la plus austère piété, et faire servir ses talens à la gloire de la religion. Ses poésies, qui ne sont pas dépourvues de mérite, quoiqu'on y rencontre de temps en temps de fades jeux de mots ou des expressions triviales, consistent en *Paraphrases de psaumes, cantiques, méditations, élégies pieuses*, etc. On y trouve aussi une espèce de drame intitulé *Jugement de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en faveur de Marie-Madeleine contre sa sœur Marthe.* Elles ont été recueillies et imprimées in-8°, à Lyon, en 1660, par le père Zacharie de Dijon, confrère de l'auteur, sous le titre de *Parnasse séraphique, ou les derniers soupirs de la muse du R. P. Martial de Brives, capucin*, etc.

MARTIANAY (Dom Jean), né à Saint-Sever-Cap, au diocèse d'Aire, en 1647, entré dans la congrégation de Saint-Maur, s'y distingua par son application à l'étude du grec et de l'hébreu; il s'attacha surtout à la critique de l'Ecriture Sainte, et ne cessa de travailler jusqu'à sa mort, arrivée à Saint-Germain-des-Prés le 16 juin 1717. Quoiqu'occupé à repousser les traits des critiques qu'il s'était faits, et tourmenté de la pierre, il ne laissa pas d'écrire beaucoup. Il possédait l'Ecriture Sainte dans la perfection. Sa conversation était honnête, et la douceur était peinte sur sa figure. Il n'en était pas moins mordant; et « il reprenait les autres avec une liberté qui n'était pas toujours réglée par la discrétion, n'épargnant pas même ses confrères les plus respectables. On peut voir comment il les traite dans ses *Prolégomènes* sur la Bibliothèque divine de Saint Jérôme. »

(Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur, pag. 383.) Quelques savans ne furent pas en reste avec lui. Richard Simon le railla assez platement sur le surnom de *Dom*, et sur son nom de Martianay, dérivé de Martin, nom qu'on donne quelquefois aux ânes:

Cùm voco te Domnum, noli tibi, Marce, placere:
Sic asinum semper, Domne, saluto meum.

On a de dom Martianay : I. Une nouvelle édition de *Saint Jérôme*, avec le P. Poujet, en 5 vol. in-fol., dont le premier parut en 1693, et le dernier en 1706. Cette édition, qui offre des prolégomènes savans, n'est ni aussi méthodique, ni aussi bien exécutée que celle de plusieurs autres Pères, donnée par quelques-uns de ses confrères. Elle eut des censeurs parmi les protestans et parmi les catholiques. Simon et Le Clerc la critiquèrent avec vivacité, souvent avec justesse. On reprocha principalement à l'auteur de n'avoir pas orné son texte de notes grammaticales et théologiques, et d'avoir distribué dans un ordre embarrassant les Lettres de Saint Jérôme, qu'il mêla tantôt avec ses *Commentaires*, tantôt avec ses ouvrages polémiques. Le style de ses préfaces, de ses prolégomènes et de ses notes n'est pas assez naturel. Il y fait des applications forcées et même indécentes de l'Ecriture Sainte. Il dit, en parlant d'une de ses maladies qui l'avait réduit à l'extrémité, que le Seigneur avait semblé lui dire, comme au Lazare : *Martiane, veni foras...* De telles applications ne peuvent partir que d'une imagination ardente : celle du P. Martianay l'était. « Il semblait, dit dom de La Viéville, dans sa Bibliothèque des auteurs de la congrégation de Saint-Maur, avoir hérité du zèle qu'avait Saint Jérôme pour la religion, de sa vivacité à défendre ses sentimens, et du mépris qu'il témoignait pour ceux qui ne les adoptaient pas. » II. *Vie de Saint Jérôme*, 1706, in-4°. Cette vie, tirée des propres écrits du Saint, est un tableau assez fidèle. « En la lisant, disent les journalistes de Trévoux, on a le plaisir de voir que c'est Saint Jérôme lui-même qui fait le récit de sa vie ; car ce qu'il en a marqué en différens endroits de ses ouvrages, est ici rapporté et placé si à propos, qu'il semble que le P. Martianay lui a laissé toute la narration, et ne lui a prêté que l'ordre et l'arrangement. » Il tâche de justifier ce Père de l'Eglise du reproche d'avoir été trop vif et trop caustique, et il donne un précis exact de sa doctrine. III. Deux *Ecrits* en français, savans, mais mal écrits, 1689 et 1693, 2 vol. in-12; dans lesquels il défend contre le P. Pezron, bernardin, l'autorité de la chronologie du texte hébreu de la Bible. (*Voyez* PEZRON.) IV. *Vie de Madeleine du Saint-Sacrement*, carmélite, 1714, in-12. V. *Essais de traductions*, ou *Remarques* sur les traductions françaises du Nouveau Testament, Paris, 1709, in-12. L'auteur publia cet ouvrage sous le nom du sieur Chiron, prêtre. VI. Les *Psaumes* de David, et les *Cantiques* de l'Eglise, avec de courtes *Notes* ou *Explications*, Paris, 1719, in-8°. VII. *Le Nouveau Testament*, traduit en français, sur la vulgate, 1712, 3 vol. in-12. VIII. *Traités des*

vanités du siècle, traduit de Saint Jérôme; ibid., 1715, in-12. On lui doit encore un *Commentaire* manuscrit sur l'Ecriture Sainte. Ce savant auteur se proposait d'y expliquer le texte sacré par lui-même; mais il n'eut pas le temps d'achever cet ouvrage utile. Voyez l'*Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*.

MARTIANUS (Prosper), médecin du 16e siècle, né à Sassuolo, au duché de Modène, exerça son art à Rome avec distinction; mais il mit le sceau à sa réputation par ses *Commentaires sur Hippocrate*. George Baglivi faisait le plus grand cas de cet ouvrage, intitulé : *Magnus Hippocrates Cous, notationibus explicatus, sive operum Hippocratis interpretatio, latinè*; Romæ, 1626, 1628, in-folio; Venetiis, 1652, in-folio; Patavii, 1718, in-folio.

MARTIEN. *Voy.* Marcien.

MARTIGNAC (Étienne Algay, sieur de), littérateur et laborieux traducteur, né à Brives-la-Gaillarde, en 1620, ou, selon Moréri, en 1628, a donné en français diverses traductions en prose de quelques poètes latins, meilleures que celles qu'on avait publiées avant lui sur les mêmes auteurs, mais fort au-dessous de celles qui ont paru après lui. Il a traduit : I. Les trois comédies de *Térence*, auxquelles les solitaires de Port-Royal n'avaient pas voulu toucher, Paris, 1673, in-12. II. *Horace*, 1678, 2 vol. in-12. III. Perse et Juvénal, 1682, in-12. IV. Virgile, 1681, 3 vol. in-12. V. Ovide tout entier, en 9 vol. in-12. Ces versions, en général fidèles, exactes et claires, manquent d'élégance et de correction. L'auteur a soin dans ses notes de faire accorder l'ancienne géographie avec la moderne. Il avait commencé une traduction de la Bible. Son dernier ouvrage fut les *Éloges historiques des archevêques et évêques de Paris*, in-4°, Paris, 1698; ouvrage où l'auteur a fait de ses personnages des êtres parfaits; heureusement on sait à quoi s'en tenir sur ces éloges, qui peuvent prêter à l'éloquence en blessant la vérité. Ce laborieux écrivain mourut en 1698, âgé de 70 ans. Martignac, l'un des confidens de Jean-Baptiste Gaston, duc d'Orléans, rédigea les *Mémoires* de ce prince, qui s'étendent depuis 1608 jusqu'à la fin de janvier 1636; ils ont été imprimés à Amsterdam, 1683; à Paris, 1684, in-12, et réimprimés dans divers recueils. On a encore de cet écrivain : *Entretiens sur les anciens auteurs*, contenant leurs vies et le jugement de leurs ouvrages, Paris, 1697, in-12, et un *Journal chrétien* sur divers sujets de piété, tiré des Saints Pères, ouvrage périodique qui a paru depuis le 7 avril 1685 jusqu'au 16 juin suivant. Ce journal n'eut pas de succès, et n'en méritait réellement aucun.

MARTIN (Saint), évêque de Tours, et l'un des plus grands prélats de l'Église romaine, dans le 4e siècle, naquit vers 316, à Sabarie, dans la Pannonie (à présent Szombathely, dans le comté d'Eisenstadt), d'un tribun militaire, fut forcé de porter les armes, et donna l'exemple de toutes les vertus dans cette profession. Il coupa son habit en deux, pour couvrir un pauvre, qu'il rencontra à la porte d'Amiens. Jésus-Christ se montra à lui la nuit suivante, revêtu de cette moitié

d'habit. Martin était alors catéchumène ; il reçut bientôt après le baptême, et renonça à la profession des armes pour entrer dans la milice ecclésiastique. Après avoir passé plusieurs années dans le retraite, Saint Hilaire, évêque de Poitiers, lui conféra l'ordre d'exorciste. De retour en Pannonie, il convertit sa mère, et s'opposa aux ariens qui dominaient dans l'Illyrie. Fouetté publiquement pour avoir montré un zèle trop ardent, il fit paraître au milieu de son supplice la constance des premiers martyrs. Ayant appris que Saint Hilaire était revenu de son exil, il alla s'établir près de Poitiers, dans un lieu nommé *Locociagum*, aujourd'hui Ligugé, à deux lieues de cette ville. Il y rassembla un certain nombre de religieux, qui se mirent sous sa conduite. Ses vertus éclatant de plus en plus, on l'arracha à sa solitude, en 374. Martin fut ordonné évêque de Tours, avec l'applaudissement général du clergé et du peuple. Sa nouvelle dignité ne changea point sa manière de vivre. Au zèle et à la charité d'un évêque, il joignit l'humilité et la pauvreté d'un anachorète. Pour vivre moins avec le monde, il bâtit auprès de la ville, entre la Loire et une roche escarpée, le célèbre monastère de Marmoutiers, que l'on croit être la plus ancienne abbaye de France. Saint Martin y rassembla 80 moines, qui retraçaient dans leur vie celle des solitaires de la Thébaïde. Après avoir converti tout son diocèse, il fut l'apôtre de toutes les Gaules. L'empereur Valentinien, étant venu dans les Gaules, le reçut avec honneur. Le tyran Maxime, qui, après s'être révolté contre l'empereur Gratien, s'était emparé des Gaules, de l'Angleterre et de l'Espagne, l'accueillit d'une manière non moins distinguée. Le saint évêque se rendit auprès de lui à Trèves, vers l'an 383, pour en obtenir quelques graces. Maxime le fit manger à sa table, avec les plus illustres personnes de sa cour, et le fit asseoir à sa droite. Quand on donna à boire, l'officier présenta la coupe à Maxime, qui la fit donner à Martin pour la recevoir ensuite de sa main ; mais l'illustre prélat la donna au prêtre qui l'avait accompagné à la cour. Cette hardiesse, loin de déplaire à l'empereur, obtint son suffrage et celui des courtisans. Martin profita de son crédit auprès de ce prince pour empêcher qu'on ne condamnât à mort les priscillianistes, poursuivis par Ithace ou Idace, évêque d'Espagne. L'évêque de Tours ne voulut pas communiquer avec des hommes qui se faisaient une religion de répandre le sang humain, et obtint la vie de ceux dont ils avaient demandé la mort. Il mourut à Candes, le 8 novembre 397, selon les uns, et le 11 novembre de l'an 400, suivant d'autres. On a conservé, sous son nom, une *Profession de foi* touchant le mystère de la Trinité. Saint Martin est le premier des confesseurs auxquels l'Église latine a rendu un culte public. Sulpice-Sevère, son disciple, et Fortunat, ont écrit sa Vie. On y trouve l'élégance et la pureté du latin d'Auguste, réunies à la fidélité de l'histoire. Poulin de Périgueux et Fortunat de Poitiers, ont donné en vers, d'après Sulpice-Sévère ; la *Vie de Saint Martin ;* mais ils ont défiguré, par une poésie un peu agreste, la belle prose de l'auteur, qu'ils copiaient. Nicolas

Gervaise a aussi donné une Vie de ce Saint, pleine de recherches, Tours, 1699, in-4°. Saint Martin, prenant la coupe des mains de l'empereur Maxime, est devenu le patron des buveurs. Sa fête, placée au moment de la vendange, fut long-temps célébrée en France par des danses et des repas ; aussi appelait-on, dans l'ancien langage, *martiner*, pour dire boire plus que de raison, et l'ivresse, *le mal Saint Martin;* et un poète ancien se justifie d'avoir fait longue la syllabe *bi* dans le mot *bibere*, par ce vers :

Bibere Martinus non sinit esse breve.

MARTIN Ier (Saint), de Todi, dans le duché de Spolette, mérita par ses vertus d'être élu pape après Théodore, le 5 juillet 649. Martin convoqua un concile à Rome, dans lequel il condamna l'hérésie des monothélites, avec l'ecthèse d'Héraclius et le type de Constant II. Ce fut la cause de sa disgrace auprès de ce dernier prince. On l'enleva du milieu de Rome pour le conduire à Constantinople : Martin y essuya la prison et les fers; l'une des accusations intentées contre lui fut de s'être lié avec l'exarque Olimpius, pour conjurer la ruine de l'Empire et même la mort de l'empereur. C'était une imposture. Il n'en fut pas moins condamné comme criminel de lèse-majesté. Au sortir du tribunal, on l'exposa dans la place publique, pour servir de jouet au peuple et aux soldats, et on le dépouilla de tous les ornemens de la dignité pontificale. Constant l'exila ensuite dans la Chersonèse, où ce pape mourut, le 16 septembre 655, après plus de deux ans de captivité, et six ans de pontificat. On a de lui dix-huit Épîtres, d'un faible intérêt, sur divers sujets, dans la Bibliothèque des Pères, et dans l'édition des Conciles, de Labbe.

MARTIN II ou MARIN Ier, archidiacre de l'Église romaine, trois fois légat à Constantinople pour l'affaire de Photius, pape après Jean VIII, en 882, condamna Photius, rétablit Formose dans son siége de Porto. Devenu pape par la suite, il mourut en février 884, avec la réputation d'un homme éclairé et pieux. Il eut pour successeur Adrien III.

MARTIN III ou MARIN II, Romain de naissance, successeur du pape Étienne VIII, en 942, mort le 4 août 946, après avoir signalé son zèle et sa piété dans la réparation des églises et le soulagement des pauvres. Il eut pour successeur Agapet II.

MARTIN IV, appelé auparavant *Simon de Brion*, né au château de Montpensier, dans la Touraine, d'une famille illustre, successivement garde des sceaux du roi Saint Louis, cardinal, et enfin pape, le 22 février 1281, après la mort de Nicolas III, avait été chanoine et trésorier de l'église de Saint-Martin de Tours ; ce qui l'engagea à prendre le nom de Martin, en l'honneur de ce Saint. Il résista à son élection, jusqu'à se faire déchirer son manteau, quand on voulut le revêtir de celui de pape. Il fut élu ensuite sénateur de Rome, et il paraît singulier qu'il acceptât cette charge, qui ne lui donnait qu'une simple magistrature dans une ville dont les papes se prétendaient seigneurs temporels depuis près de deux siècles. Ce pontife, né avec un génie sévère, et nourri des maximes d'une fausse juris-

prudence canonique, signala son règne par plusieurs anathèmes. Après avoir excommunié l'empereur Michel Paléologue, comme fauteur de l'ancien schisme et de l'hérésie des Grecs, il lança ses foudres sur Pierre III, roi d'Aragon, usurpateur de la Sicile, après le massacre des vêpres siciliennes, dont ce prince avait été le promoteur. Le pape le priva non-seulement de la Sicile, mais encore de l'Aragon, qu'il donna à Charles de Valois, second fils du roi de France. Ces censures, suivies d'une déposition solennelle prononcée en 1282, n'intimidèrent ni le roi ni les seigneurs, ni les ecclésiastiques, ni les religieux. Pierre continua de porter le titre de roi d'Aragon, en se qualifiant dans tous les actes, « chevalier aragonais, père de deux rois, et maître de la mer. » Le pape n'en fut que plus irrité ; il fit prêcher une croisade contre lui, et donna ses états à Philippe-le-Hardi, pour l'un de ses fils. Ce prince obtint du pontife la décime des revenus ecclésiastiques, pour faire cette guerre sacrée. Si l'on doit être surpris que les papes donnassent des royaumes qui ne leur appartenaient pas, faut-il l'être moins en voyant des princes accepter de pareils présens? N'était-ce pas convenir que les papes avaient le droit de disposer des couronnes, et de déposer les monarques à leur gré ? L'expédition de Philippe fut malheureuse, il mourut en 1285, d'une contagion qui s'était mise dans son armée. Elle fut regardée par les Aragonais comme une punition des excès et des profanations des croisés, qui s'imaginaient qu'il suffisait de se battre pour gagner l'indulgence et pour laver leurs crimes. Les historiens rapportent que ceux qui, par hasard n'avaient point d'autres armes, se servaient de pierres, en disant dans leur jargon barbare : « Je jette cette pierre contre Pierre d'Aragon pour gagner l'indulgence. » Les démarches de Martin ne servirent qu'à le rendre odieux, ridicule, et à faire détester la cour de Rome. Ce pontife mourut à Pérouse, le 28 mars 1285. Il eut pour successeur Honorius IV.

MARTIN V, Romain, successeur de Jean XIII, nommé auparavant *Othon Colonne*, de l'ancienne et illustre maison de ce nom, cardinal-diacre, fut intronisé sur la chaire pontificale, le 11 novembre 1417, après l'abdication de Grégoire XII, et la déposition de Benoît XIII, pendant la tenue du concile de Constance. Jamais pontife ne fut inauguré plus solennellement : il marcha à l'église monté sur un cheval blanc, dont l'empereur et l'électeur palatin, à pied, tenaient les rênes. Une foule de princes et un concile entier fermaient la marche. On le couronna de la triple couronne, que les papes portaient depuis environ deux siècles, après l'avoir ordonné prêtre et évêque. Son premier soin fut de donner une bulle contre les hussites de Bohême, dont les ravages s'étendaient tous les jours. Le premier article de cette bulle est remarquable, en ce que le pape y veut « que celui qui sera suspect d'hérésie jure qu'il reçoit les conciles généraux, et en particulier celui de Constance, représentant l'Église universelle, et qu'il reconnaisse que tout ce que ce dernier concile a approuvé et condamné doit être approuvé et condamné par tous les fidèles. »

Il parait suivre naturellement de là que Martin V approuve la supériorité du concile sur les papes, qui fut décidée dans la 5ᵉ session. Il tardait à Martin de voir terminer le concile de Constance ; il en tint les dernières sessions au commencement de 1418. On avait crié pendant deux ans dans cette assemblée contre les annates, les exemptions, les réserves, les impôts des papes sur le clergé au profit de la cour de Rome. Quelle fut la réforme tant attendue ? Le pape Martin, après avoir promis de remédier à tout, congédia le concile, sans avoir apporté aucun remède efficace aux différens maux dont on se plaignait. La joie du retour du pape à Rome fut si grande, qu'on en marqua le jour dans les fastes de la ville, pour en conserver éternellement la mémoire. Le schisme n'était pas encore bien éteint. L'antipape Benoît XIII vivait encore, et, après sa mort, arrivée en 1424, les deux seuls cardinaux de sa faction élurent un chanoine espagnol, Gilles de Mugnos, qui prit le nom de Clément VIII. Ce prétendu pape se démit quelque temps après, en 1429; et pour le dédommager de cette ombre de pontificat qu'il perdait, le pape lui donna l'évêché de Majorque. C'est ainsi que Martin termina le schisme qui avait fait tant de plaies à l'Église pendant un demi-siècle. Le pape, toujours pressé par les princes de réformer l'Église, avait convoqué un concile à Pavie, transféré ensuite à Sienne, et enfin dissous sans avoir rien statué. Martin crut devoir apaiser les murmures des gens de bien : il indiqua un concile à Bâle, qui ne devait être tenu que sept ans après. Il mourut d'apoplexie dans cet intervalle, le 20 février 1431, à 63 ans. Ce pape avait les qualités d'un prince, et quelques vertus d'un évêque. L'Église lui fut redevable de son unité, l'Italie de son repos, et Rome de son établissement. On a de lui quelques ouvrages. Il eut pour successeur Eugène IV.

MARTIN DE DUME (Saint), archevêque de Brague, né vers le commencement du 6ᵉ siècle, originaire de la Pannonie, alla visiter les lieux saints, et débarqua ensuite en Galice, où les Suèves, imbus de l'arianisme, avaient établi leur domination ; il y instruisit dans la foi le roi Théodomir, et ramena les peuples de ces contrées à l'unité catholique. Il y fonda plusieurs monastères, dont le principal fut celui de Dume, près de la ville de Brague, autrefois dans la Galice, aujourd'hui en Portugal. On érigea Dume en évêché par respect pour le mérite de Martin, qu'on éleva sur ce nouveau siége, en 567. Les rois des Suèves voulurent qu'il fût l'évêque de la cour ; ce qui l'a fait appeler évêque de la famille royale. Il monta ensuite sur le siége de Brague, et mourut le 20 mars 580, jour où l'Église célèbre sa fête. Nous avons de lui : I. Une *Collection de 84 canons*, divisée en deux parties ; l'une pour les devoirs des clercs, l'autre pour ceux des laïques ; elle se trouve dans le Recueil des conciles et dans le premier tome de la *Bibliothèque canonique* de Justel. II. *Formule d'une vie honnête*, ou *Traité des quatre vertus cardinales*. Ce traité est adressé à Myron, roi de Galice, qui avait prié le Saint de lui donner une règle de conduite : on le voit dans le *Spicilége* de dom d'Achery,

tome 10, page 626, et dans la Bibliothèque des Pères, où il est suivi d'un livre du même Saint, intitulé *Des Mœurs*. Cet ouvrage se ressent de l'époque où il fut écrit, et des préjugés de l'auteur. III. Il a traduit du grec en latin un Recueil de sentences des solitaires d'Égypte, qu'on trouve dans l'Appendice des Vies des Pères, par Rosweide, Anvers, 1628.

MARTIN, roi de Sicile, fils de Martin, roi d'Aragon, régna de 1399, à 1409. Il devait monter sur le trône, en 1392; mais, comme il lui fallut combattre pour la couronne, il ne régna véritablement qu'en 1399. Après la mort de Marie, sa première femme, il épousa, en 1401, Blanche, fille du roi de Navarre. Il mourut en Sardaigne, le 25 juillet 1409. C'était un prince plein d'activité et de valeur. Son père, après sa mort, réunit la Sicile à l'Aragon.

MARTIN, surnommé *Gallus*, le plus ancien historien de Pologne, ecclésiastique français, fut, à ce que l'on croit, aumônier et instituteur de Boleslas III, roi de Pologne. Il écrivit une Histoire ou Chronique de Pologne, que nous ne connaissons que par l'abrégé qui a paru sous ce titre : *Chronica Polonorum*, Dantzick, 1749.

MARTIN LE POLONAIS (*Martinus Polonus*), célèbre chroniqueur, dominicain, pénitencier et chapelain du pape, nommé à l'archevêché de Gnesne, par Nicolas III, mourut à Bologne, lorsqu'il allait en prendre possession, le 29 juin 1278. On a de lui des *Sermons*, 1484, in-4°, et une *Chronique* qui finit au pape Clément IV. La meilleure édition est celle que Jean Fabricius, prémontré, publia à Cologne en 1616. On en a une traduction française, 1503, in-fol. Cet historien manquait de critique et de philosophie; mais son ouvrage ne laisse pas d'être utile. Il est connu sous le nom de *Chronique martiniane*, et n'est pas commun. On y trouve des particularités curieuses. On a mis sur son compte la fable ou l'histoire de la papesse Jeanne; mais Richard de Cluny, qui vivait près d'un siècle avant Martin-le-Polonais, en avait parlé presque dans les mêmes termes que lui.

MARTIN (Grégoire), né à Maxfield, dans le comté de Sussex, entra, en 1670, au collége de Douai, et y embrassa l'état ecclésiastique. Il y fut ensuite professeur d'hébreu et d'Écriture Sainte, puis il se rendit à Rome, pour organiser le collége de cette ville. De retour en France, il se fixa à Reims, où il mourut, le 28 octobre 1582. Parmi ses écrits, on remarque : I. Un *Traité du schisme*. II. *Lettre à ceux qui temporisent pour se déclarer catholiques*, 1575 et 1588, in-8°. III. *Traité de l'amour de Dieu*, Rouen et Saint-Omer, 1603, in-12, etc. etc.

MARTIN (Thomas), jurisconsulte, né à Cearne dans le comté de Dorset, fut chancelier de Winchester, et l'un des commissaires choisis sous le règne de Marie dans le procès de Cranmer. Cette dernière circonstance le fit haïr des protestans, et il fut persécuté sous la reine Élisabeth. Il mourut en 1584. On a de lui : I. *Traité contre le mariage des prêtres et des religieux*, Londres, 1554, in-4°. II. *Vie de Guillaume Wiccam*, évêque de Worcester,

Oxford, 1590, Londres, 1599, in-4°.

MARTIN (Bernard), jurisconsulte, et philologue, né en 1574, à Dijon, mort dans la même ville le 15 novembre 1639, a laissé les ouvrages suivans : I. *Variæ lectiones*, Paris, 1603, in-8°. II. Des *Notes sur le premier titre de la Coutume de Bourgogne*, in-12, sans date, ni nom d'imprimeur.

MARTIN (François), gouverneur de Poudicheri, fut d'abord un des agens de la compagnie des Indes, embarqué sur l'escadre commandée par Delahaye. Ayant été ensuite envoyé en 1674, près du radja du territoire où est Pondichéri, il y fonda un établissement français, et fit de Pondichéri une ville qui donna bientôt les plus belles espérances. Martin défendit son établissement contre les Hollandais, et obtint une capitulation honorable le 5 septembre 1693. Pondichéri ayant été rendu aux Français par la paix de Ryswick, en 1691. Martin fut nommé président du conseil supérieur établi dans cette ville. On croit qu'il mourut de 1723 à 1727.

MARTIN (François), voyageur, né à Vitri en Bretagne, était, à ce qu'on croit, chirurgien de marine. Il a publié la *Description du premier ouvrage fait aux Indes Orientales par les Français*, Paris, 1609, 1 vol. in-12.

MARTIN (André), oratorien, né à Bressuire, en 1621, fut professeur de philosophie dans sa congrégation, et enseigna publiquement la doctrine de Descartes. Il fut nommé en 1679, professeur de théologie à Saumur, et remplit cet emploi avec beaucoup de distinction. On crut découvrir du jansénisme dans quelques-unes de ses propositions qui furent mises à l'Index, et lui attirèrent une lettre de cachet. Il mourut à Poitiers, en 1695. On a de lui : I. *Philosophia moralis christiana*, 1653, sous le nom de *Jean Côme Vavius*. II. Une *Théologie* manuscrite, rédigée dans les mêmes principes que sa philosophie.

MARTIN (Dom Claude), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit à Tours, en 1619, d'un père qu'il perdit au berceau, et d'une mère pieuse qui fut dans la suite première supérieure des ursulines de Quebec, où elle mourut saintement. (*Voy.* Marie de l'Incarnation.) Le fils se consacra à Dieu de bonne heure, il entra d'abord à Vendôme dans le couvent de Saint-Benoît, dont il porta l'habit en 1642, et devint supérieur du monastère des Blancs-Manteaux à Paris, où il demeura six ans. Il mourut le 9 août 1696, dans l'abbaye de Marmoutiers, dont il était prieur. On a de lui : I. Des *Méditations chrétiennes*, 1669, Paris, 2 v. in-4°. Ouvrage un peu volumineux, et qui, loin d'être un chef-d'œuvre de diction, n'est qu'une série des lieux communs qu'on rencontre ordinairement dans ces sortes d'ouvrages. II. Les *Lettres* et la *Vie* de sa mère, 1677, in-4°; ouvrage édifiant. III. La *Conduite pour la retraite du mois*, ibid., 1670, in-12. La *Pratique de la Règle de Saint-Benoît*, plusieurs fois réimprimée. *Voy.* sa Vie par dom Martenne, Tours, 1697, in-8°.

MARTIN (David), théologien protestant, habile dans l'Écriture Sainte, la théologie et la philo-

sophie, né à Revel dans le diocèse de Lavaur, en 1639, d'une bonne famille, devint célèbre parmi les protestans. Après la révocation de l'édit de Nantes, il passa en Hollande, et fut pasteur à Utrecht. On lui offrit plusieurs autres églises, qu'il refusa par modestie. Occupé à donner des leçons de philosophie et de théologie, il eut la satisfaction de compter parmi ses disciples des fils même de Souverains. Les travaux du ministère, et un commerce de lettres avec plusieurs savans, ne l'empêchèrent pas de faire de laborieuses recherches. Il connaissait asse bien notre langue, et lorsque l'Académie française fit annoncer la seconde édition de son *Dictionnaire,* il lui envoya des remarques, qu'elle reçut et dont elle chargea son secrétaire de lui faire des remercimens. Il mourut à Utrecht, le 9 septembre 1721, âgé de 82 ans. Martin écrivait d'une manière dure et incorrecte. On a de lui : I. *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament,* appelée *Bible de Mortier,* du nom de l'imprimeur, imprimée à Anvers (Amsterdam), en 1700, deux volumes in-fol., avec 424 belles estampes. Il faut faire attention que la dernière planche de l'Apocalypse, pag. 145 du second volume, ayant été cassée, a été rattachée avec des clous qui paraissent au tirage : quand on ne les voit pas, on juge que ce livre est des premières épreuves. II. *Huit Sermons* sur divers textes de l'Écriture Sainte, 1708, vol. in-8°. III. *Excellence de la foi et de ses effets,* expliquée en vingt sermons sur le chapitre 11 de l'Épître aux Hébreux, Amsterdam, 1710, in-8°. IV. *Traité de la religion naturelle,* 1713, in-8°. V. *Le vrai sens du Psaume* 110, in-8°, 1715, contre Jean Masson. VI. Deux *Dissertations critiques,* Utrecht, 1722, in-8° : l'une sur le verset 7 du chapitre 5° de la première Épître de Saint Jean..... *Tres sunt in cœlo,* etc., dans laquelle on prouve l'authenticité de ce texte. VII. *Examen de la réponse de M. Emlyn à sa dissertation critique sur le texte I. Jean,* v. 7, Londres, 1719, in-8°. Martin eut encore une contestation sur ce passage avec le P. Lelong. *Voyez* une lettre de celui-ci dans le Journal des Savans, juin 1720, à laquelle Martin répondit dans le 12° vol. de l'*Europe savante,* page 279, et par un traité séparé, intitulé *Vérité du texte I. Jean,* v. 7, *démontrée par des preuves,* etc. L'autre sur le passage de Joseph touchant Jésus-Christ, où l'on fait voir que ce passage n'est point supposé. VIII. Une *Sainte Bible,* Amsterdam, 1707, 2 vol. in-fol.; et avec de plus courtes notes, in-4°. Cette Bible a été retouchée par Charles Chais, et imprimée à La Haye, 1743 - 1777, en 6 vol. in-4° ; le 7° vol. qui était resté manuscrit, a été publié vers 1791. IX. Une édition du *Nouveau Testament* de la traduction de Genève, Utrecht, 1696, in-4°. X. *Traité de la religion révélée,* où l'on établit que les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament sont d'inspiration divine etc.; réimprimé à Amsterdam en 1723, en 2 vol. in-8°. Cet ouvrage fut traduit en anglais. *Voyez* les *Mémoires* de Nicéron, tome 25.

MARTIN (Raimond), dominicain, très-savant dans les langues orientales, fleurit dans le 13°

siècle. Martin naquit à Subiras en Catalogne, et fut l'un des membres de son ordre nommés dans le chapitre général tenu à Tolède en 1250, pour se livrer à l'étude de l'hébreu et de l'arabe, et réfuter les juifs et les mahométans. Raimond de Pennafort, général de l'ordre, avait provoqué cette mesure dans la vue de purger l'Espagne du judaïsme et du mahométisme dont elle était infectée, et il obtint des rois d'Aragon et de Castille une pension en faveur de ceux qui se vouaient à cette étude et à la conversion des infidèles. Les succès de Martin répondirent à son zèle et à ses heureuses dispositions; il puisa dans la lecture des ouvrages des rabbins des argumens qui le mirent à portée de les combattre avec leurs propres armes, ainsi qu'on peut le voir dans son *Pugio fidei*, achevé, à ce qu'il nous apprend lui-même, en 1278. La première édition parut à Paris en 1651; l'ouvrage a été réimprimé plusieurs fois depuis, et la dernière édition, encore assez récente, a été faite en Allemagne, en 1 vol. in-folio. Plusieurs personnes contribuèrent à la publication de l'édition tardive de 1651. On en est spécialement redevable à Bosquet, évêque de Montpellier, qui en découvrit le manuscrit dans la bibliothèque du collége de Foix, à Toulouse, en 1629, et confia le soin de sa publication à Jacques Spieghel, savant allemand, qui avait été son maître d'hébreu. L'ordre de Saint-Dominique se chargea des frais de l'impression. On prétend que Martin a composé deux autres ouvrages, intitulés, l'un *Capistrum Judæorum*, l'autre *Réfutation de l'Alcoran*, et qu'il existait dans la bibliothèque des dominicains à Naples, un exemplaire du *Pugio fidei*, écrit de sa main en latin et en hébreu.

MARTIN (ANDRÉ), prêtre de l'Oratoire : Poitevin, mort à Poitiers en 1695. Il a donné : I. La *Philosophie chrétienne*, imprimée en sept volumes, sous le nom d'Ambroise Victor, et tirée de Saint Augustin, dont cet oratorien avait fait une étude particulière. II. Des Thèses fort recherchées, imprimées à Saumur, in-4°, lorsqu'il y professait la théologie.

MARTIN (JEAN), docteur à la faculté de Paris, où il naquit et étudia, mort en 1609, professeur des écoles, et premier médecin de Marguerite de Valois, répudiée par Henri IV, a laissé des Commentaires manuscrits sur quelques livres d'Hippocrate, recueillis et mis au jour sous les titres suivans, par René Moreau : I. *Prælectiones in librum Hippocratis Coi de morbis internis*, Parisiis, 1637, in-4°. II. *Prælectiones in librum Hippocratis Coi de aere, aquis et locis*, ibidem, 1646, in-4°. — Un autre Jean MARTIN, premier médecin de Charles VIII, roi de France, en 1483, et mort en 1491, pourvu, en 1484, d'un office de conseiller-maître des comptes, n'a laissé aucun ouvrage.

MARTIN (BERNARDIN), fils de Samuel, apothicaire de la reine Marie de Médicis, né à Paris, en 1629, fut, en 1669, à raison de ses connaissances, nommé chimiste du prince de Condé, qui le conserva dans cette place tant qu'il vécut; et ses fils, après sa mort, se l'attachèrent en la même qualité et aux mêmes appointemens. Outre une *Relation* de

ses voyages en Espagne, en Portugal, dans les Pays-Bas et en Allemagne, Martin a publié : I. *Dissertation sur les dents*, Paris, 1679, in-12. Cet ouvrage, qui obtint du succès dans le temps, n'est plus recherché aujourd'hui qu'on a des Traités beaucoup mieux raisonnés sur cette matière. II. *Traité de l'usage du lait*, Paris, 1684 et 1706, in-12. Ce traité contient des observations importantes, malheureusement entremêlées d'erreurs grossières et d'assertions hasardées. On voit que l'auteur n'était pas exempt de préjugés.

MARTIN (.....), poète français, né en 1616, mort en 1705, connu par une *Traduction* en vers français des *Géorgiques de Virgile*, qui parut après la mort de son auteur, en 1713. Cet ouvrage offre de la simplicité et quelques bonnes tirades ; mais il est en général faible et négligé.

MARTIN (Jean-Baptiste), dit *des Batailles*, peintre, né à Paris, en 1659, d'un entrepreneur de bâtimens, mort dans la même ville en 1735. Après avoir appris le dessin sous Philippe de la Hire, il fut envoyé en qualité d'ingénieur pour servir sous le célèbre Vauban. Ce grand homme fut si content de lui, qu'à sa recommandation, Louis XIV le plaça chez Van der Meulen, peintre de batailles, qu'il remplaça aux Gobelins, et lui accorda une pension. Martin fit plusieurs campagnes sous le grand-dauphin, et sous le roi même. Il peignit les conquêtes de ce monarque, à Versailles : c'est ce qui lui fit donner le nom de Martin des Batailles. Il peignit aussi les plus belles actions de Charles V, duc de Lorraine, en 20 tableaux, dans la galerie du château de Lunéville, que le duc Léopold son fils avait fait bâtir.

MARTIN (Dom Jacques), bénédictin de Saint-Maur, né à Fanjaux, petite ville du Haut-Languedoc, en 1684, entré dans cette savante congrégation en 1709, professa d'abord les humanités en province, et vint, en 1727, à Paris. Martin y fut regardé comme un homme bouillant et singulier, un savant bizarre, un écrivain indécent et présomptueux. Quelques-uns de ses ouvrages se ressentent de son caractère. Les principaux sont : I. *Traité de la religion des anciens Gaulois*, in-4°, 2 vol. Paris, 1727. Ce livre offre des recherches et des nouveautés curieuses ; mais l'auteur, plein d'une trop bonne opinion de lui-même, ne rend pas assez de justice aux autres. Il prétend que la religion des Gaulois n'était qu'un écoulement de celle des patriarches, l'explication des objets de leur culte servira à l'interprétation de divers passages de l'Écriture. Ce système est plus singulier que vrai. II. *Histoire des Gaules et des conquêtes des Gaulois depuis leur origine jusqu'à la fondation de la monarchie française*, 1754, 2 vol. in-4°, mise au jour et continuée par dom Brezillac, neveu de l'auteur. Ce livre, enrichi de monumens antiques et de dissertations, est rédigé dans le même esprit que l'ouvrage précédent. L'auteur avait annoncé cette histoire dans un vol. in-12, publié en 1744, sous le titre d'*Eclaircissemens historiques sur les origines celtiques et gauloises avec les quatre premiers siècles des annales des Gaules*. On les joint ordinairement à la suite du précédent. III.

Explications de plusieurs textes difficiles de l'Écriture, 2 v. in-4°, Paris, 1730. Si dom Martin ne s'était pas attaché à compiler de nombreuses citations sur des riens, ce livre serait moins long et plus agréable. On y trouve le même goût de critique, le même feu, la même force d'imagination, le même ton de hauteur et d'amertume que dans l'ouvrage précédent. Son esprit vif et pénétrant a découvert dans une infinité de passages ce qui avait échappé à des savans moins ingénieux. Plusieurs estampes indécentes dont il souilla ce Commentaire sur l'Écriture Sainte, et une foule de traits satiriques, aussi déplacés que les estampes, obligèrent l'autorité séculière d'en arrêter le débit. IV. *Explication de divers monumens singuliers, qui ont rapport à la religion des plus anciens peuples*, avec *l'Examen de la dernière édition des ouvrages de Saint Jérôme*, Paris, 1727, et un *Traité sur l'astrologie judiciaire*, enrichi de figures en taille-douce, Paris, 1739, in-4°. La vaste érudition de cet ouvrage est ornée de traits agréables, et le style en est animé. Une partie des monumens expliqués lui avait été communiquée par le duc de Sully, qui l'honorait de son estime et de sa confiance : la plupart sont nouveaux. Quant à la critique de l'édition de Saint Jérôme, faite à Vérone, elle est dure et amère. V. *Eclaircissemens littéraires sur un project de Bibliothèque ecclésiastique*, sur l'histoire littéraire de Cave, Paris, 1734, in-4°. L'érudition et les mauvaises plaisanteries sont prodiguées dans cet écrit. VI. Une *Traduction des Confessions de Saint Augustin*, qu'on lit peu. Elle parut à Paris, en 1741, 2 vol. in-8° : elle est exacte, et les notes en sont judicieuses. Il avait fait collationner en Flandre, et en Angleterre quelques manuscrits que les derniers éditeurs n'avaient pu consulter. VII. *Lettres de Saint Augustin* (il n'y en a que deux), avec un traité sur l'origine de l'ame, d'après le sentiment de ce saint Père, 1734. Elles furent publiées sur un manuscrit du monastère de Gotwith. VIII. *Éclaircissemens sur les origines celtiques et gauloises*, 1744, in-12. Dans sa jeunesse, dom Martin fournit des matériaux aux auteurs de *Gallia christiana*, et à la nouvelle édition du Glossaire de Ducange. Il mourut à Saint-Germain-des-Prés en 1751. C'était un des plus savans et des meilleurs écrivains qu'ait produits la congrégation de Saint-Maur; il n'aurait eu besoin que d'un ami éclairé pour diriger son goût et son imagination. — Il y a eu un autre MARTIN (Jacques), traducteur de trois discours de Jean Cornaro, *sur le régime de vivre sans le secours de la médecine*, Paris, 1662, in-8°.

MARTIN (GABRIEL), libraire de Paris, où il naquit le 2 août 1679, mort en février 1761, à 83 ans, est un de ceux qui ont poussé le plus loin la connaissance des livres, et l'art de disposer une bibliothèque. Il avait formé une grande partie des plus célèbres cabinets de l'Europe, et on le consultait de toutes parts. Les gens de lettres et les amateurs conservent ses nombreux *Catalogues*, et les mettent au rang des meilleurs livres de bibliographie. Son système de classification de-

livres a été le plus généralement adopté. Il renferme cinq sections principales, la *Théologie*, la *Jurisprudence*, les *Sciences et arts*, les *Belles-Lettres* et l'*Histoire*. Les Catalogues de Colbert, de Bulteau, de Boissier, de Dufay, de Hoym, de Rothelin, de Brochart, de la comtesse de Vérue, de Bellanger, de Boze, et bien d'autres, sont toujours recherchés par les curieux. On peut consulter le *Dictionnaire de Bibliologie* de M. Peignot, sur le système bibliographique de Martin.

MARTIN (Thomas), antiquaire anglais, né à Thetford, dans le comté de Suffolk, en 1697, destiné d'abord à l'état de procureur, fut un antiquaire savant et infatigable. Il épousa en secondes noces, vers 1731, la veuve de Pierre Le Nève, revêtu du titre de *norroy king at arms* (c'est le titre de celui des trois rois d'armes ou hérauts d'Angleterre, dont la juridiction s'étend vers le nord, au-delà de la rivière de Trent), dont il fut l'exécuteur testamentaire. Cette alliance le mit en possession d'une riche collection d'antiquités anglaises, de titres, d'actes et de peintures, qui ne pouvaient tomber en des mains plus dignes de les posséder. L'honnête Tom Martin de Palgrave (c'était le nom qu'il avait desiré qu'on lui donnât) avait toute sa vie recueilli et conservé des notes sur des chiffons de papiers, tous datés depuis 1721 jusqu'à trois ou quatre mois avant sa mort; et, à l'aide de ses recherches antérieures, il avait contribué à fournir au premier mari de sa femme des matériaux précieux pour ses *Monumenta anglicana*, publiés en 1719. Il consacra une partie de sa vie à l'*Histoire de Thetford*, sa ville natale, dont l'impression, commencée par souscriptions, fut interrompue par la mort et l'insolvabilité de celui qui en avait fait l'entreprise. Tom Martin mourut en 1771. Il était tellement passionné pour la science de l'archéologie, qu'il disait : « Si je n'avais pas de famille, je vivrais de pain et d'eau pour me livrer à l'archéologie. »

MARTIN (Benjamin), savant anglais et l'un des meilleurs mathématiciens et opticiens de son siècle, auquel on doit plusieurs traités ingénieux, consignés dans un recueil qui porte son nom, intitulé *Magasin scientifique*, naquit en 1704. Martin avait fait avec succès un commerce très-étendu d'instrumens de mathématiques; mais les infirmités de l'âge l'ayant forcé à songer à sa retraite, il se livra avec trop de confiance à des personnes qui en abusèrent; et, avec un capital plus que suffisant pour faire honneur à ses affaires, il eut le malheur de faire banqueroute. L'infortuné vieillard, dans un moment de désespoir, eut la faiblesse d'attenter à ses jours, et mourut de ses blessures, le 9 février 1782, âgé de 78 ans. Voici les titres de ses principaux ouvrages : I. *Grammaire des sciences philosophiques*, 1735, in-8°. II. *Le Livre mémorial des jeunes étudians*, 1735, in-8°. III. *Mémoire de l'Académie de Paris*, 1740, 5 vol. IV. *Système de philosophie Newtonienne*, 1759, 3 vol. V. *Nouveaux élémens d'optique*, 1759. VI. *Institutions mathématiques*, 1759. VII. *Histoire naturelle d'Angleterre*, 1759, 2 vol. VIII. *Philosophie des Messieurs et des Dames*, 3 vol.

IX. *Philosophie britannique*, 1778, 3 vol.

MARTIN (Edme), professeur en droit à Paris, né à Pailly, près Sens, vers 1714, fut dans sa jeunesse procureur du collége de Montaigu, dans lequel il avait étudié. Il resta toujours très attaché à cette maison, et il donnait chaque année des prix aux élèves qui s'y étaient le plus distingués par leurs talens. On a de lui : *Institutiones juris canonici*, Paris, 1788, 2 vol.; 1789, in-4°. Il était très-zélé pour l'instruction de la jeunesse, et on dut à ses sollicitations la construction des écoles de droit dans la nouvelle place de Sainte-Geneviève. On a imprimé le discours latin qu'il prononça à cette occasion. Il mourut octogénaire à Ivry-sur-Seine, en 1793.

MARTIN (Edme), imprimeur de Paris, renommé dans le 17e siècle, apprit son art sous Morel, et devint directeur de l'imprimerie royale. Les principaux ouvrages sortis de ses presses sont les Œuvres de Saint Jean Climaque, les Annales de Baronius, les Annales de Sponde, les Conciles des Gaules par Sirmond, l'Histoire de la maison de Montmorency, l'ouvrage du père Pétau, *De doctrinâ temporum*, etc. Il mourut vers le milieu du 17e siècle.—Son fils, appelé comme lui Edme Martin, suivit ses traces, et enrichit le libraire Cramoisy par ses éditions. On lui doit les Œuvres de La Mothe-le-Vayer, de Palladio, l'Histoire de Saint Louis par Joinville, publiée par Ducange; l'Afrique, de Marmol; la Géographie de Briet, etc. Il savait parfaitement le latin et le grec, et mourut à l'âge de 70 ans. — Son fils acquit aussi de la célébrité dans la même profession.

MARTIN, né à Auxerre, en 1729, avait fait, dès l'âge de 16 ans, toutes ses humanités au collége des jésuites. Son père alors lui donna les premières leçons de pharmacie. Trois ans après, il vint à Paris profiter de celles de Rouelle, démonstrateur au Jardin du Roi, et ses progrès le firent admettre au laboratoire de cet habile démonstrateur, pour travailler directement sous lui. Martin, infatigable, étudiait en même temps et avec succès la botanique sous Antoine et de Jussieu. Après de longues études, il revint à Auxerre, où il se mit à la tête du laboratoire de son père, devenu infirme, et lut à la Société des sciences et belles-lettres de cette ville différens Mémoires, comme ceux qui traitent des pyrites trouvées dans la montagne du mont Siméon; sur le danger des vaisseaux de cuivre pour la préparation des alimens; sur la cure de deux malades mordus par des vipères, et guéris par l'eau de Luce; enfin sur l'analyse des eaux communes d'Auxerre, etc.

MARTIN (Claude), major-général au service de la compagnie anglaise, dans l'Inde, né à Lyon, en 1732, d'un tonnelier qui ne put lui procurer d'autre instruction que celle qu'on donnait aux enfans des pauvres dans les écoles publiques; mais, doué d'un esprit facile et d'une grande aptitude pour les sciences, Martin apprit de lui-même les mathématiques, et dut ensuite sa fortune à ses connaissances en ce genre. A l'âge de 20 ans, Martin s'enrôla malgré les larmes de sa belle-mère, qui, lui jetant à la tête un rouleau de pièces de 24 sols, lui dit : « *Tiens, mais ne reviens jamais qu'en carrosse.* »

Il partit avec un de ses frères, et entra dans la compagnie des guides du général Lally, qui se rendait dans l'Inde. Sa belle-mère, instruite de leur prochain départ, obtint des recruteurs, à force de supplications, que les engagemens seraient rompus si les deux jeunes gens voulaient se retirer. Le plus jeune y consentit; mais Martin, inébranlable dans sa résolution, déclara qu'il voulait aller chercher fortune en pays étranger. Le corps où Claude Martin servait se distingua par sa bravoure dans la guerre de 1756; mais, fatigué de l'excessive rigueur du général, il déserta à l'ennemi, pendant le siége de Pondichéry. Le jeune soldat obtint bientôt du gouverneur de Madras le commandement d'une compagnie de chasseurs formée de prisonniers français. Envoyé avec ce corps dans le Bengale, le vaisseau de transport sur lequel il fut embarqué périt à la hauteur de Gandaour. Martin parvint à se sauver dans un canot, et arriva à Calcutta, où le conseil-général lui accorda, en récompense de ses dangers, un guidon de cavalerie. Chargé ensuite de lever la carte des états du nabab d'Aoude, ce dernier conçut une si haute idée de ses connaissances, qu'il sollicita, et obtint de la compagnie anglaise, l'agrément de le nommer surintendant de son arsenal. Ses conseils dirigèrent bientôt tous les changemens qui eurent lieu dans les états de ce Souverain asiatique, et surtout toutes les négociations qu'il avait ouvertes avec le gouvernement anglais. Le nabab aimait les arts européens; Martin encouragea son goût, il lui fit établir des relations commerciales auprès des principaux banquiers de l'Indostan. La fortune de Martin devint bientôt considérable, et il l'accrut encore par sa réputation de probité. Les plus riches Indiens vinrent déposer leurs trésors dans sa maison, en payant pour le dépôt un droit de douze pour cent, pendant les vingt années de guerre civile qui désolèrent l'Inde. Établi à Lucknow, Martin y fit construire sur les bords de la rivière un palais entièrement bâti en pierres de taille; la hauteur des étages y est calculée sur l'élévation progressive des eaux. Il lui donna le nom de *Constantia House*. Pour échapper aux chaleurs accablantes du climat, il habitait successivement l'appartement souterrain au niveau des plus basses eaux, puis le rez-de-chaussée, le premier et le second étage. De cette manière, il jouissait, dans toutes les saisons, d'une température à peu près égale. Un muséum d'histoire naturelle, un observatoire muni d'une belle collection d'instrumens astronomiques, un jardin immense rempli de tous les arbres, arbrisseaux et productions de la contrée, y rendent cette habitation unique en magnificence. Martin y donna au nabab le spectacle du premier ballon enlevé sur les rives du Bengale. Outre son palais de Lucknow, Martin possédait encore, sur les bords du Gange, une maison dont la construction lui coûta des sommes immenses. Son architecture est gothique; elle est fortifiée à l'européenne, et avec tant de régularité, qu'on la regarde comme capable de résister à une armée innombrable d'Indiens. Dans l'enceinte de cette forteresse, Martin fit élever son tombeau, portant cette inscription, faite par lui-même :

Ci-gît CLAUDE MARTIN,
NÉ A LYON EN 1732,
VENU SIMPLE SOLDAT DANS L'INDE,
ET MORT MAJOR-GÉNÉRAL.

Il mourut le 13 septembre 1800. Quoiqu'il possédât imparfaitement la langue anglaise, il s'en servit pour écrire son testament, traduit en français et imprimé dans les deux langues, par l'ordre du conseil municipal de Lyon. Dans cet écrit, vraiment original et curieux, Martin dépose ses dernières volontés, ses opinions religieuses, et ses principes de conduite. Le mélange des mœurs asiatiques et des usages européens y est digne de remarque. Après avoir accordé la liberté à tous ses esclaves des deux sexes et aux eunuques, l'auteur prend un soin particulier et touchant de deux de ses femmes, à qui il lègue la garde et le soin de son tombeau. Il veut qu'on leur porte chaque jour des corbeilles de fleurs. Il n'oublie ni ses parens, ni sa patrie, ni le pays qui lui a procuré sa fortune, laquelle s'élevait à près de douze millions. Il lègue environ 700,000 livres à la ville de Lyon, autant à celle de Calcutta, autant à celle de Lucknow, pour établir dans chacune d'elles une maison d'éducation pour un certain nombre d'enfans des deux sexes, les mettre en apprentissage en sortant de l'école, et les marier ensuite. En outre, il fixe un capital, dont les revenus doivent être distribués aux pauvres de Calcutta, de Chandernagor et de Lucknow, de quelque religion qu'ils soient, préférant néanmoins la religion chrétienne et l'hindoue. Ces détails sont tirés du Journal asiatique, intitulé *Asiatic annual Register*, du testament du général, et d'une notice lue dans une séance publique de l'Académie de Lyon par M. Martin l'aîné, chirurgien renommé de cette ville.

MARTIN (PIERRE), vice-amiral français, né au Canada, en 1752, vint en France à l'âge de 12 ans, et entra bientôt dans la marine. Il se fit connaître avec avantage, dans la guerre de 1788, par la supériorité marquée avec laquelle il exerçait les fonctions de maître-pilote. Le marq. de Boufflers ayant été nommé gouverneur du Sénégal, lui fit donner le commandement de la station de cette colonie. Martin s'y occupa pendant plusieurs années, de la reconnaissance hydrographique de cette partie de l'Afrique. Plus tard il obtint de Louis XVI la croix de Saint-Louis, fut nommé capitaine de vaisseau, en 1792, peu de temps après contre-amiral, et, le 22 janvier 1794, la Convention le nomma commandant en chef des forces navales de la Méditerranée. En juin 1795, il rencontra, dans la rivière de Gênes, l'armée combinée d'Angleterre et d'Espagne, composée de 31 vaisseaux. Comme il n'en avait que 7, il ne put accepter le combat; mais il manœuvra si habilement, qu'il parvint à se retirer sans perte, dans le golfe de Juan, où sa défense fut si belle pendant 5 mois, qu'il força l'armée ennemie de l'abandonner. De retour à Toulon, il fut nommé vice-amiral, et, en septembre 1797, commandant des forces navales à Rochefort. En 1799, il fut porté deux fois sur la liste des candidats au Directoire, et, lors de l'établissement des préfectures maritimes, il fut appelé à celle de Rochefort, où il développa, jusqu'en 1810,

beaucoup de zèle, de grandes connaissances, des qualités rares et estimables. Il était comte de l'empire, et grand-officier de la légion d'honneur. Il est mort le 1er novembre 1820.

MARTIN (Vincenzo), compositeur distingué, surnommé par les Italiens *lo Spagnuolo*, né à Valence, en 1754, fut d'abord attaché, comme maître de chapelle, à la cour d'Espagne. Il passa de là à Vienne, en Autriche, et ses talens furent loués par Haydn et Mozart. Martin se rendit ensuite à Londres, d'où il vint à la cour de Russie, qui l'avait appelé. Il mourut à Saint-Pétersbourg, en 1810. Ses principales compositions sont : *Cosa rara*, opéra qui a été joué avec succès au théâtre Italien de Paris; *Albero di Diana*, et quelques tragédies lyriques. En général, la manière de cet artiste est pleine de fraîcheur, de grace et de naturel.

MARTIN-GOURGAS, pasteur et bibliothécaire de la ville de Genève, homme laborieux et éclairé, l'ame du consistoire dont il était président, ainsi que de la compagnie des pasteurs, mort en 1807, dirigeait l'un et l'autre corps par d'excellens avis, de sages moyens, et une prudence consommée. Sa prédication, toujours claire, onctueuse, animée par une piété éclairée, une raison solide et de profondes connaissances dans la littérature sacrée, semblait, malgré le déclin de l'âge, acquérir toujours plus de force et d'ascendant sur l'esprit de ses auditeurs. Tous ses travaux tendaient à l'édification et au soutien de la religion dont il était ministre. On a de lui un *Recueil de prières* qui offre les épanchemens d'une ame fervente qui cherche à s'élever vers son créateur.

MARTIN DE HEEMSKERK. *Voyez* ce dernier mot.

MARTIN-RUAR. *Voy.* Ruar.

MARTIN-GUERRE. *Voyez* Guerre.

MARTINDALE (Adam), mathématicien anglais, mort vers 1700, ecclésiastique, possédait un bénéfice à Rosthorn, au comté de Chess; mais il fut supprimé en 1662, comme non-conformiste. Martindale vécut alors dans la maison du lord Delamere, dont il était chapelain. Cet écrivain a composé un petit livre d'arpentage très-utile, intitulé *le Vade mecum de l'arpenteur*, in-12. Il est auteur aussi de deux almanachs appelés *Almanachs de la campagne*. Enfin il a composé *douze problèmes d'intérêt*. Il a aussi donné des ouvrages de théologie, le premier, intitulé *les Nœuds de la Divinité dénoués*, 1649, in-8°; et le second, *la Vérité et la Paix*, in-12, 1682, qui prouvent que l'auteur était meilleur mathématicien que théologien.

MARTINE (George), médecin écossais, reçu docteur à Leyde, vers 1725, mort de 1740 à 1743, exerça son art avec beaucoup de réputation dans la ville de Saint-André en Écosse. Outre plusieurs Mémoires de Martine, insérés dans le recueil publié par la Société d'Edimbourg, on a de lui : I. *De similibus animalibus et animalium calore libri duo*, Londini, 1740, in-8°. II. *Essay medical and philosophical*, Londres, 1740, in-8°. III. *In Bartholomæi Eustachii tabulas anatomicas commentaria*, Edimburgi, 1755.

MARTINE (l'impératrice). *Voyez* Héracléonas.

MARTINEAU (Isaac), jésuite, d'Angers, né en 1640, mort en 1720, professa dans son ordre, et y occupa les premières places. En 1682, les jésuites dirent au prince de Condé « qu'ils avaient un excellent professeur de philosophie pour M. le duc de Bourbon, qui était à leur collége de Louis-le-Grand; mais qu'ils n'osaient le faire venir à Paris, parce qu'il était horriblement laid. » (La petite vérole l'avait défiguré.) M. le Prince voulut qu'on l'appelât, et dès qu'il l'eut vu, il dit : « Il ne doit pas faire peur à qui connaît Pélisson. Qu'il vienne chez moi : on s'accoutumera à le voir, et on le trouvera beau. » Il plut effectivement à la cour. On le choisit pour confesseur du duc de Bourgogne. On a de lui : I. *Les Psaumes de la pénitence*, avec des réflexions, in-12. II. *Méditations pour une retraite*, in-12. III. *Vertus du duc de Bourgogne*, in-4°, 1712; ouvrage auquel la flatterie a eu plus de part que la vérité.

MARTINELLI (Dominique), peintre et architecte, conservateur de l'Académie de Saint-Luc à Rome, et professeur de perspective et d'architecture, naquit à Lucques, en 1650. C'est sur ses dessins que fut bâti le palais de Lichtenstein à Vienne, édifice justement admiré. L'Allemagne fut enrichie par lui d'autres palais où il a réuni la solidité antique à l'élégance moderne. Il mourut en 1718, à l'âge de 68 ans.

MARTINENGI (Ascagne), natif de Berne, chanoine régulier, et abbé général de l'ordre de Saint-Augustin, mourut en 1600. On a de lui un grand Commentaire latin sur la *Genèse*, compilation savante, mais assez mal digérée, en 2 vol. in-fol. On y trouve toutes les différentes éditions, les phrases et les expressions hébraïques, avec les explications littérales et mystiques de près de deux cents Pères.

MARTINENGO (Tite-Prosper), né à Brescia, religieux de la congrégation bénédictine du Mont-Cassin, mort en 1594, fut tellement versé dans les lettres grecques, latines et hébraïques, que le sacré collége l'appela à Rome, et le chargea de corriger tous les ouvrages de Saint Jérôme, qu'il fit imprimer par Paul Manuce. Peu de temps après il corrigea aussi les ouvrages de Saint Jean-Chrysostôme, la Bible grecque de Rome, etc. Ces travaux engagèrent Pie V à l'en récompenser par des dignités qu'il refusa constamment; il quitta même Rome, sous prétexte de maladie, et retourna dans sa patrie, où, livré aux études et à la composition, il parvint à une grande vieillesse. On distingue dans le nombre de ses ouvrages les discours tirés de Platon, qu'il intitula *Le bellezze dell' uomo conoscitore di se stesso*. Les ouvrages suivans prouvent qu'il cultiva la poésie avec succès, surtout la poésie sacrée : I. *Poemata diversa tùm græca, tùm latina, quæ quidem magnâ ex parte divina sunt, et sacra*. II. *Theotochodia, sive Parthenodia, opus eximium in laudem Deiparæ Mariæ*. III. *Pia quædam Poemata, ac theologica, odæque sacræ diverso carminum genere conscriptæ*. IV. *Ad Sixtum V pontificem maximum carmen heroïcum encomiasticum tàm græcè quàm latinè*.

MARTINET, avocat sous

Louis XIII, peut être regardé comme le précurseur du célèbre Patru, pour l'introduction du bon goût dans l'éloquence de notre barreau. On trouvera principalement la preuve de cette assertion dans le plaidoyer qu'il prononça contre la duchesse douairière de Rohan, qui, pour se venger de sa fille qui s'était mariée contre sa volonté, avait reconnu pour son fils un jeune aventurier retiré en Hollande. Cette cause qu'il gagna, fut plaidée en 1646, 11 ans avant la publication des *Provinciales*. Martinet fut peu connu, parce que son extrême modestie l'empêchait de soigner sa renommée. — Son fils, Louis Martinet, surnommé par dérision *Baudinet*, était un rimeur au-dessous du médiocre. Il était un des auteurs du *Mercure galant*. Il mourut en 1694.

MARTINET (Jean-Florent), pasteur hollandais des mennonites à Zutphen, mort en 1796, âgé de 61 ans, a écrit en sa langue : I. Le *Catéchisme de la nature*, 4 vol. in-8°, ouvrage qui a singulièrement contribué à répandre le goût de l'histoire naturelle en Hollande. II. Une *Histoire du Monde*, en 8 vol. in-8°, et plusieurs autres ouvrages. Son *Manuel des marins*, outre les instructions relatives à l'art nautique, renferme sept dialogues concernant les devoirs religieux, devoirs envers la patrie, devoirs de subordination, devoirs de discipline. L'auteur y a joint des pièces et des chants religieux, patriotiques et guerriers; c'est un Cours de morale à l'usage des gens de mer, dans le genre de celui de Zimmermann, publié en allemand, pour les militaires, et dont il a paru une traduction à Paris en 1769. Il est à désirer que quelque homme éclairé et zélé, adoptant ces ouvrages, les rende en quelque sorte classiques pour les diverses professions auxquelles ils sont destinés. Plus que nous, les Hollandais se sont toujours occupés de l'instruction des gens de mer; c'est pour eux, comme on le sait, que Grotius fit son excellent *Traité de la religion chrétienne*, traduit en français par l'abbé Goujet.

MARTINEZ (Henrico), ingénieur mexicain, fut élevé en Espagne, où il devint cosmographe du roi. S'étant rendu au Mexique, il fut chargé du dessèchement de cette contrée pour préserver Mexico des inondations. Martinez fut contrarié dans ses plans et dans leur exécution; et, la ville de Mexico ayant été inondée en 1629, il fut jeté dans un cachot. Mexico fut inondée pendant cinq ans, depuis 1629 jusqu'en 1634. Martinez fut long-temps persécuté, et mourut sans avoir vu ses travaux accomplis. On a de lui un *Traité de trigonométrie*, imprimé à Mexico.

MARTINEZ (Grégoire), peintre espagnol, né à Valladolid, au 16e siècle, peignit avec succès le paysage et de petits sujets historiques. Son ouvrage le plus remarquable est un tableau en cuivre, représentant la *Vierge*, l'*Enfant Jésus, Saint Joseph et Saint François d'Assise*.

MARTINEZ (Sébastien), né à Jaen, en 1602, mort à Madrid, en 1667, fut nommé premier peintre du roi d'Espagne, à la mort de Velasquez. Ses tableaux sont d'un relief étonnant; il y règne une grande correction et beaucoup de variété; mais sa manière est quelquefois désagréable et

trop vigoureuse. On voit quatre tableaux de lui à Cordoue, dans l'église du Sacré-Corps de Jésus: ce sont la *Nativité*, *Saint Jérôme*, *Saint François et la Conception*. Il y en a aussi plusieurs à Séville; mais il a laissé la plus grande partie de ses ouvrages dans sa ville natale.

MARTINEZ (Joseph), peintre d'histoire, né à Saragosse, en 1612, mort en 1682, étudia son art à Rome, et revint ensuite dans sa patrie, où le roi Philippe le nomma son peintre en 1642. Il obtint le même titre de don Juan d'Autriche. On lui doit les peintures de la *Seu*, qui forme les quatre angles du collège de *la Manteria*. Il avait composé un *Traité sur la peinture*, qui est resté manuscrit.

MARTINEZ (Dominique), peintre d'histoire, né à Séville, dans les dernières années du 17e siècle, se fit une assez grande réputation à Séville, où l'on voit de ses tableaux dans la plupart des églises. Il mourut dans cette ville, le 29 septembre 1750. L'absence de principes sûrs et le défaut de génie et d'originalité, se font sentir dans toutes ses compositions.

MARTINEZ (Thomas), peintre mystique, naquit à Séville, vers la fin du 17e siècle. Il fut le meilleur élève du célèbre Murillo, dont il imita la manière. On admire, parmi ses ouvrages, une *Mère de douleur*, qu'il avait faite pour le couvent de la Merci, de Séville. Thomas Martinez était d'un caractère bizarre; une bière lui servait de lit, et un drap funéraire de couverture. Il mourut à Séville en 1734.

MARTINEZ (Don Joseph-Luxan), peintre d'histoire et de portraits, naquit à Saragosse, en 1710; il alla étudier à Naples sous le célèbre Mastro Leo, antagoniste de Célimène. De retour dans sa patrie, il se rendit à Madrid, où il obtint de Philippe V le titre de peintre du roi. L'inquisition de Saragosse le nomma ensuite reviseur des tableaux. Il mourut à Saragosse, en 1785. On le regarde comme le fondateur de l'école de Valence. Sa manière se fait remarquer par la suavité de sa couleur et la facilité de l'exécution.

MARTINEZ DEL BARRANCO (Don Bernard), né en 1738, dans le village de Cuesta, étudia la peinture à Madrid, et alla se perfectionner en Italie. Il étudia particulièrement les ouvrages du Corrège. Il mourut à Madrid, le 22 octobre 1791. On a de lui un *portrait de Charles III* pour le consulat de Sant-Ander, et une *Vue du port de Sant-Ander*, qui est très-estimée.

MARTINEZ (Ambroise), peintre, mort à Grenade sa patrie, en 1674, dans un âge très-avancé, était élève du célèbre Alonzo Cano. Ses ouvrages qui ornent le monastère de Saint-Jérôme de Grenade, ainsi que ceux qu'il a faits dans le cloître de Saint-Antoine et au couvent des Carmes de la même ville, prouvent qu'il méritait la réputation d'un bon peintre.

MARTINEZ PASQUALIS, chef de la secte dite des *Martinistes*, est, pour ainsi dire, inconnu. On conjecture qu'il était Portugais et même juif. Il institua, en 1754, un rite cabalistique d'élus, qu'il introduisit dans quelques loges maçoniques en France. Ce fut à Bordeaux qu'il enrôla parmi ses disciples, Saint-

Martin, jeune officier de Foix. Martinez vint en 1768 à Paris, et s'y fit un grand nombre de prosélytes, qui formèrent la secte des *Martinistes*. Martinez passa ensuite à Saint-Domingue, et mourut au Port-au-Prince, en 1779. Il paraît que la doctrine qu'il professait n'était autre que la cabale des juifs. (*Voyez* l'ouvrage de l'abbé Fournier, l'un de ses élèves, intitulé : *Ce que nous avons été, ce que nous sommes, et ce que nous serons*, Londres, 1791.

MARTINEZ - MONTANES (JEAN), habile sculpteur, né à Séville, embellit les églises de cette ville des productions de son ciseau. Il mourut à Séville, en 1640.

MARTINEZ DEL PRADO (JUAN), dominicain espagnol, né à Ségovie, d'une famille noble, provincial de son ordre en 1662, après avoir professé avec beaucoup de succès, fut exilé par Philippe IV, pour s'être opposé à la loi imposée aux prédicateurs espagnols, de louer l'immaculée Conception au commencement de leurs sermons. Il n'obtint sa liberté qu'à condition qu'il écrirait aux prédicateurs dont il était supérieur, de suivre l'exemple des autres. Il mourut à Ségovie, en 1668. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les plus connus sont : I. Deux vol. in-fol. sur la *Théologie morale*. II. Trois autres in-fol. sur les *Sacremens*. Ces productions sont méthodiques, mais trop diffuses.

MARTINEZ DE WAUCQUIER (MATTHIAS), grammairien du 17[e] siècle, né à Middelbourg, longtemps correcteur d'imprimerie chez Jean et Balthazar Moret à Anvers, mort en 1642. L'exactitude avec laquelle il s'acquitta de son emploi ne l'empêcha pas de traduire en latin divers ouvrages de piété français et espagnols, et de donner un *Dictionnaire* latin et grec, français et flamand, Anvers, 1632; et Amsterdam, 1714.

MARTINI (SIMON), c'est-à-dire Simon, fils de Martin, peintre, natif de Sienne en 1280, mort en 1344, et enterré dans l'église des dominicains d'Avignon, âgé de 60 ans, montra du génie et de la facilité dans son dessin; mais son principal talent était pour les portraits. Il peignit celui de la belle Laure, maîtresse de Pétrarque, qui le paya en deux beaux sonnets. Il a peint cette rare beauté plusieurs fois sous le portique de l'ancienne métropole d'Avignon, dans le tableau de Sainte-Marie-Novelle à Florence, et dans un tableau de la Vierge à Sienne. Peut-être était-il épris des traits de cette femme illustre. Les principales productions de Martini, sont : I. *Saint Dominique et ses compagnons disputant contre les hérétiques*, à Florence. II. *Les Voluptés de ce monde*, ibid. III. *L'Histoire des martyrs*, dans le palais d'Avignon. On peut voir la liste de ses autres compositions dans Baldinucci.

MARTINI (MATTHIAS), théologien protestant et philologue allemand, né à Freienhage, dans le comté de Waldeck, en 1572, fut disciple du célèbre Piscator, parut avec éclat au synode de Dordrecht, et mourut dans un village près de Brême, en 1630, à 58 ans. Son principal ouvrage est un *Lexicon philologicum*, Brême, 1623; Francfort, 1655, in-fol.; Amsterdam, 1701, in-fol., 2 vol.; ou Utrecht, 1697. C'est une

source dans laquelle plusieurs savans ont puisé. Cet ouvrage est fait avec assez de soin. Sa Vie est à la tête de son Dictionnaire. *Voy.* les *Mémoires* de Nicéron et le Dictionnaire de Chauffepié.

MARTINI (MARTIN), jésuite, né à Trente, en 1614, mort dans la ville de Hang-Tcheou en 1661, et missionnaire à la Chine, revint en Europe l'an 1651, et rapporta plusieurs remarques curieuses sur l'histoire et la géographie du pays où il avait demeuré. Après avoir rendu compte de sa mission, il fut envoyé en Portugal, d'où il partit avec 17 de ses jeunes compagnons. Après bien de traverses, il arriva à Macao. Il fit de nombreuses conversions, répara les églises, et se fit aimer et respecter des mandarins. On a de lui : I. *Sinicæ historiæ decas prima, à gentis origine ad Christum natum*, etc., Munich, 1658, in-4°; et Amsterdam, 1659, in-8°. Cette histoire, assez curieuse, traduite en français par Le Pelletier, 2 vol. in-12, 1692, va jusque vers le temps de la naissance de Jésus-Christ. II. *China illustrata*, Amsterdam, 1649, in-fol. C'est ce que nous avons de plus exact pour la description de l'empire de la Chine, avant le P. du Halde. Le P. Martini, comme presque tous les missionnaires, exagère beaucoup l'antiquité et les richesses de cet empire. III. Une bonne *Histoire*, traduite en latin, de la *Guerre des Tartares contre la Chine*, Rome, 1654, in-12; Paris, 1654, in-8°. On la trouve encore à la suite de l'Histoire de la Chine du P. Semedo, Lyon, 1667, in-4°. IV. *Relation du nombre et de la qualité des chrétiens chez les Chinois*, Rome, 1654, in-4°.

MARTINI (le P. JEAN-BAPTISTE), religieux franciscain, fils d'un joueur de violon, membre de l'Institut des sciences de Bologne, né dans cette ville, en 1706, embrassa l'ordre des frères mineurs, comme lui offrant plus d'occasion de satisfaire son goût pour la musique. A l'âge de 19 ans, maître de musique de l'église de son ordre à Bologne, il s'éleva avec force contre l'abus que font de leur art les modernes compositeurs, en prodiguant la musique de théâtre dans les églises. Ses compositions, de tous les genres, montrent que son talent le rendait propre à réussir dans tous. Il fut très-lié avec le fameux Jomelli, qui avoue avoir beaucoup appris dans les conversations fréquentes qu'il avait avec lui. Il donna aussi de bons conseils à notre Grétry, et encouragea ses premiers essais. Martini mourut le 23 août 1784. Ses principaux ouvrages sont : I. *Histoire de la musique*, Bologne, tome 1er, 1757; tom. 2, 1770; tom. 3, 1781. Dans cet ouvrage, qui est un chef-d'œuvre, on admire partout la profondeur du savoir, le choix de l'érudition et une excellente pratique. II. *Sonate in tavolatura per l'organo e cimbalo*, Amsterdam, 1738; et Bologne, 1747. III. *Giudizio di Apollo*, Naples, 1761. IV. *Duetti da camera*, Bologne, 1763. V. *Compendio della teoria de' numeri per uso del musico*, 1769. VI. *Esemplare, ossia Saggio fondamentale pratico di contrapunto sopra il canto fermo*, Bologne, 1774. VII. *Esemplare, ossia Saggio fondamentale pratico di contrapunto fugato*, Bo-

logne, 1776. VIII. *Regola per gli organisti per accompagnare il canto fermo*, Bologne, 1777. IX. *De usu progressionis geometricæ in musica.* Cette dissertation est insérée dans le cinquième volume des *Commentarj dell' Accademia dell' istituto*, deuxième partie, pag. 372. On peut consulter sur le P. Martini les *Scrittori Bolognesi* de Fantuzzi.

MARTINI (Jean-Paul-Égide), compositeur distingué, né en 1741 à Freystadt, dans le Haut-Palatinat, était organiste à l'âge de dix ans au séminaire de Neubourg, où il faisait ses études sous les jésuites. Il vint en France en 1760, quitta son nom allemand, et prit celui de *Martini*, sous lequel il est uniquement connu. Il vint à Paris en 1764, servit pendant six ans comme officier dans le régiment de Chamborand, fut ensuite directeur de la musique du prince de Condé, puis de celle du comte d'Artois. Il fit beaucoup de marches militaires et de morceaux d'harmonie, et se livra ensuite à la composition dramatique. Il composa la musique d'un assez grand nombre d'opéras, parmi lesquels nous citerons : l'*Amoureux de quinze ans* (1771); la *Bataille d'Ivry* (1774); le *Droit du Seigneur* (1783); le *Fermier cru sourd*, (1772); l'*Amant Sylphe*, représenté à la cour; *Sapho* (1794); *Zimeo*, grand opéra, arrangé depuis pour Feydeau; *Annette et Lubin* (1800); le *Rendez-vous nocturne*, tombé à la 20e représentation; *Sophie*, ou *le Tremblement de terre de Messine*. Martini se fit aussi beaucoup d'honneur par sa musique d'église. Il substitua les accompagnemens détaillés à la lourde basse chiffrée, et remit à la mode le genre des romances dont il donna six recueils antérieurs à ceux de M. Garat. Tout le monde connaît son air charmant qui commence par ces mots : *Plaisir d'amour*. En 1798, il fut nommé un des cinq inspecteurs du Conservatoire, mais il fut réformé par suite d'une intrigue. En 1814, il recouvra sa place de surintendant de la musique du roi qu'il avait perdue à la révolution. Il est mort au mois de février 1816. Martini connaissait à fond toutes les parties de son art. On peut s'en convaincre en lisant son excellent ouvrage, intitulé : *Melopée moderne*, 1790. Grétry, juge compétent en cette matière, dit en parlant de cet ouvrage dans ses Mémoires : « Tout ce que dit cet habile homme est dans l'exacte vérité. C'est avec regret que je ne vois pas Martini assis à côté de moi au Conservatoire de musique. Il méritait mieux que moi d'occuper une place dans cet établissement utile : il est plus méthodique, plus didactique. » On a encore un autre bon ouvrage théorique de Martini; il est intitulé *Ecole d'orgue*, 1804.

MARTINI (Vincent). *Voyez* Martin.

MARTINI (Antoine), archevêque de Florence, né à Prato en Toscane, le 20 avril 1720, fut d'abord nommé à l'évêché de Bobbio par Pie VI, vers 1778; mais, à peu près vers le même temps, le grand-duc Léopold l'ayant revendiqué comme son sujet, lui donna l'archevêché de Florence, pour lequel il fut institué le 25 juin 1781. Il mourut le 21 décembre 1809. On a de lui,

entre autres ouvrages, une traduction italienne du *Nouveau Testament*, 1769; des *Instructions morales sur les Sacremens*, 1785, et des *Instructions dogmatiques, historiques et morales sur le symbole*, 2 volumes.

MARTINIEN (*Martinus Martinianus Augustus*), s'avança par son courage dans les armées de Licinius, qui lui avait donné le titre de Maître des officiers du palais. Cet empereur, assiégé dans Byzance par Constantin, prit Martinien pour collègue, en juillet 323, et le déclara Auguste. Ces deux princes réunis livrèrent bataille à leur compétiteur le 18 septembre, auprès de Chalcédoine. Constantin, ayant été vainqueur, fit périr Licinius et Martinien. Les médailles de celui-ci le représentent âgé d'environ 50 ans, avec une physionomie pleine de douceur et de gravité. Il y en a en petit bronze.

MARTINIERE (Pierre-Martin de la), chirurgien et voyageur, que l'on croit natif de Rouen, voyagea de bonne heure, en Asie, à la côte d'Afrique et à la côte de Barbarie. Se trouvant à Copenhague en 1653, il s'embarqua comme chirurgien à bord d'un navire qui faisait partie d'une expédition envoyée vers le nord par Frédéric III. Après ce voyage, Martinière revint en France, où il exerça son art. Il mourut vers la fin du 17e siècle. On a de lui quelques ouvrages : I. *Traité de la maladie Vénérienne*, Paris, 1664, 1 v. in-16. II. *Le Prince des opérateurs*, Rouen, 1664, 1 vol. in-12. III. *Nouveau voyage vers le septentrion*, Paris, 1671, 1 vol. in-12. C'est la relation des voyages dont nous avons parlé; elle est remplie de fables absurdes, qui attestent plutôt la crédulité de l'auteur que l'étendue de ses connaissances.

MARTINIERE (Antoine-Augustin Bruzen (1) de la), laborieux compilateur, neveu du célèbre Richard Simon, naquit à Dieppe en 1662, d'une famille honnête, et fut élevé à Paris sous les yeux de son oncle, qui ne négligea rien pour son éducation. En 1709, il se rendit à la cour du duc de Mecklenbourg, qui l'avait appelé auprès de lui pour faire des recherches sur l'histoire de ce duché. Ce prince étant mort, il s'attacha au duc de Parme, et ensuite au roi des Deux-Siciles, qui le nomma son secrétaire. Il avait conçu depuis long-temps le projet d'un nouveau dictionnaire géographique ; s'étant retiré à La Haye, le marquis de Baretti-Landi, ministre plénipotentiaire d'Espagne auprès des États généraux, engagea l'auteur à dédier ce grand ouvrage à son maître. Le monarque espagnol lui accorda le titre de son premier géographe. La Martinière mourut à La Haye en 1749, à 85 ans. Son style, sans être toujours pur, est ordinairement élégant et facile, du moins dans les ouvrages où il ne se borne pas à être compilateur. Outre la géographie, il cultiva l'histoire et la littérature. On a de lui plusieurs ouvrages sur ces différentes matières : I. *Le grand Dictionnaire géographique, historique et critique*, imprimé à La Haye depuis 1726 jusqu'en 1730, en 10 volumes in-fol., et réimprimé à Paris en 6 vol., 1768, avec des corrections, des chan-

(1) On prononce *Bruzen*.

gemens et des additions. Ce n'est pas assurément un ouvrage sans défaut; mais c'est le moins mauvais qu'on ait encore en ce genre. Comme l'auteur avait plus d'envie de servir les libraires de Hollande que le public, il s'attacha plus à l'étendue des articles qu'à l'exactitude. En donnant quelques notices intéressantes, il y mêla des fautes dont on ne l'aurait pas cru capable. Dans la nouvelle édition on a élagué les articles trop diffus, corrigé les inexactitudes et suppléé aux omissions. Mais on n'a pas tout réformé, à beaucoup près; et cela n'était guère possible. Il a paru à Paris, en 1759, un *Abrégé portatif* de cet ouvrage en 2 vol. in-8°, qui se relient en un seul. II. *Introduction à l'histoire de l'Europe*, par le baron de Puffendorff, entièrement remaniée, augmentée de l'*Histoire de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique*, et purgée de plus de deux mille fautes. La dernière édition de cet ouvrage, réimprimé plusieurs fois, est celle de La Haye, 1743, en 11 v. in-12. La Martinière, catholique éclairé, retrancha de cette édition un long chapitre, aussi absurde que calomnieux, sur la monarchie ou autorité temporelle du pape; il y substitua un *Abrégé chronologique de la souveraineté des papes en Italie*, où il tient un milieu entre l'adulation de certains auteurs ultramontains et la passion injuste des zélés protestans. L'éditeur ne corrigea pas toutes les fautes de Puffendorff; Grace en a réformé encore plusieurs, dans une nouvelle édition en 8 vol. in-4°. III. *Traités géographiques et historiques, pour faciliter l'intelligence de l'Ecriture sainte*, par divers auteurs célèbres, Huet, Le Grand, Calmet, Hardoin, Commire, La Haye, 1730, 2 vol. in-12. Ce recueil utile est précédé d'une préface fort instructive. IV. *Entretiens des ombres aux Champs-Elysées*, Amsterdam, 1723, en 2 volumes in-12, tirés d'une énorme compilation allemande, et accommodés au génie de la langue française. Ils renferment une morale utile, mais commune. V. *Essai d'une traduction d'Horace en vers français*, 1727, in-12, dans lequel il y a plusieurs pièces de lui qui ne sont pas les meilleures. Cet essai n'a pas réussi. VI. *Nouveau recueil des épigrammatistes français, anciens et modernes*, 2 vol. in-12, à Amsterdam 1720. L'auteur a orné cette collection, faite avec assez de choix, d'une préface et de quelques épigrammes de sa façon. VII. *Introduction générale à l'étude des sciences et des belles-lettres, en faveur des personnes qui ne savent pas le français*, in-8°, La Haye, 1731. La première partie sur les sciences est fort vague; et dans la seconde, infiniment plus utile, les matières ne sont pas toujours traitées avec assez de méthode et de précision. Les jugemens qu'il porte des auteurs sont assez justes, mais ils ne sont pas assez détaillés. Cet ouvrage a été réimprimé à Paris, en 1756 et 1764, à la suite des *Conseils pour former une bibliothèque peu nombreuse, mais choisie.* VIII. *Continuation de l'histoire de France sous le règne de Louis XIV*, commencée par Larrey. Cette histoire est au-dessous du médiocre: la continuation ne vaut guère mieux. IX. *Lettres choisies de Rich. Simon*, avec une *Vie de*

l'auteur très-détaillée, et des *Notes curieuses*, à Amsterdam, 1730, en 4 vol. in-18. X. *Nouveau porte-feuille historique et littéraire*, 1757; ouvrage posthume de la Martinière. Ce recueil, publié apparemment par quelqu'un de ces éditeurs qui voudraient vivre des sottises des morts, a eu peu de cours; mais on estime son *État politique de l'Europe*, La Haye, 1742, 1749, 13 volumes in-12. XI. *Essai sur l'origine et les progrès de la géographie*, avec des remarques sur les principaux géographes grecs et latins, dans le tome 2° des Mémoires historiques publiés par Camusat, Amsterdam, 1722. On a attribué à cet écrivain d'autres ouvrages qui ne sont ni de lui, ni dignes de lui; entre autres une compilation diffuse et peu fidèle de l'*Histoire de Louis XIV*, en 6 volumes in-4°, 1740. Cet ouvrage, rempli d'erreurs et de bévues, a été honoré au frontispice, du nom de Bruzen de La Martinière, comme éditeur et réviseur. Il a donné encore un grand nombre d'ouvrages dont le détail est peu intéressant.

MARTINIERE. *Voyez* PINSSON.

MARTINON (JEAN), né à Brioude en Auvergne, l'an 1585, jésuite en 1603, professa la théologie avec distinction pendant vingt ans à Bordeaux, et y mourut le 5 février 1662. On a de lui une *Théologie* en 5 vol. in-folio, et un sixième vol. contre Jansénius.

MARTINOT (HENRI), célèbre horloger, né à Paris, en 1646, obtint à douze ans la promesse de la survivance de la charge de son père, qui était valet de chambre horloger du roi. Son père étant mort l'année suivante, il reçut par l'ordre du roi, le brevet de sa charge. Il acheva en 1677, d'après les ordres du monarque, une horloge en forme de globe, indiquant les divers mouvemens du soleil et de la lune. Cette pièce fut admirée de tous les connaisseurs. Martinot fit ensuite l'horloge qui était suspendue au milieu du cabinet des médailles à Versailles, et la pendule à répétition et quantième qu'on voyait à Trianon. Ses talens lui méritèrent le titre de directeur des horloges de toutes les maisons royales. Il mourut d'accident à Fontainebleau, le 4 septembre 1725.

MARTINOVICZ (IGNACE-JOSEPH), physicien hongrois, né à Pest, vers le milieu du 18e siècle, était d'abord religieux capucin. Il devint professeur de physique et de mécanique à l'université de Lemberg, et conseiller impérial. Ayant trempé dans un complot ourdi par une société d'illuminés allemands, il fut arrêté le 15 octobre 1794, et décapité à Bude, le 20 mai 1795. On a de lui: I. *Dissertatio de micrometro*, Lemberg, 1784, in-4°, fig. II. *Dissertatio physica de altitudine atmospheræ*, ibid., 1783, in-4°. III. *Prælectiones physicæ experimentalis*, 1787, in-8°, figures, etc.

MARTINOZZI (MARIE), nièce du cardinal Mazarin (fille de Laure-Marguerite Mazarin, fille de Paul Mazarin, gentilhomme de Palerme, et père du cardinal); née en 1638, épousa le prince de Conti (*voyez* ce mot), au mois de février 1654. Devenue veuve en 1666, elle s'occupa de l'éducation de ses enfans, auxquels elle donna le savant Lancelot pour précepteur. Ayant fait examiner avec soin ce que le cardinal Ma-

zarin lui avait laissé, elle en retira 800,000 livres, qu'elle fit distribuer dans les endroits où la restitution pouvait être appliquée avec plus de justice. La cour lui devint insupportable ; elle régla sa maison comme un monastère, fut très-liée avec les solitaires de Port-Royal, et prit chaudement leurs intérêts. Elle mourut en 1672. *Voyez* le tome 11e de l'Histoire ecclésiastique par l'abbé Racine. Marie avait une sœur qui épousa le duc de Modène.

MARTINUSIUS (George), dont le vrai nom était Vtisnovish, cardinal et ministre d'état, et régent de Transylvanie, comparé par quelques écrivains aux Ximenès et aux Richelieu, pour sa grande capacité dans la science de gouverner les hommes, naquit l'an 1482 dans la Croatie, et eut l'emploi, étant jeune, de chauffer les étuves à la cour de Jean Zapoli. Martinusius embrassa ensuite la vie monastique dans l'ordre de Saint-Paul, premier ermite, ordre qui n'est établi qu'en Hongrie. Il y apprit les belles-lettres, et retourna à la cour de Jean Zapol. Il le suivit, pendant le revers de sa fortune, en Pologne, et lui rendit les services les plus signalés, souvent au péril de sa vie. Ce prince le fit son premier ministre, lorsqu'en 1536, par un accord fait avec l'empereur Ferdinand Ier, il fut assuré dans la possession de ce que les armes lui avaient acquis: à sa mort, arrivée en 1540, il lui confia la tutelle de son fils, Jean Sigismond. Il l'avait nommé auparavant à l'évêché du grand Waradin. Martinusius alors gouverna en despote, se brouilla avec Isabelle, veuve du prince qui l'avait tiré du néant, et s'attacha à l'empereur Ferdinand Ier, qui lui obtint de Jules III le chapeau de cardinal. Quelque temps après, on l'accusa de négocier avec les Turcs. Ferdinand crut même l'effet de ces négociations si prochain, qu'il conçut et exécuta le funeste projet de faire assassiner Martinusius, dans le château de Vints. Le pape Jules III excommunia Ferdinand l'année suivante. Ce prince avait tâché de s'excuser; mais le pape répondit à ses ambassadeurs : « Si Martinusius était un si méchant homme, pourquoi me l'avoir proposé pour être cardinal ? Pourquoi avoir sollicité si fortement le sacré collége, en le représentant comme un homme d'un mérite éminent, d'un courage magnanime, d'une probité à l'épreuve, dont les services étaient nécessaires à la chrétienté. » Bechet, chanoine de l'église d'Uzès, a écrit la Vie de ce cardinal. Cet auteur et ceux qu'il copie font un héros de Martinusius; d'autres le peignent comme un monstre : on ne doit croire ni les uns ni les autres, mais s'en tenir au véridique Isthuanfi, *De rebus Pannonicis*. Martinusius était un grand ministre, un ecclésiastique zélé; mais sa conduite à l'égard de Ferdinand, devenu son souverain, ne paraît point être à l'abri de tout reproche. Ce prince n'en est pas moins blâmable de s'être défait de lui par un assassinat.

MARTIRANO (Coriolano), poète latin et célèbre humaniste, né au commencement du 16e siècle d'une famille noble, à Cosenza, dans la Calabre, s'attacha d'abord à l'exercice de la jurisprudence ; mais s'étant ensuite livré à l'étude de l'Ecriture sainte et des Pères, Clément VII l'éleva au siége épiscopal de Saint-Marc en Calabre. Martirano, un des membres les

plus distingués du concile de Trente, fut choisi pour son secrétaire, et en ouvrit la première séance par un discours éloquent. Chargé d'affaires importantes, il se rendit en Espagne, où il laissa des preuves de ses talens littéraires et politiques. Il y mourut le 4 septembre 1557, laissant la réputation d'un des meilleurs écrivains latins de son siècle. On a de lui huit *Tragédies* et deux *Comédies*, qui, jointes à quelques-unes de ses *Poésies*, ont été imprimées à Naples en 1556, sous ce titre : *Coriolani Martirani Cosentini, episcopi S.-Marci, tragœdiæ VIII; Medea, Electra, Hippolytus, Bacchæ, Phœnissæ, Cyclops, Prometheus, Christus. Comœdiæ II, Plutus, Nubis; Odysseæ lib. XII; Batrachomyomachia, Argaunotica. Janus Marius Simonetta, Cremonensis, Neapoli excudebat mense Majo anno à partu Virginis MDLVI*, in-8°. Ces ouvrages sont, ou des imitations libres et agréables des anciens écrivains grecs, ou des sujets d'invention; mais telle en est l'élégance, que peu de poésies peuvent leur être comparées. L'édition des Tragédies, des Comédies, etc., de Martirano est unique, et par conséquent très-rare. Cette rareté porta un écrivain pseudonyme, à les publier il y a quelques années, sous son nom, en les réunissant à d'autres poésies latines de Navagéro et de Flaminio qu'il avait aussi volées, et en changeant seulement l'ordre des pièces dramatiques et les premiers vers des autres; il eut l'audace d'en envoyer un exemplaire à Antoine Volpi, professeur à l'université de Padoue, qui, ayant découvert ce honteux plagiat, couvrit son auteur de confusion en le rendant public. On a encore de ce prélat des Lettres latines, imprimées à Naples en 1556, in-8°, outre plusieurs ouvrages inédits. Les deux Oraisons latines qu'il prononça au concile de Trente se trouvent parmi les manuscrits de la bibliothèque royale, n° 1525, sous ce titre : *Coriolani Martirani, episcopi S.-Marci, oratio habita in primâ sessione concilii Tridentini; Coriolani, etc., sententia, cùm, metu belli, patres quidam discedendum esse deliberarent.*

MARTIUS (Jérémie), médecin d'Augsbourg au 16° siècle, né de parens peu aisés, trouva des protecteurs dont les secours le firent parvenir à la célébrité. Martius dut ses premières instructions au savant Bétuléius, et se familiarisa sous lui avec les meilleurs écrivains de l'antiquité, tant grecs que latins. C'est aux connaissances de Martius et à son goût pour le travail qu'on est redevable de plusieurs traductions estimées : I. *Marinelli regimen mulierum*, de l'italien. II. *Sylloge curationum omnium particularium morborum*, Argentinæ, 1568, in-8°, du grec de Nonus. III. *Les Secrets de Gabriel Fallope*, Augsbourg, 1571, in-8°. IV. Le livre de Nicolas de Metris, intitulé *De curandis internis et externis plerisque morbis*, en allemand, etc.

MARTIUS. *Voyez* Galéotti.

MARTOUREAU, *Voyez* Brécourt.

MARTYN (William), écrivain anglais, né à Exeter en 1562, mort dans la même ville, le 12 avril 1617, est auteur de plusieurs ouvrages, entre autres : I. *Histoire et Vies des rois d'An-*

gleterre, depuis Guillaume-le-Conquérant, jusqu'au roi Henri VIII, Londres, 1616, in-fol. : 1618. Cette histoire est estimée, tant pour les faits que pour le style. II. *Instruction pour la jeunesse*, Londres, 1612, in-4°.

MARTYN (John), médecin et botaniste, né à Londres en 1699, fut le premier secrétaire de la Société de botanique formée en 1721, sous la présidence de Dillenius. Il fut admis deux ans après à la Société royale, et exerça quelque temps la médecine à Londres. Il fut nommé professeur et médecin dans cette ville en 1733, et ensuite directeur du jardin botanique à Cambridge. Il mourut à Chelséa le 19 janvier 1768. On a de lui entre autres ouvrages : I. *Tabulæ synopticæ plantarum officinalium*. Londres, 1726, in-fol. II. *Methodus plantarum circà Cantabrigiam nascentium*, ibid., 1727, in-12. III. *Historia plantarum rariorum*, ibid., gr. in-fol. IV. *Les Géorgiques de Virgile*, avec une traduction anglaise, 1741, 1 vol. in-4°. V. *Les Bucoliques de Virgile*, ibid., 1750. Ces deux ouvrages sont estimés. Martyn avait été aussi un des principaux rédacteurs du journal de *Grub-Street*, et il laissa beaucoup d'ouvrages manuscrits.

MARTYR (Pierre d'Anghiera). *Voyez* Anghiera.

MARTYR (Pierre), dont le vrai nom était *Pierre Vermigli*, célèbre théologien protestant, né à Florence l'an 1500, d'une bonne famille de cette ville, entra malgré eux chez les chanoines réguliers de Saint-Augustin. Ses sermons et son savoir lui firent un nom en Italie : mais la lecture de Zuingle et de Bucer le jeta dans l'hérésie. Comme il dogmatisait dans des maisons particulières à Naples, il fut sur le point d'être arrêté. Il se retira à Lucques, et y entraîna plusieurs savans, avec lesquels il prît la résolution de passer chez les hérétiques. Martyr emmena avec lui Bernardin Ochin, général des capucins, et se rendit à Zurich, puis à Bâle, et ensuite à Strasbourg, où il épousa une jeune religieuse. Sa réputation le fit appeler en Angleterre, où il alla avec sa femme en 1547. Il y obtint une chaire de théologie dans l'université d'Oxford. Mais la reine Marie, ayant succédé à Edouard en 1553, le chassa de ses états avec les autres hérétiques. Sa femme étant morte quelque temps après, son corps fut déterré dans la suite, en 1557, et jeté dans un fumier par sentence juridique. Pierre, ainsi chassé, vint à Augsbourg, d'où il alla à Zurich; il y mourut en 1562, à 62 ans. Sa fille posthume, réduite à la mendicité par la mauvaise conduite de son époux, fut, en considération du mérite du père, secourue par le sénat de Zurich. Pierre Martyr a laissé un grand nombre d'ouvrages, presque tous réunis sous le titre de *Loci communes theologici*, 1624, 5 vol. in-fol. Il en composa la plus grande partie pour soutenir des erreurs qui lui étaient communes avec les calvinistes. Il faut pourtant en excepter son opinion sur l'Eucharistie, dans laquelle il allait plus loin qu'eux ; car il soutenait que J.-C. n'était pas corporellement dans le sacrement de l'autel, et même qu'on ne pouvait pas dire qu'il y fût réellement. Il nous reste encore

de cet apostat un *Recueil de lettres* en latin, imprimées avec quelques ouvrages de Ferdinand de Pulgar, par Elzévir, 1670, in-fol. De tous les prétendus réformateurs, il n'y en a point eu, après Calvin, qui écrivît mieux que Pierro Martyr. Il surpassait même Calvin en érudition et dans la connaissance des langues. Il avait beaucoup lu les Pères, et s'était appliqué à étudier l'ancienne discipline de l'Église. Il avait de la modération et de la douceur plus qu'aucun des autres protestans, non-seulement dans ses expressions, mais encore dans ses sentimens. S'il eût été écouté, il n'eût pas tenu à lui que les luthériens, les zuingliens et les calvinistes ne se fussent réunis ensemble, mais même qu'ils ne se fussent réunis avec l'Église catholique : malheureux d'avoir quitté le sein de l'Eglise, peut-être par l'occasion que pouvaient lui en donner les mauvais traitemens de quelques personnes trop zélées, qui éloignèrent un sujet très-propre à rendre de grands services à la religion et à l'état. C'est le jugement que porte Dupin de cet auteur.

MARTYR (Pierre), natif de Novarre en Italie, est auteur d'un livre intitulé. *De ulceribus et vulneribus capitis*, in-4°, Pavie, 1584.

MARTYR (Pierre), espagnol, dont on a *Summarum constitutionum pro regimine ordinis prædicatorum*, in-4°, Paris, 1619. Cet écrivain et le précédent vivaient dans le 16e siècle.

MARTYRS (Dom Barthélemi des). *Voyez* Barthélemi.

MARUCELLI (François), prélat distingué par la protection qu'il accorda aux savans et aux artistes, naquit à Florence en 1625, d'une ancienne famille. Un de ses oncles, charmé de ses progrès, lui résigna deux riches abbayes dont il était pourvu. Il fit construire à Rome un palais superbe, qu'il enrichit d'une bibliothèque nombreuse qu'il laissait à la disposition des savans et des littérateurs. Il était très-bienfaisant et visitait souvent les hôpitaux et les asiles du pauvre, où il portait des consolations et des secours. Il mourut le 25 juillet 1713. — Jean-Philippe Marucelli, son frère aîné, mort à Florence le 11 juillet 1680, était secrétaire d'état du grand-duc. Il passait pour très-savant dans les langues grecque et hébraïque.

MARULLE, tribun du peuple, ennemi déclaré de Jules-César, arracha les couronnes qu'on avait mises sur les statues de ce dictateur, et fit conduire en prison ceux qui les premiers l'avaient salué roi. César, pour le punir de son audace, se contenta de le priver du tribunat.

MARULLE (Pompée), habile grammairien de Rome, osa reprendre l'empereur Tibère sur un mot qu'il avait laissé échapper ; et comme Capiton, l'un de ses courtisans, soutenait par flatterie que ce mot était latin, Marullo répondit « que l'empereur pouvait bien donner le droit de bourgeoisie aux hommes, mais non pas aux mots. »

MARULLE (Tacite), poète de Calabre au 5e siècle, avait présenté à Attila un poëme dans lequel il le faisait descendre des dieux. Il osait même traiter de divinité ce conquérant barbare. Attila ne répondit à ses basses flatteries qu'en ordonnant qu'on brûlât le livre et l'auteur. Il adoucit

pourtant cette peine, de peur que sa sévérité n'arrêtât la verve des poëtes qui auraient voulu célébrer sa gloire.

MARULLE (MICHEL TARCHIANOTE), savant grec de Constantinople, retiré en Italie, après la prise de cette ville par les Turcs, s'adonna ensuite au métier des armes, et se noya l'an 1500, en traversant à cheval la Cecina, rivière près de Volterra, où il est enterré. On a de lui des Epigrammes et d'autres pièces de poésies, en grec et en latin, pleines d'images licencieuses, imprimées à Florence en 1497, in-4°; Bologne, 1504; Strasbourg, 1608, in-4°; à Paris, en 1561, in-16; et avec les poésies de Jean Second, Paris, 1582, in-16; louées par les uns et déprisées par les autres. On a encore de lui *Marulli næniæ*, 1518, in-8°, peu commun. Marulle avait commencé un poëme sur l'éducation d'un prince, que sa mort ne lui permit pas d'achever; les fragmens qu'on en trouva dans ses papiers ont été réunis à ses poésies. Il se distingua malheureusement par l'impiété, qu'il professa hautement; ses contemporains l'accusèrent de blasphème et d'athéisme, et il paraît qu'il en mérita le reproche.

MARULLE (MARC), né à Spalatro en Dalmatie; on a plusieurs ouvrages de lui, recueillis en 1610 à Anvers. Le plus connu est un Traité *De religiosè vivendi institutione per exempla*. Cet auteur florissait dans le 16e siècle.

MARULLE, fille du gouverneur de Cochino, ville de l'île de Lesbos, ayant vu son père tué dans une attaque faite par les Turcs, au temps de Mahomet II, descend de la muraille où elle combattait, pénètre jusqu'au corps de son père, le fait enlever, repousse les assiégeans, et les force à se rembarquer. Le général vénitien, arrivant au secours de la ville, n'y trouva plus le peuple qu'occupé à fêter sa libératrice. Il lui offrit de choisir pour époux celui de ses capitaines qui lui plairait le plus, et de faire approuver cet hymen par le gouvernement. Marulle, contente de la gloire qu'elle venait d'acquérir, ne voulut pas accepter ce choix.

MARUTHAS. *Voyez* MAROUTHA.

MARVÉLI (ANDRÉ), écrivain anglais, né à Kingston, comté d'York, en 1620, mort en 1678, se rendit célèbre par ses connaissances et ses talens, et remplit plusieurs fonctions publiques. Sous le protectorat de Cromwel, il fut adjoint au célèbre Milton, secrétaire en langue latine du protecteur. Peu de temps avant la restauration, en 1660, il fut choisi par la ville de Kingston pour son député au parlement, et ne cessa d'en remplir les fonctions jusqu'à sa mort. Plusieurs ouvrages polémiques et politiques lui acquirent dans les temps une réputation qui n'a guère survécu aux circonstances qui la firent naître. Il se distingua dans le parti de l'opposition par son inébranlable fermeté et sa constante résistance aux offres de la cour. Après sa mort on publia ses *Mélanges de poésies*, in-fol., 1681. Cooke a publié en 1726 sa Vie et ses Œuvres, en 2 vol. in-12, qui ne contiennent point les ouvrages de circonstances dont nous avons parlé. Le capitaine Thompson en a depuis publié une belle édition en 3 vol. in-4°. Ses prin-

cipaux écrits sont : I. *La Répétition mise en prose*, 1672, contre le savant Partker. II. La deuxième partie de la *Répétition*, 1673. III. *M. Smirke, ou le Théologien à la mode*, 1676. II. *Tableau de l'origine du papisme et du gouvernement arbitraire en Angleterre*, 1678, in-fol.

MARVIELLES. *Voyez* MAROLLES (Claude DE).

MARVILLE (VIGNEUL DE). *Voyez* ARGONNE.

MARX (JACOB), médecin juif, né en 1743 à Bonn, mort le 24 janvier 1789, à Hanovre, était médecin de l'électeur de Pologne. On a de lui : I. *Dissertatio de spasmis*, Halle, 1765, in-4°. II. *Observata quædam medica*, Berlin, 1772, in-8°. III. *Observationum medicarum pars I*, Hanovre, 1774, in-8°. IV. *Deux cas de phthisie guérie par l'usage du gland* (en allemand). V. *Effets confirmés du gland* (en allemand), Hanovre, 1776, in-8°, etc. Marx contribua puissamment à répandre en Allemagne l'usage du gland de chêne, qu'on employa comme tonique dans plusieurs affections des viscères et des poumons.

MARY. Cette dame, née en France, mais demeurant habituellement en Angleterre, fut comptée au nombre des poètes anglo-normands du 15e siècle, et s'est fait un nom par ses ouvrages. On trouve dans le Muséum britannique plusieurs de ses pièces sur des aventures de chevalerie. On a encore un autre de ses ouvrages, intitulé *Le Purgatoire de Saint Patrick*. C'est un conte en vers français. Le Grand a publié des fables d'elle en vers français.

MARZENADO. *Voyez* l'article SANTA-CRUX.

MASACCIO, appelé également MASO, ou THOMAS GUIDI *di San Giovanni*, du nom du lieu de sa naissance, situé près de Florence, fut un des peintres toscans les plus distingués. Il naquit en 1401, et fut élève de Masolino da Panicale. Il fut, dit Vasari, le premier qui donna du mouvement et de l'expression à ses figures, et il prépara la route aux Raphaël et aux Michel-Ange. Come de Medicis fut son protecteur et son ami. Il fut chargé de plusieurs travaux par Boniface VIII, et peignit la *fondation de Ste.-Marie-Majeure*, dans la Basilique de ce nom. Michel-Ange faisait beaucoup de cas de cette composition. On regarde comme son chef-d'œuvre les peintures qu'il fit dans la chapelle des Carmes de Florence. Dans le baptême de Saint Pierre, on admire une figure que le froid semble faire frissonner, et qui est célèbre dans l'histoire de l'art. Les talens supérieurs de Masaccio lui suscitèrent beaucoup d'ennemis. Il fut atteint d'un mal violent et subit, qui l'emporta à l'âge de 42 ans, et l'on crut généralement qu'il avait été empoisonné. Sa mort fut un sujet de deuil pour la ville de Florence. On voit, à la galerie Pitti, un de ses tableaux, qui représente un *Portrait de jeune homme* : c'est un chef-d'œuvre de perfection. Le Musée du Louvre possède de cet artiste un dessin à la plume, et lavé au bistre sur vélin, dont le sujet est le *Christ sur la croix entre deux larrons*.

MASANIELLO (THOMAS-ANIELLO, appelé), né dans la ville d'Amalfi, en 1622, était un homme

du peuple qui vendait du fruit et du poisson dans le marché de Naples. Ayant été recherché par les fermiers de la gabelle, à l'occasion d'un panier de pommes, il excita, en 1647, une révolte contre le gouvernement espagnol. Le peuple napolitain, accablé d'impôts, murmurait depuis longtemps, et Masaniello n'était pas le moins animé. Comme les receveurs le pressaient de payer les droits de ses pommes, il les jeta par terre, en implorant le secours du peuple contre la violence des exacteurs. A l'instant il est entouré d'une populace mutinée; il se met à sa tête, se rend avec elle au bureau des gabelles, où il crie: «*Point de gabelles, vive le roi d'Espagne, et meure le mauvais gouvernement!*» Du bureau, les rebelles courent à l'hôtel de Ponce de Léon, duc d'Arcos, vice-roi, et exigent de lui qu'il prenne Masaniello pour collègue. Le peuple n'était guère moins irrité contre les nobles que contre les Espagnols. En vain le cardinal Filomarini, archevêque de Naples, voulut-il calmer leur courroux; en vain Jean d'Autriche, fils naturel de Philippe II, s'approcha-t-il du port avec vingt-deux galères, la sédition n'en devint que plus furieuse. Le fruitier, devenu gouverneur, sacrifia à sa haine soixante palais de la ville, qui furent consumés par le feu, sans que qui que ce fût osât en rien enlever. Tous les signes de la royauté disparurent; les massacres succédèrent bientôt à l'incendie. Tout était suspect à Masaniello, qui ne manquait d'ailleurs ni de courage ni d'éloquence, et la mort suivait de près ses plus légères défiances. Naples passa sept jours entiers dans ces horreurs, après lesquels on parla de paix. Masaniello la donna en souverain; toutes les conditions avantageuses furent pour le peuple. Ce traité, signé le 13 juillet, devait être ratifié, dans un temps marqué, par le roi d'Espagne. Masaniello ne survécut que deux jours à cet accommodement; les honneurs qu'on lui rendait sur un échafaud qui lui servait de trône, la bonne chère, les longues veilles, qu'exigeaient ses excès et ses ordonnances bizarres, peut-être aussi, un philtre, ou plutôt un breuvage empoisonné que le duc d'Arcos lui fit donner, altérèrent sa raison. Le vice-roi le fit assassiner le 16 juillet, dans le couvent des carmes, sans que personne daignât le venger. Le peuple rendit à Masaniello des honneurs divins quelques jours après sa mort, qui semblait devoir calmer la sédition; mais le poids du pain ayant été diminué, la populace se choisit un nouveau chef; ce fut don François de Toralto, prince de Massa, à qui on donna le commandement des troupes. Bientôt on le soupçonna d'intelligence avec le duc d'Arcos; et le peuple le massacra, et mit à sa place Gennaro Aunèse. Ce nouveau chef était armurier, plus capable d'un travail mécanique que de l'administration d'un état; timide, fourbe, avare, extravagant, brutal et crapuleux. Il se lia d'abord avec le duc de Guise, que le peuple avait appelé pour soutenir sa révolte; ne pouvant pas l'emporter sur lui en autorité, il donna sa démission, moyennant une grande récompense, et traita secrètement avec les Espagnols, qu'il introduisit dans Naples, le 6 avril 1648; mais il fut bientôt la victime de sa perfidie: les Espagnols, croyant n'avoir plus rien

à craindre de la fureur de la populace, prirent occasion de quelques mouvemens secrets pour massacrer ce malheureux, objet de l'enthousiasme populaire. On dut principalement le retour de l'ordre aux soins d'Inigo Vélèz, et de Tassis, comte d'Anate. Meisner a fait paraître un ouvrage, intitulé *Masaniello, ou la révolution de Naples.* Il a été traduit de l'allemand, Paris, 1789, in-8°.

MASBARET (Joseph du), savant biographe, né en 1697, à Saint-Léonard, petite ville du Limousin, entra dans la congrégation de Saint-Sulpice, et professa successivement la philosophie et la théologie au séminaire d'Angers. A la mort de son frère aîné il quitta sa congrégation, obtint une cure à Saint-Léonard, et partagea son temps entre ses devoirs et l'étude. Sur la fin de ses jours il résigna sa cure, afin d'avoir plus de temps pour s'occuper de ses recherches littéraires. Il mourut le 19 mars 1783, âgé de 83 ans. Il a donné un grand nombre d'articles et des corrections très-importantes, pour le *Dictionnaire* de Moréri de 1732, et le Supplément de 1739. Il fit une refonte générale de tout cet ouvrage, et le publia en 1759; mais cette édition ne l'ayant pas satisfait pleinement, il s'occupa constamment de la révision de ce dictionnaire. Il fit un semblable travail sur le *Dictionnaire de Trévoux.* Entre autres articles de sa main, on y trouve la vie de Charles Duplessis d'Argentré, février, 1743, et celle de François Babin, même année. Il légua ses nombreux manuscrits au séminaire de Limoges. M. Barbier, bibliothécaire du roi, est possesseur de ses remarques sur le *Dictionnaire de Moréri*, 6 gros vol. in-4°. (*Voy.* l'*Examen critique* de M. Barbier.)

MASCAGNI (Paul), anatomiste italien, né en 1752, à Castelletto dans le Haut-Siennois, était âgé de 22 ans lorsqu'il succéda à Tabarrani dans la chaire d'anatomie à Sienne. Il fut en possession de cette chaire jusqu'en 1800, puis il alla professer à Pise, et ensuite à Florence au grand hôpital de *Santa-Maria-Nuova.* Le gouvernement Toscan, voulant se l'attacher, le nomma professeur d'anatomie, de physiologie et de chimie, membre du collège des médecins de Florence, et membre du jury pour l'examen des candidats. Ce fut lui qui, le premier, démontra la véritable structure du corps spongieux de l'urètre. Il compléta la belle collection des pièces d'anatomie en cire, qu'on voit dans le Muséum de Florence. Il analysa, avec le plus grand soin, les eaux minérales de son pays, et publia deux savans Mémoires sur cette matière. Pendant ses excursions, ayant été rencontré par des gens ignorans ou mal intentionnés, au moment où il écrivait ses observations, il fut pris pour un espion, et mis dans une prison, d'où ses amis eurent assez de peine à le faire sortir. Il mourut le 19 octobre 1815. Il était associé étranger dans la première classe de l'Institut, et avait remporté un prix à l'Académie des sciences, en 1791. Mascagni s'occupait aussi d'économie rurale, et il a donné plusieurs Mémoires sur divers points de cette science. Ses principaux ouvrages sont: I. *Vasorum lymphaticorum corporis humani historia et iconogra-*

phia, Sienne, in-fol., 1787, avec des planches. II. *Anatomia per uso degli studiosi discultura et pittura*, Florence, in-fol., 1816, avec des planches. III. *Prodromo della grande anatomia*, Florence, 1819, in-fol. Cet ouvrage a été publié par une société d'amis des arts et de l'humanité, au profit de la famille de Mascagni, et sous la direction du docteur Antommarchi, l'un de ses élèves, et qui depuis a donné les secours de son art au célèbre prisonnier de Sainte-Hélène. IV. *Description de l'Uterus humain, et d'animaux d'espèce différente, dans les Mémoires de la Société italienne.*

MASCARDI (Joseph), savant ecclésiastique, né à Sarzane dans l'état de Gênes, fut successivement vicaire-général de Saint-Charles Borromée, à Milan, et remplit les mêmes fonctions à Naples, à Padoue et à Plaisance. Il devint protonotaire apostolique, et coadjuteur de l'évêché d'Ajaccio. Il mourut dans sa ville natale, vers 1630. On a de lui un ouvrage très-estimé, sous ce titre: *Conclusiones omnium probationum quæ in utroque foro quotidiè versantur, cum additionibus Joannis Aloysii Riccii canonici Neapolitani et Bartoli Nigri*, 3 vol. in-fol., 1624. Leibnitz faisait cas de cet ouvrage, et se proposait d'en donner un abrégé.

MASCARDI (Alderano), frère du précédent, exerça la profession d'avocat dans les principales villes d'Italie, et devint auditeur de la rote de Lucques. Il mourut à Pavie en 1606. On a de lui un ouvrage intitulé: *Conclusiones ad generalem quorumdam statutorum interpretationem accommodatæ*, Ferrare, 1608, in-4°, réimprimé à Venise et à Francfort.

MASCARDI (Augustin), fils du précédent, l'un des meilleurs écrivains du 17e siècle, né à Sarzane, dans l'état de Gênes, en 1591, se fit un nom par ses talens. Son éloquence lui mérita le titre de camérier d'honneur du pape Urbain VIII, qui lui donna une pension de 500 écus, et fonda pour lui, en 1628, une chaire de rhétorique dans le collége de la Sapience. Mascardi, livré à l'étude des lettres et à l'amour des plaisirs, négligea la fortune. N'ayant aucune demeure fixe, logeant chez le premier ami qu'il rencontrait, et ne songeant qu'à dépenser, il mourut accablé de dettes à Sarzane en 1640. On a de lui des Harangues, des Poésies latines, 1622, in-4°, et italiennes, 1664, in-12, et divers autres ouvrages dans ces deux langues. Le plus connu est son Traité in-4°, *Dell' arte istorica*, Rome, 1636, in-4°, assez bien écrit, mais trop étendu: il renferme quelques bonnes réflexions. Son *Histoire de la conjuration du comte de Fiesque*, Venise, 1627, 1629, in-4°, assez médiocre, et surtout remplie de harangues qui ne finissent point, a fait dire de lui qu'il enseignait mieux les préceptes de l'art d'écrire l'histoire qu'il ne les pratiquoit. (Elle a été traduite en français par Fontenay Sainte-Geneviève, 1639, in-8°.) Celle qu'a donnée depuis le cardinal de Retz n'est également qu'une traduction libre de Mascardi, que Naudé a appelé avec raison le *Balzac* de l'Italie. *Voy.* Malvezzi.

MASCARENHAS. *Voy.* Montarroyo et Aveiro.

MASCARON (Jules), fils d'un habile avocat au parlement d'Aix, né à Marseille en 1634. L'héritage le plus considérable que son père lui laissa fut son talent pour l'éloquence. Il entra fort jeune dans la congrégation de l'Oratoire, où ses dispositions pour la chaire lui firent bientôt une grande réputation. Il parut avec éclat d'abord à Saumur. Le fameux Tannegui-Le-Fèvre, frappé d'un talent qui s'annonçait avec tant d'éclat, dit un jour : « Malheur à ceux qui prêcheront ici après Mascaron ! » Le jeune orateur, s'étant signalé dans les plus grandes villes de la province, se montra dans la capitale, et ensuite à la cour, où il remplit douze stations, sans qu'on parût se lasser de l'entendre. Quelques courtisans crurent faire leur cour à Louis XIV, en attaquant la liberté avec laquelle l'orateur annonçait les préceptes de l'Évangile ; mais ce monarque leur ferma la bouche, en disant : « Le prédicateur a fait son devoir, faisons le nôtre. » L'évêché de Tulle fut la récompense de ses talens et de ses travaux. Le roi lui demanda, la même année 1671, deux oraisons funèbres : une pour madame Henriette d'Angleterre, et l'autre pour le duc de Beaufort. Comme le prince ordonnait les deux services solennels à deux jours de distance l'un de l'autre, le maître des cérémonies lui fit observer que le même orateur, étant chargé des deux discours, pourrait être embarrassé. » C'est l'évêque de Tulle, répondit le roi : à coup sûr il s'en tirera bien. » Au dernier sermon que prêcha Mascaron avant d'aller à son évêché, il fit ses adieux. Le roi lui dit : « Vous nous avez touchés dans vos autres sermons, pour Dieu ; hier, vous nous touchâtes pour Dieu et pour vous. » De Tulle il passa, en 1678, à Agen, où le calvinisme lui offrit un champ proportionné à l'étendue et à la vivacité de son zèle. Les hérétiques, entraînés par le torrent de son éloquence, et gagnés par les charmes de sa vertu, rentrèrent dans l'Église. L'illustre prélat eut, dit-on, la consolation de ne laisser à sa mort que deux mille calvinistes qui persistèrent dans leur opinion, de trente mille qu'il avait trouvés dans son diocèse. Mascaron parut pour la dernière fois à la cour en 1694, et y recueillit les mêmes applaudissemens que dans les jours les plus brillans de sa jeunesse. Louis XIV en fut si charmé, qu'il lui dit : « Il n'y a que votre éloquence qui ne vieillit point. » De retour dans son diocèse, il continua de l'édifier et de le régler jusqu'à sa mort, arrivée le 16 décembre 1703. Sa mémoire est encore chère à Agen, par l'hôpital qu'il y fonda. La piété de ce vertueux évêque allait jusqu'au scrupule le moins fondé. Ayant été ordonné prêtre par Lavardin, évêque du Mans, qui avait déclaré en mourant qu'il n'avait jamais eu intention de faire aucune ordination, l'oratorien se fit réordonner malgré la décision de la Sorbonne .... Les *Oraisons funèbres de Mascaron* ont été recueillies, 1740, in-12, par le P. Charles Borde, de l'Oratoire, qui les a fait précéder d'une Vie de ce savant évêque. « Mascaron, dit Thomas, annonça Bossuet, comme Rotrou avait annoncé Corneille. » On trouve dans cet orateur le nerf et l'élévation de l'évêque de Meaux, mais jamais la politesse et l'élégance de Fléchier,

S'il avait eu autant de goût que l'un et l'autre, s'il avait su éviter les faux brillans et les antithèses puériles, les figures de collége, il ne leur céderait pas les premiers honneurs de la chaire. Les beautés sont distribués très-inégalement dans ses ouvrages; et, à l'exception de l'*Oraison funèbre de Turenne*, son chef-d'œuvre, et de quelques morceaux semés de loin en loin dans ses autres productions, on serait tenté de croire que ses discours sont d'un autre siècle. « Quelquefois, dit Thomas, son ame s'élève; mais quand il veut être grand, il trouve rarement l'expression simple. Sa grandeur est plus dans les mots que dans les idées. Trop souvent il retombe dans la métaphysique de l'esprit, qui paraît une espèce de luxe, mais un luxe faux qui annonce plus de pauvreté que de richesse. On lui trouve aussi des raisonnemens vagues et subtils; et on sait combien ce langage est opposé à celui de la vraie éloquence. » Ceux qui cherchent des rapports entre les différens génies l'ont comparé à Crébillon, comme on a comparé Fléchier à Racine, et Bossuet à Corneille..... Nous ajouterons au jugement sur Mascaron par Thomas, celui qu'en a porté l'abbé Desfontaines, dans son parallèle des Oraisons funèbres de Fléchier, Bossuet et Mascaron. » Les Oraisons funèbres de Fléchier sont fort au-dessus de ses Panégyriques des Saints, et plus encore au-dessus de ses Sermons. Mais quoiqu'il soit vraiment éloquent dans ses Oraisons funèbres, quoiqu'il y soit insinuant, touchant, et même sublime quelquefois, on y trouve cependant une symétrie de style trop étudiée, et qui est contraire à la belle éloquence. Fléchier a trop souvent le compas et le niveau à la main; il veut marcher presque toujours sur des fleurs, et n'y marche qu'à pas comptés. Bossuet, au contraire, ne fait presque jamais usage de l'antithèse, dédaignant l'art, ne se livrant qu'à la nature, sacrifiant l'exactitude et les agrémens du langage à l'énergie et à la sublimité des pensées. L'éloquence de Mascaron est fort différente de celle de Fléchier et de Bossuet. Il n'a ni l'élégance de l'un, ni la force de l'autre; plus nerveux, plus élevé, moins délicat, moins poli que le premier; aussi sublime que le second; moins judicieux que l'un et l'autre. L'Oraison funèbre du maréchal de Turenne est son chef-d'œuvre, et celle du chancelier Séguier est assez belle; les autres sont fort défectueuses, et peuvent à peine se lire. » A côté de ces imposantes autorités, il ne sera pas hors de saison de placer le jugement que La Harpe porte sur son Oraison funèbre de Turenne. « Il se surpassa dans l'Oraison funèbre de Turenne, soit que le sujet eût exalté son génie, soit qu'il eût profité des progrès que faisait le bon goût, sous les auspices de Bossuet et de Fléchier. Il eut la gloire de lutter contre ce dernier, et même sans désavantage. Fléchier est plus pur, plus égal, plus touchant. Mascaron garde encore quelques traces de recherche et d'enflure; mais d'abord elles sont bien plus légères et moins fréquentes; surtout elles sont couvertes par de grandes beautés, et il l'emporte sur Fléchier par la force, la rapidité, les mouvemens. Il faut ajouter, à la louange de Mascaron, que, s'il a trop cité les Anciens, il les

connait assez bien pour les imiter, et même les traduire quelquefois avec assez de bonheur. Il a surtout profité de quelques passages de Cicéron et de Tacite. On peut en dire autant de Bossuet et de Fléchier, chez qui l'on remarque souvent avec plaisir des traces de l'étude de l'antiquité. »

MASCARON (Louis-Beau de), officier français distingué, naquit à la Rochelle, en 1725, d'une famille vouée toute entière à la carrière des armes. Ses trois frères entrèrent, comme lui, dès l'âge le plus tendre dans le régiment d'Auvergne, et il y obtint, à l'âge de 13 ans, son brevet de lieutenant. Il fit sa première campagne en 1739, et mérita l'éloge dû maréchal de Maillebois. Il se signala, en 1742, en Bohême, et surtout pendant le siége de Prague. Il fit, en 1746, la campagne de Flandre, sous le maréchal de Saxe, qui le mit à la tête d'une compagnie de volontaires. Mascaron était chargé des découvertes et des reconnaissances les plus périlleuses, et s'en acquitta toujours avec autant de bravoure que d'habileté. Ce fut sur ses rapports qu'eut lieu la belle marche du camp des Cinq-Étoiles, par laquelle l'armée française vint couvrir le siége de Charleroi. Il se couvrit de gloire à Rocoux, en résistant, avec ses volontaires, à toutes les troupes légères de l'ennemi. Ce fut après cette bataille qu'il fut atteint d'un boulet de canon. Il subit avec courage l'amputation d'une cuisse, et expira entre les bras de ses deux frères, le 12 octobre 1746, âgé de 21 ans. On a publié son éloge, Paris, 1771, in-12.

MASCH (André-Théophile), théologien allemand, né le 5 décembre 1724, à Beseritz, en Meklenbourg, mort le 16 octobre 1807, était prédicateur à la Cour ducale de Strélitz, et surintendant ecclésiastique du district ou cercle de Stargard. On a de lui un grand nombre de Dissertations théologiques, et quelques Ouvrages sur les antiquités. Nous ne citerons que le suivant, qui est le principal : *Bibliotheca Sacra post J. Lelong et C. F. Boerneri iteratas curas ordine disposita, emendata, suppleta, continuata*, Halle, 1778-90, 4 vol. in-4°.

MASCHERINO (Octavien), peintre et architecte de Bologne, mort à Rome sous le pontificat de Paul V, à l'âge de 82 ans, s'est distingué dans la construction de plusieurs grands édifices par un style simple, large et assez pur. Il a élevé à Rome la façade, le portique et la galerie du palais de *Monte-Cavallo*, ainsi que l'escalier en limaçon, sur un plan ovale. Le palais qui appartenait au prince de Sainte-Croix a été élevé sur ses dessins, de même que l'église de St.-Laurent *in Lauro*, dont le plan est une croix latine avec une coupole. Elle est décorée de grandes colonnes corynthiennes accouplées ; mais les ressauts de l'entablement, et des pilastres pliés dans les angles, y produisent un mauvais effet. Les façades de l'église du Saint-Esprit et du palais qui en dépend sont aussi de cet architecte, et lui font beaucoup d'honneur, surtout celle de l'église, qui est élevée avec deux ordres de pilastres, accompagnés de niches, et terminée par un fronton d'un bon style. On doit encore à cet artiste le portail de l'église de *la Scala*, ainsi que de plusieurs autres édifices publics

dont il a orné la ville de Rome.

MASCHERONI (LAURENT), mathématicien, né à Bergame, en 1750, cultiva d'abord les belles-lettres, dans lesquelles il obtint des succès, et composa des Poésies latines et italiennes, qui réunirent les suffrages des connaisseurs. A l'âge de 18 ans il enseignait le grec et le latin au collège de Bergame, et se fit connaître par un discours poétique sur la fausse éloquence de la chaire, intitulé : *Sermone sulla falsa eloquenza del Pulpito*. Il professa ensuite la langue grecque à Paris; mais à 27 ans, la curiosité lui ayant fait lire un livre de mathématiques, il sentit une vocation nouvelle, et devint bientôt professeur de géométrie. C'est alors qu'il conçut le plan de la géométrie du compas, ouvrage original qui n'était point connu en France, lorsque le général Bonaparte, revenant de la conquête d'Italie, apprit à nos plus fameux géomètres la manière de diviser le cercle avec des traits de compas, sans y employer même la règle. Ce savant a fait imprimer divers *Mémoires de mathématiques*, entre autres des *notes* sur le *calcul différentiel d'Euler*, et il en a laissé plusieurs en manuscrits; on en distingue un sur la pyramidométrie, dont Lagrange s'était occupé, mais où il considère cette matière sous un rapport différent. Mascheroni a aussi beaucoup contribué aux expériences faites à Bologne pour prouver le mouvement de la terre par la chute des corps. Il fut nommé au corps législatif, lors de l'établissement de la république cisalpine, et bientôt après député à Paris pour la fixation des nouvelles mesures, dont il s'est occupé avec autant de zèle que d'intelligence. Il est mort à Paris, en juillet 1808. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, nous avons de lui: I. *Nouvelle recherche sur l'équilibre des voûtes* (en italien), Bergame, 1785, in-4°, avec 13 planches. II. *Geometria del compasso*, Milan, 1795, in-8°, trad. en français, par M. Carette, officier du génie. III. *Des vers italiens*, adressés à la comtesse Grismondi, 1786, 6 pages in-4°. IV. *In morte Bordæ, viri celeberrimi, Elegia*, Didot, 1799, in-fol.

MASCLEF (FRANÇOIS), savant hébraïsant, né à Amiens vers 1665, fut très-versé dans les langues hébraïque, chaldaïque, syriaque et arabe. Il fut d'abord nommé curé de Rainchevat, au diocèse d'Amiens, et devint ensuite le théologien et l'homme de confiance du vertueux de Brou, son évêque, qui lui confia la direction du séminaire. Il méritait cet emploi par sa piété, et surtout par sa profonde érudition. Les langues orientales lui étaient aussi connues que la sienne propre. Il porta dans l'étude des différens idiomes de l'Orient l'esprit de philosophie et d'invention. Masclef devint chanoine d'Amiens avant la mort de Brou, arrivée en 1706. Sa façon de penser sur les querelles du jansénisme n'étant point du goût de Sabbatier, successeur de ce prélat, on lui ôta le soin du séminaire, et presque toute autre fonction publique. Il mourut le 14 novembre 1728, à 66 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. Une *Grammaire hébraïque* en latin, selon sa nouvelle méthode, imprimée à Paris, en 1716, in-12. Dans cette Grammaire, réimprimée en 1731, en 2 vol. in-12,

par les soins de la Bletterie, alors prêtre de l'Oratoire, et ami de Masclef, on trouve des réponses à toutes les difficultés que le père Guarin a faites dans sa Grammaire hébraïque contre la nouvelle méthode que Masclef avait inventée pour lire l'hébreu, sans se servir des points. Il ne s'agit, selon lui, que de mettre après la consonne de l'hébreu la voyelle qu'elle a dans l'ordre de l'alphabet. Ainsi *beth* se prononce bé, *daleth* du, *ress* rè, etc. Cette méthode, approuvée de quelques savans, fut rejetée par le plus grand nombre. II. *Conférences ecclésiastiques du diocèse d'Amiens*, in-12. III. *Catéchisme d'Amiens*, in-4°. IV. Une *Philosophie* et une *Théologie* manuscrites, qui auraient paru si on n'y avait pas découvert des semences de jansénisme.

MASCOLO (Jean-Baptiste). *Voyez* Masculus.

MASCOV ou MASCOU (Jean-Jacques), jurisconsulte allemand, né en 1689, a Dantzick, professa la jurisprudence à Halle avec beaucoup de distinction. Il mourut le 21 mai 1762, étant conseiller assesseur, conseiller aulique et proconsul. Ses principaux ouvrages sont : I. *Abrégé de l'histoire germanique*, 1712, 1752 et 1763. II. *Principes du droit public de l'empire germanique*, Leipsick, 1729, in-4°; 1738, 1744, 1750, 1761 et 1769. III. Des *Dissertations*. — Son frère, Godefroy Mascov, né à Dantzick, en 1698, professa également le droit, d'abord à Leipsick, puis à Harderwick, et enfin à Gottingue, où il eut le titre de conseiller aulique. Il mourut le 5 octobre 1760. On a de lui un grand nombre de Dissertations ; il est l'éditeur des *Œuvres latines de Gravina*, Leipsick, 1737, in-4°; Venise, 1759.

MASCRIER. *V.* Lemascrier.

MASCULUS (Jean-Baptiste), né à Naples, en 1583, entra chez les jésuites, en 1598. Après avoir enseigné les belles-lettres et la philosophie, il s'adonna entièrement à la poésie, qui avait pour lui des attraits puissans, et dans laquelle il réussissait supérieurement : son latin est pur et élégant, sa manière aisée, riche et abondante. Ses *Lyricorum libri decem* lui ont fait surtout un nom distingué. Son *Vesuvianum incendium anni* 1631, en 10 livres, est d'un pittoresque magnifique et terrible. On estime aussi ses *Persecutiones Ecclesiæ*, et ses *Encomia cœlitum*, en style lapidaire. Ce dernier ouvrage, dont on a fait deux éditions, la dernière à Venise, 1669, a été réimprimé en 1765, Vienne et Augsbourg, 12 petits vol. avec figures. Masculus mourut de la peste à Naples, en 1756, à l'âge de 74 ans. On a encore de lui, *Lectiones veterum Patrum, cum ponderatione et usu sententiarum, ad conciones*, et d'autres ouvrages. Urbain VIII estimait beaucoup ce poète, et lui fit diverses offres, que le refus constant de Masculus rendit inutiles.

MASDAK. *Voyez* Mazdak.

MASDEU (l'abbé dom Juan-Francisco), savant jésuite espagnol, né à Barcelonne, vers 1740, et mort à Valence, le 11 août 1817, avait reçu de la nature les dispositions les plus heureuses ; c'était un savant universel. Philosophie, théologie, mathématiques, langues, histoire, antiquités, tout était de son ressort, et il avait presque tout appris sans

le secours d'aucun maître ; sa mémoire était prodigieuse. Après l'expulsion de son ordre, il voyagea en Italie, et se fixa à Foligno, décidé à y passer le reste de ses jours qu'il consacra à écrire l'histoire d'Espagne, dont il s'occupait depuis long-temps. Les trois premiers volumes de cette histoire, qui est écrite en italien, furent imprimés à Foligno, en 1781, 1782 et 1784. L'ouvrage fut publié sous ce titre : *Storia critica di Spana e de la coltura spagnola in ogni genere, preceduta da un discorso preliminare, opera, dal Juan Francisco Masdeu*, Foligno, etc., etc. Sempere de Guarinos, savant biographe espagnol, en annonçant cette histoire, en 1788, s'exprime ainsi : « Cet ouvrage est d'autant plus intéressant et digne de la plume d'un savant, que nous n'avons aucune histoire civile et littéraire qui aille au-delà du 16e siècle, et que nous manquions de l'histoire des deux époques les plus intéressantes, celles de la domination de la maison d'Autriche et de Bourbon. L'abbé Masdeu obtiendra un nom immortel s'il parvient à la finir, comme nous devons l'attendre de son talent et de son application. » L'auteur, ayant donné trop de développement à l'histoire ancienne, ne put achever son travail, qui aurait exigé au moins 50 vol., s'il eût voulut la continuer sur le même plan. Les volumes imprimés à Madrid, se trouvent à la bibliothèque royale de Paris. Les savans français ne sauraient puiser dans de meilleures sources que dans l'histoire de l'abbé Masdeu. Il se montre partout historien exact et critique sévère. Son histoire est préférée à celle de Mariana, et à celle des frères Mohedano.

MASEL. *Voyez* MAZEL.

MASEN, en latin *Masenius* (JACQUES), jésuite, né en 1606, à Dalen, dans le duché de Julier, mort à Cologne, en septembre 1681, professa l'éloquence et la poésie dans cette ville. De tous les ouvrages qu'il donna au public, celui qui a fait le plus de bruit est son poème intitulé *Sarcotis et Sarcothea*, de 2486 vers latins, dont voici le titre entier : *Sarcotis* ou *Caroli V, imper. panegyris carmina, tum de heroicâ poesi tractatus*. Sarcothea est le nom que Masen donne à la nature humaine, qu'il représente comme la déesse souveraine de tout ce qui porte un corps. La perte de Sarcothée où de la nature humaine (c'est-à-dire la chute du premier homme) en est le sujet. Ce poème a été tiré de l'oubli par M. Lauder, Écossais, pour prouver que Milton a beaucoup profité de cet ouvrage. Un homme d'esprit a répondu à ce reproche de plagiat d'une manière victorieuse. « Milton, dit-il, peut avoir imité plusieurs morceaux de grand nombre de poèmes latins faits de tout temps sur ce sujet, de l'*Adamus exul* de Grotius, du poème de Masen ou Masenius, et de beaucoup d'autres, tous inconnus au commun des lecteurs. Il a pu prendre dans le Tasse la description de l'enfer, le caractère de Satan, le conseil des démons. Imiter ainsi, ce n'est point être plagiaire ; c'est lutter, comme dit Boileau, contre son original ; c'est enrichir sa langue des beautés des langues étrangères ; c'est nourrir son génie et l'accroître du génie des autres ; c'est ressembler à Virgile, qui

imita Homère en l'embellissant. « Quant à ce qui regarde Masen en particulier, il est peu raisonnable d'accuser un génie comme Milton d'avoir pillé un ouvrage aussi mal conçu pour l'idée, pour le plan et pour l'exécution, que celui de ce jésuite. Masen, qui ne voulait faire qu'un poème de collège, comme il l'avoue lui-même, n'est qu'un amplificateur toujours livré à la déclamation. Né avec une imagination féconde, et possédant les richesses de la langue latine, il fait à la vérité de très-beaux vers, mais toujours hors de propos; il entasse les mêmes idées sous différentes expressions. Il épuise son sujet, jusqu'à lasser la patience la plus intrépide. L'accusation de plagiat intentée contre le poète anglais, a produit plusieurs écrits rassemblés en un volume in-12, à Paris, 1757, et en 1771. L'abbé Dinnuart, éditeur de ce recueil, avait ajouté au poème de Masen une traduction paraphrasée. André-Joseph Ansart a publié à Paris, en 1774, in-8°, la Traduction française de l'éloge de Charles V, qui se trouve à la suite de la Sarcothée. Les autres ouvrages du jésuite allemand sont : I. Une espèce d'Art poétique, sous le titre de *Palæstra oratoria præceptis et exemplis Veterum instructa*, Cologne, 1706. II. Un Traité intitulé *Palæstra styli Romani*, ibid., 1659, in-8°. III. *Anima historiæ, seu Vita Caroli V, et Ferdinandi*, in-4°. IV. Des *Notes* et des *Additions* aux *Antiquités* et aux *Annales de Trèves*, par de Brower, 1670, in-fol. V. *Epitome annalium Trevirensium*, etc., 1676, in-8°.

MAZERS DE LATUDE (Henri), si célèbre par son injuste et longue captivité, né à Montagnac, en Languedoc, en 1725, fut renfermé à la Bastille sous Louis XV, à l'âge de 20 ans, pour avoir donné à Mme de Pompadour les inquiétudes les plus vives sur sa sûreté. Il imagina, afin de se rendre intéressant auprès d'elle, et d'en obtenir quelque grace, de mettre à la poste, sous son couvert, un paquet renfermant une poudre; et, au même moment, il courut à Versailles la prévenir d'un horrible complot tramé contre sa vie. On découvrit la ruse, Latude fut arrêté; il fut mis à la Bastille : ni ses aveux, ni son repentir, ni l'innocence de ses intentions ne purent toucher l'inflexible marquise. Latude tenta plusieurs fois de s'échapper; mais ses tentatives ne firent qu'irriter l'autorité, qui le punit, en aggravant la rigueur de sa captivité. Il fut enfermé successivement à Vincennes et à Bicêtre pendant 35 ans. Le détail de ses malheurs serait trop long à raconter. Il suffit de dire qu'il s'échappa deux fois de la Bastille, qu'il s'en fut à Amsterdam, qu'il y fut arrêté et ramené dans les cachots. Enfin, en 1784, sur les instantes démarches de Mme Legros, marchande, à Paris, qui intéressa en sa faveur des personnes sensibles et de la plus haute distinction, il fut mis en liberté, et il lui fut permis de demeurer avec elle. Il existe un ouvrage apocryphe sous le nom de *Mémoires de Latude*; ces Mémoires très-répandus à l'époque de la révolution, devinrent une arme contre la cour dans les mains du parti révolutionnaire. L'Assemblée nationale accorda, en 1790, une pension alimentaire à Latude; mais il se vit bientôt le jouet de la

commune de Paris et des législateurs, qui, abusant de sa simplicité, le laissèrent sans secours. En 1793, il fut rendu en sa faveur un jugement qui condamnait les héritiers Amelot et Pompadour à lui payer 60,000 fr. d'indemnité; mais il n'en toucha qu'un sixième. On exposa à l'entrée du salon du Louvre, une échelle de cordes et d'autres instrumens de son évasion. On a prétendu que cette échelle n'était pas l'ouvrage de Latude, mais celui de l'abbé Buquoi. Ils avaient été trouvés lors de la prise de la Bastille, dans les archives de cette forteresse. Quel qu'en soit l'auteur, ils étaient travaillés avec une patience, et une adresse incroyable, et attestaient l'industrie et les efforts dont est capable l'amour de la liberté.

MASHAM (Damaris), fille du docteur Ralph Cudworth, née à Cambridge, le 18 janvier 1658. Son père ayant remarqué en elle les plus heureuses dispositions, prit un soin particulier de son éducation, et elle se fit bientôt distinguer autant par l'étendue de ses connaissances que par sa piété. Sir Francis Masham l'épousa en secondes noces, et eut d'elle un fils unique. L'arithmétique, la géographie, l'histoire, la chronologie, la philosophie et la théologie même étaient également familières à lady Masham, et elle dut beaucoup au long séjour que fit dans sa famille le célèbre Locke, retiré à Oates, dans la maison de sir Francis, où il termina sa carrière. (*Voyez* Locke.) On a de lady Masham un ***Discours sur l'amour de Dieu***, imprimé à Londres, en 1696, et des *Pensées sur la vie chrétienne*. Elle mourut en 1708, peu connue dans le monde, auquel elle avait cherché à se dérober, mais profondément regrettée de ses amis et de sa famille.

MASHAM (Abigaïl), favorite de la reine Anne, était fille de M. Hill, riche marchand de la Cité, de Londres, et d'une sœur du père de lady Marlborough. Celle-ci la plaça comme femme-de-chambre près de la reine Anne, auprès de laquelle elle conserva le même emploi, quand elle parvint au trône. Souple, adroite, complaisante et flatteuse, Abigaïl s'empara de la confiance de la reine, dont, d'ailleurs, elle professait les principes politiques, et elle parvint à supplanter la duchesse de Marlborough, qui avait singulièrement refroidi la reine, par son humeur hautaine et capricieuse. Abigaïl épousa secrètement, en 1707, M. Masham, sans en faire part à sa cousine, ce qui choqua vivement la duchesse de Marlborough, qui ne tarda pas à être disgraciée de la reine. Lady Masham prit une grande part à toutes les démarches qui furent faites près de la cour de France, pour faire monter le Prétendant sur le trône d'Angleterre. Après la mort de la reine, elle ne se mêla plus des affaires politiques, et mourut dans un âge très-avancé.

MASINI (Nicolas), médecin et physicien du 16e siècle, né à Césène, ville d'Italie, dans la Romagne, de parens célèbres dans la médecine, embrassa lui-même cette profession, qu'il exerça avec beaucoup de succès, après avoir pris le bonnet de docteur à Padoue. Massini, dont on cite des traits de faiblesse et de superstition, qui obscurcissent la gloire qu'il s'était acquise par ses vastes connaissances, a laissé une collection précieuse de médailles

anciennes, et plusieurs manuscrits, probablement demeurés inédits, puisque les bibliographes ne citent de lui qu'un seul ouvrage, intitulé *De gelidi potûs abusu libri tres*, Cæsenæ, 1587, in-4°.

MASINISSA, roi de Numidie, était fils de Gala, qui régnait en Massylie, petite contrée d'Afrique. Il prit d'abord le parti des Carthaginois contre les Romains. Ils eurent en lui un ennemi d'autant plus redoutable que sa haine était soutenue par beaucoup de courage. Après la défaite d'Asdrubal, Scipion l'Ancien, ayant trouvé parmi les prisonniers le neveu de Masinissa, le renvoya comblé de présens, et lui donna une escorte pour l'accompagner. Ce trait de générosité fit tant d'impression sur l'oncle, que, de l'aversion la plus forte, il passa tout à coup à une admiration sans bornes. Il joignit ses troupes à celles des Romains, et contribua beaucoup, par sa valeur et par sa conduite, à la victoire qu'ils remportèrent sur Asdrubal et Syphax. Il épousa aussitôt la célèbre Sophonisbe, femme de ce dernier prince, aux charmes de laquelle il ne put résister. Scipion n'ayant pas approuvé un mariage si brusquement contracté avec une captive, la plus implacable ennemie de Rome, Masinissa envoya du poison à sa nouvelle épouse, n'ayant que ce moyen de la soustraire au pouvoir des Romains, qui la réclamaient pour la faire paraître dans le triomphe du vainqueur, et peut-être pour la faire périr ensuite. Le général romain le consola, en lui accordant, en présence de l'armée, le titre et les honneurs de roi. Le sénat ajouta à ses états tout ce qui avait appartenu à Syphax dans la Numidie. Masinissa donna une marque de reconnaissance bien distinguée à Scipion l'Africain le Jeune; il le fit prier, au lit de la mort, de venir partager ses états entre ses enfans. Il mourut à l'âge de 90 ans, l'an 149 avant Jésus-Christ. Ce prince, qui pendant sa jeunesse avait essuyé d'étranges malheurs, s'étant vu dépouillé de son royaume, obligé de fuir de province en province, et exposé plusieurs fois à perdre la vie, n'eut depuis son rétablissement jusqu'à sa mort, qu'une suite continuelle de prospérités. Non-seulement il recouvra son royaume, mais il y ajouta celui de Syphax son ennemi; et, maître de tout le pays, depuis la Mauritanie jusqu'à Cirène, il devint le prince le plus puissant de toute l'Afrique. A l'âge de 90 ans, il faisait encore tous les exercices d'un jeune homme, et se tenait à cheval sans selle. Plutarque remarque que, le lendemain d'une grande victoire remportée contre les Carthaginois, on l'avait trouvé dans sa tente faisant son repas d'un morceau de pain bis. Il laissa en mourant cinquante-quatre fils, dont trois seulement étaient d'un mariage légitime, Micipsa, Gulussa et Mastanabal. Scipion partagea le royaume entre ces trois derniers, et donna aux autres des revenus considérables. Mais, bientôt après, Micipsa demeura seul possesseur de ces vastes états par la mort de ses deux frères.

MASIUS ou MAES (André), savant orientaliste, né à Linnich, près de Bruxelles, l'an 1526, un des plus savans hommes du 16e siècle, fit d'abord de grands progrès dans l'étude de la philosophie et de la jurisprudence, et devint secrétaire de Jean de Wèze,

évêque de Constance. Après la mort de cet évêque, il fut envoyé en qualité d'agent à Rome, et profita de son séjour en cette ville pour se rendre habile dans le syriaque. En 1558, il se maria à Clèves, et fut fait conseiller de Guillaume, duc de Clèves. Il y mourut, le 7 avril 1573, dans des sentimens vraiment chrétiens. Masius possédait, outre plusieurs langues vivantes, le latin, le grec, l'hébreu, le chaldéen et le syriaque. Il était très-versé dans l'histoire et la géographie ancienne, et personne de son temps ne le surpassa, ni peut-être même ne l'égala dans la critique sacrée. Sébastien Munster disait que Masius semblait avoir été élevé dans l'ancienne Rome ou dans l'ancienne Jérusalem. On a de lui : I. Un *Recueil* de différentes pièces anciennes et modernes, traduites du syriaque, Anvers, 1569, dans la Bibliothèque des PP. de Margarin de La Bigne, et dans les *Critici sacri*, seconde édition, tome 2. II. *Syrorum peculium*, Anvers, 1571, in-fol. C'est un Dictionnaire syriaque. III. *Grammatica linguæ syriacæ*, Anvers, 1571, in-fol. Arias Montanus ayant prié Masius de contribuer à l'édition de la Polyglotte d'Anvers, 1569, 1572, en 8 vol. in-fol., il fit ces deux ouvrages, qui y ont été insérés. IV. Un *Commentaire sur le livre de Josué*, Anvers, 1574, in-fol., et dans le *Critici sacri* de Londres et d'Amsterdam, tome 2. Ce Commentaire renferme des choses excellentes. V. *Disputatio de cœnâ Domini, opposita calvinistarum impiis corruptelis*, Anvers, 1575. VI. Des *Commentaires sur quelques chapitres du Deutéronome*, insérés dans les *Critici sacri*. Il avait possédé le célèbre manuscrit syriaque écrit en 616, qui passa depuis au savant Daniel-Ernest Jablonski. C'est le seul manuscrit connu que nous ait conservé l'édition donnée par Origène du livre de Josué et des autres livres historiques suivant l'Ancien Testament. Il est traduit mot à mot sur un exemplaire grec, corrigé de la main d'Eusèbe.

MASIUS (Gisbert), évêque de Bois-le-Duc, mort en 1614, était natif de Bommel, petite ville du duché de Gueldre. Plein d'un zèle vraiment apostolique, il fit fleurir la vertu et la science dans son diocèse, et publia, en 1612, d'excellentes *Ordonnances synodales*, en latin, réimprimées en 1700, à Louvain.

MASKELYNE (Névil), astronome royal d'Angleterre, associé étranger de l'Académie des sciences de Paris, né à Londres, en 1732, se livra tout entier, dès sa jeunesse, à l'étude des sciences exactes. Le célèbre Bradley fut son maître dans la science de l'astronomie. En 1761, Maskelyne fut envoyé à l'île de Sainte-Hélène, pour observer le passage de Vénus, et il y fit de nouvelles recherches sur le parallaxe de la lune. C'est à Maskelyne qu'on doit, pour les secteurs, les quarts de cercle et autres instrumens astronomiques, une suspension du fil à plomb, beaucoup meilleure et qui est aujourd'hui généralement adoptée. A son retour de Sainte-Hélène, Maskelyne publia son *Guide du marin*, 1763, où il proposait d'adopter l'almanach nautique tracé par Lacaille. Il en publia les tables, en 1781. Maskelyne obtint du conseil de la Société royale de Londres, qu'il se-

rait assigné des fonds pour l'impression successive des observations de chaque année; et ce fut à ses efforts réitérés qu'on dut enfin la publication des observations de Bradley. Il fut aussi l'éditeur des Tables lunaires de Mayer, et mit tous les astronomes en possession de cet ouvrage. Il mourut le 9 janvier 1811, âgé de plus de 78 ans. On trouve de lui divers Mémoires dans les Transactions philosophiques. Ses manuscrits ont été remis à M. Vince, qui s'était chargé de les publier.

MASNER (Thomas), conseiller de Coire, au commencement du 18e siècle, était attaché à l'Autriche, et passait pour avoir commis des exactions, et avoir arrêté et fait dépouiller des courriers et des marchands français. Afin d'obliger Masner à des restitutions, M. de Merveilleux, conseiller interprète du roi près des Ligues suisses, fit arrêter le fils de Masner sur le territoire de Savoie. Masner, pour user de représailles, fit arrêter Philippe de Vendôme, grand-prieur de France, qui revenait de Venise par la Suisse, et le fit transporter sur les terres de l'Empire. Cette affaire donna lieu à un procès, dans lequel les ministres de l'empereur et de l'Angleterre se déclarèrent pour Masner. Une diète fut convoquée en mars 1711, à Coire, et condamna Masner à remettre le grand-prieur en liberté. Masner se moqua de cette sentence. Le 15 juin, le tribunal spécial de Ilantz le condamna au bannissement, et, si on le saisissait, à être écartelé vif, comme coupable de lèse-majesté divine et humaine, etc.; ses biens furent confisqués et sa maison rasée. Masner se retira à Vienne; mais, bientôt abandonné par les Impériaux, il mena une vie errante et vagabonde, et mourut misérablement.

MASO. *Voyez* Finiguerra.

MASON (sir Jean), célèbre homme d'état d'Angleterre, né à Abingdon, au comté de Berks, élève du collége de Toutes-les-Ames à Oxford, obtint la faveur de Henri VIII d'Angleterre, qui le chargea de plusieurs ambassades, et le nomma membre du conseil privé. Il fut encore en place sous Édouard VI, et réussit à s'y soutenir sous le règne de Marie. Enfin la reine Élisabeth le nomma trésorier de sa maison; il eut encore la place de chancelier de l'université d'Oxford. Sa maxime favorite était « qu'il ne fallait ni rien dire, ni rien faire. » Il mourut en 1566.

MASON (François), savant théologien anglais, né vers 1566, au comté de Durham, mort à Oxford, au collége de Merton, fut nommé, en 1599, au rectorat d'Oxford, au comté de Suffolk, et ensuite chapelain du roi Jacques Ier, puis archidiacre de Norfolk. Ce savant ecclésiastique est auteur d'un livre célèbre, intitulé *Vindiciæ ecclesiæ Anglicæ*, que Lindsay a traduit en anglais, et auquel il a ajouté dans sa traduction des notes et une préface.

MASON (Jean), de Water-Strafford, près Buckingham, enthousiaste anglais, mort en 1695, d'abord séduit par la doctrine de Calvin, se persuada, et persuada même à plusieurs autres qu'il était le prophète Élie, destiné à proclamer la venue du Messie et le glorieux état du *Millenium*.

MASON (Charles), astronome anglais, était assistant de

Bradley à l'observatoire de Greenwich, et fit quelques corrections aux nombreuses observations de ce savant, qui ont été publiées par Maskelyne. Mason fut envoyé en Amérique, avec un grand secteur, pour déterminer les limites du Maryland et de la Pensylvanie. Il était accompagné de Dixon, et ils mesurèrent, de concert, un degré du méridien, dont la latitude moyenne est de 39° 12". Mason mourut en Transylvanie, en février 1787.

MASON (Jean), théologien écossais, mort en 1763, reçu maître-ès-arts dans une université d'Écosse, a donné un petit livre d'éthique, intitulé *Connaissance de soi-même*, qui a été réimprimé plusieurs fois. Cet ouvrage a servi de canevas à Carraccioli, pour son livre intitulé *De la jouissance de soi-même*. II. *Cinquante-deux discours pour l'usage pratique des familles*, 2 vol. in-8°. Ce sont des lieux communs qui ne sont point rachetés par le style. III. *Essai sur l'élocution*, in-8°; ouvrage où l'auteur développe quelques vues nouvelles. IV. *Deux essais sur le pouvoir de la poésie et du nombre dans la prose*, in-8°. V. *Défense simple et modeste du christianisme*, in-8°. Mason, dans cette matière, n'a pas profité de tous ses avantages et ne répète guère que ce que l'on a dit cent fois avant lui. VI. *L'écolier et le pasteur*, ou *Chemin pour tous les deux de la perfection et de l'utilité*, in-12; ouvrage plus édifiant que bien fait.

MASON (William), poète et théologien anglais, fils d'un ecclésiastique, né en 1725, à Saint-Trinity Hall, au comté d'York, élève du collége de Saint-Jean à Cambridge, mort en 1797, et enterré à Westminster, à côté de son ami Gray, a publié un poème intitulé *Isis*. M. Warton, qui vit dans cet ouvrage une injure contre l'université d'Oxford, y répondit par un autre poème, intitulé *Le triomphe d'Isis*. En 1754, Mason prit les ordres, et fut nommé chapelain du roi, curé d'Aston, bénéfice considérable au comté d'York; enfin grand chantre de la cathédrale d'York; et ses fonctions dirigeant ses idées vers la musique, il composa un ouvrage sur cet art. Le poète Gray le nomma un de ses exécuteurs testamentaires; et Mason a écrit la *Vie* de son ami, et publié ses *Lettres*; il a même composé l'*épitaphe* qu'on lit sur le tombeau de Gray, à l'abbaye de Westminster. Dans la guerre d'Amérique, Mason embrassa avec beaucoup de chaleur le parti qu'on appelait des patriotes, et sa conduite dans cette circonstance le fit rayer de la liste des chapelains du roi. Cet auteur a laissé plusieurs ouvrages : I. *Elfrida* et *Caractacus*, deux drames dans la manière des Grecs. On les regarde comme ce qu'il a fait de mieux. II. *Le Jardin anglais*, poème. III. Une *Traduction* en vers du poème français de Dufresnoy, intitulé *l'Art de la peinture*, 1783, avec des notes très-précieuses, que sir Josué Reynolds y a ajoutées.

MASON (George), célèbre homme d'état en Virginie, fut membre de la Convention générale, qui, en 1787, établit la constitution des États-Unis; mais il refusa de la signer. Dans l'année suivante, élu membre de la Convention de Virginie, qui pro-

posa le projet d'un gouvernement fédéral, il réunit ses efforts à ceux de Henri pour s'opposer à ce plan, et déploya dans cette circonstance la plus grande énergie. Il y voulait des amendemens, et soutenait surtout la nécessité d'un article, qui réservât aux États tous les pouvoirs non délégués ; cet article est maintenant parmi ceux d'amendemens de la constitution. Il voulait aussi qu'il y eût un terme fixé pour la prolongation de la présidence. Mason était si opposé à l'article qui accordait la traite des esclaves pour vingt années, que, malgré son attachement au système de l'union des États, il déclara que jamais il ne souscrirait à l'union des États méridionaux, qu'ils n'eussent renoncé à ce trafic. Mason mourut en 1792, âgé de 67 ans.

MASON (George), écrivain anglais, mort en 1806, à l'âge de 71 ans, est auteur des ouvrages suivans : I. *Essai sur le dessin dans le jardinage*, 1768 et 1796. II. *Supplément au dictionnaire anglais de Johnson*, in-4°. III. Une *Vie* de Richard, comte Owes. Il est l'éditeur des *Poésies de Thomas Hoccleve*, avec une préface, des notes et un glossaire, 1796.

MASOTTI (Dominique), chirurgien lithotomiste italien, né à Faenza, dans la Romagne, en 1698, était élève de Tanucci. Il professa à Florence la chirurgie; la physiologie et la lithotomie. On lui doit un instrument dilatatoire pour extraire la pierre aux femmes sans avoir recours à l'opération de la taille, et il publia, à cette occasion, un ouvrage intitulé : *Lithotomie des femmes perfectionnée*, Florence, 1756. Il mourut le 26 mai 1779, laissant une riche bibliothèque et une collection considérable d'instrumens de son état.

MASOTTI (François), grand orateur du 18e siècle, né à Vérone, le 4 octobre 1699, embrassa l'ordre des jésuites, en 1733, et ne cessa pendant 40 ans de se livrer à la prédication, qu'il exerça avec succès. Il mourut à Bologne, le 16 décembre 1778. Masotti a laissé des *Sermons*, publiés à Venise, en 1769, 3 vol. in-4° ; augmentés de quelques *Discours*, *de Panégyriques*, et de quelques *Considérations pour les ecclésiastiques*, réimprimées à part à Turin, en 1778. Ses Sermons les plus remarquables sont ceux sur l'amitié, les conversations, les mœurs, les incrédules, les esprits-forts, etc.

MASOUD Ier (Scherab Eddaulah Djelal el Moulouk Abousaïd), cinquième ou sixième prince de la dynastie des Ghaznevides, et quatrième souverain musulman de l'Indostan, succéda au fameux Mahmoud, son père, en 1030 de J.-C. Son frère, Mohammed, à qui Mahmoud avait légué le royaume de Ghaznah, se préparait à la guerre pour défendre ses droits, lorsqu'il tomba au pouvoir de Masoud, qui lui fit crever les yeux. Masoud était d'une force si extraordinaire, qu'on l'avait surnommé le second Roustam. Il étendit d'abord ses États par les conquêtes ; mais ses guerres avec les Seljoucides ruinèrent totalement ses affaires, et il fut obligé d'abandonner l'Indostan. Une conspiration qui éclata contre lui acheva de le perdre ; son frère Mohammed fut proclamé empereur, et fit enfermer Masoud dans un château fort, où il fut assassiné en 1041 de J.-C., après avoir oc-

cupé le trône pendant dix-huit ans.

MASOUD III (Ala Eddauhah Abousaïd), fils du sultan Ibrahim, lui succéda, l'an 492 de l'hégire, dans la souveraineté de Gaznah et des provinces qui dépendaient de ce royaume. A peine eut-il mis ordre aux affaires les plus pressantes, qu'il envoya des forces considérables dans l'Indostan pour se réintégrer dans la possession des conquêtes que son père y avait faites. Tout se soumit sans résistance, et le trésor du monarque s'enfla considérablement de la dépouille des peuples soumis. Masoud se rendit successivement maître de tout l'Indostan, excepté le royaume de Dekan, et mourut à Lahor, dont il avait fait la capitale de son vaste empire, après 28 années de règne, en 508 de l'hégire (mars 1115); il avait 70 ans, et laissa l'empire à son fils aîné, qui ne régna qu'un an, et périt de la main de Schah Arslan, son frère puîné. — Masoud Schah IV (Ala Eddyn), vingt-quatrième empereur musulman de l'Indostan, succéda à son oncle Behram Schah II, en 639 (1241-42); prince faible, efféminé et enclin à l'ivrognerie; il se rendit odieux, et fut détrôné par son oncle Mahmoud, en 644 (1246).

MASOUD (Aboul-Fethah Gaïath-Eddyn), neuvième sultan de la dynastie des Seljoucides, fut d'abord gouverneur de Mousoul, puis d'Arménie. Son frère, Mahmoud, étant mort en 525 (1131), il disputa l'empire à Thogrul, qui s'en était emparé, et qui le conserva jusqu'à sa mort, arrivée en moharem 529 (novembre 1134). Le règne de ce prince fut très-agité. Il mourut à Hamadan, en 547 (2 octobre 1152), dans la 19ᵉ année de son règne.

MASOUD Iᵉʳ, quatrième sultan de la dynastie des Seljoucides d'Anatolie, second fils de Kilidj Arslan Iᵉʳ, monta sur le trône d'Iconium, l'an 511 de l'hégire (1117 de J.-C.), après avoir fait périr son frère aîné Saïsan. Masoud fut pendant 26 ans en guerre avec l'empereur Jean Comnène, fils d'Alexis. Il se concerta ensuite avec Manuel Comnène, fils de Jean, pour détruire les armées croisées de l'empereur Conrad III et de Louis-le-Jeune, roi de France. Masoud battit l'armée allemande et les troupes françaises, après avoir trouvé le moyen de les séparer et de les engager dans des défilés impraticables. Il mourut en 551 (1156), après avoir régné 40 ans.

MASOUD II (Gaïath Eddyn), treizième et dernier prince de la même dynastie, fils d'Azz Eddyn Kaïkaous II, reçut le titre de sultan, l'an 682 de l'hégire (1283 de J.-C.). Il fut vaincu par Amer Khan, émir turc, dont les États, situés sur la côte, portaient le titre de royaume de Marmara. Masoud fut dépouillé de ses États, en 691 (1292), et fit des efforts pour les reconquérir. Il fut tué dans une bataille, l'an 693 (1294).

MASOUD Iᵉʳ (Azz Eddyn), cinquième roi de Mousoul, de la dynastie des Atabecks, était petit-fils du fameux iman Eddyn-Zenghi, et succéda à son frère Saïf-Eddyn Ghazy II, l'an 576 de l'hégire (1180 de J.-C.). Il fut pendant long-temps en guerre avec Saladin, qui le battit dans plusieurs rencontres, et l'assiégea inutilement devant Mousoul. Il mourut en 589 (1193). Son fils Nour-Eddyn-Arslan Schah lui succéda.

MASOUD, fut le second prince que les grands mirent sur le trône de Dehly, l'an 640 de l'hégire, après avoir fait périr Béram Schah leur souverain. Il passa subitement d'une étroite prison à ce rang élevé, et, pendant les quatre premières années, se conduisit en prince juste, bon, généreux, en un mot en prince élevé à l'école du malheur. Mais bientôt, par les funestes effets de la prospérité sur une ame faible et sur un caractère indécis, la grandeur et l'adulation éteignirent enfin ses vertus; il se pénétra malheureusement de l'idée pernicieuse que le despotisme est compagnon inséparable du sceptre, qu'il fallait plutôt se faire craindre que se faire aimer, et il fut tyran: mais une dure expérience lui apprit enfin qu'il s'était trompé. Les fers, sous le poids desquels il s'était formé aux vertus, devinrent le châtiment de ses crimes. Les grands de l'empire le replongèrent dans la prison dont ils l'avaient tiré quatre ans et quelques mois auparavant. Il ne survécut que fort peu de temps à sa disgrace, et mourut la même année 644. Son oncle lui succéda.

MAS'OUDY (ABOU-L-HAÇAN A'LY), l'un des historiens arabes les plus célèbres, florissait dans le 10e siècle de notre ère. Il est surtout recommandable par un ouvrage, dont il existe des copies dans toutes les grandes bibliothèques de l'Europe, intitulé *Moroudj eddhebed*, etc., ou les *Prairies d'or et les mines de pierres précieuses, présent offert aux rois les plus illustres, et aux hommes instruits.* Il l'écrivit en 336-947, 2 vol. Le premier, comprenant l'histoire générale, depuis la création du monde jusqu'au prophète Mahomet. Le second, depuis Mahomet jusqu'au temps où l'auteur écrivait. M. de Guignes en a donné une analyse complète et raisonnée dans les *extraits et notices des manuscrits*, tome 1er. Schultens a extrait de cet ouvrage son *histoire des Joctanides*, 1 vol. in-8°, en latin. Les autres ouvrages de Masoudy sont: I. *Histoire des siècles passés, des peuples anciens, des générations éteintes et des nations anéanties, et que la fortune a fait disparaître.* II. *Le Livre moyen.* III. *Traité du gouvernement des provinces et des armées.* IV. *Les Trésors des sciences.* V. *Les Fondemens de la religion*, rangés dans un ordre méthodique. VI. *Le livre du Secret de la vie.* Mas'oudy mourut à Sostath, l'an 345-956.

MASQUE DE FER (L'HOMME AU). C'est le nom sous lequel on désigne un prisonnier inconnu, envoyé, vers 1662, dans le plus grand secret au château de Pignerol, et de là transféré aux îles Sainte-Marguerite. La curiosité publique a été d'autant plus excitée à son sujet, qu'on a été borné aux conjectures, et qu'il est douteux qu'elle soit jamais satisfaite. C'était un homme d'une taille au-dessus de l'ordinaire, et très-bien fait. Sa peau était un peu brune, mais fort douce, et il avait autant de soin de la conserver dans cet état que la femme la plus coquette. Son plus grand goût était pour le linge fin, pour les dentelles, pour les colifichets. Il jouait de la guitare, et paraissait avoir reçu une excellente éducation. Il intéressait par le seul son de sa voix, ne se plaignant jamais de son état, et ne

laissant point entrevoir ce qu'il était. Dans les maladies où il avait besoin du médecin ou du chirurgien, et dans les voyages que ses différentes translations lui occasionèrent, il portait un masque de velours, dont la mentonnière avait des ressorts d'acier, qui lui laissaient la liberté de manger et de boire. On avait ordre de le tuer, s'il se découvrait; mais lorsqu'il était seul, il pouvait se démasquer : alors il s'amusait à s'arracher le poil de la barbe avec des pincettes d'acier. Il resta à Pignerol jusqu'à ce que Saint-Mars, officier de confiance, commandant de ce château, obtint la lieutenance de roi des îles de Lérins. Il le mena avec lui dans cette solitude maritime, et lorsqu'il fut fait gouverneur de la Bastille, son captif le suivit, toujours masqué. Il fut logé dans cette prison aussi bien qu'on peut l'être. On ne lui refusait rien de ce qu'il demandait; on lui donnait les plus riches habits, on lui faisait la plus grande chère, et le gouverneur, qui lui parlait toujours chapeau bas, s'asseyait rarement devant lui. Le marquis de Louvois, s'étant rendu à Sainte-Marguerite, pour le voir avant sa translation à Paris, lui parla avec une considération qui tenait du respect. Ce qui redouble l'étonnement, c'est que, quand on l'envoya aux îles Sainte-Marguerite, il ne disparut dans l'Europe aucun homme considérable. Ce prisonnier l'était sans doute; car voici ce qui arriva les premiers jours qu'il fut dans l'île. Le gouverneur mettait lui-même les plats sur la table, et ensuite se retirait après l'avoir enfermé. Un jour il écrivit avec un couteau sur une assiette d'argent, et jetà l'assiette par la fenêtre vers un bateau qui était au rivage, presque au pied de la tour. Un pêcheur, à qui ce bateau appartenait, ramassa l'assiette et la rapporta au gouverneur. Celui-ci, étonné, demanda au pêcheur : « Avez-vous lu ce qui est écrit sur cette assiette? et quelqu'un l'a-t-il vue entre vos mains? — Je ne sais pas lire, répondit le pêcheur, je viens de la trouver, personne ne l'a vue. » Ce paysan fut retenu jusqu'à ce que le gouverneur fût bien informé qu'il n'avait jamais lu, et que l'assiette n'avait été vue de personne. « Allez, lui dit-il, vous êtes bien heureux de ne savoir pas lire! »..... La Grange-Chancel raconte, dans une lettre à l'auteur de *l'Année littéraire*, que, lorsque Saint-Mars alla prendre le Masque de Fer pour le conduire à la Bastille, le prisonnier dit à son conducteur : « Est-ce que le roi en veut à ma vie? — Non, mon prince, répondit Saint-Mars, votre vie est en sûreté; vous n'avez qu'à vous laisser conduire. » J'ai su, ajoute-t-il, d'un nommé Dubuisson, caissier du fameux Samuel Bernard (qui, après avoir été quelques années à la Bastille, fut conduit aux îles Sainte-Marguerite), qu'il était dans une chambre avec quelques autres prisonniers, précisément au-dessus de celle qui était occupée par cet inconnu : que, par le tuyau de la cheminée, ils pouvaient s'entretenir et se communiquer leurs pensées; mais que ceux-ci lui ayant demandé pourquoi il s'obstinait à leur taire son nom et ses aventures, il leur avait répondu que cet aveu lui coûterait la vie, ainsi qu'à ceux auxquels il aurait révélé son secret. » Toutes ces anecdotes prouvent

que le Masque de Fer était un prisonnier de la plus grande importance. Mais qui était ce captif? Ce n'était pas le duc de Beaufort: nous l'avons prouvé dans son article. Ce n'était pas le comte de Vermandois, comme le prétend l'auteur des *Mémoires de Perse*. Cet écrivain sans aveu raconte que ce prince, fils légitimé de Louis XIV et de la duchesse de La Vallière, fut dérobé à la connaissance des hommes par son propre père, pour le punir d'un soufflet donné à monseigneur le dauphin. « Comment, peut-on, dit un homme d'esprit, imprimer une fable aussi grossière? Ne sait-on pas que le comte de Vermandois mourut au camp devant Dixmude, en 1683, et fut enterré solennellement à Arras? Le dauphin avait alors 22 ans. On ne donne des soufflets à un dauphin en aucun âge; et c'est en donner un bien terrible au sens commun et à la vérité, que de rapporter de pareils contes. » On a cru aussi que ce prisonnier mystérieux était le surintendant des finances Fouquet; mais celui-ci fut constamment détenu dans sa prison de Pignerol, et y mourut au mois de mars 1680. D'ailleurs, aurait-on marqué tant de déférences et de respect pour un ministre disgracié? Aurait-on employé tant de précautions pour dérober au public les traits et l'existence d'un homme qui avait été jugé et condamné publiquement? On a conjecturé qu'il était le duc de Montmouth, fils naturel de Charles II, roi d'Angleterre; mais ce duc fut décapité à Londres, en plein jour, au mois de juillet 1685. Cette opinion, soutenue par Saint-Foix, a été solidement réfutée dans le *Journal encyclopédique*, par le P. Griffet et par Voltaire. On a dit encore que le prisonnier était le secrétaire du duc de Mantoue; mais cette conjecture est trop absurde. Pendant les débats qui s'élevèrent à ce sujet entre Saint-Foix et le P. Griffet, Louis XV, à qui le régent avait transmis le secret, dit plusieurs fois ces mots: « Laissez-les disputer, personne n'a dit encore la vérité sur le Masque de Fer. » Le même roi dit à de la Borde, son premier valet-de-chambre, et qui avait reçu de lui tant de marques de confiance: « Vous voudriez bien que je vous dise quelque chose à ce sujet; ce que vous saurez de plus que les autres, c'est que la prison de cet infortuné n'a fait de tort à personne qu'à lui, et a prévenu de grands malheurs. » La première époque de la détention de l'homme au Masque de Fer, d'après le rapprochement de plusieurs faits, doit être postérieure, comme nous l'avons dit, à l'an 1660, et antérieure à 1671. Il fut alors emprisonné à Pignerol, sous la garde de Saint-Mars, qui, pendant quelques absences, fut remplacé par Rosarges. Au mois de novembre 1685, le gouverneur des îles Sainte-Marguerite étant mort, Saint-Mars fut nommé à cette place, y fit bâtir une prison, et au mois de mars 1687, son prisonnier y fut transféré; il y séjourna onze ans. Le 18 septembre 1698, il fut conduit, en litière, à la Bastille, par Saint-Mars, qui venait d'être nommé gouverneur de cette forteresse. Le lundi 19 novembre 1703, sur les dix heures du soir, le prisonnier, après une maladie qui n'eut que quelques heures de durée, mourut et fut enterré dans le ci-

metierre de la paroisse Saint-Paul. On prit, à sa mort, autant et peut-être plus de précautions qu'on n'en avait pris dans le cours de sa vie pour qu'il ne restât aucun indice de son état. Son acte mortuaire porte le nom supposé de *Marthilio*, ou selon d'autres de *Marchiati*. On y déguisa son âge, en lui donnant 45 ans environ; et, avant de mourir, ce prisonnier avait déclaré au chirurgien de la Bastille qu'il croyait avoir 60 ans. Dans la crainte que des curieux ne vinssent le déterrer pour examiner les traits de son visage, on le défurma, mutila, ou, suivant Saint Foix, on lui coupa la tête et on mit une pierre à sa place. Il aurait pu écrire, tracer sur quelques vêtemens, sur les ustensiles à son usage, sur les murs ou portes de sa prison, quelques particularités sur son état, y cacher quelques papiers; on dépava sa chambre, on en régratta et blanchit les murailles et le plafond; on en visita soigneusement tous les coins et recoins, on brûla tous les linges et vêtemens, et on fondit toute l'argenterie, tous les bijoux dont il s'était servi. On enleva le feuillet du registre de la Bastille, qui constatait son entrée dans cette forteresse, quoique ce feuillet ne contînt rien qui pût faire connaître le prisonnier. On en a conservé une copie; à la colonne des noms et qualités, on lisait: « ancien prisonnier de Pignerol, obligé de porter toujours un masque de velours noir, dont on n'a jamais su le nom ni les qualités. » A la colonne, date de leur entrée, étaient ces mots: « 18 septembre 1698, à trois heures après midi. » A celle des motifs de détention; ceux-ci: « on ne l'a jamais su. » Enfin, à la colonne observations, se trouvaient ces mots: « c'est le fameux homme au masque, que personne n'a jamais su ni connu. » Il faut le dire, ce sont les soins minutieux, les précautions nombreuses et excessives, employées par Louis XIV et ses agens pour cacher la vérité à son siècle et à la postérité, qui l'ont fait découvrir. Ces soins, ces précautions sont encore le plus fort argument dont se servent ceux qui pensent que le prisonnier masqué était un frère jumeau de ce monarque. Il fallait des intérêts de la plus haute importance, une couronne à défendre contre les atteintes présumables de celui qui y avait des droits, pour mettre en usage tant de mystère. Louis XIV était trop moral pour faire périr un compétiteur et un frère, trop attaché à son autorité suprême pour la lui céder. Dans ces dispositions, conformes à son caractère connu, ce monarque ne devait point tenir une autre conduite. Il laissa l'existence à celui qui pouvait lui disputer le trône; mais il voulut que cette existence fût ensevelie sous le voile le plus épais du mystère. Depuis 1615, époque du mariage Anne d'Autriche avec Louis XIII, cette princesse resta jusqu'en 1648 sans faire d'enfant; ce roi, sombre et jaloux, irrité contre elle au point de la priver de ses domestiques, et de vouloir la répudier, passa douze années sans partager son lit; il n'en vint là que par suite des instances de son confesseur, et peut-être de celles de mademoiselle de La Fayette, et, de cette réunion singulière, naquit Louis XIV. (*Voyez* Louis XIV.) Pendant la grossesse de la reine, deux prêtres étaient venus annoncer à

Louis XIII que la reine mettrait au monde deux dauphins, dont la naissance occasionnerait une guerre civile qui bouleverserait tout le royaume, et ce prince avait pourvu aussitôt à ce qu'on fît disparaître celui qui naîtrait le second, afin de prévenir le trouble. Il faut aussi rapprocher une circonstance rapportée par l'auteur des *Anecdotes des reines et régentes de France*. Anne, la veille de sa mort, parla en particulier au roi Louis XIV et au duc d'Orléans, ses deux fils, leur donna des conseils propres à maintenir la paix dans la maison royale, et dit au roi, d'un ton ferme, « faites ce que je vous ai dit; je vous le dis encore, le Saint Sacrement sur mes lèvres. » Ajoutons que ce fut après la mort de sa mère, arrivée en 1666, lorsque Louis XIV, débarrassé du cardinal Mazarin et de Fouquet, n'eut plus de ménagemens à garder, et commença à régner par lui-même, qu'est fixée l'époque de la détention de l'homme au masque. Ces notions, réunies à celles qui sont contenues dans le *Journal* de Dujonca, publié par le P. Griffet, dans le 4ᵉ vol. du *Journal des gens du monde*, imprimé en Allemagne, et notamment dans la *Dissertation historique et critique sur l'homme au masque de fer*, publiée en 1790, et formant la 9ᵉ livraison de la *Bastille dévoilée*, dissipent les doutes, fixent l'opinion sur l'état du prisonnier masqué, et prouvent qu'il ne pouvait être qu'un frère de Louis XIV. On a soutenu encore que ce prisonnier était fils du cardinal Mazarin ou du duc de Buckingham; mais cette opinion a été suffisamment réfutée à l'article d'ANNE D'AUTRICHE, pour qu'il soit superflu d'insister davantage.

MASQUELIER (LOUIS-JOSEPH), graveur, né à Cisoing, près de Lille, le 21 février 1741; fut un des élèves les plus distingués de Lebas. Parmi ses nombreuses productions on cite sa *Marine*, d'après Vernet, et sa jolie gravure, d'un fini et d'un piquant parfait, d'après un tableau de Diétricy. Il était familier avec tous les genres de gravure. Il publia, avec M. Née, son ami, les trente-six premières livraisons des *tableaux de la Suisse*, et dirigea l'immense entreprise de la *Galerie de Florence*, qui lui valut une médaille d'or, décernée par le gouvernement, en 1802. Il mourut le 26 février 1811, âgé de 70 ans.

MASQUELIER (NICOLAS-FRANÇOIS-JOSEPH), dit le *jeune*, graveur lillois, de la même famille que le précédent, né le 20 décembre [illegible], au Sars, à 5 lieues de Lille, fils d'un simple jardinier, devint un des élèves distingués de l'école gratuite de dessin de Lille. Masquelier se rendit à l'âge de 20 ans à Paris, où il apprit la gravure sous Masquelier l'aîné, éditeur de la magnifique galerie de Florence, et placé au rang des premiers graveurs. Les principaux ouvrages connus de Masquelier le jeune sont quatre grandes planches capitales pour le grand et magnifique muséum de MM. Robillard; savoir : I. Un *Intérieur de corps-de-garde hollandais*, d'après Leduc. II. *César jetant des fleurs sur le tombeau d'Alexandre*, d'après Le Bourdon. III. *L'Extrême-Onction*, d'après Jouvenet. IV. Un *Christ à la colonne*, d'après une esquisse très-imparfaite de Lesueur. V. *Différentes eaux-fortes pour la même collection.*

VI. Plusieurs *Bas-reliefs*, *plafonds*, *camées*, *pour la galerie de Florence*. Il a aussi gravé de fort jolies *vignettes*, d'après Moreau, Barbier, etc. Plusieurs de ces vignettes ornent la belle édition de Racine, par M. Geoffroi. Masquelier le jeune n'était pas seulement bon graveur, il dessinait bien, et réussissait surtout dans les têtes d'expression. Au crayon, comme au burin, il avait un talent particulier pour représenter les pieds et les mains. Cet artiste travaillait à un sujet de la galerie de Florence, *La Chasteté de Joseph*, d'après Pietre de Cortone, lorsque la mort le frappa, le 20 juin 1809. La planche en était presque terminée, et répond à ce qu'il a fait de mieux. On assure qu'il a fait des ouvrages majeurs sur lesquels des artistes moins modestes que lui ont mis leurs noms. *Hæc ego... Tulit alter honores.* M. le conseiller d'état Lescallier, préfet maritime au Havre, lui avait confié plusieurs planches de son grand *Vocabulaire de marine*. Il en parle, dans différens endroits de son ouvrage, comme d'un habile graveur de marines, et revient encore sur l'éloge du modeste artiste dans son *Traité du gréement*.

MASQUIÈRES (FRANÇOISE), fille d'un maître-d'hôtel du roi, morte à Paris, en 1728, fit son occupation de l'étude des belles-lettres, et particulièrement de la poésie française, pour laquelle elle avait du goût et du talent. Ses ouvrages poétiques, qui se trouvent dans un *Nouveau choix de Poésies*, 1715, in-12, sont: I. *Description de la galerie de Saint-Cloud*. II. *Origine du luth*. III. Une *Élégie*, etc. Sa versification a de la douceur; mais elle est faible, et offre peu d'images.

MASSA (NICOLAS), médecin et anatomiste très-renommé dans le 16ᵉ siècle, mort à Venise, sa ville natale, en 1569, si l'on en juge par une épitaphe gravée sur son tombeau, est parvenu d'erreurs en erreurs à une réputation méritée, sous divers rapports. Freind et Astruc l'ont regardé comme ayant perfectionné la méthode de guérir les maladies vénériennes par le moyen du mercure, et le placent après Carpi, à qui l'on doit la première découverte de ce traitement. Ses ouvrages sont: I. *Liber de morbo gallico*, auquel on a joint à la dernière édition de Venise, *de potestate ligni Indici*, *de cognitione salsæpariliæ*, *de radicibus Chinæ*, Venetiis, 1532, 1559, in-4°; Lugduni, 1554, in-8°; Venetiis, 1563, in-4°. II. *Anatomiæ liber introductorius*, Venetiis, 1536, 1539, 1559, in-4°. III. *Epistolarum medicinalium tomus primus*, ibid., 1542, in-4°; *tomus alter*, ibid., 1550, in-4°; les 2 tomes ensemble, Lugduni, 1557, in-fol.; Venetiis, 1558, in-4°. IV. *Examen de venæ sectione, et sanguinis missione in febribus ex humorum putredine ortis, ac in aliis præter naturam affectibus*, Venetiis, 1560, 1568, in-4°. IV. *De febre pestilentiali, petechiis, morbillis, variolis et apostematibus pestilentialibus*, ibid., 1540, 1556, in-4°.

MASSA (ANTOINE), jurisconsulte du 16ᵉ siècle, né à Gallèse, dans le voisinage de Rome, écrivit contre l'usage désastreux du duel, et traduisit quelques Opus-

cule de Plutarque. On a encore de lui : *De origine et rebus Faliscorum*, où, en traitant des guerres que ces peuples soutinrent contre les Romains, il parle, d'après les anciens historiens les plus accrédités, des premiers habitans de ces contrées.

MASSA (Jean-André), né dans le Modénois, passa en Sicile dans son enfance, s'y fit jésuite, et y mourut le 30 décembre 1708. On a de lui : I. *La Sicilia in prospettiva*, Palerme, 1709, 2 vol. in-4°. II. *Isagoge ad Historiam sacram Siculam P. Octavii Cajetani S. J.*, Panormi, 1707, in-4°. Le P. Massa fut l'éditeur de cet ouvrage.

MASSAC (Raimond de), médecin d'Orléans, du 16e siècle, s'occupait autant des belles-lettres que de sa profession. On a de lui : *Pæan Aurelianus;* c'est un poëme considérable, inséré dans le *Recueil des Poëmes et Panégyriques de la ville d'Orléans*, 1646, in-4°. Il y célèbre l'heureuse température du climat d'Orléans, et fait l'éloge du collége de médecine et des médecins qui s'y sont distingués par leur science et leurs talens. II. *Pugæ, sive de lymphis pugeacis libri duo, cum notis J. Levasseur*, Paris, 1599. C'est un poëme sur la fontaine minérale de Pougues, à deux lieues de Nevers. — Charles de Massac, fils de l'auteur, l'a traduit en vers français, Paris, 1605, in-8°.

MASSAC (Jean-Baptiste), habile peintre en miniature, né à Paris, en 1687, et mort en septembre 1767. La collection des estampes de la grande galerie et des appartemens de Versailles a été faite sur la copie des originaux de Lebrun, par Massac, et gravée sous sa direction par les plus habiles graveurs de ce temps.

MASSAC (Pierre-Louis-Raimond de), agronome, né à Hunet près de Tonneins, dans l'Agénois, le 25 août 1728, mort vers 1779, suivit quelque temps la profession d'avocat, et a laissé quelques ouvrages d'économie et de jurisprudence estimés. Ce sont : I. *Recueil d'instructions et d'amusemens littéraires*. Amsterdam (Paris), 1765, in-12. II. *Mémoire sur la manière de gouverner les abeilles*, 1766, in-12. III. *Autre sur la qualité et l'emploi des engrais*, 1767, in-12. L'auteur publia une seconde édition de ces deux *Mémoires* sous le titre de *Recueil d'instructions économiques*. 1779, in-8°. IV. *Discours et Mémoires relatifs à l'agriculture*, Paris, 1753, in-12. — Son frère, Raimond Massac, receveur des rentes à Paris, publia le Mémoire de son frère sur la *qualité et l'emploi des engrais*. Il est également auteur d'un *Manuel de rentes*, Paris, 1717, in-12. D'un *Traité des immatricules*, 1779, in-8°.

MASSÆUS (Chrétien), surnommé *Cameracenus*, à cause du long séjour qu'il fit à Cambrai, né à Warneton en 1469, entra dans la congrégation des clercs de la vie commune, enseigna les humanités à Gand, de là se rendit à Cambrai, où il exerça le même emploi depuis 1509, jusqu'à sa mort, qui arriva en 1546. Nous avons de lui : I. Une *Grammaire latine*, Anvers, 1535, in-4°. Despautère prétendait que Massæus avait pillé dans sa *Grammatice*, et le traita fort durement. Massæus lui répondit solidement, mais avec au-

tant de modération que Despautère l'avait attaqué avec emportement. II. *Chronicorum multiplicis historiæ utriusque Testamenti lib.* 20, Anvers, 1540, in-fol. Cette Chronique est estimée. On dit que l'auteur y employa cinquante ans. Il a mis à la tête un *Calendrier égyptien, hébraïque, macédonien et romain*, qui montre qu'il était versé dans les mathématiques aussi bien que dans l'histoire et les belles-lettres.

MASSALA. *Voyez* MACHA-ALLACH.

MASSALSKI (le prince DE), évêque de Wilpa, dernier mâle d'une des plus anciennes familles de Lithuanie. Comme membre de la diète de Grodno, il annonça, le 15 septembre 1793, que les États désiraient dissoudre la confédération de Turgowitz, qui s'était formée sous prétexte d'assurer l'intégrité de la Pologne, et qui en préparait l'anéantissement par l'appui qu'elle donnait à la Russie. Malgré cette conduite, ou le croyait généralement vendu à cette puissance, et ce fut lui en effet que l'on chargea peu de temps après de signer le traité d'alliance conclu avec l'impératrice. En avril 1794, lors de l'insurrection qui éclata à Varsovie contre les Russes et leurs partisans, il fut arrêté et accusé de trahison. En mai, le peuple demanda sa mort. Le 27 juin, son procès n'étant pas encore fait, on l'arracha de prison, et on le pendit devant le palais de Brühl.

MASSANIELLO. *Voyez* MASANIELLO.

MASSAREDO. *Voyez* MAZARREDO.

MASSARI-ANNIBAL (LUCIO), célèbre peintre de Bologne, mort en 1633, à 64 ans, enrichit de ses tableaux les églises et les couvens de sa patrie. Entre autres tableaux on remarque ceux qu'il a peints dans la bibliothèque des carmes et dans le cloître de Saint-Michel, *in Bosco*.

MASSARIA (ALEXANDRE), célèbre médecin du 16e siècle, né vers 1510, à Vicence, pratiqua son art à Venise, et l'enseigna à Padoue, où il mourut subitement, le 17 octobre 1598, dans un âge avancé. Massaria était singulièrement attaché à la doctrine de Galien, et disait qu'il aimait mieux errer avec cet Ancien que d'avoir raison avec les Modernes. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, entre autres : I. *De peste*, Venise, 1579, in-4°. II. *Disputationes duæ, quarum prima de scopis mittendi sanguinem in febribus, altera de purgatione in morborum principio*, Lyon, 1622, in-4°. Le traité de la saignée fut regardé comme un chef-d'œuvre ; il y détaille savamment les cas où elle convient, et ceux où elle est nuisible. III. *Practica medica*, Venise, 1622, in-fol. IV. *Tractatus de morbis mulierum*. V. *Liber responsorum et consultationum medicinalium*, Venise, 1613, in-folio.

MASSÉ (JEAN BAPTISTE), peintre du roi, et graveur à l'eau-forte, né à Paris, le 29 décembre 1687, mort le 26 septembre 1767, excellait dans la miniature. Le recueil d'estampes représentant la grande galerie de Versailles et les deux salons qui l'accompagnent, peints par Lebrun, fut dessiné par Massé, et gravé sous ses yeux par les plus habiles maîtres. Cette collection parut en 1753, in-fol., avec une explication, in-8°. Il a

gravé lui-même le *Portrait de Marie de Médicis*, qui est à la tête du recueil d'estampes d'après les tableaux de Rubens. Celui d'Antoine Coypel est *Mercure envoyé vers Didon*, d'après Cotelle. — Charles MASSÉ ou MACÉ, graveur à l'eau-forte, né à Paris, en 1631, dessina et grava à l'eau-forte les plus beaux paysages du cabinet de Jabach.

MASSELIN (JEAN), official de Rouen, député de la Normandie aux États-généraux assemblés à Tours, en 1484, exerça une grande influence dans cette assemblée, tant par la force de son éloquence que par la fermeté de son caractère. Il fut choisi dans toutes les circonstances, par ses collègues, pour être leur organe auprès du roi et de ses délégués, et retraca dans une ample narration, les travaux de l'assemblée dont il faisait partie, et dont les élémens se rapprochent beaucoup de celle de 1789. L'historien Garnier nous a laissé une analyse de cette narration; elle est curieuse. On trouve la relation elle-même parmi les manuscrits de la bibliothèque du Roi.

MASSENA (ANDRÉ), duc de Rivoli, prince d'Esling, maréchal de France, grand cordon de la Légion d'honneur, commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, naquit en 1755, à Nice, d'une famille pauvre. Dans sa jeunesse il passa à Turin, donna pendant quelque temps des leçons d'armes, et entra ensuite dans le régiment Royal-Italien, où il devint sous-officier. A l'époque de la révolution, les troupes françaises ayant pénétré dans le Piémont, il se réunit à elles, et montra dans plusieurs circonstances de l'intelligence et une valeur à toute épreuve. Employé en différentes armées, il y déploya successivement ses talens militaires, qui établirent ensuite sa grande réputation. Massena, sans études préliminaires, avait passé plusieurs années au service d'une puissance qui vécut dans une paix perpétuelle. Ce ne fut qu'à l'âge de quarante ans qu'il apprit à l'Europe qu'il était un de ses plus fameux généraux. En 1793, il commandait déjà une brigade, et les services qu'il rendit dans cette campagne et dans la suivante lui valurent le grade de général de division. En 1795, il commanda l'aile droite de l'armée d'Italie, et contribua constamment aux succès de Bonaparte, qui l'employait toujours dans les occasions les plus périlleuses et les plus difficiles. Il se distingua aux batailles de Lodi (1796), d'Arcole, et surtout à celle de Rivoli (1799). Le succès de cette journée, si glorieuse pour les Français, fut dû entièrement à Massena, et lui mérita, en 1800, le titre de duc de Rivoli. Jusqu'ici ce général n'avait brillé qu'en second; un nouveau théâtre vint se présenter où il put montrer tous ses talens. En 1799, on lui donna le commandement de l'armée d'Helvétie, et il ouvrit cette campagne en obtenant des succès décisifs; mais Jourdan venait d'être battu près du Danube; et Massena fut obligé de rétrogader. Bientôt après, ayant reçu de nouvelles forces, il couvrit la Suisse, et y disputa pied à pied toutes les positions dont s'était emparée l'armée russe sous les ordres de Souwaroff qui venait de conquérir l'Italie. Des raisons politiques ayant introduit de la mésintelligence entre les

Autrichiens et les Russes leurs alliés, Souwaroff dut changer de plan, et se concentrer dans son armée, laissant à Zurich le général Korsakoff avec un certain nombre de troupes. Massena vint l'attaquer, et après, un combat sanglant et opiniâtre il mit l'armée russe en complète déroute. C'était, depuis un siècle, la première défaite en bataille rangée, que les Russes essuyaient. Souwaroff n'arriva que trop tard au secours des siens, et pour effectuer sa retraite. Au mois de décembre de la même année, Massena passa à l'armée d'Italie, et, quoique avec des forces inférieures, il tint une contenance ferme devant les nombreuses troupes du général autrichien Mélas. Il se jeta ensuite dans Gênes, que les ennemis menaçaient. Les Anglais et les Autrichiens mirent bientôt cette ville en état de siége. Bloquée par terre et par mer, l'intrépidité et les talens de Massena surent la maintenir long-temps contre la famine extrême, le manque de soldats, la plupart mourant d'inanition ou incapables de servir, et contre tous les efforts de l'ennemi. Il diminua cependant de beaucoup leur armée de terre par les fréquentes sorties que, pendant la nuit, il faisait faire au peu de soldats qui lui restaient. Ceux ci, marchant avec des feutres aux pieds et dans le plus grand silence, surprenaient les avant-postes et mettaient le désordre parmi les Autrichiens campés à peu de distance de la ville. Toute résistance devenant désormais impossible, Massena proposa à ses officiers d'effectuer une sortie, et de vaincre ou mourir; mais, convaincu par les observations que lui firent ces mêmes officiers, que les soldats exténués par la faim, n'étaient pas en état de porter les armes, et qu'il périssait plus de soixante habitans par jour, il consentit à entamer des négociations avec les Anglais; il écrivit néanmoins au général Keith, qu'il préférerait plutôt la mort que de signer un traité où serait le mot de capitulation. Le général anglais lui adressa une lettre très-obligeante, où, entre autres éloges, il lui disait: « Vous valez seul vingt mille hommes. » Massena dicta lui-même les conditions, et, à chaque difficulté qu'éprouvaient les articles, le général ennemi lui répondait: « Monsieur, votre défense est trop belle pour que l'on puisse vous rien refuser. » Certes, cette défense était héroïque; mais les Anglais, au milieu de tous leurs éloges, ne visaient qu'à s'emparer de Gênes, quelles qu'en fussent les conditions. Massena fut un des généraux qui coopérèrent ou au moins qui adhérèrent aux évènemens du 18 brumaire. Après la bataille de Marengo (14 juin 1800) il reprit le commandement de l'armée d'Italie, qu'il conserva quelque temps. Il fut créé en 1804, maréchal de l'empire, et on lui conféra en même temps divers ordres et dignités. L'année suivante, la guerre éclata de nouveau entre la France et l'Autriche, et il fut encore nommé général en chef de l'armée d'Italie. Il s'empara de Véronne, et eut quelques échecs sous les redoutes de Caldiero, où l'armée de l'archiduc Charles s'était retranchée. Il la battit ensuite, poursuivit l'arrière-garde du prince, passa la Piave et le Tagliamento, et parvint à opérer sa jonction avec la grande armée. Il se couvrit de gloire à la ba-

taille d'Austerlitz (2 décembre 1805), et après la paix de Presbourg, conclue l'année suivante, il conduisit Joseph Bonaparte à Naples, repoussa l'armée napolitaine, et la força de mettre bas les armes. Une partie passa en Sicile rejoindre le roi Ferdinand VII. Après le couronnement de Joseph, Massena vint, en février 1807, se mettre à la tête du cinquième corps de la grande armée, et occupa une partie de la Pologne jusqu'à la paix de Tilsitt. Envoyé en 1809 en Allemagne, il cueillit de nouveaux lauriers à Eckmulh, à Gross-Aspern et à Esling, où après avoir délivré l'armée française cernée par l'archiduc Charles, il décida de la victoire. Il en porta depuis le nom avec le titre de prince. Il ne se distingua pas moins à Engersdorff, et à Wagram. En 1810, il passa en Espagne, eut à soutenir une vigoureuse résistance de la part des défenseurs de Ciudad-Rodrigo; mais s'étant enfin emparé de cette ville, il tourna la position de Buzaco, pénétra en Portugal, et prit Coïmbre. Il fut arrêté dans ses succès par une force invincible. L'armée anglaise, commandée par lord Wellington, était campée, non loin du Tage, dans une position des plus avantageuses. De triples batteries en fermaient les retranchemens; c'était comme une profonde muraille d'airain qui vomissait la mort de toutes parts. La défense était sûre, l'attaque impossible. Les ennemis avaient eu soin de dévaster le pays plusieurs lieues à la ronde. Après de vaines tentatives, Massena fut obligé de faire sa retraite. Il eut encore bien des obstacles à surmonter. Poursuivi par les Anglais, attaqué par les Espagnols et les Portugais, il rentra en France en 1812, où il encourut la disgrace de Napoléon, qui lui attribuait injustement les malheurs de cette campagne. Il obtint néanmoins le commandement de Toulon, où il se trouvait lors des événemens d'avril 1814. Dès le 16 il adressa au gouvernement provisoire son adhésion au nouvel ordre de choses, avec les plus vives protestations de fidélité et de dévouement à Louis XVIII. Le 20 du même mois, il fit reconnaître avec une grande pompe ce monarque, après avoir adressé une proclamation énergique aux soldats. Il fut peu de temps après décoré de la croix de Saint-Louis, et du titre de commandeur du même ordre. Cependant, lors du débarquement de Bonaparte à Cannes (1[er] mars 1815), sa conduite parut équivoque; elle cessa bientôt de l'être, et il donna encore son adhésion au nouveau gouvernement, qui fut de courte durée. Bonaparte le créa pair de France, et le 23 juin lui donna le commandement de la garde nationale de Paris. Après la bataille de Waterloo, il contribua beaucoup à la tranquillité de cette capitale dans les momens difficiles qui précédèrent le retour du roi. Massena sembla partager la joie commune. Quelques mois après les habitans de Marseille le dénoncèrent comme traître au roi, et leur plainte fut lue à la chambre des députés. La loi du 12 janvier 1816 sur l'amnistie ayant été promulguée, Massena publia alors un *Mémoire justificatif* de sa conduite avant et pendant l'audacieuse entreprise de Bonaparte, et on ne donna pas de suite à la plainte des dénonciateurs. Massena se disposait, dit-on, à pas-

ser aux États-Unis, lorsqu'il fut arrêté dans ce projet par une maladie dangereuse qui le conduisit au tombeau en avril 1817. Sentant sa fin approcher, un individu de sa connaissance cherchait à lui inspirer du courage et de la résignation : « J'en ai du courage, répondit-il, j'en ai; mais je ne croyais pas qu'il était aussi difficile de mourir dans son lit. » Il avait amassé de grandes richesses en Italie et en Portugal; cela donna occasion à plusieurs critiques; on assure que Bonaparte lui fit des remontrances à ce sujet, et que ce fut une des raisons qui motivèrent sa disgrace. Massena fut, sans contredit, un des meilleurs généraux français qui aient paru de nos temps. Ses plans étaient bien combinés, son coup-d'œil exact, nulle confusion dans ses ordres, et il joignait à tout cela un courage qui dégénérait souvent en témérité. Ses manières étaient polies, et il savait se faire aimer du soldat. On lui a cependant reproché d'être un peu trop enclin à l'avarice.

MASSEVILLE (LOUIS LE VAVASSEUR DE), né à Juganville près Valogne, en 1647; mort en cette ville en 1733, à 86 ans, après avoir publié l'*Histoire sommaire de la Normandie*, en 6 vol. in-12, 1698 et 1704 : ouvrage faiblement écrit, mais rare et utile. Il faut pour l'avoir complet, qu'il soit accompagné de l'*État géographique de Normandie*, Rouen, 1722, 2 vol. in-12. Masseville avait fait encore le *Nobiliaire de Normandie*; mais, sur les instances d'un directeur qui craignait qu'il n'eût flatté la vanité ou prodigué le mensonge, il jeta son manuscrit au feu dans sa dernière maladie.

MASSIAC (GABRIEL DE), historien, né à Narbonne en 1657, obtint une lieutenance dans le régiment des grenadiers de la Reine. Il fit toutes les campagnes de Flandre et d'Allemagne, et mourut en 1727. On a de lui : I. *Mémoires de tout ce qui s'est passé de plus considérable pendant la guerre depuis* 1688, *jusqu'en* 1698, Paris, in-12. II. *Faits mémorables des guerres et des révolutions de l'Europe*, Toulouse, in-8°.

MASSIEU (GUILLAUME), membre de l'Académie des belles-lettres et de l'Académie française, né à Caen, le 13 avril 1665, vint achever ses études à Paris, et entra chez les jésuites. Il en sortit dans la suite, pour suivre avec plus de liberté le goût qu'il avait pour les belles-lettres. Sacy, de l'Académie française, lui confia l'éducation de son fils. L'abbé Massieu, profond dans la connaissance des langues anciennes, fut nommé, en 1710, professeur en langue grecque au collége royal, place qu'il remplit avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 27 septembre 1722. Les dernières années de sa vie furent tristes pour lui, et l'auraient été bien davantage, s'il n'avait été philosophe. Il eut deux cataractes qui le rendirent entièrement aveugle. Quand, au bout de trois ans, elles furent parvenues au point de maturité nécessaire pour l'opération, il se contenta d'avoir par ce moyen recouvré un œil qui suffisait à ses travaux. Il ne put se résoudre à sacrifier encore six semaines ou deux mois de temps pour le second, « qu'il tenait, disait-il, en réserve et comme une ressource contre de nouveaux malheurs. » On a de

lui : I. Plusieurs savantes *Dissertations*, dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions. II. Une belle *Préface* à la tête des Œuvres de Tourreil, dont il donna une nouvelle édition, en 1721, 2 vol. in-4°. III. Il avait entrepris une Traduction de *Pindare*, avec des *Notes*; mais il n'en a donné que six odes, traduites avec faiblesse; le reste est manuscrit. IV. *Histoire de la poésie française*, Paris, 1739, in-12, publié avec une préface par de Sacy, son disciple, fils du célèbre avocat au conseil. Les recherches curieuses dont elle est remplie, et l'élégante simplicité du style, rendent cet ouvrage aussi utile qu'agréable. V. Un *Poème latin sur le café*, que l'abbé d'Olivet a publié dans son recueil de quelques poètes latins modernes. L'ouvrage de l'abbé Massieu ne dépare point cette collection. On lui doit aussi une édition très-correcte du *Nouveau Testament*, en grec, Paris, 1715, 2 vol. in-12.

MASSIEU (Jean-Baptiste), né à Vernon en Picardie, mort à Bruxelles, le 6 juin 1818, à l'âge de 75 ans, était curé de Sergy près de Senlis, lorsqu'il fut élu député du clergé aux États-généraux. Dans cette assemblée, il vota toujours avec le côté gauche, prêta serment à la constitution civile du clergé, et fut nommé évêque constitutionnel de l'Oise. Il fut ensuite élu député de l'Oise, à la Convention nationale; et lors du procès de l'infortuné Louis XVI, il vota la mort de ce prince. Peu après la mort du roi, il renonça à ses fonctions ecclésiastiques, et se maria avec la fille du maire de Givet. A cette époque, Massieu était en mission dans les Ardennes, et il poussa si loin son zèle et son patriotisme, que, quand la terreur fut un peu calmée, les villes de Reims, de Sedan, de Beauvais et de Vitry-sur-Marne portèrent de vives plaintes contre lui, et l'accusèrent d'avoir commis des excès révoltans. La Convention le fit arrêter le 9 août 1795, comme ayant abusé de son autorité, mais il fut compris dans l'amnistie accordée par la loi du 4 brumaire (24 octobre) de la même année. En 1797, il fut nommé professeur à l'école centrale de Versailles et depuis archiviste au ministère de la guerre. Forcé de quitter la France en 1816, lors de la promulgation de la loi contre les régicides, il se retira dans les Pays-Bas. Il est auteur d'une Traduction de *Lucien*, assez estimée, dont les premiers volumes parurent en 1784, et les derniers, en 1787. Quand il mourut, il travaillait à une traduction de l'*Histoire de la Hollande*, par Grotius.

MASSIF (Jean-Baptiste), de l'Académie de Montauban sa patrie, où il est mort en 1551, âgé de 75 ans, a donné : les *Fêtes diverses*, ballet; *La Coquette démasquée*, comédie en prose, pour le théâtre Italien à Paris; *La mort d'Alcandre*, tragédie; un grand nombre de Chansons françaises et gasconnes, et des Poésies fugitives, peu estimées.

MASSILLON (Jean-Baptiste), l'un de nos plus célèbres orateurs chrétiens, fils d'un notaire d'Hières, en Provence, né le 24 juin 1663, entra en 1681 dans la congrégation de l'Oratoire, où, suivant Bossuet, on obéissait sans dépendre, pour se soumettre à une règle plus austère. Les agré-

mens de son esprit, l'enjouement de son caractère, un fonds de politesse fine et affectueuse, lui gagnèrent tous les cœurs dans les villes où on l'envoya; mais, en plaisant aux gens du monde, il déplut à ses confrères. Ses talens lui avaient fait des jaloux, et l'air de réserve qu'il prenait avec eux passait pour fierté. Ses supérieurs lui ayant soupçonné, pendant son cours de regence, des intrigues avec quelques femmes, cherchèrent à l'éloigner de la congregation. On pretend qu'il la quitta en effet pour aller s'ensevelir dans l'abbaye de Sept-Fonds, où il passa quelques mois. Mais il rentra bientôt après dans l'Oratoire. Il fit ses premiers essais de l'art oratoire à Vienne, pendant qu'il professait la théologie. L'oraison funèbre de Henri de Villars, archevêque de cette ville, obtint tous les suffrages. Ce succès engagea le P. de La Tour, alors général de sa congrégation, à l'appeler à Paris. Il eut beau répondre que son talent et son inclination l'éloignaient de la chaire, il fallut obéir à son supérieur. Lorsqu'il eut fait quelque séjour dans la capitale, le P. de la Tour lui demanda ce qu'il pensait des prédicateurs qui brillaient sur ce grand théâtre. « Je leur trouve, répondit-il, bien de l'esprit et du talent; mais si je prêche, je ne prêcherai pas comme eux. » Il tint parole, il prêcha, et il s'ouvrit une route nouvelle. Le P. Bourdaloue fut excepté du nombre de ceux qu'il ne se proposait point d'imiter. S'il ne le prit pas en tout pour son modèle, c'est que son génie le portait à un autre genre d'éloquence. Il se fit donc une manière de composer qu'il ne dut qu'à lui-même, et qui parut supérieure à celle de Bourdaloue. La simplicité touchante et le naturel de l'oratorien sont, ce semble, dit un homme d'esprit, plus propres à faire entrer dans l'ame les vérités du christianisme que toute la dialectique du jésuite. La logique de l'Evangile est dans nos cœurs: c'est là qu'on doit la chercher. Les raisonnemens les plus pressans sur les devoirs indispensables d'assister les malheureux, ne toucheront guère celui qui a pu voir souffrir son semblable sans en être ému. Une ame insensible est un clavecin sans touches, dont on chercherait en vain à tirer des sons. Si la dialectique est nécessaire, c'est seulement dans les matières de dogme; mais ces matières sont plus faites pour les livres que pour la chaire qui doit être le théâtre des grands mouvemens, et non pas de la discussion. On sentit bien la vérité de ces réflexions lorsqu'il parut à la cour. Après avoir prêché son premier Avent à Versailles, il reçut cet éloge de la bouche même de Louis XIV: « Mon père, quand j'ai entendu les autres prédicateurs, j'ai été très-content d'eux. Pour vous, toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été très-mécontent de moi-même. » Massillon, prêchant devant le même monarque, resta un instant sans se rappeler la suite de son discours. « Remettez-vous mon Père, lui dit le roi; il est bien juste de nous laisser le temps de goûter les belles et utiles choses que vous nous dites. » La première fois qu'il prêcha son fameux sermon du petit nombre des élus, ce fut à Saint-Eustache. Dans sa péroraison, l'orateur s'adressant tout à coup à l'auditoire lui-mê-

me : « Je suppose, mes frères, » dit-il, que c'est votre dernière » heure et la fin de l'univers ; que » J.-C. va paraître dans sa gloire » au milieu de ce temple, pour » nous juger.... Croyez-vous qu'il » y trouvât seulement deux élus?... » Paraissez : où êtes-vous : Vertu » d'Israël, passez à la droite.... O » Dieu ! où sont vos élus ? et que » reste-t-il pour votre partage ? » Ces paroles produisirent un transport de saisissement qui s'empara de tout l'auditoire. Presque tout le monde se leva d'un mouvement involontaire. Le murmure d'acclamation et de surprise fut si fort, qu'il troubla l'orateur ; ce trouble ne servit qu'à augmenter le pathétique de ce morceau. Voltaire l'a choisi pour exemple dans l'article *Eloquence* de l'Encyclopédie, comme offrant la figure la plus hardie et l'un des plus beaux traits d'éloquence qu'on puisse voir chez les Anciens et chez les Modernes. Mais bien rarement Massillon prend une attitude aussi fière, un ton si mâle, un langage si fort au-dessus des embellissemens du style. On est frappé, dans la lecture de ses discours, d'un morceau qui paraît offrir l'espèce propre de ses beautés dans toute leur perfection ; c'est le tableau de la mort du pécheur, dans le sermon qui porte ce titre. « Alors le pécheur mourant ne trouvant plus dans le souvenir du passé que des regrets qui l'accablent, dans tout ce qui se passe à ses yeux que des images qui l'affligent, dans la pensée de l'avenir que des horreurs qui l'épouvantent ; ne sachant plus à qui avoir recours, ni aux créatures qui lui échappent, ni au monde qui s'évanouit, ni aux hommes qui ne sauroient le délivrer de la mort, ni au Dieu juste qu'il regarde comme un ennemi déclaré dont il ne doit plus attendre d'indulgence, il se roule dans ses propres horreurs ; il se tourmente pour fuir la mort qui le saisit ; il sort de ses yeux mourans je ne sais quoi de sombre et de farouche ; il pousse du fond de sa tristesse des paroles entrecoupées de sanglots ; et on ne sait si c'est le désespoir ou le repentir qui les a formées. Il jette sur un Dieu crucifié des regards affreux ; il entre dans des saisissemens où l'on ignore si c'est le corps qui se dissout ou l'ame qui sent l'approche de son juge : enfin, au milieu de ses tristes efforts, ses yeux se fixent, ses traits changent, son visage se défigure ; sa bouche livide s'entr'ouvre d'elle-même, tout son corps frémit ; et par ce dernier travail de la douleur, son ame s'arrache de ce corps de boue, tombe entre les mains de Dieu, et se trouve seule aux pieds du tribunal redoutable. » Toutes les beautés de la diction se mêlent ici à la vigueur du tableau. Quel riche développement ! quelle habile gradation ! comme tous les traits s'agrandissent en s'unissant ! quel savant mélange de hardiesse et d'élégance dans le style ! quel admirable contraste entre ces expressions pleines d'art et de talent tout ensemble ! « Il se roule dans ses propres horreurs ; il sort de ses yeux mourans je ne sais quoi de sombre et de farouche ; il pousse du fond de sa tristesse des paroles entrecoupées de sanglots, etc. » Et la sublime simplicité des derniers traits : « Son ame infortunée s'arrache de ce corps de boue, tombe entre les mains de Dieu, et se trouve seule aux pieds du tribunal redouta-

ble. » Ce qui surprit surtout dans le P. Massillon, ce furent ces peintures du monde si saillantes, si fines, si ressemblantes. On lui demanda où un homme, consacré comme lui à la retraite, avait pu les prendre? « Dans le cœur humain, répondit-il; pour peu qu'on le sonde, on y découvrira le germe de toutes les passions.... Quand je fais un sermon, disait-il encore, j'imagine qu'on me consulte sur une affaire ambiguë. Je mets toute mon application à décider et à fixer dans le bon parti celui qui a recours à moi. Je l'exhorte, je le presse, et je ne le quitte point qu'il ne se soit rendu à mes raisons. » Sa déclamation ne servit pas peu à ses succès. Il nous semble le voir dans nos chaires, disent ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre, avec un air simple, ce maintien modeste, ces yeux humblement baissés, ce geste négligé, ce ton affectueux, cette contenance d'un homme pénétré, portant dans les esprits les plus brillantes lumières, et dans les cœurs les mouvemens les plus tendres. Le célèbre comédien Baron, l'ayant rencontré dans une maison ouverte aux gens de lettres, lui dit: « Continuez, mon père, à débiter comme vous faites; vous avez une manière qui vous est propre, et laissez les règles aux autres. » Au sortir d'un de ses sermons, la vérité arracha à ce fameux acteur cet aveu humiliant pour sa profession : « Mon ami, dit-il à un de ses camarades qui l'avait accompagné, voilà un orateur, et nous ne sommes que des comédiens. » En 1704, le P. Massillon parut pour la seconde fois à la cour, et y fut trouvé encore plus éloquent que la première. Louis XIV, après lui avoir témoigné sa satisfaction, ajouta du ton le plus gracieux: « Et je veux, mon père, vous entendre tous les deux ans. » Des éloges si flatteurs n'altérèrent point sa modestie. Un de ses confrères le félicitant sur ce qu'il venait de prêcher admirablement, suivant sa coutume: « Eh! laissez, mon père, lui répondit-il, le Diable me l'a déjà dit plus éloquemment que vous. » Les occupations du ministère ne l'empêchèrent pas de se livrer à la société; il oubliait à la campagne qu'il était prédicateur, sans pourtant blesser la décence. S'y trouvant chez M. Crozat, celui-ci lui dit un jour : « Mon père, votre morale m'effraie; mais votre façon de vivre me rassure. » Son esprit de philosophie et de conciliation le fit choisir, dans les querelles de la constitution, pour raccommoder le cardinal de Noailles avec les jésuites. Il ne réussit qu'à déplaire aux deux partis; il vit qu'il était plus facile de convertir des pécheurs que de concilier des théologiens. Le régent, instruit par lui-même de son mérite, le nomma, en 1717, à l'évêché de Clermont. Il n'aurait pas été en état de l'accepter, si Crozat le cadet n'eût payé les bulles. Destiné, l'année suivante, à prêcher devant Louis XV, qui n'avait que neuf ans, il composa en six semaines ces discours si connus sous le nom de *Petit Carême*. C'est le chef-d'œuvre de cet orateur, et celui de l'art oratoire. Les critiques sévères trouvèrent dans le *Petit Carême* un défaut qu'ils reprochent en général à tous les discours de Massillon, c'est de n'offrir souvent dans la même page qu'une seule idée, variée par toutes les richesses de

l'expression, mais qui, ne sauvant pas l'uniformité du fond, laissent un peu de lenteur dans la marche. On a fait la même critique de Sénèque, et avec plus de justice, parce qu'il fatigue d'autant plus son lecteur, qu'on sent qu'il a ramassé avec effort ce qu'il répand avec abondance. Massillon, au contraire, né avec un génie plus éloquent et plus facile, semble ne présenter en plusieurs manières les vérités morales que par la crainte de ne pas les graver assez fortement dans l'ame de ses auditeurs. Parmi ces vérités importantes, on remarque celle-ci « Que ce ne sont pas les souverains, mais la loi qui doit régner sur les peuples; qu'ils n'en sont que les ministres et les dépositaires; que les peuples les ont faits, par l'ordre de Dieu, tout ce qu'ils sont, et qu'ils ne doivent être ce qu'ils sont que pour les peuples; que les souverains deviennent moins puissans dès qu'ils veulent l'être plus que les lois, et que tout ce qui rend l'autorité odieuse l'énerve et la diminue. » L'Académie française reçut Massillon en 1719. Le cardinal Dubois, à qui il avait donné une attestation pour être prêtre, lui fit accorder l'abbaye de Savigny. L'*Oraison funèbre de la duchesse d'Orléans*, en 1723, fut le dernier discours qu'il prononça à Paris. Depuis il ne sortit plus de son diocèse, où sa douceur, sa politesse et ses bienfaits lui avaient gagné tous les cœurs. Il demandait souvent à la cour des secours pour les indigens, et la diminution des impôts qui pesaient sur la province d'Auvergne. Il réduisit à des sommes modiques les droits exorbitans du greffe épiscopal. En deux ans il fit porter en secret 20,000 liv. à l'Hôtel-Dieu de Clermont. Ses vues pacifiques ne se manifestèrent jamais mieux que pendant son épiscopat. Il se faisait un plaisir de rassembler des oratoriens et des jésuites à sa maison de campagne, et de les faire jouer ensemble. Le cardinal de Fleury, qui craignait que les jansénistes ne pussent se glorifier d'un si illustre défenseur, le ménageait; et Massillon, sans aimer beaucoup ce ministre, avait pour lui les mêmes ménagemens. Il disait quelquefois en plaisantant sur cette politique timide et réciproque: « M. le cardinal et moi nous nous craignons mutuellement, et nous sommes ravis tous deux d'avoir rencontré un poltron. » Il poussa cette *poltronnerie*, dont il convenait si naïvement, jusqu'à n'oser confier son séminaire aux oratoriens, ses anciens confrères, parce que le cardinal demanda la préférence pour d'autres. On prétend que Massillon crut avoir à se repentir de cette faiblesse: « J'ai, dit-il, ouvert la porte à l'ignorance pour avoir la paix; j'aurais dû penser que dans les prêtres l'ignorance est bien plus à craindre que les lumières. » Il mourut le 18 septembre 1742. Personne n'a plus touché que lui. Préférant le sentiment à tout, il remplit l'ame de cette émotion vive et salutaire qui fait aimer la vertu. Idées brillantes; expressions choisies, harmonieuses; images vives et naturelles; style clair, plein, nombreux: tel est le caractère de l'éloquence de Massillon, surtout dans son *Petit Carême*. Il sait à la fois penser, peindre et sentir. On a dit de lui qu'il était à Bourdaloue ce que Racine était à Corneille. Pour

mettre le dernier trait à son éloge, il est, de tous les orateurs français, celui dont les étrangers font le plus de cas, quoiqu'ils lui reprochent, avec Marmontel, d'avoir manqué quelquefois d'énergie et de profondeur. Le neveu de cet homme célèbre nous a donné une bonne édition des *Œuvres* de son oncle, à Paris, en 1745 et 1746, en 14 vol. grand in-12, et 12 tomes petit format. On y trouve : I. Un *Avent* et un *Carême* complets. C'est surtout dans les sermons de morale, tels que sont presque tous ceux de son *Avent* et de son *Carême*, qu'il faut chercher le véritable génie de Massillon. « Il excelle, dit d'Alembert, dans la partie de l'orateur, qui seul peut tenir lieu de toutes les autres, dans cette éloquence qui va droit à l'ame, mais qui l'agite sans la déchirer. Il va chercher au fond du cœur ces replis cachés où les passions s'enveloppent, et il les développe avec une onction si affectueuse et si tendre, qu'il subjugue moins qu'il n'entraîne. Sa diction, toujours facile, élégante et pure, est partout de cette simplicité noble sans laquelle il n'y a ni bon goût ni véritable éloquence ; simplicité qui, étant réunie dans Massillon à l'harmonie la plus séduisante et la plus douce, emprunte encore des graces nouvelles. Ce qui met le comble au charme que fait éprouver ce style enchanteur, c'est qu'on sent que tant de beautés ont coulé de source, et n'ont rien coûté à celui qui les a produites. Il lui échappe même quelquefois, soit dans les expressions, soit dans les tours, soit dans la mélodie si touchante de son style, des négligences qu'on peut appeler heureuses, parce qu'elles achèvent de faire disparaître l'empreinte du travail. C'est par cet abandon de lui-même que Massillon se faisait autant d'amis que d'auditeurs. Il savait que, plus un orateur parait occupé d'enlever l'admiration, moins ceux qui l'écoutent sont disposés à la lui accorder. II. Plusieurs *Oraisons funèbres*, des *Discours*, des *Panégyriques*, qui n'avaient jamais vu le jour. III. Dix *Discours* connus sous le nom de *Petit Carême*. Ils sont précédés d'une préface générale, par le P. Jannart, bibliothécaire de l'Oratoire, 1 vol. IV. Des *Conférences ecclésiastiques*, qu'il fit dans le séminaire de Saint-Magloire, en arrivant à Paris ; celles qu'il a faites à ses curés pendant le cours de son épiscopat ; et les discours qu'il prononçait à la tête des synodes qu'il assemblait tous les ans. Dans la conférence sur l'*usage des revenus ecclésiastiques*, Massillon semble prédire au clergé ce qui lui est arrivé. Après s'être élevé contre le faste qui avilissait le clergé, il dit que les mondains se plaignent que les clercs tout seuls vivent dans l'opulence, tandis que tous les autres états souffrent. L'hérésie en usurpant, les siècles passés, les biens consacrés à l'Église, n'allégua point d'autres prétextes. « Et que sais-je, ajouta-t-il, si le même abus, qui règne parmi nous, n'attirera pas un jour à nos successeurs la même peine. » V. *Sentimens d'une ame et Paraphrases* touchantes sur plusieurs psaumes. Cet écrivain si éloquent souhaitait qu'on introduisît en France l'usage établi en Angleterre, de lire les sermons au lieu de les prêcher de mémoire ; usage commode, mais

qui fait perdre à l'éloquence toute sa chaleur. Il lui était arrivé, aussi bien qu'à deux autres de ses confrères, de rester court en chaire précisément le même jour. Ils prêchaient tous les trois en différentes heures, un vendredi saint. Ils voulurent s'aller entendre alternativement. La mémoire manqua au premier; la crainte saisit les deux autres, et leur fit éprouver le même sort. Quand on demandait à notre illustre orateur quel était son meilleur sermon? « Celui que je sais le mieux, répondit-il. » On attribue la même réponse au P. Bourdaloue. Le célèbre P. de La Rue pensait comme Massillon, que la coutume d'apprendre par cœur était un esclavage qui enlevait à la chaire bien des orateurs, et qui avait bien des inconvéniens pour ceux qui s'y consacraient. *Voyez* son article. L'abbé de La Porte a recueilli les idées les plus brillantes et les traits les plus saillans répandus dans les ouvrages du célèbre évêque de Clermont. Ce recueil, fait avec choix, a paru à Paris en 1748, in-12, et forme le 15ᵉ vol. de l'édition grand in-12, et le 13ᵉ du petit in-12; il est intitulé *Pensées sur différens sujets de morale et de piété, tirées*, etc. On a réimprimé la collection des sermons et autres ouvrages de Massillon, Paris, 1762, 15 vol. in-8°; Lyon, 15 vol. in-12; Paris, 1810, 13 vol. in-8°; 1817, 4 vol. in-8°; 1818, 15 vol. in-12. Plusieurs des ouvrages de Massillon ont été souvent réimprimés, entre autres le *Petit Carême* et les *Oraisons funèbres*. « C'est dans ses sermons, dit Laharpe, que Massillon est au-dessus de tout ce qui l'a précédé et de tout ce qui l'a suivi, par le nombre, la variété, et l'excellence de ses prédications, un charme d'élocution continuel, une harmonie enchanteresse, un choix de mots qui vont tous au cœur, un assemblage de force et de douceur, un art de pénétrer dans les plus secrets replis du cœur humain, de manière à l'étonner, et à le confondre, de l'effrayer et de le consoler tour à tour, de tonner dans les consciences et de les rassurer; c'est à ces traits réunis que les juges éclairés ont reconnu dans Massillon un homme du très-petit nombre de ceux que la nature fit éloquens. » L'abbé Soulavie a publié, sous le nom de Massillon, en 1791, et en 1805, diverses éditions in-8° et in-12, des *Mémoires historiques sur la régence du duc d'Orléans*. Et parce que ce prélat, dévoué aux libertés de l'Église gallicane, et membre du conseil de conscience, pendant la régence du duc d'Orléans, paraît étranger aux troubles relatifs à la bulle *Unigenitus*, il s'est trouvé dans le parti pour lequel elle est un objet de culte un écrivain qui a dit que cet ouvrage n'était point de Massillon. On n'a pas fait attention que ce fut le parti du cardinal de Noailles qui appela à Paris le jeune Massillon; qu'il ne fut évêque, malgré sa grande célébrité, que sous le régent; que les partisans de la bulle, voyant sa tiédeur sur l'objet de leur litige, l'écartèrent des faveurs tant que le P. Le Tellier eut de l'influence sur la nomination des évêchés; qu'il fut encore éloigné des affaires ecclésiastiques lorsque le cardinal de Fleury s'environna d'ecclésiastiques qui avaient un ton décidé sur ces matières;

et que, retiré dans son diocèse, il témoignait une égale amitié, et en même temps, à un moliniste comme à un janséniste. Massillon était dévoué à ses devoirs, et sa croyance était pure; mais il réunissait ces deux qualités sans professer le zèle brûlant et persécuteur des théologiens qui eurent de l'influence sous le cardinal de Fleury. De plus habiles critiques, Laharpe, entre autres, dans les Mercures, ont reconnu l'authenticité de ces Mémoires. Louis XV, desirant être instruit des anecdotes de sa cour pendant sa minorité, les demanda à l'auteur; ils sont écrits avec simplicité, comme des Mémoires historiques; on n'y trouve pas l'éloquence de l'orateur chrétien, parce que ce n'était pas le cas; mais on y admire un esprit de calme et d'observation plutôt que de critique, ton qui caractérise le tendre Massillon, l'orateur du cœur humain, plutôt que le peintre frondeur des vices de la cour. Massillon toutefois s'apercevait de la décadence des affaires depuis la mort de Louis XIV, et il donna dans ses Mémoires des leçons d'une profonde sagesse à son successeur qui n'en profita point. On peut consulter, sur le talent de Massillon, les *Principes et l'Essai sur l'éloquence de la chaire*, par l'abbé Maury.

MASSILLON (Joseph), né à Hières en Provence, neveu du précédent, entra dans la congrégation de l'Oratoire, où son application à l'étude et la brillante réputation de son oncle le firent accueillir avec distinction. Celui-ci ayant été élevé sur le siége de Clermont, les supérieurs de l'Oratoire envoyèrent le jeune Massillon dans cette ville, qu'il habita jusque vers la fin de la vie du prélat. Après la mort de son oncle, le P. Massillon revint à Paris, en 1746, époque où sa congrégation fut tourmentée à l'occasion de la bulle *Unigenitus*, et quitta l'Oratoire. Le P. La Valette, général de la congrégation, sentit si bien la perte qu'il faisait, que, de son propre mouvement, il rétablit sur son catalogue le P. Massillon, qui y acquiesça, mais voulut n'être plus de l'ordre que comme externe. Le P. Massillon a publié: I. *Lettres à un évêque sur cette question: Y a-t-il quelque remède aux maux de l'Église*, 1 v. in-8°. II. *Lettre d'un ami à l'auteur de la dissertation sur la nature et l'essence du saint sacrifice de la messe.* On a encore de lui quelques autres écrits. Beaucoup de personnes consultaient le P. Massillon sur leurs affaires spirituelles et même temporelles. Il aima toujours à rendre service, et se distingua par une tendre sollicitude pour les pauvres. Il mourut à Paris, le 30 décembre 1780, âgé de 76 ans.

MASSINGER (Philippe), poète dramatique anglais, né en 1584, à Salisbury, ou plutôt à Wilton, demeure du comte de Pembrocke, au service duquel était son père, fit ses études avec succès à Oxford, et en sortit pour se vouer à la carrière du théâtre, où son talent ne le sauva point des désagrémens qui y semblent attachés. Il reste de lui des comédies et quelques tragédies, parmi lesquelles on distingue le *Duc de Milan*, tragédie, et la comédie du *Tuteur*, quelques autres ayant été perdues par la négligence de M. Warburton, qui en était possesseur; il en composa quelques-unes avec les plus célèbres poètes

de son temps. Si ces pièces sont fautives sous le rapport de la vraisemblance, si elles blessent souvent la décence et la pudeur, elles sont pleines d'imagination, de poésie, de force comique, et même on trouve dans toutes un certain but moral qu'elles n'atteignent malheureusement qu'au travers de détails qui choqueraient aujourd'hui les oreilles les moins sévères. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 1779, 4 vol. in-8°; la meilleure édition est de 1805. On a aussi une édition des comédies de Philippe Massinger, accompagnées de notes, par William Gifford. La comédie anglaise, bien faible quand on la compare à la nôtre, se fait cependant remarquer par un caractère d'originalité souvent bizarre, mais toujours piquante, et Massinger, contemporain de Shakespeare, de Johnson, de Beaumont, de Fletcher, mérite plus de réputation qu'il n'en a, même chez ses concitoyens. Massinger mourut à Southwark, en 1640.

MASSINI (Charles-Ignace), oratorien, né à Césène, le 16 mai 1702, après s'être livré à l'étude des belles-lettres et du droit, se fixa à Rome pendant trois ans, et y exerça la jurisprudence. Le cardinal George Spinola, légat à Bologne, l'appela auprès de lui en qualité d'auditeur. Quoique ses talens lui permissent de prétendre à un avancement rapide, il se consacra à la retraite, et entra dans la congrégation de l'Oratoire, en 1734. Il en devint un des membres les plus éclairés, et mourut le 23 mars 1791. On a de lui: I. *Vita del ven. P. Mariano Sozzini dell' oratorio di Roma*, Rome, 1747. Le cardinal Léandre Colloredo l'avait déjà ébauchée; Massini la mit dans un nouvel ordre, et l'acheva. II. *Vita del N. S. Gesù Cristo estratta da' SS. Evangilj*, Rome, 1759. Cette Vie, écrite en français par Le Tourneux, avait été traduite en italien, et publiée à Rome en 1757. Le P. Massini retoucha cette traduction, et l'enrichit d'un grand nombre d'observations morales. III. *Vita del N. S. Gesù Cristo*, etc. *con un' appendice, che contiene 15 meditazioni sulla passione di Gesù Cristo, un' istruzione per asistere alla santa messa*, etc., Rome, 1761. Elle a été plusieurs fois réimprimée à Venise, Turin et ailleurs. L'appendix fut aussi imprimé à part, avec un exercice abrégé de dévotion, pour les dimanches, etc. IV. *Raccolta delle vite de' Santi per ciascun giorno dell' anno, alle quali si promettono la vita di Gesù Cristo, et le festi mobili*, 1763, Rome, 13 vol. in-12. V. *Secunda raccolta, che contiene l'appendice delle vite de' Santi per ciaschedun giorno dell' anno*, Rome, 1767, 13 volumes in-12. Il a aussi laissé une traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*.

MASSINISSA. *Voyez* Masinissa.

MASSON (Jean-Papire), né à Saint-Germain-Laval en Forez, l'an 1544, prit l'habit de jésuite, et le quitta après avoir enseigné avec réputation en Italie et en France. Il se consacra à l'étude du droit, à Angers, et se fit recevoir avocat au parlement de Paris. Ses connaissances et son intégrité lui méritèrent la charge de substitut du procureur général; il l'exerça avec honneur, et mourut

à Paris, le 9 janvier 1611. Papire était généreux au-delà de sa fortune, donnant son temps et sa peine sans en attendre d'autre récompense que le plaisir de rendre service. Ses ouvrages sont: I. *Annalium libri* 4, 1598, in-4°; ouvrage plus exact que profond, où l'on trouve cependant des choses curieuses et utiles sur l'histoire de France. Quoiqu'il ait mis à son livre le titre d'*Annales*, il ne s'est pas astreint à rapporter sous chaque année ce qui s'y est fait. Dans sa première édition, publiée en 1577, il ne parlait pas de Pharamond, parce que Grégoire de Tours n'en fait pas mention. II. *Notitia Episcoporum Galliæ*, in-8°. Il s'y trouve des recherches et des inexactitudes. III. *Vita Joannis Calvini*, in-4°. Cette histoire, assez bien écrite, appartient, suivant quelques-uns, à Jacques Gillot. IV. Des *Eloges* latins des hommes illustres, recueillis par Balesdens, de l'Academie française, 1656, in-8°, plus emphatiques qu'instructifs. Cet ouvrage comprend les grands généraux, ainsi que les littérateurs celèbres; mais on n'y trouve pas tous les éloges, au nombre de cinquante, composés par Masson; il y en a même qui ne sont pas de lui. V. Une Histoire des Papes, sous ce titre: *Libri sex de Episcopis urbis*, in-4°. VI. Une *Descriptio fluminum Galliæ*. L'abbé Baudrand a donné une édition de ce livre, avec des notes, 1678, 1685, in-8°. VII. *Elogia Ducum Sabaudiæ*, Paris, 1619, in-8°. VIII. *Elogia*, Paris, 1638, 2 volumes in-8°. IX. *Agobardi, episcopi Lugdunensis opera*, Paris, 1605, in-8°. Papire Masson est le premier qui ait publié les œuvres d'Agobard, qu'il trouva chez un relieur, prêt à s'en servir pour en couvrir des livres. Baluze a donné du même auteur une édition plus exacte.

MASSON (Jean), frère cadet du précédent, fut d'abord archidiacre de Bayeux, et succéda à son frère dans sa place de référendaire de la chancellerie. Il fut plus tard nommé aumônier du roi, et mourut, en 1630, dans un âge fort avancé. Il publia quelques-uns des ouvrages de son frère. On lui doit: I. *Descriptio Domûs quæ Conflans vulgò appellatur*, Paris, 1609, in-4°. II. *Inauguratio Ludovici XIII*, ib., 1612. III. *Histoire mémorable de Jeanne d'Arc appelée la Pucelle, extraite du procès de sa condamnation*, ibid., 1612. IV. La *Vie de Jean, comte d'Angoulême*, et celle de *Jean Exupère*, patron de la ville de Bayeux, ibid., 1627, in-8°.

MASSON (Antoine), peintre et graveur célèbre, membre de l'Académie royale de peinture, né à Loury, près d'Orléans, en 1636, mort à Paris, en 1700, dessinait avec autant de profondeur que de correction. Dans les sujets historiques, il savait rendre avec intelligence l'expression et le sentiment. La *Sainte Famille*, d'après Mignard, et plusieurs autres gravures de lui, d'après Rubens, Le Brun, etc., sont très-estimées; mais son plus bel ouvrage en ce genre, est l'estampe des *Pélerins d'Emmaüs*, connue sous le nom de la *Nappe de Masson*. Cet habile artiste réussissait aussi bien dans le genre du portrait que dans celui de l'histoire. Le portrait du vicomte de Turenne, du lieutenant criminel de Lyon, de

Gui-Patin, et surtout celui duc d'Harcourt, dit le *Cadet à la Perle*, sont regardés comme des chefs-d'œuvre. Son burin est ferme et gracieux. Il s'était fait une manière de graver toute particulière; et au lieu de faire agir sa main sur la planche, il tenait au contraire sa main droite fixe, et, avec la main gauche, il faisait agir la planche, suivant le sens qu'exigeait la taille. Il a gravé un grand nombre de portraits.

MASSON (Madeleine), fille du précédent, née en 1666, apprit de son père l'art de la gravure, et imita très-habilement sa manière. On a d'elle six portraits très-grands, in-folio: I. *Elisabeth Charlotte, princesse palatine, duchesse d'Orléans.* II. *Élisabeth d'Orléans, duchesse d'Alençon.* III. *La reine Marie-Thérèse.* IV. *Elisabeth-Marie-Joséphine, infante.* V. *Victor-Amédée, duc de Savoie.* VI. *Louis-Henri de Montespan*, etc.

MASSON (Innocent le). *Voy.* Lemasson.

MASSON (Jean), savant distingué, ministre réformé, né en France, vers 1680, retiré en Angleterre, pour y professer en liberté sa religion, mort en Hollande vers 1750, est auteur de plusieurs ouvrages. Les principaux sont: I. Plusieurs *Lettres* insérées dans le Recueil intitulé: *Histoire critique de la République des Lettres*, recueil à la rédaction duquel il eut quelque part. L'érudition y est profonde, mais ennuyeuse. Masson écrivait en pédant. L'auteur du Mathanasius l'a eu en vue dans plusieurs de ses remarques. On pouvait lui appliquer ces vers du chevalier de Cailly:

> Dieu me garde d'être savant
> D'une science si profonde.
> Les plus doctes, le plus souvent
> Sont les plus sottes gens du monde.

II. Des *Vies* d'Horace, d'Ovide et de Pline le jeune, en latin, 3 vol. in-8°, assez estimées; on y trouve des recherches qui peuvent servir à éclaircir les ouvrages de ces auteurs. Dacier, attaqué par Masson, se défendit d'une manière victorieuse. Sa défense est à la tête de la 2e édition de sa traduction des Œuvres d'Horace. III. *Jani templum reseratum seu tractatus chronologico-historicus*, Amsterdam, 1700, in-8°. — Samuel Masson, son frère, ministre de l'église anglaise à Dordrecht, est le principal auteur de l'*Histoire critique de la République des Lettres*, Utrecht, Amsterdam, 1712-18, 15 vol. in-12.

MASSON (Antoine), religieux minime, mort à Vincennes, en 1700, dans un âge avancé, se fit un nom dans son ordre, par sa piété, par son savoir et par ses ouvrages, dont les principaux sont: I. *Questions curieuses, historiques et morales sur la Genèse*, in-12. II. *Histoire de Noé et du déluge universel*, 1687, in-12. III. *Histoire du patriarche Abraham*, 1688, in-12. IV. *Traité des marques de la prédestination*, et quelques autres écrits de piété, nourris de passages de l'Écriture Sainte et des Pères.

MASSON (François), botaniste anglais, né en 1741, à Aberdeen, en Écosse, fit, en 1771, un voyage au cap de Bonne-Espérance, pour y recueillir des graines et des plantes. Il mourut à Montréal, en décembre 1805. On n'a de lui qu'un seul ouvrage,

qui est le résultat de ses nombreuses observations. Il est intitulé : *Stapeliæ novæ*, 1 volume in-folio, 1796. Il comprend quarante-une espèces, et un nombre égal de planches. Le nom de *Massonia* a été donné à un genre de la famille des asphodèles, par Thunberg.

MASSON (François), statuaire, né en 1745, à la Vieille-Lyre, en Normandie, apprit les élémens de son art sous un sculpteur de Pont-Audemer, nommé Cousin, élève de Nicolas Coustou. Il fit des progrès rapides, et vint à Paris, où il suivit les leçons de Guillaume Coustou. Au bout de quatre ans d'études, il fut chargé, par l'évêque de Noyon, d'élever un monument sur la place de l'archevêché. Il l'exécuta en deux ans : c'est une fontaine ornée de quatre cariatides et de trois figures. Le prélat, content de l'ouvrage, envoya l'artiste à Rome, où il l'entretint pendant cinq ans. Revenu en France, Masson fut chargé de la décoration du palais du gouvernement, dont Clérisseau dirigeait alors les travaux. Cet ouvrage immense fut terminé en six ans, et fit beaucoup de réputation à Masson. La révolution ayant éclaté, notre statuaire s'adonna au portrait, et exécuta les bustes des membres les plus marquans de l'Assemblée constituante. Tous ces bustes sont remarquables. Ses autres principaux ouvrages sont : Le groupe allégorique du *Dévouement à la patrie*, qu'on a vu long-temps sous le péristyle du Panthéon ; un *monument à la gloire de J.-J. Rousseau*, au palais du Luxembourg ; la *Statue de Périclès*, pour le Sénat, celle de *Cicéron*, pour le Corps législatif ; les sculptures du *Tombeau de Vauban*, aux Invalides. Cet artiste mourut le 4 décembre 1807.

MASSON (Charles-François-Philibert), membre associé de l'Institut de France, secrétaire-général de la préfecture de Coblentz, né en 1762, à Blamont, petit fort du pays de Montbelliard, passa très-jeune au service de la Russie, où il devint major en premier, et secrétaire des commandemens du grand-duc Alexandre, aujourd'hui empereur. Paul Ier le renvoya de Russie, comme partisan de la révolution française. On a de lui : I. *Cours mémorial de géographie, à l'usage du corps d'artillerie des cadets*, Berlin, 1787, et Pétersbourg, 1790, in-8°. II. *Elmine, ou la fleur qui ne se flétrit jamais*, Berlin, 1790, in-8°. III. *Mémoires secrets sur la Russie*, Amsterdam (Paris), 1802, et années suivantes, 4 vol. in-8°. Ces Mémoires, traduits en plusieurs langues, eurent la plus grande vogue à l'époque où ils parurent ; des aperçus nouveaux sur cette autocratie, des anecdotes secrètes, et des épigrammes sanglantes sur Paul Ier, firent la fortune de cet ouvrage. On pourrait cependant reprocher à l'auteur d'avoir trop écouté la voix du ressentiment, d'avoir pris plaisir à charger ses tableaux. III. *Les Helvétiens*, poème en 10 chants, 1800, 1 vol. in-12. Ce poème, lorsqu'il parut, fut vivement critiqué par quelques journalistes, et élevé jusqu'aux nues par les autres ; ce qui prouve qu'il n'est pas sans mérite, et qu'il y a de grandes beautés et de grands défauts. L'âpreté des sites des montagnes de la Suisse se retrouve, jusqu'à un certain

point, dans le style de ce poëme ; mais il en respire la fierté. IV. *Observations adressées à l'Académie celtique, sur le Rapport de M. Volney, sur l'ouvrage de Pallas*, intitulé : *Vocabulaires comparés des langues de toute la terre*. V. *Mémoire statistique du département de Rhin-et-Moselle*, Coblentz, petit in-fol. On a encore de cet auteur des *Odes*, dont une, sur la fondation de la république, fut couronnée par l'Institut, en 1802; et la *Nouvelle Astrée*, ou les *Aventures romantiques du temps passé*, Metz, 1805, 2 vol. in-12, roman chevaleresque, Paris, 1802, 2 vol. in-12. Masson est mort en 1807.

MASSON DE MORVILLIERS (NICOLAS), poëte médiocre, mais écrivain correct, né vers 1740, à Morvilliers, village de Lorraine, a publié divers ouvrages relatifs à la géographie, et plusieurs pièces de vers insérées dans différens recueils. On lui doit : I. *Abrégé élémentaire de la Géographie universelle de la France*, 1774, 2 vol. in-12. II. *Autre* sur la géographie de l'Italie, 1774, in-12. III. *Autre* sur la géographie de l'Espagne et du Portugal, 1776, in-12. IV. *Œuvres mêlées en vers et en prose*, Paris, 1789, in-8°. V. Divers articles sur la géographie moderne, insérés dans l'*Encyclopédie méthodique*. Il est mort à Paris, dans le mois de septembre 1789.

MASSON (P.-T.), de Paris, trésorier de France, mort sur la fin du 18e siècle, est auteur de plusieurs ouvrages, entre autres, d'une *Traduction* en prose de la *Pharsale de Lucain*, Paris, 1765, 2 vol. in-12; de *Poésies galantes et badines*, 1757, in-12; de la *Guerre des Parasites*, de Sarrazin, trad., 1757, in-12, et d'*Élégies sacrées*, 1754, in-12.

MASSON DES GRANGES. *V.* DESGRANGES.

MASSON. *V.* MAÇON et PEZAY.

MASSONIO ou MAUSONIO (SALVATOR), littérateur napolitain, né en 1554, à Aquila dans l'Abruzze, mort à Naples, le 15 avril 1624, cultiva tout à la fois la poésie, l'histoire et la médecine, et s'occupa principalement des antiquités de sa patrie. On a de lui : I. *Dialogo dell' origine della città dell' Aquila*, Aquila, 1594, in-4°. II. *Corona di XIII Sonetti*, ibid., 1597, in-4°. III. *Corona di XII Sonetti in morte di Filippo II, re di Spagna*, Chieti, 1601, in-4°. IV. *Della maravigliosa vita del B. Giov. di Campistrano*, 1627, in-4°.

MASSOULIÉ (ANTONIN), né à Toulouse, en 1632, dominicain en 1647, fut prieur dans la maison du noviciat à Paris, puis provincial de la province de Toulouse, enfin assistant du général de son ordre en 1686. Ce modeste religieux refusa un évêché qui lui fut offert par le grand-duc de Toscane. Il mourut à Rome le 22 janvier 1706. Son principal ouvrage est un livre en deux vol. in-fol., intitulé *Divus Thomas sui interpres*. Son but principal est de prouver que les sentimens de l'école des dominicains, sur la prémotion physique, la grace et la prédestination, sont véritablement les sentimens de Saint Thomas, et non pas des inventions de Bannez, comme quelques adversaires des thomistes l'ont prétendu. L'auteur se prévaut surtout des opinions de Saint Paul, de Saint Augustin, de Saint Bernard et de

Saint Thomas. Il réfuta aussi les quiétistes dans deux écrits, publiés in-12, 1699 et 1703.

MASSUET (Dom René), savant bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Saint-Ouen de Mancelles, au diocèse d'Évreux, en 1666, publia : I. Une excellente édition des *Œuvres de Saint Irénée*, Paris, in-fol., 1710, plus ample et plus correcte que les précédentes, et enrichie de préfaces, de dissertations et de notes. Ses *Dissertations* répandent un nouveau jour sur des matières qui peut-être n'avaient jamais été bien éclaircies. II. Le cinquième volume des *Annales de l'Ordre de Saint-Benoît*. III. *Lettre d'un ecclésiastique* au R. P. E. L. J. (révérend père Étienne Langlois, jésuite), dans laquelle il répond à une brochure contre l'édition de Saint Augustin, donnée par ses confrères. IV. Une seconde édition de Saint Bernard, de D. Mabillon. Dom Massuet mourut le 19 janvier 1716.

MASSUET (Pierre), écrivain laborieux, bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, profès de l'abbaye de Saint-Vincent de Metz, du 15 juin 1716, né à Mouson-sur-Meuse, le 10 novembre 1698, mort médecin en Hollande, dans sa seigneurie de Lankeren, près d'Amersfort, le 6 octobre 1776, fut le principal rédacteur de la *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savans de l'Europe*, avec S'Gravesande, de Jaucourt, Armand de la Chapelle, Barbeyrac, et Desmaiseaux, Amsterdam, 1728-1753, 52 vol. in-12, y compris deux volumes de tables. On a encore de lui : I. *Continuation du Discours sur l'Histoire universelle de Bossuet, depuis 1721 jusqu'à la fin de 1737*, Amsterdam, 1738, 4 vol. in-8°. Un nommé Labarre en avait précédemment donné une continuation qui s'étendait jusqu'à 1708. II. *Histoire de l'empereur Charles VI, et des révolutions arrivées dans l'Empire sous le règne des princes de la maison d'Autriche*, Amsterdam, 1742, 2 vol. in-12. III. *Histoire des rois de Pologne et du gouvernement de ce royaume*, Amsterdam, 1733, 3 vol. in-12. IV. *Table générale des matières contenues dans l'Histoire et les Mémoires de l'Académie royale des sciences de Paris, depuis 1699 jusqu'en 1734 inclusivement*, Amsterdam, 1741, in-4°, de 704 pag. it. ibid., 4 vol. in-12. Cette table, qui contient plus de 3 volumes de la table de l'édition de Paris, est plus complète, plus commode et mieux ordonnée. Elle est d'ailleurs adaptée aux éditions de Paris et de Hollande. On regrette que le rédacteur ne l'ait pas fait partir de l'année 1666, et ne l'ait point prolongée au-delà de 1734. V. *Vie du duc de Riperda, grand d'Espagne*, Amsterdam, 1739, 2 vol. in-12. VI. *Annales d'Espagne et de Portugal*, avec cartes et figures, par don Juan Alvarez de Colmenar, traduites de l'espagnol, Amsterdam, 1741, in-4°. VII. *Élémens de philosophie moderne*, ibid., 1752, 2 vol. in-12; c'est un traité de physique. VIII. Une traduction du *Manuel des accouchemens*, par Deventer. IX. Celle des *Tables anatomiques du corps humain*, par Kulm.

MASTALIER (Charles), professeur de belles-lettres à l'uni-

versité de Vienne, né dans cette ville en 1731, mort en 1795. Il avait d'abord été jésuite, et s'était fait connaître par plusieurs panégyriques de Saints. Après la suppression de son ordre, il obtint une place de professeur à l'Université. On a de lui un recueil de *Poésies*, 1774, 1782, et des *Lettres de Berlin sur les paradoxes de ce siècle*, Berlin et Vienne, 1784.

MASTELLETTA (Il). *Voyez* DONDUCCI.

MASTIN DE L'ESCALE. *Voy.* SCALA.

MASTRICHT (PIETRE VAN), théologien protestant, né à Cologne, en 1630, après avoir, pendant plusieurs années, exercé le ministère évangélique, fut successivement professeur de théologie à Francfort-sur-l'Oder, à Duisbourg et à Utrecht, où il mourut en 1706; laissant par son testament un legs de vingt mille florins, dont les revenus devaient être employés à l'entretien et aux études d'un ou de deux étudians en théologie. On a de lui : I. *De fide salvificâ*, in-8°. II. *Novitatum cartesianarum gangræna*, Amsterdam, 1678, in-4°. III. *Academiæ Ultrajectinæ votum symbolicum*, Sol justitiæ, illustra nos, *pro themate inaugurali dictum*, Utrecht, 1676. IV. *Theologia theoretico-practica*, Amsterdam, 1682 et 1699, 2 vol. in-4°. V. *Contrà Beckerum*, Utrecht, 1692. VI. *Vindiciæ veritatis Sanctæ Scripturæ.*

MASTROPETRO ou MALIPIERO, doge de Venise, fut élevé à cette dignité en 1172; mais, aussi modeste que sage, il ne voulut point accepter cet honneur, et le déféra à Sébastien Ziani, qu'il croyait plus habile que lui. Ziani étant mort, le 13 avril 1179, Mastropetro fut réélu, et accepta cette fois le bonnet ducal. Il se retira des affaires en 1192, et prit l'habit monastique. Henri d'Andolo lui succéda.

MASUCCIO, architecte et sculpteur napolitain, né en 1230, mort en 1305, termina Castel-Nuovo et Sainte-Marie-la-Neuve, commencés par Jean de Pise. On lui doit la construction de l'archevêché, d'une architecture gothique; mais, si dans celle de l'église de Saint-Dominique-le-Majeur il fit briller quelques étincelles de bon goût, il en donna une preuve plus irrécusable dans la construction de Saint-Jean-le-Majeur. Parmi les nombreux palais qu'il a construits, on distingue celui appartenant au prince Colombrano.

MASUCCIO DE SALERNE, *Masutius Salernianus*, issu d'une famille noble, a fait, à l'imitation de Boccace, cinquante Nouvelles intitulées : *Il Novellino*, etc., imprimées en italien à Naples, 1476, in-fol.; puis à Milan, 1483, aussi in-fol.; et réimprimées plusieurs fois : les meilleures éditions sont celles de Venise, 1525, 1531, 1535 et 1541, in-8°; et enfin en 1765, 2 vol. in-8°. Cet auteur, mort vers la fin du 15e siècle, est fort au-dessous de son modèle.

MASURES. *Voy.* DESMAZURES.

MATAL (JEAN), savant du 16e siècle, né vers 1520 à Poligni, dans le comté de Bourgogne, voyagea en Italie, et suivit les leçons du célèbre Alciat à Bologne. Il mourut à Augsbourg, en 1597, dans un âge avancé. Il avait des connaissances très-étendues

en jurisprudence, en géographie et en histoire. Il était en relation avec plusieurs savans distingués. Il fut l'un des correcteurs des *Pandectes Florentines*. On a de lui : I. *Epistola de Hieron Osorii Indicarum rerum historiâ*, Cologne, 1574, in-8°. II. *Speculum orbis terræ*, Cologne, 1600, 1602, 4 parties in-fol. III. Des notes sur les Vies des hommes illustres de *Cornelius Nepos*, dans l'édition de Francfort, 1609, in-fol. IV. Des *Lettres*, et quelques *Poésies latines*.

MATAMOROS (Alphonse-Garcias), chanoine de Séville, sa patrie, au 16° siècle, professeur d'éloquence dans l'université d'Alcala, a donné : *Traité des Académies et des hommes doctes d'Espagne*, Alcala, 1553, in-8°. C'est une apologie des Espagnols contre ceux qui paraissent douter du savoir de cette nation. Matamoros, homme de goût, ennemi des misères scolastiques, et amateur passionné des belles-lettres, les fit revivre en Espagne, après avoir dégoûté ses compatriotes des froides et ineptes chicanes de certaines écoles. Son style est élégant, mais il affecte trop d'y répandre des fleurs.

MATANI (Antoine), médecin et mathématicien, né à Pistoie, le 27 juillet 1730, où il mourut, le 21 juin 1779, fut reçu docteur à Pise, en 1754, et fut successivement professeur en philosophie et en médecine dans la même université. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : I. *De aneurismaticis præcordiorum morbis animadversiones*, Florence, 1756; Francfort, 1766. II. *De rationali philosophiâ, ejusque præstantiâ oratio*, Pisis, 1757. III. *Heliodori Larissæi capita opticorum è græco latinè conversa*, Pistoie, 1758. IV. *De osseis tumoribus*, Pistorii, 1670; Coloniæ, 1765. V. *Della figura della terra*, Pistoie, 1760. VI. *Relation historique et philosophique des productions naturelles du territoire de Pistoie*, en italien, Pistoie, 1762. VII. *De philosophicis Pistoriensium studiis*, Augustæ, 1764. VIII. *De nosocomiorum regimine*, Venise, 1768. IX. *De remediis tractatus*, Pise, 1769. X. *Elogio di monsignor Michelangelo Giacomelli*, Pisæ, 1775. Matani a laissé des manuscrits, entre autres une *Histoire littéraire*, fort avancée, des écrivains de son pays.

MATARATIUS (Jacques), né en 1647, à Modica, petite ville de Sicile dans le val de Noto, exerça la médecine dans sa patrie avec beaucoup de distinction, et s'y fit de la réputation par les ouvrages suivans : I. *De febribus pedicularibus malignis et contagiosis*, Mazzareni, 1672, in-4°. II. *De prolificæ eclipsis effectibus epistola medica, morbi curatione, duabus controversiis et commentatione locupletata*, Neapoli, 1690, in-4°. L'auteur de la Bibliothèque de Sicile (Antonin Mongitore) assure que Mataratius se disposait, au moment de sa mort, à mettre sous presse des *Lettres* et des *Consultations médicinales*, ainsi qu'un *Abrégé de toute la médecine*.

MATERNE (Saint), successeur de Saint Valère dans le gouvernement de l'Eglise de Trèves, vers la fin du 3° siècle, quitta ce siége pour fonder celui de Cologne, qu'il remplit jusqu'à sa mort.

MATERNUS. *Voy.* FIRMICUS-MATERNUS.

MATHA (SAINT JEAN DE), fondateur de l'ordre des Trinitaires, né en 1169, à Faucon, bourg de la vallée de Barcelonnette en Provence, reçut le bonnet de docteur à Paris, où il avait étudié avec succès. Sa piété l'unit avec le saint ermite Félix de Valois; ils fondèrent, de concert, l'ordre de la Sainte-Trinité, pour la rédemption des captifs. Innocent III l'approuva, et leur donna solennellement, en 1199, un habit blanc, sur lequel était attachée une croix rouge. L'instituteur fit ensuite un voyage en Barbarie, d'où il ramena cent vingt captifs. Il mourut peu de temps après à Rome, le 21 décembre 1213. Le pape Innocent III, en lui donnant l'habit de son ordre, avait confirmé sa règle. Elle porte, entre autres choses, que les frères réserveront la troisième partie de leurs biens pour la rédemption des captifs. L'ordre des trinitaires fit en peu de temps de grands progrès en France, en Lombardie, en Espagne et même au-delà de la mer. Le moine Albéric, qui écrivait quarante ans après, dit qu'ils avaient déjà jusqu'à six cents maisons, entre lesquelles était celle de Saint-Mathurin, nommée auparavant l'*Aumônerie de Saint-Benoît*, qui leur fut donnée par le chapitre de l'église de Paris. C'est de cette maison que leur est venu en France le nom de Mathurins. *Voyez* les Annales de cet ordre, publiées à Rome en 1683, in-fol., et l'*Histoire des ordres monastiques*, par le P. Helyot, tom. 2.

MATHAM (JACQUES), célèbre graveur au burin, né à Harlem, en 1571, fut élève de Henri Goltzius, son beau-père. Matham grava, tant en Hollande qu'en Italie, un grand nombre d'estampes estimées, d'après Le Titien, François Salviati, Thaddée Zuccaro, Albert Durer, Rottenhamer, Rubens, Michel-Ange, Paul Véronèse, Spranger et autres maîtres.

MATHANIAS. *Voyez* SÉDÉCIAS.

MATHATHIAS, fils de Jean, de la famille des Machabées, se rendit fort célèbre pendant la persécution d'Antiochus-Épiphanes. Les abominations qui se commettaient à Jérusalem après la prise de cette ville, l'obligèrent de se retirer avec ses fils dans celle de Modin, où il était né. Ses fils étaient Jean, Simon, Judas, Éléazar et Jonathas. Il ne fut pas long-temps dans cette ville sans voir arriver les commissaires envoyés par Antiochus, pour contraindre ceux de Modin à renoncer à la loi de Dieu et à sacrifier aux idoles. Plusieurs cédèrent à la violence; mais Mathathias déclara publiquement qu'il n'obéirait jamais aux ordres d'Antiochus. Comme il cessait de parler, il aperçut un Israëlite qui s'avançait pour sacrifier aux idoles. Il se jette sur cet homme et sur l'officier qui voulait le forcer à cette impiété, et les tue tous les deux sur l'autel même où ils allaient sacrifier. Cette action ayant fait du bruit, il s'enfuit sur les montagnes avec ses fils et un grand nombre d'Israëlites. Alors, formant un corps d'armée, il parcourut tout le pays, détruisit les autels dédiés aux faux dieux, et rétablit le culte du Seigneur. Mathathias, sentant que sa fin approchait, ordonna à ses fils de choisir pour général de leurs trou-

par Judas Machabée leur frère. Il les bénit ensuite et mourut, après avoir gouverné Israël durant l'espace d'une année, vers la 166ᵉ avant Jésus-Christ. C'est par lui que commença la race des Asmonéens, qui dura jusqu'à Hérode. Alors on vit des traces sensibles de la théocratie, puisque celui qui gouvernait souverainement était revêtu du caractère sacerdotal, et vérifiait ce qu'avait dit Moïse : *Eritis mihi in regnum sacerdotale.* (Exod. 19. 6.) La république des Juifs ne fut jamais plus florissante et plus fidèle à la religion que sous les cinq fils de Mathathias. Mais après leur mort leurs successeurs, moins zélés pour leur patrie, firent bientôt oublier ces temps heureux. Hircan, le dernier des fils de Mathathias, avait laissé cinq fils. Aristobule, l'aîné, succéda à son père dans la souveraine sacrificature et dans la principauté temporelle: mais il ne soutint pas la gloire de son illustre maison.

MATHATHIAS, fils de Simon, petit-fils du grand Mathathias, fut tué en trahison avec son père et un de ses frères, par Ptolémée son beau-frère, dans le château de Doch, l'an 145 avant Jésus-Christ.

MATHENEZ (Jean-Frédéric de), en latin *Mathenesius*, né à Cologne vers 1570, docteur en théologie, professeur d'histoire et de langue grecque, puis chanoine et curé de Saint-Cunibert, dans sa ville natale, donna ses soins aux pestiférés, et mourut de la contagion le 24 août 1622. Critique savant, Mathenez exerça sa plume sur des matières singulières : son style est trop négligé. On a de lui : I. *De triplici coronatione germanicâ, lombardicâ et romanâ*, Cologne, 1622, in-4°. II. *Discursus de luxu et abusu vestium*. 1612, in-8°. III. *Critices christianæ lib. duo*, Cologne, 1611, in-8°. IV. *Peripateticus christianus*, 1619, in-8°. V. *Syntagma criticum de somno potuque christianorum somnifero*. Cologne, 1602, in-8°. *Voyez* Bibliot. Colon. du P. Hartzeim.

MATHER (Dom Cotton), savant théologien et ministre de l'Église anglicane en Amérique, né en 1663, à Boston, où il consacra sa vie entière aux fonctions de son ministère, et aux divers écrits qu'il publia. Mather possédait très-bien le latin, le grec, et avait quelque connaissance de l'hébreu; il étudia avec succès le français et l'espagnol, et à l'âge de 45 ans il s'était rendu la langue des Iroquois si familière, qu'il écrivit et publia quelques discours en cette langue. La considération qu'il s'était acquise dans Boston était telle, que les magistrats eux-mêmes le consultaient, que souvent il concilia des différends à l'aide de sa seule persuasion. La fécondité de son imagination et la chaleur de son zèle pour le bien public lui firent enfanter différens projets, tels que celui d'une société pour la réforme des mœurs, pour l'avancement de la morale, d'une association de conciliateurs pour prévenir les procès, d'une épargne évangélique pour la construction des églises, le soulagement des pauvres ecclésiastiques, et la distribution gratuite de livres de piété. Sa réputation ne se borna pas dans les limites de sa patrie; l'université de Glascow lui adressa en 1710 des lettres de docteur en théologie. La Société royale de

Londres voulut se l'associer en 1714, et sa correspondance s'étendit au loin. Après une vie active et laborieuse, il termina sa carrière en février 1728, à l'âge de 65 ans. Parmi ses nombreuses productions, qu'on fait monter au nombre de 382, il en est plusieurs que leur importance distingue parmi de simples pamphlets, ou des ouvrages de circonstance, tels sont : *Magnalia Christi Americana*, ou *Histoire ecclésiastique de la Nouvelle-Angleterre, depuis son établissement, en 1629, jusqu'en 1698* (en anglais), in-folio; *le Philosophe chrétien*, in-8°; *Ratio disciplinæ fratrum Nov-Anglorum; Direction pour les aspirans au ministère évangélique; Psautier américain.* Le plus remarquable de ses ouvrages est celui dans lequel, à l'instar de Glanvil, il défend la réalité de la sorcellerie; nous nous bornerons à en détailler le titre que voici : *Les merveilles du monde invisible, contenant l'exposé du procès de différens sorciers dernièrement exécutés dans la Nouvelle-Angleterre;* imprimé à Boston, et réimprimé à Londres, 1693, in-4°.

MATHER (Increase), théologien puritain, né dans la Nouvelle-Angleterre, en 1644, mort en 1725. Du temps de Cromwel, il desservit une chapelle à Glocester; mais, à la restauration, il retourna en Amérique. On a de lui : I. *Histoire abrégée des guerres avec les Indiens de la Nouvelle-Angleterre*, 1676. II. *Droit divin du baptême des enfans.* III. *Discours sur la personne de Jésus-Christ*, in-8°. IV. *Diatribe de signo Filii hominis et de secundo Messiæ adventu*, in-8°. *De successu Evangelii apud Indos in novâ Angliâ* in-8°. V. *Discours sur les comètes*, et d'autres ouvrages.

MATHER (Richard), ministre de Dorchester, Massachussetts, né en 1696, au comté de Lancastre, en Angleterre; il mourut en 1669. L'Église perdit en lui un homme savant, et un prédicateur simple, mais utile. Mather a publié un *Discours sur l'Église presbytérienne, et une réponse aux trente-deux questions* qui ont été données *sous le nom des anciens* de la Nouvelle-Angleterre; une *modeste et fraternelle réponse* au livre de Herle, 1646; un *Catéchisme*, un *Traité de la justification*, 1652; une *Lettre à M. Hooker*, dans laquelle il prouve qu'il est permis à un ministre d'administrer le sacrement à une congrégation qui n'est pas particulièrement sous sa conduite; une *Réponse* au livre de Davenport contre les propositions du Synode de 1662. Il avait aussi préparé pour imprimer des *Sermons* sur la 2ᵉ épître de Saint-Pierre, et une *Défense des églises de la Nouvelle-Angleterre.*

MATHER (Samuel), ministre de Dublin en Irlande, fils du précédent, né en 1626, au comté de Lancastre, alla en Amérique avec son père, et y fut gradué en 1643 au collége d'Harvard. Il revint ensuite en Europe, devint ministre à Dublin, et y mourut en 1671. Comme prédicateur, Samuel se plaça au premier rang, et sa réputation s'étendit dans tout le royaume. Il a publié : *Avertissement salutaire pour un temps de liberté*, 1652; *Défense de la religion protestante contre le papisme*, 1671; *Irenicum* ou *Essai pour*

l'union entre les presbytériens, les indépendans, et les anabaptistes ; Traité contre les liturgies forcées ; Un pamphlet contre Valentin Greatarick, qui prétendait guérir les maladies en frappant les malades ; une suite de *Sermons sur des sujets de l'Ancien Testament;* et quelques *Discours contre les superstitions du papisme.*

MATHER (NATHANAEL), ministre à Londres, frère du précédent, né en 1630 à Lancastre, élevé en Amérique au collége d'Harvard, où il fut gradué en 1647, vint en Angleterre, où Olivier Cromwel lui donna, en 1656, un bénéfice à Barnstable ; mais il en fut chassé en 1662, et passa en Hollande, où on le nomma ministre à Rotterdam, vers 1671 ou 1672 ; il succéda à son frère Samuel à Dublin, et passa ensuite à Londres, comme pasteur d'une église congrégationnelle. Il mourut en 1697. Il a publié : I. *La justice de Dieu pour tous ceux qui croyent*, 1694. II. *Discussion sur la puissance du pasteur d'une église de faire l'office dans une autre.* III. 23 *Sermons* prêchés à Pinners-Hall, écrits par abréviations pendant qu'il les prononçait ; mais la plupart corrigés par lui-même.

MATHER (ELÉASAR), fils du révérend Richard Mather, né en 1637, gradué en 1656, au collége d'Harvard, prit les ordres en 1661, et fut chargé d'une église nouvellement établie à Northampton. Il mourut en 1669. Mather fut un prédicateur utile, distingué par ses talens et son zèle. Après sa mort, on a publié de ses manuscrits : une *sérieuse Exhortation au peuple de la Nouvelle-Angleterre et à la génération suivante*, qui était la substance de ses derniers sermons, 1671.

MATHER (SAMUEL), ministre à Boston, gradué en 1723 au collége d'Harvard, où il prit les ordres, fut nommé en 1732 collègue de M. Gée. Environ dix ans après, ils se séparèrent sans doute à cause de leur différence d'opinions, et Mather se chargea d'une autre église, dont il fut pasteur jusqu'à sa mort, arrivée en 1785. Il avait alors 79 ans. Le docteur Mather a publié plusieurs *Sermons*, dans lesquels on distingue les *Panégyriques* de son père en 1728 ; de Guillaume Waldron, 1727 ; de la reine Caroline, 1738, et du prince de Galles, 1751 ; *Essai sur la reconnaissance*, 1732 ; *Apologie de la liberté des églises de la Nouvelle-Angleterre*, in-8°, 1738 ; *Dissertation sur le nom de Jehova*, 1760 ; *Essai sur la prière de J.-C.* ; et un ouvrage portant pour épigraphe : *Tous les hommes ne seront pas sauvés*, 1781.

MATHESON. *Voy.* MATTHESON.

MATHIAS ou MATTHIAS, (SAINT). Le perfide Judas ayant laissé, par sa mort, la place d'apôtre vacante, Joseph, surnommé *le Juste*, et Mathias, furent les deux hommes sur lesquels on jeta les yeux pour l'apostolat. Les fidèles prièrent Dieu de se déclarer sur un des deux. Le sort tomba sur Mathias, l'an 33 de Jésus-Christ. On ne sait rien de certain sur la vie et la mort de cet apôtre. Ce que l'on dit de sa prédication en Éthiopie, et de son martyre, n'est appuyé sur aucun fondement digne de foi. On lui attribue un *Evangile* et un *Livre des traditions*, reconnus pour apocryphes par toute l'Église.

MATHIAS, empereur d'Allemagne, né le 24 février 1557, de Maximilien II et de Marie, sœur de Charles-Quint, et frère de Rodolphe II, succéda à celui-ci le 13 juin 1612. L'Empire était alors en guerre avec les Turcs. Après des succès contrebalancés par des pertes, Mathias eut le bonheur de la finir en 1615 par un traité conclu avec le sultan Achmet; mais il en vit commencer une autre en 1618, qui désola l'Allemagne pendant trente ans, et qui fut excitée par les protestans de Bohême, pour la défense de leur religion. Ils avaient coutume de dire que « le loup d'Allemagne n'était pas moins à craindre pour eux que l'ours de Turquie. » Cette grande querelle ne fut terminée qu'à la paix de Westphalie, après dix ans de négociations. Le comte de Thurn, homme également ambitieux et éloquent, leva des troupes à la hâte, et s'empara, en deux mois, de presque toute la Bohême. Cette perte, jointe à la rébellion de la Silésie et à l'enlèvement du cardinal Klesel, son premier ministre, affligèrent tellement Mathias, qu'il en mourut à Vienne le 20 mars 1619. « Ce prince, dit Montigny, avait les vertus, la politique et toutes les qualités d'un grand empereur. L'Empire, à son couronnement, était sur le point de sa chute, et il le raffermit. Les protestans perdirent sous son règne une grande partie de leurs priviléges, les catholiques recouvrèrent leurs droits; le clergé rentra dans ses biens, et la justice se rendit avec autant d'exactitude qu'il y avait eu de brigandage et de partialité sous son prédécesseur. » Cependant il se trouva dans des situations qui éprouvèrent sa constance et son courage. La capitulation que Mathias signa en montant sur le trône, diffère essentiellement de celle de ses prédécesseurs. Elle borne l'emploi des subsides donnés par les États au seul usage pour lequel ils sont accordés. Elle lui défend de traduire les procès pour les péages électoraux devant un autre tribunal que celui des sept électeurs. Elle l'oblige de prendre lui-même les investitures de fiefs possédés par la maison d'Autriche. Elle permet aux électeurs, d'élire un roi des Romains du vivant de l'empereur, quand ils le jugeront utile et nécessaire pour le bien de l'Empire, et même malgré les oppositions de l'empereur régnant. Mathias, marié en 1611 à Anne-Catherine, fille de l'archiduc Ferdinand, morte, en 1618, n'en eut point d'enfans. Il ne laissa qu'un fils naturel, connu sous le nom de Mathias d'Autriche.

MATHIAS (George), docteur et professeur de médecine en l'université de Groningue, concourut au progrès de son art par une méthode d'enseigner plus facile et plus claire. On lui doit : I. *Hippocratis liber de honestate, græcè et latinè cum notis*, Gottingæ, 1740, in-4°. II. *Conspectus historiæ medicorum chronologicus, in usum prælectionum academicarum confectus*, ibidem, 1761, in-8°.

MATHIAS CORVIN. *Voyez* Corvin.

MATHIEU. *Voyez* Matthieu.

MATHILDE ou MECHTILDE (Sainte), reine d'Allemagne, mère de l'empereur Othon, dit le *Grand*, et aïeule maternelle de Hugues Capet, par sa fille Adnide, Haterrine ou Hedwige, fille de Thierri, comte de Ringel-

heim, épousa Henri-*l'Oiseleur*, roi de Germanie, dont elle eut l'empereur Othon, Henri, duc de Bavière, et Brunon, évêque de Cologne. Pour prier la nuit, elle quittait le lit du prince son époux qui feignait de l'ignorer. Ils gardaient la continence les jours marqués par l'Église pour le jeûne, et suivant l'usage religieux observé encore alors. Cependant un jeudi saint, Henri, ayant pris un peu plus de vin qu'à l'ordinaire, obligea la reine à violer cette règle. De cette union naquit le fils Henri, pour qui Sainte Mathilde eut une prédilection singulière. Après la mort de son époux, en 936, elle fut maltraitée par ses fils, et obligée de se retirer en Westphalie; mais Othon la fit revenir, et se servit utilement de ses conseils. Mathilde fonda plusieurs monastères et un grand nombre d'hôpitaux, et mourut dans l'abbaye de Quedlimbourg, le 14 mars 968, jour où l'Église honore sa mémoire. On trouve sa Vie dans le recueil des Bollandistes.

MATHILDE ou **MAUD** (**Sainte**), fille de Malcolm, roi d'Écosse, et de Sainte Marguerite, reine d'Écosse, et première femme de Henri Ier, roi d'Angleterre, imita fidèlement les vertus de sa mère, fit bâtir à Londres deux grands hôpitaux, celui de l'église de Christ, et celui de Saint-Gilles. Mathilde mourut l'an 1118, et fut enterrée à Westminster, auprès de Saint Edouard-le-Confesseur. C'est par son ordre que Thierri, moine de Durham, écrivit la Vie de Sainte Marguerite, dont il avait été le confesseur. On l'honore le 30 avril.

MATHILDE, reine d'Angleterre, fille de Henri Ier et de la précédente, fut mariée, en 1111, à l'empereur Henri V, et lui apporta en dot une somme considérable, qui reviendrait, disent les historiens contemporains, à vingt millions de nos francs. Devenue veuve en 1125, elle épousa, deux ans après, Geoffroi Plantagenet, comte d'Anjou. Henri, en mourant, institua sa fille son héritière, et la fit reconnaître en cette qualité par tous les grands de l'Etat. Mais Etienne, comte de Boulogne et neveu de Henri, se fit couronner roi, le 27 décembre 1135. Le clergé voyant ses prérogatives attaquées par le nouveau roi, prêcha hautement la révolte. Mathilde profitant de cette circonstance, rentra dans le royaume, et se fit couronner en 1141; mais bientôt ses hauteurs mécontentèrent ses partisans, qui l'abandonnèrent, et elle se vit forcée de descendre du trône où elle venait d'être élevée. Elle fit plusieurs tentatives pour recouvrer la couronne, mais ce fut inutilement. Elle mourut en France, en 1149.

MATHILDE comtesse de Toscane, fille de Boniface III, marquis de Toscane et de Béatrix sa femme, née en 1046, épousa Godefroi-*le-Bossu*, fils de Godefroi-*le-Barbu*, duc de Lorraine. Mais ils vécurent presque toujours séparés. Mathilde ne voulait pas quitter le beau climat de l'Italie pour suivre son époux dans une province septentrionale. Godefroi étant mort en 1076, Mathilde, restée veuve à l'âge de 30 ans, soutint avec zèle les intérêts des papes Grégoire VII et Urbain II, contre l'empereur Henri IV, son cousin, et remporta sur ce prince de grands avantages. Elle fit ensuite une donation solennelle de ses biens au

Saint-Siége, et mourut le 24 juillet 1115. Les ennemis des souverains pontifes l'ont accusée d'avoir eu des liaisons trop étroites avec Grégoire VII; mais la vertu de ce pape et celle de Mathilde ont fait passer cette accusation pour une calomnie dans l'esprit de la plupart des historiens. Aucun fait, aucun indice n'ont jamais donné à ces soupçons le caractère de la vraisemblance. La vérité de la donation de la comtesse Mathilde n'a jamais été révoquée en doute, comme celle de Constantin et de Charlemagne. C'est le titre le plus authentique que les papes aient réclamé; mais ce titre même fut un nouveau sujet de querelles. Elle possédait la Toscane, Mantoue, Parme, Reggio, Plaisance, Ferrare, Modène, une partie de l'Ombrie, le duché de Spolette, Vérone, presque tout ce qui est appelé aujourd'hui le patrimoine de Saint-Pierre, depuis Viterbe jusqu'à Orviette, avec une partie de la Marche d'Ancône. Le pape Paschal II ayant voulu se mettre en possession de ces états, Henri IV, empereur d'Allemagne, s'y opposa. Il prétendit que la plupart des fiefs que la comtesse avait donnés étaient mouvans de l'Empire. Ces prétentions furent une nouvelle étincelle de guerre entre l'Empire et la Papauté; cependant, à la longue, il fallut céder au Saint-Siége une partie de l'héritage de Mathilde.

MATHILDE (CAROLINE), reine de Danemarck, célèbre par ses infortunes, naquit en Angleterre le 11 juillet 1751, de Frédéric-Louis, prince de Galles, père de George III, roi d'Angleterre. Cette princesse, comparée à notre fameuse Henriette pour ses vertus, pour ses malheurs et pour ses graces, mérite une place dans la mémoire des hommes sensibles. Victime des intérêts d'état, dès le printemps de son âge, transportée à celui de quinze ans dans une cour étrangère, environnée d'émissaires et d'espions gagés pour éclairer ses moindres démarches, il n'est pas étonnant que quelques légèretés si pardonnables à la jeunesse aient été interprétées assez méchamment pour la rendre suspecte aux yeux d'un époux presqu'aussi jeune qu'elle. Il l'est bien moins encore que ce même parti, qui voyait d'un mauvais œil la jeune et sensible Mathilde, ait profité d'un moment favorable pour lui faire signer l'ordre nécessaire pour faire arrêter et confiner dans une prison sa moins coupable qu'imprudente épouse. Heureuse encore que l'interposition de la cour de Londres l'ait garantie des autres violences dont on la voyait menacée, en lui ouvrant un asile dans l'électorat d'Hanovre! C'est là que Mathilde, dépouillée de cette pourpre et de ces entours imposans du trône, qui dérobaient aux yeux les plus fins les plus aimables qualités de son esprit et de son cœur, parut sous le vrai caractère qu'elle avait reçu de la nature, où on les vit éclater en liberté dans la petite cour de Zell, au point de lui concilier l'amour et les suffrages de tous ceux qui la composaient. Mathilde excellait d'ailleurs dans tous les exercices et les occupations convenables à son sexe, à sa naissance et à sa situation présente. La cour de Danemarck, indépendamment des charmes de sa figure, avait admiré la supériorité de ses talens, surtout dans la danse, et l'adresse,

plus rare encore dans une femme, de savoir réduire à son gré les chevaux les plus intraitables. A Zell, son goût pour la musique, et surtout pour le clavecin, était presque son seul amusement. Ses ajustemens étaient simples, son abord affable, les graces de son esprit, cultivé par la lecture, se manifestaient dans toutes les occasions, d'une façon si naturelle qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer, ni l'entendre sans l'admirer. La princesse Mathilde était née généreuse et compatissante, la modicité de son revenu ne pouvait la résoudre à se refuser au plaisir de secourir les malheureux qui l'approchaient. Quelque dures que fussent les circonstances qui avaient accompagné son bannissement de la cour de Danemarck, la douceur de son caractère jointe à l'espèce de philosophie naturelle dont elle était douée, ne lui permit jamais de laisser éclater l'ombre même du ressentiment, bien moins encore de la vengeance contre les auteurs de sa chute, quoiqu'ils lui fussent très-connus. Elle n'envisageait, en un mot, le diadème arraché de son front qu'avec une supériorité d'âme dont eussent rougi les Charles-Quint, les Amurat, et les Victor-Amédée. Son fils seul était l'objet de ses regrets : les sentimens de mère absorbaient, pour ainsi dire, chez elle ceux de la Souveraine. Et si l'on vit couler ses larmes au moment de son départ pour son exil, c'était uniquement par la douleur de se voir privée des chers objets de sa tendresse maternelle. Deux ou trois mois avant sa mort, on la vit transportée de joie, en montrant à la comtesse d'O...., sa dame d'honneur, un portrait du Prince royal, qu'on venait de lui envoyer. Quelques jours après, étant entrée chez la reine dans un moment qu'elle n'y pouvait être attendue, cette dame, surprise d'entendre sa majesté parler seule, était prête à lui en témoigner son inquiétude, lorsque la reine, se retournant tout à coup : « Je conçois tout votre étonnement, lui dit-elle avec un sourire enchanteur; je conçois combien il doit vous sembler extraordinaire de m'entendre parler avec tant de chaleur, quoique seule dans mon appartement.... Mais c'est à cette chère et très-chère image, ajouta-t-elle en montrant le Prince royal, c'est à mon fils que je parlais... Devinez maintenant ce que je pouvais lui dire ?.... Une parodie, à ma façon, de deux vers dont vous me parlâtes il y a quelques jours.

Eh! qui donc, comme moi, goûterait la douceur
De t'appeler mon fils? d'être chère à ton cœur?
Toi, qu'en comblant l'horreur de mon cruel destin,
L'atroce calomnie arracha de mon sein.

Dès les premiers jours de la maladie qui l'enleva, l'inquiétude et la consternation se répandirent sur toute la cour dont elle était l'idole. Mais rien ne saurait exprimer l'excès de la douleur dont le palais retentit au moment de son décès : le docteur Leyser, qui ne la quitta point pendant le cours de sa maladie, en avait mal auguré dès l'instant qu'elle s'était manifestée. Elle s'en aperçut : et, pressentant sa fin prochaine : « Vous m'avez, dit-elle, déjà sauvée deux fois depuis le mois d'octobre; mais, aujourd'hui, vous l'espéreriez vainement : le cas où je me trouve est au-dessus de tous les efforts de la médecine. » Le célèbre Zimmerman, que

Leyser appela à son secours, et qu'on fit venir d'Hanovre, pensa de même : c'était une fièvre maligne et pourprée, qui brava tous les remèdes, et qui l'emporta le 10 mai 1773. Elle avait gagné cette maladie en bravant tous les dangers pour porter elle-même des secours à un de ses domestiques qui en était atteint. Un instant avant sa mort, ayant toute sa tête, elle pardonna hautement aux ennemis qui l'avaient persécutée et calomniée pendant sa vie. M. de Lichtensting, grand-chambellan de la cour, présida à ses obsèques qui furent accompagnées d'une pompe vraiment royale. Sa majesté fut déposée dans le caveau de ses aïeux maternels, les ducs de Zell. Les rues et la grande église étaient couvertes d'un peuple immense, surtout de pauvres, entraînés par leurs regrets; et les sentimens douloureux qu'excita son oraison funèbre égalèrent ceux que fit naître autrefois le célèbre Bossuet, dans celle de Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans. (*Voyez* les ***Mémoires d'une Reine infortunée***, d'abord publiés en anglais, et ensuite traduits en français, Londres, 1766, 1 vol. in-12.

MATHINCOURT (Pierre de). *Voyez* Fourrier.

MATHIOLE. *Voy.* Matthiole.

MATHISON. *Voyez* Muncer.

MATHO (N.), né en Bretagne, en 1660, et mort à Versailles, en 1746, fut successivement page de la musique du roi, surintendant de la musique du duc de Bourgogne; enfin, maître des Enfans de France. Il donna, en 1714, la musique de la tragédie d'Arion, paroles de Fuselier. On trouve plusieurs airs tendres et des chansons à boire, insérés dans les *Recueils* de Ballard. La musique d'église qu'il avait composée n'a jamais été gravée.

MATHON de la COUR (Jacques), né à Lyon, le 28 octobre 1712, mort dans la même ville, en 1770, se distingua par ses connaissances et ses ouvrages en mathématiques. Mathon fut un des membres les plus laborieux de l'Académie de sa ville natale. On lui doit : I. *Mémoire sur la manière la plus avantageuse de suppléer à l'action du vent sur les grands vaisseaux*, 1753. II. *Élémens de dynamique et de mécanique*, 1763. III. *Nouvelles machines mues par la réaction de mécanique*, Lyon, 1763, 3 vol. in-12. IV. ***Essai du calcul de machines mues par la réaction de l'eau***, dans le ***Journal de physique***, tomes 5 et 6.

MATHON de la COUR (Charles-Joseph), fils du précédent, né à Lyon, en 1738, vint jeune à Paris, et s'y fit d'abord connaître par les prix qu'il remporta à l'Académie des inscriptions, et dans d'autres sociétés littéraires. De retour à Lyon, et accueilli par l'Académie de cette ville, il y devint l'auteur de plusieurs établissemens utiles. Arrêté après le siége de sa patrie, en 1793, il y fut condamné à mort par le tribunal de sang qui égorgeait les citoyens au nom d'une loi barbare. C'est à lui qu'on dut les premiers succès de la société philantropique, les secours pour les mères nourrices, un établissement pour arracher les jeunes enfans à l'oisiveté; pour naturaliser la mouture économique, et rendre le pain du peuple moins cher et meilleur, il fit venir à ses frais des ouvriers de Paris. Il

chercha à rendre commune, dans tous les quartiers, l'eau du Rhône, vive, légère, et qui sert de remède à divers maux. Il établit, pendant quelque temps, un lycée propre à faciliter aux artistes l'exposition de leurs chefs-d'œuvre, et les moyens d'être connus. Tout fut rapporté par lui au bien général. Negligent pour ses propres affaires, il ne songea qu'à bien faire celles des autres. Ici, il faisait imprimer à ses frais un ouvrage utile, pour en laisser le bénéfice à son auteur; là, il contractait une dette pour acquitter celle du pauvre. Dorfeuil lui-même parut hésiter s'il pouvait faire tomber une tête si éclairée, si vertueuse. « Tu étais noble, lui dit-il, tu n'as pas quitté Lyon pendant le siège : lis le décret; tu peux prononcer toi-même sur ton sort. » Ainsi l'athénien Lysias s'écriait autrefois : « Ce n'est pas moi, Eratosthène, c'est la loi qui te tue. » En effet, Mathon lut l'article funeste, et répondit : « Il est sûr que cette loi m'atteint, je saurai mourir. » Il ne reprocha rien à cette loi cruelle; il ne reprocha rien aux hommes. Il tint sa promesse, et sut mourir. On lui doit : I. *Lettres sur l'inconstance*, à l'occasion de la comédie de Dupuis et Desronais, 1763, in-12. II. *Lettres sur les peintures exposées au salon* en 1763, 1765 et 1767, 3 parties in-12. On y remarque une foule d'observations fines, et le modèle d'une critique judicieuse autant qu'honnête. III. *Traduction* de l'opéra italien d'Orphée et d'Euridice, 1765, in-12. IV. *Dissertation* couronnée à l'Académie des belles-lettres de Paris, *sur les causes qui ont altéré les lois de Lycurgue chez les Lacédémoniens, jusqu'à ce qu'elles aient été unéanties*, 1771, in-8°. V. *Discours sur le danger de la lecture des livres contre la religion*, 1770, in-8°. Il obtint le prix de l'Immaculée Conception à Rouen. VI. *Lettres sur les Rosières*, 1781, in-12. VII. *Testament de Fortuné Ricard, maître d'arithmétique*, Paris, in-8°, réimprimé dans le tome 1er des *Tablettes d'un curieux*. Ce badinage ingénieux prouve ce qu'on devait attendre, dans un gouvernement sage, de l'économie et de la prévoyance. L'Angleterre nous envia ce dernier écrit, le traduisit, et l'attribua pendant long-temps à Francklin. VIII. *Discours sur les meilleurs moyens de faire naître et d'encourager le patriotisme dans une monarchie*, 1788, in-8°. Il remporta le prix de l'Académie de Châlons-sur-Marne, et le mérita par des vues sages et un style élégant. IX. *Collection des comptes rendus* concernant les finances de France, depuis 1758 jusqu'en 1787, Paris, 1788, in-4°. X. Des *Idylles* en prose, des *Éloges*, et une foule d'*Analyses* dans le *Journal de Lyon*, qu'il établit. Il avait aussi long-temps travaillé à celui de Musique, et au *Journal des Dames*, après Dorat.

MATHOS, Africain d'origine, servit d'abord en Sicile, dans les troupes carthaginoises. Lors de la paix qui mit fin à la première guerre punique, il excita les mercenaires à la révolte et au pillage, et se mit à leur tête. Il fit massacrer Giscon, que le sénat avait envoyé en députation pour apaiser les rebelles. Il assiégea Utique et Hippacra, s'empara de l'isthme qui joignait à l'Afrique la pres-

qu'ile où était située Carthage, et fit trembler cette capitale. Il fit crucifier Annibal, général carthaginois, qui était tombé en son pouvoir; mais son armée ayant été taillée en pièces, il fut pris et conduit à Carthage, où il reçut une mort ignominieuse, l'an 238 avant J.-C.

MATHOUD (Dom Claude-Hugues), né à Mâcon, d'une bonne famille, embrassa la règle de Saint-Benoît, dans la congrégation de Saint-Maur, l'an 1639, à l'âge de 17 ans, et s'y distingua par ses connaissances dans la philosophie et la théologie. Gondrin, archevêque de Sens, conçut tant d'estime pour sa vertu et ses talens, qu'il voulut l'avoir pour grand-vicaire, et le fit entrer dans son conseil. Ce savant religieux, mort à Châlons-sur-Saone, le 29 avril 1705, âgé de 83 ans, a donné : I. L'Édition en latin des *Œuvres* du cardinal Robert Pullus, et de Pierre de Poitiers, Paris, 1655, in-fol., avec dom Hilarion Le Fèvre. II. *De verâ Senonum origine christianâ*, Paris, 1687, in-4°. III. *Catalogus archiepiscoporum Senonensium*, Paris, 1688, in-4°. Cet ouvrage manque d'ordre et de critique, etc.

MATHULON, médecin, né à Lyon, vers la fin du 17e siècle, s'est fait connaître par sa ridicule prétention d'avoir trouvé la quadrature du cercle et le mouvement perpétuel. Il annonça cette double découverte dans les journaux de 1726. Il était si sûr de son fait, qu'il annonçait au public qu'il avait déposé mille écus chez un notaire pour celui qui prouverait qu'il s'était trompé. Un membre de l'Académie des sciences (M. Nicole), n'eut aucune peine à lui faire voir son erreur, et Mathulon en convint de bonne foi; mais il chercha à se dispenser de payer la somme convenue, que Nicole avait abandonnée à l'Hôtel-Dieu de Lyon. Il fut poursuivi et condamné à donner mille écus. Les ouvrages où sont consignés ses prétendues découvertes, sont : I. *Explications nouvelles des mouvemens de l'univers*, Paris, 1723, in-4°. II. *Essai de géométrie et de physique*, ibid., 1726, in-4°.

MATHURIN, de Florence, habile peintre, lia une étroite amitié avec Polydore. Ces deux peintres travaillèrent de concert, firent une étude particulière de l'antique, et l'imitèrent. Il est difficile de distinguer leurs tableaux, et de ne pas confondre les ouvrages de ces deux amis. Ils excellaient à représenter les habits, les armes, les vases, les sacrifices, dans le goût et le caractère des Anciens. Mathurin mourut en 1526, aimé et estimé.

MATHUSALEM, fils d'Enoch, père de Lamech, et aïeul de Noé, de la race de Seth, né, suivant l'Ecriture, l'an 3317 avant J.-C., et mort l'année même du déluge, 2448 ans avant Jésus-Christ, âgé de 969 ans, le plus grand âge qu'ait atteint aucun mortel sur la terre. Il ne faut pas le confondre avec Mathusael, arrière-petit-fils de Caïn, et père d'un autre Lamech.

MATHSYS. *Voyez* Messis.

MATIGNON (Goyon de), famille originaire de Bretagne, établie en Normandie vers le milieu du 15e siècle, et qui remonte au 13e siècle. Elle a donné le jour à plusieurs grands hommes. Parmi les plus célèbres, on distingue les suivans.

MATIGNON (JACQUES GOYON DE), prince de Mortagne, comte de Thorigni, né à Lonlay, en Normandie, l'an 1525, signala son courage à la défense de Metz, d'Hesdin, et à la journée de St.-Quentin, où il fut fait prisonnier, en 1557. Deux ans après, la reine Catherine de Médicis, qui le consultait dans les affaires les plus importantes, lui fit donner la lieutenance générale de Normandie. Cette province fut témoin plusieurs fois de sa valeur. Il battit les Anglais, contribua à la prise de Rouen, en 1567, empêcha d'Andelot de joindre, avant le combat de Saint-Denis, l'armée du prince de Condé, et se distingua aux batailles de Jarnac, de la Roche-Abeille et de Moncontour. Les huguenots d'Alençon et de Saint-Lô, prêts à être massacrés, en 1572, lui durent la vie. Matignon pacifia la Basse-Normandie, où il commandait l'armée du roi, en 1574, et prit le comte de Montgommery, dans Domfront. Henri III récompensa ses services, en 1579, par le bâton de maréchal de France, et par le collier de ses ordres. Le commandement de l'armée de Picardie lui ayant été confié, il réduisit cette province sous l'obéissance du roi, autant par sa valeur que par son humanité. Devenu lieutenant-général de Guienne, en 1584, il chassa Vaillac du Château-Trompette, et enleva à la Ligue, par cet acte de vigueur, Bordeaux et une partie de la province. Les années 1586 et 1587 ne furent pour lui qu'une suite de victoires. Il secourut Brouage, défit les huguenots en plusieurs rencontres, prit les meilleures places, et leur eût enlevé la victoire de Coutras, si le duc de Joyeuse, qu'il allait joindre, n'eût témérairement précipité le combat. Enfin, après s'être conduit en bon citoyen et en héros, il obtint le gouvernement de Guienne, province que le roi devait à son courage et à sa prudence. Au sacre de Henri IV, en 1594, il fit la fonction de connétable; et, à la reddition de Paris, il entra dans cette ville à la tête des Suisses. Ce grand général, mort dans son château de Lesparre, le 27 juillet 1597, était un homme fin et délié, lent à se résoudre et à exécuter. Il amassa de grandes richesses dans son gouvernement. Le sieur de Caillières, maréchal des armées du roi, a composé l'*Histoire du maréchal de Matignon*, in-fol., Paris, 1661. Il a joint à cette histoire des réflexions militaires, politiques et morales sur la vie et sur la mort de ce maréchal.

MATIGNON (CHARLES-AUGUSTE DE). *Voyez* GACÉ.

MATON DE LA VARENNE (P. A. L.), littérateur, né à Paris, vers 1760; d'une famille noble, fut d'abord avocat au parlement. Il fut persécuté pendant la révolution; on l'enferma même à la Force, et ce fut par une espèce de miracle qu'il échappa aux massacres de septembre. Il mourut presque ignoré, à Fontainebleau, en 1816. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : I. *Réflexions d'un citoyen sur la nécessité de conserver la vénalité des offices inférieurs*, 1790, in-8°. II. *Mémoires pour les exécuteurs des jugemens criminels*, 1790, in-8°. III. *Les crimes de Marat et des autres égorgeurs*, ou *Ma résurrection*, 1795, in-8°. IV. *Histoire de la chute du trône*, 1806,

in-8°, etc. Maton est éditeur du *Siècle de Louis XV*, par Arnoux Laffrey, 1796, 2 vol. in-8°, et des *OEuvres posthumes du comte de Thiard de Bissy*.

MA-TOUAN-LIN, surnommé *Koueï-iu*, célèbre lettré chinois, naquit à Lo-Phing, dans la province de Kiang-Si, vers le milieu du 13e siècle. Il occupa d'abord quelques emplois dans la carrière administrative ; mais, après la chute de la dynastie des Soung, il se livra tout entier aux études historiques et littéraires. Il publia un *Commentaire* sur le Taï-Hio, ou *Livre de la grande Étude*, traité de philosophie morale par Confucius. Mais son principal ouvrage est intitulé : *Recherche approfondie des anciens monumens*, qu'il mit vingt ans à composer. Des savans comparent cet ouvrage au Recueil des Mémoires de l'Académie des inscriptions. On croit que Ma-Touan-Lin mourut avant 1325.

MATRAINI (Claire Cantarini), célèbre par la variété de ses connaissances, l'agrément de son style, et la délicatesse de son esprit, naquit à Lucques, et vivait en 1562. On trouve ses Poésies insérées dans le recueil publié par Giolito à Venise, en 1566. On a d'elle encore : I. Des Lettres imprimées à Lucques, en 1595. II. Des *Méditations chrétiennes*, terminées par une *Ode* à Dieu, qui a de la force. III. Une *Vie de la Vierge*. Tous les poètes du temps se plurent à lui adresser des vers et à rendre hommage à ses talens.

MATRANGA (Jérôme), né à Palerme, en 1605, mort en 1679, après avoir joui d'une grande réputation de savoir, a donné : *De Academiâ syntagmata VII ; Il desio prigioniero dei santi padri nel limbo discorso accademico ; l'Erodiade, narrazione istorica ; Fidei areopagum ; In universam doctoris angelici Summam ; Acromata selectarum et variarum consultationum, lib. II, etc.*

MATSKO (Jean-Matthieu), astronome et mathématicien, né le 5 décembre 1721, à Presbourg, en Hongrie, professa les mathématiques à Thorn, à Rintheln et à Cassel. Il mourut dans cette dernière ville, le 19 novembre 1766. On a de lui plusieurs ouvrages, dont nous ne citerons que les suivans : I. *Generaliores meditationes de mecanicis hydrauticis*, Lemgo, 1761, in-4°. II. *Theoria virium quas mecanica considerat*, ibid., 1765. III. *Methodus radices æquationum inveniendi*, ibid., 1766, etc.

MATSYS (Quintin). *Voyez* Messis.

MATTE-LA-FAVEUR (Sébastien), chimiste du 17e siècle, fut nommé à la place de démonstrateur de chimie que le roi créa à Montpellier, en 1675. Il fut en même temps chargé d'enseigner la chimie à l'université de Paris, et se vit obligé de partager chaque année entre Montpellier et la capitale. Il se démit de ses fonctions en 1684. On a de lui un ouvrage intitulé : *Pratique de chimie*, 1671 ; il est estimé. — — Son fils, Jean Matte, né à Montpellier, en 1660, mort en 1742, obtint la survivance de son père, et envisagea la chimie dans ses rapports avec la médecine. Il fut membre de la Société royale des sciences, et l'un des correspondans les plus actifs de l'Académie des sciences de Paris. Il

mourut à l'âge de 82 ans, étant syndic de l'hôpital-général de Montpellier.

MATTEACCI (Ange), philosophe, orateur et jurisconsulte, né en 1535, à Marostica, dans le Vicentin, reçut le bonnet de docteur à Padoue, et se rendit ensuite à Venise, où il exerça avec succès, pendant quelques années, la profession d'avocat. Les occupations du barreau ne l'empêchèrent pas d'assister aux assemblées littéraires qui se tenaient chez Antoine Fachinetti, de Bologne, nonce du pape, et chez François Veniero, noble vénitien, connu par son savoir. Matteacci y donna des preuves de ses connaissances mathématiques en *inventant* quelques machines ingénieuses qu'il exécuta lui-même. Chargé d'expliquer les Pandectes à l'université de Padoue, il y devint professeur de jurisprudence, en 1589. Sixte-Quint l'appela deux fois à Rome pour le consulter, et l'empereur Rodolphe II le décora des titres de chevalier et de comte. Il éprouva néanmoins les tracasseries qui suivent le vrai mérite, et l'envie le persécuta. Matteacci mourut à Padoue, le 16 février 1600. On a de lui : I. *De viâ et ratione artificiosâ juris universi libri duo*, Venetiis, 1591, 1593 et 1601. II. *Apologia adversùs Bonifacium Rogerium*, etc., Patavii, 1591. III. *Tractatus de partu octimestri, et ejùs naturâ, adversùs vulgatam opinionem, libri X*, Francofurti, 1601. IV. *Epitome legatorum et fidei-commissorum methodo ac ratione digesta*, Venetiis, 1600, et réimprimé plusieurs fois à Francfort. V. *De jure Venetorum, et jurisdictione maris Adriatici*, Venetiis, 1617.

MATTEI (Loretto), poète italien, l'un des premiers académiciens Arcadiens, et bon littérateur, né d'une famille noble, à Rieti dans l'Ombrie, le 4 avril 1622, montra, dès sa plus tendre enfance, le goût le plus vif pour la poésie, et il la cultiva avec succès. En 1661, après la mort de sa femme, il embrassa l'état ecclésiastique, et se livra à l'étude de la théologie, de l'histoire ecclésiastique et à la lecture des saints Pères. Il mourut dans sa patrie, le 24 juin 1705. On a de lui : I. *Il Salmista Toscano, ovvero parafrase de' Salmi di Davide*, Macerata, 1671; et plusieurs fois dans les principales villes d'Italie. II. *Innodia sacra, parafrasi armonica degl' Inni del Breviario Romano*, Bologne, 1689. III. *Teorica del verso volgare*, etc., Venise, 1695. IV. *Metamorfosi liriche d'Orazio parafrasato e moralizzato*, Bologne, 1682. V. *Parafrase dell' Arte poetica d'Orazio*, Bologne, 1686. Il laissa plusieurs ouvrages manuscrits.

MATTEI (Alexandre), cardinal, né à Rome, le 20 février 1744, de la famille des princes de ce nom, fut nommé archevêque de Ferrare, en 1777, et déclaré cardinal en 1782. Pendant la révolution, il accueillit un grand nombre de prêtres français, et leur prodigua tout ce qui était nécessaire à leurs besoins. Le cardinal Mattei eut une très-grande part au traité de Tolentino en 1797; mais l'année suivante, Rome ayant été envahie, il fut banni et dépouillé de ses biens. L'Italie étant délivrée, il revint à Rome, et entra dans l'ordre des cardinaux-évêques. Il devint successivement évêque de Palestri-

ne et de Porto. Napoléon l'obligea de venir en France avec ses collègues en 1809, et l'exila à Rhétel, pour n'avoir pas assisté à son mariage. Lorsque la persécution fut apaisée, le cardinal Mattei retourna à Rome, et devint évêque d'Ostie, et doyen du sacré collége. Il est mort le 20 avril 1820. On a de lui : *Méditations des vérités éternelles pour faire les exercices spirituels*, Rome, 1814, in-12.

MATTEIS (Paolo de'), peintre d'histoire, Napolitain, né en 1662, mort à Naples, en 1728, élève de Morandi, a laissé les ouvrages suivans, qui se font remarquer par des beautés du premier ordre : I. *Le Titulaire apparaissant en songe à St. François-Xavier*. II. *Une Conception de la Vierge*. On voit ces deux tableaux dans l'église de St.-Jérôme de Gênes. Il peignit en 66 jours la grande coupole *del Gesù nuovo* de Naples, et fit les peintures d'un grand nombre d'églises de cette ville.

MATTEMBOURG (Jean), né à Minden en Westphalie, l'an 1550, d'un échevin de cette ville, eut, fort jeune, la réputation d'un savant et d'un bon littérateur. Nommé en 1576 à la place de sous-principal du collége de Cassel, il consacra à l'étude de la médecine les momens que n'exigeaient pas les devoirs de sa place. Quand il se crut assez instruit, il alla prendre à Valence en Dauphiné, le bonnet de docteur, et vint exercer la médecine à Gotha en Thuringe, où il fut nommé magistrat et inspecteur du collége ducal. Mattembourg mort en cette ville en 1631, à l'âge de 81 ans, n'a laissé qu'un seul ouvrage, intitulé *Tractatus exiguus, et perquam utilis de hydrope ejusque speciebus omnibus*, Lemgoviæ, 1583, in-8°.

MATTER (Christophe), jésuite, né en Silésie, l'an 1661, dévoué aux missions, partit pour les Indes en 1708, n'était pas prêtre, et ne pouvait que seconder les travaux des autres. Il rendit de grands services par ses connaissances médicinales. On a de lui une relation curieuse de son voyage et des notions exactes sur les peuples et les différentes productions des environs de Goa. Stæcklein l'a insérée dans son Weltbote, 1, 24, n° 508.

MATTEUCCI (Pétronio), astronome de l'Institut de Bologne, observa, conjointement avec Zanotti, la comète de 1739, puis celle de 1744. Il dirigea les opérations du gnomon de Cassini, et observa le passage de Mercure en 1786. (*Voyez* les Mémoires de l'Institut de Bologne.) En 1798, il publia douze années d'éphémérides. Il mourut en décembre 1810.

MATTHÆI. *Voyez* Léonard d'Udine.

MATTHÆI (Christian-Frédéric), savant helléniste saxon, né à Grost en Thuringe en 1744, fut professeur de belles-lettres à l'université de Moscou, et professeur de philosophie à celle de Wittemberg. Il revint ensuite à Moscou, et on le nomma, en 1805, conseiller aulique et professeur ordinaire de littérature classique à l'université de Moscou, où il mourut le 26 septembre 1801. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages. Rotermund en cite cinquante-trois; nous ne parlerons que des principaux : I. *Chrestomathia græca*, Moscou, 1773, in-8°. II. *Glossaria græ-*

ca minora et alia anecdota græca, ibid., 1774 et 1775, 2 vol. in-4°. III. *Plutarchi libellus de superstitione et Demosthenis oratio funebris in laudem Atheniensium, qui pro patriâ pugnando cæsi sunt ad Cheroneam*, græcè et latinè, Moscou, 1779, in-12. IV. *De Theophane Ceremea*, Dresde, 1788, in-4°. V. *De Dyonisio Halicarnassensi*, Wittemberg, 1789, in-4°, etc., et beaucoup d'autres éditions d'auteurs grecs.

MATTHÆUS (Antoine), né à Herborn, en 1601, d'un père né à Franckenberg, en 1564, mort à Groningue en 1637, successivement professeur de jurisprudence à Herborn, à Marbourg et à Groningue. (*Voyez* sa Vie et la liste peu nombreuse de ses ouvrages dans les *Effigies et vitæ professorum Groningensium*, pag. 85-87.) Le fils s'est aussi lui-même distingué dans cette science, qu'il enseigna d'abord à Harderwyck et ensuite à Utrecht. L'université naissante de cette dernière ville eut les plus grandes obligations au mérite et à la réputation de ce savant, qui mourut en 1655, laissant sur plusieurs matières de droit des ouvrages estimés; tels que *Commentarius de criminibus*, Utrecht, 1644, in-4°; *Disputationes de judiciis, de successionibus, matrimonio, tutelis, divortio; de auctionibus libri duo*, Utrecht, 1653, in-4°; *Orationes*, 1655, in-12; *Notæ in libros IV Institutionum*, Amsterdam, 1657, in-12; *Parœmiæ, præter Romanorum aliarumque gentium mores et instituta jus ultrajectinum exponentes*, Utrecht, 1667, in-8°. Matthæus, fut un des douze enfans qu'eut son père, dont trois frères professeurs comme lui; Jean, en droit, à Cassel; Conrad, en médecine, à Groningue; Christophe, aussi en médecine, à Harderwyck. Lui-même, sur neuf enfans nés de son mariage avec la fille du célèbre J. H. Pontanus, eut deux fils illustrés dans les lettres; Philippe, professeur en médecine à Franeker, mort en 1690; et son aîné, beaucoup plus connu que lui.

MATTHESON (Jean), compositeur et diplomate, né en 1681, à Hambourg, était déjà organiste à l'âge de neuf ans, et, à seize, premier chanteur du théâtre de sa ville natale. Il ne négligeait cependant pas ses autres études, et se familiarisait avec les principales langues de l'Europe. Il composa la musique de plusieurs opéras, et quitta la scène en 1705, pour entrer chez le ministre anglais à Hambourg, qui lui avait confié l'éducation de son fils. Deux ans après, le ministre le fit son secrétaire de légation, place qu'il conserva jusqu'en 1746. Ce fut pendant cet intervalle qu'il fit paraître un grand nombre de brochures de toutes espèces. Il mourut le 17 avril 1764, ayant le titre de conseiller de légation. On exécuta à ses obsèques une messe qu'il avait composée dans ses derniers jours. Cet homme était infatigable et d'une activité prodigieuse. Ses écrits et ses compositions sur la musique, qui ont vu le jour, se montent à 88, et l'on assure qu'il en a laissé autant en manuscrit. Ses principaux opéras sont les *Pléiades* et *le retour de l'âge d'or*. Son chef-d'œuvre de musique est l'*épicedium* qu'il composa à l'occasion de la mort du célèbre Charles XII, roi de

Suède. Ses ouvrages les plus remarquables sur la musique sont : *Le Nouvel orchestre*, Hambourg, 1713, in-12. II. *Réflexions sur l'éclaircissement d'un problème de musique*, 1720, in-4° (en français). III. *Introduction aux variations de la basse continue*, par Riedt, avec des notes, 1724, etc., etc.

MATTHEW (Tobie), archevêque d'York, sous le règne de Jacques Ier, éloquent et infatigable prédicateur, et l'un des orateurs les plus distingués de l'université d'Oxford, naquit en 1546, et mourut en 1628. En 1606, ce prélat passa du siége de Durham à celui d'Oxford. Il n'a fait imprimer qu'un seul Sermon en latin contre Campian.

MATTHEW (Tobie), fils du précédent, né à Oxford, en 1578, mort en 1655, élève de l'église du Christ à Oxford, se fit catholique, et entra chez les jésuites. Cet homme, né pour l'intrigue, fut l'espion de la cour de Rome. On a de lui, entre autres ouvrages : I. *Riche cabinet de précieux bijoux*. II. *Recueil de lettres à différentes personnes*, Londres, 1660, in-8°. III. *Recueil de lettres, suivi du caractère de Lucie, comtesse de Carlile*, ibid., 1660, in-8°. IV. *Les bons effets de se laver la tête chaque matin avec de l'eau froide*, etc.

MATTHEWS (Thomas), amiral anglais, né en 1681, dans le Glamorgan, mort en 1751, commandait dans la Méditerranée en 1744, et combattait les flottes combinées à la bataille de Toulon, qui fut si sanglante, et qui resta pourtant indécise. C'est dans ce combat que périt le brave capitaine Cornwall. Lestock, qui commandait en second sous Matthews, ne l'ayant pas secondé à temps, ce brave amiral ne put remporter la victoire complète. Lestock fut cependant acquitté, et Matthews, ayant perdu le commandement, se retira dans une terre de sa province, et y mourut.

MATTHEWS (Jean), médecin hessois, professeur distingué, au commencement du 17e siècle, à Herborn, dans la principauté de Nassau-Dillembourg, fut médecin des seigneurs de cette maison. On a de lui : I. *Discursus de febre pestilentiali quæ superioribus annis Germaniam pervagata est*, Francofurti, 1603, 1620, in-12. II. *Rationalis et empirica thermarum Marchiarum Badensium descriptio*, Ettlingæ, 1606, in-8°; Hanoviæ, 1608, in-8°. III. *Consilia medica diversorum auctorum pro Ernesto Frederico, Marchione Baden. conscripta*, Francofurti, 1605, in-8°. Plusieurs médecins de ce nom se sont distingués; savoir, deux Philippe à Franeker, Conrad à Groningue, et Pierre au royaume de Naples.

MATTHIÆ (Jean), évêque de Strengnes en Suède, né en 1592, mort en 1670, d'abord chapelain de Gustave-Adolphe qui le donna pour précepteur à Christine sa fille, composa à l'usage de celle-ci une Grammaire latine, sous le titre de *Grammatica regia*, imprimée à Stockholm, 1635, in-12, et réimprimée à Leyde par Boxhorn en 1650. Théologien pacifique, Matthiæ eut fort à cœur le rapprochement des calvinistes et des luthériens. Il donna à ses productions conciliatrices le titre de *Rameaux d'olivier; Rami olivæ septen-*

trionalis. Matthiæ ne recueillit que des désagrémens de ses charitables efforts. Après avoir vu ses ouvrages condamnés et supprimés par un édit, il fut obligé, pour apaiser la fureur de ses ennemis, de se démettre de son évêché, et il passa le reste de ses jours dans la retraite. (*Voyez* Scheffer, *Succia litterata*, pag. 125; Arckenholtz, *Mémoires de Christine*, tom. 1, pag. 320. 505; tom. 2, pag. 65; Mosheim, Hist. eccl., tom. 5, p. 284.) On a aussi de Matthiæ, une *Grammaire latine à l'usage de Christine*, Stockholm, 1635, 1698, in-12, et un *Catéchisme élémentaire* en cinq langues. ibid., 1626, in-8°.

MATTHIAS. *Voy.* MATHIAS.

MATTHIEU ou LEVI (SAINT), apôtre et évangéliste, fils d'Alphée, et, selon toutes les apparences, du pays de Galilée, était publicain de profession, c'est-à-dire receveur des impôts qui se levaient à Capharnaüm pour les Romains. Matthieu avait son bureau hors de la ville, et sur les bords de la mer de Tibériade. Jésus-Christ enseignait depuis un an dans ce pays; Matthieu quitta tout pour suivre le Sauveur, qu'il mena dans sa maison, où il lui fit un grand festin. Il fut mis au nombre des douze apôtres. Voilà tout ce que l'Evangile en dit. Les sentimens sont fort partagés sur sa mort et sur le lieu de sa prédication. Le plus commun parmi les Anciens et les Modernes, est qu'après avoir prêché pendant quelques années l'Evangile en Judée, il alla porter la parole de Dieu dans la Perse, ou chez les Parthes, où il souffrit le martyre. Avant que d'aller annoncer la foi hors de la Judée, il écrivit l'Evangile qui porte son nom, vers l'an 36 de Jésus-Christ. On croit qu'il le composa en la langue que parlaient alors les Juifs, c'est-à-dire, en un hébreu mêlé de chaldéen et de syriaque. Les Nazaréens conservèrent long-temps l'original hébreu; mais il se perdit dans la suite, et le texte grec que nous avons aujourd'hui, qui est une ancienne version faite du temps des apôtres, nous tient lieu d'original. Aucun évangéliste n'est entré dans un plus grand détail des actions de Jésus-Christ que Saint Matthieu, et ne nous a donné des règles de vie et des instructions morales plus utiles. C'est ainsi qu'en juge Saint Ambroise, qui connaissait bien cet évangéliste. L'humanité du Fils de Dieu a été son principal objet. Saint Matthieu et Saint Luc ont rapporte la généalogie de J.-C., qu'ils font descendre de la race royale de David, mais d'une manière différente. Saint Matthieu commence par Abraham, et partage toute cette généalogie en trois classes, chacune de quatorze générations, qui font le nombre de 42 personnes. Depuis Abraham jusqu'à David, il en met quatorze; depuis David jusqu'à la transmigration de Babylone, quatorze; et depuis la délivrance du peuple, qui fut mis en liberté pour retourner à Jérusalem sous la conduite de Zorobabel, quatorze. On remarque que, dans cette généalogie, Saint Matthieu omet quatre rois; Ochosias, Joas, Amasias et Joakim. La raison de cette omission est que Dieu ayant improuvé le mariage de Joram avec l'impie Athalie, et ayant promis par ses prophètes de venger les forfaits de cette famille jusqu'à la quatrième génération, l'historien sacré

a cru devoir passer sous silence les rois issus de ce mariage. *Voy.* Ébion et Dhitmar.

MATTHIEU (Pierre), poète, historiographe de France, né en 1563, à Pesme, petite ville de la Franche-Comté, d'abord principal du collége de Vercel, bourg du bailliage d'Ornans, ensuite avocat à Lyon, fut très-zélé ligueur, et fort attaché au parti des Guise. Étant venu à Paris, il abandonna la poésie qu'il avait cultivée jusqu'alors, pour s'attacher à l'histoire. Henri IV, qui l'estimait, lui donna le titre d'historiographe de France, et lui fournit tous les mémoires nécessaires pour en remplir l'emploi. Ce bon prince l'invitait souvent à ne pas employer de réticences, et à s'exprimer sur son compte avec franchise. « Il faut, disait-il, des ombres dans un tableau pour en rehausser les vives couleurs. Si l'on ne parlait de l'un, on ferait douter de l'autre. » Il avait remplacé de Duhaillan dans la place d'historiographe. Il suivit Louis XIII au siége de Montauban, y tomba malade, et fut transporté à Toulouse, où il mourut, le 12 octobre 1621. Matthieu écrivait facilement, mais avec platitude et avec bassesse. Il a composé : I. Une *Histoire des choses mémorables arrivées sous le règne de Henri-le-Grand*, 1624, in-8°, semée d'anecdotes singulières et de faits curieux. Henri IV lui en avait lui-même appris un grand nombre. Son style affecté, rampant, ne répond pas à la grandeur du sujet. II. *Histoire de la mort déplorable du roi Henri-le-Grand*, Paris, 1611, in-fol.; 1612, in-8°. III. *Histoire de Saint Louis*, 1618, in-8°. IV. *Histoire de Louis XI*, in-fol.; estimée. V. *Histoire de France, sous François Ier, Henri II, François II, Charles IX, Henri III, Henri IV et Louis XIII*, Paris, 1631, 2 vol. in-fol., publiée par les soins de son fils, qui y a ajouté l'*Histoire du roi Louis XIII, jusqu'en* 1621. Le grand défaut de Matthieu est d'affecter, dans le récit de l'histoire moderne, une grande connaissance de l'histoire ancienne. Il en rappelle mille traits qui ne font rien à son sujet, et dont l'entassement met de la confusion et de l'obscurité dans la narration. VI. *Quatrains sur la vie et la mort*, dont la morale est utile et la versification languissante, imprimés plusieurs fois; mais les meilleures éditions sont celles données par l'abbé de La Roche, 1745, in-12, avec la Vie de Pierre Matthieu, et celles de M. Boulard, toutes deux in-8°. C'est l'ouvrage connu sous le nom de *Tablettes du conseiller Matthieu*, parce qu'on l'imprima d'abord en forme de tablettes oblongues. On trouve ordinairement ces quatrains à la suite de ceux de Pibrac. VII. La *Guisiade*, tragédie, Lyon, 1589, in-8°. Cette pièce est recherchée, parce que le massacre du duc de Guise y est représenté au naturel. VIII. Les tragédies de *Clytemnestre*, d'*Esther*, de *Vasthi* et d'*Aman*, recueillies et publiées à Lyon en 1589, 2 vol. in-12. IX. *Notes sur Gui-Pape*. X. *Les trois Jours*. XI. *Séjan*, ou *la mort du maréchal d'Ancre*. XII. *La Politique et la Vie de Nicolas de Villeroi*. XIII. *Généalogie de la maison de Bourbon, depuis Pharamond jusqu'à Henri IV*. XIV. *Réjouissances de la ville de Lyon à l'entrée de*

Henri IV en 1595, et à la paix de Vervins en 1598.

MATTHIEU CANTACUZÈNE, fils de Jean, empereur d'Orient, fut associé à l'Empire par son père en 1354. Jean Cantacuzène ayant abdiqué peu de temps après le pouvoir souverain, Matthieu resta empereur avec Jean Paléologue. Ces deux princes ne restèrent pas long-temps unis; ils prirent les armes; et une bataille donnée près de Philippes, ville de Thrace, décida du sort de Matthieu, qui fut vaincu, fait prisonnier, et relégué dans une forteresse, d'où il ne sortit qu'en renonçant à l'Empire. Paléologue lui permit cependant de garder le titre de despote, et lui assigna des revenus pour achever ses jours, avec ce vain nom, dans une vie privée. On prétend qu'il se retira dans un monastère du Mont-Athos, où il composa, sur le Cantique des Cantiques, des Commentaires qui ont été publiés à Rome.

MATTHIEU DE AFFLICTIS. *Voy.* AFFLITTO.

MATTHIEU DE KROKOV, cardinal et savant théologien, naquit au château de Krokov dans la Poméranie, vers le milieu du 14e siècle. Il fit ses études à Prague, obtint une chaire de théologie, et le titre de chancelier de l'université. Ayant été obligé de quitter cette ville, du temps de la guerre des Hussites, il vint à Paris, où il donna quelques leçons publiques; il se rendit ensuite à Heidelberg, où il se fit une grande réputation. L'empereur Robert de Bavière le nomma son chancelier, évêque de Worms, et son ambassadeur à Rome. Il mourut le 5 mars 1410. On a de lui quelques Discours et Harangues. — Il y a eu un autre MATTHIEU, qui eut de fréquentes disputes avec Jean Huss. Ayant su que les partisans de cet hérésiarque en voulaient à ses jours, il quitta Prague, se réfugia dans un couvent de Misnie, et prit l'habit de Cîteaux. On a de lui : *Expositio in Canticum Canticorum, in Ecclesiasten, in Matthæi Evangelium*, etc.

MATTHIEU DE VENDOME, célèbre abbé de Saint-Denis (ainsi nommé du lieu de sa naissance), régent du royaume pendant la deuxième croisade de Saint Louis, et principal ministre sous Philippe-le-Hardi, se signala par ses vertus, et surtout par sa douceur et sa prudence. Il jouit aussi d'une grande considération sous le règne de Philippe-le-Bel. Matthieu mourut le 25 décembre 1286, dans un âge avancé. On voyait encore il y a quelques années, à Saint-Denis, une tombe de cuivre dans laquelle il avait été inhumé. — Il ne faut pas le confondre avec MATTHIEU DE VENDÔME, *Matthæus Vindocinensis*, poète du 12e siècle, qui est auteur d'une Paraphrase de l'*Histoire de Tobie*, en vers élégiaques, Lyon, 1505, in-4°, et plusieurs fois réimprimée depuis: mais cet ouvrage est écrit d'un style barbare. On cite encore de ce dernier *De æquivocis seu de synonymis* et *De doctrinâ versificandi*

MATTHIEU DE WESTMINSTER, chroniqueur anglais, bénédictin de l'abbaye de ce nom en Angleterre, au 15e siècle, laissa une *Chronique* en latin, depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1307, époque de sa mort, imprimée à Londres en 1570, in-fol.; elle est intitulée

Flores historiarum; elle a été insérée dans le *Britannicarum rerum scriptores vetustiores*, Heidelberg, 1587, in-fol. Cet historien, crédule et peu exact, narre d'une manière ignoble.

MATTHIEU OURHAIETSI ou D'ÉDESSE, savant prêtre arménien, mort en 1144, lors de la prise de cette ville par les Sarrasins, laissa, après sa mort, un ouvrage historique fort estimé, qui donne par ordre chronologique des détails bien circonstanciés des événemens arrivés en Arménie, en Perse, et dans la Grèce, depuis 952 jusqu'à son temps. Il y parle aussi des guerres des Sarrasins, des Tartares et des princes croisés. La Bibliothèque du Roi possède deux exemplaires de cet ouvrage, sous les n.os 95 et 99. Ce dernier est plus complet que le premier.

MATTHIEU, célèbre docteur arménien, et secrétaire du patriarche de ce pays, Grégoire II, vivait au commencement du 12e siècle. Il est l'auteur d'une *Histoire ecclésiastique, depuis le commencement du 6e siècle jusqu'à la fin du* 10e. On a aussi de lui la *Traduction* des Vies de Saint Jean-Chrysostôme et de Saint Grégoire-le-théologien. Ces derniers ouvrages, écrits de sa propre main en 1554 de l'ère arménienne, ou 1105 de J.-C., se trouvent dans la bibliothèque du monastère arménien à Venise.

MATTHIEU-PARIS, bénédictin anglais, au monastère de Saint-Alban, mort en 1259, possédait à la fois l'art de la poésie, celui de l'éloquence, la peinture, l'architecture, les mathématiques, l'histoire et la théologie. Il fit paraître tant de régularité, qu'on le chargea de réformer les monastères. Il s'en acquitta avec zèle et avec succès. Son principal ouvrage est *Historia major Angliæ, sive rerum Anglicarum Historia, à Guillelmi conquæstoris adventu* (1066), *ad annum* 43 Henri III (1259), *edita studio Matthæi Parkeri*, Londres, 1571, in-fol.; avec des additions par Guillaume Wats, Londres, 1640, 2 vol. in-fol. Il y a un Appendice de Guillaume de Rishanger, moine de Saint-Alban et historiographe du roi Édouard, qui commence en 1260, et finit en 1273. Dans l'histoire littéraire des écrivains ecclésiastiques, Guillaume Cave assure que Matthieu Pâris a copié la Chronique de Roger de Vendover; ce qu'il rapporte jusqu'à l'année 1235. Le style en est pesant et lourd; l'auteur écrit quelquefois avec sincérité le bien et le mal, à moins qu'il ne prenne parti dans une affaire: « C'est alors, dit un critique, le moins croyable de tous les historiens. » C'est dans cette Chronique que sont découlées des erreurs plus ou moins graves. Saint-Foix, dans ses *Essais historiques*, La Ravallière, dans ses *Poésies du roi de Navarre*, ont souvent relevé et montré les balourdises dans lesquelles est souvent tombé ce moine, qui se montre à chaque page l'ennemi des Français. Matthieu avait fait un abrégé de cet ouvrage, qu'il intitula *Historia minor*, par opposition à sa grande Histoire, qu'il appelait *Historia major*.

MATTHIEU DE ZAR, né vers l'an 1618, étudia la philosophie et la poésie dans l'école patriarcale d'Etchmiatzin. En 1647, le grand-catholicos le nomma chancelier de son palais, et lui donna

les ordres d'archidiacre. Jacques IV, son successeur, l'envoya, en 1655, voyager dans diverses contrées de l'Europe, pour étudier des langues, et faire graver à ses frais des poinçons et matrices de caractères arméniens pour former une imprimerie. Matthieu se fixa de préférence à Amsterdam. Il y publia, en 1660, un poème arménien, appelé *Hissous-Orty*, Jésus le fils, et plusieurs autres livres sacrés. Avant de mourir, il laissa aussi en manuscrit une *Relation de ses Voyages depuis Erivan jusqu'à Amsterdam.*

MATTHIEU DE THARAHOGE, disciple de Jean Ier, patriarche d'Arménie, florissait vers la fin du 5e siècle. Après avoir cultivé avec succès les connaissances sacrées et profanes auprès de son maître, il acquit bientôt de la célébrité, et fut nommé théologien de Vatchagan, roi d'Albanie ou Chirvan. En 488, il était un des principaux Pères du concile national tenu dans la ville de Bordav. Il laissa : I. Un *Commentaire* sur la Genèse, et un *autre* sur la Prophétie de Job. II. Un *Traité* sur les rites de l'Église d'Arménie.

MATTHIEU DEL NASSARO, excellent graveur en pierres fines, natif de Vérone, passa en France, où François Ier le combla de bienfaits. Ce prince lui fit faire un magnifique Oratoire, qu'il portait avec lui dans toutes ses campagnes. Matthieu grava des Camées de toute espèce. On l'employa aussi à graver sur des cristaux. La gravure n'était pas son seul talent, il dessinait très-bien, et possédait aussi parfaitement la musique : le roi se plaisait même souvent à l'entendre jouer du luth. Après la malheureuse journée de Pavie, Matthieu avait quitté la France, et s'était établi à Vérone ; mais François Ier dépêcha vers cet illustre artiste des courriers pour le rappeler en France. Matthieu y revint, et fut nommé graveur général des monnaies. Une fortune honnête, et son mariage avec une Française, fixèrent sa résidence dans le royaume jusqu'à sa mort, qui arriva peu de temps après celle de François Ier. Matthieu avait de la fierté dans le caractère : il brisa un jour une pierre d'un grand prix, parce qu'un seigneur, en ayant offert une somme trop modique, refusa de l'accepter en présent. Il mourut vers l'an 1548.

MATTHIEU DE NANTERRE. *Voyez* NANTERRE.

MATTHIEU (JEAN) ou MATHISON. *Voy.* JEAN DE LEYDE, et MUNCER.

MATTHIOLE (PIERRE-ANDRÉ MATTIOLI, plus connu sous le nom de), médecin et botaniste célèbre, né à Sienne, le 23 mars 1500, savant dans les langues grecque et latine, joignait à ces connaissances une littérature agréable. On a de lui des *Commentaires sur les six livres de Dioscoride*, écrits avec assez d'élégance, et remplis d'érudition ; mais on lui reproche des erreurs, des méprises, et beaucoup de crédulité. Il fait naître les grenouilles de la corruption, donne à l'éléphant une intelligence qui le rendrait l'égal de l'homme pour l'esprit, et cite un grand nombre de plantes qui n'ont jamais existé. L'original italien de ses Commentaires parut à Venise, 1544, 1548, in-4°, et fut réimprimé avec des additions en 1565, in-fol., avec des figures. L'auteur les traduisit en

latin. Il y en a une traduction française, dont la meilleure édition est de Desmoulins, Lyon, 1572, in-fol. Matthiole laissa encore d'autres ouvrages, tels que l'*Art de distiller*, des *Lettres*, etc. On a aussi de Matthiole : I. *Apologia adversùs Amatum Lusitanum*. II. *Epistolarum medicinalium libri quinque*, etc. On recueillit tous ses écrits à Bâle, 1598, in-fol., avec des Notes de Gaspard Bartholin. Matthiole mourut à Trente, de la peste, en 1577. Il avait servi Ferdinand, archiduc d'Autriche, pendant deux ans, en qualité de premier médecin. Ce prince, et les électeurs de Saxe et de Bavière, contribuèrent aux frais de l'impression de ses *Commentaires* sur Dioscoride. — Il ne faut pas le confondre avec un autre MATTHIOLE, médecin, né à Pérouse, qui fut professeur à Padoue, où il mourut en 1498, qui a donné un ouvrage rare, intitulé *Ars memorativa*, in-4°, Augsbourg, 1478.

MATTHYS (GÉRARD), né dans le duché de Gueldre, vers l'an 1523, enseigna long-temps le grec à Cologne, où il fut chanoine de la collégiale des Douze-Apôtres, puis chanoine du second rang dans la métropole. Il y mourut vers l'an 1574. On a de lui : I. Des *Commentaires* sur Aristote, Cologne, 1559-1566, 2 vol. in-4°. Son style est pur, aisé et dégagé des vaines subtilités si communes dans les commentaires des péripatéticiens. II. Un *Commentaire sur l'Epître de Saint Paul aux Romains*, Cologne, 1562.

MATTHYS (CHRISTIAN), *Matthias*, docteur luthérien, successivement professeur de philosophie à Strasbourg, recteur du collége de Bade-Dourlach, professeur en théologie à Altorf, ministre et professeur en théologie à Sora, et retiré à Leyde, ensuite pasteur à La Haye, naquit vers l'an 1584, à Meldorp, ville du Holstein, dans le comté de Dithmarsh. Son esprit inquiet, et son caractère inconstant, firent qu'il ne sut fixer sa demeure dans aucun pays. Matthys alla terminer ses jours à Utrecht, l'an 1655. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de philosophie, d'histoire, de controverse, et sur l'Ecriture Sainte. Les principaux sont : I. *Historia patriarcharum*, Lubeck, 1640, in-4°. II. *Theatrum historicum*, Amsterdam, Elzévir, 1668, in-4°. Cet ouvrage est moitié moral, moitié historique.

MATTINA (LÉON), moine du Mont-Cassin, né à Naples dans le 17ᵉ siècle, professeur d'Écriture Sainte à Padoue, où il mourut en 1678, publia : *Principum Venetorum elogia cum iconibus declamationes sex*, et quelques *Leçons philosophiques*, récitées dans son cours et imprimées à Venise.

MATTIOLI (LOUIS), graveur et dessinateur, né à Bologne, en 1663, apprit les élémens du dessin de Carlo Cignani, et se perfectionna ensuite de lui-même. Il a gravé quelques eaux-fortes de sa composition, et d'autres, d'après Louis Carrache, Joseph Crespi, dit l'Espagnol, de Bologne, etc. ; il a aussi gravé la *Mort de Saint Joseph*, d'après Franceschini.

MATTIUCCI ou MATTEUCCI (frère AUGUSTIN), de l'ordre des frères mineurs, né à Lucques, professeur de théologie, et ensuite secrétaire de son général à

Rome, où il mourut, vers 1720, a donné : I. *Opus dogmaticum, sive de controversiis fidei*. II. *Cautela confessarii*. III. *Practica theologica canonica*. IV. *Officialis curiæ regularis ad optimè defendenda suæ religionis jura in curiâ examinanda satis instructus*, Romæ, 1702, 2 vol. in-4°; Venise, 1703.

MATTIUS (Cneïus), poète latin, cité par Macrobe et par Aulugelle, avait écrit des *Mimiambes* et une *Iliade*. Il nous en reste quelques fragmens. (*Voy. Anthol. Burm.*, tom. 1er, pag. 630. Il est question d'un Cneïus Mattius chez Pline, Hist. nat., liv. 12, chap. II, et liv. 15, chap. XIV.). Il était né dans l'ordre équestre, ami d'Auguste, était un pépiniériste distingué, de qui il semble que les *Mala Mattiana* aient pris leur nom. (*V. Anthol. Burm.*, tom. 1er, pag. 644.) Serait-ce le même que le poète ?

MATTIVOLO (Alfio), né à Alcamo, de l'ordre de Sainte-Marie du Mont-Carmel, mort à Rome en 1600, publia les ouvrages suivans : *Lectiones theologicæ et philosophicæ; Conciones per sacrum quadragesimale tempus; Orationes variæ; Lucubrationes in metaphysicam*, etc.

MATURINO de Florence, peintre d'histoire, élève de Raphaël, qui l'employa pour l'exécution de plusieurs de ses dessins, né à Florence, en 1490, mort en 1527. Il aida ensuite Polydore de Caravage, et ses ouvrages égalent ceux de ce maître. Les plus remarquables de ses productions sont le *Triomphe de Camille*, *le supplice de Perillus, enfermé dans le taureau d'airain de Phalaris*, près le château Saint-Ange, et plusieurs *batailles* très-belles, près de la place de la Douane.

MATWEJ - PUTSCHININ, peintre russe, mort en 1797, dans un âge très-avancé, composa deux tableaux; savoir : *La Résurrection de J.-C., et Alexandre chez Diogène*, qui donnèrent lieu à de grandes espérances, qui cependant ne se sont point réalisées. Comme il était attaché à l'établissement d'une manufacture de tapisseries, il sacrifia tout son temps à ce genre de travail.

MATWEJEW, né en 1704, peintre de portraits, dut toute sa fortune à l'empereur Pierre-le-Grand, qui découvrit lui-même son talent. Se trouvant un jour dans l'église de Sainte-Sophie à Nowogorod, il aperçut un petit garçon qui le fixait avec attention, et qui s'occupait à faire son portrait sur un morceau de papier. L'empereur, curieux de savoir qui il était, le fit venir après l'office, et l'interrogea sur ce qu'il venait de faire. « J'ai entendu dire tant de bien de vous, répliqua l'enfant, que j'ai pris la résolution de faire votre portrait, afin de voir toujours votre image devant moi. » Pierre-le Grand, qui lui crut du goût pour la peinture, lui demanda s'il avait envie d'apprendre le dessin. Matwejew lui répliqua que c'était - là son but. L'empereur le fit alors voyager en Hollande en 1719, d'où il retourna dans sa patrie en 1732; il profita si bien de son voyage, qu'il devint dans la suite un très-habile peintre de portraits. Ses ouvrages les plus estimés sont : le portrait de Pierre-le-Grand, qu'on dit être le plus ressemblant de tous ceux qui ont été faits de ce grand homme; le portrait de

la reine Anne, de grandeur naturelle; son propre portrait et celui de sa femme.

MATY (Matthieu), habile médecin, né en Hollande, en 1718, vint s'établir en Angleterre en 1740, après s'être fait recevoir docteur en médecine dans l'université de Leyde. Dans la vue de se faire connaître, il publia, et fit imprimer à La Haye le *Journal britannique*, destiné à annoncer les productions littéraires d'Angleterre. Ce journal estimé, l'un des meilleurs de ceux qui parurent depuis Bayle, le lia avec les gens de lettres les plus distingués de la nouvelle patrie qu'il s'était choisie. Ce fut à leur attachement que le docteur Maty dut les places qu'il occupa dans la suite. Membre de la Société royale de Londres en 1758, il en fut nommé secrétaire en 1765. Il avait été nommé sous-bibliothécaire du Musée britannique, lors de son institution en 1753. Il en devint bibliothécaire en chef en 1772, et se serait sûrement distingué dans cette place comme dans toutes celles qu'il avait occupées, si une maladie de langueur n'était venue, en 1776, terminer une carrière employée toute entière aux progrès des sciences et à des devoirs d'humanité. Il avait été l'un des premiers et des plus zélés propagateurs de l'inoculation de la petite vérole; et lorsqu'on mit en doute si cette maladie ne pouvait pas se reproduire après l'inoculation, il en fit l'expérience sur lui-même à l'insu de sa famille. Il avait, lorsqu'il mourut, presque achevé les *Mémoires du comte de Chesterfield*, qui furent continués par Justamond, son gendre, et placés à la tête des Œuvres mêlées de ce seigneur, qui parurent en 1777, en 2 vol. in-4°. On lui doit aussi plusieurs ouvrages: I. *Essai sur l'usage*, Utrecht, 1741, in-12. II. *Essai sur le caractère du grand médecin*, ou Éloge de Boerhaave, Cologne, 1747, in-8°; ouvrage estimé.

MATY (Paul-Henri), littérateur, fils du précédent, né à Londres en 1745, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique; il y renonça en 1776, pour se donner entièrement aux lettres. Comme son père, il fut attaché à la bibliothèque du Musée britannique et à la Société royale de Londres, dont il fut nommé secrétaire en 1778. Fidèle à suivre ses traces, il composa aussi, de 1782 jusqu'en septembre 1786, un Journal sous le titre de *Revue des productions littéraires de l'étranger*, qui eut beaucoup de succès. Maty avait pris pour épigraphe: *Sequitur patrem non passibus æquis*, ce qui fait certainement honneur à sa modestie, mais à la rigueur elle était vraie. Quoiqu'avec beaucoup de talens et de connaissances, il était à ces deux égards inférieur à son père. En 1787, un asthme, qui le fatiguait depuis long-temps, termina sa carrière à l'âge de 42 ans. Indépendamment de son journal, il publia une *traduction anglaise* des Voyages en Allemagne de Riesbeck, et donna une *traduction française* du texte, écrite en latin par M. Bryant, du magnifique ouvrage intitulé: *Gemmæ Marlburienses*. On a imprimé par souscription, après sa mort, un volume de *Sermons*, dans lequel, par une inadvertance dont on a plus d'un exemple, on en a inséré deux ou trois qu'il n'avait fait que transcrire d'autres au-

teurs, et qui étaient déjà imprimés. — Charles Maty, oncle de Matthieu, est auteur d'un dictionnaire géographique universel, tiré de celui de Baudrand, et autres géographes, Amsterdam, 1701; ibid., 1723, in-4°.

MATY. *Voyez* Baudrand.

MAUBERT de GOUVEST (Jean-Henri), né à Rouen, en 1721, plus connu par ses aventures romanesques que par ses ouvrages: successivement capucin, apostat, secrétaire du roi de Pologne, Auguste III, rentra dans son ordre, en sortit ensuite, et finit par mourir protestant, à Altona, en 1764, à l'âge de 46 ans. On a de lui divers écrits marqués au coin d'un génie singulier, qui avait approfondi tous les détours de la politique, observé avec finesse, avec de grandes vues; mais il écrivait avec plus de force que de précision et de pureté. Les principaux sont: I. *Le Testament politique du cardinal Alberoni*, par le C. de R. B. M., in-12; livre évidemment paré d'un faux titre. L'auteur ne connaissait probablement les vues politiques d'Alberoni que par les gazettes. Il y a néanmoins dans son livre bien des idées utiles sur les abus qui ont régné en Espagne, et qui ont été depuis supprimés en partie. Le volume est terminé par des jugemens sur Louis XIV, extraits de l'Histoire politique du siècle, des Mémoires du P. d'Avrigny, des Mémoires de Saint-Simon, de l'Abrégé chronologique du président Hénault, des Annales politiques de l'abbé de St.-Pierre, et de l'ouvrage de Rulhières sur la révocation de l'édit de Nantes. Le premier et le plus considérable de ces fragmens est rempli d'excellentes idées et écrit d'un fort bon style. Il fit imprimer la Pucelle en Hollande avec des vers de sa façon, et Voltaire en parle avec le plus profond mépris dans vingt endroits de ses ouvrages, tant sous le rapport du talent que sous celui de la bonne foi. II. *Testament politique de Walpole*, Amsterdam, 1767, 2 vol. in-12, qui ne vaut pas celui d'Alberoni. III. *Histoire politique du siècle*, in-4°, 2 vol. 1757; livre qui eut du succès, mais dont l'auteur ne publia que les deux premiers vol. IV. Diverses brochures: *l'Illustre Paysan; l'Ami de la fortune*, Londres, 1754, 2 vol. in-12. V. *Ephraïm justifié*, *le Temps perdu ou les Écoles publiques*, Amsterdam, in-8°, 1765, etc. VI. Un *Mercure historique*. Ce grand politique n'eut jamais le talent de se tirer de la misère. Il fut long-temps prisonnier en Hollande pour dettes.

MAUBURNE (Jean), abbé de Livry, écrivain ascétique, né à Bruxelles, vers 1460, entra dans la maison des chanoines réguliers du Mont-Saint-Agnès, et s'y fit une grande réputation par ses écrits mystiques. Il réforma plusieurs monastères et abbayes en France, entre autres, l'abbaye de Livry, dont il fut nommé prieur en 1500. Il en devint abbé régulier quelque temps après, et mourut à Paris, en 1502. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont voici les principaux: I. *Rosetum exercitorium spiritualium, et sacrarum meditationum*, Bâle, 1491, 1494; Bâle 1504. Cette dernière a été publiée d'après ses manuscrits, les deux autres l'avaient été à son insu. II. *De viris illustribus sui ordinis, seu venatorium cano-*

nicorum regularium. Cette chronique est restée manuscrite, à Saint-Martin de Louvain.

MAUCHARD (Burchard-David), médecin du duc de Wittemberg, et professeur en médecine, en chirurgie et en anatomie, à Tubinge, était né, en 1696, à Marboch, où il mourut l'an 1751, avec une réputation distinguée. On a de lui un grand nombre de *Thèses de médecine*, estimées. (*Voyez* Saint-Yves.)

MAUCOMBLE (Jean-François-Dieudonné de), officier dans le régiment de Ségur, né à Metz, en 1735, quitta de bonne heure l'état militaire pour cultiver la littérature. Il donna une tragédie bourgeoise, intitulée: *Les Amans désespérés*, ou *la Comtesse d'Olinval*, qui n'eut pas beaucoup de succès, et qui, à la vérité, n'en méritait aucun. Cette production monstrueuse n'est autre chose que l'histoire de l'infortunée marquise de Ganges, mise en action. Ce drame, plus sinistre encore que celui de Béverley, n'est qu'un amas d'horreurs, plus propre à rendre les ames féroces qu'à leur inspirer la haine du crime. Telles sont les ressources des faiseurs de drames; ils veulent à toute force émouvoir, sans se douter que leurs tableaux ne sont capables que de révolter contre le sujet et contre le peintre. L'auteur est plus estimé pour deux romans agréables. Le premier est *Nitophar, anecdote babylonienne*, Paris, 1768, in-12, qu'on lit avec quelque plaisir. Le second est l'*Histoire de madame d'Erneville, écrite par elle-même*, ibid., Paris, 1768, 2 vol. in-12. Il y règne plus d'intérêt que dans le précédent. De tous ses ouvrages, celui qui mérite le plus d'être lu, c'est un bon Abrégé bien fait, curieux et intéressant, de l'*Histoire de Nîmes*, Amsterdam (Paris), 1767, 2 parties, in-8°; mais l'auteur est peut-être trop favorable aux calvinistes. Il est mort en 1768.

MAUCROIX (François de), né à Noyon, en 1619, chanoine de l'église de Reims, mort dans cette ville, le 9 avril 1708, à 90 ans, écrivait avec goût, et s'acquit une grande réputation par ses traductions, et par ses vers. L'abbé de Maucroix avait d'abord fréquenté le barreau; mais, dégoûté de la sécheresse de la jurisprudence, il se livra à la belle littérature. Dans le temps qu'il exerçait la profession d'avocat, un ami lui proposa un assez bon mariage: il lui répondit par l'épigramme suivante:

> Ami, je vois beaucoup de bien
> Dans le parti qu'on me propose;
> Mais toutefois ne pressons rien;
> Prendre femme est autre chose!
> Il faut y penser mûrement:
> Gens sages, en qui je me fie,
> M'ont dit que c'est fait prudemment
> Que d'y songer toute sa vie.

On a de lui plusieurs Traductions fidèles, écrites d'un style pur, mais languissant. Les principales sont: I. Celle des *Philippiques de Démosthènes.* II. De l'*Euthydemus* et de l'*Hippias de Platon.* III. De quelques *Harangues de Cicéron.* IV. Du *Rationarium temporum* du P. Pétau, Paris, 1683, 3 vol. in-12. V. De l'*Histoire du schisme d'Angleterre*, par Nicolas Sanderus, (Saunders), Paris, 1678, 2 vol. in-12. VI. Des *Vies des cardinaux Polus et Campegge*, 1675 et 1677, 2 vol. in-12. VII. Des *Homélies de Saint Jean-Chrysostôme au peuple d'Antioche*, 1671, in-8°, 1689. VIII. *Abrégé chronologique de l'histoire*

université, 1683. Maucroix était très-lié avec Boileau, Racine, et surtout avec La Fontaine. Cette union l'engagea de donner avec ce fabuliste, en 1685, en 2 vol. in-12, un Recueil d'œuvres diverses. Les manuscrits de l'abbé de Maucroix furent confiés à l'abbé d'Olivet, qui les trouva si imparfaits, qu'il ne conserva pas une de ses phrases, et pas même un de ses tours. Il publia en 1710 un vol. in-12, sous le titre d'*Œuvres posthumes* de Maucroix, contenant entre autres articles la traduction des quatre Philippiques de Démosthènes. La comtesse de Monmartin donna aussi, en 1726, 1 vol. in-12, intitulé Nouvelles *Œuvres* (posthumes) de l'abbé de Maucroix, contenant la première *Tusculane de Cicéron*... les *Satires*, les *Épîtres*, et l'*Art Poétique d'Horace*.

MAUDEN (David de), théologien, né à Anvers, en 1575, curé de Sainte-Marie à Bruxelles, et doyen de Saint-Pierre de Bréda, mourut à Bruxelles, en 1641, dans sa 66e année. On a de lui, en latin: I. Une Vie de Tobie, intitulée *le Miroir de la vie morale*, in-fol. II. Des *Discours moraux sur le Décalogue*, in-fol. III. L'*Aléthologie*, ou *Explication de la vérité*, etc.

MAUDOUD (Cothb-el-Moudoux), septième sultan de la race des Ghaznevides, ayant appris la mort tragique du sultan Mohammed, souverain de Gaznah, son père, précipité dans un puits l'an 433 de l'hégire, marcha incontinent contre Mohammed, son oncle, quoiqu'il fût véritablement innocent de la mort de ce prince. Ce dernier abandonna sa capitale aussitôt, et se retira dans l'Indostan. Maudoud poursuivit chaudement la vengeance de la mort de son père. Ayant atteint Mohammed près de Lahor, entre le Djelem et le Sind, il le battit, le fit prisonnier, le mit à mort, et se trouva ainsi maître de l'empire. On peut croire, après cela, que tant d'ardeur à punir le crime était moins la voix du sang ou l'amour de la vertu qu'un voile dont Maudoud enveloppa son ambition. Il fonda sur le champ de bataille la ville de Feth-Abad (ville de la Victoire), où il passa l'hiver de 434, et fit punir sévèrement tous les grands qui avaient prêté les mains au parricide. Il fit son entrée à Lahor, le 6 de dzoulhadjeh de l'année suivante. Son armée se révolta peu de temps après, et voulait mettre son frère sur le trône; mais ayant différé son couronnement de quelques jours, Maudoud profita de ce retard pour le faire empoisonner dans l'intervalle. Tout rentra dans le devoir, et les chefs de la conspiration en payèrent le mauvais succès de leur tête. Peu après, les Indiens, révoltés contre Maudoud, le chassèrent de Lahor. Mais ses deux fils, Masoud et Mansour, les châtièrent l'an 437, et le remirent en possession de toute la province. Il mourut en 441 (décembre 1049), âgé d'environ 50 ans. Il prenait entre autres titres celui de *Destructeur des idoles*.

MAUDOUD (Scherff Eddaulah), fameux capitaine turc, était fils d'Altoun-Tasch-Mohammed, sultan Seljoucide de Perse, le fit roi de Moussoul, l'an 500 de l'hég. (1106 de J.-C.). Maudoud, aidé du sultan de Perse, vint conquérir ses états qui étaient au pouvoir du sultan d'Iconium. Maudoud obtint ensuite le commandement d'une armée de deux

cent mille hommes, et marcha contre les Francs, qui avaient conquis le royaume de Jérusalem. Il ravagea d'abord la Mésopotamie, et tua un grand nombre de chrétiens; mais ses efforts furent impuissans contre les villes d'Édesse et d'Antioche, qui étaient défendues par les croisés, il fut obligé de licencier son armée, et revint à Moussoul. Il fut mis à la tête d'une autre expédition, et remporta une victoire signalée sur Josselin, et le roi de Jérusalem, le 30 juin (1113). Il périt quelque temps après, assassiné par un Ismaélien, qu'on crut être l'instrument de la haine du roi de Damas.

MAUDOUD (Cotbb-Eddyn) 3me roi de Moussoul, de la dynastie des Atabeks, succéda à son frère Ghazy Ier, en 1149 de J.-C. Il ne prit qu'une part indirecte aux guerres de Nour-Eddyn, contre les chrétiens. Il rendit ses états florissans, par ses vertus pacifiques; il était magnifique, libéral et bienfaisant; on distribuait tous les jours à la porte de son palais cent dinars d'or aux pauvres. Son visir, Djemal-Eddyn, illustra son règne par ses vertus et par ses grandes qualités. Maudoud mourut sur la fin de l'an 565 de l'hégire (1170). Après 21 ans et demie d'un règne heureux et brillant.

MAUDUIT (Michel), savant théologien, prêtre de l'Oratoire, né en 1644, à Vire, en Normandie, mort à Paris, le 19 janvier 1709, à 75 ans, professeur distingué d'humanités dans sa congrégation, se consacra ensuite à la chaire et aux missions. Il publia plusieurs ouvrages. Ses principaux sont: I. *Traité de la religion contre les athées, les déistes et les nouveaux pyrrhoniens*, dont la meilleure édition est de 1698. II. Les *Psaumes de David*, traduits en vers français, in-12. La versification en est faible et incorrecte. III. Des *Mélanges* de diverses *Poésies* divisés en quatre livres, en 1681, in-in-12; recueil mêlé de bon et de mauvais. IV. Des *Analyses des Évangiles et des Épîtres de Saint Paul et des Épîtres canoniques*, en 8 vol. in-12, réimprimés à Toulouse, avec quelques changemens. V. *Méditations* pour une retraite ecclésiastique de dix jours, in-12. VI. *Dissertation sur la Goutte*, 1689, in-12. Il a laissé en manuscrit une traduction complète du *Nouveau Testament*.

MAUDUIT (Israel), né à Exeter en Angleterre, en 1708, d'abord destiné à l'état ecclésiastique, y renonça pour entrer dans la carrière du commerce, qu'il suivit avec succès. Ce ne fut qu'en 1760 qu'il se fit connaître par deux pamphlets *sur la guerre d'Allemagne*, qui firent beaucoup de bruit et fixèrent l'attention publique sur lui d'une manière très-avantageuse. Ils tendaient à prouver le tort que le gouvernement anglais avait de s'immiscer dans les guerres du continent. Il fut quelque temps après nommé agent de la province de Massachussetts, et prit une part très-active dans les différends qui s'élevèrent entre les colonies d'Amérique et la mère-patrie. Il a publié beaucoup d'autres écrits qui, tous relatifs aux affaires du temps, sont tombés dans l'oubli. Il mourut en juin 1787, âgé de 79 ans.

MAUDUIT (Antoine-René), professeur de mathématiques à l'école des ponts et chaussées, et professeur de géométrie au col-

lége de France, naquit à Paris, le 17 janvier 1731. Il était de la société des sciences et arts de Metz; il est regardé par Lalande, comme l'un des meilleurs professeurs de mathématiques qu'on eût vus à Paris. Cependant, Mauduit s'était prononcé fortement contre toutes révolutions dans les sciences, et suivit le même système toute sa vie. Il mourut le 6 mars 1815. On a de lui: I. *Élémens des sections coniques démontrés par la synthèse*, 1757, in-8°. II. *Introduction aux élémens des sections coniques*, 1761. III. *Principes d'astronomie sphérique*, 1765, in-8°, trad. en anglais, par Crukelt, 1768. IV. *Leçons de géométrie théorique et pratique*, 1772, in-8°; 1809, 2 vol. in-8°. V. *Leçons élémentaires d'arithmétique*, 1780, in-8°; 1804, in-8°; c'est un ouvrage estimé. VI. *Psaumes traduits en vers français*, 1814, in-12 de douze pages. C'est un essai qui ne contient que neuf psaumes paraphrasés; cet essai n'est pas sans mérite.

MAUDUIT-DUPLESSIS (Thomas Antoine, chevalier de), né le 12 septembre 1753, à Hennebon en Bretagne, officier au service de France, élève d'artillerie à Grenoble, quitta l'école, fit un voyage en Grèce, se rendit de là en Amérique, et y servit avec distinction contre les Anglais. A la paix, on le nomma colonel du régiment de Port-au-Prince, île de Saint-Domingue. Lorsque les principes de la liberté des nègres commençaient à pénétrer dans cette île, il mit le plus grand courage et la plus grande fermeté à y maintenir l'ordre, fit arrêter les membres du comité colonial, concourut à la dissolution de l'assemblée de Saint-Marc, et fut longtemps secondé par son régiment. Mais ceux d'Artois et de Normandie étant arrivés d'Europe, persuadèrent aux troupes du Port au-Prince que Mauduit les trompait par de faux ordres reçus de la métropole; et cet officier fut massacré au commencement de 1791 par ses grenadiers, à la même place où il avait enlevé, à leur tête, le 29 août 1790, les drapeaux de l'armée de Saint-Marc. Un mulâtre, attaché à son service, passa plusieurs jours à rassembler ses membres épars, les renferma dans une fosse, et, après les avoir arrosés quelque temps de ses larmes, s'y tua lui-même d'un coup de pistolet. On le trouva étendu sur la tombe de son maître.

MAUDUY de la VARENNE (P. J. E.), médecin, mort en septembre 1792, a publié: I. *Extraits des journaux tenus pour 82 malades qui ont été électrisés*, lus dans les séances de la Société royale de médecine, et publiés par ordre du gouvernement, 1779, in-4°. II. *Mémoire sur les différentes manières d'administrer l'électricité*, in-4°. III. *Discours préliminaire et plan du Dictionnaire des insectes de la nouvelle Encyclopédie méthodique*, 1789, 2 vol. in-4°. IV. Il a eu part à l'Histoire des Oiseaux de Buffon.

MAUFER (Pierre), imprimeur français, le premier qui porta l'art de l'imprimerie à Padoue, vers l'an 1474, demeura ensuite à Vérone et à Venise, où il mourut à la fin du 15e siècle. On recherche ses éditions.

MAUGARD (Antoine), né à Châteauvoué, diocèse de Metz, le 17 août 1739, fut employé en 1774, comme commissaire du roi,

pour la recherche et la vérification des anciens monumens de droit et d'histoire. Il conserva cette place jusqu'en 1785, et reçut le titre de généalogiste de l'ordre de Saint-Hubert de Bar, et de plusieurs autres chapitres. Il mourut le 2 novembre 1817, au moment où il venait d'obtenir de l'université la permission d'ouvrir une école latine. On a de lui, entre autres ouvrages fort nombreux : I. *Remarques sur la noblesse, dédiées aux assemblées provinciales*, 1787, in-8°; 1788, même format. II. *Code de la noblesse*, 1789, in-8°. III. *Correspondance d'un homme d'état, avec un publiciste*, 1789, in-8°. IV. *Annales de France*, 1790, 2 vol. in-8°. V. *Cours de langues française et latine*, 1815, in-8°, divisé en cinq sections, etc.

MAUGER (....), garde-du-corps du roi, auteur de trois tragédies, *Amestris*, *Coriolan* et *Chosroës*, qui n'ont eu aucun succès, et qui sont néanmoins assez bien écrites. Cette dernière fut représentée en 1752. L'auteur mourut quelque temps après. On a encore de lui un petit poème sur l'*Origine des Gardes-du-Corps*, qui parut en 1745, et dans lequel on trouve des vers très-bien faits; ils auraient fait plus d'honneur à ce poète, si l'on y découvrait moins d'hémistiches dérobés à Corneille et à Voltaire. La versification de Mauger est en général noble, aisée, mais souvent dépourvue de cette chaleur et de ces images qui font le charme de la poésie.

MAUGER, dit *Marat*, un des agens du comité de salut public pendant le régime de la terreur. La ville de Rouen fut spécialement le théâtre de ses vexations et de ses dilapidations. Il dirigeait, en 1793, la société populaire de cette ville, et se mit en opposition avec la municipalité qui fit fermer le club; mais la Convention manda cette municipalité, et fit mettre en liberté Mauger, qui devint alors un des agens du comité de salut public. Enfermé enfin à la conciergerie, il y donna, dit-on, un exemple terrible des remords qui ne manquent pas d'assaillir le criminel, dès qu'il est rendu à lui-même et dans la solitude. Une fièvre violente s'empara de lui, et au milieu des convulsions les plus affreuses et du délire qui l'agitait, on l'entendait s'écrier à chaque instant : « Voyez-vous dans l'ombre de ces voûtes la main de mon frère ? Elle écrit en lettres de sang : Tu as mérité la mort ! Quels spectres épouvantables ! Je les entends dire : C'est toi qui nous as assassinés ! Tu as mérité la mort. » Ce fut au milieu de ces transports affreux que Mauger rendit le dernier soupir, sur la fin de novembre 1793.

MAUGERARD (D. J. Baptiste), né en 1740, à Aureville, en Lorraine, fit ses études dans l'abbaye de Beaulieu, et prit, à l'âge de 18 ans, l'habit de Saint-Benoît dans la congrégation de Saint-Vannes. Il fut ensuite bibliothécaire de Montmorency-Laval, évêque de Metz, puis conservateur de la bibliothèque publique de l'abbaye de Saint-Arnould. Lors de la révolution, il émigra avec le cardinal de Montmorency, et habita quelque temps Erfurt. Il rentra ensuite en France, et se fixa à Metz, où il mourut en juin 1814. Il a laissé, suivant M. Ersch, plusieurs écrits diplomatiques et bibliographiques. On trouve quelques morceaux de ce bénédictin

dans le *Journal encyclopédique.*

MAUGIN (Jean), surnommé l'*Angevin*, né à Angers, au rapport de La Croix du Maine, fut un écrivain mercenaire du 16e siècle, qui n'est connu que par les traductions qu'il a données : I. des *Discours de Machiavel sur Tite-Live*, imprimés à Paris, en 1548. II. De l'*Histoire de Palmerin d'Olive, fils de Florendos, roi de Macédoine et de la belle Griana, fille de l'empereur de Constantinople*, imprimée en 1546. III. Du premier livre du *Nouveau Tristan, prince de Léonnais*, Paris, 1554.

MAUGIS (Joseph), né à Namur, en 1711, entra dans l'ordre de Saint-Augustin, où il se distingua par son savoir, et enseigna avec réputation la théologie dans l'Université de Louvain, où il mourut en 1780. On a de lui plusieurs Dissertations imprimées et des Traités manuscrits.

MAUGRAS (Jean-François), né à Paris, vers 1682, prêtre de la doctrine chrétienne, enseigna les humanités dans les colléges de sa congrégation. Les chaires de Paris retentirent ensuite de son éloquence. Il se signala surtout par ses instructions familières; mais l'ardeur extrême avec laquelle il s'y livra, lui causa un crachement de sang dont il mourut le 26 août 1726, à 44 ans. On a de lui : I. Des *Instructions chrétiennes pour faire un saint usage des afflictions*, en deux petits vol. in-12. II. Une *Instruction chrétienne sur les dangers du luxe*. III. Quatre *Lettres* en forme de consultations, *en faveur des pauvres des paroisses*. IV. Les *Vies des deux Tobies, de Sainte Monique et de Sainte Geneviève*, avec des *Réflexions à l'usage des familles et des écoles chrétiennes*, etc. Ces ouvrages respirent une douce piété.

MAUGUIN (Gilbert), président de la cour des monnaies de Paris, habile dans la connaissance de l'antiquité ecclésiastique, publia contre le P. Sirmond une Dissertation intitulée : *Vindiciæ prædestinationis et gratiæ*, qu'on trouve dans le recueil qu'il donna à Paris, en 1650, 2 vol. in-4°, sous ce titre : *Veterum scriptorum qui in IX° sæculo de gratiâ scripsêre opera*. Il y soutient que Gotescalc n'a point enseigné l'hérésie prédestinatienne. Cet ouvrage, écrit avec autant de chaleur que d'érudition, renferme des pièces curieuses, qui n'avaient pas encore paru. Elles servent beaucoup à éclaircir les dogmes et l'histoire de l'Église. Si l'auteur n'a pas raison en tout, on voit qu'il n'a rien oublié pour l'avoir. Ce savant magistrat mourut en 1674, dans un âge fort avancé, et avec une grande réputation de savoir et d'intégrité. Il laissa tous ses livres théologiques, tant imprimés que manuscrits, aux Augustins du faubourg Saint-Germain à Paris, et de grands biens à l'Hôpital général.

MAULÉON. *Voy.* Loiseau de Mauléon.

MAULÉON (Auger de), sieur de Granier, ecclésiastique, né dans la Bresse, se fit connaître au 17e siècle par l'édition des *Mémoires de la reine Marguerite*, Paris, 1628, in-8°; de ceux de *Villeroy*, depuis 1567 jusqu'en 1604, Paris, 1622, in-4°, et 1624, in-8° ; ces Mémoires furent continués jusqu'en 1620, et publiés par du Mesnil Basire, Paris, 1634 et 1636, 4 vol. in-8°; des *Lettres*

du cardinal d'Ossat, etc. Il fut reçu de l'Académie française en 1635. Les registres de cette Académie, du 6 février 1635, portent qu'il fut élu par billets qui furent tous en sa faveur, excepté trois; mais les mêmes registres portent que, le 14 mai suivant, sur la proposition qui en fut faite par le directeur, de la part de M. le cardinal, il fut déposé pour une mauvaise action, d'une commune voix. Richelet dit que c'est pour avoir été dépositaire infidèle.

MAULEVRIER (le comte DE). *Voy.* BREZÉ.

MAULTROT (GABRIEL-NICOLAS), canoniste et jurisconsulte, né à Paris le 5 janvier 1714, se destina de bonne heure à la carrière du barreau, et fut reçu avocat au parlement de Paris; c'était le temps où les plus grands talens du premier barreau de France s'abaissaient avec une humilité admirable devant la sublime révélation de Jésus-Christ. Leurs prédécesseurs s'étaient illustrés par la défense intrépide des libertés de l'Église gallicane. Ceux-ci se rendaient encore plus recommandables par la sévérité de leurs mœurs et par la probité inaltérable qu'ils faisaient briller autant dans leur conduite que dans leurs principes. Ce fut à l'école de ces habiles et vertueux défenseurs du pauvre et de l'opprimé que Maultrot fut élevé. Il prouva, dans la cause trop célèbre de son collègue Courtin, qu'il n'avait dégénéré en rien de l'antique pureté de l'ordre des avocats. Maultrot a été moins attaché à la plaidoirie qu'à la consultation, et déjà, avant les vingt dernières années qui ont précédé la révolution, il occupait un rang distingué parmi les avocats consultans de Paris. On pourrait citer plus d'une occasion où ses talens et sa science furent couronnés par les plus grands succès. Il suffira de dire que ce fut sur un Mémoire à consulter, rédigé par lui, que Louis XV accorda la grâce à M. de La Chalotais, dont l'échafaud était dressé au moment où cette marque de justice et de bonté du monarque arriva en Bretagne. Plusieurs ouvrages de Maultrot prouvent qu'il avait embrassé toutes les parties du droit politique et civil; mais ce fut surtout à l'étude et à la profession du droit canonique qu'il se livra pendant la plus grande partie de sa carrière. Depuis l'établissement de la signature du formulaire, rien n'était plus commun en France que les excès du despotisme épiscopal, que les interdits arbitraires lancés par les évêques contre les prêtres qui refusaient de signer, ou, ce qui est à peu près le même, contre les appelans des décrets de Rome au futur concile. Rien n'était aussi plus commun que de voir les mêmes prêtres condamnés à l'exil, à la prison, et opprimés par la multitude de lettres de cachet que le gouvernement avait laissées imprudemment à la discrétion des prélats. On frémit quand on pense que le cardinal de Fleury s'applaudissait d'avoir distribué soixante mille lettres de cachet dans la cause de la bulle. Maultrot se trouva donc engagé, par les circonstances du temps où il vivait, dans la nécessité de discuter les prérogatives de l'épiscopat, et les droits du second ordre. Ce fut à ces études, qui furent profondes, et où l'amour de la vérité et de la justice paraissent l'avoir dirigé, que nous devons une quantité d'ouvrages,

dont on verra les principaux dans le catalogue qui suit. Mais Maultrot ne se bornait pas seulement à l'examen des principes : la multitude de consultations qu'il a données en faveur des prêtres opprimés est innombrable. On peut dire qu'il a été l'avocat du second ordre ; on peut même dire qu'il a été par excellence le défenseur des prêtres opprimés. Plus tard, et dans des temps de persécution, on a vu sans surprise ce célèbre jurisconsulte prendre la défense des anciens évêques qu'il avait si long-temps et si courageusement attaqués, et se porter contre la constitution civile de 1791. Depuis cette époque, Maultrot a beaucoup écrit, mais aucun de ses nouveaux ouvrages ne lui a survécu; il n'a pas même jugé à propos de les insérer dans le Catalogue qui a été écrit sous sa dictée. Il avait perdu l'usage de la vue depuis plus de quarante ans; et depuis ce triste accident il n'a peut-être jamais passé un jour sans dicter à son secrétaire. Cette dictée a donné le jour à un grand nombre d'ouvrages, qui étonnent par l'immensité des recherches et par la profondeur de l'érudition. Maultrot, né avec un patrimoine honorable, perdit presque toute sa fortune dans le cours de la révolution. Il fut obligé, en 1797, de vendre sa belle et rare bibliothèque, dont il ne reçut pas même le prix, attendu la faillite et l'infidélité de l'huissier-priseur chargé de la vente ; Mais il supporta cet échec avec sa patience et sa foi ordinaire. Ce savant célèbre, cet homme de mœurs pures et simples, mourut à Paris, le 12 mars 1803, dans sa 90e année. Ses ouvrages sont : I. *Apologie des jugemens rendus en France contre le schisme par les tribunaux séculiers*, 1752, 2 vol. in-12, réimprimés la même année en 3 vol., et, en 1753, avec beaucoup d'augmentations. La première partie est de l'abbé Mey : la deuxième de Maultrot. II. *Maximes du droit public français*, 1772, 2 vol. in-12 ; réimprimées en 1775, à Amsterdam, 2 vol. in-4°, et six vol. in-12. Dans cette seconde édition, on trouve des Réflexions sur le droit de vie et de mort, qui sont de Blonde, avocat. III. *Les Droits de la puissance temporelle défendus contre la seconde partie des actes de l'assemblée du clergé de 1765, concernant la religion*, 1777, in-12. IV. *Dissertation sur le formulaire*, 1775, in-12. V. *Consultations pour les curés du diocèse de Lisieux*, in-12. VI. *Mémoires sur la nature et l'autorité des assemblées du clergé de France*, 1777, in-12. VII. *Institution divine des curés, et leur droit au couronnement général de l'Église, ou Dissertation sur le 28e verset du 20e ch. des Actes des apôtres*, 1778 ; 2 vol. in-12. VIII. *Les droits du second ordre défendus contre les apologistes de la domination épiscopale*, 1779, in-12. IX. *Le Droit des prêtres dans le synode ou concile diocésain*, 1779, in-12. X. *Les prêtres juges de la foi, ou Réfutation du Mémoire dogmatique et historique, touchant les juges de la foi, par l'abbé Corgne*, 1780, 2 vol. in-12. XI. *Les prêtres juges dans les conciles avec les évêques, ou Réfutation du Traité des conciles en général de l'abbé Ladvocat*, 1780, 3 vol. in-12.

XII. *Dissertation sur les interdits arbitraires de la célébration de la messe aux prêtres qui ne sont pas du diocèse*, 1781, in-12 XIII. *Dissertation sur l'approbation des prédicateurs*, 1782, 2 vol. in-12. XIV. *L'Approbation des confesseurs introduite par le concile de Trente*, 1783, 2 vol. in-12. XV. *Examen du décret du concile de Trente sur l'approbation des confesseurs*, 1784, 2 vol. in-12. XVI. *Dissertation sur l'approbation des confesseurs*, 1784, 1 vol. in-12. XVII. *Juridiction ordinaire, immédiate sur les paroisses*, 1784, 2 vol. in-12. XVIII. *Traité des cas réservés au pape*, 1785, 2 vol. in-12. XIX. *Traité des cas réservés aux évêques*, 1786, 2 vol. in-12. XX. *Traité de la confession des Moniales* (ou Religieuses), 1786, 2 vol. in-12. XXI. *Défense du second ordre contre les conférences ecclésiastiques d'Angers*, 1787, 3 vol. in-12. XXII. *L'Usure considérée relativement au droit naturel*, 1787, 2 vol. in-12. XXIII. *L'Usure considérée relativement au droit naturel, ou Réfutation de l'ouvrage intitulé* : La question de l'Usure éclaircie par M. Beurrey, 1787, 2 vol. in-12. XXIV. *Examen du principe du pastoral de Paris, publié par M. de Juigné*, 1788 et 1789, 6 brochures formant 2 vol. in-12. XXV. *Véritable nature du mariage*, 1788, 2 vol. in-12. XXVI. *Examen des décrets du concile de Trente et de la jurisprudence française sur le mariage*, 1788, 2 vol. in-12. XXVII. *Dissertation sur les dispenses matrimoniales*, 1789, 1 vol. in-12. XXVIII. *Défense du droit des prêtres dans le synode ou concile diocésain, contre les conférences ecclésiastiques sur les synodes*, 1789, 1 vol. in-12. XXIX. *Origine et étendue de la puissance temporelle, suivant les livres saints et la tradition*, 1789 et 1790, 3 vol. in-12. C'est un de ses meilleurs ouvrages. XXX. *Discipline de l'Église sur le mariage des prêtres*, 1790, in-8°. XXXI. *Observations sur le projet de supprimer en France un grand nombre d'évêchés*, 1790, 2 vol. in-8°. XXXII. *Histoire du schisme de l'église d'Antioche*, 1791, in-8°. XXXIII. *Histoire de Saint Ignace, patriarche de Constantinople, et de Photius, usurpateur de son siége*, 1791, in-8°. XXXIV. *Indépendance de la puissance spirituelle défendue contre un écrit*, 1791, in-8° ; ouvrage où l'on trouve un grand nombre de paradoxes parmi quelques vérités. XXXV. *L'Autorité de l'Église et de ses ministres défendue contre la suite du Préservatet* (de Larrière), 1792, in-8°. XXXVI. *Défense de Richer*, 1790, 2 vol. in-8°.

MAUMENET (Louis), abbé, né à Beaune, en 1655, et mort à Paris, en 1716, eut la satisfaction de voir plusieurs de ses poésies couronnées par l'Académie française et par celles des Jeux floraux et d'Angers; ces auréoles littéraires n'ont pu le garantir de l'oubli. « C'est assez le sort de ces productions fantastiques, dit l'abbé Sabathier, elles expirent sous les lauriers éphémères qui les surchargent; et les traces de leur existence ne sont constatées que sur les registres mortuaires des Académies. »

MAUMONT (Jean de), habile littérateur et grand ami de Jules Scaliger, serait, au dire de plusieurs de ses contemporains, le véritable auteur de la traduction de Plutarque qui porte le nom d'Amyot. De la Monnoye, dans une note sur l'Anti-Baillet de Ménage, prouve l'invraisemblance de cette opinion.

MAUNDRELL (Henri), voyageur anglais, était chapelain de la loge anglaise d'Alep, lorsqu'il partit en 1697, avec 14 de ses compatriotes, pour aller visiter les saints lieux. La relation de ce voyage a été publiée en anglais sous ce titre : *Voyage d'Alep à Jérusalem, à Pâques de l'année 1697, suivi du voyage de l'auteur à Bir sur les bords de l'Euphrate et en Mésopotamie*, Oxford, 1698, in-8°, avec fig. ; trad. en français, Utrecht, 1705 ; Paris, 1706, in-12. Cette relation est curieuse et pleine d'intérêt.

MAUNOIR (Julien), jésuite, né en 1606, à Saint-George de Raintambaut, au diocèse de Rennes, publia, dans l'idiome bas-breton, quelques écrits devenus très-rares, entre autres le *Dictionnaire français-breton armorique*, in-8°, publié, en 1659, à Quimper. Le P. Maunoir mourut en odeur de sainteté, à Plevin, en 1683. Ses ouvrages, la plupart ascétiques et écrits en langue bretonne, sont : I. Le *Chemin de la pénitence*. II. L'*Abrégé de la science du salut*. III. Un *Traité de l'Oraison mentale*. IV. Des *Cantiques spirituels*. V. Le *Sacré collége de la société de Jésus*, Quimper, 1659, in-8°.

MAUPAS (Charles-Cauchon de), conseiller d'état sous Henri IV, naquit à Reims, en 1556, d'un des principaux gentilshommes de la cour de ce prince, lorsqu'il n'était encore que roi de Navarre. Il prit le parti des armes, fut nommé conseiller d'état, et capitaine d'une compagnie de chevau-légers. Il se distingua dans plusieurs occasions, et notamment au siége d'Amiens, en 1598. Il fut envoyé deux fois en ambassade, auprès de Jacques Ier, roi d'Angleterre, et remplit ses fonctions avec la plus grande distinction. Il mourut, le 28 août 1629, étant chef du conseil de Lorraine. Il cultivait la poésie, et on a imprimé à Reims, en 1638, plusieurs pièces de sa composition ; ce sont des paraphrases de psaumes, une ode sur la Nativité de Jésus-Christ, etc. — Maupas du Tour (Henri Cauchon de), abbé de Saint-Denis de Reims, était de la même famille que le précédent. Il naquit en 1606, au château de Cosson, et fut tenu sur les fonts baptismaux par Henri IV. Il devint grand-aumônier de la reine Anne d'Autriche, et fut nommé évêque du Puy, ensuite d'Évreux. Il mourut dans cette dernière ville le 12 août 1680. Il passait pour l'un des plus habiles prédicateurs de son temps. Il a laissé des *Oraisons funèbres* ; des *Statuts synodaux*, Évreux, 1664, 1665, in-8°.

MAUPEOU (René-Charles de), vice-chancelier, né à Paris, en 1688, d'une famille noble. Son père avait été président d'une chambre des enquêtes au parlement de Paris. Maupeou fut avocat du roi au Châtelet, en 1708, conseiller au parlement, en 1710, président à mortier, en 1717, premier président en 1743. Ce fut en cette dernière qualité qu'il figura dans les troubles qui éclatè-

tèrent entre le clergé et le parlement, troubles qui furent suscités par le zèle trop ardent de Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, contre les jansénistes. On sait qu'à cette occasion l'archevêque et le parlement furent exilés l'un et l'autre, et cet exil dura jusqu'à la naissance du duc de Berri (Louis XVI). Les jansénistes ayant été inquiétés de nouveau, en 1755, l'archevêque fut exilé une seconde fois; mais le triomphe du parlement fut de courte durée, et le clergé ne tarda pas à avoir le dessus. Le fameux édit de discipline, qui annulait, pour ainsi dire, le pouvoir du parlement, fut rendu dans un lit de justice, tenu le 15 décembre 1756. Pendant tous ces débats, le premier président, qui n'avait aucun talent, et dont le caractère était sans énergie, suivait avec timidité les oscillations de la cour et les impulsions de sa compagnie; aussi se rendit-il suspect à tous deux. Le parlement étant rentré en grace, en 1757, Maupeou fut sacrifié, et ne fut rappelé qu'en 1763, lors de l'exil du chancelier Lamoignon, qu'il remplaça comme garde des sceaux. Il ne se maintint dans cette charge importante, que par la faveur dont jouissait son fils, qui était protégé par le duc de Choiseul. Lamoignon ayant donné sa démission, en 1768, Maupeou fut chancelier de France, pendant 24 heures; au bout desquelles il céda sa place à son fils. Il mourut en 1775, âgé de 87 ans. C'était un homme peu propre au maniement des affaires. Il était beaucoup mieux placé dans la société, où il déployait beaucoup d'esprit, et une foule d'agrémens extérieurs.

MAUPEOU (René-Nicolas-Charles-Augustin de), fils du précédent, naquit en 1714. Il n'avait pas les avantages extérieurs dont la nature avait doué son père; mais, en revanche, il avait un esprit plus pénétrant, plus souple, une grande connaissance du manège de la cour, et le talent d'intriguer au suprême degré. Il se plaisait à observer les hommes, à les voir sous toutes les faces, et il démêlait, avec beaucoup d'adresse, ceux qui pouvaient être le plus utiles à son ambition démesurée. Il s'attacha d'abord au duc de Choiseul, qui était alors tout-puissant, et, comme celui-ci haïssait les jésuites, Maupeou persécuta les jésuites pour lui complaire. Il tint la même conduite à l'égard du malheureux Lalli, et lorsqu'il vit que ce général était abandonné par la cour, il enchérit encore sur la rigueur de l'instruction, et eut une grande part à la barbarie des supplices. Le duc de Choiseul l'appela à la place de chancelier, le 25 septembre 1768, après que Lamoignon se fut démis. Meaupeou ne tarda pas à prouver son ingratitude envers son protecteur. Voyant que le crédit du duc de Choiseul s'affaiblissait de jour en jour, et que le duc d'Aiguillon, protégé par la favorite (*Voy.* Barri), commençait à s'emparer de toute la faveur du monarque, il songea à assurer le triomphe de ce dernier, en préparant la chute du duc de Choiseul. Il parvint à son but, à cet égard, et se vit, par ce moyen, dans une position plus avantageuse pour attaquer le parlement, dont il voulait ou restreindre la puissance, ou l'anéantir entièrement. Sa marche fut d'abord très-mystérieuse; l'adresse et la dissimulation furent

ses premiers agens, pour miner le corps puissant dont il méditait la ruine. Ce ne fut qu'en décembre 1770, qu'il se montra à découvert, et qu'il manifesta hautement ses projets. Toutes ses mesures étaient si bien prises, son plan était si bien concerté, qu'en janvier 1771, tous les officiers du parlement furent supprimés, et que tous les magistrats qui composaient ce corps furent exilés. Le chancelier déploya toute sa malignité dans cet exécution. Le président Lamoignon fut envoyé à Tisi, près Lyon, sur la pointe d'un rocher; Monblein, menacé de pulmonie et crachant le sang, fut relégué à l'Ile-Dieu, où sa poitrine acheva de se délabrer; Clément Defeuillet, dont le seul tort était d'être soupçonné de jansénisme, fut exilé à Croc en Combrailles, au milieu des neiges de l'Auvergne. Au milieu de tous ces orages, le chancelier conservait un sang-froid qui semblait insulter au malheur des magistrats exilés. Il songea à remplacer provisoirement le parlement dans l'administration journalière de la justice, et vint installer les juges du conseil du roi à sa place. Ce tribunal transitoire fut très-mal vu du public. Les nouveaux magistrats étaient accueillis par des huées lorsqu'ils montaient sur leurs siéges. Les audiences ne duraient pas dix minutes, et aucun avocat ne se présentait pour plaider. Maupeou rencontrait des opposans dans la cour des aides, il fit supprimer, et exiler son premier président Malesherbes. Après ce nouvel acte de vigueur, il entra en négociation avec le grand-conseil; en employant tour à tour le ton de l'autorité, les prières, les flatteries, les promesses, il triompha de toutes les répugnances et de toutes les craintes; et, à la sortie du lit de justice, tenu à Versailles, le 13 avril 1771, il revint à Paris, et installa le grand-conseil, qui, deux jours après, commença l'exercice de ses fonctions. Ce fut ce nouveau tribunal qui reçut la dénomination de *Parlement Maupeou*. C'est ainsi que fut consommée la destruction de l'ancien parlement. Le chancelier était tout rayonnant de son triomphe; il se vantait d'avoir *tiré la couronne de la poudre du greffe*. Il reçut les félicitations de toute la cour. Des écrivains célèbres, Voltaire entre autres, écrivirent au chancelier avec une sorte d'admiration. La gloire de Maupeou ne fut cependant pas sans mélange; il devint l'objet d'une foule de pamphlets; telle fut cette fameuse *Correspondance*, dont on n'a jamais connu les véritables auteurs, et qui causa des condamnations sévères contre vingt ou trente distributeurs. Maupeou mit tout en œuvre pour consolider le système qu'il avait fait adopter. Il lutta avec avantage contre les nombreux ennemis qu'il avait à la cour, et à la tête desquels était le duc d'Aiguillon. Il était même sur le point de causer la ruine de la favorite, avec laquelle il s'était brouillé, lorsque la mort imprévue du roi vint changer la face des affaires. Louis XVI, à son avénement au trône, rappela les anciens magistrats, et exila le chancelier à sa terre de Thuit en Normandie. «Une fois exilé, dit Gaillard, il ne reparut plus à la à la ville, ni à la cour; il obtint quelqu'estime par la manière dont il soutint sa disgrace, par la sagesse et la tranquillité avec les-

quelles il vécut et mourut dans sa retraite. » Il refusa constamment de se démettre de son titre de chancelier, qu'on ne pouvait lui ôter sans lui faire son procès. Il mourut dans sa retraite, âgé de 68 ans, le 29 juillet 1792.

MAUPEOU (Marie de). *Voy.* Fouquet, au commencement, et l'article Marsolier.

MAUPERTUIS (Pierre-Louis Moreau de), géomètre célèbre et astronome, né à Saint-Malo, le 17 juillet 1698, d'une famille noble, montra, dès sa jeunesse, beaucoup de penchant pour les mathématiques et pour la guerre. Il entra dans les mousquetaires en 1718, et donna à l'étude le loisir que lui laissait le service. Après avoir passé deux années dans ce corps, il obtint une compagnie de cavalerie dans le régiment de la Roche-Guyon; mais il ne la garda pas long-temps. Son goût pour les mathématiques lui fit quitter la profession des armes, pour se livrer entièrement aux sciences exactes. Il remit sa compagnie, et obtint une place à l'Académie des sciences en 1723. Quatre ou cinq ans après, le désir de s'instruire le conduisit à Londres, où la Société royale lui ouvrit ses portes. De retour en France, il passa à Bâle pour converser avec les frères Bernoulli, l'ornement de la Suisse. Des connaissances nouvelles, et l'amitié de ces deux célèbres mathématiciens, furent le fruit de ce voyage. Sa réputation et ses talens le firent choisir, en 1736, pour être à la tête des académiciens que Louis XV envoya dans le nord pour déterminer la figure de la terre. Maupertuis fut le chef et l'auteur de cette entreprise, exécutée en un an avec toute la diligence et tout le succès qu'on pouvait espérer de cette réunion de savans. Les obstacles multipliés qui traversèrent leur mission, loin de glacer leur courage, ne furent que de plus vifs aiguillons pour l'exciter. « D'abord, dit un historien, ils cherchèrent un lieu favorable à leurs opérations sur les bords du golfe de Bothnie; ils n'en trouvèrent point. Il fallut s'enfoncer dans l'intérieur des terres, remonter le fleuve de Tornéo, depuis la ville de Tornéo, au nord du golfe, jusqu'à la montagne de Kittes, au-delà du cercle polaire. Il fallut se mettre à couvert de ces terribles mouches qui sont la terreur des Lapons, qui tirent le sang à chaque coup qu'elles donnent, et qui feraient bientôt périr un homme sous leur nombre : elles infectaient tous les mets. Les oiseaux de proie, très-nombreux et très-hardis dans ces climats, enlevaient quelquefois les viandes qu'on servait à ces académiciens : ils étaient comme Enée au milieu des Harpies. Il fallut franchir les cataractes du fleuve, se faire jour, la hache à la main, au travers d'une forêt immense qui embarrassait leur passage et nuisait à leurs opérations. Il fallut gravir sur toutes les montagnes, dépouiller leur sommet des bouleaux, des sapins et de tous les arbres qui les dérobaient à la vue, dresser sur la cime des plus hautes des signaux propres à être aperçus de plusieurs lieues, afin de déterminer les triangles nécessaires. Il fallut établir une base de 7407 toises, la seule qui jusqu'à ce jour ait été établie sur un fleuve, qu'on pût mesurer sur un fleuve glacé et couvert de plusieurs pieds d'une neige très-fine et sèche, semblable à du sablon

qui roulait sous les pieds, et qui dérobait aux yeux des précipices où l'on pouvait être enseveli sous elle. Il fallut braver un froid si vif et si rigoureux, que les habitans du pays, accoutumés à son âpreté, en perdent quelquefois un bras ou une jambe. L'eau-de-vie était la seule liqueur qui ne gelât point : si l'on appuyait sur les lèvres le vase qui la contenait, le froid l'y attachait, et il fallait déchirer les lèvres pour l'en séparer. Le thermomètre à mercure descendit successivement à 20, 25 et même 37 degrés. Le soir les observateurs montaient sur des traîneaux, tout en sueur de la fatigue du mesurage, et faisaient ainsi deux lieues sans action, exposés à un froid violent qui les pénétrait, malgré les habits de peau dont ils étaient couverts. Aucun d'eux cependant n'en fut considérablement incommodé. Maupertuis eut seulement quelques doigts de pied gelés. » Rien ne rebuta les académiciens. Chacun fit des observations en particulier ; toutes se rapportèrent avec une justesse qui en démontra l'exactitude. Et après tant de soins, de peines et de travaux, ils firent naufrage sur le golfe de Bothnie, et pensèrent perdre, avec la vie, le fruit d'une entreprise si difficile et si pénible. » Enfin, après avoir fourni heureusement, avec ses collègues, cette course pénible, Maupertuis fut appelé en 1740, par le roi de Prusse, pour recevoir la présidence et la direction de l'Académie de Berlin. Ce monarque était alors en guerre avec l'empereur ; Maupertuis en voulut partager les périls ; il s'exposa courageusement à la bataille de Mollwitz, fut pris et pillé par les hussards. Envoyé à Vienne, l'empereur lui fit l'accueil le plus distingué. Ayant dit à ce prince, que, parmi les choses que les hussards lui avaient prises, il regrettait beaucoup une montre de Graham, célèbre horloger anglais, laquelle lui était d'un grand secours pour ses observations astronomiques, l'empereur qui en avait une du même artiste, mais enrichie de diamans, dit à Maupertuis. « C'est une plaisanterie que mes hussards ont voulu vous faire ; ils m'ont rapporté votre montre ; la voilà, je vous la rends. » On ajoute que l'impératrice-reine, lui demandant des nouvelles de Prusse, lui dit : « Vous connaissez la reine de Suède, sœur du roi de Prusse : on dit que c'est la plus belle princesse du monde. » — « Madame, répondit Maupertuis, je l'avais cru jusqu'à ce moment. » Sa captivité ne fut ni dure, ni longue. L'empereur et l'impératrice-reine lui permirent de partir pour Berlin, après l'avoir comblé de marques de bonté et d'estime. Maupertuis repassa en France, où ses amis se flattaient de le posséder ; mais il repartit pour la Prusse, et n'y fut pas plutôt, qu'il se repentit d'avoir renoncé à sa patrie. Frédéric le dédommagea de ses pertes par des bienfaits, par la confiance la plus intime ; mais, né avec une triste inquiétude d'esprit, il fut malheureux au sein des honneurs et des plaisirs. Un tel caractère ne promet point une vie pacifique ; aussi Maupertuis eut-il plusieurs querelles. Les plus célèbres sont sa dispute avec Koënig, professeur de philosophie à Franeker, et celle qu'il eut avec Voltaire, querelle qui fut une suite de la précédente. Le président de l'Académie de Berlin avait inséré dans le volume des Mé-

moires de cette compagnie, pour l'année 1746, un écrit sur les lois du mouvement et du repos, déduites d'un principe métaphysique : ce principe est celui de la moindre quantité d'action. Koënig ne se contenta pas de l'attaquer ; il en attribua l'invention à Leibnitz, en citant un fragment d'une lettre qu'il prétendait que ce savant avait écrite autrefois à Hermann, professeur à Bâle en Suisse. Maupertuis, piqué du soupçon de plagiat, engagea l'Académie de Berlin à sommer Koënig de produire l'original de la lettre citée. Le professeur, n'ayant pu satisfaire à cette demande, fut exclu unanimement de l'Académie dont il était membre. Plusieurs écrits furent la suite de cette guerre ; et ce fut alors que Voltaire se mit sous les armes. Il avait d'abord été lié très-étroitement avec Maupertuis, qu'il regardait comme son maître dans les mathématiques ; mais ils étaient mutuellement jaloux l'un de l'autre. Cette jalousie éclata à la cour du roi de Prusse, dont les faveurs ne pouvaient être partagées assez également pour écarter loin d'eux les petitesses de l'envie. Voltaire, sensible à quelques procédés de Maupertuis, prit occasion de la querelle de Koënig pour soulager sa bile. En vain le roi de Prusse lui ordonna de rester neutre dans ce procès, il débuta par une réponse fort amère d'un académicien de Berlin à un académicien de Paris, au sujet du démêlé du président de l'Académie de Berlin et du professeur de Franeker. Cette première satire fut suivie de la diatribe du docteur Akakia ; critique sanglante des ouvrages et de la personne de son ennemi. Il y règne une finesse d'ironie et une gaîté d'imagination charmante. L'auteur se moque de toutes les idées que son adversaire avait consignées dans ses œuvres, et surtout dans ses lettres. Il rit principalement du projet d'établir une ville latine ; de celui de ne point payer les médecins lorsqu'ils ne guérissaient pas les malades ; de la démonstration de l'existence de Dieu par une formule algébrique ; du conseil de disséquer des cerveaux de géans afin de sonder la nature de l'ame ; de celui de faire un trou qui allât jusqu'au centre de la terre, etc. Les traits lancés sur l'auteur du Voyage au Pôle étonnèrent ses partisans, et firent gémir les vrais philosophes. On opposa aux satires de Voltaire les éloges dont il avait comblé son ennemi. En 1738, Maupertuis était un génie sublime, notre plus grand mathématicien ; un Archimède, un Christophe Colomb, pour les découvertes ; un Michel-Ange, un Albane pour le style. On cite même le quatrain suivant.

Le globe mal connu qu'il a su mesurer
Devient un monument où sa gloire se fonde ;
Son sort est de fixer la figure du monde,
De lui plaire et de l'éclairer.

En 1752, ce n'était plus qu'un esprit bizarre, un raisonneur extravagant, un philosophe insensé. Si Voltaire se satisfit en suivant les conseils de la vengeance, il affaiblit l'estime du public pour son caractère, et s'attira en même temps une disgrace éclatante. Les désagrémens qu'il essuya l'ayant obligé de se retirer de la cour de Prusse au commencement de 1753, il se consola dans son malheur par de nouvelles satires. Il peignit Maupertuis comme un vieux capitaine de cavalerie tra-

vesti en philosophe, l'air distrait et précipité, l'œil rond et petit, le nez écrasé, la perruque de travers, la physionomie mauvaise, le visage plat, et l'esprit plein de lui-même. Maupertuis lui envoya un cartel, auquel il ne répondit que par cette plaisanterie qui exprimait d'une manière piquante le caractère et le savoir de son antagoniste : « Dès que j'aurai un peu de force, je ferai charger mes pistolets *cum pulvere pyrio ;* et en multipliant la masse par le carré de la vitesse, jusqu'à ce que l'action et vous soient réduits à zéro, je vous mettrai du plomb dans la cervelle ; elle paraît en avoir besoin. » Cette farce finit d'une manière triste. Le roi de Prusse fit arrêter Voltaire à Francfort, avec sa nièce, qui était venue l'y joindre, et on accusa Maupertuis d'avoir porté le monarque à cette démarche. Cependant des maux de poitrine, des crachomens de sang, obligèrent le président de l'Académie de Berlin de revenir de nouveau en France. Il y passa depuis 1756 jusqu'au mois de mai 1758, qu'il se rendit à Bâle auprès des Bernoulli frères, dans les bras desquels il mourut, le 27 juillet 1759. Ce philosophe était d'une vivacité extrême, qui éclatait dans sa tête et dans ses yeux continuellement agités. Cet air de vivacité, joint à la manière dont il s'habillait et dont il se présentait, le rendait assez singulier. Il était d'ailleurs poli, caressant même, parlant avec esprit et avec facilité. Malgré ces avantages, il passa une vie triste. Un amour-propre trop sensible, quelque chose d'ardent, de sombre, d'impérieux, et de tranchant dans le caractère ; une envie extrême de parvenir et de faire sa cour, firent tort à son bonheur et à sa philosophie. Il fut quelquefois, dans son style, le singe de Fontenelle ; il aurait été plus heureux pour lui de l'être dans sa conduite. Comme écrivain, il avait du génie, de l'esprit, du feu, de l'imagination ; mais on lui reproche des tours recherchés, une concision affectée, un ton sec et brusque, un style plus roide que ferme, des paradoxes, des idées fausses, etc. Sa littérature était médiocre, et il faisait moins d'honneur à l'Académie française, dont il était membre, qu'à celle des sciences. Ses principaux ouvrages sont : I. *La figure de la terre déterminée.* II. La *Mesure d'un degré de méridien.* III. *Discours sur les différentes figures des astres.* Paris, 1742, in-8°. IV. *Élémens de géographie.* V. *Astronomie nautique.* VI. *Élémens d'astronomie.* VII. *Dissertation physique à l'occasion d'un nègre blanc*, Leyde, 1744, in-8°. VIII. *Vénus physique*, 1745, in-12. Ouvrage que les libertins ont plus lu que les physiciens, et qu'un d'eux a même reproduit sous un autre titre. L'auteur cependant y a mis toute la décence que la matière comportait. IX. *Essai de Cosmographie.* X. *Réflexions philosophiques sur l'origine des langues*, Paris, sans date, in-12 ; édition si rare qu'on assure qu'il n'y en a eu que douze exemplaires d'imprimés. On les trouve dans le tome 1er des œuvres de l'auteur. XI. *Essai de philosophie morale*, où il y a quelques bonnes idées, mais peu d'ensemble et de précision, et où il prend un ton triste en parlant du bonheur. XII. Plusieurs Lettres, où l'on trouve les petitesses du

bel-esprit et les vues du philosophe. Parmi ces dernières, on remarque celles sur la *Comète*, Paris, 1742, in-12. XIII. *Éloge de Montesquieu*, fort inférieur à celui que d'Alembert a inséré dans le Dictionnaire encyclopédique. Ses *Œuvres* ont été recueillies à Lyon en 1756, 4 vol. in-8°. Peut-être trouverait-on que nous avons jugé ce philosophe avec beaucoup trop de sévérité. Condorcet, qui connaissait les matières qu'il a traitées, le juge encore avec moins d'indulgence dans la Vie de Voltaire. « Maupertuis, dit-il, homme de beaucoup d'esprit, savant médiocre, et philosophe plus médiocre encore, était tourmenté de ce desir de la célébrité, qui fait choisir les petits moyens lorsque les grands nous manquent; dire des choses bizarres quand on n'en trouve point de piquantes qui soient vraies, généraliser des formules si l'on ne peut en inventer, et entasser des paradoxes quand on n'a point d'idées neuves. On l'avait vu à Paris sortir d'une chambre, ou se cacher derrière un paravent quand un autre occupait la société plus que lui. A Berlin comme à Paris, il eût voulu être partout le premier, à l'Académie des sciences comme au souper du roi. » Nous citerons encore une lettre du marquis d'Argens à d'Alembert (Potsdam, 20 novembre, 1753). Voici comme il s'exprime sur le président de l'Académie de Berlin. « Maupertuis a écrit ici que sa santé était entièrement rétablie; je souhaite que sa tranquillité le soit aussi. Mais, du caractère dont il est, j'ai peine à le croire. Je crains bien qu'il ne soit éternellement la victime de son amour-propre. Avec un peu plus de douceur, il eût eu à Berlin parmi les gens de lettres, le rang de dictateur; il n'a eu que celui de tribun. Il a cabalé, et il a été la dupe de ses cabales. » Il est à remarquer que le marquis d'Argens ne le peint pas ainsi par amitié pour Voltaire, dont il dit assez de mal dans la même lettre. « Vous ennuyez-vous quelquefois? disait un jour madame du Châtelet à Maupertuis. » — « Toujours, madame, répondit le philosophe. » On s'en doute en lisant ses écrits. Le choix de ses sujets, la bizarrerie de ses expressions et celle de ses projets, prouvent que sa tête ambitieuse se fatiguait plutôt qu'elle ne s'exerçait, qu'il haletait après l'extraordinaire, qui seul pouvait le tirer de lui-même, et qu'enfin il n'était pas capable de se reposer dans la simple jouissance du vrai. — Son frère, l'abbé Louis Moreau de Saint-Elier, abbé de Geneston, mort en 1754, à 55 ans, est auteur d'un *Traité de la communication des maladies et des passions*, 1738, in-8°.

MAUPERTUY (Jean-Baptiste). *Voy.* Drouet.

MAUPIN (Madame, ordinairement appelée Mlle), actrice célèbre par son jeu, par sa voix et par sa figure, née à Paris, en 1673, du sieur d'Aubigny, secrétaire du comte d'Armagnac. Un nommé Maupin, de Saint-Germain-en-Laye, qui avait un emploi dans les Aides, l'épousa très-jeune, et négligea de l'emmener avec lui dans la province où il résidait. Pendant son absence, sa femme fit la connaissance de Sérane, prévôt de salle, qui lui apprit à faire des armes, et l'écolière ne tarda pas à devenir plus forte que le maître. L'amant et sa maîtresse, forcés de

s'enfuir, se retirèrent à Marseille, où la nécessité les força bientôt d'entrer à l'Opéra. Maupin revint à Paris, reprit son nom de femme, et débuta en 1695 par le rôle de Pallas, dans l'opéra de ce nom. Elle excellait surtout à représenter Médée, dans l'opéra de Méduse par Lagrange, qui fut joué en 1702. Trois ans après, cette chanteuse renonça au théâtre, rappela son mari qui était toujours en province, et passa avec lui les dernières années de sa vie; elle mourut à la fin de 1707, à l'âge de 33 ans. Très-adroite dans les exercices du corps, elle était surtout d'une grande force dans l'escrime. Duméni, acteur de l'Opéra, l'ayant insultée, elle l'attendit un soir, vêtue en homme, dans la place des Victoires, et voulut lui faire mettre l'épée à la main; sur son refus, elle lui donna des coups de canne, et lui prit sa montre et sa tabatière. Le lendemain, Duméni, déguisant son aventure, racontait au foyer qu'il avait été attaqué par trois voleurs, qui, malgré sa résistance, lui avaient enlevé sa tabatière. « Tu mens impudemment, s'écrie Maupin, tu n'es qu'un lâche, tu n'as été attaqué que par une seule personne, et cette personne, c'est moi; en voici la preuve. » Elle tira en même temps la tabatière et la montre, qu'elle lui rendit. Une autre fois, étant déguisée en homme, et par suite d'agaceries indécentes qu'elle avait faites à une dame dans un bal, elle se prit de paroles avec trois hommes, qui l'accompagnaient, les fit descendre sur la place, et les tua tous les trois. Cette actrice n'était pas grande; mais ses traits étaient réguliers et agréables, et elle avait de grands yeux bleus, la bouche jolie, la peau éclatante. On rapporte qu'elle savait très-peu de musique, mais qu'elle réparait ce défaut par une mémoire prodigieuse qui lui faisait retenir le nombre de toutes les mesures de silence et de repos qu'elle devait observer.

MAUPIN (........), écrivain du 18e siècle, avait été valet-de-chambre de la reine. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur l'art de cultiver la vigne et de faire les vins; les principaux sont: I. *Essai sur l'art de faire le vin rouge, le blanc et le cidre*, 1767, in-12. II. *L'art de multiplier le vin par l'eau, sans nuire à sa qualité*, etc., 1768, in-12. III. *Cours complet de chimie-économique-pratique, sur la manipulation et la fermentation des vins*, 1779, in-8°. IV. *L'art de la vigne*, 1779, in-8°. V. *La richesse des vignobles*, 1781, in-12. VI. *Théorie, ou Leçons sur le temps le plus propre à couper la vigne*, 1782, in-8°. VII. *Nouvelle méthode*, non encore publiée, *pour planter et cultiver la vigne*, 1782, in-8°. VIII. *Avis sur la vigne, les vins et les terres*, 1786, in-8°. IX. *Almanach des vignerons de tous les pays*, 1789, in-8°. X. *Lettre à un amateur de l'agriculture*. XI. *Expérience sur la bonification de tous les vins*. XII. *L'art de faire le vin*, Lausanne, 1772, 1779, in-12. XIII. *L'art de faire le vin rouge*, tom. 1er, 1775, in-8°. XIV. *Théorie, et nouveaux procédés pour la fermentation des vins blancs et des cidres*, 1783, in-8°. XV. *Avis et leçons à tous les laboureurs-cultivateurs*, etc., 1781, in-8°. XVI. *Avis parti-*

culiers sur la vigne, le vin et les terres, 1786, in-8°. XVII. *L'art de convertir en vins fins et d'une beaucoup plus grande valeur, par des procédés particuliers et inconnus, les vins les plus communs, les plus verts, les plus épais et les plus grossiers*, 1791, in-8°. XVIII. *La seule richesse du peuple*, ou *Moyen certain, universel et invinciblement démontré de prévenir la disette dans tous les pays, et de soulager l'agriculture et le peuple*, 1786. On ne connaît pas l'époque de sa mort.

MAUR (Saint), célèbre disciple de Saint Benoît, mort en 584, fut envoyé en France par ce saint fondateur, si l'on en croit une Vie de Saint Maur, attribuée à Fauste, son compagnon; mais cette Vie est reconnue pour une pièce apocryphe. En la rejetant, avec le P. Longueval, ainsi que les circonstances de la mission des disciples de Saint Benoît en France, nous n'avons garde de combattre la mission même. Il est certain qu'on la croyait en France dès le 9e siècle, et; malgré le silence de Grégoire de Tours, de Bède, d'Usuard, il y a d'autres monumens qui la prouvent, ou du moins qui la supposent. Une célèbre congrégation de bénédictins prit, au commencement du 17e siècle, le nom de Saint-Maur. C'est une réforme approuvée par le pape Grégoire XV, en 1621. (*Voy.* l'art. Cofr.) Cette congrégation, distinguée dès le commencement par les vertus et le savoir de ses membres, s'est encore soutenue avec assez de gloire jusqu'aux derniers jours de son existence. Les principaux gens de lettres qu'elle a produits, sont les PP. Menard, d'Achéri, Mabillon, Ruinart, Germain, Lami, Montfaucon, Martin, Vaissette, Le Nourri, Martianay, Martène, Massuet, etc. *Voyez l'Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*, publiée à Paris, sous le titre de Bruxelles, in-4°, 1770, par Dom Tassin.

MAUR. *Voyez* Raban-Maur et Dantine.

MAURAND (Pierre), fameux albigeois, homme riche, regardé, dans le 12e siècle comme le chef de cette secte en Languedoc. A force de caresses, on parvint à le faire comparaître devant le légat que le pape avait envoyé. Dans l'interrogatoire qu'on lui fit subir, il déclara que le pain consacré par le prêtre n'était pas le corps de J.-C. On le déclara hérétique, il fut livré au comte de Toulouse, qui le fit enfermer. Tous ses biens furent confisqués, et ses châteaux démolis. Maurand promit alors de se convertir. Il sortit de prison, se présenta en caleçon et du reste nu devant le peuple. S'étant prosterné aux pieds du légat et de ses collègues, il leur demanda pardon, abjura, et promit de se soumettre à tous les ordres du légat. Le lendemain, l'évêque de Toulouse et l'abbé de Saint-Sernin l'allèrent prendre dans sa prison; il en sortit nu et sans chaussure. Ces deux prélats le conduisirent par les rues en le fustigeant jusqu'aux degrés de l'autel, où il se prosterna aux pieds du légat, et abjura de nouveau. On lui ordonna de partir dans quarante jours pour Jérusalem, et d'y demeurer trois ans au service des pauvres, avec promesse, s'il revenait, de lui rendre ses biens, excepté ses châ-

teaux, qu'on laissait démolis en mémoire de sa prévarication. Il fut condamné encore à une amende de cinq cents livres pesant d'argent envers le comte de Toulouse, son seigneur, à restituer les biens des églises qu'on prétendait qu'il avait usurpés, et à réparer les dommages qu'il était censé avoir causés aux pauvres. Maurand se soumit à tout, partit pour la Terre-Sainte, et, à son retour, fut nommé, par ses concitoyens, capitoul, en 1183. Il mourut en 1199. Il fut un exemple mémorable de l'influence qu'exerçait alors le pouvoir spirituel des papes.

MAURE (SAINTE). *Voyez* MONTAUSIER.

MAURE l'aîné, marchand épicier à Auxerre, homme sans talens et sans connaissances, mais exalté, fut nommé député du département de l'Yonne à la Convention nationale. Il fut partisan des principes de Marat et de Robespierre, et néanmoins accusé quelquefois de modérantisme, mais plus souvent d'outre-passer les mesures même révolutionnaires. Le 26 janvier 1791, il se glorifiait de ce que Marat le nommait son fils, et dit qu'il était digne de l'être. Dans le courant d'octobre 1794, Fréron le dénonça comme ayant fait relâcher, dans le département de l'Aube, vingt-six prêtres et onze femmes d'émigrés, et en même temps d'avoir dit « que du lard envoyé par le département des Basses-Pyrénées pour le besoin des armées, servirait à graisser la guillotine. » S'étant montré favorable à l'insurrection qui éclata le 2 prairial contre la Convention, il fut dénoncé le 1er juin comme l'un des champions de Robespierre, et rappela que, le 31 mai 1793, il avait pris Couthon dans ses bras et l'avait porté à la tribune, pour qu'il fît plus aisément la motion de proscrire ses collègues. Son affaire fut renvoyée alors au comité de législation; mais, dénoncé de nouveau le 4 juin 1795, par la commune d'Auxerre, qui l'accusa de toutes sortes de cruautés et d'exactions, entre autres d'avoir fait célébrer une fête à la Terreur, de s'être proclamé le favori de Robespierre, le défenseur de Carrier, etc., il se brûla la cervelle le jour même, pour prévenir le décret d'accusation qui le menaçait.

MAUREPAS (JEAN-FRÉDÉRIC PHELIPPEAUX, comte DE), petit-fils du chancelier comte de Pontchartrain, ministre sous Louis XIV, né en 1701, et nommé secrétaire d'état en 1715, eut le département de la maison du roi, en 1718, et celui de la marine, en 1723. Enfin, il fut nommé ministre d'état en 1738, et montra dans ses différentes places de l'activité, de la pénétration, de la finesse. Condorcet peint ainsi le comte de Maurepas, dans l'éloge prononcé le 10 avril 1782, à l'Académie des sciences, dont ce ministre était membre honoraire. « Toujours accessible, cherchant par la pente naturelle de son caractère à plaire à ceux qui se présentaient à lui; saisissant avec une facilité extrême toutes les affaires qu'on lui proposait; les expliquant aux intéressés avec une clarté que souvent ils n'auraient pu eux-mêmes leur donner; se les rappelant après un long temps comme s'il en eût toujours été occupé; paraissant chercher les moyens de les faire réussir; choisissant, lorsqu'il était obligé de

refuser, les raisons qui paraissaient venir d'une nécessité insurmontable; et, s'il était possible, celles même qui pouvaient flatter l'amour-propre de ceux dont il était obligé de rejeter les demandes, évitant surtout de leur laisser entrevoir les motifs qui pouvaient les blesser; adoucissant les refus par un ton d'intérêt, qu'un mélange de plaisanterie ne permettait pas de prendre pour de la fausseté; paraissant regarder l'homme qui lui parlait comme un ami qu'il se plaisait à diriger, à éclairer sur ses vrais intérêts, et cachant enfin le ministre pour ne montrer que l'homme aimable et facile: tel fut, à l'âge de vingt ans, M. de Maurepas; tel nous l'avons vu depuis à plus de quatre-vingts ans. » Cet éloge académique serait susceptible de quelques restrictions; et nous renverrons le lecteur à ce que dit Laharpe de ce ministre octogénaire, dans le *Mercure* du 23 juin 1792. Nous lui opposerons le portrait que fait, de ce ministre, Marmontel dans ses *Mémoires*, et qui est beaucoup moins flatté. « Superficiel et incapable d'une application sérieuse et profonde, mais doué d'une facilité de perception et d'une intelligence qui démêlait dans un instant le nœud le plus compliqué d'une affaire, il suppléait dans les conseils, par l'habitude et la dextérité, à ce qui lui manquait d'étude et de méditation. Accueillant et doux, souple, insinuant, flexible, fertile en ruses pour l'attaque, en adresse pour la défense, en faux-fuyans pour éluder, en détours pour donner le change, en bons mots pour démonter le sérieux par la plaisanterie, en expédiens pour se tirer d'un pas difficile et glissant; un œil de lynx pour saisir le faible ou le ridicule des hommes; un art imperceptible pour les attirer dans le piége, ou les amener à son but; un art plus redoutable encore de se jouer de tout, et du mérite même, quand il voulait le dépriser; enfin, l'art d'égayer, de simplifier le travail du cabinet, faisaient de Maurepas le plus séduisant des ministres. » Exilé à Bourges, en 1749, sur la demande expresse de madame de Pompadour, contre laquelle il avait fait une chanson, Maurepas ne mit point de faste dans la manière dont il supporta cet événement. « Le premier jour, disait-il, j'ai été piqué; le second, j'étais consolé. » Il obtint bientôt de revenir dans sa terre de Pontchartrain, à 2 lieues de Versailles. Il plaisantait, en arrivant dans le lieu de son exil, « sur les épîtres dédicatoires qu'il allait perdre, et sur le chagrin des auteurs qui allaient perdre leurs peines, leurs phrases et leurs espérances. » La considération publique le suivit dans sa retraite. Il y fut consulté par une multitude de familles distinguées, sur leurs intérêts les plus chers. Il remplaça ce qu'il avait perdu à la cour, en se livrant à tous les plaisirs de la société, et en cultivant un grand nombre d'amis, qui ne l'abandonnèrent point dans sa disgrace. Rappelé au ministère, en 1774, par Louis XVI, qui lui accorda toute sa confiance, il ne montra à ceux qui l'avaient oublié ou desservi ni ressentiment, ni dédain. Son extérieur, sa conversation n'annonçaient qu'un homme de bonne compagnie. Sa maison fut celle d'un particulier riche, mais ami de la simplicité et de l'ordre. Avec l'air d'effleurer les objets

il négligeait rarement de les approfondir, du moins dans son premier ministère. Ce fut lui qui, dans un Mémoire remis à Louis XV, en 1749, développa les moyens d'ouvrir, par l'intérieur du Canada, un commerce avec les colonies anglaises, de leur apprendre à aimer le nom français, et à regarder la France comme une alliée naturelle, et l'Angleterre comme une marâtre dont ils devaient briser le joug. Ce qu'il n'avait fait qu'entrevoir alors, il le vit exécuter avant de mourir. On lui est redevable encore de la bonne construction de nos vaisseaux. Lorsqu'il était ministre de la marine, il envoya en Angleterre un homme instruit pour se mettre au fait de cet art, et en établir à Paris une école publique. Il eut presque toujours le mérite de préférer hautement les sciences aux talens frivoles, et les arts nécessaires aux arts agréables, sacrifiant ainsi son goût particulier à ce que lui prescrivait le bien de l'État. Sa correspondance était remarquable par sa précision; aussi expédiait-il plusieurs lettres dans un espace assez court. Il mourut le 21 novembre 1781. Sa seule ambition semblait se borner à lancer quelque bon mot sur les évènemens du jour; et on a dit de lui que toute affaire lui offrait matière à plaisanterie, et tout individu à sarcasme; ce qui lui attira sur la fin de ses jours un grand nombre d'ennemis. Il a laissé des *Mémoires* écrits avec négligence, mais curieux. Nous avons trois éditions des *Mémoires* de Maurepas, publiés en 1790 et 1792, en 4 vol. in-8°, par M. Soulavie, qui en est éditeur. Ces Mémoires, écrits avec simplicité, quelquefois avec malignité, sont de M. Sallé, secrétaire de confiance de Maurepas, qui le suivit dans son exil. Là, ils peignirent à grands traits les mœurs et les ridicules de la cour. L'ouvrage est très-libre, quelquefois libertin; il n'est pas très-religieux; il favorisa légèrement le parti janséniste; mais il est précieux à cause des faits, et surtout à cause de la pénurie des Mémoires historiques originaux sur le règne de Louis XV.

MAURER (Josias), peintre, né à Zurich, en 1530, mort en 1580, peignit sur verre avec beaucoup de talent, et cultiva aussi l'astronomie avec succès. Le *Plan de Zurich*, qu'il fit graver en bois, lui fit une grande réputation dans sa patrie. Il composa plusieurs comédies, le *Siége de Babel*, *Esther*, et *Zorobabel*. — Son fils, Christophe Maurer, ou Murer, né à Zurich, en 1558, mort en 1614, se distingua comme peintre et graveur. Il publia, avec Stimmer, son maître, un Recueil de *Pièces de chasse*, en 1605. Il donna ensuite un Recueil de *Figures tirées de la sainte Écriture*. Ses portraits jouissent d'une assez grande estime. Il cultivait aussi la poésie, et il a laissé plusieurs comédies en vers. — Maurer (Jean-Rodolphe), né à Zurich, en 1752, mort en 1805, à Affoltern, où il était curé, est auteur des ouvrages suivans: I. *Histoire abrégée de la Suisse*, 1780, 1806, Zurich, in-4°. II. *Description de différens Voyages par la Suisse*. III. *Essai sur les bains de Schinznach*, etc.

MAURICE (Saint), chef de la légion Thébéenne, était chrétien, avec tous les officiers et les soldats de cette légion, composée de 6,600 hommes. Les Bagaudes

ayant excité des troubles dans les Gaules, pour venger la mort de Carin, Dioclétien y envoya cette légion, appelée sans doute thébéenne, parce qu'elle avait été levée dans la Thébaïde, en Égypte. Maurice passa les Alpes, à la tête des troupes qu'il commandait; l'empereur Maximien ordonna que l'armée ferait un sacrifice aux dieux, pour obtenir le succès de l'expédition. Cette proposition fit horreur à Maurice et à sa troupe. L'empereur, irrité de leur résistance, ordonna que la légion fût décimée. Ceux qui restaient, protestant toujours qu'ils mourraient plutôt que de rien faire contre leur foi, l'empereur en fit encore mourir la dixième partie. Enfin Maximien, les voyant persévérer, ordonna qu'on les fît tous massacrer. Ses troupes les environnèrent et les taillèrent en pièces. Maurice, chef de cette légion, Exupère et Candide, officiers de la même troupe, se signalèrent par leur constance et la vivacité de leur foi. Ce furent eux qui engagèrent les soldats à ce refus. Ce massacre fut exécuté, à ce qu'on croit, à Agaune, aujourd'hui St.-Maurice, dans le Bas-Valais, le 22 septembre 286. Plusieurs protestans, entre autres Dubordier, Hottinger, Moyle, Burnet et Mosheim ont nié la vérité de cette histoire, effectivement très-extraordinaire. Georges Hickes, anglais, l'a défendue, ainsi que dom Joseph de Lisle, bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, dans son ouvrage intitulé: *Défense de la vérité du martyre de la légion Thébéenne*, 1737, in-8°. (*Voyez* encore *Historia di Santo Mauritio*, par le P. Rossignoli, jésuite, et les *Acta Sanctorum* du mois de septembre.) Les actes du martyre de cette légion, écrits par Saint Eucher, évêque de Lyon, ont été donnés, mais fort défectueux, par Surius. Le P. Chifflet, jésuite, en ayant découvert une copie plus exacte, la fit imprimer. Dom Ruinart soutient que c'est là le véritable ouvrage de l'évêque de Lyon. Saint Maurice est le patron d'un ordre célèbre dans les États du roi de Sardaigne, créé par Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, pour récompenser le mérite militaire, et approuvé par Grégoire XIII, en 1572. — Il ne faut pas confondre Saint MAURICE, chef de la légion Thébéenne, avec un autre Saint du même nom, martyrisé à Apamée dans la Syrie, et dont parle Théodoret.

MAURICE (MAURITIUS-TIBERIUS), empereur d'Orient, né l'an 539 à Arabisse, en Cappadoce, d'une famille distinguée, originaire de Rome. Après avoir occupé quelques places à la cour de Tibère-Constantin, il obtint le commandement des armées contre les Perses. Il donna tant de marques de bravoure, que l'empereur lui donna sa fille Constantine en mariage, et le fit couronner empereur le 13 août 582. Les Perses ne cessaient de faire des incursions sur les terres des Romains. Maurice envoya contre eux Philippicus, son beau-frère, qui eut d'abord des succès brillans, mais qui ne se soutint pas toujours avec le même avantage. Comme les gens de guerre étaient extrêmement nécessaires dans ces temps malheureux, l'empereur ordonna, en 592, qu'aucun soldat ne se fît moine qu'après avoir accompli le temps de la milice. Maurice donna un nouveau lustre à son règne,

en rétablissant sur le trône, en 591, Chosroès II, roi de Perse, qui en avait été chassé par ses sujets, et qui s'était réfugié auprès de lui; il fit plus, il lui donna sa fille en mariage. L'Italie était alors en proie aux ravages des Lombards et à la misère la plus affreuse. Des députés de Rome vinrent dire à l'empereur : « Si vous n'êtes pas en état de nous délivrer du glaive des Lombards, sauvez-nous du moins des maux de la famine. » Tibère ne s'irrita point de ces reproches; il fit arriver, à l'embouchure du Tibre, des blés de l'Égypte, et donna aux Romains, pour la défense de leur ville, six mille marcs d'or, qu'il venait de recevoir en présent du sénat et du clergé. Maurice eut dans la suite à se défendre des attaques et des perfidies du roi des Avares ou Abares. Il lui accorda un tribut annuel de 100,000 écus pour obtenir la paix; mais ces barbares recommencèrent la guerre à diverses reprises. Les Romains en firent périr plus de 50,000 dans différens combats, et firent près de 17,000 prisonniers. On leur rendit la liberté, après avoir fait promettre au roi des Abares qu'il renverrait tous les Romains qu'il retenait prisonniers. Le prince Abare, infidèle à sa promesse, demanda une rançon de 10,000 écus. Ce procédé indigna Maurice, qui refusa la somme. Alors ce barbare, furieux, fit passer tous ces prisonniers au fil de l'épée. Maurice se préparait à lui faire la guerre, lorsque Phocas, qui, de simple centurion, était parvenu aux premières dignités militaires, se fit proclamer empereur. Il poursuivit Maurice jusqu'auprès de Chalcédoine, et le prit. On égorgea les cinq fils de ce prince infortuné aux yeux de leur père. Maurice ne laissa échapper que ces paroles : « Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugemens sont équitables! » Sa mort suivit celle de ses fils, le 26 novembre 602. Plusieurs écrivains ont jugé ce prince par ses malheurs, au lieu de le juger par ses actions. Il est vrai qu'il souffrit que l'Italie fût vexée, et que son avarice fut en partie la cause de ces vexations; mais il fut le père des autres parties de son empire. Il rétablit la discipline militaire, abattit la fierté des ennemis de l'État, aima et protégea les sciences. Il avait composé douze livres sur l'art militaire, qui ont été publiés à la suite des *Tactiques* d'Arien, avec une version latine, et des notes par J. Schœffer, Upsal, 1664, in-8°. *Voyez* Théophylacte.

MAURICE. *Voyez* Nassau, et Saxe.

MAURICE (Antoine), né à Eyguières, en Provence, en 1677, professa successivement à Genève les belles-lettres, les langues orientales et la théologie, et y mourut pasteur regretté de son troupeau, en 1756. Il a laissé quelques *Harangues et Dissertations académiques*, et un vol. de *Sermons*, Genève, 1722, in-8°.—Son fils, Antoine, né à Genève, en 1737, pasteur de l'Église de Genève, et professeur de théologie en 1756, a publié *Theses philosophicæ variæ*, in-4°, 1752. *Theses astronomico-physicæ de actione solis et lunæ in aërem et aquas*, même année. Une *Défense de la réformation*, écrite en latin, 1735, et traduite en français. Il a aussi laissé plusieurs ouvrages manuscrits qui n'ont pas vu le jour.

MAURICE (Antoine), fils du précédent, et son élève, né à Genève, le 17 avril 1716, mort dans la même ville, le 23 juillet 1795, fut pasteur et professeur en théologie. Il a laissé quelques dissertations latines sur divers points de théologie et de philosophie; un *Traité sur la tolérance*, et une *Histoire ecclésiastique*, qui sont restés manuscrits.

MAURICEAU (François), chirurgien de Paris, s'appliqua pendant plusieurs années, avec beaucoup de succès, à la théorie et à la pratique de son art. Il se borna ensuite aux opérations qui regardent les accouchemens; ses talens le placèrent à la tête de tous les opérateurs en ce genre. On a de lui plusieurs ouvrages, fruits de son expérience et de ses réflexions. I. *Traité des maladies des femmes grosses, et de celles qui sont accouchées*, 1694, in-4°, avec figures. Ce livre a été traduit en anglais, en allemand, en flamand, en hollandais et en italien. II. *Dissertations sur la grossesse et l'accouchement des femmes, et sur leurs maladies, et sur celles des enfans nouveau-nés*, 1694. III. *Dernières observations sur les maladies des femmes grosses et accouchées*, in-4°, 1708. Ces deux derniers ouvrages forment le second volume de son *Traité*. Il y a plusieurs autres éditions de ce livre excellent, dont la meilleure est celle de Paris, 1740, 2 vol. in-4°, fig.; traduit en allemand, en anglais, en flamand, en italien et en latin. Cette dernière version est de l'auteur lui-même. Ces divers ouvrages ont été réunis, Paris, 1712, 1724, 1738 et 1740, in-4°, avec figures. L'auteur mourut le 17 octobre 1707, dans un âge assez avancé, à la campagne, où il s'était retiré.

MAURIER (Louis). *V.* Aubery.

MAURISIO (Gérard), chroniqueur, né à Vérone, citoyen et juge de Vicence, écrivit l'*Histoire des entreprises d'Ezzelin et de sa famille*, depuis l'an 1183 jusqu'en 1237. Il fut trop favorable à Ezzelin da Romano, et se montra son adulateur; mais, comme l'observe judicieusement Muratori, il est digne d'excuse, parce qu'Ezzelin, à cette époque, n'avait pas encore développé son caractère barbare. Maurisio eut très-fréquemment part aux événemens qu'il raconte, et fut prisonnier à Padoue, pendant que cette ville et Vicence se faisaient la guerre. Ayant été chargé de négocier auprès de ses concitoyens l'échange des prisonniers, et n'ayant pu l'obtenir, il se remit fidèlement dans les mains de ses vainqueurs.

MAURO (Fra), religieux de l'ordre des Camaldules, au monastère de Saint-Michel de Murano, près Venise, dans le 15e siècle, fut le plus célèbre des cosmographes de son temps. Il exécuta, de 1457 à 1459, une belle mappemonde, qu'on voit encore aujourd'hui dans une des salles du monastère dont nous venons de parler. Il avait formé dans son couvent une sorte d'école de cosmographie. On ne connaît pas plus l'époque de sa naissance que celle de sa mort. On croit qu'il ne vivait plus au 20 octobre 1459. La république vénitienne fit frapper une médaille en son honneur. Un religieux camaldule, du même couvent que Fra Mauro, a publié en 1806 une description de la mappemonde de ce

religieux, en 1 vol. in-folio.

MAURO (François), de l'ordre des frères mineurs, né à Spello, dans l'Ombrie, composa un poème en 12 livres, sur la Vie de Saint François d'Assise, intitulé *Franciscíados*, qui fut imprimé à Florence en 1571.

MAURO (Filadelfo), jésuite, né à Leontino, en 1644. On a de lui : *Istoria de' santi martiri Alfio, Filadelfio, e Cirino fratelli, e loro compagni, con quella d'altri santi della città de Leontini.*

MAURO (Marcel de), gentilhomme, né à Aversa, dans le 16e siècle, avocat auprès des tribunaux supérieurs de Naples, et du fisc du domaine royal, et président de chambre, a donné *Allegatio in causis præsertim feudalibus illustrium virorum*, publiée par son fils après sa mort.

MAURO (Sylvestre), né d'une famille noble de Spolette, dans l'Ombrie, en 1620, entra dans l'ordre des jésuites, fut professeur de philosophie à Macerata; et, s'étant fixé à Rome, il occupa les principales chaires du collége romain. Il a publié : I. Ses *Institutions philosophiques*, publiées à Rome en 1658, et les trois volumes de *Théologie*, imprimés aussi dans cette ville. II. Ses Commentaires sur Aristote, sous ce titre : *Nova et accurata ethicæ, politicæ, et œconomicæ Aristotelicæ editio cum præclarâ paraphrasi*, 1698, 2 v. in-4°. Il mourut au collége romain, dont il était recteur, le 20 janvier 1687.

MAUROCORDATO-SCARLATI (Alexandre), né, selon les uns, à Scio, des Scarlati de Gênes, selon d'autres, à Constantinople, d'une famille illustre de cette ville, vers l'an 1636, étudia d'abord à Rome au collége d'Urbin, et fit ensuite son cours de médecine à Padoue; mais sa fierté, son caractère querelleur, opiniâtre et brouillon, l'ayant fait exclure des écoles de cette université, au moment où il allait y recevoir le bonnet de docteur, il vint le prendre, en 1664, à Bologne, où il fit imprimer un ouvrage sous ce titre : *Pneumaticum instrumentum circulandi sanguinis, sive De motu et usu pulmonum*, Bononiæ, 1664; Francofurti, 1665, in-12. II. *Histoire sacrée*, en grec, imprimée à Bucharest, 1716. Il a laissé aussi quelques ouvrages manuscrits. De retour à Constantinople, il fut successivement médecin du grand-seigneur, interprète de la cour ottomane, puis député par Soliman III à la cour de Vienne, et enfin ambassadeur plénipotentiaire aux conférences de Carlowitz, où la paix fut conclue, en 1699, entre l'empereur Léopold et la Porte. Maurocordato, comblé de biens et d'honneurs, mourut à Constantinople en 1709. On lui attribue aussi une *Histoire des Juifs*, in-folio.

MAUROCORDATO-SCARLATI (Jean-Nicolas), fils du précédent, succéda à son père comme premier drogman de la Porte ottomane, et fut nommé, en 1709, hospodar de Moldavie. Plus savant que belliqueux, il n'était pas l'homme qui convenait à ce poste, et il fut révoqué au mois de novembre 1710. Il fut cependant réintégré dans cette principauté, en 1711, et passa à celle de la Valachie, après la mort d'Étienne Cautacusène, qui avait

été décapité avec deux de ses fils. Maurocordato se montra l'exécuteur le plus fidèle des ordres de la Porte, et se rendit odieux à ses sujets. Fait prisonnier par les troupes impériales, le 8 décembre 1716, il n'obtint sa liberté qu'en 1718, à la paix de Passarowitz, en vertu d'une stipulation expresse du traité. Il rentra dans sa principauté de Valachie, et y mourut le 14 septembre 1730, à l'âge d'environ 60 ans. Il était fort savant. On a de lui un ouvrage : *De officiis*, publié, en 1719, et réimprimé avec une traduction latine, Leipsick, 1722, in-4°. Il a laissé plusieurs manuscrits. La bibliothèque du Roi en possède un intitulé: Les *Loisirs de Philotée.*

MAUROCORDATO (Constantin), frère et successeur du précédent, fut le dernier hospodar de la Valachie, nommé par les boyards, et confirmé par la Porte ottomane, qui, depuis, s'est réservé le droit exclusif de nommer les souverains de la Moldavie et de la Valachie. Maurocordato était à peine installé dans sa principauté, qu'il faillit être enveloppé dans la déposition d'Achmet III, en octobre 1730. Il fut même arrêté et ses biens sequestrés; mais l'année suivante, le sultan Mahmoud le rétablit dans sa principauté. Constantin fit, en 1739, la fameuse réforme, qui consomma l'asservissement et la ruine de la Valachie. Pendant son long règne, il fut déposé et réintégré plusieurs fois; enfin il fut disgracié complètement, et mourut probablement peu d'années après.

MAUROLYCO (François), fameux géomètre du 16° siècle, né à Messine, en 1494, abbé de Sainte-Marie-du-Port en Sicile, très-habile dans les belles-lettres et dans les sciences, enseigna les mathématiques à Messine; il se mêla de prédire. Don Juan d'Autriche, commandant de la flotte destinée contre les Turcs, voulut voir Maurolyco, pour savoir quel serait le succès de cette expédition. Le savant Messinois lui annonça qu'elle serait heureuse. L'effet ayant répondu à la prédiction, don Juan combla d'honneurs le prétendu prophète. Tel est du moins le titre que lui ont donné ses compatriotes, qui ont cru le louer, en vantant ses connaissances astrologiques, et qui eussent dû plutôt estimer à leur juste valeur les rares connaissances qu'il avait dans les mathématiques, qui lui ont acquis des droits à l'estime et à la reconnaissance de la postérité. Ses principaux ouvrages sont : I. Une édition des *Sphériques* de Théodose, 1558, in-folio. II. *Emendatio et restitutio conicorum Apollonii Pergæi*, in-folio, Messine, 1654. III. *Archimedis monumenta omnia*, in-folio, 1685. IV. *Euclidis phænomena*, in-4°, Rome, 1591. V. *Martyrologium*, 1566, in-4°. VI. *Sinicarum rerum compendium*, in-8°. VII. *Rime*, 1552, in-8°. VIII. *Opuscula mathematica*, 1575, in-4°. IX. *Arithmeticorum libri duo*, in-8°. X. *Photismus de lumine et umbrâ*, in-4°. XI. *Problemata mecanica ad magnetem et ad pyxidem nauticam pertinentia*, in-4°. XII. *Cosmographia de formâ, situ, numeroque cœlorum elementariorum*, in-4°. Maurolyco, à une mémoire étendue, joignait un esprit pénétrant. C'était un génie propre à la méditation; toujours

renfermé en lui-même, ce n'était qu'avec peine qu'on lui arrachait quelques paroles sur d'autres objets que celui de ses études. Il mourut le 21 juillet 1575, regretté de tous les savans. On peut consulter pour ses ouvrages imprimés, le tome 37 des *Mémoires* de Nicéron, et pour ses manuscrits, la *bibliotheca Sicula* de Mongitore.

MAUROLYCO (Sylvestre), neveu du précédent, ecclésiastique très-savant en mathématiques, et dans tous les autres genres de littérature, fut chargé par Philippe II de faire le choix des meilleurs livres et manuscrits grecs, latins, hébreux, et arabes de toute l'Europe, pour former la fameuse bibliothèque de l'Escurial. On a de lui une histoire sacrée, intitulée : *Mare oceano di tutte le religioni del mondo ; Typographia sanctorum Christi militum ; De viris illustribus ordinis cisterciensium lib.* 1 ; *De viris illustribus Siculis ; Catalogus scriptorum ecclesiasticorum Lucidarius continens* 15 *questiones in materiâ astrologiæ et philosophiæ*. Messine, 1613, in-fol.

MAUROYENY (Nicolas), hospodar de Valachie, en 1787, prit les intérêts de la Porte contre les Autrichiens, entra dans la Transylvanie, souilla ses succès par le pillage et la cruauté, et fut à son tour battu par le major Orosz, le général Vatzey, et forcé dans son camp de Calafat par le général Clairfayt, qui le mit dans une déroute complète. Le divan, se croyant trahi par Mauroyeny, chercha à le perdre. Au mois d'octobre 1790, celui-ci se rendit au camp du grand-visir, sur l'invitation de ce dernier ; à peine y fut-il arrivé, qu'on lui trancha la tête, pour l'envoyer à Constantinople. Elle fut exposée à la porte du sérail. Il paya ainsi de sa tête l'honneur illustre et sans exemple pour un Grec d'avoir commandé un corps de troupes ottomanes.

MAURUS (Terentianus), qui florissait sous Trajan, suivant les uns, et sous les derniers Antonins, suivant d'autres, était gouverneur de Sienne, aujourd'hui Asna, dans la Haute-Égypte. Nous avons de lui un petit poëme latin, écrit avec goût et avec élégance, *sur les règles de la Poésie et de la versification*. On le trouve dans le *Corpus Poetarum* de Maittaire, et séparément sous le titre *De arte metricâ*, 1531, in-4°.

MAURUS (Hortensius), né à Vérone, s'attacha de bonne heure à la poésie latine, et plut à Ferdinand de Furstemberg, évêque de Paderborn, qui cultivait lui-même les lettres avec goût, et conserva à Maurus son amitié jusqu'à sa mort. Ce poète se retira alors à Hanovre, où il jouit de la considération de tous les citoyens distingués, quoiqu'il fût catholique, et même engagé dans les ordres. Il mourut dans cette ville, à l'âge de 92 ans, le 14 septembre 1724, et fut enterré dans l'église des catholiques, où l'on voit son épitaphe. Le célèbre jurisconsulte Christian Boëhmer, s'était engagé à donner une édition de ses poésies, que Maurus avait copiées pendant sa vie, mais il fut prévenu par la mort. Quelques-unes ont paru dans la collection des poètes allemands, par Boëeckius. L'abbé Weissenbach les a recueillies et publiées à Bâle, 1782, avec d'autres poé-

sies, sous le titre de *Selecta Veterum et Recentiorum poemata, in gratiam litteratæ juventutis*, in-12. Il les avait déjà publiées séparément. Voici le jugement qu'il en porte : *Stylus Hortensii purus est, tener, splendidus, plenus acuminis atque munditiarum.*

MAURUS. *Voyez* les articles Firmus, Morus et Servius.

MAURY (Jean-Siffrein), cardinal, naquit à Vauréas dans le comtat Venaissin, le 26 juin 1746, d'une famille peu riche. Des talens rares, et des circonstances particulières l'élevèrent aux premières dignités de l'Église. Il fit dans son pays ses premières études d'une manière très-brillante. Se destinant à l'état ecclésiastique, il alla faire son cours de théologie à Avignon, au séminaire de Saint-Charles, sous la direction des prêtres de Saint-Sulpice, et ensuite au séminaire de Sainte-Garde, dans la même ville. Dès lors se développait son goût pour l'éloquence. Il étudiait Bossuet, il n'en parlait qu'avec une admiration portée jusqu'à l'enthousiasme, et cela devint une habitude de toute sa vie. Doné de la plus heureuse mémoire, d'un esprit vif, aimant le travail, tourmenté du desir de parvenir, il sentit que Paris était le seul endroit qui pouvait convenir à ses vues, et il y vint à l'âge de 19 ans. Dès 1766, c'est-à-dire à l'âge de 20 ans, il publia un *Éloge funèbre de M. le Dauphin*; et si cette pièce n'eut pas un grand succès, d'autres éloges qui la suivirent de près, annoncèrent le talent de l'auteur. L'*Éloge de Fénelon*, en 1771, pour le prix de l'Académie française, obtint l'*accessit*; c'est le premier pas que fit l'abbé Maury vers la réputation et la fortune. L'évêque de Lombez le fit son grand-vicaire et son official. Il se rendit à ce poste; mais il revint à Paris, où le rappelait son dessein de se livrer à la prédication. Il fut choisi en 1772, pour prêcher le *Panégyrique de Saint Louis* devant l'Académie française. Son discours eut le plus grand succès. Contre tout usage, et sans respect pour le lieu saint, des applaudissemens éclatèrent, et interrompirent l'orateur. C'est vers ce temps qu'il se lia avec d'Alembert et d'autres philosophes. Il visait à l'Académie. Le 28 août 1775, il prononça devant l'assemblée du clergé le *Panégyrique de Saint Augustin*, discours supérieur à tous les ouvrages qu'il avait publiés jusqu'alors. L'assemblée en fut si satisfaite, qu'elle demanda au roi une grace pour l'orateur. Il fut nommé à l'abbaye de la Frénade, au diocèse de Saintes. Bientôt après, il prêcha à la cour un Avent et un Carême. « Dans le *Panégyrique de Saint Louis*, dit Chénier, les croisades de ce prince sont justifiées par un noble motif, la délivrance des Français, des chrétiens en captivité. Ces émigrations armées causèrent de grands maux, mais elles eurent aussi quelque influence sur la civilisation européenne. C'est en historien que Robertson avait exposé ces avantages; le panégyriste les fait valoir en orateur. Il peint surtout de couleurs touchantes l'héroïsme du pieux monarque, cette probité magnanime qui le rendit l'arbitre de ses voisins et même de ses ennemis; ses soins pour rendre la justice, ses travaux, ses établissemens, les

pleurs versés sur sa tombe, les regrets prolongés un siècle, et le cri des Français durant les six règnes suivans, redemandant, à chaque vexation, les établissemens de Saint Louis. Ce discours prononcé devant l'Académie française, fixa sur l'orateur, jeune alors, les regards bienveillans de cette compagnie célèbre; elle lui donna des marques d'un intérêt spécial; il s'en montra digne, et l'on sentit combien son talent se perfectionnait, lorsqu'il prononça devant le clergé de France le Panégyrique de Saint Augustin. Comme on y voit ce Bossuet du quatrième siècle, illustrer, défendre et dominer l'Église chrétienne! Malgré son zèle ardent contre l'hérésie, comme on aime à le trouver tolérant! Avant d'entrer en lice avec les évêques donatistes, l'évêque d'Hippone exigea que les soldats d'Honorius sortissent de Carthage, ainsi Fénélon *ne voulut commencer ses missions en Saintonge, qu'après avoir fait éloigner de la province les légions de Louis-le-Grand*. Ce rapprochement heureux honore doublement l'orateur, homme trop éclairé pour faire cas des conversions opérées par les baïonnettes. Son discours est plein de traits de cette force; il est nerveux, rapide, éloquent; et puisque Marc-Aurèle n'est point un Saint, puisque son éloge est un discours profane, ce Panégyrique de Saint Augustin nous paraît mériter la première place dans un genre où Massillon s'est exercé.» Maury avait le travail extrêmement facile, et de l'aptitude à traiter toutes sortes de matières. Plusieurs évêques l'employaient pour leurs mandemens. Des magistrats et même des ministres se servaient, dit-on, de lui pour des rapports ou des mémoires. En 1785, son desir d'appartenir à l'Académie française fut satisfait; elle le reçut dans son sein. Il succédait à M. de Pompignan. Il prononça son discours de réception le 27 janvier de la même année. Il était lié avec l'abbé de Boismont, prédicateur comme lui, et son confrère à l'Académie. Ils fréquentaient ensemble l'hôtel de la Rochefoucauld, habité par madame la duchesse d'Anville. Cette double liaison lui valut la résignation du riche prieuré de Lihons, dont l'abbé de Boismont était titulaire. C'est en cette qualité que, lors de la convocation des États-généraux, l'abbé Maury assista aux assemblées du clergé du bailliage de Péronne, y fut nommé député. Dans les premières séances des États, il s'opposa à la vérification des pouvoirs et à la réunion des ordres. Effrayé par des menaces qui lui furent faites à la suite d'un de ses discours, et par les déplorables évènemens du 14 juillet, il quitta Versailles, fut arrêté à Péronne, et revint à l'Assemblée. On dit qu'il fut encore tenté de la quitter après le 5 octobre, mais que Malouet le retint. C'est alors qu'il commença à parler, et qu'il contrebalança Mirabeau. On le vit traiter avec une égale facilité et un talent admirable toutes les grandes questions, soit de politique, soit de finances ou d'affaires ecclésiastiques. Ses discours, souvent improvisés, sont des modèles d'éloquence. Il signa les différentes protestations du côté droit en faveur de la religion et de la monarchie, entre autres celle du 13 avril 1790, lors du refus de l'As-

semblée de déclarer la religion catholique religion de l'État; et celle du 29 juin 1791, sur les décrets qui avaient rendu prisonniers le roi et la famille royale. On lui doit la justice de dire qu'il défendit avec courage l'autel et le trône, et, en ce qui dépendait de lui, il n'omit rien de ce qui pouvait les sauver. Après la clôture de la session, il sortit de France. Il reçut partout, dans l'accueil le plus flatteur, la récompense de ses nobles travaux. Pie VI l'appela à Rome. Son entrée dans cette capitale du monde chrétien fut un triomphe. Il éprouva de la part de MESDAMES, tantes du roi, le traitement le plus distingué. Le pape le fit archevêque de Nicée *in partibus infidelium*. Il fut sacré le 1er mars 1792, par le cardinal Zelada, et presque aussitôt nommé nonce à la diète de Francfort, assemblée pour l'élection de François II. Le 21 février 1794, Pie VI mit le comble à ses faveurs, en faisant Maury cardinal, et en le nommant à l'évêché de Montefiascone, l'un des plus riches d'Italie. Les Français s'étant emparés de Rome en 1798, tous les cardinaux furent obligés de fuir. Le cardinal Maury, celui de tous qui avait le plus à craindre, se déroba, déguisé, dit-on, en voiturier, parvint à gagner Venise, et de là passa en Russie. Lorsque les victoires des Russes eurent forcé les Français d'abandonner l'Italie, il y revint, et assista au conclave qui se réunit à Venise le 1er décembre 1799, pour l'élection de Pie VII. Il suivit à Rome le nouveau pontife, et fut accrédité ambassadeur près de S. S. par Louis XVIII. Un arrangement avec la France, nécessité par des circonstances impérieuses et les intérêts de l'Église, mit bientôt fin à cette mission. Le cardinal Fesch, étant venu à Rome en qualité d'ambassadeur, exigea l'éloignement du cardinal Maury, comme suspect au gouvernement français. Il écrivit à Napoléon, de Montefiascone, le 12 août 1804, la fameuse lettre qui fut pour lui le sujet de tant de blâme et de reproches. Il paraît néanmoins, par le texte même de cette lettre, qu'elle était d'usage de la part du sacré collége, à l'avénement des Souverains au trône, et qu'il en fut écrit une par chaque cardinal à Napoléon, nouvellement déclaré empereur. Il fit en 1805 le voyage de Gênes, et y vit Napoléon. Il en obtint la permission de rentrer en France, et il parut à Paris au mois de mai 1806. Son retour ne fut point heureux. Ses ennemis se réjouirent de le voir compromis par cette démarche fausse; et ceux qui jusqu'alors l'avaient admiré lui retirèrent leur estime. Il ne mit peut-être pas aussi dans sa conduite la dignité qu'exigeait son élévation. Il éprouva plus de faveur de la part du gouvernement, sans toutefois qu'elle fût accompagnée de plus de considération. On lui accorda le traitement de cardinal français, et il fut nommé premier aumônier de Jérôme Bonaparte. On a vu qu'il était de l'Académie française avant la révolution. Il fut en 1807 rappelé dans la classe de l'Institut, qui la représentait. Il y succédait à Target. Il fit de l'abbé de Radonvilliers un long éloge qui ennuya l'auditoire. Qu'on eût raison ou tort, cet échec déconsidéra l'académicien, comme la lettre à Napoléon avait déconsi-

déré le cardinal. Le dimanche 14 octobre 1810, le cardinal Maury se trouvant à Fontainebleau, où était la cour, fut appelé dans le cabinet de Napoléon, et en sortit nommé archevêque de Paris. L'opinion générale était qu'il desirait cette place; mais il était loin de s'attendre si promptement à une telle faveur. Le chapitre métropolitain lui déféra aussitôt l'administration du diocèse, et il l'accepta. Il écrivit sur-le-champ au pape, qui déjà avait été arraché de Rome, et se trouvait à Savone. Le 5 novembre 1810, le Saint Père lui adressa un bref par lequel il désapprouvait sa conduite, et lui enjoignait de renoncer à cette administration. La monition etait paternelle, mais elle était positive. Le bref parvint à Paris : la police était trop vigilante pour n'en être point instruite. Le cardinal Maury en prétendit cause d'ignorance, et continua toujours d'administrer. Le cardinal prit le parti qui lui parut le moins périlleux, et qui peut-être convenait le mieux à ses vues. En 1811, les affaires avec le pape prenant chaque jour une tournure plus fâcheuse, le cardinal Maury fut nommé membre d'une commission chargée de répondre à des questions du gouvernement, sur celui de l'Église. Il assista au concile national tenu à Paris au mois de juin de cette année, et n'y marqua pas beaucoup. Le pape ayant été amené à Fontainebleau, il eut plusieurs fois l'honneur de le voir; il prétendit que dans ces entrevues il ne fut nullement question du bref. La capitulation du 30 mars 1814, ayant ouvert les portes de Paris aux troupes alliées, le cardinal Maury assembla le lendemain chez lui, à six heures du matin, le chapitre de la métropole. Il y exposa que les circonstances l'obligeaient de s'absenter, mais que ce ne serait que pour quelques momens; il régla différentes choses pour cette courte absence. Son départ se différa jusqu'après midi. Arrivé aux barrières, il les trouva fermées, et fut obligé de revenir. Cette mésaventure l'exposa à plus d'une mortification, qu'il n'aurait point éprouvée, du moins personnellement, s'il était parti le matin. Le 8 d'avril, les chanoines, réunis en chapitre, révoquèrent les pouvoirs qu'ils lui avaient déférés, et le lui firent signifier par le promoteur du diocèse. Il essaya de se faire présenter aux Souverains alliés; ils refusèrent de le recevoir. Les mêmes tentatives près des princes, à leur retour, ne furent pas plus heureuses. Il fut obligé de quitter Paris, et prit, le 18 mai, le chemin de Rome, où d'autres mortifications l'attendaient. A son arrivée, il eut ordre de se rendre au château Saint-Ange; il y demeura six mois, et passa six autres mois chez les Lazaristes. On nomma un vicaire apostolique pour gouverner le diocèse de Montefiascone. Il donna sa démission de ce siége. Il lui fut défendu de se présenter chez le pape, et de paraître dans les cérémonies avec le sacré collége. Il passa dans la retraite le peu de temps qui lui restait à vivre. Il tomba malade au commencement de mai 1817; il demanda aussitôt et reçut les sacremens. Il expira dans la nuit du 10 au 11 du même mois, après avoir reçu l'extrême-onction. Il allait achever sa 71ᵉ année. On trouvera sur ce cardinal une notice détaillée dans

l'Ami de la religion et du roi, tome 12, pag. 321. Les ouvrages qu'on a de lui, sont : I. *Eloge funèbre de M. le Dauphin*, Sens, 1766, in-8°. II. *Eloge du roi Stanislas-le-Bienfaisant*, 1766, in-12. III. *Eloge de Charles V, roi de France*, Amsterdam, 1767, in-8°. IV. *Eloge de Fénélon*, 1771, in-8°. On a vu qu'au concours de l'Académie française cet éloge avait obtenu l'*accessit*. Le jeune orateur avait pour concurrent Laharpe, qui l'emporta; mais il est assez reconnu que le discours de l'abbé Maury n'était pas celui qui avait le moins de mérite. V. *Discours sur la paix*, pour le concours de l'Académie française, 1767, in-8°. VI. *Panégyrique de Saint Louis, en présence de l'Académie française*, 1772, in-8°. VII. *Réflexions sur les Sermons nouveaux de Bossuet*. Elles avaient été destinées à servir de préface à ces sermons, dans l'édition de Bossuet de dom Deforis. Ce religieux ne les ayant point adoptées, elles furent imprimées à part, Avignon, 1772, in-8°. VIII. *Discours choisis sur différens sujets de religion et de littérature*, 1777, in-12. Ce sont les discours cités ci-dessus. IX. *Principes de l'éloquence pour la chaire et le barreau*, 1782, in-12; autre édition considérablement augmentée, avec ce titre : *Essai sur l'éloquence de la chaire*, 2 vol. in-8°. « Dans cet ouvrage, dit Chénier, tout fait sentir à quel haut degré l'écrivain possède la matière qu'il traite, et les orateurs célèbres qui furent ses modèles. Lui-même est toujours orateur, soit lorsqu'il analyse les différentes parties qui constituent le plan du discours, soit lorsqu'il considère en ce genre d'écrire les beautés et les défauts du style, soit lorsqu'il caractérise tour à tour la rapidité, la véhémence, la force irrésistible de Démosthènes, l'abondance heureuse et l'inépuisable richesse de Cicéron, l'onction pathétique de Fénélon, la hauteur ou plutôt la majesté sublime de Bossuet, l'autorité religieuse de Bourdaloue, l'élégance exquise et variée de Massillon, soit enfin lorsqu'exerçant une justice plus rare, puisqu'elle regarde un contemporain, il approuve la révolution que le panégyriste de Descartes et de Marc-Aurèle a opérée dans l'art oratoire. On aime à y trouver un exorde éloquent du missionnaire Bridaine, prédicateur accoutumé aux villages, et tout à coup transporté dans une église de Paris, environné pour la première fois d'un auditoire qui pouvait et qui voulait lui paraître imposant; mais, tirant de sa position même une force inattendue, et se reprochant devant Dieu d'avoir tourmenté la conscience du pauvre, et porté l'épouvante au sein des chaumières, au lieu de réserver les foudres évangéliques pour tonner contre les vices de l'opulence, et contre l'orgueilleuse corruption des habitans des palais. Impartial dans ses jugemens, l'auteur loue le mérite du protestant Saurin; mais il blâme en lui l'intolérance, si blâmable en effet dans toutes les sectes, et dans l'universalité des choses humaines. Les Anglais le trouveront sobre d'éloges pour leur archevêque Tillotson; mais aucun ami de la véritable éloquence n'osera lui contester ce qui établit l'extrême supériorité des grands prédicateurs français

sur ceux d'Angleterre et du reste de l'Europe. Entre nos orateurs sacrés, Bossuet, leur maître, est toujours présent à son admiration respectueuse. Il nous semble un peu sévère pour Fléchier; peut-être même n'est-il pas complètement juste à l'égard de Massillon; car s'il le place au-dessus de Bourdaloue, comme écrivain, en qualité d'orateur, il le croit inférieur à Bourdaloue. Cette opinion long-temps convenue, nous paraît difficile à démontrer. Plein du barreau de l'antiquité, à peine le cardinal Maury s'occupe-t-il un moment du barreau moderne. On desirerait qu'il eût voulu creuser davantage cette mine, souvent stérile, mais où quelques filons pouvaient être mis en lumière et fécondés par son talent. Du reste, son livre est d'un bout à l'autre aussi intéressant que solide. La correction, la noblesse et l'harmonie du style, y répondent constamment à la pureté des principes. Après l'*Essai sur les éloges* (de Thomas), aucun des traités français composés sur l'éloquence, ne peut instruire autant les élèves; ils apprendront, en l'étudiant, quelles règles ils doivent observer, ce qu'il faut éviter, ce qu'il faut suivre et comment il faut écrire. » X. *Panégyrique de Saint Vincent de Paul*, inédit. On le regarde comme le chef-d'œuvre de son auteur, et suivant un critique, l'impression en était ardemment desirée; on ignore pourquoi le cardinal a résisté à ce vœu. XI. *Mémoire justificatif* de sa conduite, daté du 15 mai 1814, avant son départ. Il y entreprend de justifier sa lettre à Napoléon, et son acceptation de l'administration du diocèse de Paris. Malheureusement ce ne sont pas les seuls reproches qu'on lui fasse. *Voyez* la Réponse à son Mémoire, *Ami de la religion*, tom. 1, n° 20, pag. 305 et suiv. Il préparait, dit-on, une apologie plus étendue; elle n'a point paru, et eût été inutile. L'opinion publique était fixée à son sujet, et le temps seul peut, s'il y a lieu, apporter quelque changement à ce que les passions auraient exagéré. On lui attribue, de société avec l'abbé de Boismont, des *Lettres sur l'état actuel de la religion et du clergé de France*, etc., vers 1781. (Voyez *Dictionnaire des Anonymes*, n° 3836.) On dit qu'il avait travaillé aux édits de la cour plénière, avec M. Dupaty. Il faut ajouter à tous ces ouvrages ses opinions et ses discours à l'Assemblée constituante, et ses nombreux Mandemens pendant son administration du diocèse de Paris, qui n'ont pas peu contribué à gâter sa belle réputation.

MAUSCHBERGER (Léopold), né à Kralup en Bohême, l'an 1718, entra chez les jésuites, et professa avec beaucoup de réputation. On estime son *Motus localis gravium solidorum*, Olmutz, 1751, in-8°. On a encore de lui des *Commentaires sur divers livres de l'Écriture Sainte*; un *Cours de théologie*, et un *Traité sur les lois*.

MAUSOLE. *Voy.* Artémise.

MAUSONIO (Florido), jurisconsulte, né à Aquilée, dans le 17° siècle, a publié *De causis executivis lib. 5, in quibus de judicii assecuratione, ac de suspecto et fugitivo debitore, ac aliis in judicio executivo occurrentibus, cui accessit opusculum de contrahendis*.

MAUSONIO. *Voy.* Massonio.

MAUSSAC (Philippe-Jacques de), habile helléniste et savant critique, conseiller au parlement de Toulouse, et président en la cour des aides à Montpellier, né vers 1590 à Corneillan, village voisin de Béziers, mourut à Paris en 1650, à 70 ans. On a de lui : I. Le *Lexique grec des dix orateurs*, rédigé par Harpocration, Paris, 1614, in-4°. II. Des remarques savantes sur le *Traité des monts et des fleuves*, attribué à Plutarque. III. Des remarques sur un ouvrage qui a pour titre : *Julii Cæsaris Scaligeri adversùs D. Erasmum orationes duæ, eloquentiæ romanæ vindices*, Toulouse, 1621, in-4°. On trouve à la tête de ce recueil le dialogue d'Érasme, intitulé : *Ciceronianus, sive de optimo dicendi genere*, qui a tant excité la bile de Scaliger. IV. Un recueil de quelques opuscules grecs parmi lesquels on trouve un *Traité* de Michel Psellus sur *les Pierres*, avec des notes et un appendix aux notes sur le Lexique d'Harpocration.

MAUTOUR (Philibert-Bernard Moreau de), savant antiquaire, auditeur de la chambre des comptes de Paris, membre de l'Académie des inscriptions, né à Beaune, le 22 décembre 1654, d'une famille de robe qui a produit des hommes de mérite, et mort le 7 septembre 1737, avec la réputation d'un excellent antiquaire, et d'un savant aimable et enjoué. Il est au rang des poètes médiocres qui ont produit quelques vers heureux. Ses poésies sont répandues dans le Mercure, dans le Journal de Verdun et dans d'autres recueils. Parmi ses productions on se contentera de citer : I. *Fables nouvelles* en vers (trad. du latin de Jacques Regnier), Paris, 1685, in-12. II. *Dissertations historiques sur divers sujets de l'antiquité*, ibid., 1706, in-12. III. *Journal de la campagne de Piémont*, conduite par Catinat, en 1690, Paris, 1691, in-12. On a encore de lui : I. Une *Traduction de l'Abrégé chronologique de l'histoire universelle* du P. Pétau, en 4 vol. in-12. II. Plusieurs *Dissertations*, qui font honneur à son savoir et à sa sagacité, dans les Mémoires de l'Académie des belles-lettres.

MAUVEL. *Voyez* Catinat.

*MAUVIA, reine des Sarrasins, dans le 4e siècle, désola, à la tête d'un armée, l'Arabie et la Palestine. Elle fit ensuite alliance avec l'empereur Valens, et le servit dans ses guerres contre les Goths. Ce dernier lui envoya un moine d'Égypte, appelé Moyse, qui lui fit embrasser le christianisme, ainsi qu'à son peuple.

MAUVILLAIN (Jean-Armand de), docteur en médecine, doyen de la faculté de Paris en 1666, ami intime de Molière. C'est à lui et à Liénard que l'auteur comique est redevable de presque toutes les plaisanteries qui se trouvent dans ses pièces contre les médecins et contre les apothicaires. Non content d'avoir fourni à Molière les termes de l'art, ils lui tracèrent encore l'originalité de quelques-uns de leurs confrères, qui se singularisaient dans leur profession, ou la déshonoraient. Ce genre de plaisanterie, poussé souvent un peu trop loin, plut beaucoup au public, et amusa la cour. Louis XIV, voyant un jour à son dîner Molière avec Mauvillain, dit au premier : « Vous avez un médecin; que

vous fait-il ? — Sire, répondit Molière, nous raisonnons ensemble : il m'ordonne des remèdes, je ne les fais point, et je guéris. » Pour obliger son ami, le poète comique adressa au roi un placet conçu en ces termes : « Sire, un fort honnête médecin, dont j'ai l'honneur d'être le malade, me promet, et veut s'obliger, par devant notaire, de me faire vivre encore trente ans, si je puis lui obtenir une grace de votre majesté. Je lui ai dit que je ne lui demandais pas tant, et que je serais satisfait de lui s'il s'obligeait à ne me pas tuer. Cette grace, Sire, est un canonicat de votre chapelle de Vincennes, vacant par la mort de. . . . . » C'était pour le fils de Mauvillain, auquel le roi l'accorda.

MAUVILLON (Éléazar), historien, traducteur et grammairien, né en Provence, le 15 juillet 1712, fut secrétaire intime de Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, roi de Pologne, et ensuite professeur de langue française au *Carolinum* de Brunswick. Il mourut à Leipsick, en mai 1779. On a de lui : I. *Lettres Françaises et Germaniques*, Londres, 1740, in-12. II. *Le Droit public Germanique*, Amsterdam, 1749, 2 vol. in-8°. III. *Histoire du prince Eugène de Savoie*, ibid., 1740-55, 5 vol. in-12. IV. *Histoire de Frédéric-Guillaume Ier, roi de Prusse*, ibid., 1741, in-4°. V. *Histoire de Gustave-Adolphe, roi de Suède*, ibid., 1764, in-4°. Parmi ses traductions, on remarque celle de *Paméla*, Amsterdam, 1743, in-12.

MAUVILLON (Jacques), ingénieur et écrivain allemand, fils du précédent, né à Leipsick, en 1743, fit ses études au *Carolinum* de Brunswick, et obtint ensuite une place d'ingénieur au service de Hanovre pendant la guerre de sept ans. Plus tard, il passa à Cassel, y fut nommé ingénieur des ponts et chaussées, capitaine du corps des cadets, et professeur de fortifications. Il travaillait en même temps aux journaux littéraires de cette ville, et composa divers ouvrages. En 1785, il fut appelé à Brunswick, comme major au corps du génie et professeur au *Carolinum*. Il fit connaissance dans cette ville avec Mirabeau, se lia étroitement avec lui, et fut son coopérateur pour son grand ouvrage sur la monarchie prussienne. Mauvillon mourut le 10 janvier 1794. On a de lui un grand nombre de traductions d'ouvrages français. Parmi ceux de sa composition, nous citerons : I. *Paradoxes littéraires* (en français), Amsterdam, 1768. II. *Introduction à toutes les sciences militaires*, Brunswick, 1783. III. *Le système de la religion chrétienne, le seul vrai en partie*, Berlin, 1787, etc. IV. *Les principes de la tactique actuelle de l'infanterie des troupes les plus perfectionnées*, qui se trouvent à la fin de la *Monarchie prussienne*, sont de Mauvillon.

MAUVISSIÈRE. *Voyez* Castelnau.

MAXENCE (Marcus Aurelius Valerius Maxentius), fils de l'empereur Maximien-Hercule, et gendre de Galère-Maximien, profita de l'abdication de son père pour avoir part au gouvernement. Il se fit déclarer Auguste en Italie, le 28 octobre 306. Il engagea ensuite son père à reprendre la pourpre, contraignit Sévère de

se renfermer dans Ravenne, et le fit mourir quelque temps après, contre la parole qu'il lui avait donnée. Galère-Maximien marcha contre lui, et fut obligé de prendre la fuite; ce qui rétablit la paix en Italie. On crut d'abord qu'elle allait être rompue par les démêlés qui s'élevèrent entre le père et le fils; mais Maximien-Hercule, chassé de Rome et fugitif dans les Gaules, s'étant étranglé l'an 310, on en fut quitte pour la peur. Après sa mort, Maxence s'empara de l'Afrique, et s'y fit détester par ses cruautés et par les persécutions qu'il suscita contre les chrétiens. Ce fut alors que Constantin résolut de faire la guerre à Maxence qui était revenu à Rome. Ce tyran sortit de cette capitale le 28 octobre 312, pour lui livrer bataille. Il la perdit, et tenta de rentrer dans la ville; mais le pont sur lequel il passait en donnant ses ordres, ayant écroulé sous lui, il tomba dans le Tibre et s'y noya. Le lendemain, Constantin entra triomphant dans Rome, et publia un édit en faveur des chrétiens. On prétend que ce barbare n'était point fils de Maximien; mais que sa mère l'avait supposé, pour se faire aimer de son époux. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'avait aucune des qualités de son père. Il était lâche, incapable, d'une figure désagréable, et d'un esprit encore plus mal fait. Il ne connaissait nulle opération militaire; on ne le voyait jamais au Champ-de-Mars. Ses exercices étaient de délicieuses promenades dans ses jardins et sous ses portiques de marbre. Se transporter à une maison de plaisance, c'était pour lui une expédition; et il tirait vanité de cette inaction honteuse. Il ne craignait point de dire qu'il était le seul empereur, et que les autres princes combattaient pour lui sur les frontières. Brutalement débauché, il enlevait aux maris leurs épouses, et les leur renvoyait déshonorées, après les avoir livrées à ses officiers. Ce n'était point aux familles du peuple qu'il s'adressait; il outrageait ce qu'il y avait de plus éminent dans Rome et dans le sénat. Rien n'assouvissait la fureur de ses desirs, qui toujours renaissans, couraient d'objet en objet sans laisser aucune vertu en sûreté. Sa cruauté, excitée par la cupidité, trouvait autant de coupables que de riches. Tous ceux dont les possessions avaient de quoi tenter Maxence ne pouvaient éviter la mort : la douceur, la soumission, la patience, ne le désarmaient point; encore moins la dignité des personnes. Il est impossible de compter, dit Eusèbe, le nombre des sénateurs qu'il fit périr. « Suivant la maxime des méchans princes, il mettait tout son appui dans les gens de guerre : aussi les comblait-il de largesses, et il épuisait pour eux les finances publiques. « Jouissez, leur disait-il, prodiguez, dissipez : c'est-là votre partage. » Dans une querelle qui s'éleva entre le peuple et les soldats, il permit à ceux-ci de faire mainbasse sur les citoyens, et le carnage fut grand. En accordant ainsi aux troupes une pleine licence, il s'assurait des ministres pour l'exécution de toutes ses violences; et non-seulement Rome, mais l'Italie entière étaient remplies de satellites de sa tyrannie. Pour fournir aux dépenses énormes par lesquelles il s'attachait les troupes, le trésor pu-

blic ne suffit pas long-temps; il fallut y joindre les confiscations injustes, les taxes sur tous les ordres de l'État, le pillage des temples. La suite d'une si mauvaise administration fut la disette des choses nécessaires à la vie, et une famine si grande, qu'aucun homme vivant ne se souvenait d'en avoir vu une semblable dans Rome.

MAXENCE (Jean), moine de Scythie au 6e siècle, soutint à Constantinople, devant les légats du pape Hormisdas, cette proposition : Un de la Trinité a souffert dans sa chair. Il eut, en Orient et en Occident, des partisans et des adversaires. Sa proposition fut approuvée dans la suite par le cinquième concile général et par le pape Martin Ier. Maxence composa un ouvrage contre les acéphales que nous avons dans la Bibliothèque des Pères. Bilibaldus Pirckheimerus les a recueillis à Cologne, 1626, 2 vol. in-8°, à la suite de son édition de Fulgence. Il fut un des plus zélés défenseurs de la doctrine de Saint Augustin, dont il était disciple. — Il faut le distinguer de Saint Maxence, évêque de Trèves au 4e siècle, et frère de Saint Maximin.

MAXIME (Saint), évêque de Jérusalem, successeur de Saint Macaire en 331, condamné aux mines sous l'empire de Maximien, après avoir perdu l'œil droit et le jarret pour la défense de la foi, parut avec éclat au concile de Nicée en 325, et à celui de Tyr en 335. Les ariens dominaient dans cette dernière assemblée. Saint Paphnuce, voyant qu'ils étaient les plus puissans, prit Saint Maxime par la main, en lui disant : Puisque j'ai l'honneur de porter les mêmes marques que vous de mes souffrances pour Jésus-Christ, et que j'ai perdu, comme vous, un de ces yeux corporels pour jouir plus abondamment de la lumière divine, je ne saurais vous voir assis dans une assemblée de méchans, ni vous voir tenir de rang entre les ouvriers d'iniquité. » Il le fit sortir de ce lieu, et l'instruisit de toutes les intrigues des ariens. Maxime ne se signala pas moins au concile de Sardique en 347. Il tint, deux ans après, un concile à Jérusalem, où Saint Athanase fut reçu à la communion de l'Église. Les ariens furent si irrités du résultat de ce concile, qu'ils déposèrent Maxime. Il termina sa carrière en 350.

MAXIME (Saint), évêque de Turin, au 5e siècle, est célèbre par sa piété et par sa science. On a de lui, dans la Bibliothèque des Pères, des *Homélies*, dont quelques-unes portent le nom de *Saint Ambroise, de Saint Augustin, et d'Eusèbe d'Emèse*. On en trouve aussi dans le *Musæum Italium* de Dom Mabillon, dans le tom. 9 de l'*Amplissima collectio* de D. Martène, et dans les *Anecdota* de Muratori.

MAXIME (Saint), à Constantinople, d'une famille noble et ancienne, et confesseur dans le 7e siècle, s'éleva avec zèle contre l'hérésie des monothélites, qui le persécutèrent avec une violence inouïe. Il mourut dans les fers, le 13 août 662, des tourmens qu'on lui fit endurer. Il nous reste de lui un commentaire sur les livres attribués à Saint Denis-l'Aréopagite, et plusieurs autres ouvrages, dont le P. Combéfis, dominicain, a donné une bonne édition

grecque et latine en 1675, en 2 vol. in-fol.

MAXIME (Petronius - Maximus), empereur romain d'Occident, né à Rome, en 375, d'une famille riche et puissante, exerça pendant sa jeunesse les fonctions d'intendant des finances et de préfet de Rome. Il fut deux fois préfet d'Italie, deux fois consul, et patrice en 445. L'empereur Valentinien III devint amoureux de la femme de Maxime, qui était fort belle, et lui fit violence au moyen d'un lâche artifice. Maxime, dissimulant sa fureur, prépara sourdement sa vengeance. Il causa la mort d'Actius, qui était le plus fort soutien de Valentinien, et, quelques mois après, il fit assassiner cet empereur. Maxime fut élevé à l'empire, le lendemain même de la mort de Valentinien. Mais à peine eut-il la couronne, qu'il se montra incapable d'en supporter le poids. Genseric, roi des Vandales, étant venu l'attaquer, il prit lâchement la fuite, et fut percé de coups par les officiers de l'impératrice Eudoxie, qu'il avait épousée après la mort de Valentinien, son premier époux. Il mourut le 12 juin 455.

MAXIME (Magnus Maximus), tyran des Gaules, né en Espagne, général de l'armée romaine en Angleterre, s'y fit proclamer empereur en 381 ou 383, selon quelques historiens, et passa dans les Gaules, où les légions, mécontentes de Gratien, le reconnurent. Trèves fut le siège de son empire. Gratien marcha contre ce rebelle; mais il perdit une bataille près de Paris par la trahison d'un de ses officiers, et fut tué à Lyon par Audragate dans un festin. Le barbare Maxime lui refusa les honneurs de la sépulture. Maître des Gaules, de l'Espagne et de l'Angleterre, il envoya des ambassadeurs à Théodose, pour insinuer à ce prince de l'associer à l'empire. On lui donna des espérances; mais, comme il vit qu'on ne voulait que l'amuser, il passa les Alpes, et marcha contre Valentinien-le-Jeune, qui chercha un asile à Thessalonique, auprès de Théodose. Maxime, fondant sur l'Italie à la faveur de cette fuite, s'empara de Plaisance, de Modène, de Reggio, de Bologne, de Rome même, et commit partout des cruautés. Pillages, violences, sacriléges, ses soldats se permirent tout, à l'exemple de leur chef. Personne n'a parlé avec plus de force des barbaries de ce tyran, que l'orateur Pacatus. «Il peint, dit Thomas, les brigandages et les rapines; les riches citoyens proscrits; leurs maisons pillées; leurs biens vendus, l'or et les pierreries arrachés aux femmes; les vieillards survivant à leur fortune; les enfans mis à l'enchère avec l'héritage de leurs pères: l'homme riche invoquant l'indigence pour échapper au bourreau; la fuite, la désolation; les villes devenues désertes et les déserts peuplés; le palais impérial où l'on portait de toutes parts les trésors des exilés et le fruit du carnage; mille mains occupées nuit et jour à compter de l'argent, à entasser des métaux, à mutiler des vases; l'or teint de sang pesé dans les balances sous les yeux du tyran; l'avarice insatiable engloutissant tout sans jamais rendre, et ces richesses immenses perdues pour le ravisseur même, qui dans son économie sombre et sauvage, ne savait ni en user, ni en abuser; au milieu de tant de maux,

l'affreuse nécessité de paraître encore se réjouir ; le délateur, errant pour calomnier les regards et les visages ; le citoyen, qui de riche est devenu pauvre, n'osant paraître, parce que la vie lui restait encore ; et le frère dont on avait assassiné le frère, n'osant sortir en habit de deuil, parce qu'il avait un fils. » Théodose, indigné de tant de maux, se disposa à punir l'usurpateur : pour tromper Maxime, il fait les préparatifs d'une armée navale. Maxime donne dans le piége, et fait embarquer la plus grande partie de ses troupes. Théodose, à cette nouvelle, précipite sa marche, atteint son ar ée, la défait ; marche vers Aquilée où le tyran s'était réfugié, et la prend d'assaut. Alors les propres soldats de Maxime l'amènent à Théodose, les pieds nus et les mains liées. Ce prince s'attendrit sur son malheur, après lui avoir reproché ses crimes ; et il allait lui accorder la vie, lorsque les soldats lui tranchèrent la tête le 26 août de l'an 388, et la présentèrent au vainqueur. Victor, fils de Maxime, qu'il avait fait Auguste, fut pris au mois de septembre suivant, et décapité comme son père. Andragate, général de la flotte de Maxime, et assassin de Gratien, n'espérant aucune grace, se précipita dans la mer. Ainsi finit cette sanglante tragédie.

MAXIME DE TYR, philosophe platonicien très-célèbre, était né à Tyr, dans le 3e siècle. On a dit qu'il fut précepteur de l'empereur Marc-Aurèle, mais on l'a confondu alors avec Claude Maxime dont cet empereur parle avec reconnaissance. Maxime fit un voyage à Rome sous le règne de Commode. Après divers voyages, il retourna en Grèce où il mourut. Les quarante-un discours qui nous restent de lui ont été publiés pour la première fois à Paris, en 1557, 2 parties en 1 vol. in-8°, par les soins de Henri Estienne, à Leyde, 1607, in-8° ; à Cambridge, 1703, in-8° ; à Londres, 1740, in-4° ; et traduits en français par Formey, Leyde, 1764, in-12. Ses *Maximes*, également traduites en français par Guillebert, parurent à Rouen en 1617, in-4°. Il en a aussi paru une dernière traduction par les soins de Combe-Dounous, Paris, 1802, 2 vol. in-8°. Ce philosophe n'a point le défaut de la plupart des autres platoniciens, qui prodiguaient les allégories et les métaphores, et qui néanmoins sont souvent secs et ennuyeux. Son style est clair, et son éloquence est douce, coulante et agréable.

MAXIME-LE-CYNIQUE, philosophe, natif d'Ephèse ; fut le maître de Julien-l'Apostat (*voy.* ce mot), qui le combla d'honneurs, et soumit à sa censure les ouvrages qu'il avait composés. Ce prince, résolu de faire la guerre aux Perses, consulta divers oracles ; mais aucun ne le flatta autant que la promesse que lui fit ce philosophe qui se mêlait du métier d'astrologue. Il l'assura qu'il remporterait des victoires aussi mémorables que celles d'Alexandre, et lui persuada, dit-on, que l'ame de ce héros avait passé dans son corps ; mais il est difficile de croire qu'un prince aussi éclairé que Julien ait eu cette crédulité. Quoi qu'il en soit, la perte de ce prince entraina celle de Maxime. L'empereur Valens ayant rendu un arrêt de mort contre les magico-sophistes, le maître de Julien expira dans la ville d'Ephèse,

dans les tortures, en l'année 366.

MAXIME DE MADAURE, ville d'Afrique, cultiva les belles-lettres et la philosophie platonicienne. Saint Augustin, contemporain de Maxime fut élevé dans Madaure. Maxime et lui furent toujours amis, malgré la différence de leurs opinions; car Maxime resta toujours attaché au paganisme. Nous avons encore des monumens de la correspondance qui existait entre ces deux savans. On trouve, parmi les lettres de Saint Augustin, une épître de Maxime (c'est la 43ᵉ) parmi celles de ce P. de l'Eglise, qui lui répondit par la lettre suivante. Les philosophes modernes ont souvent cité cette Epître, pour prouver que ceux de l'antiquité admettaient un Dieu unique.

MAXIME. *Voyez* PUPIEN.

MAXIME (VALÈRE). *Voyez* VALÈRE.

MAXIMIEN-HERCULE ou VALERE-MAXIMIEN (MARCUS AURELIUS VALERIUS MAXIMIANUS HERCULIUS), empereur romain, né près de Sirmich, l'an 250, de parens très-pauvres, s'avança dans les armées par ses talens militaires. Dioclétien, avec qui il avait été soldat, l'associa à l'empire en 286, et lui donna pour partage l'Italie, l'Afrique, les Gaules et l'Espagne. Sa valeur éclata contre plusieurs nations barbares; mais il fut repoussé avec beaucoup de perte par Carausius, qui l'obligea de lui céder la Bretagne par un traité. Il fut plus heureux contre Aurelius-Julianus, qui, après avoir pris le titre d'empereur, s'était retiré en Afrique; il le défit et le tua. Les Maures furent vaincus peu de temps après. Il les poursuivit dans leurs montagnes, les força de se rendre, et les transporta dans d'autres pays. L'empereur Dioclétien, s'étant dépouillé de la pourpre impériale en 305, engagea Maximien à l'imiter. Il obéit; mais, sur la fin de l'année, Maxence, son fils, l'engagea à la reprendre. L'ingrat Maximien voulut faire rentrer son fils dans l'état de particulier. Le peuple et les soldats s'étant soulevés contre lui, il fut obligé de se retirer dans les Gaules, auprès de Constantin, qui épousa sa fille Fausta. Aussi peu fidèle à son gendre qu'il l'avait été à son fils, il engagea sa fille à trahir son mari, et à faire en sorte que la chambre où il couchait fût ouverte toute la nuit. Fausta lui promit tout, dans le dessein d'avertir Constantin, qui fit coucher un eunuque à sa place. Le meurtrier vient au milieu de la nuit, tue l'eunuque, et crie que Constantin est mort. Constantin paraît a l'instant avec ses gardes, reproche à ce monstre son ingratitude et ses crimes, et le condamne à perdre la vie, lui accordant pour toute grace la liberté de choisir son genre de mort. Il s'étrangla en 310 à Marseille. C'était un grand capitaine; mais il avait le cœur d'un scélérat. Féroce, cruel et avare, il conserva toujours la rusticité de sa naissance. C'était un lion à la chaîne, que gouverna long-temps Dioclétien, et qu'il n'avait approché du trône que pour le lancer de là sur ses ennemis. Ses vices étaient peints sur sa figure. Cet homme, d'abord paysan, ensuite simple soldat, voulut quand il fut prince, avoir un nom, et prit celui d'Hercule. « En conséquence, dit Thomas, on ne manqua pas de le faire descendre en droite ligne de cet Hercule, qui du temps d'E-

vandre, était venu ou n'était pas venu en Italie. » Il fut l'un des plus féroces persécuteurs des chrétiens.

MAXIMIEN-ARMENTAIRE. *Voyez* GALÈRE.

MAXIMILIEN Ier, empereur d'Allemagne, archiduc d'Autriche, né le 22 mars 1459, de Frédéric III et d'Eléonore de Portugal. Son mariage avec Marie, fille de Charles-le-Téméraire*, dernier duc de Bourgogne, le tira de l'état d'indigence où il était. (*Voy.* l'article de cette princesse.) Créé roi des Romains en 1486, il se signala contre les Français, et monta sur le trône impérial le 7 septembre 1493, après la mort de son père. Nul roi des Romains n'avait commencé sa carrière plus glorieusement que Maximilien. La victoire de Guinegate sur les Français, Arras pris avec une partie de l'Artois, lui avaient fait conclure une paix avantageuse, par laquelle le roi de France lui cédait la Franche-Comté en pure souveraineté, l'Artois, le Charolais et Nogent à condition d'hommage. Jouissant en paix de toutes ces conquêtes, il épousa en secondes noces Blanche, fille de Galéas-Marie Sforce, duc de Milan. Ce n'était pas certainement une alliance illustre, et un intérêt pécuniaire fit seul ce mariage. Charles VIII, roi de France, ayant enlevé le royaume de Naples à un bâtard de la maison d'Aragon, Maximilien, appelé en Italie par Jules II, courut lui disputer cette conquête. Il s'était ligué avec le pape et divers autres princes, pour chasser les Français; mais leur armée, quoique composée de quarante mille hommes, fut défaite à Fornoue par celle de France, qui n'était que de huit mille. Maximilien eut ensuite à combattre les Suisses, qui achevaient d'ôter à la maison d'Autriche ce qui lui restait dans leur pays. Au temps de l'invasion de Louis XII en Italie, il se vit contraint d'y paraître indifférent. L'année 1508 fut célèbre par la ligue de Cambrai, dont le pape Jules II fut le moteur. Maximilien y entra; ses troupes s'avancèrent dans le Frioul et s'emparèrent de Trieste; mais elles furent forcées de lever le siège de Padoue. Après s'être uni avec le roi de France contre Venise, il s'unit avec l'Espagne et le pape contre la France. Il ménageait le pontife romain, flatté de l'espérance qu'il le prendrait pour coadjuteur dans le pontificat; il ne voyait plus d'autre manière de rétablir l'aigle impériale en Italie. C'est dans cette vue qu'il prenait quelquefois le titre de *Pontifex Maximus*, à l'exemple des empereurs romains. Le pape s'étant moqué de la proposition de la coadjutorerie, Maximilien pensa sérieusement à lui succéder. Il gagna quelques cardinaux, et voulut emprunter de l'argent pour acheter le reste des voix, à la mort de Jules, qu'il croyait prochaine. Sa fameuse lettre à l'archiduchesse Marguerite, sa fille, publiée par le savant Godefroi, est un témoignage subsistant de ce dessein bizarre. Voici le passage de cette lettre qui concerne ce projet; elle est datée du 18 septembre 1512. Nous le rapportons textuellement, et en avons seulement corrigé l'orthographe, qui est très-fautive. « Nous envoyons demain, lui dit-il, M. de Gurce, évêque, à Rome, devers le pape, pour trouver façon que nous puissions accorder avec lui de nous prendre pour

un coadjuteur, afin qu'après sa mort nous puissions être assuré d'avoir le papat et devenir prêtre, et après être saint, et qu'il vous sera de nécessité qu'après ma mort vous serez contrainte de m'adorer, dont je me trouverai bien glorieux. » Jules II avait badiné plusieurs fois sur ses inclinations et sur celles de Maximilien. « Les électeurs, disait-il, au lieu de donner l'empire à Jules, l'ont accordé à Maximilien ; et les cardinaux, au lieu de faire Maximilien pape, ont élevé Jules à cette dignité. » Cet homme singulier, né avec une aversion invincible pour la France, s'unit contre elle avec l'Angleterre. Il servit en qualité de volontaire au siége de Térouane, en 1515, sous les ordres de Henri VIII. Croira-t-on que le chef du corps germanique avait la bassesse de recevoir cent écus par jour pour sa paye ? Ce prince avait nourri sa haine contre les Français en relisant souvent ce qu'il appelait *son livre rouge*. Ce livre était un registre que l'empereur tenait exactement de toutes les mortifications que la France lui donnait. Son dessein, en les faisant ainsi enregistrer, était de s'en venger dès qu'il en trouverait l'occasion. Malgré une antipathie si marquée, Maximilien avait une telle idée de la monarchie française, qu'il disait que « s'il était Dieu, et qu'il eût deux fils, le premier serait Dieu, et le second, roi de France. » Pour mieux se venger des Français, il voulut s'emparer du Milanais, et assiégea Milan avec 15.000 Suisses ; mais ce prince, qui prenait toujours de l'argent, et qui en manquait toujours, n'en eut pas pour payer ces mercenaires. Ils se mutinèrent, et l'empereur fut obligé de s'enfuir, de crainte qu'ils ne le livrassent aux Français. Il mourut peu de temps après, pour avoir mangé avec excès du melon, à Inspruck, le 11 janvier 1519. « Une extrême vanité, un desir désordonné de gloire, s'unissaient en lui à une faiblesse d'esprit qui faisait échouer tous ses desseins, et qui rendaient absurdes ses prétentions à l'héroïsme, et sa magnificence risible. Maximilien employa toute sa vie à faire voir la nullité à laquelle le manque de talens personnels dans le monarque, ou une application vicieuse pouvaient réduire la première monarchie de la chrétienté. » Il y eut un interrègne jusqu'au 20 octobre. Depuis plusieurs années Maximilien faisait conduire à sa suite dans tous ses voyages, et déposer tous les soirs dans sa chambre, deux grands coffres dont il ne confiait les clefs à personne. On était persuadé qu'ils renfermaient ses trésors, ses pierreries ou du moins ses papiers importans. Dès qu'il eut les yeux fermés, on se hâta de les ouvrir, et on fut bien surpris de ne trouver dans l'un qu'une bière, et dans l'autre, qu'une pierre sépulcrale, sur laquelle était gravée son épitaphe. Ce prince, né doux, affable, bienfaisant, était sensible aux charmes de l'amitié, aux agrémens des arts, à la liberté d'un commerce intime. Ces qualités furent ternies par bien des défauts ; il n'avait rien d'imposant ni dans l'esprit ni dans les manières. Il régnait dans toutes ses démarches un air d'incertitude qui le faisait courir d'engagemens en engagemens, sans en tenir presque aucun. Chaque jour il formait de nouveaux projets ;

il demandait conseil à tout le monde, même après avoir pris sa résolution, et n'en suivait aucun. Il ne montra de la constance que dans son amour pour la chasse, pour l'argent, et dans son antipathie contre Ferdinand, roi d'Aragon. Son caractère était rempli de contradictions. Il était à la fois laborieux et négligent, opiniâtre et léger, entreprenant et timide, le plus avide et le plus prodigue de tous les hommes. Il aima les sciences et protégea les savans. Il rendit un service important à l'humanité, en abolissant, l'an 1512, la juridiction barbare et redoutable connue sous le nom latin de *Judicium occultum Westphaliæ*, et sous celui de *Gehim-Gericht* en allemand. Ce tribunal, étranger à toute raison, et que la tradition faisait remonter jusqu'à Charlemagne, consistait à députer des juges et des échevins si secrets, que leurs noms ont échappé aux plus laborieux érudits. Ces juges, ou plutôt ces bourreaux, en parcourant les provinces, prenaient note des criminels, les déféraient, les accusaient, et prouvaient leurs accusations à leur manière. Les malheureux inscrits sur ces livres funestes étaient condamnés sans être entendus ni cités. Un absent était également pendu ou assassiné, sans qu'on connût le motif de sa mort, ni ceux qui en étaient les auteurs. Quelques empereurs réformèrent à diverses reprises ce tribunal odieux; mais Maximilien eut assez d'humanité pour rougir des horreurs qu'on y commettait en son nom, et le supprima entièrement. Il composa quelques poésies et des Mémoires de sa vie. Il en a décrit, dit-on, les évènemens et les périls dans le roman historique de *Theurdanck*, ouvrage très-rare et très-précieux pour les gravures anciennes et sur bois dont il est orné. C'est un in-folio écrit en vers teutons, imprimé en caractères gothiques, et orné de 218 planches. Il y en a deux éditions parfaitement semblables; la première, faite en 1517, à Nuremberg; la seconde à Augsbourg, en 1519. L'artiste Hans-Schaeuffelein a gravé les estampes, ainsi que les lettres du texte allemand. En 1547, Maximilien Ier fit encore graver, sur les dessins d'Albert Durer et de Jean Burgkmair, l'ouvrage intitulé *Le char de triomphe*. C'est une fête qu'il avait instituée, dans laquelle toute sa maison passait en revue. Elle renferme 79 planches. On en connaît trois exemplaires, un à Vienne, un en Suède, et un autre à Paris. Il laissa de Marie de Bourgogne, Philippe, qui épousa Jeanne, héritière d'Espagne, et qui fut le père de l'empereur Charles V et de Ferdinand Ier. Ce prince ayant procuré à l'Autriche par d'utiles mariages la riche succession de Bourgogne, celle d'Espagne, et enfin la couronne de Hongrie et de Bohême, on lui a appliqué ce fameux distique, attribué à Matthias Corvin:

Bella gerant alii; tu, felix Austria nube:
Nam, quæ Mars aliis, dat tibi regna Venus.

Qu'un autre suive les combats;
L'hymen te sert mieux que Bellone:
Bellone dompte les états;
Sans combats Vénus te les donne.
(*Imbert.*)

D. H. Hegeivisch a écrit l'*Histoire du règne de Maximilien Ier*, Hambourg, 1782, 2 parties in-8° (en allemand).

MAXIMILIEN II, empereur d'Allemagne, fils de l'empereur

Ferdinand Ier et d'Anne, fille de Ladislas, dernier souverain de Bohême et de Hongrie, né à Vienne, en 1527, élu roi des Romains, en 1558, se fit élire roi de Hongrie et de Bohême, et succéda à l'empereur, son père, en 1564. Il laissa prendre Zigeth par les Turcs. Le comte de Serin, qui commandait dans cette place, fut tué en se défendant, après avoir livré lui-même la ville aux flammes. Le grand-visir envoya la tête de ce malheureux général à Maximilien, et lui fit dire « que lui-même aurait dû hasarder la sienne pour venir défendre sa ville. » Ce fut aussi par sa faute qu'il ne monta point sur le trône de Pologne, vacant par la mort de Sigismond II, en 1579. Maximilien se flattait que les Polonais lui offriraient le sceptre par une ambassade solennelle. La république crut qu'un royaume valait bien la peine d'être demandé ; elle n'envoya pas d'ambassadeur, et les brigues secrètes de Maximilien devinrent inutiles. Ce prince mourut à Ratisbonne, le 12 octobre 1576, à 50 ans, après en avoir régné douze. Maximilien, naturellement doux, ne crut pas devoir réduire les protestans par la voie des armes. Ce n'est point, disait-il, en rougissant les autels du sang hérétique, qu'on peut honorer le père commun des hommes. » Il aimait les lettres et les cultivait, il récompensait et consultait les savans. Équitable, généreux, ami de la paix, il lui manqua de l'activité. Il fut moins le premier chef que le père du corps germanique; mais son gouvernement faible et inconstant excita plus de murmures et de railleries, que sa bonté et sa douceur n'inspirèrent de reconnaissance. Il laissa huit fils et deux filles de son mariage avec la princesse Marie d'Autriche, sœur de Philippe II, roi d'Espagne, qui lui en avait donné seize. Ceux qui lui survécurent étaient Rodolphe, son successeur à l'Empire; les archiducs Ernest, Ferdinand, Mathias, Maximilien, Albert, et Wenceslas. L'archiduchesse Anne, sa fille aînée, épousa Philippe II; Élisabeth, la cadette, fut mariée à Charles IX, roi de France. On prétend que, lorsque Maximilien fit ses adieux à cette princesse, il lui dit : « Ma fille, vous allez être reine du royaume le plus beau et le plus puissant. C'est un bonheur dont je puis vous féliciter ; mais je vous croirais bien plus heureuse, si vous le trouviez aussi entier et aussi florissant qu'il a été autrefois. Il a bien perdu de sa force et de son éclat ; il est divisé, désuni ; si le roi votre époux est maître d'une partie, les grands sont maîtres de l'autre. » Ce discours n'était que trop vrai ; Élisabeth eut beaucoup à souffrir des désordres de la cour, et du bouleversement du royaume ; mais, aussi prudente que son père, elle eut le bon esprit de cacher sa douleur. Maximilien parla aussi avec beaucoup de sagesse à Henri III, lorsqu'il quitta la Pologne pour venir régner en France. « Vous allez occuper, lui dit-il, un trône orageux ; mais vous pouvez faire renaître la paix. Changez le conseil du feu roi ; rejetez sur lui la haine et l'animosité que les massacres ont excitées dans les esprits. Dieu est le maître des cœurs et des esprits des hommes ; nous ne le sommes que de leurs biens et de leurs corps. Les Souverains, en prétendant exercer un empire que l'Être suprême ne

leur a pas donné, s'exposent à perdre celui qu'il leur a confié. »

MAXIMILIEN. *Voyez* Bavière et Brunswick.

MAXIMIN (Saint), évêque de Trèves, au 4e siècle, né à Poitiers, d'une famille illustre, et frère de Saint Maxence, évêque de cette ville, défendit de vive voix et par écrit la foi du concile de Nicée, contre les ariens, reçut honorablement Saint Athanase, lorsqu'il fut exilé à Trèves, et assista au concile de Milan, à celui de Sardique et à celui de Cologne, en 349. Il mourut en 397, dans un voyage qu'il fit en Poitou.

MAXIMIN (Caïus Julius Verus Maximinus), empereur romain, né l'an 173, dans un village de Thrace, était fils d'un paysan goth. Sa mère, nommée Abaqua, était alaine de nation. Son premier état fut celui de berger. Lorsque les pâtres de son pays s'attroupaient pour se défendre contre les voleurs, il se mettait à leur tête. Sa valeur l'éleva, de degré en degré, aux premières dignités militaires. L'empereur Alexandre-Sévère, ayant été assassiné dans une émeute de soldats, pour sa rigueur, il se fit proclamer à sa place, en 235. Maximin avait été bon général; il fut mauvais prince. Il exerça des barbaries inouïes contre plusieurs personnes de distinction, dont la naissance semblait lui reprocher la sienne. Il fit mourir plus de 4 mille personnes, sous prétexte qu'elles avaient conjuré contre sa vie. Les uns furent mis en croix, les autres enfermés dans le ventre d'animaux tués récemment. Plusieurs étaient exposés aux bêtes, quelques-uns mouraient sous le bâton; et cela indistinctement, sans égard pour la dignité, ni pour la condition. Les nobles étaient ceux que Maximin haïssait de préférence. Il les extermina presque tous, et n'en souffrit aucun auprès de lui. Ayant une fois lâché la bride à sa cruauté, il n'y mit plus aucunes bornes. Toujours plein de l'idée que l'obscurité de son origine l'exposait au mépris, il voulut en faire disparaître les preuves en tuant ceux qui les connaissaient. Il tua même des amis, qui, lorsqu'il était dans le besoin, lui avaient donné par commisération des secours, dont le souvenir était pour cette ame abominable un reproche de sa bassesse. Il ne pouvait ignorer l'horreur qu'il inspirait; mais il n'en tenait aucun compte. Dans la brutale confiance qu'il avait en ses forces, il lui semblait qu'il était fait pour tuer les autres, sans pouvoir jamais être tué lui-même. Le contraire lui fut pourtant dit en face, en plein spectacle, dans une langue qu'il n'entendait pas. Un comédien prononça des vers grecs dont le sens est : « Celui qui ne peut pas être tué par un seul, peut l'être par plusieurs réunis. L'éléphant est un grand animal, et on vient à bout de le tuer. Le lion et le tigre sont fiers et courageux, et on les tue. Craignez la réunion de plusieurs si un seul ne peut pas vous faire craindre.... » Maximin, qui n'entendait pas le grec, mais qui vit apparemment un mouvement dans l'assemblée, demanda à ses voisins ce que signifiaient les vers que venait de réciter le comédien? On lui répondit toute autre chose que la vérité, et il s'en contenta. Incapable de modérer sa férocité lorsqu'il était à la tête des armées, Maximin faisait la guerre en bri-

gand. Dans une expédition contre les Germains, il coupa tous les blés, brûla un nombre infini de bourgs, ruina près de 150 lieues de pays, et en abandonna le pillage à ses soldats. Ces victoires lui firent donner le nom de *Germanique*, et ses inhumanités, ceux de *Cyclope*, de *Phalaris*, de *Busiris*. Les chrétiens furent les victimes de sa fureur. La persécution contre eux commença avec son règne: ce fut à l'occasion d'un soldat chrétien, qui ne voulut pas garder une couronne de laurier dont Maximin l'avait honoré, parce qu'il crut que c'était une marque d'idolâtrie. L'Empire fut inondé de sang pendant tout le temps qu'il porta le sceptre. Les peuples, las d'obéir à ce tyran, se révoltèrent plusieurs fois. Ils revêtirent les Gordien de la pourpre impériale; et, après la fin malheureuse de ces deux hommes illustres, le sénat nomma vingt hommes pour gouverner la république. Maximin en conçut une telle colère, que, dans les accès de sa fureur, il hurlait comme une bête féroce, et se heurtait la tête contre les murailles de sa chambre. Après avoir un peu assoupi sa douleur par le vin, il résolut de se mettre en marche pour punir Rome. Il était devant Aquilée, lorsque ses soldats, craignant que tout l'Empire ne se tournât contre eux, le sacrifièrent à la tranquillité publique et à leur propre dépit, sur la fin de mars 238; il était alors âgé de 65 ans. Jamais bête plus cruelle n'a marché, dit Capitolin, sur la terre. Cet homme féroce était d'une taille énorme. On prétend qu'il avait plus de huit pieds de hauteur. Tous les historiens en parlent comme d'un géant. Les bracelets de sa femme pouvaient, dit-on, lui servir de bague. On dit qu'il lui fallait 40 livres de viande par jour pour sa nourriture, et une amphore (18 bouteilles de vin) pour sa boisson. Sa force était prodigieuse. D'un coup de poing, il brisait la mâchoire, et d'un coup de pied, la jambe à un cheval. Il réduisait en poudre sous ses doigts des pierres de tuf, et fendait de jeunes arbres. Les médailles de ce prince existent en toutes sortes de métaux; celles d'or et d'argent sont les plus rares. Le président Favre est auteur d'une pièce intitulée *Les Gordians et Maximins, ou l'Ambition*, œuvre tragique, Chambéry, 1589, in-4°.

MAXIMIN, surnommé *Daza* (GALERIUS VALERIUS MAXIMINUS), empereur romain, fils d'un berger de l'Illyrie et berger lui-même, était neveu de Galère-Maximien par sa mère. Dioclétien lui donna le titre de César, en 305, et il prit lui-même celui d'Auguste, en 308. Le christianisme eut en lui un ennemi furieux. On prétend qu'il arma, en 312, contre les peuples de la grande Arménie, uniquement parce qu'ils étaient chrétiens. Si le fait est vrai, c'est le premier exemple d'une guerre intentée pour cause de religion. Maximin avait toujours été jaloux de Licinius, empereur romain comme lui. Il osa lui déclarer la guerre, mais il fut vaincu en 313, entre Héraclée et Andrinople. Le vainqueur le poursuivit jusqu'au mont Taurus: Maximin fit massacrer un grand nombre de prêtres et de prophètes païens qui lui avaient promis la victoire, et donna un édit en faveur des chrétiens. Ce malheureux cherchait, mais en vain, à réparer ses fau-

tes : le mal était sans remède. Son armée l'avait abandonné, et Licinius ne cessait de le poursuivre. La mort lui parut le seul remède à ses malheurs. Il avala du poison au mois d'août de la même année, et n'en mourut que trois jours après dans d'horribles souffrances. Depuis qu'il avait été élevé à l'Empire, il ne s'était occupé qu'à tyranniser ses sujets, à boire et à manger. Le vin lui faisait souvent ordonner des choses extraordinaires, dont il rougissait lui-même lorsque son ivresse était dissipée. Tout cruel qu'il était, il eut la sage précaution d'ordonner qu'on n'exécuterait que le lendemain les ordres qu'il donnerait pendant le repas. Les médailles en argent de ce prince sont très-rares.

MAXIMINUS. *Voy.* Maximin.

MAXIMIS (Charles de), auteur d'un poëme latin adressé à Laurent de Médicis : ***De studio Pisanæ urbis et ejus sitûs maximâ felicitate.*** Ce poëme, très-estimable, est placé parmi les pièces mises à la suite de la Vie de Laurent de Médicis, par Roscoe, tom. 2, pag. 433.

MAY (Thomas), poète et historien anglais, né à Mayfield, dans le comté de Sussex, vers 1594, s'adonna à la culture des lettres, et obtint la faveur de Charles Ier et de la reine son épouse. Pendant son séjour à la cour, il composa plusieurs pièces de théâtre : I. *L'Héritier*, comédie jouée en 1620, imprimée en 1633; pièce très-estimée. II. *Cléopâtre*, tragédie jouée en 1626, imprimée en 1639. III *Antigone, princesse thébaine*, imprimée en 1631. IV. *Agrippine*, tragédie, imprimée en 1639. V. *Le vieux Couple*, comédie, imprimée en 1651. On a de lui plusieurs *Traductions* d'auteurs latins, celle des *Géorgiques de Virgile*, avec des notes, publiée en 1622; mais celle qui contribua le plus à sa réputation, fut celle de la *Pharsale de Lucain*, et la continuation qu'il donna de ce poëme jusqu'à la mort de Jules-César, en latin et en anglais. La traduction de la Pharsale parut pour la première fois en 1627; la continuation en anglais, en 1630, et celle en latin, à Leyde, en 1640, in-12. Ce supplément a été réimprimé plusieurs fois, et il est probable qu'il aurait acquis à May une plus grande réputation, si sa conduite politique, en nuisant à l'auteur, n'eût fait oublier son mérite littéraire. Le docteur Johnson préférait sa versification latine à celle de Cowley et de Milton. On compte parmi les compositions originales de May deux poëmes qu'il composa par l'ordre exprès du roi, l'un, en sept livres, *sur le règne de Henri II*, 1633, in-8°; et le second *sur le règne d'Édouard III*, en 1635. L'intérêt que Charles Ier prenait aux ouvrages de May, qui les lui dédia presque tous, indique entre le Souverain et le poète une liaison assez intime pour ne pas rendre plus odieuse la défectinn subite de May, qui, au commencement des guerres civiles, abandonna la cour pour se jeter à corps perdu dans les bras du parlement, qui le nomma son secrétaire et son historiographe. C'est d'après ce dernier titre qu'il publia, en 1647, l'*Histoire du parlement d'Angleterre depuis le 3 novembre 1640 jusqu'à la bataille de Newbury, en 1643*, in-fol. En 1650, il en donna un abrégé en latin, continué jusqu'à la mort du-

roi Charles, in-8°, qu'Échard appelle le plus élégant et le plus spirituel de tous les libelles qui parurent à cette époque. May mourut le 13 novembre 1650, à l'âge de 55 ans, et fut enterré avec pompe dans l'abbaye de Westminster, à côté de la tombe de Campden; ce qui fit dire dans le temps que, si May, pendant sa vie, avait été un historien mercenaire et partial, il se trouvait, après sa mort, à côté d'un historien véridique et désintéressé. Peu de temps après la restauration, son corps fut exhumé pour être transporté dans le cimetière de Sainte-Marguerite; et son monument érigé par ordre du parlement fut démoli.

MAY (DU). *Voy.* DUMAY.

MAY DE ROMAINMOTIER (EMANUEL), né à Berne, en 1734, mort dans la même ville, en 1799, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Histoire militaire des Suisses dans les différens services de l'Europe*, jusqu'en 1771, Berne, 1772, 2 tomes in-8°; réimprimée en 1788, en 8 vol. in-8°.

MAYANS Y SISCAR (GRÉGOIRE), savant espagnol, né à Oliva, en 1697, dans le royaume de Valence, connu de bonne heure par des ouvrages très-estimés, fut nommé, en 1732, bibliothécaire de Philippe V, place qu'il quitta bientôt pour achever les ouvrages qu'il avait déjà commencés. Mais malgré le soin qu'il eut de vivre dans la retraite, dans l'intention de se soustraire à la célébrité, ses ouvrages le firent bientôt connaître. Il est cité avec éloge par Muratori, par Menckenius, par Marcon, et par le comte de Granville. L'auteur du *Nouveau Voyage en Espagne*, fait en 1777 et 1778, l'appelle *le Nestor de la littérature espagnole*, et conclut en disant : « Voltaire, qui était en correspondance avec lui, lui a donné avec raison le titre de *Fameux.* Roberston l'a consulté pour son Histoire du Nouveau-Monde, et il a été en relation avec tous les savans de l'Espagne » Heineccius, dans la défense de Cornelius Van Binkershoek, l'appelle souvent *vir celeberrimus, laudatissimus, elegantissimus.* Le docteur Édouard Clarke, en parlant des littérateurs espagnols, dit : « L'un des plus célèbres, et qui mérite le plus d'être connu, c'est Mayans y Siscar, qui, malgré son âge de 63 ans, travaille avec autant d'ardeur qu'un jeune homme. Il a pour collaborateur son frère, qui s'est aussi beaucoup distingué. Je leur dois à tous deux beaucoup de reconnaissance pour toutes les peines qu'ils se sont données pour me procurer des Mémoires sur l'Espagne. » Il serait trop long de donner une idée de la quantité d'ouvrages de ce savant espagnol; ils rempliraient une bibliothèque. Cependant nous allons donner la liste des principaux. Il a écrit en latin : I. *Gregorii Majansii ad quinque jurisconsultorum fragmenta commentarii*, Valence, 1723; ces cinq jurisconsultes sont P. Rutilius Rufus, Q. Cornelius Maximus, Rutilius Maximus, Campanus et Tarruntius Paternus. II. *Disputationum juris liber* 1, Valence, 1726. III. *Institutionum philosophiæ moralis*, Madrid, 1779. IV. *Tractatus de Hispaniâ progenie vocis*, idem, 1779. V. *Le monde trompé par les faux médecins*, in-8°, Valence, 1729. VI. *Origine de la langue espagnole*,

Madrid, 1737, 2 vol. in-8°. VII. *La Rhétorique*, 2 vol. in-8°, Valence, 1757. VIII. *Grammaire de la langue latine*, Valence, 1677, in-8°. Nous avons encore de lui un *Dictionnaire* des meilleurs écrivains espagnols, tels que Saavedra, Faxardo, don Nicolas Antonio, don Ant. de Solis, le P. Louis de Léon, Michel Cervantes, Marti, etc. Mayans est mort le 21 décembre 1781, à l'âge de 84 ans. On trouve l'Éloge de Mayans, dans l'*Espana sagrada* du P. Florez.

MAYDIEU (JEAN), chanoine de Troyes, mort à Tœplitz pendant l'émigration, est auteur de plusieurs romans, entre autres la *Vertueuse Portugaise; l'Honnête homme*, etc. etc. On lui doit aussi la *Vie de Grosley*, 1787, in-8°; elle est enrichie de quelques notes curieuses. Il concourut pour le prix proposé par l'Académie française, en 1788, pour l'*Éloge de Louis XII*, et n'eut aucun succès, quoiqu'il ait fait imprimer son discours.

MAYENNE. *Voyez* MAIENNE.

MAYER (MICHEL). *Voyez* MAÏER.

MAYER (JEAN-FRÉDÉRIC), savant théologien luthérien, de Leipsick, habile dans les langues hébraïque, grecque et latine, professeur en théologie et surintendant-général des églises de Poméranie, né le 6 décembre 1650, a donné un grand nombre d'ouvrages sur l'Écriture Sainte; les principaux sont: I. *Bibliothèque de la Bible*, dont la meilleure édition est celle de Leipsick, en 1711, in-4°. L'auteur examine dans ce savant ouvrage les différens écrivains juifs, chrétiens catholiques, protestans, qui ont travaillé sur l'Écriture Sainte. II. *Traité de la manière d'étudier l'Écriture Sainte*, in-4°. III. Un grand nombre de *Dissertations* sur les endroits importans de la Bible. IV. *Tractatus de osculo pedum pontificis Romani*, in-4°, Leipsick, 1712; rare et recherché. Mayer mourut en 1712. Il avait de l'érudition; mais elle était sèche, et son style ne l'embellissait pas.

MAYER (TOBIE), protestant, l'un des plus grands astronomes du 18° siècle, né le 17 février 1723, à Marbcah, dans le duché de Wirtemberg, d'un père qui excellait dans l'hydraulique. Son fils le vit opérer, et l'observa si bien, que, dès l'âge de 4 ans, il dessinait des machines avec autant de dextérité que de justesse. La mort de son père, qu'il perdit de bonne heure, n'arrêta pas ses progrès. Il apprit de lui-même les mathématiques, et se mit en état de les enseigner. Cette occupation ne l'empêcha pas de cultiver les belles-lettres. L'université de Gottingue l'ayant nommé, en 1750 professeur de mathématiques, la Société royale de cette ville le mit bientôt sur la liste de ses membres. Mayer imagina dès lors plusieurs instrumens propres à mesurer des angles en pleine campagne avec plus de commodité et d'exactitude; il rendit par là de grands services à ceux qui veulent pousser la pratique de la géométrie plus loin que l'arpentage. Il montra qu'on pouvait encore trouver bien des choses dans la géométrie élémentaire même, et arriver à divers usages intéressans, en changeant les figures rectilignes en triangles. Il fit apercevoir la source de bien des erreurs qui se commettent

dans la géométrie pratique, et prouva l'inexactitude des mesures, par des discussions fort subtiles sur la portée et la force de la vue. Il enseigna quel était l'effet trompeur des réfractions par rapport aux objets terrestres. L'astronome de Gottingue s'attacha ensuite à décrire plus exactement la surface de la lune; mais c'est peu de chose, au prix du calcul des mouvemens de ce corps céleste. Il sut les assujettir à des tables auxquelles les astronomes ont souvent recours. Ayant approché, plus que personne n'avait encore fait, de la solution du fameux problème des longitudes, il a mérité à ses héritiers une récompense de la part du parlement d'Angleterre. Ses calculs, embrassant aussi les actions réciproques que le soleil, la terre et la lune exercent les uns sur les autres, appartiennent à cette question célèbre des trois corps, dont l'entière solution est regardée de nos jours comme le vrai terme de la physique céleste. Les Anciens s'imaginaient que les taches de la lune étaient de véritables taches, que le voisinage de la terre lui avait fait contracter. Les Modernes en ont fait des lacs et une atmosphère. Mayer ne croyait pas la lune si ressemblante à la terre; et si elle est environnée d'une sorte d'air (ce qui est assez incertain), il le regardait comme une matière extrêmement subtile. Mais il prit encore un vol plus élevé; il poussa ses recherches jusqu'à Mars, que Kepler a soumis le premier à sa Théorie elliptique. Il détermina aussi plus exactement les lieux des étoiles qu'on nomme fixes; il fit voir qu'elles n'étaient pas fixes, rigoureusement parlant, et qu'elles avaient leurs mouvemens propres. Vers la fin de sa vie, il était occupé de l'aimant dont il assigna des lois plus véritables que celles qui étaient reçues. Il mourut le 20 février 1762, à 39 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. *Traité des courbes pour la construction des problèmes de géométrie*, en allemand, à Eslingen, 1745, in-8°. II. *Atlas mathématique, dans lequel toutes les mathématiques sont représentées en 60 tables*, en allemand, à Augsbourg, 1745, in-fol. III. *Relation concernant un globe lunaire construit par la société cosmographique de Nuremberg, d'après les nouvelles observations*, en allemand, 1750, in-4°. IV. Plusieurs *Cartes géographiques*, très-exactes. V. *Huit Mémoires*, tous dignes de lui, dont il enrichit ceux de la Société royale de Gottingue. Ses *Tables du mouvement du soleil et de la lune* se trouvent dans le second volume des Mémoires de cette Académie. Elles forment le plus solide fondement de la réputation de leur auteur, et prouvent que l'on pourrait appliquer avec bien plus de raison à Tobie Mayer, ce vers fait autrefois pour Aratus :

Cum cœlo et lunâ semper Aratus erit.

On a publié, en 1775, à Gottingue, in-4°, le tome 1er de ses *Œuvres*, le seul qui ait paru.

MAYER (FRÉDÉRIC-CHRISTOPHE), académicien de Pétersbourg, se livrait à l'étude de l'astronomie avec beaucoup de succès. Lacaille le cite dans ses leçons d'astronomie comme auteur d'une méthode d'interpolation, utile dans les calculs astronomiques.

Maupertuis en parle aussi avec éloge dans son *Astronomie nautique*. On peut consulter sur les travaux de cet académicien, les *Mémoires de l'Académie de Pétersbourg*.

MAYER (CHRISTIAN), célèbre astronome, de l'ordre des jésuites, professeur de philosophie à l'université d'Heidelberg, naquit à Mederitz, en Moravie, en 1719. L'électeur palatin, qui l'avait appelé à cette école, lui fit bâtir un observatoire à Manheim. Il crut découvrir les satellites des étoiles : illusion d'abord contredite, ensuite reconnue, dit-on, par l'Académie des sciences, mais dont tous les astronomes se sont ensuite moqués. Cette prétendue découverte n'a été confirmée, ni par Herschel, ni par Schræter, qui étaient munis d'instrumens bien supérieurs à ceux de Mayer. Aujourd'hui cette découverte est reléguée parmi les illusions optiques. Mayer mourut en 1783, après avoir fait un voyage en Russie, pour y observer le passage de Vénus. On a de lui : I. *Basis Palatina*. Cassini de Thuri parle de cet ouvrage dans son voyage en Allemagne. II. *De transitu Veneris*. III. *De novis in cœlo sidereo phænomenis*. IV. *Pantometrum Pacechianum*, Manheim, 1762, in-4°, fig. V. *Octo annorum observationes astronomicæ ;* elles sont inédites ; et d'autres ouvrages pleins d'observations exactes, qui peuvent servir aux amateurs de l'astronomie et de la géographie.

MAYER (ANDRÉ), professeur de physique et de mathématiques à Greifswald, naquit à Augsbourg, le 8 juin 1716. Il mourut, le 20 décembre 1782, laissant un grand nombre de Dissertations académiques, la plupart en latin ; une *Bonne carte* de la Poméranie suédoise et de l'île de Rugens, 1763, et le *Dessin du nouveau collége de l'Académie royale à Greifswald*, en français, 1755, in-fol. 7 planches.

MAYER (JEAN-CHRISTOPHE-ANDRÉ), professeur d'anatomie, à Berlin, né à Greifswald, le 8 décembre 1747, mort le 5 novembre 1801, à Berlin, est auteur de plusieurs ouvrages en allemand, entr'autres : I. *Traité des avantages de la Botanique systématique*, Berlin, 1772, in-8°. II. *Description des vaisseaux sanguins du corps humain*, Berlin, 1777, in-8°. III. *Traité anatomico-physiologique du cerveau*, Berlin, 1779, in-4°. IV. *Description anatomique du corps humain*, 1784-94, 8 vol. in-8°.

MAYERBERG (AUGUSTIN, baron DE), conseiller de la chambre aulique impériale, se distingua sous le règne de l'empereur Léopold, qui l'envoya en 1661, en qualité d'ambassadeur auprès d'Alexis Michaélowitz, grand-duc de Moscovie. Il s'acquitta de son ambassade avec dignité, et en philosophe observateur. Nous lui devons une Relation de son voyage fait en 1661, imprimée en latin, in-fol., sans nom de ville et sans date, conjointement avec celui de Calvucci, son compagnon d'ambassade. On en a fait un *Abrégé* en français, Leyde, 1688, in-12. Cette relation parut sous ce titre : *Iter in Moscoviam Augustini, liberi Baronis de Mayerberg*. On trouve dans cet ouvrage une peinture véritable des mœurs des Russes, à l'époque où le czar Pierre-le-Grand ne les avait pas encore tirés de la barbarie.

MAYERNE-TURQUET (Louis de), historien, né à Lyon, vers 1550, d'une famille originaire de Piémont, mort à Genève, vers 1630. Il avait embrassé la religion réformée. Il a publié, en 2 vol. in-fol., une *Histoire générale d'Espagne*, prise dans Mariana, mais bien inférieure à celle de cet écrivain : le premier volume parut en 1608, le second en 1636. On lui doit encore : *La monarchie aristo-démocratique*, ou *le Gouvernement composé et mêlé de trois formes de légitimes républiques*, Paris, 1611, in-4° ; une *Apologie contre les détracteurs de la monarchie aristo-démocratique*, 1616, in-12; une traduction française de l'ouvrage de Henri-Corneille Agrippa, intitulé : *Paradoxe sur l'incertitude, vanité et abus des sciences*, etc., Paris, 1603, in-12.

MAYERNE-TURQUET (Théodore de), l'un des plus célèbres médecins du siècle où il a vécu, baron d'Aubonne, fils du précédent, filleul de Théodore de Bèze, naquit à Genève en 1573, et fut l'un des médecins ordinaires de Henri IV, roi de France, qui lui fit les offres les plus avantageuses, à condition qu'il changerait de religion; ce qu'il refusa. Après la mort de ce prince, Mayerne se retira en Angleterre, où il fut premier médecin de Jacques Ier et de Charles Ier, son fils. Les universités de Cambridge et d'Oxford se l'associèrent. Il jouit d'une confiance générale et eut une pratique très-étendue. Mayerne mourut à Chelsea, près de Londres, le 15 mars 1655, laissant une grande fortune à sa fille, qui épousa le petit-fils du duc de la Force. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Londres en 1700, en un gros vol. Il était calviniste, et le cardinal Duperron travailla en vain à sa conversion. Le médecin était plus estimable en lui que le chrétien. Il faisait un grand usage, dans sa pratique, des remèdes et opérations chimiques, ce qui paraissait alors une innovation téméraire et dangereuse. On peut le regarder comme l'un des créateurs de la peinture en émail. Ses connaissances chimiques lui firent trouver la belle couleur pourpre nécessaire pour les carnations. Il parvint même à préparer le cuivre d'une manière plus propre à l'application de l'émail. (*Voyez* Petitot.) Il est inventeur de l'*Eau cordiale*. On a de ce célèbre médecin : I. *Des traités sur la goutte, les maladies internes*. II. *Praxis medica*. III. *De curâ gravidarum*. IV. *De Arthritide*. Tous ces écrits ont été publiés à Londres, par J.-R. Brown, 1700 ou 1703, in-fol.

MAYEUL ou MAYOL (Saint), 16e abbé de Cluni, qu'on croit né à Valensole, petite ville du diocèse de Riez, vers l'an 906, d'une famille riche et noble, fut chanoine, puis archidiacre de Mâcon. L'amour de la retraite et de l'étude lui fit refuser les plus brillantes dignités de l'Église. Il s'enferma dans le monastère de Cluni, et en devint abbé après Aymar. L'empereur Othon-le-Grand le fit venir auprès de lui pour profiter de ses lumières. En passant par les Alpes, l'an 973, il fut pris par les Sarrasins, mis dans les fers, et racheté malgré lui. L'empereur voulut lui procurer la tiare, mais il refusa ce fardeau. Le roi Hugues ayant reçu de grandes plaintes contre les moines de Saint-Denis, pria Mayeul de venir établir la réfor-

me dans cette abbaye. Il mourut en route, au prieuré de Souvigni, le 11 mai 994. Il fut regardé comme le second fondateur de Cluni, par les soins qu'il prit d'augmenter les revenus de cette abbaye, et de multiplier les monastères de son ordre. On a de lui quelques écrits, sur lesquels on peut consulter le tome 6 de l'Histoire littéraire de France par D. Rivet. Sa Vie fut écrite par Saint Odillon, son successeur, et par trois autres de ses disciples.

MAYEUR (François-Marie), appelé aussi *Mayeur de Saint-Paul*, acteur et auteur, né à Paris en 1758, débuta au théâtre de l'Ambigu-Comique, en 1770; passa ensuite à celui de Nicolet, et obtint un si grand succès dans le rôle de Claude Bagnolet, qu'il eut les honneurs de la peinture et de la gravure. Il alla jouer, en 1789, la comédie en Amérique, et revint en France quelques années après. Il fit bâtir à Bordeaux un théâtre, qu'il appela théâtre du Vaudeville-Variétés. Il fut mis en prison sous le règne de la terreur, et fut heureusement acquitté. Il joua successivement sur divers théâtres de la capitale, à Lyon, à Versailles, à Bordeaux et en Corse, où il eut la direction du théâtre. Il est mort le 18 décembre 1818. Ses lointains et fréquens voyages ne l'avaient pas empêché de cultiver les lettres. Il composa un grand nombre de pièces, dont on trouve une liste dans l'*Annuaire dramatique*. On a encore de lui: I. Le *Chroniqueur désœuvré, ou l'Espion du Boulevard du Temple*, 1782-83, 2 vol. in-8°. II. *Le Nouvel Anténor*, 1803, in-8°. III. *Itinéraire de Bonaparte, depuis son départ de la Malmaison, jusqu'à son embarquement pour Sainte-Hélène*, 1816, in-8°, etc.

MAYHEW (Édouard), prêtre catholique anglais, né à Salisbury, d'une ancienne famille, mort vers 1630, étant prieur de Diewart en Lorraine, est auteur des ouvrages suivans: I. *Congregationis Anglicanæ ordi Sancti Benedicti Trophæa*, Reims, 1619; l'auteur avait essayé de rétablir l'ordre de Saint-Benoît en Angleterre. II. *Fondement de l'ancienne et de la nouvelle religion*, 1608, in-4°. III. Le *Paradis des prières*.

MAYHEW (Expérience), premier ministre de Martha's Vineyard, aux Etats-Unis, né en 1673, se consacra à la prédication chez les Indiens. Leur langue lui était familière dès son enfance, et les commissaires de la société l'employèrent à la traduction des Psaumes. Il termina cet ouvrage en 1709, et mourut en 1758. Il a publié plusieurs *Sermons, les Indiens convertis*, in-8°, 1727. Il donne dans cet ouvrage les Vies de trente ministres Indiens, et d'environ quatre-vingts Indiens hommes, femmes et enfans remarquables; *Lettre sur la communion*, 1741; *Défense de la grace*, in-8°, 1744.

MAYHEW (Jonathas), ministre à Boston, fils du précédent, né en 1720, à Martha's Vineyard, gradué, en 1744, au collége d'Harvard, s'appliqua à la théologie, prit les ordres, et succéda, en 1747, à M. Hooper, premier ministre de l'Eglise de Boston, qui avait adopté l'opinion des épiscopaux; il resta dans cette place jusqu'en 1766, où il mourut. Le docteur Howard lui succéda. Mayhew a toujours joui de

l'estime publique due à son caractère et à ses talens. C'était un prédicateur éloquent. On lui doit un grand nombre de Sermons, des Discours de controverse, et des Panégyriques.

MAYNARD (François), poète français, né à Toulouse, en 1542, d'un conseiller au parlement de cette ville, l'un des premiers membres de l'Académie française, était petit-fils de Jean Maynard, auteur d'un Commentaire sur les Psaumes, et fils de Géraud, conseiller au parlement de Toulouse, auteur d'un Recueil d'Arrêts, où presque toute la jurisprudence du Languedoc est contenue, que le père de M. Pellisson rédigea et publia, et qui a été traduit en plusieurs langues. Dans sa jeunesse, Maynard vint à la cour, et fut secrétaire de la reine Marguerite. Il publia alors un poëme en cinq livres, qui ne traite que de l'amour, intitulé *Philandre*, dont la première édition parut en 1621, et la seconde en 1623. Ce fut sans doute vers la même époque qu'il composa ses *Priapées*, poëme licencieux, qui n'a jamais été imprimé, et dont on ne connaît que ces quatre premiers vers :

Muse, trève de modestie;
Vous vous fâchez toutes les fois
Qu'on parle de cette partie
Qui fait les papes et les rois.

Noailles, ambassadeur à Rome, le mena, en 1634, avec lui. De retour en France, il fit la cour à plusieurs grands, et n'en recueillit que le regret de la leur avoir faite. On connaît ses stances pour le cardinal de Richelieu :

Armand, l'âge affaiblit mes yeux.

Le cardinal ayant entendu les 4 derniers vers, où le poëte dit, en parlant de François Ier,

Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans ce monde,
Et quel bien j'ai reçu de toi,
Que veux-tu que je lui réponde?

Il répondit ce mot cruel : *Rien*. Maynard obtint cependant la charge de président au présidial d'Aurillac en Auvergne, fut membre de l'Académie des Jeux floraux de Toulouse, et vers l'an 1632, fut admis au nombre des quarante de l'Académie française. Il reparut à la cour sous la régence d'Anne d'Autriche; et n'ayant pas été plus heureux auprès d'elle, il se retira dans sa province. Il y mourut le 28 octobre 1646, avec le titre de conseiller d'état, que le roi venait de lui accorder. Malgré cette faveur, il conseillait à son fils de s'attacher au barreau plutôt qu'à la cour :

Toutes les pompeuses maisons
Des princes les plus adorables,
Ne sont que de belles prisons,
Pleines d'illustres misérables.

Heureux qui vit obscurément
Dans quelque petit coin de terre;
Et qui s'approche rarement
De ceux qui portent le tonnerre.

Puisses-tu connaître le prix
Des maximes que te débite
Un courtisan à cheveux gris,
Que la raison a fait ermite!

Quelque temps avant sa mort, il avait fait un voyage à Paris. Dans les conversations qu'il avait avec des amis, dès qu'il voulait parler, on lui disait : « Ce mot-là n'est plus d'usage. » Cela lui arriva tant de fois, qu'à la fin il fit ces quatre vers :

En cheveux blancs il me faut donc aller
Comme un enfant tous les jours à l'école!
Que je suis fou d'apprendre à bien parler,
Lorsque la mort vient m'ôter la parole!

Tout le monde connaît ces vers, qu'il écrivit sur la porte de son cabinet :

Las d'espérer et de me plaindre
Des muses, des grands et du sort;
C'est ici que j'attends la mort,
Sans la désirer ni la craindre.

Le dernier est une imitation de Martial. « Il est bien commun de ne pas desirer la mort : il est bien rare de ne pas la craindre ; et il eût été grand, dit Voltaire, de ne pas seulement songer s'il y a des grands au monde. » Maynard s'en souvint trop souvent pour son malheur. Il ne cessa de déchirer le cardinal de Richelieu dans ses vers; il l'appelait un tyran. Si ce ministre lui eût fait du bien, il aurait été un dieu pour lui. « C'est trop ressembler, dit l'auteur déjà cité, à ces mendians qui appellent les passans monseigneur, et qui les maudissent s'ils n'en reçoivent point d'aumônes. » A cela près, Maynard était homme d'honneur et bon ami. On a de lui : I. Des Épigrammes : comme c'était le genre où il réussissait le mieux, son ami Caminade, président au parlement de Toulouse, lui donnait chaque année un exemplaire de Martial. II. Des Chansons, qui ont quelque agrément. III. Des Odes, moins estimables. IV. Des Lettres en prose, 1646, in-4°, mêlées de bon et de mauvais. V. Un poëme, intitulé *Philandre*, d'environ 300 vers, parmi lesquels il y en a quelques-uns d'heureux. Malherbe disait de lui, « qu'il tournait fort bien un vers, mais que son style manquait de force; et que Racan avait de la force, mais qu'il ne travaillait pas assez ses vers. De l'un et de l'autre, ajoutait-il, on aurait pu faire un bon poëte. » Maynard est le premier, en France, qui ait établi pour règle de faire une pause au troisième vers dans les couplets de six, et une au septième des stances de dix. Le recueil des œuvres de Maynard parut quelques mois après sa mort, sous ce titre : ***Les Œuvres de François Maynard, contenant des Sonnets, des Épigrammes, des Odes, des Chansons, avec une préface de Marin Le Roy de Comberville***, Paris, 1646, in-4° : mais il ne contient pas toutes ses pièces ; celles qui ne s'y trouvent pas sont disséminées dans divers recueils de poésies. — Son père, Claude MAYNARD, conseiller au parlement de Toulouse, publia un Recueil des Arrêts rendus par cette cour, Paris, 1618, 1638, 1751, 2 vol. in-fol.

MAYNARD (Sir JOSEPH), savant jurisconsulte anglais, né en 1602, mort en 1690, s'est distingué également par son patriotisme, ses connaissances en jurisprudence, et son intégrité dans les places qu'il a occupées. Quand Guillaume, prince d'Orange, fut déclaré roi après l'abdication de Jacques II, sir Joseph fut chargé d'aller le haranguer. Le roi Guillaume ayant remarqué que son âge annonçait qu'il avait survécu à tous les hommes de loi du royaume, il répondit : « Oui, Sire; et sans l'avénement de votre majesté, j'aurais aussi survécu à la loi. »

MAYNE (JASPER), poète et théologien anglais, né à Hatherlagh, dans le comté de Devonshire, en 1604, étudia à Oxford, où il fut boursier. Mayne entra dans l'état ecclésiastique, fut prédicateur du roi d'Angleterre, et perdit une place qu'il avait dans son collége, pour être resté fidèle au parti du roi. A la restauration, il fut nommé chanoine de l'église du Christ, et se fit un nom dans sa patrie par ses ouvrages, entre

autres, par la *Guerre du peuple, examinée selon les principes de la raison et de l'Ecriture*, 1647, in-4°; et par un Poëme sur la victoire navale remportée par le duc d'York sur les Hollandais, le 13 juin 1665, et une comédie intitulée *le Mariage de la ville*. Il mourut le 5 décembre 1672. Mayne a laissé les ouvrages suivans : I. La traduction de quelques *Dialogues de Lucien*. II. La *Guerre d'amour*, tragi-comédie, 1648. III. *Recueil d'épigrammes*, mêlées, 1652.

MAYNWARING (Arthur), poëte et agréable auteur anglais, né en 1668 au comté de Shrop, mort en 1712, élève de l'église du Christ à Oxford, commissaire des douanes au commencement du règne de la reine Anne, ensuite auditeur et député au parlement pour Preston, au comté de Lancastre. Maynwaring a publié quelques écrits en vers et en prose. Son exécutrice testamentaire a été madame Oldfield, actrice, de qui il avait un fils, et qui doit en grande partie à ses leçons, ses succès et sa célébrité. Ses œuvres posthumes ont été publiées en 1715, par Oldmixon.

MAYO (Richard), théologien anglais non-conformiste, mort en 1695, avait un bénéfice à Kingston au comté de Surrey, qu'il perdit en 1662, pour avoir refusé le serment de conformité. Il a laissé quelques ouvrages : I. *Liste du docteur Staunton*. II. Deux *Conférences, l'une entre un papiste et un juif, l'autre entre un protestant et un juif*. III. *Commentaire sur l'Epître aux Romains dans les remarques de Pools*. IV. *Des Sermons*.

MAYOR (Thomas), dominicain espagnol, né vers la fin du 16e siècle, à Xativa, dans le royaume de Valence, alla exercer les fonctions de missionnaire dans les îles Philippines. Il revint ensuite en Espagne. La date de sa mort nous est inconnue. Il avait fait imprimer, dans la langue, et en caractères chinois, un catéchisme et un petit traité de l'*Excellence du Rosaire*.

MAYOW (Jean), médecin anglais, né dans le comté de Cornouailles, en 1645, exerça la médecine à Bath, et mourut en 1679. On a de lui un vol. in-4°, imprimé à Oxford, en 1674, sous le nom de *Tractatus quinque medico-physici*, contenant les cinq traités : I. *De Salnitro*. II. *De respiratione*. III. *De respiratione fœtûs in utero*, etc. IV. *De motu musculari et spiritibus animalibus*. V. *De rachitide*. Sa réputation s'est renouvelée dans ces derniers temps par un ouvrage publié en 1790, par le D. Beddoes, sous le titre d'*Expériences chimiques, extraites d'un ouvrage du 17e siècle*, dans lequel il regarde Mayow comme le premier auteur des découvertes modernes sur les différentes espèces d'air.

MAYR (George), savant jésuite, né en 1565, à Rain en Bavière, mort à Rome, le 25 août 1623, a laissé un grand nombre d'ouvrages, entre autres : I. *Institutiones linguæ hebraicæ*, Augsbourg, 1616; Lyon, 1622, 1629, 1652, 1659, in-8°. II. *Evangelia et Epistolæ*, mis en grec. III. *Petri Canusii Catechismus*, ibid., 1620, in-12. IV. *Vita beati Ignatii*, mis en grec, etc., etc.

MAYR (Jean de), général prussien, né à Vienne en 1716,

était fils naturel du comte de Stella. Il eut une jeunesse fort orageuse, et entra dans un régiment d'infanterie comme simple soldat. Il servit ensuite comme officier en Saxe et en Autriche, et se distingua au siége de Berg-op-Zoom. Plus tard, étant entré au service du roi de Prusse comme adjudant, il fut chargé d'organiser un corps de partisans, et remplit à merveille cette commission. Content de ses services et de sa bravoure, Frédéric le nomma successivement colonel, et major-général. Il se couvrit de gloire à la défense de Dresde, en 1751, et mourut à Plauen, le 3 janvier 1759.

MAYRE (Jacques), poète latin, né à Salins, dans le comté de Bourgogne, en 1628, était jésuite. Il professa la rhétorique et la philosophie dans plusieurs maisons de sa congrégation, et devint recteur à Besançon, où il mourut le 13 avril 1694. On a de lui : I. *Liladamus, ultimus Rhodiorum, primusque Melitensium equitum*, Paris, 1685, in-12; Avignon, 1686, in-8°; Besançon, 1693, in-4°. II. *Recaredus, poema*, Avignon, 1690, in-8°. III. Un grand nombre de poésies, restées manuscrites. (*Voy.* le Catalogue de Delandine.)

MAYXWELL (Guillaume), médecin écossais, est connu par un traité *De medicinâ magneticâ*, en trois livres, Francfort, 1679, in-12. Non-seulement il tâche d'approfondir et d'éclaircir cette matière si obscure, mais il se vante d'avoir inventé une eau et une poudre magnétiques, qui avaient sans doute de grandes vertus, comme tant d'autres remèdes, proposées par le charlatanisme, et accrédités par la mode. Sa doctrine, que les partisans de Mesmer ont donnée comme nouvelle, est, ainsi que certains de nos jeux, renouvelée des Grecs. Divers auteurs avaient traité avant lui du magnétisme propre à l'économie animale, et de son usage dans le traitement des maladies; et l'on retrouverait dans leurs écrits presque toutes les propositions annoncées par Mesmer. Quoi qu'il en soit, Mayxwell eut de la réputation dans sa patrie. Nous ignorons l'année de sa mort.

MAZANIELLO. *Voyez* Masaniello.

MAZARD (Etienne), né à Lyon en 1660, perfectionna la chapellerie en France. Il y introduisit l'usage du castor, au lieu de laine. Mazard passa en Angleterre pour y étudier les procédés des ouvriers de cette contrée, et il en ramena plusieurs avec lui. Il acquit une fortune considérable, qu'il légua à l'hôpital de la Charité à Lyon, en y fondant des dots pour marier de pauvres filles. Il mourut en 1736.

MAZARIN (Jules), né à Piscina dans l'Abruzze, le 14 juillet 1602, d'une famille noble (*voy.* Martinozzi), était fils de Pierre Mazarini, sicilien. Il fit ses études à Rome, passa en Espagne où il fit son droit à Salamanque et à Alcala, puis revint en Italie, où il s'attacha au cardinal Sacchetti. Après avoir pris le bonnet de docteur, il le suivit en Lombardie, et y étudia les intérêts des princes qui étaient alors en guerre pour Casal et le Montferrat. Le cardinal Antoine Barberini, neveu du pape, s'étant rendu, en qualité de légat, dans le Milanais et le Piémont pour travailler à la paix, Mazarin l'aida

beaucoup à mettre la dernière main à ce grand ouvrage. Il fit divers voyages pour cet objet; et comme les Espagnols tenaient Casal assiégé, il sortit de leurs retranchemens, et courant à toute bride à travers les balles, du côté des Français, qui étaient prêts à forcer les lignes, il leur cria: «La paix! la paix!» Elle fut acceptée et conclue à Cherasco en 1631. La gloire que lui acquit cette négociation lui mérita l'amitié du cardinal de Richelieu, et la protection de Louis XIII. Ce prince le fit revêtir de la pourpre par Urbain VIII; et après la mort de Richelieu, il le nomma conseiller d'état et l'un de ses exécuteurs testamentaires. Louis XIII étant mort l'année d'après, en 1643, la reine Anne d'Autriche, régente absolue, le chargea du gouvernement de l'état. Mazarin fut généralement alors soupçonné d'être l'amant de cette reine, et quelques modernes ont cru trouver dans leur intimité l'origine de l'homme au masque de fer; mais ce n'est qu'une conjecture dont l'auteur d'une Dissertation sur l'homme au masque de fer, insérée dans le 3ᵉ vol. de la Bastille dévoilée, a prouvé l'invraisemblance. *Voyez* Masque de Fer. «Le nouveau ministre affecta, dans le commencement de sa grandeur, dit Voltaire, autant de simplicité que Richelieu avait déployé de hauteur. Loin de prendre des gardes et de marcher avec un faste royal, il eut d'abord le train le plus modeste. Il mit de l'affabilité et même de la mollesse, où son prédécesseur avait fait paraître une fierté inflexible.» Malgré ces ménagemens, qui ne durèrent guère, il se forma un puissant parti contre lui. On ne pardonnait point à un étranger l'avantage d'être maître de l'État. On jetait du ridicule sur sa personne, sur ses manières, sur sa mauvaise prononciation. Un arrêt d'union entre le parlement, la chambre des comptes, la cour des aides et le grand-conseil, inspirant de l'inquiétude au ministre, il mande les députés du parlement pour leur dire que la reine ne voulait point de tels arrêts. Les magistrats ayant répondu qu'il n'y avait rien de contraire au service du roi. «Si le roi, répliqua Mazarin, ne voulait pas qu'on portât des glands à son collet, il n'en faudrait point porter. Ce n'est pas tant la chose défendue que la défense qui fait le crime.» La comparaison fournit matière à des vaudevilles, arme ordinaire et souvent dangereuse en France, et l'arrêt d'*ougnon* ou d'*ognon*, (car c'est ainsi qu'il prononçait union) fut célébré de toutes parts à ses dépens. On ne se borna pas à ridiculiser le ministre. Les peuples, accablés d'impôts, et excités à la révolte par le duc de Beaufort, par le coadjuteur de Paris, par le prince de Conti, par la duchesse de Longueville, se soulevèrent. Le parlement ayant refusé de vérifier de nouveaux édits bursaux, le cardinal fit emprisonner le président de Blancmesnil et le conseiller Broussel. Cet acte de violence fut l'occasion des premiers mouvemens de la guerre civile, en 1648. Le peuple cria aux armes, et bientôt les chaînes furent tendues dans Paris, comme du temps de la Ligue. Cette journée, connue dans l'histoire sous le nom des *barricades*, fut la première étincelle du feu de la sédition. La reine fut obligée de s'enfuir de Paris à Saint-Germain,

avec le roi et son ministre, que le parlement venait de proscrire comme perturbateur du repos public. (*Voy.* MARIGNY.) L'Espagne, sollicitée par les rebelles, prend part aux troubles, pour les fortifier; l'archiduc, gouverneur des Pays-Bas, rassemble des troupes, la reine, justement alarmée, écoute les propositions du parlement, las de la guerre et hors d'état de la soutenir. Les troubles s'apaisent, et les conditions de l'accommodement sont signées à Ruel, le 11 mars 1649. Le parlement conserva la liberté de s'assembler, qu'on avait voulu lui ravir; et la cour garda son ministre, dont le peuple et le parlement avaient conjuré la perte. Le prince de Condé fut le principal auteur de cette réconcillation. L'état lui devait sa gloire, et le cardinal sa sûreté; mais il fit trop valoir ses services, et ne ménagea pas assez ceux à qui il les avait rendus. Il fut le premier à tourner Mazarin en ridicule, après l'avoir servi; à braver la reine qu'il avait ramenée triomphante à Paris, et à insulter le gouvernement qu'il défendait et qu'il dédaignait. On prétend qu'il écrivit au cardinal: *A l'illustrissimo Signor Fachino;* et il lui dit un jour: *Adieu Mars.* Mazarin, forcé à être ingrat, engagea la reine à le faire arrêter, avec le prince de Conti son frère, et le duc de Longueville. On les conduisit d'abord à Vincennes, ensuite à Marcoussi, puis au Havre-de-Grace. Le parlement donna, en 1651, un arrêt qui bannissait Mazarin du royaume, et demanda la liberté des princes avec tant de fermeté, que la cour fut forcée d'ouvrir leurs prisons. Ils rentrèrent comme en triomphe à Paris, tandis que le cardinal, leur ennemi, prit la fuite du côté de Cologne. Ce ministre gouverna la cour et la France du fond de son exil. Il laissa calmer l'orage, et rentra dans le royaume l'année d'après, « moins en ministre qui venait reprendre son poste, qu'en souverain qui se remettait en possession de ses Etats. Il était conduit par une petite armée de sept mille hommes, levée à ses dépens, c'est-à-dire, avec l'argent du royaume qu'il s'était approprié. Aux premières nouvelles de son retour, Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, qui avait demandé l'éloignement du cardinal, leva des troupes dans Paris, sans trop savoir à quoi elles seraient employées. Le parlement renouvela ses arrêts; il proscrivit Mazarin et mit sa tête à prix. » (Siècle de Louis XIV, tome 1er.) Le prince de Condé, ligué avec les Espagnols, se mit en campagne contre le roi; et Turenne, ayant quitté ces mêmes Espagnols, commanda l'armée royale. Il y eut de petites batailles données, mais aucune ne fut décisive. Ces troubles n'offrent guère aujourd'hui que du ridicule et presque aucun événement digne de l'histoire. L'auteur du Siècle de Louis XIV les a parfaitement caractérisés, en disant qu'alors « les Français se précipitaient dans les séditions par caprice et en riant; les femmes étaient à la tête des factions; l'amour faisait et rompait les cabales..... Turenne, infidèle par faiblesse, fut obligé de quitter en fugitif l'armée dont il était général, pour plaire à une femme qui se moquait de sa passion..... La Rochefoucauld blessé au combat du faubourg Saint-Antoine, adressait ces deux vers à

la duchesse de Longueville (l'une des principales *anti-Mazarines*) :

Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux rois, je l'aurais faite aux dieux.

Et le duc d'Orléans écrivait cette adresse sur une lettre :

A mesdames les comtesses, maréchales-de-camp dans l'armée de ma fille contre le Mazarin.

Enfin la guerre finit et recommença à plusieurs reprises; il n'y eut personne qui ne changeât souvent de parti. » Le cardinal se vit forcé de nouveau à quitter la cour. Pour surcroît de honte, il fallut que le roi, qui le sacrifiait à la haine publique, donnât une déclaration par laquelle il renvoyait son ministre en vantant ses services et en se plaignant de son exil. Le calme reparut dans le royaume, et ce calme fut l'effet du bannissement de Mazarin. « Cependant, à peine fut-il chassé par le cri général des Français, et par une déclaration du roi, que le roi le fit revenir. Il fut étonné de rentrer dans Paris le 3 février 1653, tout-puissant et tranquille. Louis XIV le reçut comme un père, et le peuple comme un maître. » Les princes, les ambassadeurs, le parlement, le peuple, tout s'empressa de lui faire la cour. On lui fit un festin à l'Hôtel-de-Ville, au milieu des acclamations des citoyens. Il fut logé au Louvre. Son pouvoir fut dès lors sans bornes. Un des plus importans services qu'il rendit depuis son retour, fut qu'il donna la paix à la France. Il alla lui-même la négocier en 1659, dans l'île des Faisans, avec don Louis de Haro, ministre du roi d'Espagne. Cette grande affaire y fut heureusement terminée, et la paix fut suivie du mariage du roi avec l'infante. Ce traité fit beaucoup d'honneur à son génie ou à sa politique. Le mariage du roi avec l'infante n'était pas l'ouvrage d'un jour, ni l'idée d'un premier moment, mais le fruit de plusieurs années de réflexions. Cet habile ministre, dès l'an 1645, c'est-à-dire quatorze ans auparavant, méditait cette alliance, non-seulement pour faire céder alors au roi ce qu'il obtint par la paix de Munster, mais pour lui acquérir des droits bien plus importans encore, tels que ceux de la succession à la couronne d'Espagne. Ces vues sont consignées dans une de ses lettres aux ministres du roi, à Munster. (*Voyez* l'Abrégé de l'Histoire de France, par le président Hénault, année 1659.) Le cardinal Mazarin ramena, en 1660, le roi et la nouvelle reine à Paris. Plus puissant et plus jaloux de sa puissance que jamais, il exigea et il obtint que le parlement vînt le haranguer par députés. Il ne donna plus la main aux princes du sang en lieu tiers, comme autrefois. Il marchait alors avec un faste royal, ayant, outre ses gardes, une compagnie de mousquetaires. On n'eut plus auprès de lui un accès libre. Si quelqu'un était assez mauvais courtisan pour demander une grâce au roi même, il était sûr de ne pas l'obtenir. « La reine-mère, si long-temps protectrice obstinée de Mazarin contre la France, resta sans crédit dès qu'il n'eut plus besoin d'elle. (*Ibid.*) » Dans ce calme qui suivit son retour, il laissa languir la justice, le commerce, la marine, les finances. Les siennes

étaient à la vérité en bon état, mais celles du royaume étaient si dérangées, que le surintendant Fouquet avait dit souvent à Louis XIV: « Il n'y a point d'argent dans les coffres de votre majesté, mais le cardinal vous en prêtera. » Les revenus publics avaient été si mal administrés pendant une régence prodigue et tumultueuse, qu'on fut obligé ensuite d'ériger une chambre de justice. On voit par les Mémoires de Gourville quel avait été le brigandage; l'ordre ne fut remis que par le grand Colbert, et non par Mazarin, qui ne fut guère occupé que de lui-même. Huit années de puissance absolue et tranquille ne furent marquées par aucun établissement glorieux ou utile; car le collége des Quatre-Nations ne fut que l'effet de son testament. Mazarin gouvernait les finances comme l'intendant d'un seigneur obéré. Il amassa, dit-on, plus de 100 millions, et par des moyens non-seulement indignes d'un ministre, mais d'un honnête homme. Il partageait, dit-on, avec les armateurs, les profits de leurs courses; il traitait, en son nom et à son profit, des munitions des armées; il imposait, par des lettres de cachet, des sommes extraordinaires sur les généralités. *Voy.* EMERY. Le roi lui ayant donné les charges de la maison de la reine, il vendit jusqu'à celles de vendeuses d'écuelles; ce qui lui produisit, dit madame de Motteville, plus de six millions. Comme tous les avares, il cherchait à excuser son avidité par des raisons plausibles. Il disait que c'était le seul défaut d'argent qui avait causé toutes ses disgraces. Souverain despotique, sous le nom modeste de ministre, il ne laissa paraître Louis XIV, ni comme prince, ni comme guerrier. Surintendant de son éducation, il était charmé qu'on lui donnât peu de lumières. Non-seulement il l'éleva très-mal, mais il le laissa souvent manquer du nécessaire. Ce joug pesait à Louis XIV, et il en fut délivré par la mort du cardinal, arrivée le 9 mars 1661. Lorsqu'il fut attaqué de sa dernière maladie, il prouva qu'il connaissait la maxime, « qu'à la cour les absens et les mourans ont toujours tort. » Il fit dire à plusieurs personnes qu'il s'était ressouvenu d'elles dans son testament, quoiqu'il n'en fût rien. Il tâcha de conserver jusqu'à la fin cette figure noble, cet air ouvert et caressant qui attache les cœurs. Il se mit un jour, à ce qu'on prétend, un peu de rouge, pour faire accroire qu'il se portait mieux, et donna audience à tout le monde. Le comte de Fuensaldagne, ambassadeur d'Espagne, en le voyant, se tourna vers M. le prince, et lui dit d'un air grave: « Voilà un portrait qui représente assez bien à défunt M. le cardinal Mazarin. » Quoiqu'il ne passât point pour avoir la conscience timorée, il eut en mourant des scrupules sur ses richesses immenses. Un théatin, son confesseur, appelé le Père Sévère, et qui le fut très-à-propos dans cette occasion, lui dit nettement qu'il serait damné, s'il ne restituait le bien qu'il avait mal acquis. — « Helas! dit-il, je n'ai rien que des bienfaits du roi. — Mais, reprit le théatin, il faut bien distinguer ce que le roi vous a donné d'avec ce que vous vous êtes attribué. » Pour le tirer d'embarras, Colbert lui conseilla de faire une donation entière de ses biens au roi. Il le fit, dans l'es-

pérance que ce prince les lui rendrait. Il ne se trompa pas, et Louis XIV lui remit la donation au bout de trois jours. Le roi et la cour portèrent le deuil à sa mort ; honneur peu ordinaire, et que Henri IV avait rendu à la mémoire de Gabrielle d'Estrées. *Voy.* COLBERT. Les rimailleurs de la cour et de la ville lui firent plusieurs épitaphes. Nous ne rapporterons que celle qui lui fut faite par Blot, bel-esprit agréable de ce temps-là :

O vous, qui passez par ce lieu,
Daignez jeter, au nom de Dieu,
A Mazarin de l'eau bénite.
Il en donna tant à la cour,
Que c'est bien le moins qu'il mérite
D'en avoir de vous à son tour.

Ainsi que le couplet suivant :

Creusons tous un tombeau
A qui nous persécute :
Que le jour sera beau
Qui verra cette chute !
Pour ce Jules nouveau
Cherchons un nouveau Brute !

Mazarin manda l'auteur de ce couplet, lui conseilla de faire un meilleur usage de son talent, et lui donna une pension de 2,000 l. Outre les biens immenses qu'il avait amassés, il posséda en même temps, quoiqu'il ne fût pas prêtre, l'évêché de Metz, et les abbayes de Saint-Arnould, de Saint-Clément et de Saint-Vincent de la même ville ; celles de Saint-Denis en France, de Cluni, de Saint-Victor de Marseille, de Saint-Médard de Soissons, de Saint-Taurin d'Evreux, etc. Il laissa, pour héritier de son nom et de ses biens, le marquis de la Meilleraie, qui épousa Hortense Mancini, sa nièce, et prit le titre de duc de Mazarin. Il avait un neveu qui fut duc de Nevers. *Voyez* NEVERS, et quatre autres nièces. L'une nommée Martinozzi (*voy.* ce mot), fut mariée au prince de Conti ; les autres, nommées Mancini, le furent au connétable Colonna, au duc de Mercœur et au duc de Bouillon. *Voy.* COLONNA et MANCINI. Charles II lui en demanda une ; le mauvais état de ses affaires lui attira un refus. On soupçonna le cardinal d'avoir voulu marier au fils de Cromwel celle qu'il refusait au roi d'Angleterre. Ce qui est sûr, c'est que lorsqu'il vit le chemin du trône moins fermé à Charles II, il voulut renouer cette alliance ; mais il fut refusé à son tour. Louis XIV avait aimé éperdûment une de ses nièces : Mazarin fut tenté de laisser agir cet amour, et de placer son sang sur le trône ; mais une réponse noble et ferme d'Anne d'Autriche lui fit perdre de vue ce dessein. (*Voy.* l'article de cette princesse.) « Ce ministre, dit le président Hénault qui l'a beaucoup flatté, était aussi doux que le cardinal de Richelieu était violent ; un de ses plus grands talens fut de bien connaître les hommes. Le caractère de sa politique était plutôt la finesse et la patience que la force. Il pensait que la force ne doit jamais être employée qu'au défaut des autres moyens, et son esprit lui fournissait le courage conforme aux circonstances. Hardi à Casal, tranquille et agissant dans sa retraite à Cologne, entreprenant lorsqu'il fallut arrêter les princes, mais insensible aux plaisanteries de la Fronde, méprisant les bravades du coadjuteur, et écoutant les murmures de la populace, comme on écoute du rivage le bruit des flots de la mer. Il y avait dans le cardinal de Richelieu quelque chose de plus grand, de plus vaste et de moins concerté ; et dans le cardinal Ma-

zarin, plus d'adresse, plus de mesures et moins d'écarts. On haïssait l'un, et l'on se moquait de l'autre; mais tous deux furent les maîtres de l'Etat.» «Mazarin, dit Thomas, fut beaucoup moins loué que Richelieu; il n'avait, ni cet éclat de grandeur qui éblouit, ni ce caractère altier qui, respirant la hauteur et la vengeance, subjugue par la terreur même. On adore à proportion que l'on craint. Il y avait plus d'offrandes à Rome sur les autels de la Fièvre que sur ceux de la Concorde et de la Paix. On sait qu'en général Mazarin était faible et timide; il caressait les ennemis dont Richelieu eût abattu les têtes. Avec cette conduite, on est moins haï sans doute, mais on n'en paraît pas plus grand. Il est des hommes qui pardonnent encore plutôt le mal qu'on fait avec éclat, que le bien qu'on fait avec faiblesse. D'ailleurs, le rôle que ce ministre joua dans la Fronde, ses fuites, ses terreurs, sa proscription, source de plaisanteries; les bons mots des Marigny et des Gramont, espèce d'armes qui soumettent à l'homme d'esprit l'homme puissant; les vaudevilles et les chansons qui, chez un peuple léger, communiquent si rapidement le ridicule et l'éternisent; tout cela devait peu exciter l'enthousiasme des orateurs. Ajoutez que les talens de Mazarin n'étaient pas assez éclatans pour racheter ses défauts. Il n'eut, ni dans les factions, la fierté brillante et l'esprit romanesque et imposant du cardinal de Retz; ni dans les affaires, l'activité et le coup-d'œil de Richelieu; ni dans les vues économiques, les principes de Sully; ni dans l'administration extérieure, les détails de Colbert; ni dans les desseins publics, l'audace et je ne sais quelle profondeur vaste d'Alberoni. Son grand mérite fut l'art de négocier; il y porta toute la finesse italienne avec la sagacité d'un homme qui, pour s'élever, a eu besoin de connaître les hommes et a appris à les manier, en les faisant servir d'instrumens à sa fortune. C'est ce qui en fit un philosophe adroit plutôt qu'un grand ministre. Son ame, accoutumée long-temps à la souplesse, n'eut pas toujours le caractère des grandes places; mais il dirigea la paix de Munster; il fit la paix des Pyrénées; il donna l'Alsace à la France; il prévit peut-être qu'un jour la France pourrait commander à l'Espagne.» Insensible aux pamphlets qu'on décochait contre lui, on dit qu'il ne répondait autre chose que ces mots: *Laissons parler et faisons*. Rassuré sur une opposition qui ne s'exhalait qu'en chansons et en couplets satiriques: *Qu'ils cantent, ces Francèses*, disait-il avec insouciance; *qu'ils cantent pourvu qu'ils payent*. Voici le portrait que Bussy nous en a conservé dans ses Mémoires. Il est assez précieux, et fait connaître sa personne et quelques traits de son caractère. « Jamais homme n'eut une si heureuse naissance que celui-là : il était né gentilhomme romain; il avait étudié dans l'université de Salamanque, où, s'étant un jour fait faire son horoscope, on l'avait assuré qu'il serait pape. Il avait la plus belle physionomie du monde, la bouche et les yeux beaux, le front grand, le nez bien fait, le visage ouvert : il avait beaucoup d'esprit; personne ne faisait un conte plus agréablement que lui; il était insinuant; il avait des charmes iné-

vitables pour être aimé de ceux qui lui plaisaient; il jouait fort bien tous les jeux d'esprit et les jeux d'adresse. » Il est à remarquer que Mazarin acquit l'Alsace dans le temps que les Français étaient déchaînés contre lui. L'abbé d'Alainval a publié, en 1745, en 2 vol. in-12, les lettres du cardinal Mazarin, où l'on voit le secret de la négociation de la paix des Pyrénées, et la relation des conférences qu'il a eues pour ce sujet avec don Louis de Haro, ministre d'état. *Voy.* Haro. Ce recueil qui parut sous le titre de *Lettres du cardinal Mazarin, où l'on voit le secret de la négociation de la paix des Pyrénées, et la relation des conférences qu'il a eues pour ce sujet avec don Louis de Haro, ministre d'état*, enrichies de quelques notes historiques, est intéressant. Le cardinal y développe ce qui s'est passé dans ces conférences, avec une netteté et une précision qui met en quelque façon le lecteur en tiers avec les deux plénipotentiaires. Les vingt premières lettres de ce recueil sont du nombre de celles qui n'avaient point encore vu le jour; la plupart sont écrites au roi et à la reine-mère, et toutes avant que le cardinal fût arrivé à Saint-Jean-de-Luz. L'édition de ce recueil a un avantage sur ceux qui avaient été précédemment faits, c'est qu'il est augmenté de cinquante lettres qui n'avaient pas encore paru, et qui toutes sont placées à leur rang. Mazarin peut être cité comme un modèle de sagacité, d'astuce et de finesse en politique; mais ses mœurs ne furent pas exemplaires. Sans afficher le déréglement sur ce point, il n'en fut pas plus réglé. L'ambition, plutôt que l'amour, l'unit à Anne d'Autriche, et cette union illégitime ne fut pas tellement secrète qu'elle ne causât du scandale. Il voulait maîtriser toutes les affections de la reine. Plusieurs écrivains ont publié l'histoire de la vie du cardinal Mazarin. Il seroit trop long de les indiquer ici; nous nous bornerons à citer l'*Abrégé de la vie du cardinal Mazarin*, ou *Idée de son ministère*, par l'abbé de Longuerue, imprimé en 1769, dans son Recueil de pièces intéressantes sur l'Histoire de France; et l'*Histoire du cardinal Mazarin*, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, par Aubery. Les deux premières éditions, de 1688 et de 1695, sont en 2 vol. in-12; la dernière, de 1751, est en 4 vol. in-12. Nous renvoyons les curieux à la Bibliothèque historique de France. Les recueils des pièces appelées *Mazarinades*, et qui ont été composées contre le cardinal, dans l'espace de trois mois, depuis le 6 janvier jusqu'au 1er avril 1649, sont étonnans par la quantité presque innombrable de satires qu'ils contiennent. Celui qui est conservé dans la bibliothèque de Ste.-Geneviève, et qui offre les pièces composées depuis 1649 jusqu'en 1652 forme 40 gros vol. in-4°. Celui de la bibliothèque de Colbert en a 46 très-gros. Il est d'autres recueils de Mazarinades qui forment jusqu'à 60 fort vol. in-4°. Gabriel Naudé a réfuté la plupart de ces satires, dans un ouvrage intitulé *Mascurat*, ou Jugement de ce qui a été imprimé contre le cardinal Mazarin, depuis le 6 janvier jusqu'au 1er avril 1649, in-4°, 1650. On fit même frapper des médailles pour le rendre ridicule. La ville de Paris distribua des

jetons qui, d'un côté, représentaient la hache et les verges armoriales du cardinal, avec cette légende autour : *Quod fuit honos, criminis est vindex.* « Cette ancienne marque d'honneur est aujourd'hui un instrument de vengeance. » Au revers on voyait un lion avec cet hémistiche : *Sunt certa hæc fata tyrannis.* « Telle est la destinée des tyrans. » Mazarin avait une autre devise, qu'il s'était faite lui-même : *Hinc ordo et copia rerum.* Le cardinal Mazarin avait cultivé les lettres dans sa jeunesse ; il se piquait même de bel-esprit et de philosophie. On prétend que ce fut lui qui apporta en France la maxime si connue des Italiens : *Intùs ut lubet, extrà ut moris est.* Du moins il la pratiqua quelquefois. *Voyez* Benserade.

MAZARIN (Pierre), père du cardinal, naturalisé en 1604, eut d'Hortense Buffalini deux fils et quatre filles ; l'aîné, Jules, est celui dont nous venons de parler; le second, Michel, fut d'abord dominicain, et ensuite archevêque d'Aix, et cardinal en 1646 ; il mourut deux ans après. Des quatre filles, l'une fut mariée au marquis Muti, une autre fut religieuse ; les deux aînées furent mariées au comte Martinozzi, et à Michel-Laurent Mancini.

MAZARIN (Hortense, duchesse de). *Voyez* Mancini.

MAZARINI ou **MAZARIN** (Jules), jésuite, né à Palerme, professeur de philosophie et de théologie à Paris, à Palerme et autres villes de l'Europe, prêcha dans beaucoup de villes de l'Italie, et principalement à Bologne, où il mourut le 22 décembre 1622. Le style de Mazarini, et la méthode qu'il suit dans ses sermons, sont conformes au style et à la méthode qu'on suivait dans le 16ᵉ siècle, et il peut être mis à côté de Panigarola, de Fiamma et autres orateurs de cet âge, qui, néanmoins, ne sont pas regardés comme de parfaits modèles de l'éloquence sacrée. On a de lui : I. *Il Davide, cento discorsi sul cinquantesimo salmo*, etc., Venise, 1607. II. *Il colosso Babilonico delle considerazioni cristiane sul sogno della statua di Nabuccodonosorre*, Bologne, 1619, 1 vol. in-4°; Milan, 1625, 2 vol. in-4°.

MAZARREDO - Y - SALAZAR (Joseph-Marie), amiral espagnol, né à Bilbao, en 1744, entra dans la marine royale à l'âge de 16 ans, et se distingua bientôt en sauvant, par d'habiles manœuvres, tout l'équipage du bâtiment l'*Andaluz*, sur les côtes en face des salines de la Mata. Il était premier adjudant du major d'escadre D. François de Santistevan, en 1775, lors de la malheureuse expédition des Espagnols contre Alger, et ce fut par ses conseils que l'on sauva les troupes qui avaient échappé au fer des ennemis. Ayant été nommé major-général d'escadre, il fit, en 1780, partie de l'escadre espagnole commandée par don Louis de Cordova, qui eut ordre de se joindre à la flotte combinée d'Espagne et de France, commandée par le comte d'Estaing, et il rendit, dans plusieurs occasions, les services les plus signalés à cette flotte. Il fut choisi, en 1793, par le gouvernement, pour rédiger un projet d'ordonnance pour la marine. Ce projet fut adopté, et est encore aujourd'hui en vigueur. Nommé général en chef de l'escadre

espagnole, il protégea, en 1797, la ville de Cadix, contre le bombardement des Anglais, et empêcha cette ville d'être ruinée entièrement. Il remplaça à Paris, en 1804, l'amiral Gravina, en qualité d'ambassadeur, et, après l'invasion des Français en Espagne, il fut promu au ministère de la marine, le 6 juillet 1808, et conserva le porte-feuille jusqu'à sa mort, arrivée en 1812. On a de lui des *Rudimens de tactique navale*, Madrid, in-4°.

MAZASCEL. *Voyez* GILDON.

MAZDAK ou MAZDEK, imposteur persan, né à Istakhar (Persépolis), ou à Nischapour, s'érigea en prophète, sous le règne de Cobad, 20° roi de Perse, dynastie sassanide (501 ou 503 de J.-C.). Doué d'une éloquence persuasive, il flatta adroitement les basses classes du peuple, en s'élevant contre le luxe et les richesses des grands, et contre la vénalité des magistrats. Il ne tarda pas à se faire de nombreux prosélytes. Il prêchait la communauté des biens et des femmes, le partage de toutes les propriétés, l'égalité et la fraternité. L'imposteur se servait en même temps du masque de la bienfaisance et de la piété, et affectait une grande austérité de mœurs. Il parvint à séduire le roi Cobad lui-même, qui adopta la nouvelle doctrine. Cette religion plongea la Perse dans une effroyable anarchie. Enfin, Khosrou, fils de Cobad, eut le courage de résister à son père, et parvint à démasquer la fourberie de Mazdak, qui fut attaché à un arbre, et percé de mille flèches. La mort du chef de la secte, fut suivie de celle d'un grand nombre de ses partisans, dont le sang inonda la capitale et les provinces de l'empire.

MAZÉAS (GUILLAUME), né à Vannes en 1712, chanoine de cette ville, et mort en 1776, embrassa l'état ecclésiastique, et traduisit divers ouvrages de l'anglais, tels que celui de Warburton, sur les tremblemens de terre et les éruptions du feu, Paris, 1754, 2 vol. in-12; celui de Lind, sur les moyens de conserver la santé des gens de mer, Paris, 1760, in-8°; *Lettre d'un négociant à un milord*, dans laquelle on considère sans partialité l'importance de l'île Minorque et du Port-Mahon, avec une histoire et une description abrégée de l'une et de l'autre, traduite de l'anglais, Paris, 1756, in-12; *Pharmacopée des pauvres*, Paris, 1758, in-12. On doit encore à Mazéas divers Mémoires insérés dans le *Recueil des Savans étrangers*, et dans celui de la Société royale de Londres.

MAZÉAS (JEAN-MATHURIN), mathématicien, frère du précédent, né à Landernau, en Bretagne, au mois de mars 1716, mort à Paris, le 6 juin 1801, à l'âge de plus de 88 ans, a donné un ouvrage très-connu sur les mathématiques, dont on a fait sept éditions; la première en 1758; la dernière en 1788, sous ce titre: *Élémens d'arithmétique, d'algèbre et de géométrie*, in-8°, avec une introduction aux sections coniques. Mazéas a encore publié *Institutiones philosophicæ*, 1777, 3 vol. in-12. Cet ouvrage est le fruit de ses leçons au collége de Navarre, où il était professeur. En vertu de ses grades dans l'université, il fut pourvu, en 1783, d'un canonicat dans l'église de Notre-Dame de Paris. A une simplicité de mœurs

et à une candeur qui rappelaient celles des anciens patriarches, dont il a presque atteint l'âge, il joignait la plus exacte pratique des devoirs de son état, et une piété si généreuse, qu'il faisait aux pauvres les plus abondantes largesses. Dépouillé de tout par les suites de la révolution, il vivait dans la retraite, sans murmurer et sans se plaindre. Mazéas eut le bonheur d'avoir un domestique fidèle, qui lui était très-attaché, et qui lui en a donné des preuves, en le nourrissant de ses propres épargnes pendant trois ans, à Pontoise. Mais ce domestique, voyant que toutes ses ressources étaient épuisées, et que tout avait été vendu, se présenta avec un mémoire, chez le ministre de l'intérieur, M. François de Neufchâteau. Au nom de Mazéas, plusieurs employés qui avaient été ses élèves, se joignirent à la demande du domestique ; et le ministre s'empressa de venir au secours d'un savant plus qu'octogénaire, en lui faisant avoir une pension de dix-huit cents francs, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Outre les ouvrages de Mazéas, dont nous avons parlé, il a beaucoup travaillé au *Dictionnaire des arts et métiers*.

MAZEL ou MAZELI (DAVID), ministre français, réfugié en Angleterre, traduisit quelques bons traités écrits en anglais ; mais comme il n'était pas assez versé dans cette langue, ses versions ne passent pas pour fidèles. Celle qu'il fit du Traité de Sherlock sur la mort et le jugement dernier, 2 tomes en 1 vol. in-8°, 1696, est cependant estimée. On estime beaucoup moins sa traduction du Traité du gouvernement civil de Locke. Amsterdam, 1691 ; Genève, 1724 ; réimprimé avec des corrections des notes, Amsterdam, 1755 et 1780, in-12, ainsi que de l'Essai de Gilbert Burnet, sur la vie de la reine Marie, in-12. Ce traducteur mourut à Londres en 1725.

MAZELINE (PIERRE), sculpteur, de Rouen, reçu à l'Académie de peinture et de sculpture, en 1668, mort en 1708, âgé de 76 ans, a fait plusieurs morceaux estimés. On voit de ses ouvrages dans les jardins de Versailles : *Europe* et *Apollon Pythien*, d'après l'antique, etc.

MAZEPPA (JEAN), hetman des cosaques, gentilhomme polonais, né dans l'Ukraine, après avoir rempli divers emplois, s'engagea chez les Cosaques, qui, charmés de sa valeur, l'élurent pour leur chef. Ses premiers soins furent de fortifier les frontières de son pays contre les Tartares, et de se faire des protecteurs puissans. Il se lia d'abord avec le czar Pierre, qu'il servit, pendant 24 ans, avec beaucoup de fidélité. Mais le dessein que Mazeppa avait de se faire roi des Cosaques, l'obligea de trahir ses engagemens, en 1708. Il avait alors 84 ans. Il embrassa le parti de Charles XII, roi de Suède, et grossit son armée de quelques régimens. Le czar envoya des troupes contre lui ; la capitale de son pays fut prise et rasée, et lui-même pendu en effigie, tandis que quelques-uns de ses complices mouraient par le supplice de la roue. Mazeppa, après la bataille de Pultawa, se sauva en Walachie, et de là à Bender, où il termina bientôt après sa longue carrière, en 1709. *Voy.* les *Annales de la petite Russie*, par

Scheer, Paris, 1788, 2 volumes in-12; et l'*Histoire des Cosaques*, par M. Lesur, Paris, 1813, 2 vol. in-8°. Mazeppa est le héros d'un des poëmes de lord Byron.

MAZERS DE LATUDE. *Voy.* MASERS.

MAZET (.....), jeune médecin, mort de la fièvre jaune, à Barcelonne, le 22 octobre 1821, avait été désigné pour suivre MM. Parizet et Bally en Espagne, dès qu'on sut que la fièvre jaune s'était manifestée dans une des provinces de ce royaume. Mazet, animé de l'amour de son art, et encore plus de celui de l'humanité, ne balança point à se charger de cette commission, toute périlleuse qu'elle était, et malgré les tristes pressentimens dont il était frappé. A peine arrivé à Barcelonne, il se mit en devoir de porter des secours aux malheureuses victimes de la contagion; mais les deux premiers malades auxquels il donna des soins lui communiquèrent le mal qui les devorait. Sa maladie ne tarda pas à se déclarer. En vain les docteurs Parizet et Bally lui prodiguèrent-ils les secours de l'art et de l'amitié, tout fut inutile; il succomba après plusieurs jours de souffrances. Ce jeune homme donnait les plus belles espérances, par son talent, son honorable caractère, son amour pour la science, et surtout par son dévouement. En 1819, il avait été envoyé à Cadix avec le docteur Parizet, à l'époque où la fièvre jaune ravageait cette ville. Mazet était le soutien de sa mère, à laquelle le gouvernement a accordé une pension, en considération du dévouement courageux de son fils. La fin déplorable de Mazet a été célébrée sur la plupart des théâtres de la capitale, dans des couplets composés en son honneur.

MAZIERES (JEAN-SIMON), physicien français, auteur d'une *Dissertation sur le choc des corps*, qui a été couronnée par l'Académie des sciences, né en 1679, mort en 1761, a donné aussi un *Traité des petits tourbillons de la matière subtile.*

MAZINI (JEAN-BAPTISTE), professeur de médecine en l'université de Padoue, mort vers le milieu du dernier siècle, fut un des plus zélés partisans de la secte mécanique, et manifesta les idées les plus singulières sur l'action des médicamens et les fonctions animales. La bizarrerie de ses systèmes donna lieu à quelques-uns de ses ouvrages. Ils portent pour titre : I. *Mechanica morborum, pars I*, Brixiæ, 1723, in-4°; *pars II*, ibid., 1725, in-4°; *pars III*, ibid., 1727, in-4°. Les trois parties réunies ont été imprimées à Paris, en 1731, in-4°, et à Offembach, en 1732, même format. II. *Mechanica medicamentorum*, Brixiæ, 1734, in-4°. III. *Conjecturæ de respiratione fœtûs*, ibid., 1737, in-4°. IV. *Institutiones medicinæ mechanicæ*, Brixiæ, 1739, in-4°. Tous ces Traités ont paru ensemble, sous le titre d'*Opera omnia*, Brixiæ, 1743, in-4°. On a encore de Mazini une Lettre en italien adressée à Antoine Vallisnieri, sur une épizootie qui désolait le territoire de Brescia; elle est imprimée dans un recueil qui parut à Venise, en 1712, in-8°, sous le titre de *Tesoro di varj secreti e rimedj provati contra il male contagioso di buoi.*

MAZOLINI (SILVESTRE), dominicain, plus connu sous le nom de *Silvestre à Prierio*, parce

qu'il était né à Prierio, village près de Savone, dans le Montferrat, florissait dans le commencement du 16e siècle; il est le premier qui écrivit avec quelque étendue contre Luther. Comme il n'était pas en état de lutter contre un homme aussi éloquent, et qu'il compromettait la cause qu'il voulait défendre, Léon X lui défendit de continuer d'écrire sur les matières qui étaient en discussion. Ses principaux ouvrages sont : I. *De strigii magorum dæmonumque prestigiis*, Romæ, 1521, in-4°. II. La *Somme des cas de conscience*, appelée *Silvestrine*, Bologne, 1515, 2 vol. in-4°. III. La *Rose d'or*, ou *exposition des Évangiles de toute l'année*, Haguenau, 1508, in-4°. IV. *Dialogus seudiscursus contra præsumptuosas Lutheri conclusiones*, 1518, in-4°. Cet écrit, ainsi que plusieurs autres contre Luther, se trouve dans la *Bibliotheca Rocaberti*. Ses vertus le distinguèrent autant que ses ouvrages. Il mourut de la peste, en 1523, à Rome, après avoir été élevé à la place de maître du sacré palais, et à celle de général de son ordre. Il était né vers l'an 1460.

MAZUCCIO. *Voyez* Masuccio.

MAZURIE (la). *Voyez* Toutain.

MAZUYER (Claude-Louis), né à Bellèvre, en 1760, d'une famille honnête, reçu avocat à Besançon, en 1781, vint s'établir à Dijon, où il suivit le barreau. Nommé d'abord, en 1790, juge au tribunal du district de Louhans, près de Mâcon, et ensuite membre de la Convention, il s'y fit connaître avantageusement par ses rapports aux divers comités, et notamment par celui sur les assignats. Attaché au parti de la Gironde, il vota le simple bannissement de Louis XVI, et publia un ouvrage tendant à prouver que cette peine était la seule qu'on pût lui infliger. A la fameuse séance du 15 avril 1793, où la Convention eut à lutter contre les proscriptions du maire de Paris, Mazuyer, s'approchant de lui, lui dit : « N'auriez-vous pas une petite place pour moi ? il y aurait cent écus pour vous. Il lutta avec la même fermeté, le 20 avril, contre les pétitionnaires du faubourg Saint-Antoine, en 1793. Élu secrétaire de la Convention, il fit refuser à Pache les six millions qu'il demandait pour soutenir son insurrection; porta la parole avec véhémence, à la séance du 11 juin, et eut part à la protestation des 72, qu'il signa le 19 juin. S'étant permis une sortie énergique contre le despotisme des membres du comité de salut public, et proposé aux suppléans de se réunir à Tours ou à Bourges, si la tyrannie venait à anéantir l'assemblée, il fut mis hors la loi, le 31 mai, condamné à mort comme conspirateur, et périt sur l'échafaud au mois de février 1794, âgé de 34 ans. On a de lui un ouvrage sur *l'Organisation de l'instruction publique et l'éducation nationale en France*, Paris, imprimerie nationale, 1793, in-8° de 210 pages.

MAZZEI (Jean-André), écrivain de la congrégation de Saint-Paul, né à Rome, de parens florentins, en 1669, étudia les belles-lettres, la philosophie et la théologie au collége romain, sous la direction des jésuites. Il enseigna ensuite ces sciences à Macérata. Mazzei, avec des connais-

sances profondes et variées en littérature, était très-versé dans la langue grecque, ainsi que dans les langues orientales, dans lesquelles il avait fait des progrès extraordinaires. Il mourut le 13 mai 1720. Les ouvrages imprimés de ce barnabite sont en petit nombre. On a de lui : I. *De Macerâ urbe in Piceno elogia cum notis.* II. *Methodus sacerdotalis circa missam et divinum officium.*

MAZZEI (François), célèbre avocat à Rome, né à Paola, dans la Calabre, en 1709, étudia la philosophie et le droit civil et canonique, embrassa l'état ecclésiastique, et se rendit à Rome, où il resta 42 ans, et y mourut le 24 décembre 1788. On a de lui : I. *De matrimonio conscientiæ vulgò nuncupato : accedit dissertatio de matrimonio personarum diversæ religionis*, Romæ, 1771. II. *De legitimo actionis spolii usu commentarius*, Romæ, 1773. III. *De æditiitiis actionibus libri tres, quibus subjiciuntur notæ ejusdem auctoris, et index rerum locupletissimus*, Romæ, 1786, in-4°.

MAZZELLA (Scipion), historien napolitain, florissait dans le 16e siècle. On a de lui *Le vite de' re di Napoli*, in-4°; *Sito e antichità della città di Pozzuolo, e del suo amenissimo distretto, colla descrizione di tutti i luoghi notabili*, etc., in-8°; *Descrizione del regno di Napoli*, in-4°.

MAZZERIO, ou MACERIO, ou en latin *de Mazeriis* (Philippe), employé dans les affaires les plus importantes de Pierre, roi de Chypre, et de Charles VI, roi de France, né en Sicile, et non au château de Mazures en France, comme Dufresne l'a prétendu, florissait vers 1327. Mazzerio mourut en 1405, membre de la congrégation des célestins, à laquelle il laissa toute sa fortune. On a de lui, *Elogia patrum cœlestinorum; Vita S. Petri Thomasii*, etc.; *Epistolæ sapientum ad Joannem Maserium canonicum Noviodunensem nepotem suum, in quâ de presbyterorum obligationibus; Pirum floridum in magni principis gratiam; Somnium viridarii de jurisdictione regiâ et sacerdotali*, publié et traduit en français, en 1491, et en latin, en 1503 et 1516.

MAZZIO (Mario), né à Brescia, savant dans la langue grecque et les belles-lettres, et professeur d'éloquence à Alexandrie, vécut et mourut dans la pauvreté, en 1600. On a de lui, *Opinionum, lib. 3; Annotationes in varios auctores latinos et græcos liber; De ortographiâ lib.; Pro Sigonio defensio contra ingratum Ricconbackonum; Osservazioni e aggiunte al dizionario di Ambrosio Calepino, e al Tesoro Ciceroniano di Mario Nizolio.*

MAZZIOTTA (Bernardin), né à Capoue, de la compagnie de Jésus, professeur de philosophie, de théologie morale et d'Écriture sainte, mort de la peste, en 1656, a laissé plusieurs ouvrages, entre autres : *Questiones selectæ philosophicæ*, in-folio; *Questiones selectæ theologicæ*, etc.

MAZZOCCHI (Alexis-Symmaque), savant et laborieux antiquaire, né au château de Sainte-Marie, près Capoue, le 22 octobre 1684, fait prêtre l'an 1709, fut professeur des langues grecque et hébraïque dans le sémi-

naire archiépiscopal de Naples, en 1711 chanoine de Capoue, et successivement théologal de Naples et professeur royal de l'Écriture sainte. Il refusa l'archevêché de Rossano. Dans ses dernières années il avait perdu la mémoire, et il était tombé dans un état de démence qui ne lui donnait que rarement de faibles intervalles de bon sens. Mazzocchi mourut le 12 septembre 1771, âgé de 87 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. *In mutilum Campani amphitheatri titulum, aliasque nonnullas Campanas inscriptiones commentarius*, Neapoli, 1727. II. *Dissertazione sopra l'origine de' Tirreni*, Romæ, 1740. III. *Francisci Mariæ Muscettolæ archiepiscopi Rossanensis dissertatio theologico-legalis de sponsalibus et matrimoniis, quæ à filiis familias contrahuntur, parentibus insciis vel justè invitis*, Neapoli, 1742, 1762; Romæ, 1766. IV. *De antiquis Corcyræ nominibus schediasma*, Neapoli, 1742. V. *In vetus marmoreum sanctæ Neapolitanæ ecclesiæ calendarium commentarius*, Neapoli, 1744, 3 vol. in-4°. VI. *Dissertatio historica de cathedralis ecclesiæ Neapolitanæ vicibus*, Neapoli, 1751. VII. *De sanctorum Neapolitanæ ecclesiæ episcoporum cultu*, Neapoli, 1752, 2 vol. in-4°. VIII. *Commentarius in regii Herculanensis musæi æreas tabulas Heracleenses*, Neapoli, 1754. IX. *Actorum Bononiensium S. Januarii, et sanctorum martyrum vindiciæ repetitæ*, Neapoli, 1759. X. *Spicilegium biblicum*, Neapoli, 1763, 3 vol.; les deux premiers appartiennent à l'Ancien Testament, le dernier au Nouveau. XI. *J. Gerardi Vossii etymologicum linguæ latinæ, cum etymologiis Mazzocchi ex oriente petitis*, Neapoli, 1762, 2 vol. in-folio. XII. *Opuscula, quibus orationes, dedicationes, epistolæ, inscriptiones, carmina, ac diatribæ continentur*, Neapoli, 1771, 1 vol. La Vie de Mazzocchi a été écrite par Fabroni; elle se trouve dans les *Vitæ Italorum*, tom. 8.

MAZZOLARI (Joseph-Marie), surnommé *Mariano Partenio*, poète latin distingué, né à Pesaro d'une illustre famille, originaire de Crémone, en 1712, étudia la grammaire, les belles-lettres et la philosophie. Résolu de se consacrer entièrement à l'étude, il embrassa l'ordre des jésuites, en 1732. Mazzolari devint professeur de rhétorique à Fermo, et d'humanités à Rome, ensuite de rhétorique dans cette dernière ville, où il occupa cet emploi pendant 27 ans. Il mourut le 14 septembre 1786. On a de lui : I. *M. Tullii Ciceronis de Oratore, ad usum collegii romani, cum adnotationibus Jacobi Proustii è soc. Jesu*, Patavii (Romæ), 1751. Mazzolari fut l'éditeur de cet ouvrage, a la tête duquel il fit imprimer une lettre en latin adressée à ses écoliers. II. *In ortu serenissimi principis Ludovici, Burgundiæ ducis, oratio habita in collegio romano X Kal. Jan.* 1751, Romæ, 1751; Venetiis, 1753. Ce sujet, qui ne prêtait pas beaucoup à un discours aussi étendu, prouve la fécondité de l'auteur, qui a su, par des digressions qui ne sont point étrangères à la matière qu'il traitait, répandre du mouvement et de l'intérêt dans sa composition. III.

Ragguaglio delle virtuose azioni di D. Costanza Maffei Caffarelli, duchessa d'Asergio, etc., Romæ, 1758. L'auteur a su allier, dans cet ouvrage, la fidélité de l'histoire à l'agrément du style. IV. *Vita del cavalier Bernardino Perfetti*, insérée dans la 5e partie des *Vite degli Arcadi illustri*, pag. 224, 325, Rome, 1751. Cette Vie a été aussi traduite en latin. V. *Josephi Mariani Parthenii electricorum libri VI*, Romæ, 1767. Cet ouvrage est enrichi d'une Préface et des Notes du P. Logomarsini. VI. *Josephi Mariani Parthenii actiones*, tom. 1, *orationes*, tom 2, *commentarii*, tom. 3, Romæ, 1772. Le premier tome contient douze oraisons écrites dans le genre de celles de Cicéron contre Verrès. Les douze autres oraisons, qui sont contenues dans le tome second, traitent de diverses matières discutées avec autant d'intérêt que de goût et de sagacité, comme : *De contrahendâ encyclopediâ, de lectione ciceronianâ, de lectione virgilianâ, de ratione docendi et discendi, di Italorum in litteris principatu, de conservandis sacræ antiquitatis monumentis.* VII. *Discours latin sur la naissance du duc de Bourgogne.* On lui doit aussi les ouvrages de piété suivans : I. *Diario sacro*, 2 vol. *Le sacre vie.* III. *Le sacre Basiliche.* IV. *Appendice.*

MAZZOLENI (l'abbé D. Angelo), né à Bergame, le 9 octobre 1719, devint, en 1744, professeur de rhétorique au séminaire de sa patrie, et, en 1758, recteur du collége Mariano. Il se livra à l'éloquence de la chaire, et composa des sermons et des panégyriques qui lui acquirent de la réputation. Mazzoleni mourut le 14 octobre 1768. On a de lui : I. *Rime di diversi antichi autori Toscani*, Venise, 1740, accompagnées de savantes notes. II. *Epigrammatum selectorum libri tres ad usum maximè scholarum*, Pergami, 1746. Ce choix d'épigrammes est accompagné d'une lettre latine et d'une épître dédicatoire de Mazzoleni. III. *Orazion funebre per il P. Oderi de' ministri degli infermi*, Bergame, 1754. IV. *Rime oneste de' migliori poeti antichi e moderni, ad uso delle scuole, con annotazioni, ed indirj utilissimi, divise in due volumi*, in-8°, Bergame, 1750; Bassano, 1761, 1777. V. *Regole della poesia sì latina, che italiana*, Bergame, 1761. VI. *Vite de' servi di Dio, Giuseppe Roncelli, e Gio. Maria Acerbis, sacerdoti Bergamaschi*, Milan, 1767. VII. *Principj di cosmografia*, Bergame, 1766. VIII. *Principj di geografia*, Bergame, 1766. IX. *Tavolette cronologiche ad uso de' fanciulli*, Bergame, 1762.

MAZZONI (Guido), appelé aussi *Paganino*, et surnommé *Modavino* de sa patrie, excellent artiste en argile, dans les dernières années du 15e siècle, et au commencement du 16e, naquit à Modène. Charles VIII, l'ayant connu à Naples, l'emmena en France, où il enseigna son art à sa femme et à sa fille. Il revint dans sa patrie, où il mourut le 12 septembre 1518. On trouve ses ouvrages à Ferrare, Modène, Venise et Naples.

MAZZONI (Jacques), célèbre philosophe, né en 1548, à Césène, d'une famille noble, dou-

na, sur la fin du 16e siècle, des leçons d'une philosophie saine et judicieuse, et se distingua aussi comme écrivain. Le plus estimé de ses ouvrages est son Traité *De triplici hominum vitâ*. Ses autres ouvrages sont : I. Une *Défense du Dante*, en italien, in-4°, 1587. II. *De comparatione Platonis et Aristotelis*, in-fol., 1597. III. *De vitâ contemplativâ*, in-4°. IV. *Discorso su la pronunzia de' diftonghi presso gli antichi*, Césène, 1572, in-4°. V. *Oratio habita Florentiæ, VIII februarii* 1586, *in exequiis Catharinæ Medicis Francorum reginæ*, Florence, 1589. Martinelli de Césène, qui épousa la fille de Mazzoni, publia l'oraison funèbre de son beau-père, mort à Césène, le 10 août 1598, âgé de 49 ans.

MAZZUCHELLI (Pierre-François), peintre, né à Rome, en 1571, mort en 1626, fut créé chevalier par Charles-Emmanuel, duc de Savoie. On a de Mazzuchelli plusieurs grands tableaux d'église, qu'il a peints à Milan.

MAZZUCHELLI (Frédéric), né à Spalatro, dans la Dalmatie, le 7 mai 1672, d'un père au service de la république de Venise, renonça à la profession des armes pour se livrer à l'étude du droit. Après avoir occupé plusieurs emplois honorables à Brescia, il fut fait chevalier de Saint-Marc, en 1735, nommé commissaire de l'armée du roi de Sardaigne, et enfin créé comte le 1er septembre 1736. Mazzuchelli, mort le 3 décembre 1746, a donné : I. *Le glorie immortali di S. E. il sig. Pietro Morosini, cavaliere, orazione nell' occasione dell' suo ingresso alla prefettura di Brescia*, Brescia, 1700. II. *Orazione in lode di S. E. Alessandro Molin, proveditor generale in terra ferma*, Brescia, 1702. III. *Raccolta di privileggj ducali, giudizj, terminazioni*, etc.; *concernenti la città e provincia di Brescia*, Brescia, 1732. Il laissa 13 vol. manuscrits de *Consultations*, *Instructions*, etc.

MAZZUCHELLI (Jean-Paul), né à Milan, mort le 15 août 1714, imprima les ouvrages suivans, sous le nom de Giusto Visconti : I. *Mediolanum secunda Roma dissertatio apologetica*. II. *Pro Bernardino Corio Mediolanensi historico dissertatio*. III. *Coloniæ Ticiniæ romanæ commentum exsufflatum*. IV. *Novaria in tribu Claudiâ*.

MAZZUCHELLI (Jean-Marie, comte de), fils du précédent, membre de l'Académie de la Crusca, l'un des plus célèbres biographes italiens, était né à Brescia, le 28 octobre 1707. Il apprit, sous la direction des jésuites à Bologne, les belles-lettres, les principes de la philosophie et des sciences mathématiques. De retour dans sa patrie, il conçut l'idée d'écrire les Vies des écrivains italiens, ouvrage immense. On conçoit aisément les connaissances variées, et souvent très-opposées, qu'une pareille entreprise exigeait. Mazzuchelli s'y livra avec ardeur, et le premier essai qui en parut fut la *Vie d'Archimède*, dans laquelle il donne des preuves de son savoir en mathématiques. Les Notices historiques et critiques qui suivirent furent accueillies avec éloge, et la plupart insérées dans son grand ouvrage intitulé : *Gli scrittori d'Italia, cioè notizie istorico-critiche intorno alle*

vite, ed agli scritti de' letterati Italiani, 6 vol. in-fol., Brescia, 1753-63. Le plan de cet ouvrage, qui n'a été poussé que jusqu'à la lettre B, était vaste; il devait contenir cinquante mille vies. Le style en est clair; précis et élégant, et tel enfin qu'il convient aux écrits de ce genre. On conçoit à peine comment Mazzuchelli, presque entièrement livré à des occupations privées et publiques, a pu suffire aux recherches immenses nécessaires pour cet ouvrage et pour ses autres productions littéraires. Il donna naissance, dans sa maison, à une Académie destinée à propager parmi ses concitoyens le goût des sciences; et, s'étant livré à la recherche des objets d'histoire naturelle, d'antiquités, et des médailles, il en forma un musée précieux. Mazzuchelli mourut le 19 novembre 1765. Outre l'ouvrage des *Scrittori d'Italia*, dont nous avons déjà parlé, et pour la continuation duquel il laissa d'immenses matériaux, avec une instruction sur la méthode qu'il avait suivie, pour éclairer ceux qui voudraient continuer son entreprise; on a de lui : I. *Notizie storiche e critiche intorno alla vita, alle invenzioni, ed agli scritti d'Archimede Siracusano*, Brescia, 1737. II. *Notizie storiche e critiche intorno alla vita di Pietro d'Abano*, Venise, 1740, et insérées dans le vingt-troisième volume de la *Raccolta Calogerana*. III. *La Vita di Pietro Aretino*, Padoue, 1741, in-8°; Brescia, 1763, avec des augmentations considérables. IV. *La Vita di Luigi Alamanni, Fiorentino*, en tête de la *Coltivazione degli Alamanni*, etc., Vérone, 1745; Venise, 1751. V. *La Vita di Jacopo Bonfadio*, en tête du premier volume des *Opere volgari* de Bonfadio, Brescia, 1746 et 1758. Cette Vie ayant éprouvé quelques critiques, Mazzuchelli publia une *Lettre* à ce sujet, imprimée à Brescia, en 1748. VI. *Museum Mazzuchellianum, seu numismata virorum doctrinâ præstantium, quæ apud Jo. Mariam comitem Mazzuchellum Brixiæ servantur, à Petro Antonio de comitibus Gaetani Brixiano presbytero et patricio Romano edita atque illustrata. Accedit versio italica studio equitis Cosimi Mei elaborata*, Venetiis, tom. 1er, 1761; t. 2, 1763; le troisième tom., qui devait terminer l'ouvrage, est resté inédit. VII. *Le vite d'uomini illustri Fiorentini, scritte da Filippo Villani, ora per la prima volta date alla luce colle annotazioni del Conte Gio. Maria Mazzuchelli*, etc., Venise, 1747. VIII. *Notizie storiche e critiche intorno alla vita ed agli scritti di Scipion Capece.* Elles précèdent le poëme *De Vate massimo del Capece*, publié avec les Poésies de Sannazar, d'Altilio, etc., à Padoue, en 1751, et à Venise, en 1752 et 1754. IX. *La bella mano di Giusto de' Conti, Romano*, etc., *nuova edizione accresciuta della vita dell' autore scritta dal conte Gio. Maria Mazzuchelli*, Vérone, 1753. Plusieurs de ses opuscules ont été insérés dans la *Raccolta Calogerana e Milanese*, et dans d'autres ouvrages. Mazzuchelli laissa beaucoup d'ouvrages manuscrits, parmi lesquels on distingue 40 volumes de *Lettres* avec les savans de son

temps, sur ses affaires personnelles, sur les médailles, etc.; huit volumes de *Mémoires littéraires*; trois de *Vies* d'hommes de lettres vivans; trois gros volumes de *Répertoire*, pour fournir des articles à son grand ouvrage des *Scrittori d'Italia*, etc.

MAZZUCHELLI (P.-D. HECTOR), frère du précédent, né à Brescia, le 11 octobre 1711, entra dans la congrégation de Philippe de Néri, où il se livra à l'étude des langues grecque et vivantes. Il mourut le 4 mai 1776. On a de lui : I. *Capitolo consolatorio di un amico ad un altro in occasione di lutto*, etc., Florence, 1764. II. *Lettera in versi anacreontici*, etc., Venise, 1764. III. *Apologia di Anserto Epitimione*, etc., Mantoue, 1765. IV. *Capitolo d'un amico ad un amico sopra l' amor del Petrarca*, Brescia, 1767. V. *Sette sonetti sulle affezioni ipocondriache di Astianatte Colocinti*, Brescia, 1768. VI. *Manuale di massime, sentenze, e pensieri sopra diverse materie*, etc., Mantoue, 1769. VII. *Proverbj e maniere di dire della lingua Toscana, con molte sentenze di varj generi tanto sacre quanto profane in versi rimati anacreontici per ordine d'alfabeto a guisa di dizionario*, Brescia, 1770.

MAZZUOLI (FRANÇOIS), appelé communément le *Parmesan*, né à Parme, en 1504, de Philippe Mazzuoli, surnommé *dell' Erbette*, mort en 1540, fit connaître dès son jeune âge son talent pour la peinture. On rapporte qu'à seize ans, il fit, de son invention, plusieurs ouvrages qui auraient pu faire honneur à un bon maître. L'envie de se perfectionner le conduisit à Rome; il s'attacha aux ouvrages de Michel-Ange, et encore plus à ceux de Raphaël. Il a si bien saisi la manière de ce maître, qu'on disait, même de son temps, qu'il avait hérité de son génie. Le pape Clément VII employa ses talens, et Charles-Quint, dont il avait fait le portrait de mémoire, le combla d'éloges. Parme, Bologne, Rome, le possédèrent tour-à-tour, et partout il ne trouva que des admirateurs. On rapporte qu'il travaillait avec tant de sécurité pendant le sac de Rome, en 1527, que les soldats espagnols qui entrèrent chez lui pour piller, se contentèrent de quelques dessins. Surpris de son sang-froid, ils respectèrent son atelier, et y établirent une sauve-garde. Bientôt il quitta Rome, et une troupe d'Allemands, qui ne le connaissait point, le dépouilla de tout ce qu'il possédait. Le Parmesan a fait beaucoup d'ouvrages à Rome, à Bologne et à Parme, sa patrie. Son talent à jouer du luth, et son amour pour la musique, le détournaient souvent de son travail; mais son goût dominant était pour l'alchimie, qui le rendit malheureux toute sa vie, et qui même hâta sa mort. Il altéra sa santé, à force de souffler et de respirer les vapeurs du charbon. La manière du Parmesan est gracieuse; ses figures sont légères et charmantes, ses attitudes bien contrastées; rien de plus agréable que ses airs de tête. Ses draperies sont d'une légèreté admirable; son pinceau est séduisant. Il a réussi principalement dans les vierges et dans les enfans, et a parfaitement touché le paysage. On aurait souhaité que ce peintre ne fût pas tombé dans quelques

répétitions, qu'il eût mis plus d'effet dans ses tableaux en général, qu'il se fût plus attaché à connaître et à rendre les sentimens du cœur humain et les passions de l'ame; enfin, qu'il eût consulté davantage la nature. Le *Mariage de Sainte Catherine*, petit tableau de ce peintre, sorti du palais Borghèse, en 1800, a été estimé en Angleterre 42,000 liv. Ses dessins, la plupart à la plume, sont d'un grand prix. On y remarque quelques incorrections et de l'affectation, comme à faire des doigts extrêmement longs; mais on ne voit pas ailleurs une touche plus légère et plus spirituelle. Il a donné du mouvement à ses figures, et ses draperies semblent être agitées par le vent. Le Parmesan a gravé *à l'eau forte*, et il a passé même pour être l'inventeur de ce procédé: ce point de l'histoire de l'art n'est point encore éclairci; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est le premier peintre italien qui l'ait employée pour graver quelques-unes de ses productions. On a aussi beaucoup gravé d'après ce maître.

MAZZUOLI (Jérôme), cousin et élève du précédent, vivait à Parme en 1580. Après avoir été très-intimement lié avec le Parmesan, il se brouilla avec lui. Il s'était attaché à la manière du Corrège, et l'imitait très-heureusement. On en voit la preuve dans son tableau représentant le *Mariage de Sainte Catherine*, qui est dans l'église des Carmes, à Parme. Son tableau de la *Cène*, qu'il fit pour le réfectoire de St.-Jean, est un chef-d'œuvre de perspective.

MAZZUOLI (Joseph), peintre de Ferrare, surnommé *il Bastarnolo*, ou *le vendeur de blé*, par allusion à la profession de son père, fut, à ce qu'on croit, élève de Sarchi, qu'il remplaça dans la peinture du plafond de l'église de Jésus. Dans quelques-unes de ses compositions il se rapproche du Titien, par la fraîcheur et la force des carnations. On voit un grand nombre de ses ouvrages à Ferrare. Il se noya en 1589, en se baignant dans le Pô.

MEAD (Matthieu), théologien dissident anglais, mort en 1699, eut un bénéfice au grand Brickhill dans le comté de Buckingham, qu'il perdit en 1662, pour non-conformité. Inquiété pour le complot de Rye-house, et mis en jugement pour cette affaire, il fut acquitté. Mead desservit ensuite une congrégation de dissidens à Stepney. Il garda cette place jusqu'à sa mort. On a de cet écrivain: I. *Les épreuves et les tribulations du vrai chrétien*, in-8°. Livre de dévotion pratique. II. *Le bonheur de la prompte obéissance*, in-8°. III. *Sermon sur Ezéchiel.*

MEAD (Richard), célèbre médecin, né d'une famille distinguée, en 1673, à Stepney, village près de Londres, fit ses humanités à Utrecht, et de là se rendit à Leyde, où il étudia en médecine sous Herman et Pitcairn. Ce fut de cette époque que data l'intimité des liaisons qu'il entretint dans la suite avec Boerhaave. De là il se rendit à Leyde, où il étudia la médecine. Mead voyagea en Italie, eut le bonheur de découvrir à Florence la table Isiaque, qui depuis plusieurs années était regardée comme perdue, et prit le bonnet de docteur à Padoue. De retour dans sa patrie, il exerça son art avec un grand succès. Il joignit à la plus profonde théorie

la pratique la plus brillante, la plus étendue et la plus heureuse. La Société royale de Londres lui accorda une place parmi ses membres. Le collége des médecins se l'associa, et l'université d'Oxford confirma le diplôme de celle de Padoue. Etranger à tout esprit de parti, il fut également lié avec Garth, Arbuthnot et Freind. Il fut l'ami de Pope, de Halley et Newton, dont il plaça chez lui les portraits à côté de ceux de Shakespear et de Milton. Nommé médecin du roi en 1727, il le fut de la cour et de la ville. On assure que sa profession lui rapportait par an, de 130 à 150 mille francs de notre monnaie; et, malgré cet immense revenu, il ne mourut pas excessivement riche. Mead fut marié deux fois et eut dix enfans de sa première femme. Ses portes étaient également ouvertes au riche et à l'indigent, qu'il aidait de ses conseils gratuits, et auquel sa bourse était toujours ouverte. Libéral et magnifique, Mead usait noblement de la fortune qu'il dut à ses talens. Jamais il n'accepta d'honoraires des ecclésiastiques ni des gens de lettres, à l'exception d'un seul qui avait eu la témérité de se soustraire à ses ordonnances, et auquel il rendit son argent après l'avoir guéri. Aucun étranger de mérite ou de distinction ne venait à Londres, sans ambitionner d'être présenté au docteur Mead; les divers comtés d'Angleterre et jusqu'aux colonies les plus éloignées le consultaient pour le choix de leurs médecins. Cet habile médecin mourut en 1754. Le célèbre Freind ayant été mis en prison par ordre d'un ministre d'état, et ce ministre étant tombé malade, Mead ne voulut point le traiter, que Freind ne fût élargi, et il rendit à celui-ci environ cinq mille guinées, qu'il avait reçues pour ses honoraires, en traitant les malades de son confrère pendant sa prison. Sa bibliothèque, composée de plus de dix mille volumes, aussi riche que bien choisie, était autant pour le public que pour lui. Elle rapporta à la vente qui en fut faite après sa mort beaucoup plus qu'elle n'avait coûté. Sa collection de tableaux, faite avec autant de discernement que de goût, se vendit quatorze ou quinze mille francs de notre monnaie au-dessus du prix d'achat. Mead déterra les talens cachés, et secourut les talens indigens. Lorsqu'en 1720 la peste qui désola Marseille répandit l'alarme dans toute l'Europe, les lords de la régence s'adressèrent à lui pour le consulter sur les moyens de s'en préserver, le discours qu'il publia à ce sujet eut sept éditions dans cette même année; il fut augmenté et réimprimé en 1722 et en 1743, et traduit en latin par le professeur Ward, comme la première édition l'avait été par Maittaire. En 1721, le docteur Mead fut chargé par le prince de Galles de suivre les effets de l'inoculation sur des criminels condamnés à mort, et ce fut d'après le succès de cette expérience que les deux jeunes princesses Amélie et Caroline furent inoculées le 17 avril 1722. Ses principaux ouvrages sont : I. *Essai sur les poisons*, 1702, en latin, réimprimé à Leyde en 1737, in-8°. Un pareil livre ne pouvait être composé que d'après grand nombre d'expériences : Mead en fit plusieurs sur les vipères, qui lui servirent beaucoup pour cet

ouvrage. II. *De imperio solis et lunæ in corpora humana et morbis oriundis*, Londres, 1704, 1746. III. *Avis et préceptes de médecine*, en latin, Londres, in-8°, 1751, traduit en français, par de Puisieux, Paris, 1758, in-12. C'est sa dernière production, et peut-être la plus utile, si l'on excepte quelques opinions qui ont été contredites. On y trouve deux Traités curieux: l'un *de la folie*, et l'autre *des maladies dont il est parlé dans la Bible*, dans lequel il soutient que les démoniaques dont il est parlé dans l'Evangile n'avaient que des maladies purement naturelles. III. *De variolis et morbillis*, Londres, 1757. IV. *De medicorum apud Romanos degentium conditione*, Cambridge, 1726, in-4°. Des *Opuscules*, Paris, 1757, 2 vol. in-8°. Ses Œuvres ont été recueillies sous le titre de *Mead's medical Works*, 1 volume in-4°, publié en 1762. La Description de son cabinet a été imprimée à Londres, 1755, in-8°, sous ce titre: *Musæum sive catalogus nummorum veteris ævi monumentorum et gemmarum.* Ce fut par les conseils de ce savant et généreux médecin que le libraire, Thomas Guy, mort en 1724, à 81 ans, consacra un bien immense à la fondation d'un nouvel hôpital, qui est un des plus beaux ornemens et des plus utiles établissemens de Londres. Coste a traduit en français le *Recueil des Œuvres physiques et médicinales* de Mead, Bouillon, 1774, 2 volumes in-8°.

MEADOWCOURT (Richard), né dans le comté de Stafford en 1697, et chanoine de Worcester, publia en 1732 des notes sur le *Paradis reconquis* de Milton; que l'évêque Newton a employées avec éloge dans l'édition qu'il a donnée de ce poète. On doit à Meadowcourt des remarques sur d'autres poètes anglais, et onze sermons imprimés, que Cooke cite dans son ouvrage, intitulé *Preacher's assistant.*

MÉAN (Charles de), seigneur d'Atrin, né à Liége en 1604, et mort en 1674, se distingua dans divers emplois honorables, par son zèle pour le bien public et ses lumières dans l'administration des affaires. On a de lui, *Observationes et res judicatæ ad jus civile Leodiensium Romanorum*, etc., compilation dans laquelle on trouve de bonnes vues sur la jurisprudence de diverses nations. Des différentes éditions qu'on en a faites, la meilleure est celle de Liége, 1740, 8 vol. in-folio, qui se relient en quatre, avec des notes savantes de Louvreix, et une table des matières très-étendue.

MEAZZA (Gaspard), franciscain, né à Palerme, mort à Madrid en 1688, a donné: I. *De Excidio sectæ mahometanæ per quatuor principes fœderatos ab anno 1684, suscipiendo; Conjecturæ a prophetarum oraculis, et divinis Scripturis; Della nobiltà, ed origine della famiglia Caprini*, etc.

MECARINO. *Voyez* Beccafumi.

MECCIUS. *Voyez* Ælianus.

MÉCÈNE (Caius Cilnius Mecænas), le ministre et l'ami d'Auguste, et le protecteur des gens de lettres, descendant des anciens rois d'Etrurie, ne voulut jamais monter plus haut qu'au rang de chevalier, dans lequel il était né. Auguste se soulagea sur lui du poids de l'empire. « C'était, dit

Velleius Paterculus, un homme qui ne dormait point lorsque les affaires demandaient de la vigilance. Il était prévoyant, et savait comment il fallait se conduire dans les occasions importantes, quoique d'ailleurs il aimât l'oisiveté.» Mécène était l'ami et le conseil d'Auguste, ce fut lui qui conseilla à ce prince de conserver le trône impérial, « de peur qu'il ne fût le dernier des Romains, s'il cessait d'en être le premier. » Il ajouta à cet avis quelques maximes auxquelles Auguste dut la gloire et le bonheur de son règne. «Une conduite vertueuse, lui dit-il, sera pour vous une garde plus sûre que celle des légions...... La meilleure règle, en matière de gouvernement, est d'acquérir l'amitié du peuple, et de faire pour ses sujets ce qu'un prince voudrait qu'on fît pour lui, s'il devait obéir au lieu de commander.... Evitez les noms de monarque ou de roi, et contentez-vous de celui de César, en y ajoutant le titre d'empereur, ou quelqu'autre, propre à concilier à la fois le respect et l'amour.» Mécène prit tant d'empire sur l'esprit d'Auguste, par sa douceur et sa prudence, qu'il lui reprochait durement ses fautes sans qu'il s'en offensât. Un jour Mécène, passant par la place publique, vit l'empereur jugeant des criminels avec un air de colère ; il lui jeta ses tablettes, sur lesquelles il avait écrit ces mots : « Lève-toi enfin, bourreau....» Auguste prit en bonne part cette remontrance, quoique dure, et descendit aussitôt de son tribunal. Dans la suite, ce prince s'étant engagé, après la mort de Mécène, dans de fausses démarches, et surtout lorsqu'en exilant Julie il eut divulgué l'opprobre de sa maison: « O Mécène! s'écria-t-il dans l'amertume de sa douleur, si tu vivais encore, je n'aurais pas aujourd'hui sujet de me repentir. Lorsque cet empereur était indisposé, il logeait dans la maison de son favori, qui fut brouillé pendant quelque temps avec son maître, qu'il croyait être amoureux de Licinia, son épouse. Mécène fut malheureux dans son domestique. Il avait la plus belle femme de son temps. Sa fidélité lui devint suspecte. C'étaient des divorces et des réconciliations sans fin, ce qui a fait dire à Sénèque que Mécène s'était marié mille fois, quoiqu'il n'eût jamais eu qu'une femme. Ce qui a transmis son nom à la postérité plus sûrement que la faveur d'Auguste et les honneurs du ministère, c'est la protection qu'il accorda aux sciences, et l'amitié qu'il eut pour les gens de lettres. Il se glorifiait d'être l'ami de Virgile et d'Horace. Il vivait avec eux dans la douceur d'un commerce libre et philosophique. Ils l'aidaient à porter le fardeau de la vie et de la grandeur. Virgile lui dédia ses Géorgiques, et Horace ses Odes. Il conserva au premier, dans les fureurs des guerres civiles, l'héritage de ses pères ; il obtint le pardon de l'autre, qui avait combattu pour Brutus à la bataille de Philippes. « Souvenez-vous d'Horace comme de moi-même, dit-il à Auguste en mourant.» Ils moururent la même année à quelques mois l'un de l'autre. Cet illustre protecteur des lettres les cultivait lui-même avec succès. On a quelques fragmens de ses poésies dans le *Corpus poetarum* de Maittaire. Son nom aurait été à côté de celui des plus beaux génies de son siècle, s'il

n'avait préféré les plaisirs à la gloire. Qu'on en juge par les vers suivans, sur l'attachement à la vie, dont l'énergie égale la vérité :

Debilem facito manu,
Debilem pede, coxâ;
Tuber adstrue gibberum,
Lubricos quate dentes:
Vita dum superest, benè est:
Hanc mihi vel acutâ
Sedeam cruce, sustine.

Que de tous maux je sois le centre,
Que je sois bossu, dos et ventre;
Que je n'aie aucuns membres sains;
Que je sois goutteux pieds et mains;
Que la tristesse me poursuive:
Tout va bien pourvu que je vive.

Traduct. de du Ryer.

Mécène mourut l'an de Rome 745, peu d'années avant Jésus-Christ. Meibomius et l'abbé Souchay ont fait des recherches sur sa vie et ses ouvrages; l'un dans un traité particulier, l'autre dans le 12ᵉ volume des Mémoires de l'Académie des belles-lettres. Henri Richer a écrit sa Vie.

MÉCHAIN (Pierre-François-André), astronome, membre de l'Institut, de l'Académie royale des sciences, né à Laon, le 16 août 1744, se fixa à Paris en 1772, où il se fit connaître, deux ans après, par un Mémoire sur une éclipse qu'il avait observée à Versailles, le 11 avril. Méchain, alors attaché au dépôt de la marine, a fait d'immenses calculs pour la perfection des cartes. Il découvrit et calcula onze comètes. En 1782, il remporta le prix de l'Académie sur la comète de 1661, dont on espérait le retour pour 1790, et il fut reçu la même année. La *Connaissance des temps* prit une nouvelle perfection, et fut enrichie chaque année des travaux de cet astronome. En 1792, il fut chargé du grand travail de la méridienne depuis Dunkerque jusqu'à Barcelonne, conjointement avec M. Delambre, il revint en 1798; mais, pour compléter cet ouvrage, il voulut la prolonger jusqu'aux îles Baléares, et il partit en 1803. Il avait déjà reconnu avec des peines inouïes toutes les stations, et en avait terminé trois, lorsqu'il mourut le 20 septembre 1804, d'une fièvre qui règne tous les ans sur la côte de Valence. Ses ouvrages sont : I. *Connaissance des temps pour les années*, etc. 1779, imprimée en 1786-94, etc., grand in-8°. II. *Description de la sphère armillaire, dénombrement des constellations anciennes et modernes, avec l'ascension droite, et la déclinaison des principales étoiles, réduite, pour l'année 1790, suivant l'Atlas de Flamstead, corrigée et augmentée de plus* de 1200 *étoiles*, Paris, 1791. III. Ses *Observations* avec M. Delambre ont donné lieu à la *Mesure de la Méridienne*, ouvrage en 2 vol. in-4°, imprimé par ordre de l'Institut, Paris, 1800.

MÉCHAN, peintre de paysages, mort en Saxe, en 1808, passa plusieurs années à Rome, et s'était formé sur les ouvrages du Poussin et de Claude Lorrain. Son principal ouvrage consiste en six paysages, qui représentent des scènes tirées de l'histoire d'Abraham.

MECKEL (Jean-Frédéric), anatomiste allemand, né à Westzlar, le 31 juillet 1714, fut recteur de l'école des sages-femmes de Gottingue, et professeur d'accouchement. Il était chirurgien du roi, lorsqu'il mourut, le 18 septembre 1774. On a de lui : I. *Traité sur une dilatation extraordinaire du cœur, et la*

névrologie de la face, Berlin, 1755, in-4°. II. *Diss. Epist. de vasis lymphaticis*, ibid., 1757, in-4°. III. *Nova experimenta et observationes de sinibus venarum*, ibid., 1771, in-8°. IV. *Tractatus de morbo hernioso*, ibid., 1772, in-8°.

MECKEL (Philippe-Frédéric-Théodore), fils du précédent, né à Berlin, en 1756, mort le 18 mars 1803, se distingua dans la même carrière que son père, fut d'abord prosecteur du professeur Lobstein à Strasbourg. Il professa successivement l'anatomie et la chirurgie à Halle et à Strasbourg. S'étant rendu à Pétersbourg, sur la demande de Paul Ier, il fut nommé médecin de l'impératrice, conseiller privé et inspecteur des hôpitaux de cette ville. On a de lui : I. *De Labyrinthi auris contentis*, Strasbourg, 1777, in-4°. II. *Des Accouchemens*, Leipsick, 1783-91, in-8°. III. *Élémens de physiologie*, de Haller, Berlin, 1788, in-8°. IV. *Nouvelles archives de médecine pratique*, Leipsick, 1789-95, in-8°.

MECKELN (Israel van), connu en France sous le nom d'Israël de Malines, a passé, suivant l'opinion de divers savans, pour l'inventeur de la gravure. Ses premiers essais sont de l'an 1450. James Hazard, gentilhomme anglais, mort à Bruxelles, en 1787, qui avait consacré sa vie à recueillir des gravures dans toute l'Europe, en a connu seize de Meckeln sur la Vie de la Vierge. Il en possédait le *Mariage*.

MECKLEMBOURG (Adolphe-Frédéric), fils aîné de Jean, duc de Mecklembourg, succéda à son père, en 1592, dans le duché de Schwerin, tandis que son frère Jean-Albert eut pour lui le duché de Kustrow. Ces deux princes ayant pris le parti de Frédéric, électeur palatin et roi de Bohême, encoururent le ban de l'Empire, et furent forcés de s'exiler. Après le traité de Westphalie, Adolphe-Frédéric, s'occupa à réparer les maux de la guerre dans ses États. Il mourut en 1658, âgé de 90 ans.—Frédéric, duc de Mecklembourg-Schwerin, né en 1717, commença à régner en 1756, il protégeait les arts et les sciences, et s'occupait avec soin de l'administration de ses États. Il mourut le 24 avril 1785, laissant son neveu Frédéric-François pour successeur.

MÉÇOUCH (Yahya ibn), médecin chrétien qui vivait sous le règne d'Aaron-al-Raschild et de ses successeurs, leur rendit de grands services par ses connaissances médicinales, et ne fut pas moins utile aux lettres arabes par de nombreuses traductions de bons livres grecs et syriaques, dont il les enrichit. Il a encore composé plusieurs ouvrages traduits pour la plupart en hébreu et en latin ; le principal est une *Bibliothèque des philosophes*. Meçouch était né à Damas ; il passa la plus grande partie de ses jours à Bagdad, et alla mourir à Sarmarah l'an 243 de l'hégire, qui répond à la 857e année de notre ère.

MÉDA. *Voyez* Jean de Méda.

MÉDAGLIA (Diamante). *Voy.* Faini.

MÉDARD (St.), l'un des plus illustres prélats de l'Eglise de France, né, vers l'an 457, au village de Salency, à une lieue de Noyon, fut élevé sur le siége épiscopal de la ville de Vermand, en 530. Cette ville ayant été ruinée par les Huns et les Vandales, il transporta son

siége à Noyon. Il monta ensuite sur celui de Tournai, en 532. On le força de garder ces deux évêchés, parce que l'idolâtrie existait encore dans l'un et dans l'autre. Saint Médard fit changer de face au diocèse de Tournai, convertit les idolâtres, et retourna ensuite à Noyon, où il mourut le 8 juin, vers l'an 545. Il fut enseveli au bourg de Croui, à deux cents pas de Soissons. Ce lieu devint dès lors célèbre. On y bâtit une église; on y joignit ensuite un monastère, enrichi des libéralités de nos rois, et qui, sous Saint Grégoire, pape, fut déclaré le chef des autres monastères de France. C'est à lui que l'on attribue l'institution du prix de vertu, donné annuellement à la rosière de Salency. Il couronna lui-même sa sœur, jugée digne du chapeau de roses. Un tableau, conservé dans l'église de Salency, semble prouver ce fait. On trouve sa Vie dans le recueil de Bollandus, et dans celui de Baillet.

MEDAVY. *Voyez* GRANCEY.

MÈDE (JOSEPH), membre du collége de Christ, à Cambridge, et professeur en langue grecque, né à Essex, en 1586, refusa la prévôté du collége de la Trinité de Dublin, et plusieurs autres places importantes, pour se livrer à l'étude sans distraction. Mède, penseur profond, bon logicien, philosophe sage, mathématicien habile, excellent anatomiste, critique savant, également versé dans la connaissance des langues, de l'histoire et de la chronologie, consacra les deux tiers de sa vie à l'étude et à ses fonctions dans le collége de Christ. Lorsque ses élèves étaient bien forts en logique et en philosophie, il leur distribuait pour leur tâche journalière un sujet à méditer, et le soir ils se rendaient à sa chambre, où sa première question était sur les doutes qu'ils avaient formés dans le cours de leurs études; car il supposait que ne douter de rien ou ne savoir rien était une seule et même chose : il les exerçait ainsi à penser d'après eux-mêmes et à ne rien croire sur parole. Il disait des jeunes gens qui ne venaient à Cambridge que par curiosité ou pour y être vus, qu'ils étaient les tulipes de l'université. Ce sage littérateur mourut en 1638, à 52 ans. Ses ouvrages furent imprimés à Londres en 1664, en 2 vol. in-fol. On y trouve : I. De savantes Dissertations sur plusieurs passages de l'Écriture Sainte. II. Un grand ouvrage, qu'il a intitulé *La clef de l'Apocalypse*. III. Des Dissertations ecclésiastiques. Mède prouve par son travail sur l'Apocalypse qu'il était plus philosophe dans sa conduite que dans ses écrits.

MÉDEM (CONRAD DE), grand-maître de l'ordre militaire des chevaliers Porte-glaive, s'empara de la Courlande, qui fut dès lors érigée en duché sous la suzeraineté des rois de Pologne. Médem y bâtit la ville de Mittau, qui en est devenue la capitale, et mourut vers l'an 1290. Ses descendans existent encore.

MÉDICHINO. *Voyez* MARIGNAN.

MÉDICI (SIXTE DE), d'une famille vénitienne, originaire de Brescia, né en 1502, entra dans l'ordre de Saint-Dominique à l'âge de dix ans, et s'y distingua. Il se livra ensuite à la prédication, devint professeur de théologie à Padoue, et de philosophie à Venise, et mourut en 1561. On a de lui : I. *De fœnore Judæo-*

rum, Venetiis, 1555, in-4°. II. *Oratio de ingenio theologicis facultatibus excolendo*, Venetiis, 1555, in-4°. III. *Oratio de humanæ industriæ præstantiâ; Oratio in funere Alosii Grifalconii; De latinis numerorum notis*; *Stromatum, seu collectaneorum*, vol. 9. *Lumen S. fidei*, etc.

MÉDICI (Henri de'), jurisconsulte, d'abord juge et ensuite conseiller, né à Catania, dans le 16e siècle, mort en 1549, a donné *Ad bullam apostolicam Nicolaï V, et regiæ pragmaticæ de censibus annotationes*.

MÉDICI (Bernard de'), de Syracuse, vivait vers l'an 1520. Il a écrit un Traité *super caput volentes*, qu'on a joint aux *Consultations de Guillaume de Perno* de Syracuse. — Il ne faut pas le confondre avec Bernard de Médici de Monte Alcino, près Sienne, poète, qui florissait vers l'an 1476, et dont on trouve des poésies dans le recueil des poètes anciens de *Leo Allatius*.

MÉDICI (Camille de'), Napolitain, jurisconsulte et avocat dans le 17e siècle, a fait imprimer *Juris responsa*, et 1 vol. de la *Juridiction royale*.

MÉDICIS (Salvestro de), gonfalonnier, ou chef de la république de Florence, au 14e siècle, est le premier personnage remarquable de cette famille illustre, si célèbre dans les fastes d'Italie. Son origine remonte à Avérard, qui était gonfalonnier, en 1314, Salvestro devint gonfalonnier, en 1378. Il exerça les vengeances de sa famille contre la noblesse, et principalement contre les Albizzi. Mais le triomphe de Salvestro fut de courte durée; le parti aristocratique reprit le dessus, et Salvestro fut relégué à Modène. Cependant, les Médicis restèrent dès lors à la tête du parti plébéien, et Jean de Bicci, qui n'avait pas quitté Florence, où il continuait son commerce, remplit plusieurs emplois distingués, et s'attira la considération même du parti ennemi. Il mourut en 1429, laissant deux fils Côme ou Cosimo et Laurent.

MÉDICIS (Côme de), dit l'*Ancien*, ou le *père de la Patrie*, né à Florence au mois de septembre 1389, de Jean de Bicci et de Picarda Bueri, jouit très-jeune du riche héritage que lui laissa son père, qui fit des gains immenses dans le commerce, et devint le premier chef de ses concitoyens. Au milieu des guerres qu'il soutint, des divers intérêts qu'il eut à discuter, il mit un nouvel ordre dans le gouvernement, imposa un frein à la magistrature, dont les priviléges étaient devenus exclusifs, accueillit les jesuites, s'opposa aux impôts que Paul III exigeait des ecclésiastiques, et rétablit la discipline dans les nombreux couvens que l'on comptait à Florence. Il y permit l'inquisition, mais le procès des accusés lui était soumis; et, toujours prêt à faire grace aux coupables, jamais il n'abandonna l'innocence au jugement de ses délateurs. Uniquement occupé du bonheur de ses commettans, il fit fleurir le commerce, et l'agriculture; fonda l'université de Pise; protégea les lettres et les arts; forma une imprimerie grecque; rassembla les médailles les plus rares, et bâtit à ses frais une superbe bibliothèque connue aujourd'hui sous le nom de *Laurentiana*, dans laquelle il deposa les précieux manuscrits qu'il avait achetés à la mort du cardinal Ridolfi. Les savans les

plus distingués avaient la conduite de cette bibliothèque; et, d'après la réputation des membres qui composaient l'Académie, les étrangers venaient y entendre l'interprétation de la comédie du Dante, et des sonnets de Pétrarque; alors les avis étaient partagés sur différens passages de ces deux auteurs, et l'on regardait comme très-instruits ceux que l'on croyait capables de les expliquer. L'envie qu'inspirérent ses richesses lui suscita des ennemis, qui le firent bannir de sa patrie; il se retira à Venise, où il fut reçu comme un monarque. Ses concitoyens ouvrirent les yeux, et le rappelèrent. Côme était infatigable; il passait les nuits à écrire ses lettres, et ne confiait ses projets qu'au secrétaire Corcino. Ce qu'il y a de plus remarquable dans la vie de Côme, c'est que, sans être sorti d'une condition privée, sans avoir été autre chose qu'un simple particulier, il a traité d'égal à égal avec les potentats. Son mérite lui avait donné le pouvoir d'un souverain; sa fortune lui fournit les moyens d'en déployer la magnificence. Il fut pendant 34 ans l'unique arbitre de la république, et le conseil de la plupart des villes et des souverains d'Italie. Il mourut le 1[er] août 1464, à l'âge de 75 ans; et l'on grava sur son tombeau une inscription dans laquelle on lui décerna le titre de *père du peuple et de libérateur de la patrie.*

MÉDICIS (Pierre Ier), fils aîné de Côme l'Ancien, naquit en 1414; et lui succéda, à l'âge de 48 ans, en 1466, dans l'administration de Florence. Il aima les lettres et les arts, et leur accorda une constante protection; mais les nombreuses infirmités dont il était accablé, l'empêchèrent de briller dans la carrière administrative comme avait fait son père. Il mourut en 1469. Laurent son fils, dont l'article suit, était entré dans les affaires, aussitôt après la mort de Côme, et avait soulagé son père du fardeau de sa charge.

MÉDICIS (Laurent de), surnommé *le Magnifique et le père des lettres*, né en 1448, était fils de Pierre de Médicis, l'un des plus riches négocians de Florence, petit-fils de Côme, et frère de Julien de Médicis. Ces deux frères, qui jouissaient à Florence du pouvoir absolu, étaient vus d'un œil jaloux par le roi Ferdinand de Naples, et par le pape Sixte IV. Le premier les haïssait, parce qu'il ne régnait plus à Florence; le second, parce que les Médicis s'étaient opposés à l'élévation de son neveu. Ce fut à leur instigation que les Pazzi (*voy.* ce mot) firent éclater leur conjuration le 26 avril 1478. Julien fut assassiné en attendant la messe. Laurent, n'étant que blessé, fut reconduit à son palais par le peuple et au milieu de ses acclamations. Ayant hérité d'une partie des grandes qualités de Côme-le-Grand, il fut, comme lui, le Mécène de son siècle. « C'était, dit un historien, une chose aussi admirable qu'éloignée de nos mœurs, de voir ce citoyen, qui faisait toujours le commerce, vendre d'une main les denrées du Levant, et soutenir de l'autre le fardeau des affaires publiques; entretenir des facteurs, et recevoir des ambassadeurs; donner des spectacles aux peuples, des asiles aux malheureux et orner sa patrie d'édifices superbes. Ses bienfaits l'avaient tellement fait aimer des Florentins, qu'ils le déclarèrent chef de leur républi-

que. Il attira à sa cour un grand nombre de savans par ses libéralités; il envoya Jean Lascaris dans la Grèce, pour y recouvrer des manuscrits dont il enrichit sa bibliothèque.» Il cultiva lui-même les lettres. Nous avons de lui : I. Des *Poësies* italiennes, Venise, 1554, in-12; Londres, 1801, 2e part., in-4°. II. *Canzona à ballo, composte del mag. Lorenzo de' Medici, e da M. Agnolo Poliziano, ed oltri autori, insieme con la Neucia da Barberino, et la Beca da Dicomano composto dal medesimo Lorenzo*, Firenze, 1562 et 1568, in-4°; volume très-rare, consistant seulement en 42 pages. Laurent de Médicis était si universellement estimé, que les princes de l'Europe se faisaient gloire de le nommer pour arbitre de leurs différends. Mahomet II, empereur des Turcs, voulant lui marquer sa considération, fit rechercher à Constantinople les assassins de Julien son frère, et lui envoya Bernard Baudini, qui s'était retiré dans cette ville. Il n'y eut que le pape Sixte IV qui continua de se déclarer contre lui; mais il le contraignit de faire la paix. Laurent, mort le 9 avril 1492, à 44 ans, était d'une petite taille, et d'une figure peu avantageuse; mais il unissait à beaucoup d'esprit, et à une pénétration incroyable, un cœur noble et une prudence qui jamais ne l'abandonna. Malgré ses défauts physiques, sa force et son agilité étaient extraordinaires, et dans les tournois il surpassait tous ses concurrens par l'habileté avec laquelle il maniait un cheval. Ses deux fils (Pierre, qui lui succéda, voyez l'article suivant, et Jean, pape sous le nom de Léon X), se signalèrent comme leur père par l'amour des arts et la générosité. (*Voyez* la Vie de Laurent de Médicis, traduite du latin de Nicolas de Valois, son contemporain, Paris, 1761, in-12.) Guill. Roscoë a écrit en anglais une excellente Vie de Laurent de Médicis, traduite en français par François Thurot, à Paris, an 7 (1799), 2 vol. in-8°. Dans les *Elogj degli uomini illustri Toscani*, 4 vol. in-8°, Lucques, 1771, et suivantes, il se trouve une Vie de Laurent de Médicis par Bruno Bruni, professeur de théologie à Florence, qui n'est qu'une assez médiocre compilation. Ce qui est incomparablement meilleur, c'est la Vie de Laurent, écrite en latin par le savant prélat Fabroni, en 2 vol. in-4°, 1784, dans laquelle il fait connaître la vie politique de Laurent plutôt que sa vie littéraire.

MÉDICIS (PIERRE II DE), fils de Laurent *le Magnifique*, lui succéda, et fut chassé de Florence, en 1494. Pierre n'avait ni les connaissances, ni la fermeté, ni la politique de son père. Le fardeau de l'administration de Florence était trop lourd pour ses forces. Les ennemis des Médicis murmurèrent contre lui; ses négociations pusillanimes et honteuses avec le roi de France Charles VIII achevèrent de le perdre; lorsqu'il rentra à Florence, il trouva l'indignation peinte sur tous les visages. On l'accabla de reproches, bientôt de tous les toits, de toutes les fenêtres, on lança des pierres contre lui et ses soldats. Pierre effrayé sortit de la ville, le 6 novembre 1494. Il tenta, mais vainement de rentrer dans sa patrie. Il suivit les armées françaises dans le royaume de Naples, et y trouva la

mort près de Gaëte en 1503.

MÉDICIS (JULIEN II), troisième fils de Laurent *le Magnifique*, né en 1478, fut chef de la république Florentine, en 1512 et 1513. François Ier le nomma duc de Nemours, en 1515. Il mourut le 17 mars 1516.

MÉDICIS (LAURENT II), né le 13 septembre 1492, était fils de Pierre II de Médicis et d'Alphonsine Orsine. Il n'avait que 11 ans quand son père mourut, et fut déclaré rebelle par la république Florentine, qui ne voulait pas lui permettre de revenir à Florence; mais il y put rentrer en 1512, ainsi que sa famille, et gouverna conjointement avec Julien, mais d'après les vues du pape Léon X, le vrai chef de la famille de Médicis, de sorte que la république de Florence ne fut pour ainsi dire qu'une province de l'État de l'Église. LéonX, ayant fait la conquête d'Urbin, donna ce duché à Laurent, qui mourut à Florence, le 28 avril 1519.

MÉDICIS (JEAN DE), surnommé l'*Invincible*, à cause de sa valeur et de sa science militaire, était fils de Jean, autrement dit *Jourdain de Médicis*, et eut pour fils unique Côme Ier, dit le *Grand*, qui, à l'âge de 18 ans, fut élu duc de Florence, après le meurtre d'Alexandre de Médicis, en 1537. Jean fit ses premières armes sous Laurent de Médicis contre le duc d'Urbin; il servit ensuite le pape Léon X, après la mort duquel il passa au service de François Ier, qu'il quitta pour s'attacher à la fortune de François Sforce, duc de Milan. Lorsque François Ier se ligua avec le pape et les Vénitiens contre l'empereur, il rentra au service de France. Il fut blessé à Governolo, petite ville du Mantouan, d'une arquebusade dans le genou; et s'étant fait transporter à Mantoue, il y mourut le 29 novembre 1526, à l'âge de 28 ans. Ayant été blessé à la jambe, on lui dit qu'il fallait des gens pour le tenir pendant qu'on la lui couperait: « Coupez hardiment, répondit-il, il n'est besoin de personne; » et il tint lui-même la bougie pendant qu'on la lui coupa. Ce trait de courage est rapporté par Brantôme et Varchi. Ses soldats s'habillèrent de noir, et prirent des enseignes de la même couleur, pour témoigner leurs regrets de sa perte; ce qui fit surnommer l'infanterie toscane qu'il avait commandée les *bandes noires*. Leur férocité aussi célèbre que leur bravoure, firent croire que Médicis n'avait pas cessé de les commander.

MÉDICIS (ALEXANDRE DE), tyran de Florence, où il régna de 1530 à 1533, est souvent désigné comme premier duc de cette ville. Il était fils naturel de Laurent de Médicis, duc d'Urbin, et neveu du pape Clément VII. Il dut son élévation aux intrigues de son oncle, et aux armes de Charles-Quint. Ce prince s'étant rendu maître de Florence, après un siége opiniâtre, disposa de la souveraineté de cette ville en sa faveur, et lui donna ensuite Marguerite d'Autriche, sa fille naturelle, en mariage. Suivant la capitulation accordée aux Florentins, le nouveau duc ne devait être qu'un doge héréditaire. Son autorité était tempérée par des conseils, qui leur laissaient au moins un simulacre de leur ancienne liberté. Mais Alexandre, qui se sentait étayé par l'empereur et par le pape, ne fut pas plutôt installé, qu'il gouverna en tyran, ne connais-

sant d'autre règle que ses caprices: livré d'ailleurs aux passions les plus brutales, se faisant un jeu de déshonorer les familles, et de violer même l'asile des cloîtres. Parmi les confidens de ses débauches, était Laurent de Médicis, un de ses parens, appelé ordinairement Lorenzino à cause de sa petite taille. Ce jeune homme, âgé seulement de 22 ans, à l'instigation de Philippe Strozzi, zélé républicain, conçut le projet de délivrer sa patrie de l'oppression, en assassinant Alexandre. Du moment où il s'était attaché à lui, il n'avait cherché à gagner sa confiance que pour se procurer les moyens de lui ôter la vie. Il s'écoula un assez long espace de temps sans qu'il en pût trouver l'occasion. Enfin, sous prétexte de ménager au duc un tête-à-tête avec une femme dont celui-ci était fort amoureux, il parvint à l'attirer seul et sans suite pendant la nuit dans sa chambre, le fit mettre sous son lit; et feignant de sortir pour lui amener l'objet de sa passion, il ne rentra dans sa chambre que pour le poignarder, aidé d'un scélérat de profession, le seul homme auquel il avait confié son dessein. Cette cruelle scène se passa la nuit du 5 au 6 janvier 1537. Alexandre n'était âgé que de 26 ans. Sa mort ne rendit point aux Florentins la liberté qu'ils réclamaient, et le crime de Laurent leur devint inutile. Le parti des Médicis prévalut, et Côme succéda à Alexandre. Il est vrai que son gouvernement fut aussi juste et aussi modéré que celui de son prédécesseur avait été violent et tyrannique. Quant à Laurent de Médicis, il s'enfuit à Venise, auprès de quelques chefs de mécontens de Florence, qui y étaient réfugiés; mais ne s'y croyant pas en sûreté, il passa à Constantinople, d'où il revint au bout de quelques temps à Venise. Il y vivait dans la sécurité, lorsqu'il fut assassiné en 1547, dix ans après le meurtre d'Alexandre, par deux soldats florentins, dont l'un avait été autrefois parmi les gardes du duc: ces deux soldats eurent la générosité de refuser une somme considérable qui devait être le prix de sa tête.

MÉDICIS (Hippolyte de), cardinal, duc de Nemours, fils naturel de Julien de Médicis et d'une demoiselle d'Urbin, fit paraître dès son enfance toutes les graces de l'esprit et du corps. Le pape Clément VII, son cousin, le fit cardinal en 1529, et l'envoya comme légat en Allemagne auprès de Charles-Quint. Lorsque ce prince passa en Italie, Médicis qui le suivait, se livrant à son humeur martiale, s'habilla en général d'armée, et devança l'empereur, suivi des plus braves gentilshommes de la cour. Ce prince, naturellement soupçonneux, craignant que le légat n'eût dessein de le mettre mal avec le pape, envoya après lui et le fit arrêter. Mais ayant appris que ce n'était qu'une saillie de l'humeur du jeune cardinal, il le mit en liberté cinq jours après sa détention. La réputation que Médicis s'acquit par l'heureux succès de sa légation, lui fut très-avantageuse. On le considéra comme un des soutiens du St.-Siége; et sur la fin de la vie de Clément VII, lorsque le corsaire Barberousse fit une descente en Italie, le sacré collége, craignant pour Rome, qui n'avait alors d'autres troupes que deux cents hommes de la garde du pape, pria Médicis d'aller défendre

les côtes les plus exposées à la fureur des barbares. En arrivant, il trouva que Barberousse s'était retiré. De retour à Rome, il entra dans le conclave, et contribua beaucoup à l'élection de Paul III, qui lui refusa néanmoins la légation de la Marche d'Ancône, quoiqu'elle lui eût été promise dans le conclave. Irrité de ce que le pape lui avait préféré Alexandre de Médicis, cru fils naturel de Laurent, duc d'Urbin, pour la principauté de Florence, son ambition lui persuada qu'il y pourrait encore parvenir en se défaisant d'Alexandre. Il conjura donc contre lui, et résolut de le faire mourir par le moyen d'une mine; mais elle fut éventée. La conjuration ayant été découverte, Octavien Zenga, l'un de ses gardes, fut arrêté comme l'un des principaux complices. Hippolyte de Médicis, craignant pour lui-même, se retira dans un château près de Tivoli. En voulant passer à Naples, il tomba malade à Itri, dans le territoire de Fondi, où il mourut le 13 août 1535, âgé seulement de 24 ans. Quelques historiens ont assuré qu'il fut empoisonné. Il avait fait de sa maison un asile pour les malheureux. Elle était ouverte à toutes sortes de nations. On lui parlait quelquefois jusqu'à vingt sortes de langues différentes. Il portait l'épée, et ne prenait l'habit de cardinal que lorsqu'il fallait paraître dans quelque cérémonie publique. La chasse, la comédie, la poésie remplissaient tout son temps. Hippolyte eut un fils naturel, nommé Asdrubal DE MÉDICIS, qui fut chevalier de Malte. Ses mœurs étaient plus militaires qu'ecclésiastiques.

MÉDICIS (CÔME Iᵉʳ DE), grand-duc de Toscane, né en 1519, de Jean, général des bandes noires, et qu'il perdit à l'âge de 7 ans. A celui de 18 ans il fut inopinément appelé à la souveraineté de sa patrie, par la mort d'Alexandre de Médicis. Il se rangea du côté de l'empereur Charles-Quint contre les Français, après avoir tâché en vain de rester neutre. Ce prince l'en récompensa en joignant au duché de Toscane, Piombino, l'île d'Elbe, et d'autres domaines. Il obtint, peu de temps après du pape Pie IV, le titre de *grand-duc*, et il ne tint pas à ce pontife vendu à Côme, parce qu'il avait bien voulu l'avouer pour être de sa maison, qu'il ne portât le titre de *roi*; mais tous les princes d'Italie s'y opposèrent. Les lettres n'eurent point de protecteur plus ardent. Jaloux d'imiter le second des Césars, comme lui il aima les savans, les attira auprès de sa personne, et fonda l'université de Pise. Il mourut en 1574, après avoir gouverné avec autant de sagesse que de gloire. Ce prince avait institué, en 1562, l'ordre militaire de Saint-Étienne. — Il eut pour fils François, père de Marie de Médicis, femme de Henri-le-Grand et de Ferdinand Iᵉʳ, qui mourut en 1608. (*Voyez* l'article suivant.)

MÉDICIS (FRANÇOIS), second grand-duc de Toscane, succéda en 1587 à Côme Iᵉʳ, son père, avec lequel il avait régné comme prince régent de 1564 à 1574. Il différait en tout de son père; il était sombre, orgueilleux dissimulé et soupçonneux. Il accabla le peuple d'impôts, et sous son administration funeste, les crimes se multiplièrent tellement, que dans les dix-huit premiers mois de son règne, on compta dans

Florence seulement cent quatre-vingt-six assassinats. La cour était livrée au libertinage le plus odieux. et le grand-duc lui-même donnait l'exemple. Il fit lâchement assassiner et empoisonner quelques-uns de ses ennemis, qui s'étaient réfugiés en France, et qu'il n'avait pu réussir à se faire livrer. Il mourut presque subitement le 11 octobre 1587; on crut qu'il avait été empoisonné, et les soupçons planèrent sur le cardinal Ferdinand son frère.

MÉDICIS (Dom Antoine), né d'une femme du peuple, fut l'enfant que Blanche Capello présenta comme étant le sien, et celui du grand-duc François de Médicis. Elle avait feint d'être enceinte et d'accoucher. François fit élever cet enfant comme s'il eût été son fils et le combla de biens. Ferdinand, frère et successeur de François, fit entrer Antoine dans l'ordre de Malte. Celui-ci doué des plus heureuses qualités, se fit aimer de tout le monde, et rendit de grands services à la république. Il mourut le 2 mai 1621.

MÉDICIS (Ferdinand Ier), cardinal, grand-duc de Toscane, successeur de son frère François II en octobre 1587, mort en 1609, gouverna son petit État avec sagesse. Dès le commencement de son règne, il le délivra d'une multitude innombrable de bandits qui s'étaient tellement fortifiés, qu'ils y avaient formé des habitations. La Méditerranée était infestée par des corsaires, qui venaient sans cesse ravager les côtes d'Italie, et qui troublaient le commerce par leurs pirateries continuelles. Ferdinand pour remédier à ces désordres, équipa une flotte, leur donna la chasse, remporta sur eux de grands avantages, leur enleva plusieurs navires, et les poursuivit jusqu'en Afrique, où il se rendit maître de quelques places qu'il fit raser. Ses succès furent si grands, que peu s'en fallut que sa flotte ne prît Famagouste en Cypre. Animé par tant d'avantages, il voulut se délivrer entièrement du joug des Espagnols, et agit avec tant d'adresse et de prudence, qu'il vint à bout de les faire sortir des terres de sa domination. Ami de la justice, il prit toujours le parti des princes injustement persécutés, et les aida de ses conseils et de ses trésors. La ville de Livourne lui doit son existence, il y attira une population nombreuse par les franchises les plus étendues qu'il lui accorda. La France lui a obligation de l'argent qu'il prêta généreusement à Henri IV, pour se soutenir contre les fureurs de la Ligue. Il mourut en 1609, regardé comme un bon politique.

MÉDICIS (Don Pierre de), fils de Côme et frère puîné des grands-ducs François et Ferdinand Ier, se livra toute sa vie à la débauche la plus effrénée, et vécut presque toujours à la cour du roi Philippe II, comme général de l'infanterie italienne au service d'Espagne. Il voulut partager avec Ferdinand l'héritage de Côme Ier son père, et mit tout en œuvre pour y parvenir, mais inutilement. Il poignarda sa première femme Éléonore de Tolède, le 11 juillet 1576, sur un soupçon d'infidélité. Il mourut à Madrid le 25 avril 1604.

MÉDICIS (Côme II), 4e grand-duc de Toscane, fils de Ferdinand Ier, et son successeur en 1609, fut un prince doux, libéral et pacifique. Il mourut le 28 février 1621. Le commerce avait rendu

la Toscane florissante, et ses souverains opulens. Ce prince fut en état d'envoyer vingt mille hommes au secours du duc de Mantoue contre le duc de Savoie, en 1613, sans mettre aucun impôt sur ses sujets. Il secourut aussi l'empereur Ferdinand II de son argent et de ses troupes. Florence, alors rivale de Rome, attirait chez elle la même foule d'étrangers qui venaient admirer les chefs-d'œuvre antiques et modernes dont elle était remplie.

MÉDICIS (Don Jean), fils naturel de Côme Ier, né en 1566, fut un des principaux ministres de Ferdinand Ier et de Côme II. Il avait d'abord servi en France sous le prince de Parme, et y avait acquis une grande réputation militaire. Il fut employé dans des négociations importantes auprès des cours de France, d'Espagne et de Rome, et y montra toujours beaucoup de prudence. Ses belles qualités étaient ternies par son penchant pour la débauche; il épousa Livie Vernana, Génoise de la plus basse condition, qu'il avait fait divorcer, et mourut à Murano près de Venise, le 19 juillet 1621.

MÉDICIS (Ferdinand II), 5e grand-duc de Toscane, successeur de Côme II son père, en 1621, ne se fit pas moins estimer par sa prudence que Ferdinand Ier. Il sut garder une exacte neutralité dans les guerres survenues entre la France et l'Espagne. Comme la paix dont il faisait jouir ses sujets augmentait ses revenus, il en fit un noble usage en défendant l'Italie, et en secourant les Vénitiens dans la guerre de Candie. Il mourut le 24 mai 1670, ayant gouverné l'état de Toscane depuis 1620. Ferdinand avait épousé Victoire, petite-fille de François-Marie, dernier duc d'Urbin. On voulut alors lui conseiller de se mettre en possession de ce duché; mais il refusa d'écouter une proposition qui, en augmentant ses possessions, l'exposait à une guerre. Il laissa réunir cet Etat à celui de l'Eglise, dont il était un fief.

MÉDICIS (Côme III), 6e grand-duc de Toscane, succéda à Ferdinand II son père, et régna de 1670 à 1723. C'était un prince d'un esprit faible et borné, d'une vanité insensée, d'une prodigalité excessive, enfin d'une hauteur et d'une réserve à l'égard de ses sujets, qui le leur rendit odieux. Sa femme à laquelle il n'inspirait que de l'éloignement, se sépara de lui et vint à Paris en juin 1675, pour se retirer au couvent de Montmartre. Il mourut le 31 octobre 1723, à l'âge de 81 ans, après le règne le plus désastreux de tous ceux de sa maison. Il laissa une mémoire abhorrée du peuple, son Etat ruiné, et sa famille désunie.

MÉDICIS (Jean-Gaston), 7e grand-duc de Toscane de la maison de Médicis, succéda à Côme III son père, à l'âge de 53 ans, en 1723. Ce prince d'une indolence inexcusable, parvint au trône plutôt comme un usufruitier que comme un maître. Il répara cependant la plupart des maux causés par la prodigalité de son père; il réforma une grande partie des dépenses, et diminua les impôts; il supprima divers monopoles, abolit l'espionnage et l'inquisition, et se fit aimer des Toscans. Il mourut le 9 juillet 1737. En lui s'éteignit la famille des Médicis.

MÉDICIS (Sébastien de), de la famille illustre de ce nom, fut fait chevalier de Saint-Etienne en 1569. On ignore l'époque de sa

mort. Il se distingua par son savoir et ses ouvrages. On lui doit: I. Un traité *De venatione, piscatione et aucupio*, Cologne, in-8°. II. *De fortuitis casibus*, in-8°. III. *Relationes decretorum et canonum concilii Tridentini collectæ*, Florence, 1759. IV. *Summa peccatorum capitalium*, in-8°. V. *De sepulturis*, Florentiæ, 1580. VI. Un Traité, sous ce titre : *Mors omnia solvit*, Francofurti, 1580.

MÉDICIS (Pierre de), peintre d'histoire, né à Florence en 1586, descendait de l'illustre maison de ce nom en Italie. Cigoli fut le maître de Médicis, qui avait adopté la manière agréable de cet artiste. Il fit admirer la pureté de son dessin, son coloris et son expression naturelle.

MÉDICIS. *Voyez* Capello.

MÉDICIS, papes. *Voy.* Clément VII, Léon X, et Léon XI.

MÉDICIS, reines de France, *Voyez* Catherine et Marie.

MÉDICIS ou MEDICHINO (J. J.). *Voy.* Marignan.

MEDICUS (Frédéric-Casimir), médecin et botaniste, né à Grumbach en 1736, mort le 15 juillet 1808, fut conseiller de régence en Bavière, directeur de l'université de Heidelberg, et conservateur du jardin de botanique de Manheim. Il concourut puissamment à la plantation et à la culture de l'ancien *Robinier*. On a de lui, entre autres ouvrages : I. *Lettres sur la destruction de la petite vérole*, Francfort et Leipsick, 1763, in-8°. II. *Histoire des maladies périodiques*, 1764, 1794, in-8°. III. *De la force vitale*, Manheim, 1774, in-4°. IV. *Considérations sur l'anatomie des plantes*, Leipsick, 1699, in-8°. V. *Traité d'économie rurale*, Leipsick, 1807, 2 vol. in-8°.

MÉDINA (Michel), théologien espagnol et religieux franciscain, né à Cordoue, mort à Tolède vers 1580, se distingua dans son ordre par son érudition et par ses ouvrages. Les plus connus sont : I. Deux *Traités*, l'un du *Purgatoire*, et l'autre de la *Foi en Dieu*. Ce dernier ouvrage intitulé *Christiana Parænesis, sive de rectâ in Deum fide*, est divisé en sept livres, et fut imprimé à Venise en 1564. II. De la continence de ceux qui sont dans les ordres sacrés : *De sacrorum hominum continentiâ*, où il traite de l'institution des évêques, des prêtres et des autres ministres. Les théologiens qui estiment encore ces traités, ont remarqué comme une singularité, qu'il n'y regarde pas le sous-diaconat comme un sacrement.

MÉDINA-MÉDENILLA (Pierre), poète espagnol, né à Madrid vers le commencement du 15e siècle, fut l'ami intime du fameux Lope de Véga, qui en fait le plus grand éloge dans son *Laurier d'Apollon*. Dans sa jeunesse, il embrassa la carrière militaire, et passa en Amérique, où il est mort. Nous n'avons de ce poète que quelques poésies éparses dans quelques ouvrages du temps, et une églogue très-estimée, composée par lui et par son ami Lope de Véga. On trouve cette églogue dans le Parnasse espagnol, ainsi que les détails intéressans de la triste circonstance qui donna lieu à cette production sentimentale.

MEDINA (Jean), célèbre théologien espagnol, natif d'Alcala, professeur distingué de théologie dans l'université de cette ville,

mort en 1546, âgé d'environ 56 ans, a donné divers ouvrages, pour lesquels les théologiens marquèrent un empressement qui ne s'est pas soutenu.

MÉDINA (BARTHÉLEMI), théologien espagnol de l'ordre de St.-Dominique, mort à Salamanque en 1581, à 53 ans, a publié des *Commentaires sur Saint-Thomas*, et une *Instruction sur le sacrement de Pénitence*. On le croit l'auteur de l'opinion de la *Probabilité*.

MÉDINA (SALVADOR GIACINTO-POLO DE), poète lyrique espagnol, né à Murcie, au commencement du 17e siècle. On a de lui : I. *Les Académies du Jardin*. II. *La bonne humeur des Muses*. III. Des *Fables*. IV. *Gouvernement moral en douze discours*. Ces poésies furent imprimées en 1659, par les soins de Joseph Alfay, et réimprimées à Madrid en 1715, 1 v. in 4°. On y trouve de la force jointe à une fine plaisanterie, genre dans lequel Médina excellait.

MÉDINA (JEAN-BAPTISTE), célèbre peintre, dernier chevalier créé en Écosse par le grand-commissaire, né à Bruxelles en 1630, mort en 1711, passa une grande partie de sa vie en Angleterre. Médina avait soigneusement étudié les ouvrages de Rubens, et en avait si bien profité, que ses tableaux ont été estimés fort peu inférieurs à ceux de ce célèbre peintre.

MÉDINA SIDONIA (GASPAR-ALONZO-PEREZ DE GUZMAN, duc DE), d'une des plus illustres familles d'Espagne, gouvernait l'Andalousie, en 1640, quand D. Juan de Bragance, son frère, fut placé sur le trône de Portugal. Il forma à la sollicitation de D. Juan, un complot qui avait pour but de faire soulever l'Andalousie, et de s'en déclarer souverain ; mais le complot ayant été découvert, il se rendit à Madrid, se jeta aux pieds du roi et obtint son pardon. Le ministre Olivarès le força, pour effacer, disait-il, la fâcheuse impression que pouvait laisser sa trahison, d'appeler en duel le roi de Portugal, il fut obligé de signer un cartel de défi que le duc Olivarès avait rédigé lui-même, et qui fut adressé à toutes les cours de l'Europe. (*Voy.* les *Révolut. de Portugal*, par Vertot.) Le duc de Médina Sidonia vécut dans l'obscurité depuis cette époque.

MEDJED EDDYN. *Voy.* IBN AL ATSIR.

MEDJRYTY (AL), auteur arabe du 4e siècle de l'hégire ou du 10e de l'ère vulgaire, cultiva les sciences avec quelque succès, et se fit un nom plus recommandable en écrivant sur leurs principes. Il a laissé une *Encyclopédie* en quatre livres, que la bibliothèque d'Oxford possède manuscrite. Le jugement qu'on doit porter d'un ouvrage de cette espèce est très-facile. Si une foule de gens de lettres, de savans, d'artistes réunis n'ont produit en France dans le 18e siècle qu'une encyclopédie incomplète, fautive, et fort au-dessous de l'idée qu'on s'en devait faire, qu'est-ce qu'un seul homme a pu écrire, dans le même genre, en Orient surtout, où le mérite isolé n'a personne qui l'aide dans ses travaux, où la vanité ridicule l'empêche d'écouter un censeur ; la méfiance, de consulter des amis ; la crédulité, de discuter les faits, et de séparer la verité des mensonges ? Les Orientaux n'ont pas de critique, encore moins de goût.

Leurs livres élémentaires sont un chaos éternel ; leurs histoires, des traditions longuement narrées : leurs poésies, un assemblage de pensées charmantes, fortes quelquefois, rarement naturelles, et d'hyperboles monstrueuses de sublime et de platitudes.

MEDYN (Abou), docteur arabe, fils de Mohammed, mort en 589 de l'hégire (1193 de J.-C.), a laissé des écrits estimés de ses compatriotes. Nous ne connaissons que l'abrégé de son ouvrage intitulé : *Présent fait à l'homme d'esprit et amusement du sage*, publié par François Dombay, Vienne, 1805, in-8°, avec une traduction latine.

MÉKEREEN (Job van), fut au 17° siècle chirurgien de l'hôpital et de l'amirauté d'Amsterdam, et fit d'excellens élèves dans son art, qu'il pratiqua avec autant d'honneur que de succès. On lui doit l'invention de quelques instrumens, et le perfectionnement de celui nommé *troicart*, pour percer l'œil plein d'eau ou de pus, celle du *seringotome*, et d'une *aiguille cannelée*. On a publié, après sa mort, en hollandais, Amsterdam, 1668, in-4°, avec figures ; *ibid.*, 1682, in-8°, en latin, par Abraham Blasius, et à Nuremberg, en allemand, même format, 1775, beaucoup d'*Histoires medico-chirurgicales*, écrites par Van-Meekreen. Comme il n'y cache rien des bons ou des mauvais succès de sa pratique, cet ouvrage a dû être fort instructif pour ceux qui se sont proposés son auteur pour modèle.

MÉEL (Jean), célèbre peintre flamand, né à Ulœnderen, à deux lieues d'Anvers, en 1599, et mort à Turin en 1664, a traité de grands sujets, dont il a orné plusieurs églises ; mais son goût le portait à peindre des *Pastorales*, des *Paysages*, des *Chasses*, et des *bambochades*. L'Italie, qui a formé tant de grands hommes, a été aussi l'école de Jean Méel. Il se mit sous la discipline d'André Sacchi ; mais, ayant traité d'une manière grotesque un grand tableau d'histoire que ce maître lui avait confié, il fut obligé de fuir pour éviter sa colère. Son séjour en Lombardie, et l'étude qu'il y fit des ouvrages des Carraches et du Corrège, perfectionnèrent ses talens. Le duc de Savoie, Charles-Emanuel, attira ce célèbre artiste à sa cour, et l'y fixa par ses bienfaits : ce prince le décora du cordon de l'ordre de Saint-Maurice. Le pinceau de Méel est gras, onctueux : son coloris est vigoureux, et son dessin correct; mais ses têtes manquent de noblesse. On a de lui plusieurs morceaux gravés avec beaucoup de goût. Le Musée royal possède plusieurs tableaux de ce maître ; ce sont : I. Un *Pauvre demandant l'aumône à des paysans, qui prennent un repas à la porte de leur chaumière*. II. *Le barbier napolitain*. III. Une *halte militaire*. IV. *La dînée des voyageurs*.

MÉELFUHRER (Rodolphe-Martin), savant philologue, né à Anspach, vers 1670, était très-versé dans les langues orientales. Il embrassa la religion catholique en 1712, et publia divers écrits pour expliquer les motifs de son changement. Il revint ensuite au luthéranisme. On croit qu'il mourut renfermé au château d'Égra en 1729. On a de lui, entre autres ouvrages : I. *De Germanorum in litteraturam orientalem meritis dissertatio*, Alt-

dorf, 1698, in-12. II. *De fatis litteraturæ orientalis*, ibid., 1700, in-4°. III. *De causis synagogæ errantis*, Altdorf, 1702.

MÉERBEECK (Adrien van), né à Anvers, en 1563, professeur d'humanités à Bornhem et à Alost, mort vers l'an 1627, est connu par une *Chronique universelle*, mais principalement des Pays-Bas, depuis l'an 1500, jusqu'en 1620, en flamand, Anvers, 1620, in-folio, avec des portraits bien gravés. Elle est estimée. Le but de l'auteur est de rétablir la vérité de l'histoire, altérée par les historiens protestans.

MÉERMAN (Guillaume), auteur hollandais, fils d'un bourgmestre de Delft, écrivit, en 1612, sous le voile de l'anonyme, une satire sur les querelles des théologiens, et spécialement sur celles qui étaient agitées alors avec beaucoup d'aigreur en Hollande. Il entreprit de faire voir qu'il y avait encore dans la réformation plusieurs restes de papisme, c'est pourquoi il intitula son ouvrage : *Comœdia vetus*, 1612, in-4°; Amsterdam, 1718, 1732, in-8°. Il y parle avec beaucoup de liberté des réformés, et même des remontrans, quoiqu'il paraisse favoriser les derniers. Méerman était marin ; il fut, cette même année 1612, d'une expédition qui avait pour objet de découvrir au nord-ouest de l'Amérique un nouveau passage pour aller aux Indes orientales, et il n'eut pas le bonheur d'en revenir. Sa satire est dans le style allégorique. Il compare les événemens de l'Eglise à un voyage de mer, et donne à chaque chose un nom tiré de la marine. La suite et la défense de son premier livre sont demeurées imparfaites, et ne parurent que long-temps après. On en a fait une nouvelle édition à Amsterdam, en 1732, in-12. L'ouvrage est en hollandais, malgré le titre latin.

MÉERMAN (Gérard), conseiller et pensionnaire de la ville de Rotterdam, né à Leyde en 1722, et mort à La Haye, le 15 décembre 1771, âgé de 49 ans, est auteur des ouvrages suivans : I. *De rebus mancipi et nec mancipi*, Leyde, 1741, in-4°. II. *Specimen calculi fluxionalis*, ibid., 1742, in-4°. III. *Specimen animadversionum in Cazi institutiones*, Mantuæ Carpetanorum, c'est-à-dire Madrid ; réimprimé avec des augmentations de l'auteur, Paris, 1747, in-8°. IV. *Conspectus novi thesauri juris civilis*, Hagæ, 1751, in-8°. V. *Novus Thesaurus juris civilis et canonici*, Hagæ-Comitis, 1751-1753, 7 vol. in-fol., auxquels il en faut joindre un huitième, publié, après la mort de l'auteur, par Jean, son fils, en 1780, in-fol. VI. *Conspectus originum typographicarum proximè in lucem edendarum*, 1761, in-8°. Ce prospectus est très-rare, parce que l'on n'en tira qu'un fort petit nombre d'exemplaires ; il contient beaucoup de choses que l'auteur n'a pas répétées dans l'ouvrage même. Il y en a une traduction française anonyme, qui est de l'abbé Goujet, sous ce titre : *Plan du Traité des origines typographiques*, par Méerman, conseiller, pensionnaire de Rotterdam, traduit du latin en français, avec quelques additions du traducteur anonyme, Amsterdam (Paris), 1762, in-8° de 133 pag. VII. *Origines typographicæ*, Hagæ-Comitis, 1765, 2 vol. in-4° avec fig. Les exemplaires tirés sur

grand papier sont fort rares. En tête du premier volume on voit un fort beau portrait de l'auteur. Henri Gœkinga en a donné, en langue hollandaise, un Abrégé, imprimé à Amsterdam en 1767, grand in-4°, auquel on a joint le catalogue raisonné des livres du 15e siècle, imprimés en Hollande et dans les Pays-Bas, par Jacques Visser, avocat. Cet ouvrage, traduit en français, a paru sous le titre de, *Invention de l'imprimerie, ou Analyse de deux ouvrages publiés sur cette matière par Méerman, conseiller et pensionnaire de la ville de Rotterdam, avec des notes historiques et critiques, suivie d'une notice chronologique et raisonnée des livres, avec et sans date, imprimés avant l'an 1501, dans les 17 provinces des Pays-Bas, par Jacques Visser, et augmentée d'environ 200 articles par Schœll*, Paris, 1810, 1 vol. in-8°. Méerman donna encore dans les *Nova acta eruditorum* de 1761, mois de septembre, page 401-410, un *Mémoire sur l'origine du papier de chiffon*. Afin que ce point d'histoire fût encore mieux éclairci, il proposa un prix à celui qui l'aurait le mieux discuté, et cette bonne idée produisit l'ouvrage suivant : *Epistolæ atque observationes de chartæ vulgaris seu lineæ origine*; publié avec une préface de Jacques Van Vaassen, La Haye, 1767, in-8°, dans l'Anthologie du P. Burmann, le neveu. On trouve différentes *notices* de Méerman sur diverses épigrammes. Il y en a parmi ces notes de très-savantes et de très-détaillées, telles que la Dissertation sur Sisebutius, roi des Goths, Liv. 5, Ep. 46 : celles sur les Tables Théodosienne et Peutingerienne, Liv. 5, Ep. 115. Il y a une suite de *Notes* sur différentes épigrammes arithmétiques, Liv. V, Ep. 119-125 : sur d'autres, principalement relatives à l'Histoire naturelle, Liv. V, Ep. 154-190. Quelques-unes offrent de savantes recherches sur l'histoire, les coutumes et la langue des Goths, Liv. V, Ep. 161 ; Liv. VI, Ep. 17-45. Les notes sur les épigrammes de Luxorius, tome 2, pag. 579-628. Méerman en relation épistolaire, avec un grand nombre de savans de l'Europe, italiens, allemands, espagnols, français, etc., avait entrepris d'écrire *Historia regum Vandalorum in Africâ*. Il parle quelquefois de cet ouvrage, qui était presque achevé à sa mort, tom. 2, pag. 624, 630, 631.

MÉERMAN (Jean), fils du précédent, né en 1753, se livra de bonne heure à la culture des belles-lettres. Il traduisit, à l'âge de dix ans, en hollandais, le *Mariage forcé*, de Molière. Il passa une grande partie de sa vie à voyager, fut ensuite échevin de Leyde, puis directeur des beaux-arts et de l'instruction publique sous Louis Bonaparte. Il mourut le 19 août 1815. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages. Nous ne citerons que les suivans : I. *Supplementum novi Thesauri juris civilis et canonici*, La Haye, 1780, in-fol. II. *Histoire de Guillaume, comte de Hollande et des Romains*, La Haye, 1783-97, 5 vol. in-8°, en hollandais. III. *Relations du Nord, et du Nord-ouest de l'Europe*, 1805-1806, 6 vol. in-8°.

MÉGABYSE, général persan, fut un des sept conjurés qui reu-

versèrent du trône le faux Smerdis, l'an 521 avant J.-C. Il voulait établir le régime oligarchique ; mais l'avis de Darius, qui tendait à la monarchie, prévalut. Mégabyse rendit de très-grands services à Darius, et étendit par ses conquêtes la puissance de la Perse.

MÉGABYSE, fils de Zopyre, et petit-fils du précédent, épousa Amytis, sœur d'Artaxercès, et fille de Xerxès. Cette union fut malheureuse. Toutefois Mégabyse donna toujours des preuves d'attachement et de fidélité à ses souverains. Il fit échouer la conspiration d'Artaban, et battit Inare de Lybie, qui, avec le secours des Athéniens, s'était rendu maître d'une grande partie du pays. Mégabyse fut en butte aux calomnies de l'envie, et fut plusieurs fois exilé. Il fut cependant réintégré dans ses honneurs, et mourut à l'âge de 76 ans.

MÉGALIO (MARCEL), clerc régulier, né à Squillace, florissait à la fin du 16ᵉ siècle, et au commencement du suivant. On a de lui : *Institutiones peregrinorum confessariorum, et pœnitentium*, p. 3. *Variarum resolutionum*, tom. 2 ; *Consilia, seu decretationes diversorum casuum ad pœnitentiæ forum pertinentium ; Promptuarium theologiæ moralis scholastico-canonicum et civile ; Praxis criminalis canonica pro foro ecclesiastico et seculari ; Considerazioni sopra gli Evangelj delle domeniche ; La vita d'Isabella di Savoja, principessa di Mantova. MS.*

MÉGANCK (FRANÇOIS-DOMINIQUE), théologien appelant, né à Menin, vers 1683, mort le 12 octobre 1775, à Leyde, où il avait été long-temps pasteur, a laissé quelques ouvrages, dont les principaux sont : I. Un écrit pour la défense des propositions, condamnées par la bulle *Unigenitus*. II. *Une réfutation d'un Traité du schisme*, en hollandais. III. *Défense d'un contrat de rente, rachetable des deux côtés*, 1730-1751, in-4°, etc.

MÉGASTHÈNES, historien et géographe grec, composa, sous Séleucus-Nicanor, vers l'an 292 avant J.-C., une *Histoire des Indes*, qui est citée par les Anciens, mais qui s'est perdue. Celle que nous avons aujourd'hui, sous son nom, est une ridicule supposition d'Annius de Viterbe.

MÈGE (D. ANTOINE-JOSEPH), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Clermont en Auvergne en 1625, mort à Saint-Germain-des-Prés, en 1691, à 66 ans, donna, en 1661, une traduction française, du traité de Jonas, évêque d'Orléans, pour l'instruction des laïques. Son Commentaire français sur la règle de Saint-Benoit, Paris, 1687, in-4°, et la *Vie* du même Saint, avec une histoire de ce qui est arrivé de plus mémorable dans son ordre, in-4°, 1690, sont estimés à cause de l'érudition qu'il y a répandue. On lui doit aussi : I. *La morale chrétienne*, Paris, 1661, 1664, in-12. II. *Explication, ou Paraphrase des psaumes de David*, ibid., 1675, in-8°.

MÉGHERDITCH, évêque d'Ampert, place forte de la grande Arménie, né vers le commencement du 13ᵉ siècle, s'adonna, avec une ardeur extraordinaire, aux études de la théologie et de la philosophie de son temps ; il acquit bientôt de la renommée, et fut sacré

évêque de cette ville dans un âge encore bien jeune. Mégherditch, héritier de grandes richesses que ses parens lui laissèrent après leur mort, les employa entièrement au soulagement des pauvres, et fut regardé toujours comme le père nourricier des malheureux indigens. Des querelles religieuses déchiraient alors l'Arménie; Mégherditch écrivit des lettres circulaires à plusieurs évêques et docteurs de son pays; il calma les esprits, et les ramena à la concorde. Ce prélat, sage et vertueux, mourut vers l'an 1258, et fut regretté par tous ses compatriotes. On a de lui plusieurs écrits, qui sont tous en vers; entre autres un traité sur les passions humaines, intitulé *les Remèdes de la santé*.

MÉGHERDITCH-NAKHACH, né vers la fin du 14e siècle, dans le village de Borh, près de la ville de Bitlis, étudia avec succès la poésie, la rhétorique et l'art de l'éloquence, et fut sacré évêque d'Amed au Diarbekir. Ottoman, et son fils Hamza, émirs de la Mésopotamie, l'honorèrent particulièrement. En 1443, à la suite d'une persécution contre les chrétiens, Mégherditch se sauva de la ville d'Amed, parcourut les côtes du Pont-Euxin, puis alla à Constantinople, et de là se rendit dans la Crimée. Gihanchir, fils de Hamza, connaissant le crédit et l'influence de ce prélat sur l'esprit des chrétiens, le rappela dans son diocèse, en lui accordant des prérogatives. Mégherditch se rendit alors dans cette ville, gouverna son église avec sagesse, et mourut vers l'an 1470, et laissa, 1° *Un recueil de poésies sacrées et profanes*: on trouve plusieurs morceaux de ce recueil dans le manuscrit arménien de la bibliothèque royale, n° 130; 2° *Histoire tragique*, écrite en vers, *sur la grande épidémie arrivée en Mésopotamie en* 1463.

MÉGERLIN (David-Frédéric), théologien et philologue allemand, né dans le Wurtemberg au commencement du 18e siècle, mort à Francfort en 1778, âgé d'environ 75 ans, est auteur de quelques ouvrages, dont les plus remarquables sont: I. *Tractatus de Scriptis et Collegiis orientalibus*, Tubinge, 1729, in-4°. II. *Hexas orientalium Collegiorum philologicorum*, ibid., 1729, in-4°. III. *De Bibliis latinis Moguntiæ*, 1450 et 1462, ibid., 1750, in-4°, etc.

MEGGENHOFFEN (Ferdinand), l'un des chefs de l'Illuminisme en Bavière, naquit en 1761 à Burghausen. Il fut d'abord auditeur, ou juge militaire d'un régiment d'infanterie, et fut initié dans les secrets de l'Illuminisme, par le fameux Weishaupt en 1776. Les plans et le but de cette institution ayant été condamnés par la cour de Bavière en 1785, Meggenhoffen fut condamné à une retraite d'un mois dans un couvent. Il alla ensuite rejoindre Weishaupt. Il se noya dans l'Inn, près de Haguenau, le 26 octobre, 1790, dans une partie de plaisir. Il avait publié, en allemand, son *Histoire* et son *Apologie*, 1786, in-8°, de 105 pages.

MÉGISER (Jérôme), laborieux philologue, né vers 1555, à Stuttgard dans le Wirtemberg, et mort en 1616, est auteur d'une *Grammaire turque*, imprimée en 1612, et des *Annales de Carinthie*, publiées en 1608, in-fol. On lui doit encore une *Anthologie grec-*

que et latine, imprimée à Francfort, en 1602, à ses frais. Ce dernier ouvrage reparut à Francfort, en 1614, in-8°, sous le titre de *Omnium horarum opsonia, curante Joanne Jacobo Porsio*. Cet ouvrage, dont on a voulu dépouiller le véritable auteur, est très-rare. Nous ajouterons encore à cette notice : I. *Icônes et vitæ paparum à S. Petro ad Clementem VIII*, Francfort, 1602, in-8°; trad. en allemand, 1604, in 8°. II. Le *Catéchisme de Luther*, en 8 langues, Géra, 1607.

MÉGISTO, épouse de Timoléon, citoyen de la ville d'Élée. Aristotime, s'étant emparé de cette ville, y exerçait une horrible tyrannie; les habitans, lassés de ses cruautés, s'enfuirent et prirent la forte place d'Amymone. Le tyran, furieux, fit arrêter leurs femmes, parmi lesquelles se trouvait Mégisto. Celle-ci, non intimidée, reprocha publiquement à l'usurpateur son oubli de la vertu. Ce dernier ordonna de lui amener sur le champ le fils de Mégisto, pour le faire égorger sous les yeux de sa mère. L'enfant jouait alors dans la cour du palais avec d'autres enfans de son âge; Mégisto l'appela courageusement elle-même, et parvint par sa fermeté à étonner le tyran, à le faire rougir de ses excès, et à sauver son fils. *Voy.* Plutarque.

MÉGLINGER (Joseph), natif de Lucerne, religieux de l'ordre de Cîteaux à Wettingen, dans le comté de Bade, fit établir une imprimerie dans l'enceinte même de son monastère, et y a fait imprimer deux traités en latin : I. *Duo sæcula ferrea*, 1689. II. *Neminem peregrinum*, 1691.

MEHDY. *Voy.* MAHDY.

MÉHÉGAN (Guillaume-Alexandre de), issu d'une famille irlandaise, né en 1721, à la Salle dans les Cévennes, d'une famille originaire d'Irlande, se consacra de bonne heure aux lettres, et fit paraître, en 1732, un ouvrage intitulé: l'*Origine des Guèbres, ou la Religion naturelle mise en action*, 1 vol. in-12. Ce livre, du nombre de ceux qu'on appelait philosophiques dans le siècle dernier, est devenu très-rare. En 1755, il donna des *Considérations sur les révolutions des arts*, qui n'apprennent presque rien de nouveau; et un petit vol. de *Pièces fugitives* en vers, qui valent beaucoup moins que sa prose. L'année d'après, il publia des *Mémoires de la marquise de Terville*, et les *Lettres d'Aspasie*, Amsterdam, 1756, in-12. Le style de ces Mémoires paraît un peu trop apprêté, et c'est en général le défaut dont l'auteur avait le plus à se défendre. Le style de Méhégan devait mûrir, et mûrit en effet avec l'âge. Il donna, en 1757, l'*Origine, les progrès et la décadence de l'idolâtrie*, in-12; production où cette maturité est déjà sensible. Elle l'est davantage encore dans son *Tableau de l'Histoire moderne*, imprimé en 3 vol. in-12, en 1766. Il mourut le 23 janvier de la même année, avant que ce livre élégant et plein d'esprit parût. Ce qui rend la lecture de ce tableau historique un peu fatigante, c'est que l'auteur a la manie ambitieuse de peindre tous les objets avec des couleurs brillantes. Pour animer ses récits, il raconte tout au présent, et il prodigue les images. Ce ton, qui plaît d'abord, ne peut que lasser à la longue. Au reste, l'excès d'esprit étant natu-

rel à l'auteur, on lui pardonne aisément cet aimable défaut. Méhégan avait la passion de la gloire; mais il l'aimait avec un peu trop de sensibilité. Il supportait difficilement la critique. On a encore de lui : I. *Pièces fugitives*, extraites de ses œuvres mêlées, La Haye, 1755, in-12. II. *Zoroastre*, histoire traduite du chaldéen, Berlin, 1751, in-18. III. *L'Histoire considérée vis-à-vis la Religion, les beaux-arts et l'Etat*, 1767, 3 vol. in-12. IV. *Plusieurs articles* dans le Magasin encyclopédique. — Jacques Antoine Thaddée DE MÉHÉGAN, son frère aîné, capitaine au régiment de la Couronne, se distingua dans la guerre de sept ans. Il mourut maréchal-de-camp en 1792.

MÉHÉMED EL NASSER (ABOU ABDALLAH), roi d'Afrique et d'Espagne, et cinquième prince de la puissante dynastie des Almohades, succéda, l'an de l'hégire 595 (de J.-C. 1199), à son père Yacoub al Mansour. Il perdit la fameuse bataille de Tolosa contre Sanche VII, roi de Navarre. Cette action, qui assura pour jamais en Espagne la supériorité aux princes chrétiens sur les Maures, eut lieu le 16 juillet 1212. Méhémed mourut le 25 décembre 1213, âgé de 34 ans, dont il en avait régné 15.

MÉHÉMED ou MOHAMMED Ier (ABOU ABDALLAH), cinquième roi d'Espagne, de la dynastie des Ommiades, commença à régner à Cordoue, l'an de l'hégire 238 (852), après son père Abderame II. Son règne fut une suite continuelle de guerres civiles et étrangères. Il était brave, juste et ami des lettres. Il mourut en 885, âgé de 65 ans.

MÉHÉMED Ier (ABOU ABDALLAH), premier roi de Grenade, de la dynastie des Nasserides, né dans l'Andalousie, en 591 de l'hégire (1194 de J.-C.), d'une famille arabe, servit d'abord avec distinction sous les rois Almohades d'Espagne; mais, après la chute de cette dynastie, il se fit un parti puissant, s'empara de Jaën, de Cadix, de Lorca, et de Grenade, dont il fit sa capitale. Après la destruction du califat par les Tartares, il prit le titre de *Prince des fidèles*, et affermit son autorité par sa politique et par la force des armes. Il mourut à l'âge de 80 ans, l'an 671 de l'hégire (1273).

MÉHÉMED II, surnommé *el Fakih*, roi de Grenade, fils et successeur du précédent, imita l'exemple de son père, et consolida l'empire qu'il venait de fonder, en favorisant le commerce et en attirant toutes les nations dans ses Etats, qu'il agrandit par ses conquêtes, aux dépens des chrétiens. Son règne qui dura trente ans fut très-heureux. Il mourut l'an 701 (8 avril 1302).

MÉHÉMED III, AL AMASCH (ABOU ABDALLAH), troisième roi de Grenade, de la même dynastie, succéda à son père Méhémed II, l'an 701. Ce prince fit plusieurs conquêtes, et contribua beaucoup aux riches embellissemens de la ville de Grenade. Ayant été atteint d'une maladie incurable qui affectait sa vue, il déposa son autorité entre les mains de son visir Abou Abdallah Mohammed. Bientôt après, il fut forcé d'abdiquer, et son frère Nasser, qui fut proclamé roi, le fit jeter dans un lac, au mois de février 1314 de J.-C.

MÉHÉMED V (ABOU WALID), 8me roi de Grenade, fils d'Yousouf, à qui il succéda en 755 (1354), fut chassé du trône en 760 de

l'hégire (1359), par ses frères Soléiman et Ismaël, qui n'étaient que les instrumens d'Abousaïd. Méhémed remonta sur le trône de Grenade, l'an 763 (1362), avec le secours de Pierre-le-Cruel, roi de Castille, à qui il renvoya tous les chrétiens faits prisonniers au siége de Cadix. Il régna encore dix-huit ans, et mourut en 781 (1379), à l'âge de 46 ans.

MÉHÉMED VI (Abou Hedjadj), onzième roi maure de Grenade, fils d'Aboul Walid, de la dynastie des Nassérides, lui succéda en 1379. Son règne ne fut troublé par aucune guerre. Il mourut en 1392. On l'avait surnommé *Méhémed de Guadix*, à cause de l'affection qu'il avait pour cette ville.

MÉHÉMED VIII, surnommé *el Aïçar* ou *le Gaucher*, fils aîné de Yousouf III, auquel il succéda en 1423, fut le 15ᵉ roi de Grenade. Il fut chassé de ses Etats en 1427 par Méhémed et Soghaïr ; mais il y rentra deux ans après, à l'aide du roi de Castille. Il fut détrôné une seconde fois et rétabli de nouveau. Enfin il fut privé de son sceptre pour la troisième et dernière fois, en 1445, et mourut en prison peu de temps après.

MÉHÉMET BALTEZY, ou plutôt Baltadjy, grand-visir sous Achmet III, exerça d'abord divers emplois dans le sérail, fut page d'Achmet III, puis capitan-pacha. Enfin il fut nommé grand-visir en 1704. Il ne resta que seize mois dans ce poste, qu'il quitta sans être disgracié. Il fut nommé grand-visir une seconde fois en 1710, et chargé d'aller combattre les Russes à la tête d'une armée de deux cent mille hommes. Il renferma le czar Pierre et son armée sur les bords du Pruth, et se borna à lui faire souscrire une paix honteuse. Charles XII irrité, accusa le visir auprès du sultan, de lâcheté et de trahison. Achmet écouta ses plaintes, et déposa Méhémet. Celui-ci se rendit en exil à Lemnos, où il mourut en 1713.

MÉHÉMET EFFENDI, grand-trésorier de l'empire ottoman, fut plénipotentiaire au traité de Passarowitz, conclu en 1718 entre les Turcs et l'empereur d'Autriche. Il fut ensuite envoyé en ambassade en France pour annoncer au roi que sa hautesse avait donné des ordres pour faire réparer le Saint Sépulcre de Jérusalem, et pour obtenir, par la médiation de la France une trève avec Malte. A son retour à Constantinople, Méhémet publia une relation de son ambassade; elle a été publiée en français, en 1758, in-12. Méhémet mourut en exil dans l'île de Cypre.

MEHEMET (Emin), grand-visir, né en Circassie, vers 1724, d'un marchand de soieries, exerça d'abord la profession de son père ; mais, ayant été placé dans les bureaux du reis-effendi, il devint en peu de temps premier commis et reis-effendi lui-même. Il fut élevé à la dignité de grand-visir, vers l'année 1769. Plein de confiance en sa bonne fortune, Méhémet marcha contre les Russes, croyant qu'il n'aurait qu'à paraître pour les forcer à la paix. Mais ses ennemis secrets avaient déjà tout préparé pour sa perte. La disette de vivres et la désertion affaiblirent considérablement son armée. Le sultan, mécontent de la conduite de Méhémet, lui fit couper la tête, qui fut exposée à la porte du sérail,

dans le mois d'août, même année.

MÉHÉMET-PACHA, grand-visir de Soliman I[er], de Sélim II, et d'Amurat III, était renégat et esclave d'origine. Il fut enlevé à l'âge de 18 ans, et on le força d'embrasser la religion mahométane. Roxelane fut la cause de sa haute fortune. Il vieillit dans le visiriat jusqu'à l'âge de 76 ans, et fut assassiné l'an 1579, au milieu du divan par un spahi, qu'il avait injustement dépouillé de son fief militaire.

MÉHÉMET-RIZA-BEYG, fut le premier ambassadeur de Perse qu'on ait vu en France. Il partit d'Erivan le 15 mars 1714, avec une suite nombreuse, couvrant les principaux motifs de son voyage du prétexte d'un pélerinage à la Mecque. Après avoir éprouvé bien des difficultés en traversant l'empire ottoman, il arriva à Marseille le 23 octobre. Il fit beaucoup de dépenses et de dettes dans cette ville, et descendit à Charenton le 26 janvier 1715. Il fit son entrée dans la capitale le 7 février. On peut voir dans les journaux du temps les détails de cette cérémonie, et de l'audience publique que le roi lui donna le 19 du même mois dans la grande galerie de Versailles. Cet ambassadeur était sans moyens, et d'une incapacité absolue. Au mois de juillet suivant, on lui fit signer un traité très-avantageux à la France, et en même temps honteux pour la Perse. Il eut son audience de congé le 13 août, et s'embarqua quelque temps après au Havre pour se rendre dans un port de Russie, d'où il continuerait sa route par terre. Il eut un grand nombre d'aventures pendant son voyage; mais, comme il avait vendu une partie des présens destinés au sofi, il ne se pressait pas d'arriver. Enfin, voyant qu'il avait perdu tous ses protecteurs et qu'il n'avait plus de grace à espérer, il s'empoisonna à Erivan, au mois de mai 1717.

MÉHUL (ÉTIENNE-HENRI), célèbre musicien-compositeur, naquit à Givet, en 1763, et fut, dès l'âge de douze ans, organiste à l'abbaye de la Val-Dieu. Ce fut là qu'il apprit les élémens de la composition. Il avait seize ans lorsqu'il vint à Paris, où il donna, pendant quelque temps, des leçons de piano, après en avoir reçu lui-même d'Edelman, musicien habile. Méhul s'attacha à Gluck, qui venait d'opérer une grande révolution dans la musique française, et ce fut de cet homme de génie qu'il apprit les secrets d'un art qu'il devait lui-même illustrer par tant de chefs-d'œuvre. Méhul se fit d'abord connaître par quelques succès obtenus au concert spirituel; et les espérances qu'il avait données, furent bientôt couronnées par l'opéra d'*Euphrosine et Coradin*. Cet ouvrage, où tous les genres de style sont employés par un talent supérieur dans tous les genres, obtint un succès complet. On ne pouvait se lasser d'admirer qu'il fût donné à un homme de passer, avec cette facilité, du gracieux au sévère, du plaisant au pathétique, du touchant au terrible. Le grand opéra de *Cora et d'Alonzo*, joué après *Euphrosine*, eut une destinée bien différente; il fut très-mal accueilli, et les envieux de Méhul en conclurent que le jeune compositeur n'avait pu soutenir son premier élan, et qu'on ne devait rien attendre de lui qui répondit à son premier ouvrage. Cepen-

dant on se trompait étrangement, ce n'était point *Euphrosine*, c'était *Cora* qui était le premier ouvrage de Méhul; et si cet ouvrage n'avait pas paru à son rang d'âge, c'est parce que l'Académie de musique avait laissé passer six années avant de songer à s'occuper de lui. Depuis cette époque, *Euphrosine* avait prouvé que Méhul, loin de rétrograder, avait marché à pas de géant dans la carrière. Méhul se releva bientôt dans l'esprit des véritables amateurs, en donnant *Stratonice*, ouvrage plein de charme, dans lequel la mélodie la plus suave et l'expression du chant le plus naturel se trouvent réunies à une riche harmonie dans les accompagnemens. L'opéra d'*Adrien* devait suivre celui de *Stratonice*; c'était en 1792. On attribua à l'auteur des intentions politiques: cet opéra fut dénoncé à la tribune législative, et la représentation en fut ajournée à d'autres temps; elle n'eut lieu qu'en 1800. Méhul dissipa les préventions qu'avait excitées contre lui l'opéra d'*Adrien*, en mettant en musique l'acte d'*Horatius Coclès*, sujet républicain, qui ne précéda que de peu de temps l'opéra de *Phrosine et Mélidore*, ouvrage qui sembla ajouter encore à la réputation du compositeur, et où l'on admire un heureux mélange de ce que le génie peut inspirer de plus touchant et de plus énergique; le finale du premier acte de *Mélidore*, pris isolément, est peut-être le plus parfait qui soit au théâtre; mais son effet, qui est terrible, nuit à celui du second acte, qui est tout entier d'un genre gracieux et sentimental; c'est pourquoi cet opéra a été retiré du théâtre par les auteurs, quoiqu'il eût été vivement applaudi. Nous ne suivrons pas Méhul dans le cours de ses nombreux triomphes; nous signalerons encore trois compositions d'un genre tout-à-fait original, et toutes trois de couleurs très-différentes: l'*Irato*, *Uthal* et *Joseph*. « Qui peut mieux constater, dit M. Arnault, l'inépuisable variété du talent de Méhul, que la composition de ces trois opéras, écrits d'un style tout particulier? Quoi de plus mélancolique qu'*Uthal*; de plus religieux que *Joseph*, de plus bouffon que l'*Irato*? Quel est donc ce protée qui revêt à volonté toutes les formes, cet esprit qui, formé de tous les genres d'esprit, écrit avec une égale perfection sous la dictée des Bardes, des Prophètes et d'Arlequin?» Voilà ce qui donna naissance à l'*Irato*. A l'exemple du chef du gouvernement d'alors, on affectait pour la musique italienne une prédilection toute particulière, et qui n'avait rien de bien encourageant pour les compositeurs français. Méhul, irrité de cette préférence exclusive, en tira une vengeance aussi noble qu'ingénieuse: on afficha l'*Irato*, et un bruit sourd, répandu à dessein, attribua cet ouvrage à un compositeur célèbre de l'Italie. L'enthousiasme d'un grand nombre d'*Italomanes*, dupes de cette ruse innocente, fut au comble; jamais on n'avait déployé plus de richesses musicales, un style plus pur, une facture plus savante, des effets plus piquans, des chants plus délicieux; il n'appartenait qu'à l'Italie de produire de semblables chefs-d'œuvre!... Le nom de *signor* Méhul retentit bientôt dans toute la salle, et ses détracteurs dupés,

ne purent révoquer les éloges, d'ailleurs très-mérités, qu'ils venaient d'accorder avec tant d'enthousiasme. Quelques années auparavant, Méhul avait reçu un honneur qui est peut-être unique dans les fastes de la musique. Il avait fait la musique d'un opéra intitulé : *le Jeune Henri*, dont le chant ne put soutenir la faiblesse des paroles : au milieu de la chute du poëme, le parterre redemanda à grands cris son ouverture, et cette ouverture est restée au théâtre, comme la peinture la plus vraie et la plus achevée que la musique ait produite d'une scène physique, présentée dans toutes ses gradations et avec tous ses développemens. On l'exécute ordinairement quand on joue *Euphrosine et Coradin*. Le plus important des derniers ouvrages de Méhul est l'opéra d'*Amphion*, qui n'a pas été goûté du public comme il le méritait ; mais qui, aux yeux des vrais connaisseurs, abonde en beautés de toute espèce. Méhul l'avait consacré à l'expression du sentiment de l'amitié, sentiment qui l'avait animé toute sa vie. Le peu de succès de cette belle composition ne résulterait-il pas de ce qu'il y a si peu d'hommes qui connaissent, par expérience, ce sentiment pur et presque divin ? C'était parler à la masse du public un langage qu'elle n'entendait pas, ou plutôt les accens de Méhul étaient *vox clamantis in deserto*. Ce célèbre compositeur mourut le 18 octobre 1817, âgé de 54 ans. Il était membre de l'Institut. Sous le règne de Napoléon, il avait refusé la charge de son maître de chapelle, à moins que la place et les avantages qu'on y attachait n'eussent été partagés entre lui et son ami Chérubini. Napoléon, qui n'aimait pas alors qu'on lui fit des conditions, donna la place à Lesueur. Méhul, ainsi que Grétry, chercha à surmonter ce *vague*, qui est le vice radical de l'imitation en fait de musique ; et, dans une variété extrême de sujets, il sut donner à tous la couleur locale qui leur convenait, peignant, autant que le lui permettait son art, la physionomie, et, pour ainsi dire, les mœurs de chaque peuple et de chaque âge. Il prenait pour base du chant l'accent de la nature, et c'était au Théâtre Français qu'il allait chercher ses inspirations, épiant sur les lèvres de nos grands acteurs l'expression des passions et des sentimens divers. La variété des productions de Méhul, le succès étonnant et presque égal que plusieurs d'entre elles ont obtenus, ont rendu assez difficile de désigner celle qui mérite le premier rang. Plusieurs nomment *Stratonice*, d'autres l'*Irato*, d'autres *Joseph* ; mais le plus grand nombre s'accorde à dire qu'*Euphrosine* est restée son chef-d'œuvre. « C'est du moins, a dit un critique, de tous les ouvrages qu'il a faits, en communauté avec M. Hoffmann, celui qui a le plus constamment attiré la foule : c'est que le sujet réunit la gaîté à l'intérêt ; la jalousie y est peinte avec toutes ses fureurs, l'orgueil avec toute son insolence ; mais l'enjoûment d'*Euphrosine*, la grace de ses manières, le piquant de ses propos, l'art avec lequel elle vient à bout d'apprivoiser un maître superbe, de le dompter, de le mettre à ses pieds, et d'en faire son époux ; ce caractère, à la fois si vif, si sensible, si original, produit, avec la timide circons-

pection de ses deux sœurs et les passions fougueuses des autres personnages, un contraste extrêmement comique; et, de cette variété résultent des situations opposées, dont Méhul s'est emparé avec un rare bonheur, et dans lesquelles il a dû puiser les inspirations les plus favorables à la fécondité de son génie; aussi que de trésors il a semés sur ce vaste champ ouvert à son imagination! Que de combinaisons ingénieuses et savantes dans le quatuor du premier acte : *Toutes trois vous êtes jeunettes !* quelle gaité, quelle vérité d'imitation dans l'air de la vieille : *Mes pastoureaux, mes jouvencelles !* comme toutes les parties de ce beau finale : *Mes chères sœurs, laissez-moi faire*, se détachent sur ce riche fond où est prodigué sans profusion le luxe de l'harmonie et des accords ! quel esprit et quelle finesse dans cette délicieuse ritournelle : *Coradin sera mon époux*, que l'on entend si souvent, et qu'on regrette de ne pas entendre plus souvent encore! Mais quelle force d'expression dans ce magnifique duo entre la comtesse et Coradin : *Gardez-vous de la jalousie !* que de naturel dans l'air du médecin : *De monseigneur j'observe l'appétit !* Il faudrait tout citer, et la tâche est bien superflue : il n'est pas un de ces morceaux qui ne soit sur les pupitres ou dans la mémoire des amateurs, et trente ans de succès n'en ont point altéré le charme; c'est encore, après trente ans, de la musique nouvelle. » Le célèbre Grétry, bon juge assurément, en pareille matière, dit, dans ses Mémoires, à l'occasion du même opéra : « Je ne balance point à le dire : le duo d'*Euphrosine* est peut-être le plus beau morceau d'effet qui existe, je n'excepte pas même les beaux morceaux de Gluck. Ce duo est dramatique : c'est ainsi que Coradin furieux doit chanter; c'est ainsi qu'une femme dédaignée et d'un grand caractère doit s'exprimer; la mélodie, en premier ressort, n'était point ici de saison. Ce duo vous agite pendant toute sa durée; l'explosion, qui est à la fin, semble ouvrir le crâne des spectateurs, avec la voûte du théâtre. Dans ce chef-d'œuvre, Méhul est Gluck à trente ans; je ne dis pas Gluck lorsqu'il avait cet âge, mais Gluck expérimenté, et lorsqu'il avait 60 ans avec la fraîcheur vigoureuse du bel âge. Après avoir bien entendu ce morceau, dont le premier mérite, à mon gré, est d'être vigoureux, sans prétention et sans efforts pour l'être, je destinai, de bon cœur, à mon ami Méhul, l'épigraphe que mon ami Diderot avait jadis placée sous mon portrait :

Irritat, mulcet, falsis terroribus implet,
Ut magus... ...

Il semble effectivement, ajoute Grétry, que c'était pour l'auteur du duo d'*Euphrosine* qu'Horace fit ces vers. » Outre les ouvrages dont nous avons parlé, Méhul a encore donné : I. à l'Académie de musique, le *Jugement de Pâris*, opéra, et les ballets suivans : la *Dansomanie* (1800); *Persée et Andromède* (1810). II. à l'Opéra-Comique, *le Jeune sage et le Vieux fou* (1793); *la Caverne* (1795); *Doria*; *Ariodan* (1799). Cet opéra, dont le sujet est le même que celui de *Montano et Stéphanie*, de M. Berton, a été jugé inférieur à ce

dernier, qui l'a remplacé au théâtre. *Bion* (1800), *Épicure*, en société avec M. Cherubini (1800); *une Folie* (1802), *le Trésor supposé* (1802), *Joanna* (même année), *l'Heureux malgré lui* (même année), *Helena* (1803), *le Baiser et la quittance*, en société avec MM. Krentzer, Boyeldieu et Nicolo; *Gabriel d'Estrées*, et *les Deux Aveugles de Tolède* (1806), *la Journée aux Aventures*. Il avait composé, pour son instruction, et sous la direction de Gluck, la musique des opéras suivans: la *Psyché*, de Voisenon; l'*Anacréon*, de Gentil-Bernard, et *Lausus et Lydie*, de Valadier. On lui doit encore: *Valentine de Milan*, opéra; les chœurs de *Timoléon*, tragédie de M.-J. Chénier; des sonates de piano et six symphonies qui ont été jouées avec succès au Conservatoire de musique. Il a laissé en porte-feuille un opéra auquel il attachait beaucoup d'importance, c'est *Sésostris*. Méhul a aussi composé plusieurs chants nationaux, qui lui font autant d'honneur que ses chefs-d'œuvre; ils semblent avoir été inspirés par l'enthousiasme du patriotisme le plus pur, témoins ces chants immortels, qui ont fait le tour du monde, avec les Français; ces chants qui avaient tout ensemble l'accent de la menace et celui du triomphe, le *chant du départ* et celui *du retour*. Méhul, qui était l'un des trois inspecteurs de l'enseignement et professeur de composition au Conservatoire de musique, a aussi publié deux Rapports qu'il avait lus à l'Institut; le premier, sur l'état futur de la musique en France; et le second, sur les travaux des élèves du Conservatoire, qui sont pensionnaires à l'Académie des beaux-arts à Rome. Aux dons de l'esprit et du génie, Méhul joignait aussi les qualités du cœur: son caractère s'élevait à la hauteur de son talent, et se formait d'une sensibilité profonde, d'une grande énergie et d'une intégrité à toute épreuve. Cette ame, à la fois tendre et forte, était ouverte à toutes les passions, et les combattait toutes, hors celle de la gloire, dont elle était avide. On rapporte, à ce sujet, un trait fort original, mais qui cependant n'en est pas moins probable: on sait que le génie suit en toutes choses une autre route que le vulgaire. M. Lenoir, lieutenant de police, prenait à Méhul un vif intérêt: un jour que ce magistrat le lui témoignait avec affection, soyez assez bon, dit vivement le jeune musicien, alors âgé de vingt ans, pour m'en donner sur-le-champ une preuve. — Laquelle? — Je n'ai point encore de réputation, je puis m'en faire une. On m'a confié un opéra, je veux qu'il soit mis en musique dans six mois; mais comment faire? Je suis assailli de distractions; soyez assez bon, monseigneur, pour me faire enfermer six mois à la Bastille...: Monseigneur ne fut pas assez bon pour cela. Méhul portait dans la société une austérité qui n'était pas dépourvue de grace. La bienfaisance et la générosité étaient des besoins pour son cœur. Il avait une imagination vive et ardente, un esprit juste et pénétrant, un goût très-délicat, et une élocution correcte et facile, et qui savait répandre du charme sur toutes les conversations. Méhul n'avait point eu d'enfans de son mariage avec la fille du docteur Gastaldi; il adopta un de ses ne-

veux, le jeune d'Ossoigne, auquel il donna tous ses soins. Ce jeune musicien a remporté le grand prix de composition musicale à l'Institut, et a ensuite été envoyé en Italie. C'est lui qui a fait, tout récemment, le récitatif de *Stratonice*, quand cet opéra a été transporté sur la grande scène lyrique.

MEHUN (Jean de). *Voyez* Meung.

MÉHUS (Laurent), savant philologue du 18e siècle, naquit à Florence d'une famille honnête. Il embrassa l'état ecclésiastique et fut attaché à la garde de la fameuse bibliothèque Laurentienne. Il mourut à Florence, en 1791. On a de lui entre autres ouvrages : I. Un recueil des lettres d'*Ambroise le Camaldule* et des savans de son temps, ibid., 1759, 2 vol. in-fol. II. La *Vie d'Ambroise le Camaldule*. C'est un précis très-bien fait de l'Histoire littéraire d'Italie.

MEI (Côme), littérateur, commandant de l'ordre de Saint-Maurice et de Saint-Lazare, né à Florence, en 1718, demeura longtemps à Venise, où il occupa l'emploi de censeur des livres, et mourut dans cette ville le 23 février 1790. On a de lui : I. *De amore sui dissertatio*, Patavii, 1741. II. *Museum Mazzuchellianum, seu Numismata virorum doctrinâ præstantiorum*, etc., *accedit versio italica studio equitis Cosimi Mei elaborata*, Venetiis, 1763, 2 vol. in-fol. III. *Sermoni di Mimiso Ceo indirizzati a S. E. Alviso Vallaresso*, Bassano, 1783. Ces satires, publiées sous le nom *anagrammatique de Mimiso Ceo*, font honneur à leur auteur et à la langue italienne, par l'élégance, la grace et la pureté du style. On lui doit aussi la traduction en vers italiens d'un excellent morceau de poésie latine de l'abbé Bragolino, dirigé contre les serviles imitateurs de Thomas, inséré dans le Journal littéraire du P. Contini, nº 25, page 200, Venise, 1782.

MEIBOM (Henri), l'Ancien, médecin de Helmstadt, né le 4 décembre 1556, à Lemgow dans le comté de la Lippe, mort en 1625, joignait à la connaissance de son art celle de la littérature. On a de lui quelques ouvrages de ce dernier genre, imprimés à Helmstadt en 1660, in-4°, et insérés depuis dans les *Rerum germanicarum Scriptores*, que publia son petit-fils, Leyde, 1629.

MEIBOM (Jean-Henri), savant médecin, fils du précédent, professeur en médecine à Helmstadt, sa patrie, et ensuite premier médecin de Lubeck, naquit le 27 août 1590, et mourut le 16 mai 1655. Il est connu par plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. *Mæcenas, sive De C. Clinii Mecœnatis vitâ, moribus et gestis liber singularis*, à Leyde, 1653, in-4° : compilation mal dirigée et sans méthode, mais puisée dans les sources. II. *De cervisiis, potibusque ebriaminibus extrà vinum aliis*, Helmstadt, 1668, in-4°. Cet ouvrage, plein d'érudition, offre l'histoire de la bière et de toutes les boissons enivrantes, autres que le vin. III. *Tractatus de usu flagrorum in re medicâ et venereâ*. Cet ouvrage, curieux et singulier, a eu quatre éditions : la première en 1643, par les Elzévirs ; la seconde à Londres, 1655 ; la troisième à Copenhague, 1669, in-

8°; et la quatrième en 1670, par Bartholin. Cette dernière est augmentée de plusieurs additions de l'auteur. Claude Mercier, en 1792, en a publié une traduction française avec le texte latin.

MEIBOM (Henri), *le Jeune*, savant médecin, fils du précédent, et plus célèbre que son père, naquit à Lubeck, en 1638, parcourut l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Italie; professa la médecine, l'histoire et la poésie dans l'université de Helmstadt, et mourut le 26 mars 1700. Quelque occupation que lui donnassent ses emplois et la pratique de la médecine, il trouva du temps pour publier divers ouvrages. Les principaux sont : I. *Scriptores rerum germanicarum*, in-fol., 1688, 3 vol. Cette collection, commencée par son père, renferme beaucoup de pièces sur les différentes parties de l'Histoire d'Allemagne. II. *Ad Saxoniæ inferioris historiam introductio*, 1687, in-4°. L'auteur y examine la plupart des écrivains de l'histoire de Saxe, dont les ouvrages sont imprimés ou manuscrits. III. *Valentini Henrici Vogleri Introductio universalis in notitiam cujuscumque generis bonorum scriptorum*, 1700, in-4°, Helmstadt; édition accompagnée de notes de Meibom. IV. *Chronicon Bergense*; compilation utile pour l'Histoire de Saxe. V. *De Vasis palpebrarum novis*, Helmstadt, 1666, in-4°. On a cru mal à propos que Meibom avait fait des découvertes sur les glandes et les vaisseaux des paupières; il est vrai qu'il en a donné une description exacte; mais Casserius les avait connus long-temps avant lui. (*Voyez* les Mémoires de Nicéron, tome 18, qui donne un catalogue détaillé de ses autres ouvrages.)

MEIBOM (Marc), de la même famille que les précédens, né en 1630, se consacra comme eux à l'érudition. Il mit au jour, en 1652, en 2 v. in-4°, un *Recueil* et une *Traduction des auteurs qui ont écrit sur la musique des Anciens*. La reine Christine, à qui il le dedia, l'appela à sa cour. Cette princesse l'engagea à chanter un air de musique ancienne, tandis que Naudé exécuterait les danses grecques au son de sa voix. mais ces deux savans s'en acquittèrent si mal, que les spectateurs éclatèrent de rire. Ce spectacle le couvrit de ridicule. Meibom se vengea sur Bourdelot, médecin favori et bouffon de la reine, qui avait persuadé à la princesse de se donner cette comédie. Il lui meurtrit le visage à coups de poings, et abandonna brusquement la cour de Suède. On a encore de lui : I. Une *Édition* des anciens Mythologues grecs. II. *De fabricâ triremium*, Amsterdam, 1671, in-4°. III. *Dialogus de proportionibus*, Copenhague, 1655, in-fol. IV. Des *Corrections* pour l'exemplaire hébreu de la Bible, qui fourmillait de fautes selon lui. Cet ouvrage, que les théologiens traitèrent de téméraire, parut à Amsterdam, en 1698, in-folio, sous ce titre : *Davidis Psalmi, et totidem sacræ Scripturæ Veteris Testamenti capita.... restituta*, etc. *Voyez* Persona. Meibom mourut à Utrecht, en 1711.

MEICHELBECK (Charles), savant bénédictin, né en Bavière, vers 1680, mort le 2 avril 1734, a laissé les ouvrages suivans : I. *Historia Frisingensis ab anno 724 ad annum 1724*, Augsbourg,

1724-29, 2 vol. in-fol. II. Une *Chronique abrégée de la ville de Frisingen* (en allemand), ibid., 1724, in-4°. III. *Chronicon Benedicto Buranum*, Augsbourg, 1753, in-fol., et plusieurs traités de controverse.

MEIER (Louis), médecin à La Haye, et zélé partisan de Spinosa, a traduit en latin les ouvrages que ce philosophe avait composés en hollandais. Il l'assista dans ses derniers momens, après avoir inutilement tenté de le guérir, et publia ses *Œuvres posthumes*, avec une préface, dans laquelle il s'efforce de prouver que sa doctrine ne différait point de celle de l'Evangile. Il est encore auteur d'un traité sophistique, intitulé *Philosophia sacræ Scripturæ interpres*, Eleutheropoli, 1666, in-4°.

MEIER (George-Frédéric), écrivain allemand, auteur de quelques ouvrages de philosophie, né à Ammendorff, près de Hall, en Saxe, et mort en 1777, a publié, en 1745, en allemand : I. Le *Portrait d'un critique*. II. *Instruction pour devenir un philosophe*. III. *Principes des sciences et des beaux-arts*, Halle, in-8°, 1748-1750; réimprimés en trois parties, 1754-1759. Ce dernier ouvrage a eu beaucoup de succès.

MEIER (Joachim), savant philologue allemand, né en 1661, à Perleberg, dans la Marche de Brandebourg, mort le 2 avril 1732, est auteur de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : I. *Vie de Henri-le-Lion, duc de Brunswick*, Leipsick, 1694, in-4°. II. *Dissertatio de patriciis germanicis*, ibid., 1698, in-4°. III. *Antiquitates meierianæ*, ibid., 1700, in-4°.

MEIEROTTO (Jean-Henri-Louis), savant allemand, né à Stargard, en Poméranie, en 1742, fut d'abord sous-bibliothécaire à l'université de Francfort-sur-l'Oder. Il devint ensuite professeur et recteur du gymnase Joachim. Il mourut en septembre 1800. On a de lui plusieurs ouvrages très-estimés : I. *Des Mœurs et de la vie sociale des Romains aux différentes époques de la République*, Berlin, 1776, 2 vol. II. *L'Histoire de l'éducation de la jeunesse romaine*, Berlin, 1778. III. *Langue d'un peuple représentant sa manière de penser et sa moralité*, 1793. IV. Un grand nombre de programmes et de Mémoires.

MEIGRET (Louis), célèbre grammairien, né à Lyon, publia à Paris, en 1550, in-4°, un Traité singulier sur l'orthographe française, sous ce titre bizarre : *Le Traité de l'escriture françoyse*, qui fit beaucoup de bruit, et lui attira des satires et des éloges ; car cet ouvrage eut des partisans et des adversaires. Louis Meigret répondit à ces derniers par : *Défenses de Meigret, touchant son livre de l'orthographie françoèze, contre les censures de Glaomalis et de ses adhérans.* (Nom supposé de Guillaume des Autels.) La dispute s'échauffant de plus en plus, notre réformateur publia une *Réponse à la déséspérée réplique de Glaomalis de Vezelet, transformée en Gilaome des Aotelz*, Paris, 1551, in-4°; et enfin un *Traité touchant le commun de l'escriture françoèse*, Paris, 1542, in-4°, et 1545, in-8°. Il est fort singulier que les trois acteurs qui figuraient dans cette dispute fussent un Lyonnais, un Bourguignon et un Manceau, et

que ces personnages voulussent à cette époque enseigner à bien parler et à bien écrire. *Voy.* la Bibliothèque française de Gouget, tom. 1, page 83. C'est à Meigret qu'on doit l'introduction en France du petit signe espagnol nommé *cédille*, et qui sert à différencier la prononciation du c dans les mots *maçon* et *macon*.

MEIGRET (Amédée), né à Lyon, se fit dominicain, et publia, en 1514, des *Commentaires* sur Aristote. Prêchant à Paris, il fut accusé de luthéranisme par un de ses compatriotes nommé Bardéron ; et le parlement, jugeant sur la doctrine, renvoya Meigret de l'accusation, et condamna son adversaire à 400 livres de dommages.

MEIL (J. G.), directeur de l'Académie royale des arts de Berlin, mort dans cette ville, le 2 février 1805, était né à Altenbourg, le 23 octobre 1732. On a de lui un Opuscule *sur les écoles de dessin*, imprimé dans les Mémoires de l'Académie des beaux-arts et des sciences mécaniques de Berlin.

MEILHAN. *Voy.* Sénac.

MEILLERAIE (Charles de la Porte), pair et maréchal de France, fils d'un célèbre avocat de Paris, qui avait pour père un apothicaire de Parthenay en Poitou, s'éleva aux premiers honneurs militaires par son courage, et surtout par la faveur du cardinal de Richelieu, son parent. Après s'être distingué dans plusieurs siéges, il obtint le gouvernement de la ville et du château de Nantes, en 1632. Il fut fait chevalier des ordres, en 1633, et grand-maître de l'artillerie, en 1634. Il servit ensuite à la bataille d'Avein, au siége de Louvain, de Dole, etc. ; et après la prise de la ville d'Hesdin, il reçut, des mains du roi Louis XIII, le bâton de maréchal de France, sur la brèche de cette place, le 30 juin 1639. Le nouveau maréchal défit les troupes du marquis de Fuentes, le 2 août suivant, et contribua beaucoup à la prise d'Arras, en 1640. Il commandait alors l'armée avec les maréchaux de Chaulnes et de Chastillon. Il prit, les années suivantes, Aire, la Bassée, et Bapaume en Flandre, Collioure, Perpignan, et Salces, dans le Roussillon. En 1644, il fut lieutenant général sous le duc d'Orléans ; et, en 1646, il commanda l'armée en Italie, où il prit Piombino et Porto-Longone. Le roi érigea en sa faveur la Meilleraie en duché-pairie, en 1663. Ce maréchal mourut à l'arsenal, à Paris, le 8 février 1664, âgé de 62 ans. Il passait pour l'homme de son temps qui entendait le mieux les siéges. On trouve une notice sur lui dans le recueil des *Hommes illustres du 17ᵉ siècle*. — Son fils unique épousa la fameuse Hortense Mancini, et succéda au nom de Mazarin, dont il prit les armes.... *Voy.* Mancini, — Érard, — Fabert, — Mazarin.

MEIMENDY (Khodjah Ahmed ibn Hacan, surnommé al), était ainsi nommé parce qu'il était natif de Meïmand dans le Khoraçan. Il fut visir du célèbre Mahmoud, sultan de Ghazna. Il jouit d'un grand crédit auprès de son souverain ; mais des ennemis secrets le calomnièrent ; il fut destitué et relégué dans une forteresse de l'Indostan. Dans la suite, Masoud, fils de Mahmoud, lui rendit les sceaux de l'empire. Meimendy mourut trois ans après, l'an de

l'hégire 424 (1033 de notre ère).

MEINDARTZ (Pierre-Jean), archevêque d'Utrecht, né à Groningue, le 7 novembre 1684, parvint au siége d'Utrecht, en 1739. Il mourut le 31 octobre 1767, à l'âge de 83 ans. Clément XII et Benoît XIV s'étaient élevés contre son élection, parce qu'il était attaché à la cause de Codde et de ses adhérens. (*Voyez* Codde.) Meindartz publia plusieurs écrits pour sa justification.

MEINDERS (Herman-Adolphe), jurisconsulte allemand, né en 1665, dans le comté de Ravensberg, fut juge au tribunal de sa patrie, conseiller et président à la cour de Halle, et mourut le 17 juin 1730. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages : I. *Sciagraphia thesauri antiquitatum formicarum et saxonicarum*, Lemgow, 1710, in-4°. II. *Tractatus de statu religionis et reipublicæ sub Carolo magno*, ibid., 1711, in-4°. Cet ouvrage est estimé des savans. III. *De origine, naturâ et conditione hominum*, ibid., 1713, in-4°.

MEINER (Jean Werner), philologue allemand, né le 5 mars 1723, à Romershofen, en Franconie, mort le 23 mars 1789, était recteur du gymnase de Langensalza. Ses principaux ouvrages sont : I. *Les véritables propriétés de la langue hébraïque*, Leipsick, 1748, in-8°. II. *Explication des principales difficultés de la langue hébraïque*, 1757, in-8°. III. *Essai d'une logique formée sur le modèle de la langue humaine*, Leipsick, 1784, in-8°. C'est le meilleur ouvrage de Meiner.

MEINERS (Christophe), historien et littérateur allemand, né en 1747, à Warstade, près d'Otterndorf, dans le pays hanovrien de Hadeln, ne dut qu'à lui-même son instruction et ses progrès dans les sciences. Il obtint une chaire de professeur à Gottingue ; mais il ne dut sa renommée qu'à ses nombreux écrits. Il mourut le 1er mai 1810. Ses principaux ouvrages sont : I. *Histoire de l'humanité*, 1786. II. *Histoire des femmes* (en allemand), 4 vol. in-4°, 1788. III. *Les Vies des hommes célèbres de l'époque de la restauration des sciences*, 1795 et 1796. IV. *Histoire de toutes les religions*, 2 vol., 1806. V. *Histoire de la décadence des mœurs et des institutions politiques chez les Romains*, Leipsick, 1782. VI. *Lettres sur la Suisse*, 2 vol., 1784, 1788, etc. On peut voir dans le Dictionnaire de Meusel, une liste complète des ouvrages de ce fécond écrivain. *Voyez* aussi son Éloge publié en 1818 par Heyne.

MEINGRE (Jean de). *Voyez* Boucicaut.

MEINHARDT (Jean-Nicolas), né à Erlang, en 1727, mort en 1767, à Berlin, a traduit en allemand le roman de *Théagène et Chariclée ; Élémens de critique*, du lord Laines. Il est aussi auteur d'un *Essai sur le caractère et les ouvrages des meilleurs poètes italiens*.

MEINIERES. *Voyez* Belot.

MEINTEL (Jean-George), savant théologien, né en 1695, près de Nuremberg, devint recteur du gymnase de Schwabach, en 1784. Il exerça ensuite les fonctions de pasteur à Peters-Aurach et à Windspach. Il mourut le 23 mars 1775. Il était très-versé dans les langues orientales. On lui doit, entre autres ouvrages : I. *Theo-*

logus philiater, Nuremberg, 1717, in-8°. II. *Nouveaux dialogues en six langues*, ibid., 1729, in-8°. III. *Metaphrasis libri Jobi*, 1774, etc. — Un de ses fils, Conrad-Étienne Meintel, possédait, à l'âge de 12 ans, le latin, le français, le grec et l'hébreu, et traduisait toute la Bible d'après les textes originaux. Il mourut le 13 août 1764, à l'âge de 36 ans. Il était membre honoraire de la Société des beaux-arts de Leipsick.

MEIR (Joseph), savant rabbin, né l'an 1496, à Avignon, d'un de ces juifs chassés d'Espagne par le roi Ferdinand, fut emmené depuis par son père en Italie, et mourut près de Gênes, en 1554. On a de lui un ouvrage très-rare en hébreu, intitulé *Annales des Rois de France et de la Maison ottomane*, Venise, 1554, in-8°. Il est divisé en deux parties : dans la première, il rapporte les guerres que les Français ont soutenues pour la conquête de la Terre-Sainte contre les Ottomans. Il prend de là occasion de faire l'histoire de ces deux peuples. Il commence celle des Français par Marcomir, Sunnon et Génébalde. Avant de parler des Ottomans, il donne une idée de Mahomet, d'Abou-beker et d'Omar. Cette première partie finit à l'an 1520. Dans la deuxième, l'histoire des Ottomans est précédée de celle de Saladin, de Tamerlan, d'Ismaël Sophi, et de plusieurs autres Orientaux. Il parle, en passant, des princes de l'Europe, et termine cette partie à l'an 1555. Son style est simple et convenable à l'histoire.

MEIR Ben-Todros, lévite, et savant rabbin espagnol, du 13° siècle, était, à ce qu'on croit, né à Burgos, et mourut à Tolède, en 1244. Il a laissé plusieurs Traités sur le Talmud et les rites mosaïques. — Meir de Rothenbourg, autre rabbin, ainsi appelé du lieu de sa naissance, où il était recteur de l'Académie, mourut en 1305, laissant un grand nombre d'ouvrages sur la cabale. — Meir, (Ben-Isaac-Arama), rabbin espagnol, mort à Thessalonique, en 1556, est auteur des ouvrages suivans : I. Un *Commentaire sur Job*. II. Un autre *Commentaire sur Job*, Venise, 1590. III. Un *Commentaire sur Isaïe et Jérémie*, Venise, 1608, in-4°.

MEISSNER (Balthasar); luthérien, professeur de théologie à Wirtemberg, né en 1587, mort en 1628, a laissé une *Anthropologie*, 1663, 2 vol. in-4°, et une *Philosophie sobre*, 1655, 5 vol. in-4°. — Il ne faut pas le confondre avec un Auguste-Théophile Meissner, romancier allemand, né à Bautzen en Alsace, en 1753, et mort à Fulde, en 1807, dont nous avons : I. Un petit *Traité latin sur le thé, le café*, etc., écrit avec élégance et intérêt. II. *Alcibiade*, roman historique en quatre parties. Cet ouvrage, composé en allemand, a été traduit ou plutôt imité en français par M. Ranquil-Lieutaud, Paris, 1785, 4 vol. in-8°. III. *Bianca Capello*, 1785, 2 vol., roman dont le même traducteur a fait paraître la première partie en 1790. IV. *Fables d'Ésope pour la jeunesse*, Prague, 1791. V. *Spartacus*, Berlin, 1792. VI. *Vie d'Epaminondas*, Prague, 1798. VII. *Masaniello*, 1784. VIII. *Le Joueur d'échecs*, 1782, etc. Les romans de Meissner ont eu beaucoup de lecteurs, tant dans sa patrie que dans l'étranger. L'esprit

qui les distingue, beaucoup d'imagination, un style agréable, les ont fait traduire et réimprimer plusieurs fois. Ses plus grands ouvrages sont des romans historiques. S'il n'est pas le père de ce genre bâtard, il a au moins beaucoup contribué à le mettre en vogue par l'agrément qu'il a semé sur ses écrits.

MEISTER (JEAN-HENRI), dit *le Maistre*, savant théologien, né à Stein, près de Schaffhouse, en 1700, mort pasteur à Kusnacht, près de Zurich, en 1781, fut à 47 ans pasteur à Christian-Erlang, dans les états de Brandebourg. Il a laissé des *Réflexions sur la manière de prêcher*, Halle, 1745, in-8°, qui sont très-estimées, ainsi que plusieurs Traités de controverse. On a aussi de lui *Quatre lettres sur la discipline ecclésiastique*, 1741.

MEISTER (ALBERT-FRÉDÉRIC-LOUIS), professeur allemand, né en 1724, à Weickersheim, dans le Hoheulohe, mourut le 18 décembre 1788. Il avait obtenu, en 1784, le titre de conseiller-aulique. On lui doit plusieurs dissertations curieuses, entre autres: I. *Instrumentum scenographicum*, Gottingue, 1753, in-4°. II. *De Catapultâ Polibolâ*, ibid., in-4°.

MEISTER (LÉONARD), laborieux écrivain suisse, né en 1741, à Neftenbach, canton de Zurich, mort, en octobre 1811, dans cette ville, est un des auteurs les plus féconds que la Suisse ait produits; il enfantait régulièrement un volume, non pas comme Scudéri tous les mois, mais tous les ans, ce qui est encore assez raisonnable; ses ouvrages ne sont pas en général très-précieux, aucun n'est sans utilité, aucun n'est au-dessus du médiocre. On a de lui, entre autres productions: I. *Lettres romantiques*, Halberstadt (Berlin), 1766, in-8°. II. *Mémoire pour l'histoire des arts et métiers*, Zurich, 1774, in-8°. III. *Mémoire pour l'histoire de la langue et de la littérature allemande*, Heidelberg, 1780, deux parties, in-8°, etc.

MÉJANASERRA (PETRE DE). *Voyez* CAMO.

MÉJANES (JEAN-BAPTISTE-MARIE DE PIQUET, marquis DE), savant bibliophile d'Arles, naquit en 1729. Ayant acquis une brillante fortune, il la consacra presque toute entière à former une bibliothèque très-précieuse, tant par le nombre des livres dont elle se composait, que par la rareté de beaucoup d'entre eux. Il fut nommé premier consul de la ville d'Aix, en 1777, et il établit, dans cette ville, un jardin botanique, un laboratoire de chimie et une école vétérinaire. Il y fonda aussi une société d'agriculture. Il était syndic et député de la noblesse de Provence, lorsqu'il mourut à Paris, le 5 octobre 1786. Le vertueux Dulau, archevêque d'Arles, était son ami. Il avait légué sa bibliothèque à la Provence, pour être rendue publique à Aix. Son vœu a été rempli le 16 novembre 1810. Elle se compose de 75 à 80,000 volumes. La bibliothèque de l'Institut en possède le catalogue.

MEJEJ, prince arménien, né vers la fin du 5e siècle, d'une famille très-ancienne, vainquit en 516, sous le règne de l'empereur Anastase, les Huns-Sabiriens, qui venaient de faire une irruption dans l'Arménie. Kobad, pour

le récompenser, lui donna le commandement de l'Arménie. Il gouverna ce pays pendant 30 ans, et mourut en 548. — Son petit-fils, Mejej, fut gouverneur de l'Arménie grecque, sous l'empereur Héraclius, à qui il avait rendu de grands services. L'empereur Constant ayant été assassiné, en 667, les grands forcèrent Mejej à accepter la couronne impériale. Mais Constantin Pogonat, héritier légitime, battit les rebelles, et fit mettre à mort Mejej en 668.

MEKHITAR, savant prêtre, né à Any en Arménie, florissait vers la fin du 12ᵉ siècle. Il était versé dans la littérature orientale, et connaissait à fond les langues savantes de ces contrées : il laissa en mourant plusieurs ouvrages fort estimés, dont la plupart sont peu connus aujourd'hui : I. L'*Histoire et les antiquités de l'Arménie, de la Géorgie et de la Perse*. Les historiens Vurtan, Orpélian et autres, qui vivaient dans les 13ᵉ et 14ᵉ siècles, ont pris beaucoup de faits et conservé des fragmens de cet ouvrage. II. Un *Traité d'astronomie*. III. La Traduction, du persan en arménien, d'un livre astronomique sur les éclipses du soleil et de la lune.

MEKHITAR, de Her, célèbre médecin et philosophe arménien, très-savant dans les langues grecque, persane et arabe, florissait dans le 12ᵉ siècle. En 1184, il publia un traité de médecine sur la fièvre chaude, la fièvre aiguë, la fièvre continue, sous le titre de *Consolation des fièvres*. On voit un bel exemplaire de ce traité dans les manuscrits arméniens de la bibliothèque royale, nº 107. L'auteur dit dans sa préface qu'il composa ce livre sur la demande de Grégoire IV, patriarche d'Arménie.

MEKHITHAR. *Voyez* Cocu-Mechitar.

MEKHITAR, savant religieux arménien, natif d'Abaran près de Nakhgiovan, florissait au commencement du 15ᵉ siècle. Après avoir étudié dans sa patrie, il parcourut la grande et la petite Arménie, la Géorgie et la Grèce, pour acquérir de nouvelles connaissances et recueillir des manuscrits précieux. Au retour dans sa ville natale, Mekhitar publia, l'an 1410, dans un âge fort avancé, un *Recueil d'histoire littéraire et ecclésiastique, depuis le commencement du 14ᵉ siècle jusqu'à son temps*. L'auteur y prouve beaucoup d'érudition et rapporte des faits intéressans. L'historien Ciamciau qui s'en sert souvent dans son ouvrage, lui attribue des connaissances, et le regarde quelquefois comme un auteur partial.

MEKHITAR, de Skevra, savant théologien., vivait vers le milieu du 13ᵉ siècle; il traitait les matières les plus obscures avec clarté et précision. Mekhitar est auteur d'*un livre de controverse pour la défense de l'Église d'Arménie contre celle de Rome*. Il mit ses questions à portée d'être lues et entendues de tout le monde. Ses écrits ne paraissent point sortir d'une plume médiocre et passionnée. Il détruit la principauté du siége de Rome, et établit une égalité parfaite entre l'Église latine et celle d'Arménie. La bibliothèque du Roi possède deux exemplaires de cet ouvrage parmi les manuscrits arméniens, nºˢ 61 et 132.

MEKHITAR, de Sassoun, pré-

tat savant et vertueux, né vers l'an 1271, s'occupa avec ardeur des études de la philosophie et de la théologie; il consacra toute sa vie à l'instruction de la jeunesse, et mourut le 11 février 1337. On a de lui : I. *Règle de la calcographie arménienne.* II. *L'Art d'écrire d'après les principes de la grammaire et les règles d'éloquence.* III. Un Poëme sur l'Assomption de la Vierge, intitulé *le Triomphe de la pudeur.* On lui attribue aussi un ouvrage intitulé l'*Innocence*, où l'auteur reconnaît la génération de l'ame avec celle du corps, par le commerce des pères et des mères; et il établit l'éternité de l'homme.

MEKHITAR, de Sunik, vaillant guerrier arménien, né en 1675, se donna entièrement à la profession des armes dès sa plus tendre jeunesse. En 1722, il entra au service du prince David-Beg (*voyez* cet article), et donna peu après une bataille sanglante aux armées persanes auprès d'un village appelé Kourtlar. Mekhitar, après s'être rendu maître de cette position et des dépouilles de l'ennemi, se dirigea avec la division de Der-Avedik contre la forteresse de Zeou; il la prit d'assaut, passa au fil de l'épée plus de 4,000 Persans, mit en déroute complète Aslamaz-Ghouly-Kan, général de cette nation, et s'empara de tous ses bagages. En 1725, pendant la chaleur d'un combat contre les Turcomans, Mekhitar fut pris par les ennemis, et sauvé de suite par la bravoure du général Der-Avedik. En 1726, après avoir défait l'armée des barbares, qui assiégeait la forteresse de Halitzor, il les mit en fuite, les poursuivit jusque dans la ville de Meghry, s'empara de cette ville, et fit massacrer tous ceux qui s'étaient opposés à son entrée. Après la mort de David-Beg, en 1728, Mekhitar lui succéda dans la principauté de Sunik, et poursuivit la guerre avec plus d'acharnement contre les ennemis de l'Arménie. En 1729, les Persans, avec une armée de 13,000 hommes environnèrent de toutes parts la forteresse de Halitzor, où se trouvait alors ce prince: Mekhitar, qui ne se voyait point en état de pouvoir se défendre, se sauva de la place pendant la nuit, leva une nouvelle armée, coupa les communications à l'ennemi, s'empara de plusieurs villes et forteresses occupées par les Persans, et les obligea de lui rendre Halitzor, sa femme et ses trésors qui s'y trouvaient. Après cette victoire signalée, Mekhitar alla séjourner dans le château de Khentzorek, et là il fut tué par trahison, l'an 1730 de J.-C.

MEKHITAR (Pierre), de Sébaste, né en 1676, fondateur du couvent arménien de Venise, étudia d'abord dans sa patrie, et alla ensuite au monastère patriarcal d'Etchmiatzin, pour s'instruire dans la philosophie, la théologie et la litterature arménienne. Après avoir reçu les ordres et le bâton doctoral, Mekhitar se rendit à Constantinople, en 1700, y rassembla un grand nombre d'élèves, prit le parti de l'Église de Rome, et prêcha la soumission au pape. Le patriarche arménien voulut le faire arrêter par l'ordre de la Porte. Mekhitar se sauva dans la Morée, y établit un ordre religieux, forma une ecole et un couvent arménien. Après la prise de cette île par les Turcs, Mekhitar se rendit à Venise avec sa suite. Il bâtit, en 1717, dans l'île de Saint-Lazare,

un monastère, y forma un couvent de moines arméniens catholiques, et des règles tendantes à répandre le catholicisme en Arménie, avec la publication des livres sacrés et littéraires. Cet établissement a toujours subsisté sous le nom de Mekhitariste. Il mourut en 1749. On a de lui : I. *Commentaire* sur l'Évangile de Saint Matthieu, 1 vol. in-4°, à Venise. II. *Commentaire* sur l'ecclésiastique de Salomon, in-8°, à Venise. III. Une *Grammaire arménienne*, in-8°. IV. Une petite *Grammaire de l'arménien vulgaire*. V. Un *Dictionnaire arménien*, 2 vol. in-4°, Venise, 1749-69. VI. Deux *Catéchismes en arménien vulgaire et littéral*. VII. Un *Poème sur la Vierge*. VIII. Il a traduit avec ses disciples les *Œuvres de St. Thomas d'Aquin*. IX. Il publia d'autres ouvrages sacrés, traduits ou composés par différens auteurs.

MELA (Pomponius), géographe, né à Mellaria dans le royaume de Grenade, selon Hermolaus Barbaro; selon d'autres à *Carteya* ou Tariffa, florissait dans le premier siècle de l'Église, et a publié une Géographie intitulée, *De situ orbis*, en trois livres, imprimée pour la première fois à Venise, en 1478, in-8°. On est incertain également sur le titre de cet ouvrage, la première géographie des Romains qui nous soit parvenue. D'après les uns, il devait se nommer *Geographia*, ou *Cosmographia*; et d'après les autres *Chorographia*. Cet ouvrage est exact et méthodique, et l'auteur a su le rendre agréable par divers traits d'histoire. Plusieurs savans, entre autres Vossius et Gronovius, l'ont enrichi de notes, la première édition est de 1471, in-4°, celle de Salamanque (1498), est rare hors de l'Espagne; on recherche aussi celle de Schott, Anvers, 1582; les meilleures sont celles de Leyde, 1646, in-12; de Gronovius, père et fils, 1696, et 1722, un tome en 2 vol. in-8°, qui se joint aux éditions *Cum notis variorum*. Les dernières sont de Leyde, 1748, 2 vol. in-8°, et Etonæ, 1761, in-4°, de Leipsick, 1807, 3 tom. en 7 volumes in-8°; cette dernière est de M. Tzschneke. Pomponius a été traduit en français, par Fradin; et ce traducteur a réuni au texte des notes historiques et critiques, Poitiers et Paris, 1804, 3 vol. in-8°.

MELA. *Voyez* Laubanie.

MELAN. *Voyez* Mellan.

MELANCHTHON (Philippe), célèbre réformateur, né à Bretten, dans le Palatinat du Rhin, le 16 février 1497, changea son nom de Schwartz-Erde, qui, en allemand, signifie *Terre noire*, en celui de Melanchthon, qui a la même signification en grec. Après avoir étudié environ deux ans à Pforsheim, il fut envoyé à Heidelberg en 1509. Ses progrès furent si rapides, qu'on lui confia l'éducation du fils d'un comte, quoiqu'il n'eût encore que quatorze ans. Melanchthon alla continuer ses études, en 1512, dans l'Académie de Tubingen, et y expliqua publiquement Virgile, Cicéron et Tite-Live. La chaire de professeur en langue grecque, dans l'université de Wirtemberg, lui fut accordée, en 1518, par Frédéric, électeur de Saxe. Les leçons qu'il fit sur Homère et sur le texte grec de l'Épître de St. Paul à Titus lui attirèrent, une grande foule d'auditeurs. Son nom

pénétra dans toute l'Allemagne, et il eut quelquefois jusqu'à deux mille cinq cents auditeurs. Il se forma bientôt une liaison intime entre lui et Luther, qui enseignait la théologie dans la même université. Ils allèrent ensemble à Leipsick, en 1519, pour disputer avec Échius. Ils s'y distinguèrent l'un et l'autre, et les raisonnemens des théologiens catholiques ne les ramenèrent pas plus à l'Église universelle, que les censures fulminées par les écoles les plus célèbres. En 1523, la faculté de théologie de Paris censura tous les écrits de Melanchthon, et les déclara même plus dangereux que ceux de Luther, parce que le style en était plus orné. Selon cette censure, le disciple du réformateur d'Islèbe enseignait que « le concile de Lyon, qui avait approuvé les décrétales, devait passer pour impie; qu'il n'était pas permis aux chrétiens de plaider; que tous les fidèles étaient prêtres, offrant à Dieu leurs corps, qui est le seul sacrifice existant sur la terre; qu'il n'y avait point de sacrement de l'ordre, du mariage, et de l'extrême-onction; que c'était une impiété de regarder la célébration de la messe comme une bonne œuvre, de taxer de péché ceux qui ne récitent pas les heures canoniales, ou qui mangent de la viande le vendredi et le samedi; qu'il ne devait y avoir ni loi ecclésiastique, ni droit canon, ni vœux, ni institut monastique; qu'il n'y avait dans l'homme ni libre arbitre, ni mérite; que tout arrivait nécessairement, qu'ainsi Dieu nous faisait pécher; que la loi de Dieu commandait des choses impossibles; que la trahison de Judas était aussi bien l'œuvre de Dieu que la conversion de St. Paul, et qu'enfin Dieu n'opérait point le salut, si le libre arbitre l'opérait; que tous les évêques étaient égaux; qu'il n'y avait point de précepte divin qui ordonnât la confession, lorsqu'on se corrigeait de soi-même; qu'il n'y avait que deux sacremens, le baptême et l'eucharistie; que la seule disposition nécessaire pour bien communier était de croire; que Luther n'avait rien de commun avec les hérétiques, et qu'au contraire il avait beaucoup servi l'Église, en lui apprenant la véritable manière de faire pénitence et de communier; que c'est par le moyen des théologiens sophistes, que le pape avait retranché la communion sous les deux espèces; qu'on pouvait sans hérésie ne pas croire la transsubstantiation, etc., etc. » Les années suivantes furent une complication de travaux pour Melanchthon. Il composa quantité de livres; il enseigna la théologie, fit plusieurs voyages pour les fondations des colléges et pour la visite des églises, et dressa, en 1530, la célèbre confession de foi, connue sous le nom de Confession d'Augsbourg, et l'apologie qui la suivit, parce qu'elle fut présentée à l'empereur à la diète de cette ville. L'esprit de conciliation qu'il avait conservé engagea le roi François Ier à lui écrire, en 1535, pour le prier de venir conférer avec les docteurs de Sorbonne. Ce prince, fatigué des querelles de religion, cherchait un moyen de les éteindre. Le disciple de Luther souhaitait ardemment ce voyage, ainsi que son maître : mais l'électeur de Saxe ne voulut jamais le permettre, soit qu'il se défiât de la modération de Melanchthon, soit

qu'il craignît de se brouiller avec Charles-Quint. Le roi d'Angleterre désira non moins vainement de voir ce célèbre théologien protestant. Melanchthon assista, en 1559, aux conférences de Spire, et y fit briller son savoir. On dit qu'ayant eu occasion de voir sa mère pendant ce voyage, cette bonne femme, qui était catholique, lui demanda ce qu'il fallait qu'elle crût au milieu de tant de disputes? « Continuez, lui répondit son fils, de croire et de prier comme vous avez fait jusqu'à présent, et ne vous laissez point troubler par le conflit des disputes de religion. » L'abbé de Choisi ajoute que sa mère lui ayant demandé quelle religion était la meilleure? il lui dit : « La nouvelle est plus plausible ; l'ancienne est plus sûre...... » Melanchthon ne parut pas avec moins de distinction aux fameuses conférences de Ratisbonne, en 1541, et à celles qui se tinrent en 1548, au sujet de l'*Interim* de Charles-Quint. Il composa la censure de cet *Interim*, avec tous les écrits qui furent présentés à ces conférences. Enfin, après avoir essuyé des fatigues et des traverses pour son parti, il mourut à Wittenberg le 19 avril 1560. Melanchthon, homme paisible et modeste, d'un esprit doux et tranquille, n'ayant rien du génie impétueux de Luther et de Zwingle, haïssait les disputes de religion, et il n'y était entraîné que par le rôle qu'il avait à jouer dans ces querelles. Il paraît, par sa conduite et par ses ouvrages, qu'il n'était pas, comme Luther, éloigné des voies d'accommodement, et qu'il eût sacrifié beaucoup de choses pour la réunion des protestans avec les catholiques. Il fut le plus zélé des disciples de Luther ; mais il en fut aussi le plus inconstant. Quoiqu'il eût embrassé d'abord toutes les opinions de son maître, il ne laissa pas d'être ensuite zwinglien sur quelques points, calviniste sur d'autres, incrédule sur plusieurs, et fort irrésolu sur presque tous. On prétend qu'il changea quatorze fois de sentiment sur la justification ; ce qui lui mérita le nom de Protée d'Allemagne. La mort fut un bonheur pour lui ; il l'attendait avec impatience pour plusieurs raisons, qu'il écrivit quelque temps avant sa dernière heure. Les principales étaient : 1° parce qu'il ne serait plus exposé ni à la haine, ni à la fureur des théologiens ; 2° parce qu'il verrait Dieu, et qu'il puiserait dans son sein la connaissance des mystères admirables qu'il n'avait vus, dans cette vie, qu'à travers un voile. Ses nombreux ouvrages ont été imprimés plusieurs fois dans différentes villes d'Allemagne. La plus ancienne édition est celle de 1561 ; et la plus complète est celle qu'en a donné Gaspard Peucer son gendre, à Wittenberg, quinze tomes en 4 vol. in-fol., 1601. On y remarque beaucoup d'esprit, une érudition très-étendue, et surtout plus de modération qu'on n'en trouve ordinairement dans les controversistes. Il se plaint amèrement de la tyrannie de ses collègues, « avides de son sang, dit-il, parce que, pour empêcher la discorde, il voudrait les ramener à cette autorité qu'ils appellent servitude. » Il écrit que l'Église est retombée dans son ancienne tyrannie ; que les chefs de la populace, flatteurs et ignorans, peu jaloux de la saine doctrine et de la discipline ecclésiastique, au lieu de prati-

quer les œuvres de piété, ne cherchent qu'à dominer ; qu'il se trouve au milieu d'eux, comme Daniel au milieu des lions ; que, ne pouvant les empêcher de dominer, il prend la résolution de les fuir..... » Ces héros, dit-il, qui suscitent pour des bagatelles les guerres les plus cruelles à l'Église et à la patrie, ne sont nullement touchés de sa situation....... Nos gens me blâment de ce que je rends la juridiction aux évêques. Le peuple, accoutumé à vivre en liberté, après avoir secoué le joug, ne veut plus le recevoir. Les villes de l'Empire sont celles qui haïssent le plus la domination ; peu en peine de la doctrine et de la religion, elles ne sont jalouses que de l'empire et de la liberté. » « Plût à Dieu, s'écrie-t-il dans un autre endroit, que je pusse, non pas infirmer la domination spirituelle des évêques, mais en rétablir la domination ; car je vois quelle église nous allons avoir, si nous renversons la police ecclésiastique ! Je vois que la tyrannie sera plus insupportable que jamais. » Dans cette anarchie produite par les nouvelles erreurs, il desira quelquefois le rétablissement, non-seulement des évêques sur les pasteurs inférieurs, mais il sembla reconnaître la nécessité de celle du pape sur les évêques. Il faut convenir que Melanchthon paraissait chercher la paix et la vérité. Il avait la faiblesse de croire aux prodiges et à l'astrologie. Melanchthon a écrit la *Vie de Luther*; elle fait partie de ses œuvres. Mais Christian-Auguste Hermann en a donné une édition séparée à Gottingue, en 1741, in-8°, dans laquelle on trouve beaucoup de remarques curieuses. Après la biographie de son maître, Melanchthon publia ses ouvrages sous ce titre : *Martini Lutheri opera omnia*, Wittenberg, 1550, 1558, 7 vol. in-folio. On a traduit en français la Confession d'Augsbourg, in-12, sans date (1680) ni nom de lieu ; Goulart, dans sa Chronique, a beaucoup emprunté à Melanchthon, ainsi que l'auteur d'une petite pièce fort rare, intitulée : *de deux monstres prodigieux*, à savoir, d'un asne-pape qui fut trouvé à Rome en la rivière du Tibre, et d'un veau-moine, né à Friberg en Misnie, Genève, 1557, in-4°; 1655, in-8°, Camerarius a écrit, en latin, la Vie de Melanchthon. Les œuvres de Melanchthon ont été recueillies et publiées par Peucer, son gendre, Wittenberg, 1561-64, 4 vol. in-fol. L'édition de 1680-83, 4 vol. in-fol., est la plus estimée.

MELANDERHIELM (Daniel-Melander, dit), astronome et géomètre suédois, né le 9 novembre 1726, fut professeur d'astronomie à Upsal, conseiller en la chancellerie de cette ville, et chevalier de l'étoile polaire. Il se fit une grande réputation par ses ouvrages, et compta le célèbre Prospérin au nombre de ses élèves. Il mourut à Stockholm, dans les derniers jours de janvier 1810. Ses principaux écrits sont : I. *De naturâ et veritate methodi fluxionum*. II. *Isaaci Newtonis tractatus de quadraturâ curvarum, explicationibus illustratus*. III. *Lineamenta theoriæ lunaris*, 1769. IV. *Conspectus prælectionum astronomicarum, continens fundamenta astronomiæ*, Upsal, 2 vol. in-8°, 1779. V. Un certain nombre de Mémoires insérés dans le recueil de l'Acadé-

mie des sciences de Stockholm.

MELANI (Alexandre), né à Modène, dans le 16e siècle, étudia avec succès aux universités de Ferrare et de Bologne. Il fut pendant quelque temps au service du cardinal Jérôme Aleandro, et revint dans sa patrie, où il se livra à l'étude de la poésie, de la philosophie, des mathématiques, et spécialement de l'astrologie. Devenu suspect pour cause de religion, il abjura secrètement les erreurs dont on l'accusait devant le cardinal Morone, évêque de Modène, et mourut le 2 octobre 1568. Quelques-unes de ses poésies furent imprimées à Bologne en 1551. Il écrivit un livre sur les poids et les mesures des Anciens, et traduisit du latin en italien un ouvrage d'Érasme sur l'éducation des enfans, imprimé sans nom d'auteur par les soins d'Egidio Foscarari, évêque de Modène.

MELANI (l'abbé Jérôme), né à Sienne, mort en 1765, secrétaire du cardinal Crescenzi, archevêque de Ferrare. L'exercice de sa charge ne l'empêcha pas de se livrer à l'étude des arts agréables et des sciences abstraites, et il écrivit en latin et en italien. On a de lui : I. *Discorsi accademici sopra tre azioni più rimarcabili, ch' abbia nel suo poema l'Ariosto detti in Ferrara*, Venise, 1751. Ces discours peuvent être lus avec fruit par ceux qui font une étude particulière de l'Arioste. II. *Arte di scriver lettere, nella quale un giovane vien prima istruito con metodo breve e facile nelle lettere famigliari, e correnti, e poi condotto insensibilmente colla teorica e pratica alla perfezione di segretario*, Venise, 1755. On trouve à la fin de ce livre la traduction de la lettre de Saint Grégoire de Nazianze sur l'art d'écrire les lettres. III. *Varie notizie intorno a' terremoti.* IV. *Trattenimenti eruditi, e nuovo metodo per addolcir la fatica, e rendere amabile l'odiato aspetto di scuola.* V. *Il libro per le donne. Tomo primo, che contiene otto dialoghi intorno allo spirito delle donne, al lor valore ed abilità nelle scienze. Opera composta espressamente per le donne secolari e religiose*, Lucques, 1758, ouvrage dans lequel on trouve cette mignardise italienne et ces concetti brillans qui éblouissent un moment, mais qui finissent par fatiguer. Quelques-unes de ses *Poésies* sont insérées dans l'*Arcadum Carmina, pars altera*, pag. 131, etc., Rome, 1756.

MÉLANIE (Sainte), dame romaine, petite-fille de Marcellin, qui avait été élevé au consulat. Après avoir perdu son mari et deux de ses fils, Mélanie fit un voyage en Egypte, et visita les solitaires de Nitrie. Plusieurs catholiques ayant été relégués dans la Palestine, elle les suivit, et se rendit à Jérusalem avec le prêtre Rufin d'Aquilée : elle y bâtit un monastère, où elle mena une vie pénitente sous sa direction. Publicola, fils de Mélanie, et préteur de Rome, avait épousé en cette ville une femme de qualité, nommée Albine. — Il en eut une fille nommée aussi Mélanie, vers 388, qui épousa Pinien, fils de Sévère, gouverneur de Rome, et en eut deux enfans, qu'elle perdit peu de temps après leur naissance. Elle résolut alors de vivre dans une continence perpé-

tuelle. Sa grand'mère fit un voyage en Italie, vers 405, pour la confirmer dans sa résolution. L'ancienne Mélanie passa en Sicile, avec Albine et sa petite-fille, en 410, lorsque les Goths allèrent assiéger Rome. Elle retourna ensuite à Jérusalem, où elle mourut quarante jours après son arrivée. Albine, Pinien et la jeune Mélanie passèrent en Afrique, y virent Saint Augustin, et bâtirent deux monastères à Tagaste, l'un pour les hommes, et l'autre pour les filles. Six ans après, ils allèrent s'établir à Jérusalem. La jeune Mélanie y mourut dans une cellule du Mont des Oliviers, en 439, après avoir consumé ses jours dans les austérités. Sa Vie a été publiée par Baillet, Godescard et autres hagiographes.

MELANIPPIDES. Il y a eu deux poètes grecs de ce nom. L'un vivait 520 ans avant Jésus-Christ; l'autre, petit-fils du premier par une fille, florissait 60 ans après, et mourut à la cour de Perdiccas II, roi de Macédoine. On trouve des fragmens de leurs poésies dans le *Corpus poetarum Græcorum*, Genève, 1605 et 1616, 2 vol. in-fol.

MÉLANTHE, peintre grec de l'école de Sicyone, élève de Pamphile, contemporain et condisciple d'Apelles à côté duquel les historiens l'on placé, fit remarquer dans ses ouvrages ce caractère de vérité et de sagesse qui distingue ceux de son maître. Cet artiste a écrit sur la peinture; mais cet ouvrage n'est point parvenu jusqu'à nous.

MÉLART (Laurent), historiographe, né à Huy, dans la principauté de Liége, l'an 1578, devenu bourgmestre de cette ville, consacra ses momens de loisirs à l'étude de l'histoire de sa patrie. Le fruit de ses recherches est consigné dans l'*Histoire de la ville et château de Huy et de ses antiquités*, avec une *chronologie* de ses comtes et des évêques de Liége, qui en sont devenus comtes par donation qu'en a faite Anfroi ou Ansfride, Liége, 1641, in-4°. Il y a assez de critique pour le temps où l'auteur vivait; mais le style en est si suranné, qu'il faut un glossaire pour en comprendre tous les termes.

MÉLAS, général autrichien, d'une famille originaire de Moravie, fit ses premières armes dans la guerre de sept ans comme adjudant du feld-maréchal Daun. Il fut nommé général-major en 1793, et ensuite lieutenant-feld-maréchal. Ce fut en cette dernière qualité qu'il commanda sur la Sambre, dans le pays de Trèves et sur le Rhin. Il commandait en chef l'armée d'Italie en 1796. Il se distingua à la bataille de Cassano, et eut part aux journées de la Trebia et de Novi. Il battit le général Championnet à Genola, le 3 novembre, et s'empara de Coni. Il fut moins heureux en 1800; il donna le temps au général Bonaparte d'envahir la Lombardie, et fut battu dans la plaine de Marengo, le 16 juin. (*Voyez* Desaix.) La conduite de Mélas dans cette journée fut généralement blâmée; cependant l'empereur d'Autriche le nomma commandant de la Bohême. Le général Mélas mourut à Prague, en 1807.

MELCHIADE (Saint). *Voy.* Miltiade.

MELCHIOR. Nom donné à l'un des trois mages qui adorèrent Jé-

sus-Christ. Baillet soupçonne que ce nom est corrompu de l'hébreu. *Voy.* Baltasar.

MELCHIOR ADAM et MELCHIOR CANUS. *Voy.* Adam et Canus.

MELCHISEDECH, roi de Salem, et prêtre du Très-Haut, vint, dit l'Ecriture, à la rencontre d'Abraham, vainqueur de Chodorlahomor, jusque dans la vallée de Savé. Il le bénit, et lui présenta du pain et du vin, où, selon l'explication des Pères, il offrit pour lui le pain et le vin en sacrifice au Seigneur. Abraham, voulant reconnaître en lui la qualité de prêtre du vrai Dieu, lui donna la dîme de tout ce qu'il avait pris sur l'ennemi. Il n'est plus parlé dans la suite de Melchisedech; et l'Ecriture ne nous apprend rien, ni de son père, ni de sa généalogie, ni de sa naissance, ni de sa mort. Les savans ont fait une infinité de questions inutiles, soit sur sa personne, soit sur la ville où il régnait. Quelques-uns ont cru qu'il était roi de Jérusalem, d'autres, que Salem était une ville différente, située près de Scythopolis, la même où arriva Jacob à son retour de Mésopotamie. Les Juifs prétendaient que Melchisedech était le même que Sem, fils de Noé; d'autres qu'il était païen, fils d'un roi d'Egypte ou de Libye; le célèbre Origène a cru que c'était un ange. Les hérétiques, nommés melchisedéciens, prenant à la lettre ce que dit Saint Paul, que Melchisedech n'avait ni père, ni mère, ni généalogie, soutenaient que ce n'était pas un homme, mais une vertu céleste, supérieure à J.-C. même. *Voyez* Théodote.

MELCHTHAL (Arnold de), un des principaux auteurs de la liberté helvétique, naquit au canton d'Underwald en Suisse. Irrité de ce que Grisler, gouverneur de l'empereur Albert Ier, avait fait crever les yeux à son père, il se joignit à Werner Stauffacher, à Walter Furst et à Guillaume Tell, et fit soulever ses compatriotes contre la domination de la maison d'Autriche. Guillaume Tell tua Grisler d'un coup de flèche. Voici l'origine de cet acte de dévouement patriotique d'Arnold. Handenberg, gouverneur pour Albert d'Autriche, avait fait enlever au père d'Arnold, riche propriétaire de Melchthal, une paire de bœufs de sa charrue: *Ces paysans*, dit le valet du tyran, *peuvent bien traîner eux-mêmes la charrue s'ils veulent avoir du pain.* Arnold, indigné de ce propos, cassa un doigt au valet, et, pour se soustraire à la vengeance du maître, prit la fuite; mais son père en fut la victime, comme nous venons de le dire. Tel fut le commencement de la république des Suisses. Le projet de cette révolution fut formé le 14 novembre 1307. L'empereur Albert d'Autriche, qui voulait en punir les auteurs et leurs partisans, fut prévenu par la mort. Le duc d'Autriche, Léopold, assembla contre eux 20,000 hommes. Les Suisses se conduisirent comme les Lacédémoniens aux Thermopyles. Ils attendirent, au nombre de quatre ou cinq cents, la plus grande partie de l'armée autrichienne au pas de Morgate. Plus heureux que les Lacédémoniens, ils mirent en fuite leurs ennemis en roulant sur eux des pierres. Les autres corps de l'armée ennemie furent battus en même temps par un aussi petit nombre de Suisses.

Cette victoire ayant été gagnée dans le canton de Schwitz, les deux autres cantons donnèrent ce nom à leur confédération. Peu à peu les autres cantons entrèrent dans l'alliance. Berne ne se ligua qu'en 1352; ce ne fut qu'en 1513 que le petit pays d'Appenzel se joignit aux autres cantons, et acheva le nombre de treize. Jamais peuple n'a plus long-temps ni mieux combattu pour recouvrer sa liberté que les Suisses. Ils l'ont gagnée par plus de soixante combats contre les Autrichiens. Le nouveau gouvernement suisse a fait changer de face à la nature. Un terrain aride, négligé sous des maitres trop durs, a été enfin cultivé. La vigne a été plantée sur les rochers; des bruyères défrichées et labourées par des mains libres sont devenues fertiles. *Voy.* TELL et FURST.

MÉLÉAGRE, poète grec, né, suivant l'opinion la plus commune, à Gadara en Syrie, vécut sous Seleucus VI, le dernier des rois de Syrie; il passa une partie de sa jeunesse à Gadara, et imita le style et la manière du cynique Menippus, qui, né dans la même ville, y avait vécu avant lui. Il se retira à Tyr dans sa vieillesse, et lorsque les guerres qui survinrent ravagèrent la Syrie, il se réfugia dans l'île de Cos, où il mourut. C'est à Méléagre qu'on est redevable du recueil d'épigrammes, connu sous le nom d'*Anthologie grecque*, et auquel il avait donné le nom simple et élégant de *Guirlande*, parce qu'il y comparait chaque poète à une fleur ou à un fruit. Ces poètes sont au nombre de quarante-six, parmi lesquels on voit figurer les noms d'Alcée, de Simonide et d'Anacréon. Il avait formé deux anthologies, dont l'une, consacrée à la passion dépravée connue chez les anciens Grecs, commençait par un poème emblématique, intitulé *le Chant des fleurs*, où la beauté des jeunes objets de ce goût infâme était célébrée. Un poète, nommé Straton, augmenta cette collection, et y mit son nom. L'historien Agathias, et Planudes, qui ont augmenté l'anthologie grecque et en ont changé la disposition, ont rendu hommage aux bonnes mœurs, en ne publiant que la seconde dans l'état où elle se trouve dans l'édition de Francfort, 1600, in-fol. M. Brunck a donné une édition, en 1789, des poésies de la composition de Méléagre, au nombre de 129 pièces, dont la plupart consistent en épigrammes; on y trouve de l'élégance et du génie, et elles sont loin de déparer les *Analectes* de M. Brunck, quoiqu'en ait pu dire le comte Chesterfield. On estime beaucoup les éditions de M. Manso, Iéna, 1789; et de Grœfs, Leipsick, 1811. Il faut distinguer Méléagre, d'un cynique du même nom et de la ville de Gadara, que quelques auteurs ont confondu avec le poète dont il est ici question.

MELECE (SAINT), de Melitine, ville de la petite Arménie, patriarche d'Antioche, élu évêque de Sébaste en 357. Affligé et lassé de l'indocilité de son peuple, il se retira à Berée, d'où il fut appelé à Antioche et mis sur le siége de cette ville, du consentement des ariens et des orthodoxes, en 350. Quelques jours après, ayant défendu avec zèle la doctrine catholique, il fut déposé par les ariens, qui ordonnèrent à sa place un des leurs, nommé Euzoïus, et firent reléguer Mélèce à Mélitine par

l'empereur Constance. Après la mort de ce prince, Lucifer, évêque de Cagliari, étant allé à Antioche, y ordonna Paulin à la place de Dorothée, successeur d'Euzoïus, et le schisme n'en fut que plus difficile à éteindre. Mélèce, de retour à Antioche, fut envoyé en exil par deux fois, sous l'empire de Valens. Enfin, l'an 378, Paulin et Mélèce convinrent qu'après la mort de l'un des deux, le survivant demeurerait seul évêque, et que cependant ils gouverneraient l'un et l'autre, dans l'église d'Antioche, ceux qui les reconnaissaient pour leurs pasteurs. Théodose, associé à l'empire par Gratien, convoqua en 379, à Constantinople, un concile auquel Mélèce présida. Il mourut pendant la tenue de ce concile. Son attachement au catholicisme l'avait fait exiler trois fois.

MELÈCE, ou plutôt **MÉLICE**, *Melicius*, évêque de Lycopolis en Egypte, déposé dans un synode par Pierre, évêque d'Alexandrie, pour avoir, disait-on, sacrifié aux idoles pendant la persécution. Ce prélat, courroucé de cette accusation, forma un schisme en 306, et eut grand nombre de partisans, qu'on appela méliciens, et qui, d'abord ennemis des ariens, s'unirent ensuite à eux, pour s'opposer à Saint Athanase. Melèce mourut vers 326.

MELECE, en latin *Meletius*, médecin grec, florissait vers la fin du 4ᵉ siècle, et était, à ce qu'on croit, contemporain d'Aetius. On croit aussi qu'il est le même que *Meletius monachus*, qui s'est également occupé de médecine. On a de lui un traité de la nature de l'homme, divisé en trois livres, on en retrouve plusieurs copies à la bibliothèque du Roi, à la bibliothèque bodléienne et dans plusieurs autres. M. Portal, dans son *Histoire de l'Anatomie*, tom. 1, parle de l'ouvrage de Mélèce avec éloge.

MELÈCE-SYRIQUE, protosyncelle (c'est-à-dire vicaire d'un patriarche, d'un évêque), de la grande église de Constantinople, au 17ᵉ siècle, naquit en 1586 dans la capitale de l'île de Candie. Il se distingua par son savoir, fut envoyé par son patriarche en Moldavie, pour examiner une profession de foi composée par l'Eglise russe. Cette confession fut adoptée en 1658, par toutes les églises d'Orient, dans un concile de Constantinople. Panagiotti, premier interprète de la Porte, la fit imprimer en Hollande. On a encore de Mélèce une dissertation que Renaudot a fait imprimer dans un Recueil de *Traités sur l'Eucharistie*, Paris, 1709, in-4°. On la trouve, en grec et en latin dans le *Traité de la croyance de l'Église orientale sur la transsubstantiation*, par Richard Simon.

MÉLEDIN. (le Sultan). *Voy.* Mélik et Kamel, Frédéric et François.

MELENDEZ VALDEZ (Jean-Antoine), poète espagnol, né en 1754, à Ribera en Estramadure, débuta dans la carrière poétique en 1781, par son *Éloge de la vie champêtre*, qui fut couronné par l'académie espagnole. Quelques années après, son églogue de Bathylle lui mérita un nouveau prix. Il fut nommé en 1789 juge au tribunal d'appel de Saragosse, et ensuite procureur du Roi près la cour criminelle de Madrid. Joseph Bonaparte auquel il s'attacha le nomma conseiller

d'état et directeur-général de l'instruction publique, et après la chute de ce dernier, Melendez fut exilé et vint s'établir dans le midi de la France. Il mourut à Montpellier le 21 mai 1817. Ses œuvres avaient été recueillies et publiées à Valladolid en 1798, 3 vol.

MELETIUS, géographe grec, né à Janina en Épire, en 1661, portait dans son enfance le nom de Michel. Il embrassa l'état ecclésiastique, et cultiva avec ardeur les lettres et les sciences. Il se distingua aussi par son zèle pour la religion et par une éloquence pleine de force et d'onction. Il mourut le 12 décembre 1714. Il avait composé un traité d'astronomie, une histoire ecclésiastique écrite en grec ancien, et une *Géographie*, dont la première édition fut imprimée à Venise en 1728. On en a une seconde de Venise 1807, 4 vol. in-8°. Son *Histoire ecclésiastique* fut traduite en grec moderne, et publiée à Vienne vers 1800; mais l'original n'a pas été imprimé. Le manuscrit autographe de cette histoire était conservé dans la bibliothèque de Janina, qui a été incendiée en 1820 par le féroce Ali-Pacha.

MELFORT (Jean Drummond, duc de), frère de Jacques Drummund, duc de Perth, demeura fidèlement attaché à la personne de Jacques II, roi d'Angleterre, qui lui conserva toujours sa qualité de son premier ministre. Jacques II lui accorda aussi le titre de duc en récompense de ses services. En 1701, Guillaume III communiqua au parlement anglais une lettre du duc de Melfort, qu'il avait interceptée, et qui contenait le plan d'une nouvelle invasion. Louis XIV voulant prouver qu'il n'était pour rien dans ce projet, exila Melfort à Angers où il mourut en 1716.

MELFORT (Hector, le comte de). *Voy.* Drummund.

MELIER. *Voyez* Meslier.

MELIK-ARSLAN, ou Aboul-Modhaffer-Zeïn-Eddyn-Arslan-Chah, 13e sultan Seldjoucide de Perse, monta sur le trône l'an 555 de l'hég. (1160 de J. C.), après la mort de son oncle Soleiman. Il releva la gloire de sa race dans la Perse occidentale, et mourut l'an 571 (1175), âgé de 43 ans, et après 16 ans de règne. Son fils Thogrul III lui succéda.

MELIK-SCHAH Ier, troisième sultan de la Perse, de la dynastie des Seldjoucides, succéda à son père, Alp-Arslan, l'an 465 de l'hég., (1072 de J.-C.). Ce souverain vainquit plusieurs chefs de rebelles, et affermit son autorité en détruisant tous les petits dynastes qui désolaient la Syrie et la Mésopotamie. Il mourut d'une maladie aiguë à Bagdad, en 485 (1092), âgé de 38 ans, dont il en avait régné 20. Ce prince était le plus magnifique et le plus libéral de son temps. La princesse Anne Comnène l'appelle le grand sultan dans l'histoire de son père.

MELIK-SCHAH II (Mogaïtr-Eddyn-Aboul-Fethah), 10e sultan de la même dynastie que le précédent, était fils de Mahmoud, et succéda l'an 547 (1152) à Masoud, son oncle. Ce prince, sans capacité et adonné aux plaisirs, fut le premier auteur de la chute des Seldjoucides. Il mourut l'an 555 (1160), à l'âge de 32 ans. On croit qu'il fut empoisonné.

MELIK-EL-ADEL (Saif-Ed-

DIN-ABOUBEKR-MOHAMMED), sultan d'Égypte et de Damas, de la dynastie des Ayoubides, était le frère puîné du célèbre Saladin dont il égala la bravoure et les talens politiques. Il gouverna successivement, au nom de son frère, l'Égypte et la ville d'Alep et de Damas, et prit une part très-active aux conquêtes de Saladin sur les chrétiens. Il se signala surtout au siége d'Acre, où il résista long-temps aux forces combinées de France et d'Angleterre. Il fut ensuite chargé de négocier la paix avec Richard-Cœur-de-Lion, et l'une des principales conditions était qu'il épouserait Jeanne, sœur de Richard, et veuve de Guillaume II, roi de Sicile; mais ce traité demeura sans exécution, parce que la princesse Jeanne ne voulut pas consentir à recevoir un musulman dans son lit. C'est sur ce canevas que Mme Cottin a fait son roman de *Mathilde*, qui est fort intéressant sans doute, mais où l'histoire est bien dénaturée. Après la mort de Saladin, arrivée en 1193, Melik-el-Adel, non moins ambitieux que son frère, dépouilla ses neveux de l'héritage de leur père. Il rencontra de puissans obstacles, il les vainquit, et monta sur le trône en 1201. Ses neveux firent encore des efforts pour le renverser, mais ils ne purent y parvenir, et furent forcés de reconnaître son autorité. Melik-el-Adel agrandit encore ses états, et les étendit depuis les frontières de la Géorgie, jusqu'aux extrémités de l'Arabie. Il mourut le 31 août 1218, du chagrin d'avoir été vaincu par les chrétiens devant Damiette.

MELIK-EL-ADEL (SAÏF-EDDYN-ABOUBEKR II), petit-fils du précédent, fut reconnu sultan d'Égypte et de Damas, après son père Melik-el-Kamel en 635 de l'hég. (1238). Il se rendit méprisable par sa débauche et son incapacité. Il fut déposé, et confiné dans une prison, où il mourut huit ans après. Il était âgé de trente ans.

MELIK-EL-AFDHAL (NOUR-EDDIN), fils aîné de Saladin, fut ambitieux comme son père, mais, quoique brave, il n'égala pas sa valeur et n'eut pas sa fortune. Deux jours avant la mort de Saladin, il se fit proclamer son successeur; mais il n'hérita que des royaumes de Damas et de Jérusalem, dont il fut dans la suite presque entièrement dépouillé par son oncle Melik-el-Adel. Il mourut à Samosate, l'an 622 de l'hég. (1225 de J.-C.), à l'âge de 57 ans. Ce prince cultivait les lettres et la poésie.

MELIK-EL-ASCHRAF II, roi de Perse de la dynastie des Djoubanides, était petit-fils de Djouban; il succéda à son frère Haçan Khoutchouk en 1343. Il se rendit odieux par sa perfidie, son avarice et sa cruauté. Djanibek l'ayant fait prisonnier en 759 (1357), le fit mettre à mort. Aschraf avait régné quinze ans.

MELIK-EL-KAMEL (ABOUL-FETHAH-NASER-EDDYN-MOHAMMED), fils aîné de Melik-el-Adel, lui succéda l'an de l'hég. 615 (1218). Ce prince est connu chez les historiens occidentaux sous le nom de *Meledin*. Doué d'un génie actif et fécond en ressources il soutint avec gloire, avec une poignée de soldats et sans argent, les efforts de quatre cent mille croisés, qui venaient de forcer l'entrée du port de Damiette. Il fit ensuite alliance avec l'empereur Frédéric II (*Voy.* ce nom),

pour résister à son frère Moadham. Ce prince mourut le 9 mars 1258, avec une grande réputation de valeur et de bonté. Il aimait, cultivait et encourageait les sciences et les arts.

MELIK-EL-KAMEL (Naser-Eddyn-Mohammed), neveu du précédent, succéda l'an 642 (1244), à son père Melik-el-Modhaffer-Schab-Eddyn-Ghazy, dans la principauté de Meiafarckin. Les Tartares vinrent l'y attaquer l'an 656 (1258); il se défendit glorieusement pendant deux ans; mais, étant tombé au pouvoir des ennemis, on lui coupa la tête.

MELIK-EL-MOADHAM (Chems-Eddaulah-Touran-Chah), fondateur de la dynastie des Ayoubides, dans le Yemen, était le frère aîné du fameux Saladin; il fit la conquête du Yemen qu'il gouverna pendant quelque temps au nom de son frère. Il y laissa ensuite deux lieutenans, et retourna auprès de Saladin qui lui donna le gouvernement de Damas. Il mourut de débauche à Alexandrie en 593 (1197), 4 ans après Saladin.

MELIK-EL-MOADHAM (Cheref-Eddyn-Aboubekr-Isa), sultan Ayoubide de Damas, l'un des fils de Melik-el-Adel, s'empara du trône après la mort de son père. Il marcha au secours de Damiette, assiégée par les Croisés, mais il ne put empêcher que cette ville ne tombât au pouvoir des assiégeans. Il mourut à Damas en 624 (1227), âgé de 49 ans. Il en avait régné 9 et demi. C'est ce prince que les historiens des croisades appellent Coradin.

MELIK-EL-NASSER (Salah Eddyn-Daoud), fils du précédent, devint roi de Damas et de Jérusalem après la mort de son père. Ce prince était brave, plein de générosité et de grandeur d'ame. Il fut la dupe de ses oncles Kanul et Aschraf, qui le dépouillèrent de ses états, et causèrent tous ses malheurs. Nasser mena une vie presque toujours errante, partageant les fatigues et le sort des Arabes Bédouins. Il mourut de la peste près de Damas en 656 (1258), à l'âge de 53 ans. Aboul-Féda nous a conservé quelques pièces de poésie de ce prince.

MELIK-EL-MOADHAM (Gaïath-Eddyn-Touran-Chah), neuvième sultan d'Égypte de la même dynastie, succéda à son père Nedjm-Eddyn Ayoub, en 647 de l'hég. (1250). La même année il vainquit les croisés, et prit Saint Louis et presque toute son armée, dont il fit périr le plus grand nombre, ne réservant que les ouvriers qui pouvaient lui être utiles. Il était sur le point de traiter de la rançon du monarque français, lorsqu'il périt victime d'un complot tramé contre lui par les Mamelouks.

MELIN. *Voy.* St.-Gelais.

MELIORATI (Cosme). *Voy.* Innocent VII, pape.

MELIORI (Ferdinand de). *Voy.* Branquier.

MÉLISSANO (Nicéphore-Sébaste), né dans le 17e siècle, religieux de l'ordre des ermites de Saint-Augustin, théologien du collége de Naples, a donné : *De cocholatis potione, resolutio moralis; Epigrammata in feriis nuptialibus Philippi IV et Mariæ-Annæ Austriacæ; Epicinia ad Alexandrum VII, in epidemiam ab urbe novissimè profligatam.*

MELISSINO, grand-maître de l'artillerie russe, né vers 1730,

à Céphalonie, entra de bonne heure au service de Russie. Mécanicien et artilleur, tous les arts furent successivement l'objet de son application. Melissino cultivait en même temps les lettres, et avait quelque goût pour le théâtre français. Il était grand-maître de l'ordre maçonique en Russie, et fondateur de plusieurs loges; l'impératrice, se méfiant de ces assemblées, manda Melissino, et en exigea la promesse qu'il ne fréquenterait et ne protégerait plus les loges. Melissino avait été élevé au corps des cadets de terre; sa bonne mine lui avait attiré les bonnes graces d'Élisabeth, et son goût pour le théâtre lui valut la direction des spectacles de Pétersbourg; jamais ils n'eurent tant d'éclat. Ses services à la guerre lui méritèrent ensuite des honneurs sous le règne de Catherine. C'est surtout à sa bravoure et à sa présence d'esprit que le comte de Romanzow dut le gain de la bataille de Kagoul. A la paix, ses grands feux d'artifice lui valurent des récompenses pécuniaires, dont il avait toujours grand besoin. S'étant emparé de quelques batteries turques en Moldavie, Catherine lui fit présent des pièces, avec permission d'en battre de la monnaie du pays. La Russie n'a point eu d'officiers qui lui aient rendu de si grands services. A la mort du général Muller, tué en 1790 au siége de Kilia, Melissino, jadis lieutenant-général, directeur du corps des cadets d'artillerie, se trouva de droit chef de toute celle de l'empire. C'est alors, seulement, qu'il put agir avec quelque latitude; il fit créer un corps de canonniers à cheval, qui fut successivement augmenté. A l'avénement de Paul, le favori Zonbow, qui avait été grand-maître de l'artillerie, ayant été renvoyé, Melissino se trouva encore une fois à cette place. Dès les premiers jours de son règne, Paul Ier ajouta à sa décoration celle du cordon bleu, et le gratifia de mille paysans; mais bientôt il accabla de chagrin cet officier-général plus que septuagénaire. La douleur et la mélancolie firent subitement perdre à Melissino sa santé florissante et l'activité infatigable qui distinguait sa belle vieillesse; il ne fit plus que languir, et une nouvelle boutade de Paul, le tua. Il mourut en 1804, âgé de plus de 70 ans. On lui a reproché son luxe et ses dépenses, qui furent telles, que Catherine disait qu'il n'était pas en son pouvoir de l'enrichir.

MÉLIS-STOKE a écrit vers l'an 1285 une Chronique rimée hollandaise; c'est une histoire complète de tous les comtes de Hollande, depuis Didéric Ier, qui commença à régner en 863, jusqu'à Guillaume III, en 1305. Le poète laisse ce dernier à l'âge de dix-neuf ans, et lui adresse à la fin de son ouvrage une exhortation pleine de sens et de gravité. Cette chronique est partagée en dix livres, qui forment ensemble 13,680 vers. Dans les 316 premiers vers du premier livre, Mélis-Stoke remonte même jusqu'au temps de l'empereur Valentinien, d'après son calcul, l'an 366 de l'ère chrétienne. Il dédie son ouvrage au comte Florent V, entre lequel et Guillaume III, il y eut les comtes Jean I et Jean II. On ignore si Mélis-Stoke fut attaché avec quelque titre à la cour de ces princes. Dans l'apostrophe à Guillaume III, il se nomme mo-

destement *son pauvre clerc*; ce qui semble indiquer que sa tonsure ne lui avait valu jusqu'alors aucun gros bénéfice. Quoi qu'il en soit, cette chronique, tirée de la célèbre abbaye d'Egmond, que, dans la fureur des guerres civiles, les troupes licenciées de Brédérode pillèrent en 1567, fut imprimée pour la première fois, à Amsterdam, en 1591. Cette édition est extrêmement rare aujourd'hui; dans sa nouveauté même, elle s'est toujours vendue fort chère, parce qu'à peine sortie de dessous la presse, elle fut presque tout entière consumée par les flammes. Jean Van der Does, seigneur de Noordwyk, plus connu en littérature sous le nom de Janus Dousa, donna en 1620, à La Haye, une seconde édition de cette chronique, et l'enrichit d'une préface intéressante, adressée à Henri, fils de Laurent Spiégel, savant et poète comme lui. Il en parut une troisième édition à Leyde, en 1699, avec des notes de Corneille Van Allemade. Enfin Balthasar Huydecoper l'a fait réimprimer en 3 volumes in-8°, à Leyde, en 1772; et cette édition mérite surtout d'être recherchée pour la prodigieuse érudition historique et philologique que Huydecoper a répandue dans ses Commentaires.

MELISSUS, de Samos, philosophe grec, disciple de Parménide d'Élée, exerça dans sa patrie la charge d'amiral avec un pouvoir et des priviléges particuliers, vers 444 avant Jésus-Christ. Il remporta des avantages considérables sur Périclès. Il prétendait que cet univers est infini, immuable, immobile, unique et sans aucun vide; et qu'on ne pouvait rien avancer sur la Divinité, parce qu'on n'en avait qu'une connaissance imparfaite. Il supposait que l'univers est un être unique, indivisible. Il niait la réalité du mouvement, et prétendait que les formes ne sont qu'apparentes et des modifications de *l'Être*. Il avait composé un traité *de Ente et naturâ*, dont on trouve un fragment dans la *préparation évangélique* d'Eusèbe.

MELITELLO (BIAGIO), né à Castelvetrano, en Sicile, en 1659, avocat et bon astronome, a publié: I. *Juridica lucubratio pro regni Siciliæ eique coadjacentium insularum vices admirantibus*; etc. *Accessit appendix de magni admiratus officii præstantiâ, ejusque magnæ curiæ jurisdictione et gravaminibus*, etc.

MÉLITON (SAINT), né dans l'Asie, gouverna l'Église de Sardes en Lydie, sous Marc-Aurèle. Il présenta à ce prince, l'an 171, une *Apologie de la religion chrétienne*, dont Eusèbe et les autres anciens écrivains ecclésiastiques font l'éloge. Cette apologie et tous les autres ouvrages de Méliton ne sont point parvenus jusqu'à nous, excepté quelques fragmens imprimés dans la Bibliothèque des Pères. Tertullien et Saint Jérôme parlent de lui comme d'un excellent orateur et d'un habile écrivain. Méliton est le seul écrivain chrétien de qui nous avons un catalogue de livres de l'Ancien Testament: il est entièrement conforme à celui des Juifs, excepté qu'il a omis le livre d'Ester.

MELITUS, orateur et poète grec, fut un des principaux accusateurs de Socrate, l'an 400 avant Jésus-Christ. Ce delateur infâme soutint son accusation par un dis-

cours spécieux et travaillé avec soin. Les Athéniens, ayant dans la suite reconnu l'iniquité du jugement porté contre Socrate, condamnèrent, dit-on, Mélitus à perdre la vie; Barthélemy prétend au contraire que cet assassinat juridique demeura impuni, et, malgré l'opinion commune, nie également et la mort violente de Mélitus, et celle d'Anytus. (*Voyez* ce mot.) Mélitus avait composé un traité *de Ente*, et des tragédies dont parle Suidas.

MELIUS (SPURIUS), riche chevalier romain, accusé d'aspirer à la royauté dans Rome, à cause de la faveur du peuple, qu'il s'était procurée par de grandes distributions de blé qu'il lui avait faites dans un temps de disette. Ayant été sommé par C. Servilius Ahala, général de la cavalerie, de comparaître devant le dictateur L. Quintius Cincinnatus, non-seulement il n'obéit point; mais il se jeta dans la foule pour se dérober à la poursuite de Servilius, qui, le voyant fuir, lui passa son épée au travers du corps, et le tua. Ses biens furent confisqués et sa maison rasée, l'an 440 avant Jésus-Christ.

MELL ou MEL (CONRAD), théologien protestant, né en 1666, dans le landgraviat de Hesse, fut recteur du gymnase à Hersfeld. Il était associé des Sociétés royales de Londres et de Berlin. Il mourut le 13 mai 1733, étant surintendant des églises de la Hesse. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont: *Legatio orientalis Sinensium*, Kœnigsberg, 1701, in-fol. II. *Antiquarius sacer, de usu antiquitatum judaïcarum*, Schleusing, 1707, in-8°; Francfort, 1719, in 4°. III. *Le Tabernacle de Moïse*, Francfort, 1711, in-4°. Rotermund a donné la liste de tous ses ouvrages, qui sont au nombre de quarante-cinq.

MELLAN (CLAUDE), dessinateur et graveur français, né à Abbeville, le 23 mai 1598, mort à Paris, le 9 septembre 1688, à 90 ans, a laissé un œuvre considérable. Ses estampes sont la plupart d'après ses dessins. Sa manière est des plus singulières. Il travaillait peu ses planches, souvent même il n'employait qu'une seule taille; mais l'art avec lequel il savait l'enfler ou la diminuer, donne à ses gravures un très-bel effet. On a de lui quelques portraits dessinés avec goût et avec esprit. Son père l'avait destiné à la peinture, et le mit dans l'école de Vouet. La réputation qu'il acquit par son burin, le fit desirer par Charles II, roi d'Angleterre; mais l'amour de la patrie et un mariage heureux le fixèrent en France. Ses plus beaux ouvrages sont: I. Le portrait du marquis *Giustiniani*. II. Celui du pape *Clément VIII*. III. La *Galerie Justinienne*. IV. Une *Ste. Face*, qui est d'un seul trait en spirale, commençant par le bout du nez, et continuant de cette manière à marquer tous les traits du visage. C'est un tour de force convenable au sujet et qui lui a parfaitement réussi. Le dessin original se voit au cabinet des estampes de la bibliothèque du roi. Mellan n'a été surpassé par aucun graveur dans cette manière de graver d'un seul trait dont il est l'inventeur. Louis XIV, instruit de son mérite, lui accorda un logement aux galeries du Louvre.

MELLE (Jacques de), en latin *Mellenius*, historien et numismate distingué, naquit en 1659, à Lubeck. Il exerça les fonctions de pasteur dans sa patrie, et mourut, le 21 juin 1743. Ses ouvrages les plus remarquables sont : I. *Historia antiqua, media et recentior Lubecensis*, Iéna, 1677-79, in-4°. II. *Epistola de antiquis quibusdam nummis germanicis*, ibid., 1678, in-4°. III. *Silloge nummorum*, Hambourg, 1698, in-4°. IV. *Series regum Hungariæ è nummis*, Lubeck, 1699, in-4°, fig. etc.

MELLEN (Jean), ministre de Lancastre (Massachussetts), né en 1722, à Hopkinton, gradué en 1741, au collége d'Harvard, ordonné et nommé pasteur de l'église de Lancastre, maintenant Sterling, en 1774, resta dans cette ville pendant 35 ans; mais des discussions occasionées par les efforts qu'il fit pour maintenir ce qu'il appelait l'*ordre des églises*, l'obligèrent à se retirer. En 1784, il fut nommé ministre de Hanover, desservit encore quelques églises, puis se retira chez sa fille à Reading, où il passa le reste de sa vie, qu'il rendit encore utile par ses travaux. Il mourut en 1807. Mellen a publié beaucoup de Sermons, dans lesquels on en remarque un prononcé devant les membres de l'ancienne loge des francs-maçons, à Hanover, 1793.

MELLIER ou MESLIER (Gérard), né à Nantes, fut trésorier de France, trésorier-général de Bretagne, puis maire de sa ville natale, en 1720. Il contribua beaucoup à l'embellissement et à la salubrité de cette ville, et fut continué pendant douze ans de suite dans la charge annuelle de maire. Il en exerçait les fonctions lorsqu'il mourut, le 29 décembre 1729, chéri et estimé de tous ses concitoyens. On a de lui: I. Un *Traité des voieries*. II. *La Description du tombeau de François II, duc de Bretagne*, 1727, in-8°, etc.

MELLIER (Guillaume), lieutenant-criminel à Lyon, publia un traité sur les mariages clandestins, faits par les fils de famille sans le consentement de leurs pères, imprimé en 1558, in-8°, et laissa en manuscrit un traité sur les vêtemens et ornemens des magistrats gaulois.

MELLINI (Jean-Baptiste), cardinal, né en 1405, à Rome, d'une famille illustre, était très-habile dans le droit canon. Il fut d'abord nommé à l'évêché d'Urbin, puis il reçut le chapeau de cardinal, en 1476, et fut créé légat à Milan, après la mort de Galéas Marie Sforce. Il mourut à Rome, le 20 ou 24 juillet 1478. Il était aussi vertueux que savant. Sa Vie, insérée dans les *Flores historiæ Cardinal.*, a été écrite par B. Platina.

MILLINI (Domenico di Guido), Florentin, envoyé, en 1562, au concile de Trente, comme secrétaire de Jean Strozzi, député du grand-duc Côme Ier, devint ensuite gouverneur de Pierre de Médicis, fils de Côme. Il a donné : I. *Description de l'entrée de Jeanne d'Autriche à Florence*, 1566. II. *Vie de Philippe Scolari, comte de Temeswar, fameux guerrier, mort en 1426*. III. *Discours contre la possibilité du mouvement perpétuel*, 1583. IV. *Histoire de la comtesse Mathilde*, in-4°, Florence, 1589. V. *Lettre apologétique sur cette*

histoire, 1594. VI. *Opuscules philosophiques*, parmi lesquels on trouve une lettre curieuse sur les prodiges arrivés à la mort de Jésus. VII. Le plus singulier des ouvrages de Mellini est un recueil de tous les écrits anciens publiés contre le christianisme, lorsqu'il commença de se répandre. Il est intitulé : *In veteres quosdam scriptores malevolos christiani nominis obtrectatores*, in-folio, Florence, 1577. Ce livre est recherché par les curieux.

MELLINUS (ABRAHAM), de Flessingue, ministre du Saint-Évangile à Saint Antoni-Polder; auteur du *Grand martyrologe* écrit en hollandais et selon le système religieuxdes protestans, Dordrecht, 1619, in-fol.

MELLO DE CASTRO (Dom JULIO), savant portugais, né à Goa, en 1658, était fils du vice-roi des Indes. Après avoir voyagé en Italie, il vint se fixer à Lisbonne, où il mourut le 19 février 1721. Il était membre de toutes les sociétés savantes et littéraires du Portugal. Ses principaux écrits, sont : I. *Éloge des illustres portugais*. II. *Vie du comte de Galveas*. III. Plusieurs pièces de vers. Le P. Joseph Barbosa fit son éloge. — François-Manuel DE MELLO, poète, né à Lisbonne, en 1611, mort le 13 octobre 1666, a laissé, entre autres ouvrages: *Las tres musas de Melodino*, Lisbonne, 1649, in-4°.

MELLOBAUDÈS, le plus ancien roi Franc dont parle l'histoire, était tribun de la garde de l'empereur Constance, en 354 de J.-C. Il conserva cette charge sous les empereurs Julien, Jovien et Valentinien; et, à la mort de ce dernier prince, il fut revêtu de la dignité de commandant des gardes, et il était en même temps roi des Francs. Ammien-Marcellin parle de Mellobaudès comme d'un prince belliqueux.

MELLONI (JEAN-BAPTISTE), né à Cento, le 23 juin 1713, professeur de rhétorique au séminaire de cette ville, entra dans la congrégation des pères de l'Oratoire, en 1743. Il mourut le 24 décembre 1781. Ses principaux ouvrages sont : I. *Breve ragguaglio della vita del P. Carlo Maria Gabrieli Bolognese, prete dell' Oratorio*, Bologne, 1749. II. *Vita de' PP. Giuseppe Lanzoni, e Cristoforo Guidiccioni PP. dell' Oratorio di Faenza*, Bologne, 1751. III. *Vita della Ven. Cecilia Castelli Giovanelli, terziaria di S. Francesco*, Bologne, 1752. IV. *Vita del B. Geremia Lambertenghi*, etc., Venise, 1757. V. *Breve ragguaglio della vita del P. Luigi Gaetano Fenaroli dell' Oratorio*, Brescia, 1759. VI. *Vita di Giulio Cesare Canali, cittadino Bolognese*, etc., Bologne, 1777. VII. *Atti, o Memorie degli uomini illustri in santità nati o morti in Bologna*, etc., tome 1er, Bologne, 1773; tome 2, *ibid.*, 1779; tome 3, *ibid.*, 1780.

MELMOTH (GUILLAUME), né en 1666, l'un des plus savans et des plus vertueux jurisconsultes qui aient siégé sur les bancs de Lincoln's-Inn, publia, en société avec Pierre Williams, les *Rapports* de Vernon, par ordre de la cour de chancellerie. L'ouvrage par lequel il mérite le plus d'être connu, est intitulé l'*Importance extrême d'une vie religieuse*.

Il est fort singulier que l'auteur de cet excellent traité n'ait été connu que par les Anecdotes de Bowyer, d'autant plus qu'il est désigné à la tête de l'ouvrage par un court avis, qui ne peut être attribué qu'à son fils. Les réflexions qui suivent, y est-il dit, acquerront peut-être quelque poids lorsqu'on saura que la vie de l'auteur n'a été qu'une constante application des préceptes dont il recommande la pratique. Il a laissé à d'autres le soin de s'agiter dans des disputes de controverse, pour se proposer un but plus noble, celui de mettre en action les règles de conduite claires et positives que la révélation nous a tracées. Melmoth reçut de la nature toutes les vertus morales; sa piété lui attira toutes les graces d'en haut. Son humanité le porta à compatir à toutes les douleurs; sa charité l'empêcha non-seulement de penser mal d'autrui, mais encore de soupçonner personne. Il exerça sa profession avec une habileté et une intégrité que rien n'égala, si ce n'est son désintéressement et la douce modestie qui accompagna toutes ses actions. Ses talens ne furent employés, ni à satisfaire ses propres desirs, personne n'eut moins d'indulgence pour lui-même, ni à ramasser des richesses inutiles, personne ne dédaigna plus cette vile recherche des biens passagers; il les consacra en entier à entretenir décemment sa famille, à assister généreusement ses amis, à soulager efficacement les pauvres. Combien de fois n'en a-t-il pas disposé gratuitement en faveur de la veuve, de l'orphelin et de l'indigent! Peu de personnes ont employé leurs jours plus utilement; personne ne vécut plus à l'abri de tout reproche. Il consacra sa vie entière à faire le bien, ou à méditer les moyens de l'opérer. Il mourut le 6 avril 1748. « *Mem. Pat. Opt. Mer. Fil. Dic.* » Le digne fils, auquel la piété filiale dicta ces lignes, a publié l'histoire de son vertueux père, dans un ouvrage intitulé : *Mémoires d'un avocat distingué de ces derniers temps;* et ajoutons, pour l'honneur du siècle, qu'indépendamment des éditions nombreuses qui se sont répandues dans le principe, de l'*Importance d'une vie religieuse*, dans les seules dix-huit années qui ont précédé 1784, il s'est vendu 42,000 exemplaires de cet utile ouvrage, dont la consommation n'a point cessé. Son fils mourut à Bath, le 15 mars 1799.

MELO, puissant citoyen de Bari, était d'origine lombarde, et passait pour le plus considéré des sujets des Grecs dans toute l'Apulie. Il fut l'auteur de la révolution qui, en 1010, chassa les Grecs de ce pays, et y appela les Normands. Il mourut à Bamberg, en 1020.

MELON (Jean-François), né à Tulle, d'une famille de robe, alla s'établir à Bordeaux, où il engagea le duc de la Force à fonder une Académie. Il fut secrétaire perpétuel de cette Société, qui embrassa tous les objets des différentes Académies de Paris. Le duc de la Force l'ayant appelé auprès de lui, lorsqu'il prit part au ministère, sous la régence, la cour l'employa dans les affaires les plus importantes. Il fut successivement premier commis du cardinal Dubois, de Law et du régent. Melon mourut à Paris, en 1738. Ses principaux ouvrages

sont : I. Un *Essai politique sur le commerce*, 1734, in-12, dont la seconde édition, de 1736, in-12, est la meilleure. L'auteur a une connaissance fort étendue des grandes affaires, et une extrême droiture de cœur et d'esprit. Il y discute plusieurs points importans sur nos intérêts et sur nos usages. Cet essai contient, dans un petit espace, de grands principes de commerce, de politique et de finance, appuyés par des exemples qui se présentent lorsque le sujet le demande. Son style, comme ses pensées, est mâle et nerveux, quoique défiguré par des fautes de langage et d'expression. Les hommes d'un esprit juste ont trouvé dans son livre quelques paradoxes, comme son opinion sur le changement des monnaies. Ils ont été réfutés par du Tot, dans ses *Réflexions sur le commerce et les finances*, 1738, 2 vol. in-12. II. *Mahmoud, le Gasnévide*, histoire orientale, traduit de l'arabe, avec des notes, 1729, in-8°; Rotterdam, 1730, in-12, avec des notes. C'est une histoire allégorique de la régence du duc d'Orléans. Elle offre de bons principes de morale et de législation, et des vues élevées et utiles. Le régent faisait un cas infini de Melon, et passait avec lui des heures entières à discuter les points les plus intéressans de son administration. On peut lui reprocher d'avoir entretenu les illusions de ce prince au sujet du système de Law ; et ce n'est pas la seule opinion chimérique qu'il lui avait inspirée. Melon était très-éclairé; mais il était quelquefois dominé par son imagination et par l'amour des nouveautés. III. *Lettre à madame la comtesse de Verrues, sur l'apologie du luxe*, dans les *Œuvres de Voltaire*, à la suite *du Mondain*. IV. Plusieurs Dissertations pour l'Académie de Bordeaux.

MELONCELLI (Gabriel-Marie), clerc régulier barnabite, né à Bologne, mort à Rome, le 10 juillet 1710, âgé de 72 ans, se livra avec succès à l'étude des belles-lettres et de la poésie italienne. Il devint membre de plusieurs Académies. Ses principaux ouvrages sont : I *Poesie liriche*, etc., Lucques, 1683, in-4°. II. *La Farsaglia, ovvero della guerra civile di M. Anneo Lucano, tradotta e trasportata in ottava rima*, Rome, 1707. III. *La Giuditta, componimento poetico diviso in 4 canti*, etc., Milan, 1712.

MELOSIO (François), né à Citta della Pieve, petite ville de l'Ombrie, valet-de-chambre du cardinal Spada. Il composa des poésies facétieuses, la plupart fondées sur des équivoques agréables et sur des doubles sens, selon le goût du siècle dans lequel il vivait, vers 1660. On a de lui : *Poesie e prose coll' aggiunta della terza parte*, Venise, 1683. Quelques-unes de ses *poésies* sont insérées dans le Recueil des *Rime oneste*, et dans d'autres ouvrages.

MELOT (Anicet), né à Dijon, en 1697. L'Académie des inscriptions l'appela dans son sein, en 1738. Il enrichit ses Mémoires de plusieurs Dissertations intéressantes. Nommé en 1741 pour être garde des manuscrits de la bibliothèque du Roi, il travailla au Catalogue des richesses que renferment ces immenses archives de la littérature. L'abbé Sallier ayant découvert un manuscrit de l'*Histoire de Saint Louis*, par Join-

ville, manuscrit de l'an 1309, et le plus ancien que l'on connaisse, il s'agissait de publier ce morceau curieux. On voulait y joindre deux autres ouvrages qui n'avaient point encore paru : la *Vie* du même monarque, par Guillaume de Nangis; et les *Miracles* de ce prince, décrits par le confesseur de la reine Marguerite, sa femme. Un glossaire devenait d'une nécessité indispensable pour entendre ces auteurs. C'est à ce travail que Melot s'appliqua pendant deux ans, et il commençait à mettre en œuvre ses matériaux, lorsqu'il mourut, le 10 septembre 1759, à l'âge de 62 ans. Cette édition de Joinville, publiée par Capperonnier, parut en 1761, in-fol. On a encore de Melot des *Mémoires* et *Dissertations* curieux, insérés dans le *Recueil* de l'Académie des inscriptions.

MELUN (Simon de), seigneur de la Louppe, d'une maison féconde en grands hommes, qui remonte au 10e siècle, suivit St. Louis en Afrique, l'an 1270, et se signala au siége de Tunis. A son retour, il fut fait maréchal de France, en 1293, et fut tué à la bataille de Courtrai, le 11 juillet 1302.

MELUN (Jean II, vicomte de), succéda, en 1350, à son père Jean Ier, dans la charge de grand-chambellan de France, et se trouva à la bataille de Poitiers, avec Guillaume, archevêque de Sens, son frère, et à la paix de Brétigni, en 1359. Il eut part à toutes les grandes affaires de son temps, et mourut en 1382, avec la réputation d'un homme très-éclairé.

MELUN (Charles de), seigneur de Normanville, et grand-maître de France sous Louis XI, était gouverneur de Paris et de la Bastille pendant la guerre dite du *bien public*. Sa conduite qui fut au moins imprudente, dans des circonstances aussi délicates, lui fit perdre la confiance du monarque, qui l'accusa d'avoir entretenu des liaisons secrètes avec le duc de Bretagne, son ennemi. Il fit arrêter Melun, et lui fit faire son procès. Il fut condamné à mort, et eut la tête tranchée, le 20 août 1648.

MELVIL (Sir James), historien, troisième fils de lord Keith, né à Halhil, dans le comté de Fife, en 1534, fut page, puis conseiller privé de Marie Stuart, veuve de François II, roi de France. (*Voyez* Marie Stuart, vers la fin.) Le roi Jacques Ier, fils de Marie, l'admit dans son conseil, et lui confia l'administration des finances. Ce prince voulut l'emmener avec lui, lorsqu'après la mort de la reine Élisabeth il alla prendre possession de la couronne d'Angleterre; mais il s'en excusa, et obtint la permission de vivre dans la retraite. On a de lui des *Mémoires* imprimés en anglais, in-folio, puis in-12 en français, 1695, 2 vol.; et, en 1745, 3 vol. L'abbé de Marsy, dernier éditeur, a retouché l'ancienne traduction française de cet ouvrage, et l'a augmentée d'un volume, composé de matières liées avec celles de ces Mémoires, c'est-à-dire, de plusieurs lettres de Marie Stuart, les unes originales en notre langue (car cette princesse parlait et écrivait bien en français), les autres traduites de l'anglais en latin. Ces Mémoires ont été trouvés par hasard dans le château d'Édimbourg, en 1660, dans un état un peu imparfait, après avoir éprouvé les injures du temps et

des troubles civils; ils ont passé dans les mains du petit-fils de l'auteur, qui les remit à George Scott, qui en a été l'éditeur, et les a publiés en 1683, in-fol., d'après le manuscrit original. Il est à remarquer qu'on ignore absolument quand et comment ils ont été déposés dans le château d'Édimbourg. Il n'est pas moins étonnant qu'ils aient été conservés presque en entier dans un lieu qui n'a pu défendre les archives du royaume de l'invasion des guerres civiles. « Le style des *Mémoires* de Melvil, dit un célèbre critique, est simple et naïf. On y voit le modèle rare d'un homme vertueux et inaccessible à l'ambition, d'un courtisan sincère, et d'un sage tolérant. Cependant, malgré la sagesse qui distingue ces Mémoires, l'auteur raconte sérieusement des contes puérils de sorcières et des histoires de sabbat, qu'il donne pour des faits authentiques. » Sir James Melvil mourut à Halhil, en 1606, âgé de 76 ans.

MELVILLE (Henri Dundas), homme d'état anglais, né vers l'année 1741, fut élevé à l'université d'Édimbourg, et se distingua d'abord dans la carrière du barreau. Il fut successivement avocat-député, procureur-général d'Écosse, procureur-général et garde-adjoint du sceau d'Écosse. Il fut appelé au parlement pour représenter la ville d'Édimbourg, et s'attacha au parti du ministère, qui était alors présidé par lord North. Dundas parut avec éclat au parlement, et s'y distingua par ses connaissances en administration. Il survécut au ministère de lord North, devint membre du conseil privé en 1782, puis trésorier de la marine. Williams Pitt ayant été placé à la tête du ministère, Dundas devint son ami intime et son coadjuteur, prit une part très-active à toutes les mesures de son administration, et fut chargé successivement du département de l'intérieur et de la marine. Lors de la retraite de Pitt, en 1801, Dundas résigna aussi tous ses emplois. L'année suivante il fut élevé à la pairie, et il rentra au ministère en 1804, comme premier lord de l'amirauté. Étant chargé du département de la marine, il avait été accusé de malversations, devant la chambre des communes. Il fut jugé par la chambre haute, qui l'acquitta, le 12 juin 1806. Il mourut le 27 mai 1811, dans la maison de Robert Dundas, lord premier baron de l'échiquier. On a de lui plusieurs brochures politiques, qui annoncent une grande connaissance des affaires.

MELVIN (André), né en Écosse, vers l'an 1543, fut amené de bonne heure en France, et nommé d'abord professeur en théologie dans l'université de Saint-André, ensuite à l'Académie de Sedan. Il mourut dans cette ville vers 1621, âgé de plus de 77 ans. On a de lui: I. *Satyra Menippea dicta*, Sedan, 1619, in-4°, réimprimée l'année suivante. L'auteur publia cet ouvrage, sous le nom pseudonyme de *Liberius Vincentius Hollandus*. Cette satire, où l'on peut encore puiser des renseignemens historiques, eut la plus grande vogue à l'époque où elle parut. II. Un ouvrage assez rare dont le titre singulier mérite d'être rapporté en entier: *Parasynagma Perthense, et juramentum Ecclesiæ Scoticanæ et pro supplici evangelicorum ministrorum in Angliâ ad se-*

reniss. regem con'rà larvatam geminæ Academiæ Gorgonem apologia, sive Antitami-camicategoria (pièce de vers latins, divisée en 50 strophes). Cet écrit parut en 1620, in-4°, sans nom de lieu.

MELZI (Louis), né à Milan, mort en 1617, chevalier de Malte, aussi célèbre dans les armes que par ses talens littéraires, a donné *Regole militari sopra il governo. e servizio particolare della cavalleria.*

MÊMES. *Voyez* Mesmes.

MEMMI (Simon). *Voyez* Martin.

MEMMIA (Sulpicia), femme de l'empereur Alexandre Sévère, morte à la fleur de son âge, avait des vertus; mais son caractère était fier et méprisant. Elle reprochait sans cesse à son époux son extrême affabilité. Ce prince lui répondit un jour : « J'affermis mon autorité en me rendant populaire. »

MEMMIUS-GEMELLUS (Caius), chevalier romain, cultivait l'éloquence et la poésie. Il fut d'abord tribun du peuple, ensuite préteur, et enfin gouverneur de Bithynie; mais, ayant pillé cette province, il fut, malgré le crédit de son ami Cicéron, envoyé en exil dans l'île de Patras, par César, l'an 61 avec Jésus-Christ. Il avait brigué le consulat avant sa disgrâce. Lucrèce lui dédia son poème comme à un homme qui connaissait toutes les finesses de l'art.

MEMMIUS (Pierre), docteur en médecine, né à Hérenthal, dans le Brabant, exerça d'abord sa profession à Utrecht, puis à Rostock, où il enseigna dans les écoles de la faculté, depuis 1561 jusqu'en 1581, époque à laquelle il fut appelé à Lubeck en qualité de médecin stipendié. Memmius mourut en cette ville, en 1589, âgé de 67 ans. Ses ouvrages sont : I. *De recto medicinæ usu liber unus.*, Delphis, 1564, in-8°. II. *Hippocratis Coi jusjurandum commentario illustratum. Accessit pars altera, quâ ratione medicorum vita et ars sanctè conservetur, declarans*, Rostochii, 1577, in-8°.

MEMMO (Tribecco), doge de Venise, succéda, en 879, à Vital Sandiano. Il était peu propre à gouverner, et ce fut sous son règne qu'éclata la guerre civile à Venise, entre les Caloprini et les Morosini. Il mourut en 991, peu regretté des Vénitiens. Il eut pour successeur Pierre Orseolo II.

MEMMO ou MEMO (Jean-Marie), né à Venise, de l'illustre famille de ce nom, mort dans cette ville, en 1579, fut fait chevalier par l'empereur Charles-Quint, auprès de qui sa république l'avait envoyé en qualité d'ambassadeur. On a de lui : I. *Dialogo sopra dispute filosofiche per formare perfetto un principe, una repubblica, un senatore, un cittadino, un soldato, ed un mercante*, Venise, 1563, in-4°. II. *Tre libri della sostanza e forma del mondo*, Venise, 1545, in-4°. III. *L'Oratore*, Venise, 1545, in-4°.

MEMNON, de l'île de Rhodes, le plus habile des généraux de Darius, roi de Perse, était frère de Mentor, qui livra la ville de Sidon à Artaxerces Ochus, et l'aida à se rendre maître de la Phénicie. Memnon conseilla à ce prince de ruiner son propre pays, pour couper les vivres à l'armée d'Alexandre-le-Grand, et d'attaquer

ensuite la Macédoine ; mais ce sage conseil fut désapprouvé des autres généraux. On se battit, et les Perses furent vaincus au passage du Granique, l'an 333 avant Jésus-Christ. Il défendit ensuite la ville de Milet avec vigueur, s'empara des îles de Chio et de Lesbos, porta la terreur dans toute la Grèce, et aurait pu arrêter les conquêtes d'Alexandre, s'il ne fût mort quelque temps après. La perte de ce héros, grand capitaine et homme actif, également propre à donner un conseil et à l'exécuter, entraîna la ruine de l'empire des Perses. Barsine, veuve de Memnon, renommée par sa beauté, fut faite prisonnière avec la femme de Darius. Ce fut la première femme qu'Alexandre aima. Il en eut un fils, nommé *Hercule*. — Les deux sœurs de Barsine épousèrent Ptolomée, fils de Lagus, et Eumène.

MEMNON, historien d'Héraclée, ville du Pont, florissait dans le 1er ou le 2e siècle de l'ère chrétienne. Il avait écrit une *Histoire des tyrans d'Héraclée*, dont on trouve quelques fragmens dans la *Bibliothèque* de Photius. On croit qu'il avait poussé son Histoire jusqu'au 24e livre. Il y a eu plusieurs éditions des Fragmens de Memnon; la plus estimée est aussi la plus nouvelle, elle a été publiée par Conrad Orellius, à Leipsick, en 1816. On en trouve une traduction française, par l'abbé Gédoyn, dans les *Mémoires* de l'Académie des inscriptions.

MENA (Don Juan de), poète espagnol, surnommé l'*Ennius castillan*, né à Cordoue, en 1412, eut de bonne heure beaucoup de goût pour la poésie. Il prit le Dante pour modèle; mais souvent il n'est qu'un copiste médiocre. On remarque dans ses productions plus d'érudition que de talent. Son poème le plus célèbre est le *Labyrinto*, poème en vers *de Arte mayor*, connu aussi sous le nom de *Las trecientes coplas* du nombre de stances dont il est composé. Mena loue dans cet ouvrage les hommes illustres de son pays, et ce fut ce qui assura son succès. Il mourut en 1456, âgé de 44 ans ; la plus ancienne édition de ses œuvres est celle de Saragosse, 1509 ; on cite aussi celles de Séville, 1526; Tolède, 1540, in-fol. ; Alcala, 1566, in-fol. ; 1599, in-f. Le poème le *Labyrinto* a été imprimé plusieurs fois séparément.

MENABENUS (Apollonius), naturaliste, bon poète et savant philosophe, né à Milan, fut premier médecin de Jean III, roi de Suède, et revint dans sa patrie vers 1581. Outre beaucoup d'ouvrages manuscrits, dont on ignore les titres, Menabenus a laissé: I. *De causis fluxûs et refluxûs aquarum Stockolmensium*. II. *Tractatus de magno animali, quod* Alcen *nonnulli vocant*, *Germani* Elendt, *et de ipsius partium in re medicâ facultatibus. Item Historia cervi rangiferi et gulonis*, filfras, *seu* vielfras *vocati* ; *Accessit Remberti Dodonæi de alce epistola*, Coloniæ, 1581, in-12.

MÉNÆCHME de NAUPACTE, vivait, d'après Pausanias, vers la 96e olympiade. Il fit une statue de Diane Laphyra, en or et en ivoire, qui fut placée dans la citadelle de cette déesse, à Calydon. Sous le règne d'Auguste, cette statue fut transportée à Patrea, en Arcadie, où on lui rendit un culte public. Pline nous apprend que ce sculpteur avait écrit sur

son art ; il parle aussi d'un veau sculpté par Ménechme.

MÉNAGE (Matthieu), ecclésiastique, né dans le Maine, en 1388, sous le règne de Charles VI, fut nommé recteur de l'université, en 1417, puis chanoine théologal de l'église de Saint-Maurice, à Angers, où il ouvrit un cours de théologie. Il fut nommé député au concile de Bâle, en 1432, et s'y distingua par son éloquence et par ses lumières. Il devait aussi assister au concile de Bourges, mais il mourut dans sa patrie, le 15 novembre 1446.

MÉNAGE (Gilles), bel-esprit du 17e siècle, né le 15 août 1613, à Angers, de Guillaume Ménage, avocat du roi, montra de bonne heure des dispositions pour les sciences. Après avoir fait avec succès ses humanités et sa philosophie, il fut reçu avocat du roi à Angers, à la place de son père. Dégoûté du barreau, il lui rendit cette place; et, comme cela occasiona un peu de brouillerie entre eux, Ménage fit ce jeu de mots, ***qu'il était mal avec son père, parce qu'il lui avait rendu un mauvais office.*** Il embrassa l'état ecclésiastique, obtint des bénéfices qui le mirent dans l'aisance, et se livra tout entier à l'étude des belles-lettres. L'abbé Chastelain le fit entrer chez le cardinal de Retz ; mais s'étant brouillé avec les autres personnes qui demeuraient chez cette éminence, il en sortit. Il alla demeurer dans le cloître Notre-Dame, et ouvrit chez lui une assemblée de gens de lettres, qui se tenait tous les mercredis, et qu'il appelait ses *Mercuriales*. Il lui arrivait assez souvent d'y parler si longuement, que ses auditeurs s'en retournaient sans avoir pu glisser un seul mot. Les derniers tenans de ce musée, qui eut lieu pendant quarante ans, furent Galland, Boivin, Delaunay, Pinsson, avocat, l'abbé du Bos, et de Valois, qui donnèrent à frais communs le premier *Menagiana*. Ménage avait beaucoup d'érudition, jointe à une mémoire prodigieuse, et citait sans cesse dans ses conversations des vers grecs, latins, italiens, français. Il disait qu'il ne voulait pas lire le Dictionnaire de Moreri, dans la crainte d'en retenir toutes les fautes. Il avait du génie pour la poésie italienne, et fut, suivant Voltaire, un de ceux qui prouvèrent qu'il est plus facile de versifier en italien qu'en français. Ses vers lui méritèrent d'être associé à l'Académie de la Crusca. L'Académie française lui aurait aussi ouvert ses portes, sans sa *Requête des Dictionnaires*, satire plaisante et écrite dans le style de Scarron, contre le Dictionnaire de cette société. Ce qui fit dire à Monmor, maître des requêtes : « C'est justement à cause de cette pièce qu'il faut condamner Ménage à être de l'Académie, comme on condamne un homme qui a déshonoré une fille à l'épouser.» Après la mort de l'académicien Cordemoi, en 1684, Ménage brigua sa place ; mais Bergeret, qui, avec moins de talens, avait plus de douceur et plus d'amis, lui fut préféré. L'humeur de Ménage était celle d'un pédant aigre et présomptueux. Sa vie fut une guerre continuelle ; il eut de nombreux ennemis parmi ses contemporains, et malheureusement il se les attira par sa faute. Toujours mêlé dans des querelles littéraires, auxquelles il eût pu rester étranger, il arma contre lui des amours-propres qu'il froissait

avec les armes des autres. Sa mémoire lui fournissait des épigrammes qu'il n'avait pas assez de goût pour bien appliquer; il les adressait souvent à des talens qu'il aurait dû respecter. On sait comment Molière l'en punit : peut-être, dans cette occasion, le poète comique passa-t-il les bornes des convenances. L'abbé d'Aubignac, Gilles Boileau, frère du satirique, Cottin, Sallo, Bouhours, Baillet furent les principaux objets de sa haine. Sa querelle avec l'abbé d'Aubignac vint de ce qu'après avoir discuté les beautés de détail des comédies de Térence, ils ne furent pas d'accord sur celle de ces pièces qui méritait le premier rang. Après divers écrits de part et d'autre, et beaucoup d'injures, tout le feu de Ménage s'éteignit. Il affecta des remords de conscience; il dit qu'il avait juré de ne jamais écrire ni lire de libelles. Ses scrupules furent mal interprétés. On plaisanta sur sa dévotion, qui ne lui avait pas ôté le goût des femmes. Ménage avait eu des attentions tendres pour mesdames de La Fayette et de Sévigné. Il aima surtout la première, lorsqu'elle s'appelait mademoiselle de la Vergne, et la célébra sous le nom de *Laverna*. L'équivoque de ce mot avec le mot latin *Laverna*, déesse des voleurs, occasiona une épigramme en vers latins, dont le sel tombe sur la réputation de *Fripier de vers*, que Ménage s'était faite.

Lesbia nulla tibi est, nulla est tibi dicta Corinna;
Carmine laudatur cinthia nulla tua.
Sed cùm doctorum compiles scrinia vatum,
Nil mirum, si sit culta Laverna tibi.

On l'a rendue ainsi en français :

Est-ce Corinne, est-ce Lesbie,
Est-ce Philis, est-ce Cinthie
Dont le nom est par toi chanté?
Tu ne la nommes pas, écrivain plagiaire,
Sur le Parnasse vrai corsaire,
Laverne est ta divinité.

Quant à Mme de Sévigné, elle avait des bontés pour lui, mais elle le traitait en amant sans conséquence. Elle abandonnait à ses baisers des bras qu'elle ne tenait point *trop chers*. Elle lui permettait cette liberté, si l'on en croit le malin Bussy, mais elle faisait si peu de compte de la passion de Ménage, qui avait contribué à lui orner l'esprit, qu'elle lui proposa de l'accompagner dans sa voiture à défaut de sa femme-de-chambre, un jour qu'elle allait faire des emplètes. Les vols faits par cet auteur aux Anciens et aux Modernes faisaient dire au poète Linière qu'il fallait le conduire au pied du Parnasse, et le marquer sur l'épaule. Ménage fut chargé par le cardinal Mazarin de la commission délicate de lui fournir la liste des gens de lettres qui méritaient des récompenses; il fit ce choix avec discernement, et obtint lui-même une pension de 2,000 livres. On a cité de lui plusieurs mots heureux. Se trouvant aux Chartreux, on lui montra le superbe tableau de Saint Bruno, par le Sueur: en le voyant, Ménage s'écria : «Sans la règle, il parlerait.» Sa maxime favorite était celle-ci : « J'aime qui m'aime, j'estime qui le mérite, et je fais plaisir à qui je puis. » Ménage disait vrai. Il mourut le 23 juillet 1692, à 79 ans. Le P. Ayrault, jésuite, l'exhorta dans ses derniers momens avec tant d'onction, que le mourant ne put s'empêcher de dire : « Je vois bien que si l'on a besoin d'une sage-femme pour entrer dans ce monde, on n'a pas moins besoin d'un homme sage

pour en sortir. » Ses ennemis le poursuivirent jusque dans le tombeau. C'est à ce sujet que le célèbre Lamonnoie fit cette épigramme :

Laissons en paix monsieur Ménage;
C'était un trop bon personnage,
Pour n'être pas de ses amis.
Souffrez qu'à son tour il repose;
Lui dont les vers et dont la prose
Nous ont si souvent endormis.

On l'accusait de n'avoir que de la mémoire. Un jour, s'étant trouvé chez madame de Rambouillet avec plusieurs dames, il les entretint de choses fort agréables qu'il avait retenues de ses lectures. Madame de Rambouillet, qui s'en apercevait bien, lui dit : « Tout ce que vous dites, monsieur, est charmant; mais dites-nous quelque chose présentement de vous. » On a de ce savant : I. *Dictionnaire étymologique, ou Origines de la langue française*, dont la dernière édition est celle de 1750, en 2 vol. in-fol., par les soins de Jault, professeur au collége royal, qui a beaucoup augmenté cet ouvrage utile à plusieurs égards, mais très-souvent ridicule par le grand nombre d'étymologies fausses et forcées dont il fourmille. La reine Christine disait à l'égard de cet ouvrage : « Non-seulement Ménage veut savoir d'où vient un mot, mais où il va. » Journel, imprimeur de Paris, ne voulait pas d'abord imprimer ce livre, parce qu'on y traitait les Parisiens de badauds. C'est à ce sujet que Ménage fit les vers suivans :

De peur d'offenser sa patrie,
Journel, mon imprimeur, digne enfant de Paris,
Ne veut rien imprimer sur la badauderie...
Journel est bien de son pays.

Cette princesse, lors de son voyage à Paris, le chargea de lui présenter les personnages les plus distingués de la capitale. Comme il se montrait extrêmement facile aux importuns, qui sollicitaient cet honneur surtout à ceux qui avaient quelques ouvrages : « Ce M. Ménage, s'écria-t-elle un jour, connaît bien des gens de mérite. » II. *Origines de la langue italienne*, Genève, 1685, in-fol. : ouvrage qui a le mérite et les défauts du précédent. On peut s'étonner qu'un Français ait fait une pareille entreprise ; mais l'étonnement cesse, lorsqu'on sait que, d'un côté, Ménage n'a fait que recueillir ce qu'il a trouvé sur ce sujet dans divers ouvrages italiens ; et que, de l'autre, plusieurs académiciens de Florence, et particulièrement Redi, Dati, Pancratici et Chimentelli lui ont fourni beaucoup de matériaux. Il n'entreprit cet ouvrage que pour prouver à l'Académie de la Crusca qu'il n'était pas indigne de la place qu'elle lui avait accordée dans son corps. Une édition de *Diogène Laërce*, avec des observations et des corrections très-estimées, Amsterdam, 1692, 2 vol. in-4°. IV. Des Notes sur les poésies de Malherbe, imprimées pour la première fois en 1666, in-8°, et qui ont servi à l'édition de 1722, 3 vol. in-12. V. *Remarques sur la langue française*, en 2 vol. in-12 ; peu importantes. VI. *L'Anti-Baillet*, 1690, 2 vol. in-12 ; critique qui fit quelque honneur à son savoir, mais très-peu à sa modération et à sa modestie. VI. *Histoire de Sablé*, 1686, in-fol. ; savante et minutieuse. VIII. Des *Satires* contre Montmaur, dont la meilleure est la métamorphose de ce pédant en perroquet. On les trouve dans le recueil de Sallengre. IX. Des *Poésies* lati-

nes, italiennes, grecques et françaises, Amsterdam, 1663, in-12; les dernières sont les moins estimées. On n'y trouve que des épithètes, de grands mots vides de sens, des vers pillés de tous côtés et souvent mal choisis. Son génie poétique étant froid et stérile, il faisait des vers en dépit des muses. Aussi Boileau le raille-t-il de son affectation à se servir de lieux communs pour remplir ses hémistiches : « en charmes féconde ; à nulle autre pareille ; chef-d'œuvre des cieux, etc. » Le Clerc dit, dans son Parrhasiana, que les vers italiens de Ménage ne valaient guère mieux que ses vers français. On convient cependant qu'en général ils ont un air plus facile, et les Italiens furent surpris, dans le temps, qu'un étranger eût aussi bien réussi à versifier dans leur langue. Quant à ses poésies latines, Morhof prétend qu'il a pillé souvent Vincent Fabricius ; mais la vérité est que les muses latines de Ménage et de Fabricius sont aujourd'hui bien peu connues. X. *Mulierum philosophorum historia*, Lyon, 1690, in-12. XI. *Vita Petri Ærodii*, ibid., 1675, in-4°. XII. *Vita Matthæi Menagei*, ibid., 1674, 1692, in-8°. XIII. *Juris civilis amœnitates*, 1677, in-8°; réimprimées à Francfort, 1737, in-8°. On donna après sa mort, comme nous l'avons dit, un *Ménagiana*, d'abord en 1 vol., ensuite en 2, enfin en 4, l'an 1715. Cette dernière édition est due à Lamonnoie, Galland, Gouley et Faydit, qui ont enrichi ce recueil de plusieurs remarques savantes qui l'ont tiré de la foule des Ana. Il s'y trouve pourtant bien des choses inutiles. On doit encore à Ménage une édition des *Œuvres de Sarrazin*, Paris, 1657, in-4°; 1658, in-12; un *Recueil des éloges faits pour le cardinal Mazarin*, Paris, 1666, in-fol.; enfin, *Vita Gargilli Mamurræ* (Pierre Montmaur), Paris, 1643, in-4°. (*V.* Quillet, Cotin, Martignac, Hildebert, Corsin). Bayle observe que parmi ceux qui ont écrit sur Ménage, et parlé de sa prodigieuse mémoire, la plupart ont omis de remarquer un fait assez extraordinaire : non-seulement il la conserva dans un âge très-avancé, mais l'ayant perdue tout à coup, il eut le bonheur de la recouvrer. On trouve dans ses Poésies latines, imprimées à Amsterdam, en 1687, un hymne à Mnémosyne, déesse de la mémoire, où il déplore avec beaucoup d'amertume la perte d'une faculté qui lui était si chère. En 1690, le 27 novembre, à l'âge de 77 ans 3 mois et quelques jours, il en célébra le retour dans une autre pièce latine.

Audisti mea vota : seni memorem mihi mentem
Diva redonasti ...
..... Tua sunt hæc munera, Diva
Ingenii per te nobis renovata juventa est.

Ménage a laissé un grand nombre d'ouvrages manuscrits, entre autres des remarques sur Varron, Columelle, Anacréon, Marc-Aurèle et Rabelais.

MÉNAGEOT (François-Guillaume), né à Londres, en 1744, revint en France, patrie de ses parens, à l'âge de 6 ans. Son père, qui était bon peintre de paysages, ayant reconnu qu'il avait d'heureuses dispositions pour le genre de l'histoire, lui fit prendre des leçons de Deshais, et ensuite de Boucher, peintre du roi. Vien fut ensuite son maître, et devint

bientôt son ami. Ménageot remporta le grand prix de peinture en 1766, et passa ensuite cinq ans à Rome comme pensionnaire du roi. Revenu plus tard à Paris, il fut agréé à l'Académie royale, en 1777, sur son grand tableau des adieux de Polyxène à Hécube, et il fut reçu académicien trois ans après, pour son *Tableau de l'étude qui veut arrêter le temps*. Il fut ensuite nommé directeur de l'Académie de France à Rome, et y resta jusqu' la dissolution de cet établissement, en 1793. De retour en France, en 1800, il fut nommé membre de l'Institut et professeur à l'école de peinture de l'Académie. Il est mort le 4 octobre 1816. Ses tableaux d'histoire sont plus connus que ceux de chevalet. Outre ceux dont nous avons parlé, on cite encore : La *Mort de Léonard de Vinci*; *Dagobert Ier donnant des ordres pour la construction de l'église de Saint Denis ; Mars et Vénus ; Astyanax arraché des bras de sa mère*. Dans toutes ses compositions son dessin est pur, son coloris est harmonieux, et l'ensemble de ses tableaux plein de grace et d'expression.

MÉNAGER. *Voyez* MESNAGER.

MENAHEM. *Voyez* MANAHEM.

MÉNANDRE, ancien poète grec, né au bourg ou dême de Céphisia, dans l'Attique, l'an 342 avant J.-C. la même année qu'Épicure. Honoré parmi les Grecs du titre de *Prince de la nouvelle comédie*, il fut préféré à Aristophane. Ménandre ne s'est point, comme lui, livré à une satire dure et grossière, il assaisonnait ses comédies d'une plaisanterie douce, fine et délicate, ne s'écartant jamais des lois de la plus austère bienséance. Pline rapporte que les rois d'Égypte et de Macédoine rendirent hommage à son mérite en lui députant des envoyés et même des vaisseaux pour l'engager à se rendre dans leurs cours : Ménandre préféra la liberté aux faveurs des rois et des grands; il ne voulut point quitter sa patrie, et cependant l'envie et la corruption le privèrent parmi ses concitoyens de la justice que les étrangers s'étaient empressés de lui rendre. Sur cent huit comédies qu'il avait composées il n'obtint que huit couronnes; la partialité des juges les prodiguait à Philémon son concurrent, qui lui était bien inférieur. « Avouez, lui disait un jour Ménandre, avec la franchise et la simplicité de son siècle, que vous ne les recevez pas sans rougir. » Il ne nous reste que très-peu de fragmens de ses ouvrages; non-seulement les originaux, mais une très-grande partie de ceux qu'avait traduits Térence, ont été perdus par l'effet d'un naufrage. On dit que toutes ses pièces avaient été traduites ou imitées par le poète latin, et nous n'en possédons plus que six, que Térence avait, avant cet accident, empruntées de lui et habillées à la romaine. Ainsi c'est dans Térence que nous devons chercher et lire Ménandre. Jules-César semble honorer Térence en l'appelant un demi-Ménandre (*Dimidiate Menander*). Les fragmens que le Clerc en a recueillis et publiés en Hollande, in-8°, 1709, ne peuvent donner qu'une idée de l'élégance de son style et nullement de la conduite de ses pièces. Il y a une édition bien antérieure sous ce titre : *Menandri ex comœdiis, quæ supersunt*, gr. et lat., Paris, chez Guillaume Morel, 1553, in-8°. Mais les au-

teurs anciens s'accordent à nous le présenter comme un modèle accompli. Quintilien, Aristophane le grammairien, Ovide, Plutarque célèbrent à l'envi son génie et son talent. Voici le jugement que ce célèbre biographe porte du poète comique grec. Ménandre sait adapter son style, et proportionner son ton à tous les rôles, sans négliger le comique, mais sans l'outrer. Il ne perd jamais de vue la nature; et la souplesse ou la flexibilité de son expression ne saurait être surpassée. On peut dire qu'elle est toujours égale à elle-même et toujours différente, selon le besoin; semblable à une eau limpide qui coule entre deux rives inégales, et prend toutes les formes sans rien perdre de sa pureté. Il écrit en homme d'esprit, en homme de bonne société, il est fait pour être lu, représenté, et appris par cœur pour plaire en tous lieux et en tout temps, et l'on n'est pas surpris en lisant sa pièce, qu'il ait passé pour l'homme de son siècle qui s'exprimait avec le plus d'agrément, soit dans la conversation, soit par écrit. On peut ajouter à cet éloge de Plutarque, dont le témoignage ne peut être révoqué en doute, que les pièces de Ménandre faisaient l'ornement des fêtes publiques et particulières; qu'on en représentait pendant les festins; qu'on en déclamait dans les noces; qu'elles servaient de texte et de sujet habituel dans les exercices littéraires, que les maîtres proposaient à leurs disciples. Enfin Denis d'Halicarnasse et Dion Chrysostôme ajoutent qu'il n'était pas permis à un homme bien élevé de ne pas savoir tout Ménandre par cœur. Comment, après que cet illustre poète était dans toutes les bouches, et que ses pièces étaient répandues sur toute la surface de l'immense empire romain, peut-on considérer sans douleur la perte que nous avons faite de ses chefs-d'œuvre. Espérons encore que peut-être ce trésor, enfoui dans un coin obscur du monde, reparaîtra quelque jour pour venir briller de tout son éclat, aux yeux des générations futures, et commander l'admiration des hommes. Ménandre mourut la troisième année de la 122e olympiade, l'an 293 avant J.-C., à 52 ans; il se noya dans le Pyrée.

Comicus ut periit, mediis dum nabat in undis.

Son tombeau se voyait du temps de Pausanias sur le chemin qui conduisait du Pyrée à Athènes, à côté du monument érigé en l'honneur d'Euripide. Quintilien nous le représente comme ayant été passionnément adonné aux femmes, et Phèdre lui donne les allures et l'extérieur d'un homme de ce caractère.

Unguento delibutus, vestitu adfluens
Veniebat gressu delicatulo et languido.
L. V Fab. 2.

On peut regarder comme un supplément nécessaire aux fragmens de Ménandre les observations sur les remarques de le Clerc, que le docteur Bentley, sous le nom de Phileleutherus Lipsiensis, a fait imprimer à Leyde, en 1710, et à Cambridge, en 1713. Poinsinet de Sivry a donné une traduction d'un grand nombre de fragmens de Ménandre à la suite de son *Théâtre d'Aristophane* (Paris, 1784, in-8°, tom. 4, pag. 261 - 85).

MÉNANDRE, disciple de Simon-le-Magicien, se fit chef d'une secte particulière, en changeant quelque chose à la doc-

trine de son maître. « Il reconnaissait, comme Simon, un Être éternel et nécessaire, qui était la source de l'existence; mais il enseignait que la majesté de l'Être suprême était cachée et inconnue à tout le monde, et qu'on ne savait de cet Être rien autre chose, sinon qu'il était la source de l'existence, et la force par laquelle tout existait. Une multitude de génies, sortis de l'Être suprême, avaient, selon Ménandre, formé le monde et les hommes. Les anges, créateurs du monde, par impuissance ou par méchanceté, enfermaient l'ame humaine dans des organes où elle éprouvait une alternative continuelle de biens ou de maux, qui finissaient par la mort. Des génies bienfaisans, touchés du malheur des hommes, leur avaient ménagé des ressources sur la terre; mais les hommes les ignoraient, et Ménandre assurait qu'il était envoyé par les génies bienfaisans, pour les leur découvrir et leur apprendre le moyen de triompher des anges créateurs. Ce moyen était le secret de rendre les organes de l'homme inaltérables; et ce secret consistait dans une espèce de bain magique que Ménandre faisait prendre à ses disciples, et qu'on appelait la vraie résurrection, parce que ceux qui le recevaient ne vieillissaient jamais. Ménandre eut des disciples à Antioche; et il y avait encore, du temps de Saint Justin, des ménandriens, qui ne doutaient pas qu'ils ne fussent immortels. »

MÉNANDRE-PROTECTOR, écrivain et historien de Constantinople, écrivit l'Histoire après Agathias, mais il parait lui avoir été fort supérieur. Malheureusement nous n'en pouvons juger que par quelques fragmens, à la vérité assez étendus, que nous a conservés Constantin-Porphyrogénète, et par quelques extraits faisant partie des fragmens de l'antiquité découverts en 1820 par M. Mai, dans la bibliothèque du Vatican. Ils roulent sur les différentes ambassades et négociations des empereurs d'Orient. On y voit partout un écrivain réel et fidèle, plus occupé de choses que de mots. Ces extraits répandent beaucoup de jour sur les Huns, les Avares et autres peuples du nord; mais ce qu'on y trouve de plus remarquable, est le Traité de Justinien et de Cosroës, avec toutes les formalités dont il fut accompagné. Ce traité est un des monumens les plus précieux échappés au temps et à la barbarie.

MENAPIUS (Guillaume), savant personnage du 16e siècle, né à Grevenbroëck, au duché de Juliers, mort prévôt de l'église collégiale de Saint-Adelbert, à Aix-la-Chapelle, en 1561, n'exerça point la médecine; mais comme il avait acquis de grandes connaissances dans l'art de guérir, on a de lui : I. *Ratio victûs salubris et sanitatis tuendæ*, Coloniæ, 1540, in-4°, avec le Traité *De triplici vitâ*, Basileæ, 1540, in-8°; 1549, in-4°. II. *Encomium febris quartanæ, adjuncta est ratio curandi febrem quartanam*, Basileæ, 1542, in-8°; Lugduni-Batavorum, 1636, in-8°, avec d'autres *Traités*.

MENARD (François), né à Stellenworf, en Frise, l'an 1570, professa les humanités et le droit à Poitiers, et reçut une pension de Louis XIII. Il mourut en 1623. On a de lui les ouvrages suivan-

I. *Regicidium detestatum, quæsitum, præcautum*, Poitiers, 1610, écrit à l'occasion de la mort d'Henri IV. II. *Orationes legitimæ*, Poitiers, 1614, in-8°. III. *Disputationes de juribus episcoporum*, Poitiers, 1612, in-8°, etc.

MÉNARD (Dom Nicolas-Hugues), né à Paris, en 1585, bénédictin de Saint-Maur, un des premiers religieux de cette congrégation qui s'appliquèrent à l'étude, mourut à Paris, le 21 janvier 1644, à 57 ans, regardé comme un homme de beaucoup d'érudition et d'une grande justesse d'esprit. Lorsque le P. Sirmond, jésuite, trouvait dans ses lectures quelque passage difficile, il disait qu'il avait plutôt fait d'aller consulter dom Ménard que de feuilleter les auteurs; et il ne le consultait jamais inutilement. On a de ce savant : I. *Martyrologium sanctorum ordinis Sancti-Benedicti*, Paris, in-8°, 1629. II. *Concordia regularum*, de Saint Benoît d'Aniane, avec la vie de ce saint, ibid., 1638, in-4°. III. Le *Sacramentaire de Saint Grégoire-le-Grand*, en latin, 1642, in-4°. IV. *Diatriba de unico Dionysio*, ibid., 1643, in-8°. Ces ouvrages sont pleins de recherches curieuses et de notes savantes analogues à leur sujet. Elles respirent le goût de l'antiquité et de la saine critique. On ne peut cependant donner ce dernier éloge à sa dissertation sur Saint Denis, et il a voulu prouver inutilement que l'Aréopagite était le même que l'évêque de Paris. Ce fut lui qui déterra l'épître de Saint Barnabé dans un manuscrit de l'abbaye de Corbie. Elle ne parut, enrichie de ses remarques, qu'après sa mort, par les soins de dom d'Achery, qui mit une préface à la tête, Paris, 1645, in-4°. On peut consulter sur ce bénédictin les Mémoires de Nicéron, et l'*Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*, par D. Tassin. *Voy.* Hermant.

MÉNARD (Claude), né à Angers, en 1580, d'une famille de robe, conseiller du roi, lieutenant de la prévôté de sa patrie, se signala par son savoir et par sa vertu. Il suivit d'abord la carrière du barreau; mais, après la mort de son épouse, il embrassa l'état ecclésiastique. Il eut beaucoup de part aux réformes de plusieurs monastères d'Anjou. Ce magistrat aimait passionnément l'antiquité. Une partie de sa vie se consuma en recherches dans les archives, d'où il tira plusieurs pièces curieuses. Il mourut le 20 janvier 1652, à 72 ans, après avoir publié : I. L'*Histoire de Saint Louis*, par Joinville, 1617, in-4°, avec des notes pleines de jugement et d'érudition. II. *Les deux premiers livres de Saint Augustin contre Julien*, qu'il tira de la bibliothèque d'Angers, Paris, 1617, in-fol. et in-8°. III. *Recherches sur le corps de Saint Jacques-le-Majeur*, qu'il prétend reposer dans la collégiale d'Angers; ce qui ne favorisait point la prétention qu'a l'Espagne de posséder ses reliques; mais les preuves des Français et des Espagnols ne sont pas démonstratives. On trouve, dans cet ouvrage et dans ses autres productions, du savoir, mais peu de critique, et un style dur et pesant. IV. *Histoire de Bertrand Duguesclin*, 1618, in-4°, ouvrage qui peut servir de matériaux pour une nouvelle histoire

de ce connétable. V. *Itinerarium B. Antonini martyris, cum annotationibus*, Angers, 1640, in-4°. VI. *Sancti Hyeronimi indiculus de hæresibus Judæorum*, ibid., 1617, in-8°.

MÉNARD (Pierre), avocat distingué au parlement de Paris, né à Tours, retourna dans sa patrie, s'y livra uniquement à l'étude, et y mourut vers 1701, à 75 ans. On a de lui des ouvrages qui eurent quelques succès : tels sont, *l'Académie des princes; l'Accord de tous les chronologues*, etc. Cet auteur jouissait d'une estime générale; sa probité, sa douceur, sa droiture, ses connaissances, la lui avaient conciliée.

MÉNARD (Jean de la Noe), prêtre et théologien du diocèse de Nantes, né dans cette ville, en 1650, d'une bonne famille, fut d'abord avocat. La perte d'une cause juste l'ayant dégoûté du barreau, il embrassa l'état ecclésiastique, et dirigea trente ans le séminaire de Nantes. Il mourut le 19 avril 1717, à 67 ans, après avoir fondé une maison du Bon-Pasteur pour les filles corrompues. On a de lui un *Catéchisme*, in-8°, qui est estimé, et dont il y a eu plusieurs éditions. Sa Vie a été publiée en 1734, in-12.

MÉNARD, né l'an 1686, à Castelnaudary en Languedoc, entré dans la congrégation de la Doctrine Chrétienne en 1704, y reçut le sacerdoce, se fit dispenser de ses engagemens en 1726, et mourut en 1761. Son nom n'est guère connu, quoique plusieurs de ses Poëmes aient été couronnés par l'Académie des jeux floraux de la ville de Toulouse.

MÉNARD (Léon), antiquaire, conseiller au présidial de Nîmes, académicien honoraire de l'Académie des sciences et belles-lettres de Lyon, et associé à celle des belles-lettres de Marseille, naquit à Tarascon, en 1706, et mourut à Paris, en 1767. Le premier ouvrage que cet académicien publia fut le roman des *Amours de Callisthène et d'Aristoclès*, La Haye (Paris), 1740, in-12; production qui fut beaucoup admirée et beaucoup critiquée. Ménard s'appliqua ensuite à des ouvrages plus solides; il composa l'*Histoire civile, ecclésiastique et littéraire de Nîmes*, 1750-58, en 7 vol. in-4°. Cette Histoire est remplie de recherches curieuses. Le chef-d'œuvre de Ménard est le livre qui a pour titre *Mœurs et usages des Grecs*, Lyon, 1743, in-12. Ce savant avait une très-grande connaissance des plus célèbres auteurs anciens et modernes. Les sources où cet académicien puisa pour composer son Traité des mœurs et usages des Grecs furent les Œuvres d'Homère, de Plutarque, d'Hésiode, de Pindare, d'Anacréon, de Sophocle, d'Euripide, de Pausanias, de Polybe, d'Hérodote, d'Athénée, d'Eschyle, de Pollux, de Suidas, de Meursius, de Sigonius, de Lazius, d'Ortelius, de Faber, de Bulengerus, de Fabricius, de Baccius, des Dacier, de Tourreil, de dom Calmet, et il se servit beaucoup aussi des Mémoires de l'Académie des inscriptions. Il imita en cela le célèbre peintre Zeuxis, qui, voulant faire le portrait d'Hélène, rassembla devant lui les plus belles personnes qui fussent dans toute la Grèce, et transporta sur son ouvrage ce que toutes ces

diverses beautés avaient de plus parfait et de plus frappant. Ménard divisa en quatre parties son Traité des mœurs : dans la première, il traita de la religion des Grecs et de tout ce qui y a rapport; dans la seconde, de l'état politique et du gouvernement de la Grèce ; dans la troisième, des sciences et arts que cultivaient les Grecs ; et dans la quatrième, de la vie privée des Grecs et de tout ce qui a quelque rapport à leors usages domestiques. Nous avons encore de lui : I. Des *Pièces fugitives*, pour servir à l'Histoire de France, Paris, 1759, 3 vol. in-4°, qui lui avaient été communiquées par le marquis d'Aubais. II. *Réfutation du sentiment de Voltaire*, qui traite d'ouvrage supposé le *Testament politique du duc de Richelieu*, Paris, 1750, in-12.

MENARDAYE (Pierre-Jean-Baptiste de la), prêtre, mort le 12 juillet 1758, à 70 ans, avait été de l'Oratoire. On a de lui : *Examen de l'histoire des diables de Loudun*, Liège, 1749, 2 vol. in-12, sur lequel on peut voir l'article Grandier, vers la fin.

MÉNARDIERE (la). *Voyez* Mesnardière.

MÉNARS. *Voyez* Poisson.

MÉNASSES. *Voyez* Manassès.

MENCE (Ferdinand), se distingua tellement au 16e siècle à l'université d'Alcala de Hénarez, où il enseignait la médecine, que Philippe II, roi d'Espagne, le nomma son premier médecin, et le combla de bienfaits. Mence n'abusa point de son crédit, et l'employa au contraire à contribuer aux succès des études de son art, en faisant fonder par Philippe plusieurs chaires de médecine dans les différentes universités de son royaume. On a de ce médecin : I. *Claudii Galeni de pulsibus liber è græco conversus, et commentariis illustratus*, Compluti, 1553, in-4°. II. *Claudii Galeni liber de urinis, cum interpretatione et commentariis locupletissimis*, ibid., 1555, in-4°. — *Commentaria in libros Galeni de sanguinis missione et purgatione*, ibid., 1555, in-8°; Augustæ-Taurinorum, 1587, 1589, in-8°. III. *Libellus utilissimus de ratione permiscendi medicamenta quæ passim in usu veniunt*, Compluti, 1555, in-8°; Augustæ-Taurinorum, 1587, 1625, in-8°.

MENCIUS. *Voyez* Meng-Tseu.

MENCKE (Louis-Othon), *Menckenius*, savant philologue, né à Oldenbourg, en 1644, d'un sénateur de cette ville, étudia dans plusieurs universités d'Allemagne. Ses connaissances dans la philosophie, la jurisprudence et la théologie, lui méritèrent la chaire de professeur de morale à Leipsick, en 1668. Il fut cinq fois recteur de l'université de cette ville, et sept fois doyen de la faculté de philosophie. Mencke est le premier auteur du Journal qui parut à Leipsick, intitulé : *Acta eruditorum Lipsiensium*, dont il y avait déjà 30 volumes lorsqu'il mourut, le 29 janvier 1707. Il avait ouvert, lorsqu'il forma le projet de cet ouvrage, une correspondance avec les savans de toutes les nations, et avait fait dans cette vue un voyage en Hollande et en Angleterre. Il donna des éditions de plusieurs savans ouvrages, et composa des Traités de jurisprudence, dans lesquels il y a un grand fonds d'é-

rudition. Les principaux sont : I. Un Traité intitulé : *Micropolita, seu respublica in microcosmo conspicua*, Leipsick, 1666, in-4°. II. *Jus majestatis circà venationem*, 1674, in-4°. III. *Programma de origine domûs Hohenzollerianæ*, ibid., 1703, in-4°. IV. *De justitiâ auxiliorum contrà fœderatos*, ibid., 1685, in-4°.

MENCKE (JEAN-BURCKHARD), fils du précédent, né à Leipsick, en 1674, voyagea en Hollande et en Angleterre, où il se fit estimer des savans. A son retour, il devint professeur en histoire à Leipsick, et ensuite historiographe et conseiller aulique de Frédéric-Auguste de Saxe, roi de Pologne, et membre de l'Académie de Berlin et de la Société royale de Londres. Ce savant mourut le 1er avril 1732, à l'âge de 58 ans. On a de lui : I. *Scriptores rerum Germanicarum, speciatim Saxonicarum*, Leipsick, 3 vol. in-fol., 1728 et 1730. II. *Catalogue* des principaux historiens, avec des remarques critiques sur la bonté de leurs ouvrages, et sur le choix de leurs éditions, 1714, in-12. III. Deux *Discours latins sur la charlatanerie des savans*, Amsterdam, 1716, in-8°. Ce titre promet beaucoup, mais l'exécution n'y répond pas; et on ne saurait faire un plus mauvais livre avec un meilleur titre. Ce ne sont point les mémoires qui ont manqué à l'auteur, c'est l'auteur qui a manqué aux mémoires. Ces discours ont été traduits en diverses langues. Il y en a une traduction française, imprimée en 1721, à La Haye, in-8°, avec des remarques critiques de différens auteurs. Il faut ajouter à ce volume, *Critique de la charlatanerie des savans*, Paris, 1726, in-12, attribuée à Camusat ou Coquelley. IV. Plusieurs Dissertations sur des sujets intéressans, etc. V. Il a publié 33 vol. du *Journal de Leipsick*, qu'il continua après la mort de son père, et que Frédéric Othon, son fils aîné, continua après lui. VI. Une édition de la *Méthode pour étudier l'Histoire*, de l'abbé Lenglet, deux vol. in-12, avec des additions et des remarques. VII. Mencke a eu une part très-considérable dans le *Dictionnaire des Savans*, imprimé en allemand, à Leipsick, en 1715, in-fol. C'est le premier ouvrage de ce genre qui ait paru. (*Voyez* JOECHER.) Il avait formé le plan de cet ouvrage, dont il fournit à ses collaborateurs les matériaux les plus essentiels, et se chargea des articles des savans italiens et anglais. VIII. *Bibliotheca Menckeniana*, Lipsiæ, 1723, in-8°. C'est un catalogue de tous les livres et les manuscrits en toutes langues de la bibliothèque de son père et de la sienne, qui était très-riche, et qu'il avait eu l'intention de rendre publique. Il travailla à rédiger ce catalogue dont la disposition est très-bien entendue. On peut voir l'éloge de Mencke dans les *Acta erudit. Lipsiens.*, et dans les *Mémoires* de Nicéron.

MENCKE (FRÉDÉRIC OTHON), fils du précédent, né à Leipsick en 1708, succéda à son père dans la chaire d'histoire de l'université de sa patrie. Il mourut le 14 mars 1754. Il avait continué les *Acta eruditorum*, depuis l'année 1732. On a de lui, entre autres ouvrages : I. *Bibliotheca virorum, militiâ æquè ac scriptis illustrium*, Leipsick, 1733, in-8°.

II° *Miscellanea Lipsiensia nova*, ibid., 1742-54, 10 volumes, in-8°. III. *Observationum linguæ latinæ liber*, ibid., 1745, in-8°. III. *De Romanum veterum stipendiis militaribus, dissertatio*, etc.

MENDAJORS. *V.* MANDAJORS.

MENDANA DE NEYRA (ALVARO), navigateur du 16° siècle, né en Espagne en 1541, passa dans sa jeunesse au Nouveau-Monde, près de son oncle, D. Pedro de Castro, gouverneur de Lima. Ayant un goût naturel pour les voyages, il fit plusieurs courses dans le but de découvrir des terres nouvelles. Parmi les îles qu'il découvrit, on cite celle de Guadalcanal, de Saint-Christophe et d'Isabelle. Il obtint ensuite le commandement d'une expédition dont l'objet était d'établir une colonie sur l'île Saint-Christoval. Il fit dans ce voyage plusieurs découvertes, entre autres celle d'une île à laquelle il donna le nom de *Santa-Cruz*, où il tenta de former un établissement; mais les violences des Espagnols leur attirèrent l'inimitié des naturels du pays, et Menda mourut de chagrin le 18 octobre 1595. On peut consulter sur ce navigateur les collections de Thevenot et de Dalrymple.

MENDELSOHN (Mosès), c'est-à dire Moyse, fils de Mendel, né à Dessau en 1729, de parens israélites, mourut à Berlin en 1785. Mosès mêla l'étude au commerce, et devint un des plus célèbres écrivains d'Allemagne. En 1755 il débuta par un écrit intitulé *Jérusalem*, plein de propositions hardies. Il prétend que les juifs ont une loi et non une religion révélée; que des dogmes ne peuvent pas être révélés, et que la seule doctrine de sa nation est la religion naturelle. Il se fit beaucoup d'honneur par son *Phædon, ou Entretien sur la spiritualité et l'immortalité de l'ame*, traduit en français, Paris, 1773, in-8°, dans lequel ce grand principe, fondement de toute morale, est développé avec la sagacité d'un philosophe éclairé et les charmes d'un écrivain élégant. Cet ouvrage le fit appeler par quelques journalistes *le Socrate des juifs*; mais il n'avait pas le courage du philosophe grec. Timide et même pusillanime, il servit faiblement sa nation, dont il aurait pu devenir le bienfaiteur, en la réformant. La souplesse de son caractère doux, modeste, officieux, lui conciliait également le suffrage des superstitieux et des incrédules. Il ne put jamais parvenir cependant à être admis ni aux entretiens du roi de Prusse, ni à l'Académie de Berlin, quoiqu'il eût en 1764 remporté le prix qu'il avait proposé sur cette question : « Les vérités métaphysiques et morales sont-elles susceptibles du même degré de certitude et d'évidence que les vérités mathématiques, et, dans le cas qu'elles ne le seraient pas, quelle espèce et quel degré d'évidence et de certitude peut-on leur assigner? » La nation juive lui accorda, après sa mort, les honneurs qu'elle rend ordinairement à son premier rabbin. On ne le porta au tombeau que vingt-quatre heures après qu'il eût expiré, contre l'usage imprudent des juifs qui enterrent leurs morts avant le coucher du soleil. Mendelsohn était d'une famille honnête, mais pauvre. Il entra très-jeune dans un comptoir de sa nation, et s'y

fit également estimer par sa capacité et par son intégrité. Mais la philosophie et la litterature furent bientôt ses principales occupations. Le fameux Lessing lui donna des conseils qui le firent marcher d'un pas plus rapide dans la carrière des lettres, sans le détourner des occupations nécessaires à sa subsistance. On a encore de lui : I. *Œuvres philosophiques*, 2 vol., Berlin, 1771. II. *Lettre au Diacre Lavater, à Zurich*, ibid., 1770. III. *Commentaire* sur l'Ecclésiaste. IV. *Traduction* du premier livre de l'Ancien Testament, Gottingue, 1778. V. *Lettres sur le sentiment*, Berlin, 1755, in-8°. VI. *Traité du sublime et du naïf dans les belles-lettres*, écrit en allemand, dont la traduction française, par Bruyset, se trouve dans le Journal étranger de l'abbé Arnaud. Cet ouvrage et quelques autres écrits de Mosès ont été recueillis à Berlin, in-8°, sous le titre de *Moses Mendelshons wercke*. *Voy.*, pour de plus amples détails, le Dictionnaire de Meusel, et un écrit de Mirabeau, intitulé : *Sur Moses Mendelshon*, Londres, 1787; Bruxelles et Paris, 1788, in-8°.

MENDES (ANTONIO-FELIX), auteur portugais, né le 14 janvier 1606, était professeur de poésie latine et vulgaire dans l'Académie latine et portugaise. Il est auteur de plusieurs ouvrages sur la langue latine. Nous ne citerons que sa grammaire, dont la première édition parut à Lisbonne, en 1637, la seconde en 1649; c'est la grammaire d'Aranjo, disposée sur un nouveau plan.

MENDEZ (ALPHONSE), missionnaire portugais, créé patriarche d'Abyssinie en 1626, se conduisit dans cette dignité avec tant d'insolence qu'il se fit bannir du pays en 1634, et que, depuis cette époque, le nom de Rome, sa religion et son pontife, sont devenus pour les Abyssins les objets de l'exécration la plus marquée.

MENDEZ (MOYSE), poète anglais, et auteur dramatique, mort en 1758, fut reçu maître-ès-arts à l'université d'Oxford. Cet écrivain était juif d'origine. On a de lui un poème qui se trouve dans la collection de Dodsley.

MENDEZ-PINTO. *Voyez* PINTO.

MENDOZA (Don INIGO LOPEZ DE), connu aussi sous le nom de *Marquis de Santillane*, naquit le 19 août 1398, s'acquit une grande réputation par ses talens et ses richesses, et fut un des principaux ornemens de la cour poétique de Jean II, roi de Castille. Il combattit à Olmedo, en 1445, sous les drapeaux de ce prince, et fut récompensé de ce service par le titre de Marquis de Santillane. Il mourut le 25 mars 1458. On a de lui plusieurs ouvrages : I. *Los refranes recopilados por mandado del rei* Don Juan, 1541, in-8°. II. *Chant funèbre sur la mort de Villena*. III. *El doctrinal de privados* (le Manuel des favoris); c'est le premier poème didactique qui ait paru en Espagne. IV. Une *Dissertation critique et historique* très-estimée des écrivains espagnols. Ces trois derniers ouvrages sont cités avec éloge par M. Bouterweek.

MENDOZA (INIGO LOPEZ DE), quatrième duc de l'Infantado, était second arrière-petit-fils du précédent. Il mourut le 17 septembre 1566. On a de lui un *Mémorial de cosas notables*, Guadalajara, 1664, in-fol. C'est un recueil

d'anecdotes sans ordre, sans date.

MENDOZA (Pierre-Gonzalez de), cardinal, appelé ordinairement le *Cardinal d'Espagne*, d'abord évêque de Calahorra, puis archevêque de Séville, et enfin de Tolède, chancelier de Castille et de Léon, né en 1428, de la maison de Mendoza, l'une des plus illustres d'Espagne, fut chargé des plus importantes affaires par Henri IV, roi de Castille, qui lui procura la pourpre romaine en 1473, et qui, à sa mort, en 1474, le nomma son exécuteur testamentaire. Il rendit des services importans à Ferdinand et à Isabelle dans la guerre contre le roi de Portugal, et dans la conquête du royaume de Grenade sur les Maures. Il mourut le 11 janvier 1495, après avoir montré autant de sagacité que de prudence dans les différens emplois qu'il exerça. Il aimait les belles-lettres, et il avait traduit dans sa jeunesse Salluste, Homère, Virgile et quelques élégies d'Ovide.

MENDOZA (François de), de la même maison que le précédent, cardinal évêque de Burgos, et gouverneur de Sienne en Italie pour l'empereur Charles-Quint, se retira sur la fin de ses jours, dans son diocèse. Il y mena une vie douce et tranquille, remplissant les devoirs de son ministère, et se délassant de ses travaux par les charmes de la littérature. Il mourut le 3 décembre 1566, à 50 ans.

MENDOZA (Don Pedro de), fondateur de Buenos-Ayres, était un gentilhomme très-riche de Cadix. Il offrit en 1527 à Charles-Quint d'achever à ses frais la découverte et la conquête du Paraguay, et de la rivière de la Plata, et fut nommé par ce monarque, Adelantado ou chef militaire de ces contrées. Il fonda le 2 février 1525, la ville de Buenos-Ayres, avec deux forts pour la défendre. Il repoussa plusieurs attaques des sauvages indiens; mais, étant tombé malade, il s'embarqua pour l'Espagne et mourut dans la traversée.

MENDOZA (Diego Hurtado de), né à Grenade vers l'année 1503, reçut une brillante éducation dans cette ville où il apprit l'arabe, qu'il cultiva depuis pendant toute sa vie; de là il passa à l'université de Salamanque pour y étudier les langues grecque et latine, puis la philosophie et le droit. Desirant se faire un nom dans la carrière militaire, il se transporta en Italie, et y servit plusieurs années dans les armées de Charles V; mais il aimait tant les lettres, que, même au milieu du bruit des armes, et pendant les quartiers d'hiver, il employait ses loisirs à visiter les plus célèbres universités de Rome, écoutant les opinions et consultant les plus grands maîtres qui faisaient alors l'agrément de ces écoles. L'empereur, instruit des vastes connaissances et de l'intégrité de Mendoza, le chargea auprès du concile de Trente à Venise, de plusieurs négociations très-délicates, qu'il remplit en homme supérieur et en grand diplomate. Après avoir rendu des services aussi importans à son pays, il se retira de la cour à l'âge de 64 ans, et passa à Grenade pour y jouir en repos des charmes de l'étude pendant le reste de sa vie, et s'y livra à la poésie. Mendoza en a laissé un recueil choisi, intitulé *Ouvrage du célèbre chevalier don Diègo de Mendoza, ambassadeur de l'empereur Char-*

les V à Rome, 1 volume in-4°, imprimé à Madrid, en 1610, par F. J. Diaz Hidalgo. Il obtint du roi la permission de revenir à la cour; mais à peine y eut-il paru que la mort le surprit en 1574. De tous ses écrits, celui qui fit le plus d'honneur à cet habile politique, est son ***Histoire de la guerre contre les Maures de Grenade***, Madrid, 1610, in-4°; Lisbonne; 1627; Valence, 1676, in-4°. Cet ouvrage est bien écrit, et d'un style pur et serré, quoique concis, ou quelquefois trop laconique. On lui attribue aussi une autre petite production sous le nom des ***Aventures de Lazarille de Tormes***, Tarraçona, 1686; Valladolid, 1603, in-16; roman comique, qui a été traduit en français, et qui a obtenu du succès. La dernière édition intitulée ***Aventures et espiègleries de Lazarille de Tormes***, a paru à Paris, en 1801, 2 vol. in-8°, fig.

MENDOZA (Bernardin de), frère germain de Laurent, comte de Cluni, chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, fut chargé de plusieurs ambassades en Angleterre et en France. Il mourut dans les premières années du 17° siècle. On a de lui: I. ***La Harangue au roi très-chrétien, faite à Chartres par monseigneur l'ambassadeur, pour le roi d'Espagne, vers sa Majesté*** (en français), 1588, in-8°. II. ***Commentarios de lo sucedido en los Paizes Baxos***, Madrid, 1592, in-4°. III. ***Theorica y pratica de guerra***, Madrid, 1577, in-4°; Anvers, 1595, in-4°; traduit en français, Bruxelles, 1598, in-4°.

MENDOZA (Ferdinand de), jurisconsulte, de la même famille que le cardinal d'Espagne, né vers 1566, profond dans les langues et dans le droit, publia en 1589 un ouvrage: ***De confirmando concilio Illiberitano, ad Clementem VIII***, 1665, in-fol. Son extrême application à l'étude le rendit fou. On a encore de lui: ***Disputationes in locos difficiliores tituli de pactis in digestorum libris***, Alcala, 1586, in-fol.

MENDOZA (Jean Gonzalez de), célèbre missionnaire, né dans la Castille vers le milieu du 16° siècle, porta les armes, puis se fit religieux augustin de la province où il avait pris naissance. Il fut envoyé l'an 1580, par Philippe II, roi d'Espagne, dans la Chine, dont il publia en espagnol une Histoire, Rome, 1585, 2 parties, in-8°. Luc de la Porte en donna à Paris, en 1589, in-8°, une traduction française, intitulée: ***Histoire du grand royaume de la Chine, situé aux Indes orientales, divisée en deux parties***, contenant en la première la situation, antiquités, fertilités, religion, cérémonies, sacrifices, rois, magistrats, mœurs, us, lois, et autres choses mémorables dudit royaume; et en la seconde, trois voyages faits vers iceluy en 1577, 1579 et 1581, avec les singularités plus remarquables y venues et entendues; ensemble un itinéraire du Nouveau-Monde; et le descouvrement du Nouveau-Mexique en l'an 1583. Mendoza devint ensuite évêque de Lipari, et fut envoyé en 1607 dans l'Amérique, en qualité de vicaire apostolique. Il eut l'évêché de Chiapa, puis celui de Popaïan. Ce prélat fut la lumière et l'exemple de son clergé et de son peuple.

MENDOZA (Antoine Urtado

de), commandeur de Zurita dans l'ordre de Calatrava, très-estimé à la cour de Philippe IV, roi d'Espagne, a donné des comédies et d'autres poésies lyriques très-ingénieuses en espagnol. On a aussi de lui plusieurs manuscrits parmi lesquels on remarque un traité de la grandesse d'Espagne. Mendoza vivait encore en 1638.—Mendoza (Antoine Sarmiento), chevalier de Calatrava, gouverneur de Cuença et de Cordoue, et intendant de Jean d'Autriche était natif de Burgos. Il mourut en 1661. On a de lui une traduction de la *Jérusalem délivrée*, Madrid, 1649, in-8°.

MENDOZA. *Voyez* Eboly, et Escobar.

MENE (Pierre-Antoine), né à Marseille, remplit pendant quelques années la place de conseiller au parlement d'Aix, et ensuite celle de maître des requêtes à Paris, où il mourut en 1784, par accident. Doué de beaucoup d'esprit naturel, il y avait reuni le mérite de l'érudition. On lui doit: I. *Eloge de Pierre Gassendi*, 1767, in-12. II. *Mémoire sur les causes de la diminution de la pêche sur les côtes de Provence*, 1769. III. Une *Traduction de Machiavel*. Dans le discours préliminaire, l'auteur a justifié avec énergie ce grand politique d'avoir été le fauteur du despotisme et le conseil des gouvernemens tyranniques. IV. Plusieurs *Panégyriques* et *Discours* latins, 1755 et 1756.

MÉNÉCRATE, médecin de Syracuse, distingué par sa ridicule vanité, se faisait toujours accompagner par quelques-uns des malades qu'il avait guéris. Il habillait l'un en Apollon, l'autre en Esculape, l'autre en Hercule, se réservant pour lui la couronne, le sceptre, les attributs et le nom de Jupiter, comme le maître de ces divinités subalternes. Il poussa la folie jusqu'à écrire une lettre à Philippe, père d'Alexandre-le-Grand, avec cette adresse : « Ménécrate-Jupiter, au roi Philippe, salut..... Ce prince lui répondit : Philippe à Ménécrate, santé et bon sens. » Pour le guérir plus efficacement de son extravagance, il se moqua de lui : il l'invita à un grand repas. Ménécrate eut une table à part, où on ne lui servait pour tous mets que de l'encens et des parfums, pendant que les autres conviés goûtaient les plaisirs de la bonne chère. La faim le força bientôt de se souvenir qu'il était homme ; il se dégoûta d'être Jupiter, et prit brusquement congé de la compagnie. Ménécrate avait composé un livre de remèdes, qui est perdu. Parmi les médicamens qui sont décrits dans ce livre, on remarque l'emplâtre *Diachylon*, c'est-à-dire composé de sucs ; mais il est différent de celui que nos apothicaires préparent aujourd'hui sous le même nom. Ménécrate vivait vers l'an 350 avant J.-C.

MENEDEME, philosophe grec d'Érythrée, issu de l'Arcadie, disciple de Stilpon, respectable par ses mœurs, ses connaissances, et son zèle patriotique, florissant vers l'an 300 avant J.-C. Il fit d'abord le métier de coudre des tentes ; il prit ensuite le parti des armes, défendit sa patrie avec valeur, et exerça des emplois importans. Mais, après qu'il eut entendu Platon, il s'adonna uniquement à la philosophie. Il mourut de regret, lorsqu'Antigone, l'un des généraux d'Alexandre-le-Grand, se fut rendu maître de son

pays. D'autres disent qu'ayant été accusé comme traître à sa patrie, il fut si touché de cette inculpation, qu'il mourut de tristesse et de faim, après avoir été sept jours sans manger. On l'appelait le Taureau Erythrien, à cause de sa gravité. Quelqu'un lui disant un jour : « C'est un grand bonheur d'avoir ce que l'on desire, il répondit : C'en est un bien plus grand de ne desirer rien que ce qu'on a. — MENEDÈME, philosophe cynique, disciple de Colotès de Lampsaque, homme d'un esprit bizarre, disait « qu'il était venu des enfers pour considérer les actions des hommes, et en faire rapport aux dieux infernaux. » Il avait une robe de couleur tannée, avec un ceinturon rouge, une espèce de turban à la tête, sur lequel étaient marqués les douze signes du Zodiaque, des brodequins de théâtre, une longue barbe, et un bâton de frêne, sur lequel il s'appuyait de temps en temps. Tel était à peu près l'habit des Furies.

MÉNÉLAUS, Juif, ayant enchéri de trois cents talens sur le tribut que Jason, grand-sacrificateur, payait à Antiochus-Epiphanes, ce prince dépouilla celui-ci de sa dignité, pour la donner à Ménélaüs, qui bientôt après apostasia. Il introduisit Antiochus dans Jérusalem, et aida à placer dans le sanctuaire la statue de Jupiter. Il eut une fin tragique. Antiochus-Eupator le fit précipiter du haut d'une tour. *V.* ONIAS.

MÉNÉLAUS, mathématicien et géomètre sous Trajan, a laissé trois livres sur la *Sphère*, dont on possède deux traductions, l'une arabe, l'autre hébraïque ; la traduction latine faite sur les deux premiers a été publiée par le P. Mersenne, minime ; et, depuis, par Edme Halley, à Oxford, 1707, in-8°. Ménélaüs avait aussi composé six livres sur le *Calcul des cordes*, ils sont perdus. Ce géomètre vivait vers l'an 80 de notre ère.

MENENIUS-AGRIPPA, consul romain vers l'an 502 avant J.-C., et l'un des citoyens les plus vertueux de la république, vainquit les Sabins et les Samnites, et triompha pour la première fois à Rome. Ce héros était éloquent ; et ce fut lui que le sénat députa au peuple qui s'était retiré sur le Mont-Sacré : il acheva de le gagner par l'apologue des *Membres du corps humain révoltés contre l'estomac*. « Les membres se plaignirent un jour qu'il profitait de leur travail et qu'il ne faisait rien pour eux ; ils lui refusèrent leurs services. Mais une funeste expérience les détrompa bientôt. Ils perdirent leur force et tombèrent dans une langueur mortelle. » C'était l'image du peuple, trop prévenu contre le sénat. Il sentit la justesse de l'application ; mais pour le rassurer davantage contre les entreprises du premier corps de l'Etat, Agrippa demanda pour lui cinq magistrats, chargés de défendre les droits et la personne de chaque citoyen. On fit une loi qui rendit leur personne sacrée. On déclara que si quelqu'un les frappait, il serait maudit, et que ses biens seraient consacrés à Cérès. Le meurtrier pouvait être tué sans forme de justice. Les tribuns du peuple n'eurent aucune marque de dignité. Assis à la porte du sénat, ils ne pouvaient y entrer que par ordre des consuls. Leur pouvoir était renfermé presque dans l'enceinte de Rome ; il leur était dé-

fendu de s'absenter de la ville. Mais si un seul formait opposition contre un décret du sénat, son *veto* arrêtait tout. Tel fut le désintéressement d'Agrippa, qu'après avoir rempli les premières charges de la république, il ne laissa pas de quoi se faire enterrer. Ses funérailles furent faites aux dépens du trésor public, et le peuple fit donner une somme d'argent à ses enfans.

MENÈS, premier roi et fondateur de l'empire des Egyptiens, fit bâtir Memphis, à ce qu'on prétend. Il arrêta le Nil près de cette ville par une chaussée de cent stades de large, et lui fit prendre un autre cours, entre les montagnes par où ce fleuve passe à présent. Cette chaussée fut entretenue avec grand soin par les rois ses successeurs. On donne à Menès trois fils, qui se partagèrent son empire : Athotis, qui régna à Thèbes dans la haute Égypte; Curudes, qui fonda Héliopolis dans la basse Égypte; et Torsothros, qui régna à Memphis entre la haute et la basse Égypte. Mais ces faits sont fort incertains, ainsi que tout ce qu'on raconte sur ce prince. On le croit le même que Misraïm, fils de Cham.

MENESÈS (ALEXIS DE), vice-roi de Portugal, né en 1559, à Lisbonne, d'Alexis de Menesès, comte de Castaneda, embrassa l'état monastique chez les ermites de St.-Augustin, en 1574. Ayant été tiré de son couvent pour être fait archevêque de Goa, il alla dans les Indes, y visita les chrétiens de Saint-Thomas dans le Malabar, et y tint le synode dont nous avons les actes sous le titre de *Synodus Diamperensis.* A son retour en Portugal, en 1611, il fut nommé archevêque de Brague, et vice-roi de ce royaume, par Philippe II, roi d'Espagne. Il mourut à Madrid en 1617, âgé de 58 ans. C'était un prélat si zélé, qu'il fit brûler les livres des chrétiens de Saint-Thomas, quoique ces livres eussent pu fournir quelques lumières sur les dogmes et l'origine de ces chrétiens. On lui attribue les vies de quelques religieux de son ordre.

MENESES (ANTONIO PADILLA), jurisconsulte de Talavéra en Espagne, élevé à de grands emplois, mourut de déplaisir vers 1598, pour avoir eu l'imprudence de révéler à la reine la disposition du testament de Philippe II.

MENESSIER. *Voy.* CHRÉTIEN DE TROYES.

MENESTRIER (PERRENIN), pieux ecclésiastique, né vers la fin du 16e siècle dans le comté de Bourgogne, était curé de la paroisse de Courcuire, près de Gray. Il établit, avec son collègue Jean Vernier, curé de Pin, une imprimerie destinée principalement à multiplier et à reproduire les copies des livres liturgiques. Cette imprimerie subsista jusqu'en 1636, ce fut de là que sortirent les *Heures paroissiales*, à l'usage du diocèse de Besançon, et c'est quoi elles sont encore appelées de nos jours *Heures de Pin.* Menestrier mourut vers 1648, dans un âge avancé, laissant plusieurs livres ascétiques de sa composition.

MENESTRIER (JEAN-BAPTISTE LE), numismate, né à Dijon d'une famille obscure, en 1564; un des plus savans et des plus curieux antiquaires de son temps, mort en 1634, à 70 ans, a donné plusieurs ouvrages; les principaux sont : I. *Médailles, monnaies et monumens antiques d'impératrices romaines*, in-folio. II. *Médail-*

les illustres des anciens empereurs et impératrices de Rome, in-4°. Ces ouvrages sont peu estimés. On voyait autrefois peinte sur un des vitraux de la paroisse de Saint-Médard de Dijon cette plaisante épitaphe :

Ci-gît Jean Le Menestrier
L'an de sa vie soixante-dix,
Il mit le pied dans l'estrier,
Pour s'en aller en paradis.

MENESTRIER (Claude), antiquaire et numismate, né à Vauconcourt, village près de Jussey, dans le comté de Bourgogne, d'une famille de pauvres laboureurs, embrassa l'état ecclésiastique, et devint chanoine du chapitre de Sainte-Madeleine de Besançon. Il mourut à Rome en 1639, dans un âge très-avancé; on a de lui : *Symbolicæ Dianæ Ephesiæ statua exposita*, Rome, 1657, in-4°. La bibliothèque de Besançon possède plusieurs manuscrits de lui, entre autres un *Commentaire* sur la vie des papes et des cardinaux, par Alphonse Chacon.

MENESTRIER (Claude-François), jésuite et l'un des plus savans hommes du 17e siècle, né à Lyon en 1631, d'une famille originaire de la Franche-Comté, joignit à l'étude des langues et à la lecture des Anciens tout ce qui était capable de perfectionner ses connaissances sur le blason, les ballets, les décorations; il avait pour ces objets un génie particulier. Sa mémoire était un prodige. La reine Christine, passant par Lyon, fit écrire en sa présence et prononcer trois cents mots, les plus bizarres qu'on pût imaginer; le jésuite les répéta tous dans l'ordre qu'ils avaient été écrits. Son goût pour ce qui regarde les fêtes publiques, les cérémonies éclatantes (canonisations, pompes funèbres, entrées de princes), était si connu, qu'on lui demandait des dessins de tous les côtés. Ces dessins étaient ordinairement enrichis d'une si grande quantité de devises, d'inscriptions et de médailles, qu'on ne se lassait pas d'admirer la fécondité de son imagination. Il voyagea en Italie, en Allemagne, en Flandre, en Angleterre, et partout avec fruit. La théologie et la prédication partagèrent ses travaux, et il se fit honneur dans ces deux genres. Sa société le perdit le 31 janvier 1705. Il parlait avec une égale facilité le français, le grec et le latin. On a de lui : I. *Histoire de Louis-le-Grand, par les médailles, emblèmes, devises*, etc., Paris, 1700, in-folio. II. *Histoire consulaire de la ville de Lyon*, 1696, in-folio. III. Divers petits *Traités* sur les devises, les médailles, les tournois, le blason, les armoiries, sur les prophéties attribuées à Saint Malachie, etc. Le plus connu est sa *Méthode du blason*, Lyon, 1770, in-8°, avec beaucoup d'augmentations. *Voyez* Segoing. IV. *La Philosophie des images*, 1694, in-12. V. *Dissertation sur l'usage de se faire porter la queue*, Paris, 1704, in-12. VI. *Oraison funèbre de la reine Anne d'Autriche*, Lyon, 1666. VII. *Oraison funèbre de M. de Turenne*, Paris, 1677, in-4°. VIII. *Eloge historique de la ville de Lyon*, Paris, 1669, in-4°. IX. *Divers caractères des ouvrages historiques*, Lyon, 1694, in-12. X. *Projet de l'histoire des religieuses de la Visitation*, 1701, in-4°. XI. *La cour du roi Charles V et de son épouse*, Paris, 1683, in-folio. XII. *Des représentations en*

musique, ancienne et moderne, Paris, 1682, in-12. XIII. *Bibliothèque curieuse et instructive de divers ouvrages anciens et modernes de littérature et des arts*, Trévoux, 1704, 2 volumes in-12. XIV. *Lettre sur l'usage d'exposer des devises dans les églises pour les décorations funèbres*, Paris, 1687, in-8°. XV. *Dissertation des loteries*, Paris, 1790, in-12. XVI. *De la chevalerie ancienne et moderne avec la manière d'en faire les preuves*, Paris, 1683, in-12. XVII. *Des relations en musique ancienne et en moderne*, Paris, 1687, in-12. XVIII. *Lettre d'un gentilhomme de province à une dame de qualité sur le sujet de la comète*, Paris, 1681, in-4°. *Voyez*, pour de plus amples renseignemens, la Bibliothèque des jésuites, et le tome 1er des Mémoires de Nicéron. M. B. Dumarest, parent du célèbre graveur en médailles de ce nom, est auteur d'un *Éloge* du P. Ménestrier, qui a été couronné par l'Académie de Lyon, en 1820.

MENEZES. *Voyez* Ericeira.

MENG, impératrice de la Chine, épouse de Kin-Tsong, qui régnait en 1126, gouverna son empire avec gloire, tandis que les Tartares, qui avaient passé le fleuve Jaune et conquis la province de Honan, retenaient l'empereur prisonnier. Ses lois furent recueillies, et sont encore respectées pour leur sagesse par les Chinois.

MENGHELY GHERAI 1er, 5e khan des Tartares de Crimée, fut plusieurs fois chassé de ses États et y rentra toujours. Enfin il y rétablit l'ordre et la paix, et releva les murailles de Krim, où il fixa sa résidence. Il fit alliance avec le grand-prince de Russie Iwan III, et cette alliance dura autant que son règne. Il mourut l'an 920 ou 921 de l'hég. (1514 ou 1515 de J.-C.). — Menghely-Gherai II, fut le 29e khan de Crimée. Il mourut l'an 1154 de l'hég. (1741-42).

MENGOLI (Pierre), célèbre géomètre, professeur de mécanique au collège des nobles à Bologne, où il naquit en 1625, se distingua par la solidité de ses leçons et par ses écrits. Il a publié, en latin : I. Une *Géométrie spécieuse*, Bologne, 1659, in-4°. II. *Arithmetica rationalis*. III. Un *Traité du cercle*, 1672, in-4°. IV. Une *Musique spéculative*, 1670, 1675, in-4°. V. *Via regia ad mathematicas*, Bologne, 1655, in-4°. VI. Une *Arithmétique réelle*, 1675, in-4°, etc., ouvrages estimés. Il vivait encore en 1678. Il avait été un des disciples du P. Cavalieri, jésuite, inventeur des premiers principes du calcul des infiniment petits.

MENGOZZI (l'abbé D. Jean), né dans la terre de Mongiardino, dans le duché d'Urbin, fut professeur de belles-lettres à Foligno, où il se distingua par sa vaste érudition. Il mourut en 1791. On a de lui : I. *Sulla zecca, e sulle monete di Fuligno, dissertazione epistolare diretta al Ch. cavaliere il sig. Annibale degli abati Olivieri Giordani*, etc., Bologne, 1775, in-4°. II. *De Plestini Umbri, del loro lago, e della battaglia appresso di questo seguita tra i Romani, e i Cartaginesi, dissertazione*, etc., Foligno, 1781, in-4°, avec figures.

MENGS (Antoine-Raphael), peintre célèbre, surnommé le

Raphaël de l'Allemagne, fils du peintre d'Auguste III, roi de Pologne, et lui-même premier peintre du roi d'Espagne, naquit à Aussig en Bohême, le 12 mars 1728. Son père, voyant en lui des talens supérieurs pour son art, le conduisit de Dresde à Rome en 1741. Après avoir étudié et copié, pendant quatre ans, les principaux monumens de cette capitale, le jeune artiste revint à Dresde, où il exécuta différens ouvrages pour Auguste avec un succès peu commun. Pendant son séjour en Italie, il avait eu occasion d'être connu de don Carlos, roi de Naples. Ce prince, étant monté sur le trône d'Espagne, s'empressa, en 1761, d'attacher Mengs à son service, en lui donnant deux mille doublons de pension, un logement et un équipage. Il demeura cependant presque toujours à Rome, où il mourut le 29 juin 1779. Sous un extérieur rude, il était plein de bonté. Lorsqu'il s'apercevait qu'il avait blessé quelqu'un par sa franchise un peu dure, il s'en repentait et aidait de ses conseils le peintre qu'il avait critiqué. Il ne fit jamais aucun mystère de son art, non plus que de ses sentimens. Clément XIV, l'ayant consulté sur des tableaux assez médiocres qu'il avait achetés, cita, pour s'excuser, les éloges que leur avait donnés un peintre connu. « Cet homme et moi, repartit Mengs, sommes deux artistes, dont l'un loue ce qui est au-dessus de sa sphère, et l'autre blâme ce qui est au-dessous. » Ses mœurs étaient aussi pures que simples, et son enthousiasme pour les arts avait étouffé en lui toutes les autres passions. Il poussa la générosité jusqu'à l'excès : dans les dix-huit dernières années de sa vie, il avait reçu plus de 250 mille liv., et à peine laissa-t-il de quoi payer ses funérailles. Le roi d'Espagne adopta ses cinq filles, et accorda des pensions à ses deux fils. Ses principaux ouvrages de peinture sont à Rome, et dans les châteaux de St.-Ildephonse et d'Aranjuez en Espagne. On en voit le détail dans sa Vie, par le chevalier d'Azara. Son chef-d'œuvre est une *Ascension* qui décore le maître-autel de l'église catholique de Dresde. Elle a été payée cent vingt mille livres. On estime beaucoup aussi le *plafond* du grand cabinet, à l'extrémité de la galerie de la bibliothèque du Vatican, où, sous le voile de l'allégorie, le peintre a célébré la formation du muséum Clémentin, et les bienfaits du pape Ganganelli, qui y est représenté sous la figure de Moyse, qu'on trouve dans le recueil de ses écrits, traduits de l'italien en français, 1787, 2 volumes in-4°. Le premier vol. contient, 1° des *Réflexions sur le beau et sur le goût en peinture*; 2° *Reflexions sur Raphël, le Corrége, le Titien*, etc.; 3° *Sur le moyen de faire fleurir les beaux-arts en Espagne*. Le second renferme, 1° deux *Lettres sur le groupe de Niobé*, 2° *Lettre sur les principaux tableaux de Madrid*; 3° *Lettre sur l'origine, les progrès et la décadence du dessin*; 4° *Mémoires sur la vie et les ouvrages de Corrége*; 5° *Mémoires sur l'Académie des beaux-arts de Madrid*; 6° des *Leçons pratiques de peinture*. Mengs plaçait à la tête des peintres modernes Raphaël, pour le dessin et l'expression; Le Corrége, pour la grace et le clair-obseur; Le Titien, pour le coloris. Il forma

son style de ce que ces trois artistes avaient chacun d'excellent. Il joignait l'expression la plus sublime au coloris le plus vrai, et à cette intelligence des divers effets, qui enchante les yeux à la première impression, et la raison à l'examen. Un Italien, dans une ode, l'a nommé le troisième Raphaël. Ses tableaux ont surtout cette grace qui se sent et ne s'explique point. Personne n'avait étudié les anciens avec plus de soin. Tout ce qu'il y a de technique dans l'*Histoire de l'art*, par l'abbé Winckelman, son ami, est de lui. Il respectait, il admirait les ouvrages des anciens, mais sans fanatisme, et ne dissimulait point les fautes qu'il y découvrait. « Les tableaux de Mengs, dit un écrivain, annoncent l'étude des Anciens, un grand goût, la noblesse de l'expression, et l'exécution en est soignée; mais on reconnait qu'en cherchant trop le beau idéal, il a laissé refroidir ce sentiment de la nature qui frappe le spectateur, éveille et soutient l'attention; qu'il manque de chaleur et de vivacité, et que son pinceau n'est pas exempt de sécheresse. Quant à ses écrits, ils sont fondés sur les meilleurs principes; mais, dans l'application qu'il fait de ces principes aux ouvrages des plus grands maîtres, il montre souvent une sévérité injuste, et semble ne louer que pour augmenter le poids de ses critiques. » Le musée du Louvre ne possède de ce grand artiste qu'un dessin d'une *Sainte Famille*; il est plein de grace.

MENGS (THÉRÈSE). *Voyez* MARON.

MENG-TSEU, est regardé comme le premier des philosophes chinois après Confucius. Il naquit à la fin du 4ᵉ siècle avant J.-C., dans la ville de Tseou. Il se livra de bonne heure à l'étude des belles-lettres, et fit de grands progrès dans la philosophie morale que les Chinois appellent par excellence la *doctrine*. Il mourut vers l'an 314 avant Jésus-Christ, âgé de 84 ans. Il avait composé un ouvrage en sept chapitres, qui porte son nom. On le joint toujours aux trois ouvrages moraux qui contiennent l'exposé de la doctrine des Chinois, et forme avec ces ouvrages ce qu'on appelle les *sse chou* ou les *quatre livres* par excellence. Il développe dans cet ouvrage les principes de Confucius. Le P. Duhalde en a donné une analyse étendue.

MENIL. *Voy.* MESNIL.

MENIN (......), littérateur, né à Paris vers la fin du 17ᵉ siècle, conseiller au parlement de Metz, mort en 1770, a donné : I. *Anecdotes de Samos et de Lacédémone*, 1744, 2 volumes in-12. II. *Turlubleu*, histoire grecque, Amsterdam, 1745, in-12. Cet ouvrage, qui a aussi été attribué à l'abbé de Voisenon, contient l'histoire de M. Bonnier, sous le nom de Ctésiphon. III. *Cléodamis et Lelex*, 1746, in-12. IV. *Abrégé méthodique de la jurisprudence des eaux et forêts*, Paris, 1738, in-12. Mais ces ouvrages frivoles doivent céder la place à son *Traité du sacre et couronnement des rois et reines de France*, 1723-1744, in-12, où l'on trouve des recherches curieuses et beaucoup d'érudition. L'auteur y traite d'abord de l'origine du sacre et de l'onction des rois des Indes. Il rapporte ensuite les cérémonies qui ont précédé en France l'onction des rois, enfin il termine son ouvrage par la notice

chronologique du sacre des reines de France.

MENINI (OCTAVE), né à Udine dans le Frioul, dans le 16e siècle, bon poète latin, et l'un des associés de la seconde Académie vénitienne, mort le 23 mars 1617, a publié : I. *Ad Henricum IV, Galliæ regem, in ejus nuptias*, etc., *Oratio*, Venetiis, 1681. II. *Ad Clementem VIII F. M. de Ferraria recepta* etc., *Oratio*, Venetiis, 1598. III. *Bona valetudo serenissimo principi Veneto restituta*, sans nom de lieu ni d'imprimeur. Ce petit poème fut écrit en 1609, au sujet du rétablissement de la santé du doge de Venise, Léonard Donato. IV. *Serenissimi principis Donati obitus*, Venetiis, 1613. V. Un *Discorso sopra la canzone spirituale di Celio Magno*, et d'autres ouvrages.

MENINSKI (FRANÇOIS DE MESGNIEN OU MENIN), célèbre par ses connaissances dans les langues orientales, naquit en Lorraine, en 1623, et, à cette époque, était sujet de l'empereur d'Allemagne. Sa vaste érudition, son esprit, et son habileté dans les langues de l'Orient, l'appelaient à la grande réputation dont il a joui à juste titre. Il étudia à Rome sous Giattino, et, à l'âge de 30 ans, son goût pour les lettres le porta à accompagner à Constantinople l'ambassadeur de Pologne ; il y étudia la langue turque sous Bobovius et Ahmet, les plus habiles maîtres de ces temps. Ses progrès furent tels, qu'au bout de deux années, on lui promit la place de premier drogman de l'ambassade de Pologne, auprès de la Porte. Il l'obtint bientôt, et s'acquit, par sa conduite, un tel crédit, qu'il fut rappelé en Pologne, et envoyé à la Porte en qualité d'ambassadeur. On exigea qu'il se fit naturaliser Polonais, et ce fut dans cette circonstance qu'il ajouta à son nom de famille *Menin*, la terminaison polonaise *ski*, qui constatait son élévation à la noblesse. Il revint à Vienne en 1661, attaché à la cour impériale, en qualité d'interprète des langues orientales, et s'y fit estimer par les services qu'il rendit dans les diverses occasions où il fut employé. En 1669, il fit le voyage de Jérusalem, pour visiter le Saint-Sépulcre, et fut admis dans l'ordre des chevaliers de ce nom. Meninski, mort à Vienne en 1698, à l'âge de 75 ans, y avait publié, en 1680, son grand ouvrage, intitulé : *Thesaurus linguarum orientalium*, en 4 volumes in-folio, auquel on a ajouté, en 1787, un cinquième intitulé : *Onomasticon latino-turcico-arabico-persicum*. Les quatre premiers vol. sont devenus extrêmement rares, parce qu'un grand nombre d'exemplaires ont péri dans un incendie, pendant le siége de Vienne par les Turcs, en 1683. M. Peignot dit « qu'un exemplaire fut vendu 900 livres, en 1776; » et nous l'avons vu vendre à Londres, en 1770, 50 guinées. Aussi, une société de gens de lettres, en Angleterre, au nombre desquels était sir William Jones, avait-elle formé le projet de réimprimer cet ouvrage. Mais il n'a pas été exécuté, à raison, apparemment, de la dépense énorme qu'exigeait cette entreprise. L'impératrice-reine, Marie-Thérèse, ayant entendu parler de ce projet, prit sur elle de le réaliser à ses frais. On en a fait

une magnifique réimpression à Vienne, en 1780, sous le titre de *Francisci à Megnien Menenski Lexicon arabico-persico-turcicum, adjectâ ad singulas voces et phrases interpretatione latinâ, ad usitatiores, etiam italicâ*, Vienne, 1780 à 1802, 4 vol. in-folio. Le fonds de cette édition a été transporté à Paris, à la suite de la dernière invasion des armées françaises en Autriche. On a quelques autres ouvrages de Meninski, relatifs à un démêlé assez violent qu'il eut alors avec un membre de l'université de Vienne, et dont le détail serait aujourd'hui fort inutile. Il a également composé : *Grammatica, seu institutio polonicæ linguæ, in usum exterorum edita*, Dantzick, 1649, in-8°. C'était la meilleure grammaire polonaise qu'on eût encore imprimée. Meninski est encore auteur d'une foule de petits traités.

MÉNIPPE, philosophe cynique, né à Gandara en Phénicie, disciple du deuxième Ménédème dont nous avons parlé plus haut. Ses écrits, qui ne sont point parvenus jusqu'à nous, étaient si satiriques et si mordans, que Lucien, satirique violent lui-même, l'appelle « le plus hargneux et le plus acharné des dogues que sa secte ait enfantés, » et l'a introduit dans deux ou trois de ses dialogues, pour lui attribuer les sarcasmes qu'il veut lancer lui-même. Voici son portrait qu'il met dans la bouche de Diogène : « C'est un vieillard chauve, qui porte un manteau plein de trous ouverts à tous les vents, et plaisamment diversifié par les guenilles de toutes couleurs dont il est rapiécé. Il rit toujours, et raille finement les fanfarons de la philosophie. Il paraît que les satires de Ménippe étaient écrites, partie en prose, et partie en vers. C'est pour cette raison que les satires de Varron, écrites dans le même goût, sont appelées Ménippées, et qu'on a donné le même nom à cette fameuse collection de pièces contre la faction de la Ligue, sous Henri IV, à laquelle ont travaillé Pierre Le Roi, Nicolas Rapin, et Florent Chrétien. Varron lui-même était surnommé Ménippée, ou le cynique romain. Ménippe se livrait à l'usure, et Laërce rapporte qu'ayant été volé d'une somme considérable, qu'il avait amassée par cet infâme trafic, il se pendit de désespoir. Ménippe, originairement esclave, avait acheté sa liberté, et obtenu à Thèbes le titre et les droits de citoyen. — Il y eut un autre MÉNIPPE, de Stratonice, l'homme de toute l'Asie qui parlait avec le plus de grace et d'éloquence, qui donna des leçons à Cicéron, comme il nous l'apprend dans son *Brutus sive de Claris oratoribus*, chap. 16.

MENIUS (FRÉDÉRIC), savant Suédois, professeur d'histoire et d'antiquités, à Dorpat en Livonie, fut persécuté, en 1644, pour la publication d'un ouvrage intitulé : *Consensus hermetico-mosaïcus*, dans lequel, au milieu de rêveries sur la pierre philosophale, il parlait des mystères de la religion. Il mourut en septembre 1659. Il était à cette époque inspecteur des mines de cuivre en Suède.

MENJOT (ANTOINE), protestant, habile médecin français, né à Paris, vers 1615, y mourut en 1685. Il a donné un livre intitulé l'*Histoire et la guéri-*

son des fièvres malignes, avec plusieurs *Dissertations*, en quatre parties, Paris, 1674, 3 vol. in-4°; et des *Opuscules posthumes*, Amsterdam, 1697, in-4°.

MENNANDER (Charles-Frédéric), archevêque d'Upsal, mort vers la fin du dernier siècle, professa long-temps les sciences économiques à l'université d'Abo. Il fut nommé au siége archiépiscopal d'Upsal, en 1775, et en même temps archichancelier de l'université de cette ville. Il contribua puissamment au progrès des bonnes études. On ignore l'époque de sa mort. Il fut enterré dans la cathédrale d'Upsal.

MENNITI (Jean-Marie), capucin, né à Noto en Sicile, mort en 1631, a publié *Annotationes in octo libros physicorum Aristotelis et in libros metaphysicorum, et in quatuor libros sententiarum; Cæremoniale patrum capucinorum*, etc.

MENNITO (Pierre), né à Messine, de l'ordre de Saint-Basile, abbé de Saint-Nicandre, conseiller royal de Sicile, chef de son ordre, et enfin évêque d'Ostuna. On a de lui : *Calendarium præcipuorum SS. ord. S. Basilii magni; Breve raccolta de' precetti, e consigli che si contengono nella regola di S. Basilio*, et d'autres ouvrages écrits en latin, tous relatifs à l'histoire de la vie et de l'ordre de Saint Basile.

MENNO-SIMONIS, c'est-à dire frère de Simon, né en 1496, à Witmaarssum en Frise, chef des anabaptistes appelés Mennonites, dont les sentimens sont plus épurés que ceux des autres, était d'un village de Frise, et curé. Mais s'étant laissé séduire par un anabaptiste nommé Ubbo Philippi, il se fit baptiser par lui. Son éloquence et son savoir en firent un des patriarches de la secte. Il eut un grand nombre de disciples en Westphalie, dans la Gueldre, en Hollande et dans le Brabant. Il prêcha vivement contre le baptême des enfans, qu'il regardait comme une invention du pape, et pour la réitération du baptême dans les adultes. Il niait que Jésus-Christ eût reçu sa chair de la vierge Marie. Il tirait le corps du Messie tantôt de la substance du père, tantôt de celle du Saint-Esprit. Charles-Quint mit sa tête à prix, en 1543, mais il échappa aux recherches de ses persécuteurs par un trait de présence d'esprit ou de réserve mentale qui mérite d'être rapporté. Il voyageait sur un chariot de poste, quand la maréchaussée se présente à la voiture, en demandant si Menno s'y trouve. On ne connaissait sans doute pas alors l'usage des signalemens. Il demande lui-même à chaque voyageur s'il a connaissance que Menno soit au nombre des voyageurs; et sur leur réponse négative, il répond lui-même : « Ils disent qu'il n'y est pas : » et il échappe ainsi au plus imminent danger. Il mourut en 1561, à Oldeslohe, entre Lubeck et Hambourg. Les uns le peignent comme un homme fort modéré, les autres comme un homme très-rigide. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il désapprouva les cruelles extravagances des anabaptistes guerriers. On donna le recueil de tous ses ouvrages à Amsterdam, en 1681. Après la mort de Menno, le schisme se mit parmi ses sectateurs, et surtout parmi ceux de Flandre et de

Suisse. Pour le faire cesser, les deux partis prirent des arbitres, et promirent de s'en tenir à leur jugement. Les Flamands, qui étaient les mennonites rigides, furent condamnés; mais ils accusèrent les arbitres de partialité, rompirent tout commerce avec les mennonites mitigés, et ce fut un crime d'habiter, de manger, de parler, et d'avoir la moindre conversation avec eux, même à l'article de la mort. Les Provinces-Unies s'étant soustraites à la domination de l'Espagne, les anabaptistes ne furent plus persécutés. Guillaume Ier, prince d'Orange, ayant besoin d'une somme d'argent pour soutenir la guerre, la fit demander aux mennonites, qui la lui envoyèrent. Lorsque le prince eut reçu la somme et signé une obligation, il leur demanda quelle grace ils souhaitaient qu'on leur accordât? Les anabaptistes demandèrent à être tolérés, et le furent en effet, après le succès de la révolution. A peine les ministres protestans jouissaient-ils de l'exercice libre de leur religion dans les Provinces-Unies, qu'ils firent tous leurs efforts pour rendre les anabaptistes odieux, et pour les faire chasser. Toutes les difficultés que ceux-ci essuyèrent de la part des Eglises réformées, et des magistrats du pays, jusque vers le milieu du 17e siècle, ne les empêchèrent pas de continuer leurs divisions. Ils assemblèrent cependant un synode en 1632, à Dordrecht, pour travailler à se réunir, et il s'y fit une espèce de traité de paix, qui fut signé de cent cinquante-un mennonites; mais quelques années après il s'éleva de nouveaux schismatiques dans la secte de Mennon. Le mennonisme a aujourd'hui en Hollande deux grandes branches sous le nom desquelles tous les frères sont compris. L'une est celle des Waterlanders, l'autre celle des Flamands. Dans ceux-ci sont renfermés les mennonites Frisons et Allemands, qui sont proprement la secte des anabaptistes anciens, plus modérés, à la vérité, que leurs prédécesseurs ne le furent en Allemagne et en Suisse. Napoléon les avait exemptés de la conscription, et n'exigeait d'eux que quelques fournitures et des charrois.

MENOCHIO (frère AURÈLE), de l'ordre des serviteurs de Marie, né à Bologne, parvint à être élu procureur de la province de la Romagne, définiteur, et enfin procureur de son ordre, par Grégoire VIII, en 1573, et mourut à Bologne, le 30 septembre 1615. On a de lui: *Theoremata de animâ sensitivâ, deque beatitudine hominis, angeli, ac Dei, quæ Arimini disputanda proponuntur*, Bononiæ, 1555. Il a laissé beaucoup de Dissertations sur l'Écriture, et d'Oraisons latines sur des sujets sacrés, qui sont restées manuscrites.

MENOCHIUS (JACQUES), célèbre jurisconsulte de Pavie, né en 1532, si habile qu'il fut appelé le *Balde* et le *Bartole* du 16e siècle, professa dans différentes universités d'Italie, devint président du conseil de Milan, et mourut le 10 août 1607, à 75 ans. On a de lui: I. *De recuperandâ possessione; De adipiscendâ possessione*, 1606, in-folio. II. *De præsumptionibus*, Venise, 1609, 1617. III. *De arbitrariis judicum quæstionibus, et causis conciliorum*, Genève, 1630, 1685. IV. *Con-*

sitia, Francfort, 1605; Venise, 1609; Milan, 1616, in-fol.; et d'autres ouvrages recherchés autrefois.

MENOCHIUS (Jean-Étienne), fils du précédent, né à Pavie en 1576, jésuite en 1593, à l'âge de 17 ans, se distingua par son savoir et par sa vertu, jusqu'à sa mort, arrivée le 4 février 1655. On a de lui : I. Des *Institutions politiques et économiques*, tirées de l'Écriture Sainte. II. Un savant *Traité de la République des Hébreux*, Paris, 1648-52, 2 vol. in-folio. III. Un *Commentaire sur l'Écriture Sainte*, dont la meilleure édition est celle du P. Tournemine, jésuite, Paris, 1719, 2 vol. in-folio; réimprimé à Avignon, 1768, 4 vol. in-4°. IV. *Le Storie ovvero trattenimenti eruditi*, Rome, 1646-54, 6 tom. in-4°. Tous ces ouvrages sont en latin, et le dernier est estimé pour la clarté et la précision qui le caractérisent. On l'a réimprimé en 1767, en 4 vol. in-4°, à Avignon, sur l'édition de Tournemine.

MENODORE ou MONODORE, sculpteur athénien, florissait sous le règne de Néron. Son chef-d'œuvre fut le Cupidon en marbre, qu'il fit pour la ville de Thespies, à l'imitation du fameux Cupidon de marbre pentélique que Praxitèle avait laissé dans cette ville, et qui, dans la suite, périt à Rome dans un incendie. Il faisait beaucoup de statues de guerriers, de chasseurs et d'athlètes.

MÉNOPHILE, nom de l'esclave à qui Mithridate, après sa défaite par Pompée, confia la garde de sa fille, qu'il avait enfermée dans une forteresse. Manlius Priscus, lieutenant du vainqueur, était sur le point de prendre la place, lorsque Ménophile, craignant que la jeune princesse ne fût exposée à quelque outrage, la tua, et se perça peu après avec la même épée.

MENOT (Michel), cordelier, célèbre par les pieuses farces qu'il donna en chaire, vivait sous les règnes de Louis XI, Charles VIII, Louis XII et François Ier. On ne connaît ni sa patrie, ni l'époque de sa naissance; on sait seulement qu'il mourut en 1518. On a publié ses Sermons, et ils sont recherchés, pour le mélange barbare qu'il y a fait du sérieux et du comique, du burlesque et du sacré, des bouffonneries les plus plates et de l'Évangile. Il surpassa les Maillard et les Barlette, par les grossièretés, les bouffonneries et les allusions indécentes dont ils abondent. Les plus curieux sont ceux de l'*Enfant prodigue*, de la *Multiplication des pains*, du *mauvais riche*, sur le *Salut*, et enfin, de la *Madeleine*. Voici un extrait de celui de l'*Enfant prodigue*, qui est tout-à-fait dans le genre macaronique : « Quand ce ful enfant est mal conseillé, *quandò ille stultus puer et malè consultus habuit suam partem de hæreditate, non erat quæstio de portando eam secum; ideo statuit*, il en fait de la chiquaille; il la fait priser, il la vend, *et ponit* la vente *in suâ bursâ. Quando vidit tot pecias argenti simul, valdè gavisus est et dixit ad se :* Oho! *non manebitis sic semper! Incipit se respicere, et quomodo? Vos estis de tam bonâ domo, et estis* habillé comme un belître? *Super hoc habebitur puisio. Mitti ad quæren-*

dum les drapiers, les grossiers et marchands de soie, et se fait accoutrer de pied en cap; il n'y avait que redire au service. *Pannarios, grossarios, mercatores et setarios, et facit se indui de pede ad capum. Nihil erat quod deesset servitio. Quandò videt, emit sibi pulchras caligas*, d'écarlate, bien tirées, la belle chemise froncée sur le collet, le pourpoint fringant de velours, la toque de Florence, à cheveux peignés, etc.» Passons à un autre de ses chefs-d'œuvre, son sermon sur le Salut. Il commence ainsi: « Honorable, et, à mon sens, dévot auditoire, *Si desideramus omnes salvare animas nostras, debemus esse imitatores Ecclesiæ, quæ prolando facit* les obsèques *primorum parentum nostrorum Adami et Evæ, qui fuerunt privati et banniti ex paradiso terrestri*..... En rappelant la comparaison que l'Évangile fait de la mort avec la nuit, il dit: *Cum nox est*, un chacun se retire en sa maison. *Domine, nonne totâ die ibitis ad faciendum* les crespes et mille dissolutions et *meretricia. Mirum est* que tant plus que *ecclesia est magis devota et in dolore, et luctu! populus est magis dissolutus.... O Domine! quandò bestia est* prise au pied, et la chandelle est soufflée, *qualiter revertitur in domum suam?* Les voyez-vous? *Invenietis in unâ parochiâ meretricem, etc...... Erit in hâc villâ homo vitæ pessimæ*, renieur de Dieu. *De serò*, le soir, *facit bonum vultum, de mane invenitur mortuus; quid dicitis de hoc, domini*, etc. Il compare dans ce même discours l'Église à une vigne, à cause de l'utilité de son fruit: *Vinum lætificat cor hominis.* Enfin, pour compléter cet article, nous citerons son Sermon sur la Madeleine, qui est un des plus plaisans qui existent: « *Et ecce Magdalena*, se va dépouiller et prendre tant en chemises, *et cæteris indumentis*, les plus dissolus habillemens que un quelqu'un *fecerat ab ætate septem annorum. Habebat suas domicellas juxtà se in apparatu mundano: habebat* ses senteurs, *aquas ad faciendum relucere faciem, ad attrahendum illum hominem (Jesum) et dicebat: verè habebit cor durum, nisi eum attraham ad meum amorem. Et si deberem* hypothéquer *omnes meas hæreditates, nunquam redibo Jerusalem, nisi colloquio cum eo habito. Credens quod visâ dominatione ejus, et comitivâ, facta est sibi* place, on a paré le siége, *cum panno aureo, et venit se præsentare* face à face son beau museau *ante nostrum redemptorem ad attrahendum eum* à son plaisir. » *Voy.* les *Mémoires de Nicéron*, tome 24; on y trouve quelques échantillons des discours de Menot. Ils ont été imprimés en 4 parties, in-8°. Le plus recherché des curieux, est le volume intitulé *Sermones quadragesimales, olim Turonis declamati*, Paris, in-8°, 1519 ou 1525. Celui qui contient les Sermons prononcés à Paris, l'est beaucoup moins; il parut en 1530, in-8°.

MENOU (Jacques-François, baron de), comte de l'empire et grand'croix de la légion d'honneur, né à Boussay en Touraine, en 1751, d'une famille noble, fut destiné à

parcourir la carrière militaire. Un prompt avancement devint la récompense de ses talens, et, le 5 décembre 1781, il fut nommé maréchal-de-camp des armées du roi. En 1789, ayant été choisi député de l'ordre de la noblesse par un des bailliages de Touraine, il fut un des premiers qui se réunirent à l'Assemblée constituante et firent le sacrifice de leurs priviléges. Toujours occupé dans les comités de législation militaire et diplomatique, il fit plusieurs rapports importans, qui prouvèrent qu'il savait écrire et penser. Ce fut principalement à ses soins et à ses discours qu'Avignon et le comtat Venaissin durent leur réunion à la France. Après le 10 août, il fut porté sur la liste des candidats pour le ministère de la guerre; mais Chabot l'en fit rayer. Quelque temps après, malgré la dénonciation de Robespierre, il fut employé dans son grade à l'armée de l'Ouest, combattit avec intrépidité à la prise de Saumur, et eut un cheval tué sous lui. Commandant la 17e division militaire, il fut nommé, quelque temps après, général en chef de l'armée de l'intérieur. Dénoncé après le 13 vendémiaire à la tribune de la Convention, pour n'avoir point suivi les ordres relatifs au désarmement de la section Le Pelletier, avec certains membres de laquelle il était entré en pourparlers, il fut destitué, arrêté et livré au tribunal chargé de juger les auteurs de la révolte qui s'était manifestée contre la Convention. Son procès fut instruit. Ce tribunal ayant déclaré qu'il n'y avait pas lieu à accusation contre ce général, il fut mis en liberté. Lors de l'expédition d'Égypte, il obtint de servir en son grade à l'armée d'Orient, débarqua le premier près du Marabouk, à une lieue et demie d'Alexandrie, commanda la gauche de l'armée qui investit cette place, entra dans cette ville, y reçut sept blessures, dont aucune ne fut dangereuse. Nommé commandant de Rosette, il épousa quelque temps après la fille du maître des bains de cette ville, et pour se conformer aux usages du pays, il prit le nom d'Abdallah Menou. Au célèbre combat d'Aboukir, où les Ottomans furent complètement battus par les Français, Menou eut sa part à la gloire de cette journée. Après la mort du général Kléber, il prit le commandement de l'armée, poste où il fut ensuite confirmé par le gouvernement. Son premier soin fut de faire toutes ses dispositions, pour résister à la foule d'ennemis qui se réunissaient contre les Français; mais après trois mois d'un blocus continuel, après des combats multipliés, l'armée française ayant été réduite à 2 ou 3 mille hommes disponibles, il fallut songer à capituler. Le 13 fructidor, cette capitulation fut signée, d'une part, par le général Menou, de l'autre par le général anglais Hutchinson. Elle n'avait rien que d'honorable; l'armée française fut embarquée dans le port d'Alexandrie. A son arrivée à Paris, Bonaparte l'accueillit avec distinction, le consola des revers que la fortune lui avait fait éprouver, et applaudit à ses opérations. Le 17 mai 1802, Menou fut nommé membre du tribunat, et, quelques jours après, administrateur général de la 27e division militaire (Piémont). Lors de la réunion de la Toscane à la France, il en fut nommé gouverneur. Il est

mort le 13 août 1810 à Venise, où il commandait.

MENOUX (JOSEPH DE), jésuite, homme d'esprit, intrigant, serviable, ami utile, et ennemi dangereux, né à Besançon, en 1695, et mort en 1766, à 71 ans, obtint la confiance de Stanislas, roi de Pologne, et devint son prédicateur ordinaire, et supérieur du séminaire de Nanci. Il fit croire, dit Voltaire, au pape Benoît XIV, auteur de gros traités in-folio, sur la canonisation des Saints, qu'il les traduisait en français ; il lui en envoya quelques pages, et obtint pour son séminaire un bon bénéfice, dont il dépouilla des bénédictins, et se moqua ainsi de Benoît XIV et de Saint Benoît. On a de lui des *Notions philosophiques sur les vérités fondamentales de la religion*, 1738, in-8° ; et il eut part aux ouvrages religieux et moraux du roi Stanislas, qui lui accordait tout ce qu'il demandait. On a aussi de lui des *Discours* dans le recueil de l'Académie de Nanci. J.-J. Rousseau dit, dans ses Confessions, que le P. Menoux eut une grande part à la critique que le roi Stanislas fit de son fameux discours sur les sciences et les arts.

MENTEL (JEAN), ou MENTELIN, le plus ancien imprimeur de Strasbourg, auquel plusieurs auteurs ont attribué mal à propos l'invention de l'imprimerie, était né dans cette ville vers l'an 1410. —Jacques MENTEL, entre autres, médecin de la faculté de Paris, vers le milieu du 17e siècle, qui se disait un de ses descendans, publia deux Dissertations latines pour le prouver. *Voy.* l'article suivant. Son opinion eut quelques partisans. Mais depuis qu'on s'est attaché davantage à éclaircir l'origine de cet art célèbre, si on n'est pas encore parvenu à dissiper tous les nuages qui l'ont enveloppé, au moins est-on d'accord que Mentel n'en est pas l'inventeur. C'est encore une chose très-douteuse, pour ne rien dire de plus, que l'extraction noble de cet imprimeur, qui n'a d'autre garant que l'assertion sans preuve du même Jacques Mentel. Sa première profession n'était guère celle d'un gentilhomme. Il était originairement écrivain et enlumineur de lettres : ce qu'on appelait en ce temps-là *Chrysographus*. Comme tel, il fut admis parmi les notaires de l'évêque de Strasbourg ; et, en 1447, dans la communauté des peintres de cette ville. Mais si Mentel ne fut pas l'inventeur de la typographie, on ne peut lui refuser d'avoir été le premier qui se distingua dans cet art à Strasbourg, où il publia d'abord une *Bible* en 1466, en 2 vol. in-folio ; *De arte prædicandi*, ouvrage tiré de la doctrine de Saint Augustin, imprimé à peu près dans le même temps ; *Epistolæ S. Hieronymi*, in-fol., sans date, mais relié en 1469 ; un *Poème* allemand sur les exploits guerriers de Charles-le-Hardy, duc de Bourgogne, in-folio, 1477. On y trouve huit estampes, grossièrement coloriées, qui représentent les villes de Morat en Suisse, de Nanci, etc. ; et ensuite, depuis 1473, jusqu'en 1476, une compilation énorme en 10 vol. in-fol., intitulée *Vincentii Bellovacensis Speculum historiale, morale, physicum et doctrinale*. Il mourut en 1478, et fut inhumé dans la cathédrale de Strasbourg. L'empereur Frédéric IV lui avait accordé des ar-

moires en 1466. Il est vrai que Jacques Mentel prétend que ce prince ne fit alors que renouveler l'ancien écusson de sa famille ; mais il ne le prouve pas, et cette concession présente l'idée d'un anoblissement, plutôt que celle d'une réhabilitation. Au reste, le diplôme impérial ne qualifie point Mentel d'inventeur de l'imprimerie. *Voy.* Fust et Guttemberg.

MENTEL (Jacques), né à Château-Thierri, savant docteur en la faculté de médecine de Paris, y professa la chirurgie et l'anatomie. Ses ouvrages sont : I. *Gratiarum actio habita die auspicati doctoratûs*, 1632, in-8°. II. *De Epicrasi dissertatio*, Parisiis, 1642, in-8°. III. *Epistola ad Pecquetum de novâ illius chyli secedentis à lactibus receptaculi; alide hepatis notatione*, 1651, in-4°. IV. Un manuscrit très-curieux, sous ce titre : *Adversaria de medicis Parisiensibus.* Mentel est mort à Paris, en 1671. Si l'on en croit Henault, médecin de Rouen, Mentel avait reconnu, dès 1629, le réservoir du chyle sur un chien. Les deux ouvrages de Mentel, qui lui ont fait le plus de réputation, et l'ont conservé jusqu'à nos jours, sont ceux qui traitent de l'origine de l'imprimerie; le premier est intitulé : *Brevis excursus de loco, tempore et authore inventionis typographiæ*, 1644, in-4° ; le second, *De verâ typographiæ origine, Parænesis*, ibid., 1650, in-4°.

MENTELLE (Simon), ingénieur, né à Paris, en 1732, et mort à Cayenne en 1800, a levé et composé plusieurs cartes dans cette colonie, et les a transmises au gouvernement. Il a fait aussi des *Observations météorologiques, et sur les marées*, qui ont été adressées à l'Institut national.

MENTELLE (Edme), géographe, né à Paris, le 11 octobre 1730, eut d'abord un petit emploi dans les fermes, et cultiva la poésie. On trouve de ses essais dans l'*Almanach des Muses*, dans le *Mercure de France*, et dans d'autres recueils du même genre : nous ne citerons, parmi les productions de sa jeunesse, qu'un poëme en six chants, intitulé : *Raton aux enfers*, imité de l'allemand. Il fit aussi plusieurs pièces de théâtre, dont on ne connait que l'*Intendant supposé*, comédie en prose, qui eut plusieurs représentations au théâtre Beaujolais. Il déserta ensuite la carrière poétique, et se livra à l'étude réunie de la géographie et de l'histoire, qui convenait beaucoup mieux à ses moyens. Il se fit connaître par ses *Élémens de géographie*, publiés en 1758, et obtint, deux ans après, la place de professeur de géographie et d'histoire à l'École militaire. Mentelle construisit, pour le roi, un globe qui représentait à la fois les divisions naturelles et politiques de la terre, et il s'en servit aussi pour ses cours. On croit que cet ouvrage curieux est actuellement dans le Garde-meuble de la Couronne. L'École militaire ayant été supprimée pendant la révolution, Mentelle donna des cours particuliers; il fut ensuite appelé, avec Buache, à faire partie des Écoles centrales, puis de l'École normale. Il fut admis au nombre des membres de l'Institut national, dès sa première organisation, et, après avoir professé la géographie pendant près de 50 ans, il fut mis à la retraite. Après la restauration, en 1814, il fut décoré de

l'ordre de la Légion-d'honneur par le Roi. Il mourut l'année suivante, le 28 décembre, n'ayant pas quitté un seul instant ses travaux géographiques. Mentelle était excessivement laborieux : il disait encore, à la fin de sa vie, que pour lui la journée commençait à trois heures du matin. Il avait subi, à l'âge de 75 ans, l'opération de la pierre, et immédiatement après l'opération, il avait même exprimé, par un quatrain impromptu, sa reconnaissance à son chirurgien. Mentelle a composé un grand nombre d'ouvrages plus ou moins étendus, pour l'instruction de la jeunesse. Plusieurs d'entre eux ont eu un succès mérité. On regrette cependant qu'il ait consacré à des livres élémentaires, et à des compilations, un temps précieux qu'il aurait pu employer d'une manière encore plus utile pour la science, et pour sa propre renommée. Il a néanmoins le mérite d'avoir contribué à répandre en partie le goût des études géographiques, et à chercher à combiner ces études avec celles de l'histoire. On lui a reproché d'avoir consigné dans quelques-uns des ouvrages qu'il avait faits à l'usage de la jeunesse, des opinions de circonstances et des assertions souvent très-condamnables en matière de religion. Voici la liste de ses ouvrages : I. *Lettre à un Seigneur étranger, sur les ouvrages périodiques*, 1757, in-12. II. *Manuel géographique*, 1761. III. *Élémens de l'histoire romaine*, avec des cartes, 1766, in-12. IV. *La géographie abrégée de la Grèce ancienne*, 1772, in-8°. V. *Anecdotes orientales*, 1773, 2 vol. in-8°. VI. *Traité de la Sphère*, 1778, in-12. VII. *Géographie comparée*, 1778, et années suivantes, 7 vol. in-8°; cet ouvrage n'est pas achevé. VIII. *Cosmographie élémentaire*, 1781, in-8°, 1799. Cet ouvrage est fort estimé; il renferme des détails tout-à-fait neufs sur diverses parties de l'Afrique. IX. *Choix de lecture géographique et historique*, 1783-84, 6 vol. in-8°. De toutes les compilations de Mentelle, c'est la plus généralement utile. X. *Élémens de géographie, à l'usage des commençans*, 1783, in-8°. XI. *Méthode courte et facile pour apprendre la nouvelle géographie de la France*, 1791, in-8°. XII. La *Géographie enseignée par une méthode nouvelle*, 1795, in-8°, 3me édition, 1799. Cet ouvrage fut admis parmi les livres classiques : on donna des éloges à l'ingénieux procédé de l'auteur. XIII. *Analyse du cours de géographie*, 1797. XIV. *Précis de l'histoire des Hébreux*, 1798, in-12. XV. *Cours complet de cosmographie*, 1801, 3 vol. in-8°. XVI. *Précis de l'histoire de France*, 1801, in-12. XVII. *Abrégé élémentaire de la géographie ancienne et moderne*, 1802, 2 vol. in-8°. XVIII. *Exercices chronologiques et historiques*, 2 vol. in-12. XIX. *Géographie classique et élémentaire*, 2 vol. in-8°, 1813, etc., etc. Mentelle a aussi composé, pour l'*Encyclopédie moderne*, le *Dictionnaire de la géographie ancienne*, 3 vol. in-4°. On lui doit aussi les cartes de la *Monarchie prussienne*, par Mirabeau, et celles des *Leçons de l'histoire*, de l'abbé Gérard. Il a eu également part à plusieurs entreprises géographiques, entre autres, à la *Géographie universelle*, de M. Malte-Brun, Paris,

1803-1804, 16 vol. in-8°. On trouve dans le *Magasin encyclopédique* de 1816, une *notice* sur Mentelle, par le docteur Larche.

MENTOR, de Rhodes, l'un des meilleurs généraux de son temps, commandait les mercénaires grecs qu'Ochus, roi de Perse, prince justement haï et méprisé, avait appelés à son secours contre les efforts tentés par l'Égypte, la Syrie, et l'Asie Mineure pour se soustraire à son autorité. Grace à Mentor, Ochus les força d'y rentrer.

MENTOR, ciseleur grec, se fit une grande réputation par ses talens. Il appartient au beau siècle de Périclès, et fut, à ce qu'on croit, le contemporain de Mys et d'Acrogas, qu'il surpassa. Ses plus beaux ouvrages étaient consacrés aux Dieux, et suivant Pline, on voyait dans les temples de Diane à Éphèse, et de Jupiter Capitolin, des vases de cet artiste, qui ne l'honoraient pas moins que le Jupiter Olympien n'avait honoré Phidias.

MENTSCHIKOFF (Alexandre-Danilovitch), garçon pâtissier sur la place du palais du Kremlin, né à Moscou, en 1674, fut tiré de son premier état, dans son enfance, par un hasard heureux, qui le plaça dans la maison du czar Pierre. Le czar était un jour à table avec ses amis et ses compagnons d'armes, Lefort et les généraux Czeremetof, Simonowitz, Scheen et Baur, lorsqu'on entendit la voix d'un garçon pâtissier, qui parcourait les rues de Moscow, en vendant des brioches et chantant des vaudevilles. Dans le dessein de s'en amuser, le czar le fait appeler, l'interroge, et est tellement charmé de son air ouvert, de la vivacité de son esprit et de la justesse de ses réponses, qu'il ordonne sur-le-champ à Lefort de prendre ce jeune homme dans sa compagnie, et de veiller à son avancement. Mentschikoff apprit plusieurs langues, et, s'étant formé aux armes et aux affaires, il commença par se rendre agréable à son maître, et finit par se rendre nécessaire. Il seconda tous ses projets, et mérita par ses services le gouvernement de l'Ingrie, le rang de prince, et le titre de général-major. Il se signala en Pologne, en 1708 et 1709; mais l'an 1713 il fut accusé de péculat, et condamné à une amende de 300 mille écus. Le czar lui remit l'amende, et lui ayant rendu ses bonnes graces en 1719, il l'envoya commander en Ukraine, et comme ambassadeur en Pologne, l'an 1722. Toujours occupé du soin de se maintenir, même après la mort de Pierre-le-Grand, dont la santé était assez mauvaise, Mentschikoff découvrit alors à qui le czar destinait sa succession à la couronne. Le prince lui en sut mauvais gré, et le punit en le dépouillant de la principauté de Pleskow. Mais sous la czarine Catherine, il fut plus en faveur que jamais, parce qu'à la mort du czar, en 1725, il disposa tous les partis à la laisser jouir du trône de son époux. Cette princesse ne fut pas ingrate. En designant son beau-fils, Pierre II, pour son successeur, elle ordonna qu'il épouserait la fille de Mentschikoff, et que son fils épouserait la sœur du czar. Les époux furent fiancés: Mentschikoff fut fait duc de Cozel, et grand-maître d'hôtel du czar; mais la jalousie et la haine préparaient sourdement sa perte; le jeune prince était déjà prévenu en

secret contre lui. Son favori Dolgorouki, mis en avant par les ennemis de Mentschikoff, ne cessait de lui rendre ce ministre suspect. On usa même d'un moyen, infaillible auprès des rois, en faisant entendre au czar que ce ministre ne s'approchait ainsi du trône que pour y monter par degrés. Alors l'ame du jeune monarque s'ouvrit à toutes les insinuations, et Mentschikoff donna prise sur lui par des imprudences. Il s'opposa à un présent de 9000 ducats que l'empereur voulait faire à sa sœur, et s'empara de la somme. Pierre en fut irrité, se mit en colère, et finit par lui dire : « Je t'apprendrai que je suis empereur, et que je veux être obéi. » Dans une fête particulière, à laquelle ce prince ne put assister, Mentschikoff eut un autre tort : il osa s'asseoir pendant la cérémonie sur une espèce de trône qui avait été destiné au czar. Cette petite circonstance décida sa perte. A toutes ces fautes, il faut encore ajouter celle qu'il fit, en renvoyant dans ses quartiers un régiment qui lui était entièrement dévoué. Le lendemain de ce renvoi, le général Soltikoff vint l'arrêter. « J'ai fait de grands crimes, s'écria alors Mentschikoff; mais est-ce au czar à m'en punir? » Ces paroles, dit Duclos, confirmèrent les soupçons qu'on avait eus de l'empoisonnement de Catherine. On lui promit d'abord qu'il jouirait de ses biens, et qu'on lui permettrait de passer le reste de ses jours à Oranienbourg, jolie ville qu'il avait fait bâtir sur les frontières de l'Ukraine; mais à peine s'est-il mis en route, environné du faste, non d'un ministre disgracié, mais d'un prince qui va prendre possession d'un gouvernement, que sa garde est doublée ; on lui fait son procès, et il est condamné à passer ses jours à Bérésof, au fond de la Sibérie. Sa femme, devenue aveugle à force de pleurer, mourut en chemin. Le reste de sa famille le suivit dans son exil. Il soutint ses malheurs avec fermeté, et il ne lui échappa aucun murmure. Reconnaissant la justice du ciel envers lui, il ne s'attendrissait que sur ses malheureux enfans. Dans la chaumière qu'ils s'étaient construite au milieu des déserts, chacun partageait le travail pour la subsistance commune. Mentschikoff eut plus de santé pendant les deux ans qu'il passa en Sibérie, qu'il n'en avait eu dans le temps de sa prospérité. On lui avait assigné dix roubles par jour; il trouva le moyen de ménager sur cette somme de quoi faire bâtir une petite église, à la construction de laquelle il travailla lui-même comme charpentier. Il termina ses jours, frappé d'apoplexie, le 2 novembre 1729. « Il mourut, dit Duclos, de la maladie des ministres disgraciés, laissant à ses pareils une leçon inutile, parce qu'ils ne se la font que quand ils n'en peuvent plus faire usage. » Il fut enterré auprès de sa fille, dans le petit oratoire qu'il avait fait bâtir. Ses malheurs lui avaient inspiré des sentimens de piété. Les deux enfans qui restaient eurent un peu plus de liberté après sa mort. L'officier leur permit d'aller à la ville, le dimanche, pour assister à l'office ; mais non pas ensemble ; l'un y allait un dimanche, et l'autre le dimanche suivant. Un jour que la fille revenait, elle s'entendit appeler par un paysan qui avait la tête à la lucarne d'une cabane, et elle reconnut, avec la plus gran-

de surprise, que ce paysan était Dolgorouki, la cause du malheur de sa famille, et victime à son tour des intrigues de cour. Elle vint apprendre cette nouvelle à son frère, qui ne vit pas sans étonnement ce nouvel exemple du néant des grandeurs. Peu de temps après, Mentschikoff et sa sœur, rappelés à Moscow par la czarine Anne, laissèrent à Dolgorouki leur cabane, et se rendirent à la cour. Le fils y fut capitaine des gardes, et reçut la cinquième partie des biens de son père. La fille devint dame d'honneur de l'impératrice, et fut mariée avantageusement. (*Voyez* DOLGOROUKI.) Lorsque Mentschikoff fut disgrâcié, il possédait quinze millions de roubles, indépendamment de ses vastes possessions en terres.

MENTZEL (CHRISTIAN), né en 1622, à Furstenwald, dans la Marche de Brandebourg, se rendit célèbre par ses connaissances dans la médecine et la botanique, et voyagea long-temps pour les perfectionner. Il s'était procuré des relations jusque dans les Indes. Mentzel, mort en 1701, âgé de près de 79 ans, étant de l'Académie des Curieux de la nature, qui lui avait décerné le nom d'*Apollon*, ce qui prouve l'idée qu'on s'était faite de ses talens. On a de lui : I. *Catalogus plantarum circà Gedanum* (Dantzick) *spontè crescentium*, 1649, in-4°. II. *Index nominum plantarum*, Berlin, 1696, in-folio; réimprimé en 1715, in-fol., fig., avec des augmentations, sous le titre de *Lexicon plantarum polyglotton universale*. III. Une *Chronologie de la Chine*, Berlin, 1696, in-4°, en allemand. On conserve de lui, dans la bibliothèque royale de Berlin, des manuscrits : I. Sur l'*Histoire naturelle du Brésil*, 4 vol. in-folio. II.—*sur les fleurs et sur les plantes du Japon*, avec figures enluminées, 2 vol. in-fol., etc. — Son fils, Jean-Christian MENTZEL, devint médecin du roi de Prusse. Il mourut en 1718.

MENTZER (BALTHAZAR), théologien luthérien, né à Allendorf, dans le landgraviat de Hesse-Cassel, en 1565, célèbre parmi ceux de sa communion par ses lumières, mourut en 1627. Il a laissé une *Explication de la Confession d'Augsbourg*, et d'autres *ouvrages* de controverse.

MENTZER. *Voy.* FISCHARD.

MENU DE CHOMORCEAU (JEAN-ÉTIENNE), né à Villeneuve-le-Roi, le 23 mai 1724, et président lieutenant-général au bailliage de cette ville, fut nommé député du bailliage de Sens aux États-généraux en 1789, doyen d'âge, et prédécesseur de Bailly dans la présidence *de la chambre des Communes*. On a de lui *Renaud, poème héroïque, imité du Tasse*, 2 vol. in-8°, Paris, 1786-1788. Dans cette imitation en prose, aux lieux et aux hommes célèbres par le Tasse, l'auteur s'est plu à substituer souvent la description de son pays, le nom de ses enfans, les ancêtres de ses voisins, inspiré et soutenu, comme il le disait lui-même, par le desir d'illustrer tout ce qu'il aimait. Aussi le style de cet ouvrage, monument élevé à ses plus chères et plus louables affections, ne manque-t-il ni de verve, ni de chaleur, ni de noblesse. Chomorceau s'était fait connaître dans sa jeunesse aux amis des lettres par des *Poésies* agréables répandues dans les journaux du temps; il

rendit sa vieillesse recommandable à tous les gens de bien. On regrette qu'il n'ait pas eu le temps de terminer un *Dictionnaire de chevalerie*, qu'il composait à l'instar de nos dictionnaires de mythologie. Cet ouvrage manque à notre littérature, et Chomorceau était d'autant plus propre à nous peindre l'esprit et les actions des anciens chevaliers, que lui-même était doué de l'amabilité, de la franchise, de la loyauté de ces preux, et pleinement nourri de leur histoire. Il mourut à Villeneuve-le-Roi, le 30 septembre 1802.

MENURET DE CHAMBAUD (JEAN-JACQUES), médecin, né à Montélimart, en 1733, fut reçu docteur en médecine à Montpellier en 1758. Il fut, pendant 25 ans, médecin de l'hôpital de sa ville natale, et fut attaché au service du Roi depuis 1785, jusqu'à la chute du trône. En 1791, il avait accompagné à l'armée le général Dumouriez, dont il était médecin. Après la destruction de la monarchie il émigra, et rendit de grands services à ses compagnons d'exil. A Hambourg, il s'était fait une règle de leur consacrer deux heures de son temps par jour. Il avait des connaissances très-étendues, et beaucoup de zèle pour l'étude. Après la tourmente révolutionnaire, il revint en France, et devint le médecin des indigens. On a de ce praticien estimable plusieurs ouvrages : I. *Nouveau traité du Pouls*, Paris, 1768, in-12. II. *Avis aux mères sur la petite-vérole et la rougeole*, Lyon, 1770, in-8°. III. *Essai sur l'action de l'air dans les maladies contagieuses*, Paris, 1781, in-12. IV. *Essai sur l'histoire médico-topographique de Paris*, Paris, 1786, in-12. V. *Essai sur la ville de Hambourg*, etc., ou *Lettres sur l'Histoire médico-topographique de cette ville*, Hambourg, 1797, in-8°. VI. *Essai sur les moyens de former de bons médecins*, Paris, 1791, in-8°. Il publia aussi pendant l'émigration un assez grand nombre d'ouvrages. Un des derniers, sortis de sa plume, et qui a été publié en 1812, traite de la *réunion de l'utile à l'agréable en médecine*. Il est mort le 16 décembre 1815, âgé de 77 ans. Il était pauvre et désintéressé. Il aimait à secourir les malheureux, et il était attaché à tous les établissemens de charité, et membre de toutes les Sociétés philantropiques. On a encore de lui plusieurs Mémoires sur diverses questions, et quelques articles dans l'Encyclopédie, entre autres ceux de *Mort* et de *Somnambulisme*.

MENUS (JASON), célèbre professeur de législation à Pavie, né en 1435, a publié plusieurs ouvrages de droit. Louis XII voulut assister à une de ses leçons. Menu l'alla prendre à son palais, vêtu d'une robe tissue d'or, pour le conduire aux écoles. Le roi le fit entrer le premier, en lui disant que dans ces lieux la puissance des professeurs était plus grande que celle des rois.

MENZ (FRÉDÉRIC), antiquaire allemand, né vers 1680, remplit avec beaucoup de distinction une chaire à l'université de Leipsick. Il mourut le 19 septembre 1749, laissant un grand nombre de Dissertations et d'Opuscules, dont on trouve la liste complète avec l'éloge de Menz, publié par Kapp, Leipsick, 1750, in-fol. Les principaux sont : I. *Aristippus philosophus Socraticus*, Halle ;

1719, in-4°. II. *De Socratis methodo docendi*, ibid., 1740, etc.

MENZICOFF. *Voy.* MENTSCHIKOFF.

MENZINI (BENOIT), excellent poète italien, né à Florence, en 1646, mort en 1704 à Rome, où il était professeur au collége de la Sapience, et membre de l'Académie des Arcadiens, s'attacha à la reine Christine, qui protégea et encouragea ses talens. Il fut un de ceux qui relevèrent la gloire de la poésie italienne; mais il fut beaucoup plus négligent sur l'article de sa fortune. La mort de la reine de Suède, et l'inconduite de Menzini, le réduisirent à vivre d'aumônes; il ne subsistait plus que par les secours que lui procurait Redi de la part des grands-ducs. Il avait le talent de l'éloquence, et l'une de ses ressources fut de composer des Sermons, pour les prédicateurs qui ne se trouvaient pas capables de les faire eux-mêmes; c'est à ce genre d'industrie que Sectanus, son contemporain, fait allusion dans ce vers, où, parlant de lui, il dit:

Cogitur indoctis componere verba cucullis.

On a de lui divers ouvrages, entre autres des *Satires*, recherchées pour les graces du style et la finesse des pensées, réimprimées à Amsterdam, en 1718, in-4°. Il a encore composé un *Art Poétique*; des *Elégies*; des *Hymnes*; les *Lamentations de Jérémie*, où règne tout l'enthousiasme prophétique; *Academia Tusculana*, ouvrage mêlé de vers et de prose, qui offre plusieurs morceaux pleins de chaleur, quoique composés dans la langueur d'une hydropisie; des Poésies diverses. Ses *Œuvres* ont été recueillies à Florence, 1731, en 4 vol. in-4°. Menzini fut aussi membre de l'Académie *della Crusca*, et ambitionnait beaucoup que ses vers, dans lesquels il avait rajeuni avec succès d'anciennes expressions italiennes, fussent cités comme une autorité. Il ne put obtenir cette satisfaction de son vivant; mais, long-temps après sa mort, l'Académie, dans la quatrième édition de son Dictionnaire, en 1731, lui décerna cet honneur, sans doute sagement différé.

MEONIUS, cousin de l'empereur Odenat, et de toutes les parties de plaisir de ce prince, ne sut pas conserver ses bonnes graces. Odenat, piqué de ce que, pour lui ôter le plaisir de la chasse, il affectait de tirer le premier sur les bêtes qui se présentaient à eux, le fit mettre en prison. Meonius garda un vif ressentiment de cet outrage, et fit assassiner Odenat et Hérodien son fils, en 267. Après avoir satisfait sa vengeance, il prit la pourpre impériale, et ne la porta pas long-temps. Les mêmes soldats qui l'en avaient revêtu, aussi indignés de son incapacité, que du dérèglement de ses mœurs, le poignardèrent. *Voy.* ODENAT.

MERAIL. *Voyez* AMARAL.

MÉRARD DE SAINT-JUST (SIMON-PIERRE), né à Paris, en 1749, mort en cette ville, le 17 août 1812, fut pendant quelque-temps maître-d'hôtel de Monsieur, frère du roi. Il a composé un grand nombre d'ouvrages, qui ne sont pas au-dessus du médiocre. Nous citerons les suivans: I. *Contes très-mogols, par un vieillard quelquefois jeune*, 1770, in-12. II. *Catalogue des livres en très-petit nombre qui composent la Bibliothèque de*

M. Mérard de Saint-Just, 1783, in-18, tirés à 25 exemplaires seulement. III. *Imitation en vers français des odes d'Anacréon*, in-8°; sans date, etc.

MERATI (Gaétan-Marie), savant liturgiste, et clerc régulier théatin, né à Venise, le 23 décembre 1668, consulteur de la congrégation des rites à Rome, et mort dans cette ville, le 8 septembre 1744, fit des remarques sur l'ouvrage du P. Gavanti, intitulé : *Thesaurus sacrorum rituum*, imprimé à Rome en 1736 et 1738, en 4 vol. in 4°, et réimprimé à Venise et Augsbourg en 1740, et à Venise en 1749, en 2 vol. in-fol. On a encore de lui : I. *Decreta sacræ ritum congregationis ex Gavanto desumpta, et novissimé adaucta*, Venetiis, 1762 et 1768. II. *La verità della religione cristiana e cattolica dimostrata ne' suoi fondamenti, e ne' suoi caratteri*, etc., Venise, 1721, 2 vol. in-4°. III. *La Vita soavemente regolata delle dame, etc., operetta tradotta dal francese*, Venise, 1708. On trouve dans le second vol. des *Epistolæ clarorum Venetorum*, Florence, 1746, six *Lettres* de Merati à Magliabecchi, avec lequel il était en correspondance réglée.

MERATI (Joseph), clerc régulier théatin, et neveu du précédent, né à Venise, vers 1704, mourut dans sa patrie en janvier 1786. Outre les Mémoires de Gaëtan-Marie Merati, son oncle, qu'il publia sous le nom de Charles de Ponivalle, Venise, 1735, in-4°, on lui doit la *Vita di Monsignor D. Bartolommeo Castelli Palermitano de' chierici regolari, vescovo di Mazzara*. Merati laissa un ouvrage manuscrit, annoncé par plusieurs écrivains, sous ce titre : *Gli Scrittori d'Italia mascherati, ossia Storia critico letteraria de' libri, e de' componimenti anonimi, e pseudonimi degli scrittori d'Italia dall' origine della stampa fino a tutto l'anno 1770, divisa in secoli con ordine alfabetico*, 2 vol. in-fol. La préface de cet ouvrage a été insérée par l'abbé Lami dans ses *Novelle letterarie di Firenze*.

MÉRAY Ben-Ysouf (Al Moqaddecy), auteur arabe, florissait au commencement du 11° siècle de l'hégire, et périt dans la guerre civile de la déposition de sultan Moustapha, et de l'élévation sur le trône ottoman d'Othman II. On le connaît par une *Histoire des califes et des Sultans d'Égypte*, traduite en allemand par Reiske, à l'exception de la préface du premier chapitre, et de la continuation par le frère de l'auteur, depuis 1029-1619, jusqu'en 1035-1625, et insérée dans le Magasin d'histoire et de géographie de Busching, tom. 5.

MERBES (Bon de), né à Montdidier en Picardie, docteur en théologie et prêtre de l'Oratoire, en 1630, sortit de cette congrégation, après y avoir enseigné les belles-lettres. Nommé en 1659, par les échevins de Montdidier, principal de leur collége, il donna sa démission de cette place pour se consacrer plus entièrement à ses études ; mais les magistrats en considération de ses services, lui conservèrent, pendant sa vie la jouissance du revenu de la chapelle de Guerbigny. Merbès, à la sollicitation de Le Tellier, archevêque de Reims, composa une Théologie, qu'il

publia à Paris en 1683, en deux vol. in-fol., sous ce titre: *Summa christiana seu orthodoxa morum disciplina ex sacris litteris.* La latinité en est pure, élégante; mais le style sent le rhéteur. Il mourut au collège de Beauvais, à Paris, le 2 août 1684, à 86 ans.

MERCADO (Louis de), *Mercatus*, natif de Valladolid en Espagne, premier médecin des rois Philippe II et Philippe III, mort âgé de 86 ans, vers 1606, a laissé divers ouvrages, recueillis en 1654, à Francfort, en 3 vol. in-fol.

MERCATI ou MERCADO (Michel de), naturaliste, né à San-Miniato, en Toscane, fut premier médecin du pape Clément VIII et de plusieurs autres pontifes, et intendant du jardin des plantes du Vatican, où il forma un beau cabinet de métaux et de fossiles. La description en a été donnée à Rome, en 1717, in-folio, avec un appendice de 53 pages, en 1719, par Lancisi, sous le titre de *Metallotheca*....... Mercati mourut en 1593, à 53 ans. On avait une si haute idée de son mérite, que Ferdinand, grand-duc de Toscane, le mit au rang des familles nobles de Florence, et que le sénat romain le décora aussi de la noblesse romaine. On a de lui, sur son art, des ouvrages qui le firent beaucoup estimer, et un savant traité *Degli obelischi di Roma*, 1589, in-4°. Il le dédia à Sixte-Quint, qui l'employa avec succès dans plusieurs négociations. Il ne fut pas moins utile à Clément VIII. On lui doit encore: *Istruzione sopra la peste*, Rome, 1576, in-4°.

MERCATI (Jean-Baptiste), né à Città San-Sepolcro, dans la Toscane, peintre et graveur, exécuta à l'eau-forte les bas-reliefs de l'arc de Constantin à Rome, ainsi que quelques autres bas-reliefs peints par le Corrège et Pierre de Cortone. Il grava aussi quelques sujets sacrés et profanes de son invention, et des figures symboliques, parmi lesquelles on remarque la *Modestie*, *le Sort*, *la Satisfaction amoureuse*, etc. Il florissait en 1616.

MERCATOR (Marius), auteur ecclésiastique, né vers la fin du 4e siècle, élève et ami de Saint Augustin, Africain, selon Baluze, et Calabrais selon le P. Garnier, écrivit contre les nestoriens et les pélagiens, et mourut vers 451. Tous ses ouvrages furent publiés en 1673, in-fol., par le P. Garnier, jésuite, avec de longues dissertations, Paris, 1673, 2 vol. in-fol. Baluze en donna une nouvelle édition, à Paris, en 1684, in-8°. D. Gabriel Gerberon a publié, *Acta Marii Mercatoris, cum notis Rigberii*, Bruxelles, 1673, in-16. Les principaux ouvrages de cet auteur sont: I. *Commonitorium lectori adversùs hæresin Pelagii et Celestii.* II. *Liber subnotationum ab Juliani Pelagiani Capitula.* III. *Theod. Mopsuesteni sermo expositus et confutatus.*

MERCATOR. *Voy.* Isidore.

MERCATOR (Gérard), habile géographe, né à Rupelmonde en Flandre, en 1512, oubliait de manger et de dormir pour s'appliquer à la géographie et aux mathématiques. L'empereur Charles-Quint en faisait un cas particulier, et le duc de Juliers le fit son cosmographe. Il mourut à Duisbourg, le 2 décembre 1594, à l'âge de 82 ans.

On a de lui : I. Une *Chronologie*, depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1568, prouvée par les éclipses et des observations astronomiques, Cologne, 1568, et Bâle, 1577, in-fol. Onuphre Panvin estimait cet ouvrage un peu sec, mais clair et assez exact. II. Des Tables ou Descriptions géographiques de toute la terre, auxquelles il donna le nom d'*Atlas*, Duisbourg, 1595, in-4°. Jodocus Hondius en a donné une édition augmentée d'un grand nombre de cartes, Amsterdam, 1666. III. *Harmonia Evangelistarum*, contre Charles Dumoulin, Duisbourg, 1592, in-4°. IV. Un traité *De creatione ac fabricâ mundi*. Cet ouvrage fut condamné, à cause de quelques propositions sur le péché originel. V. *Ratio scribendarum litterarum latinarum quas italicas cursoriasque vocant*, Anvers; ouvrage très-rare. Une *Edition des tables géographiques* de Ptolomée, corrigées, 1589, in-fol. Mercator joignait à la sagacité de l'esprit, la dextérité de la main : il gravait et enluminait lui-même ses cartes, et faisait ses instrumens de mathématiques. Le duc de Lorraine, Charles III, l'estimait tellement, qu'il le fit venir à Nanci pour dresser une carte de ses Etats ; mais il n'eut pas le temps de l'achever.

MERCATOR (Nicolas Kauffman, nom qu'il métamorphosa en celui de), mathématicien et géomètre célèbre du 17e siècle, natif du Holstein, et membre de la Société royale de Londres, se retira en Angleterre, où il demeura quelque temps. Il fut un des premiers membres de la Société royale de cette ville, et revint ensuite en France, où il coopéra aux travaux hydrauliques du parc de Versailles. Il mourut à Paris, en février 1687. On a de lui une Cosmographie et d'autres ouvrages estimés. Ces ouvrages ont pour titre: I. *Rationes mathematicæ*, Copenhague, 1653, in-4°. II. *Hypothesis astronomica nova*, Londres, 1664, in-fol. III. *Logarithmotechnia* ibid., 1668-74, in-4°. IV. *Institutiones astronomicæ*, 1676, in-8°. Padoue, 1685, in-4°. V. Des Mémoires, des Dissertations dans les *Transactions philosophiques*. C'était un homme de mérite, qui fit quelques découvertes, et qui remarqua le défaut des premières cartes marines. Il fut un de ceux, qui, sans reconnaître la futilité de l'astrologie, ne la rejetait pas entièrement. Il avait voulu, dit-on, essayer de la ramener à des principes raisonnables; c'est vouloir allier ensemble la raison et la folie.

MERCERUS. *Voy.* Mercier.

MERCHISTON. *Voy.* Neper.

MERCI. *Voyez* Mercy.

MERCIER (Jean), en latin *Mercerus*, né à Uzès, en Languedoc, de parens nobles, étudia le droit à Toulouse et à Avignon, et fit de grands progrès. Il quitta la jurisprudence, pour s'appliquer aux belles-lettres et aux langues grecque, latine, hébraïque et chaldaïque. Il succéda à Vatable dans la chaire d'hébreu au collège royal à Paris, en 1547. Obligé de sortir de la France pendant les guerres civiles, il se retira à Venise, auprès d'Arnoul du Ferrier, ambassadeur près cette république, qui le ramena dans sa patrie. Il mourut à Uzès, en 1562. Il possédait une vaste littérature. Parmi les ouvrages dont il enrichit son siècle, on distingue : I.

Ses leçons sur la Genèse et les prophètes, Genève, 1598, in-fol. II. *Ses Commentaires* sur Job, sur les Proverbes, sur l'Ecclésiaste, sur le Cantique des Cantiques, 1573, en 2 vol. in-fol., qui sont estimés. III. *Tabulæ in grammaticam chaldaïcam*, Paris, 1550, in-4°. L'auteur avait embrassé les opinions de Calvin. IV. Des *Notes* sur le *Trésor* de Pagnin. — Il y a eu un autre Jean Mercier, imprimeur lyonnais au 17e siècle, auteur d'un *Jeu* ou *Méthode pour apprendre l'orthographe aux jeunes demoiselles en jouant avec un dé ou un toton*, Lyon, 1685, in-12.

MERCIER des BORDES (Josias), *Mercerus*, fils de Mercier d'Uzès, et non moins savant que son père, était un habile critique. Il était né à Uzès, et y mourut le 6 décembre 1626. Quoique employé à diverses affaires importantes, il ne négligea pas les travaux de cabinet. On a de lui : I. Une excellente Édition de *Nonius Marcellus, De proprietate sermonum, accedit libellus Fulgentii de prisco sermone*, Paris, 1614, in-8°. II. Des Éditions avec des notes, *Aristeneti epistolæ græcæ, cum latinâ interpretatione*, Paris, 1610, in-8°, troisième édition ; la première parut en 1595. III. *Dictys Cretensis, de bello Trojano, et Dares Phrygius, de excidio Trojæ*, Amsterdam, 1631, in-16, sur Tacite ; et sur le livre d'Apulée *De Deo Socratis*, Paris, 1624, Robert-Étienne, in-12.

MERCIER (Nicolas), laborieux grammairien, né à Poissi, vers la fin du 16e siècle, mort en 1657, régent de troisième au collège de Navarre à Paris, et sous-principal des grammairiens de ce collège, s'acquit beaucoup de réputation par son habileté à élever la jeunesse, et par ses ouvrages. On a de lui : I. Le *Manuel des grammairiens*, Paris, 1732; réimprimé en 1755, in-12, par les soins de Dumas ; ouvrage confus, du moins aux yeux de la plupart des jeunes gens. On se sert pourtant de ce livre dans divers collèges, parce qu'il contient des principes excellens pour la belle latinité. II. Un *Traité de l'épigramme*, Paris, 1654, in-8° ; ouvrage très-estimé. Une édition des *Colloquia* d'Erasme, purgée des endroits dangereux, et enrichie de notes.

MERCIER (Christophe), écrivain ascétique, né à Dôle, au commencement du 17e siècle, entra dans l'ordre des carmes-déchaussés, et prit le nom d'*Albert de Saint-Jacques*. Il fut plusieurs fois provincial du comté de Bourgogne, et mourut dans un âge avancé, vers 1680. Ses principaux ouvrages sont : I. *La Sainte Solitude*, Bruxelles, 1644, petit in-4°. II. *La Vie de la vénérable mère Thérèse de Jésus*, Lyon, 1673, in-4°. III. *La lumière aux vivans par l'expérience des morts*, ibid., 1675, in-8°, etc.

MERCIER (Barthélemi), connu sous le nom d'*abbé de Saint-Léger*, savant bibliographe, né à Lyon, le 4 avril 1734, entra fort jeune dans la congrégation de Sainte-Geneviève, dont il devint bibliothécaire, et succéda dans cette place au savant Pingré, qui était allé observer le passage de Vénus dans la mer des Indes. En 1764, Louis XV étant venu visiter la bibliothèque, Mercier lui en montra les raretés, et lui inspira assez d'intérêt pour qu'il le nommât à l'abbaye de Saint-Lé-

ger de Soissons, qui était vacante. Mercier voyagea en Hollande et dans la Belgique, pour y visiter les bibliothèques et les savans. Dépouillé de ses bénéfices par la révolution, il supporta courageusement l'indigence. Les malheurs de sa patrie l'affligèrent; et la rencontre qu'il fit de son ami, l'abbé Poyer, que l'on conduisait à l'échafaud, fut la première cause de son dépérissement. Il mourut le 13 mai 1799. Une profonde érudition, de la clarté dans les recherches, distinguèrent ses écrits; un caractère doux et affable le fit aimer. Les belles bibliothèques de Soubise et de la Vallière lui durent une partie de leurs richesses. Ses ouvrages sont: I. *Lettre sur la Bibliographie de Debure*, 1763, in-8°. II. *Lettre à M. Capperonnier* sur le même objet; il y en a encore une troisième imprimée. On les trouve dans le Journal de Trévoux. III. *Lettre sur le véritable auteur du Testament politique du cardinal de Richelieu*, Paris, 1765, in-8°. IV. *Supplément à l'Histoire de l'imprimerie de Prosper Marchand*, 1765, in-4°, nouvelle édition, revue et augmentée, Paris, 1773, in-4°; nouvelle édition, 1775, in-4°. Il ne cessait de perfectionner cet ouvrage qui contient de savantes corrections et additions. Il a laissé pour une troisième édition un exemplaire chargé de notes qu'a acquis le savant M. Barbier. V. *Lettres sur la Pucelle d'Orléans*, 1775. VI. *Dissertation sur l'auteur du livre de l'Imitation de Jésus-Christ*. VII. Notice du livre rare intitulé *Pedis admirandæ*, par J. d'Artis. VIII. *Notice de la platopodologie d'Antoine Fiancé, médecin de Besançon*. IX. *Lettre à un ami sur la suppression de la charge de bibliothécaire du roi*, en France (Paris), 1787, in-8°. Cette pièce a pour faux titre *Suite à l'ann. 1787*. L'an 1787 était le titre d'un écrit de Carra qui contenait une censure très-vive de l'administration de la bibliothèque du Roi. X. *Notice sur les tombeaux des ducs de Bourgogne*. XI. *Lettres sur différentes éditions rares du 15e siècle*, Paris, 1783, in-8°. XII. *Observations sur l'essai d'un projet de catalogue de bibliothèque*. XIII. *Description d'une giraffe vue à Fano*. XIV. *Notice raisonnée des ouvrages de Gaspard Schott, jésuite*, 1785, in-8°. XV. *Bibliothèque des romans traduits du grec*, 1796, 12 vol. in-12. XVI. *Lettre sur le projet de décret concernant les religieux, proposé à l'Assemblée nationale par M. Treilhard*, 1789, in-8°. XVII. *Lettre sur un nouveau Dictionnaire historique portatif*, en 4 vol. in-8°. Cette lettre, extraite du Journal de Trévoux, février 1766, contient une critique assez vive des deux premiers volumes du Dictionnaire de Chandon, qui étaient imprimés, mais qui n'étaient pas encore publiés à cette époque. Il a travaillé au Journal de Trévoux, à celui des savans, au Magasin encyclopédique, et inséré de savans articles dans l'Année littéraire. Il a laissé plusieurs manuscrits et des notes dans presque tous ses livres, et particulièrement sur les poètes latins du moyen âge, jusqu'à l'an 1520; les Œuvres de La Monnoye; la Bibliothèque de la Croix du Maine et de Duverdier; l'ouvrage de de Dreux du Radier sur les lanternes, etc., etc. *Voyez*, pour

plus de détails, la notice sur Mercier, par Chardou de la Rochette, dans le *Magasin encyclopédique*, 5ᵉ année (1799).

MERCIER (CLAUDE-FRANÇOIS-XAVIER), littérateur et compilateur infatigable, né à Compiegne le 29 août 1763, secrétaire, à 15 ans du chevalier de Jaucourt jusqu'à sa mort, commis dans les bureaux de la marine jusqu'à la révolution, depuis libraire, membre de plusieurs sociétés littéraires, mort en 1800, a publié un nombre considérable de petits ouvrages : I. *Soirées de l'automne*, 4 vol. in-18, fig. II. Les *Trois nouvelles*, ou *Loisirs d'un rentier*, 1 vol. III. Traduction *du Traité de la flagellation* de J. H. Meibom, en latin, *De usuflagrorum in remedicâ et venereâ*, etc., une *Introduction*, des *Notes historiques*, et un *Index* des auteurs dont il a rétabli le texte, 1 vol. in-18. IV. *Rosalie et Gerblois*, 1792 ; et seconde édition, 1794, 1 vol. in-18. V. Le *Vendangeur*, ou *le Jardin d'amour*, poëme de l'italien de Louis Tansillo, avec le texte à côté, 1 vol. in-12, fig. et vignettes. VI. *Ismaël et Christine*, nouvelle africaine, 1ʳᵉ édition, Paris, 1792, 1 vol. in-18, fig. ; 2ᵉ édition, 1794, 1 vol. VII. Les *Veillées du couvent*, poëme en 6 chants, en prose poétique, 1 vol. in-18. VIII. *Eloge du pet*, dissertation hisrique, anatomique et philosophique, etc. 1 vol. in-18, fig., 1799. IX. *Gérard de Velsen*, ou *l'Origine d'Amsterdam*, poëme historique, en 7 livres, en prose, 1 vol. in-18, Paris, 1794 ; et 2ᵉ édition, 1797. X. *Histoire de Marie Stuart, reine de France et d'Ecosse*, etc., rédigée sur des pièces originales, 1 vol. in-8ᵒ. 1792 et 1795, 2 vol. in-18. XI. Les *Nuits d'hiver*, 1 vol. in-18. XII. Les *Nuits de la conciergerie*, 1 vol. in-18. XIII. Les *Matinées du printemps*, 2 vol. in-8ᵒ. fig. XIV. Les *Palmiers*, ou *le Triomphe de l'amour conjugal*, poëme, 16 pag. in-8ᵒ, 1796. XV. La *Morale au sucre*, ou *le Faux pas*, comédie en un acte, en prose et vaudevilles, 1799, in-8ᵒ. XVI. La *Sorcière de Verberie*, 1 vol. in-18, 1798. XVII. *Manuel du voyageur à Paris*, 1 vol. in-18, Paris, 1800. XVIII. Le *Ménestrel batave*, ou *Portrait de Florent IV*, 16ᵉ *comte de Hollande*, chant héroïque, in-8ᵒ. XIX. *Eloge des poux, de la paille et de la boue*, traduit de Daniel Heinsius Majoragius et Frédéric Widebramius, 1 vol. in-18, 1800. XX. *Eloge de la goutte*, traduit de Bilib. Pirckermer et de J. Cardan, et augmenté de tout ce qui a rapport à cette maladie, 1 vol. in-18, 1800. XXI. La *Morale du second âge*, idilles morales tirées des jeux de l'enfance, Paris, 1795. Outre ces productions, Mercier est encore éditeur d'un grand nombre d'ouvrages. Cet écrivain laborieux était bon bibliographe, et dans tout ce qu'il a publié on remarque plus d'érudition que de talens.

MERCIER, dit *la Vendée*, né à Château-Gonthier, en 1778, fils d'un aubergiste, suivit la grande armée vendéenne lors de son passage dans cette ville, et se lia avec George Cadoudal, qui joignit alors cette armée à Fougères. Mercier se trouva au siége de Granville, aux batailles de Dol et du Mans, et à la déroute de Savenay. Rentré dans le Morbihan avec George, puis fait prisonnier, ainsi que ce dernier, par les ré-

publicains, tous deux furent conduits dans les prisons de Brest, d'où ils s'évadèrent en août 1794, pour rentrer dans le Morbihan; ils ne tardèrent point à y organiser deux divisions de royalistes, dites *Divisions des côtes*, qui protégèrent la descente des émigrés à Quiberon. Devenu général en second sous George, Mercier fut envoyé à l'Ile-Dieu auprès de MONSIEUR, comte d'Artois, qui l'embrassa, le fit chevalier de Saint-Louis, et lui donna le brevet de maréchal-de-camp. De retour dans le Morbihan, Mercier seconda George dans toutes ses opérations, prit part à tous les combats, et contribua puissamment à déterminer l'insurrection de 1799. Il prit Saint-Brieux vers le 1er janvier, n'y resta que trois heures, et fut tué bientôt après non loin de Loudéac, au moment où il se portait sur la côte pour passer en Angleterre avec une mission de George; ses papiers firent connaître les projets de ce chef sur Brest et Belle-Ile. Un esprit vif, une ame ardente, une pénétration peu commune, l'intrépidité d'un vieux guerrier, et une présence d'esprit admirable, telles étaient les qualités qui distinguaient ce chef royaliste, mort à la fleur de son âge.

MERCIER (LOUIS-SÉBASTIEN), littérateur, et député à l'Assemblée nationale, naquit en 1740, à Paris, d'une famille honnête. Il fut avocat au parlement de cette ville, et se livra ensuite presque entièrement à la littérature. Après quelques pièces légères, il donna successivement *l'An* 2440, le *Tableau de Paris*, et un nombre prodigieux de drames qui lui attirèrent des critiques plus plaisantes que sévères; mais qui lui firent des partisans parmi les amateurs de ce genre de spectacle. Comme dramaturge, il se fit une grande réputation dans les pays étrangers, et surtout en Allemagne. L'idée même de *l'An* 2440 est fort ingénieuse, et a été empruntée depuis par plusieurs écrivains. On peut louer, dans le *Tableau de Paris*, le mérite d'une grande vérité dans beaucoup de détails, particulièrement dans la peinture des mœurs populaires; mais le style, quoique semé de traits piquans et d'aperçus heureux, se ressent du choix de ce genre de tableaux; c'est ce qui a fait dire « que le *Tableau de Paris* était un ouvrage pensé dans la rue et écrit sur la borne.» Quelqu'un disait avec raison que c'était un excellent bréviaire pour un lieutenant de police. Mercier embrassa d'abord avec enthousiasme les principes de la révolution, et publia, de concert avec Carra, le journal intitulé : *Annales politiques*. En septembre 1792, il fut nommé député de Seine-et-Oise à la Convention, et dans le procès de Louis XVI il émit les votes suivans : « Je crois répondre au vœu »de ma patrie, en disant que je ne »suis pas de l'avis de l'appel au »peuple; et, sur la peine à infliger »à ce monarque, comme juge »national, je dis que Louis a mé»rité la mort. Comme législateur, »l'intérêt national parle ici plus »haut que ses forfaits, et je dois, »pour l'intérêt du peuple, voter »une peine moins sévère, etc..... »Louis est ici un ôtage, il est plus, »il sert à empêcher tout autre »prétendant de monter sur le »trône; il protége, il défend votre jeune république; il lui donne »le temps de se former. Si sa tête »tombe, tremblez, une faction

»étrangère lui trouvera un successeur. Louis n'est plus roi, »il n'a plus, ainsi que son fils et »ses frères, de droits à la couronne; mais le fantôme nous »sert ici merveilleusement. Oui, »nous devons marcher avec ce »fantôme, avec le temps qui est »aussi un législateur; ne précipitons pas une mesure irrévocable. Je vote pour la détention »de Louis à perpétuité. » Il vota ensuite pour le sursis. Le 18 juin 1793, il combattit la proposition de ne pas traiter avec l'ennemi, tant qu'il occuperait le territoire français; et s'écria : *Avez-vous fait un pacte avec la victoire?* — *Non*, répondit Bazire, *mais nous en avons fait un avec la mort.* Mercier, dès son entrée à la Convention, ayant quitté les jacobins, s'était rangé du parti de la Gironde, et signa la fameuse protestation des 72 députés, contre la *montagne*, dont Robespierre, Danton, Marat, etc., étaient les principaux chefs. Compris dans le décret d'arrestation lancé contre ces mêmes députés, il se tint caché pendant quelque temps, et, après la chute de Robespierre, il fut réintégré avec eux dans le sein de l'assemblée. En septembre 1795, il passa au conseil des Cinq-cents; et en mai 1796, il s'éleva, dans son journal, contre le divorce, en démontra les inconvéniens, et pressa les législateurs d'abroger une loi *qui achève*, disait-il, *de détruire les mœurs.* Il s'opposa fortement, le 7 mai, à ce qu'on accordât les honneurs du Panthéon à Descartes; critiqua amèrement Voltaire, et l'accusa de n'avoir pas su détruire la superstition sans attaquer la morale. Après avoir déclamé contre Descartes, il attaqua ses successeurs, et voulut anéantir leurs systêmes. En octobre 1796, il se déclara contre la philosophie en général, contre l'instruction, qu'il appela la peste du genre humain; et dans le même discours, il fit l'éloge des loteries. Il les avait auparavant combattues dans son *Tableau de Paris;* mais à cette dernière époque, il venait d'y obtenir la place de contrôleur-général. Il s'éleva ensuite contre les peintres, les graveurs, tous les arts enfin, et invita l'assemblée à établir dans la république la plus absolue et la plus profonde ignorance. C'est alors que ses collègues le surnommèrent le *singe de J. J. Rousseau*. Le 20 mai 1799, il sortit du conseil; et la même année, il publia l'ouvrage qui a pour titre *le Nouveau Paris.* Malgré le style peu correct et un peu trivial, et certaines idées bizarres qu'on avait déjà remarquées dans son *Tableau de Paris*, il eut beaucoup de vogue, et c'est cette même vogue qui le fit connaître des étrangers. Les Anglais et les Allemands ne l'apprécièrent que par les détails qu'il donne d'une capitale qu'ils ne connaissaient pas assez ou point du tout. Du reste on le trouve encore cité dans plusieurs ouvrages. Il donna ensuite quelques traductions allemandes, mais sans choix ni discernement. Sa traduction de la *Pucelle d'Orléans*, de Schiller, ne saurait faire juger des défauts ni des beautés de l'original. Le seul mérite de Mercier est d'avoir été le premier qui ait essayé de nous faire connaître la littérature allemande. Depuis, Mme de Staël nous en a donné une connaissance beaucoup plus étendue dans son ouvrage intitulé : *de*

l'Allemagne. Il est à espérer que d'autres nous rendront le même service pour des littératures étrangères qui nous sont presque inconnues. Dans ses diatribes il mettait sur la même ligne, et les noms les plus respectables, et ceux le plus justement abhorrés. En 1800, il prétendit assigner une nouvelle forme à la terre, et de nouvelles lois au mouvement. Il languit encore quelques années, et mourut à Paris le 25 avril 1814. Nous ne citerons pas les drames de cet auteur; leur nomenclature serait trop longue. On remarque parmi ceux-ci : *Sophronie et Olinde*, tirée du Tasse; *le Déserteur*, et *l'Habitant de la Guadeloupe*, qui est sa meilleure pièce. On trouve des scènes touchantes dans *Zoé*, dans *Jean Hennuyer*, et surtout dans l'*Indigent*, qui est resté au théâtre, où il paraît encore quelquefois. On cite encore parmi ses productions : *Jezennemours*, roman dramatique, 2 vol. in-8°. Il y a dans cet ouvrage, comme dans tous ceux de Mercier, des pensées et des situations originales et bizarres, de la candeur, de l'honnêteté, de la force et de la chaleur; un plan broché à la hâte, des peintures triviales et des détails de mauvais goût. On peut placer à peu près sur la même ligne l'*Indigent*, drame; cette pièce dont la conduite est romanesque, le style emphatique, et qui renferme un grand nombre de détails de mauvais goût, n'est cependant pas sans effet au théâtre; on y trouve des situations intéressantes, une morale sensible, des mots d'ame et de vérité. On a encore de cet écrivain singulier: des *Odes*; des *Héroïdes*; des *Épîtres*; des *Éloges*; une *Histoire de France*; quelques imitations, entre autres celle du fameux épisode d'Ugolin dans l'*Enfer*, du Dante; la versification en est assez belle. Dans les dernières années de sa vie, Mercier ne donnait plus que très-peu de temps au travail, et n'attirait plus l'attention publique sur lui que par quelques articles insérés dans les journaux. Grimm, dans sa *Correspondance*, ne parle pas d'une manière avantageuse des drames et des romans de Mercier. « Nous avons encore eu depuis peu, dit-il, un autre drame en 5 actes et en prose, intitulé : *Jenneval*, ou *le Barneveldt français*, par M. Mercier, qui a déjà fait un roman intitulé : *l'Homme sauvage*, et d'autres rapsodies, dans lesquelles on a cru apercevoir quelque lueur de talent, mais ce crépuscule reste au même point, et la lumière ne veut pas poindre. » Grimm fait ensuite l'analyse de Jenneval, et ajoute en finissant : « Avec son style boursouflé, il (Mercier) contrefait froidement et gauchement la chaleur et l'éloquence de M. Diderot, et les mots frappans et profonds de Sédaine. » Dans un autre endroit de sa *Correspondance*, Grimm dit : « Nous avons un certain M. Mercier, infatigable barbouilleur, qui a de la chaleur, et qui l'emploie à composer des pièces qui n'ont pas le sens commun. Il parait avoir pris à tâche d'emprunter, non les sujets, mais les titres des pièces connues, et de les remplir à sa manière. Il a traité ainsi, il y a quelque temps, *le Marchand de Londres*; il vient de publier le *Déserteur*, drame en 5 actes et en prose, qui n'a rien de commun avec celui de Sédaine. Je n'ai pas le courage de vous en-

nuyer de l'exposition du sujet et de la conduite de cette pièce; elle ne laissera pas d'être remarquable par l'absurdité rare de sa fable, de son plan et de ses moyens.

MERCKLIN (George-Abraham), médecin du 17e siècle, né à Weissembourg en Franconie, pratiqua la médecine avec succès à Nuremberg. On a de lui: I. Deux Traités curieux, *De incantamentis judiciis et curationibus*, in-4°, Nuremberg, 1715. II. *De ortu et occasu transfusionis sanguinis*, in-8°, Nuremberg, 1679. Cette opération eut une grande vogue vers l'an 1660, et produisit une foule d'écrits, comme nous l'avons vu de nos jours à l'occasion du mesmérisme, du système de Gall, etc., III. *Lindenius renovatus*, 1686, in-4°. — Son père, nommé aussi George-Abraham Mercklin, né en 1613, mort en 1684, avait aussi composé plusieurs ouvrages de médecine.

MERCOEUR (Philippe-Emanuel de Lorraine, duc de), né à Noményen 1558, de Nicolas comte de Vaudemont et de Jeanne de Savoie-Nemours, sa seconde femme, s'endurcit dès sa première jeunesse aux fatigues de la guerre, et se distingua dans plusieurs occasions. Lié avec le duc de Guise, il fut sur le point d'être arrêté comme cet illustre factieux, aux états de Blois, en 1588; mais la reine Louise de Lorraine, sa sœur, l'en ayant averti, il échappa à ce péril. Ce fut alors qu'il embrassa ouvertement le parti de la Ligue. Il se cantonna dans son gouvernement de Bretagne, y appela les Espagnols, et leur donna le port de Blavet en 1591. Les agens de Henri IV l'engagèrent, en 1595, à conclure une trève, qui devait durer jusqu'au mois de mars de l'année suivante. On vint à bout ensuite de la lui faire prolonger jusqu'au mois de juillet. Ses amis lui reprochèrent alors ce qu'il avait reproché plusieurs fois au duc de Mayenne, que « les occasions ne lui avaient pas manqué, mais qu'il avait souvent manqué aux occasions. » Cependant, comme tous les chefs de la Ligue avaient fait leur paix avec le roi, il fit la sienne en 1598. Le mariage de sa fille Françoise, riche héritière, avec César de Vendôme, fut le prix de la réconciliation. Le duc de Mercœur ne songea plus qu'à trouver quelque occasion brillante de signaler son courage; elle se présenta bientôt. L'empereur Rodolphe II lui fit offrir, en 1601, le commandement de son armée en Hongrie contre les Turcs. Le duc partit pour cette expédition; et on le vit, à la tête de 15,000 hommes seulement, entreprendre de faire lever le siége qu'Ibrahim Pacha avait mis devant Chanicha avec soixante mille combattans. Il voulut l'obliger à donner bataille; mais, ayant bientôt manqué de vivres, il fut contraint de se retirer. Sa retraite passa pour la plus belle que l'Europe eût vue depuis long-temps. L'année suivante il prit Albe-Royale, et défit les Turcs qui venaient la secourir. Obligé de retourner en France, il mourut en chemin, à Nuremberg, en 1602. Saint François-de-Sales prononça son Oraison funèbre à Paris. Elle se trouve dans le recueil de ses *Œuvres*, en 1 vol. in-fol. Bruslé de Montpleinchamp a publié l'*Histoire du duc de Mercœur*, Cologne, 1689, 1697, in-12.

MERCURE (Jean), célèbre

charlatan, qui parut à Lyon en 1478. Il jouait le philosophe, et se croyait plus habile que tous les anciens Hébreux, Grecs et Latins. Ce sophiste avait avec lui sa femme et ses enfans; il était vêtu de lin, et portait à son cou une chaîne, à l'imitation d'Apollonius de Tyanes, dont il se disait le disciple. Il était fort sérieux, et se vantait de guérir toutes sortes de maladies. On en donna avis à Louis XI, qui le fit examiner à Lyon par les plus habiles médecins de son royaume. Sur le rapport qu'il firent au roi, que la science de cet homme était plus qu'humaine, ce prince voulut le voir. Le charlatan satisfit à toutes ses questions, et lui fit deux présens : l'un était une épée très-riche, qui renfermait cent quatre-vingt petits glaives ou couteaux; l'autre un bouclier orné d'un miroir, qu'il disait contenir beaucoup de vertus secrètes. Cet homme était si désintéressé, qu'il distribua aux pauvres tout l'argent qu'il reçut du roi. Il ne demeura que quelques mois dans Lyon, et disparut tout d'un coup, sans qu'on pût savoir ce qu'il était devenu. Tout cela sentait l'imposteur, d'autant plus qu'il se vantait d'avoir la pierre philosophale, et de transmuer les métaux.

MERCURIALE (Jérôme), en latin *Mercurialis*, célèbre médecin, appelé par quelques-uns l'*Esculape de son temps*, et par d'autres *le fils de Mercure*, né à Forli en 1530, y mourut de la pierre, le 9 novembre 1606, âgé de 76 ans. Il pratiqua et professa la médecine à Padoue, à Bologne et à Pise. Les habitans de Forli placèrent sa statue dans leur place publique, pour honorer la mémoire d'un homme qui avait tant illustré et servi sa patrie. Il jouit de leur estime à un tel degré, qu'en 1562 ils l'envoyèrent en ambassade auprès du pape Pie IV. Pendant son séjour à Rome, le cardinal Farnèse, grand protecteur des savans, prit une telle affection pour lui qu'il parvint à le retenir jusqu'en 1569, où il fut rappelé à Padoue pour y remplir la place de premier professeur de médecine. Sa réputation allant toujours croissant, l'empereur Maximilien II le fit venir à Vienne en 1573, pour le consulter, et en fut si satisfait qu'il le renvoya comblé d'honneurs et de présens. Il fut moins heureux à Venise, où il fut mandé avec Jérôme Capivacci, à l'occasion de la peste qui commençait à se manifester dans cette ville; les deux docteurs n'ayant pu en arrêter les progrès, et la contagion commençant à faire d'effrayans ravages, leur peu de succès faillit à leur devenir funeste; ils furent obligés de fuir avec précipitation. Mercuriale désolé, surmonta cependant cette disgrace, et vint professer la médecine à Bologne et successivement à Pise. Son mérite lui acquit beaucoup de réputation, et des richesses immenses. Il laissa à son fils 120,000 écus d'or, après avoir vécu avec éclat, et fait des libéralités considérables à ses amis et de grandes charités aux pauvres. On forma à Venise un recueil de ses ouvrages, 1644, in-fol. Les principaux sont : I. *De Arte gymnasticâ*, à Venise, 1587, in-4°, et Amsterdam, 1672, in-4°. Des recherches curieuses sur les jeux d'exercice des Anciens, de savantes explications, et quelques bons préceptes, font le mérite de ce livre et des savans. II. *De morbis mulierum.*

1601, in-4°. III. *De morbis puerorum*, Francfort, 1584, in-4°. IV. Des *Notes* sur Hippocrate, et sur quelques endroits de Pline l'Ancien. V. *Consultationes et responsa medicinalia*, Venise, 1624, in-fol., avec les notes de Mondinus. VI. *Tractatus de maculis pestiferis, et de hydrophobiâ*, Padoue, 1580, in-4°. VII. *Censura et dispositio operum Hippocratis*, Venise, 1580, Francfort, 1585, in-8°. VIII. *Hippocratis opera, græcè et latinè*, Venise, 1588, in-fol. IX. *Tractatus de compositione medicamentorum*, Venise, 1590, 1601, in-4°. X. *In omnes Hippocratis aphorismos prælectiones patavinæ*, Bologne, 1619, in-fol. XI. *Medicina practica*, Venise, 1627, in-fol. *Voyez* CHACON.

MERCURIO (JERÔME), médecin, né à Rome dans le 16e siècle, entra dans l'ordre des dominicains à Milan, mais il quitta plus tard l'habit de son ordre, et s'adonna entièrement à l'art de guérir. Sur la fin de sa vie, il rentra chez les dominicains, et continua cependant à exercer la médecine. Il mourut à Rome, en 1615. M. Portal en parle comme d'un charlatan. On a de lui : I. La *Comare o Raccoglitrice*, Venise, 1601, in-4°. II. *Degli errori popolari d'Italia*, libri VII, Vérone, 1645, in-4°.

MERCY (FRANÇOIS DE), général de l'armée du duc de Bavière, né à Longwy en Lorraine, se signala dans diverses occasions. Il prit Rotweil en 1643, et Fribourg en 1644. Peu de temps après il perdit la bataille donnée proche cette ville, fut blessé à celle de Nortlingue, le 3 août, 1645, et mourut de ses blessures. On l'enterra près du champ de bataille, et on grava sur sa tombe cette épitaphe :

Sta, viator, heroem calcas!

Arrête! voyageur, tu foules un héros!

J.-J. Rousseau critique avec raison cette inscription fastueuse, qui dit beaucoup moins au voyageur surpris que le nom d'une seule des victoires de Mercy qui avait vaincu Turenne à Marienthal. Une chose singulière de Mercy, c'est que dans tout le cours de deux campagnes que le duc d'Enghien, le maréchal de Gramont et Turenne avaient faites contre lui, ils n'avaient jamais rien projeté dans leur conseil de guerre, que Mercy ne l'eût deviné et ne l'eût prévenu, comme s'ils lui eussent fait la confidence de leurs desseins. C'est un éloge que peu d'autres généraux ont mérité.

MERCY (FLORIMOND-CLAUDE, comte DE), petit-fils du précédent, né en Lorraine, l'an 1666, se signala tellement par sa valeur dans les armées impériales, qu'il devint feld-maréchal de l'empereur en 1704. L'année suivante il força les lignes de Pfaffenhofen, et fut vaincu en Alsace par le comte de Bourg en 1709. Le comte de Mercy s'acquit beaucoup de gloire dans les guerres de l'empereur contre les Turcs. Il fut tué à la bataille de Parme, le 29 juin 1734. Le comte d'Argenteau, colonel au service d'Autriche, son cousin, qu'il avait adopté, fut son héritier, à condition qu'il prendrait le nom et les armes de Mercy.

MERDDIN, fils de Mervyn, célèbre poète gallois, vivait vers l'an 560. On regarde cet auteur, ainsi que Merddin, Emyrs et Taliessin, comme les principaux bardes chrétiens. On dit que

Merddin, ayant tué son neveu dans un combat, eut horreur de lui-même; il se séquestra de la société, et alla vivre dans une forêt; ce qui lui fit donner le surnom de *Sauvage*.

MÉRÉ (George-Brossin, chevalier de), écrivain du Poitou, d'une des plus illustres familles de cette province, se distingua par son esprit et par son érudition. Après avoir fait quelques campagnes sur mer, il parut à la cour avec distinction, et se fit estimer et rechercher des savans et des grands. Sur la fin de sa vie, il se retira dans une belle terre qu'il avait en Poitou, et il y mourut dans un âge fort avancé, vers 1690. Ses ouvrages sont : I. *Conversation* (du M. D. C.) *de M. de Clérembault, et* (du C. D. M.) *du chevalier de Méré*, in-12. II. Deux dicours, l'un *de l'Esprit*, et l'autre *de la Conversation*, in-12. III. Les *Agrémens du discours*. IV. Des *Lettres*, 1689, 2 vol. in-12. V. *Maximes, Sentences et Réflexions morales et politiques*, Paris, 1687, in-12. VI. *Traités de la vraie honnêteté, de l'éloquence et de l'entretien*, publiés par l'abbé Nadal, avec quelques autres *Œuvres posthumes*, in-12, La Haye, 1701. Tous ces ouvrages ont été réunis, Amsterdam, 1692, 2 vol. petit in-8°. Voici le jugement qu'on en porte dans le troisième tome des Mélanges d'histoire et de littérature de Vigneul-Marville. « Le chevalier de Méré était un homme à réflexions. Il avait une grande abondance de pensées, et pensait bien : mais il faut avouer aussi, qu'à force d'avoir voulu polir son style, il l'a exténué ; qu'il est quelquefois guindé et peu naturel..... Ce qu'il y a de singulier dans les ouvrages du chevalier de Méré, c'est qu'en disant lui-même que *le discours ne saurait être trop ajusté*, il détruit une autre maxime qu'il avait avancée, qu'il *faut sur toutes choses qu'un homme qui se mêle d'écrire évite de sentir l'auteur.* » Cependant il croyait avoir, en écrivant, le ton de la bonne compagnie; car c'est d'après lui que tant de gens, qui ont le langage de la mauvaise, répètent tous les jours ce mot qu'il mit à la mode. Aujourd'hui on a à peu près oublié le chevalier de Méré et son *chien* de style, comme disait madame de Sévigné, qui avait le bon esprit de n'y rien comprendre, dans sa lettre à sa fille, du 24 novembre 1679, en parlant de *ses Conversations*, suivies du *Discours sur la justesse*.

MÉRÉ. *Voy.* Poltrot.

MÉREAUX (Jean-Nicolas Lefroid de), professeur de musique, mort à Paris, en 1797, âgé de 52 ans, a mis en musique l'*Oratorio de Samson*, paroles de Voltaire. Il a aussi travaillé pour le théâtre Italien et pour celui de l'Opéra, où il a donné *Œdipe et Jocaste*, en 1773; la *Ressource comique*, paroles d'Anseaume ; *Laurette*, représentés, l'un en 1772 et l'autre en 1777. Il a laissé trois opéras posthumes: les *Thermopyles*, paroles de Dumoustier ; *Scipion*, ou *la Chute de Carthage*, paroles de Lacombe; enfin un sujet persan, paroles de Saulnier.

MERENDA (Antoine), né à Forli, en 1578, enseigna pendant 20 ans le droit à Pavie avec réputation, et mourut à Bologne, en 1657, à l'âge de 77 ans. On a encore de lui, *Controversiarum*

juris libri XII, Bruxelles, 1743, avec des notes de Jean Michel Van Langendonck, 5 vol. in-fol.

MERGEY (Jean de), gentilhomme champenois, né vers l'an 1536, à Sauvage-Mesnil, de Nicolas Mergey, sieur de Haraumaisnil, et de Catherine, fille naturelle de la maison de Dinteville, fut envoyé, à l'âge de 8 ans, au collége, où il passa deux ans, de là on le mit dans une abbaye; mais, ne voulant pas être moine, on le plaça dans la maison de Jean de Dinteville, seigneur de Polizy, homme fort instruit pour le temps. Celui-ci, lorsque le jeune Mergey eut atteint l'âge de 14 à 15 ans, le plaça en qualité de page chez son frère Deschenetz, chevalier des ordres du roi et capitaine de 150 hommes d'armes. Il fit plusieurs voyages, et ses premières armes avec ce seigneur. Au premier combat où il se trouva, il tua un cavalier bourguignon, en le perçant d'un javelot au défaut de sa cuirasse. Il eut peur d'être fouetté pour avoir perdu ce javelot. Chez les grands seigneurs et à la cour de France, on était autrefois en usage de fouetter les pages; mais, au lieu du fouet qu'il craignait, il reçut des éloges encourageans. Mergey fut ensuite placé auprès du comte de la Rochefoucauld, lieutenant de la compagnie d'ordonnance du duc de Lorraine; il le suivit dans toutes ses expéditions militaires. Le comte et son page Mergey furent faits prisonniers en 1557 à la bataille de Saint-Quentin. Mergey parvint à s'évader avec les autres prisonniers; mais cette évasion ne s'exécuta point sans de grandes difficultés. Le comte de la Rochefoucauld, beau-frère du prince de Condé, ami et allié des Coligni, avait embrassé le protestantisme. Mergey, tout dévoué au comte son maître, ne balança point à se battre pour ce parti et à prier Dieu comme lui. Il se sépara de ce comte en 1569, pour des motifs qui ne font point tort à l'attachement réel qu'il lui portait. Lorsque ce comte le rencontrait, il lui disait: « Mergey, encore que vous ne soyez pas à moi, vous êtes toutefois toujours à moi. » Mergey, attaché au comte de Bonneval, se trouva dans les différentes batailles qui se donnèrent dans ces temps malheureux, et notamment à celles de Dreux et de Moncontour, où il courut de grands dangers. L'événement le plus déplorable dont il fut témoin est celui du massacre de la Saint-Barthélemi. Il avait suivi le comte de la Rochefoucauld à Paris; il assista à ces scènes sanglantes où le comte son maître et son ami fut assassiné. Mergey échappa heureusement à cette boucherie, parce qu'il se trouva logé dans la maison où étaient les équipages de la princesse de Condé. Cette maison fut épargnée, parce que les assassins crurent qu'il n'y avait personne; mais Mergey, ne s'y trouvant pas en sûreté, parvint avec beaucoup de difficultés à se réfugier au logis de Laussac, rue Saint-Honoré, et ensuite dans celui du frère du comte de La Rochefoucauld. Enfin il se retira dans l'Angoumois, où étaient les propriétés de son épouse Anne de Courcelles; il se fixa avec Marsillac, fils du comte de la Rochefoucauld; se trouva avec lui dans la Rochelle, lorsque le roi assiégea cette ville; puis, profitant de la paix qui eut lieu à l'a-

vénement de Henri III au trône de France, il voyagea en Italie avec son nouveau maître, qui, de retour en France, fut tué, en 1597, au combat de Saint-Yriex. Mergey, devenu vieux et infirme, se retira à Saint-Amand en Angoumois, où il rédigea en 1613 les *Mémoires* de sa vie : il avait alors 77 ans. Ses Mémoires furent publiés pour la première fois dans les *Mélanges historiques* de Camusat. Il l'ont été ensuite dans la *Collection des Mémoires particuliers relatifs à l'Histoire de France*, tome 41. Ils offrent des particularités attachantes, des anecdotes curieuses sur l'histoire orageuse du 16ᵉ siècle. Le style, sans être pur, a de l'énergie et de la clarté ; et le ton naïf de l'auteur inspire la confiance. Il ne parle que de ce qu'il a vu. Mergey avait de l'esprit, de l'adresse, de la gaîté, du courage, et de l'attachement pour ses maîtres ; il nous apprend qu'il savait bien se battre et bien boire.

MERI. *Voyez* MERY.

MERIAN (MATTHIEU), né à Bâle, en 1593, l'un des graveurs les plus féconds et les plus célèbres du 17ᵉ siècle, mort à Francfort, en 1651, apprit le dessin de Dietricht de Meyer, et la gravure de Jean Théodore Debry, dont il épousa la fille. Merian a gravé les principales villes de l'Europe, principalement celles de l'Allemagne, qu'il a publiées avec des descriptions en langue allemande; ce qui forme plusieurs volumes in-folio. C'est la collection la plus complète dans ce genre. Il a encore gravé une suite de sujets tirés de l'Histoire Sainte, et nombre de paysages d'après Paul Bril et autres maîtres. Mérian est encore connu par sa *Topographie de l'Univers*, 31 tom. in-fol.; et par son *Florilegium*, Francfort, 1612, 2 vol. in-fol. — MERIAN (Matthieu), fils du précédent, né à Bâle, en 1621, suivit les leçons de son père et des autres artistes célèbres de son temps. Il cultiva aussi la peinture, et prit Van Dyck pour modèle. Il s'établit à Nuremberg, puis à Francfort, où il travailla plusieurs fois pour l'empereur. Il mourut en 1687. Parmi ses nombreux ouvrages, on admire l'*Artemisia*. Il avait continué la collection du *Theatrum Europæum* de son père.

MERIAN (CHARLES-GUSTAVE), conseiller du roi de Prusse, mort à Francfort-sur-le-Mein, en 1707, était fils du précédent. Il a aussi travaillé au Recueil intéressant des événemens politiques de son siècle, dont nous avons parlé, intitulé : *Theatrum Europeum*.

MERIAN (MARIE-SIBYLLE), sœur du précédent, célèbre par ses paysages, ses perspectives et ses vues, et héritière des talens de son père, naquit à Francfort, en 1647, et mourut à Amsterdam en 1717, à soixante-dix ans. Le goût, l'intelligence et la vérité avec lesquels elle a su peindre en détrempe les fleurs, les papillons, les chenilles et autres insectes, lui ont fait beaucoup de réputation; elle était si curieuse de cette partie de l'histoire naturelle, qu'elle entreprit plusieurs voyages pour voir les collections que les curieux en avaient faites. Elle avait épousé Jean Andriesz Graff, habile peintre et architecte de Nuremberg. Les Hollandais attirèrent par leurs offres les deux époux chez eux. Madame Graff ne quitta son pays que parce qu'elle n'avait plus rien à y observer ; elle

ent le courage d'affronter les dangers et les périls de la mer pour aller chercher de nouvelles connaissances en Amérique ; elle s'arrêta deux ans à Surinam, et y dessina tout ce qu'elle put y trouver de reptiles et d'insectes, de même que les plantes, les fleurs et les fruits qui leur servent d'alimens. Elle peignit tout cela sur vélin, et les connaisseurs conviennent qu'on ne peut rien ajouter à ce travail Les mouches brillantes de Surinam répandent, suivant elle, une lumière si vive et si continue, qu'une seule lui suffit pour l'éclairer pendant qu'elle peignit tous les insectes de ce pays. On a de cette dame : I. *Origine des chenilles, leur nourriture et leurs changemens*, Nuremberg, 1679, 1683, 2 vol. in-4°, avec figures, en allemand ; on l'a traduite en latin sous ce titre : *Erucarum ortus*, Amsterdam, 1705. Sa fille cadette, Dorothée-Marie-Henriette, donna un troisième volume de cet ouvrage comme posthume. Nous avons le tout en français, sous ce titre : *Histoire des insectes de l'Europe, dessinés d'après nature, et expliqués par Marie-Sibylle Mérian, où l'on traite de la génération et des différentes métamorphoses des insectes*, traduite par Jean Marret, Amsterdam, 1730, in-folio, avec trente-six planches de plus, et des notes. Ce traducteur a encore augmenté cet ouvrage d'une description de toutes les plantes qui servent de nourriture aux insectes. II. *Dissertation sur la génération et la transformation des insectes de Surinam*, en flamand, Amsterdam, 1705, in-4° ; *item*, en latin, Amsterdam, 1705, avec soixante magnifiques planches ; *item*, en français et en latin, Amsterdam, 1726, in-fol. Ces deux ouvrages ont été réunis en français sous ce titre : *Histoire des insectes de l'Europe et de l'Amérique*, Amsterdam, 1730, in-fol. On les a réimprimés en français et en latin à Paris, en 1768 ; et on y a ajouté le *Florilegium* d'Emanuel Swecrts, traduit en français, dont il y a des exemplaires enluminés. Buchoz en a donné une nouvelle édition corrigée et augmentée, en 1771, 2 vol in-fol., papier ordinaire, et 3 v. en grand papier. Les dessins de cette dame ont été déposés dans l'hôtel-de-ville d'Amsterdam, et multipliés par la gravure.

MERIAN (Jean-Matthieu de), fils et petit-fils des deux Matthieu Mérian, s'acquit beaucoup de réputation comme peintre. Il était surtout fort habile au pastel. Il devint conseiller de l'électeur de Mayence qui lui donna des titres de noblesse. Il mourut à Francfort, en 1716.

MERIAN (Jean-Bernard), célèbre philosophe, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Berlin, né à Liechstall, près de Bâle, le 27 septembre 1723, d'une famille honnête et distinguée, donna, dès l'année 1749, dans les Mémoires de cette Académie, un *Mémoire sur l'aperception de sa propre existence*. En 1750, il fut appelé à Berlin, par le conseil de Maupertuis. On a de lui : I. Traduction de *l'Influence des opinions sur le langage, et du langage sur les opinions, de Michaelis*, Brême, 1762, in-8°. II. Traduction de l'anglais *des Essais philosophiques sur l'entendement humain, par Hume, avec une préface et des notes*

par Formey, Amsterdam, 1758, 2 vol. in-12. III. Traduction *des Œuvres philosophiques de Hume*, Amsterdam, 1759-1764, 5 vol. in-12; nouv. édition, Londres, 1788, 6 vol. in-12. IV. *Recueil de questions proposées à une société de savans qui font le voyage de l'Arabie*, par Michaëlis, traduit de l'allemand, Francfort-sur-le-Mein, 1763, in-8°. V. *Système du monde*, traduit et abrégé de l'allemand, Bouillon, 1770, in-8°; Paris, 1784, in-8°, avec les noms des auteurs. VI. Traduction française de *Claudien*, 2 vol. in-8°. VII. *De la perception des idées*, ou *de leur existence dans l'ame*. Les Mémoires de l'Académie de Berlin contiennent plusieurs morceaux de Mérian sur des matières philosophiques et sur la géométrie; on y distingue quatre *Discours* ajoutés à la traduction de la philosophie de Kant; un *Parallèle de la philosophie de Leibnitz et de celle de Kant*, qui fit beaucoup de bruit lorsqu'il parut. Les autres sont intitulés: *L'Action, la Puissance et la Liberté*, *le Sens moral*, *le Désir*, *la Crainte et le Mépris de la mort*, *le Suicide*, *Parallèle de deux principes physiologiques*, et un *Discours* sur la métaphysique. Nous renvoyons pour de plus grands détails à l'*Éloge historique* de ce philosophe, lu à l'Académie de Berlin, en janvier 1810, par M. Fr. Ancillon.

MERIC (Jean de), brave officier français, fils de Claude de Méric, seigneur de Labathe, dans le comté de Foix, naquit en 1717 à Metz, et fit ses premières armes dans le régiment de Piémont dont son père était major. Il se distingua au siége de Kehl, et étaitdéjà lieutenant quoiqu'il n'eût alors que quinze ans. Sa bravoure lui mérita l'estime et la confiance du célèbre maréchal de Saxe, et on lui donna le beau titre de *bras droit du maréchal*. Il eut une très-grande part à la prise de Prague dans la guerre de 1741, et parvint rapidement aux grades de lieutenant-colonel, de colonel et de brigadier. Il avait formé un corps-franc, qu'il porta successivement à 1500 hommes. Ce corps de Méric formait toujours l'arrière-garde dans les retraites, et était principalement chargé de l'attaque des convois. Meric mit le comble à sa gloire par la prise de Gand, qui entraîna la conquête de toute la Flandre en 1745. Il passa à la nage, avec ses volontaires, les fossés de cette ville, le 11 juillet, en plein jour, arracha les palissades, tailla en pièces le corps de garde, et se rendit ainsi maître de la place. Il partit ensuite pour l'expédition commandée par le duc d'Enville, et destinée pour l'Amérique septentrionale. Il revint en Flandre au bout de six mois, et fut tué de 14 coups de fusil, le 10 juillet 1747, au pont de Walen, entre Malines et Anvers.

MERICI. *Voy.* Angela.

MERIGHI (Romain), moine camaldule, né au château de Mordana, dans le diocèse d'Imola, le 29 décembre 1658, professeur de philosophie et de théologie, procureur-général de son ordre en 1694, visiteur et ensuite abbé du monastère de Saint-Sauveur à Forli, mourut le 17 mars 1737. On a de lui: I. *Orazione in lode del P. abate D. Paolantonio Zaccarelli per la sua esaltazione al generalato della*

congregazione camaldolese, Bologne, 1691. II. *Divozione alla gloriosa vergine Santa Geltrude con alcuni sonetti*, etc., Bologne, 1707. III. *Li misterj della corona del Signore, e quelli del rosario portati in varj sonetti*, etc., Forli, 1708. IV. *Santo Romualdo, oratorio per musica*, Venise, 1727. V. *Delle poesie dell' abate D. Romano Merighi camaldolese*, Forli, 1708.

MERILLE (Edmond), l'un des plus savans jurisconsultes du 17[e] siècle, né à Troyes en Champagne en 1579, enseigna le droit à Bourges avec une réputation extraordinaire, et mourut en 1647, à 67 ans, après s'être distingué dans la littérature par divers écrits, dont les principaux sont : I. *Edmundi Merillii Tricassini jurisconsulti ex Cujacio libri tres*, autrement *Variantium ex Cujacio*, Paris, 1638, in-4°. II. *Liber singularis differentiarum juris*. III. *Edmundi Merillii notæ philologicæ in passionem Christi, cum ipsius passionis textu græco et latino ex quatuor evangeliis*, Paris, 1632, in-8°. IV. *Commentarii principales in libros quatuor institutionum, quibus addita est synopsis à cl. Mongin*, Paris, 1654, in-4°. V. *Expositiones in 50 decisiones Justiniani*, Paris, 1618, in-4°. On a fait une édition de ses *Œuvres*, à Naples, en 2 vol. in-4°, 1720.

MERINDOL (Mitre), oratorien, né à Aix en Provence, professa les humanités à Pézenas, et devint supérieur du collége de Toulon, où il mourut le 1[er] septembre 1666. On a de lui : I. *Dilucida et compendiosa græcorum accentuum praxis*, Aix, 1651, in-24. II. *Grammaticæ græcæ præceptiones*, ibid., 1603, 5 vol. in-8°.

MERINDOL (Antoine), parent du précédent, docteur et professeur en médecine à Aix en Provence, sa patrie, où il est mort en 1624, a laissé : I. *Des bains d'Aix et des moyens de les rétablir*, à MM. les consuls et procureurs du pays, Aix, 1600, in-8°. II. *De calido, innato et humido primigenio*, Lugduni, 1615, in-8°. III. *Selectæ exercitationes VIII*, Lutetiæ-Parisiorum, 1617, in-8°. IV. *Ars medica in duas partes secta. Accessit sub finem exercitationum medicinalium decas unica*, Aquis-Sextiis, 1633, in-fol.

MERINVILLE (Charles-François de Monstiers de), évêque de Chartres, né à Paris, le 2 février 1682, était fils du comte de Rieux, gouverneur de Narbonne. Il fut nommé coadjuteur de l'évêque de Chartres, le 26 avril 1709, et succéda dans ce siége, la même année, à Godet Desmarets, son oncle à la mode de Bretagne. Ce prélat était pieux, modeste et charitable. Il rendit de grands services aux malheureux habitans de Châteaudun, lors du violent incendie qui consuma cette ville presque toute entière en 1723. Il mourut à Chartres, le 10 mai 1748. On a de lui plusieurs ordonnances et des *sujets de conférences*, 2 vol. in-8°, 1744.

MERLAT (Élie), théologien protestant, né à Saintes en 1634, voyagea en Suisse, à Genève, en Hollande et en Angleterre. Il devint ensuite ministre de Saintes, où il se distingua pendant 19 ans, par sa science et par sa probité.

Une réponse violente qu'il fit au livre d'Arnauld, intitulé le *Renversement de la morale*, etc., l'obligea de sortir de France en 1680. Il se retira à Genève, et de là à Lausanne, où il fut pasteur et professeur, et où il mourut en 1705. C'était un homme charitable. Il ne régalait jamais ses amis sans destiner une somme pareille à celle qu'il dépensait à ce sujet pour le soulagement des pauvres. Outre l'ouvrage dont nous avons parlé, on a de lui : I. Plusieurs Sermons. II. Un *Traité de l'autorité des rois*. III. Un autre Traité *De conversione hominis peccatoris*, ouvrages qui ont eu quelques succès dans la réforme.

MERLE (Matthieu de), baron de Salavas, né à Uzès vers le milieu du 16ᵉ siècle, était, suivant de Thou, Perussis, et plusieurs autres historiens, fils d'un cardeur de laine de cette ville. Il exerça lui-même ce métier dans sa jeunesse; mais d'Aubais, dans ses *Pièces fugitives pour servir à l'Histoire de France*, donne un démenti à tous ces historiens, et soutient que Matthieu Merle était fils d'Antoine de Merle, lequel, dans son testament du 20 mars 1555, se qualifie de noble. Quoi qu'il en soit, Merle se rendit fameux par son caractère audacieux et par ses exploits militaires. Il débuta en 1568, en qualité de simple arquebusier dans les gardes de d'Acier, duc d'Uzès, qui l'amena avec lui en Poitou, où il fit son apprentissage dans le métier de la guerre. Le beau-frère de ce duc le prit à son service en 1570, le fit son écuyer, et lui confia pendant son absence la garde et le commandement du fort château de Peyre en Gévaudan. La guerre s'étant rallumée après le massacre de la Saint-Barthélemi, Merle manda plusieurs jeunes gens d'Uzès, qui vinrent le trouver au château de Peyre; fortifié par leur nombre, il s'empara, en 1575, de la ville et du château de Malzieu, fit des courses dans les environs, accrut ses forces, parvint à se former une troupe de cavalerie assez considérable pour tenter de plus grandes entreprises. L'année suivante, ayant laissé son frère pour garder Malzieu, il marcha en Auvergne et prit par escalade la ville d'Issoire, s'empara de plusieurs forteresses du voisinage, et mit à contribution tous les villages à quatre à cinq lieues à la ronde; il s'avança jusqu'aux portes de Clermont, prit la ville de Saint-Amand et celle de Pontgibaut, qui est située à dix lieues d'Issoire, fut heureux dans la plupart des combats qu'il livra, et fit plusieurs prisonniers d'importance. Merle était la terreur du pays. Les gentilshommes protestans se joignirent à lui, et les catholiques n'osaient l'attaquer. La paix de 1576 vint suspendre le cours de ses conquêtes. Il reçut ordre du roi de Navarre de laisser Issoire à Chavagnat, et d'abandonner au roi de France les autres places qu'il avait prises. Le capitaine Merle rentra à Uzès chargé de butin. Dans cet intervalle de paix, il épousa, le 20 octobre 1576, Françoise d'Auzolle, fille de Guiot d'Auzolle, seigneur de Serres, dont il eut plusieurs enfans. En 1577, les hostilités ayant recommencé, il reprit les villes et le château de Peyre et Malzieu, vint en Auvergne, et, favorisé par Chavagnat, qui commandait à Issoire, il s'empara de la ville

d'Ambert et de plusieurs châteaux du voisinage, après plusieurs combats, où il eut toujours l'avantage. Voyant arriver l'armée royale en Auvergne, il quitta ce pays, et se retira à Malzieu. En 1579, il prit la ville de Mende, et l'année suivante il la défendit avec courage contre une forte armée qui vint pour en faire le siége. Après plusieurs autres exploits militaires, où le capitaine Merle déploya les ruses de guerre et l'audace d'un partisan, plutôt que les talens d'un grand général, Jean, baron d'Apchier, pour l'engager à rendre la ville de Mende au duc d'Anjou, promit de lui vendre les forteresses et terres de la Gorce et de Salavas. Cette vente s'effectua au mois de juin 1582. Le capitaine Merle prit alors le titre de baron de la Gorce et de Salavas, qu'il transmit à sa postérité. Il mourut en janvier 1584, au château de Salavas. Matthieu Merle se piquait d'être juste; il avait établi une discipline sévère parmi ses soldats; mais il exerça des cruautés atroces et bizarres, surtout contre les prêtres catholiques, qui ternissent l'espèce de gloire qu'il s'est acquise. Les détails de ce qu'il leur fit éprouver à Issoire, et qui se trouve dans les Mémoires manuscrits de cette ville, font frémir. Il était parfois d'une humeur plaisante. Pendant son séjour à Issoire, il apprit que quelques troupes, commandées par plusieurs seigneurs d'Auvergne, embusquées à une lieue de cette ville, n'osaient l'attaquer; il leur envoya un de ses laquais chargé de bouteilles de vin et de cinq ou six jeux de cartes, avec ordre de leur dire que Merle leur envoyait ces présens, dans la crainte qu'ils ne s'ennuyassent à l'attendre. Pendant qu'il était à Mende, l'armée catholique lui envoya un trompette pour le sommer de rendre cette ville. Il fit bien boire le trompette et le chargea de répondre à ceux qui l'avaient envoyé « qu'il lui tardait bien fort de les voir; mais que, s'ils ne venaient bientôt, il irait lui-même les trouver. » Dans les Mémoires manuscrits d'Issoire, on a fait le portrait suivant du capitaine Merle. « Sa taille était moyenne, son corps épais et renforcé; il était boiteux d'une jambe. La couleur de ses cheveux et de sa barbe était blonde; il portait deux grandes moustaches retroussées en haut, semblables à deux dents de sanglier. Ses yeux, gris et furieux, s'enfonçaient dans sa tête; son nez était large et camus. Il ne savait ni lire, ni écrire; ce qui le rendait cruel et barbare. Joint qu'étant de son naturel inhumain, et n'ayant aucunes lettres pour corriger ce pernicieux naturel, il suivait sa méchante inclination sans aucune modération. » On doit remarquer que ce portrait est tracé par des mains ennemies. Le capitaine Gondin, compagnon de ses expéditions militaires, en a écrit un précis très-exact, intitulé : *Les Exploits de Matthieu Merle, baron de Salavas*, que d'Aubais a fait imprimer dans le tome 1, partie 2, de ses *Pièces fugitives relatives à l'Histoire de France*.

MERLE, député du tiers-Etat du bailliage de Mâcon, aux états-généraux, en 1789, fut nommé, en février 1790, premier maire constitutionnel de cette ville. On donna des bals, des fêtes, des illuminations en son honneur, et tout le peuple lui montra le plus grand attachement. En mars et avril 1791, il présenta à

l'Assemblée nationale plusieurs rapports au nom du comité des recherches, et, le 18 juin, il fut nommé secrétaire. Après la session, il retourna dans sa patrie, y vit sa popularité détruite en un instant, et fut ensuite enveloppé dans les proscriptions. Transféré à Lyon, on l'y condamna à mort le 15 frimaire an 2 (5 décembre 1793), avec un de ses parens, et il fut attaché avec mille autres victimes aux arbres des Brotteaux; mais la mitraille lui ayant emporté un poignet, sans le blesser ailleurs, il vint à bout de se débarrasser de ses liens et de se sauver dans la campagne. Déjà il avait fait un assez bon trajet, lorsqu'un détachement de la cavalerie révolutionnaire se mit à sa poursuite, et l'acheva à coups de sabre.

MERLI (Riccio), né à Correggio, en 1517, podestat à Mantoue, et deux fois auditeur de rote à Gênes, mourut dans sa patrie, en 1579. On a de lui: I. *Apologia juris homolotetica*, Corrigiæ, 1553 et 1555. II. *De pluribus judicis potestatibus*, Regii, 1577. III. *De iis quæ frequentiùs in foro judiciali eveniunt*, Regii, 1571. IV. *Practica judicialis*, Regii, 1572.

MERLIN (Ambrosius), né dans la Calédonie ou l'Écosse, écrivain anglais du 5ᵉ siècle, qu'on a regardé long-temps comme un grand magicien, et dont on rapporte des choses surprenantes. Plusieurs auteurs ont écrit qu'il avait été engendré d'un incube, et d'une religieuse, fille d'un roi d'Écosse, et qu'il avait transporté d'Irlande en Angleterre les grands rochers qui s'élèvent en pyramides près de Salisbury. On lui attribue des *Prophéties* extravagantes. Voici les titres des éditions les plus estimées et les plus chères de ce roman: I. *Histoire de Merlin et de ses prophéties*, ouvrage attribué, par M. Barbier, à Robert Borron, ou de Bourron, Paris, Ant. Vérard, 1498, 3 vol. petit in-fol. goth., 1ʳᵉ édition, très-rare. La même Histoire, avec les Prophéties, Paris, 1528, 3 vol. in-4°, goth. II. *La Vita di Merlino in Venetiâ*, Luca Venetiano, 1480, in-4°, 1ʳᵉ édit., très-rare. III. *La medesima con le sue profetie*, in Florentia, 1495, in-4°. Cette édition est rare. Cet ouvrage a été réimprimé à Venise, en 1539 et 1554, in-8°. Les bibliographes qui attribuent à Robert Borron l'Histoire et les Prophéties de Merlin sont: 1° Barrois père, dans le *Catalogue de Guyon de Sardière*, nº 846; 2° Debure le jeune, dans sa *Bibliographie instructive*, nº 3780; 3° M. Barbier, tome 4 de son *Dictionnaire des auteurs anonymes*, au mot Borron, de 1794 à 11046.

MERLIN (Jacques), docteur de Sorbonne, né au diocèse de Limoges, vers la fin du 15ᵉ siècle, fut curé de Montmartre, puis chanoine et grand-pénitencier de Paris. Ayant prononcé un sermon séditieux contre quelques grands seigneurs, soupçonnés d'être favorables aux nouvelles erreurs, qui fit beaucoup de bruit à Paris et à la cour, François Iᵉʳ le fit mettre en prison dans le château du Louvre, en 1527, et l'envoya en exil à Nantes deux ans après. Ce monarque, s'étant ensuite apaisé, lui permit de revenir à Paris, en 1530. Il y mourut le 26 septembre 1541, dans un âge assez avancé, après avoir occupé la place de grand-vicaire, et la cure de la Madeleine. Il est le premier

qui ait donné une *Collection des conciles*, Paris, 1523-24, in-fol. Il y en a eu trois éditions. Tout ce qu'il a fait, a été de recueillir les conciles avec leurs actes. Mais ce n'était pas assez ; il fallait les conférer pour corriger les textes défectueux, et retrancher un nombre infini de fautes qui se rencontrent dans les manuscrits. Merlin ne l'a pas dissimulé, puisqu'il dit dans sa préface que le lecteur pourra trouver de mauvaises interprétations. La forme qu'il a donnée à sa Collection est trop simple. Il avait dessein de rapporter ce qui regarde les conciles et les papes, qu'Isidore de Séville a recueilli en un vol. Il l'exécuta dans le premier tome ; mais il n'y a donné que la version latine des six premiers conciles généraux, et des six conciles provinciaux d'Ancyre, de Néocésarée, de Gangres, de Sardique, d'Antioche et de Laodicée. Il y a inséré la donation de Constantin, qui n'a aucune autorité. On n'y trouve point le cinquième concile général, tenu l'an 553, sur l'affaire des trois chapitres. En un mot, l'ouvrage est peu considérable, quoiqu'on ait l'obligation à l'auteur d'avoir excité, par son exemple, beaucoup d'autres à nous donner des collections plus amples et plus exactes. On a encore de lui des éditions de Richard de Saint-Victor, de Pierre de Blois, de Durand de Saint-Pourçain, et d'Origène. Il a mis à la tête des Œuvres de ce Père une apologie, dans laquelle il entreprend de justifier Origène des erreurs qu'on lui impute ; mais cette justification ne paraît pas satisfaisante aux orthodoxes.

MERLIN (Charles), jésuite, né à Amiens, le 8 septembre 1678, mort à Paris, dans le collége de Louis-le-Grand, le 22 novembre 1747, enseigna les humanités et la théologie. Il s'appliqua ensuite aux travaux du cabinet, et recueillit des éloges. On a de lui : I. Une *Réfutation de Bayle*, in-4°. II. *Traité historique et dogmatique sur la forme des sacremens*. III. Plusieurs Dissertations insérées dans les *Mémoires de Trévoux*.

MERLIN-COCAYE. *Voy.* Folenco.

MERLON (Jacques). *Voyez* Horstius.

MERMET (Claude), d'abord principal du collége de Saint-Rambert en Bugey, aurait pu couler des jours heureux dans cette place. Trop instruit pour ne pas s'apercevoir des connaissances qui lui manquaient, il la quitta, et se rendit à Lyon pour travailler à les acquérir. Il fit imprimer dans cette ville, en 1584, la tragédie de *Sophonisbe*, reine de Numidie, qu'il avait traduite en vers français, sur l'original italien de de Jean-George Trissino. Après un séjour de quelques années à Lyon, il revint à Saint-Rambert, et y reprit sa place de principal. Ce fut alors qu'il composa, pour l'utilité de ses élèves, son *Traité de l'orthographe française*, Lyon, 1583, in-16. Les règles qu'il donne sont en vers français, et ont toutes une tournure épigrammatique : il le termine par ces quatre vers :

Si quelqu'un parle par envie
Du petit livre que j'ai fait,
Sans colère, je le supplie
D'en faire un autre plus parfait.

On a encore de lui une critique du traité de son compatriote, Claude Guichard, sur la manière d'ensevelir, en usage chez les dif-

férens peuples. Cette critique est infiniment plus rare que l'écrit qui l'a fait naître. Duverdier-Vauprivas parle de Mermet dans sa *Bibliothèque française*, et lui attribue plusieurs épigrammes, parmi lesquelles on peut citer celle-ci :

Un boucher, consul de village,
Fut envoyé loin pour chercher
Un prêcheur, docte personnage,
Qui vînt en carême prêcher.
On en fit de lui approcher
Demi-douzaine en un couvent :
Le plus gras fut pris du boucher
Cuidant qu'il fût le plus savant.

On voit par ces vers que la règle qui défend l'hiatus n'était point encore connue en poésie. Sur la fin de ses jours, Mermet devint châtelain du duc de Savoie, Charles-Emanuel, qui, instruit de son mérite, lui avait accordé une pension. Les anciens recueils renferment plusieurs de ses poésies, qui ont de l'agrément et du naturel. Son quatrain sur les amis est cité dans plusieurs recueils :

Les amis de l'heure présente
Ont le naturel du melon :
Il en faut essayer cinquante
Avant d'en rencontrer un bon.

Il mourut à Saint-Rambert, après l'année 1601.

MERMET. *Voyez* Bollioud.

MÉROBAUDES, consul romain, était commandant de la garde de l'empereur Valentinien. Il eut assez de crédit pour perdre le général Théodose, père de l'empereur de ce nom, et fut élevé au consulat, en 377. Quoique le jeune Théodose eût été associé au trône par Gratien, il fut nommé consul pour la seconde fois, en 383. On ignore l'époque de sa mort. On a plusieurs fois confondu, mais à tort, ce Merobaudès avec Mellobaudès, roi des Francs. — Merobaudès, duc d'Égypte, était probablement fils du précédent. C'est à lui qu'une loi fut adressée, l'an 384, par les empereurs Théodose et Valentinien II. On croit que c'est à un Merobaudès, fils de ce dernier, qu'une statue fut érigée à Rome, le 3 août 435.

MEROLLA (Jérôme), missionnaire capucin, né à Sorrento, dans le royaume de Naples, alla prêcher la foi au Congo. Sa piété et son zèle furent souvent mis à de rudes épreuves. Des maladies graves le forcèrent de revenir en Europe. Merolla avait rédigé la relation de ses voyages, qui est curieuse. Elle a été insérée par extrait dans l'*Histoire générale des voyages*, en France.

MEROUAN. *Voyez* Merwan.

MEROUJAN, prince arménien, issu de l'illustre famille des Arzrouniens, né vers le milieu du 4e siècle, s'appliqua de bonne heure à la profession des armes. Après la défaite d'Arsan II, roi d'Arménie, Maroujan alla en Perse, en 377, auprès de Chapouh II, embrassa la religion de ce pays, et vint, à la tête d'une armée formidable, contre sa patrie, qui était en révolution et sans chef. Il détruisit de fond en comble plusieurs villes et forteresses les plus considérables, et emmena en Perse les colonies juives qui avaient été conduites en Arménie par le général Parzapran et par Tigrane II, et qui étaient établies dans les villes de Van, d'Artancite, de Vasarsabad et autres ; mais les Arméniens, ayant formé de suite des armées nombreuses, se vengèrent bientôt contre le roi de Perse : ils entrèrent dans la Médie, et ravagèrent toutes ses possessions. Chapouh, irrité de cet événement inattendu, rassembla des forces considérables de tout

son royaume, et les envoya en Arménie, sous les ordres de Meroujan, en lui donnant l'espoir de le mettre sur le trône de ce pays, s'il parvenait à soumettre les magnats de ce royaume, et à y établir la religion des mages. Meroujan, par ruse et par trahison, s'empara de nouveau de la plupart des villes et forteresses d'Arménie ; il ordonna ensuite le massacre des nobles et du clergé, et fit brûler tous les livres arméniens, écrits en caractères grecs et syriens, qu'il put trouver. Mais pendant que ce général était occupé à commettre ces forfaits, les armées arméniennes lui coupèrent les communications avec la Perse ; des batailles sanglantes se donnèrent de part et d'autre, les troupes de Chapouh II éprouvèrent une défaite complète., Maroujan fut pris par les Arméniens, et mis à mort aussitôt, vers l'an 300.

MÉROVÉE ou MÉROUÉE, roi de France, succéda à Clodion, son père, l'an 448, et combattit Attila, l'an 451, près de Méry-sur-Seine. On dit qu'il étendit les bornes de son empire depuis les bords de la Somme jusqu'à Trèves, qu'il prit et qu'il saccagea. Il mourut, encore jeune, en 458, après un règne de 10 ans depuis la mort de son père. Sa valeur a fait donner à nos rois de la première race le nom de Mérovingiens. Mérovée eut trois enfans, mais on ne connaît que Childéric, son successeur. Les deux autres quittèrent leur père pour suivre les drapeaux, l'un d'Attila, l'autre d'Aëtius : on ne sait ce qu'ils devinrent.—Il y a eu un MÉROVÉE, fils de Chilpéric, qui, séduit par la beauté et les intrigues de Brunehaut, ennemie implacable de son père, l'épousa à Rouen, l'an 576. Chilpéric l'ayant appris, vole furieux à cette ville, pour punir la téméraire passion du jeune prince. Les deux époux se réfugient dans une église, et n'en sortent qu'avec l'assurance d'avoir la vie sauve. Mais à peine eurent-ils quitté leur asile, que Mérovée fut ordonné prêtre malgré lui, et Brunehaut renvoyée en Austrasie. Ce trait historique a fourni à M. Lemercier le sujet de sa tragédie de *Frédégonde et Brunehaut.* Il prétend dans sa préface que Mérovée fut empoisonné par ordre de Frédégonde ; cette mort a fourni son dénoûment.

MERRE. *Voyez* LEMERRE.

MERRET (CHRISTOPHE), médecin et naturaliste anglais, né en 1614, à Winchcombe, au comté de Glocester, mort en 1695, prit ses degrés ès-arts à Oxford, s'établit à Londres, et fut ensuite reçu membre de la Société royale. Il a publié : I. *Pinax rerum naturalium Britannicarum, continens vegetabilia, animalia et fossilia in hâc insulâ reperta*, in-8°. II. *Collection d'actes, de chartes, etc., relatifs au collége de médecine de Londres*, in-4°. III. *Coup-d'œil sur les fraudes et les abus des apothicaires*, in-4°, ouvrage qui mérite d'être lu par ceux qui ne veulent pas être les victimes de la pharmacopée. IV. *L'Art de la verrerie, ou l'art de colorer les verres, traduit du traité de Neri, sur cette matière, avec des notes.* V. *Plusieurs Mémoires* insérés dans les *Transactions philosophiques*, entre autres l'*Art de ra[ffi]ner l'or et l'argent*, année 1678.

MERRICK (JAMES), auteur de la meilleure traduction anglaise

qu'on connaisse des psaumes, né le 8 janvier 1720, doit être compté au nombre des enfans précoces. Voici la liste de ses ouvrages, et l'ordre dans lequel ils se sont succédé: I. *Traduction de Tryphiodore*, 1739. II. *Prières pour les temps d'inondations et des tremblemens de terre*, 1756. III. *Poëmes sur des sujets sacrés*, 1763, in-4°. IV. *Notes critiques et grammaticales sur quelques passages de Saint Jean*, 1765. V. *Paraphrase et traduction des Psaumes*, in-4°. Le seul défaut qu'on reproche à cet ouvrage est de n'être point divisé par stances, ce qui empêche de le mettre en musique pour l'usage des paroisses; on a cherché et réussi à y suppléer depuis la mort de l'auteur. VI. *Suite des Notes sur Saint Jean*, in-8°, 1767. VII. *Le Messie*, essai de poésie sacrée, Reading, 1734. VIII. *Notes sur les Psaumes*, 1768, in-4°. Merrick mourut à Reading, le 5 janvier 1769.

MERRY (Robert), poete anglais, fils d'un ouvrier de Londres, étudia à l'école de Harrow, puis au collége de l'église du Christ, à Oxford. Il acheta ensuite une charge dans les gardes, et se distingua comme homme d'esprit. Merry a donné aux journaux beaucoup de jolies bagatelles, sous la signature *Della Crusca*. Ensuite il fit représenter à Covent-Garden une tragédie intitulée *Lorenzo*, et épousa une actrice, nommée miss Brunton, avec qui il passa en Amérique. Il y mourut en 1798.

MERSENNE (Marin), religieux minime, né au bourg d'Oyzé, dans le Maine, le 8 septembre 1588, étudia à la Flèche, avec Descartes, et forma avec lui une liaison qui ne finit qu'avec leur vie. Les mêmes goûts fortifièrent leur amitié. Le P. Mersenne, né avec un génie heureux pour les mathématiques et pour la philosophie, inventa la *cycloïde*, nouvelle courbe, qui fut aussi nommée *roulette*, parce que cette ligne est décrite par un point de la circonférence d'un cercle qu'on fait rouler sur un plan. Les plus grands géomètres se mirent à étudier sur cette courbe, et le P. Mersenne eut dès lors un rang distingué parmi eux. Ce savant religieux, également propre à la théologie et à la philosophie, enseigna ces deux sciences depuis 1615 jusqu'en 1619. Il voyagea ensuite en Allemagne, en Italie et dans les Pays-Bas. Son caractère doux, poli, et engageant, lui fit partout d'illustres amis. Il s'était rendu comme le centre de tous les gens de lettres, par le commerce mutuel qu'il entretenait entre eux, les excitant à publier leurs productions, et les aidant même à les revoir. Il mourut à Paris, le 1er septembre 1648. Voltaire en a parlé avec un mépris injuste, en l'appelant le *minime et très-minime P. Mersenne*. Les talens de cet habile mathématicien méritaient plus d'égards : c'était d'ailleurs un vrai philosophe. Il aurait pu posséder les premiers emplois de son ordre dans sa province; mais il ne voulut jamais porter ce fardeau. « Mersenne était, dit Baillet, le savant du siècle qui avait le meilleur cœur. On ne pouvoit l'aborder sans se laisser prendre à ses charmes. Jamais mortel ne fut plus curieux pour pénétrer les secrets de la nature, et porter les sciences à leur perfection. Les relations qu'il entretenait avec tous les savans, l'a-

vaient rendu le centre de tous les gens de lettres : c'était à lui qu'ils envoyaient leurs doutes, pour être proposés, par son moyen, à ceux dont on en attendait les solutions ; faisant à peu près, dans la république des lettres, la fonction que fait le cœur dans le corps humain. Sa passion d'être utile ne se borna point à sa vie ; et il avait ordonné aux médecins, en mourant, de faire l'ouverture de son corps, afin qu'ils pussent apprendre la cause de sa maladie. Il fut obéi, et l'on trouva l'abcès deux doigts au-dessus de l'endroit où on lui avait percé le côté. » On a de lui plusieurs ouvrages ; les plus connus sont : I. *Quæstiones celeberrimæ in Genesim*, 1623, in-folio. C'est dans ce livre qu'il parle de Vanini. Il faisait mention en même temps, depuis la colonne 669ᵉ jusqu'à la 676ᵉ, des autres athées de son temps. On lui fit remplacer cette liste imprudente, et peut-être dangereuse, par deux cartons. Il est rare de trouver des exemplaires avec les pages supprimées. Au reste, il a fait entrer dans son commentaire un grand nombre de choses fort étrangères à son sujet. Sa plus grande digression regarde la musique, à laquelle il s'était fort appliqué. Mersenne, s'éloignant de son humeur pacifique, y attaque en plusieurs endroits avec beaucoup de vivacité, et sans ménagement, Robert Fludd, gentilhomme et médecin anglais, dont il avait lu l'apologie, publiée à Leyde, en 1616, in-8°. Cet auteur lui rendit bientôt ses duretés avec usure dans deux livres qu'il publia contre lui. Plusieurs personnes prirent la plume pour sa défense. Les plus zélés furent deux de ses confrères, François de La Noue et Jean Durel ; le premier sous le nom de Flaminius, et l'autre sous celui d'Eusèbe de Saint-Just. Mais personne ne le fit avec plus d'avantage que Gassendi, qui réfuta victorieusement les rêveries de Fludd, et dont la défense se trouve parmi ses œuvres. II. *L'Harmonie universelle, concernant la théorie et la pratique de la musique, où il est traité de la nature des sons et du mouvement, des consonances, des dissonnances, des genres, des modes, de la composition de la voix, des chants et de toutes sortes d'instrumens harmoniques*, 2 vol. in-folio, dont le premier est de 1636, et le second de 1637. Cet ouvrage est très-difficile à trouver complet. Dans sa *Bibliographie instructive*, Debure a donné la liste des traités qui le composent, mais il en a oublié deux. Il y en a une édition latine de 1648, in-folio, avec des améliorations. Ce livre est recherché ; il ne se trouve pas facilement. III. *Questions physiques, morales et mathématiques*, Paris, 1634, in-8°. Cet ouvrage comprend plusieurs traités, entre autres les Mécaniques de Galilée. On y trouve également la copie de la sentence de l'inquisition contre ce savant, et les noms de tous ceux qui composaient ce tribunal. IV. *Cogitata physico-mathematica*, Paris, 1644, in-4°. V. *La Vérité des sciences, contre les Sceptiques et les Pyrrhoniens*, Paris, 1638, in-12. VI. Les *Questions inouïes*, ou *Récréations des savans*, contenant beaucoup de choses qui concernent principalement la philosophie et les mathématiques, Paris, 1634, in-8°. VII. *Les mécaniques de Galilée*, traduit

de l'italien. Paris, 1634, in-8°. VIII. Une *Edition des Sphériques* de Menelaüs. IX. *L'Impiété des déistes et des plus subtils libertins, découverte et réfutée par raisons de théologie et de philosophie;* ensemble la *Réfutation* des Dialogues de Jordan Brun, dans lesquels il a voulu établir l'ame universelle de l'univers; avec plusieurs difficultés de mathématiques expliquées, Paris, 1624, in-8°, 2 vol. Quoique les raisonnemens du P. Mersenne ne soient pas toujours concluans, on trouvera dans ce livre plusieurs choses qui peuvent intéresser les métaphysiciens. Il y a plusieurs lettres latines de ce savant minime parmi celles de Martin Ruar, célèbre socinien. Le P. Mersenne savait employer ingénieusement les pensées des autres; aussi La Mothe-le-Vayer l'appelait-il *le bon larron. Voy.* sa Vie, 1649, in-8°, par le P. Hilarion de Coste.

MERTZ (Nicolas Balthazar), né à Wurtzbourg, y enseigna la médecine comme docteur en cette faculté, et fut reçu en 1654 membre de l'Académie impériale des Curieux. On a de Mertz *Œnopolium polypharmacum*, Herbipoli, in-4°, imprimé en 1652.

MERULA (George), né à Alexandrie de la Paille, vers l'an 1424, enseigna le latin et le grec à Venise et à Milan, et mourut dans cette dernière ville en 1494. On a de lui un grand nombre d'ouvrages écrits avec sécheresse, et qui manquent de justesse dans les raisonnemens et d'exactitude dans les faits. Les principaux sont: I. *Antiquitatis vicecomitum Mediolanensium libri X*, Milan, 1629, in-folio. On trouve, à la suite de cet ouvrage, *Duodecim vicecomitum Mediolani principum vitæ, auct. Paulo Jovio; et Philippi Mariæ vicecomitis vita, auct. Petro Candido Decembrio*. II. La *Description du Mont-Vésuve* et *du Mont-Ferrat*. III. Des *Commentaires* sur Martial, Milan, 1505, in-fol., Stace, Juvénal, Trévise, 1478, in-fol., Varron, Columelle. IV. Des Epîtres, etc. Erasme, Hermolaüs-Barbarus, et plusieurs autres savans, font de lui un grand éloge. Tristanus-Calchus, disciple de Merula, fut jugé capable par son maître d'être associé à son travail pour l'Histoire de Milan. Mais le disciple, craignant qu'on n'attribuât toute la gloire de cet ouvrage au maître, en donna un autre de son propre fonds, Milan, 1624, où il critiqua d'une manière outrageante celle de son maître. Mérula se défendait avec vivacité contre les censeurs qui l'attaquaient; mais il ne tardait pas à rougir de ses emportemens passagers. *Voy.* Politien. On peut consulter sur Merula les Mémoires de Nicéron, tome 7 et 9.

MERULA (Paul), historien, né le 19 août 1558, à Dort en Hollande, d'une famille distinguée et qui a produit des hommes de mérite, se rendit habile dans le droit, dans l'histoire, dans les langues, et dans les belles-lettres. Pour donner plus d'étendue à ses connaissances, il voyagea en France, en Italie, en Allemagne et en Angleterre. De retour dans sa patrie, il succéda, dans la chaire d'histoire de l'université de Leyde, à Juste-Lipse. Ses principaux ouvrages sont: I. Des Commentaires sur les Fragmens d'Ennius, Leyde, 1595, in-4°. II. Une édi-

tion de la *Vie d'Erasme* et de celle de *Junius;* l'une et l'autre in-4°. III. Un ouvrage très-utile pour la géographie, tant ancienne que moderne : *Cosmographiæ generalis libri tres et Geographiæ particularis libri IV*, Leyde, 1605, in-4°; Amsterdam, 1636, 6 vol. in-12. Il n'a achevé que l'Espagne, la France et l'Italie; c'est une perte, dit Lenglet, qu'il n'ait pas fini. IV. *Manière de procéder en Hollande*, etc., en flamand; l'édition la plus complète est celle de Delft, 1705, in-4°. V. *Opera posthuma*, 1684, in-4°; ils contiennent cinq traités fort savans, *de Sacrificiis Romanorum, de Sacerdotibus, de Legibus, de Comitiis, de Præmiis militaribus.* VI. *Urbis Romæ dilineatio*, Leyde, 1599. VII. *Histoire universelle*, depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'à l'an 1200, continuée par son fils jusqu'en 1614, etc., en flamand, Leyde, 1627, in-fol.; la continuation est pleine de traits injurieux contre l'Eglise catholique. VIII. *Dissertatio de moribus.* Ce savant mourut à Rostock, le 18 juillet 1607, à 49 ans.

MERVEILLE, voyageur français; capitaine d'un vaisseau marchand pour une compagnie de négocians de Saint-Malo, se rendit à Moka le 3 janvier 1709, et conclut avec le gouverneur un traité pour le commerce. Il revint à Saint-Malo en juin 1713. Merveille avait écrit la relation de son voyage, et il en avait été inséré un extrait dans les Mémoires de Trévoux. La Roque publia ensuite, d'après les matériaux que lui communiqua Merveille, le *Voyage de l'Arabie heureuse par l'Océan oriental et le détroit de la mer Rouge, fait par les Français pour la première fois en* 1708, 1709, *et* 1710, Paris, 1716, in-12.

MERVEILLEUX (DAVID-FRANÇOIS DE), ingénieur et capitaine au service de Hollande, était natif de Neufchâtel, et mourut en 1712. On a de lui une *Introduction* à la géographie universelle, 1694, in-8°, et une *Carte* de la souveraineté de Neufchâtel et de Valangin. — David-François de MERVEILLEUX, son neveu, mort en 1740, conseiller et interprète du roi de France, passe pour l'auteur des *Amusemens des bains de Bade*, Londres, 1739, 1 vol. in-12, et des *Réflexions critiques sur l'entretien des treize Cantons*, 1739, 1 vol. in-8°.

MERVESIN (JOSEPH), religieux de l'ordre de Cluni non réformé, prieur de Baet, et mort de la peste en 1721, à Apt, sa patrie, avait contracté cette maladie en se consacrant au service des pestiférés. Mervesin est principalement connu par son *Histoire de la Poésie française*, in-12, Paris, 1706. Comme c'était le premier ouvrage qu'on eût donné sur cette matière, on le recherchu dans le temps, quoiqu'il ne soit ni exact ni correctement écrit. On lui doit aussi une *Histoire du marquis de Saint-André-Montbrun*, Paris, 1698, in-12.

MERVILLE (MICHEL GUYOT DE), auteur dramatique, né le 1er février 1696, à Versailles, du maître des postes de cette ville, voyagea en Italie, en Allemagne, en Hollande, et en Angleterre. Il se fixa en 1726 à La Haye, où il établit une librairie. Il ne se contentait pas de vendre des livres, il en composait. Il mit au jour en 1726 un *Journal* qui eut

quelque succès. Revenu à Paris, après avoir quitté le commerce de la librairie, il se mit à travailler pour le théâtre; il y donna plusieurs pièces, dont quelques-unes furent très-applaudies. Des chagrins causés par le dérangement de ses affaires le déterminèrent, au bout de quelques années, à quitter la capitale, et à chercher de la dissipation dans de nouveaux voyages. Après avoir parcouru divers pays, il se retira vers 1751 en Suisse, auprès d'un gentilhomme son ami, chez lequel il passa les dernières années de sa vie. On varie sur la manière dont il la termina. Les uns disent qu'il mourut naturellement; les autres, et c'est la plus commune opinion, que le chagrin lui fit avancer le terme de ses jours, et qu'il se noya dans le lac de Genève en 1755. On ignora longtemps ce qu'il était devenu, quoique plusieurs circonstances qui accompagnèrent sa disparition eussent fait présumer le genre de sa mort, elle ne fut enfin constatée qu'après les perquisitions du résident de France à Genève. Avant de consommer cet acte de désespoir, il mit ordre à ses affaires, fit un état de ses effets, laissa sur la table un bilan, par lequel il se trouvait que la valeur suffisait pour acquitter ses dettes, et chargea, par une lettre, un magistrat de ses amis de l'exécution de ses dernières volontés. Il était marié; sa tendresse pour sa femme et pour sa fille, associées à son infortune, la lui rendait encore plus insupportable. Il tenta en vain de se réconcilier avec Voltaire, dont il avait blessé la susceptibilité par quelques critiques. Il eut beau faire des vers à sa louange, l'offensé ne se souvint que des satires. Il lui répondit sèchement et poliment, mais refusa de le voir. Outre les six volumes in-12 de son journal, intitulé *Histoire littéraire, contenant l'extrait des meilleurs livres, un catalogue choisi des ouvrages nouveaux*, etc., on a de lui un *Voyage historique d'Italie*, 1720, 2 vol. in-12, et plusieurs comédies, qui ont été représentées sur les théâtres français et italien avec succès : I. Les *Mascarades amoureuses*, pièce bien écrite, bien conduite, et dont les caractères se soutiennent. II. Les *Amans assortis sans le savoir*. III. *Achille à Scyros*, tragi-comédie. IV. Les *Époux réunis*, pièce dont l'intrigue est bien filée. V. Le *Consentement forcé*, pièce excellente, qui est restée au théâtre et qu'on voit toujours avec plaisir. VI. L'*Apparence trompeuse*, comédie jouée au théâtre Italien en 1744. Le plan de cette pièce, parut tracé avec netteté et rempli avec succès; le dialogue en est animé et plein d'agrément. VII. Les *Vieillards intéressés*, ou *le Dédit inutile*. On a publié, en 1766, en 3 vol. in-12, à Paris, ses *Œuvres de théâtre*. Toutes les pièces du troisième volume sont nouvelles. On y trouve les *Tracasseries*, ou *le Mariage supposé*, comédie en cinq actes et en vers; le *Triomphe de l'amitié et du hasard*, en 3 actes et en vers; les *Dieux travestis*, ou l'*Exil d'Apollon*; la *Coquette punie*, aussi en 3 actes; *le Jugement téméraire*, en un acte et en vers. La plupart de ces pièces plairaient au théâtre autant qu'à la lecture. L'intrigue y est en général bien liée, les caractères soutenus, et la versifica-

tion n'est pas mauvaise, quoique un peu faible. « Le caractère du talent de Merville », dit M. Petitot, qui a publié une notice sur cet auteur en tête du *Consentement forcé*, au tome 21ᵉ de son *Répertoire du Théâtre français*, »était la délicatesse et la grace. »Incapable de concevoir de grands »sujets et de peindre des carac»tères, il nouait très-bien les in»trigues légères ; il esquissait »agréablement de petits ta»bleaux : ses qualités suffisent »pour les pièces de peu d'éten»due. »

MERVILLE (Jean-Nicolas), jésuite, né le 12 octobre 1714, et mort vers la fin du 18ᵉ siècle, est auteur des *Leçons de mathématiques à l'usage des colléges*, 1 vol., 1761, in-8°.

MERWAN Iᵉʳ, neuvième successeur de Mahomet, et 4ᵐᵉ calife de la race des Omniades, fut élu en l'an 64 de l'hégire (684), et se fit reconnaître en Syrie et en Egypte, après avoir triomphé de plusieurs compétiteurs. Il allait songer à affermir son autorité, lorsqu'il mourut en 65 (685), âgé de 63 ans, étouffé par sa femme, qui avait auparavant appartenu à Yézid.

MERWAN II (Abou-Abdel-Melek), 14ᵉ et dernier calife Ommiade, vaincu par Abdallah, de la race des Abassides, perdit l'empire et la vie l'an de l'hégire 132, de Jésus-Christ 750, le 6ᵉ de son califat, et à l'âge de 62 ans. Il fut surnommé *Alhémar*, c'est-à-dire l'âne, surnom qui, dans l'Orient, n'a rien que de fort honorable, d'après l'estime singulière qu'on a pour ces animaux infatigables et patiens. L'Arioste a pris dans l'histoire de ce calife le touchant épisode d'Isabelle de Galice. Merwan, étant en Égypte, devint épris d'une religieuse chrétienne, et voulut lui faire violence. La chaste fille, pour sauver sa pudeur, lui promit un onguent qui rendait invulnérable, et s'engagea d'en faire l'épreuve sur elle-même. Après s'être frottée le cou de cet onguent, elle dit au calife de frapper hardiment, et le barbare lui coupa la tête.

MÉRY ou MERRY (Saint), *Maximinus*, abbé de Saint-Martin d'Autun, sa patrie, voulant vivre en simple religieux, quitta son monastère, et vint à Paris, où il mourut l'an 700. On bâtit sur son tombeau une chapelle, qui est devenue dans la suite une église collégiale et paroissiale.

MÉRY (Jean), chirurgien et anatomiste célèbre, né à Vatan, en Berri, l'an 1645, fut fait chirurgien-major des Invalides, en 1683. Louvois, qui lui avait donné ce poste, l'envoya, l'année suivante, en Portugal, pour porter du secours à la reine, qui mourut avant son arrivée. L'Espagne et le Portugal tentèrent vainement de l'enlever à sa patrie ; il revint en France, et obtint une place à l'Académie des sciences. Louis XIV lui confia le soin de la santé du duc de Bourgogne, encore enfant ; mais il se trouva, dit Fontenelle, encore plus étranger à la cour qu'il ne l'avait été à celle de Portugal et d'Espagne. Il revint à Paris, fut fait premier chirurgien de l'Hôtel-Dieu en 1700, et mourut le 3 novembre 1722. On a de lui : I. Plusieurs *Dissertations* dans les Mémoires de l'Académie des sciences. II. Des *Observations sur la manière de tailler*, par Frère-Jacques, in-12. III. *Description exacte de l'oreille de l'homme*, Paris,

1677, 1687, in-12. IV. *Nouveau Système de la circulation du sang, par le trou ovale dans le fœtus humain*, Paris, 1700, in-12. V. Des *Problèmes de physique sur le fœtus*. Cet habile homme possédait à fond l'anatomie, et avait l'adresse et la persévérance qu'il faut pour y faire des progrès. Pour ne pas trop se glorifier de la connaissance qu'il avait de la structure des animaux, il faisait réflexion sur l'ignorance où l'on est de l'action et du jeu des liqueurs. « Nous autres anatomistes, disait-il plaisamment, nous sommes comme les crocheteurs de Paris, qui en connaissent toutes les rues, jusqu'aux plus petites et aux plus écartées, mais qui ne savent pas ce qui se passe dans les maisons... »

MÉRY (François), fils du précédent, né à Paris, où il est mort en 1760, fut reçu docteur en la faculté de médecine, l'an 1726. Moins occupé de discussions littéraires que l'auteur de ses jours, il finit paisiblement sa carrière, estimé pour ses connaissances, et ne laissant néanmoins que des thèses soutenues dans les écoles, et un discours qu'il y prononça, imprimé en 1744, in-4°, sous le titre d'*Oratio quâ quid sit medicina docentur philiatri*.

MÉRY (Dom François), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Vierzon, en Berri, mort à la fleur de son âge, le 18 octobre 1723, était bibliothécaire du monastère de Bonne-Nouvelle à Orléans. Il publia *Bibliotheca Proustetiana*, Orléans, 1721, in-4°, que son prédécesseur Dom Billouet avait commencée. Il avait entrepris et presque achevé la Bibliothèque des auteurs du Berri.

MERZ (Louis), controversiste, né en 1727, à Donsdorf en Souabe, entra chez les jésuites sitôt qu'il eut terminé ses études, et se signala par un zèle très-intolérant contre toutes les sectes opposées à l'Église romaine. Il mourut à Augsbourg, le 8 octobre 1792, âgé de 66 ans, laissant un grand nombre d'ouvrages tous écrits en allemand. On en compte jusqu'à 75, mais aucun d'eux n'a survécu à leur auteur. — Ange Merz, bénédictin de l'abbaye de Scheyren ou Scheurn, né en 1731 dans la Haute-Bavière, est auteur de plusieurs dissertations latines sur le véritable auteur de l'*Imitation de J.-C.*

MERZ (Jacques), fils d'un paysan du village de Besch, canton de Zurich, né en 1783, mort à Vienne, en 1807, se distingua comme peintre et comme graveur; sa mort prématurée fut une perte réelle pour les arts qu'il cultivait. On a de lui un grand nombre de portraits et de tableaux. Il a gravé les portraits de Lavater, de Canova et de quelques autres, ainsi que le monument élevé à Vienne, en 1806, à la mémoire de Joseph II.

FIN DU DIX-HUITIÈME VOLUME.

DE L'IMPRIMERIE DE DEMONVILLE, RUE CHRISTINE.





